





29. 3. 17.

Extrait du JOURNAL COMPLÉMENTAIRE du *Dictionaire des Sciences médicales* (66e Cahier, décembre 1823; tome XVII.).

PLANCHES *anatomiques à l'usage des jeunes gens qui se destinent à l'étude de la chirurgie, de la médecine, de la peinture et de la sculpture*, dessinées par DUTERTRE, *Coopérateur du Voyage d'Egypte, avec des notes et explications suivant la nomenclature méthodique de l'anatomie, et des tables synonymiques*, par CHAUSSIER, *de l'Institut*. Paris, 1823. In-folio (2e édition)[1].

L'ostéologie et la myologie forment la majeure partie de l'anatomie, comme les os et les muscles constituent les parties en quelque sorte fondamentales du corps humain, lorsqu'on les étudie dans leurs rapports, non-seulement entre eux, mais entre eux et les autres parties du corps. Lorsqu'on sait bien l'ostéologie et la myologie, on sait déjà beaucoup d'angéiologie et de névrologie. L'ouvrage de MM. Chaussier et Dutertre ne peut donc manquer d'être bien accueilli de toutes les personnes qui se livrent à l'étude de la structure du corps humain. Il se compose d'abord d'une histoire abrégée du squelette, puis d'une double synonymie des os et de leurs différentes parties, indispensable pour la lecture des ouvrages d'anatomie des diverses écoles et des différens siècles; de huit planches relatives à l'ostéologie et de quatorze relatives à la myologie, avec des tableaux donnant des explications très-détaillées de chacune des parties représentées dans ces planches. Toute cette nomenclature est d'une exactitude parfaite; elle offre l'admirable régularité que M. Chaussier voulait introduire dans le langage anatomique, au grand avantage des étudians.

Les planches, dessinées et gravées avec le plus grand soin, représentent, avec une fidélité remarquable, les plus petites inégalités des os, la différente direction des fibres musculaires, les particularités qui distinguent le squelette de l'homme de celui de la femme, le squelette de l'enfant de celui de l'adulte; elles satisferont à tous les besoins des élèves, dont elles aideront la mémoire; les praticiens eux-mêmes iront y renouveler des souvenirs que le temps efface et que l'exercice de la chirurgie exige impérieusement.

[1] Un volume in-folio avec vingt-deux planches. Prix : 15 francs. Chez C.-L.-F. Panckoucke, rue des Poitevins, no 14.

Le livre second, qui traite dé la myologie, sera surtout utile aux élèves, car s'il leur est facile de se procurer des os pour l'étude, ils ne peuvent conserver des muscles, et pour ces parties les planches deviennent d'une grande utilité. M. Chaussier a su réunir, dans un petit nombre de pages, un abrégé de myologie où aucun détail important n'est omis. Vient ensuite une double synonymie non moins utile, et qu'on aime à trouver rapprochée de l'explication des planches.

Bien loin de contester l'utilité d'un pareil recueil, indispensable aux personnes pour lesquelles il a été fait, nous engageons l'éditeur à lui donner une suite, qui en formerait une iconographie du corps humain à la portée des étudians et des praticiens les moins favorisés de la fortune.

G.-B. D.

DICTIONAIRE

DES

SCIENCES MÉDICALES.

BIOGRAPHIE

MÉDICALE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE C.-L.-F. PANCKOUCKE,
RUE DES POITEVINS, N°. 14.

DICTIONAIRE

DES

SCIENCES MÉDICALES.

BIOGRAPHIE

MÉDICALE.

TOME SIXIÈME.



PARIS,
C. L. F. PANCKOUCKE, ÉDITEUR.

MDCCCXXIV.

DICTIONAIRE

DES

SCIENCES MÉDICALES.

BIOGRAPHIE MÉDICALE.

LEMMENS (GUILLAUME), fils du suivant, naquit à Ziriczée vers l'an 1530, et s'appliqua de bonne heure à la médecine. Marchant sur les traces de son père, il ne tarda pas à se distinguer tellement, que le roi de Suède, Eric XIV, l'appela à sa cour, où il lui accorda toute sa confiance, et le combla de bontés. Tant de faveur devint fatale à Lemmens, qui fut jeté en prison et étranglé en 1568, lorsque son protecteur lui-même fut précipité du trône par Jean III. Nous n'avons de lui qu'un opuscule tendant à prouver que l'éducation a plus d'influence que le climat sur le développement des facultés intellectuelles.

Epistola, quâ obiter docetur educationem plus efficere in animis hominum, quam aëris ambientis aut loci qualitatem. Anvers, 1554, in-8°. - Leyde, 1638, in-16. (J.)

LEMMENS (LIEVIN), plus connu sous le nom de *Lemnius*, vint au monde le 20 mai 1505, à Ziriczée, dans la Zélande. Il commença ses humanités dans sa ville natale, les acheva à Gand, et se rendit ensuite à Louvain, pour s'y perfectionner dans les belles-lettres; mais en même temps il s'appliqua à l'étude de la médecine et de la théologie. De retour à Ziriczée en 1527, il y pratiqua l'art de guérir avec tant de succès, que sa réputation ne tarda pas à s'étendre dans toute l'Europe. Cependant il ne suivit pas cette carrière jusqu'à la fin de ses jours, car ayant eu le chagrin de perdre une femme qu'il aimait beau-

coup, il se fit prêtre, et fut pourvu d'un canonicat. La mort l'enleva le 1er juillet 1568. Ses ouvrages, remarquables par un style qui ne manque ni de force ni d'élégance, ont joui d'une grande vogue, mais sont aujourd'hui dépouillés de presque tout l'intérêt qu'ils pouvaient avoir aux yeux des contemporains de l'auteur. En voici les titres :

De astrologiâ liber unus, in quo obiter indicatur quid illa veri, quid ficti falsique habeat, et quatenus arti sit habenda fides : in quo denique multæ rerum physicarum additæ, amœnissimæque causæ explicantur; tum proverbii origo, quando lunâ nati. De termino vitæ liber. De honesto animi et corporis oblectamento, et quæ exercitatio homini libero potissimum conveniat. Obiter de frugalitate et victûs temperantiâ, ac rerum rusticarum amoenitate. Anvers, 1554, in-8°. - Iéna, 1587, in-8°.-Leyde, 1638, in-16.

De occultis naturæ miraculis libri duo. Anvers, 1559, in-12. - *Ibid.* 1564, in-12. - Gand, 1571, in-12. - Cologne, 1573, in-12. - Heidelberg, 1573, in-12. -Trad. en français par Ant. Dupinet et Jean Goborry, Paris, 1567, in-8°. - Anvers, 1581, in-8°. - Cologne, 1581, in-8°.- Francfort, 1591, in-16. - *Ibid.* 1598, in-12. - *Ibid.* 1604, in-12. - *Ibid.* 1611, in-12. - *Ibid.* 1655, in-16. - Leyde, 1666, in-12.

On peut encore consulter ce livre, pourvu que ce soit avec circonspection et critique.

De habitu et constitutione corporis, quam trivialis complexionem vocant, libri duo. Anvers, 1561, in-12. - Erford, 1582, in-8°. - Iéna, 1587, in-8°. - Francfort, 1596, in-16. - *Ibid.* 1604, in-12. - *Ibid.* 1619, in-12. -Trad. en italien, Venise, 1567, in-12.

Similitudinum et parabolarum, quæ in Bibliis et herbis atque arboribus desumuntur, dilucida explicatio. Anvers, 1569, in-8°. - *Ibid.* 1655, in-4°. - Erford, 1581, in-8°. - Lyon, 1588, in-12. - *Ibid.* 1595, in-12. - *Ibid.* 1622, in-8°. - *Ibid.* 1652, in-12. - Francfort, 1591, in-12. - *Ibid.* 1596, in-12. - *Ibid.* 1608, in-16. - *Ibid.* 1626, in-16. -Trad. en français, Paris, 1577, in-12. - en anglais, Oxford, 1587, in-8°.

C'est un des ouvrages les plus curieux de Lemmens.

De vitâ animi et corporis rectè instituendâ. Cologne, 1581, in-8°.

De Zelandis suis Commentariolus;

A la suite du *Batavia illustrata* de Scriverius.

Lemmens a donné une traduction latine du poëme de Denys le périégète (Venise, 1543, in-12.).

LEMMENS (*André*), médecin du seizième siècle, né en Zélande, a écrit une lettre sur l'utilité qu'on peut tirer en médecine de l'examen des urines. Cette lettre a été imprimée en tête du traité *De urinis* d'Actuarius (Paris, 1548, in-8°. - Lyon, 1556, in-8°.). (J.)

LEMONNIER (LOUIS-GUILLAUME), frère du célèbre astronome, naquit en 1717, embrassa la profession de médecin, et fut attaché, dès 1738, à l'infirmerie de Saint-Germain-en-Laye. L'étude des végétaux avait beaucoup d'attraits pour lui, et les circonstances le mirent à même de rendre de grands services à cette branche de l'histoire naturelle. Il était membre de l'Académie des sciences et médecin en chef des armées, quand la chaire devenue vacante en 1758, par la mort d'Antoine de Jussieu, lui fut accordée. Comme il aimait la science pour elle-

même, il savait en inspirer le goût à tous ceux qui s'entretenaient avec lui. La charge de premier médecin ordinaire du roi, qu'il obtint en 1770, l'obligeant de résider à Versailles, il se fit suppléer au Jardin des plantes, par M. de Jussieu, qui y professe encore aujourd'hui. Ses relations et ses correspondances lui donnaient les moyens de satisfaire sa passion pour la botanique, soit par les envois de graines ou de plantes qu'il recevait de l'étranger, soit par les plantations qu'il faisait faire à Trianon et dans le jardin de madame Élisabeth, à Montreuil-sous-Versailles. Lorsque, dans un âge avancé, la révolution lui enleva ses places et sa fortune, il se retira à Montreuil, où il trouva une source inépuisable de jouissances dans son occupation favorite, et mourut le 7 septembre 1799. Les botanistes ont consacré un genre de plantes (*monniera*) à sa mémoire. On a de lui, indépendamment de plusieurs mémoires insérés dans le recueil de l'Académie des sciences, d'articles fournis à l'Encyclopédie, d'une édition de la Pharmacopée de Charas, et d'une traduction du Traité sur l'équilibre des liqueurs, écrit en anglais par R. Cotes, les deux opuscules suivans :

Ergò cancer ulceratus cicutam eludit. Paris, 1763, in-4°.
Lettre sur la culture du café. Paris, 1773, in-12. (O.)

LEMORT (Jacques), fils d'un pharmacien de Harlem, vint au monde en cette ville, le 13 octobre 1650. Comme son père désirait de lui voir embrasser l'état ecclésiastique, il étudia la théologie à Leyde, après avoir fini son cours d'humanités et de philosophie; mais trois années de suite consacrées à la science divine, ne purent vaincre l'éloignement qu'il se sentait pour elle, de sorte qu'il prit enfin le parti d'y renoncer. S'étant alors mis en pension chez un habile chimiste d'Amsterdam, il fréquenta assidûment son laboratoire; mais cet homme mourut l'année suivante, et Lemort revint à Leyde, où il continua de se livrer à la chimie : il forma même, en 1692, un laboratoire, dans lequel affluèrent les curieux. Quelque temps après il ouvrit une boutique d'apothicaire, et se mit à donner des leçons tant sur la pharmacie et la chimie que sur la médecine théorique et pratique. Ses cours attirèrent un assez grand concours d'élèves pour exciter la jalousie des professeurs de l'université, qui le firent interdire et condamner à une amende. Ce fut pour se soustraire à leurs persécutions, qu'il alla prendre le bonnet doctoral à Utrecht. La haine s'attacha encore à toutes ses démarches; cependant il parvint à en triompher, car il obtint, en 1702, une chaire de chimie qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée le 1er mars 1718. Ce médecin n'estimait que la chimie, condamnant hautement les mathématiques, comme

inutiles, méprisant Hippocrate et Galien, et rejetant avec dédain tout ce qu'on avait tenté jusqu'à lui pour expliquer les phénomènes de la nature. Sa doctrine avait fait une telle impression sur l'esprit de ses élèves, qu'il ne fallut pas moins que l'autorité de son successeur, Boerhaave, pour la faire oublier. Il passe pour être le premier qui ait enseigné à préparer le protochlorure de mercure sans sublimé corrosif. Ses ouvrages ont pour titres :

Chymia medico-physica, rationibus et experimentis superstructa, brevi et facili viâ processus spagyricos ritè et artificiosè ad finem perducendi normam exhibens. Cui annexa est metallurgia contracta succinctam metallorum tractationem demonstrans. Leyde, 1676, in-4°. - *Ibid.* 1684, in-8°.

Compendium chymicum. Leyde, 1682, in-12.

Pharmacia medico-physica, rationibus et experimentis instructa, necnon observationibus medicis illustrata. Leyde, 1684, in-8°. - *Ibid.* 1685, in-6°. - *Ibid.* 1688, in-8°.

Chymia rationibus et experimentis auctioribus, iisque demonstrativis superstructa, in quâ malevolorum calumniæ modestè simul diluuntur. Leyde, 1688, in-8°.

Idea actionis corporum, motum intestinum, præsertim fermentationem, delineans. Leyde, 1693, in-12.

Chymiæ veræ nobilitas et utilitas in physicâ corpusculari, theoriâ medicâ, ejusque materiê et signis. Leyde, 1696, in-4°.

Oratio de concordantiâ operationum naturæ, chymiæ et medicinæ. Leyde, 1702, in-12.

Theoriæ medicinæ fundamenta novantiqua ad naturæ operas revocata, superstructa fluido corporum exercitio humanam machinam efficienti, chymiæ nobilioris, id est physicæ antiquæ experientia suffulta. Leyde, 1700, in-8°. - *Ibid.* 1718, in-8°.

Facies et pulchritudo chymiæ ab adfictis maculis purificata et ad veras naturæ et sui artis leges exornata. Londres, 1700, in-8°. - Leyde, 1712, in-8°. (z.)

LEMOS (Louis de), médecin portugais du seizième siècle, remplit pendant quelque temps avec distinction la chaire de philosophie à l'Université de Salamanque, puis exerça l'art de guérir à Llenera, petite ville d'Espagne dans l'Estramadoure. Il passait, de son temps, pour le médecin le plus exercé et le plus habile dans l'art du diagnostic. On a de lui :

Paradoxorum seu de erratis dialecticorum libri duo. Salamanque, 1558, in-8°.

In librum Aristotelis de interpretatione commentarius. Salamanque, 1558, in-4°.

Commentaria in Galenum de facultatibus naturalibus. Salamanque, 1580, in-4°. - *Ibid.* 1594, in-4°.

In libros XII methodi medendi Galeni commentaria. Salamanque, 1582, in-fol.

Indicis operum magni Hippocratis liber unus. Salamanque, 1588, in-fol. -Venise, 1592, in-8°.

Libri VI de optimâ prædicendi ratione.

Avec le précédent. (o.)

LEMPRIÈRE (Guillaume), né à l'île de Jersey, fut employé, jeune encore, à Gibraltar, comme chirurgien. En 1789, il reçut l'ordre de se rendre à Maroc pour y soigner le fils de l'empereur, qui était atteint d'une maladie grave. Le prince musulman l'accueillit honorablement, et, par une manière barbare de lui prouver l'estime qu'il faisait de ses talens, ne lui accorda aucune récompense, et multiplia les obstacles à son départ, afin de le déterminer à rester en Afrique. Lemprière parvint cependant à retourner en Espagne. Il est aujourd'hui médecin des troupes anglaises dans l'île de Whight. En 1812 il a publié un rapport sur les effets médicinaux d'une source dédécouverte depuis peu à Sandrocks, dans cette île. On a aussi de lui :

A tour from Gibraltar to Tangier, Sallee, Mogodore, Santa-Cruz, Tarudant and thence over mount Atlas to Marocco. Londres, 1791, in-8°. -Trad. en allemand par E.-A.-G. Zimmermann, Berlin, 1793, in-8°. - en français, Paris, 1801, in-8°.

Practical observations on the diseases of the army in Jamaica as they occurred between the years 1792 and 1797, on the situation, climate and diseases of that island, and on the most probable means of lessening mortality among the troops and among the Europeans in tropical climats. Londres, 1799, 2 vol. in 8°. (1.)

LENGSFELD (Joseph), médecin de Vienne, né en 1765, mort le 5 décembre 1798, s'est livré particulièrement à l'étude des entozoaires, animaux singuliers et encore si peu connus, sur lesquels il a publié les deux ouvrages suivans :

Beschreibung der Bandwuermer und deren Heilmittel. Vienne, 1794, in-8°.

Ueber die Krankheiten von Wuermern, und deren Kennzeichen. Vienne, 1795, in-8°.

Avec deux planches. (1.)

LENORMAND (Louis-Sébastien), né le 25 mai 1757, à Montpellier, suivit en cette ville les cours de Berthollet et de M. Chaptal, et entra ensuite chez Lavoisier, dont il fut le préparateur pendant quatre années, qui furent employées par lui à se perfectionner dans les sciences physiques et la mécanique, notamment dans l'art de l'horlogerie, qu'il avait appris déjà. Pendant la révolution il fut appelé à remplir des fonctions publiques à Toulouse. On le chargea ensuite de la fabrication du salpêtre dans le département du Tarn. Cette opération ayant cessé, M. Lenormand se livra à l'instruction publique, et obtint au concours une place de professeur de physique et de chimie aux écoles centrales, qu'il a conservée et remplie avec distinction jusqu'à l'établissement des lycées. D'un autre côté, il s'était fait une réputation d'homme de lettres par des mémoires insérés dans divers recueils scientifiques. Personne, avant lui, n'avait exprimé l'idée que l'étude de la technologie,

comme science, pût être avantageuse à tout le monde : il prouva, dans un mémoire très-bien écrit et fort de raisonnement, que toute personne qui exerce une profession quelconque ne peut s'abstenir de l'étude de cette science, à moins de se résoudre à ignorer les choses les plus indispensables. M. Lenormand a été destitué, en 1815, d'une place supérieure qu'il occupait dans les droits-réunis; depuis lors il vit à Paris, loin des affaires, et livré sans entraves à son goût pour les sciences et les arts industriels, dans lesquels il a inventé plusieurs procédés remarquables, tels que l'art de noter la musique en la composant, et celui de mouler le bois comme on moule le plâtre. Il est le premier qui ait fait les expériences du parachûte, et c'est lui qui a donné ce nom à cette machine préservatrice. Parmi les machines de son invention, l'une des plus singulières est le chronomètre placé dans le foyer de l'Opéra. On a de lui :

L'art du distillateur des eaux-de-vie et des esprits. Paris, 1810, 2 vol. in-8°.

Annales de l'industrie nationale et étrangère.

Cet intéressant journal, dont il est le fondateur, a paru pour la première fois au mois de janvier 1820. Il se publie par cahiers.

Manuel de l'art du fabricant de vert-de-gris, et du fabricant de verdet cristallisé. Paris, , in-8°.

L'art du dégraisseur d'étoffes. Paris, , in-12.

M. Lenormand est l'un des rédacteurs du Dictionaire technologique. (Z.)

LENTILIUS (Rosinus), naquit le 3 février 1657, à Waldenbourg, dans le comté de Hohenlohe, d'une famille qui portait autrefois le nom de *Linsenbahrt.* Il avait déjà pris quelque teinture des lettres à Greilsheim et à Anspach, lorsque ses parens lui firent commencer sérieusement à Heidelberg ses études, qu'il alla continuer à Iéna. Les rigueurs de la fortune ne lui permirent pas de rester plus d'un an dans cette dernière université, et il fut obligé, pour vivre, d'accepter une place de précepteur chez un particulier qui habitait les environs de Léipzick. Au bout de deux ou trois années, il se dégoûta de cette profession, qu'il fut cependant encore obligé de reprendre à Mittau, en Courlande, après avoir traîné péniblement son existence à Rostock, à Wismar, à Lubeck, à Dantzick et à Kœnigsberg. Voulant enfin sortir d'un état de dépendance que l'homme de mérite supporte si impatiemment, il se donna à l'exercice de la médecine, et le fit avec tant de succès, que le margrave d'Anspach lui offrit une place de médecin pensionné à Greilsheim. Lentilius n'eut garde de refuser, et se rendit à son poste en 1680, après avoir pris le degré de la licence à Altdorf. Il passa cinq ans après à Nordlingen, puis à Stuttgard, et finit par devenir, en 1711, médecin du duc de Wurtemberg, dont

il accompagna le fils dans les voyages que ce prince fit en Espagne, en Hollande et en France. Il mourut le 12 février 1733. L'Académie des Curieux de la nature l'avait admis dans son sein en 1683, sous le nom d'*Oribase*. On le compte parmi les plus ardens propagateurs du système iatrochimique. Il se montrait l'ennemi déclaré de la saignée, qu'il fit tous ses efforts pour bannir de la pratique de la médecine, méprisait l'anatomie, comme inutile au médecin, regardait la matière médicale comme la principale partie de l'art de guérir, et avait la plus grande confiance dans les vertus des médicamens, notamment des absorbans, des aromates et des sudorifiques. N'est-ce pas encore à peu près ainsi que pensent aujourd'hui les ennemis de l'application de la physiologie à la thérapeutique. Lentilius recommandait le vin comme le meilleur moyen à employer dans les fièvres malignes. Il paraît être le premier qui ait conseillé l'arsenic contre les fièvres intermittentes. La seule idée profitable peut-être qu'on trouve dans ses écrits, c'est celle que les médecins devraient étudier dans une université voisine du climat où ils ont l'intention de pratiquer; mais il a donné beaucoup trop d'extension à un précepte qui n'est lui-même qu'une exagération des principes tracés par Hippocrate dans son admirable Traité des eaux, des airs et des lieux. On a de lui :

De febre tertianâ intermittente epidemicâ præterito verè septentrionem subque eo Curlandiam infestante. Altdorf, 1680, in-12.

Τεχνημα πρακτικον, tabula consultatoria medica, exhibens quæstiones per quarum responsiones in morbi genium penetrare indicantium et contraindicantium momenta invenire et in medendi methodo tutius procedere liceat. Ulm, 1696, in-8°.

Miscellanea medico-practica tripartita. Ulm, 1698, in-4°.

Collection utile de faits. On peut encore la consulter, mais avec défiance, car Lentilius était crédule et sans critique.

Bedenken ueber die im Fruehling und Herbstzeiten unzeitig angestellte Praeserviraderlaesse. Ulm, 1692, in-8°.

De hydrophobiæ causâ et curâ epistola. Ulm, 1700, in-8°.

Eteodromus medico-practicus anni 1709. Stuttgard, 1711, in-4°.

Iatromnemata theoretico-practica bipartita, quibus observationes, responsa, consilia, casus, epistolæ, disquisitiones, medicationes, selectiora omnia continentur. Stuttgard, 1712, in-8°.

Consultatio medica de quæstionibus ægrotis proponendis. Nordlingen, 1718, in-8°. (A.-J.-L. J.)

LENTIN (Lebrecht-Frédéric-Benjamin), né à Erfurt le 11 avril 1736, fréquenta, dès l'âge de quatorze ans, les cours de l'Université de cette ville, et se rendit, en 1754, à Goettingue, où, après deux années d'études assidues, il obtint les honneurs du doctorat. Nommé presqu'aussitôt après médecin pensionné à Diepholz, il s'occupa d'expériences physiques ayant principalement l'électricité pour objet. Quelque temps après il devint médecin à Clausthal, puis à Lunébourg. Enfin le roi d'Angle-

terre lui ayant accordé le titre de son médecin, il vint, en cette qualité, fixer sa résidence à Hanovre, où il mourut le 26 décembre 1804, après avoir publié les ouvrages suivans :

Dissertatio de prærogativâ venæ sectionis in partibus laborantibus. Gœttingue, 1756, in-4°.

Observationum medicarum fasciculus II. Leipzick et Wolfenbuttel, 1764; *fasc. II*, Cell, 1770; *fasc. III*, 1772, in-8°.

Beobachtungen einiger Krankheiten. Gœttingue, 1772, in-8°.

Grundsaetze zu der 1775 publicirten Vorbauungskur gegen die Hornviehseuche. Gœttingue, 1776, in-8°.

Memorabilia circà aërem, vitæ genus, sanitatem et morbos Clausthaliensium, anno 1774-1777. Gœttingue, 1779, in-8°.

Beobachtungen der epidemischen und einiger sporadischen Krankheiten am Oberharze vom Jahr. 1777 bis inclusive 1782. Dessau et Léipzick, 1783, in-8°.

Beytraege zur ausuebenden Arzneywissenschaft. Léipzick, 1789, in-8°. - *Ibid*. 1797, in-8°. - *Ibid*. 1804, in-8°. - Supplément, Léipzick, 1808, in-8°.

Le supplément a été publié par G. Sachse.

Taxe der Apothekerwaaren fuer die Churhannoeverischen Lande; welcher eine Beschreibung einiger in der Taxe vorkommenden neuen Arzneymittel, und ein lateinisch-englisch-pharmaceutisches Woerterbuch angehaengt ist. Hanovre, 1801, in-4°.

Nachricht von dem Gesundbrunnen und der Baedern zu Rehburg, besonders von der neuen Schwefelquelle bey Winslar. Hanovre, 1803, in-8°.

Lentin a inséré plusieurs mémoires dans les Commentaires de la Société royale de Gœttingue, le nouveau Magasin de Baldinger, la Bibliothèque médicale de Blumenbach, le Journal d'Hufeland, le Journal de chirurgie de Loder et celui d'Arnemann. On trouve de lui, dans les Actes de la Société royale de médecine de Paris, un mémoire sur les aphthes des enfans, qui a été couronné par cette compagnie.

Lentin (*Augustin-Godefroy-Louis*), fils du précédent, né en 1760, fit ses études à Gœttingue; après y avoir pris le titre de maître-ès-arts, il commença, en 1795, à y donner des leçons particulières. Il a été nommé en 1817 inspecteur des salines à Sneibeck. On a de lui :

Ueber das Verkalken der Metalle, wenn sie in dephlogistisirter Luft der Wirkung des Feuers ausgesetzt werden. Gœttingue, 1795, in-8°.

Ankuendigung seiner Vorlesungen ueber allgemeine Chemie. Gœttingue, 1797, in-8°.

Etwas ueber den Prozess der Destillation. Gœttingue, 1799, in-8°.

Briefe ueber die Insel Anglesea, vorzueglich ueber das dasige Kupferbergwerk und die dazu gehœrigen Schmelzwerke und Fabriken. Léipzick, 1800, in-8°.

Lentin (*Jacques-Frédéric-Louis*), frère du précédent, né à Clausthal, et mort en 1803 à Hanovre, où il exerçait la médecine, a écrit :

Momenta quædam generaliora circà febris gastricæ distinctionem et medelam. Gœttingue, 1798, in-4°.

Reisebemerkungen in Hinsicht auf die klinische Praxis in einigen teutschen Hospitaelern. Berlin, 1800, in-8°. (o.)

LENTULUS (Paul), fils d'un Napolitain réfugié en Suisse pour y embrasser la réforme, mourut de la peste, en 1613, à Berne, où il jouissait des droits de bourgeoisie, et où il remplissait les fonctions de médecin pensionné, depuis 1593. Nous

lui devons un ouvrage sur les abstinences prolongées, qui a pour titre :

Historia admiranda de prodigiosâ Apolloniæ Schreieræ, virginis in agro Bernensi, inediâ, tribus narrationibus comprehensa. Cui ab eodem complurium etiam aliorum, de ejusmodi prodigiosis inediis, doctissimorum, necnon fide dignissimorum virorum narrationes, et ingeniosissimæ commentationes adjunctæ sunt. Berne, 1604, in-4°. (Z.)

LENTNER (Charles-Frédéric), de Breslau, né le 4 janvier 1746, mort le 21 mai 1776, reçu docteur à Halle et nommé ensuite médecin à Brieg, s'est moins fait connaître dans sa profession que dans la littérature, qu'il cultivait avec succès. Consacrant à la poésie tous les instans dont sa pratique lui permettait de disposer, il publia diverses pièces de vers qui furent lues avec plaisir par ses compatriotes. Ceux-ci lui doivent l'*Anthologie silésienne* (Breslau et Leipzick, 1773-1774, in-8°.), qui contribua surtout à lui faire une certaine réputation. Il n'a laissé, sur la médecine, que des critiques d'ouvrages nouveaux, dans une gazette littéraire de Breslau, et les deux opuscules suivans :

Dissertatio de nonnullis circà sudores frigidos in febre acutâ attendendis. Halle, 1767, in-4°.

Dissertatio de febris malignæ ex hecticâ ortu ejusque eventu. Halle, 1769, in-4°. (J.)

LÉON (Ambroise), médecin italien du seizième siècle, était de Nole, ville du royaume de Naples. Son habileté dans les langues grecque et latine lui procura une grande réputation parmi ses contemporains. On a de lui une histoire de sa ville natale, qui a paru dans le tome neuvième du *Thesaurus antiquitatum et historiarum Italiæ*, ainsi que dans l'*Italia illustrata* d'André Schott, des remarques critiques sur Averrhoès, imprimées (Venise, 1532, in-fol.) avec les œuvres de ce philosophe, une traduction latine du Traité des urines d'Actuarius (Venise, 1519, in-4°. — Bâle, 1529, in-8°., avec les remarques de J. Goupyl. — Paris, 1548, in-8°. — Utrecht, 1670, in-8°.), et l'ouvrage suivant :

Opus quæstionum, tum aliis plerisque in rebus, tum vero maximè in philosophiâ et medicinâ. Venise, 1523, in-4°.

Léon (*André de*), de Grenade, pratiqua pendant long-temps la médecine et la chirurgie dans cette ville; mais la quitta, en 1530, pour suivre la cour de Philippe II, roi d'Espagne, pendant l'expédition de Portugal, dont ce prince s'empara. Ses ouvrages sont :

Definiciones de medicina; differencias y virtudes del anima con declaracion de los temperamentos, morbos, etc., y declaracion de polsos y orinas; examen de cirurgia, avisos para sangrios y purgas. Valladolid, 1590, in-4°. - *Ibid.* 1605, in-4°.

Practica de morbo gallico en el qual se contiene el origen y conocimiento desta enfermedad, y el mejor modo de curarla. Valladolid, 1605, in-4°.

Léon (*Dominique*), médecin de Luni, dans l'état de Gênes, pratiquait son art à Bologne, vers le milieu du seizième siècle. Il a publié deux compilations ayant pour titres :

Methodus curandi febres, tumoresque præter naturam, ex Græcorum placitis deprompta. Bologne, 1562, in-4°.

Ars medendi humanos particularesque morbos à vertice usque ad pedes. Bologne, 1583, in-4°.-Francfort, 1597, in-8°. - *Ibid*. 1627, in-8°. (o.)

LEONHARDI (Jean-Godefroy), né à Léipzick le 18 juin 1746, étudia la médecine à l'Université de cette ville, et y prit le grade de docteur en 1771. Nommé, dix ans après, professeur extraordinaire, il ne conserva pas long-temps sa chaire, et la quitta dès 1782 pour aller en remplir une à Wittenberg. En 1791, il obtint le titre de médecin de l'électeur de Saxe, et vint, en cette qualité, fixer sa résidence à Dresde. Nous connaissons de lui :

Programma de resorptione cutaneâ. Léipzick, 1768, in-4°.

Dissertatio de frigoris atmosphærici effectibus in corpus humanum. Léipzick, 1771, in-4°.

Dissertatio de resorptionis in corpore humano præter naturam impeditæ causis atque noxis. Léipzick, 1771, in-4°.

Programma observationes quasdam chemicas continens. Léipzick, 1775, in-4°.

De salibus succineis. Léipzick, 1775, in-4°.

Programma de primæ respirationis causis. Léipzick, 1776, in-4°.

Programma de vi suctionis in corpore humano. Wittemberg, 1782, in-4°.

Prolusiones III de acidorum mineralium et vegetabilium insigni ratione virium medicatarum discrimine Wittemberg, 1783, in-4°.

Dissertatio de chemicorum instrumentis mechanicis errorum et dissensûs fontibus. Wittemberg, 1783, in-4°.

Programma de respiratione recens natorum dextrilaterâ in medicinâ forensi plurimum attendendâ. Wittemberg, 1783, in-4°.

Programma de medicamentis flatum ventris absorbentibus. Wittemberg, 1784, in-4°.

Animadversiones chemico-therapeuticæ de ferro. Wittemberg, 1785, in-4°.

Programma de latice pulmonum spumoso, hominis vivi submersi signo ambiguo. Wittemberg, 1786, in-4°.

Vinorum alborum metallici contagii susceptorum docimasiæ curæ repetitæ et novæ. Wittemberg, 1787, in-4°.

Programma de nutrice menstruatâ. Wittemberg, 1788, in-4°.

Programma de tubarum uterinarum morbis pauca quædam. Wittemberg, 1788, in-4°.

Dissertatio de multiplici commodo per accuratè institutem orificii uterini explorationem obtinendo. Wittemberg, 1788, in-4°.

Programmata I et II. Vindiciæ suæ de pyrophoro aluminari theoriæ. Wittemberg, 1789, in-4°.

Physiologia muci primarum viarum. Wittemberg, 1789, in-4°.

Commentatio de succorum humanorum salibus dulcibus. Wittemberg, 1790, in-4°.

Il a traduit en allemand le Dictionaire de chimie de Macquer (Léipzick, tomes I, II, 1781; III, IV, V, 1782; VI, 1783, in-8°.-*Ibid*. 1788-1791, 7 vol. in-8°.), avec des additions, qui ont été publiées à part (Léipzick, 1792, in-8°.). (a.)

LEONICENO (Nicolas), médecin italien trop peu connu, quoiqu'il mérite certainement d'être mis au nombre des réformateurs de l'art de guérir, et parmi ceux qui ont porté les premiers coups au despotisme médical des Arabes, naquit en 1428 à Lonigo, château du Vicentin, dont, suivant l'usage des savans de ce temps, il ajouta le nom (*Leonicum*) au sien propre. Le père Angiolgabriello prétend cependant qu'il était de Vicence. Quoi qu'il en soit, Brasavola, son disciple, nous apprend qu'il fit ses humanités en cette ville, sous le grammairien Ognibene, de Lonigo, qui s'appliqua surtout à le familiariser avec les meilleurs auteurs grecs et latins. Leoniceno se rendit ensuite à Padoue, pour y étudier la philosophie et la médecine. Brasavola dit qu'après avoir reçu le grade de docteur, il fit un voyage en Angleterre. A son retour, il obtint, suivant toutes les apparences, à Padoue, une chaire qu'il quitta en 1464 pour aller en remplir une autre à Ferrare, où il enseigna successivement les mathématiques et la morale jusqu'en 1510. On ne sait pas bien précisément ce qu'il fit depuis cette époque jusqu'à sa mort, arrivée en 1524. Alidosi assure qu'en 1508 il était professeur à Bologne; mais le fait ne paraît pas certain, et la plupart des biographes pensent qu'après avoir renoncé à l'enseignement, Leoniceno passa le reste de ses jours à Ferrare. Ce médecin fut un des premiers qui s'éloigna de la barbarie des scolastiques, et qui remit en honneur les principes et surtout la méthode des anciens Grecs. Hippocrate, Paul d'Égine et Rhazès étaient ses auteurs favoris, ce qui témoigne assez de la pureté de son goût. Son estime pour les anciens ne l'aveuglait cependant pas jusqu'à l'empêcher de reconnaître leurs erreurs, et il fut assez sage pour se préserver de cette admiration servile, de cet enthousiasme irréfléchi, qui, plus tard, exerça une si pernicieuse influence sur la médecine. C'est ainsi, par exemple, qu'il consacra un ouvrage tout entier à relever les erreurs de Pline et d'autres anciens écrivains, et qu'en plusieurs occasions il blâme assez vertement Celse de s'être écarté des auteurs originaux, dont son élégant traité n'est qu'une compilation. Leoniceno possédait parfaitement la langue grecque; Borsetti nous apprend qu'il fut chargé en 1522 de traduire en latin les œuvres de Galien; mais son âge avancé ne lui permit pas d'achever cette vaste entreprise, pour laquelle on lui avait assigné quatre cents livres de traitement annuel, somme assez considérable dans le temps. Il a aussi traduit en italien l'histoire de Dion Cassius et les dialogues de Lucien. Celui qui se propose de lire les ouvrages des médecins du moyen âge, doit s'y préparer en méditant ceux de Leoniceno, qui sont remplis d'excellentes vues et de remarques fines, dont plus d'un écrivain moderne se ferait honneur.

De Plinii et aliorum medicorum in medicinâ erroribus. Ferrare, 1492, in-4°.- *Ibid*. 1509, in-4°. - Bâle, 1529, in-4°. - *Ibid*. 1532, in-fol.

Cet ouvrage engagea l'auteur dans de longues disputes. Il fut attaqué par Ermolao Barbaro, auquel il répondit; par Pandolfe Collenuccio, à qui un certain Virunio Pontico se chargea pour lui de répliquer; et par le célèbre Ange Poliziano; mais ses discussions avec Barbaro et Poliziano respirent cette urbanité, ce respect pour les convenances, qu'on regrette de ne pas voir régner toujours dans la polémique littéraire. Si Leoniceno n'est pas toujours heureux en relevant les fautes qu'il attribue à Pline, on n'en doit accuser que l'état peu avancé où l'histoire naturelle se trouvait de son temps; mais cette critique n'en fait pas moins le plus grand honneur à son érudition et à sa sagacité.

Liber de epidemiâ, quam Itali morbum gallicum vocant vulgò brossulas. Venise, 1497, in-4°.- Milan, 1497, in-4°.- Pavie, 1506, in-fol. - Bologne, 1516, in-fol. - Lyon, 1529, in-8°. - Bâle, 1536, in-4°.

Cet ouvrage est un des plus importans qu'on puisse consulter pour l'histoire de la syphilis; quoiqu'il ne soit pas le premier qui ait paru sur cette maladie, comme l'a dit Astruc, et comme l'ont répété tous ses copistes, puisque nous trouvons auparavant ceux de Conrad Schellig (1494 ou 1495), Jacques Wimpheling (1494 ou 1495), Jean Widmann (1495), Marcellus Cumanus (1495), Sébastien Brandt (1496) et Joseph Gruenbeck (1496), Leoniceno n'hésite pas à déclarer que le mal appelé *français* n'est pas nouveau, et à cette occasion il fait des réflexions les plus judicieuses au sujet de l'influence qu'un nom nouveau, introduit mal à propos, ou mis en vogue par la multitude, peut exercer sur la médecine. Je crois devoir citer le passage suivant: *Ubi considero, eâdem naturâ præditos homines, sub eodem cœlo natos, sub iisdem sideribus eductos; iisdem etiam semper fuisse morbis obnoxios cogor existimare neque mihi potest in captum mentis pervenire, natam hanc repentè labem nostram ita infecisse ætatem, ut nullam superiorem*. Ce passage ne laisse aucun doute sur l'opinion de Leoniceno, et cependant Astruc l'a travesti de manière à en tirer une conclusion directement contraire, conduite dont Rehmann et Hensler ont relevé l'inconvenance, et dont Astruc s'est rendu coupable toutes les fois que les intérêts de son roman historique l'exigeaient. Leoniceno dit positivement qu'il ne se fait rien de nouveau sous le soleil, que la maladie a existé de tout temps, mais que souvent elle n'a pas eu de nom, et que souvent aussi elle en a porté qui différaient les uns des autres. Il regarde celle qui régnait de son temps comme une épidémie causée par l'humidité de l'atmosphère, et cite, d'après Biondo, une épidémie analogue dont mourut le pape Pélage. *Morbus gallicus*, dit-il, *est pustulæ ex variâ humorum corruptione generatæ, propter nimiam aëris in calore atque humiditate præsertim intemperiem, pudenda primum, deinde reliquum corpus cum magno plerumque dolore occupantes*. Leoniceno parle peu du traitement, parce que, suivant ses propres expressions, les ouvrages des médecins l'exposent suffisamment, et certes on ne prétendra pas qu'il désignait ainsi les écrits sur le mal français, puisque de son temps il n'en existait qu'un fort petit nombre sur cette affection. Freind, ou ne l'a pas lu, ou l'a jugé très-superficiellement.

De dipsade et pluribus aliis serpentibus. Bâle, 1529, in-4°.

Opuscula medica. Bâle, 1532, in-fol.

Leoniceno, outre ses traductions de plusieurs livres de Galien, a donné une édition grecque et latine des Aphorismes d'Hippocrate, souvent réimprimée, et une traduction du premier livre du traité *De partibus animalium* d'Aristote. (A.-J.-L. JOURDAN)

LEONIDES, médecin d'Alexandrie, vivait, suivant toutes

les apparences, après Galien, puisqu'il le cite, tandis que ce dernier ne parle pas de lui. Ses écrits sont perdus, et nous ne les connaissons que par quelques fragmens de sa doctrine épars dans les ouvrages de Cœlius-Aurelianus et surtout d'Aetius. Ce que nous signalerons de préférence, ce sont des remarques intéressantes sur les ulcères et les excroissances des parties génitales, ainsi que sur le gonflement et l'inflammation du testicule; elles prouveraient, si l'on pouvait encore en douter, que les maladies vénériennes datent d'aussi loin que le libertinage.

(J.)

LEOPOLD (Jean-Frédéric), médecin de Lubeck, né le 2 février 1676, étudia l'art de guérir à Altdorf, Strasbourg et Zurich, fit ensuite un voyage en France, en Italie, en Angleterre et dans les Pays-Bas, et finit par prendre le bonnet de docteur à Bâle, où ce grade lui fut conféré en 1700. S'étant ensuite établi dans sa ville natale, il s'y appliqua surtout à former une collection de curiosités et d'objets d'histoire naturelle. Ce fut pour enrichir son cabinet, qu'il parcourut, en 1706 et 1707 le Danemarck et la Suède, où il recueillit tout ce qui pouvait avoir rapport à la minéralogie. La mort le surprit le 4 mai 1711. Il a laissé une biographie des médecins les plus célèbres de Lubeck, et un catalogue de ceux qui se sont le plus distingués par leurs écrits au dix-septième siècle. On a, en outre, de lui :

Relatio epistolica de itinere suo suevico 1707 facto, ad celeberrimum virum O.-Jo. Woodward, M. D. Londres, 1720, in-8°. — *Ibid.* 1727, in-8°. (Z.)

LEPECQ DE LA CLOTURE (Louis), né à Caen en 1736, étudia dans cette ville, y prit le bonnet de docteur, y devint professeur de chirurgie, et alla ensuite se fixer à Rouen, où il fut anobli en 1781. Cette vaine récompense d'une ambition puérile, si commune parmi les hommes du plus grand mérite, lui suscita des désagrémens qui le déterminèrent à quitter cette ville, et à se retirer dans une propriété qu'il avait à St.-Pierre des Asifs, où il est mort en 1804. Ce médecin, véritablement hippocratique, a été du nombre de ceux qui ont propagé le goût de la saine observation et l'éloignement pour la saignée. On a de lui :

Observations sur les épidémiques, ouvrage rédigé d'après le tableau des épidémies d'Hippocrate, et dans lequel on indique la meilleure manière d'observer ce genre de maladie. Paris, 1776, in-4°.

Cet ouvrage, qui fut imprimé aux frais du gouvernement, a été traduit en allemand (Leipsick, 1785, in-8°.).

Dans un discours préliminaire étendu, l'auteur se montre profondément imbu des principes d'Hippocrate : attention à donner à la constitution atmosphérique, à la constitution individuelle, à la marche, plus encore qu'au caractère des symptômes, aux mouvemens critiques; con-

fiance dans les efforts de la nature plus que dans ceux de l'art, et pourtant profusion d'émétique et de quinquina, en même temps qu'administration des boissons acidules; profusion de vésicatoires malgré les redoublemens d'intensité qui en résultaient le plus souvent; attaques contre De Haen, parce que celui-ci attribuait la miliaire à l'abus des échauffans; observations rédigées avec une méthode parfaite, une pureté de style et une précision qu'on ne retrouve que dans Hippocrate; relation de l'ouverture de *trois* cadavres, faite non par l'auteur, mais par Guérard, et qui ont montré les traces d'inflammation des méninges, de l'estomac, des intestins, du poumon et du foie; grande importance accordée aux vers dans la production des maladies: voilà ce qu'on trouve dans cet ouvrage, qui est un des meilleurs que nous possédions sur les maladies épidémiques.

Collection d'observations sur les maladies et constitutions épidémiques, ouvrage qui expose une suite de quinze années d'observations. Rouen et Paris, 1778, 2 vol. in-4°. - Trad. en allemand par C.-F. Held, Altenbourg, 1788, in-8°.

Topographie médicale complète de la Normandie, qui mérita à Lepecq le suffrage de la Société royale de médecine, sur un rapport très-avantageux de Guénet, Bucquet, Jussieu, Vicq-d'Azyr et Thouret.

Il a en outre inséré des observations dans l'ancien Journal de médecine.

Si Lepecq avait vécu il y a deux siècles, ou si la théorie et la pratique médicales n'avaient pas été profondément modifiées dans ces derniers temps par les progrès de l'anatomie pathologique et de la physiologie, on le placerait à côté de Baillou et de Sydenham.

Lepecq de la Cloture (*N.*), neveu du précédent, fut dirigé par lui dans ses études, et servit en qualité d'officier de santé dans les armées françaises. La mort le frappa en 1807, dans la Pologne. Il n'avait pas encore atteint sa trente-cinquième année. On trouve de lui dans le Journal de médecine (1809) un Rapport sur l'insalubrité du camp d'Ostende, et sur les maladies qui ont régné pendant la fin de l'an XII et le commencement de l'an XIII. (F.-G. BOISSEAU)

LEPNER (Frédéric), de Kœnigsberg, fut reçu docteur en médecine à Leyde, et devint, dès l'année suivante, professeur à l'université de sa ville natale, où il mourut le 11 mai 1701, après avoir été plusieurs fois honoré des hautes distinctions académiques. Ses ouvrages, tous peu remarquables, ont pour titres:

Dissertatio de definitione et divisione et elementis medicinæ. Leyde, 1662, in-4°.

Dissertatio de usu lienis. Kœnigsberg, 1663, in-4°.

Dissertatio de arthritide ex Hipp. περι παθων. Kœnigsberg, 1663, in-4°.

Dissertatio de catarrho. Kœnigsberg, 1665, in-4°.

De cujusdam ex insuetâ equitatione podagrâ correpti casus. Kœnigsberg, 1669, in-4°.

Compendiosa in medicinam introductio, continens doctrinam de partibus præcipuis humani corporis regionum, earum morbis curandique ratione. Kœnigsberg, 1669, in-4°.

Dissertatio de affectu Alexandri M. ejusque curatione. Kœnigsberg, 1670, in-4°.

Dissertatio de arthritide. Kœnigsberg, 1673, in-4°.

Dissertatio de syncope cardiacâ. Kœnigsberg, 1690, in-4°. (O.)

LEPOIS (Charles), fils de Nicolas, naquit à Nancy en 1563. Lorsqu'il eut atteint l'âge de treize ans, son père le plaça

au Collége de Navarre, à Paris, où il passa cinq années, étudiant avec succès les langues, les belles-lettres et la philosophie. Il prit le grade de maître ès-arts en 1581, et fréquenta aussitôt après les écoles de médecine, dont il suivit les cours pendant quatre ans. Jaloux alors de connaître les universités d'Italie, il se rendit en 1585 à Padoue, et y passa deux années. Au commencement de 1588, il se présenta devant la Faculté de médecine de Paris, pour y prendre ses degrés; reçu bachelier sur-le-champ, il fut admis à la licence en 1590, mais ne prit pas le bonnet de docteur, attendu que l'argent lui manquait pour faire la dépense de cette cérémonie. Il revint donc à Nancy, où le duc Charles III lui conféra le titre de médecin-consultant, place qu'il conserva auprès de Henri II. Ce fut à sa sollicitation que ce dernier prince fonda l'université de Pont-à-Mousson. Lepois, qui en fut nommé doyen et premier professeur, s'empressa d'aller se faire recevoir à Paris, où le bonnet doctoral lui fut conféré en 1598. Cette même année, au mois de novembre, il ouvrit les cours de médecine de la nouvelle université, aidé de son collègue Toussaint Fournier; et, jusqu'à la fin de ses jours, arrivée en 1633, il s'acquitta de sa charge de professeur avec tout le zèle et toute l'exactitude qu'elle exigeait. C'était un homme fort érudit, également habile dans les langues anciennes et modernes, instruit en mathématiques, et profondément versé dans la doctrine des anciens médecins de la Grèce, qui professait la plus haute estime pour Hippocrate, et qui recommandait sans cesse la méthode de ce grand homme à ses élèves. Les ouvrages suivans sont sortis de sa plume.

Caroli III macarismos, seu felicitatis et virtutum egregio principe dignarum coronæ. Nanci, 1609, in-4°.

Selectiorum observationum et consiliorum de præteritis hactenùs morbis, effectibusque præter naturam ab aquâ, seu serosâ colluvie et diluvie, ortis, liber singularis. Pont-à-Mousson, 1618, in-4°. - Leyde, 1639, in-12. - *Ibid.* 1650, in-8°. - Francfort et Leipzick, 1674, in-8°. - Leyde, 1714, in-4°. - *Ibid.* 1733, in-4°. - Amsterdam, 1768, in-4°.

Quelques observations choisies ont été extraites de cet ouvrage, et publiées sous le titre de *Piso enucleatus* (Amsterdam, 1639, in-12).

Physicum cometæ speculum. Pont-à-Mousson, 1619, in-8°.

Discours de la nature, causes et remèdes, tant curatifs que préservatifs, des maladies populaires, accompagnées de dysenterie et autres flux de ventre. Pont-à-Mousson, 1623, in-12. (o.)

LEPOIS (Nicolas), fils d'un pharmacien de Nancy, vint au monde en 1527. Son père l'envoya de bonne heure à Paris, pour y étudier la médecine, qu'enseignait alors Jacques Sylvius. Lepois ne prit aucun grade dans les écoles de la Faculté de cette ville, ce qui ne l'empêcha pas d'être mis au nombre

des élèves les plus distingués, et de mériter l'estime de tous les professeurs. En 1578 il succéda à son frère aîné, Antoine, connu par un discours sur les médailles (Paris, 1579, in-4°.), dans l'emploi de premier médecin du duc Charles III, de Lorraine. Livré jusqu'à la fin de ses jours, survenue en 1590, à la pratique et au travail du cabinet, il lut avec attention tous les ouvrages publiés sur la médecine, depuis Hippocrate jusqu'à lui, et rédigea d'après eux une vaste compilation, qu'il mit au jour sous le titre suivant, après qu'elle eut été revue par son ami, le célèbre Foës.

De cognoscendis et curandis præcipuè internis humani corporis morbis libri tres, ex clarissimorum medicorum, tum veterum, tum recentiorum, monumentis, non itè pridem collecti. Francfort, 1580, in-fol. - *Ibid.* 1585, in-8°. - Leyde, 1736, in-4°. - Leipzick, 1766, in-8°. (o.)

LEROUX (Antoine), naquit à Dijon en 1730, et y mourut le 23 octobre 1792, empoisonné par une dose trop forte d'opium, substance dont il faisait habituellement usage afin de calmer les intolérables douleurs que lui causait la gravelle. Comme chirurgien, Leroux s'était acquis la réputation d'un praticien sage, prudent et doué d'une instruction solide. Il se livra spécialement à l'exercice de l'art des accouchemens, et devint chirurgien-major de l'hôpital général de Dijon. Disciple de Levret, sa pratique, généralement heureuse, donna un grand poids à l'opinion qu'il émit relativement à l'efficacité du tampon contre les hémorragies utérines. Il a été, en effet, le plus ardent apologiste de ce moyen, qui lui paraissait devoir être employé dans tous les cas, et quel que fût l'état de l'utérus, comme un véritable spécifique. On peut toutefois se convaincre, en lisant son ouvrage, qu'il n'était pas aussi exclusif au lit des malades que dans le cabinet; et sous ce rapport, les observations qu'il nous a laissées sont encore aujourd'hui consultées avec fruit. Ainsi que Levret, Leroux constata que la présence du placenta sur le col de la matrice est quelquefois la cause des hémorragies qui surviennent pendant le travail de la parturition, mais il n'avait pas tiré de ce fait les conclusions que l'on en a déduites depuis. On a de cet habile chirurgien les ouvrages suivans :

Mémoire sur la taille latérale. in-8°.

Observations sur les pertes de sang chez les femmes en couche et sur le moyen de les guérir. Dijon, 1776, in-8°. - 2e édition, 1810.

Observations sur la rage, suivies de réflexions sur les spécifiques de celte maladie. Dijon, 1780, in-8°.

Dissertation sur la rage, qui a remporté le premier prix de la Société royale de médecine. Paris, 1783, in-4°.

Traitement local de la rage et de la morsure de la vipère. Edimbourg et Paris, 1785, in-8°. (L.-J. BÉGIN)

LEROUX (Jean-Jacques), naquit à Sèvres, département de Seine-et-Oise, le 17 avril 1749. Il fut reçu bachelier à l'ancienne Faculté de médecine de Paris en 1776, et docteur-régent en 1778. Fixé à Paris, où il exerçait sa profession avec succès, M. Leroux fut témoin des premiers événemens de notre révolution, et bientôt il joua un rôle assez remarquable dans le grand drame dont l'action se déroulait avec une effrayante rapidité. Nommé officier municipal, il était près du roi durant la nuit désastreuse du 10 août 1792, et il suivit le monarque au sein de l'assemblée législative. Arrêté quelque temps avant les sanglantes journées du 2 et du 3 septembre, il échappa aux bourreaux; et des temps moins funestes ayant succédé à ces époques de terreur et de deuil, il devint président de la section de l'Unité. Après le 13 vendémiaire, il fut proscrit et condamné à mort comme étant un de ceux qui excitèrent les sections à la révolte. Depuis lors, il cessa de participer aux affaires publiques. Il devint professeur de l'Ecole de santé à l'époque où l'on créa cet établissement, qui prit successivement le titre d'Ecole de médecine, et enfin de Faculté de médecine. En 1810, il succéda à Thouret dans les fonctions de doyen. Continuateur de l'enseignement clinique fondé par Desbois de Rochefort et porté par Corvisart à un si haut degré de splendeur, M. Leroux rendit d'importans services dans cette carrière, et régularisa, plus qu'on ne l'avait encore fait, les travaux des élèves chargés de suivre les malades et d'en recueillir les observations. Il cessa ces diverses fonctions, par suite de l'ordonnance qui supprima la Faculté de médecine, et il ne conserva que le titre de professeur honoraire de la Faculté nouvelle. Le roi lui accorda la décoration de la légion-d'honneur en 1814. Membre honoraire de l'Académie royale de médecine, il fait partie du conseil de salubrité et d'un grand nombre de Sociétés savantes.

Indépendamment d'un discours prononcé aux Ecoles de médecine en 1783, sous ce titre : *De la nécessité de l'union entre les médecins et les chirurgiens, et de l'avantage qui en résulte*, ainsi que des éloges historiques de Bernard, Gautier, Pajon de Moucet, Brotome, Dupré, Lorry, Borie, Mac-Mahon, Vacher, Cotton, Lucas de Laurembert, Langlois et de la Planche; indépendamment, dis-je, de ces travaux, qui sont restés inédits, on doit à M. Leroux les ouvrages suivans :

Discours prononcés sur la tombe de Leclerc, en 1808; sur la tombe de Baudelocque, en 1810; sur la tombe de Thouret, en 1810; sur le cercueil de Corvisart, en 1821; sur la tombe de Hallé, en 1822.

Rapport fait à l'Ecole de médecine de Paris sur la clinique d'inoculation par MM. Pinel et Leroux. 1797.

Discours prononcé le 30 juillet 1806 pour l'inauguration des salles de clinique. in-4°.

Compte rendu à l'Ecole de médecine. Paris, 1807, in-4°.

Discours prononcé à la séance publique de la Faculté de médecine de Paris, le 14 novembre 1810. in-4°.

Instruction sur le typhus, fièvre des camps, fièvre des hôpitaux, fièvre des prisons. Paris, 1814, in-8°.

Reflexions sur l'établissement d'une société royale de médecine et de chirurgie. Paris, 1815, in-4°.

Mémoire en réponse à un écrit anonyme intitulé : Observations présentées au roi sur la Faculté de médecine, par J.-J. Leroux et Désormeaux. Paris, 1815, in-8°.

Mémoire et plan d'organisation pour la médecine et la chirurgie, par MM. Leroux et Dupuytren. Paris, 1816, in-4°.

Réglement de la société d'instruction médicale. Paris, 1818.

Rapport sur le cimetière de la ville de Laferté-sous-Jouarre, par MM. le baron Desgenettes et Leroux. Paris, 1820.

M. Leroux a été rédacteur principal pendant dix ans du Journal de médecine de Bacher, et ensuite propriétaire éditeur de la continuation de ce journal sous le titre de Journal de médecine et de chirurgie, par MM. Corvisart, Leroux et Boyer. (L.-J. BÉGIN)

LEROY (ALPHONSE-LOUIS-VINCENT), né à Rouen, le 23 août 1742, se livra d'abord à l'étude des lois, et voulut embrasser la profession d'avocat. La réputation, alors gigantesque, du chirurgien Lecat, lui donna l'idée de cultiver la médecine. Il se consacra spécialement à cette partie des sciences médicales qui traite des maladies des femmes et des enfans ; et fut reçu docteur-régent et professeur en l'ancienne Faculté de Paris. Plusieurs ouvrages publiés sur divers sujets, une élocution pure et facile, et peut-être aussi cette confiance en soi qui éloigne la modestie, et porte à se produire sans hésitation, telles sont les circonstances auxquelles Alphonse Leroy dut son admission comme professeur d'accouchement à l'École de santé de Paris. Ce médecin n'était pas, sans doute, dépourvu d'instruction, mais il réunissait la crédulité à l'enthousiasme, et son esprit paradoxal le portait fréquemment à soutenir des erreurs évidentes, ou à refuser son assentiment aux vérités les mieux démontrées. Il était remarquable par l'impatience, l'exagération et l'opiniâtreté qu'il apportait dans les discussions. Suivant lui, les substances animales, et en particulier la viande, constituent toujours les meilleurs alimens dont les plus jeunes enfans puissent faire usage. La vaccine trouva en lui un de ses plus obstinés antagonistes. Dans l'histoire de la symphyséotomie, circonstance qui contribua le plus à le faire connaître, Alphonse Leroy ne fit que rendre publique et retracer les avantages d'une opération dont la découverte appartenait toute entière à Sigault, quoique, deux siècles auparavant, Séverin Pineau en eût déjà reconnu la possibilité, et que même il eût donné le conseil d'y recourir.

Alphonse Leroy n'avait ni la pratique étendue, ni le génie heureux de Lauverjat et de Baudelocque. Avec un jugement droit et un esprit calme il aurait pu occuper une place honorable parmi les médecins littérateurs de la fin du siècle dernier. Mais, privé de ces qualités fondamentales, il n'a rien produit qui puisse lui assurer une longue renommée. Sa mort fut le résultat d'une horrible catastrophe : il périt, assassiné dans son lit, pendant la nuit du 14 au 15 janvier 1816, par un domestique qu'il avait renvoyé quelques jours auparavant.

On a d'Alphonse Leroy les ouvrages suivans :

Maladies des femmes et des enfans, avec un traité des accouchemens, d'après les Aphorismes de Boerhaave, commentés par Van Swieten, le tout traduit et augmenté de notes et instructions. Paris, 1768, 2 vol. in-8°.

Recherches sur les habillemens des femmes et des enfans, ou Examen de la manière dont il faut vêtir l'un et l'autre sexe. Paris, 1772, in-12.

Dans cet écrit, Alphonse Leroy a établi quelques préceptes hygiéniques judicieux, et présenté des considérations assez importantes sur les divers effets produits par les vêtemens.

Lettre sur la manière dont il faut terminer l'accouchement dans lequel le bras de l'enfant est sorti du ventre de la mère, et examen de l'opinion de Levret à cette occasion. Paris, 1774, in-8°.

Pratique des accouchemens. Paris, 1776, in-8°.

L'approche de certaines femmes nuit-elle à la fermentation des liqueurs? Paris, 1780, in-8°.

Critique de l'art des accouchemens de Baudelocque. Paris, 1781, in-12. Extrait de la Gazette de santé.

Cet ouvrage fut vivement attaqué dans un écrit ayant pour titre : *Lettre d'un étudiant en médecine de Paris.* Alphonse Leroy, dont on avait peu ménagé la susceptibilité, répliqua par une brochure intitulée : *M. Alphonse Leroy à son critique.* Paris, 1776, in-8°.

Recherches historiques sur la section de la symphyse du pubis. Paris, 1778, in-8°.

Observations et réflexions sur l'opération de la symphyse et sur les accouchemens laborieux. Paris, 1780, in-8°.

Essai sur l'histoire naturelle de la grossesse et de l'accouchement. Paris, 1787, in-8°.

A l'occasion d'un accouchement naturel, suivi du renversement de la matrice, Piett, Delulryn et Noury accusèrent Alphonse Leroy d'impéritie, dans un mémoire publié au nom de la dame Heuzard et son mari; mais comme la conduite de l'accoucheur avait effectivement été exempte de blâme, il se justifia pleinement dans la brochure suivante :

Réponse de M. Alphonse Leroy à une imputation d'impéritie. Paris, 1787, in-8°.

Motifs et plan d'établissement dans l'hôpital de la Salpêtrière d'un séminaire de médecine pour l'enseignement des maladies des femmes, des accouchemens et de la conservation des enfans, présenté à l'assemblée nationale. Paris, 1789, in-4°.

L'enfant qui naît à cinq mois peut-il conserver la vie? Question médico-légale, dans laquelle on expose quelques lois de la nature propres à donner des éclaircissemens sur ce qu'est la vie. Paris, 1790, in-4°.

De la nutrition et de son influence sur la forme et la fécondité des animaux sauvages et domestiques, et de l'influence de la lumière sur l'économie animale. Paris, 1798, in-8°.

Dans cet écrit, dont une partie est consignée parmi les Mémoires de la Société médicale d'émulation, l'auteur établit que les nourritures animales sont plus économiques et plus substantielles que les nourritures végétales, et que surtout le cochon forme l'aliment le plus convenable aux hommes qui travaillent.

Leçons sur les pertes de sang pendant la grossesse, lors et à la suite des accouchemens, des fausses-couches, et sur toutes les hémorragies, publiées par J.-F. Lobstein. Paris, 1801. – *Ibid.* 1803, in-8°.

Manuel des goutteux et des rhumatisans. Paris, 1803, in-8°. – *Ibid.* 1805.

Cet ouvrage, qui n'est qu'un recueil de remèdes et de recettes contre la goutte et le rhumatisme, est suivi de la traduction d'un écrit publié par le docteur Tavaret, ayant pour titre : *Sur un art nouveau de guérir les paroxysmes de la goutte, et de la preuve qu'elle siége principalement dans les nerfs.*

La médecine maternelle, ou l'Art d'élever et de conserver les enfans. Paris, 1803, in-8°.

Manuel de la saignée ; utilité de celle du pied, danger de celle du bras. Paris, 1807, in-12.

De la conservation des femmes. Paris, 1811, in-8°.

De la contagion régnante sur l'homme, les vaches et les bœufs, de ses moyens préservatifs et curatifs, avec des considérations sur les causes des maladies funestes à la suite des armées. Paris, 1814, in-8°.

Alphonse Leroy a consigné divers mémoires dans plusieurs écrits périodiques ; on trouve de lui une lettre *sur les propriétés médicinales du phosphore*, dans le premier volume des Mémoires de la Société médicale d'émulation. (L.-J. BÉGIN)

LEROY (CHARLES), médecin et chimiste distingué, frère de l'habile mécanicien Pierre Leroy, vint au monde à Paris en 1726, où il fit ses humanités avec éclat, et prit ensuite des inscriptions en médecine ; mais sa constitution délicate et l'état chancelant de sa santé le déterminèrent à se rendre à Montpellier, où la beauté du climat et la célébrité de l'école se réunissaient pour l'attirer. Voyant que sa santé renaissait sous le beau ciel du midi, il y resta le temps nécessaire pour prendre ses grades, et fit en 1780 un voyage en Italie, qui lui permit d'observer une foule de phénomènes naturels curieux, tels que l'asphyxie produite dans la grotte du chien, près de Naples, par le dégagement du gaz acide carbonique, et la phosphorescence des eaux de la Méditerranée, dont il essaya de donner une explication, après l'avoir décrite avec beaucoup de soin. De retour à Paris, au sein de sa famille, il fit part à l'Académie des sciences de plusieurs observations intéressantes. En 1752, il retourna à Montpellier pour prendre le doctorat. Cinq ans après, il y obtint une chaire, qu'il remplit avec distinction. On trouvait, en effet, dans ses leçons, des notions simples et élémentaires sur chaque sujet, une théorie appuyée sur des faits, et les règles qui doivent diriger une pratique éclairée. C'est à dater de cette époque qu'il s'occupa sérieusement de travaux littéraires. Déjà il avait présenté à l'Académie des sciences, qui l'imprima dans le volume de 1751, une dis-

sertation fort intéressante sur la théorie de l'évaporation et de la formation de la rosée, théorie qui a été adoptée pendant long-temps par les physiciens, mais à laquelle on a renoncé dans ces derniers temps. Nous devons citer aussi avec éloge ses observations sur les eaux de Balaruc, dont il a donné une bonne analyse, et le mémoire dans lequel, examinant par quel mécanisme l'œil s'accommode aux différentes distances des objets, il établit que le cristallin n'est pas susceptible des mouvemens qu'on lui attribue, et que les divers degrés d'ouverture de la pupille suffisent pour rendre la vue distincte à différentes distances. Deux mémoires lus en 1751, par Leroy, à l'Académie des sciences, l'un sur la respiration de la tortue, l'autre sur la structure de l'organe de l'ouïe, témoignent combien il était versé dans l'anatomie humaine et la zootomie. Ce médecin acquit de bonne heure la réputation d'un praticien habile. S'étant décidé, en 1777, sur les instances de sa famille, à venir à Paris, il ne tarda pas à être un des médecins les plus recherchés, mais jouit peu de ses succès, car un engorgement squirreux du pylore mit fin à sa carrière le 10 décembre 1779. On a de lui :

Mémoires et observations de médecine, 1re *partie contenant deux mémoires sur les fièvres aiguës.* Montpellier, 1766, in-8°.

Mélanges de physique, de chimie et de médecine. Paris, 1771, in-8°. On trouve dans ce recueil, outre les mémoires sur l'évaporation, les eaux de Balaruc, et la vision, un second mémoire sur les eaux de Balaruc, un autre sur la vision, des observations sur les fièvres aiguës, des réflexions sur le scorbut, et un précis sur les eaux minérales.

Mélanges de médecine, 2e *partie.* Paris, 1776, in-8°. (o.)

LEROY (Jacques-Agathange), né à Maubeuge en 1734, annonça de bonne heure des dispositions toutes particulières pour l'art de guérir. Des chagrins qui exaltèrent son imagination ardente, furent sur le point de l'enlever aux sciences, en le déterminant à aller s'ensevelir à la Trappe, où il resta une année entière; mais comme ses parens ne voulurent pas lui permettre de faire profession, il finit par céder à leurs instances, et revenir à ses premières études. Dès l'âge de vingt-cinq ans, il fut nommé pharmacien en chef des armées, place qui lui fournit l'occasion d'appliquer ses connaissances théoriques. A son retour d'Allemagne, le désir de voyager pour acquérir une instruction plus variée, le décida à faire partie d'une expédition pour Cayenne; mais la colonie qu'il accompagna fut assaillie, en arrivant, par les maladies qu'occasione l'insalubrité du climat, et, seul parmi les médecins, il résista aux atteintes de l'infection. Après s'être dévoué pendant un an aux soins des malades, il s'éloigna d'un pays où la nature se montre marâtre envers l'homme, et repassa en France, où il fixa son séjour à

Paris. Durant la révolution, il se retira d'abord à Lille, puis à Dunkerque, où il mérita le surnom honorable de médecin des pauvres. Lorsque l'horizon politique s'éclaircit, il vint reprendre son ancienne profession dans la capitale, où il mourut le 11 février 1812. On ne connaît de lui qu'un petit opuscule intitulé :

Essai sur l'usage et les effets de l'écorce de garou. Paris, 1767, in-12. - *Ibid.* 1774, in-12. (o.)

LESKE (Natanahel-Godefroi), naturaliste distingué, naquit le 22 octobre 1757, à Muskau, dans la Haute-Lusace, où son père prêchait alors l'Evangile. Etant allé faire ses études à Léipzick, les dispositions qu'il annonçait et son zèle peu commun lui méritèrent l'amitié de Ludwig, qui lui fournit des moyens d'existence, l'état de gêne dans lequel vivait sa famille ne lui permettant pas d'en tirer aucun secours. Il s'appliqua principalement à la philosophie, à l'histoire naturelle et à la médecine, mais ne prit pas le titre de docteur. L'Université le nomma en 1775 professeur extraordinaire d'histoire naturelle, et trois ans après il devint secrétaire de la Société économique. Bientôt il fut pourvu aussi de la chaire d'économie, qui venait d'être instituée, et à la mort de son beau-père, il se trouva placé à la tête d'un commerce de librairie, qu'il conduisit avec beaucoup d'habileté. Le dépit de n'avoir pas obtenu la chaire de physique vacante par la mort de Funk, lui fit accepter celle d'économie qu'on lui offrit à Marbourg. Il se renditsur le champ en cette ville; mais la rigueur de la saison influa tellement sur sa constitution délicate et faible, qu'il mourut quelques jours après y être arrivé, le 25 novembre 1786. Doué d'un esprit fin et observateur, il rehaussait encore ces heureuses qualités naturelles par une érudition profonde, qu'il savait toujours appliquer à propos, mérite assez rare, surtout parmi ses compatriotes. Ses ouvrages ont pour titres :

Diatribe gratulatoria, in quâ Homeri versionem germanicam non esse probandam disserit. Léipzick, 1772, in-4°.

Dissertatio de generatione vegetabilium. Léipzick, 1773, in-4°.

Ichthyologiæ. Lipsiensis specimen. Léipzick, 1774, in-8°.

Physiologiæ animalium commentatio. Léipzick, 1775, in-4°.

De agri novalis culturâ et ratione pecudes in stabulis pascendi disserit. Léipzick, 1778, in-4°.

Ce discours, prononcé à l'ouverture de son cours d'économie, fit une grande sensation en Allemagne.

Anfangsgruende der Naturgeschichte. Léipzick, 1779, in-8°. - *Ibid.* 1784, in-8°. -Trad. en italien par Ermenegild Pini, Milan, 1785, 2 vol. in-8°. - en russe par Osorezkowskoi, Saint-Pétersbourg, 1790, in-8°.

Il n'a paru que le premier volume de cet ouvrage, traitant du règne animal.

Von dem Drehen der Schaafe und dem Blasenbandwurm im Gehirne derselben. Léipzick, 1779, in-8°.

Leipziger Magazin zur Naturkunde, Mathematik und OEkonomie. Léipzick, 1781 - 1788, 7 vol. in-8°.
Publié de concert avec Funke et Hindenburg.
Reise durch Sachsen, in Ruecksicht der Naturgeschichte und OEkonomie unternommen und beschrieben. Léipzick, 1785, in-4°.
Avec 39 planches. C'est un composé de 38 lettres. Le voyage de Leske fut commencé le 29 mai 1782. Cette relation est fort estimée, et renferme une foule d'observations piquantes et neuves.
On doit à Leske une édition du Traité des oursins de Klein (1778, in-4°.), augmentée d'additions, qui ont été publiées à part sous ce titre: *Additamenta ad J.-T. Klein naturalem dispositionem echinodermatum et lucubratiunculam de aculeis echinorum marinorum*. Léipzick, 1778, in-4°.
Avec 18 planches.
Après la mort de Reichel, en 1783, il surveilla la publication des *Comment. de rebus in scientiâ naturali et medicinâ gestis*, depuis la 4e partie du 24e volume jusqu'à la troisième du 28e en 1786. Il a traduit en allemand les Elemens de minéralogie de Sage (Léipzick, 1775, in-8°.), la Minéralogie de Wallerius (Berlin, 1781, in-8°.), l'Histoire naturelle de la Sardaigne par Cetti (Léipzick, 1783 - 1784, 3 vol. in-8°.), etc. Il était collaborateur de la Gazette générale de littérature d'Iéna. Son riche cabinet a été décrit par deux Allemands, sous ces titres:
Museum Leskeanum. Pars entomologica, ad systema entomologiæ Cl. Fabricii ordinata, curâ II Zsachii. Léipzick, 1788, in-8°.
Avec trois planches. Ce catalogue contient 2773 espèces.
Museum Leskeanum, regnum animale, quod ordine systematico disposuit atque descripsit D.-L.-G. Karsten. Vol. I. *Mammalia, aves, amphibia, pisces. Cum IX icon. pictis*. Léipzick, 1789, in-8°. vol. II; pl. I et II. *Regnum minerale. Ibid. eod.*-Trad. en allemand, Léipzick, 1789, 2 vol. in-8°. (A.-J.-L. J.)

LESLIE (JEAN), membre de la Société royale d'Edimbourg, et professeur de mathématiques en cette ville, où il cultive encore d'une manière distinguée la chimie, la physique et les mathématiques, est auteur de plusieurs découvertes dans ces diverses sciences. Nous citerons, entre autres, celle du thermomètre différentiel, à l'aide duquel il est parvenu à vérifier les expériences de Rumford sur la chaleur, sujet qu'il a traité dans un ouvrage ayant pour titre : *Experimental inquiries into the nature and propagation of heat* (Londres, 1804, in-8°.). Il est auteur d'un autre ouvrage sur la géométrie, l'analyse géométrique et la trigonométrie plane (Londres, 1809, in-8°. et 1811.) Outre ces ouvrages et plusieurs mémoires insérés dans les journaux scientifiques anglais, tels que celui de Nicholson, et le Magasin philosophique de Tilloch, M. Leslie a encore écrit :
Account of experiments and instruments depending on the relations of air to heat and moisture. Londres, 1813, in-8°. (LEFÈVRE)

LESSER (FRÉDÉRIC-CHRÉTIEN), théologien allemand, qui était très-versé dans l'histoire et les antiquités de son pays, mais qui est plus connu comme naturaliste, naquit le 29 mai 1692, à Nordhausen, où son père était diacre. Dès son plus jeune âge, il montra un penchant décidé pour l'observation de

la nature, et destiné en conséquence à la médecine, qu'il alla étudier à Halle en 1712. A peine y était-il depuis quatre mois, qu'un incendie consuma la plus grande partie de sa ville natale, et ruina sa famille. Ce malheur l'accabla pendant quelque temps, mais les bontés du grand Hoffmann parvinrent à diminuer l'amertume de ses chagrins; cependant il fut obligé de se rendre à Leipzick, puis à Berlin, pour se procurer des moyens d'existence. Plusieurs années s'étaient écoulées ainsi, au milieu d'un genre de vie très-précaire, et il se disposait à voyager en France, lorsque son père, devenu goutteux, le rappela pour l'aider dans la prédication. Lesser obéit sur le champ, et en 1716, il fut nommé desservant d'une église. Connu bientôt par son savoir et son érudition, il devint en 1743 administrateur de l'hospice des orphelins. La mort termina sa carrière le 17 septembre 1754. Nous avons dû glisser rapidement sur l'histoire de ce théologien célèbre, qui ne nous intéresse qu'à raison de ses travaux en histoire naturelle, qu'il eut le mérite de faire tourner au profit de l'économie domestique, et dont il contribua beaucoup aussi à répandre le goût par ses savantes compilations. Parmi les nombreux écrits qu'il a publiés, nous négligerons tous ceux qui n'ont point trait aux sciences naturelles.

Epistola de lapidibus curiosis, circà Nordhusam ejusque confinia inveniri solitis. Nordhausen, 1727, in-4°.

Epistola gratulatoria de medicis theologiæ peritis. Nordhausen, 1728, in-4°.

Kurzer Entwurf einer Lithotheologie, oder eines Versuches, durch natuerliche und geistiche Betrachtung der Steine, die Allmacht, Guete, Weisheit und Gerechtigkeit des Schoepfers zu erkennen, und die Menschen zur Bewunderung, Lobe und Dienste desselben aufzumuntern. Nordhausen, 1732, in-8°.

Anmerkungen ueber die Baumannshoehle, wie er sie selbst 1734 den 21 May befunden. Nordhausen, 1734, in-4°. - Hambourg, 1735, in-4°. - Nordhausen, 1740, in-8°. - *Ibid.* 1745, in-8°.

Lithotheologie, das ist natuerliche Historie und geistliche Betrachtung der Steine, also abgefasset, das daraus die Allmacht, Weisheit, Guete und Gerechtigkeit des grossen Schoepfers gezeiget wird. Hambourg, 1735, in-8°. - *Ibid* 1751, in-8°.

De sapientiâ, omnipotentiâ et providentiâ divinâ ex partibus, insectorum cognoscendâ, epistolaris disquisitio. Nordhausen, 1735, in-4°.

Epistola de præcipuis naturæ et artis curiosis speciminibus musei, vel potius physicotechnotamei, Friderici Hofmanni. Nordhausen, 1736, in-4°.

Insectotheologie, oder vernunft-und schriftmaessiger Versuch, wie ein Mensch durch aufmerksame Betrachtung der sonst wenig geachteten Insekten zu lebendiger Erkenntniss und Bewunderung der Allmacht, Weisheit, Guete und Gerechtigkeit des grossen Gottes gelangen koenne. Francfort et Leipzick, 1738, in-8°. - *Ibid* 1740, in-8°. - *Ibid.* 1757, in-8°. - Trad. en français, avec des notes de Lyonnet. - La Haye, 1744, in-8°. - en italien, Venise, 1751, in-8°.

Testaceotheologia, oder gruendlicher Beweis des Daseyns und der vollkommensten Eigenschaften eines gottlichen Weseus, aus natuerlicher

und geistlicher Betrachtung der Schnecken und Muscheln. Leipzick, 1774, in-8°. - *Ibid.* 1759, in-8°. - *Ibid.* 1770, in-8°. - Trad. en français, avec des remarques de Lyonnet, Paris, 1748, in-8°.

Nachrichtliche Beschreibung des bey Straussberg im Sochwarzburgischen neu entdeckten Muschelmarmors. Nordhausen, 1752, in-4°.

Versuch einer Heliotheologiae oder einer natuerlichen und geistlichen Betrachtung der Sonne. Nordhausen, 1753, in-8°.

Nachricht von natuerlichen Merkwurdigkeiten der fuerstl. Rudostaedtischen Unterherrschaft Frankenhausen. Nordhausen, 1754, in-8°. (o.)

LESSER (Jean-Théophile), frère du précédent, naquit à Nordhausen le 10 mars 1699, étudia la médecine à Iéna, la pratiqua ensuite pendant quelque temps à Hambourg, et alla enfin se faire recevoir docteur à Utrecht. Etant revenu ensuite à Hambourg, il obtint, en 1735, le titre de médecin du prince de Holstein-Ploen. L'époque de sa mort ne nous est pas connue. Il a enrichi de quelques notes les observations de son frère sur la caverne de Baumann, inséré divers articles dans les *Hamburg. gelehrte Berichte*, et publié en outre :

Dissertatio de peripneumonià. Utrecht, 1726, in-4°.

Ohnmasgebliche Gedanken von der Hornviehseuche, welche Anno 1745 und 1746 in Holstein und vielen andern Orten Teutschlands grassiret. Ploeu, 1746, in-4°. (o.)

LESTIBOUDOIS (Jean-Baptiste), né à Douai en 1715, s'appliqua principalement à la botanique, qu'il cultiva avec succès. Nommé professeur de botanique à Lille en 1770, il est mort dans cette ville le 20 mars 1804. En 1789, il remplissait la place de pharmacien en chef de l'armée française, qui lui fournit l'occasion de décrire les plantes des pays de Brunswick et de Cologne. Ce fut lui qui, le premier, indiqua tous les avantages qu'on peut tirer de la pomme de terre, sur laquelle il avait donné un mémoire en 1737, pour la venger des attaques de l'ignorance, qui attribuait une épidémie à l'usage de ce précieux végétal. Il coopéra en 1772 à la nouvelle Pharmacopée de Lille, dont il fut même le principal rédacteur, et composa, deux ans après, une carte de botanique dans laquelle le système sexuel de Linné se trouve combiné avec la méthode de Tournefort. Cette carte est accompagnée d'un abrégé élémentaire de botanique. Elle a été fort utile à Valmont de Bomare pour la partie physiologique de son maigre Dictionaire d'histoire naturelle. Lestiboudois laissa un fils, nommé François-Joseph, qui fut comme lui médecin et professeur de botanique à Lille, et qui a terminé sa carrière en 1815, après avoir publié les deux ouvrages suivans :

Botanographe belgique. Lille, 1781, 1 vol. in-8°. - *Ibid.* 1796, 4 vol. in-8°.

Abrégé élémentaire de l'histoire naturelle des animaux. Lille, 1782, in-8°. (o.)

LETTSOM (Jean-Coakley) naquit vers 1747, dans une petite île de l'Océan atlantique, où sa famille, originaire du comté de Chester, et qui avait embrassé les principes des quakers, s'était réfugiée au temps des guerres civiles.

Dès l'âge de six ans, Lettsom fut envoyé en Angleterre, sous la surveillance, en quelque sorte paternelle, du célèbre médecin et philantrope Fothergill. L'éducation de Lettsom embrassa l'étude des belles-lettres, celle de la physique, de quelques branches d'histoire naturelle et des élémens de la médecine. L'usage était alors, en Angleterre, d'associer aux institutions théoriques une pratique plus ou moins étendue de l'art; ainsi, les jeunes gens les mieux élevés, qui se destinaient à exercer la médecine, commençaient par passer deux ou trois ans dans une pharmacie accréditée, où ils voyaient exécuter, d'après l'avis des plus habiles médecins, les prescriptions destinées à soulager ou à guérir les malades. La pratique des opérations les plus faciles et les plus communes de la chirurgie se trouvait aussi réunie à celle de la pharmacie.

Avant d'avoir vingt-trois ans accomplis, Lettsom fut obligé de retourner aux Indes-Occidentales, pour y recueillir la succession paternelle.

Au sein de l'Angleterre proprement dite, tous les sentimens privés repoussaient alors l'esclavage que son gouvernement autorisait sans pitié comme sans remords. Le jeune Lettsom, obéissant aux émotions de son cœur, donna la liberté à ses esclaves en mettant le pied sur ses habitations, et se condamna de la sorte à une honorable pauvreté. Il ne se réserva que les moyens de revenir en Europe pour y achever ses études et débuter avec décence dans l'exercice de la médecine.

Lettsom, avant de venir se fixer à Londres, comme il l'avait projeté depuis long-temps, visita la France, la Hollande et l'Écosse; il obtint, à Leyde, le titre de docteur en médecine.

L'âge, les talens, la bienfaisance généralement reconnue de Fothergill, l'environnaient de considération et de respect; mais son jeune pupille, en entrant dans le monde, avait besoin de courage pour braver les ridicules que cherchaient à déverser sur sa secte et jusque sur son costume, et l'intolérance anglicane et les préjugés non moins dédaigneux de la haute société. Aussi Lettsom choisit presque constamment sa clientelle, et fit un riche mariage, dans la classe commerciale et industrielle, qui offre tant de perfections morales et sociales. Une grande fortune fut sa récompense, et il en fit toute sa vie le plus noble et le plus généreux usage.

Le caractère de son esprit consistait dans une finesse naturelle, exercée toujours sous le voile d'une grande simplicité. On ne peut dire que Lettsom fut versé d'une manière remar-

quable, ni dans la lecture des classiques, ni même nourri de celle des ouvrages des plus grands médecins; mais sa sagacité, une grande expérience, la connaissance du cœur des hommes et ses sentimens toujours bienveillans, faisaient qu'il était bien placé partout et dans toutes les circonstances, soit auprès des malades, soit dans les cercles médicaux ou dans le monde.

Ce naturel si bon et si paisible ne fut pourtant pas à l'abri de quelques contrariétés, et même de controverses assez vives, dans lesquelles ses co-religionnaires furent les agresseurs. Il est vrai qu'il ne tenait aux quakers que par leur doctrine évangélique, et qu'il ne dissimulait pas ce que leurs pratiques avaient d'étrange à la fin du dix-huitième siècle.

Lettsom s'occupa beaucoup d'histoire naturelle, et plus spécialement des végétaux, sous les points de vue variés de la culture, de l'acclimatement, de l'alimentation, et de la matière médicale.

Il eut pour amis presqu'inséparables, parmi ses confrères, les docteurs Sims, Woodville, Meyer, Hamilton, Norris, et quelques autres. Il les réunissait souvent avec sa nombreuse et intéressante famille, dans une délicieuse maison de campagne qu'il avait à Camberwell, à quelques milles de Londres.

Lettsom, mort en 1815, a publié les écrits suivans :

Observationes ad historiam theæ pertinentes. Leyde, 1769, in-4°. Thèse pour la réception au doctorat en médecine.

The natural history of the thea-tree, and effects of thea-drinking. Londres, 1772, in-4°. - *Ibid.* 1784, in-4°. - *Ibid.* 1800, in-4°. -Trad. en français, Paris, 1773, in-12. - en allemand, Nuremberg, 1802, in-8°.

The naturalist's and traveller's companion; containing instructions for collecting and preserving objects of natural history. Londres, 1772, 1774 et 1800, in-8°. -Trad. en français par le marquis de Lezay-Marnesia, Amsterdam (Paris), 1775, in-12.

Reflections on the general treatement and cure of fevers. Londres, 1772, in-8°.

Medical memoirs of the general dispensary in London. Londres, 1774, in-8°. -Trad. en français d'après une seconde édition, Paris, 1787, in-8°.

Improvement of medecine in London, on the basis of public good. Londres, 1775, in-8°.

Observations preparatory to the use of D. Mayerback's medicines. Londres, 1776.

Il y a eu deux éditions de ce pamphlet destiné à mettre le public en garde contre un remède dangereux.

History of the origin of medicine; an oration delivered at the anniversary meeting of the medical society of London, january 19, 1778; to which are since added various historical illustrations. Londres, 1778, in-8°.

L'auteur remonte, dans cet essai historique, aux temps qui ont précédé la guerre de Troye. Cette production, d'ailleurs ingénieuse, ne peut offrir rien de positif, et il aurait fallu en conséquence lui donner un autre titre.

Observations on the plan proposed for establishing a dispensary and medical society, with formulæ medicamentorum. Londres, 1779, in-8°.

A letter to sir Robert Barker, Bnt. F. R. S. and George Stacpoole, esq., respecting general inoculation. Londres, 1779, in-8°.

Observations on baron Dimsdale's remarks on Dr. Lettsom's letter to sir Robert Barker, and George Stacpoole, esq. respecting general inoculation. Londres, 1779, in-8°.

An Answer to baron Dimsdale's Review of Dr. Lettsom's observations on the baron's remarks, respecting a letter upon general inoculation. Londres, 1779, in-8°.

Travels through the interior parts of north America, in the years 1766, 1767 and 1768, by J. Carver, esq. illustrated with copper-plates, enclored.

Cet ouvrage, dont il a paru trois éditions anglaises à Londres en 1774, 1778 et 1780, in-8°., a été traduit en allemand et en français.

Lettsom, qui contribua puissamment à reprodnire cette intéressante publication, est l'auteur de la vie de Carver, qui se trouve en tête de la seconde et de la troisi me éditions anglaises.

A journal of a voyage to the south sea, in his majesty's ship the Endeaerrer, faithfully transcribed from the papers of the late Sydney Parkinson, draughtsman to sir Joseph Banks, Bart. in his expedition with Dr. Solander round the world; and embellished with twenty-nine views and designs, engraved by capital artists: to which is now added, remarks on the preface, by the late John Fothergill, M. D. F. R. S. etc.; and an Appendix, containing an account of the voyages of commodore Byron, capt. Wallis, capt. Carteret, M. de Bougainville, capt. Cook and capt. Clerke. Londres, 1784, in-4°.

Ce bel ouvrage a été publié par les soins de Lettsom.

Some account of the life of the late John Fothergill, M. D. F. R. S., etc.

Cette biographie, qui a pour épigraphe ce passage des Lettres de Pline le jeune: *Amisi enim, amisi vitæ meæ testem, rectorem, magistrum*, parut à Londres en 1783, et fut insérée dans une édition des œuvres de Fothergill donnée par Lettsom (1784, 3 vol. in-8°.).

Hints designed to promote beneficence, temperance and medical science, embellished with 39 plates. Londres. 1797 - 1802, 3 vol. in-8°.

Observations on religious persecutions. Londres, 1800, in-8°.

Village Society, a Sketch. Londres, 1800, in-8°.

Observations on the cowpox. Londres, 1801, in-8°.

An apology for differing in opinion from the author's of the Monthly and critical Review, on litterary communications, variolous and vaccine inoculation, D. Jenner's discovery of vaccine inoculation, on the means of preventing febrile contagion, and on the establishment of charitable institutions. Londres, 1803, in 8°.

An address to parents and guardians of children and others on variolous and vaccine inoculation. Londres, 1803, in-8°.

An appeal addressed to the calm reflection of the authors of the critical Review, on abusive language, ambiguity and embarassment; espionnage and detraction, the jennerian discovery, with letters on the author of the Monthly Review and British critic. Londres, 1803, in-8°.

Hortus Uptonensis; or a catalogue of the hot an green house plants in D. Fothergill's garden at Upton, as the him of his decease, anno 1780.

Lettsom a publié beaucoup d'autres écrits, fort peu étendus, imprimés isolément ou consignés dans des recueils.

On a remarqué plus particulièrement une Adresse au roi sur le perfectionnement de l'exercice de la médecine, une Apologie de sa propre conduite relativement à l'administration du dispensaire de Finsburg, des Observations sur les dissections humaines, sur la tempérance, sur la tolérance religieuse et quelques objets d'économie rurale.

Lettsom entretenait une correspondance très-étendue en Europe et en Amérique; il prenait beaucoup de part aux recherches dans l'intérieur de l'Afrique, ainsi qu'à l'amélioration des établissemens des Européens dans l'Asie et au bonheur des indigènes. Il appartenait à un grand nombre de corporations savantes nationales et étrangères, ainsi qu'à presque toutes les institutions philantropiques.

Maurice, Scott et Boswell ont célébré Lettsom dans des vers estimés de leurs compatriotes, et qui conserveront avec le souvenir de son nom celui de ses vertus. (R. DESGENETTES)

LEUNE (JEAN-CHARLES-FRÉDÉRIC), né à Schladebach, près de Mersebourg, en 1757, reçu docteur en médecine à Leipzick en 1797, a enrichi la littérature médicale allemande d'un grand nombre de traductions d'ouvrages français, anglais et italiens. Nous citerons, en outre, de lui :

Gesundheitsalmanach, zum Gebrauch fuer die aufgeklaerte Staende Teutschlands, auf das Jahr 1794. Léipzick, 1793, in-8°.

Dissertationes II de corporis humani excretionibus naturalibus. Léipzick, 1797, in-4°.

Neues Repertorium chirurgischer und medicinischer Abhandlungen. Léipzick, 1801, in-8°.

Entwickelung der Gallischen Theorie ueber das Gehirn. Léipzick, 1803, in-8°.

Realbibliothek der Heilkunst. Léipzick, 1803, in-8°.
Publié en commun avec G.-F. Burdach. (*s.*)

LEUTHNER (JEAN-NÉPOMUCÈNE-ANTOINE DE), né le 20 novembre 1740 à Westerheim, bourgade de la Souabe, voisine de Wiesensteig, fit ses humanités à Elwangen, dans le collége des jésuites, et s'appliqua ensuite à des études supérieures dans le lycée de Munich. Ayant résolu de suivre la carrière de la médecine, il se rendit en 1762 à l'Université d'Ingolstadt, où le doctorat lui fut accordé au bout de deux années. Dès qu'il eut obtenu ce grade, il s'empressa de se rendre à Munich, où la protection du premier médecin de l'électeur lui fit accorder les secours nécessaires pour aller se perfectionner en suivant les cours de la célèbre école de Strasbourg. A son retour, il obtint plusieurs places honorables et lucratives, et le prince, en récompense des services qu'il avait rendus dans plusieurs épidémies, lui accorda des lettres de noblesse. On a de lui :

Dissertatio de acidulis Disenbacensibus in comitato Wartenbergico. Ingolstadt, 1764, in-4°.

Abhandlungen und Beobachtungen von der Ruhr unter dem Volke in der Grafschaft Haag. Munich, 1767, in-8°.

Statera physico-chymico-medica, quâ veritates et monita practica D. Oswald examinavit. Munich, 1768, in-8°.

Supplementum et judicium et decisio litis medicæ inter Leuthner et Oswald. Munich, 1768, in-8°.

Urtheil eines altglaubigen Philosophen ueber die neumodischen Gedanken von der wunderbaren Heilungsart des Herrn Gassners. Augsbourg, 1775, in-8°.

Beobachtungen und general-sowohl als special-Kurmethode hitziger Gall-und Faulfieber, ueber deren wesentlichen Charakter, verschiedenen Symptomen, zufaelligen Nebenerscheinungen, voll-oder unvollkommen kritischen Abfaelle, kraenkliche Versetzungen oder Metastases in epidemischen Jahrgaengen. Nuremberg, 1776, in-8°.

Neue praktische Versuche ueber die besondere Heilkraefte des Bergpechoels in Lungengeschwueren. Augsbourg et Munich, 1777, in-8°.

Praktische Heilungsversuche der Milz-und Mutterduenste durch verschiedenen Gebrauch des gemeinen Wassers. Ulm, 1779, in-8°.

Praktische Pastoralarzneykunde fuer Seelsorger zu Hause, in der Kirche, bey Leichenbegaengnissen, bey Kranken und Sterbenden. Nuremberg, 1781, in-8°.

Diaetetische Pastoralarzneikunde fuer Seelsorger bey ihren Standes- und Amtsverrichtungen. Nuremberg, 1782, in-8°.

Physisch-chemische Untersuchung des alt-beruehmten Gesundbrunnens und mineralischen Seifenbads zu Maria-Brunn. Munich, 1790, in-8°.

Physisch-praktische Beschreibung des allgemeinen und sonderheitlichen Gebrauchs des altberuehmten Gesundbrunnens und mineralischen Seifenbads zu Maria-Brunn. Munich, 1790, in-4°. (J.)

LEVACHER (Gilles), né le 29 mars 1693, au château de Chalenses, en Bourbonnais, fit d'abord d'excellentes études classiques, et se rendit ensuite à Paris, où il obtint bientôt une place d'élève à la Charité. Il se fit remarquer par Duverney, La Peyronie et Morand, dont il devint le disciple et le gendre. Le duc de Lévis ayant été nommé, en 1719, commandant de la Franche-Comté, La Peyronnie lui présenta Levacher comme un chirurgien dans les talens et l'habileté duquel il pouvait avoir toute confiance. Fixé dès-lors à Besançon, ce praticien, cédant au vœu de l'université, y fit des cours publics d'anatomie. En 1723, la place de chirurgien-major de l'hôpital Saint-Jacques de Besançon lui fut conférée. Alors la réputation de Levacher s'étendit rapidement, et franchit en peu d'années les limites de sa province. En 1740, le roi le nomma chirurgien consultant des armées; l'Académie de Besançon le compta au nombre de ses premiers membres; enfin l'Académie des sciences et l'Académie royale de chirurgie se l'attachèrent en qualité de correspondant. Il entretenait des relations fréquentes avec Maupertuis, Réaumur, Clairaut, Winslow, Jullien, et avec les chirurgiens illustres que la France possédait alors. C'est au milieu de ses nombreux succès, que Levacher mourut le 18 octobre 1760.

Ce praticien laborieux se distingua spécialement dans l'exécution de l'opération de la taille par la méthode latéralisée, et Morand rendit plusieurs fois compte à l'Académie des heureux résultats qui couronnèrent ses efforts. Il recueillit plusieurs observations intéressantes, parmi lesquelles on distingue l'histoire d'un corps étranger arrêté dans la trachée-artère, et qui détermina des accidens mortels; une plaie de la matrice ainsi que des abcès du cerveau survenus à la suite des plaies de

tête, fixèrent son attention, et lui fournirent le sujet de remarques utiles. Levacher s'était assuré, par des dissections attentives, que l'ossification du périoste concourt puissamment à la consolidation des fractures. Il décrivit avec exactitude trois fongus cérébraux qui avaient déjà considérablement aminci les os du crâne, et fit connaître l'observation intéressante d'une hernie intestinale suivie de gangrène. Indépendamment de ces travaux, qui sont consignés dans les fastes de l'Académie des sciences, et dans le recueil de l'Académie royale de chirurgie, Levacher a publié les ouvrages suivans :

Observation de chirurgie sur une espèce d'empyème au bas-ventre. Paris, 1737, in-12.

Dissertation sur le cancer des mamelles. Besançon, 1740, in-12.

Dans cet ouvrage, Levacher établit que l'extirpation est le seul moyen curatif efficace que l'on puisse opposer aux affections cancéreuses. Il conseille l'extirpation des tumeurs, lors même qu'elles sont peu volumineuses, roulantes sous le doigt et non accompagnées de douleurs. Dans les cancers ulcérés, il veut que l'on emporte toute la peau qui recouvre l'engorgement, parce que, suivant lui, cette membrane conserve souvent le germe de la maladie, et contribue à sa reproduction.

Histoire de frère Jacques, lithotomiste de la Franche-Comté. Paris, 1750, in-12. (L.-J. BÉGIN)

LÉVEILLÉ (Jean-Baptiste-François) naquit, le 25 août 1769, à Ourouër, petite commune du Nivernais. Ses parens, qui faisaient un grand commerce de fer, donnèrent beaucoup de soin à son éducation : il fit ses humanités, avec distinction, à Nevers, et sa philosophie à Paris. En octobre 1790, M. Léveillé se fixa dans cette capitale, afin de se livrer à l'étude de la médecine. Deux ans après, la réquisition l'ayant frappé, il se rendit à l'armée du Rhin, d'où il ne revint que l'année suivante reprendre ses premières occupations. Disciple de Desault, et honoré de sa bienveillance, il resta à l'Hôtel-Dieu jusqu'en 1799. Ayant alors acquis le droit d'exercer sa profession, il sollicita et obtint le grade de chirurgien de première classe à l'armée d'Italie, et après une campagne, durant laquelle il fut presque toujours aux avant-postes, le service sédentaire de l'hôpital de Pavie lui fut confié. C'est alors que, se livrant de nouveau à l'étude, il se concilia l'estime des professeurs les plus célèbres de l'Université de cette ville. Il se lia surtout d'intimité avec l'illustre professeur Scarpa, dont il a fait connaître une partie des intéressantes recherches, et en particulier celles qui sont relatives aux maladies des yeux. De retour de l'armée en 1801, M. Léveillé a quitté le service de la chirurgie militaire, et s'est livré spécialement à l'étude et à la pratique de la médecine. Il est médecin des prisons du département de la Seine; l'administration des hôpitaux et hospices civils de Paris lui a confié depuis plusieurs années une partie du ser-

vice de la maison royale de santé. Ce médecin laborieux est membre des principales sociétés savantes de la France, et, en dernier lieu, il a été appelé à l'Académie royale de médecine, lors de la création de cette compagnie. M. Léveillé s'est inscrit depuis long-temps parmi les médecins littérateurs les plus distingués de notre époque. Indépendamment de plusieurs mémoires intéressans, insérés, soit dans le Journal général de médecine, soit dans le Recueil de la Société médicale d'émulation, et dont les principaux sont relatifs à l'opération de la cataracte par abaissement, aux caries et aux maladies du bout des os après les amputations, ce praticien a composé les ouvrages suivans :

Exposition d'un système plus simple de médecine, ou Eclaircissement et confirmation de la nouvelle doctrine médicale de Brown; traduite d'après l'édition italienne et des notes du professeur J. Frank. Paris, 1798, in-8°.

Dissertation physiologique sur la nutrition du fœtus dans les mammifères et les oiseaux. Paris, 1799, in-8°.

Cet ouvrage, qui est la thèse inaugurale de l'auteur, contient plusieurs recherches importantes.

Traité pratique des maladies des yeux, ou Expériences et observations sur les maladies qui affectent ces organes; traduit de l'italien d'A. Scarpa. Paris, 1802, 2 vol. in-8°. - *Ibid.* 1811, 2 vol. in-8°.

Mémoires de physiologie et de chirurgie pratique. Paris, 1804, in-8°.

Cet écrit contient deux articles de M. Léveillé, l'un sur les luxations du fémur en avant, et l'autre sur les nécroses; il renferme aussi deux mémoires traduits de Scarpa, sur la structure interne des os et sur les pieds-bots.

Traité élémentaire d'anatomie et de physiologie. Paris, 1802-1810, in-8°.

Cet ouvrage, qui devait avoir quatre volumes, a été interrompu après la publication des deux parties qui sont relatives à l'ostéologie et à la myologie. On regrette que l'auteur n'ait pu continuer ce travail important.

Nouvelle doctrine chirurgicale, ou Traité complet de pathologie. Paris, 1811-1812, 4 vol. in-8°.

M. Leveillé a consigné dans cet écrit, qui a obtenu les suffrages des maîtres de l'art et des praticiens éclairés, le résultat de vingt années d'études, de recherches et de pratique en chirurgie.

Commentaires sur les Aphorismes d'Hippocrate. Paris, in-8°.

(L.-J. BÉGIN)

LEVELING (HENRI-PALMAZ DE), né à Trèves le 28 septembre 1742, étudia la médecine et prit le grade de docteur à Strasbourg; après avoir exercé son art en différentes contrées de l'Allemagne, il mourut le 9 juillet 1798, à Ingolstadt, où il était professeur ordinaire d'anatomie et de chirurgie. On a de lui :

Dissertatio : homo ut sanus in physiologiâ consideratus. Trèves, 1761, in-4°.

Dissertatio : homo ut ægrotus in pathologiâ consideratus. Trèves, 1762, in-4°.

Dissertatio sistens pilorum anatomico-physiologicum consideratum. Strasbourg, 1764, in-4°.

Motus vitalis ex ipsâ partium naturâ sectione anatomicâ demonstratus. Trèves, 1769, in-4°.

Disquisitio crustæ inflammatoriæ ejusque mirè variantium phænomenorum. Vienne, 1772, in-8°.

Akademische Rede von den Vortheilen dés Staats aus der Sorgfalt fuer die lebendigen und aus der Aufmerksamkeit fuer die verstorbenen Buerger. Munich, 1775, in-4°.

De carie cranii militis quondam venerei, posteà epileptici, tandem apoplexiâ defuncti, dissertatio. Ingolstadt, 1773, in-4°.

Oratio academica de præstantiâ chirurgiæ ad illustrandam medicinam. Munich, 1777, in-4°.

Dissertatio de valvulâ Eustachii et foramine ovali. Ingolstadt, 1780, in-4°.

Dissertatio de utero bicorni et vaginâ propè uterum non infractâ. Ingolstadt, 1781, in-4°.

Dissertatio de munditie in avertendis et sanandis morbis. Ingolstadt, 1781, in-4°.

Anatomische Erklaerung der Originalfiguren von Andreas Vesal, samt einer Anwendung der Winslowischen Zergliederungslehre, in sieben Buechern. Ingolstadt, 1781, in-4°.

Observationes anatomicæ rariores, iconibus æri incisis illustratæ. Ingolstadt, 1786, in-8°.

Historia chirurgico-anatomicâ facultatis medicæ Ingolstadiensis ab Universitate anno 1472 conditâ ad annum 1788. Ingolstadt, 1791, in-4°.

Leveling (*Henri-Marie de*), fils aîné du précédent, né à Ingolstadt le 22 mars 1766, et nommé, en 1790, professeur à cette Université, a publié :

Introductio anatomica. Ingolstadt, 1790, in-4°.

Anatomie des Menschen. Erlangue, 1794, in-8°.

Plan öffentlicher Vorlesungen ueber die allgemeinsten anthropologischen Kenntnisse und die vorzueglichsten Quellen der Gesundheit. Ingolstadt, 1794, in-4°.

Memoria Cosmæ Damiani Klosneri. Ingolstadt, 1794, in-4°.

Vie kœnnen medicinische Wissenschaften auch fuer andere Staatsdiener auf Akademieen und Universitaeten nuetzlich und anwendbar gemacht werden. Landshut, 1804, in-8°.

Leveling (*Pierre-Théodore de*), frère du précédent, né à Ingolstadt le 20 juillet 1767, a mis au jour les ouvrages suivans :

Dissertatio de præstantiâ medicorum, morbos acutos et chronicos ad normam constitutionis epidemicæ et endemicæ observantium. Heidelberg, 1790, in-4°.

Ueber eine merkwuerdige Ersetzung mehrerer sowohl zur Sprache als zum Schlucken nothwendiger aber zerstoehrter Werkzeuge. Heidelberg, 1793, in-8°. (o.)

LEVISON (Georges), mort le 10 février 1797 à Hambourg, où il exerçait la profession de médecin, était né à Berlin; il avait rempli pendant quelque temps une place de professeur à Londres. Plusieurs ouvrages, dont voici les titres, sont sortis de sa plume.

Beschreibung der Londonschen medicinischen Praxis. Berlin et Stettin, 1782, 2 vol. in-8°.

Versuch ueber das Blut. Berlin, 1782, in-8°.

Beschreibung der epidemischen Braeune, nebst ihrer Entstehungsart, durch Beobachtungen erlaeutert. Berlin, 1783, in-8°.

Die Aerzte : ein Wochenblatt. Laubeck, 1785, in-8°.

Teutsche Gedundheitszeitung. Hambourg, 1786, in-8°.

Der Mensch, moralisch und physisch dargestellt. Bronswick, 1797, in-8°. (O.)

LEVRET (André) naquit à Paris, en 1703. Après s'être livré à l'étude de toutes les parties de la chirurgie, il se consacra spécialement à l'exercice de cette partie de l'art qui est relative aux maladies des femmes et aux accouchemens. Sa réputation de prudence et d'habileté fit bientôt d'immenses progrès, et il fut nommé accoucheur de madame la dauphine, mère de Louis XVI. A la création de l'Académie royale de chirurgie, il se trouva porté, comme membre titulaire, dans le sein de cette illustre compagnie, aux succès de laquelle il contribua par son zèle et par les travaux dont il lui fit hommage. Ce praticien mourut à Paris, le 22 janvier 1780.

Levret est un des chirurgiens les plus célèbres dont la France s'honore. Il peut être opposé avec avantage à tous les accoucheurs qui l'ont précédé, et ses écrits sont demeurés classiques, non-seulement dans sa patrie, mais encore chez les nations étrangères, jusqu'aux temps les plus rapprochés de nous. Maintenant même que des traités plus méthodiques et plus complets ont été composés sur l'art des accouchemens, les ouvrages et les observations de Levret sont consultés et médités par tous les praticiens instruits. Il avait proposé, pour la rescision de la luette, des ciseaux à tranchans concaves, à l'extrémité desquels M. Percy conseilla d'ajouter, sur l'une des branches, une languette transversale destinée à mieux retenir encore cet appendice, qui tend à glisser et à fuir devant les tranchans de l'instrument. Le traitement des polypes des fosses nasales et de l'utérus avait été déjà l'objet d'un grand nombre de recherches, lorsque Levret, après avoir décrit avec exactitude ces excroissances, et noté les différences que l'on observe entre elles, proposa, pour leur ligature, un procédé et des instrumens qui servirent de modèles à tout ce que l'on a fait depuis pour exécuter cette opération. Le forceps, qui a excité l'attention d'un si grand nombre d'accoucheurs, ne pouvait échapper à l'œil attentif de Levret. Ce praticien ne se borna pas à de stériles modifications sur les dimensions de cet instrument : ses corrections portent l'empreinte du génie, et elles ont été adoptées par tous les accoucheurs habiles. Il y ajouta en effet une seconde courbure dans le sens des bords de l'instrument; courbure qui, permettant d'adapter la direction des cuillers à celle de l'axe de chaque détroit du bassin, rend leur action plus sûre, plus facile, et prévient la distension ou même le déchi-

rement de la fourchette, que l'on produisait fréquemment avec le forceps droit, surtout lorsqu'on le portait un peu haut dans la cavité pelvienne. Il perfectionna tout ce qui est relatif à la manœuvre de cet instrument, et démontra que toujours les cuillers doivent être appliqués sur les côtés de la tête du fœtus, dans la direction du diamètre occipito-mentonnier. Ce forceps de Levret est encore celui dont on fait généralement usage, excepté que sa longueur a été augmentée, et que l'on a supprimé la vive-arête qui entourait, en dedans, le rebord de ses cuillers. Levret fut le premier, en France, qui fixa l'attention des praticiens sur l'implantation du placenta à l'orifice de l'utérus; il fit connaître la théorie des hémorragies produites par cette cause, et démontra qu'alors la méthode de Puzos est souvent insuffisante. Si ses recherches à ce sujet laissent encore quelque chose à désirer, il approcha du moins beaucoup de la vérité, et prépara la voie à ceux qui, plus tard, la mirent dans tout son jour. Ses réflexions plus que ses lectures l'avaient conduit à faire usage d'injections irritantes pour obtenir la guérison de l'hydrocèle de la tunique vaginale. Il indiqua rapidement, mais avec exactitude, les circonstances diverses qui favorisent ou qui entravent la délivrance, et les procédés opératoires dont il faut faire alors usage. Tout le monde connaît la pince à faux germe qu'il avait imaginée pour retirer l'œuf ou l'arrière-faix de la matrice ou de son col, chez les femmes qui avortent pendant les premiers mois de la grossesse. Tels sont quelques-uns des services les plus importans que Levret a rendus à la chirurgie. Ce praticien était très-versé dans la connaissance de ce qui avait été fait avant lui; ses ouvrages, écrits avec une grande simplicité, portent l'empreinte d'un esprit exact, d'un observateur attentif, dépouillé de prévention, et d'un jugement droit, qui subordonne toujours la théorie aux faits bien observés.

Malgré les travaux d'une pratique fort étendue, Levret a laissé un assez grand nombre d'ouvrages. On a de lui :

Observations sur les causes et les accidens de plusieurs accouchemens laborieux. Paris, 1747, in-8°.

Suite des observations sur les causes et les accidens de plusieurs accouchemens laborieux. Paris, 1751, in-8°.

Ces deux ouvrages ont été réimprimés et réunis en 1762, in-8°, et 1770, in-8°. Quels sont les moyens d'extraire la tête séparée du tronc et retenue dans la matrice? Que doit-on faire lorsque, le corps étant sorti en grande partie, la tête est retenue au passage? Telles sont les deux principales questions qui sont approfondies dans cet écrit. L'auteur y traite ensuite de l'insertion du placenta au col de l'utérus et de l'enclavement de la tête. La *suite* de ces observations est spécialement consacrée à répondre à la critique que l'on avait faite de l'ouvrage de Levret dans le Journal des savans, en 1749.

Observations sur la cure radicale de plusieurs polypes, Paris, 1749, in-8°.

Explication de plusieurs figures sur le mécanisme de la grossesse. Paris, 1752, in 8°.

Dans cet ouvrage, Levret attribue encore les obliquités de la matrice à l'insertion du placenta sur l'un des côtés de la cavité de ce viscère.

L'art des accouchemens démontré par les principes de physique et de mécanique, pour servir de base et de fondement à des leçons particulières. Paris, 1753, in-8°.; 1761 et 1766, in 8°. avec des planches.

Ce traité est rempli d'observations intéressantes et d'idées neuves sur le développement du fœtus, le mécanisme de la parturition, plusieurs des manœuvres les plus importantes que nécessitent les accouchemens difficiles, enfin les maladies des enfans

Essai sur l'abus des règles générales, et contre les préjugés qui s'opposent aux progrès de l'art des accouchemens. Paris, 1766, in-8°.

Lettre sur l'allaitement des enfans. Paris, 1771, in-8°.

Levret a communiqué à l'Académie royale de chirurgie des observations *sur la hernie de la vessie, sur un accouchement difficile à cause de la dureté de l'orifice de la matrice, et sur la cure de l'hydrocèle par la méthode de l'injection*. Il a fait encore insérer dans le recueil de cette Société deux mémoires : l'un *sur la méthode de délivrer les femmes après l'accouchement, et sur les différentes précautions qu'exige cette opération suivant les circonstances*; l'autre *sur les polypes de la matrice et du vagin*. (L.-J. BÉGIN)

L'HÉRITIER DE BRUTELLE (CHARLES-LOUIS), botaniste savant et célèbre, naquit à Paris, en 1746. Comme il appartenait à une famille assez riche, il acheta une charge de secrétaire, et, en 1772, il fut reçu procureur du roi à la maîtrise des eaux et forêts de la généralité de Paris. Le hasard lui ayant inspiré le goût de la botanique, il ne tarda pas à se lier avec les naturalistes les plus célèbres, et, en peu de temps, à force de travail, il devint un excellent nomenclateur. Son entrée à la cour des aides, en 1775, lui donna des rapports avec Malesherbes, qui accrurent encore sa passion pour l'histoire naturelle. Il publia même, sur les plantes dont il avait fait une étude particulière, quelques essais, auxquels le public fit un accueil qui lui inspira le désir d'attacher son nom à des productions plus considérables. S'étant offert pour rédiger la partie botanique des observations recueillies par Dombey au Pérou et au Chili, il se rendit à Londres, où il passa quinze mois dans la retraite, uniquement occupé de ce grand travail. Lorsqu'il revint en France, la révolution avait éclaté. Au mois d'octobre 1789, il était l'un des commandans de la garde nationale de Paris, poste dans lequel il eut occasion de se distinguer par quelques traits qui font honneur à son humanité. La diminution de sa fortune l'ayant mis dans la nécessité d'accepter les places que le gouvernement lui offrit, il fut successivement employé au ministère de la justice, et juge au tribunal civil de Paris. Un horrible assassinat, dont les auteurs sont restés couverts d'un voile impénétrable, mit fin à sa vie, le 16 avril 1800. Ses ouvrages

de botanique, dit M. Cuvier, sont estimés de toute l'Europe pour l'exactitude des descriptions, la minutieuse recherche des caractères, la grandeur et le fini des planches. Ses plus importans sont :

Stirpes novæ aut minùs cognitæ, descriptionibus illustratæ. Paris, 1784-1785, in-fol.
Cornus, specimen botanicum sistens descriptiones et icones specierum corni minùs cognitarum. Paris, 1788, in-fol.
Avec six planches.
Sertum anglicum, seu plantæ rariores quæ in hortis juxtà Londinum imprimis in horto regio kewensi excoluntur. Paris, 1788, in-fol.
Avec trente-quatre planches. (o.)

LIBAVIUS (André), célèbre chimiste allemand, naquit à Halle, dans la Saxe, on ignore en quelle année. Nommé en 1588 professeur d'histoire et de poésie à Iéna, il ne resta pas long-temps dans cette ville, qu'il quitta en 1591 pour aller remplir les fonctions de gymnasiarque et de médecin pensionné à Rotenbourg. En 1606, il obtint la place de directeur du gymnase de Cobourg, qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée en 1616. Egalement éloigné de l'ignorance grossière des paracelsistes et de la ridicule suffisance des galénistes, qui, semblables à tant de gens qu'on voit de nos jours, se bornaient à nier les faits nouveaux que leurs adversaires alléguaient, sans prendre la peine de les examiner sérieusement et de sang-froid, Libavius rendit de grands services à la chimie, en mettant une égale ardeur à proclamer les avantages qu'elle procure, quand on sait l'appliquer à propos, et à combattre l'abus que des gens avides ou ignorans commençaient dès-lors à en faire, ainsi qu'on peut s'en convaincre par les disputes violentes qu'il eut à soutenir contre Amwald, Gramann, Michelius, Scheunemann, Crell et Hartmann. S'il croyait à la transmutabilité des métaux, s'il soutenait avec véhémence cette doctrine absurde, s'il avait foi aux prétendues vertus médicamenteuses de l'or potable, il eut du moins le mérite de renoncer au langage obscur et mystique des adeptes, celui surtout de publier le premier manuel de chimie générale qui eût encore paru, et d'offrir à ses contemporains un livre sans comparaison plus régulier, plus clair et plus utile qu'aucun de ceux qui avaient vu le jour jusqu'alors, un livre où ils trouvaient pour la première fois une idée de l'application de la chimie aux arts, idée qui devait donner de si beaux résultats. Quoiqu'il ait emprunté presque tous ses matériaux à ceux qui avaient écrit avant lui, cependant il n'a pas laissé que de recueillir lui-même un certain nombre de faits nouveaux, parmi lesquels nous citerons seulement la propriété qu'a l'oxide d'or de colorer le verre en rouge, et la découverte du chlorure d'étain, connu pendant si

long-temps sous le nom de liqueur fumante de Libavius. D'ailleurs, on ne peut douter qu'il n'ait connu la transfusion du sang, et qu'il ne l'ait regardée comme un moyen de guérison ou de rajeunissement. Elle est décrite avec toute la clarté désirable, dans le passage suivant de son *Appendix necessaria syntagmatis arcanorum chymicorum* (Erfort, 1615, in-fol.) : *Adsit juvenis robustus, sanus, sanguine spirituoso plenus ; adsit et exhaustus viribus, tenuis, macilentus, vix animum trahens. Magister artis habeat tubulos argenteos inter se congruentes ; aperiat arteriam robusti et tubulum inserat muniatque; mox et ægroti arteriam findat, et tubulum fœmineum infigat, et jam duos tubulos sibi mutuo applicet, et ex sano sanguis arterialis calidus et spirituosus saliet, in ægrotum, unamque vitæ fontem afferret, omnemque langorem pellet.* On prétend que ce fut la fable du rajeunissement d'Eson qui lui en suggéra l'idée. Ses nombreux ouvrages ont pour titres :

Epistola de examine panaceæ Amwaldinæ, ut quisque judicare possit, quâ arte Amwaldus usus sit. Francfort, 1594, in-8°.

Neo paracelsica, in quibus vetus medicina defenditur adversus περισπασματα tum G. Amwald, cujus liber de panaceâ excutitur, tum J. Gramanni, servatâ verâ veræ chimiæ laude. Francfort, 1594, in-8°.

Anatome tractatus neoparacelsici de pharmaco cathartico, scripti adversus Galenicos veteris veræque medicinæ professores. Francfort, 1594, in-8°.

Tractatus duo physici, prior de imposturâ vulnerum per unguentum armarium curatione, posterior de cruentatione cadaverum injustâ cæde factorum, præsente qui occidisse creditur. Francfort, 1594, in-8°.

Antigramania secunda supplemento absurditarum et convitiorum in Galeni artem et professores ejus à J. Gramanno effusorum opposita. Francfort, 1595, in-8°.

Gegenbericht von der Panacea Amwaldina auf G. Amwald's ausgegangenen Bericht gestellt, samt einer Widerantwortung auf die zwey Bogen, in welchen er sich zu defendiren vermeint. Francfort, 1595, in-4°.

Rerum chymicarum epistolicâ formâ ad philosophos et medicos scriptarum. Francfort, *lib. I et II*, 1595; *III*, 1599, in-8°.

Alchymia e dispersis passim optimorum auctorum, veterum et recentiorum exemplis potissimum, tum etiam præceptis quibusdam operosè collecta, adhibitisque ratione et experientiâ quanta potuit esse methodo accurate explicata, et in integrum corpus redacta. Francfort, 1595, in-fol.

Panacea Amwaldina victa et prostrata, oder wiederholter Gegenbericht von der ueberwundenen panacea Amwaldina, G. Amwald's davon ausgegangenem dreifachene Bericht und angehefteten Pasquille entgegengesetzt. Francfort, 1596, in-4°.

Schediasmata pro Galenicæ medicinæ dignitate. Francfort, 1596, in-8°.

Schediasmata medica et philosophica. Francfort, 1596, in-8°.

Commentationum metallicarum libri IV, de naturâ metallorum, mercurio philosophorum, azotho et lapide seu tincturâ physicorum conficiendâ, è rerum naturâ, experientiâ et autorum præstantum fide. Francfort, 1597, in-4°.

Alchymia recognita, emendata et aucta, tum dogmatibus et experimentis nonnullis, tum commentario medico-physico-chymico. Francfort, 1597, in-4°. – *Ibid.* 1606, in-fol. – *Ibid.* 1615, in-fol.

Epitome metallica cum variis tractatibus nempe de arte probandi mi-

neralia, de aquâ permanente, de a quis mineralibus. Francfort, 1597, in-4°.

Novus de medicinâ veterum tam Hippocraticâ quam hermeticâ tractatus. Francfort, 1599, in-4°.

Variarum controversiarum inter nostri sæculi medicos peripateticos, Rameos, Hippocraticos, Paracelsicos, agitatarum, libri duo. Francfort, 1600, in-4°.

Singularum partes quatuor. Francfort, 1601, in-8°.

Examen censuræ scholæ Parisiensis contrà alchymiam. Francfort, 1601, in-8°. - *Ibid.* 1604, in-8°.

Defensio et declaratio alchymiæ transmutatoriæ Nicolao Guiberto opposita. Francfort, 1604, in-8°.

Praxis alchymiæ, hoc est, de artificiosâ præparatione præcipuorum medicamentorum chymicorum. Francfort, 1605, in-8°. - *Ibid.* 1607, in-8°.

Commentariorum alchemiæ P. II. continens tractatus quosdam singulares ad illustrationem eorum potissimum quæ libro alchemiæ secundo habentur difficiliora laboriosioraque. Francfort, 1606, in-fol.

Commentariorum alchymiæ pars I ex libris declarata. Francfort, 1606, in-fol.

Alchymia triumphans de iniquâ collegii Galenici spurii censurâ et J. Riolani maniographiâ funditus eversâ. Francfort, 1607, in-8°.

Characteres et de lapide conficiendo. Francfort, 1607, in-8°.

De universalitate et origine rerum conditarum. Francfort, 1610, in-4°.

Syntagma selectorum undiquàque et perspicuæ traditorum alchymiæ arcanorum, pro III parte commentariorum chymiæ hactenus desideratorum in IX l. digestum. Francfort, 1611, in-fol. - *Ibid.* 1660 in-fol.

Opera omnia medico-chimica. Francfort, 1613, 2 vol. in-fol. - *Ibid.* 1615, 3 vol. in fol.

De theriacâ Andromachi senioris. Cobourg, 1613, in-fol.

Syntagma arcanorum T. II in quem congesta sunt partim nova, eaque penitiora spagyrorum secreta, partim prioris tomi nonnulla explicatius tradita. Francfort, 1613, in-fol.

Appendix necessaria syntagmatis arcanorum chymicorum. Francfort, 1615 in-fol.

Defensio altera alchymiæ transmutatoriæ. Francfort, 1615, in-8°.

Examen philosophiæ novæ, quæ veteri abrogandæ opponitur. Francfort, 1615, in-fol.

Wohlmeinendes Bedenken von der Fama und Confession der Bruederschaft der Rosen-Creutzes, eine Universal-Reformation und Umkehrung der gantzen Welt vor dem juengsten Tage zu einem irrdischen Paradyss, wie es Adam vor dem Fall inne gehabt, und Restitution aller Kuenste und Weisheit, als Adam nach dem Fall, Enoch, Salomon, etc., gehabt haben, betreffend. Francfort, 1616, in-8°. - Erfurt, 1617, in-8°.

(A.-J.-L. J.)

LICETI (Fortuné), plus célèbre comme péripatéticien que comme médecin, naquit le 3 octobre 1577, à Rapello, dans la rivière de Gênes. Il reçut le nom de *Fortuné*, parce que sa mère le mit au monde avant terme, et qu'on ne parvint à lui conserver l'existence qu'en prenant des précautions extrêmes, auxquelles Baillet a ajouté, d'après Gustiniani, des circonstances si merveilleuses, qu'on est étonné qu'un critique aussi judicieux que Lamonnoye ne se soit pas attaché à en faire sentir le ridicule. Dès l'âge le plus tendre, Liceti montra des dispositions peu communes, que son père prit plaisir à cultiver

jusqu'à l'époque où il put suivre les cours de philosophie et de médecine à Bologne. Il avait déjà passé quatre années dans cette Université, lorsqu'apprenant que son père venait de tomber malade, il s'empressa de revenir à Gênes en 1599; mais il eut le chagrin de n'y arriver qu'après l'enterrement de l'auteur de ses jours. L'année suivante, il se fit recevoir docteur, et alla prendre possession, à Pise, d'une chaire de logique qu'il occupa pendant cinq ans, au bout desquels on le chargea d'expliquer la philosophie d'Aristote. En 1609, il fut nommé professeur de philosophie à Padoue, où sa réputation attira un grand nombre d'élèves; mais ayant échoué deux fois dans la demande qu'il avait faite de la place de premier professeur, il en conçut tant de dépit qu'il accepta une chaire à Bologne. Cependant l'Université de Padoue, qui le regrettait vivement, finit par le ramener dans son sein, en lui offrant la place de premier professeur de médecine théorique, dont il prit possession en 1645, et qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée le 17 mai 1657. Liceti, malgré la réputation colossale dont il a joui, n'avait presque d'autre mérite que celui d'une érudition immense, mais qu'un goût fin et un tact délicat n'éclairaient en aucune occasion. Son attachement aveugle aux opinions d'Aristote, qu'il vénérait presque à l'égal d'un dieu, l'empêcha de faire faire aucun progrès à la philosophie. Quant à la médecine, il n'a pas su s'y élever au-dessus des écrivains les plus médiocres, et presque partout il témoigne tant de crédulité pour les choses les moins probables, qu'on doit se défier de ce qu'il dit, même à l'égard des faits les plus simples. Il eut à soutenir beaucoup de disputes contre ses contemporains, et au défaut de raisons, il ne balançait pas à prodiguer l'injure. Ses nombreux écrits, dont nous allons indiquer les principaux, sont la plupart justement oubliés aujourd'hui : on n'y reconnaît en effet plus, lorsqu'on les lit, le grand homme que désignent les éloges qui lui sont prodigués par les historiens :

De ortu animæ humanæ libri tres. Gênes, 1602, in-4°. - Venise, 1603, in-4°. - Francfort, 1606, in-8°. - Genève, 1619, in-4°.

De lucernis anticorum reconditis. Gênes, 1602, in-4°. - Venise, 1621, in-4°. - Udine, 1652, in-fol. - Padoue, 1662, in-4°.

Peripatetica medicaque placita, papirio Caballetto disputanda oblata. Gênes, 1605, in-4°.

Thèses que Liceti fit soutenir à Pise par son élève Caballetto.

De vitâ libri tres. Gênes, 1606, in-4°.

De his qui diù vivunt sive alimento libri IV; in quibus diuturnæ observationes, opiniones et causæ summâ cum diligentiâ explicantur. Padoue, 1612, in-fol.

Liceti soutient dans ce livre la possibilité de vivre plusieurs mois sans prendre aucune nourriture, et cite divers faits à l'appui de cette assertion. Rodrigue de Castro l'attaqua dans son traité *De asitiâ.*

De animarum coextensione corpori, libri duo. Padoue, 1616, in-4°.

De perfectâ institutione hominis in utero liber unus. Padoue, 1616, in-4°.

De monstrorum causis, naturâ et differentiis, libri duo. Padoue, 1616, in-4°. *-Ibid.* 1634, in-4°.-Amsterdam, 1665, in-4°.-Trad. en français par Jean Palfyn, à la suite de sa Description anatomique, Leyde, 1708, in-4°.

Ce traité est un chef-d'œuvre de crédulité, et prouve un défaut absolu de goût et de critique dans son auteur. On y trouve ramassé tout ce que l'imagination des anciens et des modernes a pu forger de contes absurdes sur les monstruosités auxquelles l'espèce humaine est sujette.

De spontaneo viventium ortu libri IV. Vicence, 1618, in-fol.

De novis astris et cometis. Venise, 1622, in-4°.

Controversia de cometarum attributis, seu quiete, loco boreali sive occasio, parallaxi Aristoteleâ, sede cœlesti et exactâ theoriâ peripateticâ. Venise, 1625, in-4°.

Diatribe contre Jean-Camelle Glorioso, professeur de mathématiques à Padoue, qui avait critiqué l'ouvrage précédent de Liceti.

Scholium de camelo bulla. Padoue, 1627, in-fol.

Réplique à la réponse de Glorioso. Dans cette querelle, les deux adversaires s'invectivèrent avec la plus grande violence.

De intellectu agente libri V. Padoue, 1627, in-4°.

Elogia varia heroum nostri temporis. Padoue, 1627, in-4°.

Imitationes figurati metri à simiâ Rhodio inventi. Padoue, 1627, in-8°.

De animorum rationalium immortalitate secundum opinionem Aristotelis. Padoue, 1629, in-fol.

Allegoria peripatetica de generatione, amicitiâ et privatione ad antiquissimum Elia Lelia Crispis epitaphium, libri duo. Padoue, 1630, in-4°.

Encyclopædia ad aram Nonanii Terrigenæ. Padoue, 1630, in-4°.

Encyclopædia ad aram publicam Optatiani Porphyrii. Padoue, 1630, in-4°.

De animâ subjecto corpori nihil tribuente, deque seminis vitâ et efficientiâ primariâ in constitutione fœtûs. Padoue, 1630, in-4°.

Réponse à un traité dans lequel Ponce de Santa-Cruz avait attaqué le livre de Liceti sur les générations spontanées.

De feriis altricis animæ, Nemeseticæ disputationes; in quibus encyclopædiæ, medicinæ, philosophiæ, celsiorisque sapientiæ præsidio propulsantur ab olim culto mirabili mortalium jejunio vulgatæ recens oppugnationes asitiastis de Castro. Padoue, 1631, in-4°.

Réponse de Liceti au livre de Roderic de Castro contre son traité des abstinences prolongées.

Pyronarcha, sive de fulminum naturâ, deque febrium origine libri duo, in quibus et fulminum in mundo magno et febrium in mundo parvo caussæ naturales omnes, modus originis, idea, proprietates, differentiæ ac effectus admirabiles accuratè tractantur. Padoue, 1634, in-4°.

De naturâ primo movente libri duo. Padoue, 1634, in-4°.

De rationalis animæ variâ propensione ad corpus, libri duo. Padoue, 1634, in-4°.

De propriorum operum historiâ, libri duo. Padoue, 1634, in-4°.

Cet ouvrage est adressé à Naudé. Liceti y donne la liste de ceux qu'il avait déjà publiés, et trace l'histoire des disputes dont ils étaient devenus l'occasion.

Encyclopedia ad aram Lemniam Dosiadæ. Paris, 1635, in-8°.

Encyclopædia ad securim Epei à simiâ Rhodio constructam. Paris, 1635, in-8°.

De mundi et hominis analogiâ. Udine, 1635, in-4°.

Ulysses apud Circen, sive de quadruplici transformatione, deque variè transformatis hominibus, dialogus. Udine, 1636, in-4°.

De duplici calore corporum naturalium dialogus physico-medicus. Udine, 1636, in-4°.

Athos perfossus, sive Rudens eruditus in Criomixi quæstiones de alimento, dialogus prior. Padoue, 1636, in-4°.

Lilium majus, sive de naturâ assistente dialogus. Udine, 1637, in-4°.

Lilium minus, sive de animâ ad corpus physicè non propensâ, dialogus. Udine, 1637, in-4°.

De quæsitis per epistolas à claris viris responsa. Bologne, 1640, in-4°. Recueil de trente-sept lettres.

De secundo-quæsitis per epistolas à clarissimis viris, ardua, varia, pulchra, et nobilia quæque petentibus in medicinâ, philosophiâ, theologiâ, mathesi, et alio quovis eruditionum genere, responsa. Udine, 1646, in-4°.

Recueil de vingt-sept lettres.

De tertio-quæsitis per epistolas clarorum virorum medicinalia potissimum et aliarum disciplinarum arcana postulantium. Udine, 1646, in-4°.

Recueil de seize lettres.

De motu sanguinis, origine nervorum, cerebro leniente cordis æstum, imaginationis viribus, quarto-quæsitis per epistolas clarorum virorum responsa. Udine, 1647, in-4°.

Recueil de trois lettres.

De providentiâ, nimbiferi grypho, terræ motu, aliisque pluribus admirandis et arduis quinto-quæsitis per epistolas à claris viris responsa. Udine, 1648, in-4°.

De sexto-quæsitis, resurrectione multiplici, ænigmate mirabili, morborum enormi catastrophe, diaria phlebotomiam renuente, muliebri complexione calidiore virili, responsa. Udine, 1648, in-4°.

De septimo-quæsitis, creatione filii dei ad intra theologicè denuo controversa numinis efficientiâ, sive concursu dei cum causis secundis ad effectus producendos et pravos speciatim...., responsa. Udine, 1650, in-4°.

Cette collection de sept volumes des lettres de Liceti est assez curieuse et fort rare.

Litheosphorus, sive de lapide Bononiensi, lucem in se conceptam ab ambiente claro mox in tenebris conservante liber. Udine, 1640, in-4°.

De luminis naturâ et efficientiâ, libri tres. Udine, 1640, in-4°.

De terrâ unico centro motûs singularum cœli particularum disputationes. Udine, 1640, in-4°.

De centro et circumferentiâ, libri duo. Udine, 1640, in-4°.

De regulari motu, minimâque parallaxi cometarum cœlestium. Udine, 1640, in-4°.

De lunæ subobscurâ luce propè conjunctiones et in deliquiis observationes. Udine, 1640, in-4°.

De lucidis in sublimi, liber unus. Padoue, 1641, in-4°.

De naturâ et arte libri duo. Udine, 1641, in-4°.

De pietate Aristotelis ergo deum et homines, libri duo. Udine, 1645, in-4°.

De annulis antiquis liber singularis. Udine, 1645, in-4°.

Ouvrage rare et plein d'érudition.

Hieroglifica, sive antiqua schemmata gemmarum annularium diligenter explicata. Padoue, 1653, in-fol.

Encyclopædia ad syringem Theocriti. Udine, 1555, in-4°.

Hydrologia peripatetica, de maris tranquillitate, deque fluminum ortu et montibus. Udine, 1655, in-4°.

Encyclopædia ad alalas amoris divini. Padoue, 1640, in-4°.

(A.-H-L. S.)

LICETI (JOSEPH), habile médecin de Recco, dans l'état de Gênes, exerça d'abord son art dans cette ville, et finit par s'y établir définitivement après avoir pratiqué pendant quelque

temps à Rapallo. Il mourut en 1599, laissant les deux ouvrages suivans, qui n'auraient pas suffi pour soustraire son nom à l'oubli, s'il n'avait donné naissance au célèbre Fortuné Liceti.

La nobilità de' principali membri dell' uomo. Bologne, 1590, in-8°.
Il ceva, ovvero dell' eccellenza ed uso de' genitali. Bologne, 1598, in-8°. Ce sont des dialogues. (J.)

LIDDEL (Duncan), d'Aberden, en Écosse, fit ses études médicales à Francfort sur l'Oder et à Rostock. En 1587, il obtint une chaire d'astronomie à l'Université de Helmstaedt, où, neuf ans après, on lui confia l'enseignement de la médecine. Cette place, à laquelle il joignait celle de médecin du duc de Brunswick, ne put cependant pas le décider à se fixer en Allemagne, car l'amour de la patrie la lui fit abandonner, et en 1607, il retourna dans son pays natal. On a de lui quelques ouvrages, qui ne sont en grande partie que des compilations informes :

De facultate vegetante ejusque functionibus. Helmstaedt, 1592, in-4°.
Universæ medicinæ compendium. Helmstaedt, 1605, in-4°. - *Ibid.* 1620, in-4°.
Ars medica succinctè et perspicuè explicata. Hambourg, 1607, in-8°. - Lyon, 1624, in-8°. - Hambourg, 1628, in-8°. - *Ibid.* 1655, in-8°.
De febribus libri tres. Hambourg, 1610, in-8°.
Louis Serranus a réuni ses écrits sous le titre de :
Operum iatro-galenicorum, ex intimis artis medicæ adytis et penetralibus erutorum, tomus unicus. Lyon, 1624, in-4°. (O.)

LICHTENSTEIN (Georges-Rodolphe), né à Bronswick, en 1745, étudia l'art de guérir à l'Université de Helmstaedt, qui, après lui avoir conféré le grade de docteur, lui confia une chaire extraordinaire. Sa mort eut lieu le 28 mai 1807. Trois ans auparavant il avait obtenu le titre de conseiller du duc de Bronswick; livré principalement à l'étude de la chimie, il a inséré dans les Annales de Crell quelques mémoires sur la préparation de l'eau-de-vie de grain, l'éther nitrique, etc. On a aussi de lui plusieurs ouvrages publiés à part sous les titres suivans :

Dissertatio de dispositione salium imprimis simplicium atque mixtorum. Helmstaedt, 1769, in-4°.
Abhandlung vom Milchzucker und den verschiedenen Arten desselben. Bronswick, 1772, in-8°.
Zweifel und Bedenklichkeiten bey der wichtigen Frage von der freyen Ausfuhr des Getraides. Bronswick, 1772, in-8°.
Dubia circà chemiæ in virtutibus medicamentorum eruendis præstantiam. Helmstaedt, 1773, in-4°.
Programma de ratione circuitûs sanguinis per cor et pulmonem. Helmstaedt, 1777, in-4°.
Entdeckte Geheimnisse, oder Erklaerung aller Kunstwoerter und Redensarten bey Bergwerken und Huetten-Arbeiten, nach alphabetischer Ordnung. Helmstaedt, 1778, in-8°.
Anleitung zur medicinischen Kraeuterkunde fuer Aerzte und Apotheker. Helmstaedt, tome I, 1782-1785; II, III, 1786, in-8°.
P.-F. Fabricii animadversationes varii argumenti medicas, ex scriptis

ejus minoribus collegit, notisque adjectis edidit. Helmstaedt, 1783-1787, in-4°. (o.)

LIEBAULT (JEAN), médecin et agronome du seizième siècle, était de Dijon, et vint étudier l'art de guérir à Paris, où il prit ses grades, après avoir suivi pendant quelque temps les leçons de Duret. Il pratiqua avec beaucoup de succès, épousa la célèbre Nicola, fille de l'imprimeur Charles-Etienne, compléta le Traité d'agriculture de ce dernier, et le traduisit en français. Les revers de fortune qu'éprouva son beau-père rejaillirent sur lui, en sorte qu'après avoir passé sa vie dans un état voisin de l'indigence, il la termina le 21 juin 1596. Outre sa traduction de la Maison rustique d'Etienne, dont on fit une foule d'éditions successivement augmentées et perfectionnées, et qui a servi de modèle à toutes les compositions françaises du même genre, on a de lui :

Thesaurus sanitatis paratu facilis, selectus ex variis auctoribus. Paris, 1577, in-16. - Francfort, 1578, in-8°., par A. Scribonius.

Scholia in Jac. Hollerii commentaria in libr. VII Aphorismorum Hippocratis. Paris, 1579, in-8°. - *Ibid.* 1583, in-8°.

De sanitate, fœcunditate et morbis mulierum. Paris, 1582, in-8°.-Trad. en français, 1582, in-8°.

C'est à tort qu'on a donné ce traité pour une traduction de celui de Jean Marinello.

De cosmeticâ seu ornatu et decoratione. Paris, 1582, in-8°.-Trad. en français, Paris, 1582, in-8°.

Le trésor et remède de la vraye guérison de la peste, avec plusieurs déclarations dont elle procède.

Liébault a traduit les quatre livres des Secrets de médecine et de la Philosophie chimique de Gaspard Wolf (Paris, 1573, in-8°. - *Ibid.* 1579, in-8°. - *Ibid.* 1582, in-8°. - Lyon, 1593, in-8°. - Rouen, 1628, in-8°. - *Ibid.* 1645, in-8°.). (z.)

LIEBERKUEHN (JEAN-NATHANAEL), célèbre anatomiste et micrographe allemand, vint au monde à Berlin, le 5 septembre 1711. Son père le destinant à l'état ecclésiastique, il étudia durant trois années la théologie, tant à Halle qu'à Iéna; mais les leçons de Hamberger développèrent en lui un penchant secret pour les sciences physiques et mathématiques, qui n'attendait qu'une occasion pour se développer. Hamberger, surpris de l'adresse et de l'habileté qu'il lui voyait déployer dans ses observations, le prit en amitié, et se fit un plaisir de cultiver les talens que la nature lui avaient accordés. Lieberkuehn, livré décidément à l'étude de la médecine, consacra les deux dernières années de son séjour à Iéna à suivre les leçons de Wedel et de Teichmeyer, recueillant partout des témoignages d'estime et des encouragemens qui redoublèrent encore son zèle. En 1733, son père l'envoya à Rostock, pour qu'il s'y exerçât dans l'éloquence de la chaire, sous la direction d'un frère qui remplissait les fonctions de prédicateur en cette ville; mais, en continuant l'étude de la théologie, et se livrant même

à la composition de quelques sermons, Lieberkuehn revenait toujours, malgré lui, aux sciences naturelles; l'anatomie, la physique et la mécanique pouvaient seules le délasser de ses travaux, et charmer ses loisirs. Il n'avait pas encore reçu les ordres, quand son père mourut. Libre alors de toute contrainte, il consacra tous ses momens à l'observation de la nature, fut admis en 1735 dans le sein de l'Académie royale des sciences, se mit l'année suivante à voyager, et fut reçu à Erford, par Buchner, membre de l'Académie des Curieux de la nature, sous le nom de *Dédale*. D'Allemagne il passa en Hollande, où, après s'être mis sur les bancs avec les disciples de Boerhaave, d'Albinus, de Van Swieten et de Gaubius, il fut créé docteur en 1739. S'étant rendu ensuite à Londres, il y prépara diverses pièces anatomiques, dont la beauté excita l'admiration de la Société royale, qui s'empressa de l'adopter. Après six mois de séjour à Paris, il reprit, en 1740, la route de Berlin, où il se livra depuis lors à la pratique de l'art de guérir, et termina prématurément sa carrière le 7 octobre 1756. Au talent d'observer, il joignait celui de faire lui-même les instrumens, et de les porter au plus haut point de perfection. Personne, peut-être, n'a su manier le microscope avec plus d'habileté que lui, ni mieux préparer et injecter les diverses parties du corps humain. C'est lui qui a le plus complétement réussi à démontrer la structure vasculaire de tous nos organes. L'étendue de sa pratique ne lui permit pas d'écrire beaucoup. Nous ne possédons de lui que deux mémoires insérés dans le recueil de l'Académie de Berlin, et deux petites dissertations ayant pour titres :

Dissertatio de valvulâ coli. Leyde, 1739, in-4°.

Dissertatio de fabricâ et actione villorum intestinorum tenuium. Leyde, 1745, in-4°.

L'auteur prétend que la membrane interne des intestins est garnie de papilles ou mamelons, au centre de chacun desquels s'ouvre un vaisseau absorbant. Les observations récentes de M. le docteur A. Meckel. ont démontré qu'il n'y a rien de réel dans tout ce qu'il dit à cet égard.

Les deux mémoires et les deux dissertations de Lieberkuehn ont été réimprimés ensemble (Londres, 1782, in-4°.). (J.)

LIEBLEIN (François-Gaspard), médecin allemand, né à Carlstadt sur le Mein, dans la Franconie, le 15 septembre 1744, a rempli la place de professeur de botanique et de chimie à l'Université de Fulde. Apothicaire du prince, il a concouru avec F. A. Schlereth à la redaction du *Dispensatorium fuldense* (Fulde 1787, in-8°.). On a aussi de lui :

Animadversiones chemico-pharmaceuticæ. Fulde, 1782, in-8°.

Flora fuldensis, oder Verzeichniss der in dem Fuerstenthum Fulda wildwachsenden Baeume, Straeuche und Pflanzen. Francfort-sur-le-Mein, 1784, in-8°. (O.)

LIEUTAUD (Joseph), anatomiste célèbre, naquit le 21 janvier 1703, à Aix, dans la Provence, où il fit ses études, ainsi qu'à Montpellier, prit ensuite le titre de docteur, et acquit de la réputation avant de se produire dans la capitale. Il enseignait l'anatomie, la physiologie et la botanique à ses concitoyens, lorsqu'il fut appelé à Versailles en 1749, pour y remplir la place de médecin de l'infirmerie royale. Reçu à l'Académie des sciences en 1752, il fut nommé médecin des enfans de France en 1755, et premier médecin du roi à l'avènement de Louis XVI. Il mourut le 6 décembre 1780. Dans le cours de sa longue carrière, ce laborieux médecin a ouvert un nombre prodigieux de cadavres, tantôt pour examiner la structure normale des diverses parties du corps, tantôt pour observer les lésions que la maladie y détermine. Ses ouvrages ne sont pas exempts d'inexactitudes, de fautes même; mais on y trouve, en revanche, une foule d'observations fines et délicates, parmi lesquelles on distingue surtout un tableau méthodique, simple et clair des articulations, une description fort exacte de l'œil et du cerveau, et une exposition fort bien faite des muscles de la face, du pharynx et du dos. Ses remarques sur le cœur et la vessie ont contribué à faire mieux connaître la structure intime de ces deux organes. Un cas pathologique fort rare, celui d'une insensibilité de l'estomac qui avait empêché le sujet de vomir, malgré les diverses préparations anatomiques qu'on avait administrées, lui servit à établir que le vomissement s'opère par la contraction de l'estomac, plutôt que par celle des muscles abdominaux, et moins encore par celle du diaphragme. Le premier, il a fixé l'opinion de nos compatriotes sur l'anatomie pathologique; il conçut le plan de réunir dans un cadre étroit toutes les altérations morbides qu'on a observées dans les cadavres, et d'indiquer rapidement les symptômes qui caractérisent chacune d'elles; l'idée était heureuse, mais Lieutaud n'était pas capable de la mettre convenablement à exécution, et son travail, qui offre à peine la table des matières d'un traité complet d'anatomie pathologique, n'a que mieux fait sentir toute l'étendue d'une lacune que personne n'a encore pu combler jusqu'ici. Ses ouvrages sont :

Elementa physiologiæ juxtà solertiora, notissimaque physicorum experimenta et accuratiores anatomicorum observationes concinnata. Amsterdam, 1749, in-8°.

Ce manuel est rédigé en grande partie d'après les idées de Boerhaave.

Essais anatomiques contenant l'histoire exacte de toutes les parties qui composent le corps humain. Aix, 1742, in-8°. – Paris, 1766, in-8°. – *Ibid.* 1772, 2 vol. in-8°. – *Ibid.* 1776, 2 vol. in-8°. – Trad. en allemand, Leipzick, 1782, in-8°.

L'édition de 1766 a été enrichie d'additions par M. Portal. C'est peut-être le livre qui, sous le moindre volume, renferme le plus de découvertes et de bonnes descriptions. Il est le fruit de longs et pénibles

travaux. Lieutaud y a rectifié beaucoup d'erreurs de Winslow. Il y trace de fort bons préceptes sur l'art de disséquer.

Précis de la médecine pratique. Paris, 1759, in-8°. - *Ibid.* 1761, in-8°. - *Ibid.* 1769, in-8°. - *Ibid.* 1777, in-8°. - Trad. en latin, Amsterdam, 1765, in-4°.; Paris, 1770, in-4°.; *Ibid.* 1777, in-8°. - en allemand, Leipzick, 1777-1779, in-8°.

Cullen a vivement critiqué cet écrit, qui contient l'histoire des maladies, dans un ordre tiré de leur siége.

Précis de la matière médicale. Paris, 1766, in-8°. - *Ibid.* 1770, in-8°. - *Ibid.* 1777, in-8°.

C'est la seconde partie de la traduction latine du traité précédent.

Historia anatomico-medica, sistens numerosissima cadaverum humanorum exstipia. Paris, 1767, in-4°. - Gotha, 1796, in-8°.

M. Portal a inséré beaucoup d'observations qui lui sont propres dans ce recueil, qui en contient quatre mille. L'édition de Gotha renferme des additions de F.-G.-T. Schlegel.

Lieutaud a fourni plusieurs observations aux Mémoires de l'Académie des sciences. (J.)

LIGER (Charles-Louis), né à Auxerre vers l'année 1715, fit ses études médicales à Paris, et fut reçu docteur en 1742. Ayant obtenu, peu de temps après, le titre, purement honorifique, de médecin du roi, il se retira dans sa ville natale, où il mourut vers 1760, laissant :

Traité de la goutte. Paris, 1753, in-12.

L'auteur attribue la goutte à l'usage immodéré des alimens et des boissons riches en mucilage. Il conseille les excitans pour la guérir. On voit que sa théorie et sa thérapeutique sont diamétralement opposées à ce qu'on enseigne aujourd'hui. (O.)

LIGHTFOOT (Jean), curé à Gotham, et membre de la Société royale de Londres, né en 1735 dans le comté de Glocester, mort à Uxbridge le 20 février 1788, accompagna Pennant dans son voyage en Écosse, où il recueillit un grand nombre d'observations intéressantes. Les botanistes ont donné son nom (*Lightfootia*) à plusieurs genres de plantes, dont aucun n'a été généralement adopté. On lui doit une énumération des plantes de cette contrée, ayant pour titre :

Flora scotica. Londres, 1777, 2 vol. in-8°.

Cette flore, disposée d'après le système de Linné, contient 1300 plantes, dont près de 450 cryptogames. Les descriptions sont en anglais, et la phrase botanique seule est en français. La synonymie manque, si ce n'est pour les algues et un petit nombre d'autres cryptogames. Aux noms classiques l'auteur a joint les noms vulgaires en langues erse et anglaise, avec l'indication des usages de chaque plante, surtout en Écosse. Les planches, au nombre de 35, sont gravées sur cuivre; les figures sont en général remarquables par l'exactitude et la finesse de l'exécution. Les premières pages de l'ouvrage sont une esquisse de zoologie calédonienne, par Pennant. (J.)

LIGNAMINE (Jean-Philippe de), médecin italien, était de Messine, en Sicile. La finesse et la pénétration de son esprit le rendirent célèbre pendant tout le temps qu'il fut chargé de

l'enseignement à l'Université de Pérouse. Sixte IV, qui avait étudié avec lui, le fit venir à Rome, après son exaltation, et le choisit pour son médecin particulier, suivant l'opinion générale, que ne partage cependant pas Marini. Lignamine exerça dans cette ville la profession d'imprimeur. On lui attribua un traité intitulé :

De conservatione sanitatis. Rome, 1475.
que le même Marini prétend être dû à Benoît de Norcie. (z.)

LILLE (Chrétien-Evrard de), né à La Haye en 1724, fut reçu en 1756 docteur en médecine à Leyde, où il avait fait ses études. Quelque temps après il obtint la chaire de médecine et de chirurgie que Camper avait tant illustrée à Groningue, et il sut s'y distinguer par ses talens et son zèle. On a de lui :

Tractatus de palpitatione cordis, quam præcedit præcisa cordis historia physiologica, cuique pro coronide addita sunt monita quædam generalia de arteriarum pulsûs intermissione. Zwoll, 1755, in-8°. (z.)

LINACRE (Thomas), que les auteurs qui écrivent en latin nomment *Linacer* et *Linacrius*, naquit à Cantorbéry, en 1460 ou 1461, et alla étudier à Oxford, en 1484. Au sortir de cette célèbre école, il se rendit en Italie, séjourna long-temps à Florence, s'y livra à une étude approfondie de la littérature grecque, sous Démétrius Chalcondyle, et de la latine, sous Ange Politien; il fut accueilli avec intérêt à la cour de Laurent de Médicis, surnommé le père des lettres, qui l'admit à partager l'éducation soignée qu'il faisait donner à ses fils, Pierre, qui fut son successeur, et Jean, qui devint pape, sous le nom de Léon X.

Linacre s'étant rendu à Rome, fit beaucoup de recherches dans la bibliothèque du Vatican, dont Ermolao Barbaro, patriarche d'Aquilée, lui facilita l'accès.

On dit que ce fut la lecture d'Aristote qui inspira à Linacre le goût des sciences naturelles, et celle de Galien qui lui fit aimer la médecine, à l'étude de laquelle il se livra avec beaucoup d'ardeur, au retour de ses voyages. Il fut reçu docteur, et devint peu après professeur en médecine dans l'Université d'Oxford. Son zèle pour l'instruction de ses disciples n'avait point de bornes, quand il leur reconnaissait des talens, de l'application et de la conduite, et il faisait même en leur faveur des sacrifices pécuniaires, lorsqu'ils étaient peu favorisés de la fortune.

Henri VII, que son siècle appela le Salomon de l'Angleterre, nomma Linacre son médecin ordinaire, et Henri VIII, son fils et son successeur, prince qui eut plus de lumières que d'humanité et de droiture, lui conserva le même emploi près de sa personne.

Jouissant d'une grande fortune et du plus haut crédit à la cour, Linacre parvint à soustraire la médecine à la juridiction

ecclésiastique, qui conférait alors fort inconsidérément les grades, et, ce qui est remarquable, il fut aidé, dans cette difficile entreprise, par son condisciple, le cardinal Wolsey, encore plus homme d'état qu'homme d'église. Linacre fonda des chaires de médecine dans les Universités d'Oxford et de Cambridge, mais il fit encore plus pour l'utilité publique et l'honneur de sa profession, en faisant créer et en dotant avec munificence le Collége des médecins de Londres. Il obtint, à cet effet, des lettres-patentes du roi, qui furent confirmées par un acte du parlement. Cette savante corporation, difficile dans ses choix, et exerçant sur ses membres peu nombreux une surveillance et une censure paternelles, est une des plus belles institutions de l'Europe.

Linacre mourut à Londres, le 21 octobre 1524, et fut enterré avec beaucoup d'honneurs dans l'église cathédrale de Saint-Paul.

L'inscription suivante offre un abrégé de sa vie et l'indication de ses principaux travaux :

Thomas Linacrius
Regis Henrici VIII medicus
Vir græcè et latinè
Atque in re medicâ longè eruditissimus
Multos ætate suâ languentes, et qui jam vitam desponderant
Vitæ restituit.
Multa Galeni opera
In latinam linguam, mirâ et facili facundiâ vertit :
Egregium opus de emendatâ structurâ latini sermonis,
Amicorum rogatu,
Paulo antè mortem edidit.
Medicinæ studiosis Oxoniæ publicas lectiones duas,
Cantabrigiæ unam
In perpetuum stabilivit :
In hâc urbe
Collegium medicorum fieri suâ industriâ curavit,
Cujus et præsidens proximus electus est.
Fraudes, dolosque mirè perosus;
Fidus amicis; omnibus juxta charus :
Aliquot annos antequam obivit præsbiter factus,
Plenus annis ex hâc vitâ migravit,
Multum desideratus
Anno domini 1524, *dec.* 21 *octobris.*
Vivit post funera virtus.
Thomæ Linacrio clarissimo viro
Joannes Cajus
Posuit anno 1557.

Freind a terminé son histoire de la médecine depuis Galien jusqu'au seizième siècle, par un éloge de Linacre, qu'il peint comme un homme de génie, d'un esprit très-juste, d'un savoir étendu dans des genres différens, et plein de libéralité.

Linacre a laissé les ouvrages suivans :

Elémens de grammaire.

Ce travail en anglais est fort rare et n'est connu depuis long-temps que par la traduction latine de Buchanan : *Rudimenta grammatices* (Paris, 1533 et 1550, in-8°.).

De emendandâ structurâ latini sermonis libri VI. Paris, 1532 et 1550. - Léipzick, 1545. - Cologne, 1555. - Revu par Joachim Camerarius, Léipzick, 1591, in-8°.

Linacre a traduit avec beaucoup de goût et d'érudition les ouvrages suivans de Galien : *Interpretatio librorum III de temperamentis.* — *De pulsuum usu.* — *De naturalibus facultatibus.* — *De sanitate tuendâ.* — *De symptomatum differentiis et eorum causis.* — *De inequali temperie.* — *De methodo medendi.*

On doit encore aux veilles de Linacre l'ouvrage suivant : *Procli Diadochi sphæra*, traduit du grec, Venise, 1500, in-fol. Les ouvrages originaux et les traductions de Linacre, écrits en latin, sont du style le plus élégant, sans être recherché ; c'est le jugement qu'en portait Erasme.

(R. DESGENETTES)

LINCK (Jean-Henri), pharmacien de Léipzick, né en 1674, le 17 décembre, mourut le 29 octobre 1734. Il passa quatre années à Copenhague, pour apprendre l'état auquel il se destinait, parcourut ensuite la Hollande et l'Angleterre, et revint ouvrir une officine dans sa ville natale. Passionné pour l'histoire naturelle, il se forma un riche cabinet, qui attirait chez lui l'affluence des curieux. L'Académie des Curieux de la nature l'admit, en 1722, au nombre de ses membres. Il a fourni divers articles, tant aux mémoires de cette compagnie savante, qu'à la précieuse collection des médecins de Breslau, et publia en outre un petit opuscule qui a pour titre :

De stellis marinis liber singularis. Léipzick, 1733, in-fol. (J.)

LIND (Jacques), médecin anglais, mort le 18 juillet 1794, à Gosport, est auteur de plusieurs ouvrages qui ont rendu son nom assez célèbre :

Dissertatio de morbis venereis localibus. Edimbourg, 1748, in-4°.

On the scurvy in three parts, containing an inquiry into the nature, causes and cure of that disease, together with a critical and chronological view of what has been published on the subject. Edimbourg, 1753, in-8°. - *Ibid.* 1756, in-8°. - *Ibid.* 1772, in-8°. - Trad. en français par Savary, Paris, 1756, 2 vol. in-12. - en allemand par J.-N. Petzold, Léipzick, 1775, in-8°.

On a joint à la traduction française le Traité du scorbut de Boerhaave avec les Commentaires de Van Swieten. C'est une monographie encore classique du scorbut, qu'il serait important de remettre au courant de la science.

Essay on the means of preserving the health of seamen. Edimbourg,

1757, in-8°. - *Ibid.* 1763, in-8°. - *Ibid.* 1771, in-8°. - Trad. en français, Paris, 1758, in-12.

Opuscule qui a été plus utile qu'il n'est remarquable.

Two papers on fevers and infections, Edimbourg, 1763, in-8°.

Essay on the diseases incident to Europeans in hot climates with an appendix concerning intermitting fevers, and a simple and easy way to render salt water fresh and to prevent a scarcity of provisions in long voyages at sea, Edimbourg, 1768, in-8°. - *Ibid.* 1771, in-8°. - *Ibid.* 1776, in-8°. - Trad. en allemand par J.-N. Petzold, Riga et Leipzick, 1773, in-8°.; et avec des notes du traducteur français, Riga, 1792, in-8°. - en français par Thion de la Chaume, Paris, 1785, 2 vol. in-12.

Ouvrage encore classique, mais vieilli, sur les maladies des pays chauds, analogue à celui de Pringle sur les maladies des armées.

(F.-G. BOISSEAU)

LINDEN (ANTOINE-HENRI), médecin hollandais, naquit vers l'an 1570, dans l'Ost-Frise, on ignore dans quel endroit précisément. A l'âge de dix-sept ans, il se fit inscrire au nombre des étudians à Franéquer, où il se proposait d'apprendre la théologie; mais, au bout de quelque temps, il changea d'avis, suivit la carrière de la médecine, et obtint les honneurs du doctorat en 1608. Depuis lors il partagea son temps entre l'exercice de l'art de guérir et la direction du collége d'Enckuysen, dont il avait été nommé recteur. La réputation qu'il acquit bientôt comme praticien, le fit appeler à Amsterdam, où, après un séjour de huit années, il mourut en 1633. Aucun des nombreux ouvrages qu'il avait composés n'a obtenu les honneurs de l'impression. (J.)

LINDEN (JEAN-ANTONIDE VAN DER), fils du précédent, naquit le 13 janvier 1609, à Enckhuysen, et fut élevé avec beaucoup de soin au collége de cette ville. Il alla ensuite étudier à Leyde, où, après avoir terminé ses cours de philosophie, il s'appliqua avec beaucoup d'ardeur à la médecine. Ce ne fut cependant pas dans cette université, mais bien à Franéquer, qu'il reçut le bonnet doctoral. Son père, qui résidait alors à Amsterdam, l'appela auprès de lui, et ce fut sous les yeux de ce guide éclairé, qu'Antonide débuta dans la pratique de l'art de guérir. Les succès qu'il obtint furent si remarquables, qu'on lui offrit une chaire à Franéquer. Ayant accepté cet emploi, il le remplit honorablement pendant douze ans. Il mourut le 5 mars 1664, à Leyde, où il avait été nommé professeur en 1651. Gui Patin peint sa mort en termes trop remarquables pour que nous ne les rapportions pas ici. « Cet auteur est mort d'une fièvre avec fluxion sur la poitrine, après avoir pris de l'antimoine, et sans s'être fait saigner. Quelle pitié! faire tant de livres, savoir tant de grec et de latin, et se laisser mourir de la fièvre et d'un catarrhe suffocant sans se faire saigner; j'aime mieux être ignorant, et me faire saigner quelquefois. Voilà comme meurent les fous et les

chimistes. » Ne croirait-on pas entendre parler un des partisans exclusifs du broussaisisme? Patin ne pardonne pas à Linden son hémophobie ; car, ailleurs, après l'avoir peint comme un homme entiché des rêveries de l'alchimie, et grand admirateur de Van Helmont et de Paracelse, il ajoute : « Il voyait peu de malades, et ne faisait jamais saigner. Il faisait profession d'un métier qu'il n'entendait guère. Il est mort deux jours avant que son livre eût paru, et sans l'antimoine, son Hippocrate aurait été beaucoup meilleur. J'en suis pourtant fâché ; le reconnaissant plus honnête homme qu'il n'était éclairé. » Ce portrait est outré sans doute, comme tous ceux que Patin trace des partisans de la chimie, mais le fond en est vrai, ainsi qu'on peut s'en convaincre par la lecture des ouvrages de Linden :

Universæ medicinæ compendium, decem disputationibus propositum. Addita est centuria inauguralis positionum medico-practicarum de virulentiâ venereâ. Franecquer, 1630, in 4°.

Recueil des thèses que l'auteur a soutenues pour parvenir au doctorat.

Manuductio ad medicinam. Amsterdam, 1637, in-8°. - Louvain, 1739, in-12. - Halle, 1726, in-12.

La première édition de ce traité parut en tête de la première du suivant.

De scriptis medicis libri duo. Amsterdam, 1637, in-8°. - *Ibid.* 1651, in-8°. - *Ibid.* 1662, in-8°.

Cette bibliographie est remplie de fautes et d'omissions. Mercklein l'a entièrement refondue, sans cependant approcher encore de la perfection.

Medulla medicinæ partibus quatuor comprehensa. Præmissa sunt oratio de medico futuro necessariis, et manuductio ad medicinam. Franecquer, 1642, in-8°.

Medicina physiologica novâ curatâque methodo ex optimis quibusque auctoribus contracta, et propriis observationibus locupletata. Amsterdam, 1653, in-4°.

Ce n'est qu'une compilation, et comme disait Patin, de la crême fouettée. Linden y fait remonter la découverte de la circulation jusqu'à Hippocrate.

Dissertatio de lacte. Groningue, 1655, in-16; avec deux dissertations de Deusing.

Selecta medica, et ad ea exercitationes batavæ. Leyde, 1656, in-4°.

Recueil de seize dissertations, dont quelques-unes sont assez curieuses.

De hemicraniâ menstruâ historia et consilium. Leyde, 1660, in-4°. - *Ibid.* 1668, in-4°.

Meletemata medicinæ Hippocraticæ. Leyde, 1660, in-4°. - Francfort, 1672, in-4°.

Linden entre dans de grands détails sur les connaissances des anciens en physiologie.

Hippocratis de circuitu sanguinis. Leyde, 1661, in-4°.

Oratio funebris in Adolphii Vorstii excessum. Leyde, 1664, in-4°.

Hippocratis Coi opera omnia. Leyde, 1665, in-8°. - Venise, 1757, in-4°.

Edition grecque et latine en deux volumes. La traduction est de Cornarius. Cette belle édition, très commode pour l'usage journalier, fait partie de la collection des *variorum*. Elle a long-temps passé pour une des plus correctes. Linden a souvent rétabli le texte dans sa pureté.

On a encore de Linden une édition de Celse (Leyde, 1657, in-12. - *Ibid* 1665, in-12), une des Œuvres de Spigel (Amsterdam, 1645,

3 vol. in-fol.), et une du traité *De utilitate ex adversis capiendâ* de Cardan (Franequer, 1648, in-12). (A.-J.-L. J.)

LINDERN (François-Balthasar de), médecin et botaniste allemand, vint au monde à Buchsweiler, dans l'Alsace, le 1er mars 1682, étudia l'art de guérir à Iéna, sous le célèbre Wedel, prit le titre de docteur à Strasbourg, et consacra le reste de sa vie à la pratique médicale, dans cette ville, où il mourût le 25 avril 1755. Quoiqu'il ait rendu peu de services à la botanique, Allioni lui a cependant consacré un genre de plantes (*Lindernia*) de la famille des personées. On a de lui :

Dissertatio quâ theoremata quædam medica miscellanea sistuntur. Strasbourg, 1708, in-4°.

Osteologia parva, germanico idiomate constata. Strasbourg, 1710, in-12.

Tournefortius alsaticus cis et transrhenanus, sive opusculum botanicum, ope cujus plantarum species, genera ac differentias; præprimis circà Argentoratum, locis in vicinis cis et trans Rhenum sponte in montibus, vallibus, sylvis, pratis in et sub aquis nascentes, spatioque menstruo florentes tiro sub excursionibus botanicis facillimè dignoscere suæque memoriæ nominibus imprimendis, ex principiis Tournefortii consulere possit, otio privato conscriptum ac aliquibus tabulis æneis illustratum. Strasbourg, 1728, in-8°.

Une autre édition, augmentée, a paru sous le titre de *Hortus Alsaticus* (Strasbourg, 1747, in-8°). Ce n'est qu'un simple catalogue des plantes de l'Alsace, disposées par mois, depuis l'époque de leur floraison, avec les noms de G. Bauhin, les phrases de Tournefort et l'indication des figures de Tabernæmontanus, l'Ecluse, Morison, etc.

Speculum veneris noviter politum, das ist, neu ausgeputzter Venus-Spiegel, oder Beschreibung der meisten Venus-Krankheiten. Strasbourg, 1732, in-8°. - *Ibid.* 1736, in 8°. - *Ibid.* 1743, in-8°. - *Ibid.* 1750, in-8°.

Medicinischer Passe-partout, oder Hauptschluessel aller und jeder Krankheiten des menschlichen Koerpers. Strasbourg, tome I, 1739; II, 1741, in-8°.

Lindern a inséré quelques observations dans le *Commercium litterarium Noribergense.* (J.)

LINK (Henri-Frédéric), professeur de botanique et de matière médicale à Berlin, depuis 1807, est né le 2 février 1767, à Hildesheim. Envoyé à Gœttingue, en 1787, il y prit le grade de docteur en médecine, au bout de trois ans, fit ensuite des cours particuliers pendant une année, et obtint, en 1792, une chaire d'histoire naturelle, de chimie et de botanique à Rostock. Les ouvrages qu'il a publiés sont :

Commentatio de analysi urinæ et vesicæ urinariæ calculo. Gœttingue, 1788, in-8°.

Floræ Gœttingensis specimina, sistens vegetabilia, saxo calcareo propria. Gœttingue, 1789, in-4°.

Versuch einer Anleitung zur geologischen Kenntniss der Mineralien. Gœttingue, 1790, in-8°.

Bemerkungen ueber das Phlogiston. Gœttingue, 1790, in-8°.

Annalen der Naturgeschichte. Gœttingue, 1791, in-8°.

Beytraege zur Naturgeschichte. Rostock et Léipzick, 1793-1801, in-8°.
Dissertationes botanicæ, quibus accedunt primitiæ horti botanici et floræ Rostochiensis. Rostock, 1795, in-4°.
Beytraege zur Physik und Chemie. Rostock et Léipzick, 1795-1796, in-8°.
Grundriss der Physik fuer Vorlesungen. Hambourg, 1798, in-8°.
Philosophiæ botanicæ novæ, seu institutionum phytographicarum prodromus. Gœttingue, 1798, in 8°.
Bemerkungen auf einer Reise durch Frankreich, Spanien und vorzueglich Portugal. Kiel et Helmstaedt, 1800-1804, 3 vol. in-8°.
Ueber Naturphilosophie. Léipzick et Rostock, 1806, in-8°.
Beschreibung der Naturaliensammlung der Universitaet zu Rostock. Rostock, 1806, in-8°.
Grundlehren der Anatomie und Physiologie der Pflanzen. Gœttingue, 1807, in-8°. - *Nachtraegen*, 1809 et 1811.
Flore portugaise, ou Description de toutes les plantes qui croissent naturellement en Portugal. Berlin, in-fol.
En commun avec le comte de Hoffmannsegg.
Natur und Philosophie. Rostock et Schwerin, 1811, in-8°.
Notizen aus Ziegler's Leben. Rostock, 1811, in-8°.
Ideen zu einer philosophischen Naturkunde. Breslau, 1814, in-8°.
Link (*Jean-Guillaume*) a publié
Praktische Mineralogie fuer angehende Aerzte, Apotheker und Kuenstler. Vienne, 1796, in-8°.
Grundsaetze der Pharmacie, nebst Geschichte und Litteratur derselben. Vienne, 1800, in-8°.
Versuch einer Geschichte und Physiologie der Thiere. Chemnitz, 1805, 2 vol. in-8°. - *Ibid.* 1818, in-8°.
On ne confondra pas ces deux écrivains avec
Lincke (*Jean-Guillaume*), fils du suivant, médecin de Léipzick, né en 1760, le 25 décembre, auteur de
Dissertatio de nonnullis chemicis instrumentis. Léipzick, 1783, in-4°.
Historia naturalis castoris et moschi. Léipzick, 1786, in-4°.
Dissertatio de coccinellæ naturâ, viribus et usu. Léipzick, 1787, in-4°.
Animadversiones medico-juridicæ in C.-G. Ludwigii institutiones medicinæ forensis. Léipzick, 1788, in-4°.
Dissertatio de rajâ torpedine. Léipzick, 1788, in-4°.
Lincke (*Jean-Henri*), apothicaire de Léipzick, né le 25 janvier 1734, mort le 23 mai 1807, a laissé :
Ueber die Wirkungen und Eigenschaften verschiedener Arzneymittel. Léipzick, 1772, in-8°.
Index musei Linckiani, oder Systematisches Verzeichniss der vornehmsten Stuecke der Linckischen Naturaliensammlung zu Leipzick. Léipzick, tome I, 1783; II, 1786; III, 1787, in-8°. (o.)

LINNÉ (Charles de), le savant le plus célèbre qu'ait produit la Suède, en qui le titre de prince des naturalistes, que lui ont quelquefois donné ses disciples, ne peut être regardé comme une flatterie.

§. 1. — *Vie de Linné.* — Il naquit le 24 mai 1707, à Rœshult, dans la province de Smoland.

Linné offre un grand exemple de tout ce que peut le génie, aidé de la persévérance, contre les obstacles de toute espèce qui s'opposent à son développement. Son penchant invincible vers l'étude de l'histoire naturelle se manifesta dès sa première

jeunesse. Son père, pauvre ministre de campagne, le voyant négliger, pour recueillir des plantes et des insectes, les études qui pouvaient le mettre en état de lui succéder dans ses fonctions, voulut le forcer à apprendre une profession mécanique. Peu s'en fallut que l'homme, qui devait un jour faire la gloire de la Suède, ne fût réduit à faire des chaussures. Le docteur Rothmann, à qui il dut l'avantage de pouvoir suivre sa vocation, et qui lui fournit les premiers moyens de s'instruire, mérite la reconnaissance de tous les amis des sciences.

Envoyé à l'Université de Lund en 1727, les leçons et les encouragemens du professeur Stobée fortifièrent son goût pour la botanique. A Upsal, où il se rendit l'année suivante, il trouva d'utiles protecteurs dans le théologien Olaüs Célsius et dans Rudbeck, professeur de botanique. Touché de son ardeur pour les sciences et de son extrême pauvreté, le premier lui offrit sa maison et sa table. Linné, dont la reconnaissance dura autant que sa vie, l'aida dans la composition de son *Hierobotanicon*. Rudbeck, après avoir confié au jeune Linné l'éducation de son fils, eut bientôt assez de confiance en lui pour le charger souvent de le remplacer dans ses leçons.

L'étroite amitié dont il s'était lié avec Artédi, l'un de ses condisciples, et l'émulation qui s'établit entre eux, ajoutèrent à l'activité et au succès de leurs études communes. Déjà Linné jetait les fondemens de sa philosophie botanique et de son système. Dès 1731, il publia dans l'*Hortus uplandicus* un essai de classification des plantes d'après les étamines et les pistils.

En 1732, Linné fit, aux frais de l'Académie d'Upsal, un voyage en Laponie, dans le but de mieux faire connaître qu'elles ne l'étaient encore les productions naturelles de cette région glacée. Il s'acquitta de cette mission pénible avec un zèle et un courage qui devaient lui mériter la bienveillance. A son retour cependant, la jalousie, déjà éveillée par son mérite, réussit à lui faire refuser la permission de donner des leçons publiques. Un voyage en Dalécarlie, dont il fut chargé par le gouverneur de cette province, dissipa le chagrin que lui causa cette injustice.

C'est dans le cours de ce voyage qu'il vit à Falhun la fille du docteur More, dont il mérita l'amour, mais dont il ne put alors obtenir la main, à cause de sa pauvreté. Elle lui fournit les moyens d'aller en Hollande pour y obtenir le titre de docteur en médecine, qu'il reçut à Hardervick, en 1735.

Il était parti de Suède avec trente-six écus d'or pour toute ressource. Etant demeuré en Hollande plus long-temps qu'il n'en avait le projet, il s'y vit bientôt pressé de nouveau par la misère. La protection de Boerhaave et de Burmann et les bienfaits de Clifford, qui le reçut chez lui et lui confia le soin

du riche jardin qu'il entretenait à Hartecamp, le tirèrent de cette position, et lui procurèrent un loisir dont il profita si bien, que, dans l'espace de deux ans, il publia successivement *Systema naturæ*, *Fundamenta botanica*, *Bibliotheca botanica*, *Genera plantarum*, *Hortus cliffortianus* et divers autres ouvrages, par lesquels il se plaça de suite au premier rang parmi les savans.

Il passa alors en Angleterre. Le célèbre Boerhaave, qui avait l'un des premiers deviné le génie de Linné, le recommandait en ces termes à Hans-Sloane : *Linnæus, qui tibi has dabit litteras, est unicè dignus te videre, unicè dignus a te videri. Qui vos videbit simul, videbit hominum par cui simile vix dabit orbis.* Il ne fut pourtant reçu qu'avec beaucoup de froideur par Sloane, et surtout par Dillen, qui ne voyaient sans doute qu'avec peine la réputation naissante d'un jeune homme qui, en donnant une face nouvelle à la science, menaçait toutes les anciennes.

Tourmenté d'une affection hypochondriaque et du désir de revoir sa patrie, Linné résista aux propositions qui lui furent faites pour le fixer en Hollande. Avant de retourner en Suède, il voulut cependant voir Paris, où il fut honorablement accueilli par Bernard de Jussieu.

De retour dans sa patrie, Linné n'y jouit pas d'abord de toute la considération qu'il avait droit d'espérer. A Stockholm, où il s'établit, la médiocrité toujours envieuse employa jusqu'à sa réputation comme naturaliste pour nuire à ses succès comme médecin. Son mérite finit enfin par triompher ; il fut nommé médecin de la marine. Presque entièrement occupé de la pratique de la médecine, il avait résolu d'abandonner l'histoire naturelle, qui ne lui avait causé que des contradictions. *Dat Esculapius bona omnia*, disait-il, *Flora vero solos Sigesbeckios !* faisant allusion aux critiques grossières qu'il avait éprouvées de la part de Sigesbeck. Des amis puissans, et surtout le comte de Tessin, le rendirent à sa science favorite, en lui faisant obtenir le titre de botaniste du roi et de président de l'Académie de Stockholm (1739).

Ce fut alors qu'il épousa la fille du docteur More, qu'il aimait depuis cinq ans.

En 1740, il visita par ordre du gouvernement les îles d'OEland et de Gothland, dont il observa, avec le soin et la sagacité qui le caractérisaient, l'histoire naturelle et même les antiquités.

Nommé enfin l'année suivante professeur de botanique à Upsal, et peu après directeur du jardin de botanique de cette ville, il ne la quitta plus que pour les voyages qu'il fit dans quelques parties de la Suède. Rendu à la botanique, il s'occupa particulièrement de la Flore suédoise, qu'il publia en 1745.

Il professa aussi la médecine, quoique depuis son retour à Upsal il se livrât peu à la pratique.

La Philosophie botanique (1751) et le *Species plantarum* (1753) mirent le dernier sceau à sa célébrité.

Honoré des suffrages des savans de tous les pays, chéri autant qu'aimé de ses nombreux élèves, estimé de son souverain, l'ordre de l'étoile polaire et la noblesse qui lui furent accordés n'ajoutèrent que de vains titres à sa gloire. Ce fut alors qu'en prenant la particule nobiliaire, il quitta le nom de Linnæus, qu'il avait porté jusqu'alors, pour celui de Linné (*nobilis von Linné*), suivant l'usage adopté dans sa patrie.

La fortune, long-temps ingrate envers lui, l'avait aussi comblé de ses faveurs.

Le roi d'Espagne lui fit inutilement offrir, pour professer la botanique à Madrid, un traitement de deux mille piastres, et la liberté de suivre sa religion. Des propositions non moins brillantes de la part de l'impératrice de Russie et du roi d'Angleterre furent également rejetées.

Epuisé par une longue suite de travaux, il commença, dès 1772, à s'apercevoir de l'affaiblissement de sa santé et de sa mémoire. Il passa la plus grande partie de ses dernières années dans la retraite, à sa maison de campagne d'Hammarby, où il reçut la visite du roi.

Etant resté hémiplégique en 1776, après deux attaques d'apoplexie, il n'offrit plus que l'ombre de lui-même. Un ulcère de la vessie termina ses jours le 10 janvier 1778, dans sa soixante-onzième année. Il laissait à son épouse, qui lui survécut, un fils et quatre filles.

La magnificence des obsèques de Linné, le tombeau que le roi lui fit ériger dans la cathédrale d'Upsal, la médaille qu'il fit frapper en son honneur, témoignèrent les justes regrets de la patrie qu'il avait illustrée. Un côté de cette médaille offre le portrait de Linné; sur l'autre, on voit la nature en deuil, avec la légende : *Deam luctus augit amissi;* et l'inscription : *Post obitum, Upsaliæ, die* 10 *junii* 1778. *Rege jubente.*

Le roi de Suède se rendit à l'Académie de Stockholm quand on y lut l'éloge de Linné; lui-même, dans le discours qu'il prononça à l'ouverture des Etats du royaume, déplora la perte que la Suède venait de faire : hommage probablement unique de la grandeur au génie, qui n'honore pas moins le souverain capable de le rendre que le sujet auquel il s'adresse.

Combien d'hommes célèbres perdent quelque chose de la haute opinion qu'on s'en est faite, dès qu'on observe en eux l'homme lui-même! Linné est du petit nombre de ceux qui ne font que gagner par un pareil examen, qu'on estime, qu'on

aime encore davantage quand on les observe de plus près, quand on les surprend.

Il était d'assez petite stature, mais d'une excellente constitution. Une aimable bonhomie se mêlait dans ses traits au caractère de la supériorité intellectuelle; vif et susceptible, il supportait avec peine la contradiction, mais s'apaisait aussi facilement qu'il s'échauffait.

Tous ses écrits sont empreints du sentiment profond de la vertu et de la religion. Il connut trop bien la nature pour ne pas rendre hommage à son auteur. On lisait sur la porte de son cabinet la sentence : *Innocuè vivito, numen adest.* Toujours reconnaissant envers ses bienfaiteurs, toujours bon et officieux pour ses amis, dont la société faisait ses délices, il ne répondit jamais à ses ennemis que par un noble silence. Ayant connu la pauvreté, il fut économe dans l'opulence; mais ses secours ne manquèrent jamais au jeune homme studieux qui en eut besoin.

Nul maître ne fut aussi respecté de ses disciples; nul maître n'en fut plus chéri, parce que nul maître ne les aima plus tendrement. Avec quelle touchante sensibilité, en publiant les ouvrages d'Artédi, son compagnon, son frère d'études, n'exprime-t-il pas les regrets que lui cause sa mort, occasionée par un accident funeste! Le tribut de larmes qu'il paye au souvenir de son jeune ami Bartsch, en lui dédiant le genre *bartsia*, prouve également combien il connut l'amitié.

Si quelque chose peut rehausser un mérite éminent, c'est la simplicité. Elle s'unissait dans Linné à un caractère franc et gai. On aime à voir, ainsi que nous le représente Fabricius, l'interprète de la nature, déjà vieux et couvert de gloire, vivant à la campagne dans la plus intime familiarité avec ses disciples, partager ainsi qu'eux, en fumant sa pipe, les amusemens des villageois, se livrer à de joyeuses saillies, et, malgré son âge, se mêler lui-même aux danses rustiques. Plus cette aimable naïveté est étrangère à la civilisation, peut-être excessive, de nos contrées et de notre siècle, plus nous avons de plaisir à la retrouver dans les hommes célèbres.

Malgré cette simplicité patriarchale, Linné aima passionnément la gloire et les louanges méritées, et sûrement ce n'est pas là une faiblesse. L'homme qui n'est pas sensible à la gloire fait-il jamais rien de grand? Il osa quelquefois être juste envers lui-même. Ailleurs, on serait tenté de lui reprocher trop de modestie. « Vile et négligée, elle passe promptement comme celui dont elle porte le nom », dit-il en parlant de la *linnæa*, jolie plante des montagnes, que Gronovius, en la lui dédiant, a rendue chère à tous les naturalistes. Il s'était plû à consacrer cet usage, introduit par Plumier et par Dillen, mais dont l'antiquité offrait déjà quelques exemples, de donner aux plantes

les noms des hommes qui se sont distingués dans la science; espèce d'apothéose botanique, récompense flatteuse des travaux utiles, mais qu'on a trop avilie de nos jours en la prodiguant à une foule d'hommes obscurs, ou tout à fait étrangers à l'histoire naturelle, étonnés sans doute de voir figurer leur nom dans le tableau du règne végétal.

Les manuscrits, l'herbier et le cabinet entier de Linné furent, après la mort de son fils, achetés 20,000 livres par le botaniste anglais Smith.

§. II. — *Travaux de Linné sur l'histoire naturelle.* — La nature elle-même semblait avoir destiné Linné à embrasser, à étendre, à éclairer toutes les parties de l'histoire naturelle, à y porter un ordre inconnu jusqu'à lui, à donner à cette science une face entièrement nouvelle. Mais la botanique fut l'objet le plus constant de son amour et de ses veilles. C'est par le tableau de ce qu'elle était avant lui qu'on doit juger de ce qu'il a fait pour elle.

Une nomenclature vague, point de descriptions, quelques observations intéressantes mêlées à une foule de recettes souvent ridicules, telle fut la botanique des anciens. De lourds commentaires sur Théophraste, Dioscoride et Pline, de vains efforts pour reconnaître les plantes dont ils ont parlé, telle fut la botanique des rénovateurs, au commencement du seizième siècle. Bientôt un homme qui joignait à un vaste savoir une rare pénétration, découvre un point de vue dont les anciens ne paraissent pas s'être doutés. Conrad Gesner conçoit l'idée d'une disposition méthodique fondée sur l'organisation. André Césalpino essaye de l'exécuter. Clusius et les doctes frères Jean et Gaspard Bauhin débrouillent le chaos de la nomenclature, observent et décrivent avec exactitude. Mais à Tournefort était réservé l'honneur de créer le premier une méthode sage, agréable et facile, et d'établir le premier des genres fondés sur les vrais principes. Il fallait cependant encore, pour désigner exactement une plante, citer dans son entier une phrase longue et embarrassée.

Voilà quel était l'état de la science des végétaux quand Linné parut. A peine sorti de l'adolescence, il ose former le projet de réformer la botanique, et se dévoue à cette entreprise avec une confiance qui naît du sentiment de ses forces, et que le succès ne tarde pas à justifier.

Le phénomène de la fécondation des plantes, entrevu par les anciens, reconnu par Zaluzian, confirmé par Camerarius, développé par Geoffroy et Vaillant, mais dont la réalité a été contestée de nos jours même, était encore rejeté par la plupart des naturalistes. Le charme poétique de la doctrine des amours végétales convenait particulièrement à l'esprit de Linné;

Il la met dans tout son jour, la présente avec un art tout nouveau; il en fait la base d'une classification ingénieuse, où toutes les plantes connues trouvent facilement leur place, et que les plus gracieuses allusions, la plus piquante originalité distinguent de tout autre travail du même genre, dans quelque science que ce soit. Les considérations trop recherchées, les raffinemens même qui en sont le défaut, deviennent la cause du succès rapide et de la vogue de ce système, qui est certainement encore, pour la détermination, le plus commode qu'on ait imaginé, et qui joint au mérite de faciliter la science, celui de la faire aimer en la présentant partout sous les points de vue les plus séduisans.

Quand même on parviendrait à désenchanter l'étude des fleurs, en prouvant que la doctrine des sexes et de la fécondation n'est qu'une brillante chimère, le système linnéen n'en resterait pas moins une classification préférable à toutes celles qui ont le même but, et un monument unique en son genre.

Par un travail dont un botaniste seul peut concevoir toute l'étendue, tous les genres de plantes alors connus sont soumis par Linné à un nouvel examen, et entièrement refondus d'après des principes plus sévères (*Genera plantarum*). Mais il est bien difficile, dans toute réforme, de s'arrêter au but précis. Dans cette révision, Linné subordonna plus d'une fois la nature à son système chéri. Il rejeta sans assez de motifs quelques genres de Tournefort; il changea trop légèrement des noms consacrés, fâcheux exemple qu'il était loin de penser, sans doute, que le plus vulgaire botaniste imiterait par la suite avec plus de hardiesse encore.

Après avoir réformé les genres, Linné les proclama trop absolument l'ouvrage de la nature. Peut-être, en les faisant regarder comme sacrés, comme inviolables dans toutes les méthodes, voulut-il prévenir les changemens, l'instabilité fâcheuse de la nomenclature que nous avons vu s'introduire depuis? Quelle loi eût été plus avantageuse à l'histoire naturelle, que celle qui eût sanctionné l'inviolabilité des genres! Quelques groupes plus ou moins irréguliers sont un bien faible inconvénient auprès du défaut absolu d'accord.

La revision des genres avait illustré la jeunesse de Linné, celle des espèces (*Species plantarum*) fut un fruit plus tardif de son âge mur.

Une profonde analyse lui avait appris le secret des caractères essentiels, l'art de réduire les descriptions aux seules différences. Des milliers de végétaux purent être caractérisés dans peu de pages avec assez d'exactitude pour qu'il soit facile de reconnaître à son signalement celui qu'on recherche, pour que,

suivant l'expression de Linné, la plante elle-même nous apprenne son nom et son histoire. Un langage technique simple, et qui doit à son énergique précision l'espèce d'élégance qui lui est propre, vint remplacer les phrases insuffisantes et souvent barbares des botanistes qui l'avaient précédé. Un seul nom, accompagné d'une simple épithète, suffit pour désigner sans équivoque quelque végétal que ce soit.

Dans les flores de Suède et surtout de Laponie, Linné a offert les meilleurs modèles de cette espèce de travail. Le tableau géographique et physique de cette contrée polaire, une foule d'observations sur les usages des plantes parmi les Lapons, mille détails curieux et nouveaux présentés avec une concision singulière, font de la flore de Laponie un ouvrage encore unique dans son genre. Sous le nom de *Lachesis lapponica*, il a fait un traité plus étendu de l'histoire naturelle et économique de ce pays presque sauvage.

Embrassant de ses regards toute l'étendue de la science, Linné ne put considérer les plantes cryptogames, telles que les mousses, les algues, les champignons, avec un soin aussi minutieux que quelques observateurs l'ont fait depuis. La justesse de son esprit et la sûreté de son goût lui inspirèrent cette réserve. L'importance réelle des êtres ne doit-elle pas être la mesure de l'attention qu'on leur accorde? L'homme supérieur s'empare des grandes vues, fixe les points essentiels, s'attache aux objets principaux, et laisse le reste à celui qui n'est que laborieux, et qui, malheureusement trop souvent, par d'énormes travaux sur les plus petits sujets, nuit à la véritable science, en croyant de bonne foi la servir.

Presque en entrant dans la carrière (*Fundamenta botanica*), Linné avait osé dicter des lois à la botanique; ce fut après l'avoir éclairée par de nombreux ouvrages, qu'il confirma, qu'il étendit cette espèce de code (*Philosophia botanica*). Aucune autre science, peut-être, ne peut se vanter d'un livre comparable à la Philosophie botanique. On sait que Rousseau se plaisait à dire qu'il n'en connaissait point de plus véritablement philosophique. Jamais tant de principes également nouveaux et profonds, tant d'aperçus ingénieux, tant de faits de toute espèce, ne furent pressés dans un mince volume, avec une aussi piquante brièveté. Que de gros livres faits dans toutes les langues seulement avec quelques lambeaux de celui-ci! Les imitations qu'en ont essayées pour d'autres sciences quelques hommes d'un grand savoir, n'ont servi qu'à en faire ressortir davantage tout le mérite, toute l'originalité.

Les défauts même de Linné tenaient à ses hautes facultés. Il se hâta souvent trop de généraliser; mais il avait trop bien observé la nature pour ne pas admettre toujours les exceptions.

S'il parla trop en législateur, l'assentiment de tous les savans justifia cette sorte d'usurpation.

On a souvent reproché à Linné d'avoir sacrifié l'étude des rapports naturels à son système. Mais l'a-t-il jamais présenté autrement que comme une méthode purement artificielle? Se proposait-il autre chose que de conduire par un chemin aussi facile, aussi sûr qu'on peut l'espérer, à la connaissance de chaque végétal, à ce qu'il appelait le diagnostic de la plante? Quelque cher que lui fût son système, il n'en sentit pas moins, n'en exprima pas moins avec plus d'énergie qu'aucun autre tous les avantages de la méthode naturelle, qu'il appelait *primum et ultimum in botanicis desideratum*. Mais il ne pensait pas que les bornes de l'esprit de l'homme pussent jamais lui permettre de concevoir dans son ensemble le plan sublime de la nature. Il ne le croyait propre qu'à en saisir quelques fragmens. L'essai de méthode naturelle qu'il a publié, sous le titre de *Fragmenta methodi naturalis* (*Phil. bot.* Voyez aussi *Prælect. in ord. natur. plant.*), n'en est pas moins le premier travail important donné sur cette manière de considérer le règne végétal, et l'origine des progrès qu'elle a faits depuis, entre les mains des deux Jussieu, des Adanson, des Lamarck, des Ventenat, des Decandolle, etc. Le système sexuel avait principalement occupé sa jeunesse, l'âge et la réflexion le ramenèrent à la méthode naturelle. Il en sentit tout le charme, toute la supériorité, et l'étude des familles fut le délassement de sa vieillesse. Il se plaisait à faire sur cet objet des leçons particulières à ses élèves les plus chers et les plus intimes. Empressons-nous de lui rendre une justice qu'on lui a trop souvent refusée, en affectant même d'oublier son nom parmi ceux des fondateurs de cette méthode, et reconnaissons qu'aucun point de vue essentiel en botanique ne lui avait entièrement échappé.

Une seule réflexion suffit pour faire apprécier le point où Linné porta la botanique par ses travaux : c'est que la physiologie végétale et la composition des familles sont les seules parties de la science qui ayent fait depuis lui des progrès réels. L'instabilité que des idées exagérées de précision ont fini par introduire dans la circonscription des genres et des espèces et dans la langue descriptive, est la preuve incontestable que ces parties sont loin d'avoir rien gagné. La nomenclature linnéenne n'est-elle pas encore, en quelque sorte, le seul lien qui unit les nomenclatures sans accord des modernes? Dans les inutiles et incohérentes additions faites chaque jour à la terminologie, presque rien n'est devenu d'un usage universel. On ne s'entend que sur les termes employés par Linné. Hors de là chacun a les siens. La langue d'un pays ne peut être que celle que tout le monde y parle.

Si à certains égards nous avons vu plus loin que Linné, profitons-en sans orgueil. N'avions-nous pas, comme il l'a dit énergiquement lui-même (*Syst. nat. miner. Præf.*) l'avantage d'être montés sur ses épaules?

Ce furent le système et les écrits de Linné bientôt traduits ou imités dans toutes les langues, qui rendirent la botanique accessible, facile, aimable, et qui en répandirent si généralement le goût, même parmi le sexe que la nature semble avoir fait, bien moins pour étudier sérieusement les fleurs, que pour faire comme elles l'ornement de la terre.

Dans cette longue série de travaux, il n'en est aucun qui, seul, n'eût suffi pour fonder une réputation durable; tous ensemble ne sont cependant qu'une partie des titres de Linné. Ce qu'il a fait pour les végétaux, il l'a fait également pour les deux autres règnes de la nature. Le premier, il conçut la vaste pensée d'enchaîner dans un ordre systématique toutes les parties de la création; le premier, il osa entreprendre de classer, de décrire tous les êtres connus, d'en offrir un tableau méthodique, où chacun, au milieu de cette multitude infinie, pût être reconnu à ses traits distinctifs (*Systema naturæ*).

Avant lui, quelques parties du règne animal et le règne minéral tout entier n'avaient jamais été régulièrement distribués en genres fondés sur des caractères positifs. Si, par rapport au dernier, son travail laissa beaucoup à désirer, ses classifications zoologiques peuvent être considérées comme l'origine, et en grande partie la base de celles qu'on suit encore aujourd'hui. Plusieurs n'ont subi que peu de modifications importantes. Il créa la langue et la nomenclature de toutes les branches de l'histoire naturelle.

Dans divers autres ouvrages (*Hortus cliffortianus*, *Hortus upsaliensis*, *Bibliotheca botanica*, *Critica botanica*, *Fauna suecica*, *Amœnitates academicæ*, etc.), tour à tour naturaliste, médecin, économiste, érudit, Linné se montre toujours également au-dessus de la foule des écrivains, toujours philosophe, toujours lui-même.

L'histoire qu'il a publiée de plusieurs de ses voyages, par l'exactitude, par la variété des observations, par l'intérêt qu'il sait donner aux moindres événemens, peut servir de modèle en ce genre. C'est surtout depuis lui que les voyages sont devenus savans et solidement instructifs; les conseils qu'il donne au voyageur, dans une dissertation des Aménités (*Instructio peregrinatoris*), peuvent être comptés au nombre des causes de ce changement.

§. III. — *Travaux de Linné sur la médecine.* — Linné ne s'est point élevé comme médecin à la même hauteur que comme naturaliste. Ses ouvrages en ce genre portent néanmoins, comme



tout ce qu'il a produit, l'empreinte d'un esprit profond et original, et n'ont pas été inutiles au progrès de la science.

Appelé à professer la médecine à Upsal, il n'eût probablement pas manqué, guidé par l'esprit systématique qui lui était particulier, de ranger les maladies d'une manière analogue à celle qu'il avait suivie pour tous les corps naturels, quand même il n'eût pas été précédé dans cette entreprise par Sauvages. Il modifia (*Genera morborum*), il essaya de perfectionner la classification du professeur de Montpellier. Sans doute, cette application de la méthode de l'histoire naturelle aux maladies, est un moyen utile d'en faciliter la connaissance; mais le médecin observateur se gardera d'attacher trop d'importance à ces arrangemens, toujours plus ou moins artificiels. Peut-on espérer, d'après des caractères constans, de distribuer jamais les maladies, qui ne sont que des modifications extrêmement variables, et le plus souvent passagères, des corps, dans un ordre aussi sévère, aussi exact que les corps eux-mêmes?

Linné partage les maladies en onze classes: *exanthematici*, les fièvres éruptives; *critici*, les fièvres proprement dites; *phlogistici*, les inflammations; *dolores*, les douleurs; *mentales*, les maladies mentales; *quietales*, les maladies avec diminution du mouvement ou affaiblissement des sens; *motorii*, les maladies accompagnées de mouvemens involontaires; *supressorii*, les maladies accompagnées de suffocation ou de la suppression de quelque sécrétion; *evacuatorii*, les flux; *deformes*, les maladies qui amènent la difformité du corps; *vicia*, les maladies externes.

Si quelques-unes de ces classes sont assez naturelles, plusieurs autres, et surtout la dernière, n'offrent qu'un assemblage d'affections sans rapports.

Le nombre des genres de maladies admis par Linné, et qu'il caractérise par leurs symptômes les plus essentiels, s'élève à trois cent vingt cinq. Il mérite, comme Sauvages, le reproche d'avoir érigé en maladies une foule de symptômes, et c'est un des services rendus à la médecine par Cullen, que d'avoir réduit de plus de moitié le nombre de ces genres.

Sa théorie médicale est d'une singularité remarquable. (*Ibid.* et *Clavis medicinæ*).

Il conçoit le corps humain comme composé de deux parties: l'une *cérébroso-medullaire*, qui, par ses prolongemens, forme le *système nerveux*; l'autre, *corticale* ou *vitale*, qui comprend le *système vasculaire* et contient les fluides.

A la première de ces deux parties appartiennent essentiellement la vie et le sentiment. Elle tire sa nourriture de la partie la plus subtile des fluides que lui transmet le système vascu-

laire. Un principe électrique, qu'elle puise par la respiration, lui donne le mouvement.

Les fluides peuvent être viciés par des principes acescens ou par des fermens putrides. Les premiers, agissant sur les *fluides séreux*, occasionent les fièvres critiques; les autres, agissant sur le sang, causent les maladies phlogistiques.

Les maladies exanthématiques proviennent d'une cause externe, désignée sous le nom de *contagion*, et qui ne consiste que dans des animalcules invisibles. Linné attribue à cette cause même la dysenterie.

Les pertes qu'un mouvement continuel fait sans cesse éprouver à la partie corticale sont réparées par les alimens. Les défauts de régime sont la principale cause des maladies de ce système.

Les médicamens sapides agissent particulièrement sur la partie corticale; les médicamens odorans, sur la partie médullaire.

Dans la thèse qu'il soutint en prenant ses degrés, il attribue la cause de ces maladies à l'usage des eaux stagnantes et imprégnées de parties argileuses. Il paraît qu'il ne tint pas dans la suite à cette opinion.

Ses principes sur l'allaitement maternel se trouvent dans la dissertation intitulée : *Nutrix noverca*. Tous les argumens propres à engager les mères à nourrir elles-mêmes leurs enfans y sont rassemblés, avec quelques observations sur les maladies du premier âge.

Ses opinions sur différens sujets de médecine, toujours ingénieuses lors même qu'elles manquent d'exactitude, sont répandues dans plusieurs mémoires du précieux recueil des Aménités académiques.

La méthode et la brièveté distinguent surtout la matière médicale de Linné de toutes celles qui existaient alors; mais la précision qu'il s'est trop imposée rend cet ouvrage moins instructif qu'il n'aurait pu l'être. L'article des propriétés et des usages des médicamens y est surtout traité d'une manière trop vague et trop peu développée pour être d'une véritable utilité au praticien. Bergius et Peyrilhe, dans des ouvrages reçus depuis avec faveur, n'ont fait cependant qu'étendre le plan de celui de Linné.

Plusieurs dissertations des Aménités offrent sur divers points de matière médicale des notions plus détaillées, plus instructives.

Linné a surtout fait connaître aux médecins la nécessité de déterminer avec soin les substances qu'ils emploient, et en a fait connaître exactement plusieurs nouvelles ou jusqu'alors mal déterminées.

Il sentit un des premiers la nécessité de porter plus de critique qu'on ne le faisait communément dans l'étude de la matière médicale. C'est l'objet du mémoire intitulé : *Censura simplicium*, où sont indiqués beaucoup de médicamens qu'il lui paraît convenable de bannir de la médecine, et d'autres qu'il juge mériter d'y être introduits.

Il regardait la fraise comme un remède efficace contre la goutte, dont il prétendait s'être guéri plusieurs fois par l'usage presque exclusif de cet aliment. Il est probable que l'agrément du remède lui fit illusion sur ses effets.

Il paraît qu'il avait écrit sur l'hygiène et la diététique quelques ouvrages qui n'ont point été publiés. Il s'était particulièrement attaché à cette partie de la médecine. *In his meæ deliciæ*, dit-il, *in his plura collegi, quam, quod novi, alius ullus.* Un assez grand nombre de dissertations des Aménités offrent la preuve de son goût pour les recherches de ce genre.

§. IV. — *Caractère des écrits de Linné.* — Aucun homme, peut-être, n'offrit un plus heureux assemblage, un plus parfait accord de l'esprit des grandes vues et de celui des détails, de l'esprit d'observation qui recueille les faits, et de celui qui en saisit les rapports les plus déliés. En lui accordant au degré le plus éminent l'esprit d'ordre et de méthode, la nature ne lui refusa pas, comme cela arrive si souvent, les dons brillans de l'imagination. Cette dernière qualité étincelle à chaque instant dans ses écrits, au travers des entraves de la précision systématique, et malgré le laconisme sévère dont il semble s'être fait la loi. Un mot, une idée gracieuse font sourire l'esprit là où l'on n'attendait qu'une froide analyse, qu'une sèche description. Une allusion aimable et riante, rapidement indiquée, donne un charme imprévu aux détails qui en paraissaient le moins susceptibles. Plus cet éclair est fugitif, plus l'effet en est piquant. Qu'il dise ou non des choses nouvelles, la forme sous laquelle il les présente est toujours neuve, originale; c'est toujours la plus propre à frapper vivement l'esprit.

Contemple-t-il l'empire de Flore; il se plaît à en voir les princes dans les palmiers, fiers de leur couronne de feuillage; les nobles, dans les lys décorés de si riches couleurs; le peuple, qui fait la force des états, dans les graminées utiles, mais sans parure et sans gloire, et qui pullulent sous le pied qui les foule.

Semblable à l'insecte parfait, dont elle rappelle quelquefois la forme et les nuances, la fleur se dégage des vertes enveloppes qui lui servaient de larve, pour célébrer la fête de l'hymen. La corolle est un lit nuptial brillant de pourpre, d'azur et d'or; l'étamine, un fidèle époux, et le pistil une pudique épouse, qu'on ne voit que rarement séparés.

Les végétaux, fatigués de l'ardeur du jour, s'abandonnent la nuit, en repliant diversement leurs feuilles, au sommeil, comme les animaux.

Les campagnes et les jardins nous offrent l'Horloge et le Calendrier de Flore; des fleurs, en s'ouvrant ou se fermant, nous annoncent les heures du jour; des fleurs, en s'épanouissant, indiquent au cultivateur actif l'époque de ses divers travaux.

C'est sous l'emblème ingénieux du développement d'une plante, que Linné trace en racourci l'histoire des progrès de la botanique.

Mais veut-il peindre à grands traits l'ensemble de la nature, le spectacle de l'univers, son style alors s'aggrandit, et devient sublime comme son sujet. En lisant l'introduction du Système de la nature, on se demande avec surprise comment un si vaste tableau peut être compris dans un cadre si étroit, tant de hautes pensées dans si peu de mots.

Personne n'a mieux senti que Linné l'immensité de la science et la nécessité de la resserrer pour la rendre plus substantielle. Avec quel art, avec quelle singulière précision il nous montre tout l'homme physique, tout l'homme moral en quelques pages. Il n'a laissé à personne ce secret de faire en peu de lignes des livres entiers.

Il donna le premier modèle de cette perfection, de cette sorte d'élégance du style descriptif, qui consiste principalement dans la brièveté, et dans un arrangement de mots tel que l'impression qui en résulte se rapproche autant qu'il se peut, par sa rapidité et sa netteté, de celle que produirait la présence de l'objet lui-même.

Quoiqu'il se soit surtout appliqué à classer, à décrire les êtres, une foule de mémoires des Aménités prouvent que Linné n'eût pas été moins capable d'écrire leur histoire. Il n'existe point d'ouvrage où les faits les plus curieux de l'histoire naturelle soient présentés avec plus d'intérêt, liés avec plus d'art, que dans la belle dissertation de ce recueil intitulée : *OEconomia naturæ*.

M. Sprengel ne voit qu'Aristote à qui l'on puisse comparer Linné. S'il n'eut pas l'universalité du philosophe grec, il n'en eut pas non plus l'aride et invariable austérité. On l'a souvent aussi comparé à notre Buffon, rival d'un génie également puissant, mais d'une trempe toute différente, auquel on peut lui reprocher de n'avoir pas su rendre justice. Observateur plus attentif, Linné connut mieux la nature dans toutes ses parties, pénétra plus avant dans ses détails, lui déroba plus de secrets; mais pour en tracer le tableau, il n'eut ni le pinceau facile et

hardi, ni la manière en même temps simple et fière, ni les brillantes couleurs de Buffon. L'un fut l'interprète, l'autre le peintre de la nature.

Au milieu des progrès incontestables que la botanique et l'histoire naturelle en général ont faits depuis Linné, osons reconnaître les abus qui s'y sont introduits sous plusieurs rapports, abus qu'il avait cherché à prévenir par des règles fondées sur la plus saine logique, et trop négligées par la plupart des naturalistes modernes. Où s'arrêteront le goût des distinctions minutieuses et du néologisme, l'instabilité chaque jour croissante de la nomenclature et de la terminologie, et l'accumulation monstrueuse des synonymes, qui en est le résultat inévitable? Quand Linné entreprit de réformer la science, le défaut d'accord n'était pas plus grand, et le nombre infiniment moindre des êtres connus alors rendait ce défaut moins accablant. Si le travail de Linné sur les genres et les espèces demande, avec quelques resserremens, beaucoup d'additions exigées par les découvertes postérieures, il n'en est pas moins encore le seul qui puisse être choisi pour point de départ, qui puisse faire la base d'une réforme, tacitement désirée par ceux même qui travaillent chaque jour à la rendre plus nécessaire.

Quel homme doué de l'ascendant du génie, investi de l'autorité d'un grand nom, viendra fixer enfin un terme à ce désordre trop réel, réunir en faisceau des traits épars de lumière, séparer avec un goût sûr les véritables acquisitions de celles qui ne sont qu'apparentes, simplifier la science, la rendre plus solide en lui traçant de sages limites? Je l'ignore. En attendant, étudions avec soin les écrits de celui qui déjà sut une fois porter la lumière, ramener l'ordre, commander l'accord, établir dans l'étude de la nature cette heureuse uniformité que nous osons à peine espérer de revoir. Souvenons-nous des sages principes qu'il a posés sur tant de points; profitons même de ses erreurs; ne nous écartons pas de son admirable précision descriptive au moment où le nombre si multiplié des êtres la rend plus nécessaire que jamais; séduits par l'amour de nouveautés trop souvent vaines et illusoires, ne dédaignons pas de marcher sur ses traces, n'abandonnons pas légèrement la route qui l'a conduit si près du but; aggrandissons, perfectionnons, ne renversons pas. Pénétrons-nous surtout de cet esprit des sciences naturelles que nul homme ne posséda dans un degré plus éminent.

On a souvent répété, d'après Quintilien, que c'était avoir déjà profité dans l'étude de l'éloquence, que de se plaire à la lecture de Cicéron. Je ne crains pas de dire de même que c'est beaucoup en histoire naturelle que de sentir le mérite des écrits



de Linné, dont il nous reste à présenter l'énumération bibliographique.

Systema naturæ, sive regna tria naturæ systematicè proposita, per classes, ordines, genera et species. Leyde, 1735, in-fol.

Cette première édition, aujourd'hui fort rare, n'a que douze pages, et n'est que l'esquisse des suivantes. Elle fut publiée par les soins de Jean-François Gronovius et d'Isaac Lawson. Jean Lange l'a réimprimée (Halle, 1740, in-4°. oblong), en y ajoutant les noms allemands aux latins.

On compte douze éditions successives du *Systema naturæ*, publiées du vivant de Linné, mais dans le nombre desquelles quatre seulement, imprimées à Stockholm, ont subi des changemens. Ce sont celle de 1740 (*seconde*), in-8°. de quatre-vingts pages, donnant déjà les caractères génériques des animaux; celle de 1748 (*sixième*), in-8°. de deux cent trente-deux pages, avec huit planches, dans laquelle on trouve pour la première fois les caractères des genres de plantes et ceux des espèces animales et minérales; celle de 1758-1759 (*dixième*), 3 vol. in-8°., à laquelle sont ajoutés les synonymes dans le règne animal, et les espèces dans le règne végétal; enfin celle de 1766-1768 (*douzième*), 4 vol. in-8°.

Les sept autres ne sont que des réimpressions de ces quatre dernières; ainsi celle de 1740, l'a été par Bernard de Jussieu (Paris, 1744, in-8°) et M.-G. Agnethler (Halle, 1747, in-8°.), qui ont substitué aux noms suédois, le premier les noms français, et le second les noms allemands. Celle de 1748 l'a été (Leipzick, 1748, in-8°) avec addition des noms allemands; elle a été traduite en suédois (Stockholm, 1753, in-8°.) par J.-J. Hartmann et H. Moeller; Gronovius le jeune l'a aussi publiée, avec peu d'additions sur le règne animal, et les dénominations françaises (Leyde, 1756, in-8°.); son travail a été réimprimé (Lucques, 1758, in-8°.) avec les *Fundamenta botanica* et les *Sponsalia plantarum.* Celle de 1758 l'a été à Halle (1760, 2 vol. in-8°.) avec une préface de J.-J. Lange, puis à Leipzick (1762, in-8°.) avec beaucoup de fautes, quoique Linné lui-même comptât cette réimpression pour la onzième édition; plus tard à La Haye (1765, in-fol.), avec de mauvaises planches; enfin celle de 1766 l'a été à Vienne (1767-1770, 3 vol. in-8°.), et à Halle (1770, in-8°.).

Cet ouvrage a été traduit en hollandais par F. Houttoyn, Amsterdam, P. I, vol. I-XVIII, 1761-1773; P. II, vol. I-XIII, 1774-1780, in-8°. - en allemand par P.-L.-S. Mueller, Oelhafen et G.-G.-F. Panzer, Nuremberg, 1773-1775, et 1796-1809, 11 vol in-8°. - en anglais par G. Turton, Londres, 1806, 7 vol. in-8°.

La treizième édition est due à J.-F. Gmelin (Leipzick, 1788-1793, 10 vol. in-8°.). Cette édition, réimprimée à Lyon (1789-1796, in-8°.), et ailleurs, est considérablement augmentée, mais déparée par beaucoup d'inexactitudes. Ce n'est plus en grande partie le travail de Linné: la partie minéralogique est la plus estimée.

La partie botanique du *Systema naturæ* compte aussi plusieurs éditions qui lui sont propres. Jean-André Murray en a donné deux à Gœttingue, l'une en 1774, l'autre en 1784, toutes deux in-8°. sous le titre de: *Systema vegetabilium*, et avec la désignation de 13e et de 14e édit. Scannagata a réimprimé celle-ci à Pavie, mais en négligeant les espèces. La réimpression de Gœttingue (1797, in-8°.), quoique portant le titre de 15e édition, n'offre aucun changement. On en doit une édition à J.-J. Reichard (Francfort-sur-le-Mein, 1779-1780, 4 vol. in-8°.). Il en a paru une à Paris (1798, in-8°.); c'est le second volume du *Systema naturæ*, augmenté et corrigé d'après les notes de Linné confiées à Murray.

Enfin, nous en devons une, intitulée, avec juste raison, la 15e, à C.-H. Persoon (Gœttingue, 1797, in-8°.), et une tonte récente à J.-J. Roemer et J.-A. Schultes (Stuttgard, 1817-1820, 6 vol. in-8°.). Le *Systema vegetabilium* a été traduit en allemand par G.-F. Christmann et G.-W.-F. Panzer (Nuremberg, 1777-1788, 14 vol. in-8°.); en français (Paris, an VII, in-8°.) par Jolicler, assez mal, et d'après l'édition de Murray; en espagnol par A. Palau y Verdeja, Madrid, 1784-1789, 9 vol. in-8°. J. Beckmann a donné un court extrait du *Systema naturæ* tout entier (Gœttingue, 1772, 2 vol. in-8°.), où le règne végétal occupe le second volume; et J.-E. Gilibert a publié, sous le titre de *Systema plantarum Europæ* (Lyon, 1785-1787, 6 vol. in-8°.), le recueil de tout ce qui se rapporte aux plantes d'Europe dans les différens ouvrages de Linné.

Hypothesis nova de febrium intermittentium causâ. Hardervyk, 1735, in-4°.

Fundamenta botanica quæ, majorum operum prodromi instar, theoriam scientiæ botanicæ per breves aphorismos tradunt. Amsterdam, 1736, in-8°. - Stockholm, 1740, in-8°. - Abo, 1740, in-4°. - Leyde, 1741, in-8°. - Paris, 1744, in-8°. - Halle, 1747, in-8°. - Lucques, 1758, in-8°. - Paris, 1774, in-8°.

Bibliotheca botanica recensens libros plus mille de plantis huousque editos, secundum systema auctoris naturale, ordines, genera et species dispositos, additis editionis loco, tempore, formâ, linguâ. Amsterdam, 1736, in-8°. - Halle, 1747, in-8°. - Amsterdam, 1751, in-8°.

Musa Cliffortiana. Leyde, 1736, in-4°.

Hortus Cliffortianus plantas exhibens, quas in hortis tam vivis quam siccis Hartecampi in Hollandiâ coluit G. Cliffort, reductis varietatibus ad species, speciebus ad genera, generibus ad classes, adjectis locis plantarum naturalibus, differentiisque specierum. Amsterdam, 1737, in-fol.

Viridarium Cliffortianum. Amsterdam, 1737, in-8°.

Flora lapponica. Amsterdam, 1737, in-8°. - *Ibid*. 1747, in-8°. - Londres, 1792, in-8°. par J.-E. Smith.

Genera plantarum, eorumque characteres naturales, secundùm numerum, figuram, situm, proportionem omnium fructificationis partium. Leyde, 1737, in-8°. (935 genres). - *Ibid*. 1742, in-8°. (1021 genres). - Paris, 1743, in-8°., mauvaise réimpression de la précédente, que Linné comptait toutefois pour une troisième édition. - Halle, 1752, in-8°. par C.-D. Strumpff (1090 genres). - Stockholm, 1754, in-8°. (1105 genres). - *Ibid*. 1764, in-8°. (1239 genres). - Vienne, 1764, in-8°. - *Ibid*. 1767, in-8°.; réimpression, aussi bien que la précédente, de celle de Stockholm, 1764. - Francfort, 1778, in-8°., par J.-J. Reichard. - *Ibid*. 1789-1791, 2 vol. in-8°.. par J.-C.-D. Schreber (1767 genres). - Vienne, 1791, in-8°., par Th. Haenke. - Trad. en allemand par J.-J. Planer, Gotha, 1774-1785, 2 vol. in-8°.

Corollarium generum plantarum. Leyde, 1737, in-8°.

Methodus sexualis. Leyde, 1737, in-8°.

Avec le précédent.

Critica botanica in quâ nomina plantarum generica, specifica et variantia examini subjiciuntur. Leyde, 1737, in-8°. - Lyon, 1787, in-8°. par Gilibert.

Classes plantarum, seu systemata plantarum omnia, à fructificatione desumpta, quorum XVI universalia, XIII particularia, compendiosè proposita secundum classes, ordines, et nomina generica, cum clave cujusvis methodi et synonymis genericis. Leyde, 1738, in-8°. - Halle, 1747, in-8°.

P. Artedi ichthyologia, seu opera omnia de piscibus, scilicet biblio-

theca ichthyologica, genera piscium, synonyma specierum et descriptiones; omnia in hoc genere perfectiora quam unteà ulla. Leyde, 1738, in-8°. - Gripswald, 1788-1791, 3 vol. in-4°, par J.-J. Wahlbaum. - Francfort et Léipzick, 1789, in-4°. par J.-G. Schneider.

Tal om merkwaerdigheten uti Insecterne. Stockholm, 1739, in-8°. - *Ibid.* 1747, in-8°. - *Ibid.* 1752, in-8°. -Trad. en hollandais, Leyde, 1741, in-8°. - en latin par Abraham Bueck, Paris, 1743, in-8°.

Oratio quâ peregrinationum intrà patriam asseritur necessitas. Upsal, 1742, in-4°. - Leyde, 1743, in-8°.

Betula nana : Resp. Laur.-M. Klase. Upsal, 1743, in-8°.

Ficus, ejusque historia naturalis et medica : Resp. C. Hegardt. Upsal, 1744, in-8°.

Peloria : Resp. D. Rudberg. Upsal, 1744, in-8°.

Oratio de telluris habitabilis incremento. Leyde, 1744, in-8°.

Corallia baltica : Resp. H. Fougt. Upsal, 1745, in-8°.

Amphibia gyllenborgiana : Resp. B.-R. Hast. Upsal, 1745, in-8°.

Plantæ Martino-Burserianæ explicatæ : Resp. R. Martin. Upsal, 1745, in-8°.

Hortus Upsaliensis : Resp. S. Naucler. Upsal, 1745, in-8°.

Passiflora : Resp. J.-G. Hallman. Upsal, 1745, in-8°.

Anandria : Resp. E.-Z. Tursen. Upsal, 1745, in-8°.

Acrostichum : Resp. J.-B. Heiligtag. Upsal, 1745, in-8°.

Oelanska och Gothlanska Resa. Stockholm et Upsal, 1745, in-8°. - Trad. en allemand par J.-C.-D. Schreber, Halle, 1763, in-8°.

Flora suecica exhibens plantas per regnum Sueciæ crescentes, systematicè cum differentiis specierum, synonymis auctorum, nominibus incolarum, solo locorum, usu pharmacopœorum. Leyde, 1745, in-8°. - Stockholm, 1755, in-8°.

Fauna suecica, sistens animalia Sueciæ regni, mammalia, aves, amphibia, pisces, insecta, vermes, distributa per classes, ordines, genera et species. Stockholm, 1746, in-8°. - *Ibid.* 1761, in-8°. - Léipzick, 1800, in-8°. par A.-J. Retz.

Musæum Adolpho-Fridericianum : Resp. L. Balk. Upsal, 1746, in-8°.

Sponsalia plantarum : Resp. J.-G. Wahlbom. Upsal, 1746, in-8°.

Wastgœta resa af ricksens staenders besulning forraetad. Stockholm, 1746, in-8°. -Trad. en allemand par J.-C.-D. Schreber, Halle, 1765, in-8°.

Flora Zeylonica sistens plantas indicas Zeyloniæ insulæ, quæ olim 1740-1677 lectæ fuere à Paulo Hermanno, demum post 70 annos ab A. Gunthero orbi redditæ. Stockholm, 1747, in-8°. - Amsterdam et Léipzick, 1748, in-8°.

Vires plantarum : Resp. F. Hasselquist. Upsal, 1747, in-8°.

Nova plantarum genera : Resp. C.-M. Dassow. Upsal, 1747, in-8°.

Dissertatio de crystallorum generatione : Resp. M. Koehler. Upsal, 1747, in-8°.

Hortus Upsaliensis exhibens plantas exoticas, horto Upsaliensis Academiæ à C. Linnæo illatas ab anno 1742 in annum 1748, additis differentiis, synonymis, habitationibus, hospitiis, rariorumque descriptionibus. Stockholm, 1748, in-8°.

Surinamensia Grilliana : Resp. P. Sundius. Upsal, 1748, in-8°.

Flora œconomica : Resp. E. Aspelin. Upsal, 1748, in-8°.

Dissertatio de curiositate naturali : Resp. O. Soederberg. Upsal, 1748, in-8°.

Dissertatio de tæniâ : Resp. G. Dubois. Upsal, 1748, in-8°.

Œconomia naturæ : Resp. J.-J. Biberg. Upsal, 1749, in-8°.

Lignum colubrinum : Resp. J.-A. Darelius. Upsal, 1749, in-8°.

Dissertatio de generatione calculi : Resp. J.-O. Hagstroem. Upsal, 1749, in-8°.

Radix Senega : Resp. J. Kiernander. Upsal, 1749, in-8°.
Gemmæ arborum : Resp. P. Loefling. Upsal, 1749, in-8°.
Dissertatio de hæmorrhagiis uteri sub statu graviditatis : Resp. E.-E. Elff. Upsal, 1749, in-8°.
Pan Suecus : Resp. N.-L. Hesselgren. Upsal, 1749, in-8°.
Materia medica è regno vegetabili. Stockholm, 1749, in-8°. - Venise, 1762, in-8°.

Le Règne animal parut à Upsal (1750, in-4°.) et le Règne minéral aussi à Upsal (1752, in-4°.). Les trois parties ont été réunies par J.-C.-D. Schreber, sous le titre de *Materia medica per tria regna naturæ* (Léipziek et Erlangue, 1772, in-8°. - *Ibid.* 1787, in-8°.). La première des deux éditions de Schreber fut réimprimée à Vienne (1778, in-8°.).

Amœnitates academicæ, seu dissertationes variæ physicæ, medicæ, botanicæ, antehàc seorsim editæ, nunc collectæ et auctæ. Tome I, Léipzick, 1749. - Leyde, 1749, in-8°. par Camper; II, Stockholm, 1751. - *Ibid.* 1762; III, *Ibid.* 1756; IV, *Ibid.* 1760; V, *Ibid.* 1760; VI, *Ibid.* 1763; VII, *Ibid.* 1769. - Erlangue, 1785 - 1790, 10 vol. in-8°, par J.-C.-D. Schreber.

Recueil précieux de mémoires et de thèses soutenues sous la présidence de Linné, dont il donnait ordinairement le sujet à ses élèves, dont les matériaux étaient tirés de ses leçons ou fournis par lui, qu'il revit, en les publiant, de manière que la plupart portent évidemment l'empreinte de son esprit, et qu'on cite en général comme de lui. Il a paru deux extraits de ce recueil, intitulés; l'un : *Amœnitates selectæ ex Amœnitatibus academicis* (Gratz, 1764-1767, 3 vol. in-4°. par Léopold Biwald); l'autre : *Amœnitates selectæ* (Lyon, 1785, 2 vol. in-8°. par Gilibert). Il en a été traduit un choix en anglais par B. Stillingteet (Londres, 1759 et 1762, in-8°.).

Splachnum : Resp. L. Montin. Upsal, 1750, in-8°.
Semina muscorum detecta : Resp. P.-J. Bergius. Upsal, 1750, in-8°.
Plantæ rariores Camschatcenses : Resp. J.-F. Halenius. Upsal, 1750, in-8°.
Skaenska Resa Foerraetad 1749. Stockholm, 1751, in-8°. - Trad. en allemand par C.-E. Klein, Léipzick, 1756, in-8°.
Sapor medicamentorum : Resp. J. Rudberg. Upsal, 1751, in-8°.
Nova plantarum genera : Resp. L.-J. Chenon. Upsal, 1751, in-8°.
Plantæ hybridæ : Resp. J.-J. Haartman. Upsal, 1751, in-8°.
Philosophia botanica in quâ explicantur fundamenta botanica cum definitionibus partium, exemplis terminorum, observationibus rariorum, adjectis figuris. Stockholm, 1751, in-8°. - Vienne, 1755, in-8°. - *Ibid.* 1763, in-8°. - *Ibid.* 1770, in-8°. - Berlin, 1779, in-8°. par Gleditsch. - *Ibid.* 1790, in-8°. par C.-L. Willdenow. - Lyon, 1787, in-8°. par Gilibert. - Madrid, 1792, in-4°. par C.-G. Ortega. - Halle, 1809, in-8°. par K. Sprengel. - Trad. en français par F.-A. Quesné, Paris, 1788, in-8°. Traduction assez imparfaite quoiqu'estimable d'un livre presque intraduisible. - en espagnol par Antoine Capdevila, Madrid, 1771, in-8°. - en anglais par Hugh Rose, Londres, 1775, in-8°.; par C. Milne, Londres, 1772, in-4°.; *Ibid.* 1778, in-4°.
Obstacula medicinæ : Resp. J.-G. Beyersten. Upsal, 1752, in-8°.
Plantæ esculentæ patriæ : Resp. J. Hjorth. Upsal, 1752, in-8°.
Euphorbia, ejusque historia naturalis et medica : Resp. J. Wiman. Upsal, 1752, in-8°.
Materia medica è regno lapideo : Resp. J. Lindhult. Upsal, 1752, in-8°.
De morbis ex hyeme : Resp. S. Brodd. Upsal, 1752, in-8°.
Noctiluca marina : Resp. C.-F. Adler. Upsal, 1752, in-8°.
Odores medicamentorum : Resp. A. Wahlin. Upsal, 1752, in-8°.

Rhabarbarum : Resp. S. Ziervogel. Upsal, 1752, in-8°.
Quæstio historico-naturalis : Cui bono? soluta : Resp. C. Gedner. Upsal, 1752, in-8°.
Hospita insectorum flora : Resp. J.-G. Forsskahl. Upsal, 1752, in-8°.
Nutrix noverca : Resp. F. Lindberg. Upsal, 1752, in-8°.
Miracula insectorum : Resp. G.-E. Avelin. Upsal, 1752, in-8°.
Noxa insectorum : Resp. M.-A. Baeckner. Upsal, 1752, in-8°.
Vernatio arborum : Resp. H. Barck. Upsal, 1753, in-8°.
Incrementa botanices proximè prœterlapsi semiseculi : Resp. J. Bjuur. Upsal, 1753, in-8°.
Demonstrationes plantarum in horto Upsaliensi MDCCLIII : Resp. J.-C. Hojer. Upsal, 1753, in-8°.
Herbationes Upsalienses : Resp. A.-N. Fornander. Upsal, 1753, in-8°.
Instructio musei rerum naturalium : Resp. D. Hultman. Upsal, 1753, in-8°.
Plantæ officinales : Resp. N. Gahn. Upsal, 1753, in-8°.
Censura medicamentorum simplicium vegetabilium : Resp. G.-J. Carlbohm. Upsal, 1753, in-8°.
Cynographia : Resp. E.-M. Lindecrantz. Upsal, 1753, in-8°.
Stationes plantarum : Resp. A. Hedenberg. Upsal, 1753, in-8°.
Flora anglica : Resp. J.-O. Grufberg. Upsal, 1753, in-8°.
Herbarium Amboinense : Resp. O. Stickman. Upsal, 1753, in-8°.
Dissertatio de methodo investigandi vires medicamentorum chemica : Resp. L. Hjortzberg. Upsal, 1753, in-8°.
Consectaria electrico-medica : Resp. P. Zetzell. Upsal, 1753, in-8°.
Cervus Rheno : Resp. C.-F. Hoffberg. Upsal, 1753, in-8°.
Ovis : Resp. J. Palmaerus. Upsal, 1753, in-8°.
Dissertatio de mure indico : Resp. J.-J. Naumann. Upsal, 1753, in-8°.
Horticultura academica : Resp. J.-G. Wollrath. Upsal, 1753, in-8°.
Chinensia Lagerstroemiana : Resp. J.-L. Odhelius. Upsal, 1753, in-8°.
Species plantarum exhibens plantas ritè cognitas, ad genera relatas, cum differentiis specificis, nominibus trivialibus, synonymis selectis, locis natalibus, secundum systema sexuale digestas. Stockholm, 1753, 2 vol. in-8°. - Florence, 1756, in-8°. par L. Manetti. - Stockholm, 1762-1763, 2 vol. in-8°. - Vienne, 1764, 2 vol. in-8°. - Berlin, 1797-1810, 5 vol. in-8°. divisés en dix parties par C.-L. Willdenow.
Museum Tessinianum. Stockholm, 1753, in-fol.
Museum regis Adolphi-Friderici ; in quo animalia rariora, imprimis exotica, quadrupedia, aves, amphibia, pisces, insecta, vermes describuntur et determinantur. Stockholm, 1754, in-fol.
Centuria I plantarum : Resp. A.-D. Juslenius. Upsal, 1755, in-8°.
Centuria II plantarum : Resp. E. Torner. Upsal, 1755, in-8°.
Metamorphosis plantarum : Resp. N.-E. Dahlberg. Upsal, 1755, in-8°.
Somnus plantarum : Resp. P. Bremer. Upsal, 1755, in-8°.
Fungus melitensis : Resp. J. Pfeiffer. Upsal, 1755, in-8°.
Flora palestina : Resp. B.-J. Strand. Upsal, 1756, in-8°.
Flora alpina : Resp. N.-N. Amann. Upsal, 1756, in-8°.
Elementa botanica. Upsal, 1756, in-8°. par Solander.
Calendarium Floræ : Resp. A.-M. Berger. Upsal, 1756, in-8°.
Dissertatio de pulsu intermittente : Resp. A. Wahlin. Upsal, 1756, in-8°.
Flora Monspeliensis : Resp. T.-E. Nathhorst. Upsal, 1756, in-8°.
Fundamenta valetudinis : Resp. P. Engstrœm. Upsal, 1756, in-8°.
Specifica Canadensium : Resp. J. von Coelln. Upsal, 1756, in-8°.
Dissertatio de acetariis : Resp. H. von der Burg. Upsal, 1756, in-8°.
Dissertatio de phalænâ bombyce : Resp. J. Lyman. Upsal, 1756, in-8°.
Migrationes avium : Resp. C.-D. Ekmarck. Upsal, 1757, in-8°.

Morbi expeditionis classica MDCCLVI : Resp. P. Bierchen. Upsal, 1757, in-8°.
Febris Upsaliensis : Resp. A. Bostrœm. Upsal, 1757, in-8°.
Prodromus Floræ danicæ : Resp. G.-T. Holm. Upsal, 1757, in-8°.
Dissertatio de pane diætetico : Resp. J. Svensson. Upsal, 1757, in-8°.
Dissertatio de naturâ pelagi : Resp. J.-H. Hager. Upsal, 1757, in-8°.
Buxbaumia : Resp. A.-R. Martin. Upsal, 1757, in-8°.
Exanthemata viva : Resp. J.-C. Nyander. Upsal, 1757, in-8°.
Dissertatio de transmutatione frumentorum : Resp. B. Hornborg. Upsal, 1757, in-8°.
Culina mutata : Resp. M.-G. Oesterman. Upsal, 1757, in-8°.
Hasselquistii iter Palœstinum, ella resa til heliga landet. Stockholm, 1758, in-8°.
Lœfflingii iter Hispanicum, eller resa til Spanska lænderna. Stockholm, 1758, in-8°.
Spigelia anthelmia : Resp. J.-G. Colliander. Upsal, 1758, in-8°.
Dissertatio de cortice peruviano : Resp. J.-C.-P. Petersen. P. I, Upsal, 1758; II, Gripswald, 1763, in-8°.
Frutetum suecicum : Resp. D.-M. Virgander. Upsal, 1758, in-8°.
Medicamenta graveolentia : Resp. J.-T. Fagraeus. Upsal, 1758, in-8°.
Pandora insectorum : Resp. E.-O. Rydbeck. Upsal, 1758, in-8°.
Senium salomoneum : Resp. J. Pilgren. Upsal, 1759, in-8°.
Auctores botanici : Resp. A. Loo. Upsal, 1759, in-8°.
Instructio peregrinatoris : Resp. E.-A. Nordblad. Upsal, 1759, in-8°.
Plantæ tinctoriæ : Resp. E. Joerlin. Upsal, 1759, in-8°.
Animalia composita : Resp. A. Baeck. Upsal, 1759, in-8°.
Flora capensis : Resp. C.-H. Waennmann. Upsal, 1759, in-8°.
Ambrosiaca : Resp. J. Hideen. Upsal, 1759, in-8°.
Arboretum suecicum : Resp. D.-D. Pontin. Upsal, 1759, in-8°.
Plantarum Jamaïcensium pugillus : Resp. G. Elmgren. Upsal, 1759, in-8°.
Generatio morborum : Resp. J. Schroeder. Upsal, 1759, in-8°.
Generatio ambigena : Resp. C.-L. Ramstroem. Upsal, 1759, in-8°.
Flora Jamaïcensis : Resp. C.-G. Sandmark. Upsal, 1759, in-8°.
Aër habitabilis : Resp. J.-V. Siefvert. Upsal, 1759, in-8°.
Nomenclator botanicus : Resp. B. Berzelius. Upsal, 1759, in-8°.
Dissertatio de pinguedine animali : Resp. J. Lindh. Upsal, 1759, in-8°.
Politia naturæ : Resp. H.-C.-D. Wilcke. Upsal, 1760, in-8°.
Theses medicæ : Resp. J.-C.-D. Schreber. Upsal, 1760, in-8°.
Anthropomorpha : Resp C.-E. Hoppius. Upsal, 1760, in-8°.
Flora Belgica : Resp. C.-F. Rosenthal. Upsal, 1760, in-8°.
Macellum olitorium : Resp. P. Jerlin. Upsal, 1760, in-8°.
Prolepsis plantarum : Resp. H. Ullmark. Upsal, 1760, in-8°.
Plantæ rariores Africanæ : Resp. J. Printz. Upsal, 1760, in-8°.
Disquisitio quæstionis ab academiâ imperiali scientiarum Petropolitanâ in annum 1759 pro præmio propositæ : sexum plantarum argumentis et experimentis novis præter adhuc jam cognita corroborare vel impugnare. St.-Pétersbourg, 1760, in-4°. - Trad. en anglais par J.-E. Smith, Londres, 1786, in-8°.
Diæta acidularis : Resp. E. Vigelius. Upsal, 1761, in-8°.
Inebriantia : Resp. O.-R. Alander. Upsal, 1761, in-8°.
Potus coffeæ : Resp. H. Sparschach. Upsal, 1761, in-8°.
Morsura serpentum : Resp. J.-G. Acrell. Upsal, 1762, in-8°.
Termini botanici : Resp. J. Elmgren. Upsal, 1762, in 8°. -Edimbourg, 1764, in-8°. - Leipzick, 1767, in-8°. - Hambourg, 1781, in-8°. -Erlangue, 1789, in-8°.
Planta alstrœmeria : Resp. J.-P. Falck. Upsal, 1762, in-8°.-

Nectaria florum : Resp. B.-M. Hall. Upsal, 1762, in-8°.
Fundamentum fructificationis : Resp. J.-M. Graeberg. Upsal, 1762, in-8°.
Dissertatio de meloë vesicatorio : Resp. C.-A. Lenaeus. Upsal, 1762, in 8°.
Reformatio botanices : Resp J.-M. Reftelius. Upsal, 1762, in 8°.
Genera morborum. Upsal, 1763, in-8°. - Hambourg et Gustrow, 1773, in 8°. par J.-C. Kersten. - Montpellier, 1787, in-4°. par Gouan.
Dissertatio de raphaniâ : Resp. G. Rothman. Upsal, 1763, in-8°.
Fructus esculenti : Resp. J. Salberg. Upsal, 1763, in-8°.
Lignum quassiæ : Resp. C.-M. Blom. Upsal, 1763, in-8°.
Centuria insectorum rariorum : Resp. B. Johansson. Upsal, 1763, in-8°.
Dissertatio de prolepsi plantarum : Resp. J.-J. Ferber. Upsal, 1763, in-8°.
Motus polychrestus : Resp. C. Lado. Upsal, 1763, in-4°.
Hortus culinaris : Resp. J.-C. Tengborg. Upsal, 1764, in-4°.
Spiritus frumenti : Resp. P. Bergius. Upsal, 1764, in-8°.
Dissertatio de diætâ per scalam ætâtis humanæ observandâ : Resp. D.-J. Ohrqvist. Upsal, 1764, in-8°.
Opobalsamum declaratum in dissertatione medicâ : Resp. G. Lemoine. Upsal, 1764, in-8°.
Museum S. R. M. Ludovicæ Ulricæ, Reginæ Suecorum, etc., in quo animalia rariora, exotica, imprimis insecta et conchylia describuntur et determinantur, prodromi instar editum. Stockholm, 1764, in-8°.
Dissertatio de hirudine : Resp. D. Weser. Upsal, 1765, in-8°.
Fundamenta ornithologica : Resp. A.-P. Bacekman. Upsal, 1765, in-8°.
Circâ fervidorum et gelidorum usum parænesis : Resp. C. Ribe. Upsal, 1765, in-8°.
Morbi artificum : Resp. N Skragge. Upsal, 1765, in-8°.
Dissertatio de leprâ : Resp. J. Uddmnn. Upsal, 1765, in-8°.
Dissertatio de potu chocolatæ : Resp. A. Hoffman. Upsal, 1765, in-8°.
Potus theæ : Resp. P.-C. Tillaeus. Upsal, 1765, in-8°.
Purgantia indigena : Resp. P. Strandman. Upsal, 1766, in-8°.
Dissertatio demonstrans necessitatem promovendæ historiæ naturalis in Rossiâ : Resp. A. de Karamyschew. Upsal, 1766, in-8°.
Usus historiæ naturalis in vitâ communi : Resp. M. Aphonin. Upsal, 1766, in-8°.
Siren lacertina : Resp. A. Osterdam. Upsal, 1766, in-8°.
Dissertatio de effectu et curâ vitiorum diæteticorum generali : Resp. J.-G. Bergman. Upsal, 1766, in-8°.
Usus muscorum : Resp. A.-H. Berlin. Upsal, 1766, in-8°.
Clavis medicinæ. Upsal, 1766, in 8°.
Mundus invisibilis : Resp. J.-C. Roos. Upsal, 1767, in-8°.
Dissertatio de hæmoptysi : Resp. J.-M. Graeberg. Upsal, 1767, in-8°.
Dissertatio de venis resorbentibus : Resp. C.-P. Thunberg. Upsal, 1767, in-8°.
Fundamenta agrostographiæ : Resp. H. Gahn Upsal, 1767, in-8°.
Menthæ usus : Resp. C.-G. Laurin. Upsal, 1767, in-8°.
Fundamenta entomologiæ : Resp. A.-J. Bladh. Upsal, 1767, in-8°. - Londres, 1772, in-8°. par G. Curtis.
Metamorphosis humana : Resp. J.-A. Wadstroem. Upsal, 1767, in-8°.
Dissertatio de varietate ciborum : Resp. A.-F. Wedenberg. Upsal, 1767, in-8°.
Mantissa plantarum. Stockholm, 1767, in-8°.
Rariora Norvegiæ : Resp. H. Tonning. Upsal, 1768, in-8°.

Dissertatio de coloniis plantarum : Resp. J. Flygare. Upsal, 1768, in-8°.

Dissertatio de medico sui ipsius : Resp. J. Grysselius. Upsal, 1768, in-8°.

Dissertatio de morbis nautarum Indiæ : Resp. C.-H. Waenman. Upsal, 1768, in-8°.

Iter in Chinam : Resp. A. Sparrman. Upsal, 1768, in-8°.

Flora Akeroensis : Resp. C.-J. Luut. Upsal, 1769, in-8°.

Erica : Resp. J.-A. Dahlgren. Upsal, 1770, in-8°.

Mantissa altera, cum appendice regni animalis. Stockholm, 1771, in-8°.

Dulcamara : Resp. G. Hallenberg. Upsal, 1771, in-8°.

Pandora et flora Rybyensis : Resp. D.-H. Soederberg. Upsal, 1771, in-8°.

Fundamenta testaceologiæ : Resp. A. Murray. Upsal, 1771, in-8°.

Dissertatio de variâ febrium intermittentium curatione : Resp. P.-C. Tillaeus. Upsal, 1771, in-8°.

Respiratio diætetica : Resp. J. Ullholm. Upsal, 1772, in-8°.

Dissertatio de hæmorrhagiis ex plethorâ : Resp. E.-J.-M. ab Heidenstam. Upsal, 1772, in-8°.

Fraga vesca : Resp. S.-A. Hedin. Upsal, 1772, in-8°.

Observationes in materiam medicam : Resp. J. Lindwall. Upsal, 1772, in-8°.

Dissertatio de suturis vulnerum in genere : Resp. C.-E. Boecler. Upsal, 1772, in-8°.

Planta cimicifuga : Resp. J. Hornborg. Upsal, 1774, in-8°.

Esca avium domesticarum : Resp. P. Holmberger. Upsal, 1774, in-8°.

Dissertatio de maro : Resp. J.-A. Dahlgren. Upsal, 1774, in-8°.

Viola ipecacuanha : Resp. D. Wickman. Upsal, 1774, in-8°.

Plantæ Surinamenses : Resp. J. Alm. Upsal, 1775, in-8°.

Dissertatio de ledo palustri : Resp. J.-P. Westring. Upsal, 1775, in-8°.

Opium : Resp. G.-E. Georgii. Upsal, 1775, in-8°.

Dissertatio de scorbuto : Resp. E.-D. Salomon. Upsal, 1775, in-8°.

Medicamenta purgantia : Resp. J. Rotheram. Upsal, 1775, in-8°.

Dissertatio de perspiratione insensibili : Resp. N. Avellan. Upsal, 1775, in-8°.

Canones medici : Resp. S.-A. Hedin. Upsal, 1775, in-8°.

Dissertatio entomologica bigas insectorum sistens : Resp. A. Dahl. Upsal, 1775, in-8°.

Planta aphyteia : Resp. E. Acharius. Upsal, 1776, in-8°.

Hypericum : Resp. C.-N. Hellenius. Upsal, 1776, in-8°.

Prælectiones in ordines naturales plantarum. Hambourg, 1792, in-8°. par P.-D. Gisecke et Fabricius.

Collectio epistolarum, quas ad viros illustres et clarissimos scripsit Car. a Linné. Accedunt opuscula pro et contrà virum immortalem scripta, extra Sueciam rarissima. Hambourg, 1792, in-8°. par H.-L. Stoever.

Lachesis lapponica, or a tour in Lappland. Londres, 1811, in-8°. par J.-E. Smith. (A.-L. MARQUIS)

LINNÉ (CHARLES DE), fils du précédent, né en 1741, fut, très-jeune encore, adjoint, pour la chaire de botanique d'Upsal, à son père, qui lui confia le soin de publier la description, accompagnée de figures, de plusieurs plantes rares du jardin de cette ville. Après la mort du célèbre Linné, son fils lui succéda, ainsi que comme professeur de médecine, et obtint quelques

autres emplois. Il résigna par la suite la chaire de botanique à Thunberg. Aux vertus de son père, Linné fils joignait une instruction solide et un esprit juste; mais il fut arrêté dans la carrière des sciences par la timidité de son caractère et par sa mauvaise santé. Il mourut en 1783.

Élisabeth-Christine, l'une des filles de Linné, et sœur du précédent, est connue par l'observation des étincelles qu'on voit quelquefois, à l'entrée de la nuit, jaillir des fleurs du *tropœolum majus*, phénomène qu'elle fit remarquer à son père et au physicien Wilcke, qui l'attribua à l'électricité (Mém. de l'Académie de Stockholm, 1772).

Les ouvrages de Linné fils sont :

Plantarum rariorum horti Upsaliensis decas I. Stockholm, 1762, in-fol. - *Decas II, Ibid.* 1763.
Plantarum rariorum horti Upsaliensis fasciculus I. Léipzick, 1767, in-fol.
Supplementum plantarum. Bronswick, 1781, in-8°.
Dissertationes botanicæ. Erlangue, 1790, in-8°.
Dissertatio illustrans nova graminum genera. Upsal, 1779, in-4°.
Dissertatio de lavandulâ. Upsal, 1780, in-4°.
Methodus muscorum illustrata. Upsal, 1781, in-4°. (A.-L. MARQUIS)

LIPARI (Michel), médecin italien du dix-septième siècle, était de Messine, en Sicile. Quoique prêtre, il exerça l'art de guérir tant à Naples que dans sa ville natale, où il remplit même une chaire de médecine théorique avec distinction, et mourut le 10 mars 1676, sur un échafaud, pour s'être impliqué dans les troubles de la guerre qui désola le royaume de Sicile, quand Messine eut imploré la protection de la France contre le despotisme des vice-rois espagnols. L'ouvrage suivant, le seul qu'il ait publié, est dirigé, en grande partie, contre le célèbre Malpighi :

Galenistarum triumphus novatorum medicorum insanius funditùs eradicans. Cosenza, 1665, in-4°. - Venise, 1666, in-4°. (O.)

LIPSIUS (David), médecin d'Iska, ville du Brabant, alla faire ses études médicales en Allemagne, et prit le grade de docteur à Heidelberg. Il florissait à la fin du seizième et au commencement du dix-septième siècles. On lui doit, outre une édition augmentée du *Diarium medicum*, c'est-à-dire de la Bromatologie de Barth. Hubner (Iéna, 1607, in-8°.), les ouvrages suivans :

De hydropisis ejusque specierum cognitione et curatione galenico-spagyricâ. Léipzick, 1625, in-4°.
Dissertatio de antipathiis singularibus. Iéna, 1678, in-8°.

Cette dissertation a été insérée dans les *Miscellanea* de Smetius. L'auteur cherche à y prouver, par des faits, et plus encore par les raison-

nemens, qu'un homme peut vivre sans manger, non-seulement quelques jours et quelques mois, mais même plusieurs années. (o.)

LIPSTORP (Christophe), né à Lubeck, le 19 septembre 16[illegible]4, fit ses études à Rostock et à Iéna, parcourut ensuite l'Allemagne, l'Italie et la Hollande, et prit le grade de docteur à Padoue, en 1656. De retour dans sa patrie, il obtint, à Stade, l'emploi de médecin pensionné, auquel il renonça, en 1683, pour aller s'établir à Hambourg. C'est dans cette dernière ville qu'il termina sa carrière, le 17 août 1690, après avoir inséré une observation sur une vache à deux têtes, dans les Ephémérides des Curieux de la nature, et publié les opuscules suivans.

Dissertatio de morbis mulierum. Iéna, 165[illegible], in-4°.

Bedenken von der Pestilenz mit angefu[illegible]n Bericht wie man sich fuer derselben verwahren auch wenn man angesteckt curieren koenne auf Begehren des Rahtes zu Stade. Stade, 1664, in-4°.

Bedenken von der rothen Ruhr und giftigen hitzigen Fiebern. Stade, 1676, in-4°. (o.)

LIPSTORP (Gustave-Daniel), fils du précédent, vint au monde à Stade, le 7 décembre 1664. Après avoir étudié la médecine à Francfort-sur-l'Oder, il fit une excursion en Hollande, prit le bonnet doctoral à Leyde, et visita ensuite l'Angleterre, la France et l'Italie. Lorsqu'il revint dans sa patrie, il y fut nommé médecin pensionné. On a de lui :

Dissertatio de animalculis in humano corpore genitis. Leyde, 1687, in-4°. (o.)

LIPSTORP (Henri), fils d'un jurisconsulte assez célèbre, vit le jour à Rostock, en 1666. Il s'appliqua d'abord au droit; mais son goût l'ayant porté vers la médecine, il alla prendre le grade de docteur à Utrecht. Au retour d'un long voyage dans les principales contrées de l'Europe, il vint se fixer à Lubeck, où il mourut le 9 février 1701, laissant :

Dissertatio de venæsectionis usu et abusu. Utrecht, 1692, in-4°. (o.)

LISCHWITZ (Jean-Christophe), médecin allemand, né le 6 février 1693, à Lauban, dans la Haute-Lusace, fit ses études à Léipzick, y prit ses grades en philosophie et en médecine, obtint la place de médecin pensionné de la ville, et finit par être investi d'une chaire de botanique. Le duc de Holstein l'ayant nommé son premier médecin, en 1732, il se rendit à Kiel, où il remplit les fonctions de professeur jusqu'à sa mort, arrivée le 27 août 1743. Parmi ses écrits, tous académiques, nous citerons les suivans, comme étant les plus remarquables :

Dissertatio de voce et loquelâ. Léipzick, 1719, in-4°.
Dissertatio de ortu et propagatione hominum. Léipzick, 1723; in-4°.
Oratio de veterum in re herbariâ diligentiâ, et ad nostrum usque aevum botanices incremento. Léipzick, 1724, in-4°.
Dissertatio de masticatione. Léipzick, 1725, in-4°.
Dissertatio de virgis aureis. Léipzick, 1731, in-4°.
Dissertatio de naturæ singularibus lusibus erroribusque circà varias corporis humani solidas partes. Kiel, 1732, in-4°.
Dissertatio de plantis diaphoreticis et sudoriferis charactere botanico diversis. Kiel, 1734, in-4°.
Dissertatio : An aër ex pulmonibus substantialiter transeat ad sanguinem. Kiel, 1735, in-4°.
Dissertatio de principio venarum. Kiel, 1736, in-4°.
Sanguinis rerum in fœtibus urinæ secretionem declinans diverticulum. Kiel, 1736, in-4°.
Dissertatio de omenti fabricâ. Kiel, 1737, in-4°.
Dissertatio de plantis dolorosam D. Jesu passionem depingentibus. Kiel, 1739, in-4°.
Dissertatio de plantis anthelminticis habitu externo et toto genere botanico diversis. Kiel, 1742, in-4°. (o.)

LISFRANC (Jacques), né le 2 avril 1790, à Saint-Paul, département de la Loire, fut reçu, au concours, élève interne des hôpitaux civils de Lyon, et ensuite de Paris. En 1813, il entra au service de santé militaire, en qualité de médecin-adjoint, et devint médecin ordinaire dans le cours de la même année. Licencié en 1814, M. Lisfranc se livra tout entier à l'exercice de la chirurgie, et s'occupa spécialement de la médecine opératoire, qu'il n'a cessé de professer avec le plus grand succès. Il est devenu successivement chirurgien-adjoint du premier dispensaire, chirurgien au bureau central d'admission des hôpitaux et hospices civils de Paris, membre titulaire de l'Académie royale de médecine, ainsi que de la Société du département de la Seine et de la Société médicale d'émulation.

On doit à M. Lisfranc la découverte de plusieurs procédés nouveaux, relatifs à des opérations importantes et difficiles, qu'il a rendues plus simples et d'une exécution plus rapide. En 1815, il avait, de concert avec M. Champesme, décrit deux procédés pour l'amputation du bras dans son articulation scapulaire; mais il a récemment apporté de grandes modifications à ce travail, ou plutôt il a fait connaître d'autres procédés, supérieurs au premier, pour exécuter cette opération. M. Lisfranc a ensuite imaginé d'amputer partiellement le pied dans son articulation tarso-métatarsienne, méthode qui est préférable à celle de Chopart, en ce qu'elle permet de conserver une plus grande étendue de l'organe. Entre l'urètre et la partie inférieure de l'arcade pubienne, chez la femme, existe un espace libre, à travers lequel M. Lisfranc pénètre dans la vessie, qu'il incise à la partie inférieure de sa face antérieure. Il pense

que cette méthode mettra sûrement à l'abri des fistules urinaires et des incontinences d'urine, et permettra en même temps d'extraire avec facilité les calculs les plus volumineux. Lorsqu'il faut amputer les doigts dans leurs articulations phalangiennes, et qu'il est impossible de fléchir ces organes, M. Lisfranc a proposé de faire pénétrer le bistouri par leur face palmaire, et il trouve dans la disposition des plis que forment de ce côté les tégumens, un guide assuré pour ne jamais manquer les jointures. A la suite des écrasemens des doigts ou des orteils, il supplée à l'amputation isolée de chacun de ces organes, par une opération simple et facile, au moyen de laquelle on les emporte tous à la fois, en formant, aux dépens des tégumens des faces palmaire et plantaire, deux lambeaux qui recouvrent aisément les têtes des os du métarcarpe ou du métatarse. Il a trouvé aussi le moyen d'amputer la cuisse à son articulation supérieure, sans recourir à la ligature préalable de l'artère, et de telle sorte que l'ablation du membre lui paraît plus prompte que par les autres procédés. Presque tous les os du pied sont extirpés par M. Lisfranc au moyen de procédés ingénieux et d'une exécution assez simple. Il a fait à la chirurgie une ingénieuse application du stéthoscope, qu'il propose pour découvrir les fractures dont les signes sont obscurs, à raison, soit de la profondeur des os, soit du gonflement qui est survenu autour d'eux. De l'anatomie chirurgicale des articulations, il a su déduire des préceptes utiles pour l'exécution des amputations chez les jeunes sujets. Bien que la critique puisse s'exercer avec avantage sur plusieurs de ses inventions, on doit rendre à ce chirurgien la justice de dire qu'il a établi un grand nombre de préceptes importans et très-utiles pour guider les instrumens tranchans à travers les articulations les plus profondes ou les plus serrées. Il a composé, sur l'angine œdémateuse, un travail dans lequel il démontre l'efficacité des scarifications faites avec le bistouri à la partie supérieure du larynx. Enfin, il a présenté des considérations sur l'anatomie, les fonctions et les maladies de la luette, ainsi que sur les résultats de son extirpation.

Ces objets nombreux ont fourni la matière des mémoires qui ont été lus à l'Institut, à l'Académie de médecine ou à d'autres sociétés savantes, et qui se trouvent presque tous imprimés dans divers journaux. M. Lisfranc a cependant publié séparément les opuscules suivans :

Quelques propositions de pathologie. Paris, 1813, in-4°.
Dans cet écrit, qui forme sa dissertation inaugurale, l'auteur traite de l'amputation de la mâchoire inférieure, suivant le procédé de M. Dupuytren, de quelques cas de coïncidence de la variole et de la vaccine,

et enfin de l'emploi des injections irritantes contre les inflammations et les retrécissemens de l'urètre.

Mémoire sur l'amputation du bras dans l'articulation de l'épaule, par *MM. Lisfranc et Champesme*. Paris, 1815, in-8°.

Mémoire sur l'amputation du pied dans l'articulation tasto-métatarsienne. Paris, 1815, in-8°. avec une planche. (L.-J. BÉGIN)

LISTER (MARTIN), médecin naturaliste, connu surtout par ses travaux sur les coquilles, naquit à Radcliffe, dans le comté de Buckingham, vers 1638. Elevé d'abord par les soins de son grand oncle, Mathieu Lister, médecin ordinaire de Charles I, qui mourut en 1657, à l'âge de quatre-vingt-douze ans, il alla terminer son éducation à Cambridge, où il obtint la maîtrise en 1658, et devint membre du Collége de Saint-Jean, en 1660, par ordonnance de Charles II. Il voyagea ensuite en France, afin de se perfectionner dans la science médicale. Etant revenu dans sa patrie en 1670, il se fixa dans le comté d'York, et y pratiqua l'art de guérir avec beaucoup de succès. Tous ses momens de loisir étaient consacrés à l'étude de l'histoire naturelle et des antiquités. Son goût pour ces deux branches des connaissances humaines devint une véritable passion; et pour le satisfaire, il entreprit à plusieurs époques des voyages en diverses contrées de l'Angleterre, notamment dans le nord. Ses travaux le mirent en rapport avec Llwyd, conservateur du musée d'Ashmole à Oxford, et il enrichit cette belle collection d'un grand nombre d'objets d'arts et de productions naturelles. Quelques mémoires qu'il avait remis entre les mains de Llwyd, ayant été communiqués par celui-ci à la Société royale de Londres, elle en fut si satisfaite qu'elle le reçut au nombre de ses membres. Lister s'établit en 1704 dans la capitale de l'Angleterre, et ne tarda pas à entrer dans le Collége des médecins de cette ville. Quatre ans après il accompagna le comte de Portland, qui partait pour la France en qualité d'ambassadeur, et en 1709 la reine Anne lui donna la charge de médecin en second. Il mourut le 2 février 1711, après avoir publié divers ouvrages dans lesquels il se montre observateur exact et plein de sagacité, toutes les fois qu'il s'agit de décrire les êtres naturels, ou d'indiquer leurs rapports, mais mauvais logicien et absolument étranger aux principes de la saine physiologie et de la véritable médecine, lorsqu'il veut raisonner soit sur les fonctions des organes, soit sur la théorie ou le traitement des maladies.

Historiæ animalium Angliæ tractatus tres. Londres, 1678, in-4°. — Trad. en allemand par Gœze, Quedlinbourg, 1778, in-8°.; *Ibid*. 1792, in-8°.

Ces trois traités roulent sur les araignées, les coquilles terrestres et fluviatiles et les coquilles marines. Ils sont suivis d'un livre sur les co-

quilles fossiles. Le meilleur et le plus estimé est celui sur les araignées, qui a été inséré presqu'en entier dans le traité de Ray sur les insectes. Tous cependant sont fort bons : ils annoncent que l'auteur possédait à un très-haut degré le génie de l'observation.

De fontibus medicatis Angliæ exercitatio nova et prior. York, 1683, in-8°. - Francfort et Leipzick, 1684, in-8°.

De fontibus medicatis Angliæ exercitatio altera. Londres, 1684, in-8°.

Ces deux ouvrages ont été réimprimés ensemble (Leyde, 1686, in-8°.).

Johannis Gœdartii de insectis opus in methodum redactum cum notulis. Londres, 1685, in-8°.

Lister y a joint un appendice à son histoire des animaux d'Angleterre, dans lequel on trouve des corrections et des additions fort importantes.

Historia conchyliorum. Londres, 1685-1693, 2 vol. in-fol. - Oxford, 1770, in-fol.

Les planches ont été toutes dessinées, sous les yeux de l'auteur, par ses deux filles. Elles sont d'une rare exactitude. Cet ouvrage était le plus riche de tous ceux que les conchyliogistes eussent encore publié. La première édition est fort rare. On estime peu la seconde, due à Huddesford, quoique l'éditeur y ait ajouté la synonymie de Linné.

Exercitatio anatomica, in quâ de cochleis maximè terrestribus et limacibus agitur. Londres, 1794-1796, in 8°.

Sex exercitationes medicinales de quibusdam morbis chronicis. Londres, 1694, in-8°. - Francfort, 1698, in-8°. - Londres, 1697, in-8°.

Si Lister n'avait pas publié d'autres ouvrages, son nom n'aurait point passé à la postérité. Il vante les purgatifs les plus forts dans l'hydropisie, croit à la spécificité du mercure dans la vérole, et condamne le régime rafraîchissant dans la variole.

Exercitatio anatomica altera de buccinis fluviatilibus et marinis. Accedit exercitatio medicinalis de variolis. Londres, 1795, in-8°.

Conchyliorum bivalvium utriusque aquæ exercitatio anatomica tertia. Accedit dissertatio medicinalis de calculo humano. Londres, 1696, in-4°.

A Journey to Paris. Londres, 1699, in-8°.

Cette relation, accompagnée de six planches, est remplie de détails minutieux, et d'anecdotes intéressantes sur l'état de la médecine et de la chirurgie en France, à l'époque où vivait l'auteur.

Sanctorii de staticâ medicinâ aphorismorum sectiones septem, cum commentario Listeri. Londres, 1701, in-12. - Leyde, 1711, in-12.

Dissertatio de humoribus. Lyon, 1709, in-8°. - Amsterdam, 1711, in-8°.

Lister se montre aussi mauvais physiologiste dans cet écrit, qu'il s'était montré mauvais médecin dans ses ouvrages sur la médecine. Entr'autres idées absurdes, quoique renouvelées des anciens, il n'attribue au cerveau d'autres fonctions que celle de sécréter la pituite.

De scarabeis Britannicis appendix. Londres, 1710, in-4°.

Avec l'Histoire des insectes de Jean Ray.

On a encore de Lister un grand nombre de Mémoires insérés dans les Transactions philosophiques, et une bonne édition du Traité des condimens de Cœlius Apicius (Londres, 1705, in-8°. - Amsterdam, 1709, in-8°.). (A.-J.-L. JOURDAN)

LITTRE (Alexis), de Cordes, dans l'Albigeois, naquit, le 21 juillet 1658, d'une famille que la fortune avait peu favorisée de ses dons. Livré presqu'entièrement à lui-même pour ses études, il n'apporta en naissant que le désir de s'instruire, qui ne fit que se développer avec l'âge. Tandis qu'il faisait ses humanités au collége de Villefranche, il était obligé, pour vivre,

de répéter à d'autres écoliers, plus riches et moins laborieux, ce qu'on venait de leur enseigner, moyennant une petite rétribution, léger travail dont il retirait le double avantage de vivre plus commodément et de savoir mieux. Le goût de la médecine se développa en lui dès cette époque; aussi, lorsqu'il eut fini ses cours, s'empressa-t-il d'aller à Montpellier, où il s'appliqua spécialement à l'anatomie, et, usant du même moyen qu'à Villefranche, il parvint à économiser de quoi faire le voyage de Paris. Lié bientôt en cette ville avec un chirurgien de la Salpêtrière, il mit à profit les ressources que la place de ce dernier lui procurait, et, malgré la rigueur du froid, disséqua, durant l'hiver de 1684, plus de deux cents corps, nombre vraiment extraordinaire à une époque où la mutilation des cadavres passait encore pour une sorte de profanation. L'habileté qu'il acquit ainsi ne tarda pas à attirer un grand nombre d'étudians, qui s'adressèrent à lui pour en recevoir des leçons, qu'il ne crut pas devoir leur refuser; mais comme il exerçait sans titre, et que les seuls docteurs avaient droit de faire des cours publics, les chirurgiens de Paris lui intentèrent un procès par devant le lieutenant de police. Littre, pour se soustraire aux poursuites, prit le parti de se réfugier dans le Temple, où le grand prieur l'accueillit, et lui accorda la licence de disséquer et d'enseigner. Cependant un officier subalterne du palais permit qu'on vînt l'inquiéter dans cet asile, et qu'on lui enlevât un cadavre qui l'occupait alors. Cet enlèvement, dit Fontenelle, se fit avec une pompe insultante : on triomphait d'avoir arrêté les progrès d'un jeune homme qui n'avait pas le droit de devenir si habile. Quelque temps après, il eut encore à essuyer un pareil affront, de sorte qu'il se vit souvent réduit à se rabattre sur les animaux. Tant de disgrâces et de contrariétés, qui ne parlent pas en l'honneur des lumières du temps, loin de le rebuter, ne firent qu'accroître le goût qu'il avait pour l'anatomie, et tous les élèves qu'une noble émulation excitait au travail, se firent un honneur de suivre ses leçons et d'y entraîner leurs camarades. Il y avait déjà quinze ans que Littre continuait ce genre d'exercice, lorsque ses parens le pressèrent de retourner à Cordes; mais il ne céda point à leurs sollicitations. En 1689, il entra dans la licence en médecine; deux ans après il fut reçu docteur régent, et en 1699, l'Académie royale des sciences l'admit au nombre de ses élèves. Successivement ensuite il devint associé et membre de cette compagnie. Il mourut le 1[er] février 1725, sans laisser aucun ouvrage publié à part; mais il a enrichi le recueil de l'Académie d'un grand nombre de mémoires, presque tous relatifs à l'anatomie pathologique. Nous citerons entre autres sa description de l'urètre, qui a passé pendant longtemps pour la plus exacte, le travail dans lequel il soutint,

contre Chirac et Duverney, que les contractions de l'estomac sont la principale cause du vomissement, ses observations sur les calculs chatonnés de la vessie, sa description d'un fœtus humain trouvé dans une des trompes de Fallope, enfin l'histoire d'un autre fœtus qui fut tiré du ventre de la mère par le fondement, au moyen d'un procédé nouveau, à la suite duquel la fistule guérit. Malgré son coup d'œil observateur, il s'en est laissé quelquefois imposer par les apparences, comme lorsqu'il décrivit un cœur qu'il prétendait avoir trouvé absolument privé de péricarde. Ses remarques physiologiques sont dénuées de toute espèce d'intérêt, et celles qui ont trait à la médecine proprement dite, ne sont la plupart du temps qu'un tissu d'erreurs. Littre ne peut être honorablement cité que dans l'histoire de l'anatomie et dans celle de la chirurgie, encore même son nom n'y brille-t-il pas d'un bien vif éclat. (L.)

LLWYD (Edouard), l'un des plus célèbres antiquaires du dix-septième siècle, fut aussi un très-habile naturaliste. Né en 1670 à Kidwell, selon les uns, à Lanwordia, suivant les autres, il devint en 1687 étudiant du Collége de Jésus, et vers 1690, gardien du musée Ashmole. Il entreprit plusieurs voyages dans le pays de Galles, traversa le nord de l'Ecosse, visita l'Irlande, où il paraît avoir fait un assez long séjour, et passa quelque temps dans le comté de Cornouailles, ainsi que dans la Bretagne, en France, pour y chercher des antiquités. Partout il fit constamment attention aux objets d'histoire naturelle et à tous les phénomènes remarquables de la nature. Ce fut lui qui fit le premier connaître plusieurs des plantes rares du pays de Galles, dont beaucoup étaient regardées comme ne croissant spontanément dans aucune contrée de la Grande-Bretagne. Il en découvrit aussi plusieurs dans le comté de Cornouailles. Ray, à qui il en fit part, les inséra dans les éditions de son Synopsis. Après avoir recueilli un nombre très-considérable d'antiquités, et formé de grands projets littéraires, il mourut en 1709, n'ayant pu mettre ses riches matériaux en état d'être publiés. Indépendamment de l'*Archéologie britannique*, ouvrage par lequel son souvenir se conservera long-temps parmi les amis de l'antiquité, il a inséré, dans les Transactions philosophiques, une description de l'amiante trouvée dans l'île d'Anglesey, avec un procédé pour en faire du papier; une description de plusieurs fossiles portant des empreintes régulières; un morceau sur un essaim de sauterelles qui parurent en 1693 dans le pays de Galles; la relation d'une vapeur enflammée, qu'on vit à Harleck dans le comté de Merionet, en 1693 et 1694, qui mit le feu à plusieurs meules de foin, et qui fit périr un grand nombre de bestiaux, etc. On a aussi de lui :

Litophylacii Britannici ichnographia. Londres, 1699, in-8°. - *Ibid.* 1760, in-8°.

Ouvrage orné de vingt-cinq planches. C'est un catalogue méthodique des fossiles figurés du cabinet d'Ashmole. Le nombre des articles s'élève à 1766. (1.)

LOBB (Théophile) parut avec éclat en Angleterre, vers le milieu du dernier siècle, et publia de nombreux ouvrages, dont plusieurs, et en particulier son Traité de la petite-vérole, sont encore fort estimés :

A treatise of the small pox in two parts. Part I. containing a description of the distinct and confluet kind; when they proceed regularly; and of the curative indications in every period; and of the methods of menaging variolous patient as to heat and cold clothing and diet; medecines, also an account of the incidental symptoms, as to their causes and effects, and the indications of eure, and the proper remedies in reference to each of them. Likewise answers to the arguments of the most celebrated physicians for bleedding in this disease; and then proofs of the probability of curing it in the febrile state, so as to prevent the eruption and other after periods, and a method likely to effect it; wich an effectual may to preserve persons from having this distemper.

Part II. exhibiting histories and cases, in which this disease and its various symptoms are exemplified. Also a dissertation on the menagement of young children under it; and a method of external medecines, and theu some practical aphorismes deduced from this histories.

Cet ouvrage, dont nous avons cru devoir rapporter le titre en entier, parcequ'il en offre une courte analyse, fut dédié à sir Hans Sloane, président, et à Ralph Bourchier, Guillaume Martin, Cromwell Mortimer et Jean Coningham, tous médecins célèbres et censeurs du Collége royal des médecins de Londres.

La première édition parut en 1731, in-8°. et la seconde en 1748, même ville et même format, avec des augmentations. Une traduction française fut publiée à Paris, 1749, 2 vol. in-12.

Rational methods of curing fevers deduced from the structure of human body. Londres, 1734, in-8°.

Medical practice in curing fevers. Londres, 1735, in-8°. - Trad. en français, Paris, 1757, 2 vol. in-12.

C'est le même ouvrage avec un titre différent placé à la tête des deux éditions.

Practical treatise of painful distempers with some effectual methods in curing them. Londres, 1739, in-8°.

On peut blâmer avec raison l'éloignement que l'auteur montre pour la saignée et encore plus pour l'administration de l'opium. L'école de Cullen a donné, sur le second article, dans un excès contraire.

A treatise on dissolvents of the stone, and curing the stone and gout by aliments. Londres, 1739, in-8°. - Bâle, 1742, in-8°., en latin avec une dissertation de David Hartley sur le lithontriptique de Jeanne Stephens. Traduction française, Paris, 1744, in-12.

Lobb croyant les calculs vésicaux toujours formés par des substances alcalines, conseille des injections de suc de limon et de porreau. Il avance aussi, opinion qui a eu de nombreux partisans, que la matière de la goutte est la même que celle des calculs, et qu'ainsi on peut trouver un préservatif contre ces deux maladies dans une di te purement végétale. On trouve dans ce traité des observations intéressantes à l'appui de la théorie qui vient d'êtrs exposée.

An adress to the faculty of physik relating to Miss Stephens medecine. Londres, 1739, in-8°.

Letter relating to the plague and the contagious distempers. Londres, 1745, in-4°.

Compendium of practice of physick. Londres, 1747.

(R. DESGENETTES)

LOBEL (MATHIEU DE), médecin plus connu comme botaniste, et généralement désigné sous son nom latinisé de *Lobelius*, vint au monde à Lille en 1538. Ayant pris du goût pour la médecine, il vint l'étudier à Montpellier, où il fut reçu docteur au bout de trois années, durant le cours desquelles il fit plusieurs excursions botaniques. Il voyagea aussi en Suisse, en Allemagne et dans le nord de l'Italie, pratiqua ensuite la médecine à Anvers et à Delft, fut nommé médecin du prince d'Orange, et après la mort du stathouder, passa au service des états-généraux. Plus tard il se rendit en Angleterre, dont il parcourut plusieurs comtés, où il recueillit un grand nombre de plantes. Le roi Jacques I se l'attacha en qualité de botaniste, et l'emmena en Danemarck. Lobel mourut le 2 mars 1616 à Highgate. Son nom a été imposé par Plumier à un genre de plantes (*Lobelia*) de la famille des campanulacées. Quoiqu'il ait beaucoup écrit sur la physiographie, ses ouvrages sont peu cités aujourd'hui, parce qu'en effet ils sont inférieurs, sous plusieurs rapports, à ceux de ses contemporains, et que d'ailleurs la lecture en est très-fatigante, les descriptions étant peu caractéristiques, et le style sans élégance ni correction, défauts rares à cette époque brillante de la latinité moderne. A tous égards Lobel est resté en arrière de Dalechamp, de Dodoens et surtout de l'Ecluse, quoiqu'on ne puisse disconvenir qu'il a montré quelquefois de la critique, et qu'en discutant la synonymie des anciens et des modernes, il a relevé plusieurs erreurs dans lesquelles étaient tombés les commentateurs de Dioscoride, entr'autres Mattioli. C'est à tort qu'on a voulu trouver dans ses écrits le germe des familles naturelles, car bien qu'il ait séparé, d'une manière mieux tranchée que personne avant lui, les monocotylédones des dicotylédones, on s'aperçoit aisément qu'il n'a réuni que les végétaux dont l'analogie se présente à l'œil le moins exercé, et l'on reconnaît même que plusieurs de ces rapprochemens avaient déjà été opérés par ses prédécesseurs. Ses ouvrages sont :

Stirpium adversaria nova. Londres, 1570, in-fol. - Anvers, 1576, in-fol. - Londres, 1605, in-fol. - Francfort, 1651, in-fol.

On trouve dans ce traité la description de douze ou treize cents plantes, avec deux cent soixante-douze figures, pour la plupart fort petites. Lobel et Pena y ont travaillé tous deux, sans qu'on puisse assigner à chacun la part qui lui revient

Plantarum seu stirpium historia, cui annexum est adversariorum volumen. Anvers, 1576, in-fol. - *Ibid.* 1595; in-fol. - Trad. en hollandais, Anvers, 1581, in-fol.

Les figures sont au nombre de 1486, empruntées pour la plupart à Dodoens et surtout à l'Ecluse. On trouve à la fin un traité sur les succédanées, tiré presqu'en entier des cours et des notes de Rondelet. Lobel est auteur de la traduction flamande, à laquelle il ajouta quelques plantes trouvées en Hollande.

Icones stirpium, seu plantarum tam exoticarum quam indigenarum, in duas partes digestæ. Anvers, 1581, in-4°. - *Ibid.* 1591, in-4°.

Recueil de 2116 figures, toutes déjà connues. Elles sont désignées par les noms latins, et renvoyent, pour les descriptions, aux pages des *Adversaria* et des éditions latine et hollandaise de l'*Historia*.

Balsami, opobalsami, carpobalsami et xylobalsami cum suo cortice explanatio. Londres, 1598, in-4°.

Stirpium illustrationes plurimas elaborantes inauditas plantas, J. Parkinsonii rapsodiis sparsim gravatæ. Londres, 1655, in-4°.

Fragment, publié par Guillaume How, d'un ouvrage plus vaste dont Lobel paraît avoir conçu le projet. (J.)

LOBSTEIN (JEAN-FRÉDÉRIC), né en 1736, à Lampertheim, près de Strasbourg, où son père exerçait la profession de chirurgien, s'adonna de très-bonne heure à l'anatomie, pour laquelle la nature l'avait gratifié de dispositions particulières. Bornant ses vœux, dans le principe, à marcher honorablement sur les traces de son père, il ne s'occupa d'abord que de la chirurgie; mais les conseils de Bœcler le déterminèrent ensuite à faire entrer aussi la médecine dans le plan de ses études. Le bonnet doctoral lui fut accordé en 1760, après qu'il eut soutenu une thèse remarquable sur le nerf accessoire de Willis. A la suite d'un voyage, dans le cours duquel il visita les écoles de la Hollande et de la France, l'Université de Strasbourg lui donna la licence de faire des cours publics d'anatomie et de physiologie; plus tard, en 1764, elle le nomma démonstrateur d'anatomie; enfin il devint en 1768 professeur d'anatomie et de chirurgie, à la mort d'Eisemann. Cette place satisfit complétement son ambition, de sorte qu'il refusa des chaires plus avantageuses qu'on lui offrit à Gœttingue et à Berlin. Il mourut le 11 octobre 1784. C'était un homme d'un caractère âpre, mais aussi sévère pour lui-même que pour les autres; il ne pouvait souffrir qu'on élevât le moindre doute sur la réalité des observations qu'il disait avoir faites, et portait l'intolérance, sous ce rapport, presque aussi loin que Ruysch. Chirurgien habile, il s'est surtout distingué par son habileté dans les opérations de la taille et de la cataracte; il a même inventé pour cette dernière un couteau particulier, dont J.-F. Henkel a donné la description. Ses ouvrages sont :

Dissertatio de nervo spinali ad par vagum accessorio. Strasbourg, 1760, in-4°.

Réimprimé dans les *Script. nevrol.* de Ludwig, et les *Theses* de Sandifort.

Dissertatio de herniâ congenitâ, in quâ intestinum in contactu testis est. Strasbourg, 1771, in-4°.

Dissertatio de valvulâ Eustachii. Strasbourg, 1771, in-4°.

Dissertatio de nervis duræ matris. Strasbourg, 1773, in-4°.

Réimprimé dans les *Script. nevrol.* de Ludwig.

Dissertatio de calculis vesicæ urinariæ cysticis. Strasbourg, 1774, in-4°.

Dissertatio de liene. Strasbourg, 1774, in-4°.

Dissertatio de hepate. Strasbourg, 1775, in-4°. (1.)

LOBSTEIN (Jean-Frédéric), professeur de chirurgie externe et d'anatomie pathologique à la Faculté de médecine, médecin-accoucheur en chef à l'hôpital civil de Strasbourg, et professeur d'accouchemens à l'École départementale du Bas-Rhin, est né en 1777 à Giessen, dans le grand-duché de Hesse. On a de lui les ouvrages suivans :

Recherches et observations anatomico-physiologiques sur la position des testicules dans le bas-ventre du fœtus et leur descente dans le scrotum. Strasbourg, 1801, in-8°.

Essai sur la nutrition du fœtus. Strasbourg, 1802, in-4°. - Trad. en allemand, par T.-F.-A. Kastner, Halle, 1804, in-8°.

Fragment d'anatomie physiologique ; de l'organisation de la matière dans l'espèce humaine.

Observations anatomico-physiologiques sur la circulation du sang dans l'enfant qui n'a pas respiré.

Ces deux mémoires sont insérés dans le Magasin encyclopédique rédigé et publié par Millin, années 1803 et 1804.

Rapport sur les travaux exécutés à l'amphithéâtre d'anatomie de Strasbourg. Strasbourg, 1803, in-4°.

Mémoires sur l'ossification des artères.

Inséré dans les Mémoires de la Société des sciences, agriculture et arts de Strasbourg, 1811.

Notice sur une espèce particulière d'hémorragie qui succède quelquefois à l'accouchement.

Mémoire sur la première inspiration de l'enfant nouveau-né.

Observations d'accouchemens recueillies à la salle des accouchées de l'hôpital civil de Strasbourg.

Annales cliniques d'accouchemens, et maladies des femmes et des enfans. Première partie, comprenant les mémoires sur l'application du forceps au-dessus du détroit supérieur du bassin.

Recherches d'anatomie comparée sur le phoque à ventre blanc.

Ces cinq derniers mémoires se trouvent dans le Journal de médecine, chirurgie et pharmacie, années 1816 et suivantes.

Observations d'anatomie comparée sur un jeune sarigue.

Observations et recherches sur le croup.

Ces deux mémoires se trouvent parmi ceux de la Société médicale d'émulation, 8e année.

Compte rendu à la Faculté de médecine de Strasbourg sur l'état actuel de son Muséum anatomique. Strasbourg, 1820, in-8°.

M. Lobstein a eu une grande part à la formation de ce muséum.

Discours sur la prééminence du système nerveux dans l'économie

animale, et l'importance d'une étude approfondie de ce système. Strasbourg, 1821, in-8°.

De nervi sympathetici humani fabricâ, usu et morbis, commentatio anatomico-physiologico-pathologica. Paris, 1823, in-4°.

M. Lobstein est auteur de l'excellent article sur le nerf trisplanchnique dans le Dictionaire des sciences médicales.

Il a aussi inséré quelque réflexions sur l'anatomie pathologique dans le Journal complémentaire. (A.-J.-L. J.)

LOCATELLI (Louis), né à Bergame, acquit beaucoup de réputation à Milan, par la découverte de plusieurs nouveaux remèdes, au nombre desquels on doit probablement ranger la préparation qui porte encore son nom dans nos dispensaires (*baume de Lucatel*). Il parcourut l'Italie toute entière, et fut empêché par la guerre d'exécuter le projet qu'il avait formé de visiter aussi la France et l'Allemagne, pour y voir opérer les médecins chimistes, à la secte desquels il appartenait. Les habitans de Gênes l'ayant appelé à leur secours dans une maladie contagieuse qui faisait beaucoup de ravages parmi eux, il ne put éviter les atteintes du mal, qui le fit périr en 1637, à la fleur de l'âge. On a de lui :

Theatrum arcanorum chymicorum, sive de arte chemico-medicâ tractatus exquisitissimus. Francfort, 1656, in-8°.

Cet ouvrage avait d'abord paru en italien (Milan, 1648, in-8°. - Venise, 1667, in-8°.). (O.)

LOCHER (Jean-Georges), de Zurich, naquit dans cette ville en 1739, et y mourut en 1787. Il avait pris le grade de docteur en médecine à l'Université de Leyde, et était devenu membre du grand conseil. On a de lui deux opuscules intitulés :

Dissertatio de secretione glandularum in genere. Leyde, 1761, in-4°.

Verzeichniss einiger essbaren Pflanzen, die dem Landmann zur Nahrung dienen. Zurich, 1771, in-8°.

Locher (*Maximilien*), médecin d'un des hôpitaux de Vienne, a publié :

Observationes practicæ circà luem veneream, epilepsiam et maniam, et circà cicutæ usum. Vienne, 1762, in-8°.

Observationes practicæ circà inoculationem variolarum in neonatis institutam. Vienne, 1768, in-8°. (Z.)

LOCHNER (Michel-Frédéric), médecin et botaniste allemand, naquit à Furth, près de Nuremberg, le 28 février 1662. Aussitôt que ses cours d'humanités furent terminés, il se rendit à Altdorf, pour étudier la médecine, à laquelle il s'appliqua durant deux années; mais, avant de prendre ses grades, il entreprit un voyage en Suisse, en France, en Angleterre et en Hollande, dans l'unique dessein d'acquérir de nouvelles connaissances. De retour à Altdorf, il y obtint le titre de docteur en 1684, et l'année suivante, il fut admis dans le sein du Col-

lége des médecins de Nuremberg. Chargé en 1712 du service médical à l'hôpital de la ville, il remplit cette place avec distinction jusqu'à sa mort, arrivée le 15 octobre 1720. Il était, sous le nom de *Périandre*, membre de l'Académie des Curieux de la nature, qui l'élut pour directeur en 1711. Ses compatriotes l'ont surnommé l'*Esculape de Nuremberg*, titre qu'il put mériter de son vivant, lorsqu'il se livrait avec ardeur à la pratique, mais qu'aucun de ses ouvrages ne justifie, car tous ceux qu'il a laissés roulent sur des sujets d'histoire naturelle. Son nom a été donné par Scopoli à un genre de plantes (*Lochneria*) encore peu connues.

Dissertatio de nymphomaniâ. Altdorf, 1684, in-4°.
Memoria J. Michaelis Fehr. Altdorf, 1690, in-4°.
Μηκονοπαιγνιον, seu papaver ex omni antiquitate erutum. Nuremberg, 1713, in-4°. — *Ibid.* 1719, in-4°.
Mungos animalculum et radix. Nuremberg, 1715, in-4°.
Nerium, seu rhododaphne veterum et recentiorum, quo Amyci laurus, seccharum alhaschar, planta badsamur et daphne constantiniana explicantur. Nuremberg, 1716, in-4°.
De ananasâ, sive, nuce pineâ, indicâ, vulgò pinhas. Nuremberg, 1716, in-4°.
Dissertatio de novis et exoticis theæ et caffeæ succedaneis. Nuremberg, 1717, in-4°.
Belilli Indicum. Nuremberg, 1717, in-4°.
Heptas dissertationum variarum ad historiam naturalem illustrandam conscriptarum. Nuremberg, 1717, in-4°.
Recueil des sept dissertations sur le mungos, le pareira, l'ananas, le belilli, le nerium et les succédanés du thé. Elles avaient déjà paru dans les Ephémérides des Curieux de la nature.
De pareirâ bravâ. Nuremberg, 1719, in-4°.
Lochner (*Jean-Henri*), fils du précédent, mort le 2 janvier 1715, avait laissé un manuscrit que le père publia sous ce titre :
Rariora musæi Besleriani. Nuremberg, 1716, in-fol. (J.)

LODER (Just-Chretien), professeur actuel à l'Université de Moscou depuis 1809, est né à Riga, en 1753, le 28 février. Reçu docteur en médecine à Gœttingue, il a été chargé en 1778 d'enseigner l'anatomie, la chirurgie et les accouchemens à Iéna. Les ouvrages qu'il a mis au jour portent les titres suivans :

Dissertatio synchondroseos ossium pubis sectionem in partu difficili instituendam denuo expendit. Gœttingue, 1778, in-4°.
Primæ lineæ nevrologiæ corporis humani. Iéna, 1778, in-4°.
Programma quô pulmonum docimasia in dubium vocatur. Iéna, 1779, in-4°.
Observatio anatomica tumoris scirrhosi in basi cranii reperti. Iéna, 1779, in-4°.
Programmata III de vaginæ uteri procidentiâ. Iéna, 1781, in-4°.
Arteriarum varietates nonnullæ. Iéna, 1781, in-4°.
Dissertatio de musculosâ uteri structurâ. Iéna, 1782, in-4°.
Anzeige eines fuer die Liebhaber der Anthropologie zu haltenden

Collegiums ueber die Anatomie und Physiologie des menschlichen Kœrpers. Iéna, 1784. in-8°.

Programmata VII de novâ Alansonii amputationis methodo. Iéna, 1784, in-4°.

Anfangsgruende der medicinischen Anthropologie und der Staatsarzneykunde. Weimar, 1793, in-8°. - *Ibid.* 1800, in-8°.

Programma, cui inest observatio herniæ diaphragmatis. Iéna, 1784, in-4°.

Programma quo probatur ex anatomicis observationibus, circularem orificii uterini formam certum ineuntis graviditatis signum non esse. Iéna, 1785, in-4°.

Lithotomiæ Lecatianæ emendatæ descriptio. Iéna, 1785, in-4°.

De renum coalitione tabulis æneis illustratâ. Iéna, 1786, in-4°.

De succi gastrici in chirurgiâ usu. Iéna, 1787, in-4°.

Anatomisches Handbuch. Iéna, tome I, 1788, in-8°. - *Ibid.* 1800, in-8°.

Historiæ amputationum feliciter institutarum. Iéna, 1789-1793, in-4°.

Observationis hypopyi et indè enatæ synizeseos pupillæ particulæ I et II. Iéna, 1791, in-4°.

Paracenteseos sinûs maxillaris historia. Iéna, 1793, in-4°.

Cancri labii inferioris feliciter extirpati historia. Iéna, 1794, in-4°.

Digiti pedis per amputationem curati historia. Iéna, 1794, in-4°.

Chirurgisch-medicinische Beobachtungen. Weimar, 1794, in-8°.

Tafeln zur Befoerderung der Kenntniss des menschlichen Kœrpers. Weimar, 1794 - 1803, in-fol.

Historiæ aneurysmatis spurii arteriæ brachialis feliciter curati. Iéna, partie I, 1795; II, III, 1796, in-4°.

Observationis scroti per sphacelum destructi et reproductionis ope restituti particula I et II. Iéna, 1795, in-4°.

Observata quædam circà strumam. Iéna, 1796, in-4°.

Journal der Chirurgie, Geburtshuelfe und gerichtlichen Arzneykunde. Iéna, 1797, in-8°.

Meletematum ad medicinam forensem spectantium partic. I et II. Iéna, 1797, in-8°.

Descriptio calculi urinarii singularis. Iéna, 1798, in-4°.

Descriptio calculi renalis conspicuæ magnitudinis. Iéna, 1801, in-4°.

Observatio calculi vesicæ urinariæ fœminæ sponte excessi. Iéna, 1801, in-4°.

Calculorum renalium ingens numerus in femineo cadavere observatus. Iéna, 1801, in-4°.

Arteriolarum corneæ brevis descriptio. Iéna, 1801, in-4°.

Prima myologiæ elementa. Iéna, 1802, in-4°.

Grundriss der Anatomie des menschlichen Kœrpers. Iéna, 1806, in-8°. (z.)

LODGE (Thomas), né dans le comté de Lincoln, en Angleterre, vint à Oxford vers 1373, pour y faire ses études. Il ne tarda pas à se rendre célèbre par ses talens poétiques, et surtout par les vers satyriques qu'il composait dans sa langue maternelle; mais ayant senti la nécessité d'une profession plus lucrative, il apprit la médecine, et se fit recevoir docteur à Avignon. De retour en Angleterre, il fut incorporé à l'Université de Cambridge en 1602, et s'établit ensuite à Londres, où il mourut en 1625, après avoir publié un petit traité de la

peste, qui parut en 1603, et quelques pièces de théâtre, dont on découvrit seulement après sa mort qu'il était l'auteur.

(z.)

LOEBER (Emmanuel-Chrétien), né en 1696, à Orlamunda; fit ses premiers cours à Rudolstadt, et fréquenta ensuite l'Université d'Iéna, où il étudia la médecine sous Hamberger, Teichmeyer et Slevogt. Après quatre ans de séjour dans cette école célèbre, il se rendit à Halle, qu'illustraient alors Stahl et le grand Hoffmann, y resta un an, et alla se ranger parmi les disciples de Boerhaave, dont les cours attiraient à Leyde presque tous les étudians en médecine un peu fortunés de l'Europe. Ce fut là qu'il prit le grade de docteur en 1722. Il se proposait de fixer son séjour en cette ville, lorsque celle de Cambourg lui offrit une place de médecin pensionné, qu'il accepta. Dans le même temps il faisait des cours particuliers à Iéna, où il finit par être nommé professeur extraordinaire en 1731, et où il termina sa carrière, dans un âge assez avancé, en 1763. On a de lui :

Historia inflammationum ex principiis mechanicis et anatomicis deducta. Halle, 1722, in-4°.

On reconnaît sans peine un élève de Boerhaave dans cette dissertation inaugurale, qui n'offre plus aucun intérêt.

Commentatio de sanguinis missione ejusque utilitate in morbis infantum acutis, prælectionibus publicis præmissa. Iéna, 1723, in-4°.

Dissertatio exhibens historiam morborum ex acido. Iéna, 1724, in-4°.

Dissertatio exhibens historiam contusionum. Iéna, 1726, in-4°.

Dissertatio sistens plethoræ naturam, ortum atque effectus. Iéna, 1728, in-4°.

Gruendliche Anweisung zu einer glueckliche Blattercur. Iéna, 1730, in-8°.

Solida manuductio ad felicem variolarum curationem. Iéna, 1731, in-8°.

Kurze und gruendliche Anfuehrung zu einer heilsamen Lebensart, zum Gebrauch der Speisen, durch welche man die Gesundheit erhalten, den Leib zum langen Leben geschickt machen, die anwandelnden Krankheiten in Zeiten abwenden, und den ueberhand genommenen begegnen, auch die verlohrnen Kraefte geschwind und sicher wieder ersetzen koenne. Iéna, 1745; 2 vol. in-8°.

Wahrhafte Erzaehlung der hefiigen Krankheiten, die Ihn befallen. Iéna, 1746, in-4°.

Le but de la plupart de ces ouvrages est d'appliquer les principes mécaniques de Boerhaave à diverses parties de la médecine.

Loeber (*Chrétien-Joseph*), né le 14 août 1743 à Altenbourg, mort le 22 décembre 1794 à Vorsfeld, dans le pays de Bronswiek, où il était médecin pensionné, a mis au jour les ouvrages suivans :

De cordis fabricâ et functione atque de sanguinis per cor et vasa sanguinea circulatione. Erford, 1767, in-4°.

Sandschreiben vom wiederkommenden Pocken nach der Einpfropfung. Iéna, 1767, in-8°.

Anfangsgruende der Wundarzneykunst. Langensalz, 1770, in-8°.

Sendschreiben von einer gluecklich geheilten Lungenentzuendung. Friedrichsstadt, 1777, in-8°.
Belastigungen in den Baedern vor Dresden. Dresde, 1778, in-8°. (J.)

LOEBER (VALENTIN), poète et médecin allemand, naquit à Erfurt en 1620. Après avoir fréquenté successivement les écoles de Kœnigsberg, de Leipzick et de Rostock, il prit, en 1658, le grade de docteur dans cette dernière Université. L'année suivante, il devint médecin provincial des duchés de Brême et de Verden; mais il abandonna cet emploi, en 1684, pour retourner dans sa ville natale, où il mourut le 18 mars 1685. Il a traduit en vers allemands les épigrammes latines de Jean Owen (Hambourg, 1651, in-12), et a publié un opuscule médical qui a pour titre :

Anchora sanitatis, dialogicè fabricata, cui annexa est Mantissa de venenis & eorum antidotis. Francfort et Hambourg, 1671, in-8°. - Francfort, 1679, in-8°. (J.)

LOEFLING (PIERRE), botaniste distingué, naquit le 31 janvier 1729 à Tollforsbruch, près de Walbo. Linné, dont il fut l'un des nombreux élèves, et qui en faisait beaucoup de cas, remplit pour lui l'office d'un père, dirigea ses études avec une rare sollicitude, et le logea même pendant plusieurs années dans sa propre maison, où il se servit de lui, en 1750, pour copier la Philosophie botanique, que la goutte ne lui permettait pas d'écrire. Lœfling renonça dès-lors à la médecine, qu'il avait d'abord formé le projet d'étudier, et se consacra tout entier à la botanique, après toutefois avoir pris le titre de docteur en théologie. En 1749, l'ambassadeur d'Espagne à Stockholm s'étant adressé à Linné pour le choix d'un botaniste que sa cour voulait engager au service d'Espagne, le grand homme désigna son élève favori, qu'il regardait comme plus capable que personne de mettre cette circonstance à profit pour les progrès de la botanique. Lœfling partit de Stockholm en 1751, et mit à la voile pour le Portugal, d'où il se rendit à Madrid. Ortega, Minuart, Quer et Velez l'accueillirent avec bienveillance, et le mirent en état, par leurs conseils, de recueillir en peu de temps quatorze cents plantes des environs de Madrid. Bientôt il fut chargé par le ministère d'accompagner, comme naturaliste, les savans envoyés dans la nouvelle Andalousie pour étudier la géographie et les productions des colonies espagnoles. L'expédition partit de Cadix le 15 février 1754, et arriva le 11 avril à Cumana. Lœfling, à peine débarqué, s'empressa de parcourir les divers districts de Cumana et de la Nouvelle Barcelone, puis il se rendit à San-Thomé de Guyana, où une maladie grave dérangea tellement sa santé, qu'il mourut peu de

temps après dans la mission de Marercari, le 22 janvier 1756. Sa mort affligea profondément Linné, qui lui consacra un genre de plante (*Lœflingia*), de la famille des caryophyllées. Mort à la fleur de l'âge, Lœfling n'a laissé qu'un très-petit nombre de productions littéraires.

Gemmæ arborum. Upsal, 1749, in-4°.
Descriptio monoculi caudâ foliaceâ planâ;
Dans les Actes de l'Académie d'Upsal.
Iter hispanicum, eller resa til spanska Laenderna uti Europa, och america gfœrraettad, ifran 1751 til 1756, met beserifningar och Roen oefver de markwaerugeste Waender. Stockholm, 1758, in-8°. - Trad. en allemand, par A.-B. Koelpin, Berlin et Stralsund, 1766, in-8°; *Ibid*. 1776, in-8°.
Cet ouvrage a été publié par Linné. (J.)

LOESEKE (Jean-Louis-Lebrecht), médecin allemand assez célèbre, mais sur lequel on n'a presque aucun renseignement biographique, vint au monde en 1724, et mourut le 9 avril 1757, à Berlin, où, après avoir pris le doctorat à Halle, il était venu pratiquer l'art de guérir, et avait obtenu une chaire extraordinaire au Collége médico-chirurgical. On a de lui divers ouvrages, dont la plupart, et ceux que l'on cite le plus souvent, n'ont paru qu'après sa mort.

Dissertatio de motu sanguinis intestino. Halle, 1745, in-4°.
Observationes anatomico-chirurgico-medicæ novæ et rariores accuratè descriptæ et iconibus illustratæ. Berlin, 1754, in-4°. - Trad. en allemand, Berlin et Stralsund, 1761, in-8°; *Ibid*. 1767, in-8°.
Abhandlung der auserlesensten Arzneymittel, nach derselben Ursprung, Guetè, Bestandtheilen, Maasse und Art zu wirken, ingleichen wie dieselben aus der Apotheke zu verschreiben sind. Berlin, 1755, in-8°. - *Ibid*. 1763, in-8°. - *Ibid*. 1773, in-8°. - *Ibid*. 1785, in-8°. - *Ibid*. 1790, in-8°. - *Ibid*. 1800, in-8°.
Materia medica concentrata, oder Verzeichniss von den vorzueglichsten in-und aeusserlichen Arzneymitteln. Dresde, 1758, in-8°. - *Ibid*. 1765, in-8°.
Physiologie, oder Lehre vom gesunden Zustande des menschlichen Kœrpers. Dresde et Varsovie, 1762, in-8°. - *Ibid*. 1767, in-8°. - *Ibid*. 1771, in-8°.
Therapia specialis interna, oder gruendliche Anweisung zur Erkenntniss und Cur der innerlichen Krankheiten des menschlichen Kœrpers. Dresde et Leipzick, 1761-1766, 4 vol. in-8°.
Semiotik, oder Lehre von den Zeichen der Krankheiten. Dresde, 1768, in-8°.
Pathologie, oder Lehre von den Krankheiten des menschlichen Kœrpers. Dresde, 1775, in-8°. (O.)

LOESEL (Jean), médecin et naturaliste allemand, naquit le 26 août 1607, à Brandebourg, fit ses études à Wirtemberg, ainsi qu'à Kœnigsberg, et après avoir visité la France, l'Angleterre et la Hollande, revint prendre le titre de docteur dans cette dernière Université, où il fut investi d'une chaire d'ana-

tomie et de botanique, et termina sa carrière le 30 mars 1655. Il avait mis beaucoup de soin à recueillir les plantes qui croissent spontanément en Prusse, mais sa mauvaise santé l'empêcha de mettre au jour l'ouvrage qu'il se proposait de donner sur ce sujet. Linné lui a consacré un genre de plantes (*loeselia*) de la famille des convolvulacées.

De podagrâ tractatus, morbi hujus indolem et curam diligenter exponens. Rostock, 1636, in-16. - *Ibid.* 1638, in-4°. - Leyde, 1639, in-12, avec l'*Encomium podagræ* de Cardan.

Scrutinium renum. Kœnigsberg, 1642, in-4°. - *Ibid.* 1646, in-4°.

Citrium prægnans. Kœnigsberg, 1645, in-4°.

Dissertatio de ophthalmiâ verâ. Kœnigsberg, 1653, in-4°.

Plantarum rariorum spontè nascentium in Borussiâ catalogus. Kœnigsberg, 1654, in-4°. - Francfort, 1673, in-4°. - Kœnigsberg, 1703, in-4°. La dernière édition est de J. Gottsched, et intitulée *Flora Prussica*; elle contient 761 plantes, avec les noms ou la phrase de G. Bauhin, et une synonymie assez complète. On est toutefois surpris de n'y pas trouver la nomenclature de Tournefort, quoiqu'elle fût connue depuis dix ans. Le nombre des planches est de 83; elles sont gravées sur cuivre, et assez bien exécutées pour le temps.

De theriacâ Andromachi. Kœnigsberg, 1655, in-4°. (O.)

LOEW (Jean-François), d'Erbsfeld, remplissait une chaire de médecine à l'Université de Prague pendant la seconde moitié du dix septième siècle. La cour de Vienne le combla de ses faveurs, car il devint comte palatin et médecin de l'empereur. Il entra aussi en 1717 dans l'Académie des Curieux de la nature, sous le nom d'*Aaron*. Ses ouvrages sont :

Tractatus de variolis et morbillis. Nuremberg, 1699, in-4°.

Nova et vetus Aphorismorum Hippocratis interpretatio. Francfort et Leipzick, 1711, in-4°.

Universa medicina, juxà mentem veterum et recentiorum efformata et aucta. Nuremberg, 1724, 3 vol. in-4°.

Theatrum medico-juridicum. Nuremberg, 1725, in-4°. (O.)

LOISELEUR-DESLONGCHAMPS (Jean-Louis-Auguste), docteur en médecine, membre honoraire de l'Académie royale de médecine, ainsi que de plusieurs Sociétés savantes, est né à Dreux le 24 mars 1775. Dès sa jeunesse il cultiva la botanique avec beaucoup d'ardeur; son goût décidé pour cette science lui fit entreprendre en 1803 un voyage dans le midi de la France, afin d'y étudier les plantes de cette contrée. Il parcourut les Pyrénées, et recueillit un grand nombre d'observations qui lui servirent plus tard pour sa Flore de France. Son zèle pour la botanique ne lui fit pourtant pas négliger la médecine; il a fait un grand nombre d'expériences sur les plantes indigènes susceptibles de remplacer comme médicamens les plantes exotiques, publié les ouvrages suivans :

Flora Gallica. Paris, 1806-1807, in-12.

Notice sur les plantes à ajouter à la Flore de France. Paris, 1810, in-8°.

Recherches historiques, botaniques et médicales sur les narcisses indigènes, pour servir à l'Histoire des plantes de France. Paris, 1810, in-4°.

Recherches et observations sur la possibilité de remplacer l'ipécacuanha par les racines de plusieurs euphorbes indigènes.

Ce mémoire a été imprimé dans le 41e volume du Jonrnal général de médecine.

Observations sur la propriété purgative de la sodanelle (convolvulus soldanella);

Inséré dans le 4e vol. du même recueil.

Recherches et observations sur les propriétés purgatives de plusieurs plantes indigènes;

Dans la Bibliothèque médicale.

Observations sur la possibilité de retirer du pavot somnifère cultivé en France, soit un véritable opium en larmes, soit différens extraits avec lesquels on puisse remplacer, dans la médecine, l'opium thebaïcum.

Dans les mémoires et prix de la Société de médecine de Paris (Paris, 1817, in-8°.).

Ces différens mémoires ont été imprimés avec des additions, en 1819, sous le titre de :

Recherches et observations sur l'emploi de plusieurs plantes de France, qui, dans la pratique de la médecine, peuvent remplacer un certain nombre de substances exotiques, pour servir à la matière médicale indigène. 1 vol. in-8°.

Nouveau Duhamel, ou Traité des arbres et arbustes que l'on cultive en France en pleine terre.

Cet ouvrage se compose de sept volumes in-fol. M. Loiseleur est auteur des trois derniers.

Nouveau voyage dans l'empire de Flore, ou principes élémentaires de botanique. Paris, 1817, in-8°.

Manuel des plantes usuelles indigènes, ou Histoire abrégée des plantes de France, distribuées d'après une nouvelle méthode, contenant leurs propriétés et leurs usages en médecine, dans la pharmacie, et dans l'économie domestique. Paris, 1819, in-8°.

M. Loiseleur-Deslongchamps, en société avec M. Marquis, a donné plusieurs articles au Dictionaire des sciences médicales, et il fait les articles des plantes de l'Europe dans le Dictionaire des sciences naturelles. Il continue l'Herbier de l'amateur, ouvrage qui se compose maintenant de six volumes, et dont Mordant de Launay n'a fait que le premier.

(A.-J.-L. JOURDAN)

LOMBARD (Claude-Antoine), né à Dôle en 1741, fut confié, après avoir terminé ses études classiques, à un chirurgien de cette ville qui dirigea ses premiers pas dans la carrière qu'il devait parcourir un jour avec distinction. Les talens dont il commençait à donner des preuves, et peut-être aussi quelque disposition qu'il avait à fronder ses confrères, firent craindre son influence aux chirurgiens de Dôle; aussi entravèrent-ils sa réception de tant d'obstacles que Lombard fut obligé de la récuser et d'aller soutenir à Besançon les actes nécessaires pour obtenir la maîtrise. Quelque temps après, il devint cependant chirurgien en chef de l'hôpital militaire et de l'hospice civil de sa

ville natale. Des troupes ayant été rassemblées sur les côtes de la Normandie, Lombard obtint le titre de chirurgien en chef de cette armée; et, à la paix, l'emploi de chirurgien en chef de l'hôpital militaire de Strasbourg lui fut conféré. En 1792, il partit pour l'armée du Rhin, où il servit en qualité de chirurgien en chef; mais le mauvais état de sa santé ne lui permettant pas de supporter les fatigues de la guerre, il revint, après quelques campagnes, reprendre à Strasbourg la direction de son hôpital et ses travaux scientifiques. Il devint ensuite membre correspondant de l'Institut. Après avoir éprouvé plusieurs attaques d'apoplexie, ne pouvant plus exercer ses fonctions, il se fixa dans une maison de campagne près de Paris, et y mourut le 15 avril 1811.

Assez irascible et intolérant, ce chirurgien, sensible à l'excès à la critique, se créa un grand nombre d'ennemis, et soutint des querelles de plus d'un genre, tant avec De Horne, rédacteur des Mémoires de médecine militaire, qu'avec les chirurgiens et les médecins de Strasbourg. Quoiqu'il se soit acquis une réputation justement méritée, il ne doit cependant pas être placé au premier rang parmi les praticiens qui ont illustré la chirurgie française. Il s'exerça d'abord sur des objets d'hygiène chirurgicale; ses premiers essais, qui furent heureux, décidèrent de sa vocation, et le portèrent à s'occuper presque toute sa vie de l'influence des objets extérieurs et des traitemens médicinaux sur les maladies externes. En 1775, il obtint, à l'Académie de chirurgie, un accessit sur cette question : *Quelle est, dans le traitement des maladies chirurgicales, l'influence des choses nommées non naturelles?* La même récompense et le titre de correspondant de l'Académie lui furent accordés en 1776; son Mémoire qui avait pour objet de déterminer *comment l'air, par ses diverses qualités, peut influer dans les maladies chirurgicales, et quels sont les moyens de le rendre salutaire à leur traitement*, fut imprimé à la suite de celui de Camper. Enfin, en 1780, Lombard partagea avec Rheyne, alors élève en chirurgie, le prix double que l'Académie avait proposé sur cette question : *Exposer les effets du mouvement et du repos, et les indications suivant lesquelles on doit en prescrire l'usage dans la cure des maladies chirurgicales?* Indépendamment de ces Mémoires, on a de lui les ouvrages suivans :

Dissertation sur l'utilité des évacuans dans la cure des tumeurs, des plaies anciennes et des ulcères. Strasbourg, 1783, in-8°.

Opuscules de chirurgie sur l'utilité et l'abus de la compression, et les propriétés de l'eau froide et chaude dans la cure des maladies chirurgicales. Strasbourg, 1786, in-8°.

Cours de chirurgie pratique sur les maladies vénériennes. Strasbourg, 1790, 2 vol. in-8°.

Instruction sommaire sur l'art des pansemens, à l'usage des étudians en chirurgie des hôpitaux militaires. Strasbourg, 1797, in-8°.

Clinique chirurgicale relative aux plaies, pour faire suite à l'Instruction sommaire sur l'art des pansemens. Strasbourg, 1797, in-8°.

Remarques sur les lésions de la tête, pour servir à l'instruction des jeunes chirurgiens. Strasbourg, 1796, in-8°.

Clinique des plaies récentes où la suture est utile, et de celles où elle est abusive. Strasbourg, 1799, in-8°.

Cet écrit, un des plus remarquables de Lombard, détruisit en grande partie les préventions exagérées que Louis et Pibrac avaient fait naître en France contre la suture.

Clinique chirurgicale des plaies faites par armes à feu, pour servir à l'instruction des élèves en chirurgie des hôpitaux militaires. Lyon, 1804, in-8°. (L.-B. BÉGIN)

LOMM (JOSSE DE), plus connu sous le nom de *Jodocus Lommius*, était de Buren, bourg du duché de Gueldre, et vivait au seizième siècle. Après avoir puisé une connaissance approfondie du latin et du grec dans les leçons de son père, qui remplissait les fonctions de greffier de ce bourg, il alla étudier la médecine à Paris, où bientôt il se fit remarquer par Fernel, qui lui accorda son amitié. En quittant la capitale de la France, il s'établit à Tournay, qu'il quitta en 1557 pour fixer définitivement son séjour à Bruxelles. L'année de sa mort n'est pas plus connue que celle de sa naissance; on sait seulement qu'il vivait encore en 1562. Ses écrits sont remarquables par un style pur, élégant et précis.

Commentarii de tuendâ sanitate, in primum librum de re medicâ Aurelii Cornelii Celsi. Louvain, 1558, in-12. - Leyde, 1734, in-12. - Amsterdam, 1761, in-12.

Observationum medicinalium libri tres. Anvers, 1560, in-8°. - *Ibid.* 1563, in-8°. - Francfort, 1643, in-12. - *Ibid.* 1688, in-12. - Amsterdam, 1715, in-12. - *Ibid.* 1720, in-12. - *Ibid.* 1738, in-12. - Louvain, 1744, in-12. - Amsterdam, 1745, in-12. - Edimbourg, 1752, in-12. - Amsterdam, 1761, in-12. - Trad. en français par Jean-Baptiste Lebrethon, Paris, 1712, in-12; et par Lemascrier, Paris, 1759, in-12.

De curandis febribus continuis. Anvers, 1563, in-8°. - Londres, 1718, in-8°. - Roterdam, 1720, in-8°. - *Ibid.* 1733, in-8°. - Amsterdam, 1761, in-12.

Les œuvres de Lomm ont été réunies sous le titre de :

Opera omnia. Amsterdam, 1745, 2 vol. in-12. - *Ibid.* (Lyon), 1761, 3 vol. in-12. (J.)

LONICER (ADAM), était de Marbourg, où il vint au monde le 10 octobre 1528. Son père lui enseigna les langues anciennes et la philosophie, et l'Université de sa ville natale lui conféra, en 1545, le titre de maître ès-arts. Il se rendit ensuite à Francfort, où il se proposait d'étudier la médecine; mais les troubles religieux dont cette ville devint alors le théâtre, ne lui ayant pas permis d'y faire un long séjour, il alla passer quatre années à Freyberg, pour y remplir une chaire de belles-lettres qui lui avait été offerte en 1547. Cependant son goût pour l'art de guérir

s'étant ranimé, il partit pour Mayence, y suivit avec assiduité les cours de la Faculté pendant deux ans, et revint ensuite à Marbourg pour y prendre le grade de docteur. Peu de temps après, l'Université de Mayence lui offrit une place de professeur, qu'il refusa pour celle de médecin pensionné à Francfort-sur-le-Mein, où il mourut le 19 mai 1586. Ses travaux en histoire naturelle ont été plus utiles à lui-même qu'à la science, car ils ont déterminé Linné à lui consacrer un genre de plantes (*lonicera*), qui sert de type à la famille des caprifoliacées. On a de lui :

Methodus rei herbariæ et animadversiones in Galenum et Avicennam. Francfort, 1540, in-4°.

Naturalis historiæ opus novum quo tractatur de naturâ arborum, fruticum, herbarum, etc. Francfort, tome I, 1551; II, 1555, in-fol. -Trad. en allemand, Francfort, 1546, in-fol.; *Ibid.* 1569, in-fol.; *Ibid.* 1573, in-fol.; *Ibid.* 1577, in-fol.; *Ibid.* 1582, in-fol.; *Ibid.* 1593, in-fol.; *Ibid.* 1598, in-fol.; *Ibid.* 1604, in-fol.; *Ibid.* 1609, in-fol.; Nuremberg, 1628, in-fol.; Francfort, 1630, in-fol.; *Ibid.* 1650, in-fol.; Ulm, 1679, in-fol.; *Ibid.* 1705, in-fol.; *Ibid.* 1713, in-fol.; *Ibid.* 1737, in-fol.

Ce n'est qu'une compilation, pour laquelle Lonicer profita des travaux et des recherches de Chrétien Egenolphe, son beau père, célèbre imprimeur de Francfort, qui avait recueilli les faits les plus intéressans épars dans les ouvrages de Rhodion, Dorsten et Cuba. On y trouve des détails curieux. L'ouvrage est rédigé avec assez d'ordre. La dernière édition, celle de 1737, est due aux soins de Balthasar-Jean Ehrhart.

Reformation oder Ordnung fuer die Hebammen. Francfort, 1573, in-4°. -*Ibid.* 1703, in-4°.

Omnium corporis humani affectuum explicatio. Francfort, 1594, in-8°.

De purgationibus libri tres, ex Hippocrate, Galeno, Aetio et Mesue deprompti. Francfort, 1596, in-8°.

LONICER (*Jean*), père du précédent, célèbre littérateur et controversiste allemand, né en 1499 à Arthren, dans le comté de Mansfeld, et mort le 20 juillet 1569, à Marbourg, où il était professeur de belles-lettres, n'était pas médecin; mais il a enrichi la littérature médicale de plusieurs ouvrages, que la profonde connaissance qu'il avait de la langue grecque lui suggéra l'idée de publier, savoir :

Nicandri theriaca et alexipharmaca, cum scholiis et interpretatione latinâ. Cologne, 1531, in-4°.

Cette édition est estimée.

In Dioscoridis Anazarbœi de re medicâ libros à Marcello Virgilio versos scholia nova. Marbourg, 1543, in-fol.

Lonicer y a joint les notes de Ryf et les planches de Fuchs et Tragus.

Erotemata in Galeni de usu partium in hominis corpore libros XVII. Francfort, 1550, in-8°. (I.)

LOOS (JEAN-JACQUES), de Heidelberg, naquit en 1777, et devint, en 1805, professeur à l'Université de cette ville. On a de lui :

Pathogeniæ fragmentum. Heidelberg, 1800, in-4°.

Entwurf einer medicinischen Pharmakologie, nach den Principien der Erregungstheorie. Erlangue, 1802, in-8°.

Regeln zur Verlaengerung des Lebens aus dem Siebenzehnten Jahrhundert Manheim, 1804, in-12.
Johannes Baptista van Helmont. Heidelberg, 1807, in-8°.
Systematische Beschreibung der ausser Gebrauch gekommenen Arzneymittel. Darmstadt, 1808, in-8°. (z.)

LOPEZ (Alphonse), médecin espagnol du seizième siècle, né à Valladolid, était médecin de la veuve de l'empereur Maximilien. Non moins attaché au culte des Muses qu'à celui d'Esculape, il a laissé :

Philosophia antiqua poëtica. Madrid, 1596, in-4°.
Hippocratis prognosticum. Madrid, 1596, in-4°.
Lopez (*Alphonse*) ou *Lupens*, est auteur d'un opuscule cité par Zacutus Lusitanus :
De vini commoditatibus. 1550.
Lopez de Henoiozo (*Alphonse*) a écrit:
Suma y recopilacion de cirurgia con un arte para sangrar, y examinar barberos; el origen, y nacimiento de las reumas, y enfermedades que dellas proceden. Mexico, 1595, in-4°.
Lopez (*Gaspard*), médecin portugais, qui professait la médecine à Ossuna, a écrit :
In libros Galeni de temperamentis novi et integri commentarii, in quibus ferè omnia quæ ad naturalem medicinæ partem spectant continentur. Alcala de Henarès, 1565, in-fol.
Lopez (*Jacques*), docteur en médecine à Casatajud en Aragon. On a de lui :
In Aboali Abinceni, sive Avicennæ, librum de viribus cordis commentaria. Tolède, 1527, in-fol.
Lopez de Tudela (*Jean*), médecin espagnol, n'est connu que par un livre :
De medicâ materiâ ad tyrones. Pampelume, 1585, in-fol. - Séville, 1589, in-fol.
Lopez de Leon (*Pierre*), chirurgien à Carthagène dans l'Amérique méridionale, a laissé :
Practica y theorica de los apostemas en general, y particular; questiones y practicas dè cirugia, y heridas, llagas y otras cosas nuevas y particulares, primera parte : secunda parte del algregado de la cirugia theorica y practica. Séville, 1628, in-fol.
Lopez de Zamora (*Pierre*), célèbre médecin vétérinaire du seizième siècle. On a de lui :
Libro de albeiteriâ. Oviedo, 1588, in-fol. (lefèvre)

LORENTZ (Joseph-Adam), naquit à Ribeauvillé en Alsace, en 1734. Son père (Adam), docteur en médecine et médecin-physicien du comté de Ribeaupierre, jouissait de beaucoup de considération dans sa province. Après que Joseph-Adam eut terminé ses premières études à Strasbourg, il partit pour Montpellier, où il entendit les leçons de Fizes, de Sauvages, de Lamure, et prit, au bout de trois ans, le grade de docteur en médecine. Lorentz se rendit ensuite dans la capitale, où il suivit assiduement les cours d'Astruc, de Ferrein, d'Antoine Petit, de Levret et de Rouelle. Il suivit avec la même assiduité la pratique de l'Hôtel-Dieu et celle des hôpitaux et de la Sal-

pêtrière. De retour dans sa patrie, il accompagna son père chez les malades, où il commençait à être appelé lui-même, lorsqu'en 1757 il entra dans la carrière militaire, comme médecin ordinaire de l'armée du Rhin qui occupait la Westphalie; il y servit jusqu'en 1763. La paix ayant alors été conclue, Lorentz obtint la place de médecin titulaire de l'hôpital militaire de Neuf-Brisack, d'où il passa peu après à celui de Schelestatt. Le professeur Starck, de Mayence, venait de critiquer avec fort peu de ménagement nos médecins français sur leur manière de traiter plusieurs maladies, et particulièrement la dysenterie; Lorentz riposta au médecin allemand avec chaleur, mais avec décence, par un écrit plein de bons raisonnemens, et, ce qui vaut mieux, plein de bonnes observations. De Schelestatt, Lorentz passa à l'hôpital militaire de Strasbourg, fut professeur et recteur temporaire de l'Université, devint dans nos premières guerres premier médecin de l'armée du Rhin, membre du conseil de santé des armées, et se montra avec distinction dans toutes ces places. Appelé dans l'hiver de 1801 pour donner des soins à Moreau, il contracta dans le voyage une hernie étranglée, à la suite de laquelle il mourut à Saltzbourg. Le général en chef, sensible à cette perte, fit rendre aux restes de Lorentz de très-grands honneurs. M. Percy, chirurgien en chef de l'armée, prononça un discours touchant aux obsèque de son collègue. Un hommage plus solennel fut rendu à Lorentz par le conseil de santé des armées, au nom duquel M. Coste prononça publiquement son éloge à Paris. Le conseil ordonna, en outre, que les procès-verbaux relatifs à la mort de Lorentz et aux honneurs qui lui avaient été rendus seraient envoyés et lus aux armées. Cet ordre fut exécuté par les soins du médecin en chef de l'armée d'Orient à l'une des embouchures du Nil, dont les armées française, anglaise et ottomane couvraient alors les rives. Lorentz n'a laissé que l'estimable ouvrage suivant :

Morbi deterioris notæ Gallorum castra, trans Rhenum sita, ab anno 1757 ad 1762 infestantes. Selestadii. 1765; in-12. (R. DESGENETTES)

LORENTZ (PAUL-JOSEPH-ADAM), fils du précédent, élevé avec beaucoup de soins, donnait de grandes espérances. Il était déjà médecin ordinaire de la grande armée depuis quelques années, lorsqu'il partit précipitamment de Potzdam en 1808, et mourut peu de jours après à Strasbourg, de phthisie pulmonaire. (R. DESGENETTES)

LORENTZ (BERNARD), frère puîné de Joseph-Adam, fut élevé comme lui, et reçu docteur en médecine dans l'Université de Montpellier. Il entra aussi de bonne heure dans les hô-

pitaux militaires, et parvint au grade de médecin en chef des hôpitaux de Corse, et ensuite de la première armée d'Italie. Il n'a guère donné qu'une formule pour le traitement des fièvres quartes, et qui consiste dans un mélange de bon quinquina en poudre très-fine et de magnésie blanche à parties égales. Un très-petit nombre d'observations, éparses également dans d'autres ouvrages périodiques, sauveront à peine son nom de l'oubli. Ses talens éminens, considéré comme médecin militaire, et surtout comme praticien, l'auraient placé près de son frère, sans son insouciance pour la célébrité. Une mélancolie profonde le dérobait, sur les derniers temps de sa vie, à tous les regards, et on ignore même l'époque précise de sa mort, arrivée il y a peu d'années à Marseille. (R. DESGENETTES)

LORENZ (*André*), né à Klosterzell dans le pays de Wurzbourg, le 15 juin 1755, maréchal à Salzbourg, est auteur des ouvrages suivans:
Von den Ursachen der Viehseuchen und den noethigen Vorbeugungsmitteln, nebst einem Anhange von Beschlagen der Pferde, und den Folgen, welche daraus entstehen koennen, nach vieljaehriger Erfahrung herausgegeben. Salzbourg, 1788, in-8°.
Freymuethige Gedanken ueber die Rindviehseuche. Salzbourg, 1797, in-8°.
LORENZ (*Louis-Frédéric-Ernest*) a publié:
Observationes anatomicæ de pelvi reptilium. Halle, 1807, in-8°.
LORENZ (*Frédéric-Auguste*), médecin à Copenhague, dont on a:
Chemisch-physikalische Untersuchung des Feuers. Copenhague, 1789, in-8°.
LORENZ (*Valentin*), médecin à Brandebourg, né à Rostock en 177., a publié:
Etwas ueber die Krankheiten der Lohgaerber und die Wirkung der Eichenrinde. Rostock, 1798, in-8°.
Dissertatio medica sistens animadversiones quasdam ad dentitionem pertinentes. Rostock, 1799, in-8°. (O.)

LORIMER (JEAN), mort le 13 juillet 1795, était né en 1732. Membre du Collége royal des médecins d'Édimbourg, il avait été attaché en qualité de médecin au service des armées britanniques en Amérique, et à celui de la compagnie des Indes. Il est auteur d'un mémoire inséré dans le recueil de Simmons, et d'un petit ouvrage intitulé:

A concise essay on magnetism, with an account of the declination and inclination of the magnetic needle and an attempt to ascertain the cause of the variation thereof. Edimbourg, 1795, in-4°. (O.)

LORRY (ANNE-CHARLES), né à Crosne, le 10 octobre 1726, était fils de François Lorry, célèbre professeur de la Faculté de droit en l'Université de Paris. Il eut pour proches parens l'Argillière et Lafosse, peintres distingués de l'école française, ainsi que l'auteur de Manlius, neveu de ce dernier.

Le sage et savant Rollin dirigea l'éducation que Lorry reçut dans l'Université, où il se distingua par la vivacité de son esprit et la pureté de son goût. On a retenu ce distique heureux qu'il fit, encore très-jeune, sur un premier jour de l'an :

Hæc est illa dies quâ plebs vesana furensque
Se fugiendo petit, seque petendo fugit.

Dès que Lorry eut résolu de se livrer à l'étude de la médecine, il se mit à suivre les leçons d'Astruc et de Ferrein, ainsi que la pratique des hôpitaux. Le premier de ces deux célèbres professeurs était plus propre, par l'éclat de ses talens, à inspirer le goût de la médecine, et à indiquer les sources du savoir, qu'à le répandre par ses doctrines. Le second, moins brillant, fut un esprit sévère qui n'enseignait que des choses positives et d'une utilité immédiate. Les hôpitaux étaient loin d'offrir alors une instruction facile et solide. Les étudians manquaient de guides dans l'art d'observer. Ceux qui n'ont reçu que ce genre d'enseignement, ont éprouvé, en commençant à traiter des maladies, le peu d'avantages qu'ils avaient retirés en suivant les pratiques, presque toutes routinières et jamais motivées, qui ont précédé l'établissement des cliniques régulières.

La licence, qui était un temps d'épreuves, fut pour Lorry une source féconde de jouissances pures, car il brilla par des talens littéraires, des connaissancces étendues et une aménité qui lui concilièrent autant d'admirateurs et d'amis qu'il eut de juges et de concurrens. Entr'autres avantages, il parlait la langue de l'ancienne Rome comme Sylvius, Fernel ou Astruc.

A peine reçu docteur, Lorry fut porté, par d'heureuses circonstances, dans la carrière de la pratique. Il suivit une route opposée à celle que prennent d'ordinaire les jeunes médecins, car il avait déjà acquis de la célébrité dans le grand monde et à la cour avant l'âge de trente ans. Voici presque tous ses momens pris par les devoirs qu'impose la confiance des malades et de ceux qui croyent ou qui feignent de l'être. Cette sorte d'esclavage imposé aux praticiens, ne l'empêcha dans aucun temps de se livrer à des travaux qui contribueront plus à perpétuer son nom que l'admiration et la reconnaissance des contemporains, qui sont toujours fugitives et limitées, comme l'existence de l'homme.

Lorry commença par s'occuper des importans sujets de l'irritabilité et de la sensibilité, et consigna le résultat de ses nombreuses expériences dans les Mémoires de l'Académie des sciences et dans les journaux de médecine.

Il popularisa les ouvrages de Mead, fit paraître peu après son propre Essai sur les alimens, et donna une édition des

Aphorismes d'Hippocrate, qui fut plus tard suivie d'une seconde.

Dans son Traité de la mélancolie, dont les bases reposent sur l'anatomie, la physiologie et l'observation, il donna la théorie rationnelle et indiqua le traitement des affections nerveuses, anciennes comme le monde, mais plus fréquentes aujourd'hui par suite des progrès de la civilisation, de l'activité des passions et des plaisirs, comme des richesses factices.

Lorry rassembla ensuite les matériaux destinés, par Astruc, à l'Histoire de la Faculté de Montpellier, et compléta ce qui leur manquait; il fit connaître, par une édition, un excellent ouvrage de Barker, et donna aussi, avec des commentaires, une nouvelle édition des Aphorismes statiques de Sanctorius.

Le beau Traité des maladies de la peau parut en 1777. Exécuté sur le même plan que le Traité de la mélancolie, il reçut le même accueil.

Lorry donna encore, dans les Mémoires de la Société royale de médecine, les constitutions médicales de 1775 à 1777, divisées, à la manière des anciens, en semestre vernal et automnal. Il publia, dans le même recueil, un Mémoire sur les maladies de la graisse, et des expériences multipliées sur les propriétés de l'opium. On l'entendit aussi lire, dans des assemblées publiques, des mémoires intéressans sur les crises apyrétiques; sur la nature et les effets du frisson, comme symptôme général des fièvres; sur les aphthes épidémiques; sur les dangers de l'état comateux dans les maladies aiguës; enfin, il contribua à la rédaction de presque toutes les instructions que fit répandre le gouvernement sur les épidémies, les épizooties et divers objets de salubrité publique. Un architecte distingué demanda à la Société royale si les plantes dont on reconnaît des parties sur les monumens des anciens, sont de la classe de celles que l'on regarde comme salutaires? La solution de cette question fournit à Lorry l'occasion de déployer toutes les richesses de sa littérature et de son érudition. Il conclut (ce sont les expressions de l'illustre secrétaire de la société): « que rien n'annonce qu'au milieu de ce beau délire d'où naquirent tous les arts, on ait spécialement choisi les plantes salutaires pour servir d'ornemens à l'architecture, qui semble plutôt les devoir aux brillantes inspirations de la poésie qu'aux sages conseils de la raison. »

Lorry s'accupa d'ailleurs toute sa vie d'extraire des anciens, en critique habile et judicieux, tout ce qui avait quelque rapport avec la médecine. C'était une des récréations qu'il plaçait à côté de la culture d'un beau jardin, où il se livra à de nombreux essais d'agronomie et d'ingénieuses méthodes de classification en matière médicale.

Lorry fut très-long-temps l'un des trois médecins les plus

renommés de la capitale ; son nom venait à la suite de ceux de Bordeu et de Bouvard. S'il eut dans le public d'autres rivaux, ce furent des hommes qui ne brillèrent que d'un éclat éphémère ; ceci cependant ne peut s'appliquer à Charles Leroi, à Tronchin et à Barthez ; c'est avoir nommé toutes les grandes et justes célébrités contemporaines. L'époque actuelle présente un spectacle différent ; deux ou trois noms ne couvrent plus tous les autres. Le savoir et l'habileté sont plus répandus, et c'est un grand bienfait pour l'humanité. La génération qui entre dans la carrière vaudra encore mieux. *Adolescite*, pourrait-on dire, avec Haller, à cette jeunesse méconnue et calomniée, *adolescite in publicam felicitatem, cujus magna pars sunt prudentes medici, inque vestram quæ parari omnino nequit, nisi conscientiâ bene actorum paratur.* (*Præfatio ad primam editionem primarum linearum physiologiæ*).

Les médecins célèbres ne donnaient point indistinctement leurs soins à toutes les classes de la société. Les uns étaient répandus plus spécialement à la cour et dans la haute noblesse, tel était Bordeu ; le haut clergé, la haute robe et la haute finance formaient davantage la clientèle de Bouvard ; celle de Lorry était éparse dans les mêmes classes, et plus particulièrement la magistrature, le barreau, le commerce, les arts, et de préférence les indigens, qui connaissaient assez son bon cœur pour réclamer ses soins.

Lorry, qui avait été appelé plusieurs fois à la cour, le fut encore dans la dernière maladie de Louis XV. Ce prince n'avait point donné de successeur à Senac, son premier médecin. Bordeu était porté à cette place par son mérite médical, l'urbanité de ses manières, la dignité de sa représentation, soutenues de la confiance enthousiaste et des sollicitations ardentes de la comtesse du Barry. Cela n'empêcha pas Louis XV de lui dire un jour, en le recevant dans ses petits appartemens : « Je suis entouré par vos admirateurs, vos obligés et vos amis ; ils m'ont appris, et le public avec eux, tout ce que vous valez ; c'est entre vos mains seules qu'il faut guérir ou mourir, car quand on meurt avec vous, c'est que l'on n'a pas pu guérir ; mais vous avez eu des difficultés avec votre compagnie (la Faculté de médecine de Paris), qui ne me permettent pas de vous faire premier médecin. » Tels étaient donc l'empire de l'opinion publique et le crédit des corporations qui s'étaient rendues respectables, que les rois eux-mêmes ne pouvaient se soustraire à leurs décisions.

Bordeu était pourtant encore vivant, car il survécut deux ans à Louis XV, lorsque ce prince, dans sa dernière maladie, fit appeler Lorry. Une foule de médecins assiégent d'ordinaire les cours ; mais les princes, sans l'assistance de leurs conseils,

ne sont pas moins avisés que le reste des hommes sur leur propre conservation. Quand ils sont malades, ils cherchent donc à se procurer l'assistance des plus habiles, sans égard pour des brevets que l'intrigue et l'importunité leur ont souvent arrachés ou fait souscrire pour des inconnus. D'ailleurs, on a tout dit en rappelant que presque toutes les charges de médecin de la cour étaient vénales, et que les titulaires en étaient pourvus aux mêmes conditions que les officiers des greniers à sel. Cependant il se trouvait, comme premier médecin ordinaire, auprès de Louis XV, un homme digne de toute sa confiance; c'était ce vénérable Lemonnier, qui a servi, comme premier médecin, Louis XVI sur le trône et jusqu'au Temple. Fut-il épouvanté, en 1774, de sa responsabilité, cet homme si courageux en 1793? Il aimait Lorry tendrement et le fit sans doute appeler exclusivement par Louis XV; il avait produit son ami, jeune encore, dans les maisons de Noailles et de Richelieu, et plus haut près de madame de Brienne. Pendant la courte maladie à laquelle le roi succomba, Lorry reçut de lui des témoignages de la considération la plus affectueuse. Ces détails, que les médecins accueillirent avec une sorte d'orgueil, doivent être conservés pour l'honneur d'un prince naturellement bon, et qui sera toujours cher à l'humanité pour avoir créé l'Académie de chirurgie.

Comme tous les praticiens fort occupés, Lorry fut accablé sous le fardeau. Des attaques réitérées de goutte irrégulière et la paralysie dont il fut atteint en 1780, le conduisirent à un repos forcé, position pénible dans laquelle il développa toutes les ressources de sa belle ame et de sa douce philosophie. On jugea que l'usage des eaux thermales de Bourbonne pourrait lui être utile. Louis XVI fut instruit de cette détermination, et apprit en même temps, avec surprise, l'honorable détresse de Lorry; il lui assigna à la fois une pension et une gratification pour ses frais de voyage. Lorry ne put profiter en entier de ces bontés, et mourut peu de jours après son arrivée à Bourbonne, entre les bras de Hallé et de M. Tessier qui l'avaient accompagné.

Quoiqu'on s'attendît à Paris à perdre Lorry, la douleur de sa famille et de ses amis n'en fut pas moins vive. Vicq-d'Azyr fut chargé d'exprimer les regrets publics et ceux de la Société royale de médecine. Il a mis et a souvent eu besoin de plus d'art dans d'autres éloges; jamais il n'en écrivit aucun avec plus de justesse, de grâce et de sensibilité que celui de Lorry. C'est une des plus belles productions de son beau talent et de son génie médical. Ecoutons le parler :

« Conduit par un cœur droit et généreux, M. Lorry ne citait ses confrères, dans ses ouvrages, que pour leur rendre un

tribut d'estime et d'admiration. Les jeunes médecins trouvaient dans ses avis, dans sa bibliothèque, dans sa fortune, tous les secours qu'il pouvait leur offrir : quelques-uns même de ceux que le sang ou l'amitié lui rendait plus chers ont contracté envers lui des obligations plus intimes; il leur a communiqué les fruits de son expérience en leur donnant, près du lit des malades, des leçons inappréciables.....»

« Dans quel temps, dit ailleurs Vicq-d'Azyr, M. Lorry, qui consacrait ses journées entières à la visite des malades, a-t-il pu se livrer à tant de recherches? Il ne lui restait que la nuit, et il en employait une grande partie à l'étude. Il a parlé, dans son Traité de la mélancolie, d'un homme qui dormait très-peu et se couchait rarement, c'était lui-même. A la manière dont il vivait, on aurait dit que son temps et sa santé n'étaient point à lui; chacun pouvait en disposer : l'heure était indifférente, on le trouvait toujours prêt. Le soir, on le voyait entouré de personnes inquiètes ou malades qui lui demandaient des consultations ou des avis. Lorsqu'enfin il était seul, il écrivait ses observations et les réflexions que les circonstances lui avaient fait naître pendant la journée. Il se défendait contre le sommeil par des lectures agréables; il se livrait ensuite à de plus sérieuses : il s'abusait ainsi en croyant avoir trompé la nature, et il se flattait d'avoir doublé son existence lorsqu'il n'avait fait que se hâter de vivre, et se fatiguer en précipitant sa course. »

Ce qui suit, et qui est toujours emprunté de Vicq-d'Azyr, est applicable au moment où nous écrivons. « Une académie naissante ne peut jeter aucun éclat sur ceux qui la composent; c'est de leurs efforts et de leur célébrité que doit résulter sa gloire. Elle a surtout besoin de bons conseils et de bons exemples. Appelé parmi ceux qui ont jeté les premiers fondemens de nos travaux, M. Lorry ne se contenta pas de les encourager et d'y applaudir, il s'y associa, il y contribua lui-même; en nous indiquant les sources, il nous a appris à y puiser..... Ces obligations, quelque grandes qu'elles soient, ne sont pas encore les plus importantes que la Société royale ait contractées envers M. Lorry. Qu'elle nous permette de lui rappeler le moment où, en 1778, elle fit des pertes imprévues, et qui causèrent ses regrets. Le souvenir des obstacles que l'on a surmontés porte avec lui quelque chose de doux et de consolant. Cet homme vertueux et bon, que l'on avait tant accusé de manquer de caractère, se montra ferme et inébranlable dans ses principes comme dans sa conduite. Il excita le zèle par son exemple; il lut plusieurs mémoires, il proposa divers plans de travaux qui furent exécutés, et bientôt la compagnie publia des volumes qu'il avait enrichis de ses observations. »

Ces dernières lignes vont achever de peindre toute la bonté de l'homme privé en donnant d'excellentes leçons : c'est toujours Vicq-d'Azyr qui parle. « Quelque bien accueilli que fût M. Lorry dans le grand monde, ce n'était que dans sa famille qu'il goûtait de véritables douceurs. Entouré des enfans d'un frère qu'une mort prématurée avait enlevé, il leur prodiguait ses soins, sa fortune et surtout sa tendresse. Il vécut célibataire; mais la bienfaisance avait réuni sous ses yeux et placé dans son cœur toutes les jouissances paternelles. Combien il fut heureux, pendant ses dernières années, de s'être préparé d'agréables souvenirs, d'avoir inspiré à ses pupilles de la reconnaissance et de l'amitié..... Ce fut alors que M. Lorry vécut entièrement de ses propres bienfaits. Ce fut alors que ses aimables nièces lui rendirent peut-être plus qu'elles n'en avaient reçu; leurs mains ne cessaient de le servir, leurs yeux étaient ouverts lorsqu'il sommeillait, et leur vive sensibilité devint l'aliment de la sienne. Son frère, ses sœurs, son neveu, des confrères, des amis nombreux se dévouèrent à ses besoins. Leurs empressemens, leur assiduité l'occupèrent, le ranimèrent, prolongèrent peut-être ses jours. Sait-on ce que peuvent sur nos organes les douces affections de l'ame et les battemens d'un cœur satisfait? »

Les cendres de Lorry et celles de son éloquent panégyriste étaient refroidies depuis long-temps, lorsque Hallé, dans le discours de rentrée de l'Ecole de médecine pour l'an XI (1803), fut vivement applaudi, quand il termina l'énumération des médecins qui avaient le plus illustré l'ancienne Faculté de Paris, par ce nouvel éloge de Lorry :

« Hésiterais-je de te nommer ici, moi qui eus l'avantage de te connaître mieux qu'aucun autre, Lorry! qui nous peignis si bien les tourmens de la mélancolie; qui débrouillas avec tant d'art le chaos des affections cutanées; qui, d'après nature, traças, avec tant de vérité, les révolutions qui changent la face des maladies; tu savais mieux que tout autre environner de grâces la sévérité de l'art; ton cœur généreux alliait à la dignité de l'homme indépendant cette complaisance si douce à l'homme qui souffre; et ta tombe, ouverte avant le temps, entourée des hommes de tous les rangs et de toutes les fortunes, de ceux qui ont connu les angoisses de la souffrance, ou qui ont éprouvé le découragement du malheur, sera long-temps honorée des larmes de l'amitié et des regrets de la reconnaissance. »

Lorry a publié les ouvrages suivans :

Richardi Mead opera ad editiones anglicas nuperrimè typis mandata. De venenis. De peste. De variolis et morbillis. De imperio solis et lunæ in corpore humano. Oratio Harveiana. Dissertatio de nummis Smyrneis. Paris, 1751, in-8°.

Essai sur l'usage des alimens. Paris, 1753 et 1757, 2 vol. in-12.

Ce travail hygiénique, très-étendu, destiné à servir de commentaire aux livres diététiques d'Hippocrate, traite, sous un titre modeste, des alimens considérés d'abord sous un point de vue général, et ensuite dans leurs rapports avec les climats, les lieux, les saisons, les divers individus, leurs mœurs et leurs coutumes.

Aphorismi Hippocratis græcè et latinè. Paris, 1759, in-8°.

Edition faite d'après celle de Jansson d'Almeloveen, que Lorry regardait comme la plus exacte et la plus commode pour les jeunes médecins.

De melancholiâ et morbis melancholicis. Paris, 1765, 2 vol. in-8°.

Mémoires pour servir à l'Histoire de la Faculté de médecine de Montpellier, par feu M. Astruc. Paris, 1767, in-4°.

Lorry a orné ces Mémoires d'un éloge d'Astruc d'une préface et de supplémens. On a dit, avec raison, qu'il avait donné à cette édition des soins qu'il n'a pas toujours pris pour ses propres écrits. C'est aussi une chose assez remarquable, dans l'histoire de la médecine, de voir un médecin de la Faculté de Paris s'occuper avec autant de zèle de la gloire de celle de Montpellier.

Essai sur la conformité de la médecine ancienne et moderne dans les maladies aiguës, traduit de l'anglais de Barker. Paris, 1768, in-12.

Sanctorii de medicinâ staticâ Aphorismi; Commentaria notasque addidit. Paris, 1770, in-12.

Tractatus de morbis cutaneis. Paris, 1777, in-4°.

Hippocratis Aphorismi, Hippocratis et Celsi locis parallelis illustrati, studio et curâ Janssonii ab Almeloveen Loca parallela ex Boerhaavii Commentariis, notulas addidit, editionem curavit Anna-Carolus Lorry. Paris, 1784, in-18.

Cette édition, très-soignée, portative, est justement recherchée, et contient des rapprochemens très-utiles et d'une utilité journalière dans la pratique de la médecine.

De præcipuis morborum mutationibus et conversionibus tentamen medicum, Paris, 1784, in-12.

Cet essai, fait sur le plan de l'ouvrage de Roderic de Castro qui a pour titre : *Quæ ex quibus*, est beaucoup plus étendu, car il renferme tout ce qui concerne les épigénèses, les métaptoses ou mutations, ainsi que les métastases, enfin les changemens et les différentes dégénérescences qui ont lieu dans les maladies. (R. DESGENETTES)

LOSCHGE (Frédéric-Henri), né à Anspach, le 16 février 1755, a été reçu docteur à Gœttingue, puis nommé en 1784 professeur d'anatomie à Erlangue, et en 1792 professeur ordinaire de médecine dans cette même Université. Il a publié :

Dissertatio de medicinâ obstetriciâ agente et exspectante. Erlangue, 1780, in-4°.

Programma de commodis quibusdam ex singulari infantum calvariæ structurâ oriundis. Erlangue, 1785, in-4°.

Die Knochen des menschlichen Koerpers und ihre vorzueglichsten Baender, in Abbildungen und kurzen Beschreibungen. Erlangue, 1789-1796, in-fol. - *Ibid.* 1804-1807, in-fol.

De symmetriâ humani corporis, imprimis sceleti, commentatio anatomica. Erlangue, 1793, in-8°.

De sceleto hominis symmetrico, commentatio anatomica. Erlangue, 1795, in-8°. (O.)

LOSS (Jérémie), fils d'un théologien assez obscur, vint au monde en 1643 à Borne, dans la Misnie, et remplit une chaire de médecine à Wittemberg, où il mourut le 5 novembre 1684, laissant :

Dissertatio de oscitatione. Leipzick, 1664, in-4°.
Dissertatio de eructatione. Wittemberg, 1664, in-4°.
Dissertatio de fermento ventriculi. Wittemberg, 1665, in-4°.
Dissertatio de diabete. Wittemberg, 1666, in-4°.
Dissertatio de languore lymphatico. Wittemberg, 1673, in-4°.
Dissertatio de ovario humano. Wittemberg, 1674, in-4°.
Dissertatio de asthmate convulsivo. Wittemberg, 1676, in-4°.
Dissertatio de salivæ naturâ et usu. Wittemberg, 1677, in-4°.
Dissertatio de ægrâ tertianâ continuâ malignâ laborante. Wittemberg, 1681, in-4°.
Frotomaniæ seu amoris insani theoria et praxis. Wittemberg, 1681, in-4°.
Dissertatio de morborum ab imaginatione ortorum aliàs idealium ideâ. Wittemberg, 1681, in-4°.
Dissertatio de glandularum naturâ in genere. Wittemberg, 1682, in-4°.
Dissertatio de hydrophobiâ. Wittemberg, 1682, in-4°.
Dissertatio de iliacâ passione. Wittemberg, 1682, in-4°.
Dissertatio de lue epidemicâ seu peste. Wittemberg, 1682, in-4°.
Dissertatio de arthritide. Wittemberg, 1683, in-4°.
Dissertatio de inflammatione. Wittemberg, 1683, in-4°.
Dissertatio de lue venereâ. Wittemberg, 1683, in-4°.
Dissertatio de nuce vomicâ. Wittemberg, 1683, in-4°.
Dissertatio de cancro mammarum. Wittemberg, 1684, in-4°.
Gedanken vom Alp. Dresde, 1801, in-8°. (o.)

LOSS (Frédéric), plus souvent appelé *Lossius*, médecin du dix-septième siècle, vint au monde à Heidelberg, et alla pratiquer l'art de guérir à Dorchester, dans la Grande Bretagne, où il termina ses jours. Nous avons de lui les deux ouvrages suivans :

Observationum medicinalium libri quatuor. Londres, 1672, in-8°.
Consiliorum, sive de morborum curationibus, liber posthumus. Londres, 1684, in-8°. – Leipzick, 1685, in-8°.

Ces deux ouvrages sont pleins de faits, dont plusieurs intéressans. L'auteur a marché sur les traces de Tulpius, mais a respecté davantage la vérité. Il était ami de Turquet de Mayerne. (o.)

LOSSAU (Chrétien-Joachim), né à Schleswig, le 27 février 1693, étudia la médecine successivement à Wittemberg, à Jéna, à Halle et à Leyde. Ce fut cependant à Kiel qu'il alla prendre ses grades, et il y obtint le titre de docteur après avoir soutenu les examens d'usage avec le plus grand éclat. S'étant ensuite établi à Hambourg, il devint médecin du duc de Holstein et du duc de Mecklenbourg-Strelitz. Sa mort eut lieu en 1753. Entièrement livré à la pratique, il n'a publié que des opuscules obligés, et une observation bien peu remarquable de longue abstinence.

Dissertatio de valore medicinæ hodiernæ. Kiel, 1725, in-4°.
Dissertatio de valore chemiæ hodiernæ. Kiel, 1725, in-4°.
Wahrhaftige und ausfuehrliche Beschreibung eines besondern und merkwuerdigen Casus inediæ, welcher sich im Jahre 1728 mit Maria Jenfels zugetragen. Hambourg, 1729, in-4°. (o.)

LOTH (Georges), médecin et littérateur allemand, né le 24 juin 1579 à Verden, dans la Marche, fit toutes ses études à Kœnigsberg. Après avoir dirigé pendant quelque temps l'école de cette ville, il se rendit à Wittemberg pour y suivre lui-même les cours de la Faculté de médecine, et alla prendre le titre de docteur à Bâle en 1612. Au retour d'un voyage en Italie, fait aux frais du gouvernement, il fut nommé médecin de l'électeur de Brandebourg, et bientôt après, en 1614, professeur extraordinaire de médecine à l'Université de Kœnigsberg, où il termina sa carrière le 15 novembre 1635. On a de lui plusieurs pièces de vers sur des sujets religieux ou mystiques, des épigrammes latines, et quelques dissertations académiques, telles que les suivantes :

Dissertatio de usu partium nutritioni inservientium, in concoctionibus facultati cum harum excrementis. Kœnigsberg, 1616, in-4°.
Dissertatio de hominum generatione. Kœnigsberg, 1617, in-4°.
Dissertatio de urinarum differentiis earumque causis. Kœnigsberg, 1623, in-4°.
Kurze Relation von einem abgeschluckten und ausgezogenen Messer. Dantzick, 1635, in-4°. (o.)

LOTH (Georges), fils du précédent, naquit à Kœnigsberg, le 21 janvier 1623. Ayant pris goût pour la profession de son père, il reçut le grade de docteur à Wittemberg, en 1648. Deux ans après son retour, l'Université de sa ville natale lui confia une chaire, qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée le 22 février 1684. Il a écrit :

Dissertatio de hepatis structurâ. Kœnigsberg, 1650, in-4°.
Dissertatio de contagio febrili et variolarum Regiomonti grassante. Kœnigsberg, 1656, in-4°. (o.)

LOTICHIUS (Jean-Pierre), petit-neveu du suivant, vint au monde à Hanau, en 1598. Il fit de grands progrès dans l'étude des belles-lettres, mais exerça cependant plus, du moins à ce qu'il paraît, sa mémoire que son goût et son jugement. Cependant Guy Patin faisait cas de lui, et estimait même son commentaire sur Pétrone, qui n'est qu'une compilation indigeste. Ses vers sont entièrement oubliés, et ils ne firent pas non plus beaucoup de sensation parmi ses contemporains. Il avait déjà exercé l'art de guérir à Minden et dans la Hesse, quand l'Université de Rinteln lui confia une chaire de médecine, dont la mort seule le priva en 1652. Nous ne citerons que ceux

de ses ouvrages qui ont plus ou moins de rapport à la médecine. Ce sont :

Vade mecum. Francfort, 1625, in-12.

De gummi ut vocant gotta, sive laxativo indico, discursus theoretico-practicus. Francfort, 1626, in-8°.

Avec le *Dispensatorium chymicum.*

Paradoxon, sive de febribus in genere, dissertatio theorico-practica, in quâ totius velut medicinæ epitome, probabiliter adstruitur febrem omnium reliquorum morborum ideam esse. Accessit ejus disputatio physica de dignitate et præstantiâ scientiæ naturalis. Francfort, 1627, in-4°.

In Petronii satyricon commentarii, sive excursus medico-philosophici. Francfort, 1629, in-4°.

Gynoecologia, id est, de nobilitate et perfectione sexûs fœminini. Rinteln, 1630, in-8°.

Oratio super fatalibus hoc tempore academiarum in Germaniâ periculis. Rinteln, 1631, in-4°.

De casei nequitiâ, tractatus medico-philologicus. Francfort, 1643, in-8°.

De bonâ mente oratio. Francfort, 1643, in-4°.

Consiliorum et observationum medicinalium libri quinque : in quibus plerorumque corporis humani affectuum curationes, præsertim remedia euporista, ab ipsomet autore partim inventa, partim ab aliis antè experta et mutuata, luculenter et historicè, tanquam in diario, proponuntur. Ulm, 1644, in-4°. - *Ibid.* 1658, in-4°.

Oratio de opinione. Francfort, 1645, in-8°. (Z.)

LOTICHIUS (Pierre), surnommé *Secundus*, pour le distinguer de son oncle, naquit le 2 novembre 1528, à Schluchtern, bourg du comté de Hanau, près de Fulde. Son oncle, abbé du couvent de bénédictins de cet endroit, qui aimait beaucoup les lettres, prit soin de l'élever, et le destina aux études, quoiqu'il ne fût que le fils d'un simple laboureur. Lotichius apprit les langues anciennes et la poésie à Francfort, où il passa sept années, après quoi il alla se perfectionner dans la poésie et l'éloquence à Marbourg. Dans le même temps il s'appliqua aussi à l'étude de la philosophie, et dès qu'il se sentit assez fort, il s'empressa de se rendre à Wittemberg, où les leçons de Melanchthon et de Camerarius attiraient alors toute l'Allemagne. Lorsque la guerre força les professeurs de cette Université à quitter la ville, Lotichius accompagna Melanchthon à Magdebourg; mais celui-ci l'ayant quitté peu de temps après, il imita quelques-uns de ses condisciples, et prit parti dans les troupes de l'électeur de Saxe. Vers la fin de la guerre, il obtint son congé, revint à Wittemberg entendre Melanchthon, et prit ses degrés en philosophie. Camerarius lui fit alors connaître le doyen du chapitre de Wurtzbourg, qui lui confia l'éducation de ses neveux. Lotichius accompagna les deux jeunes gens en France, et vint passer deux ans après à Montpellier, où l'imprudence qu'il eut de manger de la viande en carême, malgré le privilége accordé aux étrangers, lui attira le courroux de

l'inquisition, auquel l'amitié de Rondelet le fit heureusement échapper. Etant de retour en Allemagne, et voyant sa patrie désolée par la guerre, il entreprit un second voyage en Italie, et se fit recevoir docteur en médecine à Padoue. Rentré dans son pays, l'électeur palatin le fit venir à Heidelberg pour être son médecin, et pour enseigner la médecine. Lotichius se fit une grande réputation de savoir et d'habileté dans sa place de professeur, dont la mort le dépouilla en 1560, le 7 novembre, à la fleur de l'âge. Ce n'est pas comme médecin, mais comme poète, qu'il s'est rendu célèbre. Teissier, Bayle, Kortholt et Burmann, d'après ses plus fameux contemporains, ont exalté tour à tour, et comme à l'envi, le mérite de ses poésies, surtout de ses vers élégiaques, et Hagen a été plus loin qu'eux encore, puisqu'il n'a pas craint de l'élever même au-dessus de quelques anciens, en lui donnant le titre de prince des poètes latins modernes. Cet éloge est exagéré sans doute; mais on doit convenir que les poésies de Lotichius brillent par l'élégance de l'expression et la richesse des idées. Cet écrivain n'a rien laissé sur l'art de guérir. (o.)

LOUIS (Antoine), né à Metz le 13 février 1723, fit de bonne heure d'excellentes études classiques au collége des Jésuites de cette ville. Ses intituteurs avaient conçu le projet de l'agréger à leur ordre; mais il trompa leur espérance, et préféra la profession de son père, qui était chirurgien-major de l'hôpital militaire de Metz. Sous un maître aussi habile, et qui dirigeait avec sollicitude ses premiers essais, Louis fit des progrès rapides, et acquit en peu de temps les connaissances anatomiques exactes qui servent de base à toutes les études chirurgicales. Entré au service à vingt-un ans, il devint bientôt chirurgien-major d'un régiment, et se distingua tellement que La Peyronie, soit qu'il eût été témoin de ses succès, soit que la réputation naissante du jeune adepte fût parvenue jusqu'à lui, le fit venir à Paris, le prit sous sa protection spéciale, et se chargea du soin de son avancement et de sa fortune. Louis ne voulut rien devoir qu'à ses travaux. Peu de temps après son arrivée il disputa et obtint au concours la place de gagnant-maîtrise à la Salpêtrière. Désirant dès-lors faire partie de l'Académie de chirurgie, il traita plusieurs des sujets de prix proposés par cette célèbre compagnie, et obtint, en 1744, le second accessit sur la question relative aux remèdes émolliens. Il fut plus heureux encore l'année suivante: son mémoire sur les remèdes anodins, réunit tous les suffrages, et il fut couronné. Les deux mémoires, dont l'un partagea le prix double en 1747 sur les remèdes détersifs, et dont l'autre obtint, en 1755, le premier accessit sur le feu ou le cautère actuel, ne sont pas

d'Antoine Louis, mais bien de son frère, chirurgien fort distingué des armées, et qui mourut vers 1765.

Des succès aussi brillans fixèrent l'attention de l'Académie sur celui qui les obtenait. En 1746, il fut admis au nombre des membres associés de cette compagnie; il était maître ès-arts, et six années d'exercice à la Salpêtrière le dispensaient de soutenir un acte public pour la réception. Mais refusant une facilité que lui accordaient l'usage et les réglemens, et dont il croyait indigne de lui de profiter, Louis sollicita et obtint, comme une faveur, la permission de subir sa dernière épreuve. Il eut, à cette occasion, l'honneur de composer la première dissertation latine qui ait été présentée dans nos modernes écoles de chirurgie, depuis l'extinction des chirurgiens à longue robe. Cet acte attira, par sa nouveauté et par la réputation de celui qui le soutenait, une société brillante à Saint-Côme, où le candidat obtint tous les honneurs de la séance. La Peyronie mourut au milieu des triomphes de son élève et de son protégé, qui trouva, dans Lamartinière, un nouveau Mentor, dont l'amitié et le zèle ne se démentirent jamais. Peu de temps après sa soutenance, Louis fut nommé professeur de physiologie et commissaire de l'Académie pour les extraits; il occupa la première de ces places pendant quarante ans, et la seconde jusqu'à sa nomination à la place de secrétaire. Comme professeur, il sut toujours présenter les objets dont il traitait de manière à exciter, à soutenir l'intérêt, et à faire naître le goût du travail parmi les élèves. Son plus ardent désir ayant toujours été de réunir l'exercice pratique aux travaux de la théorie, il sollicita et obtint, en 1757, la place de substitut de Dufouart à la Charité. Mais les frères qui administraient cet hôpital, et dont il voulut réprimer les empiétemens sur les attributions du chirurgien en chef, l'entravèrent tellement dans son service, et le lui rendirent si pénible, que ne pouvant obtenir justice de leurs tracasseries, il abandonna son hôpital et se réfugia de nouveau dans les rangs de la chirurgie militaire. Il avait vu, l'année même de son entrée à la Charité, sa réputation compromise par un libelle diffamatoire, auquel il répondit de manière à réduire ses calomniateurs au silence. Nommé, en 1761, chirurgien-major-consultant de l'armée du Haut-Rhin, il fit deux campagnes, et revenu à Paris après la paix, il y exerça les fonctions de prévôt de Saint-Côme dont, malgré son absence, on lui avait conféré le titre. Il était spécialement chargé, en cette qualité, d'examiner les candidats à la maîtrise, devoir dont il s'acquitta de manière à mériter d'être élu de nouveau en 1767.

Morand s'était enfin retiré en 1764, et Louis fut nommé secrétaire perpétuel de l'Académie. Il en remplissait les fonctions

avec un zèle et une application dignes des plus grands éloges, et qui promettaient à cette illustre compagnie la plus brillante destinée, lorsque Valentin, à l'occasion d'un mémoire sur le bec-de-lièvre, fit de Louis la critique la plus amère. Celui-ci se plaignit à ses collègues et voulut se retirer; mais l'Académie étant parvenue a opérer une sorte de réconciliation entre les deux antagonistes, on croyait cette affaire terminée, lorsque Valentin renouvela les attaques avec plus de violence encore dans ses *Recherches critiques sur la chirurgie moderne*. Le sécrétaire de l'Académie ne répondit point aux injurieuses déclamations de son adversaire; il affecta de les mépriser; mais elles produisirent sur lui une impression si profonde, qu'elles éteignirent toute son ardeur, et que négligeant même le soin de sa propre gloire, il passa les dix-huit dernières années de sa vie sans publier le sixième volume des mémoires de l'Académie, que l'on attendait avec la plus grande impatience, et dont on savait qu'il possédait les matériaux. Quoique d'une constitution robuste, Louis était atteint d'un hydrothorax, dont la cause est demeurée inconnue, et qui le fit succomber le 20 mai 1792. Il voulut être enterré à la Salpêtrière, établissement où il avait fait ses premiers essais, et qu'il visitait souvent pendant les dernières années de sa vie.

Louis portait au plus haut degré l'enthousiasme pour la chirurgie. Témoin de l'affranchissement de cette branche importante de la médecine, il se signala par des écrits pleins de force et de philosophie dans la grande querelle que fit naître la déclaration de 1749. Sur plusieurs des exemplaires de sa thèse, qu'il fit imprimer in-folio, il plaça le serpent d'airain, élevé par Moïse dans le désert, avec cette heureuse inscription : *Noxius reptando, excelsus, spes certa salutis*. Cet emblême, à la fois simple et sublime, fut adopté par tous les chirurgiens français; il forme, en quelque sorte, les armes de la chirurgie. Une logique sévère, une raison élevée, un style clair, facile et soutenu, brillent dans tous les ouvrages de Louis. Ce grand homme était, il faut le dire, plus littérateur que praticien; mais la justesse de son esprit suppléait presque toujours à ce que son expérience pouvait avoir d'imparfait. Il ne négligeait d'ailleurs aucun moyen de connaître les objets dont il voulait traiter. Les essais sur les animaux vivans et les opérations sur les cadavres étaient pour lui des sources fécondes d'instruction. Il s'occupa beaucoup des instrumens de chirurgie, et y introduisit, un des premiers, cette réforme sage et salutaire qui les a, pour la plupart, rendu plus simples et mieux adaptés aux usages qu'ils sont destinés à remplir. On lui doit les ciseaux courbes sur les faces des lames,

qu'il substitua pour l'extirpation de l'œil à la cuiller tranchante de Bartisch. Il proscrivit et fit abandonner les couteaux concaves dont on se servait encore de son temps pour les amputations. Il proposa, enfin, pour la taille des femmes une sorte de double lithotome dont on trouve l'idée première dans Guy de Chauliac, et qui ne méritait en aucune manière l'importance que Lecat et lui y attachèrent, dans leur longue et scandaleuse querelle à ce sujet. L'instrument de frère Côme fixait l'attention de tous les chirurgiens de l'Europe; des articles virulens étaient échangés à son occasion entre le lithotomiste religieux et Lecat, dans le journal de Verdun, et comme il arrive ordinairement en pareil cas, la discussion s'échauffait de part et d'autre sans amener aucun résultat. Alors Lamartinière provoqua une assemblée des chirurgiens les plus célèbres de la capitale, afin d'examiner comparativement les différentes méthodes de tailler. Louis fut l'interprête de cette assemblée, et le travail qu'il composa sur les expériences auxquelles elle s'était livrée, renferme les objections les plus judicieuses que l'on ait faites contre les imperfections, et contre la manière peu sûre avec laquelle agit le lithotome caché.

Secrétaire de l'Académie, Louis rassembla les matériaux et composa même la plus grande partie des tomes quatre et cinq des mémoires de cette illustre compagnie. Il avait déjà coopéré, pendant le secrétariat de Morand, à la rédaction du second et du troisième volumes. La saillie de l'os après l'amputation, le procédé suivant lequel on doit amputer les membres; l'opération de la fistule lacrymale, celle de la hernie; le bec-de-lièvre, la bronchotomie et les corps étrangers arrêtés dans la trachée-artère; la consolidation des plaies avec perte de substance; la fracture du col de l'humérus et celle du col du fémur; l'application du trépan sur les sutures; le renversement des paupières; l'extirpation de l'œil et les maladies qui exigent cette opération; la nécrose de l'os maxillaire inférieur; les maladies de l'intérieur de la bouche et de la langue, tels sont quelques-uns des objets les plus importans sur lesquels Louis a porté l'esprit de critique et la justesse d'observation qui caractérisaient son talent. Son exemple démontre combien un homme habile et laborieux peut être utile à la gloire d'une société savante. Cette foule de faits isolés qui viennent incessamment se perdre dans les archives académiques, Louis les rassemblait, les coordonnait, et les ralliant à des principes de théorie et de pratique, il les présentait sous l'aspect le plus propre à exciter l'intérêt et à propager le goût des bonnes doctrines chirurgicales. Comparé à Vicq-d'Azyr, qui faisait alors briller la Société royale de médecine du plus vif éclat,

Louis n'a point été un orateur aussi élégant, un écrivain aussi ingénieux que son émule; mais ce désavantage était compensé par des connaissances scientifiques plus profondes, plus positives; et ses ouvrages, s'ils sont moins agréablement écrits, ont plus de solidité que ceux de l'illustre auteur de tant de compositions historiques.

Une des plus importantes attributions du secrétaire perpétuel d'une académie est incontestablement celle qui a pour objet l'éloge des membres que perd successivement la société. Louis sentit bientôt qu'il devait être l'historien et non le panégyriste complaisant des hommes sur lesquels il était appelé à fixer l'attention de ses collègues. Ses éloges, écrits avec pureté, ne ressemblent pas à ces amplifications ampoulées qui furent pendant si long-temps de mode, et dont l'exagération même détruisait l'effet. Il voulut être impartial, et pour atteindre ce but, il signalait, avec une égale franchise, les succès et les revers, les grandes qualités et les défauts des savans dont il retraçait les actions. Il apportait le soin le plus minutieux à caractériser leur talent, à signaler leurs travaux, en un mot, à faire la juste part du blâme et de la louange qu'ils méritaient. On a reproché à ces discours une excessive sévérité; mais actuellement que les rivalités et les affections personnelles sont éteintes, et que les faits parlent seuls, on reconnaît que Louis a été seulement équitable; il a parlé de la plupart des hommes dont il a entretenu l'académie comme en parle la postérité, qui est venue pour eux et pour lui.

Avocat et docteur en droit, Louis éclaira pendant trente ans les tribunaux dans toutes les questions qui furent soumises à leur délibération. Il composa, sur plusieurs des points les plus importans et les plus difficiles de la chirurgie légale, un grand nombre de dissertations, dont quelques-unes seulement ont été conservées : les autres, qui devaient paraître faire la base d'un traité spécial, semblent entièrement perdues.

Louis unissait à de grands talens, à de rares vertus, des qualités moins recommandables, dont ses ennemis ont souvent profité. A un cœur excellent, à une générosité qui le portait à secourir tous les malheureux, il joignait la faiblesse d'attacher un très-grand prix aux témoignages extérieurs de considération et de respect qu'il croyait dus à la supériorité de son esprit. Dans la discussion, il se laissait souvent emporter par la violence de son caractère, et se répandait bientôt contre ses antagonistes en invectives et en sarcasmes dont rien ne pouvait justifier l'exagération. Vers la fin de sa vie, aigri par les obstacles dont il était environné, accablé de tracasseries toujours renaissantes, son caractère s'altéra, sa violence ne connut sou-

vent plus de bornes, et la moindre contrariété le jetait dans un état où il n'était plus le maître de ses discours. Mais ces orages, toujours passagers, étaient suivis de sentimens plus doux, et il oubliait aussi facilement les offenses des autres qu'il réparait avec abandon celles qu'il avait pu commettre. On lui a reproché, comme un acte d'insupportable vanité, d'avoir placé son portrait avec ceux de Paré, des deux Fabrice et de Marc-Aurèle Séverin. Louis était vain, sans doute; il aurait mieux fait d'attendre que la postérité lui assignât la place qu'il voulait occuper; mais on peut dire à sa justification qu'il a mérité d'être compté parmi les hommes qui, à diverses époques, ont imprimé une grande impulsion à la chirurgie, et qui, simplifiant ses procédés et ses moyens, l'ont ramenée à des principes plus rationels.

On a de ce chirurgien célèbre un très-grand nombre d'écrits, dont les plus remarquables constituent les ouvrages suivans :

Cours de chirurgie pratique sur les plaies d'armes à feu. Paris, 1746, in-4°.

Ce livre n'est qu'un programme raisonné, dans lequel Louis indiquait la méthode à suivre et les expériences à exécuter, afin d'initier les élèves à la théorie et à la pratique relatives aux plaies d'armes à feu.

Réfutation du mémoire sur la subordination des chirurgiens aux médecins, démontrée par la nature des deux professions et pour le bien public. Paris, 1748, in-4°.

Lettre d'un chirurgien de Paris à un chirurgien de province, concernant un rêve singulier, et quelques remarques sur l'excellence de la médecine moderne. Paris, 1748, in-4°.

Examen des plaintes des médecins de province, présentées au roi par la Faculté de Paris. Paris, 1749, in-4°.

Addition à l'examen des plaintes, etc. Paris, 1749, in-4°.

Réfutation de divers mémoires, composés par M. Combalusier, au sujet du procès entre les médecins et les chirurgiens. Paris, 1749, in-4°.

Ces écrits polémiques sont tous relatifs aux débats excités entre les médecins et les chirurgiens par la déclaration de 1749. Combalusier, le plus ardent ennemi des chirurgiens, est l'adversaire que Louis a le plus vivement combattu.

Essai sur la nature de l'ame, où l'on tâche d'expliquer son union avec le corps et les lois de cette union. Paris, 1746, in-8°.

Cet ouvrage, auquel Louis ne mit pas son nom, et qu'il aurait mieux fait de ne point composer, est une analyse commentée de l'écrit publié en Angleterre par Themisail de Sainte-Hyacinthe, sous ce titre : *Recherches sur les moyens de s'assurer par soi-même de la vérité.* Londres, 1743, in-8°.

Observations sur l'électricité, où l'on tâche d'expliquer son mécanisme et ses effets sur l'économie animale, avec des remarques sur son usage. Paris, 1747, in-12.

Attaqué avec violence par l'abbé Nollet au sujet de cet ouvrage, Louis répondit avec non moins de force que de dignité dans une lettre adressée à ce professeur (Paris, 1749, in-12).

Un mémoire sur la transmission des maladies héréditaires, composé à la même époque pour l'Académie de Dijon, ne fut pas admis au concours,

parce que Louis ne croyait pas à cette transmission, tandis que l'Académie, qui en avait admis la réalité, demandait seulement que l'on déterminât le mécanisme suivant lequel elle s'opère.

Observations et remarques sur le virus cancéreux et sur les tentatives que l'on peut faire pour découvrir un spécifique à ce vice. Paris, 1748, in-12.

Propositiones anatomicæ et chirurgicæ, de vulneribus capitis, quas præside Salvatore Morand. Paris, 1749, in-4°.

Six lettres sur la certitude des signes de la mort, où l'on rassure les citoyens sur la crainte d'être enterrés vivans, avec des observations et des expériences sur les noyés. Paris, 1752, in-12.

Cet ouvrage fut composé afin de réfuter l'écrit suivant, qui avait produit une profonde impression sur le public : *Dissertation sur l'incertitude des signes de la mort et l'abus des enterremens précipités, par J.-B. Winslow, traduite du latin et commentée par J.-J. Bruhier, D. M.* (Paris, 1742, in-12). Une seconde partie de cet ouvrage parut en 1745. Plusieurs des faits cités par Bruhier ne peuvent, il est vrai, soutenir un examen sévère; mais il n'en résulte pas que les signes de la mort soient toujours certains, et à cet égard Louis soutint un paradoxe dont l'expérience a fait justice. Toutefois, cette erreur est rachetée par les lumières nouvelles que ce chirurgien jeta sur le mécanisme de la mort chez les noyés, et sur les secours les plus efficaces à leur administrer.

Lettres sur les maladies vénériennes, dans laquelle on publie la manière de préparer le mercure, dont la plus forte dose n'excite point la salivation. Paris, 1754, in-12.

Lettre à M. Bagien sur les amputations. Paris, 1757, in-12.

Dans cet ouvrage, Louis traite avec trop de dureté un chirurgien vieilli dans les camps et recommandable par son zèle, autant que par son savoir.

Eloges historiques de Petit, Basuæ, Mulaval et Verdier. Paris, 1759, in-8°.

Mémoire à consulter sur un libelle diffamatoire, publié contre M. Louis, chirurgien major-adjoint de l'hôpital de la Charité. Paris, 1757, in 4°.

Mémoire sur une question anatomique relative à la jurisprudence, dans lequel on établit les principes pour distinguer, à l'inspection d'un corps trouvé pendu, les signes du suicide de ceux de l'assassinat. Paris, 1763, in-8°.

Cet écrit, composé à l'occasion du procès de J. Calas, fut un de ceux qui contribuèrent le plus à démontrer l'innocence de cet infortuné. Attaqué, à cette occasion, par Philip, dans le Journal de médecine, Louis répondit, dans le même recueil, avec autant de vigueur que de succès.

Discours sur les loupes, prononcé à la séance publique de l'Académie royale de chirurgie. Paris, 1765, in-8°.

Mémoire contre la légitimité des naissances prétendues tardives, où l'on concilie les lois civiles avec celles de l'économie animale. Paris, 1764, in-8°.

Supplément au mémoire contre les naissances prétendues tardives. Paris, 1764, in-8°.

Eloge de Bertrandi. Paris, 1767, in-12.

Recueil d'observations d'anatomie et de chirurgie pour servir de base à la théorie des plaies de tête par contre-coup. Paris, 1767, in-12.

Ce travail se compose d'extraits tirés des ouvrages de Valsalva, Morgagni, Molinelli, Santorini, Winslow et Heister; Louis n'y a composé qu'un discours préliminaire et quelques remarques.

Réponse de M. Louis à MM. Puissole et Champeaux, chirurgiens de Lyon.

Cet écrit, chirurgico-légal, fait partie d'un ouvrage publié sous ce titre : *Mémoire sur la mort de Claudine Rouge* (Lyon, 1768, in-8°.).

Aphorismes de chirurgie de Boerhaave, commentés par Van Swieten. Traduits du latin, Paris, 1768, 7 vol. in-12.

De methodi Hawkensianæ præstantiâ in calculosorum sectione. Paris, 1769, in-4°.

Dictionaire de chirurgie. Paris, 1772, 2 vol. in-12.

Ce livre, qu'il ne faut pas confondre avec quelques autres qui ont paru à la même époque et sous le même titre, se compose des articles de chirurgie rédigés par Louis pour l'Encyclopédie méthodique.

En 1758, Louis donna une cinquième édition du traité des maladies des os de J.-L. Petit, avec des observations et un discours historique et critique sur cet ouvrage, qui fut imprimé sans autre changement en 1762. Il donna aussi, en 1777, une cinquième édition du traité des maladies vénériennes d'Astruc, avec des additions et des remarques qui ont pour quelque temps rajeuni ce livre. Enfin, Louis a composé, dans le Journal de médecine, des articles dont les plus importans sont relatifs à la castration, aux frictions et à leurs effets, et surtout à des questions de jurisprudence sur la grossesse, le suicide, etc. (L.-J. BÉGIN)

LOUREIRO (JEAN DE), ecclésiastique portugais, né vers l'an 1715, passa chez les Cochinchinois, dans l'intention de convertir à la foi chrétienne ce peuple qui interdisait l'entrée de son territoire à tous les Européens. La médecine, qu'il avait étudiée, lui servit d'introducteur, et lui acquit en peu de temps une sorte de popularité, à la faveur de laquelle il obtint du roi la permission de résider dans le pays. Ce prince le chargea en même temps de diriger dans son palais tout ce qui avait rapport aux sciences physiques et aux mathématiques. Loureiro, dont la provision de médicamens commençait à s'épuiser, résolut de remplacer ceux qu'il avait apportés par les substances que la Cochinchine même lui fournirait, et ce louable projet fit naître en lui le goût de la botanique. En peu de temps il apprit à connaître les plantes vulgaires qui pouvaient lui être de quelque utilité, et bientôt il s'occupa de dessécher des échantillons de toutes celles qu'il découvrit. Après avoir quitté la Cochinchine, il passa trois années à Canton, où, par l'entremise d'un Chinois, il se procura un grand nombre de végétaux. Dans la traversée de Canton en Europe, il visita les côtes de Camboge et de Tsiampa, le Malabar et l'île de Mozambique, faisant partout une ample moisson de plantes. De retour en Portugal, après une absence de trente-six années, il travailla sans relâche à mettre en ordre ses nombreux matériaux, et à rédiger la Flore des pays qu'il avait parcourus. La mort termina sa carrière en 1796. L'ouvrage dont il a enrichi la botanique porte le titre de :

Flora Cochinchinensis. Lisbonne, 1790, 2 vol. in-4°. - Berlin, 1793, 2 vol. in-8°., par Willdenow.

On y trouve la description de 1949 espèces, réparties dans 672 genres, et dont près de 1400 appartiennent à la seule Cochinchine. Les plantes sont classées et décrites d'après le système de Linné. Il paraît que les descriptions ne méritent pas, du moins toujours, une confiance absolue, quoique d'ailleurs elles soient généralement bien rédigées, et dans un fort bon style. Loureiro y a joint des notes sur les propriétés médicinales de chaque végétal, ainsi que sur les usages auxquels les indigènes l'emploient dans l'économie domestique. (J.)

LOW (Georges), né en 1746, dans la paroisse écossaise d'Edzel, au comté de Forfar, fit ses études à l'Université d'Aberdeen. Il se livra ensuite pendant quelque temps à l'enseignement particulier à Stromness. Banks et Solander l'ayant invité à les suivre dans une excursion aux îles Orcades et Shetland, ce voyage lui inspira, pour l'histoire naturelle, un goût qu'il conserva tout le reste de sa vie. Nommé en 1774 ministre de Birsa et Haray, dans l'île de Pomona, l'une des Orcades, il mourut en 1795, après avoir composé plusieurs ouvrages, dont un seul a été publié, par les soins du docteur Leach, sous le titre de :

Fauna orcadensis. Londres, 1813, in-4°.
On n'y trouve que les quadrupèdes, oiseaux, reptiles et poissons (O.)

LOWER (Richard), célèbre anatomiste anglais, naquit vers l'an 1631, à Tremère, dans le comté de Cornouailles, en Angleterre. Il étudia la médecine à Oxford, où il se lia d'une étroite amitié avec Willis, et prit le grade de docteur en 1665. L'année suivante il se rendit à Londres, où les conseils et les lumières de son ami lui épargnèrent bien des désagrémens dans la carrière épineuse de la pratique. En 1667, il fut admis parmi les membres de la Société royale. Ses opinions politiques l'empêchèrent de réussir à la cour, mais la réputation dont il jouissait à la ville le dédommagea amplement de cette petite disgrâce. Il mourut le 17 janvier 1691. Ce n'est pas lui qui a imaginé la transfusion du sang, comme l'ont dit quelques historiens mal informés, puisque Libavius avait déjà indiqué clairement cette opération; mais il la présenta sous un nouveau jour, la tira de l'oubli, et fut peut-être le premier qui la pratiqua réellement. On peut lire le détail de ses expériences à ce sujet dans les Transactions philosophiques, pour les années 1666 et 1667. Les ouvrages de Lower sont :

Diatribæ Thomæ Willisii de febribus vindicatio, adversus Edmundum de Meara. Londres, 1665, in-8°. - Amsterdam, 1666, in-12.

Tractatus de corde; item de motu et colore sanguinis, et chyli in eum transitu. Londres, 1669, in-8°. - Amsterdam, 1671, in-8°. - Londres, 1680, in-8°. - Leyde, 1708, in-8°. - *Ibid.* 1722, in-8°. - *Ibid.* 1740, in-8°. - *Ibid.* 1749, in-8°. - Trad. en français, Paris, 1679, in-8°.

Cette description, quoique fort inférieure à celle qu'ont donnée tout nouvellement MM. Vanst et Gerdy, mérite d'être signalée, en ce qu'elle fut la première qui répandit des idées un peu exactes sur la structure du cœur. Lower établit que le péricarde ne manque jamais, et que le cœur est un muscle pourvu de vaisseaux et de nerfs. Sa description de la marche des fibres musculaires est fort obscure, du moins en ce qui concerne les ventricules; car, à l'égard des oreillettes, il a beaucoup mieux saisi la nature. Il admettait entre les deux veines caves, dans l'oreillette droite, un tubercule, qui depuis a pris son nom, mais que personne n'a retrouvé. Personne n'attaqua plus vivement l'opinion de Descartes qui attribuait les mouvemens du cœur à l'explosion du sang, et pensait que ce fluide sort de l'organe pendant sa dilatation. On doit avouer cependant que tout ce qu'il avance ne mérite pas confiance, et que parmi les expériences qu'il dit avoir faites, plusieurs sont manifestement fausses et imaginées à plaisir. Son ouvrage renferme plusieurs détails intéressans d'anatomie pathologie, qu'il avait la sagesse et le bon esprit de considérer comme le flambeau de la médecine.

Dissertatio de origine catarrhi in quâ ostenditur illam non provenire à cerebro. Londres, 1671, in-8°. - Amsterdam, 1671, in-8°. - Leyde, 1727, in-8°.

Lower démontre fort bien qu'il ne peut tomber aucun liquide du cerveau dans le pharynx ou le nez.

Bromographia. Amsterdam, 1669, in-8°. - Trad. en allemand, Ulm, 1718, in-8°.; *Ibid.* 1722, in-8°.; Strasbourg, 1754, in-8°. - en suédois, Stockholm, 1724, in-4°.

Receipts. Londres, 1700, in-8°. - Trad. en allemand, Léipzick, 1701, in-8°. - *Ibid.* 1734, in-8°. - *Ibid.* 1753, in-8°. (J.)

LOWITZ (Tobie), fils d'un savant astronome, né à Gœttingue en 1757, devint professeur de chimie à St.-Pétersbourg, et l'un des membres les plus distingués de l'Académie impériale russe des sciences. Il termina sa carrière le 4 décembre 1804. Un voyage qu'il fit à pied en Italie, en France et en Angleterre, par la Suisse et la Hollande, lui permit de faire une foule d'observations d'histoire naturelle, et le guérit radicalement de l'épilepsie dont il était atteint. La chimie lui doit plusieurs découvertes, toutes dirigées sur des objets d'utilité pratique. C'est ainsi qu'il a trouvé, en 1790, le moyen de conserver l'eau douce en mer, par le moyen du charbon. Ses remarques sont éparses dans les Annales de Crell, le Journal de Trommsdorf, et divers autres recueils scientifiques de l'Allemagne et de la Russie. Il a publié, en outre les ouvrages suivans :

Anzeige eines neuen Mittels, Wasser auf Seereisen vor dem Verderben zu bewahren, und faules Wasser wieder trinkbar zu machen. Saint-Pétersbourg, 1790, in-8°.

Bemerkungen ueber die Reinigung des Kornbrandtweins durch Kohlen. Erfurt, 1794, in-4°. (J.)

LUC (Jean-André de), l'un des plus célèbres physiciens du siècle dernier, appartenait à une famille originaire de Gênes, qui s'était fixée depuis trois cents ans à Genève. Il naquit en cette ville le 8 février 1727. Son éducation fut suivie avec le

plus grand soin. Lorsqu'elle fut terminée, sa famille témoigna le désir de le voir entrer dans le commerce ; mais un penchant décidé l'entraînait vers les sciences, auxquelles, durant quarante-six années, il consacra tous les momens dont ses propres affaires et celles de l'état lui permettaient de disposer, car ses concitoyens l'avaient nommé membre du conseil des deux cents. Pendant ce laps de temps, il ne sortit de Genève que pour faire quelques excursions scientifiques dans les Alpes. Cependant il avait déjà jeté les fondemens de sa réputation, en publiant d'importans ouvrages, et commencé ce beau cabinet d'histoire naturelle que les étrangers vont encore admirer aujourd'hui chez son neveu. En 1773, un revers de fortune devint pour lui l'occasion de se livrer tout entier à sa véritable vocation. Il passa en Angleterre, où il fut très-bien accueilli, devint lecteur de la reine, et y fixa sa résidence. Depuis cette époque, il fit divers voyages en Suisse, en Hollande, en France et en Allemagne. Etant à Gœttingue en 1798, il fut nommé professeur de philosophie et de géologie, mais il n'en remplit jamais les fonctions. La mort le frappa en 1817, le 7 novembre, à Windsor. La géologie et la météorologie lui sont redevables de plusieurs découvertes importantes. Ce fut lui qui contribua surtout à rendre familière la méthode de mesurer la hauteur des montagnes par le moyen d'un baromètre portatif de son invention. Ce fut lui aussi qui substitua le mercure à l'alcool dans la construction du thermomètre de Réaumur. Le but constant de ses efforts fut de prouver que les récits de la Genèse, loin d'être en contradiction avec les phénomènes géologiques, sont, au contraire, en harmonie parfaite avec eux, hypothèse que M. Cuvier a soutenue depuis avec chaleur, tandis qu'elle est attaquée en Allemagne par les naturalistes et même par les théologiens. Les ouvrages de De Luc sont fort nombreux :

Recherches sur les modifications de l'atmosphère, ou Théorie des baromètres et des thermomètres. Genève, 1772, 2 vol. in-4°. - *Ibid.* 1784, 4 vol. in-4°.

On trouve dans cet ouvrage une foule de recherches neuves et ingénieuses, entr'autres la découverte du rapport exact entre la hauteur des montagnes et celle du baromètre.

Relation de différens voyages dans les Alpes. Maestricht, 1776, in-12.

C'est la relation des voyages faits par De Luc avec son frère Guillaume-Antoine, et Pierre-Gédéon Dentand. Ce dernier fut le principal rédacteur.

Lettres physiques et morales sur les montagnes et sur l'histoire de la terre et de l'homme. Amsterdam, 1778-1780, 6 vol. in-8°.

De Luc cherche à mettre en harmonie la géologie et les récits de Moyse. Chacun des six jours de la création fut, suivant lui, une période de plusieurs siècles ou même de plusieurs milliers d'années. Son explication du déluge rappelle un peu celle de Whiston.

Observations sur la profondeur des mines du Harz. Londres, 1777, in-8°. - *Second mémoire*, Londres, 1780, in-4°.

Inséré aussi dans le tome LXIX des Transactions philosophiques.

Essai sur la pyrométrie et l'aérométrie, et sur les mesures physiques en général. Londres, 1779, in-4°.

Lettres sur quelques parties de la Suisse, adressées à la reine de la Grande Bretagne. Paris, 1787, in-8°.

Nouvelles idées sur la météorologie. Londres et Paris, 1787, 2 vol. in-8°.

Lettres sur l'histoire physique de la terre. Paris, 1798, in-8°.

Lettres aux auteurs juifs d'un mémoire adressé à M. Teller. Berlin, 1799, in-8°.

Bacon, tel qu'il est, ou Dénonciation d'une traduction des œuvres de ce philosophe, publiée à Dijon par M. Antoine de la Salle. Berlin, 1800, in-8°.

Lettres sur l'éducation religieuse de l'enfance. Berlin, 1800, in-8°.

Précis de la philosophie de Bacon et des progrès qu'ont faits les sciences naturelles par ses préceptes et son exemple. Paris, 1800, 2 vol. in-8°.

Lettres à M. le prevôt Teller, concernant ses éclaircissemens sur la nouvelle exégèse. Berlin, 1801, in-8°.

Lettres sur le christianisme. Berlin, 1801, in-8°.

Principes de théologie, de théodicée et de morale. Hanovre, 1803, in-8°.

Annonce d'un ouvrage de M. Reimarus. Hanovre, 1803, in-8°.

Introduction à la physique terrestre par les fluides expansibles. Paris, 1803, in-8°.

Lettre sur l'essence de la doctrine de Jésus-Christ. Bronswick, 1804, in-8°.

Traité élémentaire sur le fluide galvanique. Paris, 1804, in-8°.

Traité élémentaire de géologie. Paris, 1809, in-8°. -Trad. en anglais, Londres, 1809, in-8°.

C'est la réfutation des systèmes de Hutton et de Playfair.

Voyage dans le nord de l'Europe, contenant des observations sur quelques parties des côtes de la mer Baltique et de la mer du Nord. Londres, 1810, 3 vol. in-8°.

Voyages géologiques dans quelques parties de la France, de la Suisse et de l'Allemagne. Londres, 1813, 2 vol. in-8°.

De Luc a inséré un grand nombre de mémoires et d'articles dans les Transactions philosophiques, le récueil de l'Académie des sciences de Paris, le Journal de physique, etc. (o.)

LUCAE (Samuel-Chrétien), né à Francfort-sur-le-Mein le 30 avril 1787, est mort dans cette même ville le 28 mai 1821. Il était alors professeur ordinaire de médecine à Marbourg, et directeur de l'Institut médico-clinique et de l'hôpital de cette ville. Parmi ses ouvrages, les suivans sont parvenus à notre connaissance :

Observationes anatomicæ circà nervos arterias adeuntes. Francfort, 1810, in-4°.

Anatomische Untersuchungen der Thymus in Menschen und Thieren. Francfort, 1811, in-4°.

C'est le meilleur travail que nous possédions encore sur le thymus.

Anatomische Bemerkungen ueber die Diverticula am Darmcanal, und ueber die Hohlen der Thymus. Nuremberg, 1813, in-4°.

Untersuchungen ueber einige Gegenstaende des Zeugungsgeschæffts. Francfort, 1815, in-12.

Dissertatio de antiquissimo illo, omnia scire, nihil scire, quatenus medicum spectat. Marbourg, 1818, in-4°.

Dissertatio de ossescentiâ arteriarum senili. Marbourg, 1818, in-4°.

(O.)

LUCENA (LOUIS DE), né à Guadalaxara dans la Nouvelle-Castille, voyagea pour son instruction pendant plusieurs années dans divers pays de l'Europe. De retour en Espagne, il en quitta bientôt après le séjour pour se rendre à Rome, que son amour pour la liberté et les sciences lui faisait regarder comme le lieu le plus propre à satisfaire ses goûts favoris. Lucena mourut en cette ville en 1552, âgé de soixante-un ans. C'était un médecin recommandable par ses lumières et ses vertus. Nous avons de lui :

De tuendâ, præsertim à peste, integrâ valetudine, deque cujus morbi remediis. Tolosa, 1523, in-4°. (LEFÈVRE)

LUDOLFF (JÉRÔME), né à Erfurt le 30 avril 1679, étudia la théologie et la jurisprudence avant de s'adonner à la médecine, que la faiblesse de sa constitution le décida seule à embrasser. Il suivit pendant quelque temps les cours de l'Université de sa ville natale, et alla ensuite entendre les leçons de Wedel et de Slevogt à Iéna. De retour à Erfurt en 1703, il y prit le grade de docteur, et trois ans après devint professeur de philosophie. En 1715, il obtint aussi une chaire extraordinaire dans la Faculté de médecine, où il enseigna successivement la chimie, l'anatomie, la botanique et la chirurgie. Une mort prématurée mit fin à ses jours, le 27 février 1728. On ne lui doit qu'une série d'opuscules académiques ayant pour titres :

Dissertatio de lethalitate vulnerum. Erfurt, 1712, in-4°.
Dissertatio de purpurâ puerperarum. Erfurt, 1720, in-4°.
Dissertatio de auditu difficili. Erfurt, 1720, in-4°.
Dissertatio de furore uterino. Erfurt, 1720, in-4°.
Dissertatio de therapiâ anhelationis. Erfurt, 1720, in-4°.
Dissertatio de medicamentis lapidosis. Erfurt, 1721, in-4°.
Dissertatio de pleuropneumoniâ. Erfurt, 1721, in-4°.
Dissertatio de utilitate fluxûs hæmorrhoidalis. Erfurt, 1721, in-4°.
Dissertatio de ardore ventriculi. Erfurt, 1722, in-4°.
Dissertatio de mercurio vivo. Erfurt, 1722, in-4°.
Dissertatio de ægroto syncopali. Erfurt, 1722, in-4°.
Dissertatio de gangrænâ et sphacelo. Erfurt, 1722, in-4°.
Dissertatio de morbis gingivarum. Erfurt, 1722, in-4°.
Dissertatio de apoplexiâ. Erfurt, 1722, in-4°.
Dissertatio de sudore. Erfurt, 1722, in-4°.
Dissertatio de eo : sui medicus quilibet esse potest. Erfurt, 1723, in-4°.
Dissertatio de tobaci noxâ post pastum. Erfurt, 1723, in-4°.
Dissertatio de fabis coffeæ, earumque sub infuso usu et abusu. Erfurt, 1724, in-4°.

Dissertatio de plicâ. Erfurt, 1724, in-4°.
Dissertatio de requisitis medici conscientiosi. Erfurt, 1724, in-4°.
Dissertatio de funiculo umbilicali fœtûs humani longiori præ brutis. Erfurt, 1724, in-4°.
Dissertatio de lacte. Erfurt, 1724, in-4°.
Dissertatio de sudore naturali, non naturali et præternaturali. Erfurt, 1724, in-4°.
Dissertatio de calculi renum et vesicæ torturâ. Erfurt, 1725, in-4°.
Dissertatio de fine hæmorrhoïdum, principio variorum malorum. Erfurt, 1725, in-4°.
Dissertatio de metu hydropiseos maturè curandæ. Erfurt, 1725, in-4°.
Dissertatio de erroribus malè imputatis naturæ. Erfurt, 1725, in-4°.
Dissertatio de cardialgiâ. Erfurt, 1725, in-4°.
Dissertatio de malo hypochondriaco et hysterico, incolis Saxoniæ inferioris proprio. Erfurt, 1725, in-4°.
Dissertatio de cancro mammarum. Erfurt, 1726, in-4°.
Dissertatio de medicinâ in S. Scripturâ fundatâ. Erfurt, 1726, in-4°.
Dissertatio de vitiis appetitûs circà esculenta. Erfurt, 1727, in-4°.
Dissertatio de vitiis appetitûs circà potulenta. Erfurt, 1727, in-4°.
Dissertatio de hæmoptysi. Erfurt, 1727, in-4°.
Dissertatio de casu morbi spasmodico-convulsivi, rigidi dicti, vulgò Kriebel-Krankheit. Erfurt, 1727, in-4°.
Dissertatio de apepsiâ, dyspepsiâ et bradypepsiâ. Erfurt, 1727, in-4°.
Dissertatio de pathologiâ et therapiâ icteri flavi. Erfurt, 1727, in-4°.
Dissertatio de hepatitide. Erfurt, 1727, in-4°.
Dissertatio de polypo cordis, curioso et raro admodum phænomeno. Erfurt, 1727, in-4°.
Dissertatio de palpitationis cordis pathologiâ et therapiâ. Erfurt, 1727, in-4°. (J.)

LUDOLFF (Jérôme de), savant médecin allemand, petit fils du célèbre orientaliste Job Ludolff, vint au monde à Erfurt le 11 décembre 1708. Ses premières études, dans l'Université de sa ville natale, furent consacrées à la jurisprudence, malgré le penchant naturel qui l'entraînait vers la médecine. Aussi, tout en suivant les cours de la Faculté de droit, ne négligea-t-il point les leçons des professeurs de chimie et de chirurgie. Au bout d'un certain laps de temps, il se rendit à Iéna, où la mort inopinée de son père, qui le laissait à peu près sans ressources, vint l'arrêter au milieu de la carrière qu'il commençait à parcourir, sinon avec satisfaction et éclat, du moins avec honneur et résignation. Il songea d'abord à réclamer l'assistance d'un grand oncle qu'il avait en Danemark, et qui passait pour être fort riche; mais le voyage qu'il fit à Copenhague n'eut aucun résultat, son parent s'étant trouvé possesseur d'une fortune bien moins considérable que celle qu'on lui supposait. Ludolff ne perdit pas courage; se voyant hors d'état de suivre les Universités, il fit généreusement le sacrifice de la profession libérale à laquelle il aspirait, et entra comme clerc chez un autre de ses oncles, procureur à la cour de Wetzlar. Au bout de dix huit mois, il quitta cette place, et alla reprendre l'étude du droit à Iéna. En 1734, il devint

précepteur d'un jeune homme fort riche, auprès duquel il vécut à Berlebourg jusqu'en 1737. Lorsque cette ressource vint à lui manquer, il se trouva réduit à exercer, pour vivre, l'art de l'horloger, qu'il avait appris autrefois pour s'amuser. Cependant son ancien goût pour la médecine prit un tel ascendant sur lui, que ne pouvant plus résister, il retourna en 1737 à Iéna, et s'y consacra tout entier à l'art de guérir, mais plus particulièrement toutefois à la chimie. De retour à Erfurt en 1739, il prit le grade de docteur, se mit à pratiquer avec beaucoup de succès, et fit même des cours. L'Université le nomma, en 1741, professeur de philosophie, et cinq ans après professeur de chimie. Dans la suite, il devint médecin pensionné de la ville, puis médecin de l'électeur de Mayence, auprès duquel il resta jusqu'en 1764, année où ce prince mourut, et où lui-même termina sa carrière, le 7 novembre, à Erfurt, où il était venu reprendre ses fonctions dans l'enseignement public. On a de lui :

Dissertatio de acidi vitrioli præstantiâ. Erfurt, 1739, in-4°.
Dissertatio de sale non igne. Erfurt, 1741, in-4°.
An et quomodo pharmacopœus vel etiam chirurgus in arte suâ peritus felicem in universâ medicinâ progressum facere possit. Erfurt, 1746, in-4°.
De artes pharmaceuticæ ad studium medicum necessitate et utilitate. Erfurt, 1746, in-4°.
Die in der Medicin siegende Chymie, bestehend in aufrichtiger Mittheilung derer in Bereitung der wichtigsten medicamentorum mit Nutzen gebrauchten chymischen Handgriffe. Erfurt, 1746-1749, in-4°.
Dissertatio de mercurio per alcali soluto tutissimo specifico antivenereo. Erfurt, 1747, in-4°.
Dissertatio sistens demonstrationem, quod atrocissima luis venereæ symptomata non sint effectus morbi, sed curæ mercurialibus institutæ. Erfurt, 1747, in-4°.
Dissertatio de olei animalis Dippelii faciliori præparatione et modo agendi. Erfurt, 1748, in-4°.
Dissertatio de hydrope à vermibus caussato. Erfurt, 1748, in-4°.
Dissertatio de clysterum insigni utilitate et noxâ. Erfurt, 1748, in-4°.
Programma de mirabili fabricâ articulationis maxillæ inferioris cum ossibus temporum. Erfurt, 1749, in-4°.
Zugabe zu der in der Medicin noch immer und immer siegenden Chymie. Erfurt, 1750, in-4°.
Dissertatio de sale ammoniacali à spiritu vini parato ejusque præstantiâ. Erfurt, 1750, in-4°.
Dissertatio de alvi obstructione hypochondriacâ. Erfurt, 1750, in-4°.
Dissertatio de prærogativâ remediorum pharmaceuticorum in affectionibus oculorum. Erfurt, 1750, in-4°.
Dissertatio de clavo hysterico. Erfurt, 1750, in-4°.
Dissertatio docens methodum specialem tumores glandularum chronicos in scirrhos degenerantes è fundamento curandi. Erfurt, 1751, in-4°.
Dissertatio de gonorrhœâ. Erfurt, 1751, in-4°.
Vollstaendige und gruendliche Einleitung in die Chymie. Erfurt, 1752, in-8°.

Dissertatio de arthritide tanquam inflammationis specie. Erfurt, 1752, in-4°.
Dissertatio de catarrhis, tanquam caussis frequentissimis febris lentœ eorumque legitimâ curâ. Erfurt, 1752. in-4°.
Dissertatio sistens generales de febribus epidemicis conceptus. Erfurt, 1753, in-4°.
Dissertatio de menstruorum fluxio nimio. Erfurt, 1753, in-4°.
Dissertatio de hæmorrhoïdibus. Mayence, 1754, in-4°.
Dissertatio de febribus inflammatoriis. Erfurt, 1755, in-4°.
Dissertatio de affectu spasmodico vago, maligno, epidemico, vernacula Gruebelkrankheit. Erfurt, 1756, in-4°.
Dissertatio de diuresi criticâ. Erfurt, 1756, in-4°.
Dissertatio : cur homines frequentiùs ægrotent præ brutis, ea tamen longævitate superint? Erfurt, 1757, in-4°.
Dissertatio sistens incommoda placentæ à fundo uteri aberrantis. Mayence, 1757, in-4°.
Dissertatio de medicamentorum suppurantium modo agendi et usu. Erfurt, 1763, in-4°.
Dissertatio de generibus et speciebus tumorum. Erfurt, 1764, in-4°.
Ludolf (*Michel-Mathieu*), né en 1705, mort le 30 juillet 1756, à Berlin, où il était professeur de botanique, a laissé :
Dissertatio de vomitu. Leyde, 1721, in-4°.
Elementa pharmacologiæ universalis, oder Anfangsgruende der ganzen Arzneywissenschaft. Berlin, 1734, in-8°. (J.)

LUDWIG (Chrétien), fils du suivant, né à Léipzick le 17 mai 1749, mourut, le 3 février 1784, dans cette ville, où il faisait depuis quelques années des cours publics de physique. Il y avait été reçu docteur en médecine en 1774. On a de lui une traduction allemande des recherches sur l'air par Priestley (Vienne et Léipzick, 1778-1780, in-8°.) et du Traité des sons par Elliot (Léipzick, 1786, in-8°.). On lui doit aussi deux petits opuscules dénués de tout intérêt, et qui ont pour titres :

Dissertatio de æthere variè moto, caussâ diversitatis luminum. Léipzick, 1773, in-4°.
Dissertatio de hydrope cerebri puerorum. Léipzick, 1774, in-4°. (J.)

LUDWIG (Daniel), célèbre médecin allemand, vint au monde à Weimar, le 5 octobre 1625. Après avoir suivi les cours de diverses universités, il prit le grade de docteur dans celle d'Iéna, et pratiqua ensuite pendant quelque temps à Kœnigsberg, petite ville de la Franconie. Les succès qu'il y obtint lui firent une réputation à laquelle il dut la place de médecin pensionné que lui offrit la ville de Saltzunden dans la principauté de Henneberg. En 1666, il devint premier médecin du duc de Saxe-Gotha. Sa mort arriva le 11 septembre 1680. Les Actes de l'Académie des Curieux de la nature contiennent un grand nombre de mémoires de sa façon. On a aussi de lui :

De volatilitate salis tartari dissertatio. Gotha, 1667, in-12. - *Ibid.* 1674, in-12.

De pharmaciâ moderno sœculo accomodatâ, dissertationes tres. Gotha, 1671, in-12. - *Ibid.* 1685, in-8°. - Amsterdam, 1688, in-8°. - Hambourg, 1688, in-8°. - Copenhague, 1693, in-8°. - Hambourg, 1728, in-8°. - Trad. en français, Lyon, 1710, in-12. - en allemand, Léipzick, 1714, in-8°.

Ludwig eut le mérite de débarrasser la pharmacie d'une foule de remèdes inutiles ; mais il s'est montré trop timide encore. Son style est obscur et entortillé.

Tractaetlein von Feldkrankheiten. Gotha, 1664, in-8°.

Tractaetlein von der rothen Ruhr. Gotha, 1666, in-8°.

Réimprimé avec le précédent (Muhlhausen, 1685, in-8°. - Léipzick, 1702, in-8°.).

Kurzer Unterricht von der Ruhr. Chemnitz, 1691, in-8°.

Compendium materiæ medicæ. Francfort, 1698, in-8°.

Ses observations ont été réunies sous le titre de :

Observationes physico-chymico-medicæ curiosæ. Francfort, 1712, in-4°.

Par les soins de Jean-Conrad Michælis. (J.)

LUDWIG (Chrétien-Frédéric), né à Léipzick le 19 mai 1751, devint, en 1782, professeur d'histoire naturelle et de pathologie à l'Université de cette ville. Le nombre de ses ouvrages est assez considérable :

Dissertatio de munimentis plantarum. Léipzick, 1776, in-4°.

Dissertatio de sexu muscorum detecto. Léipzick, 1777, in-8°.

Dissertatio de membranarum ortu. Léipzick, 1778, in-4°.

Dissertatio de antennis. Léipzick, 1778, in-4°.

Dissertatio de pulvere antherarum. Léipzick, 1778, in-4°.

Dissertatio de cinereâ cerebri substantiâ. Léipzick, 1779, in-4°.

Programma de suffusionis per acum curatione. Léipzick, 1783, in-4°.

Die neuere wilde Baumzucht in einem alphabetischen und systematischen Verzeichnisse aufgestellt. Léipzick, 1783, in-8°. - *Ibid.* 1796, in-8°.

Primæ lineæ anatomiæ pathologicæ, sive de morbosâ partium corporis humani fabricâ libellus. Léipzick, 1785, in-8°.

Historiæ anatomiæ et physiologiæ comparantis brevis expositio. Léipzick, 1787, in-4°.

Icones cavitatum thoracis et abdominis, à tergo apertarum. Léipzick, 1789, in-fol.

Avec deux planches.

Physiologorum atque pathologorum de systemate absorbente recentissima quædam decreta. Léipzick, 1789, in-4°.

Exercitationes academicæ. Léipzick, 1790, in-8°.

Delectus opusculorum ad scientiam naturalem spectantium. Léipzick, 1790, in-8°.

Scriptores neurologici minores selecti, sive opera minora ad anatomiam, physiologiam et pathologiam nervorum spectantia. Léipzick, tome I, 1791 ; II, 1792 ; III, 1793 ; IV, 1795, in-4°.

Tabellarische Uebersicht der Geschichte der Thierheilkunde. Léipzick, 1794, in-8°.

Grundriss der Naturgeschichte der Menschenspecies. Léipzick, 1796, in-8°.

Ouvrage faible, quoiqu'estimé et beaucoup trop vanté.

Erste Aufzaehlung der bis jetzt in Sachsen entdeckten Insekten. Léipzick, 1799, in-8°.

Handbuch der Botanik. Léipzick, 1800, in-8°.

Handbuch der Mineralogie, nach A.-A. Werner. Léipzick, 1803-1804, 2 vol. in-8°.

Historiæ insitionis variolarum humanarum et vaccinarum comparatio. Léipzick, 1803-1808, in-4°.

Diagnostices chirurgicæ fragmenta. Léipzick, 1805, in-4°.

Catalecta litteraria physica et medica. Léipzick, 1806-1808, in-4°.

Einleitung in die Buecherkunde der praktischen Medizin. Léipzick, 1806, in-8°.

Programma de mulomedicinâ in civitate regendâ. Léipzick, 1807, in-4°.

Programma de venæsectione infelici. Léipzick, 1807, in-4°.

Ludwig (*Jean-Frederic*), né dans le pays de Wurtemberg, vers le milieu du dix huitième siècle, passa quinze ans de sa vie à Surinam, et mourut le 17 janvier 1800 à Guerglingen. On a de lui:

Neueste Nachricht von Surinam. Iena, 1789, in-8°.

Publié, avec des notes, par Philippe-Frédéric Binden. (z.)

LUDWIG (Chrétien-Théophile), médecin et botaniste allemand, naquit à Brieg, dans la Silésie, le 30 avril 1709. Quoique ses parens fussent peu favorisés du côté de la fortune, ils ne négligèrent rien pour son éducation, et l'envoyèrent à l'Université de Leipzick, où il suivit avec assiduité les cours de la Faculté de médecine. Comme il était sur le point, pour se créer des ressources, de passer en Hollande, et qu'il méditait même de faire un voyage aux Indes orientales, Walther, qui connaissait son goût pour la botanique, l'emmena à Carlsbad, afin de lui faire étudier avec lui les plantes du pays. Vers le même temps, Ludwig fut admis dans le sein d'une société de naturalistes qu'Hebenstreit formait aux frais du roi de Pologne, et dont la destination était d'aller faire des découvertes en Afrique. A son retour de ce voyage, dans lequel il recueillit beaucoup d'observations importantes, il termina ses études médicales à Léipzick, et prit le grade de docteur. La cour de Dresde lui ayant accordé une pension, et la mort de Walther, qui l'avait institué son légataire universel, l'ayant mis en possession d'une fortune assez considérable, il n'eut plus d'inquiétudes pour l'avenir, et put se livrer sans contrainte à ses goûts. L'Université lui confia, en 1747, une chaire qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée le 7 mai 1773. Rousseau, qui sut bien l'apprécier, disait de lui qu'il était, avec Linné, le seul qui eût vu la botanique en naturaliste et en philosophe. Effectivement il ne contribua guère moins à opérer une réforme salutaire dans cette science que l'illustre Suédois, qui lui rendit un hommage mérité, en donnant son nom à un genre de plantes (*Ludwigia*) de la famille des onagraires. Ses ouvrages, quoique fort estimables pour la plupart, n'ont cependant guère franchi les frontières de l'Allemagne. Ils portent pour titres :

Dissertatio de vegetatione plantarum marinarum. Léipzick, 1736, in-4°.



Definitiones plantarum in usum auditorum collectæ. Léipzick, 1737, in-8°. - *Ibid.* 1744, in-8°. - *Ibid.* 1760, in-8°.

La méthode que Ludwig présente ici est celle de Rivin modifiée dans quelques parties par celles de Rai, de Tournefort et de Boerhaave. Elle se compose de dix-huit classes, fondées sur la présence ou l'absence de la corolle, le nombre et la régularité de ses lobes ou pétales. Quant aux ordres, ils sont établis sur la considération du nombre, de la nature et de la position des fruits. La troisième édition, due à G.-R. Boehmer, est fort augmentée, car le nombre des genres s'y trouve porté à 1288, tandis qu'on n'en comptait que 1068 dans la seconde.

Dissertatio de deglutitione naturali et præposterâ. Léipzick, 1737, in-4°.

Programma de minuendis plantarum generibus. Léipzick, 1737, in-4°.

L'auteur établit que les genres sont l'objet le plus important dans la botanique, et qu'on doit les fonder sur des caractères tirés de la fleur, quoiqu'il admette encore le port des plantes comme caractère générique de second ordre.

Dissertatio de sexu plantarum. Léipzick, 1737, in-4°.

Ludwig rapporte tous les argumens en faveur du sexe des plantes. On trouve cette dissertation dans la première partie du *Sylloge opusculorum botanicorum* de Reichard.

Aphorismi botanici. Léipzick, 1738, in-8°.

Esquisse claire et rapide des connaissances qu'on possédait alors en anatomie et en physiologie végétales. Le nombre des aphorismes est de cinq cent soixante-six.

Epistola de vomitu navigantium. Léipzick, 1738, in-4°.

Dissertatio de cuticulâ. Léipzick, 1739, in-4°.

Ludwig prétend que l'épiderme est formé des extrémités des vaisseaux rapprochées par la compression.

Programma sistens observationes in methodum plantarum sexualem Linnæi. Léipzick, 1739, in-4°.

Dissertatio de arteriarum tunicis. Léipzick, 1739, in-4°.

L'auteur prouve que la tunique des artères, alors appelée tendineuse, n'est formée que par du tissu cellulaire. Cet opuscule est d'un haut intérêt, et mérite encore d'être lu.

Programma de minuendis plantarum speciebus. Léipzick, 1740, in-4°.

Decas quæstionum medicarum, quæ sub ejus moderamine ventilatæ sunt. Léipzick, 1740, in-4°.

Programma de glandularum differentiis. Léipzick, 1740, in-4°.

Institutiones historiæ physicæ regni vegetabilis. Léipzick, 1742, in-8°. - *Ibid.* 1757, in-8°.

Ludwig donne le tableau détaillé de sa méthode, dans laquelle il a seulement changé la disposition de plusieurs ordres et d'un grand nombre de genres. C'est un des meilleurs ouvrages de ce genre, après la Philosophie botanique de Linné. Le style en est clair, simple et sans prétention.

Specimen botanicum I, quô radicum officinalium bonitatem ex vegetationis historiâ dijudicandam esse, generatim demonstrat. Léipzick, 1743, in-4°.

Specimen botanicum II, quò radicum officinalium bonitatem ex vegetationis historiâ dijudicandam esse, speciatim demonstrat. Léipzick, 1743, in-4°.

Decas quæstionum medicarum, quæ sub ejus moderamine ventilatæ sunt. Léipzick, 1743, in-4°.

Panegyricus in Aug.-Frid. Waltherum. Léipzick, 1747, in-4°.

Dissertatio de humore cutim inungente. Léipzick, 1748, in-4°.

Ludwig prétend que les poils tirent leur origine du tissu cellulaire, et qu'ils sont humectés par une liqueur huileuse qui découle du bulbe placé à leur racine.

Programma de ortu et structurâ unguium. Léipzick, 1748, in-4°.

L'auteur veut que les ongles soient formés par les extrémités des nerfs et des vaisseaux, appliqués les uns sur les autres.

Dissertatio de primarum viarum debilitate. Léipzick, 1748, in-4°.

Terræ Musei regii Dresdensis, quæ digessit, descripsit, illustravit D. C. G. L. Léipzick, 1749, in-fol.

Cet ouvrage est orné de douze planches. On y trouve les figures des terres sigillées sur lesquelles Wurfbein et A.-Q. Rivinus avaient déjà écrit.

Dissertatio de victu animali. Léipzick, 1748, in-4°.

Dissertatio de terris medicis. Léipzick, 1752, in-4°.

Institutiones physiologiæ, cum præmissâ introductione in universam medicinam, prælectionibus academicis accomodatæ. Léipzick, 1752, in-4°.

Programma de cortice dentium. Léipzick, 1753, in-4°.

Institutiones pathologiæ. Léipzick, 1754, in-8°. - *Ibid.* 1767, in-8°.

Institutiones therapiæ generalis. Léipzick, 1754, in-8°.

Dissertatio de diarrhoeâ in febribus acutis. Léipzick, 1754, in-8°.

Programma de collo femoris ejusque fracturâ. Léipzick, 1755, in-4°.

Programma de physiologiâ per phænomena pathologico-therapeutica illustrandâ. Léipzick, 1755, in-4°.

Programma de situ viscerum in infimo ventre. Léipzick, 1755, in-4°.

Programma de colore plantarum. Léipzick, 1756, in-4°.

Observationes in sectione cadaveris fœminæ, cujus ossia emollita erant. Léipzick, 1757, in-4°.

Dissertatio de vulnerum residuo. Léipzick, 1758, in-4°.

Dissertatio de medicamentorum contrariorum compositione. Léipzick, 1758, in-4°.

Programma de debilitate corporum, curationem morborum impediente. Léipzick, 1758, in-4°.

Programma de abscessu latente. Léipzick, 1758, in-4°.

Programma de usu roborantium in cacochymiâ. Léipzick, 1758, in-4°.

Programma de vanis longævitatem acquirendi præsidiis. Léipzick, 1758, in-4°.

Observationes quæ vicem bilis cysticæ declarant. Léipzick, 1758, in-4°.

Programma de colore plantarum mutabili. Léipzick, 1758, in-4°.

Programma de finibus officii medentium. Léipzick, 1758, in-4°.

Institutiones medicinæ clinicæ. Léipzick, 1758, in-4°.-*Ibid.* 1769, in-8°.

Abhandlung, wie ferne die pharmaceutische und chirurgische Huelfsmittel und Diaet zur Verlaengerung des Lebens befoerderlich seyn koennen. Léipzick, 1758, in-4°.

Dissertatio de læsâ ossium nutritione. Léipzick, 1759, in-4°.

Programma de fallaci judicio vulgi super vi imaginationis maternæ in fœtum. Léipzick, 1759, in-4°.

Programma de sanitate senili. Léipzick, 1759, in-4°.

Programma de situ præternaturali viscerum imi ventris. Léipzick, 1759, in-4°.

Programma quô monita de exscindendis tumoribus tunicâ inclusis. Léipzick, 1759, in-4°.

Dissertatio de erudito medico, placidæ mortis adjumento. Léipzick, 1759, in-4°.

Dissertatio de colore plantarum, species distinguente. Léipzick, 1759, in-4°.

Dissertatio de caussis præternaturalis viscerum abdominis sitûs. Léipzick, 1759, in-4°.

Dissertatio de celeri corporum incremento, caussâ debilitatis in morbis. Léipzick, 1760, in-4°.

Programma de membranâ epicraniâ et musculis in eam insertis. Léipzick, 1760, in-4°.

Programma de celeri obesitate, caussâ debilitatis in morbis. Léipzick, 1760, in-4°.

Ectypa vegetabilium, usibus medicis præcipuè destinatorum in pharmacopoliis obviorum ad naturæ similitudinem expressa. Halle et Léipzick, 1760-1764, in-fol.

Cet ouvrage, écrit en latin et en allemand, est composé de huit fascicules. Il a été publié par Georges-Godefroi Trampe. On y trouve deux cents planches.

Programma de vitâ molli, caussâ debilitatis in morbis. Léipzick, 1761, in-4°.

Programma de lumbricis intestina perforantibus. Léipzick, 1761, in-4°.

Programma de aquæductu Carthaginensi. Léipzick, 1761, in-4°.

Programma de aquarum puritate à magistratu curandâ. Léipzick, 1762, in-4°.

Programma de nimiâ animi defatigatione, caussâ debilitatis in morbis. Léipzick, 1762, in-4°.

Dissertatio de contentione studiorum ad sanitatis normam. Léipzick, 1763, in-4°.

Programma de immoderatis excretionibus, caussâ debilitatis in morbis. Léipzick, 1763, in-4°.

Institutiones chirurgicæ. Léipzick, 1764, in-8°. -Trad. en allemand par l'auteur même, avec des additions, *Ibid.* 1766, in-8°.

Medicina cultoribus exitiosa. Léipzick, 1764, in-4°.

Observationes angiologicæ. Léipzick, 1764, in-4°.

Programma de verâ studiorum ratione ineundâ. Léipzick, 1765, in-4°.

Programma de naturâ fibræ animalis elasticæ. Léipzick, 1765, in-4°.

Programma de cauto usu exemplorum prosperæ curationis, ad definiendos lethalitatis gradus. Léipzick, 1765, in-4°.

Institutiones medicinæ forensis. Léipzick, 1765, in-4°. - *Ibid.* 1774, in-4°.

Dissertatio de plethoriæ differentiis. Léipzick, 1766, in-4°.

Methodus doctrinæ medicæ. Léipzick, 1766, in-4°.

Programma de curâ oculorum in litterarum studiis. Léipzick, 1766, in-4°.

Dissertatio de venæsectione, differentiis plethoræ accomodandâ. Léipzick, 1767, in-4°.

Dissertatio de morbi notione. Léipzick, 1767, in-4°.

Programma de nutritione puerperarum non lactantium. Léipzick, 1767, in-4°.

Programma de variantibus arteriæ brachialis ramis, in aneurysmatis operatione attendendis. Léipzick, 1767, in-4°.

Adversaria de contagioso varioloso. Léipzick, 1767, in-4°.

Programma de ischuriâ à tumoribus vesicæ. Léipzick, 1767, in-4°.

Programma de paraplegiâ ex fracturâ vertebrarum. Léipzick, 1767, in-4°.

Programma de luxatione vertebrarum colli à medico forensi circumspectè disquirendâ. Léipzick, 1767, in-4°.

Programma de contentione studiorum in ætate puerili cavendâ. Léipzick, 1767, in-4°.

Programma de cruore post venæsectionem aucto vel imminuto. Léipzick, 1768, in-4°.

Programma de suctione vulnerum pectoris. Léipzick, 1768, in-4°.

Programma de rei herbariæ studio et usu. Léipzick, 1768, in-4°.

Programma de elaboratione succorum plantarum in universum. Léipzick, 1768-1772, in-4°.

Programma de lucubrationis damnis. Léipzick, 1769, in-4°.

Adversaria medico-practica. Léipzick, 1769-1773, 3 vol. in-8°.

Reichel et Greding prirent part à cet ouvrage, dans lequel on trouve d'anciens opuscules de l'auteur, avec quelques-uns nouveaux.

Commentarii de rebus in scientiâ naturali et medicinâ gestis. Léipzick, 1750-1790, 32 vol. in-8°.

Ce journal, fort estimé, a été commencé par Ludwig, et rédigé ensuite par Reichel, Leske et autres. (A.-J.-L. JOURDAN)

LUNDEL (André), médecin suédois, né à Skara, le 17 juin 1659, fit ses études à Upsal et à Lund. Ayant obtenu le grade de docteur à Leyde en 1696, il fut nommé deux ans après médecin pensionné à Junekœping, d'où il passa plus tard à Gothenbourg. La mort le frappa en 1720, le 8 octobre. Outre la médecine, il cultivait l'astronomie, la gnomonique et la chronologie. Il a publié quelques petits traités sur cette dernière science. Le seul ouvrage de sa façon qui ait rapport à la médecine, est sa thèse, intitulée :

Dissertatio de veræ medicinæ cognitione. Leyde, 1696, in-4°. (O.)

LUTHER (Paul), fils du fameux réformateur Martin et de Catherine de Bore, naquit à Wittemberg, le 28 janvier 1533. Après avoir fait beaucoup de progrès dans les langues grecque et latine, qu'il apprit sous Vite Winsemius et Philippe Melanchthon, il s'appliqua à l'étude de la médecine, et fut reçu docteur en cette Faculté, le 29 juillet 1557.

Il fut bientôt nommé professeur à l'Université d'Iéna, puis médecin du duc Jean de Weimar, ensuite de Joachim II, électeur de Brandebourg, près duquel il resta jusqu'à la mort de ce prince en 1571. Luther fut alors appelé à la cour d'Auguste, électeur de Saxe, qui le consultait sur l'accomplissement de la réformation des églises de ses états, et avec lequel il s'occupa utilement de la chimie et de la préparation de divers médicamens, tirés principalement du règne minéral. Ce prince éclairé étant mort en 1586, Luther fut conservé dans ses emplois par Christian Ier, fils et successeur de l'électeur Auguste. Malheureusement pour lui, il se trouva entraîné par piété filiale et par conviction dans une discussion qui le força à se retirer de la cour de Saxe en 1589.

Paul n'avait que treize ans quand son père expira dans ses bras. Martin, après quatre mois de souffrances patiemment supportées, voyant approcher l'heure fatale, manifesta, jusqu'au dernier soupir, le calme d'une conscience pure et la confiance la plus entière dans les miséricordes ineffables de Dieu. Frappé, le reste de ses jours, de cet imposant spectacle, Paul, qui embrassa les dogmes de son père, soutint sa prééminence, et voulut réduire au simple rôle de l'un de ses nombreux disciples Melanchthon qu'il jugea que l'on élevait trop haut. Sortant de son caractère habituel, il porta, dans cette discussion, la chaleur

et l'exagération qui avaient signalé les discours et les écrits de Martin. Le temps avait déjà amorti la violence des passions, et les mêmes hommes blâmèrent dans le fils ce qu'ils avaient admiré ou toléré dans le père. L'histoire, au reste, a marqué la place de l'auteur plus modéré de la confession d'Augsbourg. Paul, après sa disgrâce, ne s'occupa plus, dans sa retraite, que de la médecine; mais il fut rappelé à la cour avec beaucoup de distinction par Guillaume-Frédéric, administrateur de l'électorat, qui le nomma son médecin. Il mourut, fort regretté, à Leipzick le 8 mars 1593. On ne connaît de lui qu'un ouvrage, écrit en allemand, sur le régime à observer en temps de peste. Ce livre a été publié par Jean Weber, à Erfurt, en 1626. (R. DESGENETTES)

LUVIGINI (LOUIS), ou *Luisinus*, médecin d'Udine, au seizième siècle, s'appliqua dans sa jeunesse à la littérature, qu'il cultiva avec beaucoup de succès. S'étant appliqué ensuite à l'art de guérir, il l'exerça d'une manière distinguée à Venise, où il mourut dans un âge fort avancé, après avoir publié :

Aphorismi Hippocratis hexametro carmine conscripti. Venise, 1552, in-8°.

De compescendis animi affectibus per moralem philosophiam et medendi artem, tractatus in tres libros divisus. Venise, 1561, in-8°. - Bâle; 1562, in-8°. - Strasbourg, 1713, in-8°.

De confessione ægrotantum à die decubitûs instituendâ. Venise, 1563, in-8°.

Dialogo della cecità. Venise, 1569, in-8°.

De morbo gallico, omnia quæ exstant apud omnes medicos cujuscunque nationis. Venise, 1566 - 1567, in-fol. - Leyde, 1728, in-fol. par Boerhaave.

Il faut joindre à cet ouvrage le supplément donné par Gruner.

(J.)

LYONNET (PIERRE), avocat par-devant les cours de justice, interprète, maître des patentes et déchiffreur de leurs hautes puissances, titres qu'on lit au frontispice de son Traité de la chenille, mérite de nous arrêter, parce qu'il ne s'est pas moins rendu célèbre comme naturaliste, que comme anatomiste et comme graveur. Issu d'une famille lorraine que l'intolérance religieuse avait forcé de s'expatrier, il naquit le 21 juillet 1707, à Maestricht, où son père exerçait les fonctions de pasteur à l'église française de Heusden. Comme on le destinait au ministère évangélique, son éducation fut dirigée dans cette vue; mais quand il eut à faire lui-même un choix, il préféra l'étude de la jurisprudence à celle de la théologie. Après avoir pris ses grades à Utrecht, et suivi pendant quelque temps le barreau à La Haye, il obtint, auprès des Etats généraux des provinces unies, la place indiquée au commencement de cet article. Comme cette place lui donnait peu d'occupation, il employait ses loisirs à dessiner des objets naturels; c'est

ainsi qu'il parvint à former un recueil de dessins coloriés des insectes des environs de La Haye, qui n'a malheureusement pas été publié, car on le dit admirable. Sa première publication consista en remarques sur ces animaux dont il enrichit, en 1742, la traduction française de la Théologie des insectes de Lesser, ouvrage dont le but est de rassembler les preuves nombreuses de la sagesse et de la puissance du Créateur qu'offre cette classe d'animaux, et qui devait ainsi plaire à Lyonnet, doué d'un caractère éminemment religieux. Il y joignit même quelques dessins de sa façon, et enrichit tellement le livre, que Réaumur le jugea digne d'être réimprimé (Paris, 1745, 2 vol. in-8°.). Vers la même époque, après avoir dessiné les figures de l'ouvrage que son ami Trembley devait publier sur le polype à bras, il entreprit de les graver lui-même, et, pour son coup d'essai, produisit les huit dernières planches, qui ne sont pas moins remarquables par leur délicatesse que par leur exactitude; elles parurent, avec le traité, en 1744. Un essai aussi heureux encouragea Lyonnet, qui résolut d'appliquer son nouveau talent à perpétuer ses propres observations, et qui, après bien des incertitudes, se fixa enfin à l'anatomie de la chenille qui ronge le bois du saule (*phalæna cossus*), sujet qu'il jugea capable de lasser toute autre patience que la sienne. L'ouvrage qui fut le fruit de ses travaux immenses sur un animal aussi petit, a mérité d'être mis au nombre des chefs-d'œuvre les plus étonnans de l'industrie humaine; mais ce qui ne l'est pas moins, et fait honneur à la sensibilité de Lyonnet, c'est que, malgré le nombre prodigieux d'observations qu'il a faites dans ses dissections, et le temps qu'exigeait la confection de ses dessins, il assure n'avoir fait périr que huit ou neuf chenilles, et cela en raison de la répugnance qu'il avait à faire souffrir et à détruire des animaux. Ses observations sont si délicates qu'on refusa d'abord d'y ajouter foi, et que, pour gagner la confiance du public, il fut obligé d'en rendre témoins des hommes d'une probité et d'une habileté connues, comme Albinus et Allamand. Un accident qui lui affaiblit la vue vers l'âge de soixante ans, ne lui permit pas de suivre la chenille du saule dans son état de chrysalide et dans celui de papillon : cependant il avait assez avancé ce travail pour qu'on regrette que ses héritiers ne l'aient point rendu public. Il mourut le 10 janvier 1789. L'ouvrage qui a rendu son nom immortel, est intitulé :

Traité anatomique de la chenille qui ronge le bois du saule. La Haye, 1740, in-4°. - *Ibid.* 1762, in-4°.

Ce livre est divisé en dix-sept chapitres. Dans le premier Lyonnet traite des diverses espèces d'arbres dans le bois desquels on rencontre la chenille, et des dégats qu'elle y occasione. Il décrit l'œuf dont elle provient, et en donne deux figures, l'une de grandeur naturelle, l'autre

fortement grossie. Il indique les précautions que la phalène prend en pondant ces œufs, la manière de trouver les petites chenilles au moment de leur naissance, les changemens de couleur et les mues qu'elles éprouvent aux différentes époques de leur vie, les divers phénomènes qui accompagnent leur mue, la durée de leur vie avant qu'elles ne se changent en chrysalides, et le temps que dure ce changement Il a calculé que, dans sa plus grande taille, elle pèse trente-six mille fois plus que l'œuf d'où elle est sortie, et encore les parties accessoires à la chenille qui se trouvent dans l'œuf, sont évaluées par lui au double du poids de la petite chenille, ce qui fait qu'une chenille adulte pèse réellement soixante-douze mille fois plus qu'une naissante. Il énumère les divers ennemis de cet animal, ainsi que les précautions et les préparatifs qu'elle fait pour changer de forme. Il décrit la coque, dont il donne aussi la figure, les symptômes qui accompagnent la métamorphose, la forme de la chrysalide qui en naît, les procédés que celle-ci emploie pour sortir de la coque, et la phalène pour quitter la chrysalide. Le tout est terminé par l'exposé des phénomènes que présente la phalène à sa sortie, et par un précis très-court sur ses mœurs.

Le second chapitre a pour objet la division de la chenille par le moyen de lignes idéales. En effet, la complication des figures, la manière étonnante dont elles sont chargées et les ombres qui les accompagnent rendant l'emploi des lettres insuffisant, à cause du nombre qu'il en aurait fallu, et d'un usage très-incommode, à cause de la difficulté de les retrouver, l'auteur a obvié à ces deux inconvéniens par des lignes idéales qu'il a puisées dans la nature, et dont il donne l'explication dans ce chapitre.

Dans le troisième chapitre on trouve la description des parties extérieuses de la chenille, telles qu'elles paraissent à la vue simple; savoir: les couleurs, la forme du corps, les inégalités qu'on remarque à la surface, les plis qu'on y observe, les poils, écailles et stigmates, les jambes, l'anus et la tête.

Le quatrième chapitre est consacré aux parties extérieures de la tête, vues à la loupe et au microscope, ainsi qu'à quelques parties solides que la tête renferme. Lyonnet y attribue aux antennes l'usage d'avertir les yeux de l'approche des corps qui pourraient leur nuire, et d'en parer les coups, de manière à remplacer les paupières dont ces animaux sont privés; elles servent aussi, selon lui, à faire reconnaître et discerner par le tact les objets trop voisins des yeux pour en être aperçus. Peut-être même, ajoute-t-il, sont-elles l'organe de l'odorat, ou de quelque sens qui manque à l'homme.

Les parties extérieures du corps de la chenille, vues à la loupe et au microscope, et quelques parties solides que ce corps renferme, sont décrites dans le cinquième chapitre. Lyonnet attribue, avec raison, aux poils qui entourent les stigmates l'usage d'arrêter les corps étrangers que l'air charrie, et qui, en s'y introduisant, pourraient y causer des obstructions. C'est-là qu'il examine la question de savoir si les chenilles respirent. On est surpris de le voir douter qu'elles jouissent de cette faculté, en se fondant sur les raisons suivantes :

1°. Parce qu'il n'a jamais observé les mouvemens alternatifs de contraction et de dilatation qui caractérisent, suivant lui, une véritable respiration.

2°. Parce qu'il a tenu une chenille sous le récipient de la machine pneumatique, sans qu'elle en parût aucunement incommodée.

3°. Parce que, quand on met cet animal dans l'eau, on ne voit pas grossir et diminuer alternativement la petite bulle d'air qui se trouve à l'extrémité du stigmate, comme il arriverait si la chenille respirait, et

que de plus celle-ci résiste à la submersion bien plus long-temps que tout autre animal qui respire. Lyonnet dit avoir tenu des chenilles submergées pendant *huit* jours dans des tubes pleins d'eau; et cependant les avoir vu, après avoir été essuyées et placées dans un lieu tempéré, reprendre, en moins de deux heures, leur motilité, qu'elles avaient perdue dès la première heure de la submersion.

Cette dernière assertion contraste d'une manière frappante avec ce qu'il dit, dans sa préface, *qu'il eut toujours soin de noyer ses chenilles dans l'eau avant de les ouvrir*. Outre qu'on peut douter de l'exactitude du fait, attendu surtout que M. Treviranus, qui a répété les expériences de Lyonnet, n'a pu en être témoin, pourquoi les chenilles perdraient-elles leurs mouvemens après une heure d'immersion dans l'eau? pourquoi l'obstruction des bronches, comme Lyonnet les appelle, serait-elle, aussi long-temps qu'elle dure, la cause de la paralysie des muscles dans lesquels leurs extrêmités se rendent? pourquoi la nature aurait-elle pris, pour empêcher l'entrée des corps étrangers dans les trachées, toutes les précautions qu'il a décrites si minutieusement, et dont il indique lui-même l'usage.

Sentant bien qu'on aurait pu lui demander pourquoi les chenilles, si elles ne respirent pas, ont une si prodigieuse quantité de vaisseaux aériens, Lyonnet répond par cette autre question; pourquoi, si elles respirent, n'ont-elles pas de poumons? Or, de ce qu'elles n'ont pas de poumons, organe, suivant lui, essentiel à la respiration, il conclut qu'elles ne respirent point. Cependant l'existence des vaisseaux aériens prouve leur nécessité, et leur nombre prodigieux indique leur nécessité absolue. C'est aussi ce que Lyonnet reconnaît parfaitement; mais, quant à leurs usages, il prétend qu'on ne peut les déterminer avec certitude; il avance seulement, par forme de conjecture, que peut-être ils concourent avec les nerfs à la contraction des muscles pour opérer les mouvemens, et dit, à ce sujet, qu'ayant couvert d'huile les stigmates de trois ou quatre anneaux, il a vu ces anneaux devenir gonflés et paralytiques. On peut juger d'après cela que si Lyonnet savait observer avec une rare perfection, en revanche il était étranger aux notions les plus simples de la physiologie.

Dans le sixième chapitre, il donne une idée générale des parties internes, s'occupe des muscles en général, fait voir qu'ils surpassent de beaucoup en nombre ceux du corps humain, et passe en revue la moelle épinière, les ganglions, les deux trachées-artères, ou réservoirs communs des stigmates, et les branches qu'elles donnent. Sous le nom de cœur, il désigne le vaisseau dorsal; il dit que, toujours rempli d'une lymphe comparable à du sang, et remarquable par ses contractions et dilatations successives, continuelles et régulières, on a bien pu le considérer comme un cœur, mais qu'il n'a aucun rapport avec le cœur des autres animaux pour la forme, et qu'on ne voit aucun vaisseau y entrer ou en sortir. Ailleurs en effet, c'est-à-dire, dans sa préface, il assure qu'il est impossible que la chenille du saule ait des vaisseaux, puisqu'il ne les a pas aperçus, ce qu'il n'aurait pas manqué de faire, lui qui a suivi dans un très-grand détail les trachées qui, par leur quantité, sont encore plus difficiles à disséquer que les nerfs. Dans le même endroit, il avance, comme une conjecture qui pourra se vérifier, que, dans les chenilles, la nutrition se fait au moyen de petites fibrilles très-nombreuses qui plongent dans la partie graisseuse du corps, laquelle est de toutes les parties intérieures la plus volumineuse, et presque la seule qui frappe la vue quand on ouvre l'insecte.

Le chapitre septième traite des muscles du corps, tels qu'ils paraissent successivement lorsqu'on anatomise la chenille ouverte par le ventre. Après des considérations générales sur les divisions à établir parmi ces

muscles, et sur les noms qu'on peut leur donner, il entre en matière, et décrit successivement les diverses couches, en suivant les anneaux l'un après l'autre.

Dans le chapitre neuvième, il traite dans le même ordre des muscles du corps tels qu'ils paraissent successivement lorsqu'on dissèque l'animal par le dos. Il s'occupe des nerfs dans le dixième, où, après des généralités sur la forme et la position des ganglions, il les examine séparément, et décrit les branches que chacun d'eux fournit. Le suivant est consacré aux trachées-artères et à leurs branches : Lyonnet avait déjà donné, dans le sixième, une idée sommaire de la structure de ces organes : dans celui-ci il passe à détailler la manière dont leurs branches se répandent par tout le corps. Le onzième ne traite que du cœur. Lyonnet dit que les battemens du vaisseau dorsal sont d'autant plus fréquens qu'il fait plus chaud, qu'ils sont plus sensibles vers la partie postérieure, et que l'organe contient une liqueur aquiforme, d'une couleur orangée, quand elle est en masse, et plus lourde que l'eau. Enfin, on trouve la description, dans le douzième, des corps réniformes et des vaisseaux grenus; dans le treizième, du corps graisseux et de quelques parties qu'il renferme; dans le quatorzième, de l'œsophage, de l'estomac, des intestins et du sac fœcal; dans le quinzième, des vaisseaux soyeux; dans le seizième, des vaisseaux dissolvans, et dans le dix-septième, des parties intérieures de la tête.

Les planches, au nombre de dix-huit, donnent la plus haute idée du talent singulier avec lequel Lyonnet maniait le burin. Elles sont un chef-d'œuvre de gravure, comme les faits consignés dans le texte en sont un d'observation. Il faut surtout jeter les yeux sur celles qui représentent les muscles, les nerfs, les trachées et les parties intérieures de la tête, pour prendre une idée de la patience infatigable de cet homme étonnant. Comme chacune renferme un nombre prodigieux de détails, il lui a fallu mettre en jeu toutes les ressources de l'art pour parvenir à représenter distinctement cette immense quantité de parties différentes par leurs usages et les fonctions qu'elles remplissent, et dont le nombre est tel que, pour pouvoir suivre sans fatigue les détails de chaque planche, et y appliquer le texte, on est obligé de se servir d'une loupe.

Un point qui embarrassa beaucoup Lyonnet fut de s'énoncer d'une manière claire et en même temps concise, dans un sujet aussi composé et aussi neuf que cette anatomie. Il était impossible de donner à chaque partie un nom spécial, parce qu'il aurait fallu créer un nombre prodigieux de noms nouveaux, et, par conséquent, faire un dictionnaire immense pour expliquer leur signification. On ne pouvait non plus désigner ces parties par des phrases, ce qui aurait rendu l'ouvrage d'une prolixité et d'un ennui que nul lecteur n'aurait supporté. Lyonnet sut parer à ces deux difficultés d'une manière ingénieuse, celle de ne donner des noms qu'à un très-petit nombre de parties, qui devaient se représenter souvent dans le cours du traité, et de ne désigner les autres que par des lettres, marques ou nombres, qui leur fussent toujours affectés dans les différentes planches, et qui pussent les faire reconnaître, ainsi que l'auraient fait les noms dont ces signes tenaient la place. Et comme il lui aurait encore été souvent difficile de trouver autant de figures qu'il lui en fallait nécessairement en raison du nombre prodigieux d'objets dont chaque planche se compose, il eut recours à des lignes idéales, dont il a donné lui-même l'explication dans le chapitre second, entièrement consacré à cet objet.

Lyonnet a décrit, dans le troisième volume des Actes de l'Académie des sciences hollandaises, le microscope et les instrumens dont il se servait pour anatomiser les insectes. Cette description est jointe à la seconde édition de son traité, dont j'ai cru devoir présenter une analyse minutieuse, parce qu'il a été plus vanté que lu. (A.-J.-L. JOURDAN)

LYONNET (Robert), médecin-consultant de Louis XIII, était né à Puy en Velay. Ayant eu occasion de faire des observations sur la peste qui désola sa patrie en 1629 et 1630, il publia, quelques années après, l'ouvrage suivant, dans lequel on les trouve consignées :

Λοιμογραφια, seu reconditarum pestis et contagii causarum curiosa disquisitio, ejusdemque methodica curatio. Lyon, 1639, in-8°.
On a aussi de lui :
Dissertatio de morbis hæreditariis. Paris, 1647, in-4°. (o.)

LYSER (Michel), médecin du seizième siècle, était de Léipzick, où il commença ses études, qu'il termina ensuite à Copenhague, sous Thomas Bartholin, dont il devint bientôt l'ami et le préparateur. En quittant ce maître célèbre, il passa en Italie, et prit le bonnet de docteur à l'Université de Padoue. S'étant ensuite établi à Nikoping, dans l'île de Falster, en Danemarck, il mourut prématurément le 20 décembre 1660. Lyser a partagé avec Bartholin la gloire de la découverte des vaisseaux lymphatiques. Ses ouvrages sont :

Dissertatio de auditu. Léipzick, 1653, in-4°.
Dissertatio de sphacelo cerebri. Léipzick, 1656, in-8°.
Culter anatomicus, hoc est methodus brevis, facilis ac perspicua, artificiosè humana corpora incidendi, cum nonnullorum instrumentorum iconibus. Copenhague, 1653, in-8°. - *Ibid.* 1665, in-8°. - Francfort, 1679, in-8°. - Utrecht, 1706, in-8°. - Leyde, 1726, in-8°. - *Ibid.* 1731, in-8°. - Trad. en allemand, Brême, 1735, in-8°. - en anglais, Londres, 1740, in-8°.
C'est un excellent manuel de l'art de l'anatomie, dans lequel on reconnaît un homme exercé, et parlant d'après sa propre expérience. Lyser entre dans les moindres détails sur le choix des sujets, les instrumens de dissection, la construction des amphithéâtres, la disposition des tables, etc. (J.)

LYSONS (Daniel), médecin anglais, né en 1726, mort le 20 mars 1800, pratiqua successivement à Glocester et à Bath, et fut l'un des médecins de l'hôpital général de cette dernière ville. On a de lui les ouvrages suivans :

An essay upon the effets of campher and calomel in continual fevers. Londres, 1772, in-8°.
Practical essays upon intermitting fevers, dropsies, diseases of the liver, the epilepsy, the colic, dysenterical fluxes and the operation of calomel. Bath, 1777, in-8°. - Oxford, 1783, in-8°. (o.)

LYTE (Henri), gentilhomme anglais, né en 1529 à Lytes-Carey, dans le comté de Sommerset, fit ses études à Oxford, parcourut diverses contrées de l'Europe, et revint ensuite dans sa patrie, où il s'appliqua spécialement à la botanique, ainsi qu'à l'histoire et aux antiquités de l'Angleterre, et mourut en

1607. Il avait composé plusieurs ouvrages, dont un seul a été imprimé : c'est une traduction anglaise de l'Histoire des plantes de Dodoens, faite sur la version française (Londres, 1578, in-fol.). On y trouve la description de mille cinquante espèces, dont huit cent quatre-vingt sont figurées. La plupart des planches ont été tirées de Dodoens et de Lécluse. Lyte en a seulement ajouté trente-neuf, dont plusieurs sont mieux gravées que celles de ses prédécesseurs, et parmi lesquelles on en distingue qui représentent des plantes jusqu'alors inédites, l'*erica tetralix* entr'autres. Ce livre, qui contient peu d'observations nouvelles, mais qui a du moins l'avantage d'une meilleure classification sur ceux qui l'avaient précédé, a été réimprimé plusieurs fois (Londres, 1586, in-4°. — *Ibid.* 1589, in-4°. — *Ibid.* 1595, in-4°. — *Ibid.* 1600, in-fol. — *Ibid.* 1719, in-fol. — *Ibid.* 1678, in-fol.). (J.)

M

MACASIUS (Jean-Georges), né à Egra, dans la Bohême, prit le grade de docteur en médecine à l'Université d'Iéna en 1644, et pratiqua ensuite l'art de guérir dans la petite ville de Zwickau, où il mourut en 1653, laissant :

Promptuarium materiæ medicæ, sive apparatus ad praxin medicam libris duobus adornatus. Francfort, 1654, in-8°. - Ulm, 1676, in-4°. - Bayreuth, 1676, in-12. - Léipzick, 1677, in-12.

Macasius (*Jean-Centurio*), fils du suivant, était aussi d'Egra, et vivait à la fin du dix-septième siècle. Il avait pris ses grades à Léipzick, où il fit paraître (1669, in-4°.) la collection des *Miscellanea curioso-medica* de Chrétien Lange, qui avait autrefois été publiée séparément.

Macasius (*Paul*), d'Egra, florissait au commencement du dix-septième siècle à Zwickau, où il s'était fixé pour pratiquer l'art de guérir. On a de lui :

De acidularum Egranarum usualium, seu fonticuli crystallini, naturâ, viribus et administratione. Nuremberg, 1613, in-4°. (O.)

MACBRIDE (David), célèbre chirurgien anglais, né à Ballymoni, dans le comté d'Antrim, en Irlande, le 26 avril 1726, mourut à Dublin le 28 décembre 1778. Lorsqu'il eut terminé ses humanités à l'Université de Glasgow, il se rendit en Angleterre, où, durant plusieurs années, il se livra assidûment à l'étude de la chirurgie. Etant entré ensuite au service de la marine royale, il fit, à bord d'un vaisseau de guerre, une campagne de courte durée, mais dans le cours de laquelle il eut occasion de déployer à la fois son habileté, en soignant les blessés, et son courage, en se mêlant aux combattans. La paix

ayant été conclue, il quitta l'état militaire, et se mit à étudier, sous Smellie, l'art des accouchemens, à la pratique duquel il avait résolu de se consacrer plus particulièrement. Dublin fut le lieu qu'il choisit, en 1749, pour sa résidence. L'anatomie et la chimie furent les deux sciences qui, dès-lors, occupèrent tous ses momens de loisir. Il s'attacha particulièrement à déterminer la nature des gàz produits par la putréfaction, et à rechercher quelles sont les substances qui peuvent l'accélérer ou la retarder. Ses expériences sur ce sujet le conduisirent à conseiller l'emploi de la drèche pour prévenir ou guérir le scorbut chez les gens de mer. L'utilité des travaux dont il enrichit l'art de guérir, détermina l'Université de Glasgow à lui conférer le titre de docteur, sans qu'il l'eût sollicité. On a de lui :

Experimental essays on the following subjects : on the fermentation of alimentares mixtury ; on the nature and properties of fixed air ; on the respective powers and manner of acting of the different kinds of antiseptics ; on the scurvy, with a proposal for trying new methods to prevent or cure the same at sea ; on the dissolvent power of quick-lime ; illustrated with copper-plates. Londres, 1764, in-8°. - *Ibid.* 1767, in-8°. -Trad. en allemand par C. Rahn, Zurick, 1770, in-8°. - en français par Abbadie, Paris, 1766, in-8°.

Account of a new method of tanning. Londres, 1769, in-8°.

L'auteur préconise l'acide sulfurique, et prétend qu'il donne une qualité supérieure au cuir. Cette méthode a été suivie et perfectionnée chez nous par M. Séguin.

Methodical introduction to the theory and practice of the art of medicine. Londres, 1777, in-8°. - Trad. en latin par Closs, Utrecht, 1774, 2 vol. in-8°. - en français par Petit-Radel, Paris, 1787, 2 vol. in-8°.

(J.)

MACER (Æmilius), de Vérone, était contemporain de Virgile. Quoiqu'il ne fût pas médecin, il avait, au rapport d'Ovide, écrit en vers latins sur les propriétés des animaux venimeux, et sur les herbes qui ont la vertu d'en guérir les atteintes. Cet ouvrage est perdu. Il paraît qu'on doit attribuer à un autre Macer, médecin, et postérieur à Galien, ou même, suivant un manuscrit sur parchemin, du quatorzième siècle, que l'on conserve dans la Bibliothèque de Dresde, à un certain Odo Magdunensis, un petit traité, également en vers, sur les vertus des plantes, dont, malgré son peu d'importance, on a fait des éditions nombreuses (Naples, 1477, in-fol.—Milan, 1482, in-4°. —Sans date ni lieu d'impression, in-4°. goth.—Venise, 1506, in-4°.—*Ibid.* 1509, in-8°.—Paris, 1511, in-8°.—Lyon, 1515, in-8°.—Paris, 1522, in-8°. — Bâle, 1527, in-8°.—Fribourg, 1530, in-8°.—Cracovie, 1537, in-8°.—Francfort, 1540, in-8°. — Bâle, 1559, in-8°. — *Ibid.* 1581, in-8°. — Leipzick, 1590, in-8°. — Hambourg, 1596, in-8°.), et dont nous avons une traduction française (Rouen, 1588, in-8°.) par Lucas Tremblay.

A l'édition de 1596, qui est la meilleure, il faut joindre les deux dissertations philologiques et critiques de F. Boerner et de C.-G. Gruner. (A.-J.-L. J.)

MACHAON, l'un des fils d'Esculape, et frère aîné de Podalire, est placé par Homère au nombre des héros qui se distinguèrent le plus devant Troye, car sa vaillance égalait le savoir qu'il avait puisé dans les leçons et les exemples du centaure Chiron, et l'on peut même croire qu'elle le surpassait, puisque l'art de guérir ne se composait alors que d'un petit nombre de formules empiriques, ou de pratiques superstitieuses. Ce fut Machaon qui pansa Ménélas blessé par Tindare, et qui guérit Philoctète de la blessure que ce héros s'était faite en se laissant tomber sur le pied une des flèches empoisonnées d'Hercule. Après la prise de Troye, il se retira auprès de Nestor, dans la Messénie, où il fonda les deux villes de Tricca et d'Ochalia, et fut tué par Euripyle. Ses fils, Alexanor, Sphirus, Polémocrate, Gorgasus et Nicomaque, exercèrent également la médecine. (Z.)

MACK (Jean-Chrétien), fils du suivant, naquit à Cobourg le 24 juin 1634, fréquenta la plupart des Universités d'Allemagne, prit le titre de docteur en 1663 à Strasbourg, et devint ensuite membre de l'Académie des Curieux de la nature sous le nom de *Pégase II*. S'étant établi à Schneeberg, il acquit bientôt la confiance des habitans de cette ville, qui lui témoignèrent leur estime en lui conférant la dignité de bourguemestre. Il mourut le 6 mars 1701, laissant quelques lettres dont on trouve une parmi celles de Garmann, et de plus les ouvrages suivans :

Dissertatio de calido innato. Strasbourg, 1663, in-4°.

Der Obererzgebuergischen Kreise Schutz-und Nothwehr, das ist medicinischer Bericht wie bey den einbrechenden pestilenzischen Seuchen sich zu verhalten. Schleusingen, 1680, in-4°.

Parentalia. Schneeberg, 1702, in-fol.

Ce médecin a inséré diverses observations dans les Actes de l'Académie des Curieux de la nature.

Mack (*André*), mort le 21 mars 1683, à l'âge de soixante et dix-sept ans, était d'Oberlanringen, en Franconie. Il fut d'abord médecin du duc de Saxe-Cobourg, pratiqua ensuite l'art de guérir en différens endroits, et devint enfin médecin de la cour de Schwartzbourg à Rudolstadt, où il termina sa carrière. On a de lui :

Antidotarium privatum. Cobourg, 1647, in-8°.

Unterricht wie die ungarische Krankheit zu erkennen. Rudolstadt, 1665, in-4°.

Mack (*Etienne*), médecin d'une archiduchesse à Vienne, mort en 175., s'est fait connaître par une édition des Œuvres d'Hippocrate intitulée :

Τα του Ἱπποκρατους απαντα. *Hippocratis opera omnia, cum variis lectionibus, non modo huc usque vulgatis, verum ineditis potissimum, partim depromtis ex Cornarii et Sambuci codd. in Cæsareá Vindobonensi bibliothecá hactenus observatis et ineditis, partim ex aliis ejusdem bi-*

bliothecæ manuscriptis libris, ac denique ex Mediceis Laurentianis manuscriptis libris collectis. Accessit index Pini cum tractatu de mensuris et ponderibus. Vienne, tome I, 1743; II, 1749, in-fol.

C'est la plus belle des éditions d'Hippocrate; mais elle n'a pas été terminée. Elle ne contient que les livres qui forment les cinq premières sections de Foes. Mack a été moins timide que Foes et Mercuriali dans la correction des erreurs qui déparent le texte; mais il n'a pas non plus été toujours heureux. (s.)

MAC-NEVEN OKELLY D'AGHRIM (Guillaume), né en 1714 à Aghrim, dans l'Irlande, d'une famille noble, prit le grade de docteur à Prague, où il devint professeur, et mourut le 9 février 1787, après avoir rempli pendant long-temps la place de directeur et de président de la Faculté de médecine. Il est auteur de trois opuscules intitulés :

Specimen sistens experimenta quædam, quibus constitit, eas partes esse sensu præditas, quibus Hallerus cum aliis quibusdam omnem sentiendi facultatem cum irritabilitate denegat. Prague, 1756, in-4°.

Dissertatio de raro ventriculi casu cum verâ morbi diagnosi. Prague, 1760, in-8°.

Problema semeioticum, utrum in diagnosticis et prognosticis certiora sunt, quæ à pulsu, quamquæ à respiratione desumuntur, signa? Prague, 1780, in-4°. (z.)

MACQUART (Jacques-Henri) naquit à Reims en 1726, d'une famille peu fortunée. Il dut à la libéralité de Levesque de Pouilly les moyen de terminer ses études, et par reconnaissance d'un si grand bienfait, il se chargea de diriger l'éducation du fils de son bienfaiteur. S'étant rendu ensuite à Paris, il obtint, à l'hôpital de la Charité, une place dont il remplit les fonctions avec beaucoup de zèle. Il succéda, en 1760, à Barthez, pour la rédaction du Journal des savans, dans lequel il inséra, pendant sept ou huit ans, des extraits et des analyses qui donnèrent une idée avantageuse de ses talens et de ses connaissances. Il mourut le 9 avril 1768. On lui a reproché de s'être montré tour à tour dans les rangs des apologistes et des détracteurs de l'inoculation. On a de lui :

La taille latérale s'exécute-t-elle plus sûrement et plus facilement avec l'instrument connu sous le nom de lithotome caché? Paris, 1755, in-8°.

C'est une traduction d'une thèse que Macquart avait soutenue, en 1754, sous la présidence de Préval. Il conclut pour l'affirmative.

Collection de thèses médico-chirurgicales sur les points les plus importans de la chirurgie theorique et pratique. Paris, 1757, 5 vol. in-12.

Traduction libre, ou plutôt extrait de la collection de Haller, avec des tables fort exactes. (s.)

MACQUART (Louis-Charles-Réné), fils du précédent, vint au monde à Reims le 5 décembre 1745. Il était encore fort jeune, lorsque son père l'amena à Paris, où il fit de bril-

lantes études, et prit ses grades à la Faculté de médecine en 1770. Quelque temps après le gouvernement lui donna la mission de faire un voyage minéralogique dans le nord de l'Europe. Macquart rapporta de cette excursion un grand nombre de beaux morceaux, dont il enrichit le Muséum d'histoire naturelle. La révolution le priva d'une pension qui lui avait été accordée. A l'époque de l'établissement des écoles centrales, il fut nommé professeur d'histoire naturelle à celle du département de Seine et Marne, et chargé de la conservation du cabinet de Fontainebleau. Il mourut à Paris, le 12 juillet 1818. Indépendamment de divers mémoires et articles plus ou moins intéressans, qui ont paru dans le recueil de la Société de médecine, dont il était membre, ainsi que dans les journaux de médecine, de physique et des mines, il a rédigé la plupart des articles relatifs à l'hygiène dans le Dictionaire de médecine de l'Encyclopédie méthodique. On a aussi de lui :

Ergò inter ossa capitis varii nisus absumuntur communicatione, vibratione, oppositione. Paris, 1770, in-4°.
Manuel sur les propriétés de l'eau, particulièrement dans l'art de guérir. Paris, 1783, in-8°.
Essais ou Recueils de mémoires sur plusieurs points de minéralogie, avec la description des pièces déposées chez le roi, la figure et l'analyse chimique de celles qui sont les plus intéressantes, et la topographie de Moscou, après un voyage fait au nord par ordre du gouvernement. Paris, 1783, in-8°. - Trad. en allemand, Francfort, 1790, in-8°.
Dictionnaire de la conservation de l'homme et d'hygiène. Paris, 1799, 2 vol. in-8°. - *Ibid.* 1800, 2 vol. in-8°. (O.)

MACQUER (Pierre-Joseph), médecin et pharmacien qui s'est fait un grand nom en chimie, naquit à Paris, le 9 octobre 1718. Sa famille, originaire de l'Ecosse, avait sacrifié honneurs et fortune par attachement pour le catholicisme et la dynastie de ses anciens rois. Lorsque l'âge fut venu de faire choix d'une profession, Macquer se décida sans hésiter pour la médecine, qui s'accordait mieux que toute autre avec son goût naissant pour les sciences physiques. Mais la chimie eut bientôt tant d'attraits pour lui, qu'il lui sacrifia presqu'entièrement les autres branches de ses études, et que les travaux dont il ne tarda pas à l'enrichir, lui ouvrirent les portes de l'Académie dès 1745. Il devint associé en 1766, et pensionnaire en 1772. Ses premières recherches eurent pour objet la cause de la solubilité des huiles essentielles dans l'esprit de vin. Il s'occupa ensuite de l'arsenic, fit voir que c'était un véritable métal, différent de tous les autres, démontra qu'on avait eu tort jusque-là de le considérer comme un simple minéralisateur, et fraya de cette manière la route à Scheele. Il reconnut le premier les combinaisons de l'acide arsenique, dont l'une, le surarseniate de potasse, porta pendant quelque temps le nom de *sel arseni-*

cal de Macquer. Il développa la composition du sulfate de chaux, sel sur l'histoire chimique duquel ses travaux, joints à ceux de Bergmann, ne laissent rien à désirer. Avant lui on connaissait mal le sulfate d'ammoniaque, dont il décrivit les principales propriétés. Il compléta aussi les recherches de Black sur le sulfate de magnésie, constata l'infusibilité de cette terre, indiqua divers procédés pour faire les préparations antimoniales usitées en médecine, décrivit avec exactitude les phénomènes de l'oxidation de l'étain, quand on chauffe ce métal avec le contact de l'air, reconnut la volatilité de l'or exposé au foyer d'une forte lentille, détermina les proportions de cuivre et de zinc propres à faire le meilleur potin, fit l'analyse du lait, tenta celle des matières excrémentitielles, et découvrit la décoloration du bleu de Prusse par les alcalis. Un des premiers, il examina le platine, mais il était réservé aux chimistes modernes de débarrasser ce métal précieux des nombreux métaux avec lesquels la nature nous l'offre combiné. Macquer trouva le moyen de dissoudre la gomme élastique dans l'éther sulfurique, reconnut que les substances salines se dissolvent d'autant plus facilement dans l'alcool, que l'acide y adhère moins à la base, et fut le premier qui, en 1771, expérimenta la combustibilité du diamant. Son génie lui avait fait sentir la nécessité de reformer la théorie générale de la chimie, mais le guida mal dans les innovations qu'il essaya d'introduire; car il se contenta de chercher à lier les nouvelles découvertes avec les anciennes et avec la doctrine de Stahl, en substituant la lumière au phlogistique, et la considérant comme précipitant de l'air. Ce fut le 15 février 1784 qu'il termina sa laborieuse carrière. Il a inséré une quinzaine de mémoires ou d'observations importantes dans le recueil de l'Académie des sciences, composé l'Art du teinturier (1763, in-fol. - Trad. en allemand, Léipzick, 1779, in-8°.) dans la Collection des arts et métiers, rédigé la partie du Journal des savans relative aux sciences physiques et médicales, depuis 1768 jusqu'en 1776, et publié en outre les ouvrages suivans:

Elémens de chimie théorique. Paris, 1741, in-12. - *Ibid.* 1749, in-12.

Elémens de chimie pratique. Paris, 1751, 2 vol. in-12. - *Ibid.* 1756, 3 vol. in-12, avec l'ouvrage précédent.

Plan d'un cours de chimie expérimentale et raisonnée. Paris, 1757, in-12.

Dictionaire de chimie, contenant la théorie et la pratique de cette science, son application à la physique, à l'histoire naturelle, à la médecine, etc. Paris, 1766, 2 vol. in-8°. - *Ibid.* 1776, 2 vol. in-4°. ou 4 vol. in-8°. - *Ibid.* 1778, in-8°. -Trad. en allemand par C.-G. Poerner, Léipzick, 1768, 3 vol. in-8°. - et par J.-G. Leonhardi, Léipzick, 1781 - 1783, 6 vol. in-8°.; *Ibid.* 1806, 7 vol. in-8°., avec des additions de J.-B. Richter et de S. F. Hermbstaedt. - en anglais par Keir, Londres,

1771, in-4°.; 1777, in-8°. - en danois, Copenhague, 1771-1772, in-8°. - en italien par J.-A. Scopoli, Pavie, 1783-1784, 9 vol. in-8°.

Les additions des traducteurs et éditeurs italiens et allemands ont fait en quelque sorte un livre tout nouveau de ce dictionaire, qui, bien que vieilli, n'a encore été surpassé ni par Klaproth, ni par M. John, ni par M. Ure. (A.-J.-L. J.)

MADAI (DAVID-SAMUEL DE), savant médecin et grand numismate, naquit le 4 janvier 1709, à Chemnitz, dans la Basse-Hongrie. Son père, qui était médecin, le destina de bonne heure à la même profession, et ne négligea rien pour lui procurer toutes les connaissances préliminaires qui servent comme d'introduction à l'art de guérir. Madai n'eut pas plutôt terminé ses humanités, qu'il se rendit à Halle, où il étudia la médecine, aussi bien qu'à Wittemberg, et où il se fit recevoir docteur à la fin de ses cours. Ayant épousé la fille de Richter, médecin de l'hospice de Enfans-Trouvés de cette ville, il obtint la survivance de son beau-père, auquel il succéda réellement en 1739. L'année précédente la princesse de Saxe-Mersebourg-Zoerbig l'avait choisi pour médecin, et, en 1740, il fut appelé à remplir la même charge auprès du prince d'Anhalt-Coethen. L'Académie des Curieux de la nature l'adopta, en 1745, sous le nom d'*Hermès V*. Il mourut le 2 juillet 1780. L'étendue de sa pratique et de sa correspondance ne lui permit pas de prendre rang parmi les laborieux écrivains que l'Allemagne a produits en si grand nombre. Une fortune considérable lui permettait de se livrer au goût dispendieux de la numismatique, à laquelle il consacrait tous ses instans de loisir, et qui lui valut la noblesse du Saint-Empire, dont Joseph II le décora, lui et ses descendans, en reconnaissance de l'hommage qu'il lui avait fait de la troisième partie de sa grande histoire des thalers, ouvrage auquel il doit sa célébrité (Kœnigsberg, 1765-1767, 3 vol. in-8°. avec des supplémens publiés en 1768, 1769 et 1774). Il a inséré quelques observations dans les Actes de l'Académie des Curieux de la nature, donné une édition des Aphorismes de Guillaume Battie (Halle, 1780, in-8°.), traduit en hongrois l'ouvrage de C.-S. Richter sur la peste (Halle, 1738, in-8°.) et publié en outre :

Dissertatio de morbis occultis. Halle, 1732, in-4°.

Abhandlung von den sogenannten kalten oder wechsel-Fiebern. Halle, 1747, in-8°.

Kurze Nachricht von dem Nutzen und Gebrauch einiger bewaehrten Medicamente, welche zu Halle im Magdeburgischen in dem Waisenhause dispensiret werden. Halle, 1764, in-8°. (J.)

MAETS (CHARLES-LOUIS DE), fils d'un théologien d'Utrecht, naquit en cette ville, où il s'adonna tout entier à la chimie. Ayant obtenu, en 1668, la permission d'ouvrir un cours sur

cette science, il se fit connaître si avantageusement, qu'au bout de deux années l'Université l'admit parmi ses professeurs. On ignore l'époque de sa naissance et celle de sa mort. Attribuant toutes les maladies à des changemens survenus dans la figure, la grandeur et la situation des particules, ainsi que dans la disposition des pores ou des vaisseaux destinés à les transmettre, il les faisait dépendre d'une obstruction ou d'une compression, et ne voyait rien de plus propre à les guérir que les préparations chimiques. Ses ouvrages, dans lesquels on trouve un mélange bizarre des doctrines mécaniques et chémiatriques, ont pour titres :

Prodromus chemiæ rationalis, ratiociniis philosophicis, observationibus medicis etc., illustratæ. Accedunt animadversiones in librum cui titulus : Collectanea chymica Leidensia. Leyde, 1684, in-8°.

Chemia rationalis, nec non praxis chymiatrica rationalis. Leyde, 1687, in-4°. (o.)

MAGATI (César), l'un des plus célèbres et des plus habiles chirurgiens du seizième siècle, vint au monde en 1599 à Scandiano, dans le duché de Reggio. L'Université de Bologne le compta dans les rangs de ses élèves, et lui accorda le bonnet doctoral en 1597. Cette même année, il se rendit à Rome, où il continua d'étudier la médecine pratique, en même temps qu'il s'appliquait à l'anatomie et à la chirurgie. De retour dans sa patrie, il ne tarda pas à y gagner la confiance des habitans, et à se rendre tellement célèbre que le marquis de Bentivoglio crût procurer un grand avantage à l'Université de Ferrare en le faisant consentir à y occuper une chaire, dont il prit possession en 1612. Magati enseigna pendant plusieurs années, à la grande satisfaction des élèves, dont la foule se pressait autour de lui; mais une maladie grave, qui fut sur le point de l'enlever, ayant dérangé sa santé et affaibli ses organes, il prit le parti de renoncer au monde et d'aller chercher le repos dans l'ordre des capucins, où on lui donna le nom de P. Liberat de Scandiano. Mais, malgré la résolution qu'il avait prise, il ne lui fut pas possible d'ensevelir ses talens dans la retraite. Reclamé de toutes parts, il céda enfin au vœu public, et obtint de ses supérieurs la permission d'aller porter les secours de son art dans les principales villes d'Italie. Les vives douleurs de la pierre l'ayant déterminé à réclamer pour lui-même l'assistance qu'il avait donnée jusqu'alors aux autres, il se rendit à Bologne, où il subit l'opération, à la suite de laquelle il succomba en 1647. L'un des premiers il essaya de simplifier la chirurgie, qu'on avait surchargée d'une foule de pratiques au moins inutiles, et pour la plupart même nuisibles aux blessés. S'il exagéra les mauvais effets du contact de l'air sur

les plaies, à l'influence duquel on attribue peut-être encore aujourd'hui trop d'importance, il s'éleva avec force contre l'abus des pansemens trop fréquens, et fit voir que la cicatrisation n'est pas l'ouvrage de l'art, mais bien celui de la nature. Il condamna en même temps l'usage des tentes et des plumasseaux dont on était dans l'usage de bourrer les plaies, et contribua plus que personne à déraciner l'ancien préjugé de la vénénosité des plaies d'armes à feu. Ses préceptes chirurgicaux feraient honneur, pour le plus grand nombre, aux praticiens les plus recommandables de nos jours. Ils furent vivement attaqués, parce que c'est le sort de la raison et de la vérité de rencontrer toujours des obstacles sur leur passage; mais ils finirent par triompher des préjugés de l'ignorance et de la routine. L'ouvrage de Magati a pour titre :

De rarâ medicatione vulnerum, seu de vulneribus tractandis, libri duo, in quibus nova traditur methodus quâ felicissimè, ac citiùs quam alio quovis modo sanantur vulnera. Quæcunque præterea ad veram et perfectam eorum curationem attinent, diligenter excutiuntur, permultaque explicantur Galeni et Hippocratis loca eo spectantia. Venise, 1616, in-fol. – *Ibid.* 1676, in-fol. – Nuremberg, 1733, 2 vol. in-4°.

Outre les importantes innovations que renferme ce traité, on y trouve quelques remarques d'un haut intérêt sur la formation du cal.

MAGATI (*Jean-Baptiste*), frère du précédent, exerça la médecine avec distinction à Scandiano et à Reggio. Il mourut dans cette dernière ville, le 31 décembre 1658. Sennert ayant attaqué l'ouvrage de César Magati, et pris le parti des tentes, celui-ci publia, pour le défendre, l'apologie suivante, qui parut sous le nom de son frère, mais dont Sancassani atteste qu'il était l'auteur, et qu'il ne voulut point rendre lui-même publique, parce qu'ayant embrassé la vie monastique, il n'osait pas s'engager ouvertement dans la polémique.

Tractatus, quò rara vulnerum curatio defenditur contrà Sennertum. Imprimé avec l'ouvrage suivant de Jean-Baptiste Magati :

Considerationes medicæ, quibus potiores difficultates in praxi contingentes expenduntur. Bologne, 1737, in-4°.

L'apologie de César Magati a été réimprimée avec son traité dans les éditions de 1676 et de 1733. (A.-J.-L. JOURDAN)

MAGENDIE (FRANÇOIS) est né à Bordeaux en octobre 1783. Il sortait à peine des bancs où il avait fait ses études classiques, lorsque son père, qui s'était fixé à Paris, où il exerçait la médecine, lui fit commencer les travaux relatifs à cette profession. A quinze ans, M. Magendie entra dans les hôpitaux. Un penchant irrésistible l'attira vers les amphithéâtres, et à vingt ans, il se livrait déjà, sous la direction de M. Boyer, dont il était devenu le prosecteur, à l'enseignement particulier de l'anatomie. Il avait concouru pour être admis à l'école de santé; mais son extrême jeunesse avait été un obstacle insurmontable à sa réception. Elève de l'école pratique, il obtint ensuite, au concours, les places d'interne dans les hôpitaux civils, d'aide d'anatomie, et, enfin, de prosecteur à la Faculté. Dans ces dernières épreuves, il se distingua surtout par l'habileté avec

laquelle il exécuta les préparations anatomiques et les opérations les plus difficiles.

Au goût décidé qu'il avait pour les recherches cadavériques, s'unit bientôt, chez M. Magendie, une véritable passion pour les expériences sur les animaux vivans. Cette carrière expérimentale, ouverte et parcourue avec tant de succès par Haller, était alors presque abandonnée; Bichat, spécialement livré à l'analyse des fonctions et à l'examen des propriétés des tissus vivans, ne considérait les expériences que comme des moyens secondaires d'atteindre à son but, M. Magendie en fit, au contraire, l'objet principal de ses occupations; il surmonta, pour les exécuter, et les obstacles dont il était environné, et les clameurs presque générales dont il devint l'objet. Sa persévérance fut enfin couronnée de succès; il donna une impulsion nouvelle à la physiologie en France, et parvint à répandre tellement le goût des vivisections, que ses adversaires eux-mêmes furent plus d'une fois obligés d'employer, pour le combattre, les armes dont il avait enseigné l'usage et démontré la puissance. Entraîné ainsi vers la physiologie, il fit, sur cette science, des cours suivis avec ardeur par la foule des élèves, et qu'il n'abandonna qu'en 1816, pour se livrer exclusivement à l'enseignement de la physiologie expérimentale. Tous les travaux exécutés par M. Magendie sur le mécanisme des fonctions chez les êtres organisés, portent l'empreinte d'un esprit sévère et hardi, qui fait plier, sans hésiter, devant l'autorité des faits, les théories les plus séduisantes et les plus généralement admises. On peut dire que rien n'est sacré pour lui parmi les hypothèses qui ont composé jusqu'ici la plus grande partie du domaine de la physiologie. C'est en suivant cette voie qu'il s'est placé au rang des premiers physiologistes de l'Europe. Il est médecin du bureau central d'admission des hôpitaux civils de Paris, membre de l'Académie des sciences de l'Institut, et d'un très-grand nombre d'autres Sociétés savantes nationales et étrangères. On a de lui les ouvrages suivans :

Sur les usages du voile du palais et la fracture des côtes. Paris, 1808, in-4°.

Examen de l'action de quelques végétaux sur la moelle épinière. Paris, 1809, in-8°.

Ce travail, exécuté de concert avec M. Delille, a pour objet de déterminer les effets de l'*upas tieuté*, qui sert aux Japonais à empoisonner leurs armes, et dont M. Léchenault avait rapporté en France une assez grande quantité. Il est très-remarquable que ces effets spécialement dirigés sur la moelle épinière soient absolument identiques avec ceux que produisent la fève de Saint-Ignace et la noix vomique. Ce sont les expériences rapportées dans ce mémoire qui ont servi de base à l'emploi de l'extrait de noix vomique en médecine.

Mémoire sur les organes de l'absorption chez les mammifères. Paris, 1809, in-8°.

Dans ce travail M. Magendie démontre que les radicules des veines sont des agens très-actifs de l'absorption.

Expériences pour servir à l'histoire de la transpiration pulmonaire. Paris, 1811, in-8°.

Ce mémoire a pour objet d'établir que la transpiration pulmonaire, loin d'être le résultat d'une combinaison chimique opérée dans le poumon, est, au contraire, produite par l'action perspiratoire de la membrane muqueuse des voix aériennes, et qu'elle peut servir, dans certains cas, a débarrasser l'économie, soit de l'eau mêlée au sang, soit de matières spéciales introduites dans le système circulatoire, telles que le camphre, l'éther, le phosphore, etc.

Mémoire sur le vomissement. Paris, 1813, in-8°.

L'opinion émise dans ce mémoire a été l'objet de discussions trop vives et trop prolongées pour qu'il soit nécessaire de les rapporter ici.

Mémoire sur l'usage de l'épiglotte dans la déglutition. Paris, 1813, in-8°.

Des expériences auxquelles s'est livré M. Magendie à ce sujet, il a conclu que l'épiglotte n'est point indispensable à l'exercice parfait de la déglutition, et que le passage des alimens dans le larynx est surtout prévenu alors par le rapprochement des deux bords de la glotte.

Mémoire sur un moyen très-simple d'apercevoir les images qui se forment au fond de l'œil. Paris, 1813, in-8°.

Le moyen dont il s'agit ici consiste à se servir de l'œil de certains animaux qui ont la partie postérieure de cet organe transparente, tels que les lapins, les cochons d'Inde, les petits chiens, les petits chats, etc.

De l'influence de l'émétique sur l'homme et sur les animaux. Paris, 1813, in-8°.

Il résulte de ce travail que l'émétique produit l'inflammation du tissu pulmonaire et de la membrane muqueuse gastro-intestinale, par quelque voie qu'on l'introduise dans l'économie animale.

Mémoire sur l'œsophage. Paris, 1813, in-8°.

M. Magendie a démontré, dans ce mémoire, l'existence d'un mouvement presque continuel et alternatif de contraction et de relâchement borné au tiers inférieur de l'œsophage, mouvement qui est directement placé sous l'influence des nerfs de la huitième paire.

Recherches physiques et physiologiques sur l'ipécacuanha. Paris, 1817, in-8°.

Ce travail, exécuté de concert avec M. Pelletier, a fait connaître l'*émétine*, et déterminé ses propriétés, qui sont presque absolument semblables à celles du tartrate antimonié de potasse.

Précis élémentaire de physiologie. Paris, 1816, 2 vol. in-8°.

La seconde édition de cet ouvrage important est sous presse.

Mémoire sur les propriétés nutritives des substances qui ne contiennent pas d'azote. Paris, 1816, in-8°.

Recherches physiologiques et médicales sur les symptômes et le traitement de la gravelle. Paris, 1818, in-8°.

Ces deux mémoires sont la suite du même travail; dans le premier, M. Magendie a constaté que les alimens privés d'azote sont insuffisans pour la nutrition des animaux, et qu'ils peuvent prévenir ou diminuer la production de l'acide urique; dans le second, il présente, comme le traitement le plus rationnel de la maladie, l'usage des alimens non azotés, ainsi que celui des diurétiques et des carbonates alcalins, destinés à augmenter la quantité de l'urine et à neutraliser l'acide urique surabondant.

Recherches physiologiques et chimiques sur l'emploi de l'acide prussique ou hydrocyanique dans le traitement des maladies de poitrine, et particulièrement dans celui de la phthisie pulmonaire. Paris, 1819, in-8°.

M. Magendie présente l'acide prussique étendu comme très-propre à faire cesser les toux nerveuses et chroniques, et à diminuer les insomnies, la toux et l'expectoration dans la phthisie.

Mémoire sur les vaisseaux lymphatiques des oiseaux. Paris, 1819, in-8°.
Les dissections qui servent de base à ce travail, en démontrant que les vaisseaux lymphatiques manquent presque entièrement chez les oiseaux, fournissent des preuves nouvelles en faveur de l'absorption veineuse.

Formulaire pour l'emploi et la préparation de plusieurs nouveaux médicamens. Paris, 1822, in-12.

Mémoire sur quelques découvertes récentes relatives aux fonctions du système nerveux. Paris, 1823, in-4°.

C'est dans ce travail que M. Magendie a consigné la découverte faite par lui des deux portions de la moelle épinière d'où partent les nerfs du sentiment et ceux du mouvement. Il y rapporte aussi des faits qui sembleraient démontrer que les lésions des hémisphères cérébraux portent l'animal à se mouvoir en avant, tandis que celles du cervelet, en anéantissant ce mouvement, forcent tout le corps à se porter constamment en arrière, et, dans les deux cas, malgré l'influence de la volonté. On sent combien des faits de ce genre ont encore besoin d'être éclairés par des expériences nouvelles.

Journal de physiologie expérimentale.

Commencé en 1821, cet écrit périodique, dont il paraît quatre cahiers par année, renferme plusieurs mémoires intéressans de M. Magendie. Ce médecin y consigna, en 1821, un fait qui tend à faire croire que l'injection de l'eau dans les veines peut être utile dans les traitemens de la rage. (L.-J. BÉGIN)

MAGGI (BARTHÉLEMY), né à Bologne en 1477, s'appliqua avec beaucoup de succès à l'étude de la chirurgie, qu'il enseigna ensuite d'une manière très-distinguée dans sa ville natale. Henri II lui donna des marques de sa satisfaction pour le zèle et l'empressement qu'il avait montrés en soignant les blessés français. On assure que le pape, Jules III, l'ayant fait venir à Rome, le nomma son médecin, ou plutôt son chirurgien; mais Marini n'a pu découvrir aucun document authentique qui vînt à l'appui de cette assertion. Quoi qu'il en soit, Maggi, trouvant l'air de Rome nuisible à sa santé, sollicita et obtint la permission de revenir dans sa patrie, où il mourut le 26 mars 1552. Il était oncle du célèbre anatomiste Aranzi. Il laissa un opuscule sur la maladie vénérienne, qu'il avait écrit en 1550, et un autre ouvrage, plus célèbre, qui a pour titre :

De vulnerum bombardarum et sclopetorum globulis illatorum, et de eorum symptomatum curatione tractatus. Bologne, 1552, in-4°. — Zurich, 1555, in-fol., dans la collection de Gesner. — Venise, 1566, in 8°.

Ce livre est assez curieux à lire. Maggi y prouve très-bien que les projectiles lancés par la poudre à canon ne brûlent pas, comme on le croyait, le trajet des plaies qu'ils produisent, et que l'escarre dont celles-ci sont garnies est le produit de la contusion excessive des parties. Le pansement qu'il conseille, sans être parfait, vaut mieux cependant que celui auquel on avait recours de son temps, car il blâme l'emploi des tentes, et veut qu'on ait recours, autant que possible, aux adoucissans, aux émolliens. Il indique fort bien les cas où les contr'ouvertures sont nécessaires. Il amputait dans le vif, relevait les parties molles avant de les couper, et arrêtait l'hémorragie en appliquant un bouton de feu sur les orifices des vaisseaux. Le pansement auquel il soumettait la plaie résultante de l'opération, se sent encore de la barbarie du moyen âge. (J.)

MAGINI (Jean-Antoine), laborieux astronome italien, né à Padoue, le 13 juin 1555, y étudia la médecine, et prit même le grade de docteur, mais négligea ensuite totalement l'art de guérir pour les mathématiques, vers lesquelles son goût particulier l'entraînait. En 1588, l'Université de Bologne lui confia une chaire qu'il remplit avec distinction pendant plus de trente ans, jusqu'à sa mort arrivée le 11 février 1617. L'astronomie, la géographie et l'optique lui sont redevables de plusieurs travaux qui ont garanti son nom de l'oubli, mais sur lesquels nous ne devons pas nous apesantir ici. Magini ne mérite une place dans cette Biographie que parce qu'il voulut appliquer à la médecine les rêveries de l'astrologie, en faveur de laquelle il publia l'ouvrage suivant :

De astrologicâ ratione, ac usu dierum criticorum, seu decretoriorum, ac præterea de cognoscendis ac medendis morbis ex corporum cœlestium cognitione. Opus duobus libris distinctum, quorum primus complectitur commentarium in Cl. Galeni librum tertium de diebus decretoriis, alter de legitimo astrologiæ in medicinâ usu. Venise, 1607, in-4°. - Francfort, 1608, in-4°.

Nous citerons encore un ouvrage qui a paru sous le nom de Ciro Spontini, quoiqu'il soit de Magini :

La metoposcopia, o vero commensuratione delle linee della fronte. Venise, 1654, in-12. (o.)

MAGIRI (Jean), de Fritzlar, suivant les uns, et de Coblentz, selon les autres, fut destiné par ses parens au commerce ; mais, n'ayant aucun goût pour cette profession, il étudia la médecine, se fit recevoir docteur à Marbourg, et devint professeur à l'Université en 1596, année où il succomba, le 28 août, laissant les ouvrages suivans :

Anthropologia, hoc est commentarius in Philippi Melanchthonis libellum de animâ. Francfort, 1603, in-8°.

Physiologiæ peripateticæ libri VI. Francfort, 1605, in-8°. - *Ibid.* 1629, in-8°.

Pathologia, id est, morborum et affectuum omnium præternaturalium, qui corpus humanum invadere solent, enumeratio. Francfort, 1615, in-8°. (o.)

MAGNEN (Jean-Chrysostome), de Luxeuil, dans la Bourgogne, fit ses études à l'Université de Dôle, et passa ensuite en Italie, où il pratiqua l'art de guérir avec tant de succès et de réputation que l'Université de Pavie lui confia une chaire de médecine, qui fut bientôt suivie de celle de philosophie. En 1660, il vint à Paris avec le comte de Fuensaldagne, ambassadeur extraordinaire à la cour de France. L'époque de sa mort n'est pas connue. Ses ouvrages annoncent une grande prédilection pour l'astrologie, qu'il regardait comme la première des sciences, mais dont au moins il avait la bonne foi de convenir que peu de personnes sont capables de connaître et d'apprécier l'utilité :

Democritus reviviscens, sive de atomis : additá Democriti vitâ et philosophiâ. Pavie, 1646, in-4°. - Leyde, 1648, in-12. - La Haye et Londres, 1658, in-12. - *Ibid.* 1688, in-12.

De tabaco exercitationes quatuordecim. Pavie, 1648, in-4°. - *Ibid.* 1658, in-12. - Amsterdam, 1669, in-12.

De manná, liber singularis. Pavie, 1648, in-8°. - La Haye, 1658, in-12. (o.)

MAGNINUS, nom sous lequel est désigné un prétendu médecin de Milan, au quatorzième siècle, mais qui paraît n'être que celui sous lequel Arnauld de Villeneuve se cacha, lorsqu'il fut obligé de quitter la France. Quoi qu'il en soit, nous avons sous ce nom un *Regimen sanitatis*, qui a été publié, avec d'autres pièces, à Strasbourg (1503, in-4°.), et ensuite à Lyon (1517, in-4°.). (z.)

MAGNOL (Antoine), fils du suivant, naquit à Montpellier en 1676, et fut reçu docteur en médecine en 1696. Très-peu de temps après, il embrassa la carrière des armes, et ne reparut dans la Faculté qu'en 1706, comme survivancier de son père; il devint professeur titulaire en 1715, et ne parut point au-dessous de cette place, qu'il occupa fort long-temps, puisqu'il vécut jusqu'en 1759. Il n'a composé que des dissertations soutenues sous sa présidence.

Dissertatio de naturali secretione bilis in jecore. Montpellier, 1719, in-12.

Novus character plantarum. Montpellier, 1720, in-4°. - Montbelliard, 1725, in-4°.

Cette production appartient à Pierre Magnol, et fut trouvée dans ses manuscrits. Comme le public ne la jugea pas digne de lui, le fils s'empressa d'en retirer les exemplaires, ce qui rend cet opuscule rare.

Dissertatio physiologica de respiratione. Montpellier, 1729, in-4°.

Quæstio an cataractæ confirmatæ operatio chirurgica unicum remedium? Montpellier, 1731, in-8°.

De naturá et causis fluiditatis sanguinis naturalis et deperditæ. Montpellier, 1741, in-8°. (R. DESGENETTES)

MAGNOL (Pierre) naquit à Montpellier le 8 juin 1638, et fut reçu docteur en médecine le 4 janvier 1659. Il montra dès-lors le goût le plus décidé pour la botanique, fixa les regards et obtint l'amitié de Tournefort. Celui-ci lui procura, en 1663, un brevet de médecin ordinaire du roi, et plus tard une commission pour suppléer, pendant trois ans, dans l'intendance du Jardin des plantes et l'enseignement de la botanique, un jeune chevalier que la faveur avait élevé à cette place avant qu'il eût les connaissances nécessaires pour la remplir.

Lorsque Fagon présenta le nom de Magnol à Louis XIV pour remplir ces fonctions temporaires, le monarque lui dit : M. Magnol, dont vous me parlez, n'est-il pas de la religion? (ce qui voulait dire réformée) hé! vraiment oui, sire, répondit le premier médecin, aussi sera-t-on sûr qu'il en a une.

Magnol qui avait paru, en 1667, dans un concours ouvert pour une chaire de médecine, et qui fut alors inutilement présenté à la cour comme le premier des candidats, devint professeur titulaire en 1694, et succéda à Aimé Durant, mort doyen des professeurs. Magnol abjura pour pouvoir prendre possession de sa chaire.

Les leçons faites à la Faculté et au Jardin du Roi, les herborisations dans les riches environs de Montpellier, des excursions dans les Cévènes, des voyages dans les Alpes et les Pyrénées procurèrent à Magnol une grande et juste réputation, même avant la publication de ses ouvrages.

Ce médecin lut souvent, dans les assemblées de la Société royale des sciences dont il était membre dès la création en 1706, divers Mémoires, deux entr'autres sur les soins de la végétation et sur la circulation de la sève.

En 1709, Magnol fut, au grand regret de ses concitoyens, appelé à Paris pour remplacer Tournefort dans l'Académie royale des sciences. Mais bientôt son âge avancé et des infirmités, suites des fatigues de sa vie laborieuse, le ramenèrent dans sa patrie, où il mourut le 21 mai 1715. On a de lui les ouvrages suivans :

Botanicon Monspeliense, sive plantarum circà Monspelium nascentium index. Montpellier, 1676, in-8°. - Avec un appendix, 1686, in-8°.

Cet ouvrage, qui contient l'indication de 1354 espèces de plantes, est la production la plus estimée qui soit sortie de la plume de Magnol.

Prodromus historiæ generalis plantarum, in quo familiæ per tabulas disponuntur. Montpellier, 1689, in-8°.

Hortus regius Monspeliensis, sive catalogus plantarum quæ in horto regio Monspeliensi demonstrantur. Montpellier, 1697, in-8°, avec figures, et d'après la méthode de Tournefort. (R. DESGENETTES)

MAGNUS, d'Ephèse, contemporain de Galien, et médecin des empereurs Antonin le pieux et Marc-Aurèle, professait en grande partie les principes de la secte pneumatique. Il avait écrit un ouvrage, aujourd'hui perdu, sur les découvertes faites depuis Thémison.

On ne le confondra pas avec *Magnus*, d'Antioche, surnommé l'*Iatrosophiste*, qui était disciple de Zénon de Chypre, et qui enseignait la médecine à Alexandrie, au quatrième siècle. Théophile lui attribue un Traité des urines, qui ne nous est pas parvenu. (Z.)

MAGNUS (OLAUS), en suédois *Store*, né à Lincopen, était prévôt de la cathédrale de Strengues, lorsque la réformation fut prêchée en Suède. Non moins fidèle à l'ancienne croyance que son frère Jean, qui suscita de si grands obstacles à l'entreprise formée par Gustave Wasa, il prit le parti, lorsqu'il vit tous ses efforts inutiles pour triompher de la prudence et de la

fermeté du monarque, de résigner sa place, et de se retirer à Rome. Après la mort de son frère, en 1544, le pape Paul III lui conféra l'archevêché d'Upsal, dignité dont il ne put jamais prendre possession. En 1546, il assista au concile de Trente. La mort l'enleva en 1568 à Rome. Nous lui avons donné place dans ce Dictionaire parce qu'il a publié une histoire des peuples du nord, qui est fort mauvaise à la vérité, sans jugement, sans critique, sans érudition, mais dans laquelle il traite aussi des productions naturelles de son pays. Cette partie n'est pas mieux soignée que les autres; cependant elle a beaucoup influé sur les siècles suivans, car c'est là par exemple qu'on a puisé tous les récits fabuleux dont les livres sont remplis sur la voracité effrayante du glouton et sur le kraken, espèce de polype d'une taille assez gigantesque pour avaler des vaisseaux tout entiers. Cet ouvrage, qui a été traduit en plusieurs langues, mais qui, chose remarquable, ne l'a jamais été en suédois, se compose de vingt-deux livres, et porte pour titre :

Historia de gentibus septentrionalibus, earumque diversis statibus, conditionibus, moribus, itidem superstitionibus, disciplinis, exercitiis, bellis, rebus mirabilibus. Rome, 1555, in-fol. - Anvers, 1558, in-8°. - Bâle, 1567, in-fol. - Francfort, 1618, in-8°. -Trad. en allemand par J. Achatins, Strasbourg, 1567, in-8°. ; et par J.-B. Fickler, Bâle, 1567, in-fol. - en hollandais, Amsterdam, 1665, in-8°. - en anglais, Londres, 1658, in-8°. - en italien, Venise, 1561, in-8°.; *Ibid.* 1567, in-fol. (J.)

MAGON, de Carthage, où il revêtit des charges importantes durant la paix et durant la guerre, avait écrit, en langue punique, vingt-huit livres sur l'agriculture, que Denys d'Utique traduisit en grec, et dont Diophanes de Bithynie fit un extrait en six livres, mais qui sont perdus aujourd'hui.

On trouve, sous le même nom, quelques articles de vétérinaire dans l'ouvrage intitulé : *Τῶν ἱππιατρικῶν βιβλία δύω.* (Z.)

MAHON (Paul-Augustin-Olivier), né à Chartres le 6 avril 1752, d'un médecin très-lettré, vint à Paris se faire agréger à la Faculté de cette ville, après avoir étudié sous son père. La Société royale de médecine l'admit dans son sein. Après la révolution, il fut nommé médecin en chef de l'hospice des Vénériens, puis professeur de médecine légale et d'histoire de la médecine à l'École de santé en 1794. On cherche en vain parmi les sciences innombrables qui sont professées aux écoles de médecine de France, la science si importante de l'histoire de la médecine, dont la propagation pourrait seule faire naître dans notre pays le goût de l'érudition médicale qui s'y est éteint sous le règne absurde de l'ancienne Faculté de médecine de Paris, Faculté bien singulière, puisqu'en quelque sorte elle était sans professeurs. Le 16 mars 1801, Mahon mourut d'une

inflammation de poitrine, à peine âgé de quarante-huit ans. Ses ouvrages, assez peu estimés, quoiqu'ils ne soient pas dépourvus de philosophie, sont :

Médecine légale et police médicale. Paris, 1802, 3 vol. in-8°.

Ouvrage posthume, publié avec quelques notes par M. Fautrel; il a été long-temps le seul manuel des élèves qui, après l'avoir lu, attendaient avec plus d'impatience l'ouvrage depuis trop long-temps promis par le professeur Chaussier. La médecine légale de M. Fodéré et celle de M. Orfila dispensent complétement aujourd'hui de lire celle de Mahon, qui est à la fois prolixe et trop courte.

Histoire de la médecine clinique depuis son origine jusqu'à nos jours, et recherches sur l'existence, la nature et la communication des maladies syphilitiques dans les femmes enceintes, les nouveau-nés et les nourrices. Paris, 1804, in-8°.

Ouvrage posthume, publié avec des additions par Lamauve. On y voit que l'auteur avait conçu les obligations d'un professeur qui n'est pas seulement appelé à faire des cours, et d'un médecin d'hôpital qui n'est pas seulement appelé à faire chaque matin des prescriptions banales avec la routine d'un infirmier.

Mahon a traduit de l'anglais les *Observations médicales et politiques sur la petite-vérole, et sur les avantages et les inconvéniens d'une inoculation générale* de G. Black (Paris, 1788, in-12); il a traduit du latin, ou plutôt il a mis son nom en tête d'une mauvaise traduction du *Ratio medendi*, des *Aphorismes* et d'une Dissertation de Stoll sur la matière médicale (Paris, 1801, 4 vol. in-8°.). Il était collaborateur de l'Encyclopédie par ordre de matières. (F.-G. BOISSEAU)

MAILLET (BENOÎT DE), né à Saint-Mihiel, le 12 avril 1656, et mort à Marseille le 30 janvier 1738, s'est fait connaître par une Description de l'Egypte qu'on lit encore avec plaisir, malgré les précieux documens recueillis par la commission française et les voyageurs modernes. Il mérite une petite place dans ce Dictionaire, comme inventeur d'un système de cosmologie, dont Buffon a adopté quelques parties, en les étayant de nouvelles preuves. Maillet suppose que le globe fut d'abord couvert d'eau en totalité, que le liquide diminua peu à peu, la terre s'étant rapprochée du soleil, que toutes les espèces d'animaux qui la couvrent sont sorties du sein de la mer, et qu'il viendra une époque où les eaux étant tout à fait évaporées, le globe sera détruit par un embrâsement universel. Il y a du vrai dans ce système, mais l'ensemble en est absurde. Maillet s'étaya sans critique de tous les faits, vrais ou supposés, de tous les récits, fabuleux ou véridiques, qu'il put recueillir dans les compilateurs anciens et modernes. Voltaire l'a tourné plus d'une fois en ridicule; mais, pour être plaisantes, ses attaques ne portent pas toujours juste; car, dans la géologie, comme en général dans toute la physique, il n'a su mettre que de l'esprit, qui perd tout son piquant lorsqu'il n'a pas pour appui une connaissance exacte et positive des choses. L'ouvrage de Maillet est intitulé :

Telliamed, ou entretiens d'un philosophe indien avec un missionnaire; Amsterdam, 1748, in-8°. - Paris, 1755, 2 vol. in-12.

Il est divisé en six dialogues, et dédié à Cyrano de Bergerac. *Telliamed* est l'anagramme du nom de l'auteur. (J.)

MAIMONIDE, ou Moïse fils de Maimon, le plus célèbre rabbin qu'aient eu les Juifs, qui le regardent avec raison comme le premier écrivain de leur nation, et qui ne parlent de lui qu'avec enthousiasme, en lui donnant les surnoms de *lampe d'Israël*, *lumière de l'orient et de l'occident*, *grand aigle*, *docteur de justice*, *sage accompli*, *etc.*, naquit à Cordoue, en 1131, 1136 ou 1139, car les avis sont partagés à cet égard. Il étudia sous les plus habiles maîtres, en particulier sous Ibn Tophail et Averrhoës, à qui ses heureuses dispositions le rendirent cher, et qui l'initièrent dans tous les mystères de la philosophie et de la médecine. Lorsqu'Averrhoës, disgrâcié par le souverain de Cordoue, fut réduit à se cacher, Maimonide, qui seul était dans le secret de sa retraite, quitta l'Espagne pour ne pas succomber à la tentation de le révéler, donnant en cela une preuve, sinon de caractère et de force d'ame, au moins de prudence et de sagesse. Il se rendit en Egypte, où, après avoir fait le commerce pendant quelque temps, il exerça l'art de guérir avec tant de réputation, qu'il parvint à la place de premier médecin du sultan Saladin, à la cour des deux successeurs duquel il sut conserver ce poste. Sa mort eut lieu en 1209, année qui fut nommée, dans les annales hébraïques, une année de lamentation. L'exercice de la médecine ne l'empêcha pas de cultiver les autres sciences, en particulier les mathématiques, la philosophie et la théologie. On le trouve souvent désigné sous les noms de Moïse l'Egyptien, Moïse de Cordoue et *Rambam* : ce dernier mot est composé des lettres initiales de son nom entier, *Rabbi Moïse, fils de Maimon.* Nous passons sous silence tous ceux de ses écrits qui n'ont pas rapport à l'art de guérir, quoique ce soient précisément les plus célèbres, notamment son abrégé du Talmud, et un autre Traité destiné à expliquer comment on doit entendre les locutions de l'Ecriture-Sainte qui s'éloignent de l'usage ordinaire, et qui ne sont pas susceptibles du sens littéral. Ce dernier alluma le feu de la discorde entre les synagogues de France, et fit naître un schisme qui dura quarante ans. Les ouvrages de Maimonide sur la médecine furent composés en arabe et traduits ensuite en hébreu, mais ils n'ont été publiés dans aucune de ces deux langues; on n'en connaît que des versions latines, intitulées :

Aphorismi secundum doctrinam Galeni, medicorum principis. Bologne, 1489, in-4°. - Bâle, 1579, in-8°.

Tractatus de regimine sanitatis ad Saldanum regem. Venise, 1514, in-fol. - Augsbourg, 1518, in-4°. - Venise, 1521, in-fol. - Lyon, 1535, in-fol. (O.)

MAIOLO (Laurent), né à Asti, exerçait la médecine avec succès à Gênes, où il termina sa carrière en 1509, après avoir enseigné à Padoue, Pavie et Ferrare. Il fut l'un des maîtres du célèbre Jean Pic de la Mirandole. La langue grecque lui était très-familière. On a de lui :

Epifilides, hoc est opusculum de formâ syllogisticâ antiquorum, et de conversione propositionum secundum peripateticos. Venise, 1597, in-4°.
De gradibus medicinarum. Venise, 1497, in-4°. (z.)

MAIRAN (Jean-Jacques-Dortous de), physicien distingué, naquit à Béziers en 1678, et fit ses études à Toulouse. Au sortir du collége, il vint passer quatre ans à Paris, où il s'appliqua spécialement aux mathématiques et à la physique. De retour dans sa ville natale, il continua de se consacrer à ces deux sciences. L'Académie l'admit parmi ses membres en 1718. Après avoir visité les principaux ports de la Méditerranée, afin de remplir la mission qu'on lui avait confiée en 1721 de donner une nouvelle méthode, pour le jaugeage des navires, qui prévînt les plaintes des marchands, il s'arrêta quelque temps dans sa patrie, et y jeta les fondemens d'une académie dont le roi approuva les statuts. Revenu à Paris, il reprit ses travaux avec une nouvelle ardeur, et prouva l'étendue et la variété de ses connaissances, en publiant de nombreux mémoires sur diverses questions d'astronomie, de géométrie, de physique et d'histoire naturelle. A la mort de Fontenelle en 1740, il fut nommé secrétaire de l'Académie; dans cette place, dont il se démit au bout de trois ans, il sut se distinguer sans copier son prédécesseurs, et les éloges historiques qu'il a composés se font remarquer par un grand talent pour caractériser chaque personnage, apprécier son mérite, et le faire valoir sans dissimuler ses défauts. Un rhume qui dégénéra en fluxion de poitrine, l'enleva le 20 février 1771. Parmi ses nombreuses productions, nous ne citerons qu'un mémoire sur la cause du froid et du chaud, inséré dans le recueil de l'Académie, et les opuscules qui ont pour titres :

Dissertation sur les variations du baromètre. Béziers, 1715, in-8°.
Mairan les attribue aux vents, dont la vitesse et la direction font varier la pesanteur relative de l'atmosphère. C'était la théorie de Halley. Hartsoeker attaqua l'auteur, qui lui répondit dans le Journal des savans.
Dissertation sur la glace, ou Explication physique de la formation de la glace et de ses divers phénomènes. Bordeaux, 1716, in-8°. - Béziers, 1717, in-8°. - Paris, 1737, in-8°. - *Ibid.* 1749, in-8°. - Trad. en allemand, Leipzick, 1752, in-8°.
Mairan décrit parfaitement bien les phénomènes de la congélation de l'eau, mais il les explique par les principes du cartésianisme, qui dominaient alors en France.
Traité physique et historique de l'aurore boréale. Paris, 1731, in-4°. - *Ibid.* 1754, in-4°.

Ce phénomène, regardé aujourd'hui comme électrique, était attribué par Mairan à une atmosphère lumineuse par elle-même, ou éclairée par le soleil, qui entoure cet astre en manière de sphéroïde lenticulaire aplati.

Éloges des académiciens de l'Académie royale des sciences. Paris, 1747, in-12.

Les médecins distingueront dans ce recueil les éloges de Petit, Halley, Boulduc et Lemery. (J.)

MAITREJEAN (Antoine), célèbre oculiste, naquit à Méry-sur-Seine, vers le milieu du dix-septième siecle. Il suivit pendant plusieurs années les cours de Dionis et la pratique du savant Méry, avec lequel il conserva une correspondance fort active et des relations d'amitié. Retiré dans sa province, Maîtrejean y acquit bientôt la réputation d'un chirurgien habile et surtout d'un oculiste fort exercé; il envoya plusieurs observations à l'Académie des sciences de Paris, dont il fut nommé correspondant. Il obtint aussi le titre de chirurgien du roi. Ce praticien laborieux doit être considéré comme un des fondateurs de la chirurgie oculaire en France. Observateur exact autant qu'éclairé, il ne se borna pas à décrire les maladies des yeux comme on l'avait fait avant lui, il introduisit un ordre plus méthodique dans la classification de ces maladies, et en distingua plusieurs que l'on avait jusque-là confondues avec d'autres. Ses observations sur le véritable siége de la cataracte datent de 1682. Maîtrejean a, le premier, traité de la cataracte laiteuse et de la manière de diriger l'aiguille pour l'abaisser. Il introduisit un esprit de critique inconnu jusque-là dans l'exposition des opérations que l'on peut pratiquer sur l'œil, et bien qu'il n'ait pas toujours raison dans les objections opposées à plusieurs d'entre elles, les discussions auxquelles il s'est livré à ce sujet ne sont jamais dépourvues d'intérêt. Enfin, on lui doit une description fort bonne, pour l'époque, des diverses parties qui composent l'organe de la vision.

Indépendamment de l'Histoire d'un monstre fort singulier, et de l'Observation d'un polype volumineux des fosses nasales, qui sont insérées dans les Mémoires de l'Académie des sciences pour 1703 et 1704, on a de Maîtrejean les ouvrages suivans :

Traité des maladies de l'œil et des remèdes propres pour leur guérison. Troye, 1707, in-4°. – Paris, 1722, in-12. – *Ibid.* 1741, in-12.

Cet ouvrage a été traduit en flamand, Leyde, 1714, in-4°.; et de là en allemand, Nuremberg, 1725, in-8°.

Observations sur la formation du poulet. Paris, 1722, in-12, avec un grand nombre de figures dessinées par l'auteur.

Ce livre contient une description fort exacte des transformations que subissent graduellement toutes les parties de l'œuf, pendant la durée de l'incubation. (L.-J. BÉGIN)

MAJOR (Jean-Daniel), habile médecin et savant antiquaire, naquit à Breslau le 16 août 1634. Il fit ses premières

études à Wittemberg, passa ensuite à Léipzick, et fit un voyage en Italie, où il prit le grade de docteur, en 1660, à l'Université de Padoue. De retour en Allemagne, il se fixa d'abord à Wittemberg, et y épousa la fille de Sennert; mais ayant perdu sa femme après quelques mois de mariage, le chagrin qu'il en conçut lui rendit le séjour de cette ville odieux, en sorte qu'il se rendit à Hambourg, où il fut nommé médecin des épidémies. Les succès de sa pratique ne tardèrent pas à lui procurer une réputation fort étendue; car, dès l'année suivante, l'Université nouvellement établie à Kiel lui confia la chaire de médecine, avec l'inspection du jardin de botanique. Ayant été appelé en 1693 à Stockholm pour donner des soins à la reine de Suède, il tomba malade en arrivant dans cette ville, et succomba le 3 juillet. L'Académie des Curieux de la nature l'avait admis parmi ses membres, sous le nom d'*Hesperus*. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, quoiqu'il n'ait pas publié à beaucoup près tous ceux qu'il avait annoncés. Ces ouvrages dénotent un homme plus habile à se vanter que savant, et aucun ne justifie la réputation dont il a joui. Nous ne citerons que ceux qui ont trait à la médecine, laissant de côté tous les écrits qui se rapportent à l'archéologie ou à la numismatique :

Dissertatio de pulmone. Wittemberg, 1655, in-4°.

Dissertatio de lacrymis. Wittemberg, 1656, in-4°.

Controversiarum medico-miscellanearum decades VI. Wittemberg, 1657, in-4°.

Cette thèse est du président Marc Banzer.

Lithologia curiosa, sive de animalibus et plantis in lapidem conversis. Wittemberg, 1662, in-4°.

Historia anatomica calculorum insolentioris figuræ, magnitudinis ac molis, in renibus Sperlingii repertorum. Léipzick, 1662, in-4°.

Cet ouvrage doit être consulté par celui qui se proposera d'écrire le livre qu'on attend encore sur les affections calculeuses. On y trouve les résultats de plusieurs ouvertures de cadavres.

Epistola de oraculis medicinæ ergò quæsitis et votivis convalescentium tabulis. Wittemberg, 1663, in-4°.

Prodromus inventæ à se chirurgiæ infusoriæ, s. quo pacto agonizantes aliquamdiu servari possint infuso in venam sectam peculiari liquore. Léipzick, 1664, in-8°. - Francfort, 1665, in-4°.

Major se donne pour l'inventeur de la transfusion, dont la découverte paraît appartenir à Libavius, et dont d'autres encore, tels que Bils, de Graaf et Fracassati, avaient parlé avant lui.

De plantâ monstrosâ Gottorpiensi, et de coalescentiâ stirpium, et circulatione succi nutritii. Sleswig, 1665, in-4°.

Il serait curieux de comparer ce que Major dit sur la circulation du suc nourricier dans les plantes, avec ce qu'ont appris les travaux de Corti et les recherches toutes récentes de M. Schultz.

Dissertatio de febre malignâ Kiloniensi. Kiel, 1665, in-4°.

Anatome literato quovis digna medico autem necessaria. Kiel, 1665, in-4°.

Collegium medicum curiosum. Kiel, 1666, in-fol.

Dissertatio de fortunâ medici. Kiel, 1666, in-4°.
Dissertatio de dysenteriâ. Kiel, 1666, in-4°.
Dissertatio de febre artificiali. Kiel, 1666, in-4°.
Historia anatomes Kiloniensis primæ. Kiel, 1666, in-fol.
Programma quo anatomen cygni indicat. Kiel, 1666, in-4°.
Programma quo ad oculi declarationem anatomicam invitat. Kiel, 1667, in-4°.
Programma ad rei herbariæ cupidos. Accessere Theophili Kentmanni tabulæ locum et tempus colligendarum stirpium exprimentes. Kiel, 1667, in-4°.
Occasus et regressus chirurgiæ infusoriæ. Gotha, 1667, in-4°.
Appendix zum scripto: Occasus et regressus chirurgiæ infusoriæ. Kiel, 1667, in-4°.
Chirurgia infusoria placidis cl. virorum dubiis impugnata cum modestâ ad eadem responsione. Kiel, 1667, in-4°.
Dissertatio de cancris et serpentibus petrefactis. Iéna, 1667, in-8°.
Ortus et progressus clysmaticæ novæ. Kiel, 1667, in-4°.
Amerikanische beym Schlosse Gottorp bluehende Aloe. Sleswig, 1668, in-4°.
Dissertatio de myrrhâ et locustis. Kiel, 1668, in-4°.
Programma lectionibus de scorbuto privatis præmissum. Kiel, 1668, in-4°.
Amerikanische Schulpe in Brasilien, Coati, ein sehr artiges Thier zur kaenftigen Anatomie willen beschrieben. Kiel, 1668, in-4°.
Memoria initiati horti medici. Kiel, 1669, in-4°.
On y trouve une courte histoire des autres jardins de botanique de l'Europe.
Memoriale anatomicum. Kiel, 1669, in-4°.
Deliciæ hybernæ sive inventa tria nova medica. Kiel, 1669, in-fol.
Cet opuscule roule sur la transplantation des maladies, la transfusion, et l'application du feu sur la tête pour la guérison de plusieurs maladies.
Memoriale anatomico-miscellaneum. Kiel, 1669, in-4°.
Consideratio physiologica occurrentium quorumdam in nuper editis epistolis duabus F.-J. Burrhi de cerebro et oculis. Kiel, 1669, in-4°.
Collegium medicum curiosum. Kiel, 1670, in-4°.
Dissertatio de clysteribus veterum et novis. Kiel, 1670, in-4°.
Dissertatio de ultimo totius medicinæ efficacis termino. Kiel, 1670, in-4°.
Dissertatio de moderamine conspirationis summo ac ultimo totius efficaciæ medicinæ termino. Kiel, 1671, in-4°.
Medicinæ biblicæ à se duobus voluminibus tabularum edendæ summarium. Kiel, 1672, in-4°.
Dissertatio de purpurâ. Kiel, 1673, in-4°.
Dissertatio de usu et abusu mercurii in lue venereâ. Kiel, 1673, in-4°.
Dissertatio de amaurosi vel guttâ serenâ. Kiel, 1673, in-4°.
Dissertatio de tactis fulmine. Kiel, 1673, in-4°.
Dissertatio ad locum Hippocratis l. de affectionibus, de interrogandis ægris. Kiel, 1673, in-4°.
De sanguine prodromus. Kiel, 1673, in-4°.
Catalogus plantarum quarum mentio fit in W. Rolfink. l. 2. de vegetabilibus in gratiam prælectionum. Kiel, 1673, in-4°.
Fabii Columnæ opusculum de purpurâ. Kiel, 1675, in-4°.
Scholion anatomicum in textum quemdam Justiniani in prodromo Institutionum. Kiel, 1675, in-4°.
Dissertatio de ærumnis gigantum in negotio sanitatis. Kiel, 1676, in-4°. — *Ibid*. 1689, in-4°.
Genius errans, seu de ingeniorum in scientiis abusu. Kiel, 1677, in-4°.
Dissertatio de malaciâ. Kiel, 1677, in-4°.

Medicinæ practicæ tabulæ sciagraphicæ XXVII. Kiel, 1677, in-4°.
De concipiendâ anatome novâ breve consilium. Kiel, 1677, in-4°.
Quæstiones variæ, imprimis de podagrâ. Kiel, 1679, in-4°.
Gratulatio ad Sebastianum Schefferum cum adhortatione ad Conringianam artis medicæ introductionem iterato edendam. Kiel, 1679, in-4°.
Memoria Sachsiana. Kiel, 1679, in-4°.
Dissertatio de inventis à se thermis artificialibus succinatis. Kiel, 1680, in-4°.
Dissertatio de motu et sensu abolito in affectionibus soporosis. Kiel, 1680, in-4°.
Dissertatio de petechiis. Kiel, 1781, in-4°.
Serapis radiatus ægyptiorum deus ex metallo et gemmâ. Kiel, 1685, in-4°.
Dissertatio de moribondorum regimine et de rectè ferendis vulnerum judiciis. Kiel, 1685, in-4°.
Dissertatio de atrophiâ. Kiel, 1685, in-4°.
Aurea catena Homeri. Kiel, 1685, in-4°.
Programma ad collegium anatomicum de oculo humano, chamæleontis, noctuæ et aliorum animalium. Kiel, 1690, in-4°.
Thesium anatomicarum ex circulatione sanguinis depromtarum fasciculi I et II. Kiel, 1691, in-4°.
Dissertatio de catameniorum suppressione. Kiel, 1693, in-4°.

(A.-J.-L. J.)

MALAVAL (Jean), né à Lézau le 2 mars 1669, et mort à Paris le 16 juillet 1758, était protestant. Arrivé dans la capitale, afin d'y perfectionner les connaissances qu'il avait acquises dans la province, le hasard le fit loger près du médecin Hecquet. Celui-ci entreprit bientôt la conversion du jeune hérétique, et le fit renoncer enfin à la religion de ses pères. Placé chez le vieux Ledran, par son nouveau protecteur, Malaval se livra au travail avec persévérance, et fut reçu à Saint-Côme en 1701. Nommé chirurgien ordinaire du roi au parlement, en 1721, et, en 1724, un des cinq démonstrateurs royaux qui furent établis à Saint-Côme, il devint membre de l'Académie royale de chirurgie, et y remplit successivement les fonctions de vice-directeur, de directeur et de trésorier. Cette dernière place lui fut conférée parce qu'il venait d'être pourvu du titre de lieutenant du premier chirurgien du roi. Sans mériter d'être placé sur la première ligne parmi les chirurgiens célèbres qui honoraient la France à l'époque où il vécut, Malaval peut être considéré comme un praticien sage et judicieux, qui observait avec attention et ne se dirigeait que d'après les faits. Il avait excellé dans l'exécution des opérations qui forment le domaine de la petite chirurgie. Personne ne saignait aussi bien que lui, et à Saint-Côme, il était chargé de la démonstration des opérations de ce genre. Il est difficile de découvrir, dans ces talens, des titres suffisans pour expliquer la haute fortune chirurgicale à laquelle il parvint. Il se distingua toutefois par un zèle ardent pour l'art qu'il cultivait. Ce chirurgien n'a laissé aucun ouvrage; on trouve seulement de lui, dans les Mémoires de l'Aca-

démie royale de chirurgie, plusieurs Observations sur les plaies de la tête avec dénudation des os du crâne; il décrivit aussi avec exactitude une hernie du trou ovalaire, et une hydropisie abdominale compliquée de squirres énormes aux deux ovaires; enfin, il démontra, par des faits assez intéressans, que le mercure ne convient presque jamais dans le traitement des affections cancéreuses. (L.-J. BÉGIN)

MALOET (PIERRE), né à Clermont, en Auvergne, fut reçu docteur à la Faculté de médecine de Paris en 1720. Nommé médecin des Invalides et membre de l'Académie des sciences en 1725, il acquit bientôt la réputation d'un praticien habile et d'un observateur judicieux. Sa mort eut lieu en 1742. On a de lui :

Explication du mouvement des lèvres; Dans les Mémoires de l'Académie des sciences de Paris pour 1727.

Sur une espèce d'ankylose accompagnée de circonstances singulières; Dans les Mémoires de l'Académie des sciences de Paris pour 1728.

Observations sur deux hydropisies enkystées du poumon accompagnées de celle du foie; Dans les Mémoires de l'Académie des sciences de Paris pour 1732.

Sur un anévrisme de l'artère sous-clavière droite vidé par la bouche; Dans les Mémoires de l'Académie des sciences de Paris pour 1733.

Sur l'action par laquelle les enfans tètent; Dans les Mémoires de l'Académie des sciences de Paris pour 1733.

Ce praticien prit part, dans l'écrit suivant, à la querelle scandaleuse qui s'était élevée entre les médecins et les chirurgiens.

Chirurgia non est medicinâ certior. Paris, 1736, in-4°. (L.-J. BÉGIN)

MALOET (PIERRE-LOUIS-MARIE), fils du précédent, naquit à Paris en 1730, et fut reçu docteur en médecine à la Faculté de cette ville en 1752. Une épidémie ravageait la marine de Brest, en 1758; Maloet y fut envoyé, et y déploya ce zèle, ces talens et ce courage dont tant de médecins français ont donné des preuves dans des circonstances semblables. Au retour de sa mission, il fut nommé professeur de physiologie et de matière médicale à Paris, et médecin de la Charité. Il devint, en 1773, inspecteur des hôpitaux militaires, conseiller du roi, et médecin de mesdames Adélaïde et Victoire, qu'il accompagna à Rome en 1795. Maloet fut porté sur la liste des émigrés, et perdit ses biens. Rentré pauvre en France, après avoir secouru Gênes, que désolait une épidémie meurtrière, il reçut de ses confrères les marques du plus vif intérêt. Bergeret surtout, qui avait contribué à sauver sa bibliothèque, lui céda son logement, et ne cessa de lui prodiguer les témoignages de la plus tendre amitié. Maloet avait été nommé l'un des quatre médecins consultans de Napoléon, et il se livrait avec ardeur à l'exercice de la médecine, lorsqu'il fut frappé, le 22

août 1810, d'une attaque d'apoplexie qui le fit rapidement succomber. Bergeret ne cessa de le pleurer, et l'auteur de cet article, à qui ce chirurgien habile accordait quelque amitié, lui entendait parler chaque jour des talens et des excellentes qualités de Maloet. Qu'il me soit permis d'ajouter que Bergeret était auteur d'un système nouveau de nomenclature botanique, fort ingénieux, quoique assez bizarre dans les résultats. Il mourut, en 1812, à la suite d'une opération de la taille qu'on lui pratiquait pour la seconde fois. On a de Maloet les ouvrages suivans :

An vitæ exercitium à fibrarum sensibilitate? Paris, 1752, in-4°.
An ut cæteris animantibus, ita et homini sua vox peculiaris? Paris, 1757, in-4°.
Éloge historique de Vernage. Paris, 1776, in-8°. (R.-J. BÉGIN.)

MALOUIN (CHARLES), né à Caen, en 1695, fit de très-bonnes études dans cette ville, et, après avoir terminé son cours de philosophie, s'adonna entièrement à la médecine, vers laquelle l'entraînait un goût décidé. A peine eut-il obtenu le bonnet doctoral, qu'il vint à Paris dans le dessein de se perfectionner, mais une mort prématurée l'enleva, en 1718, au moment où il allait se mettre sur les rangs pour disputer une chaire de langue grecque vacante à Caen. On a de lui :

De vero et inaudito artificio quo moventur solida, unaque de cordis et cerebri motu. Caen, 1715, in-4°. - Trad. en français par l'auteur, et publié par Jacques-Laurent Malouin, Paris, 1718, in-12; *Ibid.* 1758, in-12. (O.)

MALOUIN (PAUL-JACQUES), professeur de médecine au Collége royal de France et de chimie au Jardin du roi, naquit à Caen en 1701. Son père, qui lui destinait sa charge de conseiller au présidial de cette ville, l'envoya à Paris pour étudier la jurisprudence; mais le jeune Malouin, qu'un penchant irrésistible entraînait vers l'étude de la médecine, prit, à l'insu de ses parens, le bonnet de docteur au lieu du grade de licencié. Après avoir passé quelques années dans sa ville natale, il revint à Paris, où ses talens comme médecin et ses connaissances comme chimiste ne tardèrent pas à lui acquérir une grande réputation. C'est en cette dernière qualité qu'en 1742 il fut reçu de l'Académie royale des sciences. En 1753, il fut chargé de déterminer les moyens à opposer à une épizootie qui régnait alors aux environs de Paris; les conseils qu'il donna et le zèle qu'il déploya dans cette circonstance, eurent tout le succès qu'on pouvait en attendre; en peu de temps les progrès de la maladie avaient cessé. Malouin était instruit, laborieux, doué d'un cœur excellent, il exerçait sa profession avec conscience, et ne pouvait souffrir qu'on se permît de plaisanteries sur la

médecine et les médecins, il était intraitable sur ce point; on rapporte qu'une personne avec laquelle il s'était fâché à ce sujet tomba malade, il fut la trouver et lui dit : *Je sais que vous êtes malade et que l'on vous traite mal, je suis venu, je vous hais, je vous guérirai et je ne vous verrai plus.* Ce qu'il fit en effet. Il pensait que c'était le propre d'un esprit élevé de ne jamais mal parler de la médecine, il se plaisait à citer Fontenelle et Voltaire, comme ayant toujours eu du respect pour cet art; et quand on lui opposait l'exemple de Molière, il répondait, *voyez aussi comme il est mort.* Malouin aimait à retrouver dans ses malades cette confiance sans borne qu'il avait en la médecine, et l'obéissance qu'ils montraient à suivre ses ordonnances, leur gagnait toute son estime. Ce médecin avait très-bien senti l'importance de l'hygiène, lui-même en observait rigoureusement les préceptes, et parvint à l'âge de soixante et dix-sept ans sans aucune infirmité. Il mourut, le 3 janvier 1778, d'une attaque d'apoplexie. On a de lui :

In reactionis actionisque æqualitate œconomia animalis. Paris, 1730, in-4°.

Traité de chimie, contenant la manière de préparer les remèdes qui sont le plus en usage dans la pratique de la médecine. Paris, 1734, in-12.

Lettre en réponse à la critique du Traité de chimie. Paris, 1735, in-12.

An herniæ inguinali cum adhæsione, subligatum nocet? Paris, 1737, in-4°.

An ad sanitatem musice. Paris, 1743, in-4°.

Pharmacopée chimique, ou chimie médicinale, contenant la manière de préparer les remèdes les plus usités et la méthode de les employer pour la guérison des maladies. Paris. 1750, 2 vol. in-12. – *Ibid.* 1755, in-12.–Trad. en allemand par G.-H. Koenigsdoerfer, Altenbourg, 1763-1764, 2 vol. in-8°.

Cet ouvrage, qui fut très-estimé dans le temps, est plutôt un manuel de pharmacie qu'une véritable application des connaissances chimiques à la médecine.

Malouin a inséré quelques articles dans les Mémoires de l'Académie des sciences, l'Encyclopédie, et la Collection des arts et métiers.

(o.)

MALPIGHI (Marcel), un des hommes qui ont contribué le plus à illustrer l'Italie moderne, naquit à Crevalcuore, dans le Bolonais, sur les confins du Modénois, le 10 mars 1628. A peine avait-il terminé ses premières études, dans le cours desquelles il s'était distingué, qu'il perdit ses parens. Incertain d'abord sur la carrière qu'il devait embrasser, il se décida pour la médecine, d'après les conseils de Natalis, son maître de philosophie. Il suivit donc les cours de la Faculté de Bologne, notamment ceux de Massaria et de Santo, et fit de si grands et si rapides progrès qu'il obtint le grade de docteur en 1653. Sa thèse fut remarquable en ce que, bravant le respect servile qu'on portait encore aux Arabes, il osa s'y montrer grand par-

tisan d'Hippocrate. Nommé professeur en 1656, il fut appelé à Pise, la même année, par le grand-duc de Toscane, Ferdinant II, pour y enseigner la médecine théorique. Dans cette ville, il se lia d'une étroite amitié avec Borelli, aux sages conseils duquel il avoue modestement devoir tout ce qu'il a fait d'utile et d'honorable en physique. Ce fut, en effet, Borelli, qui le dégoûta des subtilités de la scolastique, et qui lui fit sentir l'immense supériorité de la méthode expérimentale sur le dogmatisme pur et exclusif, au-dessus duquel peu d'esprits savaient alors s'élever.

La reconnaissance et l'amitié attachaient Malpighi à Pise; mais l'air de cette ville était contraire à sa santé, et il fut contraint de retourner à Bologne en 1660. Là, il s'appliqua entièrement à l'anatomie. L'une de ses premières découvertes fut que la structure des poumons différait beaucoup de la description qu'on en donnait. Au lieu d'un simple parenchyme, ou tissu particulier, il crut voir dans ces organes un assemblage de membranes qui forment, par leur réunion, différentes loges semblables aux rayons d'une ruche, communiquant entr'elles, se terminant à une membrane commune, dans l'intérieur desquelles s'ouvrent les extrémités des bronches, et dont la surface est couverte par un lacis des veines et des artères du poumon. Quoique grossières encore, ces observations étaient exactes, quant au fond; cependant elles furent négligées par les anatomistes jusqu'à des temps très-rapprochés de nous, où M. Reisseisen, détruisant l'hypothèse d'Helvétius, établit irrévocablement que les poumons ne sont autre chose qu'une extension de la trachée artère, laquelle se partage en branches, dont le calibre diminue à mesure que leur nombre augmente, et qui, après s'être dépouillées par degrés de leur enveloppe cartilagineuse, deviennent de simples canaux membraneux terminés en cul-de-sac, sans se renfler, comme le croyait Malpighi, ni se convertir en tissu cellulaire, comme on l'avait admis ensuite.

Malpighi publia ses recherches sur le poumon en 1661. Elles furent reçues avec applaudissement. Cependant quelques anatomistes, par une jalousie maligne, tentèrent de lui en ravir l'honneur, et d'en attribuer la gloire à d'autres. Malpighi, dans ses œuvres posthumes, répond à leurs objections, et ajoute qu'on peut comparer les inventeurs des choses aux fondateurs des villes; à proprement parler, ce n'est pas celui qui a ramassé au hasard quelques misérables habitans, qui doit passer pour le fondateur d'une cité, c'est plutôt celui qui a dicté des lois à ces mêmes hommes, et qui les a réduits sous une certaine forme de gouvernement. Il en est de même dans les arts et les sciences; une seule observation, faite à l'aventure, ne suffit pas pour

immortaliser le nom de celui qui s'y est trouvé conduit à l'improviste; mais il faut des recherches positives et approfondies, sur lesquelles on puisse établir une série de raisonnemens et de conséquences, autrement Harvey ne serait pas l'inventeur de la circulation du sang, parce que ce grand phénomène avait été entrevu ou soupçonné avant lui.

Au reste, Malpighi ne se borna pas à l'anatomie du poumon; il rechercha aussi les usages de cet organe, qui sert, suivant lui, à assimiler certaines parties du sang entr'elles et à diviser celles qui sont trop réunies; il comparait les effets de l'air sur le sang à l'action des mains d'un boulanger, qui pétrit la farine et en forme une masse de pâte homogène; cet air pénètre dans les vésicules du poumon, il les dilate, et les vaisseaux qui rampent sur leur surface extérieure sont agités, d'où s'ensuit un mélange plus exact du sang qu'ils contiennent. Quelque mécanique que soit cette théorie, elle ne plut pas à Borelli, qui la réfuta. Cependant Malpighi y demeura fidèle. Dans une seconde lettre à son ami, il décrivit l'anastomose des veines avec les artères pulmonaires, qu'il avait cru entrevoir, et d'après laquelle il admit, par analogie, une connexion semblable entre les deux ordres de vaisseaux, dans toutes les autres parties du corps. M. Reisseisen admet aussi cette anastomose, qui nous paraît loin d'être démontrée, puisqu'on avoue que les injections passent plus facilement des vaisseaux artériels ou veineux dans les bronches, que d'un ordre de vaisseaux dans l'autre, et que les fluides colorés se dépouillent de leur matière colorante dans ce passage.

En 1662, Malpighi accepta la chaire que la mort de Pierre Castelli laissait vacante à Messine. Après l'avoir remplie pendant quatre ans, fatigué des persécutions que lui suscitaient les partisans des Arabes et du galénisme, il résista à toutes les instances que le sénat lui fit pour l'engager à prolonger son séjour en Sicile, et revint à Bologne, dans l'intention de continuer ses recherches et ses expériences anatomiques. Depuis lors, chaque année de sa vie fut marquée par quelque découverte dans les secrets de la nature. L'ostéogénie, la texture interne du cerveau, du rein et de la rate, la disposition du tissu adipeux, celle des fibres de la substance médullaire du cerveau, la formation du poulet dans l'œuf, et autres objets importans, tels furent les principaux points qui fixèrent son attention. Il eut bien des contradictions à essuyer, et il fut cruellement déchiré par ses adversaires; quelques-uns même se moquèrent de ses spéculations, comme de vains amusemens plus propres à délasser les oisifs qu'à contribuer aux progrès de la pratique; c'est encore ainsi que raisonnent aujourd'hui ces pauvres esprits qui ne voient dans la médecine que l'art d'augmenter quelqu'une

des excrétions naturelles de l'homme, vrais Purgons, opprobres de leur robe, dont il faut désespérer de voir la race s'anéantir, puisque le génie de Molière n'a pu leur porter de coup mortel. Malpighi, s'il eût vécu de nos jours, n'eût opposé à d'aussi faibles adversaires qu'un silence méprisant; mais son siècle lui commandait de répondre. On avait été jusqu'à prétendre qu'il fallait renoncer à toute tentative pour pénétrer les secrets de la nature. Malpighi releva l'absurdité de cette assertion, et fit voir que l'anatomie est la pierre fondamentale de la médecine, qu'on ne peut sans elle exercer l'art de guérir qu'en aveugle et en empirique.

Malgré ses détracteurs, Malpighi fut apprécié, et son mérite recompensé. La Société royale de Londres l'admit au nombre de ses membres en 1669, et le cardinal Pignatelli, qui l'avait connu à Bologne, pendant sa légation, étant devenu pape, sous le nom d'Innocent XII, l'appela à Rome en 1691, et le fit son premier médecin. Malpighi ne jouit pas long-temps de cette place; il mourut le 29 novembre 1694, d'une attaque d'apoplexie.

Malpighi continua les recherches microscopiques commencées par l'Académie des Lyncées, et les appliqua surtout à l'étude de la texture interne des corps organisés. Nous avons déjà parlé de quelques-uns de ses plus importans travaux; nous devons encore citer ses observations sur la peau, dont il fit bien connaître la structure et la division en plusieurs tuniques; l'une de ces tuniques porte même encore son nom, c'est le réseau muqueux de Malpighi, dont le premier il a donné une description soignée. Mais, dans la plupart de ses recherches, il crut voir de petites glandes, formant en quelque sorte la trame des organes, de manière que la théorie qui règne dans ses ouvrages et dans les écrits des auteurs qui ont adopté ses opinions, est celle que les vaisseaux, dans les organes sécrétoires, aboutissent tous à une petite vessie ou glande, autour de laquelle ils rampent, pour y répandre la liqueur qui y est sécrétée, et que de ces glandes naissent de petits vaisseaux excréteurs qui vont porter le liquide au dehors. Cela tenait à ce que Malpighi, qui avait fait un si bon usage du microscope, ne connaissait pas les injections, ou du moins celles qu'on peut faire avec les liqueurs pénétrantes, ce qui l'empêcha de scruter assez avant la structure intime des organes. Sa théorie, qui fut soutenue par Boerhaave, régna pendant un long espace de temps; cependant Ruysch, qui n'avait pas un talent aussi remarquable que le sien, l'attaqua presqu'aussitôt qu'elle fut née, et réussit à la renverser, parce que celle qu'il y substituait avait la vérité pour elle.

Malpighi doit être considéré, avec Grew, comme le fonda-

teur de l'anatomie végétale. Il a enrichi cette science d'importantes observations et découvertes ; mais son faible pour les analogies l'entraîna aussi à des erreurs qui se propagèrent sous l'autorité de son nom. C'est ainsi que la comparaison si vicieuse entre les trachées des insectes et les vaisseaux spiraux des plantes remonte jusqu'à lui. Quoi qu'il en soit, ces défauts n'empêchent pas que son traité d'anatomie végétale ne soit encore un des meilleurs ouvrages que nous possédions sur cette partie si obscure et si difficile de l'histoire des corps organisés. Plumier a payé la dette des naturalistes, en lui dédiant un genre de plantes (*Malpighia*) de la famille des érables. Les ouvrages de ce grand homme ont pour titres :

De pulmonibus duæ epistolæ. Bologne, 1661, in-fol.

Ces lettres, adressées à Borelli, ont été réimprimées par Bartholin avec son traité du poumon (Copenhague, 1663, in-8°.). Elles l'ont été aussi à Leyde (1672, in-12) et à Francfort (1678, in-12). On les trouve également dans la Bibliothèque de Manget. Les figures sont grossières, mais assez exactes. Malpighi fut le premier qui employa le microscope pour observer le phénomène de la circulation du sang.

Exercitatio de omento, pinguedine et adiposis ductibus. Bologne, 1661, in-12.

Cet opuscule ne renferme que des faits connus, plus quelques erreurs, entr'autres celle que les vaisseaux de l'épiploon sont comparables aux canaux excréteurs de la salive, et qu'ils portent la graisse dans les vésicules.

Epistola anatomica de cerebro. Bologne, 1665, in-12. - Amsterdam, 1669, in-12.

Cette lettre est adressée à Fracassati. On y trouve quelques faits que les travaux des modernes ont constatés.

Epistola de linguâ. Bologne, 1665, in-12.

Cette lettre est adressée à Borelli. On connaissait très-mal la langue, avant Malpighi, qui décrivit très-bien les papilles de cet organe, mais qui ne fut pas aussi heureux pour le tissu charnu.

Epistola de externo tactûs organo. Naples, 1664, in-12.

De viscerum structurâ exercitatio anatomica. Accedit dissertatio de polypo cordis. Londres, 1659, in-12. - Amsterdam, 1669, in-12. - Iéna, 1677, in-12. - *Ibid.* 1683, in-12. - Francfort, 1678, in-12. - Toulouse, 1682, in-12. - Montpellier, 1683, in-12. - Iéna, 1697, in-12. - Amsterdam, 1698, in-12. - Trad. en français, Paris, 1687, in-12.

Dissertatio epistolica de bombyce. Londres, 1669, in-4°. - Trad. en français, Paris, 1686, in-12.

Opuscule important pour l'anatomie comparée.

De formatione pulli in ovo dissertatio epistolica. Londres, 1673, in-4°. - Trad. en français, Paris, 1686, in-12.

Anatomes plantarum idea. Londres, tome I, 1675; II, 1679, in-fol. - *Ibid.* 1686, in-fol.

Appendix repetitas auctasque de ovo incubato observationes continens; epistola de glandulis conglobatis. Londres, 1689, in-4°. - Leyde, 1690, in-4°.

Consultationum medicinalium centuria. Padoue, 1713, in-4°., par Jérôme Gaspari. - Venise, 1744, in-4°., par Cajetan Armillei. - *Ibid.* 1747, in-8°.

Les œuvres de Malpighi ont été réunies sous le titre de : *Opera omnia*

(Londres, 1686, 2 vol. in-fol. - Leyde, 1687, 2 vol. in-4°.). Il faut joindre à cette collection les *Opera posthuma*, publiés par Regis (Londres, 1697, in-fol. - Venise, 1698, in-fol. - Amsterdam, 1698, in-4°. - *Ibid.* 1700, in-4°. - Venise, 1743, in-fol.). (A.-J.-L. JOURDAN)

MALUS (ÉTIENNE-LOUIS), né à Paris le 23 juin 1775, fut admis par examen, à l'âge de dix-sept ans, au nombre des élèves de l'école du génie militaire, où il ne tarda pas à être remarqué, à cause de ses dispositions peu ordinaires pour les mathématiques. Il était sur le point de recevoir un brevet d'officier, lorsqu'un ordre ministériel le fit renvoyer comme suspect. Voyant alors la carrière du génie se fermer devant lui, et craignant de compromettre sa famille, il entra dans le quinzième bataillon de Paris, et fut employé pendant quelque temps, comme simple soldat, aux réparations du port de Dunkerque; mais l'ingénieur qui dirigeait ces travaux le distingua bientôt, et le fit comprendre, en 1793, parmi les jeunes gens que le gouvernement avait ordonné de rassembler pour former l'école polytechnique. Dans ce bel établissement, qui en France sauva les sciences d'une ruine totale, rendue imminente par les troubles et les désordres de l'anarchie, Malus se montra le premier pour l'application, l'intelligence et les connaissances acquises. Peu favorisé du côté de la fortune, il ne put se consacrer entièrement aux sciences, et rentra dans la carrière du génie. D'abord employé à l'armée de Sambre et Meuse, il se trouva au passage du Rhin en 1797; ensuite il fit partie de l'expédition d'Egypte, d'où il revint en 1801. Depuis lors, tout son temps fut partagé entre l'inspection des constructions importantes que le gouvernement lui avait confiées à Anvers et à Strasbourg, et la culture des sciences physiques et mathématiques. La mort termina prématurément la carrière brillante et glorieuse qui s'ouvrait devant lui, le 23 février 1812. La plupart des travaux qu'il a exécutés étant étrangers à notre objet, nous les passons sous silence : le même motif a dû nous faire glisser rapidement sur l'histoire d'un des physiciens dont la France moderne s'enorgueillit, mais on eût été en droit de nous blâmer, si nous n'eussions au moins rappelé au lecteur les principaux traits de la vie de l'homme à qui l'on doit l'une des plus importantes découvertes de la physique, celle de la polarisation de la lumière, qui lui ouvrit les portes de l'Institut, et répandit aussitôt son nom dans toute l'Europe. (J.)

MANARA (CAMILLE), né à Milan le 10 janvier 1652, étudia la médecine à Pavie. Après avoir reçu le bonnet de docteur, il revint dans sa ville natale, où il acquit bientôt la réputation d'un praticien habile, et mourut le 10 octobre 1709, laissant :

Pharmaceutice Returbiani ad mentem Gabrielis Frascati extractum, in

quo natura, virtus et utendi modus ejusdem sincerè continentur. Pavie, 1687, in-8°.

La vita del Fango ne' bagni di Retorbio preciosa. Milan, 1689, in-8°.

De moderando panaceæ Americanæ abusu, sive, de tabaci vitio in Europæis et maximè in Insubribus corrigendo et emendando. Madrid, 1702, in-12. - Milan, 1707, in-12. (z.)

MANARDI (Jean), né à Ferrare le 24 juillet 1462, s'appliqua de bonne heure à la médecine, et l'enseigna dans sa ville natale depuis 1482 jusque vers 1495. A cette époque, il se rendit à Mirandole, auprès du célèbre Pic, qu'il aida dans la rédaction de son Traité contre l'astrologie judiciaire. En 1502, il revint à Ferrare, où il passa onze années, au bout desquelles Ladislas vi, roi de Hongrie, l'appela à sa cour. Ce prince étant mort en 1516, Manardi, qui ne se vit pas aussi bien accueilli par son successeur, repassa en Italie. A la mort de Leoniceno, en 1525, lui seul fut jugé capable de remplir la chaire de ce grand praticien, qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée le 8 mars 1536. Ses contemporains le regardèrent comme un des restaurateurs de l'art de guérir. On a de lui :

Medicinales epistolæ recentiorum errata et antiquorum decreta peritissimè reserantes. Ferrare, 1521, in-4°. - Paris, 1528, in-8°. - Strasbourg, 1529, in-8°. - Lyon, 1549, in-8°.

Le même ouvrage a été imprimé avec ses *Annotationes et censuræ in Joannis Mesuæ simplicia et composita* (Bâle, 1540, in-fol. - Venise, 1542, in-fol. - *Ibid.* 1611, in-fol. - Hanau, 1611, in-fol.). L'auteur censure les Arabes avec beaucoup de vivacité. Il soutient, contre Leoniceno, que la maladie vénérienne n'est pas épidémique, ce qui prouve seulement que l'exanthème épidémique appelé *mal français* avait alors changé de nature. Manardi soutient déjà que les anciens avaient connu quelques symptômes du mal, mais qu'ils en avaient ignoré l'enchaînement, assertion qui n'a commencé à faire sensation qu'après avoir été émise par Freind. Du reste, il dit encore que l'exanthème est le premier accident, et constitue, à proprement parler, le mal, quoique celui-ci se communique par le coït. Il parle déjà de l'origine américaine et de l'origine espagnole, mais sans paraître croire à l'une plutôt qu'à l'autre.

In primum artis parvæ Galeni librum commentarius. Rome, 1525, in-4°. - Bâle, 1536, in-4°. (z.)

MANCUSI (Joseph), de Palerme, né en 1598, mort le 9 mai 1671, enseigna la médecine dans sa ville natale, et fut très-recherché comme praticien. Les ouvrages qu'il a publiés ne méritent pas d'être arrachés à l'oubli :

De secundâ cubiti sectione in omnibus febribus putridis et malignis et verè pestilentialibus. Palerme, 1650, in-4°.

De colomborum attractione. Palerme, 1650, in-4°.

De partu dierum 238, quod non sit novimestris legitimus, sed octimestris aut ad octimestrem spectans. Palerme, 1651, in-4°. (z.)

MANELFI (Jean), ou *Manelphus*, de Monterotondo, dans les états de l'Eglise, vivait à Rome vers le milieu du dix-sep-

tième siècle. Il enseignait publiquement la médecine dans cette ville, où ses ouvrages et son habileté pratique le firent estimer et rechercher.

Tractatus de fletu et lacrymis. Rome, 1618, in-8°.
Responsio brevis ad annotationes Prosperi Martiani in commentationem Marsilii Cognati super aphorismo Concocte XXII libri primi Hippocratis. Rome, 1621, in-8°.
Disceptatio de helleboro. Rome, 1622, in-8°.
Prognostica in febribus in communi et ad mentem Hippocratis edita. Rome, 1623, in-8°.
Annotationes quædam et circà textum præcipuè, unà cum versione Aphorismorum Hippocratis, N. Leoniceno interprete. Rome, 1623, in-16.
Theoria de febribus. Rome, 1625, in-4°.
Urbanæ disputationes in primam problematum Aristotelis sectionem. Rome, 1630, in-8°.
De parte affectâ pleuritidis, dissertatio. Rome, 1642, in-8°.
Mensa Romana, sive urbana victûs ratio. Rome, 1650, in-4°.
(o.)

MANFREDI (Jérôme), médecin italien du quinzième siècle, habitait Bologne, où il enseigna jusqu'en 1492, et termina sa carrière. Il était fort attaché aux chimères de l'astrologie, et s'attachait surtout à démontrer la nécessité des recherches astronomiques pour assurer le traitement des maladies. Aussi publiait-il chaque année une espèce de calendrier dans lequel il signalait, pour chaque mois, les jours favorables et défavorables à l'administration des remèdes. On a de lui :

Centiloquium de medicis et infirmis. Bologne, 1483, in-4°. - *Ibid.* 1489, in-4°. - Venise, 1500, in-fol. - Nuremberg, 1530, in-8°.

Manfredi (*Paul*), autre médecin italien de Lucques, vivait plus tard, au dix-septième siècle. Partisan de la transfusion du sang, il rapporte un exemple heureux de cette opération pratiquée sur un vieillard, et donne les résultats de plusieurs expériences faites sur des chiens.

De novâ et inauditâ medico-chirurgicâ observatione, sanguinem transfundente de individuo in individuum, priùs in brutis et deinde in homine expertâ. Rome, 1668, in-4°.
Novæ observationes circà uveam oculi et aurem. Rome, 1668, in-4°. - *Ibid.* 1674, in-4°.
Ces observations ont été insérées dans la Bibliothèque anatomique de Manget. (o.)

MANGET (Jean-Jacques), laborieux compilateur, naquit à Genève, le 19 juin 1652. Au sortir du collége, il étudia la théologie, pour repondre aux vues de ses parens, qui le destinaient à l'état ecclésiastique; mais, au bout de cinq années, il obtint la permission de s'abandonner à ses goûts, apprit la médecine, sans autre secours que des livres, et vint, en 1678, prendre le grade de docteur à Valence, dans le Dauphiné. Immédiatement après il se mit à exercer l'art de guérir dans sa ville natale, et acquit en peu de temps une telle réputation, que l'électeur de Brandebourg le nomma médecin honoraire de

sa personne, en 1699, deux ans avant de prendre le titre de roi de Prusse. Manget termina sa carrière le 15 août 1742. Il a publié un grand nombre d'ouvrages, pour la compilation desquels Daniel Leclerc l'aida beaucoup.

Messis medico-spagyrica, quâ abundantissima seges pharmaceutica è selectissimis quibusque, tum pharmacologis et chymiatris, tum celeberrimis inter recentiores practicis, tum variis operibus miscellaneis, necnon curiosioribus rerum naturalium scriptoribus resecta, compositissimo ordine cumulatur. Genève, 1683, in-fol.

Bibliotheca anatomica, sive recens in anatomiâ inventorum thesaurus locupletissimus. Genève, 1685, 2 vol. in-fol. - *Ibid.* 1699, 2 vol. in-fol.

Recueil des meilleurs ouvrages publiés dans le cours du dix-septième siècle. On n'en trouve aucun du seizième. Les Anglais ont donné un extrait de cette compilation (Londres, 1711, 3 vol. in-4°.).

Bibliotheca medico-practica, quâ omnes humani corporis morbosæ affectiones, artem medicam propius spectantes explicantur, et per curationes, consilia, observationes et cadaverum inspectiones anatomicas tractantur. Genève, 1695-1698, 4 vol. in-fol. - *Ibid.* 1739, 4 vol. in-fol.

Bibliotheca chemica curiosa, sive rerum ad alchimiam pertinentium thesaurus. Genève, 1702, 2 vol. in-fol. - Extrait en allemand par C. Horlacher, Francfort, 1707, in 8°.

Bibliotheca pharmaceutico-medica, seu rerum ad pharmaciam galenico-chymicam spectantium thesaurus refertissimus. Genève, 1703-1704, 2 vol. in-fol.

Observations sur la maladie qui a commencé depuis quelques années à attaquer le gros bétail en divers endroits de l'Europe. Genève, 1716, in-12. - Paris, 1745, in-12.

Theatrum anatomicum, quò corporis humani fabrica et quæstiones subtiliores continentur. Genève, 1717, 2 vol. in-fol.

Avec quatre planches d'Eustachi.

Bibliotheca chirurgica, quâ omnes morbi chirurgici à capite ad calcem recensentur, cum suis remediis et curationibus. Genève, 1721, 4 vol. in-fol.

Traité de la peste, recueilli des meilleurs auteurs anciens et modernes. Genève, 1721, 2 vol. in-12. - Lyon, 1722, 2 vol. in-12.

Ce n'est, à proprement parler, qu'une édition du livre de Maurice de Tolon, capucin.

Nouvelles réflexions sur l'origine, la cause, la préservation et la cure de la peste. Genève, 1722, in-12.

Bibliotheca scriptorum medicorum veterum et recentiorum, in quâ sub eorum omnium qui à mundi primordiis ad hunc usque annum vixerunt, nominibus, ordine alphabetico adscriptis, vitæ compendio enarrantur, opiniones et scripta, modestâ subinde adjectâ epicrisei, recensentur. Genève, 1731, 4 vol. in-fol.

Bibliographie médicale remplie d'erreurs et de lacunes, qu'il ne faut consulter qu'avec défiance, parce que c'est une simple compilation.

On doit à Manget de nouvelles éditions des *Opera medica* de P. Barbette (Genève, 1683, in-4°. - *Ibid.* 1688, in-4°. - *Ibid.* 1704, in-4°.), du Traité des fièvres de Fr. Pieus (Genève, 1689, in 8°.), de la Médecine pratique de J.-A. Schmitz (Genève, 1691, in-12), de la *Pharmacopœa Schradero-Hoffmanniana* (Genève, 1687, in-fol.), et du *Sepulchretum* de Bonet (Lyon, 1700, in-fol.). (A.-J.-L. J.)

MANGOLD (Christophe-André), né à Erfurt en 1719, commença ses études à l'Université de cette ville, et alla les

terminer à celle d'Iéna. Après s'être fait recevoir docteur en médecine, il accompagna le célèbre comte Gotter en France, et profita de ce voyage pour acquérir une foule de connaissances utiles. Devenu, en 1751, professeur d'anatomie, de chimie et de philosophie à Erfurt, il s'acquitta de son emploi avec tout le zèle qu'une santé faible et chancelante lui permettait de déployer, et succomba, le 2 juillet 1767, à l'excès du travail, après avoir publié :

Programma de generatione fossilium figuratorum. Erfurt, 1745, in-4°.
Chymische Erfahrungen und Vortheile in Bereitung einiger sehr bewaehrten Arzneymittel, nebst verschiedenen physikalischen Anmerkungen ueber dieselben. Erfurt, 1748, in-4°.
Fortgesetzte chymische Erfahrungen und Vortheile. Francfort et Leipzick, 1749, in-4°.
Regulæ condendi systematis perfecti, facilis et certi, medicinæ practicæ. Erfurt, 1751, in-4°.
Dissertatio de ingenti exanthematum acutorum differentiâ, quoad caussam et curationem. Erfurt, 1763, in-4°.
Dissertatio de generibus et speciebus tumorum. Erford, 1764, in-4°.
Dissertatio de generibus et speciebus vulnerum. Erford, 1765, in-4°.
Programma de necessitate sollicitè investigandi strata terræ ad utilem mineralium cognitionem. Erford, 1765, in-4°.
Dissertatio sistens experientias quasdam physiologico-pathologicas, decussationem nervorum et fluidi nervei naturam illustrantes. Erfurt, 1766, in-4°. (J.)

MANGOLD (Pierre), de Moenchenstein, vint au monde le 26 décembre 1686. S'étant fait recevoir docteur en médecine à Bâle, il parcourut ensuite la Suisse, la France, la Belgique, la Hollande, l'Angleterre et l'Allemagne. A son retour dans sa patrie, il étudia la jurisprudence, et fut nommé conseiller du margrave de Bade-Durlach. Cette dignité, à laquelle il joignit celle de comte palatin, ne l'empêcha pas de suivre les cours de la Faculté de droit à Tubingue, où le titre de licencié lui fut accordé la même année. Depuis lors, il abandonna entièrement l'art de guérir, et passa le reste de ses jours à Durlach, où il mourut le 11 mai 1758. Il n'a écrit, sur la médecine, que sa thèse de réception, intitulée :

Dissertatio de sex rebus non naturalibus. Bâle, 1706, in-4°. (J.)

MANITIUS (Samuel-Gotthilff), médecin allemand du dix-septième siècle, était né dans la Lusace. Il exerçait l'art de guérir à Dresde, où il mourut en 1698, le 22 septembre. L'Académie des Curieux de la nature l'avait admis parmi ses membres sous le nom de *Macer.* Il a publié, sous le pseudonyme de *Sempronius Gracchus Massiliensis*, un ouvrage ayant pour titre :

Medicus hujus sæculi, seu Herma Tyroni medico expeditissimum, quam eamdem, viam monstrans. Dresde, 1693, in-8°. (O.)

MANN (Christophe-David), né à Reutlingen le 18 octobre 1715, entra dans sa quinzième année chez un apothicaire de cette ville. Son apprentissage terminé, il ouvrit pour son propre compte une officine à Heidenheim, et s'établit ensuite à Augsbourg, puis à Ratisbonne, et enfin à Ulm. Sa profession l'ayant mis à portée d'étudier un peu la medecine, il finit par éprouver le désir d'approfondir cet art. En conséquence, il se rendit à Halle, et, après quatre années d'études, prit le grade de docteur. Alors il vint fixer son séjour à Reutlingen, et s'y livra à la pratique. Peu de temps après, la ville de Pfullingen lui offrit la place de médecin pensionné, qu'il alla remplir plus tard à Biberach, où il mourut le 19 février 1787, laissant les ouvrages suivans :

Circà enchireses phlebotomiæ, observationes et cautelæ chirurgico-practicæ. Halle, 1744, in-4°.
Vier seltene chirurgische Zufaelle und glueckliche Kuren. Lindau, 1766, in-4°.
Nachricht von Einpropfung der Kinderblattern in Oberschwaben. Ulm, 1770, in-8°.
Nachricht von dem sogenannten Jordanbad der freyen Reichstadt Biberach. Biberach, 1777, in-8°. (o.)

MANTIAS, disciple d'Hérophile, est loué par Galien de ce qu'il resta fidèle aux principes de son maître, et ne se laissa pas entraîner par le torrent de l'empirisme. Il fut le maître d'Héraclide de Tarente. Galien lui attribue trois ouvrages, depuis long-temps perdus, sur la préparation des médicamens, les devoirs du médecin et les appareils chirurgicaux. (o.)

MAPP (Marc) était de Strasbourg, où il naquit le 28 octobre 1632. Il commença ses études médicales dans cette ville, alla les continuer à Padoue, et revint prendre le grade de docteur dans sa patrie, où il le reçut en 1653. Quelques années après sa promotion, il fut nommé professeur de botanique et de pathologie, chaires dans lesquelles il montra le plus grand attachement à la doctrine d'Hippocrate et de Galien. Il était chanoine de Saint-Thomas, lorsque la mort vint le frapper le 9 août 1701. Ses ouvrages sont :

Thermoposia, seu dissertationes medicæ tres de potu calido. Strasbourg, 1672, 1674, 1675, in-4°.
Dissertatio de dolore nephritico. Strasbourg, 1672, in-4°.
Dissertatio de lue venereâ. Strasbourg, 1673, in-4°.
Dissertatio de flatibus. Strasbourg, 1675, in-4°.
Dissertatio de fistulâ genæ terminatâ ad dentem cariosum. Strasbourg, 1675, in-4°.
De febribus quæstiones X. Strasbourg, 1675, in-4°.
Dissertatio de catameniorum vitiis et suppressione. Strasbourg, 1676, in-4°.
Dissertatio de oculi humani partibus et usu. Strasbourg, 1677, in-4°.

Dissertatio de superstitione et remediis superstitiosis insignioribus. Strasbourg, 1677, in-4°.

Dissertatio de aquis fœtûs. Strasbourg, 1681, in-4°.

Dissertatio de voce articulatâ. Strasbourg, 1681, in-4°.

Dissertatio de fœdis virginum coloribus. Strasbourg, 1682, in-4°.

Dissertatio de risu et fletu. Strasbourg, 1684, in-4°.

Dissertatio de aurium cerumine. Strasbourg, 1684, in-4°.

Historia medica de acephalis. Strasbourg, 1687, in-4°.

Dissertatio de morbillis. Strasbourg, 1688, in-4°.

Dissertatio medicæ tres de receptis hodiè in Europâ potûs calidi generibus, thee, cafe, chocolatâ. Strasbourg, 1691, 1693, 1695, in-4°. Recueil annonçant beaucoup d'érudition et un observateur éclairé.

Catalogus plantarum horti Argentoratensis. Strasbourg, 1691, in-18. Liste de près de quinze cents plantes, avec les phrases de Bauhin ou d'Hermann.

Dissertatio de cephalalgiâ. Strasbourg, 1691, in-4°.

Dissertatio de lienosis. Strasbourg, 1692, in-4°.

Historia exaltationis theriacarum in theriacam cœlestem. Strasbourg, 1695, in-4°.

Dissertatio de febribus in genere. Strasbourg, 1697, in-4°.

Dissertatio de erysipelate. Strasbourg, 1700, in-4°.

Dissertatio de rosâ de Jericho vulgò dictâ. Strasbourg, 1700, in-4°.

Historia plantarum alsaticarum. Strasbourg, 1742, in-4°.

Publié par J.-C. Ehrmann. Description d'environ dix-sept cents plantes, rangées par ordre alphabétique, avec sept planches d'une exécution médiocre. (I.)

MARANTA (Barthélemy), médecin, botaniste et littérateur italien, était de Venosa, dans le royaume de Naples, et florissait au milieu du seizième siècle. Élève de Ghini, il se perfectionna à Naples, dans le jardin de botanique qu'y avait établi Pinelli. A en juger d'après une de ses lettres à Aldrovandi, datée de Naples 1561, il se proposait d'abandonner l'étude des plantes pour se consacrer à la littérature, et publier des dialogues sur Virgile. Janus Pelusius cite, en effet, son talent poétique avec éloge. Ses propres ouvrages, dont nous allons rapporter les titres, l'ont moins fait connaître que la part qu'il prit à l'Histoire naturelle de Ferrante Imperato et au Commentaire de Mattioli sur Dioscoride, auxquels il fournit des observations importantes.

De aquæ Neapoli in Luculliano scaturientis, quam ferream vocant, metallicâ naturâ ac viribus. Naples, 1559, in-4°.

Methodi cognoscendorum medicamentorum simplicium libri tres. Venise, 1559, in-4°. - *Ibid.* 1571, in-4°.

C'est un des meilleurs traités élémentaires de botanique qu'on eût à cette époque. Maranta y expose les règles à observer dans l'étude des plantes dont parlent les anciens. Peu d'écrivains du seizième siècle ont montré autant de sagacité et de connaissances positives que lui. Il crut reconnaître qu'une même espèce de plantes offre quelquefois, dans ses feuilles, une grande variété, qu'il attribue à la diversité du sol.

Lucullianæ quæstiones. Bâle, 1564, in-fol.

Della teriaca e del mithridate. Bâle, 1571, in-4°. - Trad. en latin par J. Camerarius, Francfort, 1576, in-8°.

On a de Maranta plusieurs lettres latines parmi celles de Mattioli, et d'autres italiennes à la suite de la vie d'Aldrovandi. (J.)

MARBACH (Gotthelf-Benjamin), né à Mertschuetz, dans la principauté de Liegnitz, le 18 octobre 1725, étudia la médecine à Francfort-sur-l'Oder. Dès qu'il eut obtenu le grade de docteur, il revint dans sa patrie, où il remplit successivement divers emplois médicaux, civils et militaires, ainsi qu'à Jauer et à Glogau. Il mourut dans la première de ces deux villes en 1776, après avoir publié :

Dissertatio de dulcificatione spirituum acidorum mineralium. Francfort-sur-l'Oder, 1743, in-4°.

Dissertatio de dyscrasiâ humorum scorbutico-purpuratâ Francofurti et locis vicinis endemiâ. Francfort-sur-l'Oder, 1744, in-4°.

Abhandlung der Frueh-und Herbstcuren. Breslau, 1753, in-8°. (O.)

MARC (Charles-Chrétien-Henri), membre de l'Académie royale de médecine et de la Légion-d'Honneur, né au Havre-de-Grâce, le 4 novembre 1771, a été reçu docteur en médecine à Erlangue : il est membre du conseil de salubrité de Paris, et chargé de l'inspection des secours pour les noyés. Il a écrit :

Dissertatio sistens historiam morbi rarioris spasmodici cum brevi epicrisi. Erlangue, 1792.

Allgemeine Bemerkungen ueber die Gifte und ihre Wirkungen im menschlichen Koerper, nach Brownischen Systeme dargestellt. Erlangue, 1795, in-8°.

Sur les hémorrhoïdes fermées. Traduit de l'allemand de Hildebrandt, Paris, 1804, in-8°.

Manuel d'autopsie cadavérique médico-légale. Traduit de l'allemand, Paris, 1808, in-8°.

Recherches sur l'emploi du sulfate de fer dans le traitement des fièvres intermittentes. Paris, 1810, in-8°.

Le docteur Marc a encore tracé des règles diététiques pour les voyageurs dans le *Taschenbuch fuer Reisende* de Fick (1797), et publié un mémoire sur la préparation du gaz azote en grand dans les *Chemische Annalen* de Crell (1795). Il est auteur de plusieurs articles fort importans de médecine légale dans le Dictionaire des sciences médicales. (Lefèvre)

MARCARD (Henri-Matthieu), né à Walsrode en 1747, étudia la médecine à Gœttingue, où il prit le grade de docteur. Il pratiquait depuis quelque temps à Stade, lorsque le gouvernement hanovrien lui confia la place de médecin de la garnison d'Hanovre. En 1788, il fut attaché à la personne du duc de Holstein-Oldenbourg, et obligé de fixer sa résidence à Oldenbourg. En 1809, il quitta la cour et la charge qu'il y remplissait pour se consacrer entièrement à la surveillance de l'établissement sanitaire de Pyrmont, dont la direction lui était déjà confiée depuis longues années. Ses productions les plus

remarquables, sans parler d'une foule d'articles insérés dans divers recueils scientifiques, sont :

Examen rigorosum malignitatis febrilis. Gœttingue, 1771, in-4°.
Von einer der Kriebelkrankheit aehnlichen Krampfsucht, die in Stade beobachtet ist. Hambourg et Stade, 1772, in-8°.
Medicinische Versuche. Leipzick, 1777, 2 vol. in-8°.
Beschreibung von Pyrmont. Leipzick, 1784-1785, 2 vol. in-8°.
Kurze Anleitung zum innerlichen Gebrauch des Pyrmonter Brunnens zu Hause und an der Quelle. Pyrmont et Hanovre, 1791, in-8°.
Ueber die Natur und den Gebrauch der Baeder. Hanovre, 1793, in-8°.
Beytrag zur Biographie Zimmermann's. Hambourg, 1796, in-8°.
Reise durch die Franzoesische Schweitz und Italien. Hambourg, 1798, in-8°.
Zimmermann's Verhaeltnisse mit der Kaiserin Katharina II und mit Herrn Weikard. Brême, 1803, in-8°.

On ne le confondra pas avec

MARQUARD (*Jean*), médecin de Vienne, qui florissait au seizième siècle, et qui a publié :

Practica theorica empirica morborum interiorum à capite ad calcem. Spire, 1583, in-8°. - *Ibid.* 1589, in-8°. - *Ibid.* 1592, in-8°. - Heidelberg, 1607, in-8°. - Francfort, 1610, in-8°.

MARQUART (*Lambert-Frédéric*), dont on a :

Dissertatio de homine insano. Leyde, 1706, in-4°. (Z.)

MARCEL, surnommé l'*Empirique*, et généralement appelé *Marcellus Empiricus*, était de Bordeaux; il vécut en Orient, à la cour de Théodose le Grand, d'Arcadius et de Théodose le Jeune, sur la fin du quatrième siècle et au commencement du cinquième. On a de lui une compilation informe, écrite en style barbare, et composée en grande partie de recettes copiées à ses prédécesseurs, notamment à Scribonius Largus, qu'il ne cite toutefois jamais. Tout porte à croire qu'il n'avait pas fait une étude particulière de la médecine, et qu'il n'écrivit sur cet art qu'en amateur, à la manière de Caton, pour donner à ses enfans les moyens de se passer de médecins : c'est ce que l'on conclut du passage suivant, qui ne serait pas sorti de la plume d'un médecin : *Secutus opera studiosorum virorum, qui licet alieni fuerint ab institutione medicinæ, tamen ejusmodi causis curas nobiles intulerunt.* Du reste, il était chrétien, et *magister officiorum* près de Théodose le Grand, place que Eutrope, favori d'Arcadius, lui ôta ensuite pour la donner à son favori Osius. Il n'était pas archiâtre de Théodose, comme l'ont dit quelques biographes. Son livre est rempli de formules superstitieuses, qui ne le cèdent pas en absurdité à celles de Caton. Il a pour titre :

De medicamentis empiricis, physicis et rationalibus liber. Bâle, 1536, in-fol.; par Janus Cornarius, avec neuf livres de Galien. - Venise, 1547, in-fol., dans les *Medici antiqui*. - Paris, 1565, in-fol., avec les *Medicæ artis principes*. - Bâle, 1567, in-fol., avec le *Tetrabiblion* d'Aetius. (S.)

MARCELLIN (Jean-Philippe-Guillaume), médecin à Nordhausen, et conseiller du roi de Prusse, né en 1729, mort le 3 octobre 1799, a publié une notice raisonnée sur les divers personnages qui ont porté les noms de Marcel, Marcellus, Marcellin ou Martel.

Die Gruendung, Mitwirkung und Befoerderung des bluehenden Zustandes in nerschiedenen Staaten von dem fuerstlichen, graeflichen und adelichen Geschlecht Marcellus, Marcellinus und Martellus. Quedlinbourg, 1786, in-8°. (z.)

MARCELLO, de Cumes, dans la Campanie, au royaume de Naples, appelé partout *Marcellus Cumanus*, servit, en qualité de chirurgien, dans l'armée que les Vénitiens opposèrent à Charles VIII, roi de France. Il assista au siége de Novara, qui eut lieu en août 1495, après la bataille de Fornuovo. On ne connaît de lui que des observations qu'il avait écrites en marge d'un exemplaire de la Chirurgie d'Argelata. Ces observations furent copiées long-temps après par Rumler, et publiées par Welsch, en 1667 seulement. Hensler les a reproduites. Elles nous apprennent que les chancres, les bubons, les phimosis, le paraphimosis et la blennorhagie étaient des accidens fort communs à cette époque. Sous ce rapport, elles sont de la plus haute importance, puisqu'elles démontrent que les symptômes vénériens étaient connus avant l'expédition de Charles, et que la maladie dite alors *morbus gallicus* n'avait rien de commun avec eux. (J.)

MARCELLUS, de Sida, ville de la Pamphylie, était médecin, suivant le témoignage de Suidas, et florissait sous Adrien et Marc-Aurèle. Il avait écrit quarante-deux livres en vers héroïques sur la médecine. Cet ouvrage est perdu, à l'exception d'un fragment conservé par Aétius, et d'un morceau sur les poissons, dont on trouve le texte, avec une version latine, dans la Bibliothèque grecque de Fabricius, et dont le même recueil offre aussi une traduction en vers latins par F. Morel. Ce morceau a été imprimé à part, sous le titre de :

Remediorum ex piscibus fragmentum. Paris, 1591, in-8°.
En grec et en latin. Il y en a une autre édition, qui ne contient que le texte grec (Paris, 1598, in-8°.). (O.)

MARCET (Alexandre), fils d'un marchand de Genève, naquit dans cette ville en 1770, et fut destiné par ses parens au commerce. Quoiqu'il ne se sentît pas le moindre vocation pour cet état, il essaya cependant de vaincre sa répugnance, et ce fut seulement au bout de deux années, lorsqu'on fut bien convaincu qu'elle était insurmontable, qu'il obtint la liberté de se livrer au penchant qui l'entraînait vers les sciences. Mais les troubles

politiques qui agitèrent la république de Genève dans les commencemens de la révolution française, dérangèrent encore ses nouveaux plans, et compromirent même sa sûreté personnelle. Sous prétexte qu'il avait servi dans la garde nationale, il fut mis en prison, et ce fut avec beaucoup de peine qu'à la mort de Robespierre il obtint, comme une faveur, d'être banni pour cinq ans. Obligé de quitter son pays natal, il forma la résolution d'étudier la médecine, et se rendit à Edimbourg, où le bonnet doctoral lui fut conféré au bout de trois ans. Il choisit pour sujet de sa thèse le diabètes, maladie dont la théorie occupait alors beaucoup les esprits. S'étant déterminé ensuite à s'établir à Londres, il fut nommé médecin d'un des dispensaires, et en 1800, par un acte spécial du parlement, naturalisé sujet de la Grande-Bretagne. En 1802, il obtint, à l'hôpital de Guy, une place de médecin dans laquelle il fit preuve d'un zèle et d'une activite à toutes épreuves. Il fut, avec M. Yelloly, l'un des fondateurs de la Société médico-chirurgicale de Londres. La mort de son père l'ayant mis en possession d'une grande fortune, il quitta sa place de l'hôpital de Guy, résolu de se consacrer désormais tout entier à la chimie, qu'il aimait passionnément, et pour les travaux de laquelle il s'était associé à M. Guillaume Allen. Attiré en 1815 à Genève, par le désir de voir sa patrie jonir de l'indépendance qu'elle venait de recouvrer, il y accepta la place de membre du conseil représentatif, et celle de professeur de chimie à l'Uuiversité. En 1821, il retourna en Augleterre, fit l'année suivante un voyage en Ecosse, qu'il projetait depuis long-temps, et mourut le 22 octobre d'uue gastrite causée par la rétrocession de la goutte. Ses diverses publications sont :

Account of the history and dissection of a diabetic case ;
Dans le *London medical and physical journal* (1799).
On the medicinal properties of the oxyd of bismuth ;
Dans les *Memoires of the medical society of London* (1801). Ce mémoire ne fut publié qu'en 1805.
On the hospice de la maternité at Paris ;
Dans le *Monthly magazine* (1801).
Account on the case and dissection of a blue girl ;
Dans l'*Edinburgh medical journal* (1805).
Analysis of the waters of the dead sea and of the river Jordan ;
Dans les *Philosophical Transactions* (1807).
An account of the effects produced by a large quantity of laudanum, taken internally, and of the means used to counteract those effects ;
Dans les *Medico-chirurgical Transactions* (1809).
A case of hydrophobia, with an account of the appearances after death ;
Dans les *Medico-chirurgical Transactions* (1809).
A chemical account of an aluminous chalybeate spring in the isle of Wight ;
Dans les *Geological Transactions* (1811).

An account of a severe case of erythema, not brought on by mercury; Dans les *Medico-chirurgical Transactions* (1811).

Experiments on the appearance, in the urine, of certain substances taken into the stomach;

Dans les *Philosophical Transactions* (1811).

A chemical account of various dropsical fluids, with remarks concerning the nature of the alkaline matter contained in these fluids, and in the serum of the blood;

Dans les *Medico-chirurgical Transactions* (1811).

On sulphuret of carbon;

Dans les *Philosophical Transactions* (1813).

On the intense cold produced by the evaporation of sulphuret of carbon;

Dans le même recueil.

On the congelation of mercury by means of ether and the air-pump;

Dans le journal de Nicholson (1813).

Observations on Klaproth's analysis of the waters of the dead sea;

Dans les *Annals of philosophy* (1813).

An easy method of procuring an intense heat;

Dans le même recueil.

Account of the public schools at Geneva;

Dans le *Monthly magazine* (1814).

Some experiments on the chemical nature of chyle, with a few observations upon chyme;

Dans les *Medico-chirurgical Transactions* (1815).

On the medicinal properties of stramonium;

Dans le même recueil (1816).

An essay on the chemical history and treatment of calculous disorders. Londres, 1817, in-8°. - *Ibid.* 1819, in-8°. -Trad. en français par J. Riffault, Paris, 1823, in-8°.

Marcet doit principalement sa célébrité à cet ouvrage qui, sous le rapport chimique et médical, est néanmoins fort inférieur à celui du docteur Prout.

History of a case of nephritis calculosa, in which the various periods and symptoms of the disease are strikingly illustrated; and an account of the operation of lithotomy, given by the patient himself;

Dans les *Medico-chirurgical Transactions* (1819).

On the specific gravity and temperature of sea-waters in different parts of the ocean, and in particular seas;

Dans les *Philosophical Transactions* (1819).

Account of a singular variety of urine, which turned black soon after being discharged;

Dans les *Medico-chirurgical Transactions* (1822).

Account of a man who liven ten years after having swallowed a number of clasp-knives, with a description of the appearances of the body after death;

Dans le même recueil.

Some experiments and researches on the saline contents of sea-water, andertaken with a view to correct and improve its chemical analyse;

Dans le même recueil. (A.-J.-L. JOURDAN)

MARCH (GASPARD), né à Stettin, dans la Poméranie, en 1629, obtint, à l'âge de vingt ans, une chaire de mathématiques et de chimie à Gripswald, et passa la même année à Rostock pour y enseigner la médecine. Appelé en 1665 à Kiel, il remplit sa nouvelle place avec distinction, et mérita, en 1637, le titre de médecin de l'électeur de Brandebourg, à la cour

duquel il mourut le 26 octobre 1677. Il était membre de l'Académie des Curieux de la nature. Parmi ses écrits nous citerons les suivans :

Dissertatio de apoplexiâ. Rostock, 1658, in-4°.
Dissertatio de affectu hypochondriaco. Rostock, 1665, in-4°.
Programma ad præparationem theriacæ Andromachi. Kiel, 1665, in-4°.
Dissertatio de menocryptia. Kiel, 1666, in-4°.
Dissertatio de ossium luxatione. Kiel, 1666, in-4°.
Dissertatio de melancholiâ hypochondriacâ. Kiel, 1673, in-4°.
Consilia de memoriâ conservandâ ;
Dans l'*Orator ecclesiasticus* de H. Muller (Rostock, 1654, in-4°.).

March (*Gaspard*), fils du précédent, né le 30 septembre 1654, à Gripswald, ou à Berlin, servit pendant quelque temps, sous les ordres de son père, dans les troupes de l'électeur de Brandebourg, passa ensuite en Hollande avec l'ambassadeur de la cour de Berlin, et revint, en 1680, prendre le grade de docteur à Kiel. Plus tard, il fit d'autres voyages en Hollande, en Angleterre, en France et en Italie. Devenu, en 1700, professeur à Gripswald, il mourut six ans après, le 29 mai 1706, après avoir publié quelques opuscules insignifians, dont nous ne citerons qu'un seul :

Dissertatio de motu et sensu abolitis in affectibus soporosis. Kiel, 1680, in-4°.

March (*Georges*), médecin allemand, est auteur d'un :

Catalogus aller galenischen und chymischen Arzneyen so in der Apothek praeparirt werden. Dresde, 1652, in-4°. (o.)

MARCHANT (Nicolas), médecin du duc d'Orléans et botaniste habile, mort en 1678, était entré à l'Académie des sciences en 1666, lors de la formation de cette société. Il avait pris le titre de docteur à l'Université de Padoue. On lui doit trois observations insérées dans les Mémoires de sa compagnie, et les descriptions des plantes, données par l'Académie (Paris, 1676, in-fol.). Son fils lui a dédié un genre de plantes (*Marchantia*) de la famille des hépatiques.

Marchant (*Jean*), fils du précédent, mort en 1738, fut reçu à l'Académie en 1678. Il était directeur de la culture des plantes au Jardin du roi. On a de lui un grand nombre de descriptions de plantes et d'observations, insérées ou mentionnées dans le recueil de l'Académie, depuis 1678 jusqu'en 1735, et dans le troisième volume des machines.

Marchant (*Jacques*), d'Orléans, mort le 13 mai 1601, à Paris, où il exerçait la chirurgie, a laissé, contre Rousset et l'opération césarienne, un opuscule intitulé :

Declamationes in Apologiam Francisci Rosseti. Paris, 1598, in-8°. (o.)

MARCHETTI (Dominique), fils du suivant, né à Padoue en 1626, y mourut en 1688. Dans un âge peu avancé, il devint le coadjuteur de Vesling, à la mort duquel il remplit sa chaire d'anatomie avec autant de zèle que d'éclat. Très versé dans l'anatomie, il se montra fidèle à la méthode suivie par son prédécesseur. Ce qu'il y a de plus remarquable dans ses écrits, ce sont les détails dans lesquels il entre sur la sympathie qui

existe entre l'estomac et le cerveau, et qu'il attribue aux nerfs pneumo-gastriques, alors désignés sous le nom de sixième paire. On a de lui :

Anatomia, cui responsiones ad Riolanum anatomicum Parisiensem in ipsius animadversionibus contrà Veslingium, additæ sunt. Padoue, 1652, in-4°. - *Ibid.* 1654, in-4°. - Hardverwick, 1656, in-12. - Leyde, 1688, in-12. (o.)

MARCHETTI (Pierre), de Padoue, enseigna dans cette ville, d'abord la chirurgie, puis l'anatomie. Il réunit ensuite les deux chaires, et mourut le 16 avril 1673. Ses ouvrages de chirurgie sont encore consultés aujourd'hui.

Sylloge observationum medico-chirurgicarum rariorum. Padoue, 1664, in-8°. - Amsterdam, 1665, in-12. - *Ibid.* 1675, in-8°. - Londres, 1729, in-8°. - Trad. en allemand, Nuremberg, 1673, in-8°.
Recueil de cinquante-trois observations, avec trois traités sur la fistule à l'anus, les ulcères de l'anus et de l'urètre, et le *spina ventosa*.
Tendinis flexoris pollicis ab equo evulsi, observatio seorsim edita. Padoue, 1658, in-4°. (o.)

MARCI DE KRONLAND (Jean-Marc), médecin de Bohême, vint au monde en 1595, et obtint une chaire à l'Université de Prague, où il termina sa carrière le 30 octobre 1667. Il ne se distingua pas seulement par son savoir en médecine, mais encore par la connaissance profonde qu'il avait acquise des langues grecque, hébraïque et syriaque. En médecine, il hasarda de nombreux paradoxes, résultat de la fusion qu'il voulut opérer entre cette science et la doctrine de Platon. Parmi ses ouvrages, qui annoncent plus d'instruction que de goût, nous citerons les suivans :

Idearum operatricium idea. Prague, 1635, in-4°. - Francfort, 1676, in-4°.
De proportione motûs, seu regula sphygmica ad celeritatem et tarditatem pulsuum, ex illius motu ponderibus geometricis librato, absque errore metiendum. Prague, 1639, in-4°.
Philosophia vetus restituta, partibus quinque comprehensa. Francfort et Leipzick, 1676, 2 vol. in-4°.
Liturgia mentis, seu dissertatio medica, philosophica et optica de naturâ epilepsiæ, illius ortu et causis, deque symptomatis quæ circà imaginationem et motum eveniunt. Ratisbonne, 1678, in-4°.
Othosophia, seu philosophia impulsus universalis. Prague, 1682, in-4°. (z.)

MARCOT (Eustache), docteur et professeur en médecine, premier médecin ordinaire du roi, et médecin des enfans de France, naquit à Montpellier en 1686. Son père, qui était un habile médecin, le destina de bonne heure à la même profession. Cet homme singulièrement bienfaisant donnait aux pauvres une partie de ses honoraires. Son fils hérita de ses sentimens géné-

reux, et il le surpassa par ses talens et la position qu'ils lui procurèrent dans le monde.

En commencant à se livrer à l'étude de la médecine, Marcot s'appliqua avec ardeur à l'anatomie, comme base de la physiologie et de la pathologie, qui devinrent à leur tour les bases principales de sa théorie et de sa pratique.

Docteur dès 1712, il se présenta, en 1732, pour disputer la chaire vacante par la démission d'Astruc. Marcot eut deux concurrens redoutables, Fizès et Ferrein, devenus depuis si célèbres dans deux carrières différentes, la pratique et l'enseiguement. Plus médecin à cette époque que le premier, et moins anatomiste que le second, mais réunissant des connaissances qui manquaient à ses antagonistes, Marcot remporta la chaire mise au concours. Il eut occasion, dans cette dispute, de se prononcer très-positivement en faveur de l'inoculation, question alors presque neuve dans l'Europe entière.

Marcot remplissait depuis peu de temps les fonctions de professeur quand il fut appelé à la cour. Homme de bien, il vécut dans cette atmosphère d'intrigues et de corruption, tout occupé de l'exercice de la médecine, dans lequel il eut beaucoup de succès. On rapporta presqu'entièrement à lui seul, en 1744, la guérison de Louis XV, prince alors si chéri de ses sujets.

Marcot a laissé peu d'écrits, et il condamna même à l'oubli d'assez nombreux manuscrits, en les brûlant peu avant sa mort. Cependant on a de lui quelques mémoires, dont deux sont imprimés dans le recueil de l'Académie royale des sciences. Le premier renferme l'observation d'un enfant né sans cerveau et sans cervelet, ce qui a conduit à l'examen de la question difficile et obscure de la génération des monstres. On était loin d'avoir réuni assez d'observations et d'avoir fait les ingénieux rapprochemens qui prouvent aujourd'hui que ce que l'on considérait comme des aberrations complètes de la nature se trouve aussi soumis à des lois régulières. Le second mémoire a pour objet une tumeur anévrismale de l'artère aorte, et il offre plusieurs aperçus qui dûrent à cette époque inspirer beaucoup d'intérêt.

Marcot songeait sérieusement à aller terminer sa carrière sous le beau ciel du Languedoc, où il était né, lorsqu'il mourut d'apoplexie, à Versailles, en 1755, à l'âge de soixante-dix ans. (R. DESGENETTES)

MARCUS (ADALBERT-FRÉDÉRIC), l'un des plus célèbres médecins de l'Allemagne moderne, naquit en 1753 à Arolsen, dans le comté de Waldeck, d'une famille qui professait la religion judaïque. Il annonça de bonne heure des dispositions heureuses, que ses parens eurent la sagesse de cultiver avec

soin. Au sortir des écoles de Corbach et de Cassel, il vint se placer sur les bancs de l'Université de Gœttingue, où Baldinger, qui ne tarda pas à l'apprécier, le prit en amitié, et lui conseilla de s'appliquer d'une manière spéciale à la lecture des ouvrages publiés par les praticiens anglais. Ce fut en 1775 que Marcus prit le grade de docteur. Il passa ensuite une année à Arolsen, puis deux à Wurzbourg, où il suivit avec fruit la pratique de Siebold, père. Enfin, en 1778, il s'établit à Bamberg. Quelques mois s'étaient à peine écoulés, qu'il comptait déjà une clientèle brillante, et qu'à peine pouvait-il suffire au grand nombre de malades qui réclamaient ses soins. Le commissaire impérial de Erthal, qu'il avait guéri d'une affection légère, étant devenu prince-évêque de Wurzbourg et de Bamberg, le prit pour médecin, et lui accorda une confiance sans bornes. Marcus crut alors devoir renoncer à la religion de ses pères, et embrasser le christianisme; il fut baptisé solennellement dans la chapelle de la cour, par le prince lui-même, sur l'esprit duquel il exerça depuis cette époque un grand empire. Mais Marcus n'usa du crédit dont il jouissait que dans l'intérêt général. Ce fut à ses sollicitations que Bamberg obtint une chaire pour les élèves sages-femmes, et un bel hôpital de cent vingt lits, à la consécration duquel, en 1789, il prononça un discours destiné à faire ressortir les avantages qui découlent des établissemens publics d'hospitalité pour le bien général et pour l'instruction des élèves en médecine. Au bout de quatre ans, il commença des cours de clinique, qu'il continua depuis jusqu'à la fin de ses jours. Les bains de Kissingen lui dûrent une nouvelle splendeur, et il créa pour ainsi dire ceux de Bocklet. Sa destinée changea beaucoup, en 1794, à la mort du prince, dont le successeur qui ne l'aimait point, lui fit perdre tout à coup sa place de premier médecin, avec la haute influence politique dont il avait joui jusqu'à ce moment. Marcus se consola en sage de cette disgrâce non méritée, et ne pouvant plus servir ses concitoyens en provoquant d'utiles institutions, il se renferma dans le domaine de la médecine pratique, consacrant à la littérature médicale tous les momens dont elle lui permettait de disposer. A peine eut-il connaissance du système de Brown, qu'il en devint enthousiaste, et qu'il s'empressa d'en faire l'application au lit des malades. L'ouvrage qu'il publia sur cette doctrine célèbre contribua beaucoup à la répandre en Allemagne. Il étendit aussi la réputation de Marcus, auprès de qui les jeunes médecins s'empressèrent d'accourir. En 1799, MM. Schelling, Schlegel et Steffens vinrent à Bamberg, pour suivre sa pratique, et juger le brownisme au lit des malades. La fréquentation de ces savans opéra bientôt une nouvelle révolution dans les idées de Marcus; on le vit embrasser avide-

ment la théorie de l'excitement, que les travaux de Rœschlaub et de M. Schelling venaient d'établir sur les ruines de la doctrine écossaise, et qui devait conduire ce dernier à renverser tout à fait le brownisme pour y substituer sa philosophie naturelle. Toujours avide de nouveautés, Marcus se montra l'un des plus ardens propagateurs de la vaccine, et par ses soins Bamberg fut, après Hanovre, une des premières villes de l'Allemagne qui profita des bienfaits de la précieuse découverte de Jenner. Il accueillit aussi tout ce qu'on proclamait des bons effets de l'électricité dans la paralysie, ainsi que de la puissance du magnétisme animal, et parut assez favorablement disposé en faveur de la doctrine cranioscopique de M. Gall. Nommé en 1803, par le roi de Bavière, directeur de toutes les affaires relatives à la médecine et aux hôpitaux dans les principautés de la Franconie, il se retrouva en situation de faire beaucoup de bien aux états de Bamberg et de Wurzbourg. Aussi témoigna-t-il un dévouement absolu au nouveau gouvernement, ce qui lui attira la haine de tous les mécontens et de tous les partisans de l'ancien état de choses. Mais ni les clameurs ni les intrigues ne purent le détourner de ce qu'il croyait être utile à la chose publique. Il commença par créer des places de médecins d'arrondissemens pensionnés, dont Bamberg fut la première province bavaroise qui obtint une, de sorte qu'on peut le considérer comme le fondateur de cette institution utile, qui ne tarda pas à être imitée dans tout le royaume de Bavière. Des obstacles insurmontables ne lui permirent pas d'exécuter le projet qu'il avait conçu d'établir des places semblables de chirurgiens; mais il parvint à faire disparaître une partie des vices qu'offrait l'exercice de l'art des accouchemens, en obligeant les communes à pensionner des sages-femmes. Dans le même temps, il assainit les hôpitaux de Bamberg, améliora la maison destinée aux aliénés, fonda un hospice pour les incurables, établit enfin une maison d'accouchemens, et, ce qui n'a été imité nulle part ailleurs, un institut destiné non-seulement à former de bonnes infirmières, mais encore à leur assurer une retraite quand l'âge les avait rendues impropres au service pénible des malades. Cependant l'Université de Bamberg avait été supprimée en 1803, et Marcus avait vu détruire en elle un des établissemens dont il se trouvait le plus honoré d'avoir été l'instigateur. Ne pouvant renoncer entièrement à cette idée favorite, il employa toute son influence afin de remplacer l'Université par une école médico-chirurgicale, qu'il proposait d'affilier au lycée. Mais ce projet n'eut qu'un commencement d'exécution, et suscita même des désagrémens à Marcus, qui vit tomber un peu son crédit public. Il se consola de cette nouvelle disgrâce, en publiant divers écrits, parmi lesquels on distingue

une petite brochure sur la fièvre jaune, dont on craignait alors l'invasion en Allemagne, et un journal rédigé en commun avec M. Schelling. A cette époque Marcus avait encore modifié ses idées théoriques, et n'était plus, comme jadis, un des plus zélés défenseurs de la doctrine de Brown modifiée. La lecture des ouvrages de Bichat provoqua en lui cette révolution, depuis laquelle il n'étudia plus les maladies que d'après les altérations des tissus et des divers systèmes d'organes. Peut-être le Traité des phlegmasies chroniques lui était-il tombé aussi entre les mains, car, sur les derniers temps de sa vie, il s'étonnait de ce que les médecins s'occupaient si peu des maladies chroniques, et il se proposait de remplir cette lacune, si la mort ne l'en eût empêché. Tout porte à croire qu'il eût rapporté la plupart de ces maladies à l'inflammation, dont il s'occupait alors beaucoup. En effet, il a démontré le caractère inflammatoire du croup, fait voir que le larynx et la trachée-artère sont le siége de cette affection, montré les inconvéniens et les dangers de l'ancienne distinction en croup inflammatoire, croup spasmodique et croup asthénique, et prouvé que le traitement antiphlogistique est le seul sur lequel on puisse compter; il a décrit la fièvre puerpérale sous le nom d'inflammation du péritoine, le rhumatisme sous celui d'inflammation des muscles, le mélaena comme une phlegmasie de la rate; il a traité de la cardite et de beaucoup d'autres inflammations locales. Mais ses idées sur la généralité de l'inflammation n'éclatèrent jamais autant qu'à l'occasion du typhus qui désola l'Allemagne après les campagnes de Prusse et de Pologne. Marcus, après avoir hésité s'il rangerait cette fièvre parmi les inflammations du système nerveux en général, se décida enfin à en fixer le siége sur le cerveau, et à la regarder comme une encéphalite, sans toutefois spécifier d'une manière rigoureuse s'il entendait par-là une inflammation de la substance du cerveau lui-même ou de l'arachnoïde. Il soutint cette opinion, ainsi que la nécessité du traitement antiphlogistique, dans les journaux de médecine et jusque dans les gazettes politiques, avec un entraînement et une chaleur, qu'il n'est pas ordinaire de rencontrer chez d'autres que ceux qui sont emportés par le fanatisme religieux. « Tout, dit M. Gasc, le ramenait à son idée favorite, et entre ses mains les théories les plus opposées se ployaient parfaitement à son système. S'il avait recours quelquefois, dans le typhus, à la méthode excitante, ce n'était que par un reste d'habitude, qu'il ne manquait jamais d'ailleurs de justifier. Il attribuait aux médicamens des vertus toutes contraires à celles qu'il leur reconnaissait autrefois; comme, selon lui, le calomelas était un antiphlogistique, il croyait qu'il ne serait peut-être pas déraisonnable de penser que le musc jouît d'une pro-

priété semblable. D'après cela on n'est pas étonné de ce qu'il faisait marcher cette substance et d'autres analogues par leurs vertus, de front avec la saignée. D'ailleurs Marcus avait une manière à lui d'expliquer l'action des médicamens; je lui ai entendu dire, au sujet d'un malade atteint de typhus, auquel il avait prescrit le quinquina et les trois-quarts de la portion d'alimens de nos hôpitaux, que si ce malade digérait les remèdes, il pouvait, à plus forte raison, digérer les alimens. » Un formulaire de poche et un petit traité sur la coqueluche furent les dernières productions de Marcus, qui succomba en 1816; toute la ville de Bamberg l'accompagna, en pleurant, à sa dernière demeure; elle venait de perdre son bienfaiteur, celui dont toutes les pensées, toutes les actions n'avaient en en vue que le bien de ses habitans. Considéré comme homme, Marcus se montra doué du plus beau, du plus noble caractère, et digne de l'estime générale. Comme médecin, il passait en Allemagne pour un des plus habiles praticiens et des plus célèbres professeurs. Il fut le premier, dans cette contrée, qui sentit la nécessité d'établir la médecine pratique sur les bases de l'anatomie pathologique, et qui reconnut l'importance de la méthode antiphlogistique dans le traitement des maladies. Mais une physiologie rigoureuse ne le guida jamais, parce que le temps n'était pas encore venu où l'on sentirait que les maladies n'étant que des lésions des organes, il faut, avant de disserter sur leur nature et de chercher à les guérir, connaître les caractères et les résultats de l'action normale de chaque organe. S'il eût vécu quelques années de plus, il eût concouru puissamment à une réforme qu'il pressentit, et dont il fut sans contredit l'un des principaux fauteurs, quoique son nom ne soit jamais prononcé chez nous. Mais il eut le grand tort de vivre toujours sous l'empire de l'imagination, et de ne pouvoir modérer une étonnante activité d'esprit qui, si elle le conduisit souvent à des idées heureuses, l'entraîna plus fréquemment encore dans l'erreur. Ce n'est pas trahir la vérité que de dire qu'il fut pour la médecine pratique ce que Darwin avait été pour la physiologie. On condamnera son étonnante versatilité dans la théorie, et son enthousiasme extraordinaire pour toute idée nouvelle; mais on n'oubliera pas qu'il entrevit les principes de la vraie doctrine médicale, et que les travers de son esprit étaient rachetés par les plus brillantes qualités du cœur, une inépuisable bonté et un patriotisme à toute épreuve. Ses ouvrages sont :

Abhandlung von den Vortheilen, welche oeffentliche Krankenhaeuser dem Staate und noch insbesondere der Medicin studirenden Jugend gewaehren. Bamberg et Wurzbourg, 1789, in 8°.

Fraenkische arzneykundige Annalen, groesstentheils aus den Tage-

buechern des Bamberger Krankenhauses gezogen. Bamberg, 1792, in-8°.
Antrittsrede bey Ankuendigung der klinischen Vorlesungen. Bamberg, 1793, in-8°.
Beschreibung der letzten Krankheit des hochw. des H.-R.-R. Fuersten Franz Ludwig, Bischoffen zu Bamberg und Wurtzburg. Wurtzbourg, 1795, in-4°.
Pruefung des Brownischen Systems der Heilkunde durch Erfahrungen am Krankenbette. Weimar, 1797-1799, in-8°.
Kurze Beschreibung des allgemeinen Krankenhauses zu Bamberg. Weimar, 1797, in-8°.
Magazin fuer specielle Therapie, Klinik und Staatsarzneykunde, nach den Grundsaetzen der Erregungstheorie. Iéna, 1802-1805, in-8°.
Die medicinisch-chirurgische Schule zu Bamberg, dargestellt. Bamberg, 1804, in-4°.
Jahrbuecher der Medicin als Wissenschaft. Iéna, 1805-1807, in-8°.
Beytraege zur Erkenntniss und Behandlung des gelben Fiebers. Iéna, 1805, in-8°.
Entwurf einer speciellen Therapie. Nuremberg, 1807, in-8°.
Ephemeriden der Heilkunde. Bamberg, 1810 et suiv. 10 vol. in-8°.

(A.-J.-L. JOURDAN)

MARESCHAL (GEORGES) naquit à Calais en 1658. Son père, ancien officier en retraite, jouissait d'une fortune très-médiocre, et ne put subvenir aux frais de son éducation chirurgicale. Cette circonstance obligea le jeune Mareschal, qu'un penchant très-vif portait vers la chirurgie, et qui se rendit fort jeune à Paris, de se placer chez un maître chirurgien. Il fit bientôt, en anatomie, de grands progrès, et son assiduité à l'hôpital de la Charité lui concilia l'estime de Morel et de Roger, l'un chirurgien en chef, l'autre gagnant-maîtrise de cet établissement. Il obtint quelque temps après cette dernière place, et, devenu gendre de Roger, il se fit recevoir maître en 1688. Presqu'aussitôt il remplaça Morel, que ses infirmités obligèrent de se retirer. Appelé en consultation, en 1696, pour un abcès considérable que le roi avait à la nuque, Mareschal se conduisit avec tant de modestie et de circonspection que Félix le désigna pour son successeur. En 1703, il obtint cette place, à laquelle le portaient la réputation et les succès éclatans de sa pratique. Nommé maître d'hôtel du roi en 1706, et annobli en 1707, il se donna, en 1719, pour adjoint La Peyronnie. Dès-lors il partagea son temps entre ses nombreuses occupations et le séjour de la campagne, où il mourut, le 13 décembre 1736, à la suite d'une inflammation chronique du foie.

On doit à Mareschal presque tous les établissemens fondés sous Louis XV pour les progrès de la chirurgie et le soulagement des pauvres de la capitale. En 1724, par son influence, deux maîtres chirurgiens furent nommés pour traiter les pauvres à la Charité; les mêmes lettres ordonnaient la création de cinq démonstrateurs royaux à Saint-Côme. En 1730, des censeurs

royaux, tirés de la compagnie des maîtres en chirurgie, furent chargés d'examiner tous les ouvrages relatifs à cet art. Enfin, en 1731, réuni à La Peyronnie, il obtint l'organisation de cette Académie royale de chirurgie, qui, dans sa trop courte carrière, jeta tant d'éclat et accomplit tant de travaux. Mareschal était surtout praticien. Il exécutait toutes les opérations avec une dextérité peu commune, et se distinguait spécialement dans l'opération de la taille par le haut appareil, qu'il rendit plus simple et plus sûr. Il était devenu l'oracle de ses confrères, et ses arrêts, dans les consultations, passaient pour irrévocables. Ce grand chirurgien n'a composé aucun ouvrage; mais on trouve d'excellentes observations de lui dans les écrits de Dionis, de Brisseau, de Garengeot, et dans les deux premiers volumes des Mémoires de l'Académie royale de chirurgie.

(L.-J. Bégin)

MARET (Hugues), d'une famille qui exerçait la chirurgie depuis plus d'un siècle, vint au monde à Dijon, en 1726, et obtint très-jeune une assez grande réputation dans la pratique de l'art auquel il s'était consacré d'après l'exemple de ses ancêtres. Quelques écrits de circonstance sur les avantages de l'inoculation et sur les dangers des inhumations dans les églises, fixèrent l'attention des savans sur lui. En 1773, il fut l'un des trois professeurs qui se chargèrent d'ouvrir des cours gratuits de chimie et de botanique dans le Jardin des plantes établi nouvellement à Dijon par Legonz de Gerland. Plus tard, il s'appliqua à la chimie, dans laquelle ses rapides progrès le mirent bientôt en état de se livrer à des expériences, qui n'eussent pas manqué d'ajouter beaucoup à sa réputation, s'il leur eût donné de la suite. Reçu à l'Académie de Dijon en 1756, il devint secrétaire perpétuel de cette compagnie, dont il écrivit l'histoire dans le premier volume du recueil qu'elle publiait. La place de médecin des états de Bourgogne pour les épidémies, dont il était revêtu, lui ayant imposé l'obligation d'aller combattre une fièvre pestilentielle qui ravageait le village de Fresne-Saint-Mamez, il parvint à arrêter ce fléau destructeur, mais en fut atteint lui-même, et succomba le 11 juin 1785. On a de lui des mémoires sur l'inoculation et sur l'usage des eaux minérales, ainsi que de nombreuses observations dans la gazette de santé et des articles dans l'ancienne Encyclopédie. Il est aussi l'auteur des ouvrages suivans :

Mémoire sur les bains d'eau douce et d'eau de mer. Paris, 1769, in-8°. Ce travail est refondu dans l'article *bains* de l'Encyclopédie.

Mémoire sur l'influence des mœurs des Français sur leur santé. Dijon, 1772, in-12.

Mémoire sur l'usage d'enterrer les morts dans les églises et dans les enceintes des villes. Dijon, 1773, in-8°.

Mémoire pour servir au traitement d'une fièvre épidémique. Dijon, 1775, in-8°.

Mémoire sur les moyens à employer pour s'opposer aux ravages de la variole. Paris, 1780, in-8°. -Trad. en allemand, Iéna, 1790, in-8°.

(o.)

MARGGRAF (André-Sigismond), célèbre chimiste allemand, naquit à Berlin le 3 mars 1709. Il commença par étudier la pharmacie, et travailla pendant quelque temps dans l'officine de son père, ainsi que dans celles de divers apothicaires de Francfort et de Strasbourg. En 1733, il se rendit à Halle, où il suivit les cours du grand Hoffmann et ceux de Junker. En même temps il s'adonnait aux travaux de la métallurgie. Au retour d'un voyage dans le Harz, il se chargea de diriger l'officine de son père, et consacra tous ses momens de loisir à des expériences de chimie. L'Académie des sciences de Berlin l'admit parmi ses membres en 1738, et lui conféra le titre de directeur de la classe de physique après la mort d'Eller, en 1760. Vingt ans après, celle de Paris le nomma l'un de ses associés étrangers. Il mourut le 7 août 1782. La chimie venait d'être créée par le génie de Stahl, lorsqu'il forma le projet d'y consacrer sa vie entière, et la noble émulation qu'excitèrent en lui les travaux de Kronstedt, de Wallerius et de Gellert, le conduisit aux découvertes précieuses dont il eut la gloire d'enrichir cette science. L'analyse de l'urine lui fit reconnaître les divers sels que contient cette humeur, dans laquelle il découvrit la présence de l'acide phosphorique. On lui doit d'importantes recherches sur le phosphore, et il a donné un moyen facile pour obtenir ce corps au moyen de l'hydrochlorate de plomb. Ce fut lui qui, le premier, en démontra l'existence dans les végétaux, et parvint à le combiner avec l'arsenic, le zinc et le platine. Il apprit à distinguer la magnésie des autres terres avec lesquelles on la confondait, détermina les caractères qui lui sont propres, et fit connaître l'alumine pure, que personne n'avait encore obtenue. Avant lui on confondait souvent ensemble la potasse et la soude, et le sulfate de baryte n'avait pu être décomposé. Nous citerons aussi ses recherches sur l'étain, sur le platine et sur le zinc, mais surtout celles qu'il fit dans le dessein de retirer un véritable sucre de diverses plantes indigènes, et d'après lesquelles il constata que les navets, les panais, les oignons, les carottes et la betterave peuvent fournir des quantités notables de substance sucrée. Malheureusement cette belle découverte demeura stérile entre ses mains, tandis que M. Achard a su lui donner de si heureux développemens. Presque tous ses travaux sont insérés, sous la forme de mémoires isolés, dans le recueil de l'Académie des sciences de Berlin, et dans les *Miscellanea Berolinen-*

sia. La plupart ont été traduits en allemand et publiés séparément par J.-G. Lehmann, sous le titre de :

Chymische Schriften. Berlin, tome I, 1761 ; II, 1676, in-8°.
On a aussi de Marggraf un opuscule intitulé :
Chymische Untersuchung eines sehr merkwuerdigen Urinsalzes, welches das Saure des Phosphorus in sich enthaelt. Leipzick, 1757, in-4°. (A.-J.-L. J.)

MARGGRAF (Chrétien), de Liebstadt, dans la Misnie, obtint les honneurs du doctorat à Franéquer, en 1659. L'Université de Leyde lui confia ensuite une chaire de pathologie, qu'il remplit avec honneur jusqu'à sa mort, arrivée en 1687. Livré par goût à la chimie, il donna dans l'erreur de ceux qui croyaient expliquer les fonctions des corps vivans par les lois de cette science. On a de lui :

Prodromus medicinæ practicæ et rationalis superstructus circulari sanguinis motui ac hypothesi Helmontianæ et Sylvianæ facilè medendi plerisque effectibus ex acido et alcali methodo. Leyde, 1672, in-4°.
Materia medica contracta continens simplicia et composita medicamenta officinalia. Leyde, 1674, in-4°. - *Ibid*. 1716, in-4°. - Amsterdam, 1682, in-4°.
Ces deux traités ont été réunis sous le titre de:
Opera medica duobus libris comprehensa. Amsterdam, 1682, in-4°. - *Ibid*. 1715, in-4°. (A.-J.-L. J.)

MARGGRAF (Georges), frère du précédent, naquit aussi à Liebstadt, le 20 septembre 1610. Parti de la maison paternelle à l'âge de dix-sept ans, il en passa onze à voyager, durant lesquelles il étudia tour à tour les mathématiques, la botanique, la médecine et la chimie. Un goût décidé pour la vie errante l'entraînant pour ainsi dire malgré lui, il se rendit, en 1638, au Brésil, où le gouverneur l'accueillit avec bienveillance, et lui fournit les moyens de parcourir le pays. Marggraf employa six années à parcourir les contrées voisines des côtes, depuis Rio-Grande jusqu'au midi de Fernambouc, et recueillit ainsi une foule d'observations relatives à la géographie, à l'astronomie et à l'histoire naturelle. Son inquiétude naturelle le conduisit ensuite sur la côte de Guinée, où il mourut, en 1644, victime de l'insalubrité du climat. Plumier a honoré sa mémoire, en lui consacrant un genre de plantes (*Marcgravia*) de la famille des guttifères. La mort, qui le surprit à la fleur de l'âge, ne lui permit pas de mettre la dernière main à ses observations. Jean de Laet fut chargé de revoir celles qui concernaient l'histoire naturelle, et de les publier dans un même volume, mais séparément, avec celles de Pison. Il s'acquitta parfaitement de cette tâche difficile, ajouta des notes, compléta les lacunes par toutes les notions authentiques qu'il put recueillir, et fit paraître le travail des deux naturalistes sous ce titre :

G. Pisonis, de medicinâ brasiliensi libri quatuor; G. Marggravi Historiæ rerum naturalium Brasiliæ libri octo. Amsterdam, 1648, in-fol.

De ces huit livres, trois sont consacrés aux plantes, un aux poissons, un aux oiseaux, un aux quadrupèdes et serpens, un aux insectes, un, enfin, au pays et aux habitans. Jusqu'au voyage de M. le prince de Neuwied, c'est-à-dire jusqu'à ces derniers temps, cet ouvrage a été le plus important que nous eussions pour toute l'Amérique méridionale. On y trouve plus de cinq cents figures en bois, qui représentent des animaux et des plantes. La plupart sont fort exactes, quoiqu'un peu grossières, comme toutes celles de l'époque. Elles s'étendent sur toutes les classes. Les poissons sont très-nombreux et bien décrits. On y trouve beaucoup d'espèces rares. Parmi les quadrupèdes, plusieurs sont décrits pour la première fois, comme le tapir, les différens fourmiliers et paresseux, ainsi que quelques rongeurs remarquables, tels que le cabiai et le porte-épic à queue préhensile. Marggraf a fait de même connaître une foule de plantes nouvelles, pour lesquelles il donne les noms que les Brésiliens lui avaient indiqués, et qu'on a depuis reconnues pour la plupart. Son travail a plus servi l'histoire naturelle que celui d'Hernandez sur le Mexique, et par les matériaux qui ont été employés à la rédaction, et par la manière même dont cette rédaction a été faite.

(A.-J.-L. JOURDAN)

MARHERR (PHILIPPE-AMBROISE), mort le 28 mars 1771, à Prague, où il était professeur de physiologie à l'Université, avait étudié la médecine à Vienne, et pris le grade de docteur sous les auspices du célèbre Népomucène Cranz. On a de lui :

Quæstio medica : quæ sint caussæ musculorum motrices. Vienne, 1761, in-4°.

Dissertatio chymica de affinitate corporum. Vienne, 1762, in-4°.-Trad. en allemand par E.-G. Baldinger, Leipzick, 1764, in-8°.

Programma de electricitatis aëreæ in corpus humanum actione. Vienne, 1766, in-4°.

Prælectiones in H. Boerhaavii institutiones medicas. Vienne et Leipzick, 1772, 3 vol. in-8°. - *Ibid.* 1785, in-8°. (O.)

MARIANO (ANDRÉ), né à Bologne, enseigna la médecine avec distinction dans cette ville, ainsi que dans les écoles de Pise et de Mantoue. Après quarante ans de professorat, il renonça à l'enseignement public, et se retira dans sa patrie, où il mourut en 1661. On n'a de lui, sur l'art de guérir, qu'un traité de la peste qui désola Bologne en 1630, ayant pour titre :

De peste anni 1630, cujus generis fuerit, et an ab aëre? Bologne, 1631, in-4°. (O.)

MARINUS, médecin qui vivait sous le règne de Néron, est cité avec de grands éloges par Galien, qui l'appelle même le restaurateur de l'anatomie. Aucun de ses écrits n'est arrivé jusqu'à nous, mais le médecin de Pergame paraît y avoir puisé libéralement. Cet anatomiste découvrit les glandes du mésentère, et enrichit la névrologie de plusieurs découverte; il fixa le nombre des paires de nerfs à sept, aperçut le premier les

nerfs palatins, qu'on croyait alors être la quatrième paire, et comprit, sous le nom de cinquième, les nerfs auditif et facial, qu'il supposait n'en former qu'un seul. Il décrivit également le grand hypoglosse, sous le nom de nerf de la sixième paire, et indiqua les différences qu'il présente dans les animaux.

(o.)

MARIOTTE (Edme), physicien célèbre du dix-septième siècle, avait embrassé l'état ecclésiastique, et fut pourvu du prieuré de Saint-Martin sous Beaune, où il mourut le 12 mai 1684. Il avait été admis à l'Académie des sciences, lors de sa formation. Quoiqu'il n'ait pas fait de découvertes importantes, ses expériences ont contribué à en confirmer plusieurs, entre autres la théorie du mouvement des corps trouvée par Galilée, celle de l'hydrostatique que Galilée et Pascal venaient de ressusciter, les lois du choc des corps découvertes par Wallis, Wren et Huygens, etc. L'honneur lui appartient d'avoir démontré, le premier, que l'application de la géométrie aux sciences physiques était le seul moyen d'arriver à des résultats vraiment importans. Chacun connaît l'expérience célèbre par laquelle il se convainquit que l'entrée du nerf optique n'est pas au milieu du fond de l'œil, observation que le jésuite Scheiner avait déjà faite avant lui. Cette expérience le conduisit à prétendre que ce n'est pas la rétine, comme l'avait dit Kepler, mais bien la choroïde, qui est le siége de la vision, erreur que Pecquet et Perrault attaquèrent, et qui donna lieu à des discussions assez animées et assez longues. Parmi ses ouvrages, qui ont été réunis ensemble (Leyde, 1717, in-4°. — La Haye, 1740, in-4°.), nous ne citerons que les suivans:

Nouvelle découverte touchant la vue. Paris, 1668, in-8°.
Essai sur la percussion ou choc des corps. Paris, 1677, in-12.
Essai sur la nature des couleurs. Paris, 1681, in-12.
Traité du mouvement des eaux et des autres corps fluides. Paris, 1686, in-12.

(r.)

MARJOLIN (Jean-Nicolas), né à Ray-sur-Saône, le 6 décembre 1780, embrassa, jeune encore, la carrière chirurgicale. Arrivé à Paris, il se fit bientôt remarquer par un jugement solide et par une infatigable application. Il est du petit nombre des hommes qui ont obtenu au concours toutes les distinctions et toutes les places que les Facultés de médecine peuvent accorder. C'est par cette voie que M. Marjolin remporta, en 1801, les deux premiers prix de clinique interne et externe; les places d'aide d'anatomie et de prosecteur de la Faculté lui furent données plus tard à la suite de deux autres concours. Il disputa, en 1812, la chaire de médecine opératoire devenue vacante par la mort de Sabatier, et si, dans cette occasion, ses

efforts ne furent pas couronnés par le succès, ils suffirent du moins pour lui assurer une des premières places parmi les chirurgiens de la capitale. En 1818, un dernier concours, avec M. Béclard, lui fit obtenir la place de chirurgien en second de l'Hôtel-Dieu de Paris. Présenté en 1819 par la Faculté, il fut nommé professeur de pathologie externe, et devint membre de l'Académie royale de médecine, lorsque cette compagnie fut créée. M. Marjolin a fait, depuis 1809 jusqu'en 1819, des cours particuliers d'anatomie et de chirurgie, dont l'empressement des élèves attestait l'excellence. On a de lui les ouvrages suivans :

Propositions de chirurgie et de médecine. Paris, 1808, in-4°.
De l'opération de la hernie inguinale étranglée. Paris, 1812, in-4°.
Ce travail, composé pour le concours relatif à la chaire de médecine opératoire, est une des meilleures monographies que nous possédions sur la maladie qui en est l'objet.
Manuel d'anatomie. Paris, 1810, 2 vol. in-8°.-*Ibid*. 1814, in-8°.
(L.-J. BÉGIN)

MARLIANO (JEAN), philosophe, médecin et mathématicien de Milan, mort en 1483, dans un âge très-avancé, enseigna et pratiqua la médecine à Pavie avec beaucoup de réputation, et mérita l'estime des premiers ducs de Milan, dont il fut le médecin particulier. On a de lui :

Quæstiones de caliditate corporum humanorum, tempore hyemis et æstatis, et de antiperistasi. Venise, 1501, in-fol. (Z.)

MARQUAIS (JEAN-THÉODORE), ancien chirurgien de l'hôpital de la Charité, nommé par ordonnance du roi, du 9 novembre 1815, membre de la commission chargée d'examiner l'état de l'enseignement dans les écoles de médecine et de chirurgie, n'est guère connu que par ses opinions exagérées sur la nécessité de séparer l'étude de la médecine de celle de la chirurgie. Il a publié à ce sujet :

Réponse au discours de M. le professeur Hallé, et aux mémoires publiés par la Faculté de médecine de Paris sur l'importance de conserver la réunion de toutes les parties de l'art de guérir. Paris, 1816, in-8°.
Réflexions sommaires sur un écrit ayant pour titre : Des études du médecin, par M. Prunelle. Paris, 1816, in-4°.
Observations sur un écrit publié par M. Leveillé, ayant pour titre : Mémoire sur l'état actuel de l'enseignement de la médecine et de la chirurgie en France, Paris, 1817, in-4°.
Adresse au roi et aux deux chambres sur la nécessité de réorganiser les écoles de médecine et de chirurgie en France. Paris, 1818, in-4°.
(LEFÈVRE)

MARQUE (JACQUES DE), chirurgien de Paris, naquit dans cette ville en 1569, et y mourut le 22 mai 1622. Il était doué d'un esprit fort judicieux, et versé en outre dans la lecture

des meilleurs auteurs qui ont écrits sur son art. Nous avons de lui plusieurs ouvrages :

Paradoxe, ou Traité médullaire, auquel est amplement prouvé, contre l'opinion vulgaire, que la moelle n'est pas la nourriture des os. Paris, 1609, in-8°.

Cet ouvrage, trop peu connu, contient plusieurs remarques intéressantes sur la nutrition et les maladies des os. L'auteur y soutient sa thèse par l'expérience et le raisonnement; il prouve très-bien que les os sont nourris, comme toutes les autres parties du corps, par les vaisseaux sanguins. Il fait aussi des réflexions judicieuses sur la formation du cal. Jean Launay l'ayant attaqué (*Réponse au paradoxe de Jacques de Marque.* Paris, 1607, in-8°.), il répondit par la brochure suivante:

Paradoxe de Jacques de Marque contre Launay. Paris, 1609, in-8°.

Launay eut le dernier, car il publia un second pamphlet (*Triomphe de la moelle.* Paris, 1609, in-8°.), auquel son adversaire ne répondit pas.

Question chirurgicale en laquelle il est proposé et débattu que le chirurgien ne doit jamais pratiquer les opérations appelées périscythisme et hypospathisme. Paris, 1616, in-8°.

Introduction méthodique à la chirurgie. Paris, 1652, in-8°. - *Ibid.* 1662, in-8°. - *Ibid.* 1675, in-8°. - Lyon, 1687, in-12.

Ce manuel est fort au-dessous de l'état présent de la chirurgie; mais il était très-bon pour l'époque. L'auteur pense quelquefois par lui-même, et ne suit pas servilement Paré, comme faisaient tous ses contemporains. Son livre servit de modèle et même de texte à d'autres écrivains qui ne le citèrent pas.

Traité des bandages. Paris, 1618, in-8°. - *Ibid.* 1631, in-8°.

Ce traité était fort estimé, et l'on y trouverait encore aujourd'hui de bonnes choses. (*J.*)

MARQUET (François-Nicolas), né à Nancy, en 1687, étudia la médecine durant dix années à l'Université de Pont-à-Mousson, d'où il se rendit à Montpellier, dans l'intention d'y étendre ses connaissances. Comme il était sans fortune, il fut obligé d'accepter l'emploi de précepteur pour enseigner la langue latine à quelques jeunes gens. Cet emploi lui laissait assez de temps pour suivre les cours de la Faculté de médecine, qu'il fréquenta avec assiduité pendant quatre ans. Au bout de ce laps de temps, il retourna dans sa patrie, prit le grade de docteur à Pont-à-Mousson, et s'établit ensuite à Nancy, où il se livra à la pratique, sans toutefois négliger la botanique, pour laquelle il avait conçu une véritable passion à Montpellier. Le duc de Lorraine encouragea ses travaux, le nomma médecin de la cour, et lui accorda une pension, avec un terrain destiné à former un jardin de botanique. Marquet ne tarda pas à faire fleurir ce dernier établissement, qui flattait son goût favori, et dans le même temps il s'occupa de dresser le catalogue des plantes qui croissent en Lorraine. Malheureusement la mort du duc empêcha la publication de cette flore volumineuse, qui, après bien des vicissitudes, tomba entre les mains de Buc'hoz, gendre de l'auteur, lequel s'en servit pour

composer sa description historique des plantes qui croissent dans la Lorraine et les trois évêchés. Quand la Lorraine passa sous la domination de la France, Marquet fut nommé doyen du Collége de médecine établi à Nancy. Il mourut le 29 mai 1759. Nous avons de lui divers ouvrages qui ont été publiés par son gendre, connu par le nombre prodigieux et l'excessive médiocrité des livres dont l'esprit mercantile lui a fait surcharger la littérature :

Méthode pour apprendre, par les notes de la musique, à connaître le pouls de l'homme et les différens changemens qui lui arrivent depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Nancy, 1747, in-4°.

Marquet s'est abandonné à tout l'élan de son imagination, dans cet ouvrage dont la lecture est plus curieuse qu'instructive, et qui a pour but de reproduire les anciennes rêveries d'Hérophile, sur la prétendue possibilité de reconnaître l'état du pouls par une similitude avec les divers rhythmes de la musique.

Observations sur la guérison de plusieurs maladies notables, aiguës et chroniques, auxquelles on a joint l'histoire de quelques maladies arrivées à Nancy et dans les environs, avec la méthode employée pour les guérir. Paris, 1750, in-12. - *Ibid.* 1770, in-12.

Traité pratique de l'hydropisie et de la jaunisse. Paris, 1770, in-8°.

Médecine moderne. Paris, 1777, in-8°. (1.)

MARQUIS (Alexandre-Louis), professeur de botanique au jardin des plantes de Rouen, depuis 1811, secrétaire perpétuel, pour la classe des sciences, de l'Académie royale de la même ville, est né en 1777, à Dreux. Reçu docteur en médecine à Paris, en 1810, il a publié :

Essai sur l'histoire naturelle et médicale des gentianes. Paris, 1810, in-4°.

Plan raisonné d'un cours de botanique spéciale et médicale. Rouen, 1815, in-8°.

Podalire, ou le premier âge de la médecine. Paris, 1815, in-12.

Tableau poétique, plein de grâce et de fraîcheur, de l'origine et des premiers progrès de l'art médical chez les Grecs, aux temps héroïques.

Réflexions sur le népenthès d'Homère. Rouen, 1815, in-8°.

Eloge de Linné. Rouen, 1817, in-8°.

Les solanées, ou les plantes vénéneuses : idylle. Rouen, 1817, in-8°.

Esquisse du règne végétal, ou Tableau caractéristique des familles des plantes, avec l'indication des propriétés des plantes de chaque famille, suivant la classification adoptée pour le cours de botanique du jardin de Rouen. Rouen, 1820, in-8°.

La classification est à peu près la même que celle qu'avait déjà proposée l'auteur, conjointement avec M. Loiseleur-Deslongchamps, dans plusieurs ouvrages, et entr'autres dans l'article *Méthode* du Dictionaire des sciences médicales. C'est aussi celle qu'avec peu de modifications M. Mérat a suivie dans la seconde édition de sa Flore des environs de Paris. Un aperçu de physiologie végétale forme la première partie de cet ouvrage, qui est terminé par un essai de classification des médicamens d'après leurs propriétés.

Fragmens de philosophie botanique, ou de la manière la plus convenable de voir et de travailler en histoire naturelle, et particulièrement

en botanique, *et des moyens de rendre cette science plus simple et plus facile*. Paris, 1821, in-8°.

Cet ouvrage donne le développement des principes d'après lesquels celui qui précède a été composé. Nous n'hésitons pas à dire que c'est une des productions modernes les plus remarquables sous le rapport de la sagesse des vues et de la haute philosophie qui y règnent également dans toutes ses parties. L'auteur pense et prouve qu'on ne peut parvenir à mettre enfin un terme à l'instabilité et à la discordance fâcheuses de la nomenclature et de la terminologie dans les sciences naturelles, que par la réduction raisonnée des genres et des espèces, d'après le principe de l'utilité, et par l'application à l'histoire naturelle des lois générales du goût, qu'il ne croit pas plus étrangères aux sciences qu'à la littérature et aux arts. Ceux qui se plaisent à convertir l'histoire naturelle en une simple et aride logotechnie, ne sauraient trop méditer ce petit ouvrage, qui a le rare mérite de renfermer *multa paucis*.

Notice sur le chêne-chapelle d'Assonville, *dans le pays de Caux*. Rouen, 1822, in 8°.

Notice nécrologique sur A.-E. M., *naturaliste-voyageur du gouvernement*, *mort à Madagascar le 1er juillet* 1820. Paris, 1823, in-8°.

M. Marquis a donné la première partie (physiologie végétale) du Nouveau voyage dans l'empire de Flore de M. Loiseleur-Deslongchamps, avec lequel il a rédigé un grand nombre d'articles de botanique et de pharmacologie du Dictionaire des sciences médicales. Il est un des collaborateurs de cette Biographie. On trouve de lui plusieurs mémoires et opuscules sur des sujets de science et de littérature dans les Mémoires de l'Académie et de la Société d'émulation de Rouen, le Magazin encyclopédique, la Bibliothèque physico-économique, et autres recueils.

Marquis (*Guillaume*), né à Anvers, vivait au commencement du dix-septième siècle. Il pratiqua l'art de guérir d'abord à Hulst, puis dans sa ville natale, et publia :

Decas pestifuga, *seu decem quæstiones problematicæ de peste*, *unà cum exactissimâ instructione purgandarum ædium infectarum*. Anvers, 1622, in-4°. - *Ibid*. 1627, in-4°.

Aloe morbifuga in sanitatis conservationem concinnata. Anvers, 1733, in-8°. (A.-J.-L. JOURDAN)

MARSIGLI (Louis-Ferdinand). Il est des hommes pour qui l'étude des sciences a un tel attrait, que les agitations d'une vie orageuse et les événemens les plus imprévus ne sauraient les empêcher de se livrer au penchant qui les entraîne : tel fut le comte Marsigli. Si au titre de savant il ne joignait pas celui de fondateur d'un établissement qui a rendu à la science des services signalés, nous pourrions balancer à inscrire son nom dans un ouvrage spécialement destiné à faire connaître les médecins célèbres; mais ne serait-ce pas manquer à la reconnaissance que de refuser quelques lignes à la mémoire de celui qui, après avoir consacré sa vie à cultiver les sciences, a voulu que sa fortune servît à les propager.

Louis-Ferdinand Marsigli, né à Bologne, le 10 juillet 1658, appartenait à l'une des premières maisons de cette ville. Lié de bonne heure avec la plupart des savans que possédait alors l'Italie, il acquit des connaissances supérieures à celles que semblait à cette époque exiger l'état auquel il se destinait. En 1679,

il accompagna l'ambassadeur de Venise à Constantinople, et quoique le but de ce voyage ne fût pas tout à fait scientifique, il en profita pour étudier le Bosphore de Thrace, sur lequel il publia, en 1681, un traité tout en italien, et dédié à la reine Christine de Suède. En 1680, il entra au service de l'empereur Léopold, qui était en guerre avec les Turcs, et il s'acquitta assez heureusement des fonctions qui lui furent confiées pour qu'à titre de récompense on lui donnât, en 1683, une compagnie d'infanterie; le 2 juillet de cette même année, au passage du Raab, il fut blessé et tomba entre les mains des Tartares qui, après lui avoir fait essuyer toutes sortes de mauvais traitemens, le vendirent à deux Turcs avec lesquels il eut encore beaucoup à souffrir, plutôt à cause de leur misère qu'à raison de leur inhumanité: aussi regarda-t-il ce changement de condition comme une bonne fortune dont, par la suite, il se montra reconnaissant. Etant parvenu à donner de ses nouvelles en Italie, il fut racheté au mois de mars 1684, revint dans sa patrie, et bientôt après retourna à Vienne, fut employé à diriger les fortifications de plusieurs places, et a ordonner les travaux relatifs au siége de Bude que méditaient alors les Impériaux; enfin, il eut aussi part à la construction d'un pont élevé sur le Danube, et il est probable que cette circonstance a contribué à lui faire entreprendre le grand ouvrage sur le cours de ce fleuve qu'il fit imprimer à La Haye en 1726 en 6 vol. in-fol.

Le comte de Marsigli, élevé au grade de colonel en 1689, servit, comme négociateur, le prince auquel, comme militaire, il avait déjà rendu d'importans services, car il fut employé dans les négociations qui eurent lieu entre l'Autriche et la Porte-Ottomane, lorsque ces deux puissances songèrent à conclure la paix. Se trouvant alors sur les confins de la Dalmatie vénitienne, dans le voisinage du lieu où il avait été esclave quelques années auparavant, il s'informa de ses anciens maîtres, et ayant appris qu'ils vivaient encore, il s'empressa de soulager leur misère, et obtint pour l'un d'eux un bénéfice militaire que lui accorda le grand visir, avec lequel il se trouvait alors en relation.

En 1703, lors de la guerre de la succession, la place de Brissac se rendit au duc de Bourgogne, après treize jours de tranchée ouverte : le comte Marsigli, parvenu au grade de général, y commandait en second sous le comte d'Arco. Léopold, persuadé que cette place aurait pu tenir plus long-temps, fit mettre en jugement deux officiers qui lui paraissaient avoir trahi leur devoir : le comte d'Arco fut condamné à avoir la tête tranchée, et subit son jugement; le comte Marsigli, *déchu de ses honneurs et charges, eut son épée brisée.* Après avoir

inutilement passé à Vienne huit mois sans pouvoir approcher l'empereur, dont il aurait voulu obtenir la révision de son jugement, il s'adressa au public, et dans un mémoire justificatif, généralement accueilli, il fit voir que la place de Brissac ne pouvait opposer une plus vive résistance, et à cet égard l'opinion du maréchal de Vauban justifiait l'assertion du comte Marsigli, qui, d'ailleurs, ne commandait pas en chef. Si l'on en croit un biographe moderne, « Louis XIV lui-même rendit justice à cet homme injustement accusé, puisque l'ayant vu à sa cour sans épée, il lui donna la sienne, et l'assura de ses bonnes grâces. » On peut douter de la vérité de cette anecdote, qu'aurait dû connaître et que n'aurait pas manqué de citer Fontenelle, contemporain et confrère du comte Marsigli, dont il a fait l'éloge comme associé étranger de l'Académie des sciences; mais un fait tout aussi honorable et beaucoup plus certain, c'est qu'en 1715 l'Académie des sciences, selon la règle, proposa au roi, pour une place vacante d'associé étranger, le duc d'Escalonne, grand d'Espagne, et le comte Marsigli; le roi ne voulut pas choisir, les agréant l'un et l'autre, et ordonna que la première place d'associé étranger qui viendrait à vaquer ne serait pas remplie.

Un homme qui, en suivant la carrière militaire et au milieu des occupations diplomatiques, n'avait jamais cessé de cultiver les sciences, ne devait pas y renoncer au moment où elles seules pouvaient le consoler de l'injustice des hommes: habitué à lever des plans, à déterminer la situation géographique des lieux qu'il parcourait, à mesurer la vitesse des rivières, et à rassembler les productions minérales, végétales ou animales qu'il pouvait découvrir, le comte Marsigli regardait avec raison les voyages comme une source féconde d'instruction: aussi il visita la Suisse, parcourut toute la France, et s'arrêta à Marseille avec l'intention d'y étudier la mer et ses productions. Là, il rencontra sur le pont un galérien qui se jeta à ses pieds, et qui pour toute grâce semblait lui demander de ne pas aggraver sa misère. C'était un des Turcs dont le comte Marsigli avait eu le plus à se plaindre lors de son esclavage; il s'employa auprès du comte de Pontchartrain, et obtint du roi la liberté de ce misérable, qui fut renvoyé à Alger.

En 1709, le pape Clément XI confia au comte Marsigli le commandement des troupes qu'il voulait opposer à celles de Joseph Ier, nouvelle preuve que le jugement des commissaires impériaux n'avait porté aucune atteinte à la réputation de cet officier. Les circonstances ayant changé, le pape s'efforça, mais inutilement, de retenir à son service un homme dont il appréciait le mérite, et en 1710, le comte Marsigli revint en Provence se livrer à ses études favorites. Ayant déjà passé plus

de trente ans de sa vie à rassembler tout ce qui pouvait contribuer à l'avancement des sciences qu'il affectionnait, il possédait une collection précieuse, surtout à cette époque; il en fit présent à la ville de Bologne, et pour utiliser ces richesses, il créa l'établissement si connu sous le nom d'*Institut des sciences et des arts de Bologne*. Depuis cette époque jusqu'à sa mort, le comte Marsigli ne perdit jamais de vue l'école qu'il avait fondée, et dans un âge déjà fort avancé, il vint à Londres et à Amsterdam, uniquement pour acquérir les objets d'histoire naturelle dont manquait l'Institut. Ayant en quelque sorte rempli la tâche qu'il s'était imposée, Marsigli, en 1728, retourna en Provence afin de pouvoir, dans sa retraite, se livrer en liberté aux recherches qu'il avait entreprises. En 1729, il eut une légère attaque d'apoplexie; les médecins lui conseillèrent de retourner à Bologne, où il périt le 1er novembre 1730, victime d'une seconde attaque, et laissant à la postérité une nouvelle preuve que l'étude est toujours un réfuge assuré contre l'adversité. (THILLAYE *aîné*)

MARTEL (François), chirurgien habile qui florissait en 1577, fut attaché, en qualité de chirurgien ordinaire, à la personne de Henri IV, qu'il suivit dans toutes ses expéditions, et à qui il sauva, dit-on, la vie par une saignée pratiquée à propos. A la mort de Duportail, il obtint le titre de premier médecin du roi. On a de lui les deux ouvrages suivans :

Apologie pour les chirurgiens contre ceux qui publient qu'ils ne doivent se mêler de remettre les os rompus et démis et plusieurs paradoxes, en forme d'aphorismes très-utiles pour la pratique de la chirurgie. Lyon, 1601, in-12.

Discours sur la curation des arquebusades.

Ces écrits sont publiés avec ceux de Philippe de Flesselles (Paris, 1635, in-12. (L.-J. BÉGIN)

MARTIANO (Prosper), médecin italien du dix-septième siècle, était né à Sassuolo, dans le duché de Modène. Sa pratique heureuse lui acquit une grande réputation à Rome, où il s'était établi. C'est là tout ce qu'on sait sur son compte. On lui doit des commentaires sur Hippocrate, dont Baglivi faisait le plus grand cas, et qu'il plaçait immédiatement après ceux de Duret. Cet ouvrage, écrit en latin, a pour titre :

Magnus Hippocratis Cous explicatus, sive operum Hippocratis interpretatio. Rome, 1626, in-fol. - *Ibid.* 1628, in-fol. - Venise, 1652, in-fol. - Padoue, 1718, in-fol. (Z.)

MARTIANUS, disciple d'Erasistrate, vivait au second siècle de l'ère vulgaire, et enseignait l'anatomie à Rome. Il avait écrit deux livres, aujourd'hui perdus, sur la structure du corps

humain. Galien nous le dépeint comme un homme envieux et querelleur. Il eut même à soutenir contre lui une discussion, à raison de laquelle il écrivit ses trois livres *De anatomiâ Erasistrati,* qui ne sont point non plus parvenus jusqu'à nous, au grand regret de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la science. (o.)

MARTIN (Bernardin), fils de l'apothicaire de la reine Marie de Médicis, naquit à Paris le 8 janvier 1629; à l'âge de quarante ans, il entra au service du prince de Condé, en qualité de chimiste. Outre la relation des voyages qu'il avait faits en Espagne, en Portugal, en Allemagne et dans les Pays-Bas, il a publié :

Dissertation sur les dents. Paris, 1679, in-12.
Traité sur l'usage du lait. Paris, 1684, in-12. - *Ibid.* 1706, in-12.

Martin (*Jean*), de Paris, fut professeur aux écoles de médecine de cette ville, et mourut en 1609, laissant des commentaires manuscrits sur Hippocrate, que René Moreau a fait paraître sous ces titres :

Prælectiones in librum Hippocratis Coi de morbis internis. Paris, 1637, in-4°.
Prælectiones in librum Hippocratis Coi de äere, aquis et locis. Paris, 1646, in-4°. (z.)

MARTINEZ DE LEIVA (Michel) exerçait la profession de chirurgien vers la fin du seizième siècle. Il s'adonna surtout à la branche de la chirurgie consacrée aux maladies des dents; sa pratique offrait cela de particulier qu'il ne se servait jamais d'aucun instrument autre que ses doigts pour faire l'évulsion des dents, même des molaires. Mais ce qui lui gagna l'estime de ses concitoyens, ce fut le zèle qu'il mit à les secourir, lors de la peste qui se manifesta en 1581, et qui désola, pendant près de trois ans, l'Andalousie et surtout Séville. Il a laissé :

Remedios preservativos y curativos para en tiempo de la peste y otras curiosas experiencias. Madrid, 1597, in-8°.

Martinez de Castrillo (*François*), dont on a :

Coloquio de la dentadura y orden de aderezar los diendes. Valladolid, 1557 et 1570, in-8°. (lefèvre)

MARTINI (Frédéric-Henri-Guillaume), laborieux médecin et naturaliste, naquit le 31 août 1729 à Ohrdruf, dans le duché de Gotha. Il fut envoyé à Iéna pour y étudier la théologie, mais la faiblesse de sa constitution lui fit prendre le parti d'embrasser la carrière de la médecine, à laquelle il se livra tant dans cette Université célèbre qu'à Berlin et à Francfort-sur-l'Oder. Ayant été admis, en 1757, aux honneurs du doctorat, il alla exercer son art à Artern, près de Mansfeld, où, pendant quatre années, il consacra tous les momens de loisir que lui laissait une pratique étendue, à l'étude de la nature,

vers laquelle son penchant l'entraînait. Mais comme cette petite ville ne lui offrait plus les ressources littéraires dont chaque jour il sentait de plus en plus le besoin, il prit le parti de venir s'établir à Berlin. Les succès obtenus par les sociétés d'histoire naturelle de Dantzick, de Dronthein et de Cuneo, lui suggérèrent l'idée d'en établir une aussi dans cette ville. Telle fut l'origine de la Société des amis scrutateurs de la nature, instituée en 1773, et dont il fut aussitôt nommé secrétaire perpétuel, place dans laquelle il déploya une activité peu commune. L'ardeur qu'il mettait au travail lui devint funeste, et le fit descendre au tombeau le 17 juin 1778. La minéralogie et la conchyliologie furent les branches qu'il cultiva plus particulièrement. On est surpris du nombre prodigieux d'ouvrages qu'il fit paraître dans le cours de quatorze années seulement, mais tous portent le cachet de la précipitation, et sont surtout déparés par une prolixité qui en rend la lecture désagréable et fatigante.

Dissertatio chymico-medica de chenopodio ambrosioïde, Francfort-sur-l'Oder, 1757, in-4°.

Etwas fuer meine Freunde und Freundinnen in vermischten Schriften. Nuremberg, 1766, in-8°.

Freundschaftliche Briefe, von unterschiedenen Verfassern zur Vergnuegung des Herzens. Nuremberg, 1767, in-8°.

Abhandlung von der Unvollkommenheit der meisten teutschen praktischen Handbuecher. Nuremberg, 1767, in-8°.

Neues systematisches Conchyliencabinet. Nuremberg, 1768-1788, 10 vol. in-4°.

Magnifique ouvrage, orné d'un grand nombre de planches coloriées et de vignettes. Martini n'a donné que les trois premiers volumes; les autres sont de Jean-Jérôme Chemnitz, de Copenhague, qui en a publié un onzième en 1796. La table générale est de Jean-Samuel Schroeter.

Jugendliche Unterredungen zum Unterricht lehrbegierigen Kinder. Berlin, 1770-1775, 2 vol. in 8°.

Entwurf zu einer gemeinnuetzigen Journalgesellschaft und Verzeichniss der Bibliothek, welche den Mitgliedern diesen Gesellschaft zur Nutzüng angeboten werden. Berlin, 1771, in-4°. - *Ibid.* 1775, in-8°.

Verzeichniss einer auserlesenen Sammlung von Naturalien und Kunstsachen, nebst einer Tabelle und Erklaerung des Martinischen Konchyliensystems. Berlin, 1773, in-8°.

Allgemeine Geschichte der Natur, in alphabetischer Ordnung. Berlin, tome I, 1774; II, 1775; III, 1777; IV, 1778; V, 1785, VI, 1786; VII, 1787; VIII, 1789; IX, 1790; X, 1791; XI, 1793, in-8°.

Ce dictionaire s'arrête au mot *coquille*. Les 5e et 6e volumes ont été donnés par Otto, et les autres par Kruenitz. On y trouve, outre plusieurs portraits, 20, 50, 46, 43, 33, 40, 47, 66, 66, 71, et 74 planches gravées sur cuivre. Martini l'avait conçu sur un plan trop vaste, ce qui le rendait presqu'inexécutable. Après sa mort, on le réduisit; mais l'influence de la révolution française sur le commerce de la librairie ne permit pas de l'achever.

Der Fruehling im Thal. Magdebourg, 1796, in-8°.

Martini a traduit en allemand le Traité des coquilles de Geoffroy (Nuremberg, 1767, in-8°.), l'Histoire naturelle générale (Berlin, 1771-1774,

7 vol. in-8°.), celle des quadrupèdes (Berlin, 1772-1777, 5 vol. in-8°.), et celle des oiseaux (Berlin, 1772-1777, 6 vol. in-8°.) de Buffon, et le Voyage d'Adanson au Sénégal (Brandebourg 1774, in-8°.). Il a coopéré aux ouvrages suivans, ou présidé à leur publication :

Berlinisches Magazin, oder gesammelte Schriften und Nachrichten fuer die Liebhaber der Arzneywissenschaft, Naturgeschichte und der angenehmen Wissenschaften ueberhaupt. Berlin, 1765-1769, 4 vol. in-8°.

Berlinische Sammlungen zur Befoerderung der Arzneywissenschaft, der Naturgeschichte, der Haushaltungskunst, Cameralwissenschaft, und der dahin einschlagenden Litteratur. Berlin, 1769-1779, 10 vol. in-8°.

Mannigfaltigkeiten. Berlin, 1770-1773, 4 vol. in-8°.

Journal hebdomadaire, continué sous ce titre :

Neue Mannigfaltigkeiten. Berlin, 1778-1780, 4 vol. in-8°.

Puis sous celui-ci :

Allerneueste Mannigfaltigkeiten. Berlin, 1781-1784, 4 vol. in-8°.

Beschaeftigungen der Gesellschaft naturforschender Freunde. Berlin, 1775-1779, 4 vol. in-8°.

Il avait préparé une édition allemande de l'Histoire des araignées de Lister, que J.-A.-E. Goeze publia après sa mort (Quedlinbourg et Blankenbourg, 1778, in-8°.). (A.-J.-L. J.)

MARTINI (Jean-Bernard), né à Wunstorf en 1721, mort le 30 mai 1800 à Bronswick, était doyen du Collége des médecins de cette ville, et conseiller du duc. Il a publié le *Dispensatorium Bronsvicense* (Bronswick, 1777, in-4°.), inséré divers Mémoires dans la Gazette littéraire de Bronswick, et donné en outre :

Dissertatio de tussi. Gœttingue, 1747, in-4°.

Dissertatio epistolaris de oleo Wittnebiano, vulgo dicto Kajoeput, revocato in terras Brunsvicenses, saluberrimis effectibus pleno. Bronswick, 1751, in-4°.

Martini (*Grégoire*), de Francfort-sur-l'Oder, a laissé :

Commentatiuncula in libri qui inscribuntur de chymicorum cum Aristotelicis et Galenicis consensu ac dissensu cap. XI. Francfort-sur-l'Oder, 1621, in-8°.

Martini (*Henri*), mort le 10 février 1675, était de Dantzick, et exerçait la médecine à Brieg, en Silésie. On a de lui :

Anatomia urinæ galeno-spagyrica, et ars pronuntiandi de urinis. Francfort, 1650, in-12. - *Ibid.* 1658, in-12. - *Ibid.* 1659, in-12. - *Ibid.* 1667, in-12.

Anteambulo medicus, s. universitas artis hebdomadali representanta. Brieg, 1681, in-12.

Martini (*Mathieu*), médecin à Eisleben, a écrit :

Commentatio de scorbuto. Iéna, 1624, in-8°.

Affectionum hypochondriacarum historia et curatio. Halle, 1643, in-8°.

De morbis mesenterii abstrusioribus in scholis medicorum hactenus prætermissis. Eisleben, 1616, in-8°. - Halle, 1625, in-8°. - Leipzick, 1630, in-8°. (Z.)

MARTINIÈRE (Pierre-Martin de la), né à Rouen, suivant toutes les apparences, se laissa aller de bonne heure aux hasards de la mer, et fit divers voyages en Asie et en Afrique. Il se trouvait à Copenhague, lorsque la compagnie du Nord,

appréciant les avantages du commerce de la Norwège, représenta au roi Frédéric III que les bénéfices seraient encore plus considérables si l'on avançait plus loin. Le monarque, ayant prêté l'oreille à cet avis, autorisa la compagnie à équiper trois bâtimens. La Martinière s'embarqua sur l'un de ces navires, en qualité de chirurgien, mit à la voile vers la fin de février, en 1653, et revint à Copenhague, après avoir visité les côtes de la Norwège, de la Laponie et de la Russie jusqu'à la Nouvelle-Zemble, ainsi que le Groenland et l'Islande. Quelque temps après, il rentra en France, où il continua d'exercer l'art de guérir, et vécut jusque vers la fin du dix-septième siècle. Outre une mauvaise relation de son voyage, qui n'est remarquable qu'en ce que c'est la première qu'un Français ait donnée d'un voyage maritime le long des côtes septentrionales de l'Europe (Paris, 1671, in-12.—Amsterdam, 1708, in-12), on a de lui les ouvrages suivans, qui ne sont guère meilleurs :

Traité de la maladie vénérienne, de ses causes et des accidens provenant du mercure. Paris, 1664, in-16. - *Ibid.* 1684, in-16.

Ce traité ne renferme rien de neuf; il témoigne de la crédulité de l'auteur, qui paraît avoir ajouté une foi implicite aux rêveries de l'astrologie judiciaire.

Le prince des opérateurs. Rouen, 1664, in-12. - *Ibid.* 1668, in-12.

(O.)

MARTIUS (Ernest-Guillaume), né à Weissenstadt dans le pays de Bayreuth, le 10 septembre 1756, pharmacien, d'abord à Mayence, puis à Erlangue, est auteur des ouvrages suivans :

Neueste Anweisung, Pflanzen nach dem Leben abzudrucken. Wetzlar, 1784, in-8°.

Etwas ueber die Weine and ihre Verfaelschung. Ratisbonne, 1789, in-8°.

Gesammelte Nachrichten ueben den macassarischen Giftbaume. Erlangue, 1792, in-8°.

Wanderungen durch einen Theil von Franken und Thueringen. Erlangue, 1795, in-8°.

Icones plantarum, quas adjectâ Linnei nomenclaturâ ordine alphabetico digessit. Ratisbonne, 1780, in-8°.

Ein Wort zur Beherzigung an unser verehrliches Publikum. Erlangue, 1796, in-8°.

Martius (*François-Henry*) a publié :

Leichtfassliche Darstellung der Theorie des Gehirn-und Schaedelbaues, und der daraus entspringenden physionomischen und physiologischen Folgerungen des Herrn Gall in Wien. Leipzick, 1803, in-4°.

(Z.)

MARTIUS (Jérôme), médecin d'Augsbourg, mort en 1585, devait le jour à des parens obscurs et pauvres; mais il trouva des protecteurs qui voulurent bien cultiver ses talens naturels, et de la bienveillance desquels il sut tirer parti. Son goût l'ayant

porté vers la médecine, les Fugger, père et fils, favorisèrent son inclination, et lui fournirent les moyens d'aller suivre, hors de sa patrie, les leçons des plus habiles professeurs. En conséquence il se rendit à Ingolstadt, où il passa une année entière. De là il se rendit à Montpellier, et y resta deux ans. Ce laps de temps écoulé, il retourna dans sa patrie, et prit ensuite le chemiu de l'Italie. Ce fut en 1566 seulement qu'il se fixa définitivement à Augsbourg, où il ne tarda pas à être employé en qualité de premier médecin d'nn des hôpitaux de la ville. Tous les momens qu'il put dès-lors dérober à la pratique furent consacrés à la lecture et à la méditation des meilleurs ouvrages composés par les anciens et les modernes sur l'art de guérir et l'histoire naturelle. On a de lui plusieurs versions allemandes et latines, et un ouvrage de médecine populaire, en langue allemande (Augsbourg, 1751, in-8°.). (z.)

MARTYN (Jean), né à Londres en 1699, était fils d'un marchand qui voulait lui faire suivre la carrière du commerce, mais qui ne put triompher de sa passion décidée pour les études littéraires. Le jeune Martyn ne demeura pas long-temps indécis sur le choix de la science à laquelle il devait se consacrer, car dès 1718, Wilmer, Blair et Sherard développèrent en lui le goût de la botanique. Son premier essai fut une traduction anglaise, qu'il publia en 1720, de l'histoire des plantes qui croissent aux environs de Paris, par Tournefort. L'année suivante, il devint sécrétaire de la Société de botanique formée sous la présidence de Dillenius, et qui subsista jusqu'en 1726. Dans le même temps, il étudiait les insectes, et réunissait nn grand nombre d'observations sur les feuilles séminales et sur les sexes des plantes. En 1726, il donna des leçons de botanique à Londres, où Sherard l'avait recommandé à Sloane. Ce fut par la protection de ce dernier qu'à la mort de Bradley, il obtint une chaire de botanique à Cambridge, où il continua d'enseigner jusqu'à ce que le manque de jardin et sa longue absence occasionée par la pratique de la médecine à laquelle il se livrait, lui eussent rendu incommode de le faire. En 1727, il fut admis comme membre de la Société royale, et trois ans après il entra dans le Collége Emmanuel, résolu d'y prendre régulièrement des degrés en médecine; mais son mariage et le soin qu'il donnait à la pratique de l'art de guérir ne lui permirent pas de suivre ce projet. Il fit en même temps des cours de botanique et de matière médicale, tant à Cambridge qu'à Londres, en 1730 et 1731. L'Université l'élut professeur de botanique au commencement de l'année 1733. Un asthme, qui le tourmentait, beaucoup lui fit prendre, en 1761, la résolution de quitter sa chaire, dont son fils hérita, et de se retirer à Chelsea, où il mourut le 29 janvier 1768. Son zèle et son ac-

tivité lui firent prendre part à presque toutes les grandes entreprises littéraires qui eurent lieu en Angleterre, de son vivant. C'est ainsi qu'il fut un des principaux rédacteurs du journal de Grub-Street, feuille satirique remplie de sel et semée d'anecdotes curieuse sur les auteurs vivans. Ses travaux en botanique ont déterminé Houston à lui dédier un genre de plantes (*Martynia*) de la famille des bignonées. On a de lui :

Tabulæ synopticæ plantarum officinalium ad methodum Raianam dispositæ. Londres, 1726, in-fol.

Methodus plantarum circà Cantabrigiam nascentium. Londres, 1727, in-12.

Ce n'est qu'une édition nouvelle du catalogue alphabétique de Ray, mais corrigé avec soin, réduit à l'ordre du système de Ray, et augmenté des caractères génériques. L'auteur y a joint les espèces comprises dans les appendices de 1663 et 1685.

Historia plantarum rariorum. Londres, 1728-1732, in-fol. - Nuremberg, 1752, in-fol. - *Ibid*. 1797, in-fol.

C'était le plus bel ouvrage de ce genre qui eût encore paru en Angleterre. Les plantes y sont en demi-teinte, et imprimées dans leurs propres couleurs, mais les dessins ont peu de netteté, et les couleurs ne sont pas toujours très-vraies. Il n'y a pas de caractères anatomiques, et les synonymes sont peu nombreux. L'auteur décrit assez bien les végétaux, et indique leurs vertus.

The first lecture of a course of botany. Londres, 1729, in-8°.

Explication des termes techniques de la botanique, avec quatorze planches médiocres.

Martyn a inséré plusieurs morceaux dans les Transactions philosophiques, et traduit en anglais les géorgiques (Londres, 1741, in-4°.) et les bucoliques (Londres, 1749, in-4°.) de Virgile. C'est sur ces deux derniers ouvrages que repose réellement sa réputation : personne n'a plus que lui contribué à rendre le texte du chantre de Mantone intelligible sous le rapport de l'agriculture et de la botanique.

(A.-J.-L. J.)

MARX (Jacques), médecin juif, naquit à Bonn en 1743, et mourut le 24 janvier 1789, à Hanovre, où il exerçait la médecine avec beaucoup de succès et d'éclat. Les voyages qu'il fit, dans sa jeunesse, en Hollande et en Angleterre, lui procurèrent la connaissance du célèbre Fothergill, dont les conseils paraissent avoir contribué beaucoup à développer en lui les talens du praticien. Il eut d'autant plus de mérite à se distinguer, que la ville de Bonn ne lui offrait aucune ressource, et que la nation dont il faisait partie n'avait pas encore reçu cette heureuse impulsion que le génie de Mendelssohn parvint à lui donner. Les ouvrages qu'il a laissés témoignent que son but constant fut de concourir, d'une manière efficace, aux progrès de l'art de guérir. On peut cependant lui reprocher de n'avoir pas su secouer le joug des préjugés, et de s'être montré l'antagoniste de Herz, lorsque cet habile médecin s'éleva, de tout le poids de la raison et de son autorité personnelle, contre les inhumations précipitées, alors en usage parmi les Israélites.

Marx contribua puissamment à répandre l'usage du gland de chêne torréfié, et à le faire employer, comme tonique, en guise de café, dans plusieurs affections des viscères du bas-ventre et de la poitrine. On a de lui :

Dissertatio de spasmis s. motibus convulsivis optimâque iisdem medendi ratione. Halle, 1765, in-4°.

Observata quædam medica. Berlin, 1772, in-8°.

Observationum medicarum pars prima. Hanovre, 1774, in-8°. - Trad. en allemand par B. Boehm, Berlin et Hanovre, 1786, in-8°.

Marx publia lui-même, en allemand (Hanovre, 1787, in 8°.) la seconde et la troisième parties de ce recueil, dans lequel on trouve des faits intéressans.

Bestaetigte Kräft der Eicheln. Hanovre, 1776, in-8°.

Anweisung, wie man Blatternpatienten auf eine einfache und wenige kostbare Art behandeln solle. Hanovre, 1784, in-8°.

Abhandlung von der Schwind-Lungensucht und den Mitteln wider dieselbe. Hanovre, 1784, in-8°.

Geschichte der Eicheln, nebst Erfahrung ueber den diaetetischen und medicinischen Gebrauch derselben. Dessau, 1784, in-8°. - Leipzick, 1788, in-8°.

Ueber die Beerdigung der Todten. Hanovre, 1787, in-8°. (J.)

MASCAGNI (Paul) naquit en 1752 dans un hameau du Haut-Siennois placé au milieu des bois et nommé le Castellet. Sa famille jouissait de temps immémorial, dans ces lieux agrestes, d'une propriété assez étendue, qu'il cultiva et améliora pendant de longues années, avec son frère, sous les yeux de leur vieille mère, restée veuve de bonne heure.

Après de premières études, qui furent bornées ou mal dirigées, Mascagni cultiva avec succès l'anatomie, l'histoire naturelle et la chimie; enfin il se livra en même temps à l'étude des institutions de médecine, et eut pour maîtres Pierre Tabarani, Joseph Baldassari et Octavien Neruci, professeurs en l'Université de Sienne.

Le premier a attaché son nom à l'histoire de l'anatomie et de la chirurgie par des recherches et des observations exactes et curieuses dont Haller a évalué le mérite (*Bibliotheca chirurgica, tomo II, pagina 149 et sequenti*). Le second s'est rendu recommandable par des analyses et la description de plusieurs objets intéressans, et un mémoire sur l'incombustibilité de l'amiante. Le troisième, qui n'a laissé aucun témoignage écrit de son savoir, était un homme d'une grande urbanité, qui attirait à ses leçons, par le charme de son élocution, les esprits les plus cultivés. Ceux qui étaient en état de le juger le considérèrent comme un professeur plus brillant que solide, et un praticien plus recherché du public qu'il ne fut habile.

Tabarani était, des trois professeurs dont nous venons de parler, celui dont le caractère et les talens avaient le plus d'analogie avec ceux de Mascagni; aussi accueillit-il celui-ci

d'une manière toute paternelle. Avant qu'un âge avancé et l'affaiblissement qui précéda la perte de la vue eussent déterminé Tabarani à solliciter sa retraite, il fit entrevoir à Mascagni l'espérance et lui facilita les moyens de lui succéder dans sa chaire d'anatomie, ce qui eut effectivement lieu en 1774. Le nouveau professeur, qui n'avait alors que vingt-deux ans, s'élança avec toute l'ardeur de la jeunesse dans la carrière des recherches.

Mascagni, dans ses leçons, occupa ses auditeurs de l'ostéogénie; il leur communiqua ses observations microscopiques, et plaça sous leurs yeux ses belles injections, qui lui firent émettre des idées nouvelles sur la nature intime des divers tissus. Il se livrait en même temps à l'étude des vaisseaux absorbans, sur lesquels se fixait alors, presqu'exclusivement, l'attention des anatomistes de l'Angleterre, de l'Allemagne et de l'Italie.

Avant de faire connaître en Europe ses travaux, déjà avancés, sur les vaisseaux lymphatiques, Mascagni publia un ouvrage intéressant sur les *lagoni*, etc. Ce fruit de ses délassemens avait principalement rapport à l'histoire naturelle et à la chimie, sciences qui commençaient à être étroitement liées, et qui sont devenues depuis indivisibles.

On a mal traduit en français par *lacs* le mot italien *lagoni*. Celui-ci doit être rendu par *lagons* ou *lagunes*. Cela signifie, au reste, un lac ou golfe fort peu étendu et peu profond, environné d'un terrain sablonneux. Il est ici spécialement question de sources d'eaux thermales qui se trouvent dans les terrains anciennement volcanisés de la Toscane, et principalement dans les environs de Pise, de Volterra et dans les Marennes du Haut-Siennois. Ces sources qui se font jour et quelquefois jaillissent de terre à travers les cendres, les scories et les tufs volcaniques, forment des mares ou amas d'eau d'où se dégagent, en grande quantité, des vapeurs d'hydrogène sulfuré portées souvent fort au loin par les vents dominans. Il est même dangereux de s'approcher de ces lagons. Le sol graveleux et sans consistance qui les environne, continuellement humecté par le jeu souterrain des eaux, forme des fondrières où l'on a vu souvent s'enfoncer des bestiaux, surtout des moutons, et même quelques hommes imprudens, ou égarés dans l'obscurité de la nuit.

En 1777, Hoefer, directeur des pharmacies du grand-duc de Toscane, avait composé, de toutes pièces, du borax artificiel, en combinant l'acide boracique des lagons du Siennois avec la soude. Il détruisit l'opinion long-temps accréditée que l'acide boracique était formé par les acides que l'on employait pour l'extraire. Hoefer établit aussi que la soude boratée ne se trouve que dans les lacs et les marécages des terrains d'alluvion, et qu'elle est associée à la soude muriatée. Ce que nous venons de rapporter et beaucoup d'autres faits curieux furent exposés dans un opuscule publié sous ce titre: *Memoria sopra il sale*

sedativo naturale della Toscana, e del borace che con quello si compone, scoperto da Uberto-Francesco Hoefer. Florence, 1778, in-12. Il en a paru, en 1779, une traduction française, même ville et même format.

Les lagons dont nous parlons plus spécialement ici, situés près des propriétés de Mascagni, étaient, en quelque sorte, comme un laboratoire placé sous sa main. Il y faisait des observations journalières, dont le recueil, accompagné de vues commerciales très-étendues, forme le travail que nous avons annoncé.

L'anatomie était cependant la principale occupation de Mascagni. Ses devoirs le rappelaient sans cesse à cette étude.

L'Académie royale des sciences de Paris avait proposé, trois fois de suite, pour sujet de prix la question ou mieux l'exposition de l'ensemble des vaisseaux absorbans et de leurs fonctions. Depuis que ce concours prolongé était ouvert, Mascagni avait adressé à l'Académie, à des époques très-rapprochées, deux mémoires, quelques planches gravées et de nombreux dessins d'une grande perfection. Cela ne parut point suffisant pour valoir au professeur de Sienne des encouragemens. L'anatomie n'était pas la science qui avait alors le plus de faveur. Vicq-d'Azyr était le seul de nos académiciens qui en embrassât le vaste ensemble avec l'œil du génie. Quelques hommes, estimables d'ailleurs, placés à ses côtés, et auxquels on doit d'utiles travaux, professaient cette étrange doctrine, que l'anatomie, au moins celle de l'homme, était terminée par les excellentes descriptions des organes que nous possédions, et que le reste, ou ce qui regardait leur structure intime ou leurs fonctions, était un travail trop difficile ou superflu. On ne sentait point assez dans les Académies l'importance de l'anatomie pathologique; on la reléguait dans les écoles pratiques de l'art de guérir, et en cela seul on avait raison. C'est là, en effet, qu'elle doit être étudiée, et qu'elle s'est perfectionnée de nos jours avec une rapidité toujours croissante. Enfin, ayant appris officiellement par Condorcet, secrétaire perpétuel, que l'Académie ajournait le prix jusqu'à 1789, Mascagni voulut constater la date et l'étendue de ses travaux qui remontaient à 1777, et il publia, en 1784, un prodrome ou prospectus, accompagné des quatre premières planches du grand ouvrage qui sera toujours le plus beau titre de sa gloire.

Ce prodrome parut en français, et la vérité oblige d'avouer qu'il était mal écrit. Ce ne fut point de la France que partirent cette observation et ce reproche: on n'y vit que le mérite de l'ouvrage annoncé. Gallini et Aglietti, auteurs d'un journal de médecine imprimé à Venise, se livrèrent à une critique amère du prodrome, fondée, presque tout entière, sur l'incorrection du style. Mascagni répondit en italien, par un pamphlet assez virulent

dans lequel on ne retrouva point non plus l'élégante pureté de langage et l'ingénieuse malignité qui ont toujours distingué la polémique des écrivains toscans. Quand la réputation de Mascagni fut établie, il riait souvent de la véhémence avec laquelle il avait défendu son prodrome, et il prétendait pourtant avoir mis plus de modération dans cette dispute que n'avaient fait, en pareilles circonstances, un grand nombre d'anatomistes du premier ordre, dont il citait les noms et les violentes controverses. S'il eût été moins modeste, il eût pu rappeler ces paroles de Guillaume Hunter : qu'il n'y avait point de grand anatomiste qui n'eût été engagé dans quelque grande querelle.

Sur ces entrefaites, Mascagni avait fait, par ordre de Pierre Léopold, de fréquens voyages à Florence, et y avait passé, à plusieurs reprises, plusieurs mois pour y déposer ses belles préparations et y faire exécuter, en cire, une partie de ses travaux sur les lymphatiques, entr'autres six statues de grandeur naturelle. Ce fut à cette occasion qu'il se lia étroitement avec le directeur du Musée royal de Florence, aux talens élevés duquel nous croyons avoir rendu justice, comme nous croyons avoir fidèlement peint son caractère (*Voyez* F. Fontana). Il serait difficile de rencontrer deux hommes qui se ressemblassent moins que Fontana et Mascagni. Ils n'avaient de commun qu'un incroyable amour du travail et une persévérance à toute épreuve dans leurs recherches. Le premier, embrassant un horizon plus vaste, a laissé des traces plus multipliées de ses estimables travaux; le second, quoique plus concentré dans ses études, a laissé des souvenirs aussi durables. Fontana ne vit long-temps, et peut-être toujours, dans Mascagni qu'un anatomiste laborieux qui devait tous ses succès à des procédés purement mécaniques. Mascagni, au contraire, admirait franchement Fontana, sans l'aimer plus qu'il n'en était aimé. Mais ils vécurent assez bien ensemble pour ne jamais donner le scandale d'aucune division, et leurs égards réciproques les honorèrent aux yeux du public et de ceux qui connaissaient leur manière de penser.

Mascagni continuait ses travaux sur le système absorbant avec une telle activité, qu'il fut en état de publier, en 1787, sa belle et magnifique histoire iconographique des vaisseaux lymphatiques du corps de l'homme.

Il est vrai de dire que Mascagni, dans presque toutes les saisons, passait sur les cadavres les jours entiers et une partie des nuits; il n'épargna non plus aucune dépense pour atteindre son but. Un sort heureux lui avait fait rencontrer dans le même homme un dessinateur et un graveur exact, patient et habile, qu'il fixa à Sienne. Cyro Sancti, de Bologne, s'est fait, en exécutant les planches anatomiques de Mascagni, un nom qui rivalisera avec celui des premiers maîtres dans ce genre.

La typographie de Sienne n'avait encore rien publié d'aussi beau et d'une exécution aussi difficile, sous le triple rapport des caractères, du papier et du tirage des planches.

Une plume amie s'était chargée, cette fois, d'éviter à Mascagni de nouveaux reproches, et l'histoire iconographique des vaisseaux absorbans est un des ouvrages d'anatomie des mieux écrits. La langue en est aussi pure que celle d'Albinus, et elle est plus ornée.

Une élégante annonce du libraire Cappanani, écrite en latin, apprit la terminaison de ce grand travail, et le répandit bientôt en Europe.

Mascagni avait dédié son ouvrage au grand-duc régnant. Cet hommage, rédigé en style lapidaire, et d'une beauté toute antique, rappelait les vertus publiques et les bienfaits récens de ce souverain, tels que la liberté donnée au commerce, l'administration des communes confiée à elles-mêmes, une meilleure direction imprimée à l'instruction publique, un code pénal plus équitable et plus humain. Voilà, en effet, et sans adulation, quels étaient les titres de Pierre Léopold à la reconnaissance de ses sujets et à l'admiration des autres peuples.

Le grand-duc, qui n'était pas resté jusque-là sans procurer à Mascagni quelques encouragemens, le traita avec une munificence vraiment royale. Il lui donna d'abord une gratification très-honorable, et lui assigna un traitement double de celui dont il jouissait comme professeur.

Mascagni se trouva tout à coup entouré de la considération attachée en Italie, plus que partout ailleurs, à la possession d'un beau talent, et il en recueillit des témoignages multipliés dans un voyage qu'il fit, en 1788, à Rome et à Naples. Saliceti, premier médecin de Pie VI, qui fit à Mascagni les honneurs de Rome, lui offrit de le présenter à S. S. Le professeur de Sienne eut la délicatesse de ne point accepter cette distinction flatteuse. Comme il partageait ouvertement les opinions de Pierre Léopold sur les réformes religieuses, il ne voulut point porter aux pieds du pontife un hommage hypocrite.

Mascagni publia, en 1789, et pour la répandre davantage, vu le prix élevé de l'édition in-fol., une édition in-8°. de son histoire iconographique des vaisseaux absorbans.

Pierre Léopold succéda bientôt à son frère Joseph II. L'histoire politique a fait connaître les changemens qui s'opérèrent dans ses principes quand il fut monté sur le trône impérial, et elle a aussi indiqué quelle fut l'influence de cette conversion sur le gouvernement de la Toscane.

Lorsque les armées françaises triomphèrent en Italie, nous ne dissimulerons point que Mascagni ne put contenir l'explosion de ses opinions toutes patriotiques, quelle que soit la défaveur attachée aujourd'hui à ce nom. Tout a prouvé qu'il n'entrait

aucune combinaison ambitieuse dans l'attachement de Mascagni au nouvel ordre de choses. Il ne déserta point, en effet, la carrière des sciences pour courir inconsidérément les chances aventureuses d'une autre célébrité; il ne s'exposa point à descendre des premières illustrations littéraires aux rangs secondaires ou plus inférieurs de l'ordre politique; Mascagni resta professeur. Ce n'est pas qu'il fût étranger aux affaires, il en avait l'esprit, et en avait appris les détails et contracté l'habitude en présidant une de ces communautés civiques instituées par Pierre Léopold, lorsqu'il faisait cause avec les peuples.

Quand la valeur française fut trahie en Italie, Mascagni n'échappa que par prodige au bûcher qui dévora deux autres victimes des détestables fureurs d'une populace égarée; ces scènes d'horreur se passèrent au milieu d'une cité sur les portes de laquelle l'hospitalité la plus affectueuse avait, deux siècles avant, gravé ces mots : *Cor magis tibi Sena pandit.*

Dans les vicissitudes connues du gouvernement de la Toscane, Mascagni a toujours été depuis protégé par l'autorité et respecté par l'opinion publique. D'ailleurs, il était porté sur cette liste imposante et si heureusement limitée des huit associés étrangers de l'Institut de France. Il avait aussi reçu de l'Académie des sciences un prix de 1,200 francs en 1791.

De même que Haller, Mascagni ne pratiqua la médecine qu'avec une réserve qui tenait de la répugnance. Le premier se borna rigoureusement à pratiquer, pendant un an ou dix-huit mois, dans l'un des hôpitaux de Berne sa patrie. L'autre ne vit jamais d'autres malades que des paysans privés de secours; lorsqu'on le consultait parfois, dans les villes, il renvoyait à ceux qui avaient fait, de l'exercice de l'art de guérir, l'occupation de leur vie, et il déclarait sans détour les motifs qui l'en avaient éloigné : *E un mestiere troppo pericoloso.*

En 1800, Mascagni passa de l'Université de Sienne dans celle de Pise, et un an après il fut appelé à Florence pour enseigner, dans le grand hôpital de Santa-Maria-Nuova, l'anatomie, la physiologie et la chimie. Quelque vaste que soit cette dernière science, qui marche à pas de géans depuis un demi-siècle, Mascagni qui s'était toujours tenu au courant de ce qui se passait en Europe, répéta les expériences principales avec succès, et ne fut point au-dessous de sa réputation dans un autre genre. Les dignitaires qui présidaient à l'instruction dans le royaume d'Italie firent d'inutiles efforts pour attirer Mascagni à Bologne. Le gouvernement toscan, qui lui en sut gré, lui confia une inspection étendue sur l'admission à l'exercice de la médecine, sur la police médicale et les objets de salubrité publique.

Le nom de Mascagni sera aussi long-temps cher aux Toscans pour ses travaux sur l'agriculture et particulièrement l'introduction et la culture d'une grande variété de pommes de terre.

Mascagni, au sortir de son amphithéâtre et de son laboratoire, n'était bien qu'aux champs. La simplicité de ses mœurs, et sa constitution athlétique qui le portait à des exercices proportionnés à ses forces, lui rendaient ce séjour indispensable. Que l'on ne croie pas pour cela qu'il fût insociable ou insensible à ces arts qui font une si grande partie de la gloire de son pays. Il les aimait et en parlait bien; mais il les redoutait comme des sirènes, et répétait souvent, en les fuyant, qu'ils n'étaient faits que pour les personnes oiseuses : *Questo e bono solamente per le persone oziose.* S'il eût succombé à ce genre de tentations, nous n'aurions pas ses ouvrages.

Mascagni mourut en 1815; il a laissé :

Dei Lagoni del Senese e del Volterano. Sienne, 1779, in-8°.

Prodrome d'un ouvrage sur le système des vaisseaux lymphatiques, contenant 24 planches in-folio. Sienne, 1784, in-4°., avec 4 planches également in-folio.

Lettera di Aletofilo al Giornalista medico di Venezia. Misopoli (Sienne), 1785, in-12.

Vasorum lymphaticorum corporis humani historia et iconographia. Sienne, 1787, in-fol., avec 41 planches, même format, dont 14, simplement au trait, sont devenues indispensables pour l'explication d'autant de dessins achevés embrassant de nombreux objets de détail.

Cet ouvrage est divisé en deux parties. La première expose l'histoire des vaisseaux lymphatiques, et la seconde met sous les yeux des lecteurs les organes eux-mêmes, gravés dans une suite de planches, ainsi que leur explication.

L'auteur, après des notions purement historiques, renfermées sous le titre de prolégomènes, examine, dans une première section de la première partie, et rejette l'opinion de plusieurs fameux anatomistes sur l'existence d'un système lymphatique artériel et veineux.

Dans la seconde section, il traite de la terminaison des artères et du commencement des veines.

La troisième est relative à l'origine des lymphatiques.

La quatrième aux lymphatiques en général.

La cinquième traite des glandes conglobées ou lymphatiques.

La sixième de la manière de découvrir et d'injecter les vaisseaux lymphatiques.

La septième section, qui est la plus étendue de toutes, et qui renferme la description générale des lymphatiques provenans de toutes les parties du corps, est divisée en deux chapitres, dont le premier est subdivisé en neuf articles et le second en six.

Le premier chapitre de cette septième section est consacré aux lymphatiques qui se portent au canal thoracique, dans les cavités abdominale et thoracique.

L'article premier traite des lymphatiques superficiels qui se rendent aux glandes inguinales; le second des lymphatiques profonds des membres inférieurs; le troisième des lymphatiques qui, des glandes inguinales, vont au canal thoracique; l'article quatrième traite des lymphatiques des parois du bas-ventre, qui s'associent à ceux qui appartiennent à cette cavité; le cinquième fait connaître les lymphatiques de la vessie, des vésicules séminales, de la prostate, du vagin, des testicules, de l'utérus, des reins et des capsules atrabilaires; le sixième indique les lymphatiques du foie; le septième ceux de l'estomac, de la rate et du pancréas; le huitième traite des lymphatiques des intestins et du canal

thoracique, et le neuvième, enfin, des lymphatiques qui se portent au conduit thoracique dans la cavité de la poitrine.

Le chapitre second est destiné à faire connaître les lymphatiques qui se rendent au col, ou dans le canal thoracique, ou bien dans les veines du côté droit ou gauche.

Six articles, comme nous l'avons déjà annoncé, forment les subdivisions de ce second chapitre. Le premier article traite des lymphatiques des poumons; le second des mammaires internes, de ceux du diaphragme, du médiastin, du péricarde, du thymus et du cœur; le troisième des superficiels qui se rendent aux glandes axillaires; le quatrième des profonds des membres supérieurs, de ceux du dos, de la poitrine, et de leur cours depuis les glandes axillaires jusqu'à leurs terminaisons dans les veines; le cinquième article traite des lymphatiques superficiels de la tête et du cou, et le sixième, enfin, des lymphatiques profonds des mêmes parties.

La seconde portion de l'ouvrage, dont nous rendons compte, consiste dans les planches et leur explication. Elle présente, comme il est dit ci-dessus, quarante-une planches dont quatorze au trait pour l'usage indiqué.

La première fait connaître les rudimens du système lymphatique et la marche des vaisseaux vers les glandes.

La seconde planche, outre le tube propre aux injections, expose la structure des valvules des lymphatiques, ainsi que la composition des glandes. Ces objets, ainsi que ceux contenus dans la première planche, ont été dessinés vus en partie à l'œil nu ou agrandis par le microscope.

La troisième planche est relative à l'organisation propre aux vaisseaux sanguins les plus déliés, démontrée par des injections.

La quatrième et la cinquième représentent les lymphatiques superficiels des membres inférieurs.

La sixième planche a un double but, le premier de représenter les lymphatiques superficiels du pied, de la cuisse et de la région coxale vus postérieurement, l'autre de faire voir les tibiaux antérieurs profonds et l'origine des tibiaux postérieurs sous la plante des pieds.

La septième montre les superficiels de la fesse gauche.

La huitième, les tégumens communs enlevés, fait voir la partie antérieure de l'abdomen, la supérieure et antérieure coxale gauche, le pénis, le scrotum, et enfin les glandes inguinales, ce qui montre comment les lymphatiques indiqués ci-dessus viennent s'y rendre.

La neuvième indique les lymphatiques profonds de la plante du pied et de la cuisse, et leur concours dans les glandes poplitées.

La dixième présente les lymphatiques profonds des membres inférieurs depuis le poplité jusqu'aux glandes inguinales profondes.

La onzième, qui est une continuation des objets ci-dessus énoncés, démontre leurs rapports avec les glandes poplitées et leur trajet ultérieur.

La douzième est relative au plexus ilio-lombaire, et aux lymphatiques de la vessie, des vésicules séminales et du rectum.

La treizième aux lymphatiques qui, des glandes inguinales, se portent au canal thoracique, ainsi qu'à ceux qui proviennent du pénis, des testicules et des reins.

La quatorzième à ceux de l'utérus, de la rate, et des capsules atrabilaires.

La quinzième montre les lymphatiques superficiels des intestins grêles, et la seizième ceux des gros intestins, de l'utérus, de la rate, de l'estomac et des reins, et leur réunion, dans les glandes lombaires, à ceux des intestins grêles et à ceux qui proviennent des glandes inguinales.

Les autres planches sont consacrées aux objets suivans : la dix-septième aux lymphatiques superficiels de la partie convexe du foie; la dix-hui-

tième aux superficiels de l'estomac et de la face concave du foie, ainsi que des profonds de ce viscère; la dix-neuvième au conduit thoracique, aux lymphatiques intercostaux et à l'embouchure de l'ensemble du système dans les veines des deux côtés.

Passant au principal organe de la respiration, les planches vingtième et vingt-unième démontrent les lymphatiques superficiels et profonds des poumons.

La planche vingt-deuxième expose les superficiels des membres supérieurs; la vingt-troisième les superficiels du dos, des lombes et du cou; la vingt-quatrième les superficiels du thorax et leur réunion avec les superficiels des membres supérieurs dans les glandes axillaires, et les lymphatiques du même ordre de la tête et du cou.

Les trois planches qui terminent cette seconde partie, traitent des objets suivans; la vingt-cinquième des profonds des membres supérieurs, de la poitrine, de la tête et du cou, et de leur terminaison; la vingt-sixième des lymphatiques du diaphragme, du cœur, du médiastin, des mamelles, de la tête et de leur continuation avec ceux qui viennent du foie, le long du ligament suspensoire; la vingt-septième, enfin, des lymphatiques du cerveau, des méninges, de la langue, du muscle temporal, de la glande thyroïde et de la terminaison de tout le système dans les veines jugulaires et sous-clavières gauche et droite.

Après cette description vient, sous le titre de Conclusion, un résumé de tout l'ouvrage.

L'auteur termine par un catalogue des préparations déposées dans le Musée royal de Florence en 1784.

Anatomia per uso degli studiosi di scultura e pittura, opera postuma. Florence, 1816, in-fol. avec 15 planches.

Cet ouvrage a été publié, après la mort de l'auteur, par les soins de Bernard et d'Aurèle Mascagni, ses héritiers. L'idée d'entreprendre et de terminer ce travail fort étendu lui fut suggérée par les fonctions de démonstrateur qu'il remplit pendant plusieurs années près l'Ecole des beaux arts de Florence. Il était question d'établir, d'après des mesures comparatives et exactes, les plus justes proportions du corps de l'homme bien conformé, et d'assigner, aux diverses passions qui nous agitent, les caractères qu'elles gravent sur la physionomie. L'application de l'anatomie à plusieurs arts du dessin ou d'imitation, a été bien sentie dès le quinzième siècle, témoins les travaux de Léonard de Vinci (*Trattato della Pittura*) et ceux de Léon-Baptiste Alberti (*La Statua*). Mais les ouvrages les plus répandus en Italie sur cet objet, tels que ceux de Beretini, plus connu sous le nom de Pierre de Cortone, publiés d'abord vers le milieu du seizième siècle, et réimprimés à Rome, en 1787, par les soins du docteur Petraglia, et ceux de Bernard Genga, expliqués par Lancisi (*Voyez* ce nom), avaient vieilli, et de même que des travaux plus récens, ils étaient trop incomplets pour pouvoir servir de guide aux artistes. L'ouvrage posthume de Mascagni fut dédié à Ferdinand III, grand-duc de Toscane et second fils de Pierre Léopold. Il est divisé en deux parties, dont la première traite de l'ostéologie et l'autre de la myologie.

La première partie n'offre qu'un chapitre où il est question du squelette en général. La seconde partie, subdivisée en cinq chapitres, s'occupe successivement des régions supérieure, antérieure et latérale de la tête; des régions antérieure et postérieure de l'abdomen; des régions postérieure et inférieure du tronc; des muscles de l'extrémité supérieure, ou de ceux du bras, de l'avant-bras et de la main; enfin, des muscles de l'extrémité inférieure, c'est-à-dire de la cuisse, de la jambe et des faces dorsale et plantaire du pied.

Les planches, au nombre de quinze, représentent les objets suivans: la première et seconde, le squelette humain, vu antérieurement et pos-

térieurement; la troisième, quatrième et cinquième, l'écorché sous les mêmes points de vue et latéralement; la sixième, deux tiers de la tête, avec la partie antérieure du thorax; la septième, la partie postérieure du thorax; la huitième, les deux tiers postérieurs de la tête; la neuvième, le thorax et le bras droit ployé; la dixième, le bras, l'avant-bras et la main, antérieurement et postérieurement, en état de contraction; la onzième, portion de la tête et partie latérale gauche du tronc; la douzième, la cuisse et la jambe, parties postérieures et internes revêtues de l'expansion aponévrotique du *fascia lata*; la treizième, les deux tiers du côté droit du squelette; la quatorzième, la partie latérale externe du dos de la main; la quinzième, enfin, représente la plante du pied agrandi, et le quart inférieur de la jambe. Ces planches sont correctement et élégamment dessinées et gravées par Antoine Serantoni, à l'exception des deux premières, gravées par Augustin Costa.

Prodromo della grande anatomia, seconda opera postuma di Paolo Mascagni, posta in ordine, e poblicata a spese di una Società innominata, da Francisco Antommarchi. Florence, 1819, petit in-fol.

Ce prodrome, trouvé autographe parmi les papiers de Mascagni, est divisé en neuf chapitres qui traitent des objets suivans: 1°. des vaisseaux lymphatiques; 2°. des vaisseaux sanguins, artériels et veineux; 3°. des nerfs; 4°. des muscles; 5°. des ligamens et des cartilages; 6°. des os; 7°. des poumons; 8°. du foie; 9°. des voies alimentaires.

On doit essentiellement considérer comme faisant suite à cet ouvrage et indivisibles, quoique tirées dans un grand format, les tables intitulées:

Tavole figurate di alcune parti organiche del corpo umano degli animali e dei vegetabili, esposte nel prodromo della grande anatomia di Paolo Mascagni. Florence, 1819, in-fol.

Ces planches, aussi bien dessinées que gravées par M. Antoine Serantoni, sont au nombre de vingt, et représentent ce qui suit: première, le quart inférieur et extérieur de l'avant-bras et du dos de la main, les branches des vaisseaux sanguins et lymphatiques, et les nerfs sous cutanés qui se rendent aux tégumens communs qui les recouvrent, ainsi qu'aux parties voisines. On y a joint des figures qui font voir des masses adipenses, des pustules de petite-vérole, la structure des ongles, des cheveux, etc.; deuxième, le tiers inférieur et interne de l'avant-bras, et la paume de la main avec les vaisseaux sanguins respectifs et les nerfs superficiels ou sous-cutanés majeurs; de plus, quelques observations microscopiques sur différentes parties organiques animales; troisième, configuration et structure spéciale de diverses parties organiques animales, vues au microscope de Dollon, fourni de toutes ses lentilles; quatrième, résultat d'une série d'observations microscopiques sur la structure de la peau, celle du système pileux, le développement des plumes; celui des dents dans le fœtus de l'espèce bovine; la cinquième planche traite encore du système dermoïde et d'autres membranes organiques, des animaux et des végétaux, et de quelques autres objets; la sixième, des études microscopiques sur l'organisation et la structure primitive de quelques-uns des viscères de l'homme, et comparativement de quelques autres animaux; septième, parties génitales extérieures de l'homme et de la femme, et des mamelons de l'utérus dans l'espèce bovine fécondée; huitième, l'organisation spéciale des tendons, des bourses muqueuses, etc.; neuvième, conformation externe et interne des différentes espèces d'os qui entrent dans la composition du squelette humain, les uns recouverts et les autres privés de leur périoste externe et interne; dixième, organisation primitive, et toujours observée au microscope, de quelques-uns des cartilages qui encroûtent les surfaces articulaires de certains os; des filamens osseux qui les composent, d'après des observations spéciales faites sur des sujets goutteux ou attaqués de

syphilis; onzième, suite de figures relatives au développement des dents et à leur organisation; douzième, organisation primitive de la fibre musculaire; de la manière dont les vaisseaux sanguins, artériels et veineux, ainsi que les lymphatiques, se portent aux muscles, s'y distribuent; structure primitive des vaisseaux mentionnés ci-dessus; treizième, structure primordiale des tuniques des veines et de celles des vaisseaux lymphatiques; des gaînes membraneuses qui entourent les cordons nerveux, organisation des glandes conglobées; quatorzième, l'œil humain dans tous ses détails, et comparativement avec celui de plusieurs autres animaux; quinzième, l'ouïe de l'homme dans tous les détails de sa construction, ses vaisseaux et ses nerfs; série d'observations microscopiques sur quelques corps organiques animaux; seizième, structure primitive des nerfs, de leurs ganglions, de leurs filets primitifs et de leurs gaînes, et observations microscopiques relatives à divers objets; dix-septième, structure primordiale et organisation spéciale du cerveau, de ses méninges et observations microscopiques à l'appui; dix-huitième, résultat d'observations microscopiques sur divers objets d'organisation animale, spécialement sur certaines parties du fœtus humain, et sur les membranes de l'œuf du poussin; dix-neuvième, développement du poussin, structure et composition primitive des membranes qui l'entourent, suivies d'observations sur les végétaux et les animaux; enfin, la vingtième et dernière planche contient, vues au microscope, diverses figures relatives à la structure particulière de plusieurs parties organiques des végétaux.

Ce grand travail, attendu avec impatience, paraîtra prochainement sous une dénomination plus convenable que celle d'*Anatomia grande*. Nous en avons l'assurance positive par le prospectus publié et récemment répandu sous ce titre: *Pauli Mascagni anatomia universa, XLIV tabulis æneis, juxtà archetypum hominis adulti, accuratissime repræsentata, dehinc ab excessu auctoris, curâ et studio Eq. Andreæ Vaccà-Berlinghieri, Jacobi Barzelloti et Joannis Rosini, in Pisanâ universitate professorum absoluta atque edita. Pisis apud Nicol. Capurro, typis Firmini Didot*, 1823, in-18.

Peut-être aurait-il été convenable, avant de parler des ouvrages posthumes, de rappeler quelques écrits de Mascagni publiés, de son vivant, dans les Actes des Georgeofiles de Florence, et en particulier une description de l'utérus humain et d'animaux de différentes espèces qui a paru dans le quinzième volume des Mémoires de la Société italienne.

Un éloge de Mascagni a été publié en Italie par le docteur Thomas Farnèse, Milan, 1816, in-8°. Il a paru en 1818, même ville et même format, une suite à cet éloge par le même auteur, sous le titre de notes, etc. (*Note addizionali, etc.*). Ces notes ont pour objet de répondre à des réclamations que nous croyons oubliées, et dont il est, dans tous les cas, superflu de réveiller le souvenir.

L'impérissable éloge de Mascagni est dans ses travaux, et il subsistera surtout dans le monument que trois professeurs distingués de l'École de Pise élèvent à sa mémoire et à la gloire de l'Italie.

(R. DESGENETTES)

MASINI (NICOLAS), médecin du seizième siècle, était de Césène, dans la Romagne. Il suivit la même carrière que son père et son aïeul, et pratiqua l'art de guérir avec autant de réputation que de succès, après avoir pris le bonnet de docteur à Padoue. Le pape Clément VIII lui ayant offert la place de médecin, il la refusa d'après les conseils de sa servante, pour les avis de laquelle il avait la plus grande déférence. La

presse n'a produit qu'un seul ouvrage de sa façon, ayant pour titre :

De gelidi potiùs abusu, libri tres. Césène, 1587, in-4°. (o.)

MASSA (Nicolas), médecin célèbre du seizième siècle, était né à Venise, on ignore en quelle année; il mourut en 1569, dans cette même ville, où il pratiqua l'art de guérir et enseigna l'anatomie avec éclat, après avoir obtenu les honneurs du doctorat à l'Université de Padoue. Sur la fin de ses jours, il perdit la vue, et supporta cette cruelle privation avec beaucoup de courage et de résignation. On a voulu lui faire honneur de découvertes qui ne lui appartiennent pas, et son traité d'anatomie contient, avec quelques observations neuves, une foule d'erreurs annonçant les unes qu'il avait mal vu, les autres qu'il appliquait à l'homme les résultats de la zootomie. Ainsi, par exemple, il admettait encore l'existence du pannicule charnu sur toute la surface du corps. On lui doit une description assez complète du péritoine, comme aussi des changemens de situation que l'estomac et la vessie éprouvent dans l'état de plénitude. C'est lui qui a parlé le premier de la prostate. Il a décrit la première paire de nerfs clairement, et les muscles du bas-ventre avec plus d'exactitude que Berengario. Peut-être avait-il entrevu les lymphatiques, car il semble en parler, à la vérité d'une manière très-confuse. Son traité des maladies vénériennes a passé pendant long-temps pour être le meilleur qu'on possédât sur ces maladies, telles qu'elles se montrèrent au seizième siècle : suivant lui la maladie a son siége et son foyer dans le foie. C'est dans ses écrits qu'on commence à voir se développer le germe de cette théorie du virus vénérien qui devait prendre dans la suite tant d'extension. Du reste, il a parfaitement décrit les symptômes de la maladie, et parlé du traitement mercuriel, par les frictions ou les fumigations, sans prétendre toutefois que c'est le seul qui soit efficace, et que le mercure développe ici des vertus réellement spécifiques. Ses ouvrages portent pour titres :

Liber de morbo gallico. Venise, 1532, in-4°. - Bâle, 1536, in-4°. - Lyon, 1536, in-4°. - Venise, 1563, in-4°.

Luvigini l'a inséré dans sa précieuse collection, qui est dédiée à Massa lui-même.

Introductorius anatomiæ, seu dissectionis corporis humani. Venise, 1536, in-4°. - *Ibid.* 1559, in-4°. - *Ibid.* 1594, in-4°.

De febre pestilentiali, petechiis, morbillis, variolis et apostematibus pestilentialibus, ac eorum omnium curatione; necnon de modo quo corpora à peste præservari debeant. Venise, 1540, in-4°. - *Ibid.* 1556, in-4°.

Epistolæ medicinales. Venise, tome I, 1542; II, 1550, in-4°. - Lyon, 1557, in-fol. - Venise, 1558, in-4°.

Examen de venæsectione et sanguinis missione in febribus ex humorum putredine ortis, ac in aliis præter naturam affectibus. Venise, 1560, in-4°. – *Ibid.* 1568, in-4°. (A.-J.-L. J.)

MASSARIA (Alexandre), savant médecin du seizième siècle, était de Vicence, où il naquit vers 1510, d'une famille honnête. Après avoir étudié le latin et le grec sous l'habile grammairien Grifoli, qui lui fit faire de rapides progrès dans ces deux langues, il alla terminer ses cours de philosophie à Padoue, et s'appliqua ensuite tout entier à l'anatomie et à la médecine, sciences dans lesquelles il eut pour maîtres Fracanziani et l'illustre Fallopio. Dès qu'il eut obtenu le grade de docteur, il revint à Vicence, où il pratiqua l'art de guérir avec beaucoup de succès. Admis au nombre des membres de l'Académie olympique de cette ville, il se chargea d'y enseigner l'anatomie, et en même temps d'expliquer le livre d'Aristote sur les météores. En 1576, il déploya beaucoup de zèle et de courage pour secourir ses compatriotes durant l'épidémie horrible qui en fit périr les deux tiers. Appelé deux ans après à Venise, il y vit bientôt ses talens récompensés par l'estime générale et par les faveurs de la fortune. La réputation méritée qu'il avait acquise lui fit conférer, en 1587, la chaire que la mort de Mercuriali venait de laisser vacante à l'Université de Padoue, et qu'il remplit de manière à se montrer digne du savant médecin auquel il succédait, jusqu'en 1598, année où il succomba lui-même, le 17 octobre. Son admiration pour Galien était si grande, qu'il aimait mieux, disait-il, avoir tort avec lui que d'avoir raison avec les modernes. Ce bizarre aveu annonce combien peu les hommes savaient alors faire usage de la précieuse faculté du jugement. Mais quoiqu'on ne puisse s'empêcher de blâmer Massaria de cet attachement servile aux décisions d'un chef de secte, qui a pour résultat immédiat d'entraver la marche de la science, il fut cependant utile à l'art de guérir en contribuant à renverser le système absurde des Arabes, et à remettre en honneur la méthode expérimentale, dont la tradition était à peu près perdue depuis tant de siècles. Le règne de l'érudition devait précéder celui de l'observation, et c'était déjà beaucoup que de ramener la première aux bonnes sources; quand on renonce à des opinions absurdes pour en adopter de moins mauvaises, on n'est pas fort éloigné de secouer tout à fait le joug de l'autorité, et de comprendre enfin qu'il est de la dignité et de l'intérêt de l'homme de penser par soi-même. Nous avons de Massaria :

De peste libri duo. Venise, 1579, in-4°.
L'auteur décrit la peste qui a désolé l'Italie depuis 1575 jusqu'en 1580. Cette description est excellente, et mérite d'être consultée. Massaria

soutient qu'il y a souvent excès de force dans la peste, de sorte qu'on peut, en pratiquant la saignée, rétablir la régularité des mouvemens de la nature. Il rapporte plusieurs exemples constatant les heureux effets de cette opération, et en cite d'autres dans lesquels les bubons disparurent par résolution sans que les sujets succombassent.

De abusu medicamentorum vesicantium et theriacæ in febribus pestilentialibus. Padoue, 1591, in-4°. - Vicence, 1593, in-4°.

Massaria attaque la méthode de Sassonia dans cet opuscule, qui est celui où il a surtout montré son enthousiasme aveugle pour Galien.

Disputationes duæ, quarum prima de scopis mittendi sanguinem in febribus, altera de purgatione in morborum principio. Vicence, 1598, in-4°. - Lyon, 1622, in-4°.

C'est le meilleur ouvrage de Massaria, qui y prône fortement la saignée dans tous les cas de crudités et de trop grande tension des solides chez les personnes atteintes de maladies aiguës. Il se montre donc partisan déclaré de la méthode de Botalli.

Prælectiones de morbis mulierum, conceptûs et partûs. Leipzick, 1600, in-8°.

Practica medica seu prælectiones academicæ, continentes methodum ac rationem cognoscendi et curandi totius humani corporis morbis ad nativam Hippocratis et Galeni mentem, cum tractationibus de peste, affectibus renum et vesicæ et de pulsibus et urinis. Francfort, 1601, in-4°. - Trevise, 1606, in-fol. - Venise, 1613, in-fol. - Lyon, 1616, in-4°. - Venise, 1617, in-fol. - *Ibid.* 1622, in-fol. - Lyon, 1622, in-4°.

On trouve à la suite un recueil de consultations.

Les œuvres de Massaria ont été réunies sous le titre de:

Opera medica. Francfort, 1608, in-fol. - Lyon, 1634, in-fol. - *Ibid.* 1654, in-fol. - *Ibid.* 1669, in-fol. - *Ibid.* 1671, in-fol.

Massaria (*Dominique*), médecin de Vicence, au seizième siècle, a laissé un traité intitulé :

De ponderibus et mensuris medicinalibus libri tres. Pavie, 1516, in-fol. - Zurick, 1584, in-8°.

Massaria (*François*), médecin de Venise, est auteur d'un ouvrage estimé, qui a pour titre :

Castigationes et Annotationes in nonum Plinii librum de historiâ naturali, in quô agitur de naturâ aquatilium. Bâle, 1537, in-4°. - Paris, 1542, in-4°.

Massaria (*Jérôme*), médecin de Vicence, qui fut obligé de passer en Suisse parce qu'il avait embrassé le protestantisme, qui enseigna ensuite à Strasbourg, et mourut en 1664, a laissé, outre plusieurs ouvrages philologiques, une traduction latine, accompagnée d'une paraphrase, du traité d'Hippocrate sur la nature de l'homme (Strasbourg, 1564, in-8°.). (A.-J.-L. J.)

MASSON (François), né en 1741, à Aberdeen, en Écosse, exerça d'abord la modeste profession de jardinier; mais son zèle pour la botanique l'ayant fait distinguer par le célèbre Aiton, il fut envoyé au cap de Bonne-Espérance, en 1772, pour y recueillir des plantes et des graines. Il revint en Angleterre au bout de huit ans, après avoir parcouru les îles de la côte occidentale d'Afrique et quelques-unes des Antilles. Les nombreux végétaux qu'il rapporta contribuèrent beaucoup à enrichir le magnifique jardin de Kew. Quelque temps après il se rendit en Portugal, d'où il retourna au Cap, pour y continuer ses observations. Étant revenu en Angleterre en 1795,

il entreprit, au bout de deux ans, un voyage au Canada, et mourut à Montréal, vers la fin de décembre 1805. Thunberg lui a dédié un genre de plantes (*Massonia*) de la famille des asphodèles. On n'a de lui qu'un seul petit ouvrage, intitulé :

Stapeliæ novæ. Londres, 1796, in-fol.

Masson décrit et figure quarante et une espèces de ces plantes singulières. Sa monographie est une des plus remarquables de l'époque. Les descriptions y sont bonnes, et les planches d'une fort belle exécution ; ces dernières ont l'avantage de faire connaître les stapélies dans leur état sauvage, mérite que n'ont pas celles, infiniment supérieures d'ailleurs, que Jacquin publia dix ans plus tard. (J.)

MASSUET (Pierre), né en 1698 à Monzon-sur-Meuse, petite ville près de Sedan, fut obligé, pour se soustraire aux persécutions religieuses, de passer fort jeune en Hollande. Il fit ses études à Leyde, où il prit le grade de docteur en médecine. Dans la suite il fixa son séjour à Amsterdam, où ses instans étaient partagés entre la pratique de l'art de guérir et la rédaction ou la publication d'ouvrages utiles. L'année de sa mort ne nous est pas connue. Indépendamment d'un grand nombre d'articles dans la *Bibliothèque raisonnée*, dont il fut coopérateur depuis 1741 jusqu'en 1753, époque où ce recueil périodique cessa d'exister, on a de lui :

Dissertatio medica de generatione ex animalculo in ovo. Leyde, 1729, in-4°.

Massuet adopte la théorie de Leeuwenhoek.

Recherches intéressantes sur l'origine et la formation des vers à tuyaux qui infestent les vaisseaux et les digues des Provinces-Unies. Amsterdam, 1733, in-8°.

Histoire des rois de Pologne et des révolutions arrivées dans ce royaume depuis le commencement de la monarchie jusqu'à présent. Amsterdam, 1733, 3 vol. in-8°. - *Ibid*. 1734, 5 vol. in-8°.

Histoire de la guerre présente, contenant tout ce qui s'est passé de plus important en Italie. Amsterdam, 1735, in-8°.

Histoire de la dernière guerre, avec la vie du prince Eugène. Amsterdam, 1736, in-8°.

Suite de l'ouvrage précédent. Une seconde édition parut en 1737, 5 vol. in-8°.

Continuation de l'histoire universelle de Bossuet depuis 1721 jusqu'à la fin de 1737. Amsterdam, 1722-1738, 4 vol. in-8°.

Histoire de l'empereur Charles VI. Amsterdam, 1740, 2 vol. in-12.

Table générale des matières contenues dans l'Histoire et dans les Mémoires de l'Académie des sciences, depuis 1699 jusqu'en 1734.

Cette table précieuse a été imprimée en un volume in-4°. et en trois petits volumes in-12.

Elémens de la philosophie moderne. Amsterdam, 1752, 2 vol. in-12.

Massuet a traduit en français les Tables anatomiques du corps humain de J.-A. Kulmus (Amsterdam, 1734, 8 vol. in-8°.), le Traité sur l'amputation à lambeaux par P.-A. Verduin (Amsterdam, 1756, in-8°.), les Essais de physique de Musschenbroek (Amsterdam, 1739, 2 vol. in-4°.) et le Manuel des accouchemens de Deventer. (J.)

MATTHIÆ (Georges), né, le 20 mars 1708, à Schwesing, près d'Husum, dans le duché de Sleswig, fit ses humanités au gymnase de Hambourg, et vint ensuite étudier la médecine tant à Helmstaedt qu'à Berlin. Il pratiquait depuis un an dans sa patrie, lorsqu'en 1736 il fut chargé du soin de la bibliothèque de Gœttingue, place qui lui laissa la faculté de donner des cours publics de langues grecque et latine. L'Université lui conféra les grades de maître ès-arts et de docteur en 1741. Onze ans après, elle lui confia une chaire dont il demeura possesseur jusqu'à sa mort, arrivée le 9 mai 1773. Ses goûts le dirigèrent de préférence vers la partie historique de l'art de guérir, qui était alors singulièrement négligée, et sur laquelle il donna un ouvrage contenant une notice chronologique des auteurs et de leurs travaux qui, bien que superficielle et fort imparfaite, contribua cependant beaucoup à faire sentir l'utilité des recherches littéraires. On a de lui :

Idea professorum academiæ Georgeæ Augustæ, quæ Gœttingue est. Gœttingue, 1737, in-4°. - *Ibid.* 1738, in-4°.

Conditor academiæ minister : carmen immortalibus virtutibus illustrissimi herois togati, Gerlaci Adolphi L.-B. de Munchhausen dicatum. Gœttingue, 1738, in-4°.

De habitu medicinæ ad religionem, secundum Hippocratem. Gœttingue, 1739, in-4°.

Tractatus de philosophici medici Hippocratis, quem recensuit. Gœttingue, 1740, in-4°.

Dissertatio de praxi medicinali secundum theoriam instituendâ. Gœttingue, 1741, in-4°.

Allocutio ad medicinæ cultoris in universitate Georgiâ Augustâ, quâ suam iis offert operam et officia. Gœttingue, 1742, in-4°.

Disquisitio de cognitione veritatis in medicinâ. Gœttingue, 1743, in-4°.

Untersuchung der Frage : Ob die christliche Religion einen besondern Nutzen in der Medicin habe? Helmstaedt, 1745, in-4°.

Frage : Ob Hippocrates Wind gemacht habe, als er von mehr denn 2000 Jahren geschrieben, die Medicin sey schon ganz erfunden? Helmstaedt, 1745, in-4°.

Novum locupletissimum manuale lexicon latino-germanicum et germanico-latinum. Halle, 1748, 2 vol. in-8°.

Programma de laude dei in Hippocrate. Gœttingue, 1755, in-4°.

Conspectus historiæ medicorum chronologicus, in usum prælectionum academicarum confectus. Gœttingue, 1761, in-8°.

Dissertatio de verâ sanitatis humanæ notione. Gœttingue, 1765, in-4°.

Dissertatio de A.-C. Celsi medicinâ continens additiones ad D. Clericum, J.-A. Fabricium, J.-H. Schulzium, J.-B. Morgagnum et alios. Gœttingue, 1766, in-4°. (J.)

MATTHAEUS (Philippe), né à Marbourg, le 11 octobre 1621, fit ses études à Cassel, Groningue, Brême et Franéquer, et prit le bonnet doctoral dans cette ville, où il commença, en 1645, à enseigner l'anatomie. Six ans après il devint professeur de botanique. Sa mort eut lieu le 29 décembre 1700. Il n'a rien écrit.

MATHAEUS (*Jean*), né à Marbourg, fut reçu docteur et devint professeur à Herborn. On a de lui :

Discursus de febre pestilentiali, quæ superioribus annis Germaniam pervagata est. Francfort, 1603, in-8°. - *Ibid.* 1620, in-8°.

Rationalis et empirica thermarum marchicarum badensium descriptio. Ettlingen, 1606, in-8°. - Hanau, 1608, in-8°.

Consilia medica diversorum authorum pro Ernesto-Friderico Marchione Badensi conscripto. Francfort, 1608, in-8°.

Centuria difficultatum medicarum tam jucundarum quam utilium. Francfort, 1603, in-8°. - Herborn, 1616, in-8°.

Speculum sanitatis, rerum non naturalium, quas vocant, administrationem, pro bonâ valetudine conservandâ continens. Francfort, 1620, in-8°.

MATHAEUS (*Philippe*), né à Utrecht le 16 mars 1641, reçu docteur en médecine à Franéquer, y devint, en 1670, professeur d'anatomie et de médecine, après avoir rempli pendant sept ans l'emploi de médecin pensionné de sa ville natale. Il mourut le 16 octobre 1690, sans avoir rien écrit. (O.)

MATTIOLI (PIERRE-ANDRÉ), appelé par corruption *Matthiole*, et dont le nom est moins célèbre en médecine qu'en botanique, naquit à Sienne le 23 mars 1501. Il passa ses premières années à Venise, où son père pratiquait l'art de guérir. Parvenu à un certain âge, il fut envoyé à Padoue pour y étudier le droit; mais la jurisprudence n'ayant aucun attrait pour lui, il la négligea entièrement, et suivit avec assiduité les cours de la Faculté de médecine. On ignore à quelle époque il prit le bonnet de docteur; mais on sait qu'il vint à Rome vers la fin du pontificat de Léon X, qu'il y resta jusqu'en 1527, et qu'à cette époque les malheurs de la guerre le forcèrent de chercher un asile dans le Val Anania près de Trente, où il demeura treize années. Ce laps de temps écoulé, il alla s'établir à Gorice, où il vivait depuis douze ans, estimé et chéri de tous les habitans, lorsque Ferdinand Ier le fit venir à Prague, pour y remplir la charge de médecin auprès de son fils l'archiduc Ferdinand. Mattioli ne tarda pas à être revêtu du titre de conseiller aulique. Il devint dans la suite premier médecin de l'empereur Maximilien II; mais son âge avancé ne lui permit pas de conserver cette place éminente pendant long-temps : il quitta la cour, se retira à Trente pour y passer en repos les dernières années de sa vie, et y mourut de la peste, en 1577.

Mattioli fut un botaniste instruit, laborieux et plein de sagacité. Il a décrit un grand nombre de plantes nouvelles dont il devait la connaissance à Busbecq, ambassadeur d'Autriche auprès de la Porte-Ottomane, à son médecin Quakelbeen, à Ghini, Calceolari, Aldrovandi, Cortusi et Gesner. Mais ce qui l'a surtout fait connaître, c'est son Commentaire sur Dioscoride, répertoire immense qui est d'un grand intérêt historique, puisqu'il renferme presque tout ce qu'on savait sur la botani-

que médicale, la seule que l'on cultivât à cette époque. Mattioli eut recours, comme Anguillara, aux manuscrits, pour rétablir le texte altéré de l'auteur grec, et tira principalement un grand secours de celui que Busbecq avait rapporté de Constantinople. Du reste, il adopta la version de Ruelle, parce que les médecins la regardaient généralemeut comme la meilleure, et se contenta d'y faire quelques corrections utiles, disposant à part les nombreuses additions dont ses propres recherches et sa correspondauce étendue lui permettaient de l'enrichir. Ce dernier travail, sur lequel seul repose sa célébrité, est déparé par beaucoup de taches; on est choqué du défaut absolu de méthode qui y règne, de la crédulité puérile dont l'auteur fait preuve à chaque instant, lorsqu'il expose les propriétés médicinales des plantes, et du ton grossier qu'il prend en parlant de ceux dont il croyait avoir à se plaindre. Cependant, tel qu'il est, le commentaire de Mattioli a été fort utile à la science; il a joui d'une grande vogue, et pendant long-temps on l'a consulté comme le meilleur traité de matière médicale.

Les ouvrages de Mattioli sont :

De morbo gallico liber unus. Venise, 1535, in-8°.

Réimprimé dans la collection de Lnvigini. Mattioli est le premier dont on soit certain qu'il a donné le mercure à l'intérieur. Il assure que la maladie est nonvelle, qu'on n'en avait jamais entendn parler jusqu'alors, et qu'elle diffère totalement de l'éléphantissis.

Il Dioscorido con gli suoi discorsi, aggiuntovi il sesto libro degli antidoti contra tutti i veleni. Venise, 1544, in-fol. - *Ibid.* 1548, in-4°. Mantone, 1549, in-4°. - Venise, 1550, in-4°. - *Ibid.* 1568, in-fol. - *Ibid.* 1604, in-fol. - *Ibid.* 1645, in-fol.

Les troie premières éditions originales du commentaire de Mattioli sont eans figures. L'auteur préféra la langne italienne, parce que la plupart des pharmaciens, pour lesquels principalement il avait écrit, n'entendaient pas le latin. Mais il donna lui-même l'onvrage dans ce dernier idiome, sons le titre suivant :

Commentarii in sex libros Pedacii Dioscoridis, adjectis quam plurimis plantarum ex animalium imaginibus. Venise, 1554, in-fol.

Cette édition est accompagnée de petites planches, représentant des plantes et des animaux. Il en a paru d'antres (Venise, 1557, in-fol. - *Ibid.* 1558, in-fol. - *Ibid.* 1560, in-fol. - *Ibid.* 1562, in-fol. - Lyon, 1562, in-4°. - Venise, 1563, in-fol. - *Ibid.* 1565, in-fol. - *Ibid.* 1583, in-fol.). La meillenre est celle de 1565, qui contient un grand nombre d'objets nonveaux des trois règnes, et au-delà de trois cents figures de plus que les précédentes, ce qui en porte le nombre total à près de mille. On y trouve les fignres d'nne dimension plns grande, qui avaient paru pour la première fois en 1562, dans la version bohême. Ce sont les meillenres planches en bois qui eussent encore paru; elles représentent en général les objets avec beauconp de fidélité, mais quelques-nnes sont faites d'imagination, parce que, comme nous l'apprend Mattioli, le graveur ayant perdn les dessins, les remplaça par d'autres de son invention.

Le commentaire a été traduit en français par Antoine dn Pinet, Lyon, 1561, in-fol.; *Ibid.* 1566, in-fol.; *Ibid.* 1572, in-fol.; *Ibid.* 1573, in-fol.; *Ibid.* 1580, in-fol.; *Ibid.* 1619, in-fol.; *Ibid.* 1656, in-fol.; et par J. Des-

moulins, Lyon, 1572, in-fol.; *Ibid.* 1579, in-fol. - en bohême, Prague, 1562, in-fol. - en italien, Venise, 1554, in-fol.; *Ibid.* 1555, in-fol.; *Ibid.* 1563, in-fol.; *Ibid.* 1570, in-fol.; *Ibid.* 1584, in-fol.; *Ibid.* 1604, in-fol.; *Ibid.* 1621, in-fol. - en allemand par G. Handsch, Prague, 1563, in-fol.; par Danz, avec des additions de J. Camerarius, Francfort, 1586, in-fol.; *Ibid.* 1590, in-fol.; *Ibid.* 1596, in-fol.; *Ibid.* 1598, in-fol.; *Ibid.* 1600, in-fol.; *Ibid.* 1610, in-fol.; *Ibid.* 1614, in-fol.; *Ibid.* 1626, in-fol.; *Ibid.* 1678, in-fol.

Epistola de bulbocastano, holoconitide, mamira, trasi, moly, doronico, zelin ad G. Fallopium. Prague, 1558, in-8°.

Apologia adversus Amatum Lusitanum cum censurâ in ejus enarrationes. Venise, 1558, in-8°.

Epistolarum medicinalium libri quinque. Prague, 1561, in-fol. - Lyon, 1564, in-8°.

Disputatio adversus XX problemata Guilandini. Venise, 1561, in-8°. - Padoue, 1562, in-8°.

De simplicium medicamentorum facultatibus, secundum locos in genere. Venise, 1569, in-12. - Lyon, 1571, in-16.

Compendium de plantis omnibus, de quibus scripsit in commentariis in Dioscoridem. Venise, 1571, in-4°. - *Ibid.* 1586, in-4°. - Francfort, 1586, in-4°., avec des commentaires de J. Camerarius.

Avec neuf cent vingt et une figures, de courtes descriptions et une indication rapide des vertus médicinales.

Mattioli avait aussi cultivé la poésie. On a de lui un petit poème italien, en quatre cent cinquante octaves, en l'honneur du cardinal Clesio, prince-évêque de Trente, sous le titre de :

Il magno palazzo del Cardinale di Trento. Venise, 1539, in-4°.

Il a donné aussi une traduction italienne, la première qu'on connaisse, de la géographie de Ptolémée (Venise, 1548, in-4°.).

Ses principaux ouvrages ont été réunis sous le titre de :

Opera omnia, hoc est : I. Commentarii in sex libros Dioscoridis, adjectis in margine græci textûs lectionibus, ex antiquissimis codicibus desumptus, qui Dioscoridis depravatam lectionem restituunt, à Caspare Bauhino aucti, synonymis quoque plantarum et notis illustrati; adjectis plantarum iconibus supra priores editiones plusquam 200 (*quarum quàm plurimæ hic primum describuntur*) *ad vivum delineatis.* II. *De ratione distillandi liber.* III. *Apologia in Amatum Lusitanum cum censurâ.* IV. *Epistolarum medicinalium libri quinque.* V. *Dialogus de morbo gallico.* Bâle, 1598, in-fol. - *Ibid.* 1674, in-fol. -Venise; 1712, in-fol.-*Ibid.* 1744, in-fol.

Mattioli, de Perouse, dans l'Etat de l'Eglise, généralement appelé *Mattiolus de Matthiolis*, enseigna d'abord la médecine dans sa ville natale, ainsi qu'à Bologne, et professa ensuite la philosophie à Padoue, où il mourut en 1480, âgé de soixante et dix ans. On a de lui :

Ars memorativa, seu tractatus de præceptis artificialibus et regulis medicinalibus ad augendam memoriam. Strasbourg, 1498, in-4°.

Regimen contrà pestem. Venise, 1535, in-8°. (A.-J.-L. Jourdan)

MATTUSCHKA (Henri-Godefroi de), noble silésien, né à Jauer le 22 février 1734, mort le 19 novembre 1779, s'occupa pendant long-temps de jurisprudence, puis d'algèbre et d'astronomie. Vers la fin de ses jours, voyant sa santé chanceler, il consacra tout son temps à l'économie rurale et à la botanique. On lui doit une flore de la Silésie, qui est fort incomplète, et qui ne suffit pas plus que celle de Krocker, publiée

dix ans ensuite, pour faire connaître la riche végétation de cette province des états prussiens. Elle est intitulée :

Flora Silesiaca, oder Verzeichniss der in Schlesien wild wachsenden Pflanzen, nebst einer umstaendlichen Beschreibung derselben, ihres Nutzens und Gebrauchs, sowohl in Absicht auf die Arzney-als Haushaltungswissenschaft. Breslau, tome I, 1776 ; II, 1777 ; III, 1779, in-8°. (o.)

MAUCHARD (Burkhard-David) naquit, le 19 avril 1696, à Marbach, où son père remplissait la place de médecin pensionné. Il fit ses premières études au gymnase de Stuttgard, et passa ensuite à l'Université de Tubingue, puis à celle d'Altdorf. De retour à Marbach, il commença presqu'aussitôt à pratiquer sous les yeux de son père ; mais au bout de six mois, il résolut de voyager pour augmenter encore la masse de ses connaissances. Strasbourg fut la première ville dans laquelle il s'arrêta ; puis il passa deux années entières à Paris, où il cultiva l'anatomie et la chirurgie avec ardeur, et s'appliqua surtout à l'observation des maladies de l'œil. L'Université de Tubingue l'admit au grade de licencié en 1722, et quatre ans après lui confia la chaire d'anatomie et de chirurgie dont il ne put prendre possession qu'en 1728, étant retenu à Stuttgard par la place de médecin de la cour. Ses cours furent deux fois interrompus par la nécessité où il se trouva de diriger le service de santé de l'armée que le duc de Wurtemberg avait mise en campagne. Il mourut en 1751 ; l'étendue de sa pratique ne lui permit pas d'écrire beaucoup, mais les opuscules qu'il a laissés se font remarquer par la sagesse des préceptes qu'on y trouve, et surtout par l'élégance du style : cependant ils ne lui procureront pas dans l'histoire un degré de considération égal à celui dont il jouit parmi ses concitoyens.

Dissertatio de verâ glandulæ adpellatione. Altdorf, 1718, in-4°.
Dissertatio de herniâ incarceratâ. Tubingue, 1722, in-4°.
Dissertatio de ophthalmoxysi novantiquâ seu Woolhusiano-Hippocraticâ, nobilissimâ operatione ocularîâ, e textu græco erutâ, et bis millè annos neglectâ, nunc demum emergente et defensâ. Tubingue, 1726, in-4°.
Dissertatio de injectionibus anatomicis. Tubingue, 1726, in-4°.
Dissertatio de butyro cacao, novo atque en.endatissimo medicamento. Tubingue, 1735, in-4°.
Dissertatio de inspectione et sectione legali, harumque exemplo speciali. Tubingue, 1736, in-4°.
Dissertatio de medicinâ in nuce, seu : Idea compendii medici portatili. Tubingue, 1737, in-4°.
Dissertatio sistens caput obstipum, adfectum rariorem in libris et praxis. Tubingue, 1738, in-4°.
Dissertatio de lumbrico terete in ductu pancreatico reperto. Tubingue, 1738, in-4°.
Dissertatio de inflammatione in genere. Tubingue, 1740, in-4°.

Dissertatio de resolutione massæ sanguineæ præternaturaliter auctâ et imminutâ. Tubingue, 1740, in-4°.

Dissertatio de hypopyo, gravi et intricato oculi adfectu. Tubingue, 1742, in-4°.

Dissertatio de vivi turbidi clarificatione. Tubingue, 1742, in-4°.

Dissertatio de strumâ œsophagi hujusque coalitu difficilis ac abolitæ deglutitionis singularibus caussis. Tubingue, 1742, in-4°.

Dissertatio de fistulâ corneæ. Tubingue, 1742, in-4°.

Dissertatio de empyesi oculi, sive pure in secundâ oculi camerâ stagnante. Tubingue, 1742, in-4°.

Dissertatio de setaceo nuchæ, auricularum, ipsiusque oculi. Tubingue, 1742, in-4°.

Dissertatio de ulceribus corneæ. Tubingue, 1742, in-4°.

Dissertatio de ungue oculi, sive pure inter corneæ lamellas collecto. Tubingue, 1742, in-4°.

Dissertatio sistens Tobiæ leucomata. Tubingue, 1743, in-4°.

Dissertatio sistens corneæ oculi tunicæ examen anatomico-physiologicum. Tubingue, 1743, in-4°.

Dissertatio de maculis corneæ, earumque operatione, apotrypsi. Tubingue, 1743, in-4°.

Dissertatio de hydrophthalmiâ, s. hydrope oculi. Tubingue, 1744, in-4°.

Dissertatio de paracentesi oculi in hydrophthalmiâ et amblyopiâ senum. Tubingue, 1744, in-4°.

Dissertationes I et II de lue vaccarum Tubingensi. Tubingue, 1745, in-4°.

Dissertatio de mydriasi, pupillæ præternaturali dilatatione. Tubingue, 1745, in-4°.

Dissertatio de pupillæ phthisi ac synezesi, sive angustiâ præternaturali et concretione. Tubingue, 1745, in-4°.

Dissertatio de oleo animali Dippelii. Tubingue, 1745, in-4°.

Dissertatio de luxatione nuchæ. Tubingue, 1747, in-4°.

Dissertatio quâ capitis articulatio cum primâ et secundâ vertebrâ. Tubingue, 1747, in-4°.

Dissertatio quâ epiplo-enterocele ruralis incarcerata sphacelata cum notabili deperditione substantiæ intestini sponte separati feliciter curata alvusque naturaliter restituta sistitur. Tubingue, 1748, in-4°.

Dissertatio de synechiâ, sive præternaturali adhæsione corneæ cum iride. Tubingue, 1748, in-4°.

Dissertatio de indole varioque usu liquoris amniis. Tubingue, 1748, in-4°.

Dissertatio de conjunctivæ et corneæ oculi tunicarum vesiculis et pustulis. Tubingue, 1748, in-4°.

Dissertatio de staphylomatis, vexato nomine, affectuque oculi difficili et intricato. Tubingue, 1748, in-4°.

Dissertatio de pulsu intermittente et decrepitante. Tubingue, 1748, in-4°.

Dissertatio de oculo artificiali. Tubingue, 1749, in-4°.

Dissertatio de lethalitate per accidens. Tubingue, 1750, in-4°.

Dissertatio sistens palpebrarum tumores cysticos casumque specialem magni tumoris steatomati-scirrhosi e palpebrâ superiori et orbitâ faciliter exstirpati. Tubingue, 1750, in-4°.

In J. Tayloris, Angli, merita famamque. Tubingue, 1751, in-4°.

Les dissertations de Mauchart ont été réunies, par Chrétien-Frédéric Reuss, sous le titre de :

Dissertationes medicæ selectæ Tubingenses, oculi humani affectus medico-chirurgicæ consideratos sistentes. Tubingue, 1783, 2 vol. in-8°.

(A.-J.-L. J.)

MAUCHART (David), fils du précédent, né à Tubingue en 1735, y termina sa carrière en 1767, revêtu du titre de professeur extraordinaire et de celui de médecin pensionné. Il n'a publié que deux opuscules académiques :

Dissertatio : novum problema chirurgicum de extractione cataractæ ultrà perficiendâ. Tubingue, 1752, in-4°.
Therapia purpuræ recentiori tutior solidiorque. Tubingue, 1762, in-4°. (o.)

MAUNOIR (Jean-Pierre), né à Genève vers l'année 1770, est professeur d'anatomie à l'Académie de cette ville, membre de la Société de médecine de Paris et de plusieurs autres compagnies savantes. Ce chirurgien a publié, sur plusieurs points de pratique, des observations dont l'expérience n'a pas toujours confirmé la justesse. Il prétendit, par exemple, qu'il existe dans l'iris de l'homme et des animaux deux ordres de fibres, les unes rayonnantes et les autres circulaires, qu'il faut diviser en travers, afin d'établir une pupille artificielle durable. Mais, d'une part, les anatomistes n'ont pas tous aperçu les deux muscles dont il s'agit, et, de l'autre, les praticiens ont vu les incisions faites à l'iris, d'après le procédé du praticien genévois, se fermer aussi souvent que les autres. Le procédé qu'il a renouvelé de couper les artères entre deux ligatures, lorsque l'on veut oblitérer ces vaisseaux, n'ajoute rien à la sûreté de l'opération de l'anévrisme. Ses craintes de voir le lambeau de la cornée se gangréner, lorsqu'on pratique, à cette membrane, une incision plus grande que la moitié de sa circonférence, ne se sont jamais réalisées. Les pinces déliées, à doubles airignes, qu'il a proposées pour extraire les lambeaux de la capsule cristalline dans l'opération de la cataracte par extraction, sont fort utiles. Ces travaux, ainsi que plusieurs autres du même genre, ont placé M. Maunoir au rang des chirurgiens laborieux et distingués de notre époque.

Indépendamment d'un grand nombre d'écrits publiés dans la Bibliothèque britannique et dans d'autres recueils périodiques, on a de lui les ouvrages suivans :

Mémoires physiologiques et pratiques sur l'anévrisme et la ligature des artères. Genève, 1802, in-8°. fig.
Eloge historique de J. Sennebier, pasteur et bibliothécaire de Genève. Genève, 1810, in-8°.
Mémoires sur l'organisation de l'iris et l'opération de la pupille artificielle. Paris et Genève, 1812, in-8°. fig.
Mémoire sur les fongus médullaire et hématode. Paris et Genève, 1820, in-8°. (L.-J. Bégin)

MAURICEAU (François), naquit à Paris vers le milieu du dix-septième siècle. Il se livra long-temps à l'exercice de l'art des accouchemens à l'Hôtel-Dieu, avant de s'adonner à la pratique

dans la ville. Bientôt il acquit la réputation la plus brillante et la plus justement méritée. Aux travaux de la pratique, il unit des recherches étendues et profondes sur ce qui avait été fait jusqu'alors relativement aux maladies des femmes et aux obstacles que peut rencontrer l'exécution de la parturition. C'est en comparant sans cesse les faits recueillis par ses devanciers, aux observations dont il avait lui-même été témoin, qu'il composa des ouvrages remarquables à la fois par une saine érudition et par les préceptes les plus judicieux. Ce praticien célèbre se retira vers la fin de sa vie à la campagne, où il mourut le 17 octobre 1709.

Mauriceau peut être considéré comme le premier chirurgien français dont les écrits portent l'empreinte d'un véritable accoucheur. Jusqu'à lui on n'avait en quelque sorte présenté que des généralités sur les accouchemens; peu d'écrivains étaient descendus jusqu'à l'histoire des cas particuliers; Mauriceau, au contraire, observa et nota tous les obstacles qui peuvent entraver la marche de la parturition et nécessiter l'administration des secours de l'art. A. Paré et J. Guillemeau furent, il est vrai, créateurs dans leurs ouvrages; mais leurs travaux, en excitant le zèle et l'émulation de leurs compatriotes, n'avaient pas réellement ajouté beaucoup à ce que l'on savait avant eux. Mauriceau, formé au lit des malades, a connu et décrit le plus grand nombre des difficultés que l'on rencontre dans la pratique. Il prit la nature pour guide, et devint son digne interprète. Il a en quelque sorte ouvert cette immense carrière que parcoururent depuis, avec tant de gloire, Viardel, Pew, Portal, Deventer, Delamotte, et enfin Smellie, Lauverjat, Levret et Baudelocque. Confiant dans les forces de l'organisme, il attendait presque toujours l'accouchement spontané, et ne recourait aux opérations que quand l'indication en était évidente et précise. La gastro-hystérotomie, pratiquée sur la femme vivante, n'eut jamais son approbation; il doutait de l'exactitude des récits de Rousset et de Bauhin, relativement aux heureux succès qui l'auraient souvent couronnée. Dans les cas d'hémorragie abondante survenue durant la grossesse, il voulait, à l'exemple de Guillemeau, que l'on procédât sans retard à l'accouchement. Des erreurs anatomiques plus ou moins graves existent dans les écrits de Mauriceau; mais ces taches légères ne les ont pas empêché d'être accueillis par d'universels applaudissemens, et d'être traduits dans presque toutes les langues de l'Europe.

On a de cet habile praticien les ouvrages suivans :

Traité des maladies des femmes grosses et de celles qui sont accouchées. Paris, 1668, in-4°. - 1675, 1681, 1694, in-4°.

Cet ouvrage fut traduit en latin par l'auteur, en anglais par Chamberleyne, et ensuite en flamand, en italien, et en allemand.

Aphorismes touchant la grossesse, l'accouchement, les maladies et les autres indispositions des femmes. Paris, 1694, in-4°. - Amsterdam, 1701, in-4°. etc.

Cet écrit, que les praticiens consultent encore aujourd'hui avec avantage, contient le résumé de la doctrine et les plus importans préceptes pratiques de Mauriceau.

Observations sur la grossesse et sur l'accouchement. Paris, 1695, in-4°. - 1715, in-4°. - Trad. en allemand, Dresde, 1709, in-8°.

Dernières observations sur les maladies des femmes grosses et accouchées. Paris, 1708, in-4°.

Ces écrits ont été réunis en un seul corps d'ouvrage, Paris, 1712, 1724, 1738, 1740, in-4°. avec figures. (L.-J. BÉGIN)

MAUROCORDATO (ALEXANDRE), fils d'un pauvre gentilhomme de l'île de Scio, qui vivait du commerce de la soie à Constantinople, naquit vers l'an 1636. Ses parens l'envoyèrent d'abord à Rome, puis à Padone, pour y faire ses études. Il se distingua beaucoup dans cette dernière Université par les progrès rapides qu'il fit dans les sciences, et surtout par la grande facilité qu'il avait à parler en public; mais son caractère turbulent et impétueux l'en fit bannir au moment où il allait obtenir les honneurs du doctorat. Ce contre-temps le fit passer à Bologne, où il prit le bonnet en 1664. Immédiatement après, il revint à Constantinople, où il pratiqua l'art de guérir avec tant de succès et de réputation qu'il finit par être nommé médecin du grand seigneur. Ce poste éminent le rendit ambitieux, et lui donna l'idée de mettre à profit la connaissance approfondie qu'il avait de plusieurs langues et des intérêts de la plupart des potentats de l'Europe. Une occasion favorable ne tarda pas à se présenter. Le premier drogman de la Porte étant venu à mourir, Maurocordato fut choisi pour lui succéder, et sut se maintenir dans cet emploi lucratif, mais dangereux, pendant trente-quatre années consécutives jusqu'à sa mort arrivée en 1711. Ses talens et sa prudence lui acquirent dans toute l'Europe la réputation d'un homme d'état aussi habile que profond, à laquelle il mit le sceau pendant les négociations de Carlowitz, où le traité de paix fut réellement son ouvrage; mais dès qu'il se fut lancé dans la politique, il parut ne se rappeler son premier titre de médecin que pour chercher à en effacer les traces, en supprimant, autant qu'il fut en son pouvoir, tous les exemplaires de sa thèse qu'il put se procurer. Cette dissertation, le seul des ouvrages sortis de sa plume qui ait rapport aux sciences médicales, porte le titre de :

Pneumaticum instrumentum circulandi sanguinis, sive de motu et usu pulmonum dissertatio philosophico-medica. Bologne, 1664, in-12. - Francfort, 1665, in-12. - Leipzick, 1682, in-12.

L'auteur attribue au poumon l'usage d'échauffer le sang, parce que, dit-il, aucun corps ne se refroidit tant qu'il est en mouvement, et que l'organe pulmonaire agit sans interruption depuis la naissance jusqu'à la mort. Il soutient que l'enfant ne respire pas dans le sein de sa mère, comme on le disait déjà de son temps, et comme on l'a répété de nos jours. On trouve dans son livre beaucoup de preuves expérimentales et pathologiques de la circulation du sang dans les poumons. Quoiqu'il ne paraisse pas avoir été très-fort en anatomie, on peut juger toutefois que cette science ne lui était pas étrangère; nous citerons seulement en preuve ses remarques sur la structure du cœur et sur celle des dernières extrémités des bronches. (J.)

MAY (François-Antoine), né à Heidelberg, le 17 décembre 1742, fit ses études dans l'Université de cette ville, où il devint professeur, après avoir pratiqué pendant quelque temps l'art de guérir à Mannheim. Ses ouvrages sont :

Die Haemorrhoïden. Mannheim, 1775, in-8°.

Stolpertus, ein junger Arzt am Krankenbette. Mannheim, 1777-1778, in-8°. - *Ibid*. 1801, 3 vol. in-8°. - Tome IV, 1802; V, 1807, in-8°.

Unterricht fuer Hebammen. Mannheim, 1778, in-8°.

Vorbeugungsmittel widen den Kindermord. Mannheim, 1781, in-8°.

Unterricht fuer Krankenwaerter. Mannheim, 1782, in-8°. - *Ibid*. 1785, in-8°.

Vermischte Schriften. Mannheim, 1786, in-8°.

Facta et funera puerperarum ex solutione placentæ artificiali oriunda. Heidelberg, 1786, in-4°.

Crisium salutarium impedimenta. Heidelberg, 1786, in-4°.

Auszug aus den Vorlesungen ueber die Lebensart der Studirenden, um bey ihren Beruf lang und gesund zu leben. Heidelberg, 1786, in-8°.

Aphorismi circà sequelas ex prolapsu uteri oriundas. Heidelberg, 1786, in 4°.

Medicinische Fastenpredigten, oder Vorlesungen ueber die Koerper- und Seelendiaetetik. Mannheim, 1793-1794, in-8°.

Oratio, quænam est genuina, decora necnon homine digna DD. Academiæ civium libertas, æqualitas ac fraternitas? Heidelberg, 1798, in-8°.

Sendschreiben an die auf der hohen Schule zu Heidelberg studirende Jugend. Heidelberg, 1798, in-8°.

Bemerkungen ueber das Baden im Neckarstrom. Heidelberg, 1798, in-8°.

Programma de variis ex paradoxâ Brunonis doctrinâ in praxin chirurgicam commodis. Heidelberg, 1799, in-4°.

Programma de fatis archiatri manus aggravantibus. Heidelberg, 1799, in-4°.

Palatini dispensatorii prototypum, climati, vitæ generi, mortis, ac moderno medici studii genio accomodatum, quod ad confectandos atrocis calumniæ bonam facultatis medicæ famam obnubilantis, nisus delineavit author læsæque famæ defensor. Heidelberg, 1802, in-4°.

Heidelbergensis universitatis ab infelici bello fata, necnon subsidia è pace nata, fugitivo depicta calamo. Heidelberg, 1802, in-8°.

Paradoxum asthma cum corde è situ naturali deturbato. Heidelberg, 1803, in-4°.

Mammalis cancri cura, sepulchrum ægrotantis. Heidelberg, 1803, in-4°.

Ein Wort am rechten Ort, oder Beantwortung der Frage : Ist es vernuenftig und nuetzlich, wenn edelmuethige Fuersten den Lehreifer der

Nationaljugend, statt mit geschwind verschallendem Lob, mit wirklichen und bleibenden Belohnung aufmuntern? Heidelberg, 1803, in-8°.
Religioeses weltbuergerliches und litterarisches Glaubensbekenntniss F.-A. May's. Heidelberg, 1805, in-8°.
Programma de influxu neo-chemiæ in pathologiæ et therapiæ studium. Heidelberg, 1807, in-4°.
Ueber die Sittlichkeit und Gesundheitsgefahren bey der aus dem vaeterlichen Hause auswandernden maennlichen und weiblichen Jugend. Heidelberg, 1809, in-8°.
May (*Philippe*), grand partisan des rêveries de la chiromancie, a écrit:
Chiromancia et physiognomia medica. Dresde, 1639, in-8°. - Trad. en allemand, Dresde, 1670, in-8°. - *Ibid.* 1681, in-8°. - en français par P.-H. Truchsess, La Haye, 1665, in-8°.
May (*Théodore*) a publié:
Urinbuechlein. Magdebourg, 1614, in-4°. (z.)

MAYER (Godefroi-David), né à Breslau, le 9 novembre 1659, mort le 29 novembre 1719, fut reçu docteur en médecine à Léipzick, couronné poëte, et admis dans le sein de l'Académie des Curieux de la nature, au recueil de laquelle il a fourni un certain nombre d'observations. On lui doit:

Dissertatio de contumaciâ morborum. Léipzick, 1704, in-4°.
Beschreibung des Sauerbrunnens zu Skarsin. Oels, 1716, in-8°.
Die Apothekertaxe zu Strehlen. Brieg, 1717, in-8°. (z.)

MAYER (Jean), savant et habile médecin allemand, vint au monde à Prague en 1752. Doué de dispositions remarquables pour l'étude, il s'appliqua spécialement aux sciences physiques, et prit le grade de docteur en médecine après avoir terminé ses cours. La faiblesse de sa santé lui imposa l'obligation de renoncer au projet qu'il avait d'abord formé de parcourir les contrées étrangères pour y observer à loisir les productions de la nature, et ne lui permit même pas d'accepter les offres avantageuses par lesquelles on essaya de l'attirer, soit en Pologne, soit en Russie. Livré à la pratique dans sa ville natale, il s'y fit connaître par des cures heureuses, et par des ouvrages qui lui valurent l'amitié de Haller, de Buffon, et de plusieurs autres des plus célèbres parmi ses contemporains. La mort l'enleva le 5 juin 1807. On a de lui:

Dissertatio de iis, quæ generationem animalis aut plantas concernunt. Prague, 1775, in-8°.
Untersuchung des Liebwerder Sauerbrunnen in Boehmen. Prague, 1786, in-8°. - Dresde, 1787, in-8°. - *Ibid.* 1791, in-8°.
Beytrag zur Geschichte der meteorischen Steine in Boehmen. Dresde, 1805, in-8°.

Il a publié quatre volumes de la *Sammlung physikalischer Aufsaetze* (Prague, 1791, 1792, 1793, 1794, in-8°.), due à la Société d'histoire naturelle de Prague. Les Allemands lui doivent un grand nombre de traductions. Il a inséré aussi beaucoup d'articles d'histoire naturelle et

de médecine dans les Mémoires de la Société des sciences de Bohême, le *Naturfoscher*, la Bibliothèque de Richter, et une foule d'autres recueils scientifiques. On ne le confondra pas avec son homonyme

MAYER (*Jean*), né à Smecznau, près de Prague, le 2 juillet 1737, mort le 25 juillet 1804, qui était jardinier à Wurtzbourg, et qui a écrit :

Pomona Franconica, oder natuerliche Abbildung und Beschreibung der Obstbaeume und Fruechte, welche in dem hochfuerst Hofgarten zu Wuerzburg gezogen werden. Nuremberg, tome I, 1776; II, 1779; III, 1792-1801, in-4°.

MAYER (*Jean-Antoine*), médecin à Bronswick, né à Glogau, a publié :

Ankuendigung einer vorzueglicher Mittel wider die Pest. Bronswick, 1801, in-8°.

Nachricht fuer die Einwohner Braunschweigs und der benachbarten Oerter, ueber die Badeanstalt zu warmen Fluss-und kuenstlichen Mineralbaedern, die am Wilhelmi Thor eingerichtet werden soll. Bronswick, 1806, in-8°. (z.)

MAYER (Jean-Christophe-André), né à Gripswald, le 8 décembre 1747, étudia la médecine en cette ville, et y fut reçu docteur en 1771. Au bout de quelques années, il obtint une place de professeur d'anatomie au Collége médico-chirurgical de Berlin, passa ensuite à l'Université de Francfort-sur-l'Oder, et revint en 1787, à Berlin, où il enseigna la botanique et la matière médicale jusqu'à sa mort, qui eut lieu le 5 novembre 1801. Il était médecin ordinaire du roi de Prusse. On a de lui les ouvrages suivans :

Dissertatio de calore naturali in febribus, vel aucto, vel imminuto. Greifswald, 1771, in-4°.

Examen quarumdam optimorum cataractam extrahendi methodorum, imprimis Wenzelianæ. Greifswald, 1772, in-4°.

Abhandlung von dem Nutzen der systematischen Botanik und der Arzney-und Haushaltungskunst. Greifswald, 1772, in-8°.

Beschreibung der Blutgefaesse den menschlichen Koerpers. Berlin, 1777, in-8°. – *Ibid.* 1788, in-8°.

Avec seize planches.

Dissertatio de debilitate symptomate febrili. Francfort-sur-l'Oder, 1779, in-4°.

Anatomisch-physiologische Abhandlung vom Gehirn, Rueckenmark und Ursprung der Nerven. Berlin, 1779, in-4°.

Les planches sont estimées, mais les descriptions inexactes et d'une prolixité fatigante.

Exemplum hydropis pectoris in feminâ LXXI annorum, per ipsas naturæ vires maximâ ex parte sanati. Francfort-sur-l'Oder, 1780, in-4°.

Descriptio herniæ umbilicalis veræ. Francfort-sur-l'Oder, 1780, in-8°.

Dissertatio vomicæ lienalis, quæ, rupto, uti suspicari licet, ventriculi fundo, pus in illum infundebat, historiam exhibens. Francfort-sur-l'Oder, 1781, in-4°.

Dissertatio sistens spicilegia quædam ad curationem luis venereæ universalis pertinentia. Francfort-sur-l'Oder, 1782, in-4°.

Præcipuâ experimenta de effectibus putredinis in pulmones infantum antè et post partum mortuorum, subjunctis novis quibusdam experimentis circâ pulmones infantum antè partum mortuorum institutis. Francfort-sur-l'Oder, 1782, in-4°.

Saluberrimus usus aquæ frigidæ externè applicatæ in sistendis hæmor-

rhagiis internis, novissimis observationibus confirmatus. Francfort-sur l'Oder, 1783, in-4°.

Dissertatio de ductibus hepato-cysticis. Francfort-sur-l'Oder, 1783, in-4°.

Analecta ad artem obstetriciam pertinentia, de dilaceratione velamentorum artificiali et de convulsionibus parturientium. Francfort-sur-l'Oder, 1784, in-4°.

Varietates præcipuæ musculorum corporis humani, præsertim circà numerum, novissimis observationibus auctæ. Francfort-sur-l'Oder, 1784, in-4°.

Beschreibung des ganzen menschlichen Koerpers, mit den wichtigsten neuern anatomischen Entdeckungen bereichert Berlin et Leipzick, tomes I, II, III, 1784; IV, 1786; V, 1788; VI, VII, VIII, 1794, in-8°.

Mannel complet, et naguère encore fort utile, de tout ce qu'on savait jusqu'alors de positif en anatomie.

Anatomische Kupfertafeln. Berlin, 1783-1794, 6 cahiers in-4°.

Les figures sont trop petites. Du reste elles ont été faites sur de bons modèles et d'après nature. Le prix en est fort élevé.

Dissertatio de glandulis suprà renalibus. Francfort-sur-l'Oder, 1785, in-4°.

Hypothesis novà de secundariâ quâdam utilitate glandulæ thyroïdeæ. Francfort-sur-l'Oder, 1785, in-4°.

Animadversiones nonnullæ circà usum forcipis Levretiani. Francfort-sur-l'Oder, 1785, in-4°.

Dissertatio de hydroceles curatione chirurgicâ et præsertim methodo à celeb. Theden nuper propositâ. Francfort-sur-l'Oder, 1786, in-4°.

Dissertatio de variolis internis. Francfort-sur-l'Oder, 1786, in-4°.

Bemerkungen ueber die nuetzlichste Art des Studirens angehender Aerzte und Wundaerzte. Berlin, 1787, in-8°.

Thedens Jubelfeyer. Berlin, 1788, in-8°.

Nur ein Paar Worte, teutsch gesprochene mit Hrn Prof. Walter, dem Sohn. Berlin, 1791, in-8°.

Mayer a inséré divers articles dans les Mémoires de l'Académie de Berlin, dont il était membre, dans la Gazette littéraire d'Iéna, et dans quelques autres recueils scientifiques. (z.)

MAYER (Michel), de Rensbourg, dans le Holstein, vécut pendant quelque temps à Rostock, après y avoir pris le bonnet de docteur en 1597. L'empereur Rodolphe II le prit pour médecin, et l'éleva au rang de comte palatin. Après la mort de ce prince, il passa au service du landgrave de Hesse. En 1620, il fixa sa résidence à Magdebourg, où il mourut au bout de deux années, à l'âge de cinquante-quatre ans. Ses nombreux ouvrages sont recherchés, mais uniquement parce qu'ils sont rares, car on n'y trouve que des rêveries alchimiques, auxquelles Mayer sacrifia une grande partie de son temps et de sa fortune, sans profit ni pour lui, ni pour les autres. Ils ont pour titres :

Arcana arcanissima, hoc est hieroglyphica Ægyptio-græca, ad demonstrandam falsorum apud antiquos deorum dearumque heroum animantium, et institutorum pro sacris receptorum originem ex uno Ægyptiorum artificio; quod aureum animi et corporis medicamentum peregit, deductam. Londres, 1614, in-4°.

Lusus serius, quo Hermes seu Mercurius rex mundanorum omnium sub homine existentium post longam disceptationem in concilio octovirali

habitum, homine rationali arbitro, judicatus et constitutus est. Oppenheim. 1616, in-4°. - Francfort, 1617, in-4°. - Oppenheim, 1619, in-4°. -Trad. en allemand, Francfort, 1615, in-8°.

De circulo physico quadrato, hoc est auro ejusque virtute medicinali sub duro cortice instar nuclei latente, an et qualis indè petenda sit. Francfort, 1616, in-4°.

Examen fucorum pseudo-chymicorum et in gratiam veritatis amantium succinctè refutatorum. Francfort, 1617, in-4°.

Simbola aureæ mensæ 12 nationum, hoc est, herum 12 selectorum totius chimicæ, usu, sapientiâ et auctoritate, parium argumenta. Francfort, 1617, in-4°.

Silentium post clamores, seu tractatus apologeticus revelationum fratrum Rosæ Crucis, et silentii eorum. Francfort, 1617, in-4°. - *Ibid.* 1624, in-4°.

Apologeticus, quo causæ clamorum, seu Revelationum fratrum Roseæ Crucis et Silentii, sive non redditæ responsionis unâ cum malevolorum refutatione traduntur. Francfort, 1617, in-8°.

Jocus Severus, hoc est, Tribunale æquum, quo noctua regina avium phœnice arbitro, agnoscitur. Francfort, 1617, in-4°.

Viatorium, sive tractatus de montibus planetarum VII seu metallorum. Oppenheim, 1618, in-4°. - Rouen, 1651, in-4°.

Atalanta fugiens, hoc est; Emblemata nova de secretis naturæ chimica. Oppenheim, 1618, in-4°.

Secretioris naturæ secretorum scrutinium chymicum, emblematis ad rem egregiè facientibus et epigrammatis illustratum. Francfort, 1587, in-4°.

Réimpression de l'ouvrage précédent, qui est le plus recherché de tous ceux de Mayer, et qui s'élève toujours à un très-haut prix dans les ventes.

Themis aurea, hoc est de legibus fraternitatis Roseæ Crucis. Francfort, 1618, in-8°.

De Roseâ Cruce. Francfort, 1618, in-4°.

Emblemata nova chimica. Oppenheim, 1618, in-4°.

Tripus aureus, hoc est tres tractatus chymici selectissimi. Francfort, 1618, in-8°.

Ces trois traités sont de Basile Valentin, de Thomas Norton, et de Kramer.

Verum inventum, hoc est, munera Germaniæ, ab ipso primitus reperta (non ex vino, ut calumniator quidam scoptice invehit, sed vi animi et corporis), et reliquo orbi communicata. Francfort, 1619, in-8°. -Trad. en allemand, Francfort, 1619, in-8°.

De volucre arboreâ cum Jonstoni Taumatographiâ. Francfort, 1619, in-8°.

Septimana philosophica, quâ ænigmata aureola, de omni naturæ genere à Salomone sapientissimo rege Israelitarum et Arabiæ reginâ Sabæ, necnon Hyramo Tyri principe sibi invicem in modum colloquii proponuntur et enoduntur. Francfort, 1620, in-4°.

Civitas corporis humani à tyrannide arthriticâ vindicata, hoc est, podagræ, chirurgiæ et gonagræ methodica curatio. Francfort, 1621, in-8°.

Cantilenæ intellectuales, in triadas novem distinctæ, de phœnice redivivo, id est medicinarum pretiosissima, quæ mundi epitome et speculum est, et clavis ternorum irreferabilium chimiæ arcanorum. Rome, 1622, in-16. - Rostock, 1623, in-8°.

Ulyssis, seu tractatus posthumus, id est sapientia seu intelligentia, etc. Unâ cum annexis tractatibus de fratribus Rosæ Crucis. Francfort, 1624, in-8°.

Comitia philosophica, oder philosophischer Reichtag von der wahren Materie des Steins der Weisen. Salzbourg, 1665, in-12.

Secreta naturæ chimica, novâ subtili methodo indagata. Francfort, 1687, in-4°.
Museum chimicum. Francfort, 1708, in-4°.
Subtilis allegoria super secreta chemiæ;
Dans le *Museum hermeticum.*
Encomium mercurii;
Dans l'*Amphitheatr. sapient. et subtil.* de G. Dornau.

MAYER (*Chrétien-Théophile*), né en 1746, mort le 24 juillet 1773, à Iéna, où il était professeur extraordinaire, a publié :
Dissertatio de tonsillis. Iéna, 176., in-4°.
Programma de rarâ atrophiæ caussâ. Iéna, 1768, in-4°.
Rede von dem Missbrauch des guten Geschmacks in der Medicin. Iéna, 1768, in-8°.
Dissertatio de arte sphygmicâ nuperis observationibus illustratâ. Iéna, 1771, in-8°.

MAYER (*Georges*), né en 1533, à Wurzbourg, devint premier médecin du landgrave de Hesse, après avoir enseigné successivement à Heidelberg et à Marbourg. Devenu ensuite médecin de la ville de Nuremberg, il finit par revenir occuper une chaire à Heidelberg, où il mourut en 1606. On trouve de lui, dans les œuvres de Matthioli (Lyon, 1564, in-8°), une : *Epistola quâ agitur de plantis nonnullis, nempè picœâ, chamæleontibus, pyrethro, saxifragâ, hermodactylo, et quibusdam aliarum imaginibus.*

MAYER (*Martin*), médecin à Eger en Bohême, qui florissait vers le milieu du dix-septième siècle, a donné une description des eaux minérales de cette ville, sous le titre suivant :
Kurtze Beschreibung des Egerischen Sauerbrunnens. Nuremberg, 1671, in-12. (z.)

MAYERNE (THÉODORE-TURQUET DE), médecin assez célèbre du seizième siècle, naquit à Genève le 28 septembre 1573. Dès qu'il eut achevé son cours d'humanités dans sa patrie, il alla suivre les leçons de la Faculté de médecine à l'Université de Heidelberg; mais l'éclat dont jouissait alors l'école de Montpellier l'ayant attiré peu de temps après dans cette ville, il y prit le grade de docteur en 1597. Après sa promotion, il vint à Paris, où il ne tarda pas à être nommé médecin de l'ambassade que Henri IV envoyait à la diète de Spire. De retour dans la capitale, il se mit à faire des cours publics pour les jeunes chirurgiens et pharmaciens. La Faculté qui vit avec ombrage cet empiètement sur ses droits, profita, pour le réprimer, des éloges que Mayerne prodiguait aux remèdes chimiques proscrits par elle comme des innovations dangereuses. En conséquence, elle porta un décret, rendu dans les termes les plus injurieux, qui lui interdisait le droit de consulter. Cet éclat scandaleux ne fit point de tort à Mayerne, qui n'en vit pas moins croître sa réputation, et qui fut quitte pour renoncer à faire des leçons de chimie et de pharmacie. On assure qu'en 1609, à la mort de Dulaurens, il aurait obtenu la charge de premier médecin, malgré son attachement à la religion réformée, sans l'opposition de la reine, poussée par le cardinal du Perron; mais le fait n'est pas certain. Quoi qu'il en soit

Mayerne ayant acquis une grande réputation dans la Grande-Bretagne par la guérison d'un seigneur anglais qu'il avait suivi à Londres, fut nommé, en 1611, premier médecin du roi Jacques 1er, qui le combla d'honneurs et de dignités. Il remplit la même charge sous le règne de Charles 1er, et après la fin tragique de ce prince, il se retira à Chelsea, où il mourut le 15 mars 1655. On a de lui :

Apologia in quâ videre est, inviolatis Hippocratis et Galeni legibus, remedia chymicè præparata tuto usurpari posse. Larochelle (Paris), 1603, in-8°.

Réponse anonyme à un écrit également anonyme qu'un membre de la Faculté avait publié contre lui, et dans lequel il était assez mal traité.

De gonorrheæ inveteratæ et carunculæ ac ulceris in meatu urinario curatione. Oppenheim, 1619, in-4°. - Francfort, 1627, in-4°.

Medicinal counsels and advices. Londres, 1677, in-4°. - Trad. en latin, Genève, 1674, in-12; Londres, 1676, in-8°.

De morbis internis, præcipuè gravioribus et chronicis. Londres, 1690, in-8°. - Vienne, 1691, in-12. - Genève, 1692, in-12.

Praxeos Mayernianæ ex adversariis, consiliis ac epistolis ejus concinnatum syntagma. Londres, 1695, in-8°.

Ses ouvrages ont été réunis sous ce titre :

Opera omnia, complectentia consilia, epistolas et observationes, pharmacopoeam, variasque medicamentorum formulas. Londres, 1700, in-fol.

(o.)

MAYGRIER (Jacques-Pierre), né à Angoulême le 11 juin 1771, se rendit à Brest en 1787, après avoir terminé ses études classiques, et y devint successivement élève entretenu de la marine, puis sous-aide, et enfin chirurgien de seconde classe. Il avait fait plusieurs campagnes en qualité de chirurgien-major sur les vaisseaux de l'état, lorsque, en 1797, il abandonna le service de la marine, et se rendit à Paris, afin de s'y livrer à des études plus sérieuses et plus approfondies sur les diverses parties de la médecine. Adressé au professeur Dubois, M. Maygrier puisa, dans les excellentes leçons de ce maître habile, des connaissances précieuses sur l'anatomie, la chirurgie et l'art des accouchemens. Il fut employé en qualité d'élève interne de l'hôpital Cochin, de 1800 à 1803, et ensuite à l'Hôtel-Dieu, où la salle des accouchemens lui fut confiée. Prévot de feu Plessmann, M. Maygrier, à la mort de ce praticien, entreprit des cours d'accouchemens, qu'il a continués avec une grande distinction depuis cette époque. Il entreprit alors aussi des cours d'anatomie et de physiologie qui ne furent interrompus qu'en 1814, lorsque les amphithéâtres particuliers furent fermés. M. Maygrier a concouru, en 1802, pour la place de chirurgien en second de Bicêtre; en 1806, pour la même place à l'Hôtel-Dieu de Paris; en 1811, pour la chaire d'accouchemens que la mort de Baudelocque avait rendue vacante à la Faculté de médecine, et quoiqu'il n'ait pas été heureux dans ces diverses

épreuves, il s'y est acquis à juste titre la réputation d'un praticien expérimenté et d'un professeur habile. Il est membre honoraire de la Société philantropique, ainsi que de plusieurs autres sociétés savantes, et médecin du bureau de charité du dixième arrondissement. On a de M. Maygrier les ouvrages suivans :

Dissertation sur la délivrance. Paris, in-8°.
Manuel de l'anatomiste. Paris, 1807, in-8°. - 2e édit., 1811. - 3e, 1814. - 4e, 1817.
Nouvelle méthode de manœuvrer les accouchemens. Paris, 1802, in-8°. - 2e édit., 1804.
Cet ouvrage a été traduit en allemand.
Élémens de la science et de l'art des accouchemens. Paris, 1814, in-8°. - 2e édit., 1817.
Annuaire médical, années 1809 et 1810, in-8°.
Le guide de l'étudiant en médecine. Paris, 1807, in-8°. - 2e édition, 1818.
Nouvelles démonstrations d'accouchemens, avec des planches en taille-douce, in-fol.
Cet ouvrage, publié par souscription, est remarquable par la perfection des gravures qui le composent. Commencé en 1822, il doit avoir quinze livraisons, dont trois ont déjà paru. (L.-J. BÉGIN)

MAYNARD (PIERRE), né à Vérone, fut appelé, en 1520, à Padoue pour y enseigner la chirurgie. Il passa successivement ensuite aux chaires de médecine pratique et de médecine théorique. C'était un grand partisan de l'astrologie, dont il appliqua les rêveries à l'histoire des maladies vénériennes. Déjà plusieurs écrivains avant lui avaient trouvé de l'analogie entre ces affections et la lèpre. Maynard soutint qu'il y a presqu'identité entr'elles, et jeta ainsi les fondemens du système que l'anglais Beckett défendit plus tard avec tant de chaleur. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'en décrivant le *morbus gallicus* de son temps, Maynard ne range pas le coït parmi les causes, et ne parle des symptômes aux parties génitales que comme d'un accident. Il représente encore la maladie comme une épidémie, et prétend l'avoir guérie par les saignées et les sangsues. Son traité fait partie du recueil de Luvigini.

(S.)

MAYOW (JEAN), né à Londres en 1645, étudia d'abord la jurisprudence, et obtint même le titre de docteur en droit à l'Université d'Oxford, mais s'appliqua ensuite à la médecine, qu'il exerça avec beaucoup de distinction, particulièrement à Bath, où il se rendait pendant la saison des eaux. La Société royale l'admit au nombre de ses membres en 1678; mais il ne jouit pas long-temps de cet honneur, car la mort l'enleva le 16 septembre de l'année suivante. Son nom est célèbre dans l'histoire de la physiologie, parce qu'il fut réellement l'inven-

teur de la théorie chimique de la respiration qui séduisit tant d'esprits au commencement du siècle, et qui alors passa pour nouvelle. En effet, Mayow, qui fut sur le point de découvrir la chimie pneumatique, établit qu'une partie de l'air, à laquelle il donnait le nom de *sel vital*, *sel igné*, *sel fermentatif*, ou *esprit nitro-aérien*, s'unit aux molécules sulfureuses du sang pour en débarrasser ce liquide et lui fournir les molécules dont il a besoin afin de se mouvoir; il ajoutait que c'est cette combinaison entre une portion de l'atmosphère et certaines particules du sang veineux qui artérialise ce dernier, et que la respiration est en outre la source de la chaleur animale. Traduisons les mots *sel vital* par *oxigène*, et *parties sulfureuses* du sang veineux par *hydrogène* et *carbone*, et nous aurons la célèbre théorie chimique, naguère encore si applaudie, mais qui voit diminuer chaque jour le nombre de ses partisans. Nous avons de Mayow l'ouvrage suivant :

Tractatus quinque physico-medici, quorum primus agit de sale nitro et spiritu nitro-aereo, secundus de respiratione, tertius de respiratione fœtûs in utero et ovo, quartus de motu musculari et spiritibus animalibus, ultimus de rachitide. Oxford, 1669, in-8°. - *Ibid.* 1674, in-8°. - La Haye, 1681, in-8° - Trad. en hollandais, Amsterdam, 1683, in-8°. (J.)

MAZINI (Jean-Baptiste), mort à Padoue le 23 mai 1743, avait fait ses études dans cette école célèbre, qui lui avait même confié une chaire de médecine pratique. Partisan de la secte iatro-mathématique, il soutint les paradoxes les plus absurdes pour expliquer les actions vitales et la cause des maladies les plus cachées par les principes de la mécanique. Ses ouvrages sont oubliés aujourd'hui, et à juste raison, comme tous ceux de l'école à laquelle il appartenait.

Mechanices morborum Pars I. Brescia, 1723; *Pars II*, 1725; *Pars III*, 1727, in-4°. - Paris, 1731, in-4°. - Offenbach, 1732, in-4°.
Mechanica medicamentorum. Brescia, 1734, in-4°.
Conjecturæ de respiratione fœtûs. Brescia, 1737, in-4°.
Institutiones medicinæ mechanicæ. Brescia, 1739, in-4°.
Les œuvres de Mazini ont été réunies sous le titre d'*Opera omnia* (Brescia, 1743, in-4°.). (o.)

MEAD (Richard), célèbre médecin anglais, vint au monde, le 11 août 1673, à Stepney, petit village près de Londres. Son père, non conformiste, y remplissait alors les fonctions de ministre, mais ayant été soupçonné de tremper dans quelque conspiration contre la cour, il fut obligé de s'expatrier, et passa en Hollande avec son fils. Le jeune Mead fit ses humanités à Utrecht, étudia ensuite la médecine à Leyde, et alla prendre le bonnet doctoral à Padoue en 1695. De retour en Angleterre l'année suivante, il exerça l'art de guérir avec beaucoup de

succès à Stepney. La Société royale l'accueillit au nombre de ses membres en 1704, et, en 1707, l'Université d'Oxford lui envoya un diplôme de docteur. Admis en 1716 dans le sein du Collége des médecins de Londres, il fut nommé l'année suivante médecin de l'hôpital de Saint-Thomas, et en 1727 médecin du roi Georges II, qui ne lui accorda cependant point, à ce qu'on assure, une confiance sans réserve. Après cinquante ans d'une pratique fort étendue et très-lucrative, il termina sa carrière le 16 février 1754, laissant une riche collection de livres, de médailles et d'antiquités. Le catalogue de ces derniers objets a été imprimé (*Musæum sive catalogus nummorum, veteris ævi monumentorum et gemmarum.* Londres, 1755, in-8°.). Doué d'un caractère à la fois doux et noble, Mead se fit des amis dans tous les partis, sans jamais se ranger lui-même sous la bannière d'aucun. Sa courageuse amitié et son désintéressement éclatèrent d'une manière honorable en faveur de Freind. Ce médecin célèbre ayant assisté au parlement, en 1722, comme député du bourg de Launceston, s'éleva avec force contre le ministère : cette conduite le fit accuser de haute trahison et renfermer à la tour de Londres. Environ six mois après, le ministre tomba malade, et réclama l'assistance de Mead, intime ami de Freind. Mead refusa de lui donner aucun conseil avant qu'il n'eût accordé la liberté à son ami, ce qui fut fait sur-le-champ, et le soir même il remit à Freind près de cinq mille guinées qu'il avait reçues pour honoraires en traitant les malades de son ami pendant sa détention. En rapportant cette anecdote, Eloy ajoute : « Quelle grandeur d'ame dans cette action pour obtenir la liberté de Freind ! mais il faut vivre dans un pays comme l'Angleterre pour oser l'entreprendre. Quelle confiance du ministre malade envers Mead ! mais il fallait avoir les talens de ce médecin pour la mériter. Quel désintéressement de conduite envers un ami qu'on a rendu à lui-même et au public ! mais c'est l'ouvrage du sentiment, et, par malheur, il est trop rare parmi les hommes de notre profession. »

Mead anima plusieurs de ses compatriotes du désir de s'illustrer par d'utiles établissemens, et ce fut lui qui suggéra au libraire Guy l'idée de fonder le magnifique hôpital qui porte son nom. Lui-même fit exécuter en marbre la statue de Harvey, et la plaça dans la salle d'assemblée du Collége des médecins de Londres. Ses ouvrages sont :

Mechanical account of poisons. Londres, 1702, in-8°. - *Ibid.* 1708, in-8°. - *Ibid.* 1711, in-8°. - Dublin, 1729, in-8°. - Londres, 1738, in-8°. - *Ibid.* 1745, in-8°. - *Ibid.* 1747, in-8°. - Trad. en latin par Josué Nelson, Leyde, 1737, in-8°. - Londres, 1737, in-8°. - Naples, 1739, in-8°. - Londres, 1750, in-4°. - Leyde, 1750, in-8°. - Amsterdam, 1749, in-8°.;

Naples, 1758, in-8°.; Francfort, 1763, in-8°. - en italien, 1744, in-4°.

Mead traite du venin de la vipère, et, à cette occasion, du diabète, dont il place la cause dans le foie, du venin de la tarentule, de la rage, des poisons minéraux, des poisons végétaux, tels que la ciguë et l'opium, enfin des vapeurs et exhalaisons qui peuvent infecter l'atmosphère. Cet ouvrage, fort intéressant à l'époque où il parut, n'offre plus d'intérêt aujourd'hui, que la toxicologie a fait tant de progrès.

De imperio solis et lunæ in corpora humana et morbis indè oriundis. Londres, 1704, in-8°. - Leyde, 1737, in-8°. - Naples, 1739, in-8°. - Londres, 1746, in-8°. - Amsterdam, 1749, in-8°. - Londres, 1762, in-4°. - Naples, 1763, in-8°. - Trad. en anglais, Londres, 1733, in-8°.

A proprement parler ce livre est une application de la théorie, alors nouvelle, de Newton sur le flux et le reflux de la mer. Mead admet aussi un flux et un reflux dans l'atmosphère, sur laquelle il attribue au soleil et à la lune une influence si puissante qu'il fait dériver de cette influence tous les maux que peut produire la diminution de la pesanteur de l'air. Il y a quelque chose de vrai dans les idées qu'il expose, mais il renverse lui-même sa doctrine en voulant lui donner une extension illimitée.

A short discourse concerning contagion and the methode to be used to prevent it. Londres, 1720, in-8°. - *Ibid.* 1721, in-8°. - *Ibid.* 1722, in-8°. - *Ibid.* 1744, in-8°. - Trad. en latin, Londres, 1721, in-8°. - La Haye, 1725, in-8°. ; *Ibid.* 1723, in-8°. - en français, Paris, 1721, in-8°.

Cet écrit, composé à l'occasion de la peste de Marseille, fit beaucoup de sensation, puisqu'il en parut jusqu'à six éditions dans le cours de la première année qui suivit sa mise au jour. Mead admet la doctrine de la contagion et de l'importation. Les moyens qu'il conseille sont un isolement absolu pour les malades, et une quarantaine sévère pour les suspects. On doit remarquer qu'il reconnaît la possibilité de l'infection par la voie de l'organe pulmonaire. Tout ce qui concerne le traitement offre moins d'intérêt.

Oratio Harveiana in theatro collegii regii medicorum Londinensium habita anno 1723. Adjecta est dissertatio de nummis quibusdam Smyrnæis in medicorum honorem percussis. Londres, 1724, in-4°. - Leyde, 1725, in-8°.

Ce discours rappelle les mesures prises en Grèce et à Rome pour honorer la médecine. Quant à la dissertation, elle roule sur les médailles que Chishull avait rapportées du Levant. Ces deux opuscules historiques devinrent l'occasion d'une vive dispute littéraire entre Mead et Middleton, qui voulut prouver que la médecine avait toujours été méprisée par les Romains. D'habiles numismates ont démontré depuis que Mead avait commis plusieurs erreurs en donnant comme frappées en l'honneur des médecins, diverses médailles qui l'avaient été réellement pour des magistrats.

De variolis et morbillis liber. Londres, 1747, in-8°. - Trad. en anglais, Londres, 1748, in-8°. - en allemand, Augsbourg, 1762, in-8°.

Mead s'attribue l'honneur d'avoir introduit la méthode de purger dans la fièvre secondaire de la variole. S'il n'avait pas eu d'autre titre de gloire que celui-là, son nom ne serait sans doute point passé à la postérité. On trouve, à la fin, une traduction latine du commentaire de Rhazès sur la petite vérole.

Dissertation on the scurvy. Londres, 1749, in-8°. - Trad. en français par Lavirotte, Paris, 1749, in-8°.

Cet opuscule n'offre rien de neuf ni d'intéressant.

Medicina sacra, sive de morbis insignioribus qui in Bibliis memorantur. Londres, 1749, in-8°. - Amsterdam, 1749, in-4°. - Lausanne, 1764, in-8°. - Trad. en anglais par Strack, Londres, 1755, in-8°.

Mead s'exprime dans cet ouvrage avec toute la franchise d'un homme éclairé et qui cherche la vérité de bonne foi.

Monita et præcepta medica. Londres, 1751, in-8°. - Hambourg et Léipzick, 1752, in-8°. - Venise, 1754, in-8°. - Louvain, 1755, in-12. - Paris, 1757, in-8°. - Leyde, 1758, in-8°. - Léipzick, 1759, in-8°. - Trad. en anglais, Londres, 1751, in-8°. - en français, Paris, 1758, in-12. - en allemand, Francfort, 1759, in-8°.

La traduction française est accompagnée d'un discours de Kaaw Boerhaave sur les qualités qui servent à former et à perfectionner le médecin.

Pharmacopœa Meadiana. Londres, tome I, 1756; II, 1757; III, 1758, in-8°.

Les œuvres de Mead ont été réunies en langue latine (Paris, 1751, in-8°. - Gœttingue, 1748-1749, in-8°. - Naples, 1752, in-4°. - Paris, 1757, in-8°. - Naples, 1758, in-4°.), et en langue anglaise (Londres, 1744, in-8°. - *Ibid.* 1762, in-4°.). L'édition latine de Paris est due à Lorry, et celle de Gœttingue à Oeder. Coste en a donné une traduction française (Bouillon, 1774, 2 vol. in-8°.). (AL-J.-L. L.)

MECKEL (Jean-Frédéric), anatomiste célèbre, naquit à Wetzlar, le 31 juillet 1714. Il était sur le point de se consacrer à la jurisprudence, lorsque les conseils de Moeller, son ayeul maternel, le déterminèrent à embrasser la carrière de la médecine. Ce fut à Gœttingue qu'il commença ses études, sous Haller, et qu'il prit le grade de docteur, après avoir suivi avec beaucoup d'assiduité les cours de l'Université de Berlin. Nommé, en 1751, démonstrateur à l'école des sages-femmes de cette dernière ville, il obtint au bout de deux ans la chaire devenue vacante par la mort de Buddeus, et put alors se livrer sans contrainte à son goût pour l'anatomie. Il résigna cette place en 1773, et mourut l'année suivante, le 18 septembre, avec le titre de chirurgien du roi de Prusse. Les anatomistes lui doivent la connaissance d'une foule de faits et de détails plus ou moins importans, en reconnaissance desquels ils ont donné son nom au ganglion sphéno-palatin, dont la découverte avait été faite par lui. On peut citer comme un chef-d'œuvre de précision anatomique, sa description des nerfs de la face. La plupart de ses travaux sont consignés dans les Mémoires de l'Académie de Berlin, dont il était membre. Cependant il en a publié séparément plusieurs qui ont pour titre :

Dissertatio de quinto pare nervorum cerebri. Gœttingue, 1748, in-4°. Avec deux planches.

Physiologische und anatomische Abhandlung von einer ungewoehnlichen Erweiterung des Herzens. Berlin, 1755, in-4°.

Dissertatio epistolaris ad Hallerum, de vasis lymphaticis glandulisque conglobatis. Berlin, 1757, in-8°.

Nova experimenta et observationes de finibus venarum ac vasorum lymphaticorum in ductus visceraque excretoria corporis humani, ejusdemque structuræ utilitate. Berlin, 1771, in-8°.

Tractatus de morbo hernioso congenito singulari et complicato feliciter curato. Berlin, 1772, in-8°. - Trad. en allemand par Baldinger, Berlin, 1772, in-8°. (O.)

MECKEL (Philippe-Frédéric-Théodore), fils du précédent, vint au monde à Berlin, le 30 avril 1756. Son père, après l'avoir initié dans les travaux anatomiques, l'envoya terminer ses études à Gœttingue et à Strasbourg, qui possédaient alors les Universités les plus célèbres et les plus habiles professeurs de l'Allemagne. Le bonnet doctoral lui fut conféré en 1777. Il remplit encore pendant quelque temps les fonctions de prosecteur auprès de Lobstein, parcourut la France et l'Angleterre, et obtint, en 1779, à Halle, une chaire d'anatomie et de chirurgie, qu'il dut à l'amitié de Schmucker. L'Université de Strasbourg le nomma professeur en 1783. Douze ans après, il fut appelé en Russie par le czar Paul Ier, qui lui confia l'inspection des hôpitaux de la capitale. Sa mort eut lieu le 18 mars 1803. Il est auteur des ouvrages suivans :

Dissertatio de labyrinthi auris contentis. Strasbourg, 1777, in-4°.
Neues Archiv der praktischen Arzneykunst. Léipzick, tome I, 1789; II, 1790, in-8°.
Meckel a publié une traduction allemande du Traité de Baudeloque, sur les acconchemens, et fourni des notes à la traduction de la Physiologie de Haller par Sœmmerring. (o.)

MEDICUS (Frédéric-Casimir), médecin et botaniste allemand, né à Grumbach en 1736, et mort le 15 juillet 1808, était directeur de l'Université de Heidelberg et du jardin des plantes de Mannheim. Il se consacra principalement à la botanique, et l'on a remarqué la critique, quelquefois heureuse, qu'il a faite du système de Linné, ainsi que les modifications qu'il y a apportées. Cependant il ne négligea pas entièrement la médecine, et se distingua surtout par les attaques qu'il dirigea contre la méthode échauffante partout employée de son temps en Allemagne, dans la petite-vérole. Ses ouvrages, peu connus chez nous, ont pour titres :

Sendschreiben von Ausrottung derer Kinderblattern. Francfort et Léipzick, 1763, in-8°.
Geschichte periodischer Krankheiten. Carlsruhe, 1764, in-8°. - Francfort, 1794, in-8°.
Sammlung von Beobachtungen aus der Arzneywissenschaft. Zurich, 1764-1766, 2 vol. in-8°. - *Ibid.* 1776, in-8°.
Briefe an den Hrn. J.-G. Zimmermann, ueber einige Erfahrungen aus der Arzneywissenschaft. Mannhein, 1766, in-8°.
Deux lettres à M. Petit sur les rechutes et sur la contagion de la petite-vérole. Mannheim, 1767, in-8°.
Von dem Bau auf Steinkohlen. Mannheim, 1768, in-8°.
Von dem Bevoelkerungsstand in Kurpfalz, besonders in Mannheim. Mannheim, 1769, in-8°.
Index plantarum horti electoralis Manhemiensis. Mannheim, 1771, in-16.
Von der Glueckseligkeit eines Staates, worinn der Ackerbau bluehet. Mannheim, 1774, in-4°.

Vorlesung von der Lebenskraft. Mannheim, 1774, in-4°.

Vorlesung ueber den Satz : nicht das Klima, sondern eine glueckliche buergerliche Regierung ist die Mutter der Wissenschaften. Mannheim, 1775, in-4°.

Ueber die Art, Verbesserungsvorschlnege abzufassen. Mannheim, 1780, in-4°.

Programma ueber die Veredlung der Rosskastanie. Lautern, 1780, in-4°.

Programma ueber den Nutzen, den die Stadt Lautern von der kameral hohen Schule hat. Mannheim, 1780, in-8°.

Programma dass die Kameralwissenschaften auf einer besonders hierzu gestifteten hohen Schule vorgetragen werden muessen. Mannheim, 1780, in-4°.

Verzeichniss der chymischen Versuche, so im Sommerhalbenjahr 1780 auf der kameral hohen Schule zu Lautern angestellt worden. Lantern, 1781, in-8°.

Beytraege zur schœnen Gartenkunst. Mannheim, 1782, in-8°.

Ueber den merkwuerdigen Bau der Zengungsglieder einiger Geschlechter aus der Familia der Contorten. Mannheim, 1782, in-8°.

Botanische Beobachtungen. Mannheim, 1782-1783, in-8°.

Wie kann elender Ackerbau einer Gemarkung in einen bessern verwandelt werden? Mannhein, 1785, in-8°.

Theodora speciosa, ein neues Pflanzengeschlecht. Mannhein, 1786, in-8°.

Ueber einige kuentliche Geschlechter aus der Malvenfamilio. Mannheim, 1787, in-8°.

Kurzer Umriss einer systematischen Beschreibung der mnnnigfaltigen Umhuellung der Saamen. Mannheim, 1789, in-8°.

Philosophische Botanik. Mannheim, tome I, 1789; II, 1789, in-8°.

Lettre à M. de la Métherie dans laquelle il répond à la réfutation que M. le baron de Bauvois a fait insérer dans le Journal de physique du mois de février 1790, sur l'origine des champignons. Mannhein, 1790, in-8°.

Pflanzengattungen, nach dem Inbegriff saemtlicher Fructificationstheile gebildet, und nach dem Sexualpflanzenregister geordnet. Mannheim, 1792, in-8°.

Ueber nordamerikanische Baeume nnd Straeuche, als Gegenstaende der teutschen Forstwissenschaft und der schoenen Gartenkunst. Mannheim, 1792, in-8°.

Kritische Bemerkungen ueber Gegenstaende auf dem Pflanzenreiche. Mannheim, 1793, in-8°.

Geschichte der Botanik unsrer Zeiten. Mannheim, 1793, in-8°.

Unaechter Acacienbaum. Léipzick, 1794-1803, 5 vol. in-8°.

Beytraege zur Forstwissenschaft. Mannhein, 1796, in-8°.

Ueber die wahren Grundsaetze des Futterbaues. Mannhein, 1796, in-8°.

Forstjournal. Mannheim, 1797-1800, in-8°.

Beytraege zur Pflanzenanatomie. Mannheim, 1799, in-8°.

Kleine œkonomische Aufsaetze. Mannheim, 1804, in-12.

OEkonomische Abhandlungen. Léipzick, 1805, in-16. (A.-I.-L. J.)

MEIBOM (Jean-Henri), dont le véritable nom était *Meybaum*, mais qu'on désigne ordinairement sous celui de *Meibomius*, de même que les autres membres de sa famille, naquit à Helmstaedt, le 27 août 1590; il fit ses premières études dans cette ville, ainsi qu'à Wittemberg et Léipzick, visita ensuite l'Italie, et prit le grade de docteur à Bâle en 1619. L'année

suivante il obtint, dans sa patrie, une chaire de médecine, qu'il garda jusqu'en 1625, époque où il se rendit à Lubeck, en qualité de médecin de cette ville et de son évêque. Ce fut là qu'il mourut le 16 mai 1655, laissant les ouvrages suivans :

De flagrorum usu in re venereâ. Leyde, 1629, in-12.-*Ibid.* 1643, in-4°. - Londres, 1655, in-32. - Copenhague, 1669, in-8°. - Londres, 1670, in-32. - *Ibid.* 1670, in-8°. -Trad. en français par C.-F.-X. Mercier, Paris, 1792, in-18; *Ibid.* 1795, in-18.; Besançon, 1801, in-8°.; Imité par Doppet, Genève, 1788, in-18.

Hippocratis jusjurandum cum commentario. Leyde, 1643, in-4°.

En grec et en latin.

Epistola de cynophoriâ, seu canis portatione ignominiosâ. Helmstaedt, 1645, in-4°. - Nuremberg, 1685, in-4°.

De mithridatio et theriacâ discursus. Lubeck, 1652, in-4°. - *Ibid.* 1659, in-4°.

Maecenas, sive de C. Cilnii Maecenatis vitâ, moribus et rebus gestis commentarius; accedit C. Pedonis Albinovani Maecenati scriptum epicedium notis illustratum. Leyde, 1653, in-4°.

A. Cassiodori formula comitis archiatrorum. Helmstaedt, 1668, in-4°.

Commentaire sur la dix-neuvième lettre du sixième livre de Cassiodore.

De cerevisiis potibusque et ebriaminibus extrà vinum aliis commentarius. Helmstaedt, 1668, in-4°. - *Ibid.* 1679, in-4°.

Index scriptorum H. Meibomii senioris editorum et ineditorum. Helmstaedt, 1651, in-4°.

Meibom (*Henri*), fils du précédent, vint au monde à Lubeck, le 29 juin 1638; il étudia la médecine à Helmstaedt, parcourut ensuite l'Allemagne, l'Italie, la France et l'Angleterre, prit le bonnet doctoral à Angers en 1663, et fut revêtu l'année suivante d'une chaire de médecine à l'Université de Helmstaedt, où plus tard il enseigna également l'histoire et la poésie. La mort l'enleva le 26 mars 1700. Les follicules sébacés des paupières portent son nom, non parce qu'il les a découverts, mais parce qu'il en a le premier donné une description exacte. Ses ouvrages sur la médecine sont très-nombreux, indépendamment de ceux qu'il a publiés sur l'histoire.

Dissertatio de fundamentis peripateticorum, quibus Aristoteles doctrinam de moribus superstruxit, necnon stoicorum et aliorum inter se collatis. Helmstaedt, 1657, in-4°.

Exercitatio de incubatione in fanis deorum medicinæ causâ olim factâ. Helmstaedt, 1659, in-4°.

Opuscule intéressant sous le point de vue de l'histoire de la médecine. Les cérémonies religioso-médicales des payens y sont décrites dans tous leurs détails et avec la plus grande exactitude.

Dissertatio de hydrophobiâ. Helmstaedt, 1659, in-4°.

Dissertatio de re physiologicâ. Helmstaedt, 1659, in-4°.

Epistola de longævis. Helmstaedt, 1664, in-4°.

Meibom y recherche les causes de la diminution de la vie humaine depuis le déluge; il aurait dû commencer par constater le fait.

De vasis palpebrarum novis epistola. Helmstaedt, 1666, in-4°.

Dissertatio de venæsectionis in variolarum curatione usu. Helmstaedt, 1666, in-4°.

Dissertatio de motu sanguinis naturali et præternaturali. Helmstaedt 1668, in-4°.

Exercitatio medica de ossium constitutione naturali et præternaturali. Helmstaedt, 1668, in-4°.

Dissertatio de arthritide vagâ scorbuticâ. Helmstaedt, 1668, in-4°.

Pathologicæ exercitationes undecim de morborum differentiis, causis, symptomatibus, signis, pulsibus, urinis, febribus, cephalalgiâ. Helmstaedt, 1668-1669, in-4°.

Theses medicæ ex universâ arte depromptæ. Helmstaedt, 1668, in-4°.

Dissertatio de motu vasorum. Helmstaedt, 1668, in-4°.

De medicorum historiâ scribendâ epistola. Helmstaedt, 1669, in-4°.

Dissertatio de suffusione. Helmstaedt, 1670, in-4°.

Dissertatio de oleorum stillatitiorum naturâ et usu in genere. Helmstaedt, 1670, in-4°.

Dissertatio de hæmorrhoïdibus. Helmstaedt, 1670, in-4°.

Dissertatio de paracentesi in hydrope. Helmstaedt, 1670, in-4°.

Dissertatio de suffusione. Helmstaedt, 1670, in-4°.

Dissertatio de bubonibus. Helmstaedt, 1671, in-4°.

Dissertatio de chylificatione. Helmstaedt, 1671, in-4°.

Exercitatio anatomico-medica de valvulis seu membranulis vasorum, earumque structurâ et usu. Helmstaedt, 1672, in-4°.

Dissertatio de cephalalgiâ. Helmstaedt, 1672, in-4°.

Dissertatio de atrophiâ. Helmstaedt, 1672, in-4°.

Dissertatio de cancro mammarum. Helmstaedt, 1673, in-4°.

Dissertatio de respiratione, ejus difficultate, ejusque causis. Helmstaedt, 1673, in-4°.

Dissertatio de ulcerum naturâ et curatione in genere. Helmstaedt, 1674, in-4°.

Dissertatio de vulneribus lethalibus. Helmstaedt, 1674, in-4°.

Dissertatio de læsionibus cranii à causâ externâ violentâ. Helmstaedt, 1674, in-4°.

Dissertatio de colicâ. Helmstaedt, 1674, in-4°.

Dissertatio de sanguinis eductione. Helmstaedt, 1674, in-4°.

Dissertatio de phthisi. Helmstaedt, 1675, in-4°.

Dissertatio de suppressione urinæ. Helmstaedt, 1676, in-4°.

Dissertatio de variolis et morbillis. Helmstaedt, 1676, in 4°.

Morborumque vernalium et medendi rationis isto tempore instituendæ consideratio. Helmstaedt, 1677, in-4°.

Dissertatio de febribus intermittentibus epidemicis. Helmstaedt, 1678, in-4°.

Dissertatio de vomitu. Helmstaedt, 1678, in-4°.

Dissertatio de febribus malignis. Helmstaedt, 1679, in-4°.

Dissertatio de tumoribus pedum, præsertim œdematosis. Helmstaedt, 1679, in-4°.

Dissertatio de calculo renum. Helmstaedt, 1679, in-4°.

Dissertatio de cardialgiâ. Helmstaedt, 1679, in-4°.

Dissertatio historica de metallifodinarum Hartzicarum primâ origine et progressu. Helmstaedt, 1680, in-4°.

Exercitatio medica de consuetudinis naturâ, vi et efficaciâ ad sanitatem et morbum, ejusque in medendo observationis necessitate. Helmstaedt, 1681, in-4°.

Dissertatio de lue vereneâ. Helmstaedt, 1682, in-4°.

Dissertatio de concoctione ventriculi læsâ. Helmstaedt, 1682, in-4°.

Dissertatio de hæmorrhagiâ. Helmstaedt, 1684, in-4°.

Dissertatio de vulnerum naturâ et curatione in genere. Helmstaedt, 1685, in-4°.

Dissertatio de herniâ. Helmstaedt, 1686, in-4°.

Exercitatio medica de fluxu humorum ad oculos naturali et præternaturali, hujusque curatione. Helmstaedt, 1687, in-4°.

Exercitatio medica de phthisis curatione per lac. Helmstaedt, 1687, in-4°.

Dissertatio de suffocatione hystericâ. Helmstaedt, 1688, in-4°.

Dissertatio de vomitu aquæ ex gulâ. Helmstaedt, 1688, in-4°.
Dissertatio de catheterismo. Helmstaedt, 1689, in-4°.
Dissertatio de aquæ calidæ potu. Helmstaedt, 1689, in-4°.
Dissertatio de leniorum medicamentorum eximio usu. Helmstaedt, 1692, in-4°.
Dissertatio de hydrope ascitâ. Helmstaedt, 1695, in-4°.
Dissertatio de abscessuum interiorum naturâ et constitutione. Dresde et Léipzick, 1718, in-4°.

Meibom (*Brandanus*), fils du précédent, né le 14 janvier 1678 à Helmstaedt, prit le grade de docteur à Utrecht en 1701, passa quelque temps en Angleterre, et fut revêtu en 1707, dans sa ville natale, du titre de professeur, qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée le 16 octobre 1740. Il n'a publié que des opuscules académiques, dont voici les principaux :

Dissertatio de externorum medicamentorum operatione et in morbis internis usu. Utrecht, 1701, in-4°.
Dissertatio de rei medicæ per observationes incremento, earum fallaciâ et recto usu. Helmstaedt, 1712, in-4°.
Dissertatio de naturæ in conservandâ et restituendâ salute viribus. Helmstaedt, 1714, in-4°.
Dissertatio de lochiorum suppressione. Helmstaedt, 1717, in-4°.
Dissertatio de animæ ad restituendam sanitatem impotentiâ. Helmstaedt, 1719, in-4°.
Dissertatio de provido atque tempestivo medicamentorum evacuantium usu pro diversitate temporum morborum prudenter instituendo. Helmstaedt, 1723, in-4°.
Dissertatio de ægrâ paralysi laborante. Helmstaedt, 1720, in-4°.
Dissertatio de apoplexiâ. Helmstaedt, 1723, in-4°.
Fundamenta brevioris vitæ quæ in hujus ævi hominibus observatur. Helmstaedt, 1729, in-4°.
Dissertatio de arsenico. Helmstaedt, 1729, in-4°.
Dissertatio de tuendâ valetudine recens natorum. Helmstaedt, 1731, in-4°.
Dissertatio de usu vaporationum et suffituum in curatione morborum. Helmstaedt, 1734, in-4°.
Dissertatio de cruditatibus ventriculi. Helmstaedt, 1735, in-4°.
Dissertatio de morbis ex viscido oriundis. Helmstaedt, 1737, in-4°.
Dissertatio de epilepsiâ stomachicâ. Helmstaedt, 1740, in-4°.
Dissertatio de pilis eorumque morbis. Helmstaedt, 1740, in-4°.

(A.-J.-L. Jourdan)

MENA (Ferdinand) obtint le grade de docteur en médecine à l'Université d'Alcala de Henarès, près laquelle il fut ensuite attaché en qualité de professeur; ses talens dans l'art de guérir lui valurent l'honneur d'être appelé à la cour du roi Philippe II, comme médecin de ce prince. On a de lui :

Claudii Galeni de pulsibus liber. Alcala de Henarès, 1553, in-4°.
C'est la traduction du grec avec des additions.
Ejusdem liber de urinis cum interpretatione et commentariis locupletissimis. Alcala de Henarès, 1553.
Libellus utilissimus de ratione permiscendi medicamenta, quæ passim in usus veniunt. Alcala de Henarès, 1555 et 1587.
Methodus febrium omnium, et earum symptomatum curatoria cui accessit liber de septimestri partu et purgantibus medicamentis. Anvers, 1568, in-4°.
Commentaria in libros Galeni de sanguinis missione et purgatione. 1587, in-8°.

(Lefèvre)

MENJOT (Antoine), né à Paris, vers 1615, d'une famille protestante, prit le titre de docteur en médecine à Montpellier, en 1636. Quelque temps après, il revint dans la capitale, où il fut pourvu d'une charge de médecin du roi, et pratiqua l'art de guérir avec beaucoup de succès jusqu'à sa mort, qui eut lieu en 1696. Les ouvrages qu'il a laissés sont assez bien écrits, mais fort peu remarquables sous le rapport de la doctrine que l'auteur y professe. Ce qu'ils offrent de plus piquant, c'est qu'ils servirent de justification à Bayle qui, voulant excuser les passages indécens par lesquels on lui reprochait d'avoir déparé plusieurs articles de son dictionaire, cite l'exemple de Menjot qui avait mis beaucoup de lasciveté dans sa dissertation sur la nymphomanie et la stérilité. Ces ouvrages ont pour titres :

Historia et curatio febrium malignarum. Paris, 1662, in-4°. - *Ibid.* 1665, in-4°. - *Ibid.* 1674, in-4°. - *Ibid.* 1677, in-4°.

On trouve à la suite un grand nombre de dissertations pathologiques, divisées en quatre parties. La théorie qui règne dans ce traité est purement galénique.

Epistola apologetica de variis sectis amplectandis. adversus Hadriani Scauri ineptias defensio. Paris, 1666, in-12. - Utrecht, 1682, in-8°.

Opuscules posthumes contenant des discours et des lettres sur divers sujets. Amsterdam, 1697, in-4°. (z.)

MENTZEL (Chrétien), né à Furstenwald, dans la Marche de Brandebourg, le 15 juin 1622, suivit les cours de botanique et de médecine aux Universités de Francfort-sur-l'Oder et de Kœnigsberg. Ayant accompagné l'ambassadeur de Prusse en Pologne, il profita de son séjour dans cette contrée pour en étudier les productions naturelles. Après avoir quitté Varsovie, il passa un an à Dantzick, et s'embarqua ensuite pour la Hollande, d'où il voyagea en Espagne et en Italie. Le titre de docteur lui fut accordé à Padoue en 1654. A son retour en Allemagne, il devint médecin de l'électeur de Brandebourg, et pratiqua l'art de guérir avec tant de succès, que l'Académie impériale des Curieux de la nature le mit au nombre de ses membres, sous le nom d'*Apollon*. En 1688, il demanda et obtint la permission de quitter la cour. Depuis cette époque jusqu'à sa mort, arrivée le 17 janvier 1701, il s'adonna tout entier à l'étude de la langue chinoise, dans laquelle il fit des progrès remarquables pour le temps, principalement au moyen des leçons qu'il reçut du missionaire Couplet. Nous ne citerons, parmi ses écrits, que ceux qui ont rapport à la médecine.

Centuria plantarum circà nobile Gedanum spontè nascentium. Dantzick, 1649, in-4°.

Lapis Bononiensis in obscuro lucens, collatus cum phosphoro hermetico Christiani Adolphi Balduini. Bilefeld, 1675, in-12.

Index nominum plantarum universalis multilinguis. Berlin, 1682, in-fol. - *Ibid.* 1696, in-fol. - *Ibid.* 1715, in-fol. sous le titre de *Lexicon plantarum polyglottum universale.* (o.)

MENURET DE CHAMBAUD (Jean-Jacques), né à Montelimart en 1733, annonça de bonne heure les plus heureuses dispositions, et termina le cours de ses humanités avec distinction. S'étant ensuite rendu à Montpellier, pour y étudier la médecine, il s'attacha de préférence aux leçons de Fizès, dont il adopta trop exclusivement les opinions bizarres. Après avoir obtenu les honneurs du doctorat, il fit marcher de front les travaux du cabinet et l'exercice de sa profession. D'Alembert et Diderot le choisirent pour travailler à l'Encyclopédie, et il se montra digne d'une aussi glorieuse distinction. Les articles qu'il fournit à ce beau monument, si honorable pour la France, sont écrits généralement avec pureté, parfois même avec élégance, mais parsemés d'idées paradoxales et de théories inadmissibles. On distingue dans le nombre les articles *inflammation, mort, pouls et somnambulisme.* Ménuret était médecin de Dumouriez lorsque les commissaires de la convention vinrent signifier à ce général de se rendre à Paris pour y rendre compte de sa conduite. Dumouriez, embarrassé, demanda l'avis de son médecin, qui lui conseilla la désobéissance; mais l'anecdote ayant été divulguée, Menuret se trouva compromis, et obligé de chercher un asile en pays étranger. Il choisit la ville de Hambourg pour retraite, et profita de la première occasion favorable pour rentrer sans danger dans sa patrie, qu'il n'avait quittée qu'à regret. La mort termina, en 1815, sa carrière, qui avait été illustrée par des talens et surtout par une douce et active philanthropie. On a de lui:

Nouveau traité du pouls. Paris, 1768, in-12.

Menuret a reproduit les idées de Fizès dans cet ouvrage. Il y suppose, avec son maître, des cordes tendues des divers organes aux artères de la périphérie du corps, et communiquant à celles-ci les affections de ceux-là.

Avis aux mères sur la petite-vérole et la rougeole. Lyon, 1770, in-8°. -Trad. en allemand, Léipzick, 1772, in-8°.

Eloge historique de M. Venel. Grenoble, 1777, in-8°.

Essai sur l'action de l'air dans les maladies contagieuses. Paris, 1781, in-12. - Trad. en allemand, Léipzick, 1784, in-4°.

Cet essai est rempli d'hypothèses qui annoncent seulement beaucoup d'imagination.

Essai sur l'histoire médico-topographique de Paris. Paris, 1786, in-12. - *Ibid.* 1805, in-12.

Essai sur la ville de Hambourg, considérée dans ses rapports avec la santé, ou Lettres sur l'histoire medico-topographique de cette ville. Hambourg, 1797, in-8°. -Trad. en allemand par M.-G. Hermann, Hambourg, 1797, in-8°.

Essai sur les moyens de former de bons médecins, et sur les obligations réciproques des médecins et de la société. Paris, 1791, in-8°.

L'esprit et le cœur ont concouru à la rédaction de cet ouvrage ; l'esprit et le cœur sont intéressés et satisfaits en le lisant. Menuret fait un tableau très-exact, quoique rapide, des diverses branches de l'art de guérir. Il peint avec chaleur et énergie les devoirs qu'il avait toujours remplis avec scrupule.

Notice nécrologique sur P. Chappon. Paris, 1810, in-8°. (J.)

MÉRAT (François-Victor), membre honoraire de l'Académie royale de médecine, né à Paris le 16 juillet 1780, et reçu docteur en 1803, fut deux ans après nommé au concours chef de clinique. Cette place, qu'il occupa dix ans, lui fournit de nombreuses occasions d'étudier l'anatomie pathologique, et lui fit diriger spécialement ses études vers cette partie, alors peu cultivée, de l'art médical. Il a été à la tête de Journal de médecine pendant les années 1810 et 1811, rédigé les Bulletins de la Société de la Faculté de 1806 à 1810, et dirigé le Dictionaire des sciences médicales depuis le tome XX. Outre un assez grand nombre d'articles répandus dans divers journaux, il a publié :

Dissertation sur la colique métallique. Paris, 1803, in-4°.

Avant la publication de cet ouvrage, le traitement dit *de la Charité* n'était guère connu et employé que dans cette maison : aujourd'hui il est usité dans presque tous les hôpitaux de la capitale.

Nouvelle flore des environs de Paris. Paris, 1812, in-8°. - *Ibid.* 1821, 2 vol. in-8°.

Traité de la colique métallique. Paris, 1812, in-8°.

C'est la thèse de l'auteur refondue et augmentée de recherches diverses et de faits nouveaux. Un mémoire sur le tremblement des doreurs sur métaux, déjà publié dans le Journal de médecine, est réimprimé à la suite.

Élémens de botanique. Paris, 1822, in-12.

Cet ouvrage renferme le cours de botanique que M. Desfontaines fait chaque année au Jardin du roi.

M. Mérat est éditeur de la seconde édition du Cours élémentaire de pharmacie chimique de Simon Morelet (Paris, 1814, 3 vol. in-8°.), qu'il a augmenté de notes et de formules nouvelles. (J.)

MERCADO (Louis de), appelé en latin *Mercatus*, était né à Valladolid dans la Vieille Castille, où il enseigna la médecine avec tant d'éclat, que Philippe II et son successeur Philippe III le prirent pour premier médecin. Il mourut en 1599, à l'âge de quatre-vingt-six ans, après avoir fourni une honorable carrière. C'est le plus célèbre de tous les médecins espagnols du seizième siècle, et celui que les étrangers connurent le plus. Ses ouvrages, quoique souvent cités, sont peu lus, et mériteraient de l'être davantage.

Methodus medendi. Valladolid, 1572, in-8°.

De communi et peculiari præsidiorum artis medicæ indicatione. Valladolid, 1574, in-8°. - Cologne, 1588, in-8°.

De essentiâ, caussis, signis et curatione febris malignæ. Valladolid, 1574, in-8°. - Bâle, 1594, in-8°.

De mulierum, virginum et viduarum, de sterilium et prægnantium, de puerperarum et nutricium passionibus, morbis et symptomatis. Valladolid, 1579, in-4°. -Venise, 1587, in-4°. - Bâle, 1588, in-4°. - Madrid, 1594, in-fol. -Venise, 1602, in-4°. - Francfort, 1608, in-fol.

De pulsibus libri duo. Valladolid, 1584, in-fol. - Padoue, 1592, in-4°.

De febrium essentiâ, differentiâ, caussâ, curatione, et de febre pestilentiali. Valladolid, 1586, in-4°.

Institutiones medicæ. Madrid, 1594, in-8°.

Institutiones chirurgicæ. Madrid, 1594, in-8°. - Francfort, 1619, in-fol.

De jecoris, splenis, renum et vesicæ morbis, eorumque curatione. Madrid, 1594, in-fol.

De morbis eorumque signis, causis et symptomatis differentiis ac curatione. Valladolid, 1604, in-fol.

De morbis hereditariis. Valladolid, 1605, in-fol.

De puerorum educatione, custodiâ et providentiâ. Valladolid, 1611, in-4°.

De morbis puerorum. Valladolid, 1611, in-4°.

Ces deux ouvrages ont été réimprimés ensemble (Valladolid, 1613, in-fol. - Francfort, 1654, in-fol.).

De essentiâ et naturâ caloris febrilis. Valladolid, 1611, in-fol.

Institutiones ad usum et examen eorum qui luxatoriam artem exercent. Francfort, 1624, in-fol.

C'est une traduction faite par Charles Lepois, d'après l'espagnol.

La plupart des ouvrages de Mercado ont été réunis en trois volumes in-fol. (Valladolid, 1605. - Francfort, 1608. -Venise, 1609. -Valladolid, 1611. - *Ibid.* 1613. - Francfort, 1614. - *Ibid.* 1620).

Mercado (*Pierre de*), médecin de Grenade, au seizième siècle, qu'il ne faut pas confondre avec Pierre Mercati, père de Michel, et mort à Rome en 1585, à l'âge de soixante et onze ans, a laissé un ouvrage intitulé :

De febrium differentiis, earumque causis, signis et medelâ, tam in universali, quàm in particulari, et antiquorum et juniorum, tum Græcorum, tum Arabum authoritate. Grenade, 1583, in-4°. - *Ibid.* 1592, in-4°. (z.)

MERCATI (Michel), né le 8 avril 1541, à San-Miniato, petite ville de la Toscane, s'appliqua, comme son père, à l'étude de la médecine, dans laquelle il fit de grand progrès, et dont il obtint le doctorat à Pise. Son zèle et son aptitude au travail lui méritèrent l'amitié de Cesalpino, qui lui inspira le goût de l'histoire naturelle. Lorsque toutes ses études académiques furent terminées, il se rendit à Rome, où Pie v lui confia l'intendance du jardin des plantes du Vatican, quoiqu'il n'eût encore que vingt ans. Mercati commença dès cette époque à former un cabinet d'histoire naturelle, et surtout à rassembler les productions du règne minéral, dont il eut bientôt une collection très-curieuse. Son zèle pour les progrès des sciences lui acquit l'estime générale, dont Ferdinand I et le sénat romain lui donnèrent une preuve en l'annoblissant. Sixte v le créa protonotaire apostolique, et le chargea d'accom-

pagner le cardinal Aldobrandini, envoyé en Pologne pour travailler à rétablir la paix entre le roi Sigismond III et l'archiduc d'Autriche Maximilien. Mercati montra, en cette occasion, un esprit solide et beaucoup de pénétration dans les affaires; mais il eut soin aussi de recueillir les plantes et les minéraux des contrées qu'il parcourait. Le cardinal Aldobrandini étant devenu pape sous le nom de Clément VIII, le choisit pour premier médecin, et ne laissa échapper aucune occasion de lui témoigner la confiance qu'il avait en lui. Ce savant estimable mourut le 25 juin 1593, laissant divers ouvrages, dont ceux qui sont relatifs à la médecine ont pour titre :

Istruzione sopra la peste, nella quale si contengono i piu eletti e appropriati remedii, con multi nuovi e potenti segreti, cosi da preservarsi, come da curarsi. Aggiuntevi tre altre istruzioni sopra i veleni occultamente ministrati, podagra e paralisi. Rome, 1576, in-4°.

Metallotecha opus posthumum, auctoritate et munificentiâ Clementis XI. P. Max. in lucem eductum; operâ autem et studio J.-A. Lancisii illustratum. Rome, 1717, in-fol.

Cet ouvrage contient la description du Muséum que Mercati avait fondé au Vatican, d'après les ordres de Grégoire XIII et de Sixte V. Il n'avait pas été publié. Clément XI ayant appris qu'on en avait trouvé le manuscrit à Florence, chargea Lancisi de le faire imprimer. Lancisi remit ce soin à Assalti, qui s'en acquitta fort bien. Au travail primitif de Mercati fut joint un appendice intitulé :

Appendix ad Metallothecam Vaticanam. Rome, 1719, in-fol.

Mercati (*Pierre*), père du précédent, né à San Miniato, y mourut le 15 mai 1585, à l'âge de soixante et onze ans. C'était un médecin habile, que les souverains pontifes honorèrent de leur protection.

(o.)

MERCKLIN (Georges-Abraham), né en 1613, à Windsheim dans la Franconie, était fils d'un chirurgien habile de cette ville. Il étudia la médecine à Wittemberg, où il servit pendant quelque temps de secrétaire au célèbre Sennert, et alla prendre le bonnet doctoral à Altdorf, en 1640. Au sortir de l'Université, il obtint la place de médecin ordinaire de la ville de Weissenbourg, qu'il remplit pendant vingt ans, et qu'il quitta pour aller en occuper une semblable à Herspruck. En 1667, il se retira à Nuremberg, fut admis dans le Collége des médecins de cette ville, et y termina sa carrière en 1683. On ne connaît de lui qu'une observation sur une perforation de l'estomac, qui a paru dans les Ephémérides des Curieux de la nature, et une description des eaux minérales de Weissenbourg.

Mercklin (*Georges-Abraham*), fils du précédent, et médecin distingué, vint au monde à Weissenbourg en 1644, prit le grade de docteur à Altdorf, et s'établit à Nuremberg, où il mourut le 19 avril 1702, après avoir publié :

Josephi Pandolphini à Monte Martiano tractatus de ventositatis spinæ sævissimo morbo. Nuremberg, 1674, in-12.

Mercklin a augmenté cet ouvrage d'un grand nombre d'additions. Il y expose des idées fort sages sur les prétendues maladies nouvelles, disant qu'à cet égard les modernes n'ont d'autre avantage sur les anciens que celui d'en avoir mieux connu la nature et le traitement.

Tractatio medica curiosa de ortu et occasu transfusionis sanguinis. Nuremberg, 1679, in-8°. - *Ibid.* 1715, in-8°.

L'auteur s'élève avec force contre la dangereuse méthode de la transfusion.

Lindenius renovatus, sive, Joannis Antonidæ Van der Linden de scriptis medicis libri duo. Nuremberg, 1686, 2 vol. in-4°.

Mercklin a refondu entièrement et presque doublé le catalogue de Linden. Quoiqu'il ait rectifié beaucoup d'erreurs graves qu'avait commises son prédécesseur, et qu'il ait rempli une foule de lacunes, son travail laisse encore beaucoup à désirer. Les ouvrages écrits en latin sont les seuls qui s'y trouvent énumérés, sèchement en outre, et sans aucune réflexion critique. Les noms propres sont souvent mutilés d'une étrange manière.

Sylloge casuum medicorum incantationi vulgò adscribi solitorum, maximeque præ cœteris memorabilium. Nuremberg, 1698, in-4°. - *Ibid.* 1715, in-4°.

Mercklin (*Jean-Abraham*), fils du précédent, né à Nuremberg le 9 juillet 1674, mort le 28 septembre 1720, et membre de l'Académie impériale des Curieux de la nature, sous le nom de *Chiron III*, a publié :

Dissertatio de hydrope saccato. Altdorf, 1695, in-4°.

Dissertatio de dignitate medicorum. Padoue, 1696, in-4°.

De feliciori nunc quam olim medicinâ diascepsis. Padoue, 1696, in-4°.

Opusculum de morbis mulierum. Nuremberg, 1696, in-4°.

Spolia Hippocratica, sive, textus et sententiæ ex libris Aphorismorum, Prænotionum, Prædictionum, de Judicationibus, coacis Prænotionibus et Capitis vulneribus. Brunn, 1699, in-12.

Tabula Smaragdini. 1699, in-12.

Oniscographia seu de asellis. Brunn, 1700, in-4°. (J.)

MERCURIALI (Jérôme), célèbre médecin italien, plus connu sous son nom latinisé de *Mercurialis*, naquit à Forli, le 30 septembre 1530, fit ses études à Bologne, et prit le grade de docteur à Padoue. Ses compatriotes lui donnèrent une preuve signalée de l'estime qu'ils avaient pour ses talens, en l'envoyant à Rome, en 1562, pour traiter d'affaires importantes à la cour du pape Pie IV. Mercuriali céda aux sollicitations pressantes du cardinal Farnèse, et passa sept années, sauf quelques courtes absences, dans la capitale du monde chrétien. Ce laps de temps fut employé à la culture des lettres, à l'enseignement de la médecine, et surtout à la rédaction de son traité sur la gymnastique des anciens, ouvrage qui lui procura une grande réputation, et le fit nommer, en 1569, professeur à Padoue, par la république de Venise. L'empereur Maximilien II l'appela à Vienne, en 1573, pour le consulter sur sa santé, et lui donna en récompense le titre de comte palatin. Après avoir enseigné pendant dix-huit ans à Padoue, Mercuriali passa à Bologne, puis à Pise, où l'attira la générosité du grand-duc de Toscane. Enfin, il se retira dans sa patrie, où il mourut le 13 novembre

1606. Les habitans, voulant honorer solennellement sa mémoire, lui élevèrent une statue sur la place publique. Mercuriali brilla comme professeur et comme praticien, parmi ses contemporains; les nombreux ouvrages qu'il a laissés, quoique n'ayant pas tous le même mérite, parce que tous n'ont pas été publiés par lui-même, attestent son grand savoir et sa profonde érudition.

Nomothesaurus, seu ratio lactandi infantes. Padoue, 1552, in-8°.

Repugnantia, quâ pro Galeno strenuè pugnatur. Venise, 1572, in-4°. Avec le Commentaire de Guilandinus sur les trois chapitres de Pline concernant le papyrus.

Variarum lectionum libri IV in quibus quam plurium maximâ medicinæ scriptorum infinita penè loca, vel corrupta restituuntur, vel obscura declarantur. Accedit Alexandri Tralliani de lumbricis epistola, ejusdem Mercurialis operâ et diligentiâ græcè et latinè nunc primum edita. Venise, 1570, in-4°. - Bâle, 1576, in-8°., avec un cinquième livre. - Paris, 1585, in-8°., avec un sixième. - Venise, 1588, in-fol. - *Ibid.* 1598, in-8°. - *Ibid.* 1601, in-4°.

Cet ouvrage annonce une vaste érudition et une grande connaissance de tous les écrivains grecs et latins. Mercuriali y a inséré une foule de corrections, d'explications et d'interprétations de passages obscurs, interpolés ou altérés dans les ouvrages de cent vingt-deux écrivains de l'antiquité, médecins, philosophes, poëtes et historiens.

De arte gymnasticâ libri VI, in quibus exercitationem omnium vetustarum genera, loca, modi, facultates et quicquid denique ad corporis humani exercitationes pertinet, diligenter explicantur. Venise, 1569, in-4°. - *Ibid.* 1573, in-4°. - Paris, 1577, in-4°. - Venise, 1587, in-fol. - *Ibid.* 1601, in-4°. - *Ibid.* 1644, in-4°. - Amsterdam, 1672, in-4°.

Compilation faite d'après les monumens, les livres imprimés et les manuscrits. On y trouve des recherches sur les gymnases des anciens, et sur tous les exercices ou jeux auxquels ces derniers se livraient. Mercuriali est tombé dans un defaut trop commun chez les érudits, celui de pousser le respect pour l'antiquité jusqu'à condamner ce que font les modernes. C'est ainsi qu'il blâme l'équitation, d'après un passage fort connu d'Hippocrate.

Censura et dispositio operum Hippocratis. Venise, 1583, in-4°. - Francfort, 1585, in-8°.

Mercuriali divise les ouvrages attribués à Hippocrate en quatre classes renfermant les écrits légitimes, ceux que les disciples d'Hippocrate ont publiés d'après ses notes, ceux qu'eux-mêmes ont composés, et ceux qui sont évidemment apocryphes.

Hippocratis Coi opera quæ extant omnia, græcè et latinè, veterum codicum collatione restituta, novo ordine in IV classes digesta, interpretatione latinâ, emendatione et scholiis illustrata. Venise, 1588, in-fol.

Mercuriali s'est montré profond philologue dans ce travail important, quoiqu'on puisse lui reprocher de s'être parfois trop laissé aller à l'arbitraire.

De morbis cutaneis et omnibus corporis humani excretionibus tractatus locupletissimi, variâ doctrinâ referti, non solum medicis, verum etiam philosophiis magnopere utiles. Venise, 1572, in-4°. - Bâle, 1576, in-8°. - Venise, 1601, in-fol. - *Ibid.* 1625, in-4°.

Cet ouvrage ne contient guère que la doctrine des anciens. On y trouve les leçons orales de Mercuriali, publiées par P. Ricardi.

De pestilentiâ lectiones. Venise, 1577, in-4°. - *Ibid.* 1578, in-8°. - *Ibid.* 1601, in-4°., publié par J. Zacchi.

Tractatus de maculis pestiferis et hydrophobiâ. Padoue, 1580, in-4°.

De morbis muliebribus circâ conceptum, partum, partûs nutritionem et universum uteri statum prælectiones. Bâle, 1582, in-8°. - Venise, 1601, in-4°. - *Ibid.* 1618, in-4°. - Strasbourg, 1597, in-fol.

Publié par G. Bauhin. Les dernières éditions sont de M. Colombo.

De morbis puerorum, tractatus locupletissimi, duobus libris descripti. Venise, 1583, in-4°. - *Ibid.* 1583, in-4°. - *Ibid.* 1615, in-4°. - *Ibid.* 1584, in-4°. - *Ibid.* 1584, in-8°. - Trad. en allemand par Uffenbach, Francfort, 1605, in-fol.

Publié par J. Chrosczsieyoroski.

De venenis et morbis venenosis tractatus locupletissimi. Francfort, 1584, in-8°. - Bâle, 1586, in-8°. - Venise, 1587, in-4°. - *Ibid.* 1601, in-4°.

Publié par A. Schlegel.

De decoratione liber. Francfort, 1578, in-8°. - Venise, 1601, in-4°. - *Ibid.* 1625, in-4°.

Responsorum et consultationum medicinalium tomus primus. Venise, 1587, in-fol. - Bâle, 1587, in-8°. - *Tomus secundus*, Venise, 1590, in-fol. - *Tomus tertius*, Venise, 1597, in-fol. - *Tomus quartus*, Venise, 1604; in-fol. - *Ibid.* 1620-1624, 4 vol. in-fol.

De compositione medicamentorum tractatus. Venise, 1590, in-4°. - Francfort, 1591, in-8°. - *Ibid.* 1601, in-8°.

Publié par Colombo.

De oculorum et aurium affectibus prælectiones. Francfort, 1591, in-8°.

Prælectiones Pisanæ, sive Commentarii eruditissimi in Hippocratis Prognostica, Prorrhetica, de victûs ratione in morbis acutis, et epidemicas historias. Venise, 1597, in-fol. - Francfort, 1602, in-fol.

Publié par M. Cornacchini.

Medicina practica, s. de cognoscendis, discernendis et curandis omnibus corporis humani affectibus, eorumque causis indagandis libri V. Francfort, 1601, in-fol. - Lyon, 1623, in-4°. - Venise, 1627, in-fol.

Publié par P. de Spina. Cet ouvrage est entaché partout de galénisme.

In omnes Hippocratis aphorismorum libros prælectiones Patavinæ. Bologne, 1619, in-fol. - Lyon, 1621, in-4°. - Forli, 1625, in-fol.

Prælectiones Bononienses in Hippocratis secundum librum Epidemicorum. Forli, 1626, in-fol.

De ratione discendi medicinam επιγραφη. Strasbourg, 1607, in-12.

Quelques-uns des opuscules de Mercuriali ont été réunis sous ce titre : *Opuscula aurea et selectiora.* Venise, 1644, in-fol. (z.)

MERCURII (Jérôme), né à Rome dans le cours du seizième siècle, alla étudier la médecine à Bologne, où il fut disciple d'Aranzi, et fréquenta ensuite les cours de l'Université de Padoue. L'envie lui ayant pris de se retirer du monde, il fut reçu à Milan dans l'ordre des Dominicains. Mais la théologie ne le fit pas renoncer à l'art de guérir, et les succès qu'il obtint dans le traitement des maladies le décidèrent enfin à se consacrer sans partage à la profession pour laquelle la nature semblait l'avoir fait naître. Bientôt les reproches que ses infractions continuelles à la règle lui attiraient de la part de ses supérieurs le firent repentir d'avoir pris des engagemens au-dessus de ses forces, et les choses en vinrent au point qu'un jour il s'échappa de son couvent pour suivre en France, comme médecin, et

sous le nom de Scipion, Jérôme Lodrone, commandant des troupes allemandes sous les ordres d'Anne de Joyeuse. Après avoir beaucoup voyagé, il revint en Italie, parcourut les principales villes de cette contrée, et finit par fixer son séjour à Peschiera, où l'exercice de son art lui procura des sommes considérables. Cependant l'idée d'avoir trahi ses sermens assiégeant sans cesse son esprit, il ne parvint à recouvrer quelque tranquillité qu'après avoir, en 1601, repris l'habit de saint Dominique, et subi la pénitence qu'on voulut lui imposer pour le scandale dont il avait été l'occasion. Ses supérieurs lui permirent néanmoins de continuer l'exercice de l'art de guérir. Il mourut en 1615, à Rome, à Venise ou à Milan. Ses ouvrages ont joui d'une grande vogue, que leur contenu ne justifie guère; ils attestent qu'au temps de Mercurii le talent était moins encore qu'aujourd'hui une condition nécessaire pour arriver à la fortune et à la considération publique.

La commare o raccoglitrice. Venise, 1601, in-4°. - *Ibid.* 1607, in-4°. - Milan, 1618, in-4°. - Venise, 1620, in-4°. - *Ibid.* 1642, in-4°. - Verone, 1652, in-4°. - *Ibid.* 1662, in-4°. - Venise, 1676, in-4°. - Trad. en allemand, Léipzick, 1652, in-4°.; Wittemberg, 1671, in-4°.

Degli errori popolari d'Italia, libri sette. Venise, 1603, in-4°. (J.)

MERRET (Christophe), médecin et naturaliste anglais, né le 16 février 1614 à Winchcombe, dans le comté de Glocester, fit ses études à Oxford, et y prit le grade de docteur en 1643. Bientôt après il se fixa à Londres, où il acquit une réputation fort étendue, et devint membre de la Société royale. Mort le 19 août 1695, il a publié :

Collection of acts of parleament concerning the grants to the college of physicians. Londres, 1660, in-4°.

Frauds and abuses committed by apothecaries. Londres, 1667, in-8°.

Pinax rerum naturalium britannicarum, continens vegetabilia, animalia et fossilia. Londres, 1667, in-8°.

Merret y indique, par ordre alphabétique, plus de quatorze cents plantes dont un grand nombre avaient échappé jusqu'alors aux recherches des naturalistes. On trouve quelques mémoires de sa façon dans les Transactions philosophiques. Les Anglais lui doivent une traduction, dans leur langue, du traité de Néri sur l'art de la verrerie (Londres, 1662, in-8°.).

Selfconviction or an enumeration of the absurdities and railings against the college of physicians. Londres, 1671, in-4°. (Z.)

MERY (Jean), anatomiste célèbre, vint au monde à Vatan, dans le Berry, le 6 janvier 1645, et reçut à l'Hôtel-Dieu de Paris les premiers élémens de l'art chirurgical, auquel il avait résolu de se consacrer. Nommé chirurgien de la reine en 1681, il devint deux ans après chirurgien-major des Invalides, et fut envoyé à Lisbonne en 1684 pour administrer les secours de son



art à la reine de Portugal, qu'il trouva morte à son arrivée. Etant revenu en France peu de temps après, il fut admis dans le sein de l'Académie des sciences. La cour le chargea, en 1692, d'une mission auprès du gouvernement anglais, dont le motif a toujours été ignoré. En 1700, il fut fait premier chirurgien de l'Hôtel-Dieu, et depuis cette époque il renonça entièrement à la pratique, partageant sa vie entière entre les malades de l'hôpital et les travaux du cabinet. La mort l'enleva le 5 septembre 1722. Il se fit remarquer principalement par l'âpreté de ses formes, et par le ton peu mesuré qu'il apporta dans les discussions littéraires, notamment dans celle qu'il soutint contre Duverney à l'occasion de la circulation du sang dans le fœtus, et dans laquelle la raison et l'évidence n'étaient point de son côté. Ce fut lui qui établit, contre l'opinion généralement admise alors, que le péritoine ne se rompt pas dans les hernies, et qu'un prolongement de cette membrane accompagne toujours l'intestin sorti. Indépendamment de divers articles ou mémoires insérés dans le recueil de l'Académie, il a publié :

Description exacte sur l'oreille de l'homme. Paris, 1677, in-12. - *Ibid.* 1687, in-12.

Observations sur la manière de tailler dans les deux sexes, pour l'extraction de la pierre, pratiquée par le frère Jacques. Paris, 1700, in-12.

Nouveau système de la circulation du sang par le trou ovale, dans le fœtus humain. Paris, 1700, in-12.

Problèmes de physique. Paris, 1711, in-4°. (o.)

MESMER (Antoine), né le 23 mai 1733, à Weil, près de Stein sur le Rhin, étudia la médecine à Vienne. Son début dans le monde fut une brochure dans laquelle il soutenait qu'en vertu de la force qui produit leurs mutuelles attractions, les astres exercent, sur les êtres vivans, principalement sur leur système nerveux, une influence spéciale qui n'est qu'une modification de l'attraction générale, et qui a lieu par l'intermédiaire d'un fluide subtil remplissant l'univers et pénétrant tous les corps. Cette doctrine, qui n'était qu'un mélange informe des grands principes découverts par Newton avec les rêveries de l'astrologie, fut à peine remarquée. En 1772, Mesmer essaya de la populariser en y associant celle de l'action de l'aimant, à laquelle on attribuait alors des vertus curatives surprenantes, et deux ans après il adopta les aimans artificiels que préparait Pierre Hell, astronome de la cour, grand partisan de ce nouveau moyen de traitement. Mais bientôt, abandonnant son auxiliaire, il déclara que les effets magnétiques dépendaient moins de l'aimant que d'une faculté inhérente à sa propre personne, et qu'il pouvait guérir ses malades par la seule apposition des mains sur la partie souffrante, ou même de loin et à distance. Ces assertions, émises

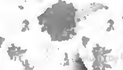
en 1775, appelèrent l'attention sur le magnétime animal, auquel Mesmer rapporta aussi les cures miraculeuses du curé Gassner, dont il assurait avoir été témoin oculaire. Elles furent communiquées aussi aux plus célèbres académies de l'Europe, qui ne répondirent pas à l'auteur, ou qui le traitèrent de visionnaire. Mesmer ne réussit pas davantage auprès des savans et des médecins de Vienne, mais il séduisit quelques bourgeois crédules, un entr'autres auquel il parvint, en 1777, à faire croire qu'il avait rendu la vue à sa fille, aveugle de naissance. Cette prétendue cure, proclamée par quelques enthousiastes comme un miracle, démentie par des gens de bonne foi, et dont tout Paris put constater la fausseté, puisque la malade s'y montra encore aveugle sept ans après; cette aventure fit tant de bruit que le gouvernement jugea prudent de faire intervenir son autorité. Mesmer, se voyant déjoué, prit le parti de quitter l'Autriche, et de se rendre à Paris, où il vint en 1778. A peine arrivé, il mit au jour un petit écrit fort obscur, dans lequel son système se trouvait exposé en vingt-quatre propositions. L'Académie des sciences et la Société de médecine, auxquelles il s'adressa d'abord, le repoussèrent. Voyant alors qu'il n'avait rien à attendre des savans, il se tourna vers le public, et trouva réunis de ce côté tous les élémens de succès, frivolité et passion pour toutes les nouveautés. Son ton d'inspiré le fit recevoir avec transport par un monde superficiel et oisif; l'enthousiasme qu'il excita n'eut bientôt plus de bornes, et il finit même par entraîner d'Eslon, médecin du comte d'Artois, qui devint son apôtre devant la Société de médecine. Mais ce corps repoussa les rêveries du médecin allemand par une décision solennelle et par la publication de plusieurs mémoires. Cependant Mesmer avait acquis un crédit tel que le ministère crut devoir ouvrir des négociations avec lui pour l'engager à publier sa doctrine dans l'intérêt de l'humanité; quelque magnifiques que fussent les offres qu'on lui fit, il les trouva insuffisantes, et partit pour les eaux de Spa. Mais ayant appris que d'Eslon avait profité de son absence pour ouvrir chez lui un traitement public auquel les malades accouraient en foule, il s'empressa de revenir à Paris, où Bergasse, l'un de ses plus fougueux adeptes, ouvrit une souscription de cent actions, à cent louis chaque, dont le produit devait lui être remis sous la condition qu'il révèlerait la doctrine du magnétisme animal aux souscripteurs. Cette souscription fut promptement remplie et au-delà, puisqu'elle rapporta plus de trois cent quarante mille francs à Mesmer. Celui-ci n'en continua pas moins de se renfermer dans une mystérieuse réserve, et à exercer une influence très-lucrative pour lui sur le brillant cercle qui se rassemblait chaque jour autour de son baquet magique. L'enthousiasme général et,

à ce qu'on assure, les nombreux désordres qui accompagnaient ces réunions, déterminèrent enfin le gouvernement à faire examiner la doctrine et l'emploi du magnétisme animal par une commission composée de Majault, Sallin, Darcet, Guillotin, Franklin, Leroi, Bailly, Bory et Lavoisier. Des expériences furent faites avec le plus grand soin chez d'Eslon et chez Franklin. Après les avoir répétées plusieurs fois et variées de diverses manières, les commissaires demeurèrent convaincus que tous les effets attribués au magnétisme étaient le résultat de l'influence morale que les hommes exercent toujours les uns sur les autres, quand ils ont la conscience de leur présence mutuelle. Le rapport de l'Académie, rédigé par Bailly, peut être considéré comme un chef-d'œuvre de raison et de philosophie, en même temps qu'il est un modèle d'élégance et de fermeté dans le style. La Société de médecine prit les mêmes conclusions que l'Académie, et les deux rapports furent répandus avec profusion par le gouvernement. La publicité, cette ennemie si dangereuse du charlatanisme, porta un coup mortel au mesmérisme, que le talent même de Bergasse ne put relever dans l'opinion. Mesmer, se voyant démasqué, quitta la France, et après avoir passé quelque temps en Angleterre sous un nom supposé, finit par se retirer en Allemagne, où il est mort tout à fait ignoré, à Mersebourg, le 5 mars 1815. C'est en vain que MM. de Puysegur ont essayé de ranimer l'enthousiasme pour le magnétisme animal, dans toute l'histoire duquel on ne voit, aujourd'hui comme autrefois, que des charlatans et des dupes. Cette bizarre doctrine n'a pu séduire un seul instant les Anglais; mais quelques Suédois ont essayé de la rattacher à l'obscur mysticisme de Swedenborg, et les Allemands, qui l'avaient repoussée jusqu'eu 1787, ont fini par s'enthousiasmer tellement pour elle que le gouvernement prussien fut obligé, il y a quelques années, de prendre des mesures sévères afin de réprimer les graves abus auxqnels elle donnait lieu, qu'il y a des sociétés magnétiques sur divers points de l'Allemagne, et qu'on y publie chaque mois, sous la rubrique de *médecine magique*, le récit des faits plus ou moins extraordinaires, qui sont bien dignes de figurer à côté de ceux dont Gassner, le prince de Hohenlohe et autres thaumaturges semblables ont enrichi les annales du mysticisme, et qui fourniraient un curieux supplément au traité des folies humaines par Adelung. Mesmer a publié :

Dissertatio de planetarum influxu in corpus humanum. Vienne, 1766, in-4°.

Sendschreiben an einen auswaertigen Arzt ueber die Magnetkur. Vienne, 1775, in-8°.

Zweytes Sendschreiben ueber die Magnetkur, an das Publikum. Vienne, 1775, in-4°.



Mémoire sur la découverte du magnétisme animal. Genève et Paris, 1779, in-12.
Précis historique des faits relatifs au magnétisme animal jusqu'en avril 1781. Londres, 1781, in-8°.
Dissertation sur la découverte du magnétisme animal. Paris, 1781, in-8°.
Kurze Geschichte des thierischen Magnetismus. Carlsruhe, 1783, in-8°.
Lettre d'un médecin de Paris à un médecin de province. Paris, 1784, in-8°.
Lettres à MM. les auteurs du Journal de Paris. Paris, 1784, in-8°.
Lettres à M. Vicq-d'Azyr et à MM. les auteurs du Journal de Paris. Bruxelles, 1784, in-8°.
Mémoire de Mesmer sur ses découvertes. Paris, 1799, in-8°.
Lettre au citoyen Baudin, capitaine de vaisseau, sur les recherches à faire au sujet d'un moyen préservatif de la petite-vérole. Paris, 1800, in-8°. (A.-J.-L. J.)

MESSERSCHMIDT (Daniel-Théophile), né à Dantzick en 1685, fut reçu docteur en médecine à Halle en 1707, et neuf ans après se rendit à Pétersbourg. Passionné pour les découvertes, il s'engagea, moyennant la faible somme de cinq cents roubles par an, à parcourir la Sibérie, et à observer tout ce qui pouvait avoir rapport à la géographie, à l'histoire des différens peuples, et aux diverses branches de la médecine. Sept années furent employées à ce voyage, dont les sciences ne retirèrent pas beaucoup de profit, quoiqu'il ait fait connaître plusieurs particularités ignorées jusqu'alors, mais qui facilita les recherches plus productives de Salles, de Gmelin, de Georgi, et de M. Klaproth. A son retour à Pétersbourg en 1716, Messerschmidt se voyant accueilli avec peu d'empressement, tomba dans une profonde mélancolie, et prit enfin le parti de revenir à Dantzick. Son dessein était d'offrir à sa ville natale les collections qu'il avait formées en Russie, mais il eut le malheur de les perdre toutes dans un naufrage qu'il fit auprès de Pillau. Etant retourné ensuite à Pétersbourg, il y mourut pauvre et ignoré en 1735. La presse n'a reproduit aucun ouvrage de sa façon, mais on trouve des extraits de son voyage dans les *Neue nordischen Beytraege* de Pallas. Linné, pour honorer sa mémoire, lui consacra un genre de plantes (*Messerschmidia*) de la famille des sébesténiers. (o.)

MÉSUÉ, médecin arabe, s'appelait *Jean*, ou *Jahiah ibn Masouiah*, vivait au neuvième siècle, et appartenait à la secte chrétienne des nestoriens. Khouz, bourg situé au voisinage de l'ancienne Ninive, fut le lieu de sa naissance. Il vint fort jeune à Bagdad, dans l'intention d'embrasser l'état ecclésiastique; mais les facilités que cette ville lui offrait pour se livrer à tous les genres d'études, le firent changer d'avis. Ayant pris goût pour la médecine, il l'étudia avec beaucoup d'ardeur sous un médecin juif qui jouissait d'une grande célébrité. Bientôt sa pro-

pre réputation effaça celle de son maître, et il ouvrit une école d'où sortirent un grand nombre de médecins renommés parmi les Arabes. Les talens de Mésué lui attirèrent la faveur d'Haroun-Al-Raschid, qui l'attacha à sa personne, et dont l'héritier Al-Mamoun l'emmena avec lui dans le Khoraçan. Il obtint également la confiance des successeurs de ce calife, à la cour desquels il resta jusqu'au règne de Motawakkel, sous lequel il mourut l'an 855 (241 de l'Hégyre), à l'âge d'environ quatre-vingts ans. Comme Mésué cultivait les belles-lettres en même temps que la médecine, et qu'il était fort habile en grec, en persan et en syriaque, les califes le chargèrent de surveiller et de diriger les nombreux traducteurs qu'ils entretenaient pour faire passer en arabe les ouvrages écrits dans ces trois langues, et parmi lesquels on doit surtout distinguer ses deux disciples Honaïn et Hobaïsch. Ce médecin écrivit en outre, sur l'art de guérir, beaucoup d'ouvrages qui sont fort estimés chez les Orientaux, et qui l'ont même été pendant long-temps chez nous; tels sont ses démonstrations, en trente livres, ses traités sur les fièvres, les alimens, la diarrhée, les bains, la céphalalgie, l'eau d'orge, etc. Plusieurs de ces ouvrages ont été traduits en hébreu. On en connaît les éditions latines suivantes :

Liber de complexionibus, proprietatibus, electionibus operationibusque medicinarum laxativarum. Practica de medicinis particularium ægritudinum. Venise, 1471, in-fol.

Liber de consolatione medicinarum simplicium solutivarum. Milan, 1473, in-fol. - Lyon, 1478, in-fol. - Trad. en italien, Venise, 1475, in-fol.; *Ibid.* 1487, in fol.; *Ibid.* 1493, in-fol.; *Ibid.* 1521, in-fol.; *Ibid.* 1559, in-8°.; *Ibid.* 1621, in-4°.

De medicinis ægritudinum liber. Naples, 1475, in-fol.

Opera omnia, ex duplici translatione, alterâ antiquâ, alterâ novâ Jac. Sylvii. Acc. annotationes J. Manardi, J. Sylvii et A. Marini. Omnia ab eodem Marino castigata. Venise, 1562, in-fol. - *Ibid.* 1589, in-fol. - *Ibid.* 1602, in-fol.

Il ne faut pas confondre ce médecin avec un autre Mésué, surnommé *le jeune*, ou Jean, fils d'Hamech, qui professait la doctrine des Jacobites, et qui naquit à Mardin, dans la Mésopotamie. Ce Mésué était disciple d'Avicenne. Il mourut en Egypte, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, vers l'an 1018 de notre ère. Il a écrit en arabe un traité des emplâtres, des onguens et des syrops, dont on possède une traduction hébraïque.

(o.)

MÉTHÉRIE (JEAN-CLAUDE DE LA), né à Clayette, le 4 septembre 1743, était fils d'un médecin qui le fit élever avec beaucoup de soin. Destiné à l'état ecclésiastique, il vint suivre les cours de la Sorbonne, et reçut les quatre ordres mineurs au séminaire de Saint-Louis; mais son frère aîné étant venu à mourir, il obtint la permission de se livrer à la médecine, qu'il étudia pendant cinq années, et qu'il alla ensuite pratiquer dans sa ville natale jusqu'en 1780. Entraîné par la tournure particulière de ses idées, il publia une sorte de logique et de méta-

physique, dans laquelle il se prononça déjà pour l'opinion que le mouvement est essentiel à la nature, et que tous les corps doivent leur origine à la cristallisation. Il vint à Paris, et y développa ses vues dans un nouvel ouvrage, qui fut à peine remarqué; puis il quitta momentanément cet objet de recherches pour écrire sur les différentes espèces de gaz que les travaux de Priestley venaient de signaler à l'attention publique; il soutint que l'oxigène n'est pas le principe de tous les acides; cette idée, dont le temps a démontré la justesse, parut alors paradoxale, et disposa mal jusqu'à Lavoisier lui-même à l'égard de l'auteur. La même année, en 1785, il fut associé à la rédaction du Journal de physique, travail dont il demeura seul chargé en 1785, au départ de l'abbé Mongez le jeune pour l'expédition de Lapeyrouse, et qu'il continua sans interruption jusqu'à sa mort. En 1792, il donna une édition considérablement augmentée de la Sciagraphie de Bergmann, le meilleur ou du moins le plus utile de tous ses ouvrages, celui qui décida de sa vocation, et qui fit que la minéralogie devint le but décidé de ses travaux. Quelques années ensuite, il publia sa Théorie de la terre qui, outre un sorte de géologie et de minéralogie, contient encore une espèce de cosmogonie: on y trouve l'exposé le plus complet qui eût encore paru en France des divers systèmes imaginés par les philosophes, et le recueil le plus méthodique des faits dont se composait alors la géologie. Ce furent là les objets constans de ses études et de ses publications jusqu'à sa mort, arrivée le 1er juillet 1817. La Méthérie fut un homme de bien dans toute l'étendue de ce mot, mais il vécut plus sous l'empire de l'imagination que dans le monde des réalités, et se trompa souvent sur les hommes et sur les choses. Ses opinions philosophiques méritent d'être rapportées. Suivant lui la création et l'annihilation sont impossibles; chaque partie de la matière a une force propre qu'elle ne perd jamais; dans les corps solides cette force est *in nisu*, mais dans les fluides elle donne à chaque molécule un mouvement continuel de rotation, d'ondulation et de vibration autour de son axe, différente dans chaque corps. C'est ce mouvement qui produit tous les phénomènes de la nature. La Métherie croyait qu'on peut supposer tous les corps dans un état électrique ou magnétique, et les progrès récens de la physique rendent cette hypothèse fort probable. Il rapportait la vie à l'action galvanique, autre supposition qui gagne chaque jour de nouveaux partisans. Il admettait que les corps organisés peuvent bien n'avoir pas commencé à la même époque, que par conséquent il peut y en avoir de perdus, et que tous sont susceptibles de perfectibilité ou de dégénérescence, suivant les circonstances dans lesquelles ils se trouvent. Il croyait à l'existence, dans les végétaux, d'une véritable cir-

culation, idée que des observations modernes ont justifiée. Il croyait que nous ne sommes qu'une certaine combinaison momentanée de molécules de matière affectée d'une forme déterminée par les lois générales de la nature, et que c'est seulement dans la vertu que l'homme peut trouver le bonheur. En un mot, considéré comme philosophe, La Métherie fut épicurien dans la plus noble acception de ce mot. Il combattit l'emploi exclusif de la cristallographie comme moyen principal de classification des minéraux, et contribua à faire connaître un assez grand nombre d'espèces minérales. Ses travaux furent peu utiles, parce qu'il ne sut pas les faire valoir, et qu'il ignora l'art si utile de l'intrigue, qui répugnait à son ame grande et généreuse; aussi vécut-il presqu'inconnu, dans un état voisin de la gêne, où son bon cœur l'avait réduit, et dont nulle main secourable n'eut la générosité de l'aider à sortir. Le savant modeste qui préfère la science aux hommes, et qui n'encense pas l'idole du jour, n'a d'autre espoir que dans l'estime de la postérité, quand encore la haine et la jalousie n'ont pas été assez puissantes pour anéantir, par des dépréciations calculées, jusqu'aux traces de ses travaux. Les ouvrages de La Métherie sont devenus fort rares, parce qu'ayant trouvé peu de débit, ils furent en grande partie consacrés à d'ignobles usages.

Essai sur les principes de la philosophie naturelle. Amsterdam, 1777, in-12. - Paris, 1788, 2 vol. in-8°. - *Ibid.* 1805, in-8°.

Vues physiologiques sur l'organisation animale et végétale. Paris, 1780, in-12.

Essai sur l'air pur et les différentes espèces d'air. Paris, 1785, in-8°. - *Ibid.* 1788, 2 vol. in-8°.

Théorie de la terre. Paris, 1791, 3 vol. in-8°. - *Ibid.* 1797, 5 vol. in-8°.

De l'homme considéré moralement, de ses mœurs et de celles des animaux. Paris, 1802, 2 vol. in-8°.

Considérations sur les êtres organisés. Paris, 1804, 3 vol. in-8°.

La Métherie croyait l'excitabilité produite par l'action galvanique provenant de la superposition des fibres nerveuses et musculaires. Suivant lui, la chaleur animale n'est pas un produit de la respiration, mais elle est due en outre aux combinaisons diverses qui ont lieu dans l'habitude du corps pour former les différens produits solides ou liquides. L'homme n'est qu'un singe, perfectionné par l'état social. L'espèce humaine ne se partage qu'en deux races, la nègre et la blanche. Elle a dû ne se trouver originairement que dans une contrée particulière et bornée. Son existence n'est pas postérieure à celle des autres animaux. La vertu est un amour de soi calculé de manière à procurer un bonheur durable. Tous les êtres sensibles veulent le bien des autres êtres sensibles, et ne peuvent trouver le bonheur que dans la vertu. La somme des plaisirs du corps, de l'esprit et du cœur constitue la vraie volupté, celle sans laquelle il n'y a pas de bonheur, en un mot, le souverain bien.

Sur la nature des êtres existans. Paris, 1805, in-8°.

Leçons de minéralogie données au Collége de France. Paris, 1812, 2 vol. in-8°.

Leçons de géologie. Paris, 1816, 3 vol. in-8°. (A.-J.-L. JOURDAN)

METTRIE (Julien-Offray de la), devenu célèbre moins par ses idées philosophiques elles-mêmes, que par la hardiesse avec laquelle il les publia hautement, naquit à Saint-Malo, en 1709, le 25 décembre. Son père, enrichi par le négoce, ne négligea rien pour lui donner une bonne éducation. Après avoir terminé ses humanités à Paris, il alla faire sa rhétorique à Caen sous les Jésuites, et revint au bout d'une année dans la capitale pour y suivre les cours de l'abbé Cordier, qui l'enrôla sous les bannières du jansénisme, en faveur duquel le jeune La Mettrie se prononça avec une vivacité extraordinaire, même à son âge. Ses études terminées, il retourna dans le sein de sa famille, et, par les conseils d'un ami, embrassa la profession de médecin, contre le vœu de son père, qui le destinait à l'état ecclésiastique. Ayant étudié l'anatomie pendant deux ans, il alla prendre le bonnet doctoral à Reims. En 1733, il se rendit à Leyde auprès de Boerhaave, dont il traduisit plusieurs ouvrages, et qui l'honora de son estime. De retour une seconde fois à Saint-Malo, il s'y occupa de diverses traductions, d'une édition de Sydenham, et de quelques ouvrages qu'il ne mit en lumière que plusieurs années après. Morand l'appela, en 1742, à Paris, et lui fit obtenir la place de médecin des gardes françaises. La Mettrie suivit ce corps à l'armée, et assista à la bataille de Dettingen et à la célèbre journée de Fontenoy. Etant tombé malade pendant le siége de Fribourg, il s'aperçut que, pendant la durée de sa maladie, l'affaiblissement du moral avait suivi chez lui celui du physique, et il en tira la conséquence que la faculté de penser est le résultat de l'organisation, de sorte que le moindre dérangement dans les ressorts de notre machine doit exercer une grande influence sur l'ame. L'ouvrage qu'il fit paraître à cette occasion, et une satire de quelques compétiteurs à la place de premier médecin, qu'il publia dans la vue de seconder les projets ambitieux d'un ami, lui attirèrent la haine des prêtres et des médecins. Privé d'abord de sa place aux gardes, par la mort de son protecteur, le duc de Grammont, il perdit aussi celle qu'il avait obtenue dans les hôpitaux de l'armée, et fut même obligé, pour éviter la Bastille, de se réfugier à Leyde en 1746. Là il écrivit une nouvelle satire des plus virulentes contre les médecins, et une sorte de code du matérialisme absolu, qui lui suscita autant d'ennemis parmi les réformés que sa malignité et son hétérodoxie lui en avaient attirés parmi les catholiques. Se voyant sur le point d'être persécuté de nouveau, il accepta l'asyle que le grand Frédéric lui fit offrir, par Maupertuis, à Berlin, où le prince l'accueillit de la manière la plus honorable, comme une victime de l'intolérance religieuse et politique, lui accorda une pension, avec le titre de son lecteur, et le nomma membre de

l'Académie. Il mourut d'indigestion le 11 novembre 1751, et le roi de Prusse, dont il avait été le favori, se chargea lui-même de son éloge, qu'il fit lire à l'Académie par Darget. Les circonstances, plus qu'un mérite réel, furent la source de sa célébrité. Dans un siècle où la raison n'eût pas eu à disputer sur tous les points l'empire aux préjugés et aux institutions gothiques, La Mettrie n'aurait été remarqué ni parmi les savans, ni même dans les cercles frivoles de la haute société; homme d'esprit, mais sans goût, sans instruction solide, et frondeur par caractère, il fut matérialiste parce que son siècle jouait la dévotion; sous Julien, les fanatiques l'auraient compté dans leurs rangs. Diderot, dont malheureusement l'opinion n'a aucun poids, parce qu'elle n'a rien de fixe, l'a cependant très-bien jugé, en disant que c'était un homme sans jugement et d'un esprit frivole, dont les idées étaient dérangées à tel point que, dans la même page, une assertion sensée est heurtée par une assertion folle, et une assertion folle par une assertion sensée. Aujourd'hui l'Europe entière sifflerait un prétendu philosophe tel que La Mettrie; mais peut-être au moins ne le persécuterait-elle pas. Les ouvrages de ce médecin, tous remplis de feu et d'imagination, mais vides d'idées et dépourvus de précision et de justesse, sont:

Traité du vertige, avec la description d'une catalepsie hystérique. Paris, 1737, in-12. - *Ibid.* 1738, in-12. - *Ibid.* 1731, in-12.

Lettre sur l'art de conserver la santé et de prolonger la vie. Paris, 1738, in-12.

Traité de la petite-vérole, avec le traitement des plus habiles médecins. Paris, 1740, in-12.

Observations de médecine pratique. Paris, 1743, in-12.

Ces divers traités ont été réunis avec deux autres sur la dysenterie et sur l'asthme (Berlin 1751, in-4°.).

Histoire naturelle de l'ame. La Haye, 1745, in-8°.

La politique du médecin de Machiavel, ou le chemin de la fortune ouvert aux médecins. Amsterdam (Lyon), 1746, in-12.

Ouvrage condamné au feu par arrêt du parlement.

La Faculté vengée. Paris (Leyde), 1747, in-8°. - *Ibid.* 1772, in-8°.

Comédie en trois actes et en prose.

Ouvrage de Pénélope, ou Machiavel en médecine. Berlin, 1748, 2 vol. in-12. - *Ibid.* 1750, 3 vol. in-12.

Publié sous le nom d'Aletheius Demetrius.

L'homme machine. Leyde, 1748, in-12.

Brûlé par arrêt des magistrats de Leyde.

Traité de la vie heureuse de Sénèque, avec l'anti Sénèque, ou Discours sur le même sujet. Potsdam, 1748, in-12.

L'homme plante. Potsdam, 1748, in-12.

Réflexions sur l'origine des animaux. Berlin, 1750, in-4°.

L'art de jouir. Berlin, 1751, in-12.

Vénus métaphysique, ou Essai sur l'origine de l'ame humaine. Berlin, 1751, in-12.

Les œuvres philosophiques de La Mettrie ont été réimprimées plusieurs fois ensemble (Londres (Berlin), 1751, in-4°. - Berlin, 1771, 2 vol. in-8°. - Amsterdam, 1774, 3 vol. in-12). (A.-J.-L. J.)

METZGER (Jean-Daniel), né à Strasbourg le 7 février 1739, obtint le titre de docteur en médecine, dans cette ville, le 1er septembre 1767. Il y faisait des cours particuliers, lorsque le comte de Bentheim-Steinfurt le fit venir à sa cour comme médecin, et lui accorda le titre de conseiller, avec la place de physicien ou d'inspecteur de la police médicale, dans sa résidence. Appelé, en 1777, à Kœnigsberg pour y remplir la chaire d'anatomie, Metzger cultiva avec le plus grand succès cette branche de l'art de guérir, ainsi que la physiologie, la pathologie, la chirurgie et surtout la police médicale. Il prit part à toutes les discussions qui s'agitèrent de son temps, telles que celles sur l'irritabilité et la sensibilité, sur la nature du tissu de la matrice, sur l'origine et la décussation des nerfs optiques, sur le magnétisme animal, sur la cranioscopie, sur la classification des races humaines, sur la docimasie pulmonaire, la léthalité des plaies, le danger des inhumations précipitées, etc. En un mot, son activité littéraire ne négligea aucun des points historiques, théoriques ou pratiques de la science à laquelle il s'était consacré; mais ce qui le distingua principalement, ce furent ses recherches continuelles sur la médecine légale, dans laquelle son nom est cité maintenant comme une autorité, la plupart du temps imposante. Il est mort à Kœnigsberg en 1805, laissant les ouvrages suivans :

Dissertatio de primo pare nervorum. Strasbourg, 1766, in-4°.

Curationum chirurgicarum, quæ ad fistulam lacrymalem hucusque fuere adhibitæ. Munster, 1772, in-12.

Adversaria medica. Francfort, 1774-1778, 2 vol. in-8°.

Grundriss der Physiologie. Kœnigsberg, 1777, in-8°. - *Ibid.* 1783, in-8°.

Programma de translocatione viscerum. Kœnigsberg, 1777, in-4°.

Dissertatio de secretione generatim. Kœnigsberg, 1777, in-4°.

Dubia physiologica. Kœnigsberg, 1777, in-4°.

Gerichtlich-medicinische Beobachtungen. Kœnigsberg, 1778-1780, in-8°.

Programma de sectione anatomicâ cadaveris fœminæ maniaco-epilepticæ. Kœnigsberg, 1781, in-4°.

Programma de rubedine sanguinis. Kœnigsberg, 1781, in-4°.

Vermischte medicinische Schriften. Kœnigsberg, tome I, 1781; II, 1782; III, 1784, in-8°. - *Ibid.* 1784, 3 vol. in-8°.

Beytrag zur Geschichte der Fruehlingsepidemie im Jahre 1782. Kœnigsberg, 1782, in-8°.

De controversâ fabricâ musculosâ uteri, diatribe prior. Kœnigsberg, 1783, in-4°. - *Diatribe posterior*, 1790, in-4°.

Programma de pulmone dextro antè sinistrum respirante. Kœnigsberg, 1783, in-4°.

Entwurf einer Medicina ruralis. Kœnigsberg, 1784, in-4°.

Medicinisch-gerichtliche Bibliothek. Kœnigsberg, 1784, 2 vol. in-8°. Publié avec C.-F. Elsner.

Programma de veneficio cautè dijudicando. Kœnigsberg, 1785, in-4°.

Grundsaetze der allgemeinen Semiotik und Therapie. Kœnigsberg, 1785, in-4°.

Dissertatio de assimilatione humorum. Kœnigsberg, 1786, in-4°.
Observationes anatomico-pathologicæ cum epicrisi. Kœnigsberg, 1787, in-4°.
Dissertatio de causâ morbi. Kœnigsberg, 1787, in-4°.
Dissertatio de versionis in partûs negotio periculis. Kœnigsberg, 1787, in-4°.
Dissertatio de morbis militum. Kœnigsberg, 1787, in-4°.
Programma de spinâ ventosâ in vertebris dorsi visâ. Kœnigsberg, 1787, in-4°.
Animadversiones ad docimasiam pulmonum. Kœnigsberg, 1787, in-4°.
Analecta de potu. Kœnigsberg, 1787, in-4°.
Programma quo somnambulismum magneticum hodiè solemnem perstringit. Kœnigsberg, 1787, in-4°.
Handbuch der Staatsarzneykunde. Zullichau, 1787, in-8°.
Bibliothek fuer Physiker. Kœnigsberg, 1787-1789, in-8°.
Opusculorum academicorum ad artem medicam spectantium fasciculus I. Kœnigsberg, 1788, in-8°.
Animadversiones in novam Goodwynii de morte submersorum hypothesin. Kœnigsberg, 1789, in-4°.
In casum quemdam medico-forensem Commentatio. Kœnigsberg, 1789, in-4°.
Die Physiologie in Aphorismen. Kœnigsberg, 1790, in-8°.
Annalen der Staatsarzneykunde. Zullichau, 1790, in-8°.
Opuscula anatomica et physiologica. Gotha, 1790, in-8°.
Medicinisch-philosophische Anthropologie fuer Aerzte. Weissenfels, 1790, in-8°.
Handbuch der Chirurgie. Iéna, 1791, in-8°.
Programma de R. Moyse Ben Maimon. Kœnigsberg, 1791, in-8°.
Materialien fuer die Staatsarzneykunde und Jurisprudenz. Kœnigsberg, 1792, in-8°.
Ueber die Kennzeichen des Todes, und den auf die Ungewissenheit derselben gegruendeten Vorschlag, Leichenhaeuser zu errichten. Kœnigsberg, 1792, in-8°.
Skizze einer pragmatischen Litteraturgeschichte der Medicin. Kœnigsberg, 1792, in-8°.
Grundsaetze der saemmtlichen Theile der Krankeitslehre. Kœnigsberg, 1782, in-8°.
Exercitationes anatomicæ argumenti aut anatomici aut physiologici. Kœnigsberg, 1782, in-8°.
Ein Wort zur Beruhigung der Gemuether gegen die Furcht von einem uebereilten Begraebniss. Kœnigsberg, 1782, in-8°.
Kurzgefasstes System der gerichtlichen Arzneywissenschaft. Kœnigsberg, 1793, in-8°. - *Ibid.* 1798, in-8°.
Ueber die Independenz der Lebenskraft von den Nerven. Kœnigsberg, 1794, in-8°.
Ueber Irritabilitaet und Sensibilitaet, als Lebensprincipien. Kœnigsberg, 1794, in-8°.
Materialien fuer die Staatsarzneykunde und Jurisprudenz. Kœnigsberg, 1795, in-8°.
Die Lehre von der Natur des Menschen in Aphorismen. Kœnigsberg, 1795, in-8°.
Physiologische Adversarien. Kœnigsberg, 1796, in-8°.
Zusaetze und Verbesserungen zu seiner Skizze einer pragmatischen Litteraergeschichte der Medicin. Kœnigsberg, 1796, in-8°.
Unterricht in der Wundarzneykunst. Kœnigsberg, 1798, in-8°.
Neue gerichtlich-medicinische Beobachtungen. Kœnigsberg, 1798, in-8°.

Kurzer Inbegriff der Lehre von der Lustseuche. Kœnigsberg, 1800, in-8°.
Neue vermischte medicinische Schriften. Kœnigsberg, 1800, in-8°.
Beytrag zur Geschichte der Fruehlingsepidemie im Jahre 1800. Altenbourg, 1801, in-8°.
Ueber die Krankheiten saemmtlicher zur OEkonomie gehoerigen Hausthiere. Kœnigsberg, 1802, in-8°.
Ueber den menschlichen Kopf, in anthropologischer Rueckeicht. Kœnigsberg, 1803, in-8°.
Gerichtliche medicinische Abhandlungen. Kœnigsberg, tome I, 1803; II, 1804, in-8°.
Lehrsaetze zu einer empirischen Psychologie. Kœnigsberg, 1805, in-8°.

Metzger (*Charles*), fils aîné du précédent, né à Steinfurt en 1772, mort le 22 décembre 1797 à Kœnigsberg, où il était professeur, a publié :
Specimen anatomiæ hepatis comparatæ. Kœnigsberg, 1796, in-8°.
Proemium, momenta quædam ad animalium differentiam sexualem præter genitalia continens. Kœnigsberg, 1797, in-8°.

Metzger (*Georges-Balthazar*), né à Steinfurt, mort en 1687, était professeur à Tubingue et membre de l'Académie des Curieux de la nature, sous le nom d'*Americus*. On a de lui :
Dissertationes tres de sanguinis in circulum motu. Tubingue, 1659-1660, in-4°.
Historia anatomica ventriculi. Tubingue, 1661, in-4°.
Dissertatio de scorbuto. Tubingue, 1663, in-4°.
Dissertatio de affectuum hereditariorum theoriâ. Tubingue, 1663, in-4°.
Hepatis extispicium medico-anatomicum. Tubingue, 1663, in-4°.
Dissertatio de pleuritide. Tubingue, 1663, in-4°.
Historia anatomica lienis. Tubingue, 1664, in-4°.
Dissertatio de febre malignâ petechiali. Tubingue, 1665, in-4°.
Dissertatio de syncope. Tubingue, 1665, in-4°.
Historia erysipelatis cum aliorum gravissimorum symptomatum satellitio. Tubingue, 1666, in-4°.
Dissertatio de fluxu hepatis. Tubingue, 1671, in-4°.
Dissertatio de siti præter naturam auctâ. Tubingue, 1673, in-4°.
Catarrhi suffocativi theoriâ. Tubingue, 1675, in-4°.
Dissertatio de tussi. Tubingue, 1676, in-4°.
Sphygmologia breviter delineata. Tubingue, 1677, in-4°.
Dissertatio de hæmorrhoïdum statu secundum et præter naturam. Tubingue, 1677, in-4°.
Dissertatio de humoribus uteri. Tubingue, 1677, in-4°.
Dissertatio de ictero albo virginum. Tubingue, 1677, in-4°.
Dissertatio de alvi constipatione. Tubingue, 1678, in-4°.
Dissertatio de passione hystericâ. Tubingue, 1678, in-4°.
Dissertatio de medicamentis sternutatoriis. Tubingue, 1678, in-4°.
Historia anatomica thymi. Tubingue, 1679, in-4°.
Dissertatio de diabete. Tubingue, 1679, in-4°.
Dissertatio de anevrysmate. Tubingue, 1679, in-4°.
Dissertatio de fistulis. Tubingue, 1782, in-4°.
Dissertatio de podagrâ. Tubingue, 1684, in-4°.
Sciagraphia suturarum cranii humani earumque veri usus. Tubingue, 1684, in-4°.
Scrutinium lithogeneseos in corpore humano. Tubingue, 1685, in-4°.
Anatome dentium humanorum. Tubingue, 1685, in-4°.

Metzger (*Martin-Christophe*), né à Vienne, mort à Ratisbonne le 20 mars 1690, et membre de l'Académie des Curieux de la nature, sous le nom de *Pline II*, a laissé :
Dissertatio de palpitatione cordis. Ingolstadt, 1651, in-4°.

(A.-J.-L. J.)

MEYSSONIER (Lazare), né à Macon en 1602, étudia la médecine à Montpellier, et vint la pratiquer à Lyon, où il acquit une réputation fort étendue, qui fut moins la récompense de son talent, que le fruit de l'habileté avec laquelle il sut exploiter le goût de ses contemporains pour les chimères et les illusions de l'astrologie judiciaire. Pendant long-temps il publia, sous le titre de *Bon hermite*, un almanach rempli d'horoscopes et de prédictions, dont ses confrères eurent beaucoup de peine à obtenir la suppression. A l'âge de quarante-six ans il abandonna la religion de ses pères, qui professaient le protestantisme, et se fit catholique. Il mourut vers l'an 1672. On lui doit une traduction de la magie naturelle de Porta, une autre, très-médiocre, des Aphorismes d'Hippocrate (Lyon, 1668, in-12), et les ouvrages suivans :

OEnologie, ou les merveilleux effets du vin, ou la manière de guérir avec le vin seul. Lyon, 1636, in-8°.
Ars nova reminiscentiæ. Lyon, 1639, in-4°.
De abditis epidemiæ causis parenætica velitatio. Lyon, 1641, in-4°.
Histoire du Collège de médecine de Lyon, de son origine et de ses progrès. Lyon, 1644, in-4°.
Introduction à la philosophie des anges. Lyon, 1648, in-8°.
Idea medicinæ veræ. Lyon, 1654, in-12.
Almanach chrétien, catholique, moral, physique, historique et astronomique. Lyon, 1657, in-4°.
Pharmacopée accomplie. Lyon, 1657, in-8°.
Cours de médecine théorique et pratique. Lyon, 1664, in-4°. -*Ibid.* 1678, in-8°.
Breviarium medicum. Lyon, 1664, in-8°.
La belle magie ou science de l'esprit. Lyon, 1669, in-12. (o.)

MICHAELIS (Chrétien-Frédéric), fils d'un des plus célèbres orientalistes de l'Allemagne, naquit à Gœttingue le 13 mai 1754. Après avoir fait ses études dans sa ville natale, ainsi qu'à Groningue, il prit le grade de docteur en médecine à Strasbourg, visita la France et l'Angleterre, et obtint une place de médecin à l'état-major de l'armée hessoise. Au bout de quelques années, il fut chargé d'enseigner la médecine et l'anatomie au Collége de Cassel, et en 1786, il fut investi, à l'Université de Marbourg, d'une chaire qu'il conserva jusqu'à l'époque de sa mort, arrivée le 17 février. On a de lui :

Dissertatio de causis commutatæ quarundam regionum fertilitatis. Cobourg, 1771, in-4°.
Dissertatio de anginâ polyposâ sive membranaceâ. Gœttingue, 1778, in-8°.
Ueber die Regeneration der Nerven. Cassel, 1785, in-8°.
Medicinisch-praktische Bibliothek. Gœttingue, 1785, in-8°.
Medicinische Beytraege. Gœttingue, 1785, in-8°.
Programma de instrumentis quibusdam chirurgicis, sive novis sive mutatis. Marbourg, 1801, in-4°.

Michaelis (*Chrétien-Frédéric*), né à Zittau le 18 mai 1727, embrassa d'abord la profession de relieur, qui était celle de son père; mais, entraîné par un penchant irrésistible, il étudia la médecine, et prit ses grades à Léipzick. Il mourut dans cette ville le 29 août 1804. L'Allemagne lui doit une soixantaine de traductions du français et de l'anglais; mais il n'a publié qu'un seul ouvrage de sa composition, sa thèse, qui est intitulée :

De orificii uteri curâ clinicâ atque forensi. Léipzick, 1756, in-4°.

Michaelis (*Jean*), né à Soest, dans la Westphalie en 1606, enseigna la philosophie et la médecine à l'Université de Léipzick, où il mourut en 1667, le 29 novembre. Grand partisan de la spagyrie, il s'attacha moins à l'étude des maladies qu'à la préparation des remèdes chimiques, dont plusieurs portèrent pendant long-temps son nom. On a de lui divers opuscules réunis sous le titre de :

Opera medica omnia, medico-chemica cunjuncta. Nuremberg, 1688, in-4°. - *Ibid*. 1698, in-4°.

Michaelis (*Jean-Frédéric*), médecin à Hubertsbourg, né à Wurzen le 30 septembre 1743, est auteur d'un ouvrage anonyme qui a pour titre :

Wohlgemeinte Warnungen eines Arztes an den Landmann. Wittemberg, 1773, in-8°. (J.)

MICHELI (Pierre-Antoine), botaniste distingué, vint au monde à Florence en 1679. Ses parens le destinaient à la profession de libraire; mais un goût décidé l'entraînait vers l'étude des plantes, que la lecture de Mattioli et les leçons de Boccone rendirent encore plus attrayante pour lui. Sa persévérance triompha de tous les obstacles, dont les rigueurs de la fortune n'étaient pas le moindre. Le grand-duc, instruit des progrès qu'il faisait, lui fit donner tous les secours nécessaires, et ne tarda pas à l'honorer du titre de son botaniste. Il parcourut diverses contrées de l'Italie et de l'Allemagne, recueillant partout des observations sur l'histoire naturelle. Son dernier voyage au Mont-Baldo lui devint funeste; saisi d'une pleurésie à son retour, il succomba le 2 janvier 1737. L'histoire des mousses et celle des champignons sont les parties aux progrès desquelles il a le plus contribué, et les botanistes lui doivent la connaissance d'un très-grand nombre de plantes. Ses ouvrages sont :

Relazione dell'erba detta da botanici orobanche. Florence, 1722, in-8°. - *Ibid*. 1743, in-8°.

Nova plantarum genera juxtà methodum Tournefortii disposita. Florence, 1729, in-fol.

Cet ouvrage est orné de 108 planches, représentant 550 plantes. On y trouve la description de 1900 végétaux, dont 1400 étaient nouveaux ou n'avaient pas été bien décrits jusqu'alors. Ce beau travail ajouta prodigieusement à celui de Dillenius.

Catalogus plantarum horti Cæsarei Florentini. Florence, 1748, in-fol.

Catalogue rédigé par ordre alphabétique et d'après la classification de Tournefort. Micheli y a joint l'histoire du jardin depuis sa création. (O.)

MICHELOTTI (Pierre-Antoine), né à Trente, et mort, le 1er janvier 1740, à Venise, où il pratiqua la médecine avec

beaucoup de distinction, était membre du célèbre Institut de Bologne. Il adopta les principes de l'école iatro-mathématique, dont il fut l'un des partisans les plus remarquables. Cependant, tout en admettant que les mathématiques peuvent procurer de grands avantages à la médecine, quand on les applique bien, il avait la sagesse d'avouer qu'elles peuvent souvent induire en erreur. Ses ouvrages principaux sont :

Congietture sopra la natura, cagione e rimedii delle infirmità regnanti negli animali bovini nell'autonno del anno 1711. Venise, 1712, in-8°.

De separatione fluidorum in corpore animali, dissertatio physico-mechanico-medica. Venise, 1721, in-4°.

Epistola ad B. Fontanellum in quâ an aër pulmones influens cogatne an solvat sanguinem eorum canales permeantem, inquiritur. Paris, 1724, in-4°. - *Ibid.* 1726, in-4°.

Contre le sentiment de C.-A. Helvétius, l'auteur soutint qu'en se mêlant au sang l'air le raréfie, et que la couleur rouge dépend de cette raréfaction. Suivant lui, par conséquent, le sang artériel est plus rouge et plus raréfié que le veineux. Toute cette théorie est basée sur le raisonnement pur; Michelotti n'invoque ni l'anatomie, ni la chimie, qui l'auraient conduit à des résultats bien différens.

Rari ac propè inauditi ex utero morbi historia, unâ cum necessariis medicis animadversionibus. Venise, 1726, in-4°.

Apologia in quâ Bernouillium motricis fibræ in musculorum motu inflatæ curvaturam supputasse defenditur. Venise, 1727, in-4°. (O.)

MIEG (Jean-Rodolphe), né à Bâle le 3 juillet 1694, y mourut le 6 mars 1733. Il avait pris le grade de docteur dans cette ville, en 1716, après avoir étudié successivement à Strasbourg et à Heidelberg. L'Université lui confia, en 1724, une chaire d'anatomie et de médecine, à laquelle fut jointe celle de médecine théorique, quelques années après. On a de lui :

Dissertatio de nasturcinarum plantarum structurâ, viribus et usu in vitâ humanâ salubri. Bâle, 1710, in-4°.

Examen theoretico-practicum medicum plantarum nasturcinarum. Bâle, 1714, in-4°.

Oratio panegyrica in obitum Th. Zwingeri, nec non dissertatio de mundo. Bâle, 1725, in-4°.

Mieg (*Achille*), né à Bâle en 1731, y mourut en 1799; depuis vingt-deux ans, il occupait la chaire de médecine. Outre son art, il cultivait la médecine et la botanique. Il est auteur de quelques Mémoires disséminés dans divers recueils, et des opuscules suivans :

Dissertatio de methodo in addiscendis latinis adhibendâ. Bâle, 1748, in-4°.

Dissertatio de colostro. Bâle, 1750, in-4°.

Dissertatio de flatibus. Bâle, 1752, in-4°.

Specimen observationum anatomico-botanicarum. Bâle, 1753, in-4°.

Dissertatio de origine parologismorum. Bâle, 1771, in-4°.

Dissertatio de requisitis boni oratoris. Bâle, 1773, in-4°.

Ueber die Eigenschaften und den Gebrauch des Sauerwassers zu Salzbach. Bâle, 1784, in-8°.

Mizo (*Léonard*), chirurgien de Bâle, a publié:

Gemeinnuetzlicher und fasslicher Unterricht fuer Bruchpatienten beyderley Geschlechts. Bâle, 1803, in-8°. - *Ibid.* 1809, in-8°. (z.)

MILICH (Jacques), né à Fribourg le 24 janvier 1501, fit ses premières études dans sa patrie, et alla les terminer à Vienne et à Wittemberg. Il fut, avec Volmarius, le premier qui enseigna les mathématiques dans cette dernière Université. Aussitôt après sa réception, qui eut lieu en 1536, il obtint la chaire de mathématiques et celle de médecine, qu'il remplit toutes deux avec beaucoup de distinction. Erasme, Mélanchthon, Camérarius et Eobanus Hessus l'honoraient de leur amitié. Il mourut le 10 novembre 1559. Parmi ses ouvrages, un seul fut publié à part, sous ce titre:

Commentarium in lib. II historiæ naturalis Plinii. Francfort, 1553, in-4°.

Les autres consistent en des discours sur Hippocrate, sur Galien, sur Avicenne, et sur quelques autres sujets, qu'on trouve parmi les Déclamations de Mélanchthon. La plupart portent l'empreinte de son goût et de son attachement pour la doctrine d'Hippocrate. (z.)

MILLER (Philippe), célèbre jardinier, naquit à Middlesex en 1691, et mourut, le 18 décembre 1771, à Chelsea, où, depuis la mort de son père, arrivée en 1722, il occupait la place de surintendant du jardin de la compagnie des apothicaires. Cet établissement devint, par ses soins, l'un des plus considérables que l'on connût en Europe, et lui-même mérita, par son érudition et ses connaissances profondes, de prendre place parmi les premiers botanistes du siècle. Il contribua puissamment à faire connaître la Flore de l'Angleterre, et à y acclimater un grand nombre de plantes exotiques. Son herbier a passé dans la riche collection de Banks. Martyn lui a dédié un genre de plantes (*Milleria*) de la famille des corymbifères, et peu d'hommages littéraires de ce genre ont été mieux mérités. Miller a inséré, dans les Transactions philosophiques, quelques mémoires qui présentent bien peu d'intérêt aujourd'hui, mais on a aussi de lui des ouvrages importans, dont voici les titres:

The gardeners and florists dictionary, or a complete system of horticulture. Londres, 1724, 2 vol. in-8°.

Cet ouvrage, qui a eu huit éditions, est le plus beau titre de gloire de Miller. Linné disait qu'il serait le dictionnaire des botanistes, plutôt que celui des jardiniers. L'auteur ne suivit d'abord que Ray et Tournefort pour la classification et la nomenclature, mais il finit, dans la huitième, par adopter le système et les noms linnéens, dont il avait déjà commencé à faire usage dans la précédente. Les autres éditions ont paru: Londres, 1731, in-fol., avec un Appendice, publié en 1735. - *Ibid.* 1735, 2 vol. in-8°. - *Ibid.* 1737-1739, in-fol. - Dublin, 1741, 2 vol. in-fol. - Londres, 1752, in-fol. - *Ibid.* 1759, in-fol. - *Ibid.* 1795, 2 vol. in-fol., par les soins

de Thomas Martyn. Cet ouvrage a été traduit en hollandais par I. Van Enas, Leyde, 1746, in-fol.; en allemand, par G.-L. Huth, Nuremberg, 1750-1758, 3 vol. in-fol.; et par G.-W. Panzer, *Ibid.* 1769-1776, 4 vol. in-4°.; en français, 1785-1788, 8 vol. in-4°.

Catalogus plantarum officinalium quæ in horto botanico Chelseiano aluntur. Londres, 1730, in-8°.

Le nombre des planches est de 518.

Gardeners Kalender. Londres, 1731, in-8°. - *Ibid.* 1732, in-8°. - *Ibid.* 1734, in-8°. - Dublin, 1735, in-8°. - Londres, 1739, in-8°. - *Ibid.* 1748, in-8°. - *Ibid.* 1760, in-8°. - *Ibid.* 1775, in-12. - Trad. en allemand par L.-G. Buettner, Gœttingue, 1750, in-8°. - en hollandais par J. Baster, Harlem, 1767, in-8°.

Cet ouvrage est souvent réuni aux dernières éditions du Dictionnaire. Miller mit en tête de l'édition de 1761 une courte introduction à l'étude de la botanique, dans laquelle il expliquait les termes linnéens, et faisait connaître les caractères des classes dans cinq planches gravées sur cuivre. Cette introduction fut publiée aussi à part, sous le titre de : *A short introduction to the knowledge of the science of botany.*

The method of cultivating madder, as it is practised in Zeeland, with their manner of drying, stamping and manufacturing. Londres, 1758, in-4°. - Trad. en allemand, Nuremberg, 1776, in-8°.

Avec six planches.

Figures of the most beautyfull, useful and uncommon plants described in the Gardeners Dictionary. Londres, 1760, 2 vol. in-fol. - Trad. en allemand, Nuremberg, 1768, in-fol.

Avec trois cents planches coloriées. Ce recueil était, depuis l'*hortus Elthamensis* de Catesby, le plus beau qui eût encore paru en Angleterre.

Icones plantarum pictæ, sculptæ et editæ. Londres, 1780, in-fol.

(J.)

MILLOT (Jacques-André), né à Dijon, en 1738, étudia la chirurgie à Paris, où il ne tarda pas à acquérir une brillante réputation comme accoucheur, et sut se concilier la confiance des plus hauts personnages. De fausses spéculations l'ayant forcé à sortir de l'obscurité dans laquelle il s'était enseveli au commencement de la révolution, il parut pour la première fois sur l'horizon littéraire, et y débuta par un livre auquel sa bizarrerie procura un succès momentané dans le public. Millot mit ensuite au jour d'autres ouvrages qui se ressentaient de la promptitude de leur composition, et qui, en nuisant à la réputation de l'auteur, portèrent atteinte à la fortune du libraire trop confiant qui s'en était chargé. Millot mourut en août 1811; il aurait dû se contenter du titre de praticien, auquel peu d'accoucheurs ont eu autant de droits réels que lui, et laisser à d'autres plus habiles le soin de publier des préceptes qu'il ne savait que mettre à exécution. Ses ouvrages sont :

Observation d'opération césarienne. Paris, 1798, in-8°.

L'art d'améliorer les générations humaines. Paris, 1804, 2 vol. in-8°.

Supplément à tous les traités, tant étrangers que nationaux, sur les accouchements. Paris, 1804, in-8°.

Gérocomie, ou l'art de parvenir à une longue vie sans infirmités. Paris. 1804, in-4°.

L'art de procréer les sexes à volonté. Paris, 1807, in-8°.
Nestor français, ou Guide moral et physiologique pour conduire la jeunesse au bonheur. Paris, 1807, 3 vol. in-8°.
Médecine perfective, ou Code des bonnes mères. Paris, 1809, in-8°. (o.)

MINADOUS (Jean-Thomas), médecin de Rovigo, qui vivait à la fin du seizième siècle et au commencement du dix-septième, passa sept années entières dans l'Orient, tant en Syrie qu'à Constantinople, et fut nommé à son retour médecin du duc de Mantoue. En 1596, l'Université de Padoue lui confia une chaire de médecine qu'il occupa jusqu'à sa mort arrivée en 1615. On a de lui plusieurs ouvrages, dont voici les principaux :

Philodicus, sive de ptisanná ejusque cremore pleuriticis propinando. Mantoue, 1564, in-4°. -Venise, 1587, in-4°. - *Ibid.* 1591, in-4°.
De ratione mittendi sanguinem in febribus. Venise, 1587, in-4°.
De morbo cirrhorum seu de helotide, quæ polonis gozdzick, consultatio. Padoue, 1590, in-4°.
Medicarum disputationum liber. Trévise, 1590, in-4°. - *Ibid.* 1610, in-4°.
Apologia contrà Johannem Lavenclavium. Venise, 1596, in-4°.
Pro Avicenná oratio. Padoue, 1598, in-4°.
Disputationes duæ : I. de causâ periodicationum in febribus ; II. de febre ex sanguinis putredine. Padoue, 1599, in-4°.
De humani corporis turpitudinibus cognoscendis et curandis libri tres. Padoue, 1600, in-fol.
De arthritide liber unus. Padoue, 1602, in-4°. -Venise, 1603, in-4°.
De variolis et morbillis liber unicus. Padoue, 1603, in-4°.
De febre malignâ libri duo. Padoue, 1604, in-4°. -Venise, 1604, in-4°.
Pro quâdam suâ sententiâ disputatio. Padoue, 1604, in-4°.
Minadous est aussi auteur de quelques consultations médicales, qu'on trouve dans le recueil de Lauterbach, et d'une histoire, en langue italienne, de la guerre qui eut lieu entre les Persans et les Turcs depuis 1576 jusqu'en 1588.

Minadous (*Aurèle*), frère du précédent, né à Rovigo, et médecin à Venise, a écrit un :
Tractatus de virulentiâ venereâ, in quo omnium aliorum hâc de re sententiæ confirmantur, mali natura explicatur, caussæ et differentiæ, aliaque cum dogmaticâ curatione proponuntur. Venise, 1596, in-4°.
Il s'attache à prouver la réalité de la vérole, regardée alors comme une maladie factice, de l'invention des médecins. Il recommande les fumigations de cinnabre dans les accidens opiniâtres, mais, en toute autre circonstance, rejette le mercure, soit à l'extérieur, soit à l'intérieur. Suivant lui les sudorifiques sont les meilleurs remèdes. Il vante aussi les exutoires.

Minadous (*Jean-Baptiste*), de Ferrare, père des deux précédens, est auteur d'un traité
De abusu missionis sanguinis in malignâ febre, etiam apparentibus peticulis. Venise, 1597, in-4°. (o.)

MINDERER (Raymond), médecin d'Augsbourg, sa patrie, vivait au commencement du dix-septième siècle, et jouissait

d'une grande réputation parmi ses contemporains. Il était médecin de l'empereur et de l'électeur de Bavière, et pendant quelque temps il avait servi en qualité de médecin militaire. Il se fit remarquer par sa prédilection pour les remèdes chimiques et pour les médicamens indigènes. C'est en son honneur que l'acétate d'ammoniaque est connu sous le nom d'*esprit de Mindererus*. On a de lui :

De pestilentiâ liber unus. Vienne, 1608, in-8°. - *Ibid.* 1619, in-8°.
Aloedarium maracostinum. Vienne, 1616, in-8°. - *Ibid.* 1622, in-12. - *Ibid.* 1626, in-12.
De chalcanto, seu vitriolo disquisitio iatro-chymica. Vienne, 1617, in-4°.
Threnodia medica, seu planetus medicinæ lugentis. Vienne, 1619, in-8°.
Medicina militaris, sive, liber castrensis, euporista et faciiè parabilia medicamenta continens. Vienne, 1620, in-8°. - Nuremberg, 1668, in-8°. - *Ibid.* 1679, in-12. - Trad. en anglais, Londres, 1674, in-8°. (z.)

MIZAULD (Antoine), astrologue et médecin, naquit vers 1520, dans la petite ville de Montluçon. Il commença ses études à Bourges, et les acheva à Paris, où il s'appliqua en même temps à la médecine et aux mathématiques. Finé, son maître dans cette dernière science, lui inspira le goût que lui-même avait pour l'astrologie judiciaire. Mizauld ne tarda pas à le surpasser en crédulité, et poussa jusqu'au ridicule sa confiance dans la prétendue efficacité de cet art chimérique. Aussitôt il chercha les causes des maladies et les moyens d'y porter remède, non pas par l'observation de la nature, mais dans la position des astres, soit entre eux, soit relativement à la terre. Ces idées, qui correspondaient parfaitement au goût dominant du siècle, lui procurèrent une grande vogue, et lui valurent même le titre d'Esculape de la France, que de bas flatteurs lui donnèrent, sans doute pour aduler les grands qui le recevaient dans leur intimité. Mizauld, vanté et célébré de toutes parts, finit par se persuader qu'il y avait en lui quelque chose de divin; il abandonna la médecine, comme indigne de lui, et se livra entièrement à l'astrologie, jusqu'à sa mort arrivée en 1578 à Paris. Ses ouvrages eurent un succès qu'on a de la peine à s'expliquer, quand on réfléchit qu'ils n'offrent qu'un fatras dégoûtant d'inepties, de mensonges et de contes puériles. Naudé les a parfaitement jugés. Comme la plupart sont étrangers à la médecine, nous n'en citerons ici que quelques-uns, renvoyant pour les autres aux Mémoires de Niceron.

Æsculapis et Uraniæ medicum simul et astronomicum ex colloquio conjugium. Lyon, 1550, in-4°.
Planetographia, ex quâ cœlestium corporum cum humanis et astronomiæ cum medicinâ societas et harmonia aperitur. Lyon, 1551, in-4°.
Harmonia cœlestium corporum et humanorum. Paris, 1555, in-8°. - Francfort, 1589, in-12. - *Ibid.* 1592, in-12. - *Ibid.* 1613, in-12.

Memorabilia aliquot naturæ arcanorum Sylvula, rerum sympathias et antipathias complectens. Lyon, 1558, in-8°. - Francfort, 1592, in-16. - *Ibid.* 1613, in-16. - Nuremberg, 1681, in-12.

Hortorum secreta, cultus et auxilia. Paris, 1560, in-8°. - *Ibid.* 1575, in-8°. - Cologne, 1577, in-8°. - Paris, 1607, in-8°.

De hortensium arborum insitione. Paris, 1560, in 8°. - Trad. en français, Paris, 1578, in-8°.

Secrets et secours contre la peste. Paris, 1562, in-8°. - *Ibid.* 1623, in-12.

Artificiosa methodus comparandorum hortensium fructuum, olerum, radicum, uvarum, vinorum, carnium, jusculorum, quæ corpus humanum clementer purgant, et variis morbis, absque ullâ noxâ et nauseâ, blandè succurrunt. Paris, 1564, in-8°. - *Ibid.* 1575, in-8°. - Cologne, 1577, in-8°. -Trad. en allemand, Bâle, 1616, in-12.

Alexikepus, seu, auxiliaris et medicus hortus. Paris, 1565, in-8°. - *Ibid.* 1574, in-8°. - Cologne, 1576, in-8°.

Opusculum de senâ, plantâ inter omnes hominibus saluberrimâ. Paris, 1572, in-8°. - *Ibid.* 1574, in-8°.

Dendranatome, seu exploratio et dissectio corporis arborei in sua sigillatim membra et partes. Paris, 1575, in-8°. (o.)

MODEL (Jean-Georges), membre de l'Académie des sciences de Pétersbourg, naquit le 8 février 1711 à Rothenbourg sur la Tauber. Après avoir été employé successivement dans diverses pharmacies à Windsheim, Nuremberg et Manheim, il fut appelé en Russie pour y remplir la place d'apothicaire de l'amirauté. Le gouvernement russe récompensa son zèle et ses talens par des titres honorifiques et des places lucratives. Il s'attacha surtout à former de bons pharmaciens dans un pays où cette profession était à peu près inconnue. Sa mort eut lieu le 22 mars 1775. C'était un chimiste habile et laborieux. Il a examiné le borax, fait connaître la manière de le purifier en le dissolvant dans l'eau, analysé la rhubarbe et le seigle ergoté, tracé des règles fort sages relativement à l'analyse des substances végétales, indiqué un moyen nouveau pour préparer l'huile animale de Dippel et pour purifier le camphre, etc. Ses ouvrages sont :

Dissertatio de borace nativâ, à Persis Borech dictâ. Londres, 1747, in-4°. - Halle, 1749, in-4°. -Trad. en allemand par J.-G. Gmelin, Stuttgard, 1751, in-8°.

Abhandlung von den Bestandtheilen des Borax. Tubingue, 1751, in-8°.

Versuche und Gedanken ueber eine natuerliches und gewachsenes Salmiak, nebst Eroerterung einiger Einwuerfe ueber das Persische Salz. Leipzick, 1758, in-8°.

Chemische Nebenstunden. Pétersbourg, 1762-1768, in-8°.

Von der Bestuchew-oder Lamottischen Tinctur. Pétersbourg, 1775, in-8°.

Untersuchung des Mutterkorns. Wittemberg, 1771, in 8°.

Kleine Schriften bestehend in œkonomisch-physich-chemischen Abhandlungen. Pétersbourg, 1773, in-8°. - Trad. en français par Parmentier, Paris, 1773, 2 vol. in-12.

Entdeckung des Selenits in der Rhabarben. Pétersbourg, 1774, in-8°.

(a)

MOEBIUS (Godefroy), fils d'un théologien célèbre, était de Laucha, dans la Thuringe, où il naquit le 17 octobre 1611. Il fit son cours de médecine à Iéna, y prit le grade de docteur en 1640, et fut nommé professeur dans la même année. L'électeur de Brandebourg et le duc de Saxe l'avaient pris tous deux pour premier médecin. Il mourut à Halle le 25 avril 1664, laissant les ouvrages suivans, indépendamment d'un assez grand nombre d'opuscules académiques que nous passons sous silence :

Anatomia camphoræ, quâ originem, qualitates, præparationes chymicas ac vires exhibet. Iéna, 1660, in-4°.
Fundamenta medicinæ physiologica. Iéna, 1657, in-4°. - *Ibid.* 1661, in-4°. - Francfort, 1678, in-4°.
Synopsis epitomes institutionum medicarum in tabulis. Iéna, 1662, in-fol.
Epitome institutionum medicarum. Iéna, 1663, in-4°. - *Ibid.* 1690, in-fol.
Moebius avait écrit, en outre, une *Synopsis epitomes medicinæ practicæ*, que son fils, Godefroy Moebius, médecin comme lui, publia (Padoue, 1667, in-fol.). (z.)

MOEGLING (Chrétien-Louis), savant médecin, né à Tubingue, le 10 juillet 1715, fit ses études à l'Université de cette ville, où il prit le grade de licencié en 1735. A la suite d'un voyage qu'il entreprit en Hollande, en France et en Italie, il obtint les honneurs du doctorat, et peu de temps après une chaire de médecine, qu'il conserva jusqu'à sa mort arrivée le 22 janvier 1762. Une santé délicate l'empêcha de se livrer aux travaux du cabinet avec autant d'assiduité qu'il l'aurait désiré. Cependant on a de lui un assez grand nombre d'ouvrages :

Dissertatio de peste. Tubingue, 1735, in-4°.
Dissertatio de saluberrimo aëris moderatè calidi et sicci in microcosmum influxu. Tubingue, 1746, in-4°.
Oratio exhibens dilucidationes principiorum chymicorum. Tubingue, 1746, in-4°.
Tentamina semioticæ. Tubingue, tome I, 1747; II, 1748; III, 1749; IV, 1754, in-4°.
Dissertatio de tutissimâ methodo curandi morbos plurimos eosque gravissimos. Tubingue, 1752, in-4°.
Tractatus pathologico-practicus. Tubingue, 1758, in-4°.
Ce traité ne roule que sur les fièvres continues et intermittentes.
Dissertatio : divinum Hippocratis in morbis epidemicis malignis. Tubingue, 1758, in-4°. (J.)

MOEHRING (Paul-Henri Gérard), médecin et botaniste allemand, né à Iéna le 21 juillet 1710, y mourut le 28 octobre 1792. Il fit ses études à Dantzick sous Kulmus et le célèbre naturaliste Klein, vint ensuite prendre le bonnet doctoral à Wittemberg, et retourna aussitôt après dans sa ville natale, qui lui accorda le titre de physicien, et qu'il ne quitta plus. Tous les momens dont la pratique lui permettait de disposer étaient

consacrés à l'étude des plantes et des oiseaux. Quoiqu'il n'ait pas contribué d'une manière bien notable aux progrès de ces deux branches de l'histoire naturelle, on lui a cependant consacré un genre de plantes (*Moehringia*) de la famille des caryophyllées. Un grand nombre de mémoires détachés de sa façon sont insérés dans le *Commercium litterarium* de Nuremberg et dans les Actes des Curieux de la nature. En outre, il est auteur des ouvrages suivans :

Schediasma de quibusdam præjudiciis medicis. Dantzick, 1732, in-4°.
Dissertatio de inflammationis sanguineæ theoriâ medicâ. Wittemberg, 1733, in-4°.
Primæ lineæ horti privati, in proprium et amicorum usum per triennium extructi. Oldenbourg, 1736, in-8°.
Historiæ medicinales, junctis ferè ubique corollariis, praxin medicam illustrantibus. Amsterdam, 1739, in-8°. - *Ibid.* 1761, in-8°.
Mytulorum venenum et ab eo natas papulas cuticulares illustrat. Brême, 1742, in-4°.
Kurzer Entwurf der jetzt in den Niederlanden befindlichen pestilenzialischen Viehseuchen. Aurich, 1745, in-4°.
Avium genera. Brême, 1752, in-8°. (J.)

MOEHSEN (JEAN-CHARLES-GUILLAUME), né à Berlin le 9 mai 1722, fut déterminé par l'exemple de son grand-père à embrasser la carrière de la médecine. De l'Université d'Iéna, où ses parens l'envoyèrent de bonne heure, il passa à celle de Halle, qui lui conféra le titre de docteur. Son grand-père lui céda alors la place de médecin au gymnase de Joachim, dans laquelle il ne se fit pas moins remarquer par les soins assidus qu'il donnait aux enfans, que par sa douceur et son enjouement. Admis dans le sein du Collége de médecine en 1747, il s'y distingua jusqu'à la fin de ses jours par une grande perspicacité et par des connaissances profondes en médecine légale. Sa réputation toujours croissante lui valut successivement plusieurs places honorifiques et lucratives, et le portèrent enfin à celle de premier médecin de Frédéric II, qu'il accompagna dans la guerre de la succession. Il mourut universellement regretté le 22 septembre 1795. Quoiqu'ayant une pratique immense, il croyait qu'on contribue plus à la guérison des malades en leur inspirant du courage et de la patience, pour laisser à la nature le temps de les guérir, qu'en employant des remèdes héroïques, dont il était l'ennemi juré. Il ne se distingua pas seulement comme médecin, mais encore comme érudit, et dirigea surtout ses études vers l'histoire de l'art de guérir, notamment dans sa patrie. On ne peut disconvenir qu'il n'ait été l'un des médecins les plus instruits de son siècle, et c'est avec raison qu'on l'a comparé à Charles Patin, qui paraît lui avoir servi de modèle, mais qu'il surpassait par une rare modestie et par un esprit plus philosophique. Ses recherches historiques se font re-

marquer par une exactitude scrupuleuse et une critique impartiale. On a de lui :

Dissertatio de passionis iliacæ caussis et curatione. Halle, 1741, in-4°. - Berlin, 1742, in-4°.

De manuscriptis medicis, quæ inter codices bibliothecæ regiæ Berolinensis servantur; epistolæ duæ. Berlin, 1746-1747, in-4°.

Versuch einer historischen Nachricht von der kuenstlichen Gold-und Silberarbeit in der aeltesten Zeiten. Berlin, 1757, in-4°.

De medicis equestri dignitate ornatis commentatio. Berlin, 1768, in-4°. A la fin de ce traité, l'auteur parle du passage des arts et des sciences de l'Italie dans le Nord, et de quelques statues d'Esculape, d'Hygie et d'Hippocrate qui se trouvaient en Prusse.

Verzeichniss einer Sammlung von Bildnissen, groesstentheils beruehmter Aerzte. Berlin, 1771, in-4°.

Beschreibung einer Berlinischen Medaillen-Sammlung, die vorzueglich aus Gedaechtniss-Muenzen beruehmter Aerzte besteht. Berlin, 1772 - 1773, 3 vol. in-4°.

Une foule de digressions hors de propos, mais curieuses, rendent cet ouvrage d'un haut intérêt pour l'histoire de la médecine.

Geschichte der Wissenschaften in der Mark Brandenburg, besonders der Arzneywissenschaft. Berlin, 1781, in-4°.

Cette histoire remonte au seizième siècle.

Sammlung merkwuerdiger Erfahrungen, die den Werth und grossen Nutzen der Pockeninokulation naeher bestimmen koennen. Berlin, 1775, in-8°.

Beytraege zur Geschichte der Wissenschaften in der Mark Brandenburg. Berlin, 1783, in-4°. (A.-J.-L. J.)

MOELLENBROCK (Valentin-André), né à Erfurt, reçut le bonnet de docteur à Iéna en 1650. Etant retourné ensuite dans sa ville natale, il y obtint une chaire de médecine qu'il abandonna, au bout de quelques années, pour aller remplir la place de physicien à Halle, où il mourut le 8 août 1675. L'Académie des Curieux de la nature l'avait admis au nombre de ses membres sous le nom de *Pégase*. Il a enrichi les mémoires de cette compagnie d'un grand nombre d'observations, et publié les ouvrages suivans :

Dissertatio de peste. Erford, 1654, in-4°.

Dissertatio de ventriculo. Erfurt, 1655, in-4°.

Medulla totius praxeos aphoristica. Erfurt, 1656, in-4°.

De varis, seu arthritide vagâ scorbuticâ. Halle, 1662, in-8°. - Leipzick, 1663, in-8°. - *Ibid*. 1672, in-8°. - *Ibid*. 1746, in-8°.

Cochlearia curiosa, cum figuris et indice locupletissimo. Leipzick, 1674, in-8°. - *Ibid*. 1746, in-8°. - Trad. en anglais par Sherley, Londres, 1677, in-8°. (O.)

MOELLER (Frédéric), de Custrin, dans la nouvelle Marche de Brandebourg, parcourut les Universités les plus remarquables de la Hollande, du Danemark et de la Pologne, et finit par prendre le bonnet de docteur en médecine à celle de Kœnigsberg. Employé ensuite pendant quelque temps dans les écoles de cette ville, il y demeura jusqu'en 1658, époque où

il retourna dans sa patrie et devint médecin de l'électeur. Il a publié :

Dissertatio de cholericâ passione. Kœnigsberg, 1644, in-4°.
Dissertatio de phthisi. Kœnigsberg, 1645, in-4°.
Commentatio de partu 173 dierum vivo. Custrin, 1662, in-8°.

Moeller (*Daniel-Guillaume*), né à Presbourg le 28 mai 1642, mort à Altdorf le 25 février 1712, était membre de l'Académie des Curieux de la nature sous le nom de *Solin.* On a de lui :

Meditatio de insectis quibusdam hungaricis. Francfort, 1673, in-12.

Moeller (*Jacques-Valentin*), né à Sulz, dans le Mecklembourg, en 1698, mort, le 16 octobre 1757, à Wismar, où il exerçait la médecine, a publié :

Dissertatio de medendi ratione per præsidia dietetica. Rostock, 1726, in-4°.
Wohlverdientges Ehrengedaechtniss. Wismar, 1751, in-4°.

Il fut directeur et l'un des principaux rédacteurs des *Mecklenbergischen gelehrten Zeitungen* (Wismar, 1751, in-8°.).

Moeller (*Jean*), médecin de Mersebourg, est auteur d'un

Tractatus de peste. Eisleben, 1565, in-4°.

Moeller (*Pierre*), né à Presbourg en 1628, reçu docteur à Padoue, devint, en 1668, professeur de chimie et de chirurgie à Kœnigsberg, où il mourut le 11 mai 1680, laissant :

Dissertatio de ventositate spinæ. Kœnigsberg, 1673, in-4°.

Moeller (*Sébastien*), mort en 1609, le 20 avril, à Francfort-sur-l'Oder, où il était devenu professeur, après avoir pris ses grades à Ferrare et exercé la médecine pendant quelque temps à Colberg et à Stargard, a laissé :

Dissertatio de suffusione. Francfort-sur-l'Oder, 1601, in-4°. (o.)

MOIBANUS (Jean), fils d'un théologien luthérien assez célèbre, naquit à Breslau, capitale de la Silésie, le 27 février 1527. Il étudia d'abord les langues et les arts d'agrément, puis se consacra tout entier à la médecine. Après avoir fréquenté pendant plusieurs années les cours de la Faculté de Wittemberg, il se rendit en Italie, et passa près de quatre ans tant à Padoue qu'à Bologne. Etant revenu en Allemagne, il pratiqua d'abord l'art de guérir à Amberg, et finit par obtenir la place de médecin pensionné de la ville d'Augsbourg qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée le 9 mai 1562. Savant et laborieux, il avait restitué assez heureusement le texte de plusieurs passages d'Hippocrate et de Galien, quand il se mit à traduire Dioscoride. Cette traduction porte pour titre :

Pedacii Dioscoridis ad Andromachum de curationibus morborum per medicamenta paratu facilia libri duo, primum græcè editi partim à J. Moibano, partim, post ejus mortem, à Conrado Gesnero in linguam latinam conversi, adjectis ab utroque interprete symphoniis Galeni et aliorum. Strasbourg, 1565, in-8°.

On a joint à cet ouvrage un recueil de remèdes contre les maladies des femmes, tiré de Dioscoride, de Galien et de Pline. (o.)

MOINICHEN (Henri de), médecin et anatomiste danois, né à Copenhague, fit ses études dans cette ville, sous Thomas

Bartholin, à Padoue, sous Molinetti, et à Venise, sous Rota. Il prit le bonnet de docteur à son retour dans sa ville natale. On lui offrit une chaire d'anatomie qu'il refusa, mais il accepta la charge de médecin des rois Frédéric III et Chrétien V. On ne connaît ni l'année de sa mort, ni celle de sa naissance. Ses ouvrages sont :

Observationes medico-chirurgicæ XXIV. Copenhague, 1665, in-8°. - *Ibid.* 1678, in-8°. - Francfort, 1679, in-8°. - Dresde, 1691, in-12.

C'est un recueil des cas rares que l'auteur avait observés en Italie, ou rassemblés dans le cours de sa pratique. Ces observations sont en général curieuses et bien dirigées. Moinichen adopte la méthode de Tagliacozzi, et blâme l'emploi des caustiques dans les retrécissemens de l'urètre. Il parle d'un calcul trouvé dans la veine rénale d'une femme à laquelle il fallut faire une ouverture aux parties externes de la génération, pour donner issue à l'enfant qu'elle portait dans son sein, et d'une autre qui rendit un fœtus par l'ouverture d'un abcès survenu à la partie antérieure et inférieure du bas-ventre. Moinichen a inséré plusieurs observations dans les Actes de l'Académie de Copenhague. On trouve aussi plusieurs lettres de lui dans la correspondance de Bartholin. (J.)

MOLINETTI (Antoine), Vénitien de naissance, embrassa de bonne heure la carrière de la médecine, et prit le grade de docteur à Padoue. De retour dans sa patrie, il ne s'y distingua pas moins par de grands succès dans le traitement des maladies internes, que par son adresse dans l'art des dissections et son savoir en anatomie. L'Université de Padoue lui confia, en 1649, la chaire d'anatomie et de chirurgie, dans laquelle il remplaça Vesling. En 1661, il fut investi aussi de celle de médecine théorique, vacante depuis quatre ans par la mort de Liceti. Il remplit ces deux places avec une égale distinction, sans qu'elles l'empêchassent cependant de se livrer à la pratique, et d'étendre ainsi sa réputation hors du monde savant, dans lequel il a laissé un nom honorable. Sa mort arriva en 1675. On lui a reproché d'avoir trop aimé la critique, et montré trop d'opiniâtreté dans ses opinions, mais on ne peut disconvenir qu'il n'ait été l'un des plus grands physiciens et des plus habiles anatomistes de son siècle. Les ouvrages sortis de sa plume sont :

Dissertationes anatomicæ et pathologicæ de sensibus et eorum organis. Padoue, 1669, in-4°.

L'auteur rapporte toutes les sensations externes au tact, hypothèse qui a séduit beaucoup de physiologistes, quelqu'erronée qu'elle soit ; suivant lui elles ne diffèrent que parce que les nerfs qui se distribuent dans leurs organes sont plus ou moins nombreux, diversement rangés, et plus ou moins couverts. Il nie qu'il y ait des nerfs propres au mouvement, et d'autres à la sensation. MM. Magendie et C. Bell ont démontré le contraire.

Dissertationes anatomico-pathologicæ, quibus humani corporis partes accuratissimè describuntur, morbique singulas divexantes explicantur. Venise, 1675, in-4°.

C'est une seconde édition de l'ouvrage précédent, devenu presque une physiologie complète par les nombreuses observations dont il a été enrichi.

Molinetti (*Michel-Ange*), fils du précédent, n'avait que vingt-deux ans lorsqu'en 1667, il fut nommé aide de son père dans l'amphithéâtre d'anatomie de Padoue. En 1688, il succéda à Dominique de Marchettis dans la chaire d'anatomie et de chirurgie, dont le célèbre Morgagni hérita à sa mort, survenue le 9 décembre 1714. Il n'a rien écrit. On ne le confondra pas, non plus que son père, avec

Molinelli (*Pierre-Paul*), professeur de médecine à l'Université de Bologne, mort le 15 octobre 1764, à l'âge de soixante et deux ans. Ce médecin est auteur de plusieurs Mémoires, qui ont été insérés dans la collection de l'Institut de Bologne; ils roulent sur des expériences anatomiques, sur quelques observations de pathologie interne, et sur quelques discussions chirurgicales. On a encore de lui :

Programma ad publicam chirurgicarum operationum in cadaveribus ostensionem. Bologne, 1742, in-4°. (J.)

MONARDES (Nicolas), né à Séville, fit ses études à l'Université d'Alcala de Henarès, où il prit le bonnet de docteur, puis retourna dans sa ville natale pour y exercer la médecine, qu'il pratiqua avec distinction pendant une longue suite d'années. On croit qu'il mourut au mois d'octobre 1588; mais si l'on s'en rapporte à une inscription placée sur un monument qui fut élevé dans une église de Séville, ce serait dix ans auparavant qu'il aurait terminé sa carrière. Monardes acquit une grande réputation par les nombreux ouvrages qu'il publia sur son art.

De secundâ venâ in pleuritide inter græcos et arabes concordia, ad hispanenses medicos. Séville, 1539, in-4°. - Anvers, 1564, in-8°.

De rosâ et partibus ejus; de succi rosarum temperaturâ; de rosis perficis seu Alexandrinis; de malis, citris, aurantiis et limoniis libellum. Anvers, 1565, in-8°.

De las drogas de las Indias. Séville, 1565, 2 vol. in-8°. - *Ibid.* 1569, in-4°. - *Ibid.* 1580, in-4°. - Burgos, 1578, in-4°. - Trad. en italien, Venise, 1385, in-4°. - en latin par l'Ecluse, Anvers, 1574, in-8°.; *Ibid.* 1579, in-8°. - en français par Colin, Lyon, 1619, in-8°.

Libro de dos medicinas excellentissimas contra todo veneno, la piedra Bezour y la ierva escorzonera. Séville, 1569, in-8°; et 1580, in-4°.

Dialogo del Hierro y de sus grandezas, su necessitad y virtudes, etc., réuni avec un autre ouvrage qui a pour titre : *Libro que trata de la nieva y sus propiedades, y del modo que se a de tener en beber enfriado con ella y de otros modos de enfriar.* Séville, 1571, in-8°. - Trad. en latin par Charles l'Ecluse; en italien par Annibal Briganti, en 1616, in-8°.

Pharmaco di losin. Séville, 1576.

De varios secretos y experiencias de medicina. Leyde, 1605, in-fol.

Les trois livres, dont se compose cet ouvrage posthume, sont dus aux soins de l'Ecluse.

On pense que Monardes est l'auteur d'un ouvrage intitulé :

Tratado del effecto de varias iervas. Séville, 1571, in 8°.

(Lefèvre)

MONAVIUS (Pierre), né à Breslau en 1551, fit de très-bonnes études médicales, tant en Allemagne qu'en Italie, et prit le bonnet doctoral à Bâle en 1578. La réputation qu'il obtint ensuite, dans sa ville natale, comme praticien, détermina

l'empereur Rodolphe II à lui accorder le titre de médecin de la cour. Monavius ne jouit pas long-temps de cette place avantageuse, car il mourut le 12 mai 1588, à Prague. Laurent Scholtz a inséré plusieurs lettres et consultations de lui dans son intéressante et précieuse collection.

Monavius (*Frédéric*), de Stettin, dans la Poméranie, a laissé :
Laux satura rerum medicarum. Tubingue, 1602, in-4°.
Elenchus affectuum ocularium. Kœnigsberg, 1644, in-4°.
Bronchotomia, quæ est gutturalis aperiendi ratio. Cum Appendice de affectibus ocularibus et de febribus omnibus. Gripswald, 1654, in-4°. - Iéna, 1711, in-8°.
Crystallina : puta luis venereæ novæ inventæ species. Bronswick, 1665, in-8°. (z.)

MONDINO, en latin *Mundinus*, s'est rendu célèbre pour avoir tiré l'anatomie de l'oubli dans lequel elle languissait depuis long-temps, et avoir été le restaurateur de cette science en Italie. Cinq villes, Florence, Milan, Bologne, Forli et Friuli, se disputent l'honneur de lui avoir donné naissance. Il était, en 1316, professeur de médecine à l'Université de Bologne, où il mourut en 1326. Le premier, parmi les modernes, il disséqua des cadavres humains, savoir, un en 1306 et un autre en 1315, tous deux appartenant à des femmes. Son livre a servi de guide aux médecins jusque par delà le milieu du seizième siècle, et même vers la fin du dix-septième; il n'était pas encore permis aux professeurs de Padoue de suivre un autre texte, de telle sorte que quand les dissections faisaient trouver une partie disposée autrement que Mondino ne l'avait décrite, on regardait aussitôt cette disposition comme une anomalie. Ce livre a pour titre :

Anathomia. Pavie, 1478, in-fol. - Bologne, 1482, in-fol. - Padoue, 1484, in-4°. - Venise, 1494, in-fol. - *Ibid.* 1498, in-fol. - *Ibid.* 1500, in-fol. - *Ibid.* 1507, in-fol. - Leipzick, 1505, in-4°. - Strasbourg, 1509, in-4°. - Pavie, 1512, in 4°. - Strasbourg, 1513, in-4°. - Rostock, 1514, in-8°. - Lyon, 1525, in-8°. - *Ibid.* 1527, in-24. - *Ibid.* 1528, in-8°. - *Ibid.* 1529, in-12. - Venise, 1538, in-12. - Marbourg, 1541, in-4°. - Lyon, 1551, in-12. - Bologne, 1521, in-4°. - Pavie, 1550, in-8°. - Lyon, 1551, in-12. - Venise, 1580, in-12.

Cet ouvrage se ressent de la barbarie des temps où il fut écrit, et n'approche pas même de ceux de Galien; mais c'était beaucoup que de ranimer le goût de l'anatomie. A la suite de presque tous les chapitres on trouve la description et le traitement des maladies chirurgicales.

(A.-J.-L. J.)

MONNET (Antoine-Grimoald), chimiste habile, naquit en 1734, à Champeix, d'une famille pauvre. Son goût naturel le portant vers les sciences physiques, il s'y appliqua avec beaucoup d'ardeur, et ouvrit une officine à Rouen. Au bout d'un certain laps de temps, il vint à Paris, et obtint, en 1774, la place d'inspecteur général des mines, par la protection de

Malesherbes. La même année, il remporta un prix à l'Académie de Berlin, par un mémoire sur l'arsenic, et, l'année suivante, un autre de ses mémoires fut couronné par celle de Mannheim. Guettard, qui l'avait associé à ses travaux, lui confia la publication de l'Atlas minéralogique de la France. Avec quelques talens incontestables, il avait reçu de la nature un entêtement tel qu'il refusa de reconnaître la supériorité de la chimie pneumatique, et se donna même le tort de combattre les résultats les plus évidens de l'observation, conduite qui nuisit beaucoup à sa réputation. La révolution l'ayant privé de sa place, et ses opinions brouillé avec presque tous les savans, il passa sa vieillesse dans une retraite profonde, et mourut à Paris, le 23 mai 1817, laissant :

Dissertation sur l'arsenic. Berlin, 1774, in-8°.
Traité des eaux minérales, avec plusieurs mémoires de chimie relatifs à cet objet. Paris, 1768, in-12.
Traité de la vitriolisation et de l'alunation. Paris, 1769, in-12.
Nouvelle hydrologie, ou exposition de la nature et de la qualité des eaux. Paris, 1772, in-12.
Catalogue raisonné minéralogique, ou introduction à la minéralogie. Paris, 1772, in-12.
Traité de la dissolution des métaux. Paris, 1775, in-12.
Nouveau système de minéralogie. Bouillon, 1779, in-12.
Dissertation et expériences relatives aux principes de la chimie pneumatique. Turin, 1789, in-4°.
Mémoire historique et politique sur les mines de France. Paris, 1790, in-8°.
Démonstration de la fausseté des principes des nouveaux chimistes. Paris, 1798, in-8°. (s.)

MONNOT (Antoine), né à Besançon en 1765, fut admis à l'âge de vingt-trois ans parmi les membres du Collége de chirurgie de cette ville, et nommé bientôt après démonstrateur d'anatomie. La suppression de l'Université l'ayant laissé sans emploi, il se fit attacher au service des hôpitaux militaires, et en 1794, il fut rappelé à Besançon pour y remplir la place de professeur d'accouchemens. Devenu, en 1807, professeur de chirurgie à l'école secondaire, il remplit cette place avec beaucoup de distinction jusqu'à sa mort, arrivée le 4 juillet 1820. On a de lui, outre plusieurs observations communiquées à l'Académie de chirurgie, les opuscules suivans :

Description d'une nouvelle machine pour obtenir l'extension continuée dans les fractures des extrémités inférieures. Besançon, 1791, in-8°.
Introduction à l'étude de l'anatomie. Besançon, 1791, in-8°.
Précis d'anatomie, à l'usage des élèves de l'école de dessin. Besançon, 1799, in-8°.
Observations sur l'hydrophobie. Besançon, 1799, in-8°.
Observations sur une perte de sang et l'emploi du galvanisme, comme dernier moyen curatif dans ces sortes d'accidens. Besançon, 1818, in-8°. (o.)

MONRO (Alexandre), célèbre anatomiste anglais, né à Londres en 1697, fut l'un des disciples de Cheselden, et à la suite d'un voyage qu'il fit en France et en Hollande, principalement dans la vue d'entendre Boerhaave, il s'établit à Edimbourg, où il obtint, en 1719, une place de démonstrateur aux écoles de chirurgie, dont ses cours contribuèrent, avec ceux d'Alston, à fonder la réputation. Nommé secrétaire de la Société royale, il publia six volumes du recueil de cette société, dont le premier parut en 1732. En 1739, il céda sa chaire à son fils Alexandre, et se contenta de donner des leçons de clinique. Sa mort eut lieu le 10 juillet 1767. Il fut l'un des premiers anatomistes et des meilleurs chirurgiens de son temps. Le premier, il essaya la méthode de guérir l'hydrocèle par les injections de vin, mais on peut lui reprocher de s'être montré un des plus grands antagonistes de l'opération du cancer au sein. Ses ouvrages sont :

Anatomy of human bones and nerves. Edimbourg, 1726, in-8°. - *Ibid.* 1732, in 8°. - *Ibid.* 1741, in-8°. - *Ibid.* 1750, in-8°. - *Ibid.* 1758, in-8°. - *Ibid.* 1763, in-8°. - Trad. en allemand par L.-C. Krause, Léipzick, 1761, in-8°. - en français, Paris, 1759, 2 vol in-fol.

La traduction française ne comprend que l'ostéologie, avec 31 planches, exécutées sur le modèle de celles d'Eustachi. C'est un chef-d'œuvre de typographie. La portion qui traite du système nerveux a aussi paru en latin, avec des notes par S. Coopmanns (Franeker, 1751, in-8°. - *Ibid.* 1754, in-8°.), et en français, avec le traité des maladies nerveuses de Whytt, traduit par Le Bègue de Presle (Paris, 1767, in-12). Les deux parties ont été imprimées ensemble en français (Avignon, 1759, in-12).

Expostulatory epistle to D. Hunter. Edimbourg, 1762, in-8°.

Essay on comparative anatomy. Londres, 1744, in-8°. - Trad. en allemand, Gœttingue, 1790, in-8°.

Imprimé sans l'aveu de l'auteur. C'est un bon livre.

An account of the inoculation of small-pox in Scotland. Edimbourg, 1765, in-8°. - Trad. en allemand par Wichmann, Altenbourg, 1766, in-8°. - en français, Paris, 1766, in-8°.

Réponse aux questions que la Faculté de Paris lui avait adressées. Il s'y montre chaud partisan de l'inoculation.

Les Actes de la Société royale d'Edimbourg renferment de lui une foule de mémoires intéressans, parmi lesquels on en distingue un sur la nutrition du fœtus, et un autre sur l'art d'injecter. Ce dernier a été traduit en latin par J.-C.-F. Bonnegarde (Leyde, 1741, in-8°.), et en allemand (Francfort, 1789, in-8°.). Les œuvres de l'auteur ont été réunies par son fils Donald (Londres, 1781, in-4°.).

Monro (*Alexandre*), fils du précédent, professeur, comme lui, de médecine, d'anatomie et de chirurgie à Edimbourg, a publié :

Dissertatio de hydrope. Edimbourg, 1753, in-4°.

Dissertatio de testibus et de semine in variis animalibus. Edimbourg, 1755, in-8°.

An essay on the dropsy, and its different species. Londres, 1756, in-12. - *Ibid.* 1765, in-8°. - Trad. en allemand par C.-C. Krause, Léipzick, 1762, in-8°.; *Ibid.* 1777, in-8°. - en français par Savary, Paris, 1760, in-8°.

Dissertatio de venis lymphaticis valvulosis et earum potissimum origine. Berlin, 1757, in-8°. - Lausanne, 1761, in-8°. - Léipzick, 1770, in-8°.

Anatomical and physiological observations, wherein D. Hunter' claim to some discoveries is examined. Edimbourg, 1758, in-8°.

Answer on the notes on the postcripts to the observations anatomical and physiological. Edimbourg, 1758, in-8°.

State of facts concerning the first proposal of performing the paracentesis of the thorax, and concerning the discovery of the lymphatic valvulary absorbent vessel, in oviparous animals. Edimbourg, 1770, in-8°.

Microscopical inquiries into the nerves and brain. Edimbourg, 1780, in-fol.

Dissertatio de cuticulâ. Edimbourg, 1781, in-4°.

A description of all the bursæ mucosæ of the human body. Londres, 1788, in-fol. -Trad. en allemand par J.-C. Rosenmueller, Leipsick, 1799, in-fol.

Il y a 10 planches dans l'original et 15 dans la traduction allemande.

Experiments on the nervous system, with opium and metallic substances. Edimbourg, 1793, in-4°.

Three treatises on the brain, the eye and the ear. Edimbourg, 1797, in-4°.

Observations on crural hernia. Edimbourg, 1803, in-8°.

Monro (*Donald*), fils du précédent, né en 1729, mort le 9 juin 1802 à Edimbourg, est auteur des ouvrages suivans:

An account of the diseases with were most frequent in the brittisch military hospitals in Germany from 1761 to 1763. Londres, 1764, in-8°. - Trad. en allemand par J.-E. Wichmann, Altenbourg, 1766, in-8°.; *Ibid*, 1771, in-8°.

Treatise on mineral waters. Londres, 1770, 2 vol. in-8°.

Observations on the means of preserving the health of soldiers, and on the diseases incident to soldiers in the time of service. Londres, 1782, 2 vol. in-8°. -Trad. en allemand, Altenbourg, 1784, in-8°. - en français, Paris, 1769, in-8°.

Treatise on materia medica. Londres, 1788, 4 vol. in-8°.

Monro (*Jean*), né à Greenwich le 16 novembre 1715, mort en janvier 1783, était fils d'un médecin, dont il fut nommé adjoint pour les hôpitaux de Bridewel et de Bethlem. Il se livra presqu'exclusivement au traitement de la folie. On a de lui une réfutation de Beattie, sous ce titre:

Remarks on Beattie's treatise on madness. Londres, 1758, in-8°.

(z.)

MONTAGNANA (Barthélemy), médecin du quinzième siècle, professa jusqu'en 1441 à l'Université de Padoue, et mourut vers 1460. On a de lui:

Selectiorum operum, in quibus consilia, variique tractatus alii, tùm proprii, tum ascititii, continentur, liber unus et alter. Venise, 1497, in-fol. -Lyon, 1520, in-4°. - *Ibid.* 1525, in-4°. -Venise, 1567, in-fol. - Francfort, 1604, in-fol. - Nuremberg, 1652, in-fol.

Ces consultations sont au nombre de 350. Montagnana a aussi publié trois petits traités sur les bains de Padoue.

Montagnana (*Barthélemy*), fils du précédent, mort le 11 mai 1525, était aussi professeur à Padoue, qu'il quitta vers l'an 1508, pour aller s'établir à Venise, où il termina sa carrière. On trouve de lui, dans la Collection de Luvigini, une consultation, qu'Hensler présume avoir été écrite en 1496, et dans laquelle il déclare la maladie vénérienne nouvelle et produite par l'influence des astres, recommandant contr'elle les évacuations de toutes espèces, et même le coït modéré, sans dire un seul mot du mercure.

MONTAGNANA (*Marc-Antoine*), petit-fils du précédent, mort vers 1572, enseigna la chirurgie à Padoue depuis 1545 jusqu'en 1570. Il a écrit:
De herpete, phagædænâ, gangrænâ, sphacelo et cancro. Venise, 1589, in-4°.

MONTAGNANA (*Pierre*), frère du précédent, mourut peu de temps après lui, et lui succéda dans la chaire de chirurgie à l'Université de Padoue. Il se fit beaucoup d'honneur par des tables anatomiques enluminées, qui représentaient les organes intérieurs du corps de l'homme. On a de lui:
De urinæ judiciis. Padoue, 1487, in-4°. (o.)

MONTALBANI (OVIDE), médecin érudit et l'un des écrivains les plus féconds de son siècle, naquit à Bologne. Après avoir terminé son cours d'humanités, il se tourna du côté de la médecine, et prit le bonnet de docteur en cette Faculté, ainsi qu'en celles de philosophie et de droit. L'Université de sa ville natale lui conféra, en 1634, une chaire de logique, d'où il passa successivement à celles de physique, de mathématiques et de morale, qu'il remplit toutes avec assez de réputation pour attirer un grand concours d'étrangers à ses leçons. Nommé, en 1637, à la place de conservateur du cabinet d'histoire naturelle qu'Aldrovandi avait légué à sa patrie, il fut honoré, la même année, du titre d'astronome du sénat de Bologne, et peu après désigné pour la chaire de médecine théorique à l'Université. L'Académie des Vespertini le compte parmi ses fondateurs. Il mourut en 1672, le 20 septembre, âgé d'environ soixante et dix ans. Ses écrits sont fort nombreux, mais la critique et l'exactitude n'en font pas le principal mérite.

Index omnium plantarum exsiccarum, et cartis aglutinatarum quæ in proprio Musæo conspiciuntur. Bologne, 1624, in-4°.
Speculum Euclidianum. Bologne, 1628, in-4°.
Sphærographia. Bologne, 1633, in-fol.
Discorsi astrologici. Bologne, 1633-1671, 30 vol. in-4°.
De illuminabili lapide Bononiensi epistola. Bologne, 1634, in-4°.
Epistolæ variæ ad eruditos viros. Bologne, 1634, in-4°.
Minervalia Bonon. civium anademate, seu bibliotheca Bononiensis. Bologne, 1641, in-16.
Publié sous le nom de G. Bumaldi.
Formulario economico, cibario e medicinale. Bologne, 1654, in-4°.
Sous le même nom.
Bibliotheca botanica. Bologne, 1654, in-24.
Sous le même nom, Seguier l'a réimprimée à la suite de sa Bibliothèque. Les botanistes y sont rangés par ordre chronologique. On y trouve le premier essai d'une synonymie des graminées.
Nova antepræludialis dendranatomes, arboreæ scilicet resolutionis adumbratio. Bologne, 1660, in-4°.
Hortus botanographicus. Bologne, 1660, in-8°.
Ouvrage insignifiant, à la suite duquel on trouve un traité sur les monstruosités végétales.
Montalbani fut l'éditeur de la Dendrologie d'Aldrovandi. Thunberg lui a consacré un genre de plantes (*Bumaldia*), qui aurait dû être appelé *Montalbana*, pour répondre aux intentions du fondateur. (J.)

MONTÈGRE (Antoine-François-Jenin de), né à Bellei, le 6 mai 1779, porta pendant quatre ou cinq ans les armes, au sortir du collége, et vint ensuite étudier la médecine à Paris, où il prit ses grades avec distinction. Sa jeunesse ne lui permettant pas encore de se former une clientèle, il accepta une place d'ingénieur du cadastre, qu'il exerça pendant quelque temps, après quoi il revint à Paris, où il pratiqua bientôt son art avec succès, et se fit connaître en même temps par des écrits et de recherches annonçant à la fois un médecin instruit, un excellent physiologiste et un philosophe éclairé. Nous citerons dans le nombre ses observations sur la digestion et sur le vomissement, qui ont rectifié les anciennes idées au sujet du suc gastrique, sur les habitudes du ver de terre, sur le mécanisme de l'engastrymisme et sur le magnétisme animal. En 1814, il conçut le dessein d'aller répandre les lumières de l'Europe parmi les Haïtiens, et l'exécuta quatre ans après. Arrivé au port de Jacquemel, le président de la république l'accueillit avec distinction, et le pria de se rendre au Port-au-Prince, où lui-même devait bientôt retourner. Montègre s'étant jeté à l'eau dans la route, pour sauver la vie à une femme qui allait périr, entraînée par le courant d'une rivière, contracta peu de temps après la fièvre jaune, qui l'enleva le 4 septembre 1818. On a de lui :

Du magnétisme animal et de ses partisans, ou Recueil de pièces importantes sur cet objet, précédé des observations récemment publiées. Paris, 1812, in-8°.

Expériences sur la digestion dans l'homme. Paris, 1814, in-8°.

Traité analytique de toutes les affections hémorrhoïdales. Paris, 1819, in-8°.

Montègre a fourni des articles au Dictionaire des sciences médicales. Depuis 1810 jusqu'en 1818, il a rédigé la *Gazette de santé*, qu'il a tirée de l'avilissement dans lequel elle était tombée depuis plusieurs années. (o.)

MONTEUX (Jérôme de), ou *Montuus*, né en Savoie, suivant les uns, et en Languedoc, selon les autres, prit le bonnet de docteur à Montpellier, et pratiqua la médecine et la chirurgie à Lyon. Il obtint le titre de conseiller-médecin de Henri II, et Du Cange paraît s'être trompé, en le mettant au nombre des premiers médecins de nos rois. On a de lui :

Opuscula juvenilia. Lyon, 1556, in-4°.

Compendiolum curatricis scientiæ longè utilissimum. Lyon, 1556, in-8°.

De activâ medicinæ scientiâ commentarii duo. Lyon, 1557, in-8°.

Chirurgica auxilia ad aliquot affectus qui repentinam exigent curationem; morbi item venerei, ac eorum qui huic vicini sunt, curationes. Lyon, 1558, in-4°.

Halosis febrium, quæ omnium morborum gravissimæ sunt, libri IX. Lyon, 1558, in-4°.

Anasceve morborum. Lyon, 1561, in-8°.

Practica medica in sex partes divisa. Venise, 1626, in-4°.

Monteux (*Sébastien de*), né à Rieux, dans le Languedoc, a publié:

Annotatiunculæ in errata recentiorum medicorum per Leonhardum Fuchsium collecta. Lyon, 1534, in-8°. - *Ibid.* 1548, in-8°.

De medicis sermones sex. Lyon, 1534, in-8°.

Dialexeon medicinalium libri duo. Lyon, 1537, in-4°. (z.)

MONTI (Jean-Baptiste), généralement désigné sous le nom de *Montanus*, fut l'un des médecins les plus célèbres de son siècle. Il vint au monde à Vérone en 1498, et embrassa la carrière de la médecine contre le vœu de ses parens, qui le destinaient au barreau, et dont la sévérité excessive, portée jusqu'au point de lui refuser tout secours, ne put le détourner d'une étude vers laquelle un goût décidé l'entraînait irrésistiblement. L'Université de Padoue lui ayant conféré le doctorat, il crut que l'éclat de sa réception désarmerait son père; mais l'ayant trouvé inflexible, il s'établit à Brescia, et y pratiqua l'art de guérir avec beaucoup de succès. Lassé du séjour de cette ville, il se rendit à Naples, d'où il passa ensuite à Rome et à Venise. Enfin, il prit le parti de vivre tranquille à Padoue, mais l'Université lui offrit une chaire qu'il ne crut pas devoir refuser, et qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée le 6 mai 1551. Son habileté dans les langues anciennes lui avait procuré l'amitié des littérateurs les plus distingués du temps, tels que Pontanus et Sannazar. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages qui eurent une vogue extraordinaire, mais qui sont tombés peu à peu dans l'oubli, et qui ne méritent guère d'en être tirés, car on serait mal récompensé de la peine qu'il faudrait prendre pour y chercher un petit nombre de faits noyés au milieu du fatras théorique le plus inintelligible. Ils ont pour titres:

De alimentorum differentiis. Venise, 1553, in-8°.

Libellus de gradibus et facultatibus medicamentorum. Wittemberg, 1553, in-8°.

Explanatio eorum quæ pertinent ad tertiam partem de componendis medicamentis. Venise, 1553, in-8°.

Quæstio examinans quomodo medicamentum dicatur æquale aut inæquale. Padoue, 1554, in-8°.

Opuscula. De characterismis febrium. Quæstio de febre sanguinis. De uterinis affectibus. Venise, 1554, in-8°. - Paris, 1557, in-16.

De excrementis, fæcibus, urinis, libri duo. Padoue, 1554, in-8°. - Paris, 1555, in-16.

On trouve à la suite un traité sur la vérole, dans lequel l'auteur assure que la maladie est nouvelle, et qu'elle tire son origine d'Amérique. Il rejette le mercure, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur, et veut qu'on n'employe que le gaïac.

Consultationes de rariorum morborum curationibus. Venise, 1554, in-8°. - Bâle, 1557, in-8°. - Venise, 1558, in-8°. - Nuremberg, 1559, in-fol. - Bâle, 1583, in-fol. - Francfort, 1587, in-fol.

C'est le seul des ouvrages de Monti qui mérite encore d'être consulté aujourd'hui.

In tertiam primi epidemiorum Hippocratis sectionem explanationes. Venise, 1554, in-8°.

In libros Galeni de arte curandi ad Glauconem explanationes. Venise, 1554, in-8°. - Lyon, 1596, in-16.

In artem parvam Galeni explanationes. Venise, 1554, in-8°.

In primam fen libri primi Canonis Avicennæ explanatio. Venise, 1554, in 8°.

In nonum librum Rhazis ad Almansorem regem expositio. Venise, 1554, in-8°. - Bâle, 1562, in-8°.

Explicatio eorum quæ pertinent, tum ad qualitates simplicium medicamentorum, tum ad eorum compositionem. Venise, 1555, in-8°.

Expectatissimæ in primam et secundam partem Aphorismorum Hippocratis lectiones. Venise, 1555, in-8°.

In quartam fen primi Canonis Avicennæ lectiones. Venise, 1556, in-8°.

In secundam fen primi Canonis Avicennæ lectiones. Venise, 1557, in-8°.

De causis et accidentibus, pulsibus et urinis. Venise, 1557, in-8°.

Opuscula varia et præclara, in quibus tota ferè medicina methodicè explanatur. Bâle, 1558, in-8°. - *Ibid.* 1565, in-8°.

Commentaria in Galeni libros de elementis, de naturâ hominis, de atrabile ac de temperamentis. Venise, 1560, in-8°. - Hanau, 1595, in-8°.

Medicina universa ex lectionibus Montani, cæterisque opusculis collecta. Francfort, 1587, in-fol.

Idea doctrinæ Hippocraticæ de generatione pituitæ, de humore melancholico, de coctione et præparatione humorum, de victûs ratione. Francfort, 1621, in-8°. (1.)

MORAND (Sauveur), l'un de ceux qui ont le plus contribué à accélérer les progrès de la chirurgie en France, naquit à Paris en 1697, et y reçut les premiers élémens de son art, qu'il enseigna lui-même ensuite avec éclat. Nommé, en 1730, chirurgien en chef de la Charité, il mourut au mois de juin 1773. Presque toutes les académies de l'Europe l'avaient admis dans leur sein. Il a laissé :

Traité de la taille au haut appareil. Paris, 1728, in-12. - Trad. en anglais par Douglas, Londres, 1729, in-8°.

Après avoir publié cet ouvrage, Morand se rendit à Londres pour y voir opérer Chéselden, dont il adopta ensuite la méthode, qu'il simplifia depuis, en supprimant les injections d'eau tiède dans la vessie.

Eloge historique de Mareschal. Paris, 1737, in-4°.

Réfutation d'un passage du Traité des opérations de Sharp. Paris, 1739, in-12.

Discours dans lequel on prouve qu'il est nécessaire au chirurgien d'être lettré. Paris, 1743, in-4°.

Une pareille thèse n'aurait plus besoin d'être soutenue aujourd'hui, mais le temps n'est cependant pas encore venu où l'on verra enfin mis partout en pratique des préceptes dont personne ne conteste l'excellence.

Recueil d'expériences et d'observations sur la pierre. Paris, 1743, 2 vol. in-12.

Catalogue des pièces d'anatomie, instrumens, machines, etc., qui composent l'arsenal de chirurgie formé à Paris pour la chancellerie de médecine de Pétersbourg. Paris, 1759, in-12.

Opuscules de chirurgie. Paris, 1768-1772, 2 vol. in-4°. - Trad. en allemand par Ernest Platner, Leipzick, 1776, in-8°.

Morand est auteur de plusieurs mémoires et observations qu'on trouve dans le recueil de l'Académie des sciences. Il a fait quelques additions à l'édition de 1742 de l'Art de faire des rapports en chirurgie, par Desvaux.

Morand (*Jean*), père du précédent, chirurgien-major des Invalides, fut l'un des plus habiles opérateurs de son temps. Né en 1658 à Chabonois, il mourut le 7 novembre 1726, à Paris, sans avoir rien écrit.

Morand (*Jean-François-Clément*), fils de Sauveur, né à Paris le 28 avril 1726, devint professeur d'anatomie dans les écoles de cette ville, et mourut en 1784. On a de lui :

Histoire de la maladie singulière et de l'examen d'une femme devenue en peu de temps contrefaite par un ramollissement général des os. Paris, 1752, in-12.

C'est l'histoire de la femme Suppiot.

Nouvelle description des grottes d'Arcy. Lyon, 1752, in-12.

Lettre à M. Leroi au sujet de l'histoire de la femme Suppiot. Paris, 1753, in-12.

Eclaircissement abrégé sur la maladie d'une fille de Saint-Geosme. Paris, 1754, in-4°.

Recueil pour servir d'éclaircissement détaillé sur la maladie de la fille de Saint-Geosme, près de Langres. Paris, 1754, in-12.

Lettres sur l'instrument de Roonhuysen. Paris, 1755, in-12.

Lettre sur les médecins-chirurgiens du Val-d'Ajol. Paris, 1755, in-12.

Du charbon de terre et de ses mines. Paris, 1769-1779, in-fol.

Mémoire sur la nature, les effets, propriétés et avantages du charbon de terre, apprêté pour être employé commodément, économiquement et sans inconvénient au chauffage et à tous les usages domestiques. Paris, 1770, in-12.

De peritissimi et clarissimi parentis morte mœrentis epistola. Paris, 1773, in-8°. - Trad. en français, Paris, 1773, in-8°. (o.)

MOREAU (René), né en 1587, à Montreuil-Bellay, dans l'Anjou, mourut à Paris le 17 octobre 1656. Il remplit longtemps avec distinction la chaire de médecine et de chirurgie au collége royal. Versé à la fois dans l'histoire de l'art, et dans la connaissance des langues étrangères, il s'attacha d'une manière spéciale à cultiver l'hygiène, dont peu de personnes s'occupaient alors. Sous ce rapport, ses travaux méritent d'être signalés, quoiqu'ils n'aient en eux-mêmes rien de remarquable.

De missione sanguinis in pleuritide. Paris, 1622, in-8°. - *Ibid.* 1630, in-8°. - Halle, 1742, in-8°.

Avec la vie de Pierre Brissot.

Schola Salernitana, hoc est de valetudine tuendâ. Paris, 1625, in-8°. - *Ibid.* 1652, in-8°.

Moreau a complété et revu ce traité, d'après d'anciens manuscrits. Il y a joint de nombreuses remarques, et d'utiles prolégomènes indiquant l'origine de l'ouvrage, la fondation de l'École de Salerne, l'auteur des vers techniques du traité, l'objet du rhythme employé et le nombre des vers publiés jusqu'alors, et qu'il assure être plus que double dans les manuscrits qu'il cite.

Epistola exegetica de affecto loco in pleuritide. Paris, 1643, in-8°. - Rome, 1643, in-8°.

Cette lettre est adressée à Baldi.

Epistola de laryngotomiâ. Paris, 1646, in-8°.

Tabulæ methodi universalis curandorum morborum. Paris, 1647, in-fol. et in-4°.

Moreau (*Jacques*), né à Châlons-sur-Saône le 15 mai 1647, mort le 11 juin 1729, a laissé :

Traité chimique de la véritable connaissance des fièvres continues, pourprées et pestilentielles. Dijon, 1683, in-12.

Consultation sur le rhumatisme avec une réfutation d'une réponse qu'on y a faite. Châlons, 1688, in-12.

Lettre qui contient un véritable éclaircissement sur la cause des fièvres continues arrivées en grand nombre depuis juillet 1709 jusqu'en novembre 1709, avec la manière de les traiter, où l'on suit partout la nature. Nancy, 1709, in-12.

Réfutation de la réponse que fait M. Martine à la lettre de M. Moreau sur les fièvres. Nancy, 1712, in-12.

Dissertation physique sur l'hydropisie. Châlons, 1712, in-12. (o.)

MORGAGNI (Jean-Baptiste), né à Forli dans la Romagne, le 25 février 1682, est de tous les médecins modernes celui qui a laissé l'ouvrage le plus remarquable sous le rapport de l'anatomie pathologique, et celui qui, avec Haller et Bordeu, a exercé la plus grande influence sur la direction des recherches médicales dans le dernier siècle. Il est fort remarquable que la grande impulsion à laquelle on doit les progrès de la médecine depuis trente ans, ait été l'ouvrage d'un Français, d'un Suisse et d'un Italien. A l'âge de seize ans, Morgagni vint à Bologne étudier la médecine sous Albertini et Valsalva, dont il ne tarda pas à devenir l'ami le plus chéri. En 1701, après trois années d'études, il obtint le titre de docteur en philosophie et en médecine. Aide infatigable de Valsalva, dans les travaux de l'amphithéâtre comme dans ceux du cabinet, Morgagni prépara presque toutes les pièces anatomiques d'après lesquelles son illustre maître décrivit l'oreille dans son immortel traité sur cet organe, et le remplaça pendant son absence dans ses fonctions de professeur d'anatomie. Président à vingt-deux ans d'une académie dont le souvenir est effacé, Morgagni essaya de lui communiquer son ardeur pour la recherche des faits; si ses efforts furent infructueux, comme ils devaient l'être, car jamais on ne régénère une société qui a laissé éteindre dans son sein le feu sacré de la science, ils ne demeurèrent pas stériles pour lui; on s'accoutuma dès-lors à le regarder comme un esprit sévère, vaste et profond. La physique, la chimie, l'histoire naturelle et la pharmacie lui étaient sans doute peu familières jusqu'alors, car il n'hésita point à se rendre à Venise, puis à Padoue, pour y suivre les leçons de professeurs distingués dans l'enseignement de ces sciences, dont la connaissance approfondie est indispensable au médecin, s'il ne veut marcher avec de continuelles hésitations dans la pratique de son art. Gulielmini était mort en 1710; Vallisneri lui succéda, en 1711, dans la chaire qu'il occupait à Padoue; Morgagni fut désigné

pour remplacer Vallisneri, et, en 1715, il obtint la première chaire d'anatomie en remplacement de Molinetti. Placé sur un théâtre digne de lui, Morgagni vit sa réputation se proportionner à son mérite éminent. L'Académie des Curieux de la nature, la Société royale de Londres, l'Académie royale des sciences de Paris, l'Académie impériale de St.-Pétersbourg, l'Académie royale de Berlin se l'attachèrent par des titres dont la postérité ne se souvient guère, et qui ne sont pas toujours la récompense du vrai mérite. Un roi de Sardaigne, trois papes, et, ce qui vaut mieux, Joseph II, le comblèrent d'attentions auxquelles il dut être sensible, car il ne les dut pas à des bassesses. Ses concitoyens placèrent son buste dans une maison commune de Forli, avec une inscription : *Adhuc viventis*. Il aima, servit et illustra son pays, et sa patrie n'attendit pas qu'il fût mort pour faire éclater sa reconnaissance. Doué d'un caractère doux, d'un esprit élevé, Morgagni vécut en paix avec ses contemporains; Manget eut avec lui quelques-uns de ces démêlés que la postérité oublie, ou dont elle ne se ressouvient que pour blâmer celui qui, en pareil cas, a descendu jusqu'à l'injure : Morgagni se montra aussi réservé que savant, et terrassa aisément son faible adversaire. Il mourut, en 1771, âgé de quatre-vingt-neuf ans, neuf mois et dix jours, père de huit enfans, reste de quinze qu'il avait eus.

Dans le cours d'une longue et heureuse carrière, Morgagni rectifia les travaux de tous les anatomistes ses devanciers et ses contemporains, et rassembla une foule immense de faits d'anatomie pathologique; ses ouvrages dispensent, avec celui de Bonet, de remonter au-delà pour connaître les observations faites avant lui. Mieux que personne, il connut la nécessité de rallier les symptômes aux altérations organiques que la mort révèle. De tous les anatomistes, Morgagni est celui qui a fait le plus pour les progrès de la médecine; si la physiologie eût existé à l'époque où il étudiait, plus tard il aurait provoqué la révolution qui s'est opéré depuis la publication de l'Anatomie générale.

Les écrits de Morgagni sont remarquables, non-seulement par la grande quantité de faits qu'ils contiennent, mais encore par la vaste érudition et l'excellente critique de l'auteur, qui malheureusement ne porta pas assez sa perspicacité dans l'examen des théories mensongères du temps où il vivait. Il est fâcheux que le style soit diffus et entortillé, car il n'est aucun médecin qui puisse se dispenser de méditer ces écrits, et il en est peu qui les aient lus, parmi ceux qui les citent le plus fréquemment.

L'érudition de Morgagni n'était point limitée aux sciences médicales; il charmait le peu de loisirs que lui laissaient ses im-

menses travaux, par des recherches de philologie et d'archéologie. C'est ainsi qu'il a laissé les opuscules suivans :

De genere mortis Cleopatræ epistolæ duæ;

Dans l'appendice de Lancisi ou *Metallotheca Vaticana* de Mercati (Rome, 1719, in-fol.).

De ordinario Frontini consulatu epistolæ duæ. Padoue, 1722, in-4°.

De quâdam librorum M. Varronis particulâ, ne legitur in veteri codice epistola;

Dans le *Raccolta d'opuscoli scientifici e filologici* (Venise, 1730, in-12).

In Vitruvii locum, ad tempus quô is scripsit, attinentem et in alterum veteris auctoris compendii architectura epistola;

Dans la collection des œuvres de Morgagni.

Mais les véritables et solides fondemens de la réputation de Morgagni sont les ouvrages suivans :

Adversaria anatomica prima. Bologne, 1706, in-4°.; Leyde, 1714, in-8°.; Padoue, 1719, in-4°. - Leyde, 1723, in-4°.; *Ibid.* 1741, in-4°

Adversaria anatomica altera et tertia. Padoue, 1717, in-4°. - Leyde, 1723, in-4°. - *Ibid.* 1741, in-4°.

Adversaria anatomica quarta, quinta et sexta. Padoue, 1719, in-4°. - Leyde, 1723, in-4°. - *Ibid.* 1741, in-4°.

Adversaria omnia. Padoue, 1741, in-4°.

Mine à laquelle les anatomistes qui ont succédé à Morgagni ont puisé à pleines mains sans le citer, mais qui n'est pas exempte d'erreurs; cette collection est à l'anatomie ce que l'ouvrage de Morgagni *De sedibus et causis morborum* est à l'anatomie pathologique.

De lumbricis epistola;

Dans l'ouvrage de Vallisneri intitulé : *Considerazione e esperienze intorno alla generazione de' vermi nel corpo umano* (Padoue, 1711, in-4°.), et dans la collection des œuvres de ce naturaliste (Venise, 1703, in-fol.).

Nova institutionum medicarum idea. Padoue, 1712, in-4°. - Leyde, 1740, in-4°., et avec les *Adversaria*, Padoue, 1741, in-4°.

De anatomicis Eustachii tabulis epistolæ ed. Lancisio. Rome, 1714, in-fol. - Genève, 1717, in-fol., et dans le théâtre anatomique de Manget (Rome, 1728, in-fol.).

De lacrymalibus ductibus eorumque obstructione epistola;

Imprimée avec l'ouvrage d'Anel intitulé : *Suite de la nouvelle méthode de guérir les fistules* (Turin, 1714, in-4°.).

De vitâ et scriptis D. Gulielmini commentariorum;

Dans les Ephémérides des Curieux de la nature de 1715, IV° cent., avec les écrits de Gulielmini (Genève, 1717) et dans la *Bibliotheca medicorum scriptorum* de Manget.

De acu intrà vesicam intrusâ et de excrescentiâ membranæ adiposæ epistola;

Dans les Ephémérides des Curieux de la nature de 1717, V° cent.

De glandulis epistola;

Dans l'ouvrage de Michelotti *De separatione fluidorum* (Venise, 1721, in-4°.).

In A.-E. Celsum et Q. Serenum Samonicum epistolæ quatuor. Padoue, 1721, in-8°.

De venæ cavæ varicibus epistola;

Avec les *Epistolæ physico-medicæ* de A.-C. Cocchi (Venise, 1762, in-fol.).

Epistolæ anatomicæ duæ. Leyde, 1728, in-4°.

Ces lettres roulent sur la structure du foie, sur les canaux demi-circu-

laires, le canal thoracique, la capsule de Glisson, la cloison du scrotum et les muscles transverses du périnée.

De calculis felleis epistola;

Dans les Ephémérides des Curieux de la nature pour 1730, deuxième volume.

De iis quæ à Valsalva in Bononiensis Academiæ Instituti scientiarum recitata fuerunt epistola. Bologne, 1731, in-4°.

Responsum medico-legale circà obstetricium judicium de mulieris virginitate. Rome, 1739, in-4°.

Responsum medico-legale super seminis emittendi impotentiâ;

Dans la collection des œuvres de Morgagni.

Responsum medico-legale : an post septem à conceptione menses, infans nasci possit vitalis et perfectus?

Dans la même.

De philologo Ravennate et de Angelo Bolognino epistola;

Dans la deuxième édition de l'ouvrage d'Astruc *De morbis venereis* (Paris, 1740, in-4°.).

De vitâ et scriptis Antonii-Mariæ Valsalvæ commentariolum;

Dans la collection des œuvres de Valsalva (Venise, 1740-1741, in-4°.).

Epistolæ anatomicæ vigenti quæ ad scripta pertinent celeberrimi viri A.-M. Valsalvæ;

Dans la même.

Ces lettres sont en quelque sorte la suite des *Adversaria anatomica* de l'auteur; elles n'offrent pas moins d'intérêt.

De viâ atque ordine in tradendâ publicè medicinâ et anatome epistola;

Præmia quædam anatomicarum prælectionum;

De vesicæ calculis à fratre J. Beaulieu Patavii exsectis et de casu Corneliæ Bandiæ epistola;

Experimenta circà aquam calcis vivæ;

De Prospero Alpino epistolæ duæ;

Laudationes habitæ olim à Morgagno quum gymnasiarchas aliosve doctoris insignibus ornaret;

Dans la collection des œuvres de Morgagni.

Le plus important des écrits de Morgagni et le plus important de tous les ouvrages d'anatomie pathologique que nous possédions est sans contredit le suivant:

De sedibus et causis morborum per anatomen indagatis libri quinque. Bassano, 1761, in-4°. - Naples, 1762, in-4°. - Paris, 1820-1822, 8 vol. in-8°. - Trad. en français par Désormeaux et Destouet, 6 premiers volumes, Paris, 1820-1823, in-8°. (F.-G. BOISSEAU)

MORIN (Louis), né au Mans, le 11 juillet 1635, montra de bonne heure un goût décidé pour les sciences naturelles. Après avoir achevé ses humanités, il vint à Paris faire son cours de philosophie et étudier la médecine. Pendant tout le temps qu'il s'appliqua à cette science, il vécut en anachorète, réduit au pain et à l'eau, afin d'avoir l'esprit plus libre, et sans doute aussi pour se plier aux rigueurs de la fortune, qui n'avait pas favorisé sa famille. Reçu docteur en 1667, il acquit l'estime de Fagon, et obtint une place de médecin pensionnaire à l'Hôtel-Dieu. Dodart le fit entrer à l'Académie des sciences, comme associé botaniste, en 1699, et huit ans après il succéda à son ami. Lors du voyage de Tournefort dans le Levant, il se chargea de faire son cours de botanique, et s'acquitta de cette tâche

avec succès. La mort mit fin, le 1er mars 1715, à sa carrière, qu'une tempérance presqu'égale à celle de Cornaro contribua sans doute beaucoup à rendre aussi longue. On ne connaît de lui que quelques mémoires imprimés dans la collection de l'Académie.

Morin (*Jean-Baptiste*), de Villefraoche, dans le Beaujolais, naquit le 23 février 1583, et mourut à Paris le 6 novembre 1656. Plus occupé de l'astrologie que de la médecine, il sut profiter avec adresse de la crédulité de ses contemporains, que sans doute il partageait lui-même, pour s'assurer un crédit extraordinaire parmi le peuple et même parmi les grands de la cour. La faveur de Richelieu et celle de Mazarin furent le fruit de son habileté à spéculer sur les faiblesses humaines, et le dédommagèrent, sous le rapport financier, des désagrémens que lui causèrent ses disputes littéraires avec Gassendi, Bernier et autres savans, dans lesquelles le bon droit et la raison n'étaient pas de son côté. On a de lui:

Nova mundi sublunaris anatomia. Paris, 1619, in-8°. -Trad. en français, Lyon, 1707, in-8°.

Epistola pro restituendâ astrologiâ. Paris, 1628, in-8°.

Longitudinum terrestrium et cœlestium nova et optata scientia. Paris, 1634, in-4°.

Tichobrahensin Philolaum pro telluris quiete. Paris, 1642, in-4°.

Alae telluris fractæ adversus Gassendi librum de motu impresso à motore translato. Paris, 1643, in-4°.

Refutatio libri de præadamitis. Paris, 1656, in-12. (z.)

MORISON (Robert), botaniste célèbre et médecin habile, naquit à Aberdeen en 1620, et fut élevé dans l'Université de cette ville. Ses parens désiraient qu'il embrassât l'état ecclésiastique, mais un goût décidé pour les sciences exactes ne lui permit pas de se rendre à leurs vœux. Les dissensions civiles vinrent cependant l'arracher à ses travaux paisibles, et son attachement à la cause des royalistes l'ayant conduit à l'armée, il reçut une blessure grave à l'affaire de Brigg. Après sa guérison, il se rendit à Paris, asile de ses compatriotes, et fut pendant quelque temps instituteur d'un jeune homme de famille riche. Cette place ne l'empêcha pas de cultiver l'anatomie, la botanique et la zoologie, et en 1648 il prit le grade de docteur à Angers. Depuis cette époque, il s'occupa plus spécialement de la science des végétaux. Robin, qui l'aimait beaucoup, obtint pour lui la direction du jardin du duc d'Orléans à Blois, qu'il conserva pendant dix ans. Pendant ce laps de temps, il parcourut plusieurs provinces de France, dans lesquelles il recueillit beaucoup de plantes nouvelles. A la mort du duc, Morison fut rappelé en Angleterre par Charles II, qui le nomma son médecin, professeur de botanique et surintendant des jardins royaux. En 1669, l'Université d'Oxford lui conféra une chaire de botanique avec le diplôme de docteur en médecine. Il mourut le 10 novembre 1683. Son principal mérite, par rapport à la phytologie, est d'avoir signalé l'importance

des affinités naturelles des parties autres que le fruit, auquel seul on s'était attaché jusqu'alors, et d'avoir insisté d'une manière spéciale sur la nécessité de fixer des caractères génériques. Il a donc contribué réellement à avancer la science, dont Plumier n'a fait qu'acquitter la dette, en donnant son nom (*Morisonia*) à un genre de plantes de la famille des capparidées. Ses ouvrages sont :

Hortus regius Blesensis auctus, cum notulis durationis et characterismis plantarum tam additarum quam non scriptarum. Londres, 1669, in-8°.

C'est une nouvelle édition de l'ouvrage d'Abel Brunyer, mais considérablement augmentée. Morison y a joint plusieurs morceaux, parmi lesquels on distingue surtout un exposé de quelques-unes des idées sur la méthode qu'il développa plus tard. On y remarque aussi un tableau des erreurs des Bauhin, que Haller appelle *invidiosum opus*, et qui, s'il prouve une grande exactitude et une application laborieuse de la part de l'auteur, annonce aussi une sévérité outrée et tout au moins inconvenante, puisqu'il méconnaît les immenses services rendus à la science par les Bauhin, et leur reproche de ne pas s'être astreints à des règles qui n'étaient pas encore inventées au temps où ils écrivirent.

Plantarum umbelliferarum distributio nova. Oxford, 1672, in-fol.

C'est la première monographie digne de ce nom, et un travail presqu'aussi méthodique que la plupart de ceux du même genre qui ont été entrepris depuis. Morison donne les figures de cent cinquante différentes semences. C'est sur la différence du fruit qu'il base sa méthode, et le premier il attacha beaucoup de valeur aux stries ou côtes relevées qu'on voit à sa surface.

Plantarum historia universalis oxoniensis. Oxford, 1680, in-fol.

Ce n'est que la seconde partie de l'ouvrage; la première, qui devait traiter des arbres et des arbustes, n'a jamais paru. On y trouve cent vingt-quatre planches, composées d'environ douze cents figures, dont un certain nombre sont copiées des auteurs précédens. Morison ne publia que les cinq premières classes de cette partie destinée aux herbes, et ne laissa finies que les quatre suivantes. Celles-ci, et les classes qui viennent après furent terminées et publiées, dix-neuf ans plus tard, par Jacques Bobart. La méthode de l'auteur est fondée sur le fruit, la fleur, les feuilles, les habitudes des plantes, leurs qualités, etc. Ses divisions sont plus naturelles que celles de ses prédécesseurs, à l'exception du seul Cesalpino, mais elles sont loin d'être exemptes de défauts. On ne saurait trop reprocher à Morison l'emphase avec laquelle il parle de cette méthode, dont il compare l'invention à la découverte du Nouveau-Monde, sans dire un seul mot de ce qu'avaient fait avant lui, dans le même genre, Cesalpino, Colonna et Gesner.

Morison a publié les figures et descriptions des plantes rares recueillies en Sicile, à Malte, en France et en Italie, par Paul Boccone (Oxford, 1674, in-4°.) avec 52 planches d'une assez bonne exécution.

(A.-J.-L. J.)

MORTON (Richard), médecin anglais du dix-septième siècle, vint au monde dans le comté de Suffolk. Après avoir terminé ses humanités à Oxford, il embrassa l'état ecclésiastique, et fut nommé chapelain d'une famille noble dans le Worcester; mais comme il était non conformiste, cette cir-

constance lui imposa l'obligation de résigner sa place. N'ayant encore que vingt-quatre ans, il résolut de quitter la carrière de l'église, et de se lancer dans celle de la médecine, où bientôt il se distingua. Nommé médecin du prince d'Orange, il prit le titre de docteur à Oxford, et s'établit ensuite à Londres, où il devint l'émule et le rival de Sydenham, ayant acquis la réputation d'un praticien très-habile, surtout dans le traitement des maladies chroniques de la poitrine. Il fut un des premiers qui prônèrent le quinquina en Angleterre; mais après avoir débuté par n'administrer ce médicament qu'avec beaucoup de réserve et de timidité dans les fièvres intermittentes, il finit par en faire le plus grand abus, ainsi que de l'eau de chaux dans l'hémoptysie, la variole et la dysenterie. Ennemi de la méthode antiphlogistique, il aurait voulu inspirer à tout le monde sa prédilection pour les médicamens incendiaires dans les maladies aiguës, parce qu'il croyait ces remèdes seuls propres à détruire les virus, à la présence desquels il attribuait toutes ces affections. Au reste, il paraîtrait que Morton adopta principalement cette conduite pour ne pas se rencontrer avec Sydenham, qui suivait une marche contraire, car c'est surtout dans la petite vérole qu'il la recommande, tandis qu'il reconnaît l'utilité des antiphlogistiques dans la phthisie pulmonaire, du moins à son début. On a de lui :

Phthisiologia, sive Exercitationes de phthisi. Londres, 1689, in-8°. - Francfort, 1690, in-12. - Ulm, 1714, in-4°. - Trad. en anglais, Londres, 1694, in-8°.; *Ibid.* 1720, in-8°. - en allemand, Helmstaedt, 1780, in-8°. Cet ouvrage offre les résultats d'un grand nombre d'ouvertures de cadavres, et l'on y trouve beaucoup de faits intéressans, noyés il est vrai dans un grand fatras théorique.

Exercitationes de morbis universalibus acutis. Londres, 1692, in-8°. - *Ibid.* 1693, in-8°. - Berne, 1693, in-8°.

De febribus inflammatoriis. Londres, 1694, in-8°. - Brême, 1693, in-8°. C'est dans ce traité que Morton développe surtout ses principes de thérapeutique, comme c'est dans le précédent qu'il expose des idées sur l'étiologie. On a réuni ses œuvres sous le titre de :

Opera omnia. Amsterdam, 1696, in-8°. - Genève, 1696, in-4°. - Leyde, 1697, in-4°. - Amsterdam, 1699, in-8°. - Genève, 1727, in-4°. - Venise, 1733, in-4°. - Lyon, 1737, in-4°. - Genève, 1754, in-4°. (J.)

MOSELEY (Benjamin), né dans le comté d'Essex, en Angleterre, n'eut pas plutôt terminé ses études, tant à Londres qu'à Paris, qu'il partit pour la Jamaïque, où il s'établit à Kingston, comme chirurgien et comme apothicaire, et ne tarda pas à acquérir une brillante clientèle. La guerre de l'indépendance lui offrit une occasion d'observer les maladies cruelles qui faisaient d'affreux ravages parmi les troupes, et un traité de la dysenterie, qui fut le fruit de ses recherches, commença sa réputation littéraire. Après la paix, il visita l'Amérique sep-

tentrionale, repassa en Angleteterre, alla prendre le titre de docteur à Leyde, et, en 1795, se fixa définitivement à Londres, puis obtint la place de médecin de l'hôpital militaire de Chelsea. On lui reprochera toujours de s'être élevé avec acharnement et avec une sorte de rage contre le bienfait de la vaccine, à l'occasion de laquelle il entra en lutte presque seul contre la Faculté, et qu'il peignit comme une innovation des plus dangereuses, comme un véritable empoisonnement. Il mourut le 15 juin 1819, laissant :

Observations on the dysentery of the West-Indies. Londres, 1787, in-8°.

Treatise concerning the properties and effects of coffee. Londres, 1785, in-8°. - *Ibid.* 1792, in-8°. -Trad. en allemand, Lubeck, 1786, in-8°.

Treatise on tropical diseases, on military operations, and on the climate of the West-Indies. Londres, 1787, in-8°. - *Ibid.* 1793, in-8°. - *Ibid.* 1803, in-8°. - *Ibid.* 1806, in-8°. -Trad. en allemand, Nuremberg, 1790, in-8°.

Treatise on sugar, with miscellaneous medical observations. Londres, 1799, in-8°. - Trad. en allemand par C.-A. Noeldechen, Berlin, 1800, in-8°.

Medical tracts. Londres, 1803, in-8°.

Treatise on the lues bovilla or cow-pox. Londres, 1806, in-8°. - Trad. en français, Paris, 1807, in-8°.

Commentaries on the lues bovilla. Londres, 1804, in-8°. - *Ibid.* 1805, in-8°.

Treatise on the hydrophobia. Londres, 1808, in-8°. (s.)

MOUFET (Thomas), médecin du seizième siècle, né à Londres, suivit pendant quelque temps les cours de l'Université de Cambridge, et fit ensuite en Europe de longs voyages, dans le cours desquels il prit le grade de docteur, on ignore en quelle Université. A son retour, il habita quelque temps Ipswich ; sur la fin de ses jours, il vivait à Bulbridge, près de Wilton. L'année de sa mort n'est pas connue. Ses ouvrages sur la médecine n'auraient pas arraché son nom à l'oubli, car ils ne sont remplis que des idées de la secte chémiâtrique à laquelle l'auteur appartenait, et des éloges de Paracelse qu'il admirait; mais les naturalistes ne peuvent oublier qu'il a terminé le théâtre des insectes commencé par Édouard Wotton, Conrad Gesner et Thomas Penn, et qu'ainsi il a rendu un grand service à la science, quoique, d'un autre côté, on ne doive pas dissimuler qu'il n'a toujours su se mettre en garde contre les erreurs populaires. On a de lui :

De jure et præstantiâ chymicorum medicamentorum dialogus apologeticus. Accesserunt epistolæ quædam medicinales ad medicos aliquot conscriptæ. Francfort, 1584, in-8°.

Nosomantica hippocratica, seu, Hippocratis prognostica cuncta. Francfort, 1588, in-8°.

Insectorum, seu minimorum animalium theatrum iconibus suprà quingentis illustratum. Londres, 1634, in-fol.

Les figures sont assez bonnes. C'est le meilleur des ouvrages du même genre qui ont précédé celui de Swammerdam.

Health's improvement, or rules concerning the nature, method and manner of preparing al sorts of food used in this nation. Londres, 1655, in-8°. - *Ibid.* 1746, in-8°. (o.)

MULLER (Otton-Frédéric), savant naturaliste danois, né à Copenhague, le 11 mars 1730, tient une place honorable parmi les observateurs les plus exacts et les plus laborieux du siècle dernier. Né d'une famille pauvre, il étudia d'abord la théologie, vivant du produit de quelques leçons de musique. Son instruction et ses mœurs régulières lui ayant procuré une place de précepteur dans une famille riche, il profita de ses momens de loisir pour observer les êtres naturels, et s'exercer à les peindre, ce qu'il fit bientôt avec beaucoup de vérité et de finesse. Les voyages qu'il entreprit avec son élève, lui fournirent l'occasion d'étendre ses propres connaissances, de sorte qu'à son retour en Danemark, en 1767, il fut en état de prendre rang parmi les naturalistes les plus estimés. D'abord il remplit successivement diverses places, mais un mariage avantageux ayant assuré son indépendance, il renonça aux emplois pour se livrer entièrement aux occupations scientifiques. Rien ne lui coûtait, ni peine, ni argent, pour apprendre à connaître les êtres naturels, parmi lesquels il s'attacha surtout à étudier les infusoires, dont il découvrit un grand nombre, et que, le premier, il eut le courage de distribuer en genres et en espèces. La mort l'empêcha de mettre fin aux travaux qu'il avait entrepris, et entr'autres à la Zoologie danoise, dont il s'occupait depuis 1779; elle eut lieu le 26 décembre 1784. Outre plusieurs mémoires imprimés parmi ceux de diverses sociétés savantes, on a de lui :

Efterretning og Erfaring om Swampe, i saer Roerswampens oelsmagende Pilse. Copenhague, 1763, in-4°.

Fauna insectorum Friedrichsdaliana. Leipzick, 1764, in-8°.

Flora Friedrichsdaliana. Strasbourg, 1767, in-4°.

On remarque dans cette faune et cette flore beaucoup de méthode, et l'attention la plus scrupuleuse dans la recherche des êtres. La faune ne traite que des insectes.

Von Wuermern des suessen und salzigen Wassers. Copenhague, 1771, in-4°.

Avec 17 planches Cet ouvrage traite des aphrodites et néréïdes, que Muller divise en quatre genres, et dont il fait connaître un grand nombre d'espèces, en donnant beaucoup d'observations intéressantes sur leur structure, leurs mœurs et leurs propriétés.

Vermium terrestrium et fluviatilium, seu animalium infusiorum, helminthicorum et testaceorum, non marinorum, succincta historia. Copenhague et Léipzick, 1773-1774, 2 vol. in-4°.

La première partie est consacrée aux infusoires, la seconde aux vers

intestinaux, et la troisième aux coquillages, que Muller essaya de classer d'après l'organisation des animaux qui les habitent. L'anatomie des mollusques n'était pas encore assez avancée pour que cette entreprise pût être couronnée de succès.

Pile-larven med dobbelt Hale og deres Phalaene. Copenhague, 1771, in-4°. -Trad. en allemand, Léipzick, 1775, in-4°.

Zoologiæ danicæ prodromus. Copenhague, 1776, in-8°.

Icones animalium rariorum et incognitorum Daniæ et Norvegiæ. Copenhague, 1777-1780, in-fol.

Avec 80 planches, très-bien gravées. Ces planches se rapportent à l'ouvrage suivant, qui a été réimprimé en 1788 dans le même format. Abilgaardt a publié en 1789 le troisième fascicule, que Muller avait laissé incomplet. Un quatrième a vu le jour en 1806 par les soins de M. Rathke, de sorte que le nombre des planches est maintenant de 160. Quoiqu'incomplet, cet ouvrage est indispensable aux naturalistes, à cause du grand nombre de mollusques, de vers et de zoophytes qu'on y trouve décrits et figurés pour la première fois.

Zoologia danica. Copenhague et Léipzick, 1779-1784, 2 vol. in-8°.

Reise ingiennem dore Tillenarken til Christiansand og tilbage 1775. Copenhague, 1778, in-8°.

Entomostraca, seu insecta testacea, quæ in aquis Daniæ et Norwegiæ reperit. Léipzick et Copenhague, 1785, in-4°.

Avec 21 planches.

Muller a publié le 4e. et le 5e. volumes de la Flore danoise, commencée par Oeder.

Muller (*Adolphe-Guillaume*), médecin à Brême, né le 28 juin 1784, mort le 8 janvier 1811, a publié quelques articles sur les hôpitaux de Paris dans le Magazin de Horn, et des remarques sur les cures magnétiques dans l'Archive de Reil. Sa thèse a pour titre:

De venenis tractatus. Halle, 1807, in-8°.

Muller (*Charles-Guillaume-Chrétien*), né à Hambourg le 16 juin 1755, nommé en 1779 professeur à Giessen, et mort à Roedges le 14 avril 1817, a écrit:

Programma de adulterationibus oleorum althereorum. Giessen, 1778, in-4°.

Dissertatio de oleis in genere et speciatim de empyreumaticis. Giessen, 1781, in-4°.

Dissertatio de phthisi ex ulcere pulmonum. Giessen, 1782, in-4°.

Beschreibung der Epidemie, welche im Fruehjahr des 1782sten Jahres in mehrern Gegenden von Europa geherrscht, und unter dem Namen der Russischen Krankheit bekannt geworden. Giessen, 1782, in-8°.

Programma de aere dephlogisticato. Giessen, 1784, in-4°.

Dissertatio de deliriis febrilibus. Giessen, 1784, in-4°.

Dissertatio de dysenteriâ. Giessen, 1786, in-4°.

Dissertatio de febribus autumnalibus. Giessen, 1790, in-4°.

Muller (*Frédéric*), médecin de Vienne, a publié:

Anatomische und physiologische Darstellung des Auges. Vienne, 1819, in-8°.

Muller (*Gérard-André*), né à Ulm le 23 février 1718, mort le 26 février 1762 à Giessen, où il était professeur d'anatomie, de chirurgie et de botanique, est auteur des ouvrages suivans:

Untersuchung der wahren Ursache von Newton's allgemeinen Schwere. Weimar, 1743, in-4°.

Vermischte Gedanken. Iéna, 1745, in-8°.

Schreiben von der Ursache und von dem Nutzen der Elektricitaet. Weimar, 1746, in-4°.

Unpartheyische Critik der Leibnitzischen Monadologie. Iéna, 1748, in-8°.

Oratio de longævitate acquirendâ. Giessen, 1751, in-4°.

Entwurf eines neuen Lehrgebaeudes der natuerlichen Philosophie und der Arzneykunst. Francfort, 1752, in-8°.

Nothduerftige Ablehnung einiger ihm gemachten empfindlichen Vorwuerfe. Francfort, 1753, in-8°.

Betrachtung ueber die Art und Weise der Mitwirkung der Nerven zu den musculoesen Zusammenziehungen. Francfort, 1753, in-8°.

De utilitate anatomes practicæ. Francfort, 1753, in-4°.

Einleitung zu dem Entwurfe einer neuen Methode. Francfort, 1754, in-8°.

Giessische Nebenstunden. Francfort, 1755, in-8°.

Dissertatio de oleis essentialibus s. æthereis vegetabilium absque distillatione parandis. Francfort, 1756, in-4°.

Dissertatio de solutione aluminis vitriolatâ, medicamento euporisto, polychresto. Giessen, 1757, in-4°.

Biga observationum chirurgico-medicarum. Giessen, 1757, in-4°.

Functionum corporis humani manifestarum genera et species reformatæ. Giessen, 1757, in-4°.

Dissertatio de generibus et speciebus statuum præternaturalium, qui in partibus fluidis contentisque corporis humani locum habent. Giessen, 1757, in-4°.

Iatrarche contractâ. Giessen, 1757, in-4°.

Dissertatio de vitiis motuum corporis humani in genere. Giessen, 1757, in-4°.

Dissertatio de emendatâ an et ulterius emendandâ membra amputandi ratione. Giessen, 1757, in-4°.

Sylloge observationum quarumdam anatomicarum. Giessen, 1760, in-4°.

Dissertatio de oleo tartari fœtido. Giessen, 1760, in-4°.

Dissertatio de formatione indicationum generalium in febribus exanthematicis. Giessen, 1761, in-4°.

Muller (*Godefroy-Guillaume*), médecin à Francfort-sur-le-Mein, né à Weimar en 1708, mort le 4 février 1799, a laissé :

XXIV Kupfertafeln, welche die Knochen des ganzen menschlichen Koerpers darstellen. Francfort, 1749, in-4°.

XII Kupfertafeln, welche die meisten kleinern and zarten Muskeln an dem menschlichen Koerper vorstellen. Francfort, 1755, in-fol.

Muller (*Jean-Chrétien-Guillaume*), médecin à Eisenach, natif de Weimar, mort le 24 juillet 1806, a écrit :

Hermann Kurbisius, genannt Rolf; eine Adeptenmetamorphose. Altenbourg, 1788, 1 vol. in-8°.

Fragmente aus dem Leben und Wandel eines Physiognomisten. Halle, 1790, in 8°.

Muller (*Jean-Henri*), né à Westheim, mort le 22 octobre 1793, à Eisfeld, où il exerçait la médecine, n'a publié que sa thèse :

Dissertatio de vitiis quibusdam, circà infantum educationem physicam commissis. Erlangue, 1786, in-4°. -Trad. en allemand, Erlangue, 1790, in-8°.

Muller (*Jean-Mathieu*), médecin de Francfort, auteur de quelques observations dans le recueil de l'Académie des Curieux de la nature, dont il était membre, a publié en outre :

Casus medico-chirurgicus de effracturâ cranii et subsecutis gravissimis symptomatibus ex voto curatis. Halle, 1712, in-8°. - Nuremberg, 1714, in-8°.

Muller (*Jean-Philippe*), pharmacien de Berlin, fut pendant quelque temps professeur de médecine et directeur de l'hospice des femmes en couches à Halle. On a de lui :

Observationes ad Mosaicam creationis historiam. Halle, 1779, in-4°.

Muller (*Jean-Rodolphe*), médecin à Zoffingen, dans le canton de Berne, lieu de sa naissance, a publié :

Dissertatio de irritabilitate iridis. Bâle, 1762, in-4°.

Dissertatio de thermis Schinznacensibus. Bâle, 1763, in-4°.

Muller (*Jean-Sébastien*), peintre et botaniste allemand, né à Nuremberg en 1715, mort en Angleterre après 1783, a publié, pour représenter le système de Linné, de belles planches en noir et coloriées, offrant cent quatre plantes gravées et dessinées avec le plus grand soin. Les plantes sont représentées fleuries, et les fleurs sont souvent figurées à part dans le plus minutieux détail. Le texte est en latin et en anglais. L'ouvrage a pour titre :

Illustratio systematis sexualis Linnæi. Londres, 1770-1777, 15 cah. in-fol.

Le nombre des planches est de 214. L'auteur prend, en anglais, le nom de John Miller.

Muller (*Jean-Valentin*), né à Francfort-sur-le-Mein le 8 avril 1756, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages :

Dissertatio de nervorum originibus. Iéna, 1778, in-4°.

Dissertatio de scirrho. Iéna, 1780, in-4°.

Abhandlung von der Druesenverhaertung. Leipzick, 1784, in-8°

Einige Vorschlaege zur Verhuetung des Kindermords. Francfort, 1784, in-8°.

Medizinisches praktisches Handbuch der Frauenzimmerkrankheiten. Francfort, 1788-1795, 4 vol. in-8°.

Praktisches Handbuch der medicinischen Galanteriekrankheiten. Marbourg, 1788, in-8°. - Francfort, 1802, in-8°.

Physiologie, oder Lehre von dem gesunden Zustand des menschlichen Koerpers, Mayence, 1790, in-8°.

Frankfurter medicinische Annalen. Francfort, 1789-1790, in-8°.

Journal publié avec G.-F. Hoffmann, et continué sous le titre de :

Medicinisches Wochenblatt. Francfort, 1790-1793, in-8°.

Puis sous celui de :

Medicinischer Rathgeber. Francfort, 1794-1796, in-8°.

Gemeinnuetzige Anleitung wie man sich fuer den gegenwaertig herrschenden Ruhr bewahren koenne. Francfort, 1784, in-8°. - *Ibid*. 1794, in-8°.

Gemeinnuetziger Rath, wie man sich bey herrschenden Krankheiten von der Ansteckung sichern kann. Francfort, 1794, in-8°.

Anleitung, Kindbetterinnen in den vorkommenden Krankheiten zu behandeln. Francfort, 1795, in-8°.

Praktisches populaeres Haus-und Handbuch, die gewoehnlichsten Krankheiten zu heilen. Francfort, 1795, in-8°.

Fuer Hypochondristen, Nervenkranke, Gichtpatienten und Auszehrende. Francfort, 1795, in-8°.

Der Selbstmord, nach seiner medicinischen und moralischen Ursachen betrachtet. Francfort, 1796, in-8°.

Ueber Bleykrankheiten. Francfort, 1796, in-8°.

Gesundheits-Almanach auf das Jahr. 1797. Francfort, 1796, in-8°.

Gruendliche Anleitung, alle Arten von venerischen Krankheiten genau zu erkennen, und richtig zu behandeln. Francfort, 1795, in-8°.

Entwurf einer gerichtlichen Arzneywissenschaft. Francfort, 1796-1801, 4 vol. in-8°.

Kurze Anleitung, wie man den maennlichen und frauenzimmertripper heilen kœnne. Francfort, 1796, in-8°. - *Ibid.* 1802, in-8°.
Abhandlung ueber verschiedene Krankheiten, welche ursprueglich aus einer Schaerfe entstehen. Francfort, 1796, in-8°.
Vermischte Aufsaetze und Bemerkungen aus der theoretischen und praktischen Heilkunde. Francfort, 1796, in-8°.
Orthodoxie und Heterodoxie, oder Bemerkungen ueber den richtigen Gebrauch der Arzneymittel. Francfort, 1798, in-8°.
Medicinisches Repertorium ueber Gegenstaende aus allen Faechern der Arzneywissenschaft. Francfort, 1798, 4 vol. in-8°.
Beweis, dass die Kuhpocken mit den natuerlichen Kinderblattern in keiner natuerlichen Verbindung steht. Francfort, 1801, in-8°.
Kleines Handbuch der praktischen Arzneymittellehre. Francfort, 1803, in-8°.
Ueber den Einfluss der Ideen auf die menschlichen Handlungen. Francfort, 1804, in-8°.
Der Arzt fuer Woechnerinnen. Francfort, 1805, in-8°.
Rhapsodien in Bezug auf technische Heilkunde. Francfort, 1805, in-8°.
Der Arzt fuer venerisch-verlarvte Krankheiten. Francfort, 1808, in-8°.
Der diaetetische Arzt. Francfort, 1808, in-8°.
Neues medicinisches Taschenbuch. Francfort, 1804, in-8°.
Praktische Anleitung zur Erkenntniss und Heilung der Lungensucht. Francfort, 1812, in-8°.
Praktische Bemerkung ueber die Kur des halbseiten Kopfwehes. Francfort, 1813, in-8°.
Handbuch zur Toilettenlectuere fuer gebildete Frauen. Francfort, 1813, in-8°.

Muller (*Maurice-Guillaume*), médecin à Leipzick, a publié :
De febre inflammatoriâ quæstiones. Leipzick, 1812, in-8°.
Dissertatio de scholâ Lipsiensium clinicâ. Leipzick, 1812, in-8°.

Muller (*Philippe*), de Fribourg, et professeur à Leipzick, a publié une lettre *De usu musculorum*, qui a paru avec les observations de Horst, et un traité d'alchimie ayant pour titre :
Miracula chymica et mysteria medica. Leipzick, 1614, in-12. - Wittemberg, 1623, in-12. - Paris, 1644, in-12. - Rouen, 1651, in-12.-Wittemberg, 1656, in-12. - Amsterdam, 1656, in-12 - *Ibid.* 1659, in-12. - Genève, 1660, in-8°. - Amsterdam, 1668, in-12.

Muller (*Théophile*), de Dresde, exerçait la médecine à Hambourg, où il a fait imprimer l'ouvrage suivant :
Commentationum biga, quarum prima de oleis, variisque ea extrahendi modis, secunda de quibusdam alchymiæ artem et progressum breviter illustrantibus agit. Hambourg, 1683, in-12. (A.-J.-L. J.)

MUNNIKS (Jean), fils d'un apothicaire d'Utrecht, vint au monde le 16 octobre 1652, étudia la médecine dans sa patrie, et y obtint, en 1677, une chaire d'anatomie, qu'il échangea, l'année suivante, contre celle de botanique et de médecine. Mort le 10 juin 1711, il a laissé :

Dissertatio de urinis, earumdemque inspectione. Utrecht, 1674, in-12. - *Ibid.* 1683, in-12.
Oratio de præstantiâ rei herbariæ. Utrecht, 1678, in-4°.
Oratio inauguralis de utilitate anatomiæ et fine. Utrecht, 1680, in-4°.

Chirurgia ad praxin hodiernam adornata. Utrecht, 1689, in-4°.-Francfort, 1691, in-8°.-Genève, 1715, in-4°.-Trad. en hollandais, Utrecht, 1693, in-4°.-en allemand, Francfort, 1700, in-8°.

Oratio de discorde hominum concordiâ. Utrecht, 1693, in-4°.

De re anatomicâ liber. Utrecht, 1697, in-4°.-Trad. en hollandais, Amsterdam, 1740, in-8°.

Oratio de morte. Utrecht, 1710, in-4°.

Il a travaillé à la 4ᵉ et à la 5ᵉ parties de l'*Hortus Malabaricus.*

Munnixs (*Vinold*), né à Joure, dans la Frise, le 4 décembre 1744, fut l'un des élèves particuliers de Camper et de Van Doeveren. Reçu docteur à Leyde, en 1769, il fut, deux ans après, nommé lecteur d'anatomie, et enfin revêtu de la chaire que Camper venait de résigner pleinement. En 1784, il remporta le prix proposé par l'Académie d'Amiens sur les causes des hernies et les moyens de les prévenir. Il mourut en 1806, le 8 septembre. Sa thèse a pour titre :

Dissertatio de lue venereâ ejusque præcipuis auxiliis, inter quæ Cl. Swietenii et Cl. Plenkii remedia potissimum examinantur. Leyde, 1769, in-4°. (z.)

MUENSTER (Jean), né en 1571, à Heilbronn, fit ses études à Tubingue et à Lintz. Au retour d'un voyage en Italie et dans le midi de l'Allemagne, il prit le bonnet de docteur en médecine à Bâle en 1599. Sept ans après, l'Université de Giessen l'appela pour lui confier une chaire de médecine, qu'il n'occupa pas long-temps, car une mort prématurée l'enleva le 23 septembre 1606. On a de lui :

Discussio eorum quæ ab Abrahamo Schopffio in generalis suæ omnium præsidiorum medicorum universalium et topicorum disquisitionis libri III, sectione IV, tum de aliis quibusdam ad purgandi negotium spectantibus theorematis, tum verò maximè de purgatione principio morborum instituendâ, contrà magnum illud magni Hippocratis I Aphor. 22, oraculum scripta sunt. Francfort, 1603, in-8°.

Disputationum de poedo-phlebotomiâ libri V. Tubingue, 1604, in-4°.-Francfort, 1617, in-4°. (o.)

MUNTING (Abraham), né à Groningue le 19 juin 1626, fut élevé par son père, et acquit de bonne heure des connaissances fort étendues, tant en botanique que dans la culture des plantes. Après avoir suivi les cours des Universités de sa ville natale, de Franeker, d'Utrecht et de Leyde, il passa en France, et y resta deux ans. Ayant pris alors le bonnet doctoral à Angers, il revint dans le sein de sa famille, obtint la chaire que la mort de son père laissa vacante en 1658, et la remplit avec beaucoup de zèle jusqu'à sa mort, qui eut lieu le 31 janvier 1683. Comme la Hollande était alors le pays le plus renommé pour la culture des plantes, dont elle recevait beaucoup de ses colonies nombreuses, Munting eut de grandes facilités pour se perfectionner dans l'étude de la botanique. Cependant il n'a point fait faire de progrès à la science, et ses ouvrages ne contiennent presqu'aucune observation nouvelle, quoique Linné

ait imposé son nom à un genre de plantes (*Muntingia*) de la famille des liliacées.

Waare Oeffening der Planten, Amsterdam, 1672, in-8°. - *Ibid.* 1682, in-8°.

Avec 40 planches très-médiocres.

Aloedarium, sive, Aloes mucronato folio Americanæ majoris, aliarumque ejusdem speciei, historia. Amsterdam, 1680, in-4°.

Avec 8 figures également fort médiocres.

De verâ antiquorum herbâ Britannicâ et ejusdem efficaciâ contrà stomacacen seu scelotyrben, dissertatio historico-medica. Amsterdam, 1681, in-4°. - *Ibid.* 1698, in-4°.

Avec 24 figures. C'est un amas indigeste de documens entassés sans ordre et sans méthode, dont la lecture cause beaucoup de fatigue.

Naauwkeurige beschryving der aardgewassen. Leyde et Utrecht, 1696, in-fol. - Trad. en latin, Leyde, 1702, in-fol. - *Ibid.* 1713, in-fol.

Avec 243 dessins, accompagnés, pour la plupart, d'assez jolis paysages. Ce livre est curieux, mais plein d'inutilités. Quelques plantes paraissent être purement imaginaires.

MUNTING (*Henri*), père du précédent, fut professeur de chimie et de botanique à Groningue, où il mourut en 1658, et où il établit à ses frais un jardin de botanique qui ne tarda pas à devenir célèbre. On a de lui un ouvrage intitulé :

Hortus et universæ materiæ medicæ gazophylacium. Groningue, 1646, in-8°.

C'est un pur catalogue de jardinier, sans aucun intérêt. (J.)

MURALTO (Jean de), médecin de Zurich, issu d'une famille italienne d'origine, qui avait été obligée de se réfugier en Suisse, après avoir embrassé la réformation, fit ses études en Allemagne, en France et en Angleterre. Il fut reçu docteur à Bâle en 1671, et devint ensuite médecin de sa ville natale, avec le titre de professeur en physique et en mathématiques. L'anatomie et la chirurgie furent les parties à la culture desquelles il s'attacha d'une manière spéciale. Il mourut, en 1733, à l'âge de quatre-vingt-huit ans. Outre plusieurs articles insérés dans les Ephémérides des Curieux de la nature, dont il était membre sous le nom d'Arétée, on a de lui :

Dissertatio de anginâ. Bâle, 1667, in-4°.

Dissertatio de inflammatione et ulcere vesicæ. Leyde, 1668, in-4°.

Dissertatio de morbis parturientium et accidentibus, quæ partum insequuntur. Bâle, 1671, in-4°.

Dissertatio de bile et concrementis biliosis. Zurich, 1673, in-4°.

Dissertatio de sanguine et excrementis humanis. Zurich, 1675, in-4°.

Vademecum anatomicum, sive, clavis medicinæ. Zurich, 1677, in-12. - Amsterdam, 1688, in-12.

Anatomiches collegium, in welchen alle Theile des Leibes zusamt den Krankheiten, welchen sie unterworfen, beschrieben werden. Nuremberg, 1687, in-8°.

Curationes medicæ observationibus et experimentis anatomicis mixtæ. Amsterdam, 1688, in-4°.

Kindbuechlein, oder Unterricht fuer Wehmuetter. Zurich, 1689, in-8°.

Kurzer Bericht wie die rothe Ruhr verhuetet und geheilt werden koenne. Zurich, 1690, in-8°. - *Ibid.* 1709, in-8°.

Schrifften in der Wundarzney. Bâle, 1691, in-8°. - *Ibid.* 1711, in-8°.

Hippocrates Helveticus, oder Eydgenoessischer Stadt-Land und Hausarzt. Bâle, 1692, in-4°. - *Ibid.* 1716, in-8°.

Physices specialis quatuor partes, sive, Helvetiæ Paradisus. Zurich, 1710, in-8°.

Kriegs-und Soldatendiaet. Zurich, 1712, in-8°.

Neu eroefneter Gesundheitsschaz wider den ansteckende Seuche an Menschen und Vieh. Zurich, 1714, in-8°.

Preservotif oder Verwahrungsmittel wider die dismoligen Wiehpesten. Zurich, 1714, in-fol.

Kurze Beschreibung der ansteckenden Seuche der Pest. Zurich, 1721, in-8°. (O.)

MURRAY (Jean-Adolphe), né à Stockholm le 27 janvier 1740, fit toutes ses études à Gœttingue, où il devint, en 1769, professeur de médecine et directeur du jardin de botanique. La mort l'enleva le 22 mai 1791. Sa longue carrière, toute académique, fut signalée par de nombreux et importans travaux littéraires, parmi lesquels il en est un, sa Matière médicale, qui sera long-temps classique. Les Allemands lui doivent diverses traductions, indépendamment desquelles il a publié les ouvrages suivans :

Enumeratio vocabulorum quorumdam, quibus antiqui linguæ latinæ auctores in re herbariâ usi sunt. Stockholm, 1756, in-4°.

Dissertatio de fatis variolarum insitionis in Sueciâ. Gœttingue, 1763, in-8°. - *Ibid.* 1767, in-8°.

Dissertatio de hydrophobiâ, absque morsu prævio. Bâle, 1765, in-8°.

Commentatio de arbuto uvâ ursi. Gœttingue, 1765, in-4°.

Dissertatio de puris, absque prægressâ inflammatione, origine. Gœttingue, 1766, in 4°.

Dissertatio de cognatione inter arthritidem et calculum. Gœttingue, 1767, in-4°.

De vermibus in leprâ obviis, junctâ leprosi historiâ, et de lumbricor. insetis. Gœttingue, 1769, in-8°.

Prodromus designationis stirpium Gottingensium. Gœttingue, 1770, in-8°.

Dissertatio de conciliandis medicis quoad variolas internas dissentientibus. Gœttingue, 1771, in-4°.

Primæ lineæ pharmaciæ. Gœttingue, 1771, in-8°.

Tal om de pa Djur anstaeldte Roens och foersoeks Opulitelighet vid tillaempningen pa Maenniskans Kropp. Stockholm, 1772, in-8°.

Enumeratio librorum præcipuorum medici argumenti. Leipzick, 1773, in-8°. - Aurich, 1792, in-8°, par F.-G. de Halem.

Caroli à Linne systema vegetabilium, editio decima tertia. Gœttingue, 1774, in-8°. - *Editio decima quarta, Ibid.* 1784, in-8°.; Pavie, 1779, in-8°. - Trad. en anglais, Londres, 1783, in-8°.

Medicinisch-praktische Bibliothek. Gœttingue, 1774-1781, 3 vol. in-8°.

Apparatus medicaminum tam simplicium quam præparatorum et compositorum in praxeos adjumentum consideratus. Gœttingue, 1776-1792, 6 vol. in-8°.

Les volumes portent les dates suivantes : Ier, 1776; IIe, 1779; IIIe, 1784; IVe, 1787; V^{e}, 1790; VIe, 1792. Le premier a eu une seconde

édition en 1793, et le second une aussi en 1794. Le sixième a été publié après la mort de l'auteur par L.-C. Althof. Les quatre premiers ont été réimprimés à Pavie, 1787-1788, in-8°. C'est une excellente compilation, et une mine féconde, dans laquelle ont libéralement puisé tous les écrivains modernes sur la matière médicale.

Programma de phthisi pituitosâ. Gœttingue, 1776, in-4°.

Programma de tempore corticis Peruviani in tussi convulsivâ exhibendi. Gœttingue, 1776, in-4°.

Programma de redintegratione partium cochleis limacibusque præcisarum. Gœttingue, 1776, in-4°.

Observationum et animadversionum super variolarum insitione sectiones I-III. Gœttingue, 1779, in-4°.

Dissertatio de ascaride lumbricoïde. Gœttingue, 1779, in-4°.

Dissertatio de catechu. Gœttingue, 1779, in-4°.

Dissertatio dulcium naturam et vires expendens. Gœttingue, 1779, in-4°.

Oratio de limitandâ laude librorum medicorum practicorum usui popularium destinatorum. Gœttingue, 1779, in-4°.

Commentatio de hepatitide maximâ Indiæ orientalis. Gœttingue, 1780, in-8°.

Spinæ bifidæ malâ ossium conformatione initia. Gœttingue, 1780, in-4°.

Præstet uno medico, an pluribus junctim uti? Gœttingue, 1781, in-4°.

Vindiciæ nominum trivialium stirpibus à Linneo impertitorum sectiones I et II. Gœttingue, 1782, in-4°.

Difficultates in curatione morborum infantilium obvenientes. Gœttingue, 1782, in-4°.

Dissertatio de tempore exhibendi emetica in febribus intermittentibus maximè opportuno. Gœttingue, 1782, in-4°.

De medendi tineæ capitis ratione paralipomena. Gœttingue, 1782, in-4°.

Programma de materiâ arthriticâ ad verenda aberrante. Gœttingue, 1785, in-4°.

Opuscula. Gœttingue, 1785-1786, 2 vol. in-8°.

Recueil des dissertations précédentes.

Oratio de laude magnetismi sic dicti animalis ambiguâ. Gœttingue, 1789, in-4°.

Memorial fuer den Herrn D. Paulus Usteri. Gœttingue, 1790, in-8°.

Murray (*Adolphe*), frère du précédent, né à Stockholm en 1750, mourut le 5 mai 1803, à Upsal, où il professait l'anatomie. Nous connaissons de lui :

Fundamenta testaceologiæ. Upsal, 1771, in-8°.

Dissertatio de fasciâ latâ. Upsal, 1777, in-4°.

Dissertatio de nonnullis circà methodum luis venereæ curandæ medicamentis. Upsal, 1777, in-4°.

Dissertatio de paracentesi cystidis urinariæ. Upsal, 1777, in-4°.

Observationes anatomicæ circà infundibulum cerebri; ossium capitis in fœtu structurâ alienâ, parteque nervi intercostalis cervicali. Upsal, 1772, in-4°. (J.)

MURSINNA (Chrétien-Louis), né à Stolpe, dans la Poméranie, le 17 décembre 1744, mort le 18 septembre 1823, servit d'abord comme simple chirurgien dans un régiment de l'armée prussienne, dont il devint chirurgien en chef en 1787. La même année, il fut nommé professeur de la Charité de Berlin. Ses écrits, peu nombreux, ont pour titres :

Betrachtungen ueber die Ruhr, nebst einem Anhange von den Faulfiebern. Berlin, 1780, in-8°. - *Ibid.* 1787, in-8°.

Medicinisch-chirurgische Beobachtungen. Berlin, 1782-1783, in-8°. - *Ibid* 1796, in-8°.

Abhandlung von den Krankheiten der Schwangern, Gebaehrenden und Saeugenden. Berlin, tome I, 1784; II, 1786, in-8°. - *Ibid.* 1792, in-8°.

Schilderung eines Wundarztes, in einer Rede. Berlin, 1787, in-8°.

Berichtigung der Sendschreiben des Hofrath Hagen in Berlin an Hrn. Hofrath Stark in Iena, ueber zwey schwere Geburtsfaelle. Berlin, 1791, in-8°.

Neue medicinisch-chirurgische Beobachtungen. Berlin, 1796, in-8°.

Journal fuer die Chirurgie, Arzneykunde und Geburtshuelfe. Berlin, 1800-1811, in-8°.

Continué sous le titre de *Neues Journal.* (o.)

MUSGRAVE (Guillaume), né à Carlton-Musgrave, dans le comté de Sommerset, en 1657, s'est fait un nom à la fois comme médecin et comme antiquaire. S'étant distingué d'abord par des connaissances fort étendues dans la physique et l'art de guérir, il fut reçu membre du Collége des médecins de Londres, et de la Société royale, dont il devint secrétaire en 1684. Après avoir rempli cette place honorable pendant sept années, il vint se fixer à Exeter, où il exerça pendant longtemps sa profession avec éclat. Lorsque sa réputation, comme praticien, fut bien établie, il s'occupa spécialement de l'étude des antiquités, où il s'acquit une égale considération. Sa mort eut lieu le 23 décembre 1721. On a de lui quelques observations médicales, dans les Transactions philosophiques, qu'il a publiées depuis le n°. 167 jusqu'au n°. 178 inclusivement, et les ouvrages de médecine dont nous allons donner les titres :

Dissertatio de arthritide symptomaticâ. Oxford, 1703, in-8°.

Dissertatio de arthritide anomalâ. Oxford, 1707, in-8°.

Dissertatio de deâ Salute. Oxford, 1716, in-8°.

Musgrave (*Samuel*), petit fils du précédent, mort le 3 juillet 1782, à Exeter, sa ville natale, où il exerçait la médecine, a laissé plusieurs opuscules de littérature, et un seul petit écrit sur l'art de guérir, intitulé :

Apologia pro medicinâ empiricâ. Oxford, 1763, in-4°. (o.)

MUSITANO (Charles), ou *Musitanus*, était de Castrovillari, dans la Calabre, où il naquit le 5 janvier 1635. Destiné à l'état ecclésiastique, il fit ses études avec beaucoup de rapidité, et fut ordonné prêtre en 1659. Bientôt après il se rendit à Naples, et suivit avec ardeur les cours de la Faculté de médecine. Un bref du pape Clément IX lui accorda dans la suite la faculté d'exercer l'art de guérir. Sa mort eut lieu en 1714. Ennemi déclaré du galénisme, il adopta tous les principes de la secte chémiatrique, proscrivit les sangsues, la saignée, les lavemens, et proclama hautement la supériorité des remèdes chimiques, des substances échauffantes et des prétendus spécifiques. Ces idées théoriques et pratiques régnent dans tous

ses ouvrages, dont il est facile, d'après cela, d'apprécier le mérite.

Trutina medica antiquarum et recentiorum disquisitionum gravioribus de morbis habitarum. Venise, 1688, in-4°. - Genève, 1701, in-4°.

De lue venereâ libri quatuor. Naples, 1689, in-8°. - Trad. en italien par Joseph Musitano, Naples, 1697, in-8°. - en français par Devaux, Toulouse, 1711, in-12. - en allemand, Hambourg, 1791, in-8°.; Léipzick, 1715, in-8°.

L'auteur s'attache à prouver que le mal vénérien est ancien, et que sur plus de deux mille malades qu'il a vus, aucun accident ne s'est offert à lui qu'on ne trouve déjà décrit dans Celse, Galien et Avicenne. Il cherche aussi à prouver que ce n'est pas une maladie. Il vante la térébenthine dans la gonorrhée, préfère les frictions au mercure à l'intérieur, et rejette la salivation.

Mantissa ad thesaurum et armamentarium medico-chymicum Adriani Mynsicht. Naples, 1697, in-8°.

Chirurgia theoretico-practica, seu trutina chirurgico-physica. Cologne, 1698, in-4°. - Genève, 1718, in-4°.

Opera medica chymico-practica, seu trutina medico-chymica. Cologne, 1700, in-4°.

De morbis mulierum tractatus. Cologne, 1709, in-4°. - Trad. en allemand, Léipzick, 1743, in-8°.

Le recueil des œuvres de Musitano porte le titre de:

Opera omnia, seu trutina medica, chirurgica, pharmaceutico-chimica. Genève, 1716, 2 vol. in-fol. (o.)

MUYS (Wyer-Guillaume), né à Steenwyk, dans l'Over-Yssel, le 5 janvier 1682, termina ses humanités au Collége de Kempen, et fit son cours de philosophie à Leyde. Il étudia ensuite la médecine, dans la même école, sous Bidloo et Dekkers, et alla prendre le bonnet de docteur à Utrecht. Il pratiquait depuis quelque temps avec succès lorsque l'Université de Franeker lui confia une chaire de mathématiques, d'où il passa bientôt à celle de médecine, puis à celle de chimie, et enfin à celle de botanique. La mort mit fin à ses jours le 19 avril 1744. Il nous reste de lui plusieurs ouvrages, dont le seul qu'on consulte encore est celui dans lequel il a réuni tout ce qui avait été dit jusqu'alors sur la texture de la fibre musculaire. Ces ouvrages sont intitulés:

Oratio de usu matheseos in perficiendo ingenio et judicio. Franeker, 1711, in-fol.

Elementa physices methodo mathematicâ demonstrata. Amsterdam, 1711, in-4°.

Oratio de theoriæ usu, atque rectâ illam excolendi ratione. Franeker, 1714, in-fol.

Dissertatio et observationes de salis ammoniaci præclaro ad febres intermittentes usu. Franeker, 1716, in-4°.

Dissertationes duæ de materiâ luminis seu ignis, coloris et lucis naturâ. Franeker, 1721, in-4°.

Investigatio fabricæ quæ in partibus musculos componentibus exstat. Leyde, 1738, in-4°. - *Ibid.* 1741, in-4°. - *Ibid.* 1751, in-4°.

Dissertation sur la perfection du monde corporel et intelligent. Leyde, 1745, in-12. - *Ibid.* 1750, in-12.
Opuscula posthuma. Lonowarde, 1749, in-4°.

Muys (*Jean*), père du précédent, donna dans les chimères de la doctrine chémiatrique. On a de lui :
Praxis medico-chirurgica rationalis. Leipzick, 1684 - 1690, in-12. - Amsterdam, 1695, in-8°. - Trad. en allemand, Berlin, 1699, in-4°.
Podalirius redivivus. Leyde, 1686, in-8°.
Réimprimé avec le précédent (Naples, 1727, in-4°.). (z)

MYNSICHT (Adrien de), médecin et chimiste allemand du dix-septième siècle, était attaché à la cour du duc de Mecklembourg, et revêtu de la dignité de comte palatin. C'est à lui qu'on doit la connaissance du sulfate de potasse et de l'émétique. Il a laissé un traité de pharmacie, que les médecins ont long-temps estimé, et qui contient de fort bonnes choses; malheureusement on est obligé à de pénibles recherches pour les trouver au milieu du fatras que l'auteur a entassé dans ce livre, pour suivre le goût de son siècle.

Thesaurus et armamentarium medico-chymicum selectissimum, pharmacorum conficiendorum ratio propria, laborum experientiâ confirmata. Hambourg, 1631, in-4°. - Lubeck, 1636, in-4°. - *Ibid.* 1638, in-4°. - Lyon, 1645, in-4°. - Lubeck, 1646, in-4°. - Rouen, 1651, in-8°. - Roterdam, 1651, in-8°. - Lubeck, 1662, in-4°. - Roterdam, 1664, in-8°. - *Ibid.* 1670, in-8°. - Francfort, 1675, in-8°. - Genève, 1726, in-8°. - Hanau, 1726, in-8°. - Trad. en allemand, Stuttgardt, 1686, in-8°.; Offenbach, 1695, in-8°.; Tubingue, 1702, in-8°.; Stuttgardt, 1725, in-8°.; *Ibid.* 1738, in-8°. (J.)

N

NALDI (Mathieu), médecin du dix-septième siècle, natif de Sienne, se rendit célèbre par ses connaissances dans les langues orientales, enseigna pendant quelque temps à Pise avec beaucoup d'éclat, et devint médecin du pape Alexandre VII. Cette haute dignité ne l'empêcha pas de faire des cours à Rome, dont il contribua beaucoup à faire fleurir l'Université. Il mourut en 1682, dans un âge fort avancé. Ses ouvrages sont :

Sapientis vitale filum, quod philosophicæ ac medicæ facultatis ambages publicè ingressurus, heroïcis numeris sibi conglomeravit. Sienne, 1623, in-4°.
Pamphilia, seu mundi universi amicitia, cui dissidentis philosophorum opiniones consiliantur et parantur ex re medicâ amicitiæ. Sienne, 1647, in-4°.
Regola per la cura del contagio. Rome, 1656, in-4°.
Annotationes in Aphorismos Hippocratis. Rome, 1667, in-4°.
Rei medicinæ prodromi, præcipuorum physiologiæ problematum tractatus. Rome, 1682, in-fol. (z.)

NANNONI (Ange) naquit à Jussa, bourg situé à trois milles de Florence sur la route d'Arezzo, en 1715, et mourut en 1790. Dès l'âge de seize ans, il se livra à l'étude de l'anatomie et de la chirurgie, et eut pour guide Antoine Benevoli, chirurgien en chef, ou, comme on disait alors, premier maître du grand hôpital de Sainte-Marie-Neuve de Florence. Nannoni fit des progrès très-rapides, et fut envoyé en France pour se perfectionner. Il suivit très-assidûment la pratique des grands hôpitaux de Paris, et se rendit à Rouen pour y connaître Le Cat. Nannoni étant revenu à Florence, devint chirurgien en chef de l'établissement dans lequel il avait reçu sa première instruction, et il occupa cette place jusqu'à la fin de sa longue carrière. Il fut le chirurgien, de son temps, le plus célèbre et le plus habile de la Toscane. L'auteur de cet article trouva un jour Scarpa (1786) qui semblait chercher quelque chose près de l'habitation de Nannoni. Que cherchez-vous, lui dit-il, ne sont-ce pas les Nannoni? Non, répondit le professeur de Pavie, je cherche seulement le père. Dans l'opinion de Scarpa, Ange Nannoni, et Le Vacher, de Parme, étaient les deux premiers chirurgiens de l'Italie. Le public le plaçait déjà, au moins, sur la même ligne, et on peut croire qu'il ne l'ignorait pas. Scarpa et Nannoni (Laurent) se sont depuis rapprochés et se sont donné des gages mutuels d'estime et d'attachement. Nannoni acquit une grande fortune, et encore bien qu'il passât pour fort intéressé, on vanta sa libéralité envers les indigens. C'était un homme d'une sévérité de mœurs qui approchait souvent de la rudesse. Son caractère était empreint sur sa physionomie, dans son langage, ses mouvemens et jusque dans son costume. Dans le monde, où il s'observait davantage, il n'était que grave. Au milieu de sa famille, il était aussi craint que respecté. Au reste, il ne donna aux siens que de bons préceptes et de bons exemples. Ses deux fils, de l'éducation desquels il s'occupa avec beaucoup de sollicitude, embrassèrent la même carrière que lui. Ses cinq filles, élevées par une mère vertueuse, devinrent toutes religieuses, et voulurent le rester quand les monastères furent ouverts. Nannoni ne voulut point attendre la mort dans son lit, et quand il la sentit approcher, il reçut, habillé et étendu sur un canapé, le savant et vénérable archevêque Antoine Martini qui vint en personne lui administrer l'extrême-onction, pour lui témoigner la gratitude des pauvres. L'indication des ouvrages d'Ange Nannoni fera connaître le genre de mérite qui le caractérisa, et ce que la chirurgie a pu lui devoir en Italie au dix-huitième siècle.

Trattato sopra i mali delle mamelle. Florence, 1746, in-4°.
L'auteur se prononce d'une manière décisive pour la prompte extirpation des squirres.

Dissertazioni chirurgiche, cioè della fistula lagrimale, delle cataratte, dei medicamenti exsiccanti e caustici. Paris, 1748.

Nannoni blâma la perforation de l'os unguis toute avantageuse qu'elle est souvent dans plusieurs cas de fistule lacrymale, et il se prononça d'une manière exclusive pour l'abaissement de la cataracte.

Discorso chirurgico per l'introduzione al corso dell' operazioni da dimostrarsi sopra il cadavere. Florence, 1750.

Il est ici principalement question des méthodes d'amputer les membres.

Memorie ed osservazioni chirurgiche, colla storia di molte e diverse malattie felicemente guarite. Florence, 1755, in-4°.

Della simplicità di medicare i mali attenenti alla chirurgia, con aggiunta sopra le malattie delle mamelle. Venise, 1764, in-4°.

Lettera scritta in difesa della simplicità del medicare à Giuseppe Bianchi, chirurgo in Cremona. 1758.

Della simplicità del medicare. 1761 et 1767, 3 vol.

Trattato chirurgico sopra la simplicità del medicare, con osservazioni e ragionamenti appartenenti alla chirurgia, aggiuntovi il trattato sopra le malattie delle mamelle. Venise, 1770, in-4°.

Memoria sull' anevrisma della piegatura del cubito. Florence, 1784.

Haller a donné, dans le huitième livre de sa Bibliothèque de chirurgie, un long article sur les ouvrages d'Ange Nannoni.

Laurent, dont l'article suit, a consacré un éloge public à la mémoire de son père.

Nannoni (*Laurent*), fils du précédent, naquit à Florence en 1749, et plus heureux que son père, au moins sous ce rapport, il reçut dès le berceau une éducation très-soignée. Concurremment avec les élémens des belles-lettres, Nannoni apprit, enfant, et sous les yeux de son père, à pratiquer les opérations les plus faciles et les plus fréquentes de la chirurgie. Lorsqu'il eut vingt ans, son père eut la satisfaction de voir le grand-duc Pierre-Léopold le faire voyager à ses frais en France, en Angleterre et en Hollande, conjointement avec Félix Fontana, Jean Fabroni et Georges Sancti. Des circonstances qui nous sont inconnues empêchèrent que ce voyage ne s'étendît à l'Europe entière d'après le premier projet qui avait été conçu. Nannoni, rentré dans sa patrie avec une abondante moisson de connaissances, fut successivement placé à la tête de quelques hôpitaux secondaires de Florence, et il établit, dans l'un d'eux, un enseignement qu'il n'a jamais discontinué. Nous avons cru voir dans nos relations avec Nannoni que les trois hommes qui l'avaient le plus frappé, dans ses voyages, étaient Jean Hunter, Desault et Camper. C'était notre compatriote qu'il admirait le plus, et il suivit ses traces d'aussi près que le lui permirent son zèle ardent et les facultés de son intelligence, concentrées, toute sa vie, sur les mêmes objets. Nannoni eut une très-nombreuse clientèle parmi ses concitoyens et les étrangers, que l'amour des arts ou la douceur du climat et l'aménité des habitans amenaient à Florence ou sur quelqu'autre point de la Toscane. Il fut moins recherché par la noblesse que par les autres classes de la société à cause de ses opinions politiques très-connues. A son tour, il ne laissait échapper aucune occasion de faire voir aux grands qu'il n'estimait que leur argent, et en conséquence il en exigeait beaucoup en échange de ses services. Cette âpreté fut tempérée par une grande générosité envers les pauvres, et en cela il fut l'imitateur de son père. Quand il vint à perdre celui-ci, il se trouva à la tête d'une fortune très-considérable. Il prétendait d'ailleurs avoir gagné, lui-même, en vingt-cinq ans, un million, monnaie de France. Tant est-il qu'oubliant tout à coup la modestie du toit paternel et les fructueuses habitudes dont il avait reçu l'exemple, il joignit à ses dépenses secrètes un luxe public qui excita l'envie et appela sur lui la critique. Une table somptueuse réunissait journellement des hommes qui

applaudissaient les facéties de l'Amphitrion et dévoraient jusqu'aux sarcasmes dont il les rendait souvent l'objet. Nannoni eut une bibliothèque magnifique et bien choisie, un beau musée anatomique et l'arsenal de chirurgie probablement le plus complet et le plus riche de l'Europe. Un contre-temps vint troubler ces jouissances. Lorsque le gouvernement français prit, en 1808, possession de la Toscane, Nannoni perdit quelques places, entr'autres celle de président du Collége de chirurgie, et il en montra beaucoup de chagrin; mais peu de temps après, il fut amplement dédommagé par le titre de président du jury médical. En 1811, Nannoni fit un voyage en France et dans le nord de l'Italie. Son intention était de revoir ses anciens maîtres et de faire connaissance avec les nouvelles renommées. Il avait la même ardeur que dans sa jeunesse; ce fut donc une utile et agréable diversion pour lui; il recueillit d'ailleurs cette fois l'accueil flatteur dû à sa célébrité. On sait que l'effusion du sang épouvantait notre Le Cat au commencement de sa carrière et qu'il ne se guérit que trop promptement de ce défaut. Nannoni, qui ne pratiquait jamais que des opérations indispensables, fiot même par éprouver pour celles qu'il exécutait avec le plus de succès, une répugnance qu'il avait de la peine à surmonter; mais il ne déposa jamais ce secret que dans le sein de la plus intime amitié. Jusqu'au dernier jour de sa vie, il se rendit, ou plutôt se fit porter à l'hôpital pour visiter les malades et faire des leçons.

Nannoni, épuisé par une vie trop active, mourut de langueur, le 14 août 1812, âgé de soixante-trois ans et dans un fauteuil. Ses concitoyens le regrettèrent unanimement. Ses élèves, dont il était l'idole, lui firent, dans l'église de Ste-Marie-Neuve, de pompeuses obsèques. Son buste fut placé dans l'amphithéâtre de cet établissement, et, ce qui fut regardé comme un honneur spécial, on enterra ses restes dans le cimetière placé près de la Porte-Pinti et qui n'est destiné qu'à recevoir les membres amputés dans les hôpitaux. On formerait un volume des regrets qui furent exprimés en prose et en vers sur la perte de Nannoni. Il avait été marié deux fois. Il eut, de sa première épouse, un fils qui mourut en 1820, à l'âge de trente-quatre à trente-cinq ans avec le titre de chirurgien de la reine d'Etrurie, et une fille mariée au professeur et célèbre chirurgien Mazzoni. Nannoni épousa en seconde noce une dame suisse, dont il n'eut point d'enfans, et qui porte honorablement son nom dans la maison royale de Saint-Denis. Si on venait à comparer Ange et Laurent Nannoni, on verrait que le père, qui dut encore plus à la nature qu'à l'éducation, fit davantage pour le perfectionnement de l'art que son fils, malgré les nombreux avantages dont il fut constamment environné. Ce dernier s'est, à la vérité, rendu plus utile par son zèle pour l'enseignement et les nombreux élèves qu'il a formés; mais il a peut-être un peu trop écrit pour sa gloire. Voici la liste de ses ouvrages:

Mémoires publiés à Paris dans les Journaux de médecine, et pendant le séjour de Laurent Nannoni dans cette capitale : 1°. *Sur la cure radicale des hernies inguinales et ombilicales par l'ablation du sac herniaire.* 2°. *Sur la luxation et la fracture de la rotule.* 3°. *Sur le traitement de la blénorrhagie virulente et de ses suites, par les onctions de préférence aux frictions mercurielles.*

A treatise on the hydrocele. Londres, 1779, in-12.

Il regarde l'incision de la tunique vaginale comme le meilleur moyen de guérison.

Memoria sulla cataratta.

Il en rapporte l'étiologie à l'inflammation du crystallin.

Trattato di chirurgia teorico-pratica, con un corso completo di Ostetricia. Florence, 1785, 6 vol. in-8°.

Trattato d'anatomia e fisiologia. Florence, 1788, 3 vol. in-4°.

Cet ouvrage a eu une seconde édition qui parut avec beaucoup d'augmentation en 1793, même ville et même format. Nannoni en préparait une troisième, qu'il eût enrichie d'un grand nombre d'observations, quand la mort le surprit.

Nannoni a publié encore d'autres écrits peu volumineux et refondus dans ses grands ouvrages; on remarqua dans le temps une brochure de quelques pages sur la régénération de plusieurs parties et en particulier des nerfs, qui a été publiée en latin. (R. DESGENETTES)

NAUDÉ (GABRIEL), l'un des savans les plus recommandables de son temps, plus connu comme bibliographe que comme médecin, naquit à Paris, le 22 février 1600, se hâta, dès qu'il eut terminé ses humanités, d'embrasser la carrière de l'art de guérir, et alla se faire recevoir docteur à Padoue, en 1626. Son goût pour les livres s'était manifesté dès l'enfance, et ne le quitta qu'à la fin de ses jours, mais l'impérieuse nécessité l'obligea plus d'une fois à y renoncer. Revenu à Paris, l'année même de sa réception, il fut chargé par la Faculté du discours de clôture des examens pour la réception des bacheliers, et bientôt après emmené par le cardinal de Bagni à Rome, où il se fit connaître par quelques dissertations sur divers objets d'antiquités. Richelieu le rappela, en 1642, pour lui confier le soin de sa bibliothèque. Mais ce ministre étant mort peu de temps après, Naudé passa au service de Mazarin, pour qui il forma cette belle collection de livres devenue si fameuse par le choix des ouvrages dont elle se composait. A la mort de Mazarin, qui n'avait presque rien fait pour lui, il se trouva heureux d'accepter les offres de Christine, reine de Suède; mais le climat de Stockholm ne convenant pas à sa santé, il repassa en France, où il mourut à Abbeville le 29 juillet 1653. C'était un homme très-laborieux, dont l'esprit, supérieur à son siècle, embrassait des connaissances aussi étendues que variées. On a beaucoup vanté sa franchise; mais on aime à douter pour son honneur que cette qualité fût réellement au nombre de celles qu'il possédait; car, dans ses écrits politiques, il excuse toutes les actions du pouvoir, qui ne peut jamais avoir tort, suivant lui, puisqu'il n'agit que pour sa conservation, maxime horrible qui le conduit à louer le massacre de la Saint-Barthélemy, dont, par la plus pitoyable image, il compare les résultats à ceux d'une saignée jusqu'à défaillance qu'un chirurgien habile pratique pour nettoyer un corps cacochyme de ses mauvaises humeurs. Nous ne citerons, parmi ses nombreux ouvrages, que ceux qui ont quelque rapport avec l'objet principal de cette Biographie.

Instruction à la France sur la vérité de l'histoire des frères de la Rose-Croix. Paris, 1623, in-8°. et in-4°.
Opuscule curieux et rare.

Apologie pour les grands hommes faussement soupçonnés de magie. Paris, 1625, in-8°.

Cet ouvrage prouve jusqu'à quel point Naudé était ennemi des préjugés.

De antiquitate et dignitate scholæ medicæ Parisiensis. Paris, 1628, in-8°.

Hieronymi Cardani vita. Paris, 1643, in-8°.

Syntagma de studio liberali. Urbino, 1632, in-4°. - Rimini, 1633, in-8°. - Amsterdam, 1645, in-12.

De fato et fatali vitæ termino. Genève, 1647, in-8°. (O.)

NAVIER (Pierre-Toussaint), né à Saint-Dizier, le 1er novembre 1712, fut reçu docteur à Reims en 1741, et alla ensuite exercer la médecine à Châlons-sur-Marne, où il mourut le 16 juillet 1779, regretté de tous ses concitoyens. Il s'était appliqué principalement à l'anatomie et à la chimie. C'est à lui qu'on doit la découverte de l'éther nitrique. Il soutint que quand le péritoine est parvenu sur le corps des vertèbres, les deux côtés qui s'y rencontrent après s'être joints, forment un prolongement transversal, qui vient gagner le mésentère, que là ils se séparent de nouveau, et, se prolongeant, l'un d'un côté, l'autre de l'autre, ils vont se réunir sur la partie convexe des intestins. Cette description, quoique fort exacte, l'engagea dans une dispute assez vive. Ses ouvrages sont :

Lettres sur quelques observations d'anatomie. Châlons, 1751, in-4°.

Lettre à M. Aubert, dans laquelle on examine si le péritoine enveloppe immédiatement les intestins. Châlons, 1751, in-4°.

Réplique à la critique de M. Aubert. Châlons, 1753, in-8°.

Dissertation sur plusieurs maladies populaires. Paris, 1753, in-12.

Observations théorétiques et pratiques sur le ramollissement des os en général, et en particulier sur celui qui a été observé sur la dame Supiot. Paris, 1755, in-12.

Observations sur le cacao et le chocolat. Paris, 1772, in-12.

De thermis Borboniensibus. Paris, 1774, in-4°.

Réflexions sur les dangers des inhumations précipitées, et sur les abus de l'inhumation dans les églises. Paris, 1775, in-12.

Question sur l'emploi du vin de Champagne mousseux contre les maladies putrides. Châlons, 1778, in-8°.

Précis des moyens de secourir les personnes empoisonnées par les poisons corrosifs. Paris, 1778, in-8°.

Contrepoisons de l'arsenic, du sublimé corrosif, du vert-de-gris et du plomb, avec trois dissertations sur le mercure et l'éther nitreux. Paris, 1778, 2 vol. in-12. - Trad. en allemand par C.-E. Weigel, Gripswald, 1782, in-8°. (O.)

NEBEL (Christophe-Louis), né le 30 août 1738 à Giessen, où son père remplissait la charge de physicien, embrassa aussi la carrière de la médecine, et après avoir suivi les cours de l'Université de sa ville natale, alla terminer ses études à Strasbourg, pour se perfectionner surtout dans l'anatomie et les accouchemens. Au bout d'une année il entra au service, en qualité de chirurgien, dans les troupes hanovriennes, ce qui

lui fournit l'occasion d'acquérir quelqu'habileté dans la pratique. Revenu à Giessen en 1761, il se fit recevoir docteur, devint propriétaire d'une pharmacie, et fut, au bout de dix ans, nommé professeur à l'Université, où il enseigna particulièrement la chirurgie et les accouchemens. Mort le 2 juin 1782, il a fourni divers articles à l'Encyclopédie allemande publiée à Francfort, et laissé les ouvrages suivans :

Dissertatio de molâ, sive, conceptu fatuo. Giessen, 1761, in-4°.
Dissertatio de secali cornuto ejusque noxiis experientiis atque experimentis chemicis nixa. Giessen, 1771, in-4°. - Trad. en allemand, Iéna, 1772, in-8°.
Programma, quò dissertationem suam de secali cornuto à cameraris et contumeliosis objectionibus Schlegeri vindicat. Giessen, 1772, in-4°.
Dissertatio de pericardio cum corde concreto. Giessen, 1778, in-4°.
Dissertatio de osse ileo fracto. Giessen, 1778, in-4°.
Programma de ossium inflammationibus. Giessen, 1778, in-4°.
Programmata dua de aëris effectibus in morbis chirurgicis. Giessen, 1780, in-4°.
Programma de synchondrotomiâ. Giessen, 1780, in-4°.
Dissertatio de nuper propositâ sectione synchondroseos ossium pubis in partu difficili. Giessen, 1780, in-4°.

Nebel (*Daniel-Guillaume*), né à Heidelberg le 1er janvier 1735, mort le 3 juillet 1805, dans cette ville, où il était devenu professeur de chimie et de pharmacie à l'Université, est auteur des ouvrages suivans :
Dissertatio de potentiis obliquè agentibus. Utrecht, 1755, in-4°.
Dissertatio de magnete artificiali. Utrecht, 1756, in-4°.
Dissertatio de electricitatis usu medico. Heidelberg, 1758, in-4°.
Dissertatio de hæmorroidibus. Heidelberg, 1775, in-4°.
Programma de hæmorrhagiâ penis enormi ex glandis ulceratione venereâ ortâ, fèliciter sanatâ. Heidelberg, 1778, in-4°.
Programma de paralysi membrorum, tum superiorum, tum inferiorum, electricitatis ope sanatâ. Heidelberg, 1778, in-4°.
Dissertatio de plumbo. Heidelberg, 1778, in-4°.
Aquæ martialis muriaticæ Studernheimenses. Heidelberg, 1779, in-4°.
Dissertatio de ferro. Heidelberg, 1780, in-4°.
Sectio infantis exulceratione enormi in abdomine demortui. Heidelberg, 1782, in-4°.
Programma de ulcere propè umbilicum sinuosâ in ventriculum penetrante, ex quo alimenta effluebant. Heidelberg, 1782, in-4°
Dissertatio de cognitione febrium nervosarum. Heidelberg, 1785, in-4°.
Programmata tria de apoplexiâ ex abcessu cerebri lethali. Heidelberg, 1790, in-4°.
Continuatio de abscessibus cerebri à caussâ externâ ortis. Heidelberg, 1794, in-4°.
Programma de lauro ceraso. Heidelberg, 1798, in-4°.

Nebel (*Ernest-Louis-Guillaume*), fils de Christophe-Louis, né le 16 février 1772 à Giessen, nommé, en 1798, professeur à cette Université, a publié :
Theses medicæ dissertationi inaugurali, morborum cutaneorum antiquitates perlustraturæ, præmissæ. Giessen, 1793, in-8°.
Dissertatio de morbis veterum obscuris. Giessen, 1794, in-8°.
Antiquitates morborum cutaneorum. Giessen, 1795, in-4°.
Medicinische Vademecum fuer lustige Aerzte und lustige Kranken. Francfort, 1795-1797, 3 vol. in-8°.

Memoria L.-J. Hœpfneri. Giessen, 1797, in-8°.
Programma de nosologiâ brutorum cum hominum morbis comparatâ. Giessen, 1798, in-8°.
Programma prof. philos. acad. Giss. conspectum sistens. Giessen, 1804, in-8°.
Programma historiam artis veterinariæ à rerum initiô usque ad ævum Caroli V sistens. Giessen, 1806, in-4°. (1.)

NECKER (Noel-Joseph), botaniste habile, né dans la Flandre en 1729, se livra de très-bonne heure à la science qui fit l'occupatiou et le charme de sa vie entière. Reçu docteur en médecine à Douai, il devint successivement botaniste de l'électeur palatin, historiographe du Palatinat, des duchés de Berg et de Juliers, et agrégé honoraire au Collége de Naucy. Il mourut à Mannheim le 10 décembre 1793. A beaucoup de savoir et de sagacité, il joignait un caractère sombre et mélancolique, qui lui faisait supporter impatiemment la critique. Hedwig lui a consacré un genre de plantes (*Neckera*) de la famille des mousses. Outre plusieurs mémoires disséminés dans les Actes de l'Académie électorale palatine de Mannheim, il a publié :

Deliciæ gallo-belgicæ sylvestres, sive tractatus generalis plantarum gallo-belgicarum. Strasbourg, 1768, 2 vol. in-12.
Methodus muscorum. Mannheim, 1771, in-8°.
Physiologia muscorum. Mannheim, 1774, in-8°. – Trad. en français, Bouillon, 1775, in-8°.
Eclaircissemens sur la propagation des filicées en général. Mannheim, 1775, in-4°.
Traité sur la mycetologie, ou discours historique sur les champignons. Mannheim, 1788, in-8°.
Elementa botanica. Neuwied et Strasbourg, 1791, 3 vol. in-8°. (1.)

NEEDHAM (Jean-Tuberville), si célèbre par ses observations microscopiques, naquit à Londres en 1713. Destiné à l'état ecclésiastique, il fut envoyé au Collége anglais de Douai, d'où, après avoir terminé ses études, il entra au Collége de Cambrai. Ce fut là qu'il reçut les ordres sacrés. D'abord il enseigna la rhétorique dans le Collége où il avait été élève, et ne tarda pas à s'y distinguer par sa finesse et sa pénétration. Ayant été appelé, en 1740, en Angleterre, par les chefs de la mission catholique, il dirigea l'école de Twyford; et quatre ans après alla remplir une chaire de philosophie au Collége anglais de Lisbonne. Mais, comme le climat du Portugal ne convenait pas à sa santé, il revint à Londres, où il se fit connaître au public, en 1745, par la publication de ses premières découvertes microscopiques, annonçant un bon observateur. Quelque temps après, il vint à Paris, où Buffon, alors accupé à sa Théorie de la génération, l'accueillit avec empressement, et lui confia le

soin de répéter ses expériences. Needham devint membre de la Société royale en 1747, et fut le premier prêtre de la communion romaine qui obtint cette distinction. La médiocrité de sa fortune l'ayant obligé de se charger de l'éducation de quelques gentilshommes, il eut l'occasion de visiter la France, l'Italie et l'Allemagne. Ce fut pendant ces voyages, qu'étant à Genève, et voulant répondre aux objections que Voltaire avait présentées contre les miracles, il s'attira la colère du malin philosophe, qui réussit à le couvrir de ridicule, tout en transportant la scène sur un autre théâtre, et montrant ce défaut de savoir et de critique dont il a fait preuve dans toutes les questions relatives à la physique. En 1767, Needham se retira au séminaire anglais de Paris; mais deux ans après Marie Thérèse l'appela à Bruxelles pour concourir à l'organisation de l'Académie qu'elle venait d'y fonder. Ce fut là qu'il mourut le 30 décembre 1781. On a de lui:

Microscopical discoveries. Londres, 1745, in-8°. - Trad. en français, Leyde, 1747, in-12; Paris, 1750, in-12.

Needham établit que la nature est douée d'une force productive, et que tout corps organisé, depuis le plus simple jusqu'au plus composé, se forme par végétation. Il entreprend de prouver que les animaux naissent de la pourriture, qu'ils sont formés par une force expansive et résistante, et qu'ils dégénèrent en végétaux. En général, ses idées sont difficiles à saisir, parce qu'il les a exposées sans clarté ni méthode. On trouve dans le même ouvrage la description du calmar, et des observations sur le pollen, les animalcules découverts dans la poussière de la nielle, les œufs de la raie, la langue du lézard, etc. L'édition de Paris est plus complète que celle de Leyde; elle contient de plus sept planches, et une lettre à Folkes, traduite par Lavirotte.

Observations sur les hauteurs faites avec le baromètre sur une partie des Alpes. Berne, 1760, in-4°.

Mémoire sur la maladie contagieuse des bêtes à cornes. Bruxelles, 1770, in-8°.

Nous passons sous silence les opuscules philologiques de Needham et ses lettres contre Voltaire; mais nous devons dire qu'il a inséré divers mémoires intéressans dans les Transactions philosophiques et le recueil de l'Académie de Bruxelles. On a encore de lui des recherches physiques et métaphysiques sur la nature et la religion, avec une nouvelle théorie de la terre, à la suite des Nouvelles recherches de Spallanzani sur les découvertes microscopiques (Paris, 1769, in-8°.), et une idée sommaire de son système sur la génération des corps organisés, à la suite de la Vraie philosophie, par l'abbé Monestier (Bruxelles, 1780, in-8°.), dans laquelle il se plaint des conséquences que l'auteur du Système de la nature a tirées de ses principes, et fait voir qu'il y en a pas un seul qui soit favorable au matérialisme.

Needham (*Gautier*), médecin anglais, mort le 16 avril 1691, a fourni plusieurs mémoires au recueil de la Société royale de Londres, dont il était membre. Il nous reste de lui un ouvrage intitulé:

Disquisitio anatomica de formato fœtu. Londres, 1667, in-8°.-Amsterdam, 1668, in-12.

NEES D'ESENBECK (Chrétien-Godefroy), docteur en médecine, président de l'Académie impériale des Curieux de la nature, et professeur d'histoire naturelle à Bonn, depuis 1819, remplissait auparavant la chaire de botanique et la place de directeur du Jardin des plantes à Erlangue. Ce médecin, qui a surtout rendu de grands services à la botanique, est auteur des ouvrages dont les titres suivent :

Die Algen des suessen Wassers nach ihren Entwickelungsstufen dargestellt. Bamberg, 1814, in-4°.
Das System der Pilze und Schwaemme. Wurzbourg, 1817, in-4°. Avec 46 planches coloriées.
Synopsis specierum generis asterum herbacearum. Erlangue, 1818, in-4°.
Die Entwickelung der Pflanzensubstanz, physiologisch, chemisch und mathematisch dargestellt. Erlangue, 1819, in-4°. Avec C.-G.-C. Bischof et H.-A. Rothe.
Handbuch der Botanik. Nuremberg, 1820, in-8°.
Entwickelungsgeschichte des magnetischen Schlafs und Traums. Bonn, 1820, in-8°.
Horæ physicæ Berolinenses, collectæ ex symbolis virorum doctorum. Bonn, 1820, in-fol. (J.)

NEUMANN (Gaspard), de Zullichau, vint au monde le 11 juillet 1683, s'appliqua à la profession de son père, qui était pharmacien, et après avoir tenu quelque temps une officine à Unruhstadt, en Pologne, vint à Berlin, où il entra dans la pharmacie de voyage du roi de Prusse. Après qu'il eut occupé cette place pendant sept années, le roi voulut qu'il allât étudier à Halle, et le fit ensuite voyager à ses frais, pour lui donner occasion d'approfondir la chimie. Neumann visita l'Allemagne, la Hollande et l'Angleterre. A son retour en Prusse, il se lia d'amitié avec Stahl, qui lui fit obtenir la charge de pharmacien de la cour, et plus tard une chaire de chimie pratique dans le collége médico-chirurgical fondé à Berlin en 1723. La Faculté de médecine de Halle lui accorda le bonnet de docteur en 1727. Il mourut le 20 octobre 1737, laissant plusieurs Mémoires dans les recueils de l'Académie des Curieux de la nature, de celle des Sciences de Berlin, et de la Société royale de Londres, dont il était membre. On a encore de lui :

Lectiones chymicæ de salibus alcalino-fixis et de camphorâ. Berlin, 1727, in-4°.
De succino, opio, caryophyllis aromaticis et castoreo. Berlin, 1730, in-4°.
Disquisitio de ambrâ griseâ. Dresde, 1736, in-4°. (O.)

NICANDRE, de Colophon, poète, grammairien et médecin, appartenait, en cette dernière qualité, à la secte des empiriques, et vivait au temps d'Attale, dernier roi de Pergame. Quelques auteurs assurent qu'il était prêtre d'Apollon à Claros.

Ce médecin s'occupa beaucoup de matière médicale et de pharmacie. Il avait écrit plusieurs ouvrages en vers, dont la plus grande partie nous manque. Deux seulement nous restent. Dans l'un, Nicandre décrit les animaux venimeux, l'effet de leurs morsures et les remèdes qu'on peut employer pour en prévenir les conséquences. Dans l'autre, il indique les substances qui causent la mort, prises à l'intérieur, les symptômes qu'elles produisent, et les remèdes auxquels on doit recourir contre ces accidens. Comme il était impossible, dans des ouvrages de cette nature, de ne pas nommer beaucoup d'objets d'histoire naturelle, Nicandre parle d'une douzaine de serpens différens; la plupart des noms sous lesquels il les désigne sont encore employés aujourd'hui, mais Linné les a appliqués d'une manière vague et arbitraire, parce que la description dont Nicandre les a accompagnés ne suffit pas pour les faire reconnaître. On trouve, dans cet auteur, une division des scorpions par les couleurs, ce qui prouve qu'il en connaissait plusieurs espèces. On y rencontre aussi le nom de phalène appliqué pour la première fois à des papillons de nuit. Il décrit plusieurs araignées, et autres insectes dont la piqûre peut être nuisible. Il parle de la cantharide comme étant propre à faire lever des ampoules sur la peau. Il nomme le phalangium, la salamandre, la musaraigne, etc. Ses ouvrages ne sont cependant pas des traités de véritable physique. Il n'est pas soigneux dans le choix des remèdes qu'il indique, ni dans la description qu'il donne des maladies. Plusieurs des animaux qu'il cite n'ont pas de venin, et plusieurs plantes qu'il dit faire beaucoup de mal lorsqu'on les mange, sont fort innocentes. Ses livres sont curieux seulement en ce qu'ils nous font connaître le grand nombre de substances différentes que les anciens avaient recueillies et nommées. Ils peuvent servir aussi pour faire reconnaître un passage obscur de quelqu'autre auteur. Mais, du reste, ils sont écrits sans critique, et remplis de fables populaires, fort accréditées de son temps, où l'histoire naturelle était encore au berceau. Ils ont pour titres : *Theriaca* et *Alexipharmaca*. On en connaît un très-grand nombre d'éditions que nous ne rapporterons pas toutes ici. La plus ancienne, en grec (Venise, 1499, in-fol.), fait suite au Dioscoride Lonicer (Cologne, 1531, in-4°.). Jean de Gorris (Paris, 1549, in-8°.) et Steve (Valence, 1552, in-8°.) les ont traduits en latin, Cordus en vers latins (Erford, 1572, in-4°.), et Jacques Grevin en français (Anvers, 1567, in-4°.). Schneider en a donné une très-bonne édition grecque, avec le commentaire d'Euteichnius (Halle, 1792, in-8°.).

(A.-J.-L. JOURDAN)

NICOLAÏ (ERNEST-ANTOINE), né à Sondershausen, le 7 septembre 1722, commença ses études dans cette ville, et alla les

terminer à Halle, qui tenait alors le premier rang parmi les universités de l'Allemagne. Le célèbre Wolf fut celui des professeurs auquel il s'attacha le plus particulièrement, et dont il adopta le système mathématique, qu'il essaya de faire servir à l'explication des phénomènes de la vie. Une thèse, dans laquelle il cherchait à rendre raison des sensations produites par les sons, d'après les lois de la mécanique, et qui fut suivie de divers autres opuscules non moins remarquables, fixa sur lui l'attention du public, de sorte que le roi de Prusse le nomma professeur extraordinaire. En 1748, il quitta Halle pour passer à Iéna, où il fut long-temps le doyen de l'Académie. Depuis lors il sembla renoncer à la passion presqu'exclusive que les applications des mathématiques à la médecine lui avaient d'abord inspirée, et devint éclectique. Mort le 23 août 1802, il a laissé beaucoup d'ouvrages, dont voici les titres :

Gedanken von den Wirkungen der Einbildungskraft im menschlichen Koerper. Halle, 1744, in-8°. - *Ibid.* 1750, in-8°.

Die Verbindung der Musik mit der Arzneygelahrheit. Halle, 1745, in-8°.

Abhandlung von dem Lachen. Halle, 1746, in-8°.

Theoretische und praktische Betrachtung des Pulsschlages. Halle, 1746, in-8°.

Gedanken von der Erzeugung des Kindes in Mutterleibe. Halle, 1746, in-8°.

Abhandlung von der Schoenheit des menschlichen Koerpers. Halle, 1746, in-8°.

Methodus concinnandi formulas medicamentorum. Halle, 1747, in-8°.

Gedanken von Thraenen und Weinen. Halle, 1748, in-8°.

Bemuehungen in dem theoretischen und praktischen Theile der Arzneywissenschaft. Halle, 1748, in-8°.

Gedanken von der Erzeugung der Steine im menschlichen Koerper. Halle, 1749, in-8°.

Gedanken von der Erzeugung der Missgeburten und Mondskaelber. Halle, 1749, in-8°

Dissertatio de spissitudine. Halle, 1749, in-4°.

Systema materiæ medicæ ad praxim applicatæ. Halle, 1750 - 1752, 2 vol. in-4°.

Versuch einer Lehrgebaeudes von den Fiebern ueberhaupt. Halle, 1751, in-8°.

Vertheidigung seines Lehrgebaeudes von den Fiebern. Halle, 1754, in-8°.

Abhandlung von Fehlern des Gesichts. Berlin, 1754, in-8°.

Dissertatio sistens hydropis pathologiam. Iéna, 1754, in-4°.

Theoretisch-and praktische Abhandlung von kalten Fiebern. Copenhague, 1758, in-8°.

Gedanken von der Verwirrung des Verstandes, dem Rasen und Phantasiren. Copenhague, 1758, in 8°.

Programma de sensatione ac sensibilitate. Iéna, 1758, in-4°.

Dissertatio de dolore. Iéna, 1758, in-4°.

Ratio structuræ quarundam auris partium. Iéna, 1760, in-4°.

Programmata IV de genuinâ arthritidis notione. Iéna, 1760, in-4°.

Dissertatio de irritatione. Iéna, 1760, in-4°.

Dissertatio de sudore, ut signo. Iéna, 1760, in-4°.

Dissertatio de caloris febrilis effectibus. Iéna, 1760, in-4°.
Dissertatio sistens genuinam cachexiæ indolem. Iéna, 1760, in-4°.
Dissertatio de acrimoniæ in corpore humano existentis actione, causis et effectibus. Iéna, 1760, in-4°.
Dissertatio de obstructione mesenterii, ut causá multorum morborum variorum. Iéna, 1760, in-4°.
Dissertatio de tono. Iéna, 1761, in-4°.
Dissertatio de pulsibus. Iéna, 1761, in-4°.
Dissertatio de congestionibus. Iéna, 1761, in-4°.
Dissertatio de secretione corporis humani in genere. Iéna, 1762, in-4°.
Dissertatio de genesi ebrietatis. Iéna, 1763, in-4°.
Dissertatio de habitu faciei, ut signo. Iéna, 1763, in-4°.
Dissertatio de ortu effectuum, imprimis febrium ex irritatione. Iéna, 1763, in-4°.
Dissertatio de catarrho suffocativo. Iéna, 1763, in-4°.
Dissertatio de derivatione ac revulsione. Iéna, 1763, in-4°.
Dissertatio de diversis doloris capitis speciebus. Iéna, 1763, in-4°.
Dissertatio de quibusdam excretionis urinæ vitiis. Iéna, 1764, in-4°.
Dissertatio de mixtione corporis humani. Iéna, 1765, in 4°.
Dissertatio de lethalitate vulnerum in genere. Iéna, 1765, in-4°.
Dissertatio de venæsectione exanthematum eruptionem promovente ac impediente. Iéna, 1765, in-4°.
Dissertatio de curatione febrium per vomitum. Iéna, 1765, in-4°.
Dissertatio de methodo febres intermittentes curandi. Iéna, 1766, in-4°.
Dissertatio de reditu hæmoptyseos præcavendo. Iéna, 1766, in-4°.
Dissertatio de præstantiá methodi antiphlogisticæ febres continuas curandi. Iéna, 1767, in-4°.
Dissertatio de purpurá. Iéna, 1767, in-4°.
Dissertatio de spasmi effectibus. Iéna, 1767, in-4°.
Dissertatio de oleorum expressorum virtute ac usu. Iéna, 1768, in-4°.
Dissertatio de putredine. Iéna, 1769, in-4°.
Pathologie, oder Wissenschaft von Krankheiten. Halle, 1769-1784, 9 vol. in-8°.
Dissertatio de diabete. Iéna, 1770, in-4°.
Dissertatio de quibusdam ad apoplexiam spectantibus. Iéna, 1771, in-4°.
Dissertatio de cucurbitularum effectibus et usu. Iéna, 1771, in-4°.
Dissertatio de naturá phrenitidis ac paraphrenitidis. Iéna, 1772, in-4°.
Dissertatio de febribus malignis. Iéna, 1772, in-4°.
Dissertatio de carie ossium. Iéna, 1772, in-4°.
Dissertatio de vitiis fluidorum corporis humani in genere. Iéna, 1772, in-4°.
Dissertatio de curatione nimiæ in puerperis hæmorrhagiæ ex utero. Iéna, 1773, in-4°.
Programma de diabete ex spasmo. Iéna, 1773, in-4°.
Dissertatio de fame naturali et præter naturam auctá. Iéna, 1774, in-4°.
Dissertatio de nyctalopiá et hemeralopiá, visu simplici ac duplici. Iéna, 1774, in-4°.
Dissertatio de anthelminticis. Iéna, 1775, in-4°.
Dissertatio de viribus ac usu mercurialium. Iéna, 1775, in-4°.
Dissertatio de utilitate et necessitate paracenteseos thoracis. Iéna, 1775, in-4°.
Dissertatio de generatione chyli. Iéna, 1776, in-4°.
Programma de causá, cur ferrum per cuprum præcipitetur. Iéna, 1776, in-4°.
Dissertatio de causis cataractæ externis. Iéna, 1776, in-4°.

Dissertatio de modo agendi aperientium et martialium medicamentorum. Iéna, 1776, in-4°.
Dissertatio de affinitate corporum chemicâ. Iéna, 1776, in-4°.
Dissertatio de generatione puris. Iéna, 1777, in-4°.
Dissertatio de fluxu hæmorrhoïdali nimio cum nimiâ diarrhæâ conjuncto. Iéna, 1777, in-4°.
Programma II de fine ductûs thoracici. Iéna, 1778, in-4°.
Dissertatio de sanguinis colore rubro. Iéna, 1778, in-4°.
Programma de rubore sanguinis. Iéna, 1778, in-4°.
Recepte und Kurarten, nebst theoretischen und praktischen Anmerkungen. Iéna, 1780-1784, 5 vol. in-4°. - *Ibid.* 1799, 5 vol. in-8°.
Programmata II de pulsu duro et molli. Iéna, 1782, in-4°.
Programmata III de virtute et usu clysterum ex aceto. Iéna, 1783, in-4°.
Programmata de cubitu ægrotorum. Iéna, 1785-1787, in-4°.
Theoretische und praktische Abhandlung ueber die Entzuendung und Eiterung. Iéna, 1786, 2 vol. in 8°.
Programma de sanguinis missione in febribus intermittentibus. Iéna, 1787-1790, in-4°.
Programma de urinâ tenui et crassâ. Iéna, 1791-1792, in-4°.
Programma de origine febrium ex irritatione et spasmo corporis humani vivi universali. Iéna, 1791, in-4°.
Programma de diagnosi inflammationum. Iéna, 1792-1794, in-4°.
Programma de morbis gastricæ originis. Iéna, 1792-1794, in-4°.
Programmata IX de curatione febrium intermittentium per evacuantia. Iéna, 1794-1798, in-4°.
Programma de phænomenis quibusdam corporis humani vivi, ex cerebri irritatione oriundis. Iéna, 1794, in-4°.
Historia cephalalgiæ periodicæ naro officinali sanatæ. Iéna, 1794, in-4°.
Dissertatio de febribus gastricis. Iéna, 1795, in-4°.

Nicolaï (*Christophe*), né à Nuremberg le 21 janvier 1618, mourut le 21 février 1662, à Altdorf, où il avait été nommé professeur à la mort de Jungermann. On a de lui :
Methodus docendæ et discendæ medicinæ. Altdorf, 1641, in-4°.
Περι της μεταπλωσεος καὶ επιγενεσεως. Altdorf, 1644, in-4°.
Dissertatio de paralysi. Altdorf, 1645, in-4°.
Dissertatio de pernicioso paracelsistarum hoplochrismate. Altdorf, 1661, in-4°.

Nicolaï (*Henri*), de Lubeck, étudia la médecine à Strasbourg, où il fut reçu docteur en 1674. On a de lui :
Dissertatio de lienis obstructione et resectione. Strasbourg, 1674, in-4°.
Dissertatio de vulneratione sclopetorum. Strasbourg, 1676, in-4°.

Nicolaï (*Henri-Albert*), fils du précédent, né à Strasbourg en 1701, mort en 1733, deux ans après avoir été investi de la chaire de chirurgie et d'anatomie, a laissé :
Decas observationum anatomicarum propriarum. Strasbourg, 1725, in-4°.
Dissertatio de directione vasorum ad modificandum sanguinis circulum. Strasbourg, 1725, in-4°. (A.-J.-L. J.)

NIGRISOLI (François-Marie), né à Ferrare, en 1648, étudia la médecine sous la direction de son père, et acquit des connaissances si étendues, qu'il mérita, peu de temps après sa promotion au doctorat, d'être nommé médecin de la petite ville de Comacchio. A peine exerçait-il cet emploi depuis trois ans, que l'Université de Ferrare le rappela pour remplir la

chaire d'anatomie, d'où il passa successivement à celles de théorie, de pratique et de philosophie. Mort le 10 décembre 1727, il a laissé un grand nombre d'ouvrages :

Dell' anatomia chirurgica delle glandole. Ferrare, 1681-1682, in-8°. Sous le nom de François-Marie Gilio.

Observationes ad anchoram sauciatorum. Ferrare, 1687, in-8°. Sous le nom de Jean-Conrad Weber.

Febris chinâ chinæ expugnata, seu illustrium aliquot virorum opuscula, quæ veram tradunt methodum febres chinâ chinæ curandi. Ferrare, 1787, in-4°. - *Ibid.* 1700, in-4°.

Anonymi tractatus varii de morbis, ad recentiorum mentem concinnati. Ferrare, 1690, in-8°. - *Ibid.* 1700, in-8°.

Lettera sopra l'invasione fatta di Topi nelle campagne di Roma l'anno 1690. Ferrare, 1693, in-4°.

De chartâ ejusque usu apud antiquos. Venise, 1699, in-4°.

Considerazioni intorno alla generazione de' viventi, e particolarmente de' mostri. Ferrare, 1712, in-4°.

Nigrisoli adopte l'hypothèse des ovistes. Les deux parties qui devaient traiter des monstres n'ont pas paru.

Diffesa delle considerazioni. Ferrare, 1714, in-4°.

Parere intorno alla corrente epidemia degli animali bovini. Ferrare, 1714, in-8°.

De onocrotalo exercitatio. Ferrare, 1720, in-4°.

Pharmacopœæ Ferrariensis prodromus. Ferrare, 1723, in-4°.

Consigli medici. Ferrare, 1726, 2 vol. in-4°.

Nigrisoli (*Jérôme*), père du précédent, né en 1621, et mort en 1689, à Ferrare, où il enseignait publiquement la philosophie et exerçait la médecine, a publié :

Progymnasmata, in quibus novum præsidium medicum, appositio scilicet hirudinum internæ parti uteri in puerperis ac mensium suppressione expositur. Guastalla, 1665, in-4°. (O)

NUCK (Antoine), anatomiste assez célèbre du dix-septième siècle, était des Pays-Bas. Il exerça d'abord la médecine à La Haye, et passa ensuite à Leyde, où il remplit la chaire d'anatomie et de chirurgie, et parvint à la présidence du Collége des chirurgiens. Il mourut vers 1692, laissant les ouvrages suivans :

De vasis aquosis oculi. Leyde, 1685, in-12.

De ductu salivali novo. Leyde, 1686, in-12.

Ces deux ouvrages ont été réimprimés sous le titre de :

Sialographia et ductuum aquosorum anatome nova. Leyde, 1690, in-8°. - *Ibid.* 1695, in-8°.

Cette description des organes salivaires de l'homme est très-étendue et assez exacte. Nuck y parle d'une nouvelle glande et d'un nouveau canal excréteur, qu'il a trouvés dans plusieurs chiens. Ses recherches sur les sources de l'humeur aqueuse présentent des singularités qu'on ne peut expliquer que par quelqu'erreur d'anatomie. Les planches jointes à ce traité sont grossières et peu exactes, quoique dessinées, pour la plupart, par l'auteur lui-même.

Defensio ductuum aquosorum, necnon fons salivalis novus, hactenus non descriptus. Leyde, 1695, in-8°.

Adenographia curiosa, et uteri fœminei anatome nova. Leyde, 1692, in-8°.

Operationes et experimenta chirurgica. Leyde, 1692, in-8°. - *Ibid.* 1696, in-8°. - Iéna, 1698, in-8°. - Leyde, 1714, in-8°. - *Ibid.* 1733, in-8°. - Trad. en allemand, Lubeck, 1709, in-8°.

Ce traité de chirurgie renferme de bonnes choses. Il se termine par une dissertation sur la transfusion, dont l'auteur était partisan, et par quatre planches représentant des instrumens de son invention. (O.)

NUERNBERGER (Chrétien-Frédéric), professeur d'anatomie et de botanique à Wittenberg, naquit à Zwickau, en 1744. Après de bonnes études, il résolut d'embrasser la carrière de la médecine, et se rendit à Wittenberg, où la générosité de Boehmer répara les torts de la fortune envers lui. Ce maître habile, qui l'avait pris en amitié, contribua beaucoup à le faire connaître dans le public et à lui procurer une clientèle lucrative. Nuernberger, devenu professeur, remplit sa chaire avec assiduité, mais sans beaucoup d'éclat, et se fit plutôt remarquer par son excellent caractère que par l'étendue ou la variété de son savoir. Il mourut le 26 février 1795, laissant :

Dissertatio de damnis ex lactatione nimium protractâ. Wittemberg, 1773, in-4°.

Observationes anatomico-physiologicæ super glandulis conglobatis. Wittemberg, 1780, in-4°.

Programma de sympathiâ œconomiæ animalis. Wittemberg, 1782, in-4°.

De incrementis Academiæ Wittebergensis ex liberalitate medicorum. Wittemberg, 1783, in-4°.

Programma de organorum et actionum sexûs in œconomiâ animali et vegetali analogiâ. Wittemberg, 1784, in-4°.

Programma de chirurgiâ recentiorum absolutam vulnerum lethalitatem capitis præcipuè non infringente. Wittemberg, 1784, in-4°.

Programma de liquore gastrico et enterico, eorumque organo secretorio singulari. Wittemberg, 1785, in-4°.

Dissertatio de justâ fœminarum lactatione magno sanitatis præsidio. Wittemberg, 1786-1787, in-4°.

Programmata II de unguium et pilorum sorte post fata. Wittemberg, 1787, in-4°.

Programma de vitâ fœtuum excludendorum per manum obstetricantem ex ossium fracturâ non periclitante. Wittemberg, 1788, in-4°.

Programmata IV causarum morbificarum criteria. Wittemberg, 1790, in-4°.

Triga observationum anatomicarum, necessariam et perutilem incarcerationum distinctionem confirmantium. Wittemberg, 1792, in-4°.

Epicrisis remediorum in herniarum incarcerationibus commendatorum. Wittemberg, 1793-1794, in-4°.

Racematio epicriseos venæsectionum in herniarum incarcerationibus commendatarum. Wittemberg, 1794, in-4°.

Programmata II de nævis quibusdam politiæ medicæ academiis plerumque adhærentibus. Wittemberg, 1794, in-4°. (Z.)

NUNNEZ (Ambroise), docteur en médecine, chevalier de l'ordre du Christ, naquit à Lisbonne. Il abandonna la chaire de pathologie interne de l'Université de Salamanque, dont il avait été revêtu quelque temps auparavant, et se rendit suc-

cessivement à Séville et à Madrid, où il pratiqua la médecine. De retour dans sa patrie, après une assez longue absence, il fut appelé à la place de premier chirurgien et de médecin du roi. On a de lui :

De peste. Coimbre, 1601, in-4°. - Trad. en espagnol en 1648.
Enarrationes in priores tres libros Aphorismorum Hippocratis, cum paraphrasi in commentaria Galeni. Coimbre, 1603, in-fol.

NUNNEZ (*Alphonse*), médecin espagnol, dont on a :
De pulsuum essentiâ, differentiis, cognitione, causis, et prognosticis, liber unus. Salamanque, 1606, in-4°.

NUNNEZ (*Alvares*), chirurgien espagnol, a écrit :
Annotationes ad libros duos Francisci Arcei de rectâ curandorum vulnerum ratione, cum iisdem excussæ. Anvers, 1574, in-8°.

NUNNEZ (*Christophe*), professeur de médecine à l'Université d'Alcala de Henarès, a écrit :
De coctione et putridine. Madrid, 1613, in-4°.

NUNNEZ (*Emmanuel*), médecin de Lisbonne, est auteur d'un petit ouvrage, dans lequel se trouvent un grand nombre d'assertions, dirigées contre les philosophes et les médecins. En voici le titre :
De tractatûs instrumento. Lisbonne, 1557, in-8°.

NUNNEZ (*François*), docteur en médecine de l'Université d'Alcala de Henarès, a écrit :
Del parto humano. Saragosse, 1638, in-8°.

NUNNEZ DE ORIA (*François*), naquit à Casarrubios, ville de la province de Tolède. A des connaissances distinguées dans son art, il joignait le talent de faire assez bien des vers latins. On a de lui :
Regimiento y avisos de sanitad. Madrid, 1569, in-8°. - *Ibid*. 1572, in-8°. - Medine, 1586.
Lyræ heroicæ libri XIV. Salamanque, 1581, in-4°. (LEFÈVRE)

NYMANN (GRÉGOIRE), né à Wittenberg le 14 janvier 1694, et mort, dans cette ville, le 8 octobre 1638, y remplissait la chaire de botanique et d'anatomie, sciences dans lesquelles il avait acquis des connaissances fort étendues. On distingue surtout, dans le nombre de ses travaux, celui qui a rapport à l'histoire du fœtus, et qui a servi de base aux règles de médecine légale développées depuis dans l'Embryologie sacrée de Cangiamila, et mises en pratique dans les décisions de la Sorbonne sur le baptême des enfans et sur la manière de l'administrer dans le sein de la mère :

Dissertatio de vitâ fœtûs in utero. Wittemberg, 1628, in-4°. - Leyde, 1644, in-12. - *Ibid*. 1664, in-12.
De apoplexiâ tractatus. Wittemberg, 1629, in-4°.

NYMANN (*Jérôme*), père du précédent, né à Torgau en 1554, mort en 1594 à Wittemberg, où il était professeur de médecine, a laissé quelques dissertations académiques et un opuscule intitulé :
Oratio de imaginatione. Wittemberg, 1615, in-fol. (Z.)

NYSTEN (PIERRE-HUBERT), né à Liége en 1771, destiné par ses parens au barreau, préféra la médecine, et vint l'étu-

dier à Paris en 1794. Il obtint au concours, en 1798, la place d'aide d'anatomie. En 1802, il fut adjoint à la commission médicale envoyée en Espagne pour observer la fièvre jaune. En 1804, il fut chargé d'aller dans le midi de la France rechercher les causes d'une épizootie qui sévissait sur les vers à soie. Hallé se l'adjoignit ensuite dans la rédaction de ses articles d'hygiène et de physique médicale du Dictionaire des sciences médicales, et le fit plus tard nommer médecin de l'hôpital des Enfans. Nysten mourut d'apoplexie le 3 mars 1818, regretté des amis que lui fit la douceur de son caractère, et laissant les ouvrages suivans :

Nouvelles expériences faites sur les organes musculaires de l'homme et des animaux à sang rouge, dans lesquelles, en classant les divers organes sous le rapport de leur excitabilité galvanique, on prouve que le cœur est celui qui conserve le plus long-temps cette propriété. Paris, 1803, in-8°.

Recherches sur les maladies des vers à soie. Paris, 1808, in-8°.

Nouveau dictionnaire de médecine, chirurgie, chimie, etc. Paris, 1810, 2e édition (avec M. Capuron, seul auteur de la première, Paris, 1806, in-8°.). - Paris, 1814, in-8°. (avec le nom de Nysten seulement). - Paris, 1824, in-8°., augmenté par M. Bricheteau.

Traité de matière médicale par Schwilgué. Paris, 1809, 2 vol. in-8°. Les additions seules sont de Nysten.

Recherches de physiologie et de chimie pathologique pour faire suite à celles de Bichat sur la vie et la mort. Paris, 1811, in-8°. Quelques-unes de ces recherches offrent un véritable intérêt.

Manuel médical de Schwilgué. Paris, 1814, in-12. - *Ibid.* 1816, in-8°. Les additions seules sont de Nysten, quoique la dernière édition ne porte que son nom. (F.-G. BOISSEAU)

O

OBERKAMP (François-Joseph), né à Amorbach en 1710, fit ses études à Wurzbourg, et prit le titre de docteur en médecine à l'Université de cette ville. Ayant fait ensuite un voyage en France et dans les Pays-Bas, il obtint à son retour la charge de médecin de l'évêque de Spire, qu'il conserva jusqu'en 1742, époque où il fut nommé professeur de médecine à Wurzbourg, et médecin d'un hôpital. Six ans après, il eut une chaire de médecine pratique et de botanique à l'Université de Heidelberg, où il termina sa carrière en 1768, laissant les opuscules suivans :

Systema theoretico-practicum physiologiam, pathologiam et therapiam jungens. Nuremberg, 1737, in-8°.

Dissertatio de mutatione esculentorum, poculentorum. Wurzbourg, 1743, in-4°.

Dissertatio de variolarum, præprimis malignarum, ratione et curatione. Wurzbourg, 1746, in-4°.
Mechanismus, sive, fabrica intestinorum tenuium, eorumque mechanicus usus. Wurzbourg, 1747, in-4°.
Dissertatio de febribus malignis. Wurzbourg, 1748, in-4°.
Nephritidis inflammatoriæ idea, caussæ, symptomata et curatio. Heidelberg, 1750, in-4°.
Collectio dissert. med. Lugd. Batavorum. Francfort, 1767, in-4°.

Oberkamp (*François-Philippe*), professeur d'anatomie et de chirurgie à Heidelberg, naquit en cette ville le 23 février 1749, et y mourut le 15 février 1793. On a de lui:
Programma de moliminibus naturæ criticis, ac quibusdam illorum impedimentis in febribus. Heidelberg, 1773, in-4°.
Dissertatio de febribus putridis. Heidelberg, 1775, in-4°.
Dissertatio de bile cysticâ. Heidelberg, 1775, in-4°.
Quales abusus in exercendâ re medicâ magistratus tollere imprimis teneatur. Heidelberg, 1777, in-4°.
Dissertatio de molestiis à febre putridâ relictâ, iisque pedissequis. Heidelberg, 1778, in-4°.
Ossium pubis synchondrotomia num prosit, num lædat. Heidelberg, 1780, in-4°.
Dissertatio de prophylaxi febrium putridarum. Heidelberg, 1781-1782, in-4°.
Anne medicina ex nativitate gloriosâ adversus calumnias sit victoriosa? Heidelberg, 1781, in-4°.
Quinam sit usus et abusus venesectionis in podagrâ et morbis arthriticis? Heidelberg, 1781, in-4°.
Quænam sit differentia rheumatismum inter et arthritidem? Heidelberg, 1781, in-4°.
Anne diæta vegetabilis fuerit caussa potissima, quod homines antediluviani majorem, quam post illud, attigerint senectutem? Heidelberg, 1782, in-4°.
Quænam sit diversitas circuitûs sanguinis pro diversis tam visceribus quam cavitatibus corporis. Heidelberg, 1782, in-4°.
Semiotices medicæ generalia commentata. Heidelberg, 1783, in-4°.
Programma de palpitatione cordis ejusque caussis. Heidelberg, 1785, in-4°.
Programma de apnœâ ejusque caussis. Heidelberg, 1785, in-4°.
Dissertatio de variolis earumque inoculatione. Heidelberg, 1785, in-4°.
Quis de fortunâ medicâ, deque variæ adeo ac alienæ opiniones, verus ac genuinus sensus? Heidelberg, 1789, in-4°.
Commentationes II de medicorum necessitate in republicâ in genere non tam medico, quam physico. Heidelberg, 1789, in-4°.
Quibus à caussis urbium salubritas aut insalubritas potissimum derivanda sit? Heidelberg, 1789, in-4°.
Quæ potissima adfectuum hæmorrhoïdalium nostro ævo frequentiorum caussa sit? Heidelberg, 1789, in-4°.
An nostro ævo præ antiquitate natura hominis minus firma, minus longæva sit? Heidelberg, 1789, in-4°.
Programma de aëris efficaciâ in corpus humanum. Heidelberg, 1790, in-4°. (o.)

OBERT (Antoine), médecin du dix-septième siècle, était de Saint-Omer. Il s'occupa beaucoup des questions scolastiques qui partageaint les médecins d'alors, au sujet du lieu où l'on doit saigner dans la pleurésie. Ce texte lui fournit l'occa-

sion de plusieurs disputes littéraires, et la matière de divers ouvrages, qui ont pour titres :

De venæsectione in pleuritide eudoxá, contra paradoxam Fuchsii, Fernelii et aliorum sententiam. Saint-Omer, 1629, in-4°.
Anastichiosis apologetica pro Parænesi contrà D.-I. du Gardin decretum, quó oppositam in pleuritide revulsionem condemnat, quam Parænesis approbat. Saint-Omer, 1631, in-8°.
De venæsectione in pleuritide Parænesis secunda. Accessit de venæsectione in variolis administrandá contrà popularem errorem assertio. Saint-Omer, 1635, in-8°. (z.)

OBERNDOERFFER (Jean), célèbre médecin allemand du dix-septième siècle, fit de grands voyages, et passa plusieurs années en Italie. Après avoir pratiqué pendant quelque temps son art à Graetz, en Styrie, il vint remplir la place de physicien à Ratisbonne. Plusieurs princes d'Allemagne l'avaient attaché à leur cour. Il était revêtu aussi du titre de comte palatin. Quoique partisan de la secte chémiatrique et des médicamens chimiques, il traita Ruland et ses arcanes avec peu de ménagement. On a de lui :

De veri et falsi medici agnitione. *Lavingæ*, 1600, in-4°.
De febre ungaricâ. Francfort, 1607, in-4°.
Apologia chymico-medica adversus Rulandi calumnias. Ratisbonne, 1610, in-4°.
Descriptio horti medici, qui Ratisbonnæ est. Ratisbonne, 1631, in-8°. (o.)

OBICIUS (Hippolyte), médecin des seizième et dix-septième siècles, enseigna d'abord dans l'Université de Ferrare, sa ville natale, et alla ensuite remplir une chaire à Bellune. Fier de sa profession, il écrivit pour démontrer qu'elle doit avoir le pas sur celle d'avocat. Du reste, il partageait, en médecine, les principes de l'école iatro-mathématique, et prescrivait indistinctement du vin à tous les malades atteints de la fièvre. Outre un petit opuscule dans lequel il cherche à prouver l'inutilité des recherches pénibles de Sanctorius, et qu'on trouve à la suite de la Médecine statique de ce dernier, il a publié, en faveur des dogmes de sa secte, un ouvrage intitulé :

Iatrostonomicon. Venise, 1618, in-4°.
Son discours sur la noblesse de la médecine a pour titre :
Dialogus de nobilitate medici. Venise, 1605, in-4°. (o.)

OCCON (Adolphe), né à Brixen dans le Tyrol, en 1494, fit ses études dans les Universités d'Italie, et prit le grade de docteur en médecine à Bologne en 1519. Etant ensuite venu s'établir à Augsbourg, il ne tarda pas à être nommé physicien et médecin de l'hôpital de cette ville, dans laquelle il exerça l'art de guérir avec beaucoup d'éclat pendant plus de cinquante ans.

Il mourut en 1752, à l'âge de soixante-dix-sept ans. Nous n'avons de lui qu'un petit traité, dont beaucoup de bibliographes font mal à propos honneur à son fils, et qui a pour titre :

Was die Pestilentz an sich selbst sey, mit ihren Ursachen und Arzneyen. Augsbourg, 1535, in-4°.

Occon (*Adolphe*), parent du précédent, né à Osterhusen, dans l'Ost-Frise, en 1447, mort à Augsbourg en 1503, fut médecin de Sigismond, archiduc d'Autriche.

Occon (*Adolphe*), fils du premier Occon, vint au monde à Augsbourg le 17 octobre 1524. Reçu docteur à Ferrare en 1549, il revint dans sa ville natale, dont il fut nommé médecin pensionné en 1564. Quoique d'une faible constitution, il fournit une longue carrière, puisqu'il ne mourut qu'en 1606. Il avait une prédilection particulière pour la rhubarbe, et la vantait comme un préservatif contre toutes les maladies. Il brilla surtout par la connaissance de la langue grecque, dont il rendit l'usage plus commun en Allemagne. En même temps que la médecine, il cultivait les antiquités et la numismatique. Ses ouvrages sont :

Pharmacopœa, seu medicamentorum pro republicâ Augustanâ. Vienne, 1574, in-fol. - *Ibid.* 1580, in-12. - *Ibid.* 1597, in-4°. - *Ibid.* 1613, in-fol. - *Ibid.* 1622, in-fol. - *Ibid.* 1640, in-fol. - Gonda, 1653, in-8°. - Vienne, 1673, in-8°. - *Ibid.* 1684, in-fol. - *Ibid.* 1694, in-fol. - *Ibid.* 1710, in-fol. - *Ibid.* 1734, in-fol.

Imperatorum romanorum numismata à Pompeio M. ad Heraclium. Vienne, 1601, in-4°. - Milan, 1683, in-fol.

Epistola græca de oxymeli helleborato, aliisque ad rem medicam spectantibus ;

Dans le second livre des Lettres de Gesner.

On trouve aussi quelques lettres de lui dans la collection de Scholtz.

(z.)

OCELLUS DE LUCANIE, florissait dans la grande Grèce, cinq siècles avant l'ère vulgaire. Parmi les divers ouvrages qu'on lui attribue, il en est un qui traite de la nature de l'univers (περι της του παντὸς φυσέως). L'authenticité de ce livre est douteuse, et l'analogie de la doctrine qu'il renferme avec celle d'Aristote, jointe au dialecte dans lequel il est écrit, le font généralement attribuer aujourd'hui à un auteur plus moderne. Quoi qu'il en soit, ce traité est fort curieux, parce qu'on ne peut guère douter qu'il ne renferme quelques vestiges du système original des pythagoriciens. Son but est de prouver que l'univers n'a pas commencé et ne peut finir, qu'il est immuable, et que ses parties seules changent de rapports, ou subissent des combinaisons nouvelles. Ce traité, dans lequel on croit quelquefois découvrir le germe du système de Spinosa, a été publié pour la première fois à Paris en 1539, in-4°. Il en a paru une autre édition (Paris, 1555, in-8°.) Nous en devons une traduction latine à Nogarola (Venise, 1559, in-8°.). L'édition la plus récente et la plus estimée du texte est due à M. Rudolph (Leipzick, 1801, in-8°.). Le marquis d'Argens et l'abbé Batteux ont traduit tous deux l'ouvrage en français. (J.)

ODDI (Oddo *degli*), ou *Oddo de Oddis*, médecin italien, issu d'une famille originaire de Pérouse, naquit à Padoue en 1478. Dès l'an 1518, il donna des leçons publiques de philosophie dans les écoles de sa patrie, mais il abandonna cette chaire pour se rendre à Venise, où il exerça la médecine avec tant de réputation, que les magistrats le chargèrent bientôt d'aller l'enseigner à Padoue, en lui accordant une des premières chaires de cette Université célèbre. Son attachement servile aux idées du médecin de Pergame lui fit donner le surnom d'*ame de Galien*. Il mourut en 1558, le 5 février, laissant les ouvrages suivans :

In aphorismorum Hippocratis priores duas sectiones dilucidissima interpretatio. Venise, 1572, in-8°. - Padoue, 1589, in-4°.

La première section avait déjà été imprimée à Padoue (1564, in-8°.).

De pestis et pestiferorum omnium affectuum causis, signis, præcautione, curatione, libri quatuor. Apologiæ pro Galeno, tum in logicâ, tum in philosophiâ, tum in medicinâ, libri tres. De cœnæ et prandii portione libri duo. Venise, 1570, in-4°.

Ce traité, publié par le fils de l'auteur, fut écrit à l'occasion de la peste qui causa tant de ravages à Padoue en 1555.

In primam totam fen libri primi Canonis Avicennæ expositio. Venise, 1575, in-4°. - Padoue, 1612, in-4°.

In librum artis medicinalis Galeni exactissima et dilucidissima expositio. Brescia, 1607, in-4°. -Venise, 1608, in-4°.

Oddi (*Marc degli*), ou *Marcus de Oddis*, fils du précédent, vint au monde à Padoue en 1526, et reçut les honneurs du doctorat en médecine dans cette Université, où il fut chargé successivement d'enseigner la logique, la philosophie et la médecine, tant théorique que pratique. Il mourut le 25 juillet 1591, laissant :

De putredine germanæ ac nondum explicatæ Aristotelis et Galeni sententiæ, adversùs Angelum Mercenarium et Thomam Erastum, apologia;

A la suite du traité *De pestis causis* de son père.

Meditationes in theriacam et Mithridaticum antidotum. Venise, 1576, in-4°.

A ce traité sont annexés ceux de Crassus et de Taurisanus sur le même sujet.

Methodus exactissima de componendis medicamentis et aliorum dijudicandis. Padoue, 1563, in-4°.

On trouve à la suite un discours sur le turbith et un autre sur la thériaque.

De morbi naturâ et essentiâ. Padoue, 1589, in-4°.

De urinarum differentiis, causis et judiciis tabulæ. Padoue, 1591, in-fol. (o.)

ODIER (Louis) naquit à Genève le 17 mars 1748. A l'exemple de plusieurs de ses compatriotes, qui n'ont pas toujours su se défendre d'un peu d'*anglomanie* relativement aux sciences, il fit ses études dans l'Université d'Edimbourg, académie où les habitudes de son esprit s'établirent avec assez de force pour le rendre étranger dans la suite aux progrès dont la médecine fut redevable en France aux nouvelles Écoles de Paris, Montpel-

lier et Strasbourg. Odier fut reçu docteur en 1770; sa carrière médicale à Genève commença en 1773, et ne fut véritablement interrompue qu'à la mort, qui vint le frapper dans un âge où il pouvait encore rendre de grands services. Ses premiers écrits furent consignés dans un journal hebdomadaire qui se publia à Genève dans la deuxième moitié du dix-huitième siècle. Des travaux plus considérables, et plus analogues à sa profession, vinrent enrichir la *Bibliothèque britannique*, dont il devint un des principaux collaborateurs. Le professeur Odier, qui doit être compté parmi les philantropes les plus zélés du dix-huitième siècle et du dix-neuvième, eut une part très-active à la propagation de la vaccine sur les divers points du continent. L'ouvrage périodique que nous venons de citer, lui offrit pour cet objet de grands avantages, dont il sut profiter avec autant de zèle que de talent. Un peu plus tard, il publia dans la même collection, et sous le titre de *Manuel de médecine pratique*, les leçons qu'il avait faites, en remplissant une chaire jadis occupée par Tronchin, et qui avait principalement pour objet de donner plus d'étendue et de solidité à l'instruction médicale des officiers de santé répandus dans les campagnes. Il a composé encore quelques autres écrits, et donné des preuves d'une vie laborieuse, sans avoir toutefois contribué d'une manière directe aux progrès des connaissances médicales. Après avoir exercé la médecine pendant près d'un demi-siècle dans sa patrie, il succomba presque subitement, le 13 avril 1817, à une attaque d'angine de poitrine. (MOREAU DE LA SARTHE)

OEDER (GEORGES-LOUIS), médecin et botaniste, né à Anspach, le 3 février 1728, fit ses études à Gœttingue, et pratiqua d'abord l'art de guérir à Sleswig. La recommandation de Haller, qui avait distingué son mérite, le fit appeler à Copenhague, en 1752, pour remplir la chaire de botanique. Le désir de bien connaître les plantes du Danemarck et de la Norwège lui fit entreprendre plusieurs voyages dans les deux royaumes; mais il ne s'occupa pas seulement des végétaux, dans ces excursions; il fixa aussi son attention sur l'économie politique et les finances, qui finirent par l'enlever à la botanique en 1770. Chargé d'abord de plusieurs missions importantes, il obtint la confiance entière de Struensee, qui le fit nommer conseiller des finances et président du conseil des revenus de la Norwège. A la mort du ministre, il occupa la place de bailli à Oldenbourg. Son activité lui fit entreprendre le cadastre général du duché; mais la mort qui le surprit en 1791, le 28 octobre, ne lui permit pas de terminer cette opération. On a de lui :

Dissertatio de derivatione ac revulsione per venæsectionem. Gœttingue, 1749, in-4°.

Dissertatio de irritabilitate. Copenhague, 1752, in-4°.
Underretning om flora danica. Copenhague, 1761, in-fol.
Index plantarum in Linnei systemate Copenhague, 1761, in-12.
Flora danica. Copenhague, *fasc. I*, 1762; *II*, 1763; *III*, 1764; *IV*, 1765; *V*, 1766; *VI*, 1767; *VII*, 1768; *VIII*, 1770; *IX*, 1771; *X*, 1772, in-8°.

Cet ouvrage a été continué par Muller, Wahl et Hornemann. C'est un des plus importans que possèdent les botanistes. Le nombre des figures s'élève à 1620. Toutes sont dessinées avec exactitude et élégance.

Elementa botanica. Copenhague, 1764-1766, 2 vol. in-8°.
Nomenclator botanicus. Copenhague, 1769, in-8°.
Enumeratio plantarum floræ Danicæ. Copenhague, 1769, in-8°

Nous passons sous silence tous les ouvrages étrangers aux sciences naturelles. Son nom a été donné par Linné à un genre de plantes (*OEdera*) de la famille des corymbifères. (J.)

OELHAF (Joachim), né à Dantzick le 26 février 1603, étudia la médecine dans diverses Universités de l'Allemagne, et prit le grade de docteur à Montpellier en 1600. Il remplit ensuite la charge de physicien dans sa ville natale, où il enseigna de plus l'anatomie, et mourut le 20 avril 1630. Nous avons de lui :

Dissertatio de fœtu humano. Dantzick, 1607, in-4°.
De usu ventriculorum cerebri. Dantzick, 1616, in-4°.
De seminario pestilenti intrà corpus vivum latitante. Dantzick, 1626, in-4°. - Francfort, 1638, in-4°.
An ventriculi actio primaria sit chylosis? Dantzick, 1630, in-4°.

Oelhaf (*Nicolas*), autre médecin de Dantzick, a laissé l'ouvrage suivant :

Elenchus plantarum circà Dantiscum suâ sponte nascentium; earumque synonyma latina et germanica, loca natalitia, florum tempora et vires exhibens. Dantzick, 1643, in-4°. - *Ibid.* 1656, in-4°. (Z.)

OETINGER (Ferdinand-Christophe), savant médecin allemand, né à Goeppingen en 1719, étudia la philosophie à Tubingue, puis la médecine à Leipzick et à Halle. Après avoir obtenu les honneurs du doctorat, il pratiqua pendant quelque temps à Stuttgard et à Urach. Nommé ensuite physicien à Nagold, puis à Urach et à Munsingen, il fut, en 1759, investi d'une chaire de médecine à Tubingue. La mort l'enleva le 10 avril 1772. Le principal objet de ses recherches fut l'application de l'histoire naturelle et de la chimie à l'économie rurale, et il fit à cet égard divers essais dispendieux, dont le succès couronna plusieurs. Il se montra également infatigable dans la pratique et dans l'enseignement. Nous avons de lui :

Dissertatio de belladonnâ, tamquam specifico in cancro. Halle, 1739, in-4°.
Dissertatio de cinnabari exsule, reduce in pharmacopoliam. Tubingue, 1760, in-4°.
Dissertatio de problemate practico, an achorum insitio, imitando va-

riolarum insitionem, pro curandis pueritiæ morbis rebellibus tutò tentari possit? Tubingue, 1762, in-4°.

Dissertatio de præjudiciis et erroribus quibusdam circà usum acidularum consuetis, inveteratis. Tubingue, 1770, in-4°.

On ne confondra pas ce médecin avec

Oettinger (*Jean-Charles*), professeur à l'Université d'Erfurt, né le 2 juillet 1737, dont on a:

Dissertatio de febribus acutis intestinalibus, incolis oppidi Mega-Soemmerdæ endemiis. Erfurt, 1767, in-4°.

Programma de febribus ab initio ferè mensis decembris 1771 per annum 1772 Erfordiæ inque ejus confiniis epidemicè grassantibus. Erfurt, 1772, in-4°. (J.)

O'HALLORAN (Sylvestre), chirurgien anglais, mort à Limerick, en 1807, âgé de soixante et dix-neuf ans, avait fait ses études à Paris et à Londres. On a de lui un ouvrage intitulé:

Critical and anatomical examination of the parts immediately interested in the operation of the cataract. Londres, 1790, in-8°. (z.)

OLIVIER (Guillaume-Antoine), moins connu comme médecin que comme naturaliste et comme voyageur, naquit près de Toulon le 19 janvier 1756. Dès l'âge de dix-sept ans, il fut reçu médecin en la Faculté de Montpellier. Cette existence médicale, dans un âge aussi peu avancé, était plutôt un titre qu'une profession. Notre jeune médecin ne cessa point de se regarder comme le disciple de ses maîtres, et principalement de Gouan et d'Auguste Broussonet, qui lui donnèrent les premières leçons. Un peu plus tard, en 1783, et par le crédit de Broussonet, il fut appelé à Paris pour s'occuper d'une énumération des principales productions des environs de cette capitale, destinée à faire partie d'une description statique très-étendue; à peu près dans le même temps, il fut porté à s'occuper d'une manière spéciale de l'entomologie par un amateur qui le choisit, sur la recommandation de Daubenton, pour écrire une histoire générale des insectes; enfin, à la même époque, il fut chargé, pour l'Encyclopédie méthodique, de l'*entomologie*, qu'il avait conduite jusqu'à la lettre E, à l'époque où son voyage pour l'Orient fut entrepris. Au début de la révolution, il avait été électeur, et s'était fortement opposé à la nomination de Robespierre. Cette circonstance lui fit désirer de quitter Paris, lorsque le farouche tribun, érigé en dictateur, faisait tomber tant de têtes élevées, et menaçait toutes les existences. Le ministre Roland, qui jouissait encore d'une grande influence, lui fournit les moyens d'une évasion honorable en le faisant nommer lui et Bruguières pour un voyage dans les parties les moins connues et les plus reculées de l'empire ottoman. Les difficultés de ce voyage furent sans nombre; et, au milieu de tous les obstacles, Olivier ne put arriver à Constantinople qu'à la fin de mai 1793. Il y demeura assez long-temps sans aucun caractère, sans

aucun secours, et cherchant cependant à se rendre utile et à servir les sciences par différentes excursions sur les côtes de l'Asie Mineure, dans quelques îles de l'Archipel et en Egypte. A Santorin, Olivier et Bruguières découvrirent une carrière d'excellente pouzzolane, ce qui devenait d'un grand intérêt pour le gouvernement turc, occupé alors de constructions considérables dans ses ports. Pour servir ce gouvernement dans l'intérêt de sa patrie, Olivier donna, sans résultat, une preuve très-honorable de désintéressement en refusant l'argent que lui offrirent les habitans de Santorin et des marchands arméniens, les uns pour cacher le secret qu'il avait découvert, les autres pour en obtenir la connaissance. A Candie, Olivier et son compagnon de voyage ne purent obtenir du pacha la permission de visiter l'intérieur du pays, n'ayant pu donner cinq cents piastres pour cette permission. Dans ses excursions, Olivier rassembla un assez grand nombre d'animaux et de plantes, et au moment où il publia son voyage, tout ce qu'il raconta de l'Egypte inspira le plus grand intérêt.

Arrivés à Constantinople, les deux voyageurs y reçurent une mission pour aller parcourir la Perse, à l'abri et avec les avantages d'un caractère respectable. La guerre existait alors entre cette belle partie de l'Orient et la Russie; elle avait commencé par l'invasion de la Géorgie et la prise de Teflis, capitale où tous les Russes qui s'y trouvèrent furent massacrés. La situation de l'Europe, à cette époque, fit attacher de l'importance à cet événement, et devint le motif qui porta le gouvernement à envoyer Bruguières et Olivier auprès du roi de Perse. La Porte se montra aussi favorable qu'elle le pouvait à cette mission. Olivier se rendit à sa nouvelle destination, et, se dirigeant par la Syrie, visita les ports de Sidon et de Tyr, et se joignit dans Alep à une caravane qui se rendait à Bagdad. Arrivé dans cette ville, il partit pour Constantinople, et revint en France, où il mourut le 11 août 1814.

Son voyage, en trois volumes in-4°., publiés de 1802 à 1807, a joui d'un grand succès. C'est le seul qui fasse bien connaître, à l'époque où il a paru, l'état de la Perse. (MOREAU DE LA SARTHE)

OPSOPAEUS (JEAN), de Bretten, dans le Palatinat, vint au monde le 25 juin 1556. Après avoir fait ses premières études avec beaucoup de distinction au collége de Neuhausen, il alla les continuer à Heidelberg, d'où un ordre de l'électeur le fit exclure, ainsi que la plupart des autres élèves, parce qu'il n'était pas encore luthérien. Retiré à Francfort, il resta pendant deux années, comme correcteur, dans l'imprimerie de Wechel, qu'il suivit en France, quand les troubles de l'Allemagne déterminèrent ce célèbre imprimeur à transporter ses ateliers et son industrie dans un pays étranger. Opsopaeus ar-

riva à Paris, et s'appliqua aussitôt à l'étude de la médecine, dans laquelle ses progrès furent rapides. Mis deux fois en prison, à cause de la chaleur avec laquelle il prenait la défense des réformés, il ne dut sa liberté qu'à l'intérêt que ses talens avaient inspiré à des hommes puissans. Après six années de séjour en France, il visita l'Angleterre et les Pays-Bas, et revint à Heidelberg, où il fut nommé, en 1582, professeur de physiologie et de botanique. Sa mort eut lieu le 4 juin 1596. Nous ne citerons pas les éditions d'ouvrages étrangers à l'art de guérir qu'il a publiés. On lui en doit une de quelques traités d'Hippocrate ayant pour titre :

Hippocratis Coi, medicorum principis, Jusjurandum, Aphorismorum, sectiones octo, Prognostica, Prorrheticorum libri duo, Coaca præsagia, græcus et latinus textus accuratè renovatus, lectionum varietate et Cornelii Celsi versione calci subditâ. Francfort, 1587, in-12.

On a encore de lui une thèse intitulée:

De partibus corporis humani. Heidelberg, 1595, in-4°. (o.)

ORFILA (Mathieu-Joseph-Bonaventure), médecin par quartier de S. M., correspondant de l'Institut, et membre de l'Académie royale de médecine, est né à Mahon, dans l'île de Minorque, le 24 avril 1787. Il s'était déjà livré pendant trois années à l'étude de la médecine, tant à Barcelone qu'à Valence, lorsqu'il fut envoyé à Paris en 1807 par le roi d'Espagne, Charles IV, pour s'y perfectionner dans les sciences physiques. En 1811, il commença des cours particuliers sur la chimie, la physique, la botanique et la médecine légale, qu'il continua jusqu'en 1819, époque où il obtint à l'Ecole de Paris une chaire de médecine légale, qui lui fut conservée au renouvellement de la Faculté. Naturalisé français en 1818, il a publié des ouvrages qui l'ont fait honorablement connaître, soit en France, soit à l'étranger, et qui sont entre les mains de tous les élèves, de tous les praticiens jaloux de se tenir au courant des progrès journaliers de la science médicale.

Traité des poisons, tirés des règnes minéral, végétal et animal, ou Toxicologie générale, considérée sous les rapports de la physiologie, de la pathologie et de la médecine légale. Paris, 1813, in-8°. - *Ibid.* 1818, 2 vol. in-8°.-Trad. en allemand par S.-F. Hermbstaedt, Berlin, 1818, in-8°.

Elémens de chimie médicale. Paris, 1817, 2 vol. in-8°. -Trad. en allemand par J.-B. Trommsdorff, Erfurt, 1819, in-8°.

Secours à donner aux personnes empoisonnées ou asphyxiées, suivis des moyens propres à reconnaître les poisons et les vins frelatés, et à distinguer la mort réelle de la mort apparente. Paris, 1818, in-12.-Trad. en allemand par Rochet, Bâle, 1818, in-8°.; et par P.-G. Brosse, Berlin, 1819, in-8°.

Leçons de médecine légale. Paris, 1823, 2 vol. in-8°.

En 1812, M. Orfila a lu à l'Institut un mémoire dans lequel il démontrait pour la première fois la présence du picromel dans certains calculs biliaires de l'homme. On a aussi de lui, dans le nouveau Journal de médecine, un Mémoire sur l'action de la morphine et de l'opium sur les ani-

maux (1818), et un autre sur l'utilité du chlore pour décolorer les liqueurs tenant des substances vénéneuses en dissolution (1819). Il n'a jamais écrit sur la musique, ainsi qu'on l'a dit et qu'on le répète tous les ans dans certains almanachs. Dans sa thèse, soutenue en 1811, il a établi la présence de la bile dans l'urine des ictériques. (A.-J.-L. J.)

ORIBASE vivait au neuvième siècle. Les uns le font naître à Sardes, d'autres à Pergame. Eunapius l'a rangé parmi les philosophes dont il a tracé l'histoire. La réputation et le crédit que l'exercice de la médecine lui firent obtenir de bonne heure, furent assez grands pour lui donner le moyen de servir Julien, et pour l'aider à parvenir à l'empire, service dont l'amitié du nouvel empereur fut la récompense. Le médecin et le prince avaient de grandes conformités dans l'esprit et le caractère où dominaient un désir ardent de savoir et une imagination plus vive qu'éclairée. On assure même qu'Oribase augmenta, dans Julien, ce penchant déjà très-développé pour le merveilleux, et qu'il fut consulter en son nom l'oracle de Delphes. Plus tard, il fut élevé à la dignité de questeur dans Constantinople. Attaché inviolablement à son royal ami, il le suivit dans les Gaules, l'accompagna ensuite dans l'expédition contre les Perses, et recueillit son dernier soupir, n'ayant pu arrêter les suites de la blessure qu'il avait reçue. Ce revers fut pour lui l'origine de plusieurs autres infortunes. On le priva de toutes ses dignités, de ses biens, et il fut forcé de chercher une retraite dans une terre étrangère.

Mais plus courageux qu'Ovide, il trouva, dans la force de son caractère et l'utilité de ses connaissances, tout ce qu'il fallait pour adoucir son exil et se faire admirer parmi les barbares, dont il obtint l'estime et la reconnaissance. Dans la suite, il fut rappelé dans sa patrie, et retrouva, sous le règne d'Arcadius, tout ce que la mort de Julien lui avait fait perdre.

Ce fut Julien qui l'engagea à s'occuper de l'immense compilation dont nous ne possédons que quelques parties. Ce recueil, qui est devenu indispensable pour l'histoire de la médecine, était composé de soixante-dix livres. Oribase en composa plus tard un abrégé que nous possédons en entier. Le livre des *Eupóristes* qu'on lui a attribué ne paraît pas lui appartenir, suivant les philologues les plus éclairés, qui en font honneur à Eunapius.

Oribase, qui se borna au rôle de compilateur, aurait pu, en suivant une autre route, se rendre plus utile par l'originalité de ses vues, l'indépendance de son esprit, et tout ce qui était nécessaire pour écrire d'après son expérience et ses méditations.

Tous ses écrits ne sont point parvenus jusqu'à nous. Ses quinze premiers livres, le vingt-quatrième et le vingt-cinquième, ont d'abord été découverts et publiés dans les premières éditions. Huit de ces livres seulement

ont paru en grec en 1754. Le savant Cocchi retrouva, dans un manuscrit de la Bibliothèque de Florence, deux nouveaux livres, qu'il croyait être le quarante-sixième et le quarante-septième, dans lesquels l'auteur traite des *fractures* et des *luxations*. Le même savant pensait que les livres des *bandages*, des *lacs* et des *machines* de Galien devaient être aussi attribués à Oribase, sous le titre de quarante-troisième et de quarante-cinquième livres.

Les livres sur les *médicamens* et sur les *maladies*, qui ont été publiés sous le titre d'*Euporiston*, ne sont pas regardés comme authentiques, ainsi que les *Commentaires des Aphorismes d'Hippocrate*, dont Gaultier d'Andernach a donné une édition. Les quarante-quatre livres des *Commentaires sur Galien*, dont Julien avait entendu la lecture et agréé la dédicace, sont perdus.

La première édition grecque des œuvres d'Oribase fut publiée à Paris en 1556. La traduction latine la plus estimée est celle de Jean-Baptiste Razarius, qui fut d'abord publiée à Venise, à Paris, et plus tard à Bâle et 1557. Henri Etienne s'en est servi dans ses collections des *Princes de la médecine*. Il existe une édition grecque et latine publiée à Bruxelles en 1735.

Les livres retrouvés par Cocchi parurent à Florence en 1754, in-fol., avec le fragment sur les *signes des fractures* attribué à Soranus.

(MOREAU DE LA SARTHE)

ORLOVIUS (ANDRÉ-JEAN), né à Wilna, en 1735, étudia la médecine à Kœnigsberg, s'y fit recevoir docteur en 1761, et fut, cinq ans après, investi d'une chaire, qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée le 28 février 1788. On a de lui :

Dissertatio de quæstione pathologicâ : suntne hæmorrhoïdes morbus? Kœnigsberg, 1761, in-4°.

Dissertatio de plicâ polonicâ. Kœnigsberg, 1766, in-4°.

Dissertatio de tincturis alcalinis. Kœnigsberg, 1766, in-4°.

Programma de utilitate sectionum anatomicarum. Kœnigsberg, 1781, in-4°.

Dissertatio de hæmorrhagiâ oris. Kœnigsberg, 1781, in-4°.

Dissertatio de balneis frigidis, ad mercurii efficaciam adjuvandam, in curandâ lue venereâ adhibendis. Kœnigsberg, 1782, in-4°.

Dissertatio de plethorâ. Kœnigsberg, 1783, in-4°.

Programma de cortice peruviano rubro. Kœnigsberg, 1783, in-4°.

Programma de rubeolarum et morbillorum discrimine. Kœnigsberg, 1785, in-4°.

Programma de hæmorrhagiâ spontaneâ ex apice pollicis manûs sinistræ. Kœnigsberg, 1786, in-4°.

Observatio de insigni calculo felleo per alvum excreto. Kœnigsberg, 1787, in-4°. (O.)

ORTLOB (JEAN-FRÉDÉRIC), né le 2 août 1661, à Oels dans la Silésie, fit ses humanités à Breslau, puis alla étudier la médecine à Francfort-sur-l'Oder et à Leipzick. Reçu docteur dans cette dernière Université en 1684, il parcourut la Hollande, l'Angleterre et la France, et fut, à son retour, investi de la chaire d'anatomie et de physiologie à Leipzick, où il termina sa carrière le 12 décembre 1700. L'Académie des Curieux de la nature l'avait adopté, sous le nom de *Démocède*. Ses ouvrages sont :

Analogia nutritionis plantarum et animalium. Léipzick, 1683, in-4°.
Historia partium corporis humani. Léipzick, 1691, in-4°.
Ortlob soutient que les mouvemens du diaphragme sont passifs, et n'ont lieu qu'en conséquence de ceux du cœur, à raison de l'attache du péricarde.
Dissertatio de vesicatoriis. Léipzick, 1696, in-4°.
Historia partium et œconomiæ hominis secundum naturam, seu, dissertationes anatomico-physiologicæ in academiâ Lipsiensi publicè ventilatæ et in usu philiatrorum collectæ. Léipzick, 1696, in-4°.
Recueil de trente-sept dissertations. (o.)

OSIANDER (Frédéric-Benjamin), né à Zell, dans le pays de Wurtemberg, le 9 février 1759, étudia la médecine à Tubingue, où il prit ses grades. S'étant livré d'une manière spéciale aux accouchemens, il acquit en peu de temps une pratique fort étendue à Kirchheim. L'Université de Gœttingue lui confia, en 1792, une chaire de médecine et d'accouchemens. Ses nombreux ouvrages sont :

Dissertatio de fonte medicato Owensi. Tubingue, 1779, in-4°.
Beobachtungen, Abhandlungen und Nachrichten, welche vorzueglich Krankheiten der Frauenzimmer und Kinder und die Entbindungswissenschaft betreffen. Tubingue, 1787, in-8°.
Abhandlung von dem Nutzen und der Bequemlichkeit eines Steinischen Geburtsstuhls. Tubingue, 1790, in-4°.
Programma de caussâ insertionis placentæ in uteri orificium, ex novis circà generationem humanam observationibus et hypothesibus declaratâ. Gœttingue, 1792, in-4°.
Das Neueste aus meiner Goettingischen Praxis. Gœttingue, 1793, in-8°.
Abhandlung ueber das vortheilhafte Aufbewahren thierischer Koerper in Weingeist. Gœttingue, 1793, in-4°.
Avec des additions par Sœmmerring.
Denkwuerdigkeiten fuer die Heilkunde und Geburtshuelfe. Gœttingue, 1794-1795, in-8°.
Krankengeschichte einer Frauensperson, welche verschiedene Insekten, Larven und Wuermer durch Erbrechen und Stuhlgang von sich gab. Gœttingue, 1794, in-8°.
Kurze Uebersicht der Vorfaelle in dem Koenigl. Entbindungshospital auf der Georg-Augustus-Universitaet zu Gœttingen. Gœttingue, 1795, in-4°.
Tabellarisches Verzeichniss aller in der Kœnigl. Entbindungsanstalt zu Gœttingen vorgefallenen Geburten. Gœttingue, 1795, in-fol.
Kurze Nachricht von der Entstehung und Einrichtung der Gesellschaft von Freunden der Entbindungswissenschaft. Gœttingue, 1796, in-4°.
Lehrbuch der Hebammenkunst. Gœttingue, 1796, in-8°.
Erinnerungen an Polizeyen, Aerzte und Hausvaeter, Viehseuchen betreffend. Gœttingue, 1796, in-8°.
Historia partûs nanæ, versionis negotio à fœtu vivo feliciter liberatæ. Gœttingue, 1797, in-8°.
Neue Denkwuerdigkeiten fuer Aerzte und Geburtshelfer. Gœttingue, 1797-1798, in-8°.
Zweyte Nachricht von den Verhandlungen der Gesellschaft der Freunde der Entbindungskunst. Gœttingue, 1798, in-8°.

Lehrbuch der Entbindungskunst. Gœttingue, 1799, in-8°.
On y trouve l'histoire de l'art jusqu'au commencement du dix-neuvième siècle.

Annalen der Entbindungs-Lehranstalt auf der Universitaet zu Gœttingen. Gœttingue, 1800-1804, in-8°.

Ausfuehrliche Abhandlung ueber die Kuhpocken. Gœttingue, 1801, in-8°.

Verlauf der mittelst Blasenpflaster geimpften Kuhpocken. Gœttingue, 1802, in-fol.

Grundriss der Entbindungskunst. Gœttingue, 1802, in-8°.

Epigrammata in complures res musei sui anatomici quæ versuum amore fecit. Gœttingue, 1807, in-8°. - *Ibid.* 1814, in-8°.

Wie koennen Pallaeste, Schloesser und Schauspielhaeuser am besten gegen Feuersgefahr geschuetzt werden? Hanovre, 1812, in-8°.

Ueber den Selbstmord. Hanovre, 1813, in-8°.

Ueber die Entwickelungskrankheiten in den Bluethenjahren des weiblichen Geschlechts. Gœttingue, 1817-1818, in-8°.

Handbuch der Entbindungskunst. Tubingue, 1818-1820, 2 vol. in-8°.

Abbildungen und Darstellungen in Kupferstichen. Tubingue, 1818, in-8°.

Das lieblichste Bild der Unschuld. Gœttingue, 1819, in-8°.

Osiander (*Jean-Frédéric*), fils du précédent, a écrit :

Commentatio anatomico-physiologica quâ edisseretur uterum nervos habere. Gœttingue, 1808, in-4°.

Dissertatio de fluxu menstruo atque uteri prolapsu. Gœttingue, 1808, in-8°. (o.)

OSTENFELD (Chrétien), savant médecin danois, né à Wibourg, dans le Nord-Jutland, le 14 septembre 1619, avait à peine terminé ses cours de philosophie dans les écoles de l'Université de Copenhague, que, tourmenté du désir de voyager, il se mit en route pour la Hollande, l'Angleterre et la France, qu'il parcourut. En 1642, il revint à Wibourg, dont on lui confia la direction des écoles, ce qui ne l'empêcha pas, l'année suivante, d'aller prendre le grade de maître ès-arts à Copenhague. Quatre ans après, il entreprit de nouveaux voyages, en qualité de précepteur de quelques jeunes gens riches, revint dans sa patrie, après avoir visité toute l'Europe, et ne tarda pas à repartir pour l'Italie, où il avait formé le dessein d'étudier la médecine. Reçu docteur à Padoue en 1655, il obtint l'année suivante une chaire de médecine à Copenhague, où il mourut le 31 août 1670, laissant les opuscules suivans :

Oratio in obitum D. Thomæ Finckii. Copenhague, 1656, in-4°.

Prodromus exercitationum de medicinæ fundamentis. Copenhague, 1656, in-4°.

Dissertatio de fœtûs humani generatione. Copenhague, 1667, in-4°. (o.)

OVIEDO Y VALDEZ (Gonsalve-Ferdinand d'), historien espagnol, naquit en 1478, dans les Asturies. Son père l'envoya, en 1490, à la cour de Castille, où il fut d'abord placé

comme page chez le prince de Villa-Fermosa, et entra ensuite au service de don Juan, infant d'Espagne, en qualité de page. Il se trouvait à Barcelone en 1493, lorsque Christophe Colomb revint de son premier voyage aux Indes occidentales, et à Burgos, en 1496, quand l'amiral arriva pour la seconde fois d'Amérique. Après la mort de don Juan, survenue en 1497, il passa au service du roi de Naples, et bientôt après à celui de la reine. Il se rendit en 1513, dans l'Amérique, avec le titre d'intendant des mines d'or de la Darie, revint en 1515, et retourna quelque temps après à Saint-Domingue, qu'il abandonna encore en 1525 pour revenir en Espagne, où il écrivit son Abrégé de l'histoire des Indes. Dix ans après, il publia son Histoire générale d'Amérique, en cinquante livres, dont nous ne possédons que les dix-neuf premiers. La même année, il fut nommé intendant de Saint-Domingue, d'où la cour le rappela en 1545, et, en 1548, il obtiut la charge d'historiographe du roi.

Toutes les circonstances de la vie d'Oviedo intéressent le médecin jaloux de bien saisir le vrai point de vue sous lequel doit être envisagée la question aujourd'hui tant débattue de la spécificité du mal et plus encore de l'existence du virus vénérien. On sait que l'opinion vulgaire fait provenir la vérole de l'Amérique, et que tous les écrivains modernes, en prose, comme en vers, n'admettent pas même le moindre doute sur cette origine. Or, il serait difficile de trouver un témoin qui ait mieux vu qu'Oviedo tous les événemens relatifs à la découverte de l'Amérique, puisqu'il se trouvait à la cour d'Espagne lorsque Christophe Colomb vint y rendre compte de son expédition, que lui-même alla plusieurs fois dans les Indes occidentales, et qu'il y occupa toujours des places éminentes. Il ne balance pas à mettre la maladie sur le compte des Américains, et à dire que les Espagnols la contractèrent en ayant commerce avec les femmes de ce peuple. Il ajoute même qu'elle doit nécessairement être endémique dans le pays où croît le gaïac, qu'on regardait alors comme un spécifique contre elle, parce que la Providence, qui a envoyé les maladies aux hommes en punition de leurs crimes, a toujours placé le remède à côté du mal. C'est lui qui a le premier avancé que la syphilis avait été portée en Italie par les troupes de Gonzalve de Cordoue. Il ne peut, dit-il, s'empêcher de rire lorsqu'il l'entend appeler *mal français* ou *mal napolitain*, car elle serait bien mieux nommée *mal américain*. En un mot, c'est à lui que nous devons toute l'histoire de la propagation de la syphilis, répétée ensuite avec un imperturbable sang-froid par Astruc et Girtanner, et qui a été réputée depuis pour un fait incontestable.

Mais faisons d'abord observer qu'Oviedo n'a pas pu fréquenter beaucoup Christophe Colomb. Non-seulement aucun passage de ses écrits ne nous autorise à le penser, mais encore il n'est pas croyable qu'un homme de l'âge et du rang de l'amiral ait eu de grandes et intimes relations avec un page de quinze ans. D'ailleurs Oviedo ne parle que du *premier* retour de Colomb dans son Abrégé. Or, lui-même avoue avoir écrit cet ouvrage de mémoire seulement, parce qu'il avait laissé tous ses papiers à Saint-Domingue. Dans sa grande histoire, composée d'après les notes qu'il avait recueillies en Amérique, il ne fait plus mention que du *second* voyage de Colomb. Naturellement nous devons nous en rapporter plutôt à sa grande histoire qu'à un aperçu tracé d'après de simples souvenirs, qui pouvaient se retracer d'une manière fort imparfaite à sa mémoire affaiblie déjà par l'âge. Ajoutons encore qu'Oviedo ne rapporte aucune autorité à l'appui de ce fait extraordinaire, quoiqu'à chaque instant il en cite une foule pour des événemens d'une bien plus faible importance.

D'un autre côté, quand même cet historien ferait venir la syphilis en Espagne à l'époque du premier retour de Colomb (c'est-à-dire en 1493), condition sans laquelle on ne saurait admettre l'origine américaine de la maladie que nous trouvons déjà en 1493 à Rome, et même en 1492, dans la haute Italie; quand bien même, dis-je, il ne serait pas constant qu'Oviedo parle toujours du second retour de Colomb (en 1496), et qu'ainsi il arrive trop tard pour coïncider avec les récits des historiens italiens, nous serions encore en droit de récuser son témoignage, car il est trop rempli d'inexactitudes, d'infidélités et de contradictions, pour que nous puissions nous en rapporter à lui. Les faits qu'il allègue sont toujours incertains, et les dates qu'il donne souvent fausses. Ses contemporains n'avaient pas une haute opinion de lui. Ferdinand Colomb, fils de l'amiral, dont les paroles sont ici d'un grand poids, l'accuse de regarder comme des vérités les chimères enfantées par son cerveau, et de forger des autorités à l'appui de ce qu'il avance. Antoine de Herrera, historien qui mérite la plus haute considération, à cause de son impartialité, de son style noble et de l'attachement qu'il montra en toute occasion pour la vérité, lui reproche les basses flagorneries, les mensonges grossiers, qui remplissent ses écrits, et dont un seul exemple suffira pour donner une idée. Oviedo prétendait que les Antilles étaient les Hespérides des anciens, qu'Hesperus, roi d'Espagne, leur avait donné ce nom quinze cents ans avant l'ère vulgaire, et que par conséquent elles appartenaient de droit humain et de droit divin à la couronne d'Espagne. Enfin, Barthélemi de la Casa,

auteur non moins respectable qu'Herrera, qui vivait en Amérique dans le même temps qu'Oviedo, et qui le connaissait fort bien, traite son histoire de fausse et d'exécrable. Oviedo abusa toujours de son autorité pour opprimer les Indiens. Craignant ensuite d'être puni de ses exactions, il essaya de se justifier aux yeux de Charles-Quint, en peignant ces infortunés comme un peuple méchant et dissolu, livré aux vices les plus horribles, à la luxure, au culte du diable et à l'athéisme, et que la Providence avait résolu, dans sa colère, de faire exterminer entièrement par les Espagnols, à cause de son incorrigibilité. Le conte qu'il fabriqua sur la syphilis servit infiniment à ses vues.

Tel est l'homme que les défenseurs de l'origine américaine de la vérole citent complaisamment et avec une confiance aveugle, et dont ils regardent l'autorité comme étant du plus grand poids. Que conclure des récits d'un écrivain méprisé, flétri par les plus honorables et les plus vertueux d'entre ses contemporains, quand même il aurait répété dans sa grande histoire, comme il l'avait dit dans son Abrégé, que la maladie éclata en Espagne lors du premier retour de Colomb? Mais, nous le répétons, dans cette grande histoire, qui seule peut faire foi, il ne la fait venir qu'à l'époque du second. Ainsi il l'amène trop tard en Ibérie, car nous la trouvons déjà en Italie au mois de juin 1493. La faire arriver avec les premiers compagnons de Colomb, serait déjà fournir assez d'alimens à la critique, puisque l'amiral débarqua le 4 mars à Val de Parayso, près de Lisbonne, et qu'il arriva le 15 à Séville, d'où il se rendit par terre à Barcelone, où il parvint vers le milieu du mois d'avril. Ainsi, en admettant l'origine américaine, il faut supposer que la maladie aurait franchi en moins de deux mois la distance des colonnes d'Hercule aux plaines de la Lombardie! Mais encore une fois, nous n'avons même pas à combattre cette difficulté, qui ne serait pas digne d'arrêter un homme habitué à ne pas croire aveuglément tout ce qu'il lit dans les livres, et les anachronismes d'Oviedo suffisent pour renverser de fond en comble tout l'échafaudage ridicule de l'origine américaine, à laquelle on ne voit plus croire aujourd'hui que ces *savans* et *habiles* docteurs qui ont tout au plus étudié les maladies vénériennes dans Swediauer, et qui ne se doutent même pas qu'une tradition puisse être fausse et absurde, quoique répétée de siècle en siècle par mille et mille bouches.

Les ouvrages d'Oviedo sont :

Summario de la historia general y natural de las Indias occidentales. Tolède, 1525, in-fol.

La historia general y natural de las Indias occidentales. Madrid, 1535, in-fol. (A.-J.-L. JOURDAN)

P

PAAW (Pierre), appelé en latin *Pavius*, naquit à Amsterdam en 1564. Il fit ses humanités à Amersfort, les termina dans sa ville natale, et alla ensuite étudier la médecine à Leyde, où il passa quatre ans, au bout desquels il vint suivre les cours de la Faculté de Paris. L'état d'agitation dans lequel était alors la France ne lui ayant pas permis d'y rester longtemps, il passa en Danemarck, s'appliqua beaucoup à l'anatomie dans l'Université de Rostock, où il reçut le bonnet de docteur, et se rendit ensuite à Padoue, qu'illustrait le grand Fabrizio d'Aquapendente. De retour à Leyde, il y obtint, en 1589, une chaire qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée le 1er août 1617. Il fut surintendant de l'amphithéâtre anatomique et directeur du jardin de botanique de cette ville, dans laquelle il cultiva l'un des premiers la science des végétaux et celle de la structure du corps humain. Ses connaissances anatomiques étaient fort étendues, surtout en ostéologie, et l'ouvrage qu'il a laissé sur cette matière renferme plusieurs faits intéressans. Ses écrits sont :

Hortus publicus academiæ Lugduno-Batavæ, ejus ichnographia, descriptio, usus; addito quas habet stirpium numero et nominibus. Leyde, 1601, in-12. - *Ibid.* 1603, in-8°. - *Ibid.* 1629, in-8°.

Primitiæ anatomicæ de humani corporis ossibus. Leyde, 1615, in-4°. - Amsterdam, 1633, in-4°.

Les planches sont pour la plupart empruntées à Vésale ou à Bauhin. Il y en a peu d'originales.

Succenturiatus anatomicus, seu commentaria in Hippocratem de vulneribus capitis. Leyde, 1616, in-4°.

Andreæ Vesalii epitome anatomica. Leyde, 1616, in-4°. - Amsterdam, 1633, in-4°.

De valvulâ intestini epistolæ duæ. Oppenheim, 1619, in-4°.

Avec la première centurie des lettres de Fabrice de Hilden. L'auteur nie l'existence de la valvule iléo-colique.

De peste tractatus, cum Henrici Florentii ad singula ejusdem tractatûs capita additamentis. Leyde, 1636, in-12.

Observationes anatomicæ;

Dans les centuries III et IV des histoires anatomiques de T. Bartholin.

(J.)

PACCHIONI (Antoine), célèbre anatomiste italien, était de Reggio, dans la Lombardie, où il naquit le 13 juin 1665. Il réunit de bonne heure l'étude de la philosophie et des mathématiques, et se distingua également dans ces trois sciences. S'étant rendu à Rome, en 1689, il s'y attacha particulièrement

à Malpighi, qui le produisit dans la pratique, et ne tarda pas à être nommé l'un des médecins de l'hôpital de la Consolation. Dans le même temps, il s'appliqua d'une manière spéciale à l'anatomie, avec laquelle il fit marcher de front les mathématiques, la botanique et l'histoire naturelle. Devenu, en 1692, médecin de Tivoli, il exerça l'art de guérir avec tant de succès dans cette ville, qu'au bout de dix ans la réputation qu'il y avait acquise le ramena à Rome, où il ne réussit pas moins. Lancisi, qui brillait alors dans cette capitale, devint son ami, et l'associa à ses travaux. Bientôt après Pacchioni fit des recherches pour son propre compte, et parvint à se placer au rang des premiers anatomistes du siècle. La physiologie eut part aussi à ses recherches. Quant à la médecine, il adopta les principes des iatro-mathématiciens. Il mourut le 5 novembre 1726. Tout le monde sait aujourd'hui qu'il s'est trompé grossièrement et dans la description qu'il a donnée de la dure-mère, et dans les usages qu'il attribuait à cette membrane, laquelle constituait, suivant lui, un muscle composé de divers plans de fibres qu'il a fait représenter dans plusieurs planches où l'art brille plus que la nature. De même, il prétendait que la dure-mère est très-sensible et très-irritable, ce que personne n'a pu constater depuis. Les granulations blanchâtres qu'elle offre aux environs du sinus longitudinal supérieur, portent encore le nom de glandes de Pacchioni, parce qu'il les avait rangées parmi les glandes ou plutôt parmi les ganglions lymphatiques. Ses ouvrages sont :

De duræ matris fabricâ et usu disquisitio anatomica, quam clarissimo Lancisio sacrum esse voluit. Rome, 1801, in-8°.

Dissertatio epistolaris de glandulis conglobatis duræ meningis humanæ, indèque ortis lymphaticis ad piam meningen productis. Rome, 1705, in-8°.

Dissertationes binæ ad spectatissimum virum Joannem Fantonum datæ, cum ejusdem responsione, illustrandis duræ meningis et ejus glandularum structurâ atque usibus concinnatæ. Rome, 1715, in-8°.

Dissertationes physico-anatomicæ de durâ meninge humanâ, novis experimentis et lucubrationibus auctæ et illustratæ. Rome, 1721, in-8°.

Les ouvrages de Pacchioni ont été réunis sous le titre de *Opera omnia.* Rome, 1741, in-4°. (J.)

PACIO (Fabio), ou *Pacius*, naquit à Vicence en 1547, se mit de bonne heure à l'étude des belles-lettres, et y fit de grands progrès malgré sa jeunesse; il donna même au public une comédie italienne, qui fut généralement goûtée. Etant passé ensuite aux écoles de médecine, il acquit une grande habileté dans cet art, qu'il pratiqua plusieurs années de suite au milieu de ses compatriotes, avant d'avoir obtenu le bonnet de docteur, qui ne lui fut conféré qu'en 1575 à Padoue. Les leçons particulières qu'il donnait à Vicence, répandirent son nom dans toute l'Italie, et lui firent offrir plusieurs chaires dont il

n'accepta aucune. Il refusa de même la place de premier médecin du roi de Pologne, et à peine put-on le déterminer à se rendre à Venise, où il resta peu de temps. Empressé de revenir dans sa patrie, il y coula des jours heureux, au sein de sa famille, qui le perdit le 11 octobre 1614. La presse a reproduit quelques ouvrages de sa façon :

Commentarius in sex priores Galeni libros methodi medendi. Vicence, 1598, in-fol.
Commentarius in septimum Galeni librum methôdi medendi, quæstionibus physicis et medicis refertus. Accedit de morbo gallico per methodum curando. Vicence, 1608, in-fol. - *Ibid.* 1610, in-fol. (o.)

PAITONI (Jean-Marie), médecin du siècle dernier, vint au monde à Venise, où il fit ses premières études, qu'il termina ensuite à Padone. Dès qu'il eut achevé son cours de rhétorique, il revint à Venise, et s'y appliqua successivement aux mathématiques, à la botanique, à l'anatomie et aux diverses parties de la médeciue. Le titre de docteur lui fut accordé à l'âge de dix-sept ans. Comme il était trop jeune pour marcher saus guide dans la route épineuse de la pratique, il se mit sons la direction d'un habile médecin, qui lui apprit l'art de voir, d'interroger et de traiter les malades. Cependant il cultivait toujours l'histoire naturelle, pour laquelle il avait une véritable passion. Partisan du système des ovistes, il le soutint tel que Malpighi l'avait exposé, se fondant sur la reproduction d'une foule d'animaux par les œufs et des végétaux par les semences, d'où il conclut que la nature, uniforme dans ses opérations, emploie des moyens semblables pour la génération des animaux ovipares. Cette doctrine fut exposée dans quatre opuscules intitulés :

Della generazione dell'uomo, discorsi I e II. Venise, 1722, in-4°. - *III e IV*, 1726, in-4°.
Pierre Bianchi, disciple de Vallisnieri, l'ayant attaqué, il répondit par l'écrit suivant :
Vindiciæ contrà epistolas Petri Bianchi. Faventiæ, 1724, in-4°.
On a encore de lui :
De vitâ et meritis Fabricii Bartholeti commentarius. Venise, 1740, in-8°. (z.)

PALFIN (Jean), né à Courtray en 1649, enseigna publiquement la chirurgie à Gand, où il mourut en 1730. Adonné de très-bonne heure à l'anatomie, qu'on cultivait alors fort peu en Belgique, et non satisfait des ressources que sa patrie lui offrait pour l'étude, il entreprit de nombreux voyages tant à Leyde et à Londres qu'à Paris, afin d'y entendre les professeurs célèbres, d'après les leçons desquels, en les combinant avec ses propres observations, il composa plusieurs ouvrages

qui ont joui d'une grande vogue, quoique peu recommandables. Ses traités d'anatomie ne renferment presque rien de neuf, et sont copiés presque littéralement de Vésale, Rau, Winslow, Gagliardi, Verheyen et Havers. L'idée d'unir l'anatomie et la chirurgie dans le même ouvrage ne lui appartient pas, car Colombo, Ingrassia, Cabrol, Severin l'avaient eue déjà, et Riolan l'avait mise à exécution. Presque partout il rapporte l'opinion de divers auteurs sur les questions qu'il traite, mais ordinairement aussi il adopte en aveugle les opinions les plus absurdes, ou leur donne une approbation tacite par son silence. Tout ce qu'il dit de bon, au moins en anatomie, appartient à quelqu'un des écrivains qu'il a copiés. La chirurgie lui doit un peu plus. Ainsi il réforma le premier le mode vicieux de suture dont on s'était servi jusqu'alors dans les plaies des intestins, constata que la cataracte est réellement due à l'opacité du cristallin, et inventa un forceps dont on se sert encore aujourd'hui dans quelques accouchemens monstrueux, sous le nom de tire-tête de Palfin. Ses ouvrages ont pour titres :

Waare en zeer naauwkeurige beschryving der beendeven van's menschen lichnam. Gand, 1702, in-8°. - Leyde, 1727, in-8°. - Trad. en allemand, Breslau, 1730, in-8°. - en français, Paris, 1731, in-12.

Ce qu'il y a de mieux dans ce traité, c'est la partie consacrée aux os de la tête, dont plusieurs, le sphénoïde et les nasaux entr'autres, sont assez bien figurés. La description des fosses et des trous de la base du crâne n'est pas mauvaise. La traduction française, faite par l'auteur lui-même, contient des additions qu'on ne trouve pas dans l'original.

Description anatomique des parties de la femme qui servent à la génération, avec un traité des monstres et une description anatomique de deux enfans nés dans Gand. Leyde, 1708, in-4°.

Cet ouvrage se compose de trois parties. La première est une courte description des organes génitaux, avec les figures de Swammerdam; la seconde, une traduction du traité de Liceti sur les monstres; la troisième, l'histoire d'un fœtus double, conné par le pubis, avec un seul anus, et celle d'un autre fœtus privé d'anus, d'urètre et de vagin. On trouve à la suite quelques réflexions sur la circulation dans le fœtus, contre Méry. Cette dernière partie fut aussi imprimée à part (Gand, 1703, in-8°. -Trad. en hollandais, Leyde, 1714, in-8°.

Heelkonstige ontleeding vans menschen lichnam. Leyde, 1718, in-8°. -Trad. en allemand, Leipzick, 1717, in-8°. - en français par l'auteur, Paris, 1726, 2 vol. in-8°.; *Ibid.* 1734, 2 vol. in-8°.; *Ibid.* 1753, 2 vol. in-8°. - en italien, Venise, 1759, 3 vol. in-4°.

La seconde édition de la traduction française est due aux soins de Boudon, qui a augmenté l'ouvrage de notes, des observations chirurgicales de Ruysch, et de celles de Brisseau. On doit la troisième à Antoine Petit, qui a refondu entièrement le traité, en y joignant un grand nombre de figures, et un traité d'ostéologie de sa façon. Cette édition, devenue rare, est encore estimée et recherchée. Les figures de l'original sont tirées de Verheyen. La traduction italienne a été faite d'après l'édition de Petit.

(J.)

PALISOT DE BEAUVOIS (Ambroise-Marie-François-Joseph), botaniste de mérite, naquit à Arras, le 27 juillet

1752, fit ses études à Paris, fut reçu, en 1772, avocat au parlement de cette ville, et obtint peu de temps après la charge de receveur général des domaines, supprimée en 1777. Dès qu'il se vit libre d'obéir à ses goûts, il se livra tout entier à la botanique, sous la direction de Lestiboudois, et s'attacha d'une manière spéciale à l'étude des cryptogames. Nommé correspondant de l'Académie des sciences en 1781, il présenta à ce corps savant plusieurs mémoires sur les moyens d'améliorer les bois, sur les trachées et les plantes sarmenteuses. Le départ du nègre qui, sous le nom de prince Boudakan, négociait à Paris un traité de commerce entre la France et le roi d'Oware, lui fournit l'occasion de voyager qu'il désirait vivement. Il s'embarqua en 1786 sur le vaisseau qui ramenait le prétendu prince en Afrique, et obtint du roi nègre la permission de visiter les états d'Oware, qu'aucun naturaliste n'avait encore parcourus. Il explora aussi le royaume de Benin. Contrarié dans ses projets, et maltraité par les maladies, il quitta l'Afrique, et débarqua, en 1788, à Saint-Domingue, où ses connaissances variées le firent admettre à des emplois importans. Lors de la révolution des noirs, il alla solliciter l'appui des Etats-Unis contre eux; fait prisonnier au retour, il allait périr sans les sollicitations d'une mulâtresse qu'il avait affranchie, et qui obtint son renvoi aux Etats-Unis. Dépouillé de tout, il reparut à Philadelphie dans un état de dénuement absolu, et y apprit qu'en France il était proscrit comme émigré. La musique et les langues, qu'il avait beaucoup cultivées, le mirent à l'abri de la misère, sans lui imposer même l'obligation de renoncer entièrement à l'histoire naturelle. Le chargé d'affaires de France lui fournit même les moyens d'entreprendre un voyage qu'il méditait depuis long-temps dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale. Revenu à Philadelphie, avec de riches collections, il fit part de ses recherches à la Société philosophique. Dès qu'il apprit sa radiation de la liste des émigrés, il s'empressa de repasser en France, où la science le consola des disgrâces de l'hymen. A la mort d'Adanson, l'Institut lui ouvrit ses portes. Sa vie, depuis cette époque, fut consacrée exclusivement aux sciences et à la publication des immenses richesses qu'il avait rapportées de ses voyages. Une fluxion de poitrine le mit au tombeau le 21 janvier 1820. Minutieux et méthodique, il eut le défaut d'attacher trop d'importance aux classifications; mais la botanique ne lui en doit pas moins une foule de faits précieux qui ont contribué beaucoup à en avancer quelques parties. M. Mirbel lui a dédié un genre de plantes (*Belvisia*) de la famille des fougères. Ses ouvrages ont pour titres :

Flore d'Oware et de Benin. Paris, 1804-1821, 2 vol. in-fol. Avec cent planches. Cet ouvrage n'est pas terminé.

Insectes recueillis en Afrique et en Amérique. Paris, 1805-1821, in-fol. Avec quatre-vingt-dix planches coloriées. Recueil demeuré également incomplet.

Prodrome d'aethéogamie. Paris, 1805, in-8°.

Eloge de Fourcroy. Paris, 1811, in-4°.

Essai d'une nouvelle agrostographie, ou Nouveaux genres des graminées. Paris, 1812, in-4°. et in-8°. Avec douze planches.

Réfutation d'un écrit intitulé : *Résumé des témoignages touchant la traite des Nègres.* Paris, 1814, in-8°.

Palisot a inséré beaucoup d'articles dans l'Encyclopédie méthodique, le Journal de physique, la Décade philosophique, l'Histoire naturelle des reptiles par Sonnini et Latreille, le Journal de botanique, les Mémoires de l'Institut, les Annales du Muséum d'histoire naturelle, les Ephémérides des sciences naturelles et médicales, le Nouveau dictionaire d'histoire naturelle, le Dictionaire des sciences naturelles et la Revue encyclopédique. (o.)

PALLADIUS (Rutilius-Taurus-Aemilianus), l'un des plus anciens agronomes dont les ouvrages aient échappé à la faux du temps, a beaucoup exercé la sagacité des critiques, ce qui n'empêche pas que sa patrie ne soit encore incertaine. La plupart des biographes le disent italien, tandis que plusieurs prétendent qu'il naquit à Poitiers. Quoi qu'il en soit, nous savons par lui qu'il possédait des terres aux environs de Naples, ainsi qu'en Sardaigne, et qu'il en dirigeait lui-même l'exploitation. D'ailleurs son style et plusieurs passages de ses écrits attestent qu'il vécut après Apulée. Ayant acquis beaucoup d'expérience par une longue pratique, il rassembla ses observations dans un traité, qui est divisé en quatorze livres. Le premier ne contient que des préceptes généraux, les douze suivans sont relatifs aux travaux particuliers à chaque mois de l'année, et le quatorzième traite de la greffe. Ce dernier est écrit en vers élégiaques. Ce traité a été imprimé pour la première fois à la suite des *Rei rusticæ scriptores* (Venise, 1472, in-fol.), recueil précieux, dont Merula fut l'éditeur, et dans toutes les éditions duquel on le trouve. On peut voir la liste des diverses éditions qui en ont paru, dans celle qu'a donnée J.-M. Gesner (Léipzick, 1735, 2 vol. in-4°.). Il n'a été imprimé séparément qu'une seule fois (Paris, 1536, in-4°.). Jean Darcci (Paris, 1553, in-8°.) et Saboureux de la Bonneterie (Paris, 1771-1775, 6 vol. in-8°.) l'ont traduit en français; la traduction du second est la seule qu'on estime.

On ne confondra pas cet agronome avec Palladius, surnommé l'*Iatrosophe*, médecin de l'école d'Alexandrie, qui enseignait son art à Antioche, et qu'on présume avoir vécu dans le septième siècle. On a de lui trois ouvrages intitulés :

Breves interpretationes sexti libri de morbis popularibus Hippocratis. Cette traduction latine, faite par Janus Paulus Crassus, a paru dans les *Medici antiqui græci latinè donati*, du même (Bâle, 1581, in-4°.).

Commentarius in librum Hippocratis de fracturis;

Dans les œuvres d'Hippocrate, édition de Foës, page 917 (Genève, 1657), édition de Chartier, tome XII, page 270. La traduction est de Jacques Santalbinus.

De febribus concisa synopsis. Paris, 1646, in-4°., en grec et en latin, version de Chartier. - Utrecht, 1745, in-8°., en grec et en latin, avec des notes de J.-E. Bernard, des *glossæ chemicæ*, et des *excerpta ex poetis chemicis.*

La théorie de Palladius est à peu près semblable à celle de Galien, quoiqu'il s'écarte en quelques endroits des principes du médecin de Pergame. Suivant lui, la fièvre a pour cause des irritations, un exercice trop violent, des passions vives, des congestions, une transpiration supprimée, ou la putrescence des humeurs. (I.)

PALLAS (Pierre-Simon), célèbre voyageur et grand naturaliste, naquit à Berlin, le 22 septembre 1741. Elevé avec soin par un père qui lui inspira de bonne heure le goût des langues et de l'histoire naturelle, il suivit assidûment les cours de plusieurs Universités allemandes, et alla terminer ses études à Leyde. Un voyage en Angleterre ne fit qu'accroître l'ardeur pour les sciences naturelles qu'avec ses dispositions il avait dû naturellement prendre en Hollande, où le commerce des quatre parties du monde avait accumulé les plus rares productions de la nature pendant deux siècles. Décidé à faire désormais, de l'histoire naturelle, l'occupation de toute sa vie, il s'établit à Leyde, et y publia deux ouvrages qui commencèrent sa réputation, en jetant une lumière nouvelle sur les animaux si disparates qu'on confondait dans la classe des vers. Plusieurs gouvernemens cherchèrent alors à l'attirer. Il se décida pour la Russie, et accepta la place que Catherine II lui offrait à l'Académie de Pétersbourg. Adjoint aux astronomes qui furent envoyés dans la Sibérie pour y observer le passage de Vénus sur le Soleil, Pallas s'occupa en toute diligence des préparatifs d'un voyage qui comblait ses vœux les plus ardens, et publia quelques écrits, au nombre desquels on distingue le mémoire dans lequel il montra que les ossemens de grands quadrupèdes si répandus en Sibérie, appartiennent à des éléphans, des rhinocéros, des buffles, et autres animaux des contrées méridionales. L'expédition partit en juin 1768. Pallas, après avoir parcouru les plaines de la Russie d'Europe, et passé l'hiver sur le Volga, à Simbirsk, s'arrêta à Brembourg, descendit ensuite le Jaïk, fit quelque séjour à Gourief, sur la mer Caspienne, et observa avec soin la nature de ce grand lac. En 1770, il visita les deux versans des monts Oural, et leurs nombreuses mines de fer, et vint passer l'hiver à Tchiliabinsk, au centre des plus importantes. Au printemps, il alla voir les mines de Kolivan, sur le versant septentrional des monts Altaï, et termina sa course à Krasnoïarsk, sur le Jeniseï. L'année suivante, s'avançant toujours dans l'Est, il traversa le lac Baïkal, parcourut

les montagnes de la Daourie, et poussa jusqu'aux frontières de la Chine. Revenant sur ses pas, après avoir passé une seconde fois l'hiver à Krasnoïarsk, il retourna, en 1773, sur le Jaïk et la mer Caspienne, visita Astracan, se rapprocha du Caucase, passa un dernier hiver dans la contrée qui sépare le Volga du Tanaïs, et arriva enfin à Pétersbourg le 30 juillet 1774. Un voyage aussi long et aussi pénible avait ruiné sa santé. Cependant, il fut obligé de redoubler d'activité pour publier les observations de ses compagnons, dont la plupart succombèrent avant d'avoir mis leurs notes en ordre. Ce nouveau travail lui fournit l'occasion de montrer pleinement la force de son génie. « Rarement, dit M. Cuvier, des hommes aussi laborieux ont-ils assez de calme pour concevoir de ces idées mères propres à faire révolution dans les sciences; mais Pallas fit exception à cette règle. Il avait tenu à peu qu'il ne changeât la face de la zoologie; il a vraiment changé celle de la théorie de la terre. Une considération attentive des deux grandes chaînes de montagnes de la Sibérie, lui fit apercevoir cette règle générale, qui s'est ensuite vérifiée partout, de la succession des trois ordres primitifs de montagnes, les granitiques au milieu, les schisteuses à leurs côtés, et les calcaires en dehors. On peut même dire que ce grand fait a donné naissance à toute la nouvelle géologie. » Pallas, honoré de la faveur de l'impératrice, dont il était si digne, reçut plusieurs preuves de la confiance de cette souveraine, qui le décora de titres, lui accorda des emplois lucratifs, et le chargea d'enseigner l'histoire naturelle et la physique au grand-duc Alexandre, aujourd'hui empereur, et à son frère Constantin. Mais ni les honneurs, ni la considération dont il jouissait ne purent le fixer à Pétersbourg. Profitant de l'envahissement de la Crimée, il employa les années 1793 et 1794 à parcourir les provinces méridionales de la Russie, et partageant sans doute les illusions dont le despotisme et l'or de Potemkin avaient fasciné les yeux de Catherine, il traça un tableau enchanteur de la Tauride, sans qu'on puisse soupçonner sa bonne foi, puisqu'il souhaita d'obtenir une retraite dans cette contrée. L'impératrice, instruite de ce désir, lui donna deux villages situés dans le plus riche canton de la presqu'île, avec une grande maison à Sympheropol, et une somme considérable pour son établissement. Pallas retourna donc dans la Crimée en 1795; mais l'inconstance du climat qu'il avait mal jugé autrefois, dans un trajet passager, les procès interminables que lui suscitèrent les dons de la cour, et la barbarie des habitans, le dégoûtèrent de ce séjour, dans lequel il eut cependant le courage de passer quinze années presqu'entières, qui furent employées à continuer ses grands ouvrages. Las enfin de la triste vie qu'il y menait, il vendit ses

terres à vil prix, quitta pour toujours la Russie, et revint, après quarante-deux ans d'absence, dans sa ville natale, où il termina ses jours le 7 septembre 1811. Willdenow lui a consacré un genre de plantes (*Pallasia*) de la famille des corymbifères. Ses ouvrages sont :

Dissertatio de insectis viventibus intrà viventia. Leyde, 1760, in-4°.

Elenchus zoophytorum, generum adumbrationes, specierum descriptiones, cum selectis synonymis. La Haye, 1766, in-8°. - Trad. en allemand, Nuremberg, 1787, in-4°.

Cet ouvrage est remarquable par la netteté des descriptions et le soin donné à la synonymie. Pallas, dans l'introduction, rejette l'ancienne division des êtres en trois règnes, et montre que les plantes ne sont, pour ainsi dire, qu'une des classes du grand règne organique. Mais il n'a garde d'admettre l'échelle des êtres, présentée avec tant d'art et d'une manière si séduisante par Bonnet ; il soutient au contraire que les corps organisés sont comparables à un arbre, et qu'on ne peut les disposer en une seule série sans faire violence à la nature.

Miscellanea zoologica. La Haye, 1766, in-4°.

Spicilegia zoologica. Berlin, *fasc. I-X*, 1767-1773 ; *XI*, 1776; *XII*, 1777 ; *XIII*, 1779 ; *XIV*, 1780, in-4°.

Dans cet ouvrage, remarquable par la hardiesse des conceptions, l'auteur s'attache à prouver que la présence ou l'absence de la coquille ne peut fournir la première base de la distribution des mollusques, et qu'il faut consulter d'abord l'analogie de la structure. Cependant, comme ses idées n'étaient pas encore bien mûres, il commit des erreurs qui ont retardé de plusieurs années l'importante et salutaire réforme sur les traces de laquelle il était.

Reise durch verschiedene Provinzen des russischen Reichs. Saint-Pétersbourg, 1771-1776, 3 vol. in-4°. - Trad. en français par Gautier de la Peyronie, Paris, 1788-1795, 5 vol. in-8°. ; *Ibid.* 1794, 8 vol. in-8°. avec des notes de Langlès et de M. Lamark. - en russe, Saint-Pétersbourg, 1773, in-4°.

Les défauts de ce voyage tiennent à la manière dont il fut rédigé, car, suivant le plan tracé par le comte Orloff, Pallas employait le loisir de ses quartiers d'hiver à rédiger son journal, et l'envoyait ensuite chaque année à Pétersbourg, où l'on publiait les volumes à mesure qu'ils étaient imprimés. C'est cependant une mine inépuisable pour le naturaliste et l'homme d'état. On y admire l'exactitude des descriptions, non moins que la justesse et souvent aussi la profondeur des observations. Il en a paru un extrait en allemand (Francfort et Leipzick, 1776-1778, 3 vol. in-8°.), et il a été fondu en partie avec celui de Gmelin dans l'*Histoire des découvertes faites par divers savans voyageurs dans plusieurs contrées de la Russie et de la Perse* (Berne et La Haye, 1779-1783, 3 vol. in-4°. - Lausanne, 1784-1787, 6 vol. in-8°.). Enfin, on en a un extrait fort incomplet sous le titre de *Voyage chez les peuples Kalmouks et les Tartares* (Berne, 1792, in-8°.).

Sammlungen historischer Nachrichten ueber die Mongolischen Voelkerschaften. Pétersbourg, 1776-1801, 2 vol. in-4°.

Ouvrage diffus, mal rédigé et mal écrit, mais qu'il serait utile de traduire dans notre langue, en le refondant entièrement. Sur la demande de l'Académie, Pallas réunit à ses propres observations celles de Muller, de Gmelin et de Jaehrig.

Observations sur la formation des montagnes et les changemens arrivés à notre globe. Saint-Pétersbourg, 1777, in-8°. - Paris, 1782, in-12. - Trad. en allemand, Saint-Pétersbourg, 1777, in-8°.

Novæ species quadrupedum è glirium ordine, cum illustrationibus variis complurium ex hoc ordine animalium. Erlangue, 1778-1779, in-4°. - *Ibid.* 1784, in-4°.

C'est un des meillenrs ouvrages de Pallas.

Neue Nordische Beytraege zur physikalischen und geographischen Erd-und Voelkerbeschreibung, Naturgeschichte und OEkonomie. Saint-Pétersbourg, tome I, 1781; II, 1781; III, 1782; IV, 1783; V, 1793; VI, 1793; VII, 1796, in-8°.

Ce précieux recueil renferme nn grand nombre de morceanx intéressans. Il est enrichi de cartes et de fignres. L'une des pièces a été traduite en français par Reuilly, sons le titre de *Description de Thibet* (Paris, 1808, in-8°.).

Icones insectorum, præsertim Rossiæ Sibiriæque peculiarium. Erlangue, 1781-1782, in-4°.

Enumeratio plantarum, quæ in horto viri ill. Procopii a Demidof, Moscuæ vigent. Saint-Pétersbourg, 1781, in-8°.

Flora Rossica, seu stirpium imperii Rossici per Europam et Asiam indigenarum descriptiones et icones. Saint-Pétersbourg, 1784-1785, 2 vol. in-fol. - Francfort, 1789 - 1790, 2 vol. in-8°. -Trad. en russe, Saint-Pétersbourg, 1786, in-8°.

Qnoique Pallas ne fût devenn botaniste qu'en voyageant, et que l'histoire des animanx eût été son étnde de prédilection jusqu'à son arrivée en Russie, il se livra, avec ardeur, dès le moment qu'il s'y trouva, à la botanique. Il n'a publié qne deux volumes de la Flore de Russie, contenant cent une figures.

Linguarum totius orbis vocabularia comparativa. Saint-Pétersbourg, 1787-1789, 2 vol. in-4°.

Catherine avait en l'idée de faire rédiger des vocabulaires comparatifs de toutes les peuplades sonmises à son sceptre. Elle y travailla même pendant qnelque temps, et chargea Pallas de recueillir les vocabulaires asiatiques, mais en l'astreignant à suivre la liste des mots qu'elle avait formée, au nombre de cent trente, et dont le choix eût pu être meilleur. Les deux volumes publiés, qui devaient être suivis d'un troisième, contiennent deux cent qnatre-vingt-six mots de deux cents langues d'Europe et d'Asie. Le troisième devait contenir les langues d'Afrique et d'Amérique. L'ouvrage est imprimé en caractères russes. Catherine en fit pnblier, en 1790 et 1791, une autre édition, en 4 vol. in-4°., rédigée par ordre alphabétique, et dans laquelle on fondit les langues de l'Asie et de l'Afrique, qui se trouvaient entre les mains de l'éditeur. Cette édition est encore inférieure à la première.

Tableau physique et topographique de la Tauride. Saint-Pétersbourg, 1795, in-4°. - Paris, 1799, in-8°. et in-4°.

Bemerkungen auf einer Reise in die suedlichen Statthalter schaften des Russischen Reichs. Leipzick, 1789 - 1801, 2 vol. in-4°. - Trad. en français, Leipzick, 1803, 2 vol. in-8°.; et par La Boulage et Tonnelier, Paris, 1805, in-4°. et in-8°.

Species astragalorum descriptæ et iconibus instructæ. Leipzick, 1800-1802, in-fol.

Illustrationes plantarum imperfectè vel nondum cognitarum. Leipzick, 1804-1807, in-fol.

Pallas a de plus inséré un grand nombre de Mémoires dans les Actes de l'Académie des Curieux de la nature, ceux de l'Académie de Pétersbourg, et divers recueils écrits en russe et en allemand. Il a publié les voyages de Guldenstaedt et de Steller, et le quatrième volume de celui de Gmelin.

Pallas (*Auguste-Frédéric*), frère du précédent, né à Berlin, le 5 septembre 1731, y a enseigné la médecine, et publié :



Dissertatio de variis calculos secandi methodis. Leyde, 1754, in-4°.

Pallas (*Simon*), père des deux précédens, chirurgien estimé, naquit en 1694 à Berlin, où il mourut le 24 juillet 1770, remplissant la place de premier chirurgien à l'hôpital de la Charité, et la chaire de chirurgie au Collége médico-chirurgical. On a de lui :

Anleitung zur praktischen Chirurgie. Berlin, 1763, in-8°. - *Ibid.* 1770, in-8°.

Ueber die chirurgischen Operationen. Berlin, 1763, in-8°. - Appendice, *Ibid.* 1770, in-8°.

Anleitung, die Knochenkrankheiten zu heilen. Berlin, 1770, in-8°.

(A.-J.-L. JOURDAN)

PALLUCCI (Noel-Joseph), né en 1719, mort le 28 juillet 1797, était bachelier en médecine de l'Université de Paris. Il exerça la chirurgie d'abord à Florence, puis à Vienne. Partisan de l'ancienne méthode du petit appareil, il recommanda aussi celle de Foubert, et modifia légèrement le haut appareil. Il inventa, pour diriger plus facilement le lithotome dans la vessie, un conducteur dont l'extrémité est arquée, et qu'il plaçait dans la bifurcation de la sonde creuse. Ce conducteur lui-même portait une cannelure, le long de laquelle on conduisait le lithotome dans la vessie, et se terminait par deux bras, qui maintenaient convenablement la lame de l'instrument. Le procédé de Pallucci pour l'opération de la fistule lacrymale consistait à introduire, par un des points lacrymaux, une canule d'or très-déliée, qui lui servait à guider un fil également d'or dans les voies lacrymales. Au bout de quelque temps, il attachait à ce fil une mèche, qu'il enduisait de digestif, quand il le jugeait nécessaire. Lorsque la fistule était ancienne, il incisait le sac lacrymal, sondait le canal nasal, et y introduisait ensuite une canule d'or très-mince, qui lui servait à passer un fil d'or, auquel il finissait par attacher, comme précédemment, des mèches trempées dans un digestif. Ses ouvrages sont :

Description d'un nouvel instrument pour abattre la cataracte, avec tout le succès possible. Paris, 1750, in-12. - Trad. en allemand, Léipzick, 1752, in-8°.

Histoire de l'opération de la cataracte faite à six soldats invalides. Paris, 1750, in-12.

Nouvelles remarques sur la lithotomie, suivies de plusieurs observations sur la séparation du penis, et sur l'amputation des mamelles. Paris, 1750, in-12. - Trad. en allemand, Léipzick, 1753, in-8°.

Lettre sur les opérations de la cataracte faites par M. Pallucci. Rouen, (sans date), in-8°.

Lithotomie nouvellement perfectionnée, avec quelques essais sur la pierre, et sur les moyens d'en empêcher la formation. Vienne, 1757, in-8°.

Methodus curandæ fistulæ lacrymalis. Vienne, 1762, in-8°.

Descriptio novi instrumenti pro curâ cataractæ. Vienne, 1763, in-8°.

Ratio facilis atque tuta narium curandi polypos. Vienne, 1763, in-8°.

Lettre sur la cure de la pierre. Vienne, 1764, in-4°.

Saggio di nuove osservazioni e scoperte. Florence, 1768, in-8°.
Sendschreiben ueber einige an ihm gemachte Einwendungen. Vienne, 1786, in-8°. (1.)

PANAROLI (DOMINIQUE), médecin de Rome, étudia dans cette ville sous Pierre Castelli, et mérita la place de professeur de botanique à laquelle le pape Innocent x le nomma. De cette chaire, il passa à celle d'anatomie, qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée en 1657. On a de lui un ouvrage intitulé :

Iatrologismorum, seu medicinalium observationum pentecostæ quinque, utilibus præceptis, singularibus medelis, reconditis speculationibus, portentosis casibus refertæ. Rome, 1652, in-4°. - Hanau, 1654, in-4°.
On trouve à la suite de cet ouvrage plusieurs opuscules sur le caméléon, l'air, la mer, la botanique, etc., qui avaient déjà paru séparément. (Z.)

PANCKOW (THOMAS), né le 27 janvier 1622, dans un village de la moyenne Marche de Brandebourg, situé à peu de distance de Rupin, étudia la médecine à Rostock et à Leyde, et prit le grade de docteur dans cette dernière Université, en 1649. A son retour en Allemagne, il s'établit à Berlin, et y fut nommé médecin de la cour en 1654, par Frédéric-Guillaume. La mort termina sa carrière le 9 décembre 1665. On a de lui un ouvrage intitulé :

Herbarium, oder Kraeuter-und Gewaechsbuch. Ulm, 1654, in-4°. - Berlin, 1656, in-4°. - Leipzick, 1656, in-4°. - Cologne, 1673, in-4°. - Iéna, 1673, in-4°. - *Ibid.* 1676, in-4°. - Leipzick, 1679, in-4°. - Trad. en allemand, Leipzick, 1756, in-4°.
Les figures sont petites, mais ne sont pas mauvaises, quoique gravées sur bois. Zorn, qui a donné l'édition de Cologne, en a ajouté plus de cent soixante et dix, de sorte que, dans cette édition, leur nombre total s'élève à quinze cent trente-six. Toutes ne sont point originales. (O.)

PANTHOT (JEAN-BAPTISTE), fils d'un chirurgien distingué de Lyon, était né vers 1640. Après s'être fait recevoir à Montpellier, il revint exercer dans sa ville natale, où il mourut en 1707. A l'âge de soixante et trois ans, il se fit opérer de la pierre, trois fois dans l'espace de six mois, par un de ses frères, qui employa le grand appareil. Nous avons de lui des lettres ou observations sur divers sujets de physique, d'histoire naturelle et de médecine, dans le Journal des savans, ainsi que plusieurs ouvrages, intitulés :

Traité des dragons et des escarboucles. Lyon, 1691, in-12.
Traité de la baguette, ou la recherche des véritables usages auxquels elle convient. Lyon, 1693, in-4° et in-12.
Réflexions sur l'état présent des maladies qui règnent dans la ville de Lyon, dans le royaume et en diverses parties de l'Europe, depuis la fin de 1693 jusqu'à présent. Lyon, 1695, in-12.
Dissertation sur l'usage des bains chauds, principalement sur ceux

d'Aix en Savoie, et sur l'effet du mercure dans la guérison de la vérole. Lyon, 1700, in-4°.

Dissertation instructive et très-curieuse sur la pratique de trois opérations de la pierre, faites en six mois de temps. Lyon, 1702, in-4°.

(o)

PANZER (Georges-Wolfgang-François), médecin à Nuremberg, né en 1755, à Etzelwang, dans le Haut-Palatinat, a rendu de grands services à l'entomologie, et publié, sur cette belle partie de l'histoire naturelle, un ouvrage surtout que l'exactitude des figures place au nombre des plus utiles.

Dissertatio de dolore. Altdorf, 1774, in-4°.

Observationum botanicarum specimen. Nuremberg, 1781, in-8°.

Beytrag zur Geschichte des Ostindischen Brodtbaums. Nuremberg, 1783, in-8°.

Beytrag zur Geschichte der Insekten. Nuremberg, 1785, in-4°.

Novæ insectorum species. Nuremberg, 1790, in-4°.

Faunæ insectorum Germaniæ initia. Nuremberg, 1792 et suivans, 109 fascicules in-12, trans.

Le texte est en allemand. Chaque fascicule comprend vingt-quatre planches enluminées.

Fauna insectorum Americæ borealis prodromus. Erlangue, 1794, in-4°.

Entomologia germanica. Nuremberg, 1795, in-8°.

Symbolæ entomologicæ. Erlangue, 1798, in-4°.

D.-J.-C. Schaefferi iconum insectorum circà Ratisbonam indigenorum enumeratio systematica. Erlangue, 1804, in-4°.

Kritische Prevision der Insektenfaune Teutschlands. Nuremberg, 1805-1806, in-8°.

Entomologischer Versuch ueber die Juerinischen Gattungen der Linneischen Hymenoptern. Nuremberg, 1806, in-12.

Index entomologicus; pars prima, eleutheratha. Nuremberg, 1813, in-12. (z.)

PAPA (Joseph del), né en 1649 à Empoli en Toscane, étudia la médecine sous François Redi, dans l'Université de Pise, fondée dès 1339. Il professa ensuite, dans la même école, la dialectique, puis les institutions théoriques de médecine, et enfin la médecine pratique, et ne quitta la carrière de l'enseignement que pour remplir les fonctions de premier médecin du grand-duc Jean Gaston de Médicis, son souverain. Del Papa mourut en 1737. On a de lui :

Lettera intorno alla natura del caldo e del freddo. Florence, 1674, in-8°.

Lettera nella quale si discorse se il fuoco e la luce sieno una cosa medesima. Florence, 1675, in-8°.

Ces deux écrits sont empreints du cachet qui caractérise les travaux de l'Académie *del Cimento.*

Exercitatio de principiis humoribus qui in humano corpore reperiuntur, deque eorum historiâ, qualitatibus et officiis. Florence, 1733, in-4°. -Venise, 1735, in-8°. - Leyde, 1736, in-8°., avec le traité de Jérôme Barbato, *De sanguine ejusque sero.*

Les doctrines chimiques dominent plus que l'observation dans cette double production.

Consulti medici. Rome, 1733, in-4°.-Venise, 1734, in-4°.

Les bons critiques en médecine estiment en général assez peu ces consultations ; ils ne leur font pas plus de grâce qu'à celles de son maître Redi, restées plus célèbres, moins pour leur mérite médical, que comme un modèle de prose toscane.

Trattati varii fatti in diverse circostanze. Florence, 1734, in-4°.

(R. DESGENETTES)

PAPIN (DENYS), né à Blois, vers le milieu du dix-septième siècle, s'appliqua d'abord à la médecine, prit le grade de docteur à la Faculté de Paris, et pratiqua ensuite l'art de guérir dans cette capitale. Ses momens de loisir étaient consacrés à la physique, dans laquelle les conseils d'Huygens lui firent faire de rapides progrès. Déjà il s'était fait connaître d'un manière avantageuse dans le monde savant, lorsqu'il passa en Angleterre, où Boyle, qui l'accueillit avec distinction, l'associa à ses belles expériences sur la nature de l'air, et le fit admettre, en 1681, au nombre des membres de la Société royale de Londres. Les mémoires sur divers sujets que Papin inséra dans les Transactions philosophiques, étendirent rapidement sa réputation. En 1687, l'Université de Marbourg lui offrit une chaire de mathématiques qu'il remplit avec beaucoup de succès. Nommé, en 1699, correspondant de l'Académie des sciences de Paris, il termina sa carrière en 1710. Le Journal des savans, les Transactions philosophiques, les Nouvelles de la République des lettres et les Actes des érudits de Léipzick renferment un grand nombre de lettres et de mémoires de sa façon. Il a publié, en outre, les ouvrages suivans :

La manière d'amollir les os et de faire cuire toutes sortes de viandes, en fort peu de temps et à peu de frais, avec une description de la marmite dont il faut se servir pour cet effet, ses propriétés et ses usages, confirmés par plusieurs expériences. Paris, 1682, in-12. - Amsterdam, 1688, in-4°.-Trad. en anglais, Londres, 1681, in-4°., avec une continuation, *Ibid*. 1682, in-4°.

Cette machine, appelée *digesteur*, est le principal titre de Papin à la gloire. On en trouve la description partout. Elle est inusitée depuis qu'on a découvert, dans l'acide hydrochlorique, un moyen bien plus commode pour isoler la gélatine des os.

Fasciculus dissertationum de novis quibusdam machinis atque aliis argumentis philosophicis. Marbourg, 1695, in-8°.

Papin a réuni dans ce recueil la plupart des pièces qu'il avait disséminées dans les journaux, en y ajoutant des corrections et d'importantes additions.

Ars nova ad aquam ignis adminiculo efficacissimè elevandam. Léipzick, 1707, in 8°.-Trad. en français, Cassel, 1707, in-8°.

Papin avait fait, dès 1685, des expériences sur les machines à vapeur, parmi les premiers inventeurs desquelles on doit le placer.

PAPIN (*Nicolas*), père du précédent, et oncle d'Isaac Papin, théologien calviniste connu par ses opinions auxquelles on donna dans le temps le nom de *pajonisme*, a laissé plusieurs ouvrages :

De pulvere sympathetico. Paris, 1644, in-8°. - *Ibid*. 1650, in-8°.- Pa-

done, 1654, in-8°. - Nuremberg, 1660, in-12. - Trad. en français, Paris, 1651, in-8°.

Raisonnemens philosophiques touchant la salure, flux et reflux de la mer, et l'origine des sources. Blois, 1647, in-8°.

Prolusio de aurium ceruminis usu invento. Saumur, 1648, in-12.

La poudre de sympathie défendue contre les objections de Cattier. Paris, 1651, in-8°.

Considérations sur le Traité des passions de Descartes. Paris, 1652, in-8°.

Cordis diastole adversus Harveianam innovationem defensa. Alençon, 1653, in-4°. (O.)

PARACELSE (Philippe-Auréole-Théophraste), dont le véritable nom était *Bombast de Hohenheim*, naquit en 1493 à Einsiedeln, petite ville voisine de Zurich. Son père, qui exerçait l'art de guérir, et qui possédait une belle bibliothèque, l'initia de bonne heure dans les mystères de l'alchimie, de l'astrologie et de la médecine. Quelques ecclésiastiques, entr'autres l'abbé Tritheim, prirent aussi part à son éducation. Il fréquenta ensuite les Universités d'Allemagne, d'Italie et de France, mais donna peu d'attention à l'étude, car ses ouvrages nous le montrent ignorant jusqu'aux premiers élémens des connaissances les plus vulgaires; lui-même convient qu'il n'aimait pas les livres, et qu'il avait les langues en horreur. Mais il travailla long-temps chez le riche Fugger, pour apprendre de lui le secret du grand œuvre. Au sortir des écoles publiques, il entreprit une longue suite de voyages en Allemagne, en Portugal, en Espagne, en Angleterre, en Hollande, en France, en Italie, en Danemarck, dans l'Orient, en Lithuanie, en Hongrie, en Valachie, en Transylvanie et en Croatie, observant partout les merveilles de la nature, et ne négligeant aucune occasion de s'instruire, mais mettant peu de discernement dans le choix de ses sources, puisqu'il n'accueillait pas moins les notions vagues fournies par les magiciens, les bourreaux, les vieilles femmes et les bohémiens, que les lumières qu'il puisait dans ses rapports avec les médecins. Il fit aussi plusieurs campagnes en qualité de chirurgien militaire, car il dit avoir guéri beaucoup de malades dans les Pays-Bas, les Etats de Rome, et le royaume de Naples, ainsi que pendant les guerres contre les Vénitiens, les Danois et les Hollandais. On ignore à quelle époque il revint en Allemagne, et l'on sait seulement qu'en 1526, il obtint une chaire à l'Université de Bâle. La méthode nouvelle qu'il suivit dans l'exposition de la théorie et de la pratique de l'art, ses manières singulières et emphatiques, et plus encore l'usage qu'il introduisit de faire des cours en langue vulgaire, attirèrent une foule de disciples à ses leçons. L'auto-da-fé public qu'il fit des livres d'Avicenne et de Galien, et la haine qu'il avait inspirée à tous les médecins, contribuèrent peut-être plus encore que son

ivrognerie et sa vie ordurière, à le rabaisser dans l'esprit public. Un procès scandaleux qu'il perdit contre un de ses malades, et à l'occasion duquel il s'oublia jusqu'à tenir les propos les plus injurieux contre les magistrats, vint encore aggraver sa position, et le mettre dans la nécessité de quitter Bâle en toute diligence. Il se rendit d'abord à Colmar, où il recommença la vie de théosophe ambulant, qu'il avait menée dans sa jeunesse. Après avoir parcouru une partie de l'Allemagne, la Moravie, la Hongrie et la Carinthie, il s'arrêta, enfin, à Salzbourg, où il mourut le 24 septembre 1541, et où l'on voit encore aujourd'hui une inscription sur la maison qu'il habitait. Ainsi périt, à quarante-huit ans, celui qui prétendait avoir le secret de prolonger la vie pendant plusieurs siècles.

Paracelse a été jugé très-diversement. Les uns, comme Eraste, Zimmermann et Girtanner, l'ont traité avec le plus grand mépris, tandis que d'autres, comme Heusler et de Murr, lui ont prodigué de grands éloges. On doit se défier et de ceux qui l'ont poursuivi avec l'acharnement de la passion, et de ceux qui n'ont pas craint de dénaturer les faits pour présenter son savoir et son caractère sous un jour favorable. Pour prendre une idée juste de cet homme extraordinaire, il faut se rappeler que la crédulité était le caractère de son siècle, que l'astrologie et l'alchimie régnaient alors, et qu'une foule d'illuminés et de fanatiques s'étaient emparés des esprits, en Allemagne surtout. Ce fut en caressant les faiblesses de ses contemporains que Paracelse parvint à opérer une révolution qui fait époque dans l'histoire de la médecine. Il était impossible de ne pas réussir, en parlant le langage du peuple, dépréciant les études qui effrayent tant les esprits paresseux, et employant une foule de termes mystiques qui font d'autant plus d'impression sur la multitude, qu'ils sont moins intelligibles.

Nous n'exposerons pas le système philosophique de Paracelse, dont M. Rixner a tracé un excellent tableau, auquel nous renvoyons le lecteur, et nous nous contenterons de caractériser à grands traits sa doctrine médicale, si l'on peut donner ce nom à des principes décousus. Dominé par le mysticisme, et partant de l'idée que le Bible conduit à toutes les vérités, il établit que c'est dans ce livre qu'on doit chercher la clef de la théorie des maladies, et que celui qui obéit aveuglément à la volonté de Dieu, peut guérir tous les maux et prolonger sa vie à l'infini. Sa physiologie repose sur l'application des lois de la cabale à la démonstration des fonctions du corps de l'homme, ce qui suffit pour faire prévoir qu'elle se compose d'un amas confus des idées les plus incohérentes. Sa pathologie n'est pas moins absurde, et repose également sur la magie. Attribuant les maladies à cinq causes qui se rattachent au système astro-



logique, il enseignait qu'au lieu d'observer les symptômes, on doit consulter les planètes pour découvrir la nature de la cause efficiente. De même en thérapeutique, sa théorie est toute cabalistique, et il recommande, avant d'user d'un médicament, d'observer l'influence des constellations, pour s'assurer si elle est favorable ou non. Comptant sur l'efficacité de ses arcanes et de ses paroles magiques, il va même jusqu'à rejeter tout à fait l'usage des instrumens tranchans, des caustiques et de la suture en chirurgie. Le seul service réel qu'il ait rendu à la science, consiste à avoir renversé le galénisme et l'arabisme. Quoique les remèdes chimiques, dont il introduisit l'emploi, aient causé de grands maux entre des mains inhabiles, et qu'on ait à lui reprocher d'avoir enraciné le système absurde aujourd'hui répandu sur les maux vénériens et leur traitement par le mercure, on ne peut disconvenir que ce ne fût être utile à la science que la debarrasser de la polypharmacie degoûtante et des théories humorales, qui en avaient arrêté pendant si longtemps les progrès. Paracelse a composé un grand nombre d'ouvrages. Dans tous le style est grossier, et déparé, tant par des fautes de langue, que par le plus étrange néologisme. On soupçonne que plusieurs de ceux qui portent son nom ne sont pas de lui, mais de ses élèves. L'édition latine la plus complète a pour titre:

Opera omnia medico-chymico-chirurgica. Genève, 1658, 3 vol. in-fol. Il y en a une autre (Francfort, 1603, 10 vol. in-4°.). On possède aussi deux éditions allemandes, dues aux soins de Huser (Bâle, 1589-1590, 10 vol. in-4°. - Strasbourg, 1603-1618, 4 vol. in-fol.). Le dernier volume de la seconde ne renferme que des écrits apocryphes. La grande Chirurgie de Paracelse a été traduite en français par Cl. Dariot (Lyon, 1593, in-4°. - *Ibid.* 1603, in-4°. - Montbeliard, 1608, in-8°.). La petite l'a été également (Paris, 1623, in-8°.). (O.)

PARAVICINO (Fabrice), né dans la Valteline, au pays des Grisons, étudia la médecine à Milan, et l'exerça pendant quarante années à Trezzo, où il mourut au mois de mai 1695, âgé de soixante et quatre ans. On a de lui plusieurs ouvrages:

Soglievo dell' età cadente. Milan, 1690, in-8°.
La regola del vivere. Milan, 1690, in-8°.
Abuso de' medici, nel medicare gli absenti infermi. Milan, 1694, in-8°.
Acque minerali di Masino descritte. Milan, 1694, in-8°.

Paravicino (*Pierre-Paul*), médecin de Côme, sa patrie, au seizième siècle, fut fait citoyen de Milan en 1547. Il a laissé:

De Massiniensium et Burmensium thermarum situ, naturâ, miraculisque. Milan, 1545, in-4°. - *Ibid.* 1658, in-12.

La seconde édition, en italien, est due à Jean-Pierre Paravicino, médecin de Milan, qui l'a augmentée d'additions, les unes par lui, les autres par Jean-André Malagrida, médecin de Sondrio. (O.)

PARÉ (AMBROISE) naquit à Laval, dans le Maine, vers le commencement du seizième siècle. Ses parens, qui étaient peu fortunés, négligèrent sa première éducation, et un chapelain, chez lequel il fut placé, l'employa plutôt au service de sa maison qu'à l'étude de la langue latine qu'il devait lui enseigner. Quoi qu'il en soit, le jeune Paré, rendu par hasard témoin de l'opération de la taille, se sentit une vocation décidée pour la chirurgie, et, quittant son précepteur, il se rendit à Paris, où il cultiva l'anatomie avec autant d'ardeur que de succès. Choisi par René de Montijean, colonel-général des gens de pied, pour être son chirurgien, Paré fit avec cet officier plusieurs campagnes en Italie. A son retour, il fut reçu chirurgien gradué au Collége de Saint-Edme, et ensuite nommé prévôt de cette corporation, dont tous les membres étaient lettrés et n'avaient aucune affinité avec les barbiers. Paré avait réparé alors l'imperfection de ses études classiques, et l'érudition dont il a donné tant de preuves dans ses ouvrages, témoigne assez qu'il s'était rendu familière la langue des auteurs anciens. En 1552, Henri II le choisit pour son chirurgien; il exerça ensuite les mêmes fonctions près de François II, de Charles IX et de Henri III. Il mourut en 1590, honoré des bontés du roi, estimé de la cour, et considéré partout comme l'oracle de la chirurgie de son siècle. L'accueil que lui fit la garnison de Metz, et le soin que prit Charles IX de le préserver des fureurs de la Saint-Barthélemy, sont des anecdotes trop connues pour qu'il soit nécessaire de les reproduire ici. Les ouvrages de ce grand chirurgien, dont plusieurs, tels que le Traité des plaies, celui de l'Administration anatomique et celui de la Peste, avaient paru séparement, sont réunis sous ce titre:

OEuvres complètes d'Ambroise Paré. Paris, 1561, in-fol.

Cet ouvrage a eu à Paris et à Lyon quinze ou vingt éditions. Il fut traduit en latin par J. Guillemean, sous ce titre: *Ambrosii Paræi opera, novis iconibus elegantissimis illustrata* (Paris, 1582, in-fol.). Il a paru des traductions allemandes et anglaises à Francfort, 1604 et 1631, et à Londres, 1678 et 1634.

Paré est à juste titre considéré comme le restaurateur et comme le père de la chirurgie moderne. A l'époque où il faisait ses études, on se bornait encore à expliquer les anciens et à commenter les écrits de Lanfranc et de Guy de Chauliac. Il n'y avait en chirurgie, ni goût pour l'observation, ni principes rationnels susceptibles de diriger dans la pratique. Tout était en quelque sorte à créer, ou parce que les règles n'existaient pas, ou parce que, perdues et confondues avec l'erreur dans les ouvrages des arabistes, elles étaient ignorées et stériles. Les chirurgiens se conduisaient d'après les autorités des auteurs, et non d'après les résultats de l'étude attentive de la nature. Paré suivit une autre voie. Plus praticien qu'érudit, l'armée devint sa principale école et le premier théâtre de ses succès. Il y appliqua aux opérations les connaissances qu'il avait acquises dans les amphithéâtres, et y recueillit le plus grand nombre des observations qui ornent ses écrits, et les rendent encore si instructifs. Cette mar-

che expérimentale, et l'attention d'appuyer toujours les préceptes sur les faits, forme le cachet de ses œuvres, et en constitue le principal mérite. Lorsque Paré a voulu traiter des sujets étrangers à son art, tels que l'excellence des animaux, la génération, ou l'histoire des monstres, il s'est montré d'une crédulité simple et facile, qui atteste sa bonhomie, mais qui avait sa source dans l'enfance de l'histoire naturelle et de la physiologie à l'époque où il écrivait.

Paré a fort bien décrit et les phénomènes et l'opération de l'anévrisme; il voulait que l'on ouvrît la grenouillette avec le cautère actuel, et prescrivait de n'évacuer qu'à plusieurs reprises la sérosité accumulée dans le péritoine, chez les hydropiques. On n'a presque rien ajouté à ses préceptes sur le traitement des plaies en général. Il a introduit la réforme la plus salutaire dans le pansement des plaies d'armes à feu. On a prétendu qu'il avait à ce sujet copié les ouvrages d'A. Ferri, de Maggi, de Rota, et de Botal; mais d'une part, les écrits de ces auteurs sont presque tous postérieurs au sien, et de l'autre, il suffit de lire dans Paré la relation des circonstances qui l'ont obligé de ne pas cautériser les blessés atteints de coups de feu, pour se convaincre que le hasard et la nécessité, bien plus que la théorie et la réflexion, l'ont conduit à la découverte du véritable traitement de ces lésions. Il a le premier décrit le trépan exfoliatif; il ajouta à la couronne ordinaire du trépan un chaperon destiné à prévenir son enfoncement dans le crâne, et qui est actuellement oublié. On lui doit, sinon la découverte, du moins la démonstration des avantages de la ligature des artères et les préceptes les plus judicieux concernant l'emploi de ce moyen. Dans le varicocèle, il découvrait les veines dilatées, et les ouvrait après avoir placé sur elles deux ligatures. C'est à lui qu'il faut remonter pour trouver les premières notions positives sur les corps étrangers articulaires, et sur le squirrhe de la prostate; il distingua et décrivit en particulier les fractures du col du fémur, que l'on avait jusque-là confondues avec celles du reste de l'os. Les maladies des yeux et des dents furent mieux étudiées et plus méthodiquement traitées par lui que par ses prédécesseurs. Enfin, la chirurgie légale avait fixé toute son attention, et il a présenté des considérations importantes sur l'infanticide, le viol, l'examen des pendus, des noyés, des asphyxiés, etc. Il est peu de sujets de chirurgie, en un mot, que l'on ne trouve indiqués ou même approfondis dans les ouvrages de ce grand homme. (L.-J. BÉGIN)

PARISANO (Emile), médecin italien, natif de Rome, étudia son art à Padoue, sous l'illustre Fabrizio d'Aquapendente, et alla ensuite le pratiquer à Venise, où il se distingua bientôt par des cures heureuses. N'ayant jamais disséqué, il voulut écrire sur l'anatomie, et mit dans ses ouvrages autant d'ignorance que d'orgueil. Riolan, dont il était l'ennemi juré, fut surtout en butte aux invectives qu'il répandit contre les anatomistes de son temps. L'une des erreurs qu'il soutint avec le plus d'opiniâtreté, fut l'aplatissement du diaphragme dans l'inspiration et sa voussure dans l'expiration. Il mourut à Venise en 1643, âgé de soixante-seize ans. On a de lui :

Nobilium exercitationum libri duodecim de subtilitate microcosmicâ. Accessit par et sanius judicium de seminis à toto proventu, ac de stigmatibus. Venise, 1623, in-fol. - *Ibid.* 1633, in-fol.

Nobilium exercitationum de subtilitate pars altera. Lapis Lydius de diaphragmate ad J. Riolanum juniorem. De seminis à toto proventu,

ac de stigmatibus ad Mundinum Mundinum ; ubi obiter vera Aristotelis vita et gesta. De calido innato ad Academicos patavinos. De cordis et sanguinis motu ad Guilielmum Harveum. Venise, 1635, in-fol.

Nobilium exercitationum de subtilitate pars tertia. De seminis à toto proventu. De principiis generationis, singularis certaminis Lapis Lydius ad J. Gallego. De visione ad Andream Laurentium. Venise, 1638, in-fol. (z.)

PARKINSON (Jean), né à Londres en 1567, exerça la pharmacie dans cette ville, et abandonna ensuite le commerce pour se livrer entièrement à la botanique, qu'il aimait avec passion. On ignore l'époque de sa mort. Ses ouvrages, quoiqu'inférieurs de beaucoup à ceux de L'Ecluse et de Lobel, méritent d'être signalés, en ce qu'ils sont les plus complets que l'Angleterre ait possédés jusqu'à Morison et à Ray. Plumier lui a consacré un genre de plantes (*Parkinsonia*) de la famille des légumineuses.

Paradisi in sole, Paradisus terrestris. Londres, 1629, in-fol. - *Ibid.* 1656, in-fol.

Cet ouvrage, écrit en anglais, traite des plantes cultivées alors en Angleterre, ce qui le rend fort curieux. Près de sept mille plantes y sont décrites. L'auteur donne des détails nombreux et intéressans sur l'histoire et la synonymie. Les planches, au nombre de cent neuf, dont beaucoup copiées d'après l'Ecluse et Lobel, sont fort inférieures à celles de l'Herbier de Gérard, c'est-à-dire, au total, assez médiocres.

Theatrum botanicum. Londres, 1640, in-fol. - *Ibid.* 1656, in-fol.

Ouvrage immense, également écrit en anglais, dans lequel les plantes sont rangées en tribus, d'après leurs propriétés, leur conformation générale, certains caractères extérieurs ou leur habitation, classification hétérogène et vicieuse, qui paraît avoir pour base celle de Dodoens. Parkinson donne comme espèces des variétés produites par la culture, erreur dont l'Ecluse lui-même n'avait pas été exempt. La discussion de la nomenclature et l'exposé des vertus des plantes ont trop d'étendue. Les mêmes végétaux sont souvent décrits plusieurs fois sous des noms différens. Le nombre total de ceux qui sont décrits s'élève à près de trois mille huit cents. Les planches sont moins nombreuses et moins bien exécutées que dans Johnson.

Parkinson (*Jacques*), chirurgien anglais, a publié :

Medical admonitions addressed to families, respecting the practice of domestic medecine and the preservation of health. Londres, 1799, 2 vol. in-8°.

The villagers friend and physicien. Londres, 1800, in-12.

The chemical pocket-book. Londres, 1799, in-8°. - *Ibid.* 1801, in-8°.

The hospital pupil. Londres, 1800, in-8°.

Hints for the improvement of truss. Londres, 1802, in-8°.

The way to health. Londres, 1802, in 8°. (o.)

PARMENTIER (Antoine-Auguste), né en 1737, à Mondidier, fut privé de bonne heure de la tendresse et de l'appui de son père, et demeura confié aux soins d'une mère qui joignait un esprit cultivé à une grande élévation dans l'ame. La médiocrité de sa fortune lui interdit les études de collége, qui heureusement ne sont pas seules en possession de former des esprits

supérieurs. Elle le força en outre d'embrasser de bonne heure une profession utile, et la pharmacie fut celle pour laquelle il se décida. Après l'avoir étudiée quelque temps dans sa ville natale, il vint à Paris, où il resta jusqu'au moment de son départ, comme pharmacien militaire, pour l'armée de Hanovre en 1757. Bayen et Chamousset s'intéressèrent à son avancement, et le célèbre Meyer lui dévoila tous les mystères de la chimie. De retour à Paris en 1763, il reprit ses études, et trois ans après, il obtint au concours la place de pharmacien-adjoint de l'hôtel des Invalides, qu'il exerça pendant six années, au bout desquelles quelques-unes de ces intrigues si ordinaires sous les gouvernemens absolus, le privèrent d'exercer le grade supérieur auquel il venait d'être promu, et ne lui en laissèrent que le traitement. Bientôt ses vues se portèrent spécialement sur les moyens d'augmenter les commodités de la vie dans ses besoins les plus immédiats. La pomme de terre attira surtout son attention, et il eut la gloire de dissiper les préventions aveugles qui s'opposaient chez nous à l'emploi général de cette plante utile, que l'ignorance abandonnait entièrement aux animaux. Favorisé par Louis XVI, qui employa les plus nobles moyens pour seconder sa généreuse entreprise, il vit bientôt l'enthousiasme succéder au dédain, et sa plante chérie prendre enfin le rang qu'elle méritait d'occuper parmi nos richesses agricoles. Le blé de Turquie et la châtaigne ne furent point non plus négligés par lui, et il épuisa tout ce qu'on pouvait dire au sujet de ces deux semences, si précieuses pour quelques-unes de nos provinces. Non content d'augmenter les ressources alimentaires, il travailla aussi à perfectionner la boulangerie, et proposa la moûture économique, dont l'emploi augmente le produit de la farine d'un sixième. La faveur éclatante dont les auteurs de la révolution honorèrent la pomme de terre, ne s'étendit point d'abord à Parmentier, rendu suspect par ses rapports avec l'ancien gouvernement et par l'accueil particulier qu'il avait reçu du roi ; mais le besoin qu'on eut de savans pour seconder un immense développement militaire, le fit bientôt rappeler à un service actif. Chargé de surveiller les salaisons destinées à la marine, il s'occupa en même temps de la préparation du biscuit de mer. En 1796, il fut porté sur la liste de l'Institut. Depuis lors il remplit avec un zèle infatigable les fonctions d'inspecteur général du service de santé et d'administrateur des hôpitaux. Il améliora le pain des troupes, et rédigea un code pharmaceutique, qui fut généralement adopté pour les hospices civils, les secours à domicile et les infirmeries des maisons d'arrêt. Il ne demeura pas non plus étranger à la propagation de la vaccine, et indiqua le moyen de rendre les soupes économiques aussi saines qu'agréables au goût. Pendant le blocus

continental, il reconnut et proclama les avantages du sirop de raisin, qui soutint bientôt la concurrence avec le sucre fourni par la betterave. En un mot, toutes les découvertes utiles au genre humain trouvèrent en lui un zélé propagateur. Son ardente philanthropie ne le quitta pas un seul instant jusqu'au tombeau, où il fut conduit le 17 décembre 1813 par une affection chronique de poitrine. Ses nombreux ouvrages sont remplis de détails intéressans, mais ils se ressentent de l'insuffisance de ses premières études; ils manquent de méthode, et sont écrits d'un style lâche et diffus.

Examen chimique de la pomme de terre. Paris, 1773, in-12.

Chimie hydraulique, par M. le comte de la Garaye, nouvelle édition augmentée de notes. Paris, 1775, in-12.

Avis aux bonnes ménagères des villes et des campagnes, sur la manière de faire leur pain. Paris, 1777 - 1794, in-8°.

Observations sur les fosses d'aisance, et moyens de prévenir les inconvéniens de leur vidange. Paris, 1778, in-8°.

Le parfait boulanger, ou Traité complet sur la fabrication et le commerce du pain. Paris, 1778, in-8°.

Expériences et réflexions relatives à l'analyse du blé et des farines. Paris, 1778, in-8°.

Traité de la châtaigne. Paris, 1780, in-8°.

Recherches sur les végétaux nourrissans qui, dans les temps de disette, peuvent remplacer les alimens ordinaires. Paris, 1781, in-8°.

Recueil des pièces concernant les exhumations faites dans l'enceinte de l'église de Saint-Eloi, de Dunkerque. Paris, 1784, in-8°.

Méthode facile de conserver à peu de frais les grains et les farines. Paris, 1785, in-12.

Instruction sur les moyens de suppléer à la disette des fourrages et d'augmenter la subsistance des bestiaux. Paris, 1785, in-8°.

Le maïs ou blé de Turquie apprécié sous tous ses rapports. Bordeaux, 1785, in-8°. - Paris, 1812, in-8°.

Mémoire sur les avantages du commerce des grains et des farines. Paris, 1785, in-8°.

Dissertation sur la nature des eaux de la Seine, avec quelques observations relatives aux propriétés physiques et économiques de l'eau en général. Paris, 1787, in-8°.

Instruction sur la conservation et les usages de la pomme de terre. Paris, 1787, in-8°. - *Ibid.* 1787, in-12.

Traité sur la culture et les usages des pommes de terre, de la patate et du topinambour. Paris, 1789, in-8°.

Economie rurale et domestique. Paris, 1790, 8 vol. in-12.

Précis d'expériences et observations sur les différentes espèces de lait, considérées dans leurs rapports avec la chimie, la médecine et l'économie rurale. Strasbourg, 1790, in-4°. - Strasbourg et Paris, 1799, in-8°.

En commun avec M. Deyeux.

Déterminer, d'après les découvertes modernes chimiques et par des expériences exactes, quelle est la nature des altérations que le sang éprouve dans les maladies inflammatoires, dans les maladies fébriles, putrides et dans le scorbut. Paris, 1791, in-4°.

En commun avec M. Deyeux.

Rapport au ministre de l'intérieur par le comité général de bienfaisance, sur la substitution de l'orge mondé au riz, avec des observations sur les soupes aux légumes. Paris, an x, in-8°.

Code pharmaceutique à l'usage des hospices civils, des secours à domicile, et des prisons. Paris, an x, in-8°. - *Ibid.* 1803, in-8°. - *Ibid.* 1807, in-8°. - *Ibid.* 1811, in-8°.

Rapports au ministre de l'intérieur sur les soupes de légumes, dites à la Rumfort, et sur la substitution de l'orge mondé au riz, avec des observations sur les soupes aux légumes. Paris, 1804, in-8°.

L'art de faire les eaux-de-vie et vinaigres. Paris, 1805, in-8°. - *Ibid.* 1819, in-8°. fig.

Instruction sur les sirops et conserves de raisin destinés à remplacer le sucre. Paris, 1808, in-8°. - *Ibid.* 1809, in-8°. - *Ibid.* 1811, in-8°.

Aperçu des résultats obtenus de la fabrication des sirops et des conserves de raisin dans le cours des années 1810 *et* 1811, *pour servir de suite au traité publié sur cette matière, avec une notice historique et chronologique du corps sucrant.* Paris, 1812, in-8°.

Instruction pratique sur la composition, la préparation et l'emploi des soupes aux légumes, dites à la Rumfort. Paris, 1812, in-8°.

Formulaire pharmaceutique à l'usage des hôpitaux militaires. Paris, 1812.

La première édition de cet ouvrage est de l'an II; il a été traduit en allemand et en italien.

Nouvel aperçu des résultats obtenus de la fabrication des sirops et conserves de raisin. Paris, 1813, in-8°. (A.-J.-L. J.)

PARSONS (Jacques), antiquaire et médecin anglais, naquit à Barnstable, en 1705, reçut sa première éducation à Dublin, et vint ensuite étudier la médecine à Paris. Ayant pris le grade de docteur à Reims, en 1736, il retourna dans sa patrie, où Douglas l'employa dans ses travaux anatomiques, et où il exerça en même temps l'art des accouchemens avec beaucoup de succès. La Société royale lui ouvrit ses portes. Nous passons sous silence ses recherches sur les antiquités des langues européennes, qui annoncent un homme très-savant, mais trop peu éclairé pour la critique. On lui doit une nouvelle théorie de la génération, qui n'a rien de remarquable. Son hypothèse sur la cause du mouvement des fibres musculaires n'offre plus aucun intérêt depuis les beaux travaux de MM. Dumas et Prévost. On a de lui divers mémoires insérés dans les Transactions philosophiques, et quelques ouvrages qui ont pour titres :

Mechanical and critical enquiry into the nature of hermaphrodites. Londres, 1741, in-8°.

Ce n'est qu'une compilation.

Description of the urinary human bladder and the parts belonging to it. Londres, 1742, in-8°. - Trad. en allemand, Nuremberg, 1759, in-8°, - en français, Paris, 1743, in-8°.

Le but de l'auteur est surtout de décréditer le remède de mistriss Stephens.

The croonian lectures on muscular motion. Londres, 1745, in-4°.

Human physiognomy explained. Londres, 1746, in-4°.

Philosophical observations on the analogy between the propagation of animals and that of vegetables. Londres, 1752, in-8°. - Trad. en hollandais, La Haye, 1753, in-8°. (z.)

PASCHALIS (MICHEL-JEAN), né à Valence, en Espagne, florissait au seizième siècle. Il avait étudié dans sa ville natale sous Collado, et à Montpellier sous Jacques Faucon. On lui doit une traduction espagnole du traité de Jean de Vigo sur la chirurgie (Valence, 1548, in-fol.—Sarragosse, 1581, in-fol.), et un petit traité sur la maladie vénérienne, qu'on trouve dans le second volume de la collection de Venise sur cette affection. Paschalis ne dit rien qui mérite d'être remarqué, au sujet de la syphilis. Il la regarde comme nouvelle, conseille contr'elle les décoctions végétales, alors généralement employées, et veut qu'on n'ait recours aux mercuriaux que quand ces moyens échouent. On a encore de lui un ouvrage intitulé :

Praxis medica sive methodus curandi. Valence, 1555, in-8°. - Lyon, 1585, in-8°. - *Ibid.* 1602, in-8°. - *Ibid.* 1664, in-8°.

On ne le confondra pas avec

PASCHALIS (*Jean*), médecin napolitain, de Sucssa près de Capoue, qui vivait au commencement du seizième siècle, dont on a également un traité sur la vérole, qui ne renferme rien de remarquable, si ce n'est une nouvelle préparation mercurielle, de l'invention de l'auteur, qui consiste en du mercure trituré avec de la salive. Cet ouvrage a pour titre :

Liber de morbo quodam composito, qui vulgò apud nos gallicus appellatur. Naples, 1534, in-4°.

Inséré aussi dans le premier volume de la collection de Venise. (J.)

PASCOLI (ALEXANDRE), de Pérouse, naquit le 10 janvier 1669, enseigna la médecine dans les écoles de sa ville natale, et y mourut le 5 février 1757. Suivant l'usage alors adopté, et qui, par conséquent, n'est rien moins que de création moderne, après avoir décrit les organes, il expose leurs usages et fonctions, puis indique les remarques que la pratique lui a donné occasion de faire sur les maladies. Presque tout ce qu'on trouve dans ses écrits, anatomiques surtout, est tiré de Borelli, Malpighi, Bellini, Redi, Bartholin et Vieussens. En voici les titres :

Il corpo umano, o breve storia dove con nuovo metodo si descrivono tutti gli organi suoi. Pérouse, 1700, in-4°. - Venise, 1712, in-4°. - *Ibid.* 1727, 3 vol. in-8°. - Trad. en latin, Rome, 1728, 3 vol. in-8°.; *Ibid.* 1738, in-4°.; Venise, 1735, in-4°.

Delli febri teorica e prattica secondo il nuovo sistema. Venise, 1701, in-4°.

Del moto. Rome, 1723, in-4°.

Riposte ad alcuni consulti. Rome, 1736-1738, in-4°. (O.)

PASINI (LOUIS), né à Padoue, y mourut le 22 août 1557. Il remplit une chaire de philosophie et de médecine à l'Université de cette ville, et occupa pendant quelque temps la place de médecin du duc d'Urbino, qui commandait l'armée de la république vénitienne. On a de lui :

De pestilentiâ Patavinâ anni 1555. Padoue, 1556, in-8°.

Liber in quô de thermis patavinis ac quibusdam balneis Italiæ tractatur; Dans la collection *De balneis.*

Pasini (*Antoine*), médecin à Vérone, vers la fin du seizième siècle, a publié :

Annotazioni ed emendazioni nella tradozione d'Andrea Mattioli de' cinque libri della materia medicinale di Dioscoride. Bergame, 1591, in-4°. - *Ibid.* 1608, in-4°. (o.)

PASSAVANT (Claude), médecin suisse, né à Bâle le 17 décembre 1709, fit ses études en cette ville, ainsi qu'à Neufchatel, devint conseiller et médecin du margrave de Bade-Durlach, et termina sa carrière le 21 août 1778. On a quelques ouvrages de sa façon :

Dissertatio de insensibili perspiratione Sanctorianâ et structurâ cutis. Bâle, 1733, in-4°.
Theses anatomico-botanicæ. Bâle, 1733, in-4°.
Theses historicæ de observantiâ religionis Romanorum atque Græcorum. Bâle, 1737, in-4°.
Specimen rhetoricum. Bâle, 1741, in-4°. (z.)

PATERNO (Bernardin), médecin célèbre du seizième siècle, était né à Salo, en Italie. Elevé avec soin par son père, qui était médecin, il conçut de bonne heure un goût décidé pour l'art de guérir, qu'il enseigna ensuite à Pise, à Mont-Réal, à Pavie et à Padoue. C'est dans cette dernière ville qu'il passa la plus grande partie de ses jours. Il y mourut le 22 juillet 1592. Ses ouvrages, dont nous allons rapporter les titres, ne justifient en aucune manière la célébrité qu'ils lui firent acquérir parmi ses contemporains :

De humorum purgatione circà morborum initia tentandâ. Rome, 1547, in-8°. - Spire, 1581, in-8°.
Consilium de balneis Aquensibus, apud aquas Statiellorum; Dans la collection *De balneis.*
Explanationes in primam fen primi Canonis Avicennæ. Venise, 1596, in-4°.
Consilia medica; Dans le recueil de Laurent Scholz. (z.)

PATIN (Charles), le second et le plus chéri des fils du suivant, naquit à Paris le 23 février 1633. A l'âge de quatorze ans, il soutint des thèses en grec et en latin sur tout ce que l'on savait alors de philosophie. Des promesses d'un oncle qui ne furent point réalisées, l'engagèrent à étudier le droit à Poitiers, et il fut reçu avocat, comme un préliminaire indispensable pour occuper une charge de magistrature. Déçu de ses espérances, Charles Patin, cédant entièrement à ses goûts pour les sciences naturelles, suivit les écoles de Paris et fut reçu docteur en médecine. Bientôt il parut avec éclat dans la carrière de l'enseignement, et attira une foule inaccoutumée à ses leçons d'anatomie et de pathologie. Il se faisait en même temps connaître

parmi les érudits par une introduction à la science des médailles. Ce fut le commencement de ses chagrins. Dans une dispute fort vive qu'il eut à l'occasion de ce livre avec le président de Sallo, qui l'accusait de plagiat, Colbert, juge assez incompétent, prit parti pour ce dernier. Peu de temps après, Charles fut accusé d'une indiscrétion criminelle et de diffamations en publiant les aventures galantes d'une grande princesse. Tant est-il qu'il fut obligé de fuir précipitamment de Paris, où son procès fut instruit, et où il fut condamné aux galères par contumace. Pendant que Charles était dans sa patrie l'objet de ces rigueurs, il était accueilli avec empressement et distinction dans les cours de Wurtemberg et de Bade, ainsi qu'à Strasbourg. Continuant avec ardeur ses études et ses publications numismatiques, il venait de se fixer à Bâle, avec sa famille, lorsque la guerre le détermina à chercher un asile en Italie. Il fut nommé en 1677 professeur en médecine dans l'Université de Padoue, et chargé, en 1681, avec un traitement considérable, de l'enseignement spécial de la chirurgie. On a dit qu'il eût pu facilement rentrer en France à cette époque, mais il resta fidèlement attaché à la patrie adoptive qui l'avait accueilli et honoré dans le malheur. Le reste de la vie de Charles fut partagé entre les devoirs de sa chaire et l'étude de l'antiquité. Il mourut le 10 octobre 1693, et fut enterré avec solennité dans la principale église de Padoue. Les siens firent graver sur son tombeau une inscription qui rappelle ses mérites et les honneurs que lui avait conférés la république de Venise, qui, comme pour faire oublier une injuste flétrissure, l'avait créé chevalier de l'ordre de Saint-Marc. On trouve annexée au testament de Charles une lettre au roi, son ancien souverain, dans laquelle il protestait de son innocence, et priait S. M. d'accepter, comme un témoignage de ses constans respects et de sa fidélité, cinq marbres précieux apportés de Smyrne, et une collection nombreuse et unique de dessins de médailles des empereurs romains.

Voici la liste des travaux de Charles Patin :

Indépendamment de plusieurs thèses de médecine qu'il composa, il fut éditeur :

Des voyages de Louis-Henri de Lomenie, comte de Brienne, écrits en latin. Paris, 2e édition, 1662, in-8°.

Des lettres de Pierre Martyr d'Anghiera. Amsterdam, 1670, in-fol.

De Suétone avec les médailles. 1675 et 1707, in-4°.

L'Eloge de la folie d'Erasme avec les figures d'Holbein. Bâle, 1676, in-12, et quelques opuscules dont le titre est indiqué dans les mémoires de Niceron.

Les ouvrages qui appartiennent en propre à Charles Patin, ou dont il a été le commentateur, sont :

In stirpem regiam epigrammata, avec la traduction française sous ce

titre : *Devises et emblêmes de la maison royale*. Paris, 1660. - Amsterdam, 1695, in-4°.

Familiæ Romanæ antiquitatis numismatibus illustratæ à Fulvio Ursino, cum accessionibus et commentariis. Paris, 1663, in-fol.

Vaillant a fait réimprimer cet écrit.

Traité des tourbes combustibles. Paris, 1663, in-4°.

Introduction à l'Histoire des médailles. Paris, 1665, in-12.

Elle a souvent été réimprimée sous le titre d'Histoire des médailles. L'édition d'Amsterdam, 1695, in-12, est recherchée. Cet ouvrage a été traduit en latin par Ch. Patin lui-même (Amsterdam, 1683, in-12), et en italien par Constantin Belli (*Practica delle medaglie*). Venise, 1673, in-12.

Imperatorum romanorum numismata ex ære mediæ et minimæ formæ descripta. Strasbourg, 1671, in-fol.

On fait beaucoup de cas de deux cartes géographiques et numismatiques insérées dans cet ouvrage, et considérées comme un des premiers et des plus heureux essais dans ce genre.

Thesaurus numismatum. Amsterdam, 1672, in-4°.

C'est la description du propre cabinet de Charles Patin.

Quatre relations historiques, etc. Bâle, 1673, in-12, fig. avec le portrait de l'auteur. - Amsterdam, 1699, in-12. - Trad. en italien par Ant. Balifoni, Venise, 1685, in-8°.

Les deux premières sont adressées au prince de Wurtemberg, la troisième au margrave de Bade-Dourlach, et la quatrième au duc de Bronswick. Elles contiennent des particularités intéressantes sur l'histoire littéraire, ainsi que des notes curieuses sur divers musées d'Allemagne. La troisième relation avait paru séparément à Strasbourg en 1671.

De numismate antiquo Augusti et Platonis epistola. Bâle, 1675, in-4°.

Réimprimé dans le *Thesaurus antiquitatum romanarum* de Gronovius.

Oratio inauguralis de optimâ medicorum sectâ. Padoue, 1676, in-4°.

Oratio de febribus. Padoue, 1677, in-4°.

De numismate antiquo Horatii Coclitidis per Trajanum restituto epistola. Padoue, 1678, in-4°.

Judicium Paridis de tribus deabus latum in numismate Antonii Pii expressum. Padoue, 1679, in-4°.

Oratio de scorbuto. Padoue, 1679.

Epistola et dissertatio in numismata varia. Padoue, 1679, in-4°.

De Pompose festi di Vicenza. Padoue, 1680.

Natalitia Jovis in numismate Ant. Caracallæ expressa. Padoue, 1681.

Quod optimus medicus debeat esse chirurgus, oratio. Padoue, 1681, in-4°.

De numismatibus quibusdam abstrusis imperatoris Neronis disquisitio per epistolas. Brême, 1681.

Lycæum Patavinum sive Icones et vitæ professorum Patavii anno 1682 publice docentium. Padoue, in-4°.

Oratio probans quod medico-chirurgo liceat, absque artis dedecore, bestiis etiam mederi. Venise, 1682, in-4°.

Oratio quâ probatur medicinam practicam non satis æstimari. Venise, 1683, in-4°.

Dissertatio therapeutica de peste. Vienne, 1683, in-4°.

Thesaurus numismatum antiquorum et recentium a Petro Mauroceno collectorum. Venise, 1684, in-4°.

Commentarius in tres inscriptiones græcas Smyrnâ nuper allatas. Padoue, 1685, in-4°.

Flores medicinæ. Padoue, 1686, in-4°.

Idea capitis humani. Padoue, 1686, in-4°.

In antiquum monumentum Marcellinæ è Græciâ nuper allatum. Padoue, 1688, in-4°.

Oratio, in febribus medendis inspiciendum esse lotium. Padoue, 1688, in-4°.

In antiquum cænotaphium Marci Astorii medici Cæsaris Augusti. Padoue, 1689, in-4°.

Vanam esse astrologiam ac medico plane indignam. Padoue, 1691, in-4°.

On a aussi quelques lettres assez intéressantes de Charles Patin : 1°. Au roi, du 26 mars 1662, in-4°. 2°. Lettre à Jean Faber, écrite de Padoue le 26 décembre 1677, et insérée dans les *Amœnitates litterariæ* de Shelhorn. 3°. Deux lettres au magistrat de Nuremberg (*Literarische Wochenblatt*).

Le portrait de Charles Patin, qui avait une belle et noble figure, a été gravé plusieurs fois avec plus ou moins de perfection en France, en Allemagne et en Italie. Celui de Masson est le plus recherché.

L'épouse de Charles Patin, Marguerite Hommets, et leurs deux filles, Charlotte-Catherine et Gabrielle-Charlotte, ont cultivé les lettres avec beaucoup de succès et publié divers ouvrages.

Patin (*Gui*) naquit en 1601 aux environs de Beauvais, vint jeune à Paris, où il se livra à l'étude de la médecine, en même temps que, pour subvenir à ses besoins, il corrigeait des épreuves dans quelques typographies célèbres, ce qui le fit connaître avantageusement par plusieurs érudits, entr'autres Gabriel Naudé. Riolan le fils, si distingué par son savoir, si exemplaire par sa fidélité au malheur, ayant été à même d'apprécier les talens de Gui Patin, l'aida généreusement dans ses études et pour l'obtention de ses grades dans la Faculté de médecine de Paris, dont il fut reçu docteur en 1627.

Estimé dans cette compagnie, qui portait si loin le sentiment des convenances, Gui Patin en devint doyen en 1650, et fut continué en 1651.

Il devint ensuite professeur au Collége royal de France, où il remplaça Riolan. Ses leçons étaient suivies non-seulement par les médecins, mais encore par des hommes lettrés de tous les ordres, qui venaient admirer sa brillante élocution latine. Quant au fond des doctrines qu'il enseignait, son admiration pour les anciens fut trop exclusive, et il dépréciait avec trop de fougue et d'acharnement toutes les découvertes et les perfectionnemens proposés. Ceux qui, de son temps même, riaient le plus volontiers de l'idée bizarre de son martyrologe de l'antimoine, employaient ce médicament avec confiance et avec succès. C'est donc à juste titre que l'on considère plutôt, aujourd'hui, Gui Patin comme un savant littérateur que comme un grand médecin.

Voyons comment il fut traité par ses contemporains. Le chartreux Don Bonaventure d'Argonne, déguisé sous le nom de Vigneul de Marville, a dit de Gui Patin : « Il était satirique depuis la tête jusqu'aux pieds. Son chapeau, son collet, son manteau, son pourpoint, ses chausses, ses bottines, tout cela faisait nargue à la mode et le procès à la vanité. Il avait dans le visage l'air de Cicéron et dans l'esprit le caractère de Rabelais. Sa grande mémoire lui fournissait toujours de quoi parler, et il parlait beaucoup. Il était hardi, téméraire, inconsidéré, mais simple et naïf dans ses expressions. Sa bibliothèque était nombreuse. Il avait promis plusieurs ouvrages au public, entr'autres une histoire des médecins célèbres, mais il n'a pas exécuté cette promesse. »

Cherchons à adoucir les traits de ce portrait peu charitable en faisant observer que Patin avait contracté dans le monde les liaisons les plus honorables. Peut-être suffira-t-il de dire qu'il était accueilli avec empressement dans la société intime de ce grand président de Lamoignon qui se délassait de l'administration de la justice dans ses fréquens entretiens avec Boileau, Racine et Bourdaloue.

Un critique, infiniment supérieur à Don Bonaventure, s'est exprimé de la sorte au sujet de Gui Patin. « Il a été un homme de beaucoup de savoir et de beaucoup d'esprit... Il n'est pas facile de décider s'il vaudrait mieux que les lettres que l'on a de lui eussent été destinées au public par leur auteur, que d'avoir été composées sans façon pour l'usage particulier de ceux à qui il les écrivait; mais de quelque façon que l'on en juge, je suis sûr que l'on conviendra qu'il est bon qu'elles soient sorties de dessous la presse. Ce n'est pas qu'elles ne fassent beaucoup de tort à la ville de Paris, qu'elles représentent comme infectée d'une corruption effroyable et comme remplie de créatures qui, ayant fait tout ce qu'il fallait pour peupler la terre, font tout ce qu'il faut pour peupler les limbes ... Ces mêmes lettres de Patin témoignent en particulier que le symbole de l'auteur n'était pas chargé de beaucoup d'articles. » (*Dict. historiq. et critique*).

Patin, singulièrement affligé de la mort de son fils aîné et de l'exil du second, mourut le 30 août 1672. On a de lui les ouvrages suivans :

Lettres en sept volumes in-12., savoir : *Lettres choisies;* l'édition de 1692, en 3 vol. in-12, est augmentée de plus de trois cents lettres. *Nouveau recueil de lettres choisies*. 1695 et 1723, 2 vol. in-12. Nouvelles lettres de Gui Patin, tirées du cabinet de M. Spon, publiées par Mahudel, 1718, 2 vol. in-12.

Un autre homme bien plus élevé que Bayle au-dessus du P. Bonaventure, a dit des lettres de Gui Patin : « Son recueil a été lu avec avidité, parce qu'il contient de nouvelles anecdotes que tout le monde aime, et des satires que l'on aime davantage. Il sert à faire voir combien les auteurs contemporains, qui écrivent précipitamment les nouvelles du jour, sont des guides infidèles pour l'histoire. Ces nouvelles se trouvent souvent fausses ou défigurées par la malignité. D'ailleurs, cette multitude de petits faits n'est guère précieuse qu'aux petits esprits.» (Voltaire, *Siècle de Louis XIV*).

Traité de la conservation de la santé. 1632, in-12, réimprimé dans *Le médecin charitable* de Guibert, avec deux autres écrits de Patin, savoir : *Notes sur le livre de Galien, de la saignée, et Observations sur le livre de Nicolas Ellain, de la peste*.

Il a été éditeur de l'*Apologie de Galien*, écrite en latin, par Gaspard Hoffmann. Lyon, 1668, 2 vol. in-4°.

On le regarde comme l'auteur des éloges latins de Simon Pietre, célèbre médecin, et de Myron, prévôt des marchands, imprimés parmi les éloges de Papire Masson.

Gouget, dans son *Memoire historique et littéraire sur le Collège de France*, regretta que l'on n'ait pas donné au public toutes les lettres latines de Patin, qui sont en grand nombre, depuis le 7 juin 1639 jusqu'au 4 avril 1669.

On trouve treize lettres latines de Gui Patin dans le recueil intitulé : *Clarorum virorum epistolæ*, 1702, in-8°. On en a aussi inséré dans d'autres recueils.

Le Patiniana, ou les bons mots de Patin sont imprimés avec le *Naudeana*. La meilleure édition de ce livre est celle qui a été augmentée par Lancelot et publiée par Bayle, 1703, in-12.

On a imprimé l'*Esprit de Gui Patin*, 1709, in-12; 1713, in-8°.

La Faculté de médecine de Paris possède un portrait de Gui Patin. Il a été gravé plusieurs fois, et sous trois formats, in-4°., in-8°. et in-12.

Le jeton que la Faculté fit frapper en son honneur, pendant son décanat, forme le sujet d'une dissertation de J.-D. Koehler, dans ses Récréations numismatiques.

PATIN (*Robert*)., fils aîné du précédent, naquit le 11 août 1629, fut

reçu docteur de la Faculté de médecine de Paris en 1650, obtint la survivance de la chaire de professeur royal qu'avait eue son père et dont il prit possession le 16 août 1667. Il mourut à Corneilles en Parisis en 1670. Ce médecin, qui eut la réputation d'un érudit, n'eut pas celle d'un fils très-reconnaissant. Il adopta et prononça l'écrit de Naudé intitulé : *Paranymphus medicus anni 1648 : De antiquitate et dignitate scholæ medicæ Parisiensis.* (R. DESGENETTES)

PATRIN (EUGÈNE-LOUIS-MELCHIOR), célèbre minéralogiste, vint au monde à Lyon, en 1742, et se livra aux sciences naturelles contre le vœu de ses parens, qui le destinaient au barreau. Après avoir terminé ses cours de physique et de chimie avec un succès étonnant, il résolut de faire un voyage dans le nord de l'Europe, pour vérifier quelques hypothèses que les savans admettaient alors sans examen, et pour y recueillir des faits capables de répandre quelque lumière sur l'histoire si intéressante et si peu connue du globe terrestre. Après avoir parcouru l'Allemagne et la Hongrie, il se rendit à Pétersbourg, où Pallas l'accueillit avec amitié. Ayant reçu l'autorisation de parcourir la Sibérie, il partit en 1780, et employa huit ans à visiter les immenses chaînes du nord de l'Asie, depuis les monts Ourals jusqu'au delà du méridien de Pekin. De retour en France, après une absence de dix ans, il vint se fixer à Paris. Sa ville natale le nomma député à la Convention, où il se fit peu remarquer, et vota le bannissement de Louis XVI. Quelques mois après, il fut proscrit sous de légers prétextes, et réduit à se cacher tant que dura la tourmente révolutionnaire. Le comité de salut public le nomma ensuite surveillant de la Manufacture de Saint-Etienne. A la création de l'école des mines, il en fut nommé bibliothécaire, lui remit sa riche collection de minéraux, et prit une grande part à la rédaction du journal publié par les professeurs de cet établissement. Sur la fin de ses jours, il se retira à Saint-Vallier, près de Lyon, où il mourut le 15 août 1815. Doué d'un imagination vive, il créa, pour expliquer l'origine des volcans et des matières qu'ils rejettent, des filons et des couches métalliques, de la houille et en général des substances minérales, des hypothèses liées à un système ingénieux qu'il avait forgé sur l'organisation du globe. La plupart de ces théories n'ont point été adoptées, mais il en est quelques-unes, sans doute, sur lesquelles on reviendra un jour, ainsi que semble déjà le faire pressentir l'exemple donné par M. Breislak. Indépendamment d'un grand nombre de Mémoires, disséminés dans le Journal de physique, les Annales des mines, la Bibliothèque britannique et le Nouveau dictionnaire d'histoire naturelle, il a publié :

Relation d'un voyage aux monts Altaï en Sibérie. Pétersbourg, 1783, in-8°.

Histoire naturelle des minéraux. Paris, 1801, 5 vol. in-8°. Pour faite suite a l'édition de Buffon par Castel.

Notes sur les lettres à Sophie par M. Aimé Martin. Paris, 1810, 2 vol. in-8°. (I.)

PAUL D'EGINE, ainsi nommé, parce qu'il naquit dans l'île d'Egine, vécut dans le cours du septième siècle, et non du quatrième, comme l'ont avancé à tort Réné Moreau et Daniel Leclerc. Il nous est resté fort peu de renseignemens sur la vie de ce médecin grec. Tout ce qu'on en sait, c'est qu'il fit ses études à Alexandrie, quelque temps avant la prise de cette ville par Amrou, et qu'il voyagea, non-seulement dans toute la Grèce, mais encore dans d'autres régions, notamment dans celles qui étaient soumises aux Sarrazins. Comme il s'était rendu fort habile en chirurgie et surtout dans l'art des accouchemens, les Arabes le surnommèrent l'*accoucheur*, et les sages-femmes venaient fréquemment réclamer ses conseils. Paul d'Egine ferme la liste des médecins grecs classiques. Après lui, en effet, la science médicale tomba, ainsi que toutes les autres sciences, dans la barbarie, pour ne se relever péniblement que vers le douzième siècle. Quoiqu'il ait beaucoup mis à contribution ses prédécesseurs, tels que Galien, Aetius, Alexandre de Tralles, et que, suivant son propre aveu, il ait fait un abrégé d'Oribase, on ne doit pourtant pas le considérer comme un compilateur servile; car il expose souvent des principes qui lui sont propres, et il réfute parfois les opinions de Galien et même d'Hippocrate. C'est principalement en chirurgie que Paul d'Egine s'est montré supérieur à tous les médecins grecs, non-seulement par une expérience consommée, mais encore par plusieurs méthodes curatives qui lui appartiennent. Sous ce rapport, quelques auteurs le mettent à côté de Celse, et le lui préfèrent même à certains égards. Paul d'Egine a encore le mérite de nous avoir transmis plusieurs fragmens de médecins anciens, et particulièrement la lettre de Dioclès de Caryste au roi Antigone, *sur la conservation de la santé*. Les œuvres de ce médecin sont divisées en sept livres. Le premier traite des différentes parties de l'hygiène; le second, des fièvres; le troisième est consacré aux affections des diverses parties du corps, en commençant par la tête; le quatrième comprend les maladies cutanées et vermineuses; dans le cinquième, il est question des poisons animaux, végétaux et minéraux, et des moyens de remédier à leurs effets; le sixième est tout entier chirurgical, on y remarque surtout un chapitre très-curieux sur les traits et les flèches dont se servaient les anciens, sur la composition, la forme de ces instrumens meurtriers, et sur la manière de les extraire; enfin, le septième livre renferme la nomenclature des médicamens simples rangés suivant l'ordre de l'alphabet grec,

puis la série des médicamens composés et les propriétés des uns et des autres; ce dernier livre est terminé par l'indication des poids et des mesures des anciens, et par la représentation des signes d'abréviation dont ils usaient pour formuler. Les ouvrages de Paul d'Egine ont eu un grand nombre d'éditions, dont voici les principales :

Editions grecques. Venise, 1528, in-fol. - Bâle, 1538, in-fol.
Cette dernière, due aux soins de J. Gemusaeus, est fort supérieure à l'autre.
Editions latines sous le titre : *Pauli Æginetæ opera.* Bâle, 1532, 1546, in-fol. -Cologne, 1534, 1548, in-fol. - Paris, 1532, in-fol. -Venise, 1553, 1554, in-8°. - Lyon, 1562, 1567, in-8°.
Cette dernière édition, qui a près de mille pages, est la meilleure, parce qu'elle contient les notes et les commentaires de Gonthier d'Anderdach, de Cornarius, de J. Goupil et de Dalechamp.
Edition arabe donnée par Honain, célèbre médecin syrien.
Pierre Tolet, médecin de Lyon, a traduit en français la *Chirurgie de Paul d'Egine.* Lyon, 1539, in-12.
Le livre premier des œuvres a plusieurs fois été imprimé à part sous le titre de *Præcepta salubria* (Paris, 1510, in-4°. -Strasbourg, 1511, in-4°. - Nuremberg, 1525, in-8°. etc. (RENAULDIN)

PAULET (JEAN-JACQUES), né en 1740, à Andèse, dans le département du Gard, fit ses premières études au Collége d'Alais et à Montpellier, où il reçut le bonnet de docteur en médecine en 1764. L'année suivante, il publia l'histoire de la petite-vérole en deux volumes, y compris la traduction du traité de Rhazès. Son but était de prouver que la maladie, prise à sa source, qui est l'Egypte, a été portée pour la première fois en Europe par les Sarrasins; qu'elle ne se communique point par la voie de l'air; qu'elle ne diffère point des autres maladies pestilentielles, puisqu'elle en a tous les caractères; qu'elle est contagieuse, aiguë et susceptible de devenir épidémique ou générale dans tous les climats; qu'elle a fait plus de mal à l'humanité et plus de tort à la raison humaine que toutes les autres pestes, et qu'il n'y a qu'un parti à prendre pour s'en débarrasser, qu'à imiter enfin les Etats-Unis d'Amérique, libres de préjugés, qui savent s'en défendre par une loi contre la contagion. Cette vérité ne valut à l'auteur, de la part du ministère, que la menace de la Bastille s'il continuait à dire que la variole était contagieuse, et huit ou dix critiques pleines de fiel et de virulence, tant il est dangereux de combattre des préjugés fortement enracinés, et d'établir une vérité utile. L'auteur fût plus heureux en 1776, quand il publia ses *Recherches historiques et physiques sur les maladies épizootiques*, 2 vol. in-8°., ouvrage épuisé, qui eut un succès complet dans le temps, et dont les principes ont été plus utiles aux bestiaux que ceux qu'on voulait établir sur la petite-vérole l'ont été aux hommes, toujours

pestiférés de cette maladie. La même année M. Paulet entreprit la rédaction de la Gazette de santé, qu'il continua plusieurs années, et qui fut ensuite reprise par Marie de Saint-Ursin. Il tacha de ramener partout aux grands principes d'Hippocrate. C'est le seul endroit où l'on trouve la figure de la vraie coralline de Corse. Ami des observations exactes et de la vérité, M. Paulet bannit de cette feuille les systèmes, la jactance fleurie, le style ampoulé, les phrases inutiles, qui font tant de tort à la médecine moderne. On y trouve une guerre continuelle à la manie de l'introduction des poisons en médecine. Dans le même temps, membre de la Société royale de médecine, il donna à cette Société un mémoire sur la famille des champignons bulbeux, avec leur figure et leur description, marqué au coin de l'exactitude et de l'utilité. Il est encore l'auteur d'un ouvrage contre Mesmer, où l'on a admiré la vignette représentant les adeptes; Mesmer élevé sur un globe soufflé par Court de Gébelin, le serpent de la charité, Mesmer démasqué et couronné par la folie, qui lui donne un coup de sa marotte, Mesmer magnétisant la lune, et dont le magnétisme est réfléchi sur la petite Marguerite, stylée au jeu de la convulsion et aux attitudes les plus capables d'attirer la curiosité des adeptes, dont l'attention se porte tantôt sur la boussole, tantôt sur le petit chien et le baquet, et dont les oreilles sont exercées par le jeu de l'harmonica; enfin on y voit les attributs de l'harmonica. Il est aussi l'auteur d'un opuscule intitulé : *Mesmer justifié*, qui lui valut quelques applaudissemens, ainsi que d'un autre opuscule en *Réponse a M. de Servan*, avocat-général du parlement de Grenoble, qui prétendait avoir donné un coup de canon à la médecine dans un temps où il n'était question que d'élever le magnétisme sur les ruines de cet art. Son *Traité complet sur les champignons*, en 2 vol. in-4°., date de 1775; il fut le résultat d'une infinité d'expériences sur les animaux, dans la vue de constater les qualités bonnes et mauvaises de tous les champignons un peu remarquables, surtout de France, et à la faveur duquel on trouve et le nom, et la description et l'usage qu'on peut faire de quelque espèce qu'on rencontre, dont il y a déjà vingt-sept livraisons de figures toutes enluminées avec un soin particulier, qui offrent deux cent soixante-quinze espèces comprises sous trente familles, toutes éprouvées, et le seul ouvrage de ce genre sur lequel on puisse compter pour reconnaître les qualités de ces plantes, même au premier coup-d'œil, un signe de convention, à côté, annonçant leurs qualités et leurs effets sur l'homme ou sur les animaux. On a encore de M. Paulet :

Un petit *Traité de la morsure de la vipère aspic de Fontainebleau*, dans lequel on indique le vrai traitement. Ayant eu occasion d'en traiter

trente-cinq personnes, qui ont toutes échappé au danger, il démontre, par des faits, que la méthode des escarrotiques, indiquée par Sabatier, est très-défectueuse, mais que celle des scarifications profondes est la plus sûre, jointe aux antigangréneux et aux alexipharmaques; que l'eau de Luc ou les alcalis, sans être contraires, sont insuffisans, en général, pour la guérison. Il a aussi publié un opuscule ayant pour titre: *Examen d'un ouvrage de M. Stackouse sur les genres de plantes de Théophraste*, où il prouve que cet auteur n'en donne qu'une idée imparfaite et peu juste; et un autre. *Examen de l'histoire de la médecine* par M. Sprengel, dans lequel on remarque un très-grand nombre de méprises sur les plantes dont les anciens ont fait mention; enfin, il laisse pour ouvrages inédits: 1°. une *traduction de l'histoire des plantes de Théophraste*, dans ce moment soumise à l'examen de l'Académie royale des sciences, dont il est correspondant; 2°. la Botanique d'Hippocrate, dont on a déjà rendu compte dans un journal de médecine, mais d'une manière incomplète, puisqu'il est question des traités ou livres d'Hippocrate, qui, sur soixante qu'on lui attribue, peuvent être réduits à quatorze, tous les autres étant de Craton ou Thessale, ses fils, ou de Polybe, son gendre. On y voit l'examen des cinq espèces de *tiphus* ou *tiphos*, du sphacèle et de l'œdème du cerveau, l'examen du type de ses poids et mesures réduits aux nôtres, celui des maladies consignées dans le troisième livre des épidémies, où il y a un si grand nombre de fièvres pernicieuses dont il laissait mourir les malades fauté de quinquina, etc.; 3°. la Botanique ou *Flore* et *Faune* de Virgile, avec figures, sous presse dans ce moment.

Ses héritiers trouveront encore les Aphorismes d'Hippocrate en vers français, faits d'après une expérience en médecine de plus de soixante-cinq ans, soit dans les hôpitaux, soit dans le monde, et auxquels on en a ajouté deux autres tirés de ses écrits, dont un est sur le temps nécessaire au rétablissement des fractures du nez, de la mâchoire, de l'humérus, du coude, de la clavicule, du fémur, temps de durée bien différent, suivant la nature des os ou des cartilages, et qui peut servir de leçon à la chirurgie, même moderne, et de reproche sur la quantité superflue des pansemens, Esculape, Machaon et Hippocrate ayant excellé dans cette partie, et ayant eu assez de principes pour former la science chirurgico-légale qui manque. (O.)

PAULI (SIMON), naturaliste et médecin allemand, vint au monde, le 6 avril 1603, à Rostock, où son père, Henri, était professeur. Il n'avait que sept ans quand la mort lui enleva ses parens, qui ne lui laissèrent pas de fortune; mais l'ardeur qu'il montra bientôt pour l'étude lui attira la protection de la reine douairière de Danemark, qui fournit aux frais de son éducation. Après avoir fréquenté les plus célèbres universités de l'Allemagne, de la Hollande et de l'Angleterre, il vint à Paris suivre les cours de Riolan, et se rendit ensuite à Wittemberg; où le bonnet de docteur lui fut conféré en 1630. Deux ans après l'Université de Rostock le nomma professeur de médecine, emploi qu'il conserva pendant sept années, au bout desquelles il alla fixer son séjour à Copenhague, et remplit les chaires de médecine, chirurgie et botanique, qu'on avait créées pour lui en cette ville. Ayant été appelé à la cour en 1650, il devint bientôt premier médecin du monarque, et obtint la pré-

lature d'Aarhusen, qui est restée long-temps dans sa famille. Il mourut le 23 avril 1680. Ses travaux ont peu contribué aux progrès de l'histoire naturelle, quoiqu'il se soit beaucoup occupé de cette science, et particulièrement de la botanique; ils n'ont pas non plus exercé une grande influence sur la médecine, et Pauli est du nombre de ces médecins qui ont joui, pendant leur vie, d'une réputation que la postérité ne confirme pas. Ses nombreux écrits sont intitulés :

Dissertatio de hæmorrhagiâ. Copenhague, 1629, in-4°.
Dissertatio de arthritide. Wittemberg, 1630, in-4°.
De anatomiæ origine, præstantiâ et utilitate syntagma. Copenhague, 1634, in-4°.
Dissertatio de catarrho. Rostock, 1637, in-4°.
Dissertatio de dolore dentium. Copenhague, 1639, in-4°.
Quadripartitum de simplicium medicamentorum facultatibus. Rostock, 1639, in-4°. - *Ibid*. 1640, in-4°. - Strasbourg, 1667, in-4°. - *Ibid*. 1674, in-4°. - Copenhague, 1668, in-4°. - Francfort, 1708, in-4°.
C'est un traité sur les propriétés des plantes médicinales, dans lequel on trouve entassées sans choix et sans goût toutes les assertions de l'empirisme le plus grossier.
Oratio introductoria, cum Galenum de ossibus ad sceleton publicè in collegio Finkiano esse interpretaturus. Copenhague, 1641, in-4°.
Oratio cur, sicut inter plastas Phydias, inter pictores Apelles, ità inter medicos Hippocrates celebretur, nemove hâc ætate similis ei existat? Copenhague, 1644, in-8°.
Programma quo theatrum anatomicum auspicatus est. Copenhague, 1644, in-4°.
Flora danica, det er: dansk urtebog. Copenhague, 1648, in-4°.
Les plantes sont disposées par ordre alphabétique et d'après les saisons. Les figures sont bonnes.
Viridaria regia varia et academica. Copenhague, 1653, in-12.
Relatio de periculosissimo difficillimo anatomico-chirurgico casu. Francfort, 1660, in-8°.
Commentarius de abusu tabaci americanorum veteri, et herbæ thee Asiaticorum in Europâ novo. Strasbourg, 1661, in-4°. - Trad. en anglais par James, Londres, 1746, in-8°.
Methodus dealbandi ossa pro sceletopœiâ. Copenhague, 1668, in-fol. - *Ibid*. 1673, in-4°.
Digressio de verâ, unicâ et proximâ causâ febrium, necnon de accuratâ febres curandi methodo. Francfort, 1680, in-4°. - Strasbourg, 1678, in-4°.

Pauli (*Jean-Guillaume*), né à Leipzick, le 19 février 1658, enseigna successivement la physiologie, l'anatomie, la chirurgie et la pathologie, dans cette ville, où il mourut le 13 juin 1723. Il a donné une édition des opuscules d'anatomie et de chirurgie de Jean Van Hoorne (Leipzick, 1707, in-8°.). On a de lui beaucoup d'articles dans les Actes des Curieux de la nature, et un petit ouvrage intitulé :
Speculationes et observationes anatomicæ. Leipzick, 1722, in-4°.

Pauli (*Jacques-Henri*), fils de Simon, naquit à Copenhague, où il étudia la médecine avec beaucoup de succès, sous la direction de son père. En 1658, il se mit à voyager, et lorsqu'il revint dans sa patrie, riche des connaissances variées qu'il avait puisées chez l'étranger, le roi de Danemark le nomma professeur d'anatomie. Mais, à cette époque, il fit marcher de front l'exercice de la médecine et l'étude du droit, et en

1663, il obtint une chaire d'histoire, qui ne tarda pas à être suivie du titre d'historiographe de la couronne. Revêtu depuis de plusieurs emplois diplomatiques, entr'autres de l'ambassade d'Angleterre, il fut anobli par Chrétien V, et prit alors le nom de Rosenschild. On ignore ce qu'il devint sur la fin de ses jours, et l'on présume seulement qu'il alla les passer à Lubeck. On lui doit une bonne édition des observations de Bellini sur la structure des reins, et un petit traité ayant pour titre : *Anatomiæ Bilsianæ anatome, occupata imprimis circà vasa mesaraica et labyrinthum in ductu rorifero*. Copenhague, 1663, in-4°. - Nuremberg, 1664, in-4°. - Strasbourg, 1665, in-8°. (J.)

PAULLINI (Chrétien-François), célèbre polygraphe allemand, était d'Eisenach, ville de la Thuringe, où il vint au monde le 25 février 1643, de parens considérés, mais peu riches, dont la mort prématurée le laissa de bonne heure sans soutien. La duchesse douairière, qui l'avait tenu sur les fonts de baptême, se chargea de pourvoir aux frais de son éducation, et lui légua en mourant une somme suffisante pour lui permettre de continuer ses études. Un attrait invincible l'entraînait vers la médecine et les sciences naturelles, quoiqu'un vœu de sa mère, dont il était instruit, lui imposât la loi d'embrasser l'état ecclésiastique. Un de ses maîtres qu'il consulta le tira de l'embarras où le mettait le conflit de ses goûts et de sa conscience, en lui conseillant d'étudier à la fois la médecine et la théologie. Paullini promit de suivre cet avis, et devint plus tranquille. Après avoir fréquenté diverses Universités d'Allemagne, il passa en Danemarck, pour suivre les cours de l'illustre Bartholin, qui lui fit un accueil distingué. Il obtint même la permission de donner, à Copenhague, des leçons particulières de théologie dont le produit lui fut d'un grand secours. En quittant le Danemarck, il vint s'établir à Hambourg, et continua dans cette ville à donner des leçons. L'Université de Wittemberg lui envoya un diplôme de maître-ès-arts, en le dispensant de venir soutenir sa thèse. Quelque temps après, il obtint le titre de poëte lauréat et celui de notaire impérial. Jaloux d'augmenter encore la masse de ses connaissances, il visita successivement la Hollande et l'Angleterre, dont les savans s'empressèrent de lui fournir les moyens d'une existence honorable, en lui faisant confier l'éducation de quelques jeunes gentilshommes. A son retour par la Hollande, il prit le titre de docteur en médecine à Leyde, et alla ensuite parcourir la Norwège, l'Islande, la Suède et la Laponie. Arrivé à Hambourg en 1673, il y reçut une lettre du grand-duc de Toscane, par laquelle ce prince lui apprenait qu'il venait de l'investir d'une chaire à l'Université de Pise. Paullini n'accepta pas cette place honorable, et se fixa définitivement à Hambourg, où il pratiqua l'art de guérir avec un rare succès. L'empereur le créa comte palatin en 1675. Quelque temps après l'évêque de Munster le nomma son pre-

mier médecin et son historiographe, double emploi qu'il remplit avec zèle jusqu'à la mort du prélat. Appelé alors par le duc de Wolfenbuttel, il passa dix ans à la cour de ce prince, occupé sans relâche de mettre en ordre les immenses matériaux qu'il avait recueillis sur l'histoire de l'Allemagne. Revenu enfin à Eisenach, en 1689, il obtint la place de physicien de la ville, et partagea depuis lors tout son temps entre la pratique de l'art de guérir et le travail du cabinet. La mort l'enleva le 10 juin 1712. L'Académie des Curieux de la nature l'avait adopté sous le nom d'*Arion*. Il s'est rendu célèbre par son immense érudition, mais il manquait de goût et de critique. Un style maniéré et décousu rend fatigante la lecture de ses ouvrages, dont le nombre est immense, et parmi lesquels nous ne citerons que ceux qui ont rapport à la médecine ou aux sciences naturelles :

Cynographia curiosa, seu, canis descriptio. Accedit Joannis Caii libellus de canibus britannicis. Nuremberg, 1683, in-4°.
Buto breviter descriptus. Nuremberg, 1686, in-4°.
Sacra herba, seu, nobilis salvia descripta. Vienne, 1688, in-4°.
Tractatus de anguillâ. Leipzick, 1689, in-12.
Talpa descripta. Francfort et Leipzick, 1689, in-12.
Lagographia curiosa, seu, leporis descriptio. Vienne, 1691, in-8°.
Lycographia, seu, de naturâ et usu lupi libellus. Francfort, 1694, in-8°.
Observationes physico-medicæ. Nuremberg, 1695, in-4°. - Leipzick, 1706, in-8°.
Onographia, seu, de asino. Francfort, 1695, in-8°.
Heilsame Dreck-Apothecke. Francfort, 1696, in-8°.
Flagellum salutis, oder curioese Erzaehlung, wit mit Schlaegen allerhand schwere, langwierige und fast unheilbare Krankheiten curiret werden. Francfort, 1698, in-8°.
De jalappâ liber singularis. Francfort, 1700, in-8°.
De theriacâ cœlesti reformatâ. Francfort, 1701, in-8°.
De lumbrico terrestri schediasma. Francfort, 1703, in-8°.
Disquisitio curiosa, an mors naturalis plerumque sit substantia verminosa? Francfort, 1703, in-8°.
Nucis moschatæ curiosa descriptio. Francfort, 1704, in-8°.
Observationum medico-physicarum centuriæ IV. Francfort, 1706, in-8°. (J.)

PAULMIER (Julien de), ou *Palmarius*, né à Coutances en 1521, fit ses études à Paris, où il prit le grade de docteur, après avoir suivi les leçons de Fernel durant dix ans. Pendant les guerres civiles qui désolèrent la France, il se retira aux environs de Rouen, où il rédigea les observations médicales qu'il avait recueillies jusqu'alors. Charles IX le consulta pour se délivrer des insomnies continuelles qui le tourmentaient. Paulmier parvint à guérir le monarque. Attaché ensuite au duc d'Anjou, il suivit ce prince dans les Pays-Bas. Après l'expulsion des Français, il revint en Normandie, où l'usage du cidre le guérit des palpitations de cœur et de l'hypocondrie dont

l'exécrable nuit de la Saint-Barthélemy l'avait laissé affecté. Il mourut à Caen, en 1588, laissant :

Traité de la nature et curation des plaies de pistolet, harquebuse et autres bastons à feu. Paris, 1568, in-8°. - Caen, 1569, in-4°.

L'auteur ne partageait pas l'erreur générale qui faisait regarder le trajet des plaies d'armes à feu comme brûlé.

De morbis contagiosis libri VII. Paris, 1578, in-4°. - Francfort, 1601, in-8°. - La Haye, 1664, in-8°.

De vino et pomaceo libri II. Paris, 1588, in-8°. - Trad. en français, Caen, 1589, in-8°.

Apologie du cidre écrite avec beaucoup d'exagération.

PAULMIER (*Pierre*), de Coutances, qui prit une part si active à la célèbre dispute sur l'antimoine, a publié :

Lapis philosophicus dogmaticorum, quò scholæ medicæ judicium de chymicis declaratur, censura in fraudes parachymicorum defenditur, asserto veræ alchemiæ honore. Paris, 1609, in-8°.

Consultatio objectionum, quas Censorii, ementito scholæ medicinæ Parisiensis nomine, Palmario proposuerunt. Paris, 1609, in 8°.

Laurus palmaria frangens fulmen subventaneum cyclopum, falso scholæ Parisiensisi nomine evulgatum. Paris, 1609, in-8°. (O.)

PECQUET (JEAN), né à Dieppe, et docteur de la Faculté de médecine de Montpellier, observa, en 1647, dans l'homme et dans quelques animaux, et décrivit bien le premier le canal thorachique et surtout le réservoir du chyle auquel la reconnaissance des anatomistes a donné son nom. Cette découverte ne fut point l'effet du hasard, comme l'ont prétendu de jaloux adversaires. Pecquet partit de l'observation et imagina d'ingénieuses expériences pour arriver à une démonstration plus complète. Il s'établit d'abord dans sa ville natale, ensuite il vint habiter Paris, où il pratiqua la médecine, devint membre de l'Académie des sciences en 1666, et mourut en 1674.

On ne trouve point l'éloge de Pecquet dans la collection de Fontenelle, qui n'a donné que ceux des académiciens morts depuis 1699. Condorcet a publié, pour suppléer à ces éloges, une liste alphabétique des membres de l'ancienne Académie; on trouve au nom de Pecquet la note suivante : « Il fit dans sa jeunesse la découverte du canal thorachique et du réservoir du chyle. Ce fut dans des chiens qu'il découvrit ces deux organes, et comme ils servent dans l'économie animale à des fonctions communes aux chiens et aux hommes, il supposa qu'elles existaient toutes deux dans l'homme.... Pecquet fit encore plusieurs observations nouvelles sur la structure des parties qui servent à la préparation et à la sécrétion de nos différens fluides. (Il fallait ajouter, et des recherches sur l'organe de la vision, entr'autres les fonctions de la rétine). Pecquet, continue le sécrétaire de l'Académie, contribua beaucoup par ses raisonnemens et surtout par ses découvertes à prouver la circulation du sang qui avait encore quelques adversaires. Un usage ex-

cessif de l'eau-de-vie avança ses jours. Il la regardait comme une espèce de remède universel, et ce remède, comme bien d'autres poisons lents, était devenu par l'habitude une boisson nécessaire à son bien-être. » Nous n'en apprenons pas moins que Pecquet, malgré ses prescriptions d'assez mauvaise compagnie, était répandu dans le grand monde, et qu'il était fort assidu et bien accueilli chez le surintendant Fouquet, auquel, à l'exemple de Pelisson et de Lafontaine, il resta attaché dans ses disgrâces. Pecquet a donné les ouvrages suivans :

Experimenta nova anatomica, quibus incognitum hactenus chyli receptaculum, et ab eo per thoracem in ramos usque subclavios vasa lactea deteguntur. Paris, 1651, in-12.

De circulatione sanguinis et chyli motu dissertatio.

De thoracis lacteis.

Ces différens écrits ont été réunis en un volume in-4°. Paris, 1654, et ils ont été réimprimés dans la Bibliothèque anatomique de Manget, ainsi que dans quelques éditions de l'Anatomie réformée de Bartholin.

(R. DESGENETTES)

PELLETAN (PHILIPPE-JOSEPH) se livra de bonne heure à l'étude des sciences physiques. Les applications multipliées qu'il est possible d'en faire à l'économie vivante, devinrent la base des cours d'anatomie physiologique par lesquels il débuta dans la carrière de l'enseignement. Il professa successivement plusieurs des branches principales de la médecine. Successeur de Desault à l'Hôtel-Dieu, il fut nommé professeur de clinique chirurgicale à la Faculté de médecine de Paris. En 1815, il devint professeur de médecine opératoire, et passa de cette chaire à celle des accouchemens en 1818. A la nouvelle organisation de la Faculté, il ne conserva que le titre de professeur honoraire.

M. Pelletan a été secrétaire, pour la correspondance, aux Collége et Académie royale de chirurgie. Il fut un des disciples les plus distingués de Sabatier; Louis et Tenon guidèrent ses premiers pas dans la carrière du professorat, et il fut un des professeurs suppléans de l'école pratique. M. Pelletan est membre de l'Institut et de la plupart des sociétés savantes de l'Europe. Il sut toujours entraîner ses auditeurs, soit à sa clinique, soit dans ses cours, par la pureté et le charme de son élocution, par l'esprit dont étincelaient ses discours, et même par les opinions paradoxales qu'il soutenait fréquemment avec une éloquence qui séduisait les esprits les plus sévères. Il a publié :

Clinique chirurgicale, ou Mémoires et observations de chirurgie clinique et sur d'autres objets relatifs à l'art de guérir. Paris, 1810, 3 vol. in-8°. avec fig.

Lorsque cet ouvrage parut, plusieurs des préceptes qu'il contient étaient déjà depuis long-temps adoptés; sur quelques points, il consa-

crait encore des erreurs que des recherches plus modernes avaient détruites ; il ne fut, par cette raison, que médiocrement utile à la science, bien que les travaux de l'auteur eussent puissamment contribué à ses progrès. C'est le sort qui attend tous les livres dont les matériaux sont demeurés pendant trop d'années sans emploi. (L.-J. BÉGIN)

PELLETIER (BERTRAND), né à Bayonne en 1761, vint étudier la pharmacie et la chimie à Paris, sous Bayen et Darcet, qui, de ses maîtres, ne tardèrent pas à devenir ses amis. Deux mémoires ayant pour objet, l'un, divers procédés nouveaux et ingénieux pour obtenir l'acide arsénique, l'autre, certains phénomènes qui se passent dans l'extinction de la chaux vive et dans la préparation de l'acide phosphorique, rendirent bientôt son nom célèbre. D'autres, non moins importans, et qui succédèrent avec rapidité à ceux-là, vinrent à l'appui de la doctrine pneumatique, alors nouvelle et contestée. Sur ces entrefaites, Pelletier fut chargé par Darcet de diriger la pharmacie de Rouelle, et le Collége de pharmacie lui conféra exceptionnellement le titre de pharmacien, à l'âge de vingt-deux ans. L'exercice de la pharmacie ne le détourna pas des travaux chimiques. Parmi les mémoires qu'il publia à cette époque, on en remarque un sur la cristallisation des sels déliquescens, et un autre sur le chlore. Ses belles recherches sur le phosphore et les phosphures métalliques contribuèrent puissamment aux progrès de la science. On lui doit encore des observations sur le muriate de baryte, le carbonate de potasse, le strontiane, le molybdène, le plombagine, l'éther acétique, la préparation du savon, l'or mussif et l'affinage du métal des cloches. L'Académie des sciences lui ouvrit ses portes en 1791. Après la révolution, il devint tour à tour membre du bureau de consultation des arts, inspecteur des hôpitaux, commissaire des poudres et salpêtres, et membre du conseil de santé des armées. A la formation de l'Institut, il fit partie de ce corps savant, et pendant les deux dernières années de sa vie, il professa la chimie à l'école polytechnique. Une mort prématurée l'enleva le 21 juillet 1797. La plupart de ses Mémoires ont été insérés dans le Journal de physique et dans les Annales de chimie. Son fils, qui suit honorablement la même carrière, a, de concert avec M. Sédillot jeune, rassemblé les principaux, sous le titre de :

Mémoires et observations de chimie. Paris, 1798, 2 vol. in-8°.

PELLETIER (*Gaspard*), médecin de Middelbourg, reçu à Montpellier, mourut en 1658. On a de lui un ouvrage, aujourd'hui fort rare, qui porte pour titre :

Plantarum, tum patriarum, tum exoticarum, in Walachriâ, Zelandiæ insulâ, nascentium, synonyma. Middelbourg, 1610, in-8°.

PELLETIER (*Jacques*), né au Mans le 25 juillet 1517, mourut à Paris en 1582, laissant :

De peste compendium. Bâle, 1557, in-8°.
De conciliatione locorum Galeni sectiones duæ. Paris, 1560, in-4°. (O.)

PEMBERTON (HENRI), savant médecin anglais, né à Londres en 1694, étudia son art à Leyde, sous le grand Boerhaave, et cultiva dans le même temps les mathématiques, qui avaient pour lui un attrait particulier. Etant venu à Paris, il s'y livra avec ardeur à l'anatomie. De retour en Angleterre, il se proposait d'exercer l'art de guérir dans la capitale, mais sa santé délicate le détourna bientôt de la pratique, et lui fit préférer les travaux paisibles du cabinet. Ayant été nommé professeur à Oxford, il y donna des leçons de chimie, qu'il continua jusqu'à sa mort, arrivée le 9 mars 1771, et que son ami Wilson fit imprimer à cette époque. Ses ouvrages sont tous écrits d'un style diffus; deux seulement ont rapport à la médecine.

De facultate oculi quâ ad diversas rerum conspectarum distantias se accomodat. Gœttingue, 1751, in-4°.
Parmi ses autres productions nous ne citerons que son tableau des découvertes philosophiques de Newton, dont nous avons une traduction française par Roland-le-Virloys (Amsterdam, 1755, in-8°.- Paris, 1771, 2 vol. in-4°.), et une petite brochure relative au célèbre théorème de Cotes, et tendant à établir que les découvertes de Newton se trouvent dans Barrow et Fermat, et celles de ces derniers dans Archimède.
Course of physiology. Londres, 1773, in-8°.
C'est l'œuvre posthume d'un iatromathématicien. (Z.)

PENA (PIERRE), botaniste du seizième siècle, était de Narbonne ou des environs d'Aix. L'année de sa naissance, celle de sa mort et tous les détails de sa vie sont ignorés. Tout ce qu'on sait à ce dernier égard, c'est qu'il était lié d'une étroite amitié avec Lobel, qui l'avait rencontré dans le midi de la France, et qui fit usage, dans ses observations, d'un nombre considérable de plantes qu'il avait recueillies dans ses nombreux voyages. Lobel se montra peu reconnaissant envers Pena, dont le nom ne se trouve qu'à la tête de son ouvrage. Plumier a payé la dette de la science en consacrant à la mémoire de cet habile et modeste botaniste un genre de plantes (*Penæa*), qui paraît voisin des épacridées. (O.)

PENNANT (THOMAS), célèbre naturaliste anglais, naquit à Downing, dans le comté de Flint, le 14 juin 1726. Dès son enfance, il eut un goût décidé pour l'histoire naturelle, et à peine sorti du collége d'Oxford, il se mit à parcourir les cantons qui lui semblaient devoir offrir le plus d'intérêt sous ce rapport. Une lettre sur un tremblement de terre ressenti à Downing fut sa première production littéraire qui vit le jour, à son insu il est vrai; elle parut dans les Transactions philosophiques en 1750. Un mémoire sur quelques fossiles du comté

de Shrop, publié six ans après, le fit connaître de Linné, qui entretint dès-lors une correspondance fort active avec lui. Ce fut en 1761 qu'il commença à mettre au jour sa Zoologie britannique, exécutée avec beaucoup de luxe. Un voyage qu'il fit, en 1765, sur le continent, le mit en relation avec Buffon et Pallas. A cette époque il conçut l'idée de son synopsis des quadrupèdes; mais au lieu de se borner, comme il en avait d'abord le projet, à un tableau des espèces décrites par Buffon, il y inséra l'histoire de plusieurs animaux dont ce grand naturaliste n'avait pas parlé, et les disposa d'après la méthode de Ray, dans laquelle il intercala seulement les genres créés par Linné. Son intention paraît avoir été d'entreprendre un travail semblable sur les oiseaux, mais celui de Latham l'en détourna sans doute. Ses voyages en diverses parties de l'Angleterre n'ont pas moins contribué que ses recherches d'histoire naturelle à le rendre célèbre. Les relations qu'il en fit paraître eurent un succès prodigieux, et firent connaître aux Anglais quelques parties de leur territoire, telles que l'Ecosse, sur lesquelles ils n'avaient eu jusqu'alors que des notions vagues ou erronées. Ce n'est pas par le style que ces relations brillent, car la diction en est sèche et peu attrayante; mais elles sont remplies de faits importans, d'anecdotes curieuses et d'observations littéraires, qui leur donnent un grand avantage sur la plupart des écrits du même genre, et les rendent indispensables à celui qui veut connaître les contrées dont elles donnent la description. Cependant ces recherches historiques n'empêchaient pas Pennant de cultiver l'histoire naturelle avec ardeur. En 1781, il donna, dans les Transactions philosophiques, un mémoire tendant à prouver que le dindon est originaire de l'Amérique. Sa Zoologie arctique fit connaître une foule d'espèces ignorées jusqu'alors, et offrit quelques bonnes figures d'animaux qui n'avaient pas encore été bien représentés. Sa Zoologie des Indes, entreprise avec Forster, n'a pas été terminée. Ce laborieux écrivain mourut le 16 décembre 1798. Nous ne citerons ici que ceux de ses ouvrages qui ont trait à l'histoire naturelle.

Synopsis of quadrupeds. Chester, 1771, in-8°. - *Ibid.* 1781, 2 vol. in-4°. - *Ibid.* 1793, 2 vol. in-4°. - Trad. en allemand par J.-M. Bechstein, Leipzick, 1799-1800, in-4°.

C'était le premier ouvrage un peu détaillé qui eût paru sur les quadrupèdes, où l'histoire de ces animaux fût distribuée avec méthode. On y trouve un assez grand nombre de figures originales. Sans être élégantes, ces figures sont passablement exactes. Tant que l'ouvrage de Schreber ne sera pas terminé, les naturalistes ne pourront se passer de celui-là. La dernière édition porte le titre d'*History of quadrupeds.*

Genera avium. Chester, 1773, in-8°.

Arctic zoology. Chester, 1784-1787, 3 vol. in-4°. - *Ibid.* 1792, in-4°. Après avoir décrit les côtes et plages principales du nord, l'auteur

donne l'histoire naturelle des quadrupèdes et des oiseaux qui habitent les deux continens depuis le 60° degré jusqu'au pôle. A la suite on trouve un chapitre fort court et assez incomplet sur les poissons. Le tout est terminé par un simple catalogue de quelques insectes de l'Amérique septentrionale dû à Forster le père. Cet ouvrage a été plutôt extrait que traduit en français, sous le titre de : *Le nord du globe* (Paris, 1789, 2 vol. in-8°.).

Indian zoologie. Chester, 1769, in-4°. - *Ibid.* 1792, in-4°.

La seconde édition est augmentée du discours de Forster sur le climat de l'Inde et sur les oiseaux de Paradis. On y trouve aussi un catalogue fort incomplet des animaux de l'Inde. (o.)

PERCIVAL (Thomas), né le 29 septembre 1740, à Warrington, dans le comté de Lancastre, perdit ses parens en très-bas âge, et fut élevé par une sœur aînée, qui ne négligea rien pour lui donner une éducation brillante. Après avoir terminé ses humanités avec éclat, il étudia la médecine à Édimbourg, puis à Londres, et alla prendre le bonnet doctoral à Leyde en 1765. Deux ans après il s'établit, pour y exercer sa profession, à Manchester, où il passa le reste de ses jours, et mourut le 30 août 1804. Une pratique étendue ne le détourna pas entièrement des travaux du cabinet, par lesquels il charmait ses loisirs, et qui produisirent plusieurs mémoires publiés dans les Transactions philosophiques et dans le recueil de la Société de Manchester. Un des plus remarquables a pour objet le quinquina. L'auteur y démontre, contre l'opinion reçue, que la force agissante de ce médicament n'est pas due à un principe particulier; mais il se trompa en assignant sa propriété médicinale au mélange intime des parties gommeuses et résineuses. On distingue aussi ses recherches sur la racine de colombo et sur celle de sénéka. Le premier, il employa le gaz acide carbonique comme moyen propre à diminuer les accidens de la phthisie pulmonaire. La philosophie et surtout la morale furent aussi l'objet de ses constantes méditations. On a de lui :

Essays medical and experimental on the empiric and dogmatic, on the adstringents and bitters, on the operation of blesters, and on the ressemblance between chyle and milk. Londres, 1767, in-8°.

On the efficacy of external applications in the angina maligna. Manchester, 1770, in 8°.

Essays medical and experimental. Londres, 1772, in-8°.

A father's instruction to his children. Manchester, 1775-1800, 3 vol. in-8°.

Medical jurisprudence, or, a code of ethics and institutes adapted to the professions of physic and surgery. Manchester, 1800, in-8°. - *Ibid.* 1803, in-8°.

Tous les écrits de Percival qui se rattachent à la médecine, ont été réunis ensemble (Manchester, 1807, 4 vol. in-8°.). (o.)

PERCY (Pierre-François) est né le 28 octobre 1754, à Montagny en Franche-Comté. Son père, qui avait été chi-

rurgien militaire, était peu satisfait du résultat de ses services, et se proposait d'écarter son fils de cette carrière, qu'il devait cependant parcourir d'une manière si brillante. M. Percy fit ses études classiques au Collége de Besançon, où il remporta constamment les premiers prix. Destiné au génie militaire, les mathématiques devinrent l'objet spécial de ses travaux, et il y fit des progrès rapides. Un goût irrésistible l'entraînait, toutefois, vers la chirurgie, et il finit par en embrasser l'étude avec une telle ardeur qu'en peu de temps il devint prévôt de salle et enseigna l'anatomie. Il fut gradué à Besançon en 1775, et entra presque immédiatement après en qualité d'aide chirurgien-major dans la gendarmerie. Lafosse, hippiatre en chef de ce corps, se plut à lui communiquer les notions les plus importantes de l'art vétérinaire. En 1782, M. Percy fut nommé chirurgien-major du régiment de Berry cavalerie. Durant la guerre, il devint chirurgien en chef d'armée, et ensuite un des inspecteurs généraux du service de santé. En 1814, il fut chargé, à Paris, du service des soldats russes, prussiens et autres, blessés le 31 mars; il les rassembla dans les abattoirs, et tous les secours de l'art leur furent prodigués avec un zèle qui honore et le chirurgien en chef et la France entière. M. Percy exerça les plus importantes fonctions de la chirurgie militaire jusqu'en 1815, époque à laquelle il fut replacé dans la vie civile. L'école de médecine le comptait parmi les plus célèbres de ses professeurs, lorsqu'en 1820 il donna de cet emploi une démission fondée sur son âge avancé et sur de graves infirmités. Il est un des commandans de la Légion-d'Honneur, chevalier de plusieurs autres ordres, membre de l'Institut et de la plupart des Académies et Sociétés savantes nationales et étrangères.

M. Percy a réuni au plus haut degré, dans ses ouvrages, au talent d'écrire avec grâce et originalité, une érudition facile et profonde et une grande justesse de pensée. Couronné quatre fois à l'Académie royale de chirurgie, il reçut le titre d'associé régnicole de cette compagnie célèbre, et fut prié de ne plus se présenter aux concours, afin de laisser le champ libre à des concurrens que ses succès avaient presque découragés. Il obtint seize autres palmes académiques dans les Sociétés savantes les plus distinguées de l'Europe. A l'armée, il était le protecteur et en quelque sorte le père de tous les chirurgiens rassemblés sous ses ordres. Il se fit remarquer autant par son habileté chirurgicale que par ses talens administratifs. Il organisa, à l'armée du Rhin, sous Moreau, un corps mobile de chirurgiens militaires, et inventa, pour les transporter, des voitures qui furent ensuite abandonnées. Il forma en Espagne, et presqu'à ses frais, un bataillon de soldats d'ambulance où se

trouvait une compagnie de brancardiers, armés de piques susceptibles de former, en se réunissant, des brancards pour le transport des blessés. Tous les sujets que M. Percy a abordés, soit dans les journaux de médecine, soit dans ses rapports à l'Institut, soit dans les nombreux articles dont il a enrichi le Dictionaire des sciences médicales, où il a souvent eu pour collaborateur M. Laurent, son neveu, ont été traités par lui d'une manière en même temps instructive et piquante. On ne peut lui reprocher que d'avoir quelquefois jugé avec trop d'indulgence les travaux qu'il était chargé d'examiner, et d'en avoir un peu exagéré l'importance ou l'utilité.

On a de M. Percy les ouvrages suivans :

Mémoire sur les ciseaux à incision. Paris, 1785, in-4°.

Manuel du chirurgien d'armée. Paris, 1792, in-12.

Pyrotechnie chirurgicale pratique, ou l'Art d'appliquer le feu en chirurgie. Paris, 1794, in-8°.-*Ibid.* 1810, in-8°.

Dans ces trois mémoires, successivement couronnés à l'Académie de chirurgie, l'auteur a su faire la plus heureuse application des principes de la métallurgie et de l'art de fabriquer les instrumens à l'accomplissement des indications chirurgicales pendant les opérations.

Réponses aux questions proposées par la commission de santé. Metz, an III, in-12.

Eloge historique de Sabatier. Paris, 1812, in-4°. et in-8°.

Eloge historique d'Anuce Foës. Paris, 1812, in-8°. (L.-J. BÉGIN)

PEREIRA (GOMEZ), médecin espagnol du seizième siècle, vivait, suivant toutes les apparences, à Medina del Campo. Il ne nous est parvenu aucun renseignement sur sa vie, mais nous avons de lui plusieurs ouvrages :

Antoniana Margarita, opus physicis, medicis ac theologis non minùs utilè quam necessarium. Medina del Campo, 1554, in-fol.-Francfort, 1610, in-fol.

Pereira soutient que les animaux sont de pures machines. Descartes a été accusé d'avoir puisé dans ce livre, et de l'avoir fait supprimer. Au reste, il est fort rare. Michel de Palacios, de Grenade, l'attaqua vivement. La critique de Palacios et la réponse de Pereira sont intitulées:

Objectiones adversus nonnulla ex multiplicibus paradoxis Antoniæ Margaritæ et apologia Pereiræ. Medina del Campo, 1555, in-fol.

On a encore de Pereira :

Novæ veterisque medicinæ experimentis et evidentibus rationibus comprobatæ pars prima. Medina del Campo, 1558, in-fol.

Ce livre concerne les fièvres, leur nature et leurs causes. Pereira prouva que Galien a commis de nombreuses erreurs : c'était beaucoup au seizième siècle. (O.)

PERKINS (ELIE), médecin à Plainfield, dans les Etats-Unis, florissait durant la seconde moitié du siècle dernier. Il a joui pendant quelque temps d'une grande célébrité, due à l'invention d'un moyen thérapeutique auquel il attribuait une grande efficacité, et qui fut appelé, de son nom, *perkinisme.*

Ce moyen consistait à faire usage d'un tracteur métallique, assemblage de deux aiguilles coniques, longues de deux pouces et demi, réunies par la base, formées de deux métaux différens, et l'une pointue, l'autre arrondie à son extrémité. Perkins promenait la pointe de cet instrument sur la partie malade, ou dans les environs, jusqu'à ce que son contact eût déterminé une légère inflammation à la peau. Il n'employait que contre la goutte, le rhumatisme et autres maladies analogues, ce moyen, qui rentre évidemment dans les pratiques du magnétisme animal. Quelques-unes de ces cures qu'on obtient toujours quand on agit vivement sur l'imagination des malades, excitèrent l'enthousiasme, et bientôt le perkinisme devint à la mode en Angleterre et en Danemarck, où les femmes particulièrement s'en emparèrent. Quelques médecins ne le dedaignèrent pas non plus, cherchèrent à en donner une théorie physique, et rapportèrent à une influence électrique l'action qu'ils lui avaient vu ou cru voir produire sur quelques malades. Mais peu à peu l'enthousiasme se réfroidit, et les prétendus miracles du perkinisme tombèrent dans la même proportion. On en vint enfin à soupçonner la vérité, c'est-à-dire qu'il y avait beaucoup plus de charlatanisme que de réalité dans cette méthode, à laquelle la mort de Perkins acheva de porter le dernier coup. Cet empirique, qui fut, à ce qu'il paraît, de bonne foi, périt victime de la confiance que ses *tracteurs* lui avaient inspirée comme moyen préservatif de la fièvre jaune. Son fils, Benjamin-Douglas, n'en a pas moins continué de vanter les avantages du perkinisme, mais sans parvenir à le réintégrer dans l'opinion publique, qui l'a depuis long-temps placé parmi les rêveries médicales et les jongleries. Perkins père n'a laissé aucun écrit, mais on en a plusieurs du fils :

The influence of metallic tractors on the human body in removing various painful inflammatory diseases, such as rheumatism, pleurisy, som gouty affections, etc. Londres, 1798, in-8°.

Experiments with the metallic tractors in rheumatic and gouty affections, inflammations and topical diseases. Londres, 1799, in-8°.

Cases of successful practice with Perkins's patent metallic tractors. Londres, 1801, in-8°.

The efficacy of Perkins's patent metallic tractors in topical diseases on the human body and animals. Londres, 1801, in-12. (J.)

PERON (François), célèbre voyageur et naturaliste, vint au monde dans la petite ville de Cérilly, le 22 août 1775. Il était sur le point d'embrasser la carrière ecclésiastique, lorsque la révolution éclata. Cédant aux élans d'une ame généreuse et brûlante, il voulut servir dans ces armées auxquelles le patriotisme faisait enfanter des prodiges, et à la fin de 1792, il s'enrôla dans le bataillon de l'Allier, avec lequel il partit pour

l'armée du Rhin. Fait prisonnier par les Prussiens, il profita du temps de sa captivité pour lire les historiens voyageurs. A la fin de 1794, il fut compris dans un cartel d'échange, et réformé parce qu'il avait perdu l'œil droit à la suite de ses blessures. L'état de sa fortune lui imposant la nécessité de choisir une profession, il se décida pour la médecine, et obtint du ministre de l'intérieur une place à l'École de Paris. Après avoir suivi avec assiduité les cours de cet établissement et ceux du Muséum d'histoire naturelle, il allait se faire recevoir docteur, lorsqu'une passion malheureuse lui fit prendre la résolution de voyager. Son courage, sa persévérance et son ardeur triomphèrent des obstacles qu'il rencontra d'abord à faire partie de l'expédition que le gouvernement préparait alors pour les terres australes. Quoique le nombre des savans fût complet, le ministre céda, et Péron vit combler ses souhaits les plus ardens. L'expédition dura près de quatre ans, depuis le 19 octobre 1800, jusqu'au 7 avril 1804, et fut traversée par des entraves de plus d'un genre. Mais rien ne put ralentir l'infatigable activité de Peron, ni la mort de ses compagnons, ni les tribulations dont le capitaine l'accabla; il semblait se multiplier au besoin, et, resté seul chargé de la zoologie, il ne s'effraya pas de cet immense travail, qu'il accomplit avec une exactitude surprenante et un courage plus qu'humain. En effet, le rapport de M. Cuvier sur la collection qu'il rapporta, constate qu'elle contenait au-delà de cent mille échantillons d'animaux, que le nombre des espèces nouvelles s'élevait à plus de deux mille cinq cents, et que Peron, aidé par son ami M. Lesueur, avait fait connaître plus d'animaux que tous les naturalistes réunis des derniers temps. L'Institut s'empressa de l'admettre au nombre de ses correspondans. Mais il portait dans son sein le germe d'une affection de poitrine que de faux principes sur le régime et sur un travail forcé contribuèrent encore à développer. Peron expira à la fleur de l'âge, le 14 décembre 1810, laissant :

Observations sur l'anthropologie. Paris, 1800, in-8°.

Il publia ce mémoire, lu à l'Institut, pour démontrer l'utilité de joindre aux autres savans de l'expédition, un médecin naturaliste chargé spécialement de faire des recherches sur l'histoire de l'homme.

Voyage de découvertes aux terres Australes. Paris, 1807-1810, 3 vol. in-4°.

Le second volume n'était qu'à moitié imprimé quand Peron mourut. C'est M. Freycinet qui a terminé la publication de cet important ouvrage.

On a encore de Peron, dans divers recueils, une notice sur l'habitation des animaux marins, un mémoire sur le pyrosoma, des observations sur la dysenterie des pays chauds et sur l'usage du bétel, un mémoire sur la température de la mer, une histoire des méduses, et un travail spécial sur les méduses du genre équorée. (o.)

PERRAULT (Claude) naquit à Paris vers l'an 1613. Son père, qui était avocat au parlement, lui fit donner une éduca-

tion très-soignée. Il étudia d'abord la médecine, qui embrasse tant de connaissances, et il en acquit suffisamment pour être reçu avec distinction docteur de la Faculté de la capitale; mais il n'exerça jamais cette profession que pour les pauvres et pour ses amis. Perrault a obtenu un autre genre de célébrité, comme architecte, et nous allons le considérer sous ce point de vue. Colbert chargea Perrault de faire une traduction de Vitruve, et ce travail lui inspira tout à coup le goût le plus passionné pour l'architecture, à la pratique de laquelle il se livra bientôt presque tout entier. D'abord l'Académie des sciences, dont il était membre, le chargea du plan de l'Observatoire, qu'il fit, peu après, exécuter avec une admirable solidité et sans employer ni bois ni fer dans sa construction. Ce premier essai était encore loin d'annoncer les grands talens de Perrault. Le Louvre ne répondait point à la grandeur du monarque qui a donné son nom à son siècle. Colbert fit un appel à tous les grands talens nationaux et étrangers. Les plans de Perrault furent préférés, et il fit exécuter des modèles qui terminèrent toutes les discussious et les contrariétés élevées par des passions rivales. On vit, à la fois, le Louvre sortir de ses ruines, et s'élever ce majestueux péristyle connu parmi nous sous le nom de colonnade, et qui, malgré quelques défauts, est un des plus beaux monumens du monde. Perrault jeta aussi les fondemens d'un arc de triomphe placé à l'extrémité de la grande rue Saint-Antoine, et qui devait être un des plus beaux monumens connus dans ce genre, si les malheureuses guerres qui terminèrent le règne de Louis XIV n'en avaient fait abandonner l'exécution. On dut encore à Perrault la chapelle du château de Sceaux, celle de Notre-Dame de Navone, dans l'église des Petits-Pères, près la place des Victoires, et des dessins d'un grand nombre d'objets qui décorent les jardins de Versailles et de quelques autres maisons royales. Perrault inventa un grand nombre de machines qu'il adapta à ses constructions hardies et quelquefois colossales, et c'est en cela qu'il fit preuve de ses connaissances étendues en mathématiques appliquées à la mécanique. Nous revenons au naturaliste, au physicien, au médecin. On verra par la simple énumération de ses ouvrages, ce qu'il fit pour plusieurs des branches les plus intéressantes des connaissances humaines. Quand on a sous les yeux cette suite de travaux, que doit-on penser des traits satiriques lancés par Boileau qui ne vit dans Perrault qu'un ignorant assassin et un maçon habile? La Faculté de médecine, qui était un meilleur juge, en pensait autrement. Lorsque Perrault mourut, en 1688, elle plaça son portrait dans ses écoles au milieu de ceux de ses membres qui l'avaient le plus honorée. Les registres qui en font foi expriment les regrets de cette compagnie, et désignent le genre

de maladie à laquelle Perrault succomba. On l'attribua à l'infection qu'il avait contractée en disséquant un chameau putréfié. « Ainsi, comme l'a dit un illustre écrivain du dernier siècle, dont nous allons souvent employer la pensée et l'expression dans la suite de cet article; ainsi doit-on peut-être le compter parmi les savans qui ont été les victimes de leur zèle: ces exemples ne sont pas rares, et les hommes de tous les états savent également braver la mort, lorsqu'elle est sur le chemin qui les mène à la gloire. »

Voici la liste des principaux écrits de Claude Perrault.

Mémoires pour servir à l'histoire naturelle des animaux. Paris, 1672, avec une continuation qui parut en 1767, in-fol. avec figures. - Amsterdam, 1736, 3 vol. in-4°.

Condorcet, dans le bel éloge qu'il a consacré à Perrault, nous apprend qu'il se chargea dans l'Académie naissante de présider aux travaux de l'histoire naturelle, et que c'est à lui qu'elle doit surtout cet esprit de circonspection et de sagesse qui n'admet que les faits constatés. Il fait observer que cet esprit, qui ne s'est point démenti depuis, a valu à l'Académie des sciences une autorité et une réputation attachée au corps même de l'Académie et indépendante du génie des savans qui la composent.... Passant ensuite au jugement des mémoires de Perrault sur l'histoire des animaux : « Ce ne sont, dit-il, presque que des descriptions anatomiques, qui même ne peuvent servir à l'anatomie comparée, parce qu'elles ne sont point faites sur un même modèle; mais ces mémoires contiennent beaucoup de faits particuliers, intéressans et nouveaux, et surtout ils ont servi à détruire une foule de préjugés accrédités chez les anciens les plus respectables. Il n'y avait point de science où il fût plus nécessaire de détruire la déférence aveugle pour l'antiquité.... Perrault disséqua trois des animaux dont l'histoire était la plus remplie de fables, le caméléon, la salamandre et le pélican, et il fit disparaître tout le merveilleux. »

Essais de physique. Paris, 2 vol. in-4°. et 4 vol. in-12. Les trois premiers volumes parurent en 1680 et le quatrième en 1688.

L'opuscule le plus remarquable de ce recueil est la mécanique des animaux, traité plein d'observations curieuses sur la structure et les usages de leurs divers organes. On a cru y apercevoir le germe du système physiologique des animistes, qui a eu et conserve encore beaucoup de vogue en médecine.

Vitruve traduit en français. Paris, 1675, in-fol. et 1684, même format. Il en fit ensuite un abrégé qui parut in-12.

La traduction de Vitruve, a dit Condorcet, manquait à l'architecture, et sans Perrault elle lui manquerait peut-être encore. Il réunissait le goût, l'érudition et le savoir nécessaires pour réussir dans cette entreprise, où il fallait un homme qui connût également bien les anciens, les arts et la mécanique. Le texte de Vitruve avait été défiguré par des copistes ou des commentateurs qui ignoraient les arts; douze siècles de barbarie avaient anéanti toute tradition sur les procédés que les anciens employaient; souvent il fallait songer moins à entendre ce qui était dans l'original, qu'à suppléer ce qui aurait dû y être. Perrault joignit à la traduction des remarques, qui forment un ouvrage aussi utile pour le moins que celui de Vitruve; il fit jusqu'aux dessins des planches dont ce livre est orné, et ces dessins sont regardés comme des chefs-d'œuvre dans ce genre.

Recueil d'un grand nombre de machines de l'invention de Claude Perrault, pour élever et transporter les fardeaux les plus pesans et pour servir aux usages les plus utiles de la société. Ouvrage posthume, Paris, 1700, 1 vol. in-4°.

Nicéron a publié les titres de plusieurs opuscules de Perrault.

Nous ne pouvons nous dispenser de rappeler que Claude Perrault eut trois frères, l'un docteur en théologie, qui fut exclus de la Sorbonne en même temps qu'Arnaud ; un second, receveur général des finances, auteur d'un *Traité sur l'origine des fontaines*, et d'une traduction de la *Secchia rapita* ; l'autre enfin, premier commis de la surintendance des bâtimens, fort connu comme dépréciateur des anciens, mais recommandable par l'usage qu'il fit de son crédit sur l'esprit de Colbert, auquel il suggéra une partie de ce que ce grand administrateur a fait pour l'encouragement des sciences, des lettres, des arts et parconséquent la prospérité et la gloire de notre pays. (R. DESGENETTES)

PERSOON (Chrétien-Henri), né au cap de Bonne-Espérance, naturaliste d'un grand mérite, est surtout connu par ses travaux sur la mycologie. La classification des champignons qu'on lui doit, est presque la seule qu'on suive aujourd'hui. Elle se fait remarquer par la clarté et la grande précision avec lesquelles les genres et les espèces sont fixées. Les principaux ouvrages de ce naturaliste sont :

Bemerkungen ueber die Flechten. Zurich, 1794, in-8°.

Observationes mycologicæ. Léipzick, 1790, in-8°.

Coryphæi clavarias ramariasque complectentes, cum brevi structuræ interioris expositione, auctore T. Holmskiold, denuo cum adnotationibus editi. Léipzick, 1797, in-8°.

Tentamen dispositionis methodicæ fungorum. Léipzick, 1797, in-8°.

Commentatio de fungis clavæformibus. Léipzick, 1797, in-8°.

Commentarius J.-C. Schaefferi fungorum Bavariæ indigenorum icones pictas differentiis specificis, synonymis et observationibus selectis illustrans. Erlangue, 1800, in-4°.

Icones et descriptiones fungorum minus cognitorum. Erlangue, 1800, in-8°.

Synopsis methodica fungorum. Gœttingue, 1801, 2 vol. in-8°.

Icones pictæ specierum rariorum fungorum in synopsi methodicâ descriptarum. Paris et Strasbourg, 1803-1808, in-4°.

Synopsis plantarum, seu Enchiridion botanicum. Paris, tome I, 1805; II, 1807, in-12.

Novæ Lichenum species. Paris, 1811, in-4°. (z)

PESTALOZZI (Jérôme-Jean), médecin de Lyon, né en 1674, exerça l'art de guérir avec distinction, et fut pendant plus de vingt ans médecin de l'Hôtel-Dieu de sa ville natale, où il mourut en 1742. On a de lui :

Traité de l'eau de mille-fleurs. Lyon, 1706, in-12.

Avis de précaution contre la maladie contagieuse de Marseille, qui contient une idée complète de la peste et de ses accidens. Lyon, 1721, in-12.

Dissertation sur les causes et la nature de la peste. Bordeaux, 1722, in-12.

Opuscules sur la peste. Lyon, 1723, in-12.
Réimpression des deux ouvrages précédens.
Pestalozzi (*Antoine-Joseph*), fils du précédent, né à Lyon en 1703, mort en 1779, a laissé quelques écrits sur l'électricité. (z.)

PETETIN (Jacques-Henri-Desiré), né à Lons-le-Saulnier, en 1744, acheva ses études médicales à Montpellier, où il prit le grade de docteur à l'âge de vingt ans. Après avoir exercé pendant quelque temps l'art de guérir dans la Franche-Comté, il s'établit à Lyon, et y termina sa carrière le 27 février 1808. On a remarqué qu'il montra d'abord beaucoup d'éloignement pour le magnétisme animal, mais qu'il en admit ensuite la réalité, et qu'il en regardait le fluide électrique comme le véhicule. Ses ouvrages sont intitulés :

Mémoire sur la découverte des phénomènes que présentent la catalepsie et le somnambulisme, symptômes de l'affection hystérique essentielle, avec des recherches sur la cause physique de ces phénomènes. Lyon, 1787, in-8°.
Nouveau mécanisme de l'électricité, fondé sur les lois de l'équilibre et du mouvement. Lyon, 1802, in-8°.
L'électricité animale prouvée par la découverte des phénomènes physiques et moraux de la catalepsie hystérique. Lyon, 1808, in-8°. (o.)

PETIT (Antoine), un des plus habiles praticiens et professeurs du siècle dernier, naquit à Orléans en 1718, d'un pauvre tailleur, qui lui fit cependant faire de bonnes humanités. Au sortir du collége de sa ville natale, il résolut d'embrasser la carrière médicale, et s'adonna aussitôt à l'étude de la chirurgie, dans laquelle il alla, quelques années après, se perfectionner à Paris. Son ardeur pour le travail et son aptitude lui permirent de mettre à profit les ressources que lui offrait la capitale, et il ne tarda pas à y acquérir des connaissances aussi solides qu'étendues dans toutes les parties de son art. Bientôt même il ne se borna plus à l'étude, et entreprit d'enseigner ce qu'il avait si bien appris. Ses cours le mirent en réputation à tel point que la Faculté lui offrit, comme c'était l'usage pour les candidats sans fortune qui montraient des talens remarquables, de l'admettre provisoirement sans frais, sous la condition qu'il solderait le montant de sa réception, dès qu'il en aurait les moyens. Petit accepta, et le titre de docteur lui fut conféré en 1746. Depuis cette époque, sa renommée comme professeur et comme praticien alla toujours en croissant. Quoiqu'il se fût livré d'une manière spéciale à la médecine, cependant on le vit aussi faire plusieurs grandes opérations de chirurgie avec beaucoup d'habileté. Nouveau Boerhaave, il était accablé de consultations qu'on lui adressait de tous les points de la France et même de l'Europe. Ce fut cette haute réputation qui lui ouvrit les portes de l'Académie des sciences en 1760; car à

cette époque il ne s'était pas encore distingué comme écrivain, n'ayant donné, outre une édition, recommandable il est vrai, de Palfyn, que deux mémoires l'un sur les ligamens de la matrice et l'autre sur un cas d'anévrisme. A la mort de Ferrein, il obtint la chaire d'anatomie au Jardin du roi, qu'il illustra par la profondeur et la clarté de ses leçons, auxquelles les élèves accoururent en foule. Vers 1776, désirant goûter quelque repos, il se retira à Fontenay-aux-Roses, et renonça au professorat. Ce fut contre son gré que Buffon lui adjoignit alors M. Portal, car il voulait se faire suppléer dans sa chaire par Vicq-d'Azyr, un de ses élèves les plus distingués. Fontenay lui devint insupportable après qu'il y eut perdu sa mère, et il l'abandonna pour aller se fixer au village d'Olivet, où il mourut le 21 octobre 1794. Ses ouvrages sont peu nombreux et peu importans; ils ne brillent ni par les idées, ni par le style, qui est partout incorrect et négligé.

Anatomie chirurgicale de Palfyn. Paris, 1753, 2 vol. in-12. - *Ibid.* 1757, in-4°.

Recueil de pièces concernant les naissances tardives. Paris, 1766, 2 vol. in-8°.

Petit admet les naissances tardives, et attaque tout ce qu'on avait avancé contre cette opinion. Quoique défendant une mauvaise cause, et ayant pour rival le redoutable Bouvard, il triompha d'un rival qui se perdit en se laissant aller à d'odieuses personnalités.

Rapport en faveur de l'inoculation. Paris, 1768, in-8°.

Lettre de M. Duchanoy, protecteur et disciple de M. Petit, à M. Portal. Amsterdam, 1761, in-12.

Libelle attribué par les uns à Petit, par les autres à Vicq-d'Azyr; et qui fit la fortune de M. Portal, en le faisant connaître à Bouvard, alors tout-puissant. (O.)

PETIT (Alexis-Thérèse), physicien que la mort enleva prématurément à la science qu'il promettait d'enrichir par ses travaux, naquit à Vesoul en 1791. Devenu en 1815 professeur de physique à l'Ecole polytechnique, il mourut le 21 juin 1820. En 1814, il a publié, avec son beau-frère, M. Arago, dans les Annales de physique, un Mémoire sur les variations que le pouvoir réfringent d'une même substance éprouve dans les divers états d'aggrégation qu'on peut lui donner par l'effet gradué de la chaleur. Quatre ans après, il fit paraître, dans le même journal, un Mémoire sur l'emploi du principe des forces vives dans le calcul des machines. La même année, il présenta à l'Académie des sciences les recherches qu'il avait faites avec M. Dulong sur la théorie de la chaleur. Ce mémoire, qui fut couronné par l'Académie, a été imprimé dans les Annales de physique et dans le Journal de l'Ecole polytechnique. Enfin il a pris part au nouveau travail sur la chaleur spécifique des corps, que M. Dulong a présenté, en 1819, à l'Institut. (O.)

PETIT (François-Pourfour du), né à Paris le 24 juin 1664, avait été peu favorisé de la nature du côté des facultés intellectuelles, de sorte que, malgré son application, il fit d'assez faibles études classiques; mais, la philosophie, quelque peu satisfaisante qu'elle fût alors dans les colléges, eut tant d'attraits pour lui, qu'il ne tarda pas à y faire de rapides progrès, et que cette branche du savoir humain devint l'objet favori de ses occupations. A sa sortie du collége, il se mit à voyager, et parcourut la Belgique et la France. Un riche amateur des sciences naturelles, dont il fit la rencontre à La Rochelle, mit ses collections, son jardin et sa bibliothèque à sa disposition, lui enseigna les élémens de l'anatomie, et charmé du goût qu'il montrait pour l'étude de la nature, lui conseilla de se livrer à la médecine. Petit se rendit donc à Montpellier, suivit les leçons de Chirac, fit aussi un cours de chimie, et reçut le bonnet de docteur en 1690. Revenu peu de temps après à Paris, il cultiva l'anatomie sous Duvernay, la botanique sous Tournefort, et la chimie sous Lemery. Dans le même temps il s'adonna aussi à l'étude de la chirurgie, et suivit les cours ainsi que la clinique de l'Hôtel-Dieu. En 1693, il partit pour l'armée de Flandre, en qualité de médecin, et ne se distingua pas moins dans cette nouvelle carrière par son habileté que par les leçons qu'il donnait aux élèves placés sous ses ordres. De retour à Paris, après la paix de Ryswick, il ne tarda pas à reprendre un service actif, à l'occasion de la guerre de la succession, et ne quitta les hôpitaux militaires qu'à la paix d'Utrecht, en 1713. Etabli depuis lors à Paris, il devint membre de l'Académie des sciences en 1722, et mourut le 18 juin 1741. Les maladies de l'œil et le mécanisme de la vision furent les deux objets dont il s'occupa de préférence. La méthode par abaissement était celle qu'il préférait dans l'opération de la cataracte. Il avait imaginé, sous le nom d'ophthalmomètre, un instrument fort ingénieux pour mesurer les diverses parties de l'organe de la vue. Indépendamment de nombreux mémoires insérés parmi ceux de l'Académie des sciences, on a de lui les ouvrages suivans :

Lettres d'un médecin des hôpitaux du roi à un autre médecin de ses amis, sur un nouveau système du cerveau. Namur, 1710, in-4°.

Dissertation sur une nouvelle méthode de faire l'opération de la cataracte. Paris, 1727, in-12.

Lettre dans laquelle il est démontré que le cristallin est fort près de l'uvée, et où l'on rapporte de nouvelles preuves de l'opération de la cataracte. Paris, 1729, in-4°.

Lettres concernant des réflexions sur ce que M. Hecquet a fait imprimer touchant les maladies des yeux. Paris, 1729, in-4°.

Petit nie l'existence, aujourd'hui bien démontrée, des cataractes membraneuses.

Lettres concernant des réflexions sur les découvertes faites sur les yeux. Paris, 1732, in-4°. (o.)

PETIT (Etienne-Pourfour du), fils du précédent, né à Paris, fut reçu docteur en 1746. On a de lui des Remarques adressées à l'auteur du Mercure de France sur l'extrait du mémoire de Daviel, inséré dans ce journal. Il cherche à prouver que la méthode de Daviel, pour l'opération de la cataracte, se trouve déjà décrite dans Avicenne et Rhazès. (o.)

PETIT (Jean-Louis) naquit à Paris le 13 mars 1674. Littre, qui demeurait dans la maison de son père, fut son premier maître en anatomie. A l'âge de douze ans, il s'était rendu si habile dans l'art de disséquer, qu'il fut chargé des préparations ordinaires des cours, et que, placé à la tête de l'amphithéâtre, il faisait aux élèves des répétitions remarquables par leur exactitude et leur lucidité. A seize ans, il entra chez Castel pour y étudier la chirurgie, et suivit ensuite la pratique de Mareschal, à la Charité. En 1692, Jean-Louis Petit obtint une place de chirurgien à l'armée. Il assista au siége de Namur, fit les campagnes suivantes, et, à la paix de 1697, la place de chirurgien aide-major de l'hopital de Tournay lui fut confiée. Il abandonna le service en 1700, et revint à Paris, où il fut reçu maître. Dès-lors, une carrière nouvelle s'ouvrit devant lui. Il établit chez lui des cours d'anatomie et de chirurgie; son nom fut inscrit, en 1715, parmi ceux des membres de l'Académie des sciences; il devint membre de la Société royale de Londres. Nommé successivement prévôt, puis démonstrateur royal aux écoles de chirurgie, il eut la charge de censeur royal pour les livres consacrés à cette science, et en 1731, à la création de l'Académie royale de chirurgie, il fut nommé directeur de cette compagnie naissante. Jean-Louis Petit mourut le 20 avril 1760.

Ce grand chirurgien réunissait au zèle le plus ardent pour les progrès de son art les connaissances théoriques et l'habileté manuelle qui seules permettent d'y exceller. A l'armée, il profita des intervalles de repos que l'hiver amenait pour faire, à Lille, à Mons, à Cambrai, des démonstrations d'anatomie, qui, autorisées par les magistrats de ces villes, étaient suivies avec empressement et couronnées de brillans succès. A Paris, sa réputation n'eut bientôt plus de bornes. Aucun homme, jusqu'à Desault, n'exerca une aussi puissante influence, et n'acquit une autorité aussi imposante que Jean-Louis Petit. Il présidait en quelque sorte à la pratique de la capitale. On l'appelait dans toutes les maladies graves, et peu d'opérations délicates ou importantes étaient exécutées sans qu'il y fût présent. En 1726, il fut appelé pour donner des soins au roi de Pologne;

il alla, en 1734, guérir le roi d'Espagne d'une maladie assez grave. En 1744, le roi de Prusse le chargea de lui envoyer des chirurgiens français, auxquels il destinait les premières places dans les armées et dans les hopitaux. Plusieurs princes voulurent tenir de lui les chirurgiens qu'ils plaçaient près de leurs personnes, et ses choix étaient toujours sanctionnés.

Les services que J.-L. Petit rendit à la chirurgie sont immenses. Depuis Ambroise Paré, aucun homme n'avait autant contribué aux progrès de cette branche de l'art de guérir. On lui doit un tourniquet, construit sur des principes rationnels, pour suspendre le cours du sang dans les artères. Ses recherches relatives au mécanisme suivant lequel s'arrêtent les hémorragies ont été confirmées par les expériences les plus récentes. Il a présenté de judicieuses considérations sur les tumeurs formées par la rétention de la bile dans la vésicule biliaire. Il imagina, pour extraire les corps étrangers de l'œsophage, une sorte de chaîne formée par des anneaux de fil de fer, qui est quelquefois utile.

La plupart de ces travaux sont consignés dans les mémoires de l'Académie des sciences et dans ceux de l'Académie royale de chirurgie. On a de J.-L. Petit :

L'art de guérir les maladies des os, où l'on traite des luxations et des fractures, avec les instrumens nécessaires et une machine de nouvelle invention pour les réduire, ensemble des exostoses et des caries, des ankyloses, des maladies des dents, et de la charte ou rachitis, maladie ordinaire aux enfans. Paris, 1705, in-12.

Ce livre, réimprimé à Leyde en 1709, traduit en allemand à Dresde en 1711, eut un succès remarquable et fonda la réputation de son auteur. Les éditions suivantes ont eu deux volumes in-12, et ont paru sous ce titre : *Traité des maladies des os, dans lequel on a représenté les appareils et les machines qui conviennent à leur guérison.* Paris, 1723, 1735 et 1748.

Ce traité devint l'objet des plus vives attaques de la part d'Andry, des frères Rostenheit et de plusieurs autres personnes dont les critiques ne firent qu'augmenter la gloire de Petit. On y trouve des notions plus complètes que toutes celles que l'on possédait avant sur l'anatomie des articulations, le mécanisme suivant lequel les os se déplacent, et les règles qu'il faut suivre pour les ramener à leur situation normale. Les ruptures du tendon d'Achille y sont pour la première fois étudiées avec exactitude, et l'on n'a ajouté que peu de chose à l'appareil proposé par Petit pour les guérir. Les machines de ce chirurgien pour le pansement des fractures de la jambe et la réduction des luxations ne sont plus employées.

Traité des maladies chirurgicales et des opérations qui leur conviennent. Ouvrage posthume, Paris, 1774, 3 vol in-8°. – *Ibid.* 1790.

J.-L. Petit travaillait à cet ouvrage depuis un grand nombre d'années, lorsque la mort le frappa. Il y avait réuni presque tous les objets dont il s'était spécialement occupé dans des mémoires particuliers. Ainsi, on y trouve ses importantes recherches sur les maladies des voies lacrymales et sur la méthode la plus efficace pour les guérir. Ses observations relatives au renversement de la langue, après la section du frein de cet or-

gane, n'ont pas été confirmées. J.-L. Petit croyait la ligature du cordon testiculaire dangereuse, et la remplaçait par la compression de cet organe. Ses préceptes, relativement à l'extirpation des glandes axillaires engorgées, à la suite du cancer de la mamelle, servent encore de guide aux praticiens. Le procédé suivant lequel il conseille de débrider l'anneau inguinal, sans ouvrir le sac herniaire, est au contraire généralement abandonné, cette enveloppe pouvant être la cause de l'étranglement. Parmi les instrumens qu'il a imaginés, son élévatoire est un des plus simples et des plus utiles; mais on a oublié et ses aiguilles pour la réunion du bec-de-lièvre, et son trois-quarts à canule fendue, destiné à l'opération de la paracentèse. On ne doit pas oublier que Petit se rattache à l'origine de la gloire et des progrès de la chirurgie au commencement du siècle dernier.

(L.-J. BÉGIN)

PETIT (MARC-ANTOINE), né à Lyon, le 3 novembre 1766, fit ses études à Beaujeu, et les termina avec succès. Il eût bien voulu alors suivre le goût qui l'entraînait vers les lettres, mais il fut obligé de se conformer au vœu de sa mère, qui désirait de lui voir embrasser la chirurgie. A peine âgé de dix-sept ans, il obtint au concours une place de chirurgien interne à l'hospice de la Charité de Lyon. Cinq ans après, il remporta de la même manière celle de chirurgien en chef, dont une nouvelle décision des administrateurs ne lui permettait cependant d'entrer en jouissance qu'au bout de six années. Obligé, par le même réglement, d'aller passer trois ans à Paris, il trouva les ressources pécuniaires dont il était dépourvu dans la générosité d'un homme que ses succès avaient intéressé. De Paris il se rendit à Montpellier, où il fut reçu docteur en 1790. Revenu à Lyon l'année suivante, il assista au siége de cette ville. Voyant que la persécution menaçait de l'atteindre, il s'éloigna, et fit une absence de plusieurs mois; mais, comme le temps d'entrer en possession de sa place approchait, il fit taire la crainte, rentra dans Lyon, et ne fut pas inquiété. Il remplit avec zèle et habileté ses nouvelles fonctions, et établit une école de chirurgie clinique. A l'expiration de ses six années d'exercice, il continua de pratiquer l'art de guérir jusqu'à sa mort, arrivée le 7 juillet 1811, à Villeurbanne, près de Lyon. C'était un chirurgien instruit et habile, et de plus un homme sensible et humain, désintéressé et bienfaisant. On a de lui :

Eloge de Desault. Lyon, 1795, in-8°.
Essai sur la médecine du cœur. Lyon, 1806, in-8°.
Onan, ou le tombeau du mont Cindre. Lyon, 1809, in-8°.
Collection d'observations cliniques. Lyon, 1815, in-8°.
Publiée par MM. A. Lusterbourg et T. Jobert.

Il est encore l'auteur de poësies disséminées dans divers recueils, et de plusieurs opuscules qui ont été imprimés dans les Actes de la Société de médecine de Lyon. (Z.)

PETIT (PIERRE), de Paris, naquit en 1617, et mourut le 13 décembre 1687. Quoique médecin de profession, il s'occupa

principalement de philosophie, d'histoire et de poésie latine. Nous avons un recueil de ses poésies, qu'il fit imprimer en 1683, et plusieurs ouvrages intitulés :

De motu animalium spontaneo liber unus. Paris, 1660, in-8°.
Contre l'automatisme de Descartes.
De lacrymis libri tres Paris, 1661, in-12.
Exercitationum de ignis et lucis naturâ defensio. Paris, 1664, in-4°.
Dissertatio de novâ Cartesii philosophiâ. Paris, 1670, in-8°.
Miscellaneorum observationum libri quatuor. Utrecht, 1682, in-8°.
De Amazonibus dissertatio. Paris, 1685, in-12.– Amsterdam, 1687, in-8°.
De Sibyllâ libri tres. Léipzick, 1686, in-8°.
De naturâ et moribus anthropophagorum. Utrecht, 1688, in-8°.
Homeri nepenthes, sive De Helenæ medicamento luctum abolente, dissertatio. Paris, 1689, in-8°.
Commentarii in tres priores Aretæi Cappadocis libris. Londres, 1726, in-4°. (z.)

PETIT-RADEL (Philippe), né à Paris, le 7 février 1749, reçut de ses parens une éducation très-soignée, et se fit remarquer de bonne heure par un goût épuré pour la littérature et les sciences physiques. S'étant livré à l'étude de la chirurgie, il obtint, jeune encore, au concours, une place de chirurgien aide-major des Invalides. Quelque temps après, il partit, en qualité de chirurgien-major, pour les Indes orientales, et séjourna trois ans à Surate. De retour en Europe, il alla prendre ses grades à Reims, fut reçu docteur à la Faculté de médecine de Paris, en 1782, et la même année investi de la chaire de chirurgie. A l'époque du 10 août, il crut devoir quitter la capitale, et s'enfuit à Bordeaux, d'où de nouvelles persécutions le déterminèrent à passer aux Indes. Ce ne fut qu'en 1797 qu'il revint dans sa patrie, et il y reprit aussitôt ses travaux littéraires avec beaucoup d'ardeur. L'année suivante, il fut nommé professeur de clinique chirurgicale à l'Ecole de médecine de Paris, et se fit remarquer par son assiduité à remplir les devoirs pénibles de l'enseignement public. Un squirrhe à l'estomac termina sa carrière le 30 novembre 1815. Entraîné par un goût dominant pour la littérature latine, il lui consacra tous les instans dont sa place et une pratique peu étendue lui permettaient de disposer. Ses ouvrages, quoiqu'écrits avec pureté et méthode, n'ont pas joui d'un grand succès, et l'on doit convenir qu'ils n'en méritaient guère.

Essai sur le lait considéré médicinalement sous ses différens aspects. Paris, 1786, in-8°.
Nouvel avis au peuple sur les maladies et accidens qui demandent les plus prompts secours. Paris, 1789, in-12.
Dictionnaire de chirurgie. Paris, 1790, 3 vol. in-4°.
Faisant partie de l'Encyclopédie méthodique. C'est peut-être la plus faible des parties de cette vaste et informe compilation.

Discours prononcé à l'ouverture de la Faculté de médecine de Paris, dans lequel on prouve qu'établir un enseignement uniforme pour tous ceux qui se destinent à l'art de guérir, c'est agir au préjudice de l'humanité. Paris, 1792, in-8°.

De amoribus Pancharitis et Zoroæ. Paris, 1800, in-8°. - *Ibid.* 1802, in-8°.

Erotopsie, ou Coup-d'œil sur la poësie érotique. Paris, 1802, in-8°.

Cours de maladies syphilitiques. Paris, 1810, in-8°.

Voyage historique, chorographique et philosophique fait dans les principales villes de l'Italie. Paris, 1815, 3 vol. in-8°.

Pyretologia medica. Paris, 1815, in-8°. (z.)

PETIVER (Jacques), naturaliste anglais dont la vie est peu connue, étudia la pharmacie chez un apothicaire de Londres, et ouvrit ensuite, pour son propre compte, une officine dont il retira, suivant toutes les apparences, de grands avantages. Mais il sut faire un honorable usage d'une fortune légitimement acquise, et en consacra une partie à former l'une des plus belles collections d'histoire naturelle qu'on connût à cette époque. Cette collection passa, après sa mort, dans le cabinet de Sloane, qui fait partie maintenant du musée britannique. On ne peut douter qu'il n'ait contribué à avancer les progrès de la science de la nature, et surtout à en répandre le goût parmi les Anglais, de sorte que Plumier lui a rendu un hommage bien mérité, en lui dédiant un genre de plantes (*Petiveria*) de la famille des atriplicées. Petiver mourut le 20 avril 1718. Ses écrits n'ont pas été sans utilité, quoique d'un rang très-secondaire. Beaucoup ont été imprimés dans les Transactions philosophiques. Parmi ces mémoires détachés, on en remarque un dans lequel Petiver s'attache à prouver que les plantes de la même nature ou de la même classe ont en général la même vertu, et doivent produire les mêmes effets. On ne peut donc lui refuser la priorité de cette idée, que plusieurs botanistes modernes ont si bien développée. Ses ouvrages publiés à part ont pour titres :

Musei Petiveriani centuriæ X, rariora naturæ continentes. Londres, Cent. I, 1695; II, III, 1698; IV, V, VI, VII, 1699; VIII, 1700; IX, X, 1703, in-8°.

Gazophylacii naturæ et artis decades X, in quibus animalia, quadrupedes, aves, pisces, reptilia, insecta, vegetabilia, item fossilia, corpora marina et stirpes minerales è terrâ erutæ, lapides figurâ insignes, descriptionibus brevibus et iconibus illustrantur. Londres, 1702-1711, in-fol.

Pterigravia Americana icones continens plus quam 400 filicum variarum specierum. Londres, 1712, in-fol.

Avec vingt planches, dont seize copiées de Plumier.

A catalogue of M. Ray's english Herbal, illustrated with figures. Londres, 1713, in-fol.

Avec cinquante planches représentant six cents plantes.

English herbal contined with the fourth leaved flowers. Londres, 1715, in-fol.

Avec vingt-deux planches.

Plantarum Etruriæ rariorum catalogus. Londres, 1715, in-fol.
Monspelii desideratarum plantarum catalogus, Londres, 1716, in-fol.
Plantæ Silesiacæ rariores ac desideratæ. Londres, 1717, in fol.
Plantarum Italiæ marinarum et graminum icones. Londres, 1715, in-fol.
Hortus peruvianus medicinalis, or the south see herbal, containing the namer, use, etc., of divers medicinal plantes. Londres, 1715, in-fol.
Graminum, muscorum, fungorum submarinorum et britannicorum concordia. Londres, 1716, in-fol.
Petiveriana seu naturæ collectanea III, domi forisque auctori communicata. Londres, 1717, in-fol.
Ces diverses productions ont été réunies en deux volumes in-fol., publiés en 1764 et 1773, sous le titre de *Jacobi Petiveri opera.* Le tome premier contient cent quatre-vingt planches, et le second cent vingt-six.
(J.)

PEUCER (GASPARD), célèbre mathématicien et médecin, de Bautzen, dans la Lusace, vint au monde le 6 janvier 1625, et acheva ses études à l'Université de Wittemberg, où il prit ses grades. Chargé d'abord de l'enseignement des mathématiques, il obtint, en 1559, une chaire de médecine, qu'il remplit avec beaucoup de distinction. Quelques années auparavant, il avait épousé une fille de Mélanchthon, son maître et son ami. L'électeur de Saxe l'honora quelque temps d'une protection spéciale, et lui confia même l'intendance de l'Université; mais cette faveur fut de courte durée. Ses liaisons avec les calvinistes refroidirent le prince, auprès duquel on l'accusa aussi de favoriser les principes de Zwingle. Mandé à Dresde en 1574 pour se justifier des inculpations qui pesaient sur lui, il fut jeté en prison, et traité avec beaucoup de rigueur. Ses ennemis parvinrent à lui arracher une déclaration signée, qu'on lui avait présentée comme l'unique moyen d'obtenir grâce, et s'en servirent ensuite pour le persécuter plus cruellement encore. L'empereur et le landgrave de Hesse sollicitèrent inutilement en sa faveur; il ne sortit de prison qu'en 1586, après avoir juré de ne se permettre jamais aucune plainte sur la manière dont on avait agi envers lui. Telle est partout la conduite du fanatisme religieux, quand il exerce un pouvoir arbitraire. Peucer, dont la femme était morte de chagrin et les biens dissipés, se retira à Zerbst, dans les états du prince d'Anhalt, et mourut à Dessau le 25 septembre 1602. Ses ouvrages sont nombreux, mais presque tous oubliés aujourd'hui. Nous n'en citerons ici que quelques-uns :

Appellationes quadrupedum, insectorum, volucrum, piscium, frugam, leguminum, olerum et fructuum communium. Wittemberg, 1551, in-8°. - Leipzick, 1559, in-8°. - *Ibid.* 1564, in-8°.
Commentarius de præcipuis divinationum generibus, in quo à prophetiis divinâ auctoritate traditis, et physicis prædictionibus, separantur diabolicæ fraudes et superstitiosæ observationes, et explicantur fontes et causæ physicarum prædictionum, diabolicæ et superstitiosæ confutatæ damnantur. Wittemberg, 1553, in-8°. - *Ibid.* 1560, in-8°. - *Ibid.* 1576,

in-8°. - *Ibid.* 1580, in-4°. - *Ibid.* 1591, in-4°. - Francfort, 1593, in-8°. - *Ibid.* 1607, in-8°. - Trad. en français, Lyon, 1584, in-4°.

Joannis Baptistæ Montani libellus de gradibus et facultatibus medicamentorum. Wittemberg, 1553, in-8°.

Propositiones de origine et causis succini prussiaci. Wittemberg, 1553, in-8°.

Oratio, quâ continetur explicatio Hippocratis Aphorismi 42 partis secundæ, qui est de apoplexiâ. Wittemberg, 1560, in-4°.

Propositiones de hydrope, arthritide et pleuritide. Francfort, 1563, in-4°.

Oratio de sympathiâ et antipathiâ rerum in naturâ. Wittemberg, 1574, in-8°.

Practica, seu methodus curandi morbos internos, tum generalis, tum particularis. Francfort, 1614, in-8°.

Tractatus de febribus, Francfort, 1614, in-8°. (J.)

PETRAEUS (Henri), né en 1589 à Schmalcalden, dans la Franconie, parcourut l'Italie, la France, l'Angleterre et la Hollande, après avoir terminé ses études médicales, et fut, à son retour en Allemagne, nommé professeur de botanique, d'anatomie et de chirurgie à l'Université de Marbourg, quoiqu'il n'eût pas encore le titre de docteur, qu'il ne prit que l'année suivante, en 1611. S'étant jeté par la fenêtre, dans un accès de mélancolie, il mourut des suites de sa chûte, le 2 août 1620, laissant quelques ouvrages, dont nous allons faire connaître les titres :

Oratio encomiastica studii anatomici laudes et utilitates varias complectens. Marbourg, 1610, in-4°.

Nosologia harmonica, dogmatica et hermetica. Marbourg, tome I, 1614; II, 1616, in-4°.

Singulier mélange des dogmes du galénisme et de ceux de la chémiatrie.

Handbuechlein der Wundarzney. Marbourg, 1617, in-8°. - Nuremberg, 1625, in-8°.

Agonismata medica Marburgensia. Marbourg, 1618, in-4°.

Epistola de singulari arthritide vagâ scorbuticâ. Ulm, 1628, in-4°. (O.)

PEYER (Jean-Conrad), habile anatomiste de la Suisse, vint au monde à Schafhouse, le 26 décembre 1653. Il fit ses études à Bâle, les interrompit pour aller suivre les leçons du célèbre Duverney à Paris, et les reprit ensuite jusqu'en 1681, époque où il se présenta pour obtenir le titre de docteur, qui lui fut accordé. S'étant rendu aussitôt après dans sa ville natale, il s'y distingua comme praticien, et n'acquit pas moins de réputation par la manière dont il remplit successivement les chaires d'éloquence, de logique et de physique. La mort l'enleva le 29 février 1712. Il était membre de l'Académie des Curieux de la nature, sous le nom de Pythagore. Son principal titre à la gloire est la découverte ou plutôt la description exacte des follicules muqueux qui sont disséminés dans la longueur de l'intestin grêle, et qu'on a désignés pendant long-temps, en

son honneur, sous le nom de *glandes de Peyer*. Ses ouvrages sont :

Exercitatio anatomico-medica de glandulis intestinorum, earumque usu et affectionibus. Schafhouse, 1677, in-8°. - Amsterdam, 1681, in-8°.
Methodus historiarum anatomico-medicarum. Paris, 1678, in-12.
Peyer démontre que l'ouverture des cadavres est une source féconde de découvertes applicables au traitement des maladies. La méthode qu'il propose est excellente, et annonce un esprit aussi sage que judicieux.
Peonis et Pythagoræ, id est Harderi et Peyeri exercitationes anatomicæ et medicæ. Bâle, 1682, in-8°.
Parerga anatomica et medica septem. Genève, 1681, in-8°. - Amsterdam, 1782, in-8°. - Leyde, 1750, in-8°.
Experimenta nova circa pancreas;
Dans la Bibliothèque de Manget, et dans l'ouvrage de Brunner sur le même sujet.
Merycologia, sive de ruminantibus et ruminatione commentarius. Bâle, 1685, in-4°.
Ouvrage remarquable d'anatomie comparée.
Peyer (*Jean-Jacques*), fils du précédent, et, comme lui, médecin à Schafhouse, a publié :
Observationes anatomicæ. Leyde, 1719, in-8°. (J.)

PEYRILHE (Bernard), né à Perpignan en 1735, reçut une éducation soignée, quoique ses parens fussent peu favorisés du côté de la fortune. Destiné de bonne heure à l'art de guérir, il alla étudier la chirurgie à Toulouse, où il se distingua de manière à être admis parmi les membres de l'Académie des sciences de cette ville. En 1769, il fut agrégé au Collége et à l'ancienne Académie de chirurgie de Paris, corps dans lequel on remarqua bientôt son érudition et son goût particulier pour l'ancienne littérature médicale. Deux ans après, il publia, avec Dujardin, l'Histoire de la chirurgie (1774-1780, in-4°.), dont il n'a paru que deux volumes. Cet ouvrage, recommandable par l'érudition choisie qui y règne, valut à l'auteur les plus honorables suffrages. Quelque temps après, Peyrilhe partagea le prix proposé par l'Académie de Dijon sur la question du cancer, et son mémoire fut pendant long-temps considéré comme le meilleur ouvrage qu'on possédait sur cette redoutable affection, mérite dont les travaux de Bayle, et plus encore ceux de la nouvelle école médicale l'ont entièrement dépouillé. Cependant Peyrilhe s'occupait fort peu de la chirurgie, à laquelle il préférait de beaucoup la botanique et la matière médicale. Son imagination active lui suggéra quelquefois des théories bizarres, telle que celle par laquelle il croyait expliquer l'action du mercure sur l'économie animale, mais elle lui procura aussi plusieurs idées fécondes en résultats, celle entr'autres qu'il est possible de remplacer par des substances indigènes les médicamens qu'on tire avec peine et à grands frais de l'étranger. Il ouvrit en quelque sorte la carrière dans laquelle MM. Bodard et

Loiseleur-Deslongchamps ont recueilli depuis une si ample moisson. Nommé, en 1794, professeur à l'École de médecine de Paris, il fut chargé d'enseigner la matière médicale. La mort l'enleva en 1804, à Perpignan, où il était aller respirer l'air natal, au sein de sa famille. On a de lui, outre son Traité du cancer, en latin (Paris, 1774, in-12), les ouvrages suivans:

Remède nouveau contre les maladies vénériennes, tiré du règne animal, ou Essai sur la vertu antivénérienne des alcalis volatils. Paris, 1774, in-8°.- *Ibid.* 1786, in-8°. -Trad. en allemand, Breslau, 1787, in-8°.
Précis théorique et pratique sur le pian et la maladie d'Amboine. Paris, 1783, in-8°.
Tableau d'histoire naturelle des médicamens. Paris, 1800, in-8°.
M. Lullier-Vinslow a donné, en 1818, une nouvelle édition de cet ouvrage, en 2 vol. in-8°., avec des notes. (J.)

PFAFF (Chrétien-Henri), professeur de médecine à l'Université de Kiel, depuis 1797, né le 2 mars 1774, s'est fait connaître par quelques ouvrages, dont nous allons indiquer les principaux, une critique de la doctrine de Brown, qui fit sensation en Allemagne, et la traduction de l'Anatomie générale et des Recherches sur la vie et sur la mort, par notre immortel Bichat.

Dissertatio de electricitate animali. Stuttgard, 1793, in-8°.
Ueber thierische Elektricitaet und Reizbarkeit. Leipzick, 1795, in-8°.
Nordisches Archiv fuer die Natur-und Arzneywissenschaft. Copenhague, 1799-1803, in-8°.
En commun avec P. Scheel.
Aphorismen ueber die Experimentalphysik. Copenhague, 1800, in-8°.
Grundriss einer allgemeinen Physiologie und Pathologie des menschlichen Koerpers. Copenhague, 1801, in-8°.
Franzoesische Annalen fuer die allgemeine Naturgeschichte, Physik, Chemie und Physiologie. Hambourg, 1802, in-8°.
Versuch ueber die Anwendung der Voltaischen Saeule bey Taubstummen. Copenhague, 1802, in-8°.
Programma ueber den Zweck, Inhalt und Plan einer popular Chemie. Kiel, 1706, in-8°.
Ueber unreife, fruehreife und spaetreife Kartoffeln. Kiel, 1806, in-8°.
System der materia medica nach chemischen Principien. Leipzick, 1808, in-8°.
Ueber die strengen Winter. Kiel, 1809, in-8°. (Z.)

PFANN (Mathieu-Georges), né près d'Erlangue, le 3 octobre 1719, étudia la médecine à Iéna, à Altdorf et à Strasbourg. De retour dans son pays natal, à l'époque où la guerre venait d'éclater, il accepta du service, en qualité de médecin militaire. Après la paix, l'Université d'Erlangue lui confia, en 1743, une chaire de médecine, qu'il quitta au bout de sept ans, pour aller recueillir l'héritage de son père à Bruect, où il se proposait d'exercer l'art de guérir. Mais les circonstances l'ayant détourné de ce premier projet, il revint à Erlangue,

où, après avoir obtenu successivement plusieurs places, il finit par recouvrer sa chaire, qu'il n'accepta pas cependant. Mort le 16 juin 1762, il a inséré un grand nombre d'articles dans les Annonces savantes d'Erlangue, et publié les ouvrages suivans :

Dissertatio de usu venæsectionis in rarefactione massæ sanguineæ nimiâ. Altdorf, 1739, in-4°.
Dissertatio de inani specifici cephalici in cephalalgiâ usu. Erlangue, 1745, in-4°.
Dissertatio de luxationibus generatim. Erlangue, 1745, in-4°.
Dissertatio de enteroscheocele antiquâ. Erlangue, 1748, in-4°.
Dissertatio de modo agendi medicamentorum anodynorum. Erlangue, 1749, in-4°.
Sammlung verschiedener merkwuerdigen Faelle. Nuremberg, 1750, in-8°.
Sections-Bericht, sowie derselbe bey einem veruebten Morde verabfassen worden. Erlangue, 1756, in-4°. - Trad. en français, Erlangue, 1756, in-4°.
Merkwuerdige Nachricht von zweyen durch die giftigen Daempfe der Holzkohlen verunglueckten Weibspersonen. Erlangue, 1757, in-4°.

(z.)

PFINGSTEN (Jean Germain), de Stuttgard, vint au monde le 15 mai 1751, étudia la médecine à Tubingue, où il reçut les honneurs du doctorat, et alla ensuite faire des leçons particulières à Halle. En 1782, il obtint une place d'inspecteur des mines à Schemnitz en Hongrie; l'année suivante, il ouvrit des cours à Tubingue, puis il devint inspecteur des salines du duché de Magdebourg et de la principauté d'Halberstadt, enfin il fut nommé professeur de philosophie à Erfurt, puis conseiller de l'électeur. En 1794, il quitta le service de ce prince, et parcourut une grande partie de l'Allemagne et de la Hongrie. Son but fut long-temps d'obtenir une place dans les mines du bannat de Téméswar; mais, voyant qu'il n'y pouvait parvenir, il embrassa la profession de journaliste. A l'époque de la seconde division de la Pologne, il eut l'espérance d'être employé dans les belles mines de la Galicie, mais la mort l'enleva, à Téméswar, en 1798, avant que cet espoir fût réalisé. Ses ouvrages sont assez nombreux, mais consistent pour la plupart en de simples traductions. Nous citerons ici les suivans :

Bibliothek auslaendischer Chymisten, Mineralogen und mit Mineralien beschaeftigter Fabrikanten. Nuremberg, 1781-1783, 3 vol. in-8°.
Dissertatio sistens nitri hodierni historiam atque proprietates. Helmstaedt, 1781, in-4°.
Programma ueber den Einfluss einer aufgeklaerten Arzneykunst in das Wohl der Staaten. Halle, 1781, in-4°.
Magazin fuer die Pharmacie, Botanik und die Materia medica. Halle, tome I, 1782; II, 1783, in-8°.
Sammlung der Schriften schoener Geister aus dem 15ten, 16ten und 17ten Jahrhundert. Pesth, tome I, 1783; II, 1784, in-8°.

Teutsches Dispensatorium. Stuttgard, 1783, in-4°. - Francfort, 1795, in-8°.

Repertorium fuer Physiologie und Psychologie. Hof, 1784, in-8°.

Programma von Handwerksmissbraeuchen und ihrer Abstellung. Erfurt, 1785, in-4°.

Almanach fuer Kameralisten und Policeybeamte. Weimar, 1785, in-8°.

Archiv fuer Kammern und Regierungen. Léipzick, 1786, in-8°.

Journal fuer Forst-Bergwerks-Salz-Schmelzhuetten-Fabrik-Manufaktur-und Handlungssachen. Hanovre, 1786-1790, in-8°.

Magazin fuer die Philosophie und ihre Geschichte. Gœttingue, 1789, in-8°.

C'est le 7ᵉ volume du recueil commencé par Michel Hismann.

Analekten zur Naturkunde und OEkonomie. Léipzick, 1789, in-8°.

Farbematerialien. Berlin, 1789, in-8°.

Lehrbuch der chemischen Artellirie. Iéna, 1789, in-8°.

Magazin fuer die Mineralogie. Halle, tome I, 1789; II, 1790, in-4°.

Miscellanea physico-medica. Halle, 1789, in-8°. (J.)

PHÉRECYDE, philosophe de la Grèce, né à Scyros, l'une des îles de l'Archipel, vers la quarante-cinquième Olympiade, fut l'un des maîtres de Pythagore, et finit, dit-on, ses jours par la cruelle maladie, encore si peu connue, qu'on désigne sous le nom de *phthiriasis.* Il regardait l'eau comme l'élément de toutes les choses matérielles. Galien lui attribue le traité *De salubri victûs ratione*, compris dans la collection des œuvres d'Hippocrate. Heine lui a consacré un long et intéressant article dans la troisième partie de l'Histoire de l'Académie des sciences de Berlin. (Z.)

PHILINUS, médecin grec, né dans l'île de Cos, fut un des disciples d'Hérophile, et le fondateur de la secte empirique. Erotien nous apprend qu'il avait commenté les écrits d'Hippocrate. On peut conjecturer avec quelque vraisemblance que ce furent les objections faites contre les principes du père de la médecine par les anatomistes d'Alexandrie, qui déterminèrent Philinus à rejeter toutes les théories, pour ne s'en rapporter qu'à la seule observation. (Z.)

PHILISTION, de Locres, suivant les uns, et de Sicile, selon les autres, est rangé par Plutarque au nombre des plus célèbres parmi les médecins qui illustrèrent la famille d'Hippocrate. Callimaque prétend qu'il fut le maître d'Eudoxe de Cnide, ce qui le rendrait contemporain de Platon, dont il défendit avec chaleur une des opinions, celle que les boissons s'introduisent dans l'organe pulmonaire. Galien nous assure qu'il s'était beaucoup occupé d'anatomie. Quelques écrivains lui attribuent le second livre du Traité du régime qui fait partie de la collection des œuvres d'Hippocrate. Oribase lui fait honneur de l'invention d'une machine propre à réduire les luxations du bras. (Z.)

PICCOLOMINI (Archange), né à Ferrare en 1626, exerçait la profession de médecin, et enseignait l'anatomie à Rome. L'année de sa mort n'est pas connue. Sans avoir rendu des services bien éminens à la science de la structure du corps humain, il ne lui a cependant pas été non plus tout à fait inutile, quoique l'inexactitude des figures qu'on trouve dans ses ouvrages annonce qu'il avait au moins disséqué rarement des cadavres humains. On doit remarquer qu'il partagea la substance cérébrale en deux portions, la grise et la blanche, qu'il fit provenir tous les nerfs de la moelle allongée, et qu'il reconnut que l'aorte ne perce pas le diaphragme, mais passe entre ses piliers. Il assigna pour usage à la valvule iléo-colique, de prévenir le retour des matières excrémentitielles, connut la membrane adipeuse, et fut un des premiers qui désigna la ligne blanche sons ce nom. Ses ouvrages sont :

In librum Galeni de humoribus commentarii. Paris, 1556, in-8°.

Anatomicæ prælectiones explicantes mirificam corporis humani fabricam. Rome, 1586, in-fol. - Verone, 1754, in-fol.

La seconde édition, publiée par Fantoni, porte le titre de *Anatome integra revisa*. On y trouve huit planches copiées du *Catoptrum microcosmicum* de J. Remmelin. (J.)

PICOTEAUL (Claude-Etienne), médecin du dix-septième siècle, était de Salins. Etant venu à Paris pour étudier la médecine, il se concilia l'estime de ses maîtres, dont l'un surtout, descendant du célèbre Duret, l'appuya de tout son crédit. A la mort de ce protecteur, il revint à Salins, parvint à plusieurs chaires municipales, et mourut, le 7 avril 1748, dans un âge très-avancé. On a de lui deux ouvrages intitulés :

Analyse des fièvres. Paris, 1704, in-8°.

Rapsodie illisible, dont un style diffus et incorrect fait encore ressortir davantage l'absurde théorie.

Réflexions sur la cause de la maladie dont les bêtes se trouvent en ce moment attaquées en ce pays et comté de Bourgogne. Salins, 1714, in-8°. (Z.)

PICTORIUS (Georges) vint au monde, en 1500, à Villingen, dans la Forêt-Noire. Il exerça, pendant quelque temps, la modeste profession de maître d'école, à Fribourg en Brisgaw, mais s'appliqua ensuite à la médecine, et prit ses grades dans cette même ville. L'Université lui confia bientôt après une chaire, à laquelle il renonça pour aller remplir la place de médecin pensionné à Ensisheim. On a de lui beaucoup d'ouvrages, dont voici les principaux :

Tuendæ valetudinis ratio dialogis septem conscripta. Bâle, 1554, in-8°. - Anvers, 1562, in-16. - Paris, 1580, in-12. - Trad. en allemand, Mulhausen, 1561, in-8°.

De peste et papulis puerorum libri duo. Bâle, 1555, in-8°.

Rei medicæ totius compendiosa tractatio. Bâle, 1558, in-8°. - *Ibid.* 1560, in-8°.

Sermonum convivalium libri decem. Bâle, 1539, in-8°.

Scholia in Marbodæum de gemmis et lapidibus. Bâle, 1559, in-8°.

Scholia in Marsilii Ficini librum de studiosorum valetudine tuendâ. Bâle, 1559, in-8°.

Scholia in Æmilium Macrum, cum graduum compendiosâ tabulâ. Bâle, 1559, in-8°. - *Ibid.* 1581, in-8°.

Medicinæ, tam simplicis quam compositæ, ad omnes fermè corporis humani præter naturam affectus. Bâle, 1560, in-8°.

Leporarium, quorumdam animalium, quadrupedum et avicularum continens naturas et proprietates rem medicam concernentes. Bâle, 1560, in-8°.

Zootropheion medicum. Bâle, 1560, in-8°.

Separati sermones, aphoristicâ brevitate, in omnes fermè præter naturam affectus, conscripti. Bâle, 1562, in-8°.

Pantopolium animalium, plantarum, metallorum, etc., naturas carmine comprehendens. Bâle, 1563, in-8°.

Isagoge de materiâ dæmonum, sive de eorum dæmonum, qui sub lunari collinutio versantur, ortu, nominibus et officiis. Bâle, 1563, in-8°.

Scholia in Antonii Gazii de evacuandi ratione librum. Bâle, 1565, in-8°.

Arnoldi Cataleni, sive, Villanovani, regulæ generalis orationis morborum, commentariis illustratæ. Bâle, 1565, in-8°.

Physicarum quæstionum centuriæ tres. Bâle, 1568, in-8°. (o.)

PIDOUX (Jean), né à Paris, prit le bonnet de docteur en médecine à Poitiers, en 1571, et fut agrégé, en 1588, à la Faculté de la capitale. Après avoir été successivement médecin de Henri III et de Henri IV, il retourna à Poitiers, où il remplit une chaire de chirurgie, et termina sa carrière en 1610, laissant les ouvrages suivans :

Les fontaines de Pougues en Nivernois, discours qui peut servir aux fontaines de Spa et autres acides de même goût, et un avertissement sur les bains chauds de Bourbon-l'Archambauld. Paris, 1584, in-8°. - Nevers, 1608, in-12.

Discours de la vertu et de l'usage de la fontaine de Pougues. Poitiers, 1597, in-4°. - Nevers, 1598, in-8°.

Pidoux (*François*), fils du précédent, né à Poitiers en 1586, mort en 1662, a écrit :

Exercitatio medica in actiones Juliodunensium virginum. Poitiers, 1635, in-8°.

Germana defensio exercitationum. Poitiers, 1636, in-8°.

De febre purpureâ quæ anno 1651 Pictavium afflixit. Poitiers, 1656, in-4°. (z)

PIEPENBRING (Georges-Henri), médecin et apothicaire, d'abord à Pyrmont, puis à Meinberg, obtint, en 1805, une chaire de chimie et de pharmacie à l'Université de Rinteln, où il termina sa carrière, l'année suivante, le 6 janvier. On a de ce laborieux écrivain les ouvrages suivans :

Auserlesene Bereitungsarten pharmaceutisch-chemischer Arzneymittel fuer Apotheker. Gœttingue, 1789-1790, in-8°.

Œkonomische Nuetzlichkeiten, Vortheile und Wahrheiten. Gœttingue, 1791-1792, in-8°.

Beytraege zur Arzney-und Apothekerkunst. Gœttingue, 1791, in-8°.

Abhandlung ueber die Luftsaeure. Erfurt, 1792, in-4°.

Pharmacia selecta, principiis materiæ medicæ, pharmaciæ et chymiæ superstructa. Erfurt, tome I, 1792; II, 1793, in-8°.

Physikalisch-chemische Nachricht von dem sogenannten neuen Mineral-Salzwasser auf der Saline bey Pyrmont. Léipzick, 1793, in-8°.

Ueber die Schaedlichkeit der Bleyglasur der gewoennlichen Toepferwaaren. Lemgo, 1794, in-8°.

Kurzgefasster Grundriss der Mineralogie. Berlin, 1794, in-8°.

Pharmacia selecta pauperum. Léipzick, 1794, in-8°. - Erfurt, 1796 - 1797, 2 vol. in-8°.

Archiv der gesammelten interessantesten und nuetzlichsten Aufsaetze fuer Landwirthschaft und Haushaltungen. Léipzick, 1795, in-8°.

Ueber das Duengesalz. Léipzick, 1795, in-8°.

Ueber die Verbesserungen des Spinnrades. Léipzick, 1795, in-8°.

Ueber die neuesten Bereitungsarten der Arzneymittel und einige andere Gegenstaende der Medicin, Chymie und Pharmacie. Léipzick, 1795, in-4°.

Anleitung zur Kenntniss der verschiedenen Ackererdarten. Hanovre, 1797, in-8°.

Teutscher Kaffee und Thee. Hanovre, 1798, in-8°.

Grundbegriffe pharmaceutischer Operationen. Erfurt, 1799, in-8°.

Reglement fuer Gehuelfen, namentlich aber fuer die welche Arbeiten in der Apotheke zu verrichten haben. Stendal, 1800, in-8°.

Teutschlands allgemeines Dispensatorium. Erfurt, 1801-1804, 3 vol. in-8°.

Archiv fuer die Pharmacie und aerzliche Naturkunde. Cassel, 1802 - 1803, in-8°.

Lehrbuch der fundamental-Botanik. Gotha, 1805, in-8°. (z.)

PIERRE D'ABANO, appelé en latin *Petrus de Apono* ou *Aponensis*, était d'Abano, ville du Padouan, que ses bains ont rendue célèbre. Il naquit vers l'an 1250. Les sciences étant alors fort peu cultivées en Italie, il fut contraint d'aller dans d'autres contrées pour y chercher des moyens capables de seconder l'ardeur qu'il avait de s'instruire. Après avoir étudié la langue grecque dans la Grèce même, il vint passer plusieurs années à Paris, pour y étudier l'art de guérir et les mathématiques. Il y fut reçu docteur en philosophie et en médecine. Naudé nous apprend qu'il y devint ensuite très-célèbre par la publication d'un ouvrage dans lequel il cherchait à concilier les différens sentimens des philosophes et des médecins, et par l'exposition des problêmes d'Aristote, qui l'occupa toute sa vie, mais qu'il acheva seulement à Padoue. Nous savons aussi, par le même Naudé, qu'il s'était d'abord appliqué à la physiognomonie, à la géomancie et à la chiromancie, sur lesquelles il avait composé plusieurs traités considérables, mais qu'il abandonna ces arts chimériques lorsqu'il fut dans un âge mûr, afin de se livrer entièrement à la philosophie, à la médecine et à l'astrologie. L'opinion avantageuse qu'on avait de son mé-

rite détermina l'Université de Padoue à fonder exprès pour lui une chaire de médecine, qui n'avait pas encore existé. Du reste on ignore à quelle époque il y fut appelé, quoiqu'il paraisse que ce fut assez tard, c'est-à-dire après 1303, année dans laquelle il écrivit son *Conciliator*, qui avait déjà paru avant son départ pour l'Italie. Pierre remplit son nouveau poste avec éclat durant plusieurs années. Divers écrivains affirment qu'il fut encore professeur à Bologne; mais on ne peut rien affirmer de positif à cet égard. Quoi qu'il en soit, Pierre acquit une si grande réputation, qu'on finit par le considérer comme un prodige, et quoique ses connaissances fussent assez bornées, relativement au siècle où nous vivons, il put éblouir dans un temps où les sciences et les arts étaient réduits au plus misérable état. Mais, nous devons le dire, ce qui contribua surtout à donner de lui une haute idée, ce furent ses applications de l'astrologie à la vie pratique. Cependant il s'était occupé aussi de la philosophie naturelle et des mathématiques, dont on avait alors de faibles notions, et comme il savait s'en servir habilement suivant les circonstances, ce fut un prétexte général de le regarder comme un grand magicien, opinion qui a donné naissance à bien des fables, qui ne méritent pas d'être rapportées, parce qu'elles n'ont pour fondement que les traditions d'un vulgaire ignorant. Les curieux pourront d'ailleurs les lire dans Naudé, Garzoni, Wigius et Cigogna. Elles expliquent comment Pierre d'Abano a pu passer pour un nécromantien, et on conçoit aisément qu'elles purent se répandre dans un siècle où peu d'hommes possédaient des connaissances égales aux siennes. En 1306, il fut cité devant le tribunal de l'inquisition; mais, ayant obtenu la facilité de se défendre et de prouver son innocence, il fut déchargé de l'accusation qu'on avait intentée contre lui. Ayant repris l'exercice de sa profession, il ne fit qu'accroître la célébrité dont il jouissait déjà, et, en 1314, il fut appelé, par les habitans de Trévise, pour prendre soin de leur ville. L'année suivante, ses ennemis, qui n'avaient pas renoncé au projet de le perdre, l'accusèrent une seconde fois devant l'inquisition; mais il mourut cette année même, ou la suivante, avant que l'affaire fût terminée, et fut enterré avec pompe dans une église de Padoue. Cependant les inquisiteurs continuèrent l'instruction de son procès, et, l'ayant reconnu coupable, le condamnèrent au feu. Sa condamnation fut établie, à ce qu'il paraît, sur ce qu'il avait tourné en dérision les miracles de Jésus-Christ et des saints relativement à la résurrection des morts, en disant que les ressuscités n'étaient pas véritablement morts, mais seulement frappés de mort apparente. On lui reprochait aussi d'avoir nié l'existence des démons. La sentence qui portait que son corps serait exhumé et publiquement brûlé,

demeura sans effet, ou du moins ne fut exécutée qu'en apparence; car une domestique fidèle, instruite de ce jugement, le fit déterrer pendant la nuit, et transporter dans une autre église. On se borna donc à le brûler en effigie. Sa vie intérieure est demeurée inconnue; tout ce que nous en savons, c'est qu'il avait une si grande aversion pour le lait, qu'il ne pouvait même pas en voir manger sans éprouver aussitôt des nausées. Ses ouvrages, négligés aujourd'hui, et qu'on ne peut lire effectivement sans dégoût, à cause du style diffus et de l'attachement aux doctrines bizarres d'Averrhoës, sont :

Conciliator differentiarum philosophorum et præcipuè medicorum. Mantoue, 1472, in-fol. - Venise, 1476, in-fol. - *Ibid.* 1483, in-fol. - Padoue, 1490, in-fol. - Pavie, 1490, in-fol. - Venise, 1496, in-fol. - *Ibid.* 1504, in-fol. - *Ibid.* 1520, in-fol. - Bâle, 1535, in-fol. - Venise, 1548, in-fol. *Ibid.* 1555, in-fol. - *Ibid.* 1565, in-fol. - *Ibid.* 1590, in-fol. - *Ibid.* 1595, in-fol. - Giessen, 1615, in-4°.

De venenis, eorumque remediis liber. Mantoue, 1472, in-fol. - *Ibid.* 1473, in-4°. - Venise, 1487, in-4°. - Bâle, 1531, in-8°. - Marbourg, 1537, in-8°. - Venise, 1537, in-8°. - *Ibid.* 1550, in-8°. - Strasbourg, 1566, in-8°. - Francfort, 1679, in-fol.

Expositio problematum Aristotelis. Mantoue, 1475, in-fol. - Venise, 1482, in-fol. - Padoue, 1482, in-fol - Venise, 1505, in-fol. - *Ibid.* 1519, in-fol. - Paris, 1520, in-fol.

Decisiones physionomicæ. Venise, 1548 in-8°.

Hippocratis de medicorum astrologiâ libellus, ex græco in latinum. Venise, 1485, in-4°.

Quæstiones de febribus;

Dans le recueil *De febribus* (Venise, 1576, in-fol).

Textus Mesue emendatus. Venise, 1505, in-8°. - Lyon, 1551, in-8°.

Astrolabium planum in tabulis ascendens, continens qualibet hora atque minuto æquationes domorum cœli, significationes imaginum, moram nati in utero matris, cum quodam tractatu nativitatum, necnon horas inæquales pro quolibet climate mundi. Venise, 1502, in-4°.

Geomantia. Venise, 1549, in-8°. - *Ibid.* 1586, in-8°. - Trad. en italien, Venise, 1541, in-8°.; *Ibid.* 1550, in-8°.; *Ibid.* 1552, in-8°.; *Ibid.* 1556, in-8°.; *Ibid.* 1558, in-8°.

Pierre d'Abano avait traduit en latin plusieurs traités composés en hébreu par Aben-Esra. Ces traductions se trouvent jointes au traité *De diebus criticis* du même Aben-Esra, plusieurs fois imprimé.

(A.-J.-L. J.)

PIETRE (Simon). Le premier de ce nom qui ait acquis de la célébrité naquit dans la province de Brie, aux environs de Meaux. Son père, qui était un riche cultivateur, le fit étudier à Paris, et il fut reçu docteur de la Faculté de médecine, dans l'Université de cette capitale, en 1549, nommé doyen en 1564, et continué en 1565. Riolan, son gendre, le cacha dans l'abbaye Saint-Victor pendant le massacre de la Saint-Barthélemi, ce qui l'empêcha de partager le malheureux sort de Ramus et de quelques autres savans et vertueux amis. On a fait remarquer que Simon Pietre fut consulté dans la dernière maladie du

roi Charles IX. Ce médecin n'a laissé que six consultations, qui sont imprimées parmi celles de Fernel.

PIETRE (*Simon*), surnommé le Grand, et fils aîné du précédent, naquit à Paris, fut reçu docteur dans la Faculté de médecine en 1586, et enseigna avec éclat dans ses écoles, où il commenta savamment Hippocrate et Galien. Il devint ensuite professeur au Collége royal de France. L'usage était alors de dicter des cahiers à ses auditeurs. Simon Pietre se bornait à douze à quinze lignes par leçon, dont il donnait le développement de vive voix. Ce médecin, si suivi dans les écoles, était très-recherché du public comme praticien. On rapporte qu'il mourut d'une fièvre pourprée qu'il contracta en soignant un malade que l'on découvrit trop brusquement sous ses yeux. Mathiæ a fixé le décès de Pietre au 4 juin 1614, et Chomel quatre ans et vingt jours plus tard. Ce dernier a raison, d'après la vérification que nous avons faite en compulsant à cet effet des registres précieux de la Faculté qui sont en notre possession. On lit, dans l'un de ces registres, cette note marginale accolée au nom de Simon Pietre : *Obiit vir maximus et numquam satis laudandus die 24 junii* 1618. D'autre part, on apprend qu'il avait cinquante-trois ans ; ainsi il faut rapporter la date de sa naissance à 1565.

Pietre défendit, par son testament, qu'on l'enterrât dans une église, et on voyait encore, il y a quelques années, dans le cimetière de Saint-Etienne-du-Mont, la pierre qui recouvrait sa tombe avec cette inscription que fit graver Philippe Pietre, son fils, avocat au parlement : *Simon Pietre vir pius et probus, hic sub dio sepeliri voluit, ne mortuus cuiquam noceret, qui vivus omnibus profuerat.* On a de lui les ouvrages suivans :

Disputatio de verô usu anastomoseon vasorum cordis in embryo. Tours, 1593, in-8°.

Lienis censura in acerbam admonitionem Andreæ Laurentii. Tours, 1593, in-8°.

Nova demonstratio et vera historia anastomoseon vasorum cordis in embryo cum corollario de vitali facultate cordis in eodem embryo non otiosâ. Tours, 1593, in-8°.

PIETRE (*Jean*), fils de Nicolas et petit fils du premier Simon, fut reçu docteur en médecine de la Faculté de Paris en 1610, nommé doyen en 1628, continué en 1629, et mourut en 1630.

PIETRE (*Jean*), de la même famille, sans qu'on puisse dire s'il était fils du précédent, fut reçu docteur de la Faculté de médecine en 1634, nommé doyen en 1648, continué en 1649, et mourut en 1666, estimé de sa compagnie et du public.

PIETRE (*Nicolas*), né dans le Sennonais, et étranger à la famille des précédens et de celui dont il nous reste à parler, fut un médecin considéré dans la Faculté de Paris vers le milieu du seizième siècle.

PIETRE (*Nicolas*), né à Paris, et second fils du premier Simon, fut reçu docteur de la Faculté de médecine en 1598, doyen en charge en 1626 et 1627, et mourut doyen d'âge (*Antiquior scholæ magister*) en 1649 à soixante-dix-huit ou quatre-vingts ans. (R. DESGENETTES)

PIGRAY (PIERRE), habile et célèbre chirurgien français, fut le disciple et l'émule de Paré. Il mourut, le 15 novembre 1613, à Paris, après avoir été premier chirurgien de Henri IV et de Louis XIII. Malgré le profond respect qu'il portait à son illustre maître, il ne fut que médiocrement partisan de la ligature des vaisseaux. On a de lui :

Chirurgia cum aliis medicinæ partibus conjuncta. Paris, 1609, in-8°.

C'est proprement un abrégé de Paré, dans lequel Pigray a consigné le fruit de son expérience et de ses lumières.

Chirurgie mise en théorie et en pratique. Paris, 1610, in-8°.

Epitome præceptorum medicinæ chirurgicæ, cum amplâ singulis morbis convenientium remediorum expositione. Paris, 1612, in-8°. - Trad. en français, Lyon, 1628, in-8°.; Rouen, 1638, in-8°.; Lyon, 1643, in-8°.; Rouen, 1658, in-8°. - Lyon, 1673, in-8°. - en hollandais, Amsterdam, 1633, in-8°. - en italien, Sienne, 1683, in-8°. (z.)

PILARINO (Jacques), médecin grec, naquit dans l'île de Céphalonie, le 9 janvier 1659. Après avoir fait ses humanités et son cours de jurisprudence à Venise, il prit le grade de docteur en droit à Padoue, et s'appliqua immédiatement ensuite à l'étude de la médecine, Faculté dans laquelle il obtint aussi les honneurs du doctorat. Etant passé à Candie, il y exerça la médecine avec assez de succès pour acquérir de la fortune et pouvoir suivre le penchant qu'il avait de voyager. Il se rendit d'abord à Constantinople, puis en Syrie, où il pratiqua pendant quelque temps à Alep. De là il parcourut l'Egypte entière, et après un court séjour à Alexandrie, il vint à Smyrne, où il s'attacha au consul de la république vénitienne. Ayant pris alors la résolution de retourner en Europe, il s'établit à Venise, où il contracta une hydropisie qui le conduisit au tombeau, le 7 juin 1718. Il mourut à Padoue, où il s'était fait conduire, soit pour chercher du remède à son mal, soit pour abjurer les principes de Photius, qu'il avait suivis jusqu'alors. On a de lui :

Nova et tuta variolas excitandi per transplantationem methodus, nuper inventa et in usum tracta, quâ ritè peractâ, immunia in posterum præservantur ab hujusmodi contagio corpora. Venise, 1715, in-12. - Nuremberg, 1717, in-8°. - Leyde, 1721, in-8°.

La medicina difesa, overo riflessi di disinganni sopra i nuovi sentimenti contenuti nel libro intitolato : Il mondo ingannato da' falsi medici. Venise, 1717, in-12.

Réponse à un libelle de Gazzola. (o.)

PINCIER (Pierre), médecin et poète allemand, né en 1556, à Santen, dans la Westphalie, étudia l'art de guérir à Marbourg et à Heidelberg. Après avoir séjourné quatre années en Pologne, et fait un voyage en Italie, il alla prendre le bonnet doctoral à Bâle. A son retour en Allemagne, il parvint à se faire nommer médecin du prince de Nassau-Dillenbourg, qui lui fit obtenir une chaire à l'Université d'Herborn, fondée en 1584. Dans la suite, il accepta une autre place de professeur à Marbourg, où il mourut le 6 mars 1624. Ses vers ne brillent pas par l'harmonie.

Meditationum variarum liber quartus. Francfort, 1601, in-8°.

Otium Marpurgense in sex libros digestum, in quibus fabrica humani corporis perspicuo carmine describitur. Herborn, 1614, in-8°.

Parerga otii Marpurgensis philologica. Herborn, 1617, in-8°. (è.)

PINEAU (Séverin), en latin *Pinæus*, naquit à Chartres, vers le milieu du seizième siècle. Il avait fait d'excellentes études classiques avant de se livrer à la chirurgie, qu'il enseigna et exerça avec éclat à Paris, où il mourut le 29 novembre 1619, doyen du collége royal. Il jouissait déjà d'une grande réputation, lorsqu'il épousa la fille de Philippe Colot. Ce mariage le mit en possession du secret de l'opération de la taille par le grand appareil, qui lui fit bientôt acquérir une nouvelle célébrité comme lithotomiste. L'époque de sa mort n'est pas connue. Ce fut peut-être elle qui l'empêcha de remplir l'engagement que, sur la demande de Dulaurens, il avait pris avec Henri IV, d'instruire dix élèves pour conserver la tradition du procédé dont la pratique lui avait été dévoilée. Ses ouvrages d'anatomie ont joui d'un grand crédit, dont ils furent sans doute redevables à la clarté, à la concision et à l'énergie du style. Du reste, on n'y trouve rien qui soit digne d'une mention particulière, si ce n'est une discussion très-lumineuse des signes de la virginité et de la défloration, ainsi qu'une exposition non moins claire de ceux d'entre les phénomènes de la parturition qui se rapportent à la symphyse des pubis et des os iliaques.

Opusculum anatomicum, physiologicum, verè admirandum, in duos libellos distinctum, tractans analyticè, primo notas integritatis et corruptionis virginum, deindè graviditatem et partum naturalem mulierum, in quô ossia pubis et ilium distrahi dilucidè docetur. Paris, 1597, in-8°. - Francfort, 1799, in-8°. - *Ibid.* 1650, in-12. - Leyde, 1610, in-12. - *Ibid.* 1639, in-12. - *Ibid.* 1641, in-12. - *Ibid.* 1660, in-12. - Amsterdam, 1663, in-12. - Trad. en allemand, Erfurt, 1724, in-8°.

Discours touchant l'invention et l'extraction du calcul de la vessie. Paris, 1610, in-8°. (1.)

PINEL (Philippe), après avoir étudié la médecine à Montpellier, vint à Paris, où il fut successivement nommé médecin de l'infirmerie de Bicêtre, puis de la Salpêtrière, et ensuite membre de l'Institut et professeur de pathologie interne à l'Ecole de médecine de Paris. Il est aujourd'hui professeur honoraire d'une Faculté dont la plupart des professeurs titulaires ont été ses élèves. Philippe Pinel est un des hommes qui ont le plus honoré la France depuis la fin du siècle dernier. Il a fait tomber les chaînes dont on chargea les aliénés, jusqu'au moment où, nouvel Howard, il implora la pitié publique en faveur d'êtres plus dignes de l'obtenir que ceux dont le philanthrope anglais adoucit le sort. Pinel a prouvé, par le raisonnement et par l'expérience, que l'aliéné ne doit pas toujours être traité comme un homme hors de lui; il a tracé une histoire philosophique et médicale de l'aliénation mentale, dans laquelle il

s'est montré non moins habile qu'Arétée à décrire les maladies, non moins profond que Condillac dans l'analyse de l'entendement humain, et supérieur à tous les écrivains qui avaient écrit avant lui sur la folie. Comme monographe, Pinel s'est élevé au premier rang, et il s'est montré grand praticien, puisqu'il dévoila la stérilité des vaines richesses pharmaceutiques, et la puissance d'une bonne direction donnée au régime dans le traitement de cette maladie. Ce fut en étudiant l'aliénation, qu'il se convainquit de l'utilité de l'expectation, et si, plus tard, il étendit cette idée au-delà des limites de l'observation, c'est qu'à l'époque où il écrivit il importait de frapper fortement sur le vieil édifice de la polypharmacie, dont quelques esprits sans justesse essayent aujourd'hui de réunir les décombres. Comme nosographe, Pinel a rappelé les médecins à l'antique et sévère style aphoristique, trop oublié dans les temps modernes, surtout en France; quelques exagérations en ce genre ne peuvent faire oublier que, guidés par ses préceptes et par son exemple, les médecins français se sont accoutumés à peindre les maladies avec netteté et concision. Pinel a mis de l'ordre dans le chaos légué par les pyrétologistes ses prédécesseurs; il a essayé d'assigner le foyer des symptômes dans chaque fièvre; il a mis fin à cette ridicule prodigalité de purgatifs, qui faisait le caractère distinctif de la médecine antique; mais, par une de ces contradictions que le génie même ne peut éviter, il a contribué à populariser l'administration des vomitifs, et les préjugés de Bordeu contre la saignée. C'est à lui qu'on doit de connaître la véritable nature des catarrhes, dont on se faisait jadis de si ridicules idées. Mieux que personne, il a tracé l'histoire des phlegmasies aiguës, distribuées dans un ordre lumineux. Il a fait très-bien sentir l'analogie des hémorragies avec l'inflammation; on lui doit la meilleure histoire des principales névroses qu'on ait connue jusqu'en ces derniers temps. Si la dernière classe de sa Nosographie ne présente pas l'ordre éminemment physiologique qui distingue la seconde et la troisième; si la première a subi une profonde modification, il n'est pas moins vrai que cet ouvrage l'a placé au rang des législateurs de l'art, au rang de ces hommes qui ont exercé une influence prodigieuse sur leur siècle. Pinel fournit à Bichat l'idée mère et féconde de la distinction des tissus. Pinel doit être considéré comme le chef de l'Ecole médicale française. L'ignorance, l'envie et la haine peuvent seules lui contester le rang auquel ses contemporains reconnaissans l'ont placé; la postérité l'y maintiendra. Mieux que nous, elle dira ses erreurs; mais elle agrandira de plus en plus les services qu'il a rendus à la science, à mesure qu'elle en recueillera davantage les fruits. Pinel a été le Descartes de

la médecine; la postérité rejettera ses tourbillons, et conservera la méthode qu'il a introduite en médecine.

M. Pinel a inséré divers articles dans quelques journaux, dans les Mémoires de l'Institut et dans l'Encyclopédie méthodique; il a traduit, en extrait, la partie médicale des Transactions philosophiques; il a aussi traduit de l'Anglais les Elémens de médecine pratique de Cullen (Paris, 1785, 2 vol. in-8°.), et donné une édition avec notes des OEuvres de Baglivi (Paris, 1788, 2 vol. in-8°.). Les ouvrages de M. Pinel sont :

Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale. Paris, 1791, in-8°., fig.-*Ibid.* 1809, in-8°.

Nosographie philosophique, ou la méthode de l'analyse appliquée à la médecine. Paris, an VI, 2 vol. in-8°. - *Ibid.* 1803, 3 vol. in-8°. - *Ibid.* 1807, 3 vol. in-8°. - *Ibid.* 18.., 3 vol. in-8°. - *Ibid.* 1814, 2 vol. in-8°. - *Ibid.* 1818, 3 vol. in-8°.

Médecine clinique. Paris, 1802, in-8°. - *Ibid.* 1804, in-8°. - *Ibid.* 1815, in-8°.

Discours inaugural sur la nécessité de rappeler l'enseignement de la médecine aux principes de l'observation. Paris, an XIV, in-4°.

(F.-G. BOISSEAU)

PINTOR (PIERRE), médecin de Valence, en Espagne, vint au monde en 1423. Il se distingua beaucoup à Rome par la profondeur de ses connaissances, et devint médecin du pape Alexandre VI, qui était aussi de Valence, et qui, ayant fait une longue résidence à la cour d'Espagne, en qualité d'agent du Saint-Siége, l'avait sans doute emmené avec lui dans la capitale du monde chrétien. Pintor survécut peu à ce pontife, car il mourut le 4 septembre 1503. Ses ouvrages, écrits d'ailleurs d'un style diffus et barbare, ne sont pas sans intérêt pour l'histoire de la syphilis; ils témoignent que le *morbus gallicus* existait déjà, en 1494, à Rome, et que cette maladie portait un autre nom à Valence, ce qui semble indiquer que Pintor avait eu occasion déjà de la voir en cette ville, c'est-à-dire avant 1493, puisque cette année est celle dans laquelle il se rendit à Rome, ayant jusqu'alors pratiqué en Espagne, comme lui-même nous l'apprend. Il rapproche cette affection de la petite vérole. Ses expressions, un peu louches il est vrai, pourraient bien annoncer qu'il avait déjà vu la syphilis en 1483. Quoi qu'il en soit de cette dernière date, l'autre est assez précieuse pour rendre le témoignage de Pintor important. Ses ouvrages ont pour titres :

Aggregator sententiarum doctorum omnium de præservatione et curatione pestilentiæ. Rome, 1499, in-fol.

De morbo foedo et occulto, his temporibus affligente. Rome, 1500, in-fol.

(A.-J.-L. J.)

PIPELET (François), né à Coucy-le-Château, en 1722, pratiqua d'abord la chirurgie avec distinction dans sa province, d'où il envoya quelques observations à l'Académie royale de chirurgie. S'étant ensuite rendu à Paris, Louis, dont il était le condisciple et l'ami, le fit admettre parmi les membres de la compagnie célèbre dont il était l'organe. Pipelet eut le bonheur de guérir un illustre personnage d'une toux chronique, à laquelle on avait jusque-là vainement opposé tous les secours de l'art. Il obtint quelque temps après la charge de premier chirurgien du roi au rapport de la prévôté de l'hôtel, et fut nommé conseiller de l'Académie. En 1792, il se retira dans son pays natal, où il mourut le 14 octobre 1809.

Pipelet n'était dépourvu ni de connaissances, ni d'habileté. Deux mémoires, l'un sur la ligature de l'épiploon, l'autre sur la réunion de l'intestin qui a souffert une déperdition de substance dans la hernie gangrenée, attestent en lui beaucoup de sagacité, et doivent le faire placer au nombre des observateurs les plus judicieux. Ces écrits sont insérés dans le troisième et le quatrième volumes des Mémoires de l'Académie royale de chirurgie. (L.-J. BÉGIN)

PIPELET, ordinairement désigné sous le nom de Pipelet second ou Pipelet jeune, vraisemblablement fils du précédent, devint aussi membre et ensuite conseiller de l'Académie royale de chirurgie. On a de lui des observations sur une plaie du bas-ventre, sur les hernies de la vessie et de l'estomac, et des remarques intéressantes relatives aux signes illusoires des hernies épiploïques. Ces travaux, insérés dans les troisième, quatrième et cinquième volumes du Recueil de l'Académie, ne sont pas sans quelque importance. Ce Pipelet fut, dit-on, chirurgien herniaire à Paris, et le premier mari d'une femme depuis fort célèbre. (L.-J. BÉGIN)

PIQUER (André), né à Fornoles, dans le royaume d'Aragon, le 6 novembre 1711, commença ses études dans la maison paternelle, les suivit dans les écoles de Fresnada, et alla les achever à Valence. Après avoir fini le cours de philosophie, Piquer se livra, en 1730, à l'étude de la médecine, qu'avait aussi embrassée un de ses frères, à l'exemple de plusieurs de leurs ancêtres, et il prit, en 1734, les grades de docteur en philosophie et en médecine.

Les doctrines enseignées alors dans toutes les écoles médicales de l'Espagne, étaient un mélange de galénisme et d'arabisme réduits en système. Piquer, à qui la nature et l'étude des mathématiques avaient donné de la rectitude dans l'esprit, s'éloigna des idées courantes, et, dès 1735, il fit connaître les siennes par un ouvrage sur la médecine ancienne et moderne. Cette production fut fort bien acccueillie par la majorité des

médecins espagnols les plus instruits, et le nom de Piquer prit place parmi ceux qui fixaient l'attention publique.

Il épousa, en 1736, une fille de Noguera, célèbre médecin de Valence, et, en 1742, il fut nommé professeur d'anatomie, puis de médecine dans l'Université, médecin des épidémies, et inspecteur du grand hôpital de la même ville. Il se montra dès-lors, comme tout le reste de sa vie, savant, fécond et méthodique dans la chaire; courageux et éclairé dans le traitement des fléaux qui affligèrent fréquemment les provinces confiées à ses soins; enfin, il obtint les suffrages du public comme un praticien dont la pénétration, l'assiduité près des malades et l'humanité étaient couronnées par les plus fréquens succès.

Piquer sentant combien il était important de réformer, dans son pays, l'enseignement de la physique, publia sur cette science, en 1745, un premier volume qui devait être suivi d'un second. Cette publication entraîna une polémique toute de mots, et qui se serait prolongée, si une discussion médicale ne fût venue l'interrompre et la terminer.

Les usages et même les lois sanitaires de l'Espagne et de quelques autres contrées méridionales de l'Europe exigent que les médecins fassent connaître aux magistrats les malades attaqués de phthisie pulmonaire et ceux qui en sont décédés, afin que l'on puisse prendre des précautions pour les premiers et anéantir une partie des effets qui ont appartenu aux seconds. Piquer avait déclaré l'existence de la phthisie dans un jeune individu; elle fut niée par d'autres médecins. Cela devint le sujet d'une violente dispute qui produisit une foule de mauvais écrits, et dans laquelle éclatèrent à la fois le savoir et la modération de Piquer.

Convaincu plus que jamais du besoin qu'ont les hommes de raisonner avec justesse pour saisir la vérité, Piquer publia, en 1747, un traité de logique.

En 1751, il fit paraître son traité des fièvres, si justement estimé.

Il fut nommé dans la même année médecin de la chambre du roi, et, en 1752, proto-médecin du royaume et vice-président de l'Académie royale de médecine de Madrid. Piquer, tout entier à ses devoirs, remplit religieusement ses fonctions de médecin près du souverain, des princes de sa maison et de ses grands officiers; il remplit également avec le plus grand zèle les fonctions que lui imposait sa double qualité de juge supérieur et de censeur du tribunal royal médical; enfin, il fut un des membres les plus assidus et les plus laborieux de l'Académie royale de médecine.

Considéré sous le rapport spécial de la médecine pratique, Piquer, qui était très-versé dans la lecture des anciens et des

modernes, était évidemment syncrétiste, c'est-à-dire qu'il cherchait à les concilier dans l'intérêt de l'art et des malades. La médecine ne peut être étudiée, enseignée et exercée sur ce plan que par de bons observateurs, des érudits et de forts logiciens, tout ensemble.

On verra dans l'énumération des écrits de Piquer que, pour avoir traité des questions de morale et avoir voulu lier cette doctrine positive avec les dogmes religieux, il se trouva engagé dans d'odieuses querelles. Cela ne sera point inutile pour faire sentir les difficultés de sa position, expliquer quelques-unes de ses transactions avec ses adversaires, et adoucir en même temps quelques reproches que nous nous sommes permis de lui adresser.

Piquer mourut à Madrid, fort regretté, le 3 février 1772.

Nous avons donné d'autant plus volontiers quelqu'extension à cet article, que Piquer a été oublié par presque tous les biographes, injustice fréquemment commise pour plusieurs autres écrivains distingués de la même nation, que ses malheurs nous ont encore rendue plus chère.

Ouvrages de Piquer publiés de son vivant :

Medicina vetus et nova. Valence, 1735, in-4°. Il y en a eu cinq autres éditions, et la dernière est de 1791.

A la suite d'une préface très-rapide, l'auteur traite, d'après les anciens et les modernes, 1°. des urines, 2°. du pouls, 3°. de la pharmacie galéno-chimique, 4°. des fièvres, 5°. enfin, il donne une suite d'avis pratiques très-précieux, et qui sont réduits sous la forme d'aphorismes.

Fisica moderna, racional y experimental. Valence, 1745, in-4°.

Il faut regarder comme faisant suite à cet ouvrage, l'écrit intitulé : *Cartas apologeticas por la fisica moderna del Doctor Andres Piquer. Publicadas Don Francisco Prado.* Valence, 1745, in-4°.

Manifestacion de las razones y fundamentos que tuvo Don Andres Piquer, para declarar ser hetico Vicente Navarro. Valence, 1746. — *Reflexiones criticas sobre los escritos que han publicado los doctores y catedraticos de medicina Manuel Morera, Joseph Gosalvez, y Luis Nicolau.* Valence, 1746. — *Carta jocoseria de D. Matias de Llanos, cirujano latino, al Doctor Mariano Seguer.* Valence, 1756. — *Noticias del Parnaso sobre los escritos del Doctor Nicolau, communicadas por Don Matias de Llanos, al Doctor Andres Piquer en Carta de 2 de julio de 1748.* Valence, 1748.

Logica moderna ó arte de hallar la verdad y perfeccionar la razon. Valence, 1747, in-4°. - Madrid, 1771.

Tratado de calenturas, segun la observacion y el mecanismo. Valence, 1751.

Ce traité offre deux choses distinctes, le résultat de l'observation et les inductions tirées de la physiologie à la manière dont l'auteur l'entendait. Il a été traduit en français, et la lecture en était fort recommandée à Montpellier, sous le premier rapport, par Lamure, Barthez et Fouquet.

Filosofia moral. Madrid, 1755, in-4°.

Discurso sobre la explicntion de la filosofia a los asuntos de religion. Madrid, 1757.

Piquer, frappé d'une part du défaut d'ouvrages élémentaires sur la

morale, et de l'autre de ses rapports de tous les instans avec la profession qu'il exerçait, publia le premier de ces ouvrages, qui traite des obligations de l'homme envers Dieu, envers lui-même et envers ses semblables. Mais à peine eut il paru, qu'une classe d'hommes, qui s'arrogent le droit exclusif de moraliser les autres, s'éleva contre lui avec la plus grande animosité. Ce fut encore bien pire quand Piquer, pour expliquer toute sa pensée, eut indiqué, dans le second ouvrage, les points de contact qui unissent inséparablement la morale et la religion, et démontré la puissance irrésistible qui résulte de leur union.

Las obras de Hipocrates mas selectas con el texto griego y latino puesto in Castellano, e illustrado con las observaciones practicas de los antigos y modernos. 1er vol., Madrid, 1757, 1770 et 1788; le 2e vol. *Ibid.* 1761 et 1774; le 3e en 17.., à Madrid, 1781, édition indiquée comme la seconde.

C'est un beau travail sur les pronostics et le premier livre des épidémies d'Hippocrate.

Institutiones medicæ ad usum scholæ Valentinæ. Madrid, 1762.

Ces institutions se composent de deux traités, l'un de physiologie et l'autre de pathologie. Voici comment Piquer expose lui-même le but qu'il se proposait et la route qu'il a suivie. « *Ea propter institutum nostrum in hoc opere fuit medicinam tradere theoretico-practicam. fidis observationibus, atque adeo fideli experientiâ, munitam : propositiones stabilire practicis, et anatomicis observationibus fundatas : facta factis probare, et omni prorsus abjecto systemate artem ità edocere, ut rationis usu ab experimentis et observationibus nunquam sejuncto, imo et cum ipsis amice coadunato, vera resultaret rationalis et experimentalis medicina.* »

Praxis medica ad usum scholæ Valentinæ. 1re partie, Madrid, 1764. - 2e partie, *Ibid.* 1766.

Le passage des institutions qui vient d'être cité indique dans quel esprit la pratique médicale a été composée et rédigée.

Hidalguia de sangre de Don Andres Piquer. Madrid, 1767.

Cette généalogie fut imprimée à un petit nombre d'exemplaires destinés aux membres de la famille.

Discurso sobre el sistema del mecanismo. Madrid, 1768.

Voici la profession de foi de Piquer, mûri par l'âge, relativement aux théories des mécaniciens. « *Fateor arrisere mihi juveni adhuc inexperto horum hominum dogmatâ, neque in publicis lectionibus renuebam aliqua auditoribus nedum verbo, sed scriptis more scholarum tradere; sed triginta annorum intervallo, assidua lectione et continua, neque interrupta in naturæ operibus observandis diligentiâ, tum demum agnovi systema mecanicum nedum insufficiens, sed et noxium esse ad medicinam promovendam.* (*Introd. ad Instit. med.*).

Ouvrages posthumes de Piquer.

Dictamen del tribunal del Real proto-medicato sobre inoculacion de rionelas.

Juicio de la embriologia sacra de don Fr.-Em. Cangiamila.

Piquer s'est montré, dans cette dissertation, plus scrupuleux sur l'administration du baptême et moins raisonnable relativement à l'opération césarienne que l'inquisiteur sicilien. Les décisions de celui-ci, d'ailleurs conformes aux édits d'un vice-roi, pourraient être considérées comme une apologie, ou, ce qui serait plus honorable, comme une conformité d'opinions entre deux hommes supérieurs à ceux qui les entouraient.

Dictamen leido en la Academia medico matritense, y presentado al supremo consejo de Castilla, como voto particular, sobre reforma de estudios medicos in Espanna, y modo de mejorar la medicina en Madrid.

Oratio de medicinæ experimentalis præstantiâ et utilitate. — De Hispanorum medicina instauranda. — De procuranda veteris et novæ medi-

cinæ conjunctione. — *Informe de la Academia medico-matritense al supremo consejo de Castella sobre censores de libros.*

C'est un code théorique et pratique d'intolérance politique et religieuse qui pourrait faire soupçonner que l'inquisition d'Espagne crut avoir un moment besoin d'auxiliaires, et qu'elle voulut en recruter parmi les médecins.

Discurso sobre la medicina de los Arabes leido en la Academia medica matritense.

Ce fragment historique offre de l'intérêt.

Un des fils de Piquer (Jean-Chrisostôme), chapelain de la Visitation de Sainte-Marie de Madrid, est parvenu, en faisant réimprimer quelques ouvrages de son père, à en former une collection de treize volumes. Le dernier renferme la vie d'André Piquer et ses œuvres posthumes; il a paru à Madrid, en 1785, comme les précédens, format grand in-8°.

(R. DESGENETTES)

PISON (GUILLAUME), médecin du dix-septième siècle, exerça l'art de guérir d'abord à Leyde, sa patrie, ensuite à Amsterdam. Il accompagna le prince de Nassau, Maurice, au Brésil, emmenant avec lui, pour l'aider dans ses recherches d'histoire naturelle, deux jeunes Allemands, Marggrav et Kranitz. Après la mort de son protecteur, il passa au service du grand électeur Frédéric-Guillaume. L'année de sa mort n'est pas connue. On a de lui :

De Indiæ utriusque re naturali et medicinâ libri quatuordecim. Amsterdam, 1658, in-fol.

C'est la seconde édition d'un travail qui avait déjà paru en 1648, par les soins de Jean de Laet, à la suite de l'Histoire naturelle du Brésil de Marggrav, dont il formait un peu moins du tiers, et où il portait le titre de : *De medicinâ Brasiliensi libri quatuor.* Dans cette première édition, l'auteur, après avoir traité de l'atmosphère du Brésil et de la nature du pays en général, passait en revue les maladies qui y règnent endémiquement, les poisons et les remèdes, et les vertus des plantes. Le nombre des dessins était de cent dix-neuf. Une observation placée à la fin nous apprend que Pison pressentait déjà l'analogie qui existe entre les propriétés médicinales des plantes congénères. La seconde édition, revue avec soin, comprend l'histoire naturelle et médicale de l'Inde par Bontius, les deux traités de Marggrav sur la topographie et la langue du Brésil, et l'ouvrage précédent de Pison. Ce dernier est divisé en six livres, dont les deux premiers ne diffèrent de ceux de l'édition précédente, qu'en ce qu'ils ont beaucoup plus d'étendue, et que les matières qui font le sujet du second sont disposées dans un ordre différent. Le troisième est consacré aux poissons, oiseaux et quadrupèdes, pour lesquels la plupart des figures sont empruntées à Marggrav. Le quatrième, contenant aussi quelques dessins de Marggrav, traite des plantes; le cinquième des poisons et contrepoisons; le sixième des aromates. Le nombre total des figures s'élève à près de trois cent vingt, dont deux cents environ sont consacrées aux plantes. La première édition se ressent de la rapidité avec laquelle elle a été écrite, et renferme quelques récits populaires, dont la seconde a été purgée. Les observations de l'auteur sont d'ailleurs souvent diffuses, et ses descriptions la plupart du temps incomplètes. Quant aux figures, elles sont passables, surtout celles qui représentent les végétaux, de sorte que Pison méritait bien l'honneur que lui a fait Plumier de donner son nom (*Pisonia*) à un genre de plantes de la famille des nyctaginées.

Jusqu'à ces derniers temps, son ouvrage a été le seul qui donnât des notions exactes et précises sur le Brésil.

Pison (*Omobon*), de Crémone, était fils d'un chirurgien. Il enseigna la médecine avec quelqu'éclat à Padoue, et mourut le 23 septembre 1748, après avoir professé pendant cinquante ans. Nous avons de lui :

Ultio antiquitatis in sanguinis circulationem, hoc est, opusculum in quâ sanguinis circulatio refellitur. Crémone, 1690, in-8°.

De usu vesicantium. Crémone, 1694, in-8°.

Methodus medendi et exquisitio in sanguinis circulationem. Padoue, 1726, in-4°.

De regimine magnorum auxiliorum in curationibus morborum. Padoue, 1735, in-4°.

Spicilegium curationum, cui accessit dissertatio de inconstantiâ medicinæ. Padoue, 1742, in-4°.

Pison (*Alexandre*), chirurgien de Crémone, père du précédent, a laissé un petit ouvrage intitulé : *Breve compendio della dottrina del Magati*, qui a paru à Crémone en 1693, in-12, avec les *Dilucidazioni* de Sancassani. (J.)

PISTORIUS (Jean), né à Nidda, dans la Hesse, en 1544, étudia simultanément la médecine et la théologie, et reçut le grade de docteur dans la première de ces deux sciences. Le margrave de Bade-Durlach le prit ensuite à son service, en qualité de médecin. Il embrassa la religion réformée, rentra plus tard dans le sein de l'église catholique, et se fit alors recevoir docteur en théologie. En 1590, il se rendit à Costnitz, puis à Fribourg, devint confesseur de l'empereur Rodolphe, prévôt de la cathédrale de Breslau, et prélat domestique de l'abbé de Fulde. Sa carrière se termina, en 1607, à Fribourg. Outre un grand nombre d'écrits polémiques contre les luthériens, et d'ouvrages historiques, généralement assez peu estimés, dont nous omettons les titres, il a publié les opuscules suivans :

De verâ curandæ pestis ratione liber unus. Francfort, 1568, in-8°.

Dæmonomania Pistoriana. Magica et caballistica morborum curandorum ratio, ex lacunis Judaicis ac gentilitiis hausta, post christianis proposita. Lavingen, 1601, in-8°.

Consilium antipodagricum. Halberstadt, 1659, in-4°.

Pistorius (*Simon*), natif de Léipsick, professa la médecine en cette ville depuis 1508 jusqu'en 1523, époque où il mourut à l'âge de soixante et dix ans. Partisan fanatique de l'arabisme, il s'éleva contre ceux qui cherchaient à ramener les médecins sur les traces des anciens observateurs de la Grèce. On n'a de lui que quatre écrits, fort rares, dont nous allons rapporter les titres. Les trois premiers, relatifs à la vérole, sont purement polémiques, dirigés contre Pollich, et dénués de toute espèce d'intérêt.

Positiones de malo franco. Léipzick, 1498, in-4°.

Declaratio defensiva cujusdam positionis de malo franco nuper per S. Pistoris disputatæ. Léipzick, 1500, in-4°.

Confutatio conflatorum circà positionem quamdam extraneam et puerilem D. Mart. Mellerstadt, de malo franco nuper ventilatam in Gymnasio. Léipzick, 1501, in-4°.

Regiment wider die Pestilenz. Léipzick, 1501, in-4°. - *Ibid.* 1517, in-4°. (J.)

PITCARN (Archibald), d'Edimbourg, vint au monde le 25 décembre 1652. Lorsqu'il eut terminé ce qu'on était alors convenu d'appeler un cours de philosophie, il étudia la théologie, à laquelle il renonça bientôt pour se livrer à la jurisprudence. L'excès du travail ayant porté atteinte à sa santé, il vint à Montpellier afin de se rétablir. La célébrité des écoles de cette ville lui inspira du goût pour la médecine, à laquelle il se prépara par une étude approfondie des mathématiques. De retour en Ecosse, il cultiva la botanique, la pharmacie, la matière médicale et les autres branches de l'art de guérir, puis vint se perfectonner à Paris, où il sut bientôt se concilier l'affection de Duverney, qui ne cessa d'entretenir des relations d'amitié avec lui. A peine eut-il pris le bonnet doctoral dans sa patrie, que ses écrits répandirent sa réputation dans toutes les Universités de l'Europe. Celle de Leyde lui offrit une chaire, qu'il accepta, et dont il prit possession en 1692. Boerhaave fut compté au nombre de ses auditeurs. Piqué de la défaveur avec laquelle on accueillait ses applications des principes de la mécanique et de la géométrie aux lois de l'économie animale, il quitta tout à coup sa chaire en 1693, et retourna en Ecosse. Là, livré sans contrainte à ses spéculations favorites, il attaqua sans ménagement la doctrine chémiatrique qui tyrannisait alors presque toute l'Europe, et l'on doit convenir qu'il a servi utilement l'art de guérir, en contribuant à renverser ce désastreux système. Mais en détruisant quelques-unes des monstrueuses erreurs qui déparaient la physiologie, il en établit beaucoup d'autres, qui n'avaient pas, il est vrai, une influence aussi directe sur la pratique. Toutes prenaient leur source dans son goût pour les mathématiques, et dans sa prétention d'expliquer les fonctions par l'action mécanique des organes, qu'il soumettait, ou plutôt croyait soumettre aux formules d'un calcul rigoureux. Ses ouvrages sont :

Solutio problematis de inventoribus. Edimbourg, 1688, in-4°. - Leyde, 1693, in-4°.

Oratio quâ ostenditur medicinam ab omni philosophandi sectâ esse liberam. Leyde, 1692, in-4°.

De sanguinis circulatione in animalibus genitis et non genitis. Leyde, 1693, in-4°.

De causis diversæ molis quâ fluit sanguis per pulmonem in natis et non natis. Leyde, 1693, in-4°.

De motu sanguinis per vasa minima. Leyde, 1693, in-4°.

De theoriâ morborum oculi. Leyde, 1693, in-4°.

Dissertatio quo cibi in ventriculo redigantur ad formam sanguini reficiendo idoneam. Leyde, 1693, in-4°.

Dissertatio brevis de operâ quam præstant corpora acida vel alcaline in curatione morborum. Edimbourg, 1695, in-4°.

De curatione febrium quæ per evacuationes instituitur. Edimbourg, 1695, in-4°.

Dissertatio de legibus historiæ naturalis. Edimbourg, 1696, in-4°.
De fluxu menstruo. Leyde, 1713, in-4°.
Ces dissertations ont été réunies sous le titre de :
Dissertationes medicæ. Rotterdam, 1701, in-4°. - Edimbourg, 1713, in-4°. - Rotterdam, 1714, in-4°. - Venise, 1735, in-4°.
Ces deux dernières éditions portent le titre de : *Opuscula medica.*
Elementa medicinæ physico-mathematicæ. Londres, 1717, in-8°. - La Haye, 1718, in-4°. - Trad. en anglais, Londres, 1727, in-8°.
Toutes les productions de Pitcarn ont été rassemblées sous ce titre :
Opera omnia. Venise, 1793, in-4°. - Leyde, 1797, in-4°. (J.)

PLACITUS (Sextus), mal à propos nommé *Sextus Platonicus* par quelques biographes, était natif de Pavie, et vivait avant Constantin l'Africain, qui a presque copié mot pour mot son Traité sur les médicamens tirés du règne animal. Dans cet ouvrage, dicté par le plus aveugle empirisme, l'auteur parle de la plupart des animaux connus de son temps ; il signale les parties de chacun d'eux qui sont appropriées à telle ou telle maladie. Un seul exemple suffira pour faire apprécier l'absurdité de ses préceptes. Quelqu'un, dit-il, est-il affecté d'une fièvre quarte ? qu'il porte au cou le cœur d'un lièvre. Un autre veut-il se préserver, pour la vie, des douleurs de la colique ? qu'il fasse bouillir et qu'il mange tout entier un chien nouvellement né. Ce petit traité a été imprimé quelquefois à part. On le trouve aussi dans la Bibliothèque grecque de Fabricius. (O.)

PLACOTOMUS (Jean), dont le véritable nom était Brettschneider, vint au monde à Murstadt, et fut reçu docteur en médecine à Wittemberg en 1543. L'année suivante, l'Université de Kœnigsberg lui confia une chaire, qu'il quitta en 1549, ne pouvant s'accorder avec André Aurifaber, son collègue. Il alla s'établir alors à Dantzick, dont il était premier médecin à l'époque de sa mort, arrivée vers 1574. On a de lui plusieurs ouvrages :

Oratio de ratione discendi et præcipuè medicinam. Leipzick, 1552, in-8°. - Strasbourg, 1607, in-12.
De distillationibus chymicis. De causâ conjunctâ et temperamento santalorum et camphoræ. De venæsectione in omni pleuritide. De odoribus. Francfort-sur-l'Oder, 1553, in-8°. et in-12.
Pharmacopœia in compendium redacta. Anvers, 1560, in-8°. - Lyon, 1561, in-12.
Polybi, de diætâ salubri, sive de victu privatorum libellus. Anvers, 1561, in-16.
Hippocratis Aphorismi in locos communes digesti. Anvers, 1562, in-12.
Commentarii in libellum Hessi Eobani de tuendâ valetudine. Accesserunt ejusdem Placotomi opusculum de naturâ et viribus cerevisiarum et mulsarum. De causis, præservatione et curatione ebrietatis. De causâ conjunctâ, et alia aliorum opuscula. Francfort-sur-l'Oder, 1568, in-8°. - Bâle, 1571, in-12. (J.)

PLAIA (Melchior), habile pharmacien de la Sicile, habitait Palerme, où il se distingua tellement parmi ses confrères, qu'il parvint à l'emploi d'examinateur des apothicaires du royaume. La mort l'enleva le 11 septembre 1704. Il avait cultivé la botanique avec beaucoup d'ardeur. Nous n'avons de lui qu'un petit ouvrage, intitulé :

Tyrocinii pharmaceutici examen in tres libros distinctum. Palerme, 1682, in-12. (z.)

PLANCHON (Jean-Baptiste-Luc), né à Renaix, dans la Flandre, le 5 novembre 1734, fit de bonnes études à l'Université de Louvain, et fut admis, en 1758, à la licence dans les écoles de la Faculté de médecine de cette même ville. S'étant rendu à Leuze, petite ville de Hainaut, il y exerça la médecine pendant quelque temps, et passa ensuite au bourg de Perwuelz. En 1767, il se fit aggréger au Collége de médecine de Tournai. Depuis cette époque, il fournit plusieurs mémoires intéressans au Journal de médecine. Les principaux roulent sur les suites des couches, sur une angine gangreneuse qui régna épidémiquement à Perwuelz en 1765 et 1766, sur les hydropisies, sur les hémorragies scorbutiques avec éruption pétéchiale, qu'il regardait comme un scorbut aigu, sur un catarrhe de la vessie, sur les fièvres intermittentes et éruptives, sur les affections du foie et du poumon, sur les épidémies, sur les vers, sur la colique, etc. L'Académie de Dijon ayant mis au concours la question de savoir dans quels temps des maladies et dans quelles circonstances on doit suivre la méthode rafraîchissante ou l'échauffante, Planchon obtint le second accessit en 1770. La même année, l'Académie d'Amiens décerna l'accessit à sa dissertation sur la fièvre miliaire, qu'il fit imprimer aussitôt après à Tournai. L'Académie de Dijon l'ayant admis au nombre de ses correspondans, il se montra digne de cet honneur par l'envoi d'un mémoire sur la médecine agissante et expectante, qui fut couronné, en 1776, avec celui de Voulonne. Ce mémoire a paru depuis sous le titre suivant :

Le naturisme, ou la nature considérée dans les maladies et leur traitement conforme à la doctrine et à la pratique d'Hippocrate et de ses sectateurs. Tournai, 1778, in-8°. (o.)

PLANCY (Guillaume), plus généralement connu sous son nom latinisé de *Plantius* ou *Plancius*, et que certains écrivains nomment *La Planque*, sans dire sur quelle autorité, était ou du Mans, ou du Maine, car on ne sait pas au juste de quel endroit. Il vécut pendant dix ans avec le célèbre Fernel, dont il épousa la nièce. On place sa mort en 1568. Comme il était très-versé dans la littérature grecque, il traduisit en latin divers

morceaux d'Hippocrate, de Galien, de Plutarque, de Philon et de Synesius. Il fit aussi des notes aux ouvrages de Fernel, dont il a écrit la vie, imprimée pour la première fois avec les œuvres de ce médecin, dans l'édition de Francfort, 1607, in-8°. On a encore de lui :

Hippocratis Aphorismi græcè et latinè. Paris, 1555, in-16. - Lyon, 1561, in-12. - Genève, 1580, in-12. - *Ibid.* 1595, in-12. - Paris, 1621, in-16. - *Ibid.* 1637, in-24. (z.)

PLANER (André), né à Bozzen, dans le Tyrol, en 1546, fit son cours de médecine à Tubingue, où il prit le bonnet de docteur en 1569. De cette ville il passa à Strasbourg, et y enseigna avec quelque célébrité; mais, au bout de quatre ans, il revint à Tubingue pour y remplir la chaire de philosophie et de médecine, double emploi dont il s'acquitta d'une manière fort honorable. Descendu dans la tombe en 1607, il a publié :

Methodus investigandi locos affectos. Tubingue, 1579, in-4°.
Orationes tres : I de definitione artis medicæ; II de arte parvâ Galeni; III de arte dialecticâ et organo Aristotelis. Tubingue, 1579, in-4°.
De methodo medendi. Bâle, *lib. I*, 1583; *lib. II*, 1585, in-8°. (z.)

PLANER (Jean-Jacques), médecin et botaniste, né à Erfurt, le 25 juillet 1743, appartenait à une famille peu aisée. Les rigueurs de la fortune contrarièrent d'abord le goût qui l'entraînait vers l'étude, mais la protection et les secours de quelques personnes généreuses le mirent à portée de se livrer aux sciences naturelles, et de suivre les cours des Universités de Berlin et de Leipzick. L'anatomie et la botanique furent les branches dans lesquelles il fit les plus rapides progrès. Cependant sa position ne s'améliorait pas, et il se trouvait dans un état voisin de l'indigence, lorsqu'en 1773 il fut nommé prosecteur à l'amphithéâtre d'Erfurt. L'Académie de cette ville ayant été réorganisée en 1776, il en devint membre, et trois ans après, il obtint une chaire de médecine, qui ne tarda pas à être suivie de celle de chimie et de botanique. Dès ce moment, il eut une clientèle considérable. Une fièvre nerveuse le mit au tombeau le 10 décembre 1789. On a de lui, outre une traduction allemande du Système des plantes de Linné, d'après la sixième édition (Gotha, 1774, in-8°.), et divers mémoires qui font partie de la collection de l'Académie d'Erfurt, les ouvrages suivans :

Versuch einer teutschen Nomenclatur der Linneischen Gattungen. Erfurt, 1771, in-8°.
Dissertatio de aere, aquis et locis territorii Erfurtensis. Erfurt, 1778, in-4°.
Untersuchung der blauen Farbe im Waidkraute. Erfurt, 1780, in-4°.
Ueber den Holzmangel in Erfurtischen. Erfurt, 1781, in-4°.

Beobachtungen der taeglichen Bewegung des Quecksilbers im Schwermaase wom Maerz 1782 *bis* 1783. Erfurt, 1783, in-4°.

Beobachtungen der Veraenderung der Witterung und der Luft in Erfurt vom Jahr 1782. Erfurt, 1783, in-4°.

Observatio oscillationis mercurii in tubo Torricelliano. Erfurt, 1783, in-4°.

Allgemeine Uebersicht der Krankheiten in Erfurt von 1781 *bis* 1785. Erfurt, 1786, in-4°.

Index plantarum quas agro Erfurtensi sponte provenientes olim Joh.-Philip. Nonne, deinde J.-J. Planer collegerunt. Gotha, 1788, in-8°.
(A.-J. L. J.)

PLANQUE (François), né en 1696, à Amiens, acheva ses premières études dans cette ville. Il ne savait encore quelle carrière embrasser, lorsqu'étant venu à Paris, ses entretiens avec un chirurgien éclairé dont il s'était chargé de diriger l'éducation du fils, le décidèrent à suivre celle de la médecine. Mais, lorsqu'il eut terminé ses cours, il négligea la pratique, pour se livrer exclusivement à la théorie, et se confina pendant plusieurs années dans la retraite, occupé de faire des extraits de ses lectures. Il avait plus de cinquante ans, quand il prit le bonnet doctoral à Reims, et quoiqu'avantageusement connu déjà par quelques ouvrages estimables, il refusa toujours d'exercer une profession qui ne lui plaisait que dans le silence du cabinet. Sa mort eut lieu le 19 septembre 1765. On lui doit une édition du Tableau de l'amour conjugal de Venette (Paris, 1751, in-12) avec des notes, une du Traité des accouchemens de Lamotte (Paris, 1765, 2 vol. in-8°.), une traduction des observations anatomiques et chirurgicales de Van der Wiel (Paris, 1758, 2 vol. in-12), une édition des Observations sur la pratique des accouchemens de Coste Viardel (Paris, 1748, in-8°.), et les ouvrages suivans :

Chirurgie complète suivant le système des modernes. Paris, 1744, 2 vol. in-12. - *Ibid.* 1757, in-8°.

Cet ouvrage a passé long-temps pour un des meilleurs manuels élémentaires de chirurgie.

Bibliothèque choisie de médecine, tirée des ouvrages périodiques, tant français qu'étrangers, avec plusieurs pièces rares et des remarques. Paris, 1748-1770, 10 vol. in-4°. ou 31 vol. in-12.

Ce recueil alphabétique, fait sans goût et sans critique, a été terminé par Goulin. (O.)

PLATEA (Pierre de), de Monte San Juliano, en Sicile, naquit le 26 avril 1606, et exerça d'abord la médecine à Palerme ; mais voyant que son empirisme et ses remèdes secrets ne faisaient pas fortune en cette ville, il se rendit à Rome, où il passa la plus grande partie de sa vie. Il sut la chimie autant qu'on pouvait la posséder à une époque où cette science n'existait pour ainsi dire que de nom, mais il ne la cultiva, à ce qu'il paraît, que dans l'intention d'en obtenir des médicamens dont

il vantait beaucoup l'efficacité, dans le même temps qu'il faisait un mystère de leur préparation. Cependant il se plaisait à les distribuer gratuitement aux pauvres. Il mourut au mois de septembre 1678, laissant une seule petite pièce, qui a pour titre:

Breve ed utile discorso di cirurgia, diviso in sei trattati. Rome, 1650, in-4°.
A la suite d'*Il chirurgo, trattato di Tarduccio Salvi* de Macerata. (z.)

PLATEANUS (Théodore), né à Zwickau, dans la Misnie, en 1530, étudia la médecine à Wittemberg, fit ensuite plusieurs campagnes en France, en Hongrie et en Allemagne, comme chirurgien militaire, et revint pratiquer l'art de guérir à Wittemberg, où il mourut en 1608, laissant:

Arzney-practica, wie man allen zu faelligen Krankheiten mit geringer Haus-arzney verkommen koennen. Kœnigsberg, 1566, in-4°. (z.)

PLATEARIUS (Jean), français de naissance, et médecin à Salerne au douzième ou au treizième siècle, s'attacha d'une manière spéciale à la matière médicale, partie de l'art de guérir sur laquelle roulent principalement les ouvrages que nous avons de lui.

Expositiones et commentationes ad Nicolai antidotarium. Venise, 1497, in-fol., avec les écrits de Sérapion. - *Ibid.* 1527, in-fol., avec ceux de Mésué.
De simplici medicinâ liber, inscriptus circà instans, quo simplicia medicamenta usitatiora alphabeti serie describuntur. Lyon, 1512, in-4°., à la fin du dispensaire de Nicolas. - Paris, 1582, in-4°.
Practica brevis morborum curandorum, etiam febrium; unâ cum libro de simplici medicinâ. Lyon, 1525, in-fol., avec les œuvres de Sérapion et le *Thesaurus pauperum.* (z.)

PLATER (Félix), fils du recteur du gymnase de Bâle, vint au monde dans cette ville en 1536, et s'appliqua, dès sa première jeunesse, à la médecine, avec tant d'ardeur et de succès qu'il fut promu dès l'âge de vingt ans aux honneurs du doctorat, à Montpellier, où il était venu terminer ses études. De retour à Bâle, il y fut nommé professeur de médecine pratique en 1560, et y attira, par sa réputation, une foule d'élèves des pays étrangers. Son désintéressement le fit résister à toutes les sollicitations qui lui furent faites pour l'attirer par des offres avantageuses, et il aima mieux vivre tranquille et considéré au milieu de ses concitoyens, qu'envié et tourmenté de mille manières à la cour de quelqu'un des nombreux petits princes de l'Allemagne. Il mourut le 28 juillet 1614. Passionné pour la botanique, il avait établi à Bâle un jardin de botanique, dont il abandonnait la jouissance aux

élèves, et formé un riche cabinet d'histoire naturelle qui a subsisté jusqu'à l'extinction de sa famille. On a de lui :

De corporis humani structurâ et usu libri tres. Bâle, 1583, in-fol. - *Ibid.* 1603, in-fol.

On trouve, dans cet ouvrage, un grand nombre de planches, tirées pour la plupart de Vésale et de Coiter. Celles qui représentent les organes de l'ouïe et de la vue, sont les seules qui appartiennent à Plater. L'ordre adopté par Vésale est à peu près celui que l'auteur a suivi.

De mulierum partibus generationi dicatis. Bâle, 1586, in-4°. - Strasbourg, 1597, in-fol.

De febribus liber. Francfort, 1597, in-8°.

Praxeos medicæ tomi tres. Bâle, 1602, 3 vol. in-8°. - *Ibid.* 1625, in-4°. - *Ibid.* 1656, in-4°. - *Ibid.* 1736, in-4°.

Tractatus de functionum læsionibus. Bâle, 1602, in-8°.

Tractatus de doloribus. Bâle, 1603, in-8°.

Tractatus de vitiis, quæ corpori accidunt. Bâle, 1608, in-8°.

Observationum libri tres. Bâle, 1614, in-8°. - *Ibid.* 1641, in-8°. - *Ibid.* 1680, in-8°.

Consilia medica. Francfort, 1615, in-4°.

Dans la collection de Brendelius.

De gangrænâ epistola;

Dans la première centurie des lettres d'Hildanus (Oppenheim, 1619, in-4°.).

Quæstionum medicarum paradoxarum et eudoxarum centuria posthuma. Bâle, 1625, in-8°. - Paris, 1632, in-8°. - *Ibid.* 1641, in-12. - *Ibid.* 1656, in-4°.

Quæstiones physiologicæ de partium in utero confirmatione. Leyde, 1650, in-12.

Avec le traité *De notis virginitatis* de Séverin Pineau. (o.)

PLATER (Félix), fils de Thomas, naquit le 1er août 1605. Lorsqu'il eut terminé ses humanités, et obtenu le grade de maître ès-arts, il résolut de se consacrer à la médecine, visita les Universités les plus célèbres de la France, de l'Angleterre et des Pays-Bas, et reçut le bonnet doctoral à son retour, en 1629. L'année suivante, l'Université lui conféra la chaire de logique, d'où il passa, trois ans après, à celle de physique. Mais la carrière de l'enseignement convenant peu à ses goûts, il ne tarda pas à l'abandonner, pour se livrer tout entier à la pratique médicale. En 1656, il devint archiâtre de sa ville natale, et, en 1664, membre du sénat. Il se montra toujours ennemi de la saignée et des longues formules, aussi s'attira-t-il la haine des pharmaciens et des chirurgiens, qui ne lui pardonnaient pas de sacrifier leurs intérêts à ceux de ses cliens. On a de lui :

Decades IV thesium philosophicarum. Bâle, 1632, in-4°.

Theoremata ex philosophiâ. Bâle, 1634, in-4°.

Theoremata de physicæ genere. Bâle, 1634, in-4°.

Theoremata de physicæ subjecto. Bâle, 1634, in-4°.

Theoremata philosophica. Bâle, 1637, in-4°.

Dissertatio de visu. Bâle, 1639, in-4°.

Dissertatio de meteoris in genere et speciatim de ignitis. Bâle, 1640, in-4°.
Dissertatio de stellis in genere. Bâle, 1641, in-4°.
Dissertatio de materiâ. Bâle, 1643, in-4°.
Dissertatio de motu. Bâle, 1643, in-4°.
Dissertatio de maris aestu. Bâle, 1644, in-4°.
Dissertatio de loci naturâ. Bâle, 1644, in-4°.
Dissertatio de influxu astrorum. Bâle, 1644, in-4°.
Dissertatio de elementis. Bâle, 1644, in-4°.
Dissertatio de magistratu. Bâle, 1645, in-4°.
Dissertatio de meteoris aqueis. Bâle, 1645, in-4°.
Dissertatio de toto et partibus. Bâle, 1646, in-4°.
Quæstiones philosophicæ. Bâle, 1646, in-4°.
Dissertatio de animâ hominis. Bâle, 1646, in-4°.
Dissertatio de iride. Bâle, 1646, in-4°.
Theses miscellaneæ. Bâle, 1648, in-4°.
Dissertatio de causâ et causato. Bâle, 1651, in-4°.
Dissertatio de mundo. Bâle, 1654, in-4°.
Dissertatio de virtute heroïcâ. Bâle, 1655, in-4°.
Dissertatio de fortitudine. Bâle, 1655, in-4°.
Quæstionum medicarum centuria. Bâle, 1656, in-4°. (o.)

PLATER (François), le plus jeune des fils de Félix II, et le dernier rejeton de sa famille, né en 1645, mourut le 17 novembre 1711, à Bâle, après y avoir exercé la médecine avec beaucoup de succès pendant une quarantaine d'années. Nous lui devons une nouvelle édition des trois livres d'observations de son grand oncle Félix, à laquelle il joignit un ouvrage de la façon de son père, sous ce titre :

Observationum selectiorum è diariis practicis passim excerptarum mantissa. Bâle, 1680, in-8°. (o.)

PLATER (Thomas), frère de Félix I, né le 24 juillet 1574, était encore en bas âge lorsque son père vint à mourir. Ce fut son frère qui se chargea de l'élever, et qui depuis lui porta toujours une véritable affection paternelle. Après avoir terminé ses cours de médecine avec succès, il se livra d'une manière spéciale à l'histoire naturelle, consacrant à cette science aimable tous les instans dont sa pratique lui permettait de disposer. L'Académie de Bâle le nomma professeur d'anatomie en 1614. Onze ans après, il fut investi de la chaire de médecine pratique, qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée le 1er décembre 1628. Il n'a donné au public qu'une édition du Traité de pratique médicale de son frère (Bâle, 1625, in-4°.). (o.)

PLATNER (Ernest), fils du suivant, naquit à Léipzick, le 11 juin 1744, et y acheva le cours entier de sa longue carrière académique, qui ne présente aucun événement remarquable. Nommé professeur en 1780, il enseigna sans interruption jusqu'à la fin de ses jours, qui eut lieu le 12 mai 1818, et ne remplit jamais de fonctions étrangères à l'instruction publique,

si l'on excepte cependant sa nomination à celle de la commission que le roi de Saxe établit en 1816 pour s'occuper de la rédaction d'un projet de loi sur la liberté de la presse. La médecine et la philosophie furent les deux branches des connaissances humaines entre lesquelles il partagea sa vie entière, et il devint également célèbre dans toutes deux. Nous devons convenir cependant que, si ses ouvrages sur l'art de guérir sont en général estimables et utiles, c'est à ses traités élémentaires sur la philosophie qu'il dut principalement sa renommée et l'influence remarquable qu'il exerça sur la formation de la prose didactique de l'Allemagne. Son style précis, presque toujours élégant, et parfois même gracieux, donnait plus de prix encore à la pénétration et au talent avec lesquels il savait exposer les opinions des philosophes de l'antiquité et des temps modernes. Son esprit, naturellement enclin au scepticisme, l'engagea dans la route épineuse et ingrate de l'éclectisme, et lui fit essayer de concilier ensemble les doctrines si opposées de Leibnitz et de Kant. « Ne voulant pas, a dit un de ses biographes, marcher sous l'étendard du nouveau réformateur de la métaphysique, et n'ayant pas la force de tête nécessaire pour offrir aux amis des hautes spéculations une nouvelle analyse des élémens de notre nature, qui les satisfît et tirât d'un seul foyer toutes les lumières que la philosophie est appelée à fournir aux diverses parties de l'édifice de nos connaissances, mais ne pouvant se dissimuler et la défectuosité des systèmes que le criticisme avait décrédités, et la justesse de quelques-uns des aperçus de la nouvelle école, il s'efforça de faire ressortir, tantôt la faiblesse des appuis des doctrines dominantes, tantôt le mérite des systèmes oubliés ou trop dédaignés..... Platner a plutôt éludé que traité l'ancienne question du passage du sujet à l'objet, qui ne peut être résolue qu'en montrant, soit l'identité de l'un et de l'autre, en les faisant envisager comme se renfermant l'un l'autre, ou comme offrant deux aspects d'un seul et même être, soit la manière dont la transition s'opère et peut être constatée avec une évidence suffisante. La solution de ce grand problème, le seul fondamental de toute métaphysique, n'a rien gagné au scepticisme de Platner, qui, d'ailleurs, se distingue plutôt par la clarté de l'expression que par l'originalité des idées. Il y a plus de mérite dans ses ouvrages de morale et de physiologie. Il a mis beaucoup de soin à bien développer le principe de la morale de Leibnitz et de Wolf, *perfice te*, en faisant consister le bien moral dans ce qui produit le bonheur de l'individu et contribue à la perfection de l'ensemble des êtres, et surtout à l'amélioration du sort des êtres sensibles. La lecture des ouvrages de Kant lui ayant dévoilé les inconvé-

niens attachés à tout système de morale qui en fait dériver le principe de la notion du bonheur, il s'est rapproché beaucoup des idées du philosophe de Kœnigsberg. Ses vues en physiologie avoisinent aussi celles de Stahl, dans le rôle qu'il fait jouer à l'ame humaine, et offrent d'ingénieux aperçus, confirmés par des recherches postérieures, sur l'uniformité de structure et la nature sécrétoire de toutes les parties nerveuses. Comme écrivain, Platner tient un rang distingué dans la littérature allemande. La manière piquante et neuve dont il énonce les propositions souvent très-abstruses de ses devanciers, qu'il présente sous une face inattendue, contribue à dissiper l'obscurité dont elles sont enveloppées. Il a toutefois été moins heureux en essayant de changer la place des mots dans la période, et de leur donner un ordre plus naturel et plus logique que l'usage ne le leur assigne dans la phrase allemande. Ses derniers écrits n'offrent plus de traces de ces innovations grammaticales. S'amendant lui-même, malgré l'approbation de quelques imitateurs que l'exemple d'un écrivain illustre avait entraînés, on l'a vu, dans ses écrits, revenir à l'arrangement consacré par les auteurs classiques de la langue allemande. Une élégance qui lui était naturelle, et qu'on trouve dans ses compositions latines, tout à fait dignes d'un disciple d'Ernesti, distingue même ceux de ses ouvrages où il s'était plu à se créer une diction particulière, et elle donnait beaucoup d'attrait à ses cours de philosophie et à sa conversation. » Les nombreux ouvrages de cet homme célèbre sont :

Programma : anima quô sensu crescere dicatur. Léipzick, 1768, in-8°.
Dissertationes II de vi corporis in memoriam. Léipzick, 1769, in-4°.
Historia litterario-chirurgica lithotomiæ mulierum. Léipzick, 1770, in-8°.
Briefe eines Arztes an seinen Freund. Léipzick, 1771-1772, 2 vol. in-8°.
Anthropologie fuer Aerzte und Weltweise. Léipzick, 1772-1774, 2 vol. in-8°.
Supplementa in J.-Z. Platneri institutiones chirurgiæ. Léipzick, 1773, in-8°.
Der Professor; eine Wochenschrift. Léipzick, 1773-1774, in-8°.
Zusaetze zu seines Vater's Einleitung in die Chirurgie. Léipzick, 1776, in-8°.
Philosophische Aphorismen, nebst einigen Anleitungen zur philosophischen Geschichte. Léipzick, 1776-1782, 2 vol. in-8°. - *Ibid.* 1784, in-8°. - *Ibid.* 1793, in-8°. - *Ibid.* 1800, in-8°.
Dissertatio de principio vitali. Léipzick, 1777, in-4°.
Medicamenta quædam inertiæ accusata. Léipzick, 1778, in-4°.
Palæo-physiologia de inspiratione principii vitalis. Léipzick, 1780, in-4°.
Dissertatio de morbis membranæ tympani. Léipzick, 1780, in-4°.
Oratio de bonis academiæ Lipsiensis. Léipzick, 1781, in-4°.
Repetitio brevis et assertio doctrinæ stahlianæ de motu vitali. Léipzick, 1781, in-4°.

Papiere von Joh.-Karl. Wezel wider D. Ernest Platner, von letzterm nebst einem Vorbericht herausgegeben. Léipzick, 1781, in-8°.

Ein Gespraech ueber den Atheismus. Léipzick, 1781, in 8°.

En tête de sa traduction allemande des entretiens de David Hume sur la religion naturelle. Ce dialogue a été imprimé aussi à part (Léipzick, 1783, in-8°.).

Einige Betrachtungen ueber die Hypochondrie. Léipzick, 1786, in-8°.

En tête de sa traduction allemande du traité de Dufour sur les fonctions et les maladies de l'entendement de l'homme.

Programma; vulgarem de fluido nervoso sententiam non antiquam esse, sed novam. Léipzick, 1786, in-4°.

Secretio humorum ex Stahlianæ disciplinæ principiis illustrata. Léipzick, 1788, in-4°.

Adversus sepulturam in ædibus sacris oratio. Léipzick, 1788, in-4°.

Dubitationes quædam de imperio cordis in venas. Léipzick, 1788, in-4°.

Dubitationes quædam Boerhaavii atque Halleri decretis de nutritione. Léipzick, 1788, in-4°.

Programma physiologiæ partitionem suam proponit et illustrat. Léipzick, 1789, in-4°.

Programma in quô physiologiæ definitionem suam breviter illustrat et asserit. Léipzick, 1789, in-4°.

Programma in quô partium corporis humani genera definiuntur. Specimen I, definitiones vasorum. Léipzick, 1789, in-4°. *II, instrumentorum secernendi genera. Ibid.* 1789, in-4°. *II, pars altera; instrumenta secernendi glandulosa. Ibid.* 1790, in-4°.

Programma de causis consensûs nervorum physiologicis. Léipzick, 1790, in-4°.

Neue Anthropologie fuer Aerzte und Weltweise. Mit besonderer Ruecksicht auf Physiologie, Pathologie, Moralphilosophie und Aesthetik. Léipzick, 1790, in 8°.

Programma de naturâ animi quoad physiologiam. Léipzick, 1790, in-4°.

Spes immortalitatis animorum per rationes physiologicas confirmata. Léipzick, 1791, in-4°.

Vindiciarum sententiarum probabilium per systematis condendi festinationem de physiologiâ rejectarum. Léipzick, 1791-1793, in-4°.

Quæstionum physiologicarum libri duo, quorum altero generalis, altero particularis physiologiæ capita illustrantur. Præcedit proœmium tripartitum de constituendâ physiologiæ disciplinâ. Léipzick, 1794, in-8°.

An ridendum sit, animi sedem inquirere. Léipzick, 1795, in-4°.

Lehrbuch der Logik und Metaphysik. Léipzick, 1795, in-4°.

Quæstionum medicinæ forensis de amentiâ dubiâ Partic. I-VI. Léipzick, 1796-1807, in-4°. Trad. en allemand par C.-E. Hedrich, Léipzick, 1820, in-8°.

Vermischte medicinische Aufsnetze. Francfort et Léipzick, 1797, in-8°.

Programmata IV medicinæ studium octo semestribus descriptum. Léipzick, 1797-1798, in-4°.

Programma de inanibus clementiæ ergà medicos spurios excusandæ argumentis. Ad latores legum et judices. Léipzick, 1807, in-4°.

(A.-J.-L. J.)

PLATNER (Jean-Zacharie), célèbre chirurgien allemand, vint au monde, le 16 août 1694, à Chemnitz, dans la Misnie. Son père, commerçant distingué, et premier magistrat de la ville, lui fit donner une excellente éducation. On le destinait

au commerce, mais un goût décidé l'entraînait vers la médecine, et ses parens ayant égard à la faible complexion qu'il avait reçue de la nature, lui permirent d'embrasser la carrière vers laquelle il se sentait entraîné. L'Université de Léipzick fut le théâtre de ses premières études. Après y avoir passé trois ans, il se rendit en 1715 à Halle, alors l'école la plus fréquentée de toute l'Allemagne. Il y reçut les honneurs du doctorat, et entreprit aussitôt après un voyage en Allemagne et en France. Arrivé à Paris, il se voua entièrement à l'étude de l'anatomie et de la chirurgie, et s'attacha surtout d'une manière spéciale aux maladies de l'organe visuel. En 1719, il revint dans sa patrie, et deux ans après l'Université de Léipzick lui accorda la chaire d'anatomie et de chirurgie, d'où il passa successivement à celles de physiologie, de pathologie et de thérapeutique. Une mort subite l'enleva le 19 décembre 1747. Ses nombreux ouvrages brillent par l'érudition et la pureté du style, plus que par l'excellence de la doctrine, quoiqu'ils ne soient pas non plus dénués de tout mérite sous ce dernier rapport.

Programma de chirurgiâ artis medicæ parente. Léipzick, 1721, in-4°.
Dissertatio de fistulâ lacrymali. Léipzick, 1724, in-4°. - Trad. en allemand par Winkler, Berlin, 1735, in-8°.
Dissertatio de scarificatione oculorum. Léipzick, 1728, in-4°. - Trad. en allemand par Winkler, Berlin, 1753, in-8°.
Dissertatio de anatome subtiliori, ob usum imprimis chirurgicum, non negligendâ. Léipzick, 1734, in-4°.
Dissertatio de thoracibus. Léipzick, 1745, in-4°.
Dissertatio de medicinâ oculariâ. Léipzick, 1745, in-4°.
Dissertatio de arte obstetriciâ veterum. Léipzick, 1745, in-4°.
Dissertatio de curatione του αποσκεπαρνισμου in calvâ. Léipzick, 1736, in-4°.
Dissertatio de calculo vesicæ adhærescente. Léipzick, 1737, in-4°.
Dissertatio de noxiis cohibitæ suppurationis. Léipzick, 1741, in-4°.
Dissertatio de vulneribus superciliis illatis, cur cæcitatem inferant, ad locum Hippocratis propr. Léipzick, 1741, in-4°.
Dissertatio de noxiis ex suppuratione cohibitâ in nonnullis oculorum morbis. Léipzick, 1742, in-4°.
Dissertatio de iis, qui ex tuberculis gibberosi fiunt. Léipzick, 1743, in-4°.
Dissertatio de hydrocele. Léipzick, 1745, in-4°.
Dissertatio de fasciâ infirmitatem adjuvante. Léipzick, 1745, in-4°.
Dissertatio de curatione articulorum infirmorum per stillicidium. Léipzick, 1746, in-4°.
Tous ces opuscules ont été réimprimés ensemble, avec la vie de l'auteur, sous le titre suivant.
Opusculorum chirurgicorum et anatomicorum tomi duo. Léipzick, 1749, in-4°.
On a encore de Platner :
Institutiones chirurgiæ rationalis, tum medicæ, tum manualis. Léipzick, 1745, in-8°. - *Ibid.* 1758, in-8°. - *Ibid.* 1761, in-8°. - Venise, 1747, in-4°. - Trad. en allemand par J.-B. Boehmer, Léipzick, 1748, in-8°; *Ibid.* 1770, in-8°. - en hollandais par Houttuyn, Amsterdam, 1764, in-8°.
Ars medendi singularis morbis accomodata. Léipzick, 1765, in-8°.

(A.-J.-L. J.)

PLAYFAIR (Jean), mathématicien anglais, né en 1749, au village de Benvie; en Ecosse, mort à Edinbourg le 19 juillet 1819, mérite une petite place dans ce Dictionaire, parce que ce fut surtout à ses talens et à son éloquence que le système géologique de Hutton, très-accrédité en Angleterre, dut les succès qu'il obtint. Suivant ce système, les continens sont en proie à l'action destructive de l'atmosphère et de l'eau, leur masse se décompose et s'éboule, les débris en sont portés et étendus au fond des mers. La chaleur souterraine, favorisée par la compression de la grande masse d'eau qui repose sur ces lits, exerce son action sur eux. Elle ne fait que pénétrer, amollir et consolider les supérieurs, qui deviennent nos couches stratifiées; mais elle fond entièrement ceux qui sont au-dessous, et qui forment nos granites. La chaleur, par sa force expansive, a souvent poussé et injecté cette matière fluide dans les couches; delà les veines et filons granitiques qu'on y trouve quelquefois. Enfin, par suite de cette même force expansive, elle a soulevé ces couches et ces masses; elle les a élevées au-dessus du niveau des eaux, et les a mises dans leur position actuelle; elle a ainsi formé de nouveaux continens. A leur tour, ils sont attaqués par les agens de destruction; leurs débris sont étendus sur la superficie des anciens continens, au-dessus desquels la mer s'est retirée. Il s'y forme de nouvelles couches, qui seront également soulevées, et deviendront de nouveaux continens. Ce système ayant été attaqué avec aigreur, notamment par M. Murray, Playfair en prit la défense, ce qui lui attira l'aggression de Deluc. Son ouvrage géologique, le seul de ses écrits que nous mentionnerons ici, a pour titre :

Illustrations of the Huttonian theory of the earth. Edinbourg, 1802, in-8°.

Il a été traduit en français, ainsi que la réfutation que M. Murray a faite du système de Hutton. (1.)

PLAZ (Antoine-Guillaume), né à Léipzick, le 2 janvier 1718, fut élevé avec soin jusqu'à l'âge de quinze ans, par ses parens, qui lui firent suivre alors les cours de la faculté de philosophie de sa ville natale. Au bout de deux années, il obtint le titre de maître ès-arts. Ses humanités étant finies, il résolut de prendre la profession de médecin, et s'appliqua tellement à l'étude que le grade de bachelier lui fut conféré après trois années seulement de noviciat. En 1728, il se rendit à Halle pour prendre le bonnet de docteur. Cinq ans après, l'Université de Léipzick lui conféra le titre de professeur extraordinaire. Dans la suite, il passa successivement aux chaires de botanique, de physiologie et de thérapeutique. Nommé, en 1773, doyen perpétuel de la Faculté de médecine, il succomba le 26 février

1784, laissant un très-grand nombre de productions littéraires, qui ne sont toutes que des opuscules de circonstance, des écrits académiques.

Dissertationes duœ de corporis humani machinâ, sapientiœ et providentiœ divinœ teste. Léipzick, 1725, in-4°.
Dissertatio de usu medico exercitionum corporis potissimum personis illustribus familiarium. Léipzick, 1726, in-4°.
Dissertatio de tabaco sternutatorio. Léipzick, 1727, in-4°. - *Ibid.* 1733, in-4°.
Dissertatio de tussi infantum epidemicâ. Halle, 1728, in-4°.
Sous la présidence de Michel Alberti.
Programma de medicâ arte instauratâ. Léipzick, 1732, in-4°.
Dissertatio de potûs cofê abusu catalogum morborum augmente. Léipzick, 1733, in-4°. - *Ibid.* 1744, in-4°.
Programma quo historiam radicum exponit. Léipzick, 1733, in-4°.
Programma de plantarum seminibus. Léipzick, 1736, in-4°.
Dissertatio de foliorum in plantis historiâ. Léipzick, 1740, in-4°.
Dissertatio de caule plantarum. Léipzick, 1745, in-4°.
Dissertatio de morbis ex munditie intempestivâ. Léipzick, 1746, in-4°.
Dissertatio de munditiei affectatœ incommodis. Léipzick, 1747, in-4°.
Dissertatio de morbis ex oblectamentis. Léipzick, 1748, in-4°.
Dissertatio de flore plantarum. Léipzick, 1749, in-4°.
Programma de brutorum imaginatione. Léipzick, 1749, in-4°.
Dissertationes III de oblectamentorum incommodis. Léipzick, 1749-1750, in-4°.
Organicarum in plantis partium historia physiologica antehac seorsim exposita, nunc revisa et aucta. Léipzick, 1751, in-4°.
De jucundis morborum caussis dissertationes VII seorsim antehac editœ, nunc conjunctim recusœ. Léipzick, 1753, in-4°.
Dissertatio de sanitatis publicœ obstaculis. Léipzick, 1753, in-4°.
Programma de plantarum plethorâ. Léipzick, 1754, in-4°.
Dissertatio de partu debili reficiendo. Léipzick, 1754, in-4°.
Dissertatio de illustrium oblectamentis noxiis. Léipzick, 1759, in-4°.
Dissertatio de therapiâ per jucunda. Léipzick, 1760, in-4°.
Programma de naturâ plantas muniente. Léipzick, 1761, in-4°.
Dissertationes III de plantarum virtutibus ex ipsarum charactere haudquaquam addiscendis. Léipzick, 1761-1763, in-4°.
Dissertatio de therapiâ per injucunda. Léipzick, 1762, in-4°.
Programmata III de plantarum facultatibus. Léipzick, 1762, in-4°.
Programmata III de pedantismo medico. Léipzick, 1762-1764, in-4°.
Programma de saccharo. Léipzick, 1763, in-4°.
Dissertatio de vulgatiorum remediorum usu non rejiciendo. Léipzick, 1763, in-4°.
Dissertatio de morbis ex vitœ genere. Léipzick, 1764, in-4°.
Programma de plantarum sub diverso cœlo nascentium culturâ. Léipzick, 1764, in-4°.
Dissertatio de medico audace. Léipzick, 1765, in-4°.
Programmata V de signis mortis attentè explorandis. Léipzick, 1766-1767, in-4°.
Dissertatio de voluptatibus studiorum impedimentis. Léipzick, 1767, in-4°.
Oratio de cœlibatu medicis fugiendo. Léipzick, 1767, in-4°.
Programma de sostris. Léipzick, 1768, in-4°.
Programmata II : non omnia in re medicâ bono semper fieri exemplo. Léipzick, 1768-1771, in-4°.

Programma de mortuis curandis. Léipzick, 1770, in-4°.
Dissertatio de removendis sanitatis publicæ impedimentis. Léipzick, 1771, in-4°.
Programma de empiricis. Léipzick, 1771, in-4°.
Dissertatio de sensibus, morborum caussis. Léipzick, 1772, in-4°.
Dissertatio de sensibus internis, morborum caussis. Léipzick, 1772, in-4°.
Programma de piis medicorum desideriis. Léipzick, 1772, in-4°.
Programma de arte, naturam superante. Léipzick, 1772, in-4°.
Programma de abortibus medicis. Léipzick, 1772, in-4°.
Programma de scrupulositate medicâ. Léipzick, 1772, in-4°.
Programmata II de minutiis non semper à medico posthabendis. Léipzick, 1773, in-4°.
Dissertatio de curatione per injucunda. Léipzick, 1773, in-4°.
Orationes quædam. Léipzick, 1774, in-4°.
Programma de non semper mortiferâ umbilicalis funiculi intermissâ deligatione. Léipzick, 1774, in-4°.
Programma de medicinâ per hypotheses corruptâ. Léipzick, 1774, in-4°.
Programma de erroribus medicorum secantium vincibilibus. Léipzick, 1775, in-4°.
Programma de putredine à corporibus arcendâ. Léipzick, 1775, in-4°.
Programma de nonnullis argumentis medicis. Léipzick, 1775, in-4°.
Programma de medicinâ polemicâ. Léipzick, 1776, in-4°.
Programma de juribus medicorum. Léipzick, 1776, in-4°.
Programma de atropâ belladonnâ. Léipzick, 1776, in-4°.
Programma de erroribus medicorum invincibilibus. Léipzick, 1776, in-4°.
Dissertatio de medicinâ morbos faciente. Léipzick, 1776, in-4°.
Programmata II de magiæ vanitate. Léipzick, 1777, in-4°.
Programma de caussis contemtûs medicinæ. Léipzick, 1777, in-4°.
Dissertatio de chirurgiâ morbos faciente. Léipzick, 1777, in-4°.
Dissertatio de inevitabilibus morborum caussis. Léipzick, 1778, in-4°.
Programmata II : subitaneæ super variis argumentis medicis cogitatiunculæ. Léipzick, 1778, in-4°.
Programma de faniâ per doctrinam augendâ. Léipzick, 1778, in-4°.
Programma de inconstantiâ medicâ. Léipzick, 1778, in-4°.
Dissertatio de subitaneis morborum caussis. Léipzick, 1778, in-4°.
Series decanorum Facult. med. Lipsiensis. Léipzick, 1778, in-4°.
Programma de naturâ non fatiscente. Léipzick, 1779, in-4°.
Programma de magnetismo et electricitate fascini experte. Léipzick, 1779, in-4°.
Programma de exiguo ex medicinâ lucro. Léipzick, 1780, in-4°.
Programma de officiis medicorum non dignè satis compensatis. Léipzick, 1780, in-4°.
Programma de medicæ vitæ commodis et incommodis. Léipzick, 1781, in-4°.
Programma de necessario eruditis otio. Léipzick, 1781, in-4°.
Dissertatio de salubritate et insalubritate habitationum. Léipzick, 1781, in-4°.
Programma de brevioris et infirmioris vitæ caussis infantilis ætatis. Specimen I : Infantilis ætas. Léipzick, 1782, in-4°. - *Specimen II : Juventus. Ibid.* 1783, in-4°.
Programma de licentiâ medicâ. Léipzick, 1782, in-4°.
Programma de medicinâ suprà jurisprudentiam æstimandâ. Léipzick, 1782, in-4°.
Programma : dulcedinum scientiæ naturalis commentatio. Léipzick, 1783, in-4°.

Programma de humoribus morborum caussis. Léipzick, 1783, in-4°.

Programma priscam et recentiorem medicinam commendans. Léipzick, 1783, in-8°.

Programma omnia propter hominem facta esse exponitur. Léipzick, 1783, in-4°.

Programma de potioribus studiorum impedimentis. Léipzick, 1783, in-4°.

PLAZ (*Georges-Christophe*), frère du précédent, né en 1705, mort en 1787, s'attacha à la science du droit. Dans le petit nombre des opuscules qu'il a mis au jour, on en distingue un intitulé :

An in homicidio sectio et inspectio cadaveris necessaria sit? Léipzick, 1727, in-4°. (A.-J.-L. J.)

PLAZZONI (François), de Padoue, enseigna l'anatomie et la chirurgie dans l'Université de cette ville, depuis 1619 jusqu'en 1622, année où il mourut à la fleur de l'âge. Nous avons de lui :

De vulneribus sclopetorum, tractatus. Padoue, 1605, in-4°. - Venise, 1618, in-4°. - Padoue, 1643, in-4° - *Ibid.* 1658, in-4°. - *Ibid.* 1669, in-4°.

Cet ouvrage est écrit avec ordre et méthode, mais rempli d'idées fausses. Plazzoni attribue encore à la brûlure les principaux accidens des plaies d'armes à feu.

De partibus generationis inservientibus, libri duo. Quibus omnium et singulorum utriusque sexûs, ad generationem concurrentium structura, actiones et usus perspicuâ brevitate explicantur, et multa circà eadem problemata enodantur. Padoue, 1621, in-4°. - Leyde, 1644, in-4°. - *Ibid.* 1664, in-12.

Cette description, faite en partie d'après les livres, en partie aussi d'après nature, renferme quelques erreurs, quoiqu'en général assez exacte. (Z.)

PLEMP (Vopisque-Fortuné), médecin qui fut assez célèbre dans son siècle, naquit à Amsterdam le 23 décembre 1601, et mourut, le 12 décembre 1671, à Louvain, où la gouvernante des Pays-Bas, l'archiduchesse Isabelle-Claire-Eugénie, lui avait fait obtenir une chaire eu 1633. A cette époque il exerçait l'art de guérir dans sa ville natale, où il s'était fixé à son retour d'Italie. Gand, Louvain et Leyde furent successivement le théâtre de ses études, et Bologne celui de sa promotion au grade de docteur. La circulation du sang le compta d'abord au nombre de ses détracteurs, mais il eut l'admirable franchise de combattre sa propre opinion dès qu'il fut convaincu de la vérité de la découverte d'Harvey. Il a donné une autre preuve de sa loyauté dans les idées qu'il publia, en 1653, sur les vaisseaux lactés; car, dès l'instant qu'il aperçut manifestement ces conduits, il n'attribua plus l'absorption du chyle qu'à eux seuls, regarda le canal de Pecquet comme leur tronc commun, et se prononça en faveur du sentiment de ce dernier, qui pensait que le passage rapide des boissons dans l'urine doit s'expliquer par la proximité des capsules surrénales et de la citerne du chyle. Les progrès de l'anatomie et de la physiologie ont

renversé à jamais toutes ces hypothèses. Les ouvrages de Plemp sont, outre une traduction hollandaise de l'Anatomie de Cubrol (Amsterdam, 1648, in-fol.),

Verhandeling der Spieren. Amsterdam, 1630, in-8°.
Ophthalmographia, sive de oculi fabricâ, actione et usu. Amsterdam, 1632, in-4°. - Louvain, 1648, in-fol. - *Ibid.* 1659, in-fol.
Prolixe et scolastique traité, dans lequel on trouve fort peu de recherches nouvelles. Plemp pensait que le cristallin reçoit des vaisseaux sanguins, trop déliés seulement pour être aperçus.
Fundamenta seu institutiones medicæ. Louvain, 1638, in-4°. - *Ibid.* 1644, in-fol. - *Ibid.* 1653, in-fol. - *Ibid.* 1664, in-fol. - Amsterdam, 1659, in-4°.
Animadversiones in veram praxin curandæ tertianæ propositam à D. Petro Barba. Louvain, 1642, in-4°.
Antimus Coningius Peruviani pulveris defensor, repulsus à Melippo Protymo. Louvain, 1655, in-8°.
Sous le nom de Protymus, Plemp attaque le jésuite Honoré Fabri, qu'il appelle Coningius.
Avicennæ Canonis liber primus et secundus ex arabicâ linguâ in latinam translatus. Louvain, 1658, in-fol.
Tractatus de affectibus pilorum et unguium. Louvain, 1662, in-4°.
De togatorum valetudine tuendâ commentarius. Bruxelles, 1670, in-4°.
Munitio fundamentorum medicinæ Vopisci Fortunati Plempii adversus Jacobum Primirosium. Amsterdam, 1659, in-4°.
Loimographia, sive, tractatus de peste. Amsterdam, 1664, in-4°.
(O.)

PLENCIZ (Marc-Antoine de), né à Salcan, près de Goerz, le 28 avril 1705, fit ses humanités dans cette dernière ville, et lorsqu'il les eut terminées, alla étudier la philosophie et la médecine à Vienne. S'étant ensuite mis en voyage, il entendit les leçons du grand Morgagni à Padoue, Université dans laquelle il prit ses grades. Etant revenu à Vienne, il fut obligé de se remettre sur les bancs, pour pouvoir être admis dans le sein de la Faculté de médecine. Les états de Goerz et de Gradisca l'investirent, lui et ses descendans, de la seigneurie de ces deux villes, en reconnaissance de ce qu'il avait déterminé la duchesse de Savoie à fonder quatorze bourses dans le séminaire de Goerz. Il mourut le 25 novembre 1786. On a de lui :

Opera medico-physica. Vienne, 1762, 4 vol. in-8°.
Dissertatio physico-œconomica, seu nova ratio frumenta aliaque legumina quamplurimis annis integra salvaque conservandi. Vienne, 1764, in-8°.
Tractatus de scarlatinâ, olim cum aliis ejusdem operibus, modo verò separatim et ab auctore ipso novis observationibus auctas in lucem prodit. Vienne, 1780, in-8°.
Plenciz (*Joseph de*), mort le 26 avril 1785, à Vienne, est auteur des deux ouvrages suivans, outre quelques remarques sur la scarlatine, insérées dans le journal de Mohrenheim.
Observationum medicarum decas prima. Vienne, 1778, in-8°.
Acta et observata medica. Vienne, 1783, in-8°. (Z.)

PLENK (Jean-Jacques), célèbre médecin autrichien, naquit à Vienne le 28 novembre 1732. Après avoir occupé pendant quelque temps une chaire d'anatomie, de chirurgie et d'accouchemens à l'Université de Bâle, il fut nommé, en 1783, professeur de chimie et de botanique à l'Académie medico-chirurgicale militaire de Vienne, où il mourut le 24 août 1807. Ses nombreux ouvrages ont servi pendant long-temps de guide aux chirurgiens et médecins autrichiens, et plusieurs ont porté sa réputation jusque chez l'étranger. Ce qui l'a surtout fait connaître, c'est son mercure gommeux, mélange du métal avec la gomme arabique, qu'on administre en pilules, et auquel il avait lui-même donné la forme d'un sirop, afin de pouvoir le faire prendre plus facilement aux enfans. Ce n'est pas, comme il le prétendait, une solution de mercure, mais seulement une suspension du métal dans le mucilage. Ses ouvrages ont pour titres :

Schreiben an Hrn. Rumpelt von der Wirksamkeit des Queck-Silbers und Schierlings. Vienne, 1766, in-8°.

Plenk regarde comme inutile, nuisible et dangereuse l'inoculation de la gonorrhée proposée par Hirschel dans l'induration du testicule..

Methodus novo et facilis argentum vivum ægros venereâ labe infectis exhibendi. Accedit hypothesis nova de actione metalli hujus in vias salivales. Vienne, 1766, in-8°. - *Ibid.* 1778, in-8°. - Trad. en allemand, Vienne, 1767, in-8°. - en français par Laflize, Nancy, 1770, in-8°. - en anglais par Saunders, Londres, 1773, in-8°.

L'auteur cherche à expliquer la salivation par une affinité chimique toute particulière entre la salive et le mercure. Nous voyons, dit-il, que le mercure se dissont très-facilement dans la salive, et qu'il a une grande affinité pour elle. Cette affinité fait qu'il afflue de toutes les parties du corps vers les glandes salivaires, où, par l'irritation qu'il produit, il augmente la sécrétion de la salive. Une pareille théorie n'explique rien, et autant faudrait-il dire, comme le fait observer Girtanner, que le mercure fait saliver parce qu'il fait saliver.

Novum systema tumorum, quo hi morbi in sua genera et species rediguntur. Vienne, 1767, in-8°.

Anfangsgruende der Geburtshuelfe. Strasbourg, 1769, in-8°. -Vienne, 1774, in-8°. - *Ibid.* 1795, in-8°. - *Ibid.* 1803, in-8°.

Neues Lehrgebaeude der Geschwuelste. Dresde, 1769, in-8°.

Sammlung von Beobachtungen ueber einige Gegenstaende der Wundarzneykunst. Vienne, tome I, 1769; II, 1770, in-8°. - *Ibid.* 1775, in-8°.

Materia chirurgica, oder Lehre von den Wirkungen der in der Wundarzney gebraeuchlichen Heilmittel. Vienne, 1771, in-8°.

Lehrsaetze der praktischen Wundarzneywissenschaft, zum Gebrauch seiner Zuhoerer. Vienne, tome I, 1774; II, 1776, in-8°. - *Ibid.* 1799, in-8°.

Pharmacia chirurgica, sive doctrina de medicamentis præparatis ac compositis, quæ ad curandos morbos externos adhiberi solent. Vienne, 1775, in-8°. - *Ibid.* 1777, in-8°. - *Ibid.* 1786, in-8°. - *Ibid.* 1791, in 8°.

Selectus materiæ chirurgicæ. Vienne, 1775, in-8°.

Auswahl der chirurgischen Arzneymittel, nebst einem Verzeichniss der chirurgischen Werkzeuge und Bandagen. Vienne, 1775, in-8°.

Primæ lineæ anatomes. Vienne, 1775, in-8°. - *Ibid.* 1777, in-8°. - *Ibid.* 1795, in-8°.

Doctrina de morbis cutaneis, quâ hi in suas classes, genera et species rediguntur. Vienne, 1776, in-8°. - *Ibid.* 1783, in-8°.

Compendium institutionum chirurgicarum. Vienne, 1776, in-8°. - *Ibid.* 1780, in-8°. - *Ibid.* 1797, in-8°.

Compendium anatomes, pro tyronibus chirurgiæ. Vienne, 1777, in-8°.

Anfangsgruende der chirurgischen Vorbereitungswissenschaften fuer angehende Wundaerzte. Vienne, 1777, in-8°. - *Ibid.* 1788, in-8°. - *Ibid.* 1790, in-8°. - *Ibid.* 1794, in-8°. - *Ibid.* 1801, in-8°.

Doctrina de morbis oculorum. Vienne, 1777, in-8°. - *Ibid.* 1783, in-8°.

Doctrina de morbis dentium et gengivarum. Vienne, 1778, in-8°.

Doctrina de morbis venereis. Vienne, 1779, in-8°.

Elementa medicinæ et chirurgiæ forensis. Vienne, 1781, in-8°.

Elementa artis obstetriciæ. Vienne, 1781, in-8°.

Pharmacologia chirurgica, sive doctrina de medicamentis, quæ ad curationem morborum externorum adhiberi solent. Vienne, 1781, in-8°.

Anfangsgruende der Chirurgie fuer die angehenden Wundaerzte im Kœnigreich Hungarn. Pesth, 1783, in-8°.

Bromatologia, sive doctrina de esculentis et poculentis. Vienne, 1784, in-8°.

Toxicologia, seu doctrina de venenis et antidotis. Vienne, 1785, in-8°. - *Ibid.* 1802, in-8°.

Icones plantarum medicinalium, secundum systema Linnæi digestarum, cum enumeratione virium et usûs medici, chirurgici atque diætetici. Vienne, tome I, 1788-1789; II, 1789-1790; III, 1790; IV, 1791; V, 1792; VI, 1794-1795; VII, 1803-1804, in-fol.

Physiologia et pathologia plantarum. Vienne, 1794, in-8°.

Hygrologia corporis humani, sive doctrina chemico-physiologica de humoribus in corpore humano contentis. Vienne, 1794, in-8°.

Elementa terminologiæ botanicæ ac systematis sexualis plantarum. Vienne, 1797, in-8°.

Compendium institutionum chirurgicarum, in usum tyronum. Vienne, 1797, in-8°.

Anfangsgruende der botanischen Terminologie und des Geschlechtssystems der Pflanzen. Vienne, 1798, in-8°.

Anfangsgruende der pharmaco-katagraphologie, oder der Lehre, Arzneyformeln vorzuschreiben. Vienne, 1799, in-4°.

Elementa chymiæ. Vienne, 1800, in-8°.

Anfangsgruende der pharmaceutischen Chemie, oder Lehre von der Bereitung und Zusammensetzung der Arzneymittel. Vienne, 1803. in-8°.

Pharmacologia medico-chirurgica specialis, sive doctrina de viribus medicamentorum internè ac externè in curatione morborum adhiberi maximè solitorum. Vienne, 1804, in-8°. - Trad. en allemand, Vienne, 1804, in-4°.

Doctrina de cognoscendis et curandis morbis infantum. Vienne, 1807, in-8°.

Doctrina de morbis sexûs feminei. Vienne, 1808, in-8°.

(A.-J.-L. JOURDAN)

PLINE (Caïus-Plinius-Secundus), dit l'Ancien, sans avoir beaucoup contribué à l'avancement des sciences naturelles par ses propres travaux, ne les a pas moins utilement servies en recueillant les résultats des recherches de tous ceux qui l'avaient précédé, en y ajoutant toujours un nouvel intérêt par sa manière de les présenter, de les lier, et surtout en transmettant à la postérité ce que contenaient de plus important une multi-

tude de livres que le temps à dévorés. L'art avec lequel il sut compiler le place à côté des écrivains les plus originaux.

Né à Vérone, ou suivant d'autres à Côme, l'an 23 de l'ère vulgaire, d'une famille illustre, il se distingua d'abord dans la profession des armes. Admis dans le Collége des augures, il fut ensuite envoyé comme gouverneur en Espagne, puis chargé du commandement de la flotte de Misène. Il mérita l'amitié vraiment honorable de Vespasien et de Titus, qui lui confièrent souvent des affaires importantes.

Pline doit être compté parmi les hommes les plus laborieux qui aient existé. Les fatigues de la vie militaire, les emplois publics, les devoirs qu'impose la faveur des grands, les voyages ne l'empêchèrent jamais de se livrer à l'étude. Les momens qu'il lui dérobait lui paraissaient perdus, et il avait réglé sa manière de vivre de manière à n'en perdre presque aucun. Il compensait par le travail de la nuit le temps qu'il avait été obligé de donner aux affaires durant le jour. Pendant ses repas, il se faisait toujours lire quelque ouvrage, et toute interruption le contrariait. Le moindre instant était de la sorte utilisé, même ceux où il se dépouillait pour prendre le bain, ou se faisait essuyer après en être sorti. Ce n'est que pendant qu'il y était plongé qu'il se reposait tout à fait. Il ne voyageait jamais sans livres, sans tablettes et sans un secrétaire qui lisait continuellement ou écrivait des extraits sous sa dictée. C'est même pendant les voyages que, plus libre de toute autre occupation, il travaillait le plus. Il n'allait dans Rome même qu'en voiture pour profiter ainsi du temps qu'exigeaient des courses nécessaires. Il reprochait un jour à son neveu, Pline le Jeune, de ne pas tirer parti de la même manière des heures qu'il consacrait à la promenade.

Les fruits d'une vie aussi constamment occupée ne pouvaient manquer d'être nombreux. Pline fut un des écrivains les plus féconds de l'ancienne Rome. Malheureusement du grand nombre de ses ouvrages un seul est arrivé jusqu'à nous; mais celui-là embrasse presque tout l'ensemble des connaissances humaines. C'est l'histoire du monde, c'est un tableau habilement tracé du savoir des anciens presque en tout genre. Si ce livre, vraiment étonnant, auquel, dans son genre, on n'en peut comparer aucun autre, fait vivement regretter les écrits perdus de Pline, il en console en même temps un peu par son universalité.

Les circonstances singulières de la mort de Pline ajoutent à l'intérêt qu'inspire naturellement un pareil homme. La terrible éruption du Vésuve de l'an 79 de J.-C., qui causa ou du moins commença la ruine d'Herculanum et de Pompeii, fut aussi fatale à Pline. C'est dans une lettre de son neveu à l'historien Tacite (*lib. VI*, *epist.* 15) qu'on trouve les détails curieux et

touchans de sa mort. Il se trouvait alors à Misène, où le retenait un commandement maritime. Il étudiait suivant son usage quand l'éruption commença. Désirant l'observer de plus près et donner des secours, s'il y avait lieu, il se mit en mer avec quelques bâtimens. Au milieu de l'effroi de tous ceux qui l'accompagnaient, il dictait tranquillement ses observations sur le phénomène dont il devait être la victime. La cendre brûlante et les pierres qui tombent sur le navire ne peuvent l'empêcher d'aller jusqu'à Stabia, où il est retenu par le vent contraire. Là, malgré l'imminence du danger toujours croissant, il se met au bain, soupe gaiement, et dort d'un sommeil paisible. Réveillé par ses amis qui voyaient les toits prêts à s'écrouler, il se retira avec eux dans la campagne, et se rapprocha de la mer, qui ne permettait pas l'embarquement. C'est là que, resté presque seul avec deux esclaves, il fut étouffé par une fumée brûlante et sulfureuse. Il n'était âgé que de cinquante-six ans. Sa perte fut vivement sentie par tout ce qu'il y avait de distingué parmi ses contemporains, qui n'estimaient pas moins ses vertus qu'ils n'admiraient son savoir.

Les livres perdus de Pline étaient la plupart historiques, ou relatifs à l'art oratoire. On en peut voir l'énumération dans une des lettres de Pline le Jeune (*lib. III*, *epist.* 5). Il laissa en outre à son neveu cent soixante volumes de notes, qu'il avait refusé de vendre à un prix excessif.

Pline le Jeune, à qui l'on doit ce qu'on sait des habitudes et de la manière d'étudier de son oncle, le peint ainsi en peu de mots : *Acre ingenium*, *incredibile studium*, *summâ vigilantiâ* (*ubi suprà*).

Pline n'avait jamais rien lu sans en faire d'extraits, et avait coutume de dire qu'il n'y a point de si mauvais livre dont on ne puisse tirer quelque chose d'utile.

L'Histoire naturelle de Pline a été pendant bien des siècles la principale et même la seule source où l'on puisât quelques notions sur cette science, l'ignorance de la langue grecque empêchant de recourir aux écrits d'Aristote, de Théophraste et de Dioscoride, auxquels Pline doit une grande partie des faits qu'il a recueillis. Mais en empruntant de ces auteurs et de beaucoup d'autres Grecs, il les traduit trop souvent d'une manière inexacte, et confond les choses et les noms. On doit aussi lui reprocher les fables, les superstitions qu'il admet trop facilement, et qui néanmoins contribuèrent sans doute pendant long-temps à le faire lire avec plus d'avidité. Mais ces défauts épars, quoique nombreux, diminuent peu l'admiration que commande un si vaste et si étonnant édifice. Au reste, si Pline a surtout rassemblé les observations des autres, il avait aussi beaucoup vu et observé lui-même, et il a fait connaître le pre-

mier un grand nombre de plantes, d'animaux et autres objets, dont les naturalistes grecs n'ont pas fait mention.

On lira avec plus de plaisir le jugement qu'en porte Buffon que celui que nous pourrions en porter nous-mêmes. « Il travailla sur un plan bien plus grand que celui d'Aristote, et peut-être trop vaste. Il a voulu tout embrasser, et il semble avoir mesuré la nature et l'avoir trouvée trop petite encore pour son esprit. Son Histoire naturelle comprend, indépendamment de l'histoire des animaux, des plantes et des minéraux, l'histoire du ciel et de la terre, la médecine, le commerce, la navigation, l'histoire des arts libéraux et mécaniques, l'origine des usages, enfin, toutes les sciences naturelles et tous les arts humains; et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que dans chaque partie Pline est également grand. L'élévation des idées, la noblesse du style relèvent encore sa profonde érudition. Non-seulement il savait tout ce qu'on pouvait savoir de son temps, mais il avait cette facilité de penser en grand qui multiplie la science, il avait cette finesse de réflexion de laquelle dépendent l'élégance et le goût, et il communique à ses lecteurs une certaine liberté d'esprit, une hardiesse de penser qui est le germe de la philosophie. Son ouvrage, tout aussi varié que la nature, la peint toujours en beau. C'est, si l'on veut, une compilation de tout ce qui avait été écrit avant lui, une copie de tout ce qui avait été fait d'excellent et d'utile à savoir; mais cette copie a de si grands traits, cette compilation contient des choses rassemblées d'une manière si neuve, qu'elle est préférable à la plupart des ouvrages originaux qui traitent des mêmes matières. »

Un des traits remarquables du talent de Pline, c'est l'art d'intéresser à chaque objet, en y rattachant avec une adresse et une brièveté singulière des faits curieux et piquans, qui semblent venir se placer d'eux-mêmes. L'énergie et la vivacité font le caractère de son style, mais il n'est pas exempt de dureté, et devient quelquefois obscur par sa concision. L'esprit y nuit aussi quelquefois à la justesse.

Dans la partie de l'ouvrage de Pline consacrée à la médecine, on ne trouve qu'une multitude de recettes indiquées pour telle ou telle maladie sans aucune distinction de ses causes. La superstition, la magie sont souvent mêlées aux remèdes qu'il prescrit. La recommandation presque continuelle de la véronique, du bouillon blanc et de quelques autres médicamens, prouve que de son temps comme du nôtre la mode influait sur la thérapeutique, et donnait à certains remèdes favoris une vogue à peu près indépendante de leurs propriétés. On doit aussi juger par le grand nombres de moyens, souvent ridicules, qu'il indique pour combattre les maladies cutanées, que ces affections étaient alors très-communes.

Plusieurs commentateurs se sont exercés sur Pline ; Ermolao Barbaro et Nic. Leoniceno s'occupèrent les premiers de corriger son texte, en recourant aux sources où lui-même avait puisé. Saumaise, dans ses *Exercitationes Plinianæ* (Utrecht, 1687), s'attache surtout à relever ses fautes. Les notes utiles de Dalechamp, botaniste distingué, le commentaire plus ample du jésuite Hardouin, si célèbre par son érudition et ses paradoxes, et les dissertations de Rezzonico (*Disquis. Plinianæ*, Parme, 1763-1767, 2 vol. in-fol.), sont loin d'avoir éclairci toutes les difficultés du naturaliste romain. Un travail satisfaisant sur cet auteur ne peut être exécuté que par une réunion de savans également versés dans l'antiquité et dans les diverses branches de l'histoire naturelle et des arts. Puisse l'édition de Pline qui doit faire partie de la belle collection des classiques latins de M. Lemaire remplir ce but !

Le défaut de connaissances positives nécessaires pour une pareille tâche rend extrêmement imparfaites les traductions de Pline. La vieille version française d'Antoine Dupinet, utile dans son temps, est à peu près oubliée aujourd'hui. Celle de Poinsinet de Sivry, beaucoup plus moderne, et chaque jour consultée, ne laisse guère moins à désirer.

Des trente-sept livres de l'Histoire du monde, ou Histoire naturelle de Pline, le premier n'offre que le plan de l'ouvrage et l'indication des auteurs, en nombre presqu'infini, dans lesquels il a puisé. Il traite, dans le second, du monde, des élémens et des astres. Les quatre suivans (3-6) sont relatifs à la géographie. L'homme et son industrie sont l'objet du septième. Quatre livres (8-12) sont ensuite consacrés à l'histoire des animaux. Celle des plantes en forme seize (12-27), dans les six derniers desquels elles sont surtout considérées comme médicamens. Il envisage les animaux sous le même point de vue dans les cinq qui suivent (28-32). Les livres 33 et 34 traitent des métaux et de l'art de les travailler ; le 35e de la peinture et de l'histoire de cet art ; le 36e des marbres et des pierres ; le 37e des pierres précieuses.

Il existe de cette espèce d'encyclopédie un grand nombre d'éditions, dont plusieurs sont du quinzième siècle.

Caii Plinii secundi naturalis historiæ libri XXXVII. Venise, 1469, grand in-fol.

Première édition très-belle, très-rare et très-chère.

Id. ex recensione J. Andreæ episcopi Aleriensis. Rome, 1470, grand in-fol., également très-rare, ainsi que les deux suivantes. - Venise, 1472, in-fol. - Rome, 1473, in-fol. - *Ex emendatione Phil. Beroaldi*, Parme, 1476, gr. in-fol. - Trévise, 1479, in-fol. - Parme, 1481, in-fol. - Venise, 1483-1486, in-fol. - *E castigationibus Hermolai Barbari*, Hagen, 1518, in-fol. - Paris, 1532, in-fol. - *Edente Danesio*, Venise, 1535 et 1536, 3 vol. in-8°. l'*index* à part, 1538. - Venise, 1559, in-fol. - Lyon, 1561, 4 vol. petit in-12. - *Ibid.* 1587, in-fol., avec les notes de Dalechamp. - Francfort-sur-le-Mein, 1599, in-fol., avec les mêmes notes. - Amsterdam, 1635, 3 vol. petit in-12, jolie édition d'Elzévir. - *Ibid. Cum notis variorum*, 1669, 3 vol. in-8°., bonne et rare. - Paris, 1685, 5 vol. in-4°. ; *in usum Delphini*, avec les doctes commentaires du P. Hardouin. - *Ibid.* 1723, 3 vol. in-fol. fig., avec les mêmes commentaires. - Berlin, 1766,

5 vol. in-12 : les tomes 4 et 5 ne contiennent que les tables. - Paris, 1779, 6 vol. in-12, édition estimée, due aux soins de Brotier. - Leipzick, 1778-1791, 10 vol. in-8°., avec les commentaires de Hardouin, édition très-ample, mais peu soignée.

Histoire naturelle de Pline, traduite en français, avec des notes par Antoine Dupinet, Lyon, 1562, et Paris, 1608, 2 vol. in-fol. -Trad. par Poinsinet de Sivry, avec le texte latin, et des notes (par Guettard et autres), Paris, 1771-1782, 12 vol. in-4°. - en italien par Christ. Landino, Venise, 1476, in-fol., 1543, in-4°. - par Ant. Bruccioli, *Ibid.* 1548. - par L. Domenichi, *Ibid.* 1561, in 4°. - en espagnol, avec des notes par Ger. de Huerta, Madrid, 1624, 2 vol. in-fol.

Diverses parties de ce vaste ouvrage ont aussi été imprimées et traduites à part.

C. Plinii S. historiæ naturalis liber nonus, de aquatilium naturâ, recensuit.... Ampliss. commentariis instruxit L.-Th. Gronovius. Amsterdam, 1778, in-8°.

— *Ad Titum imperatorem præfatio.... recens. et notis illustravit D. Durandus.* Londres, 1728, petit in-8°., pièce rare.

Histoire naturelle de l'or et de l'argent, extraite de Pline, liv. XXXIII, trad. par D. Durand. Londres, 1729, in-fol.

Histoire de la peinture ancienne, extraite de Pline, livre XXXV, trad. par D. Durand. Londres, 1725, in-fol.

Volume estimé et peu commun, comme le précédent.

Traduction des XXXIV, XXXV et XXXVIe livres de Pline, avec des notes, par E. Falconnet. La Haye, 1773, 2 vol. in-8°. 2e édit.

Morceaux extraits de l'Histoire naturelle de Pline, trad. par Gueroult. Paris, 1785, in-8°. - 1809, 2 vol. in-8°., avec le texte.

Histoire des animaux, traduite de Pline par Gueroult. Paris, 1802, 3 vol. in-8°. (MARQUIS).

PLISTONICUS, médecin grec, disciple de Praxagoras, avait écrit, sur les humeurs et sur l'usage de l'eau pour la conservation de la santé, des ouvrages qui sont perdus depuis long-temps. Celse nous apprend qu'il considérait la digestion comme une sorte de putréfaction, opinion qu'Empédocle avait émise long-temps avant lui, et que quelques physiologistes ont vainement essayé de rajeunir au seizième siècle. (Z)

PLOUCQUET (GUILLAUME-GODEFROY), né à Rœtenberg, dans le pays de Wurtemberg, le 20 décembre 1744, étudia la médecine à Tubingue, où il prit le grade de docteur en 1766, et devint professeur en 1782. On le connaît surtout chez nous par ses recherches sur la docimasie pulmonaire, et par son répertoire général de bibliographie médicale. Mais il a publié d'autres travaux encore, dont nous allons donner la longue énumération.

Dissertatio de vi corporum organisatorum assimilatrici. Tubingue, 1766, in-4°.

Anweisung, wie man ohne Fruechte mit geringen Kosten dennoch ernaehren kœnne. Tubingue, 1771, in-4°.

Abhandlung ueber die gewaltsamen Todesarten, nebst einem Anhang von dem geflissentlichen Missgebaehren, als ein Beytrag zu der medicinischen Rechtsgelahrheit. Tubingue, 1777, in-8°.

Dissertatio sistens ætates humanas earumque jura. Tubingue, 1778, in-4°.-Trad. en allemand, Tubingue, 1779, in-8°.

Ueber die physische Erfordernisse der Erbfaehigkein der Kinder. Tubingue, 1779, in-8°.

Vollstaendiger Rossarzt, oder Unterricht, die Krankheiten der Pferde zu erkennen und zu curiren. Tubingue, 1781, in 8°. - *Ibid.* 1792, in-8°.

Ueber den Holzmangel und die Mittel, ihm abzuhelfen. Tubingue, 1780, in-8°. - *Ibid.* 1790, in-8°.

Warnung an das Publikum vor einem in manchem Brandtewein enthaltenen Gifte, samt den Mitteln, es zu entdecken und auszuscheiden. Tubingue, 1780, in-8°.

Unterricht fuer die Barbirer und Bader der zur Grafschaft Ober-und Niederhohenberg gehœrigen Herrschaften und Orte, wie dieselben sich zu verhalten haben, wenn sie zu jemand berufen werden, welcher von einen tollen oder sogenannten wuethigen Hunde oder einem andern dergleichen Thiere beschaediget worden ist. Tubingue, 1780, in-fol.

Nova pulmonum docimasia. Tubingue, 1782, in-4°.

Sa nouvelle expérience se fonde sur ce que la respiration ayant pour suite l'accès complet du sang dans les vaisseaux pulmonaires, il suit de là que, chez l'enfant qui a respiré, la présence de ce liquide dans les poumons doit nécessairement changer les rapports de pesanteur entre ces organes et le corps entier. En conséquence, elle consiste à peser le corps du fœtus avant de l'ouvrir, à peser ensuite les poumons seuls, après qu'on les a séparés de leurs annexes, et à comparer ensemble les deux poids. Suivant Ploucquet, la respiration double la pesanteur des poumons, et le poids d'un enfant qui n'a pas respiré est à celui du corps de ce même enfant : : 1 : 70, tandis que, dans l'enfant qui a respiré, ce rapport est : : 2 : 70, ou : : 1 : 35. Afin de rendre cette preuve plus concluante, il conseille d'y en joindre une autre fondée sur le refoulement du diaphragme vers la cavité abdominale, par l'effet de l'inspiration; suivant lui encore, dans le fœtus qui n'a pas respiré, la face inférieure du diaphragme est beaucoup plus convexe que dans l'enfant qui a respiré. Il veut donc qu'on détermine aussi exactement que possible ce degré de convexité, au moyen du fil à plomb.

Skizze der Lehre von der menschlichen Natur. Tubingue, 1782, in-8°.

Dissertatio de vertigine. Tubingue, 1783, in-8°.

Dissertatio an febris putrida sit contagiosa. Tubingue, 1783, in-4°.

Noch eine Meinung ueber die Frage : Welches sind die besten ausfuehrbaren Mitteln dem Kindermord Einhalt zu thun? Tubingue, 1783, in-8°.

Dissertatio de morbis periodicis. Tubingue, 1783, in-8°.

Frenz Lana und Philipp Lohmeier von der Lustschiffkunst. Tubingue, 1784, in-8°.

Dissertatio de gonorrhoeâ masculinâ syphiliticâ. Tubingue, 1785, in-4°.

Fundamenta therapiæ catholicæ : subjungitur catalogus corporum medicamentosorum usitatiorum. Tubingue, 1785, in-4°.

Von Veredlung der Wolle und Verbesserung des Schaafstandes. Tubingue, 1785, in-8°.

Dissertatio de signis mortis diagnosticis. Tubingue, 1785, in-4°.

Dissertatio acquisitionem variolæ opportunam denuo commendans. Tubingue, 1785, in-8°.

Dissertatio de amputatione incruento. Tubingue, 1785, in-4°.-Trad. en allemand, Tubingue, 1786, in-8°.

Dissertatio de anthrace venenato. Tubingue, 1786, in-4°.

Dissertatio de virtutibus violæ tricoloris. Tubingue, 1786, in-4°.

Dissertatio de unicâ verâ mortis caussâ proximâ. Tubingue, 1786, in-4°.

torii medicinæ practicæ et chirurgicæ. Tubingue, tome I, 1793; II, 1794; III, 1794; IV, 1795; V, 1795; VI, 1796; VII, 1797; VIII, 1798; IX, 1799; X, 1800, in-4°. – *Ibid.* 1804, 4 vol. in-8°.

Chacun connaît ce répertoire qui fourmille d'erreurs, et où l'on cherche en vain des traces de l'exactitude et de la patience qui caractérisent les littérateurs allemands.

Observationes in hepatitidis et metritidis consolidationem fistularum ani secutarum. Tubingue, 1794, in-4°.

Dissertatio de chilocace Tubingue, 1794, in-4°.

Theses, primas lineas odontitidis, sive inflammationis ipsorum dentium sistentes. Tubingue, 1794, in-4°.

Dissertatio de læsionibus mechanicis simulacrisque læsionum, fœtui in utero contento accidentibus, ad illustrandas causas infanticidii. Tubingue, 1794, in-4°

Briefwechsel zweyer Schulmeister ueber ein schœn Gedicht, in den jetzigen Zeitlaenfen gar nuetzlich zu lesen. Francfort, 1794, in-8°.

Dissertatio de perficiendâ re medicâ per momenta aliquot ad elegantiorem medicinam spectantia. Tubingue, 1795, in-4°.

Reflexionen ueber die Art der Entrichtung der von Wuertemberg an die Franzosen zu bezahlenden Kontributionen. Tubingue, 1796, in-8°.

Belehrung ueber die Hornviehseuche, an die Landleute gerichtet. Tubingue, 1796, in-8°.

Dissertatio de naturâ et usu aëris, ovis avium inclusi. Tubingue, 1796, in-4°.

Aufmunterung zu Versuchen wirksamer Mittel gegen die herrschende Hornviehseuche. Tubingue, 1796, in-8°.

Dissertatio de vi vitali, ejusque mutationibus in apoplexiâ. Tubingue, 1796, in-4°.

System der Nosologie im Umrisse. Tubingue, 1797, in-8°.

Ueber die Ausbildung, Pflicht und Klugheit des Arztes. Tubingue, 1797, in 8°.

Momenta quædam physiologica circà visum. Tubingue, 1797, in-4°.

Memorabile exemplum dyspnœæ et dyscatabroseos hyperoicæ. Tubingue, 1797, in-4°.

Programma circà universalitatem legis quâ corpora viva ad stimulos specificos reagunt. Tubingue, 1797, in-4°.

Pathologie, mit allgemeiner Heilkunde in Verbindung gesetzt. Tubingue, 1798, in-8°.

Das Wasserbett, ein Vorschlag zu einer bequemeren und sichereren Badeanstalt in Fluessen und Baechen. Tubingue, 1798, in-8°.

Dissertatio de talipedibus varis. Tubingue, 1798, in-4°.

Memorabile physconiæ carcinæ, necnon osteogeniæ et odontogeniæ anomalæ exemplum. Tubingue, 1798, in-4°.

Programma de ritè formandâ indicatione antasthenicâ. Tubingue, 1798, in-4°.

Programma de commodis et noxis quibusdam ex cultu corporis redundantibus. Tubingue, 1798, in-4°.

Dissertatio; sylloge observationum mixtarum. Tubingue, 1799, in-4°.

Observatio pathologico-therapeutica circà photorexin. Tubingue, 1799, in-4°.

Theses medicæ. Tubingue, 1799, in-4°.

Dissertatio de ritè formandâ judicatione antisthenicâ. Tubingue, 1799, in-4°.

Animadversiones quædam in statum et therapiam submersorum. Tubingue, 1799, in-4°.

Neue Erfahrungen ueber die Hornviehseuche. Tubingue, 1800, in-8°.

Theses medicæ. Tubingue, 1800, in-4°.

Expositio nosologica typhi. Tubingue, 1800, in 8°.
Vorschlag zu einer schicklichern und allgemein annehmbaren Zeitrechnung. Tubingue, 1800, in-8°.
Anmerkungen ueber die Schrift des Herrn Cadet de Vaux : Die Gallerte aus Knochen. Tubingue, 1804, in-8°.
Mittel, dem Mangel eines zur Gerberey erforderlichen Materials abzuhelfen. Tubingue, 1810, in-8°. (o.)

PLUKENET (Leonard), botaniste et médecin qu'on suppose anglais de naissance, quoiqu'il fût peut-être d'extraction française, vint au monde en 1642. Presque toutes les circonstances de sa vie sont ignorées, et l'on sait seulement que, vers la fin de ses jours, il fut assisté par la reine d'Angleterre, obtint la surintendance du jardin d'Hamptoncourt, et fut honoré du titre de professeur royal de botanique. On présume qu'il ne survécut pas long-temps à la publication de son dernier ouvrage, mis au jour en 1705; mais l'année précise de son décès n'est pas connue. Une vanité excessive et un peu d'aigreur déparèrent son caractère, mais il n'en a pas moins rendu service à la science des végétaux, puisque ses ouvrages, tous publiés à ses frais, renferment plus de plantes qu'aucun auteur n'en avait encore fait connaître avant lui. Plumier lui a consacré un genre de plantes (*Plukenetia*) de la famille des euphorbiacées. Ses ouvrages, qui obtinrent une grande vogue à l'époque de leur publication, sont encore recherchés des botanistes, et peuvent être consultés avec fruit. Ils ont pour titres :

Phytographia, sive stirpium illustriorum et minus cognitarum icones. Londres, pl. 1691; II, 1691; III, 1692; IV, 1696, in-4°.

Cet ouvrage n'est composé que de planches, formant un total de 328, passablement gravées; mais plusieurs dessins ne sont pas fort exacts, d'autres n'offrent qu'une des parties des plantes sans détails, et tous sont dans de petites proportions.

Almagestum, sive Phytographiæ Plukenetianæ onomasticon, methodo synthetica digestum, exhibens stirpium exoticarum, rariorum, novarumque nomina, quæ descriptionis locum supplere possint. Londres, 1696, in-4°.

Ce tableau est divisé par ordre alphabétique. D'après le titre, il contient six mille plantes, dont cinq cents nouvelles. La phrase spécifique de chacune est souvent accompagnée de la synonymie des auteurs modernes. Mais les observations critiques sont rares, et on ne trouve aucune idée générale.

Almagesti botanica mantissa plantarum novissimè detectarum ultra millenarium numerum complectens. Londres, 1700, in-4°.

Outre beaucoup de plantes nouvelles, ce volume contient des additions nombreuses aux synonymies du précédent.

Amaltheum botanicum, seu stirpium indicarum alterum copiæ cornu, millenas ad minima, et bis centum diversas species novas et indictas nominatim comprehendens, quarum sexcentæ et insuper selectis iconibus æneisque tabulis illustrantur. Londres, 1705, in-4°.

Ces trois derniers ouvrages renferment 126 planches. Réunis au premier, ils contiennent en tout plus de 2740 figures que l'auteur fit toutes graver à ses frais. Les quatre traités, qui n'en font au fond qu'un seul,

ont été réunis, en 1769, en 6 vol. in-4°., augmentés de quelques planches qui manquaient dans plusieurs exemplaires de l'*Amaltheum*. (1.)

PLUMIER (Charles) doit être compté parmi les botanistes voyageurs qui ont le plus utilement servi la science. Né à Marseille en 1646, d'une famille obscure, il entra de bonne heure dans l'ordre des Minimes, et se livra à l'étude des mathémathiques sous le P. Maignan, son confrère. Il s'exerçait en même temps à faire des instrumens d'optique, à peindre, et à tourner.

Envoyé à Rome, une maladie, suite d'une application excessive, lui fit abandonner les mathématiques pour la botanique, dont Bocconi lui inspira le goût. De retour dans sa patrie, il s'occupa à recueillir et dessiner les plantes de la Provence et du Languedoc, et mérita l'amitié de Tournefort.

En 1690, Louis XIV l'envoya en Amérique avec Surian pour des recherches d'histoire naturelle. Une pension et le titre de botaniste du roi furent la récompense du zèle et du succès avec lesquels il remplit cette mission. Il fit encore, en 1693 et 1695, deux autres voyages non moins fructueux dans cette partie du monde. Il se préparait à la revoir pour la quatrième fois, dans le but particulier de reconnaître l'origine des meilleures espèces de quinquina, quand la mort le surprit au port Sainte-Marie près de Cadix, en 1704.

Plumier est l'un des hommes de son temps qui ont le plus ajouté à la connaissance des plantes exotiques. Quatorze cents figures qu'il avait dessinées avec soin diminuèrent le regret de la perte de son herbier causée par un naufrage. Les figures de Plumier, quoique la plupart au simple trait, sont néanmoins du nombre des meilleures et surtout des plus fidèles qui existent. On peut lui reprocher d'en avoir quelquefois exagéré les proportions, qu'il eût mieux valu réduire pour offrir des *specimina* complets et non des fragmens plus ou moins mutilés. La planche cinquante-une de ses plantes d'Amérique offre un groupe pittoresque de quelques-uns des végétaux-les plus singuliers de cette contrée, dans leur site naturel, exemple que j'ai souvent regretté qu'on n'ait pas imité en l'appliquant à l'ensemble de la végétation des régions lointaines, où elle se montre si différente de la nôtre, et qui vient d'inspirer si heureusement M. de Clarac, dans sa magnifique gravure d'une forêt vierge du Brésil. Une flore, exécutée dans ce genre, et représentant non-seulement les espèces, mais la plupart des relations harmoniques dans lesquelles les place la nature, vaudrait bien sans doute nos catalogues secs et mesquins, où le plan du Créateur disparaît derrière celui de l'homme.

Plumier ne fut point un simple descripteur. Pénétré de l'esprit de Tournefort, il distribua en genres, et tout à fait dans sa

manière (*Nova plantar. Amer. genera*), le nombre considérable de plantes nouvelles qu'il avait observées. La plupart de ses genres furent adoptés par Linné, et plusieurs de ceux que celui-ci crut devoir rejeter ont été rétablis par des modernes.

L'usage introduit par Plumier de donner aux genres nouveaux les noms des botanistes distingués fait honneur à la délicatesse de son esprit.

Il laissa beaucoup de manuscrits et un grand nombre de dessins d'oiseaux, de poissons et de plantes d'Amérique, dont lui-même avait déjà gravé plusieurs, et que les Minimes, ses confrères, s'honoraient de conserver à Paris dans leur bibliothèque.

Cinq cent huit figures de plantes, dessinées par Plumier, étant tombées dans les mains de Boerhaave, il en fit graver une partie sous la direction d'Aubriet; mais elles ne furent publiées qu'après sa mort par Burmann. Trois cent douze de ces figures se voyaient aussi dans la bibliothèque du célèbre sir Joseph Banks.

Les ouvrages de Plumier sont :

Description des plantes de l'Amérique. Paris, 1693 et 1712, in-fol. Ce volume contient 107 figures représentant particulièrement des fougères et des aroïdes.

Nova plantarum Americanarum genera. Paris, 1703, in-4°., orné de 40 planches, offrant les caractères d'environ 120 genres.

Traité des fougères de l'Amérique. Paris, 1705, in-fol. 172 fig. Une partie des figures du premier ouvrge de Plumier se retrouve dans celui-ci.

Plantarum Americanarum, à C. Plumier detectæ et à J. Burmann editæ, fasciculi I-X. Amsterdam, 1755-1760, 262 pl.

Deux Dissertations sur la cochenille, dans le Journal des savans, 1692, et dans celui de Trévoux, 1703.

L'art de tourner. Paris, 1749, in-fol. Livre curieux et recherché, orné d'environ 80 planches.

(MARQUIS)

POERNER (CHARLES-GUILLAUME), né à Léipzick le 16 janvier 1732, étudia l'art de guérir dans cette ville, et y prit le grade de docteur en 1755. S'étant ensuite appliqué d'une manière spéciale à la chimie, il fut employé par le gouvernement saxon dans la belle manufacture de porcelaine de Meissen, et conserva sa place jusqu'à l'époque de sa mort, qui eut lieu le 13 avril 1796. On a de lui :

Commentaria II de officiis medici, quatenus felicitatem ejus promovent. Léipzick, 1753, in-4°.

Experimenta de albuminis ovorum et seri sanguinis convenientiâ, ad declarandam nutritionis rationem. Léipzick, 1755, in-4°.

Delineatio pharmaciæ chemico-pharmaceuticæ. Léipzick, 1764, in-8°.

Selectus materiæ medicæ. Léipzick, 1767, in-8°.

Anmerkungen ueber Baume's Abhandlung vom Thon. Léipzick, 1771, in-8°.

Chymische Versuche zum Nutzen der Faerbekunst. Léipzick, 1772-1773, 3 vol. in-8°.

Anleitung zur Faerbekunst, vorzueglich Tuch und andere aus Wolle gewebte Zeuge zu faerben. Léipzick, 1785, in-8°. (o.)

POHL (Jean-Christophe), né à Lobendau, près de Liegnitz, le 22 juin 1706, fit ses humanités au collége de Schweidnitz, et les termina à l'Université de Léipzick, où il se livra ensuite à l'étude de la médecine, et fut reçu docteur en 1734. Seize ans après, il obtint le titre de professeur extraordinaire. Ce ne fut qu'en 1758 qu'il fut investi d'une chaire salariée. Après avoir enseigné successivement la physiologie, la chirurgie, l'anatomie, et la pathologie, occupé diverses places dans l'état civil, et rempli plusieurs dignités universitaires, il mourut le 26 août 1780, laissant un grand nombre d'opuscules, tous de circonstance, puisque ce sont seulement des dissertations académiques, dont voici les titres :

Dissertatio de vampyris. Léipzick, 1732, in-4°.

Dissertatio de obesis et voracibus eorumque vitæ incommodis et morbis. Léipzick, 1734, in-4°.

Dissertatio de prostatis calculo affectis. Léipzick, 1737, in-4°.

Programma de abscessu abdominali. Léipzick, 1737, in-4°.

Programma de tumoribus cysticis feliciter malèque curatis. Léipzick, 1738, in-4°.

Dissertatio de respiratione sanâ et læsâ. Léipzick, 1738, in-4°.

Programma de herniis et in specie sarcocelo. Léipzick, 1739, in-4°.

Programma de defectu lienis et de liene in genere. Léipzick, 1743, in-4°.

Dissertatio de fibrâ senili. Léipzick, 1746, in-4°.

Programma de hydrope saccato ab hydatidibus. Léipzick, 1747, in-4°.

Programma de tumore lienis saccato à caussâ hydropicâ. Léipzick, 1749, in-4°.

Exercitii disputatorii Tentamen I, de dysuriâ ab acredine humorum; II de spissitudine sanguinis à neglecto motu; III de motu musculari sanitati restaurandæ conveniente; IV de imminutâ ventriculi coctione à deperdito liquore gastrico; V de læsâ à vitiatâ salivâ chylosi; VI de morbis epidemicis ab aëre atmosphærico; VII de morbo endemio ab aquâ impurâ. Léipzick, 1750, in-4°.

Dissertatio de febre lochiali. Léipzick, 1753, in-4°.

Programma de callo ulcerum. Léipzick, 1757, in-4°.

Programma de chylificatione. Léipzick, 1758, in-4°.

Dissertatio de effusis in cerebro aquis. Léipzick, 1763, in-4°.

Dissertatio de durâ matre partim osseâ factâ. Léipzick, 1764, in-4°.

Dissertatio de excretionum universalium moderamine. Léipzick, 1764, in-4°.

Programma de morbis contextûs cellulosi in genere. Léipzick, 1765, in-4°.

Programma de genesi tumorum in contextu celluloso. Léipzick, 1766, in-4°.

Programma de callo ulcerum. Léipzick, 1767, in-4°.

Programmata II de contextu celluloso fabricæ ossium varietatem efficiente. Léipzick, 1767, in-4°.

Programma de motu humorum in contextu celluloso corporis animalis. Léipzick, 1767, in-4°.

Programma de communicatione cellulorum contextûs cellulosi. Léipzick, 1768, in-4°.

Programma de sede obstructionis inflammatoriæ. Léipzick, 1768, in-4°.

Dissertatio de caussis obstructionis lentæ. Léipzick, 1768, in-4°.

Programma de regimine caloris et frigoris in morbis exanthematicis. Léipzick, 1768, in-4°.

Programma de caussis morborum in hominibus carcere inclusis observatorum. Léipzick, 1770, in-4°.

Programma de callositate ventriculi ex potûs spirituosi abusu. Léipzick, 1771, in-4°.

Programma de curâ morborum in hominibus carcere inclusorum. Léipzick, 1772, in-4°.

Programma de aptâ musculorum disquisitione et divisione. Léipzick, 1772, in-4°.

Programma de periculo contusionum capitis. Léipzick, 1774, in-4°.

Programma de ossificatione vasorum præternaturali. Léipzick, 1774, in-4°.

Programma de corde adhærente. Léipzick, 1775, in-4°.

Programma de pericardio cordi adhærente ejusque motum turbante. Léipzick, 1775, in-4°.

Programma de fracturâ ôssis bregmatis cum fissurâ per suturam in os temporum penetrante. Léipzick, 1776, in-4°.

Programma de difficili infantum dentitione. Léipzick, 1776, in-4°.

Programma de abscessu vesicæ urinariæ et intestini coli. Léipzick, 1777, in-4°.

Programma de venæ sectione gravidarum. Léipzick, 1777, in-4°.

Programma de hydrocephalo infantis recens nati externo et interno. Léipzick, 1777, in-4°.

Programma de carcinomate mammæ singulari curato. Léipzick, 1777, in-4°.

Programma de lethalitate vulnerum lienis. Léipzick, 1777, in-4°.

Programma de difficili disquisitione cadaverum aquâ submersorum. Léipzick, 1778, in-4°.

Programma de atrophiâ infantum. Léipzick, 1780, in-4°.

Pohl a inséré aussi quelques observations dans les nouveaux actes des savans de Léipzick, et dans ceux de l'Académie des Curieux de la nature.

(I.)

POHL (Jean-Ehrenfried), fils du précédent, né à Léipzick, le 12 septembre 1746, étudia la médecine à l'Université de cette ville, et s'y fit recevoir docteur en 1772. A peine revêtu de ce titre, il alla suivre les cours de l'école de Strasbourg, la clinique des hôpitaux de Paris, et la pratique du célèbre chirurgien David à Rouen. De retour dans sa patrie, il y fut nommé professeur. En 1788, l'électeur de Saxe le fit venir à Dresde, avec le titre de premier médecin de la cour. L'année suivante, il fut investi de la chaire de pathologie à Léipzick, qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée le 25 octobre 1800. Ses écrits ont pour titres :

Animadversiones in structuram ac figuram foliorum in plantis. Léipzick, 1771, in-4°.

Programma de soli differentiâ in culturâ plantarum attendendâ. Léipzick, 1774, in-4°.

Dissertatio de varice interno, morborum quorundam caussâ. Léipzick, 1785, in-4°.

Programma de analogiâ inter morbillos ac tussim convulsivam. Léipzick, 1789, in-4°.

Pohl (*Joseph*), jésuite de Prague, né en 1705, mort en 1778, a laissé :

Tentamen physico-experimentale in principiis peripateticis fundatum super phenomenis electricitatis. Prague, 1747, in-8°. - *Ibid.* 1750, in-8°.

(J.)

POISSONIER (Pierre-Isaac) naquit à Dijon le 5 juillet 1720. Son père, pharmacien très-considéré, et dont la famille, ennoblie en 1398, avait occupé les premières charges municipales, lui fit donner une bonne éducation littéraire.

Il commença l'étude de l'art de guérir chez ce même père, homme fort éclairé, alla la continuer dans l'une des premières officines de Paris, suivit les écoles publiques, prit des inscriptions à la Faculté de médecine, et en devint docteur régent en 1743.

Trois ans après, il obtint l'agrément du ministère pour remplacer dans sa chaire, moyennant finance, le professeur Dubois, qui enseignait la chimie au Collége de France. Peut-on décemment vendre ce que l'on n'a point acheté, et peut-on acheter ce qui doit être le prix du mérite tout seul? Mais laissons de côté cette double question. Poissonier conserva jusqu'en 1777 cette chaire, dans laquelle il parut avec distinction. On a remarqué qu'il s'attachait soigneusement à saisir le degré d'attention que lui prêtaient ses auditeurs, et à ne jamais le dépasser. C'était la mesure de la durée de ses leçons qui, à cette époque déjà reculée, n'étaient point accompagnées d'expériences et de démonstrations.

Poissonier pratiqua de bonne heure la médecine avec succès; il passa rapidement des classes indigentes dans la haute bourgeoisie, et même chez les grands, où son aménité, ses grâces et le meilleur ton le firent constamment rechercher.

Il termina le cours de chirurgie dicté aux écoles de la Faculté de médecine de Paris par Col de Villars, en publiant, en 1749, un cinquième volume qui traite des fractures et des luxations, et, en 1760, un sixième et dernier volume qui consiste en un Dictionaire français-latin des termes d'anatomie, de médecine et de chirurgie.

Nommé, en 1754, suppléant d'Helvétius dans les fonctions d'inspecteur des hôpitaux militaires du royaume, il fut, en 1757 et 1758, premier médecin de l'armée d'Allemagne, qui avait été portée à cent mille hommes. On verra, quand il sera question de ses écrits, qu'il fut à la hauteur d'une place aussi difficile à remplir.

Vers la fin de 1758, Poissonier fut envoyé en Russie près

d'Elisabeth Petrowna, pour donner des soins à sa santé. On crut que c'était un prétexte qui couvrait une négociation politique. Les mémoires du temps s'accordent sur ce point, et nous apprennent qu'il y avait entre Poissonier et le duc de Choiseul une correspondance très-suivie que ce ministre faisait passer sous les yeux de Louis XV, qui la lisait avec beaucoup d'intérêt. L'impératrice comblait journellement Poissonier de témoignages d'estime et de considération; elle alla jusqu'à lui conférer le rang de lieutenant-général de ses armées, pour pouvoir, suivant l'étiquette, l'admettre publiquement à sa table. Il fut accueilli à l'Académie des sciences avec autant de distinction qu'à la cour, prit une part active à ses travaux, en particulier aux expériences et aux observations faites sur la congélation du mercure en 1759 et 1760, et dont il envoya la relation en France.

Poissonier revint à Paris en 1761, fut sollicité par le ministre tout-puissant de suivre la carrière de la diplomatie, sut résister aux séductions de l'ambition, et se borna à obtenir un brevet de conseiller-d'état, sans fonctions et sans appointemens; mais ce titre facilita dans la suite l'admission de son fils unique comme avocat-général dans une cour souveraine, le parlement de Dijon.

En 1764, Poissonier fut nommé inspecteur-général de la médecine, chirurgie et pharmacie de la marine et des colonies, et occupa cette place jusqu'à sa suppression en 1791.

Il entra en 1765 comme associé libre dans l'Académie des sciences. Ces sortes de places ne s'accordaient qu'à des hommes d'une grande réputation dans l'église, la cour, l'armée ou la haute magistrature, et qui ne pouvaient s'occuper assiduement des travaux de l'Académie.

Ce qui a le plus contribué à illustrer le nom de Poissonier, c'est le procédé qu'il proposa, en 1763, pour dessaler l'eau de la mer et la rendre potable. Il fit construire, à cet effet, un alambic propre à résister aux mouvemens du vaisseau. Il ajoutait six onces d'alcali marin (carbonate de soude) par barrique d'eau. Halles et Appleby avaient précédemment employé la pierre infernale (nitrate d'argent fondu). Les expériences prouvèrent la supériorité de la méthode de Poissonier, dont un certain Irwin contesta vainement l'invention. On employait le feu de la cuisine du vaisseau, ce qui était fort économique. Nos marins firent connaître, dès 1765, que l'on avait bu sur un bâtiment de la compagnie des Indes, pendant un mois, de l'eau dessalée, sans toucher à celle de la cale. Bougainville, dans la relation de son fameux voyage autour du monde, déclara positivement qu'il avait dû la conservation de son équipage à l'usage de l'eau de mer distillée suivant la méthode de Poisso-

nier. Les détails de cette opération furent répandus par Baumé, Macquer, Valmont de Bomare et plusieurs autres savans. L'appareil dont il est question, quoique très-simplifié et perfectionné, n'est plus en usage. Le procédé de carboniser l'intérieur des futailles, et plus encore celui de conserver l'eau douce dans des vases de fer sont bien préférables, sous tous les rapports, à la distillation de l'eau de mer.

Poissonier avait établi, en 1768, dans les hôpitaux des grands ports, des cours élémentaires et des concours dont il était le juge. Ces établissemens, qui ont fourni des sujets très-distingués, portés depuis, surtout dans ces derniers temps, à un haut degré de perfection, sont un des plus grands services rendus à l'état. L'inspecteur-général se portait partout où il croyait sa présence nécessaire, et c'est ainsi qu'en 1779 il se rendit à Brest pour arrêter les ravages d'une épidémie qui désolait l'armée combinée de France et d'Espagne, et l'avait forcée de rentrer dans ce port.

En 1777, Poissonier, remplacé au Collége royal par Raulin, le fils, mort en 1795 médecin en chef d'armée, continua de présider cette compagnie, comme doyen, d'après une délibération très-honorable du 11 janvier 1778. Lalande, qui nous a conservé ces détails dans une notice sur Poissonier, lue à la rentrée du Collége de France, le 29 brumaire an VII, ajoute : « Il honorait cette place non-seulement par une taille imposante, mais par la dignité de ses discours, la noblesse de ses sentimens et la considération dont il jouissait dans le public. Nous l'avons entendu parler plusieurs fois dans nos rentrées, depuis vingt ans, d'une manière qui faisait honneur à la compagnie et à son chef. » (*Magasin encyclopédique*, IVe année, tome 4).

Il y eut surtout une circonstance dans laquelle Poissonier se montra tout ce que l'on vient de dire; ce fut lorsqu'il prononça, en 1782, au Collége royal un discours d'apparat au sujet de la naissance du dauphin. Quittant les sentiers battus, l'orateur traça à grands traits l'histoire des sciences et des lettres parmi nous, et fit l'éloge de leurs protecteurs depuis Charlemagne jusqu'au monarque régnant. Aucune adulation ne souilla sa bouche, qui n'exprima que des hommages aussi nobles et aussi délicats que respectueux. Lorsque Poissonier, à la tête d'une députation du Collége royal, se rendit à Versailles pour présenter son discours au roi, il fut accueilli avec une bonté touchante, et la reine daigna lui dire : *C'est dans votre discours que l'on apprendra à lire à M. le dauphin.*

Des places importantes et de grands talens sont beaucoup plus qu'il ne faut pour exciter l'envie. Poissonier fut donc en butte à ses traits. On l'a souvent peint, surtout dans les querelles

oubliées de la Faculté et de la Société royale de médecine, comme un homme médiocre, rusé et de peu de franchise; il n'était rien de tout cela. Ce fut un esprit délié et orné d'un grand nombre de connaissances, en même temps que doué d'une grande prudence et d'un sentiment exquis de toutes les convenances sociales. Sa première épouse, Catherine Martinon, car il fut marié deux fois, avait été nourrice du duc de Bourgogne, et cette circonstance l'avait mis à portée de rendre à M. le dauphin, son père, des hommages presque journaliers. Ce prince si éclairé se plaisait beaucoup dans la conversation de Poissonier, qui était remplie de grâces. Cette haute faveur d'aborder si facilement l'héritier du trône ne lui fit jamais oublier ceux de ses protecteurs qui avaient eu le malheur de déplaire au prince. Poissonier resta le client des Choiseul, et son nom fut inscrit des premiers sur les fameuses tables de Chanteloup. Il avait été lié avec les hommes les plus illustres de son temps, tels que Voltaire, Piron, Duclos, d'Alembert, Crébillon, Buffon, d'Aubenton, Helvétius, Thomas, et plus intimement avec Darcet, Barthélemy et Vicq-d'Azyr. C'est au dernier, s'il eût survécu, qu'il appartenait de peindre Poissonier, qu'il avait étudié comme un parfait modèle de vivre au milieu du monde.

Poissonier fut incarcéré au temps de la terreur; comme il était très-bienfaisant et qu'il en avait la réputation, il crut échapper, par sa popularité, à ce régime, et on l'arrêta tout justement alors qu'il distribuait à des indigens des tablettes de bouillon. Millin, qui fut son compagnon d'infortune, nous a laissé cette note: « J'ai eu l'avantage de connaître le citoyen Poissonier dans le monde et plus particulièrement encore dans la prison de Saint-Lazare, au temps de la persécution des hommes de lettres; il y avait été enfermé avec sa femme et son fils. Tous ceux qui ont vécu avec lui, l'ont chéri pour la politesse et l'aménité de ses manières. » (*Magasin encyclopédique*, VI[e] année, 4[e] volume).

Poissonier, qui avait épousé en secondes noces Jeanne Molay de Revoi, beaucoup plus jeune que lui, mourut veuf le 15 septembre 1798.

Sue prononça son éloge, comme secrétaire de la Société de médecine du département de la Seine, dans la séance publique du 22 brumaire an VII. Les auteurs de la Biographie universelle ont reproché à cet écrit d'être tout à fait dans l'esprit républicain. Ce n'était pas effectivement le ton qu'il convenait de prendre pour louer Poissonier.

Indépendamment de la continuation du cours de chirurgie de Col de Villars, dont il a été parlé, Poissonier a publié les écrits suivans:

Mémoire pour servir d'instruction sur les moyens de conserver la santé des troupes pendant les quartiers d'hiver. Halberstadt, le 18 octobre 1757.

Cette instruction fut mise à l'ordre de l'armée et affichée en placard.

La destruction des armées françaises en Allemagne, y est-il dit, s'est faite principalement pendant les quartiers d'hiver qu'elles y ont pris. — L'abus des poêles que les soldats entretiennent trop échauffés dans leurs chambres; le peu de précaution qu'ils prennent contre le froid en les quittant; les mauvaises eaux, la malpropreté, le défaut d'exercice, l'ennui, etc., sont des causes de mort certaine. — Il faut, pour la conservation des soldats, établir, autant que possible, des cheminées dans leurs chambres. Elles renouvellent l'air, tandis que les poêles y conservent les exhalaisons nuisibles des corps. Les poêles font le même effet que les cheminées en les retournant ou les ouvrant par devant comme en France. —Toutes les fois qu'il y aura plusieurs petites chambres contiguës, au lieu d'y disperser les soldats, on abattra les cloisons, pour les réunir dans des endroits plus vastes. — Les commandans des corps feront faire des visites par les officiers, tous les jours, matin et soir, pour s'assurer si les poêles ne sont point trop échauffés; ils observeront d'en faire fermer à clé les fourneaux. Cette clé sera gardée par le chef de chambrée, qui seul aura le droit d'y mettre du bois, pour l'entretenir au degré de chaleur convenable. — Le chef de chambrée fera également ouvrir les fenêtres tous les jours, depuis neuf heures du matin jusqu'à dix, et depuis quatre heures après midi jusqu'à cinq. — Il sera défendu d'entretenir le poêle au delà de sept heures du soir. — Indépendamment de l'ouverture des fenêtres, il sera très-utile de pratiquer une ouverture proportionnée à la grandeur de la chambre, et à l'opposite de la fenêtre principale, pour pouvoir, à volonté, renouveler entièrement la masse d'air. — Le chirurgien-major de chaque régiment doit visiter aussi les chambres tous les matins, et faire enlever les soldats malades ou menacés de l'être. — Il est indispensable de faire construire des cheminées dans tous les corps-de-garde. Le feu doit y être entretenu jour et nuit, sans qu'on soit obligé d'employer aucune des précautions prescrites pour les chambres à poêle. — On recommandera soigneusement aux soldats de quitter leurs habits dans les chambres chauffées seulement par des poêles, et d'y rester en vestes ou camisolles seulement; ils ne les prendront que pour sortir, et il leur sera ordonné de les boutonner. — Lorsque les soldats sortent d'un lieu chauffé par des poêles pour aller en faction, il serait à désirer qu'ils s'accoutumassent à se couvrir la bouche, ainsi que le font tous les habitans de l'Allemagne et de la Bohême principalement. Les capottes pour le temps de la faction seront, à cet effet, garnies d'une espèce de collet ou mentonière qui montera jusqu'au nez. — Les officiers doivent apporter une attention particulière à ce que l'on ne vende point aux soldats de la bière, ou autres boissons gâtées ou nouvelles. Ils s'informeront aussi s'il n'y a pas dans le pays quelques alimens malfaisans. Les eaux d'Allemagne étant communément très-malsaines, il est essentiel de les corriger; le moyen le plus simple est de les faire bouillir avec un morceau de fer rouillé. —Les soldats doivent être tenus propres, tant pour le linge que pour les chaussures. — Pour que les soldats ne passent point des fatigues excessives de la campagne à un dangereux repos, il faut les faire marcher tous les jours, même sans armes. Lorsque le temps est mauvais, il faut leur procurer des jeux de quilles, de ballons, de boules, ou autres qui pourront les exercer sans leur causer de fatigue. — Il est à désirer que MM. les colonels accordent un prix chaque mois et même chaque semaine à celui des soldats d'un bataillon ou d'une compagnie qui aura le mieux tiré au blanc. Cet exercice, dans lequel les soldats trouveront un objet d'intérêt qui se renouvellera souvent, sans compter qu'il leur donnera plus d'adresse,

et qu'il les accoutumera à bien diriger leur feu, aura surtout l'avantage de les occuper agréablement, et d'empêcher qu'ils ne prennent la maladie du pays, qui est pour eux une des plus redoutables.

Formulæ generales ad usum nosocomiorum castrensium. 1758, in-8°.

Ouvrage fort bien fait.

Discours prononcé devant l'Académie impériale des sciences de Pétersbourg. Pétersbourg, 1759, in-4°.

Discours prononcé au College royal de France, à l'occasion de la naissance de M. le dauphin. Paris, 1782, in-4°.

Abrégé d'anatomie à l'usage des élèves en chirurgie des écoles de la marine royale. Paris, 1783, 2 vol. in-12.

Poissonier n'a voulu être regardé que comme l'éditeur de cet ouvrage, qu'il indique comme appartenant à de Courcelles, premier médecin de la marine au port de Brest, quoiqu'il l'ait mis en ordre et complété, en ajoutant la splanchnologie.

La place de Poissonier dans le département de la marine lui donnait les relations les plus étendues, et l'avait mis à même de former un précieux cabinet d'histoire naturelle, où ceux qui se livraient à l'étude de cette science trouvaient un libre accès et le meilleur accueil. Il avait aussi une belle collection de tableaux. (R. DESGENETTES)

POISSONIER DES PERRIÈRES, frère puîné du précédent, moins connu dans le monde que son aîné, auquel il fut adjoint dans la marine, était très-estimé des meilleurs médecins. Une grande pénétration d'esprit, une littérature assez étendue, de la brusquerie et une bonté parfaite furent ses caractères distinctifs. Des Perrières, qui avait été d'abord médecin par quartier, puis consultant du roi, fut aussi chevalier de Saint-Michel et l'un des membres les plus zélés et les plus influens de la Société royale de médecine. Il a publié les ouvrages suivans :

Traité des maladies des gens de mer. Paris, 1767 et 1780, de l'imprimerie royale, in-8°.

Il regarde comme cause de la plus grande partie des maladies des marins, la diminution ou la suppression de l'insensible transpiration. Ses descriptions sont très-bien faites, et tout ce qu'il a écrit sur le pronostic et le traitement est bien déduit des principes qu'il a posés, et fondé sur l'expérience. Cet ouvrage traite du scorbut, des fièvres intermittentes, des maladies inflammatoires, de celles qui attaquent les équipages lorsqu'ils débarquent dans plusieurs pays chauds, lorsqu'ils restent à l'ancre dans certaines rades et dans certains ports, et spécialement de leurs causes; enfin, l'auteur indique les moyens de conserver la santé des équipages, en renouvelant et purifiant l'air, et entretenant la propreté du vaisseau et de l'équipage, ainsi qu'en lui procurant une bonne nourriture.

Quelques années après, Pringle indiqua, comme nouveaux, plusieurs des mêmes moyens de conservation, dans un discours qui terminait la relation du voyage du capitaine Cook. Des Perrières réclama avec raison (Paris, 1778, in-8°.). Il nous disait, quinze ans après, à ce sujet : La postérité s'occupera de mon corsaire, et ignorera probablement que j'ai vécu.

Traité des fièvres de l'île de Saint-Domingue. Paris, 1780, imprimerie royale, in-8°.

Cet ouvrage offre encore aujourd'hui un grand intérêt.

(R. DESGENETTES)

POITEVIN (Jacques), physicien et astronome, naquit à Montpellier, en 1742. Sa famille, persécutée dans la Touraine comme protestante, était venue s'établir dans le Languedoc. Son père fut encore obligé de sacrifier à ses opinions religieuses une place dont il était revêtu dans la magistrature. Privé fort jeune de ce père, Poitevin fut élevé par sa mère avec les plus grands soins. Au sortir des premières études, il se livra à celle du droit, beaucoup plus sérieusement qu'on ne le faisait alors pour obtenir des grades. Il en retira, dans la suite, l'avantage d'administrer lui-même ses affaires, et la satisfaction de devenir souvent l'arbitre de procès élevés entre ses amis et ses voisins.

Poitevin hésita un moment entre la culture des lettres et celle des sciences, et se décida pour ces dernières. Ses premiers maîtres dans cette carrière furent de Ratte et Danysi, et il entra, sous leurs auspices, dans la Société royale des sciences de Montpellier, à vingt-trois ans. La fortune dont il jouissait lui permit de se procurer une bibliothèque choisie, et de joindre à ce trésor littéraire des machines et des instrumens de physique et d'astronomie, qu'il tira d'Angleterre, où Adams, Dollond et Ramsden les fabriquaient presque exclusivement et avec le plus de perfection. Il employa le reste de sa vie ces instrumens d'astronomie, adaptés la plupart à ses yeux, qui étaient myopes, soit à l'observatoire de Montpellier, soit dans une terre qu'il avait aux environs de la ville. Les résultats de ses nombreux travaux dans ce genre sont consignés dans les Mémoires de l'Académie des sciences de Paris, dans la Connaissance des temps, dans les Mémoires et les Recueils des assemblées publiques de la Société royale des sciences de Montpellier, et les actes d'une société qui l'a remplacée. Indépendemment de ces travaux, Poitevin a publié, en 1803, un Essai sur le climat de Montpellier. Cet ouvrage renferme des vues générales sur la nature et la formation des météores, ainsi que les principaux résultats des observations faites à Montpellier depuis la fondation de la Société des sciences en 1706, et leur application à l'agriculture et à la médecine.

Poitevin vivait dans une ville toute médicale, et il fut l'ami des plus savans médecins de son temps. Il disait à Fouquet, en lui dédiant son Essai sur le climat de Montpellier : « Témoin de vos succès, qu'il était facile de présager, je vous ai vu admiré par tous ceux qui sont entrés dans la carrière épineuse et honorable de la médecine, et parvenir sans vous en apercevoir aux premiers rangs parmi les praticiens d'une école célèbre, qu'il suffit de nommer pour consoler le genre humain des nombreuses maladies qui l'assiégent. Vous avez enrichi la théorie et perfectionné la pratique. Vous avez rendu l'art de guérir aimable, en associant à des conceptions profondes le talent de

les faire goûter.... Dans l'un de vos délassemens philosophiques, vous avez jeté un coup-d'œil rapide sur le climat de Montpellier. Qui mieux que vous pouvait étendre de pareilles recherches? J'ose vous suppléer aujourd'hui dans la partie météorologique; heureux de pouvoir, sous ce rapport, être regardé comme votre continuateur. »

Poitevin possédait des connaissances étendues en économie rurale, à la pratique de laquelle il donnait beaucoup de temps et de soins. Cet académicien a rempli à diverses époques des places administratives, dont il s'acquitta avec autant d'habileté que de zèle et de délicatesse. Il éleva aussi une nombreuse famille avec la tendresse la plus affectueuse.

Poitevin mourut à Montpellier en 1807.

Les travaux de météorologie, qui nous ont principalement engagé à placer son nom dans cette Biographie, sont réunis dans l'ouvrage qui a pour titre :

Essai sur le climat de Montpellier, contenant des vues générales sur la nature et la formation des météores, et les principaux résultats des observations faites à Montpellier depuis l'établissement de la ci-devant Académie des sciences de cette ville, ouvrage qui peut servir de suite aux mémoires publiés par cette compagnie. Montpellier, an XI (1803), in-4°.

La première partie comprend des recherches topographiques sur les eaux, le sol, la nature des terres, leurs produits, la population et la viabilité, ce qui amène des réflexions sur le genre de vie des habitans, et leurs affections morales et physiques. La seconde partie traite des vents, des météores aqueux, des météores lumineux et ignés, de la température de l'air et du poids de l'atmosphère. La troisième partie se compose de notices sur quelques phénomènes extraordinaires, tels qu'un globe de feu observé en 1704, les chaleurs de 1705, l'hiver de 1729, quelques tremblemens de terre en 1750, le froid de 1755, les pluies de 1766, un ouragan en 1775, les brouillards de 1783, les froids de 1766, 1768, 1776, 1788 à 1789 et 1795; enfin, cette troisième et dernière partie est terminée par un article destiné à examiner l'influence présumée des astres sur l'atmosphère terrestre.

Poitevin a fait les éloges historiques de Marcot, de Montet et de De Ratte. Le sien a été prononcé devant la Société libre des sciences et belles lettres de Montpellier, le 7 avril 1808, par M. Martin de Choisy, et imprimé dans la même ville et la même année, format in-4°.

(R. DESGENETTES)

POLCASTRO (SIGISMOND DE), médecin du quinzième siècle, était de Padoue, et tenait à une famille patricienne. Il mourut en 1440, à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans, après avoir, pendant plus de cinquante, enseigné la médecine avec beaucoup de succès dans sa ville natale. Il fut un de ceux qui, après la restauration du seigneur de Carrare, cherchèrent à persuader aux bourgeois de Padoue de se soumettre à la république de Venise. On a de lui un ouvrage intitulé :

Quæstiones, quarum prima de actuatione medicinarum; secunda, de appropinquatione ad æqualitatem ponderalem; tertia, de restauratione

humidi substantiali; quarta, de reductione corporum; quinta de extremis temperantiæ. Venise, 1506, in-fol.

Tout cet ouvrage est écrit dans le goût de la doctrine d'Avicenne, qui régnait alors despotiquement dans les écoles de médecine et de philosophie. (z.)

POLI (Martin), né à Lucques, le 21 janvier 1662, se sentit de très-bonne heure beaucoup d'inclination pour la chimie, et l'un de ses oncles, qui était passionné lui-même pour cette science, se fit un plaisir de nourrir et de fortifier son goût naissant. A l'âge de seize ans, il s'occupait déjà d'opérations chimiques, et aimait à préparer des médicamens; mais comme son père le gênait, il prit le parti de quitter Lucques, et de se rendre à Rome, où son oncle avait promis de lui faire passer tous les secours dont il pourrait avoir besoin. En 1691, il obtint la permission d'établir un laboratoire public en qualité de chimiste extraordinaire, et neuf années après le gouvernement pontifical lui expédia des lettres patentes, avec le titre d'apothicaire. Ayant découvert un secret important qui regardait l'art de la guerre, il passa en France en 1702, pour le présenter à Louis XIV; mais le monarque, tout en le louant de son invention, exigea qu'il en supprimât la connaissance, pour ne pas multiplier les moyens de destruction, et le récompensa par une pension, à laquelle fut jointe le titre d'ingénieur du roi, avec celui d'associé étranger de l'Académie des sciences. Poli retourna, en 1704, en Italie, où il ne tarda pas à être employé par Clément XI et par le duc de Massa. Etant revenu à Paris en 1713, il y fut mieux accueilli à la cour que parmi les savans, choqués de ce qu'il avait mis au jour des idées contraires à celles de la philosophie corpusculaire, encore dominante. Mais le roi le reçut fort bien, augmenta sa pension, et lui ordonna de faire venir sa famille en France. Poli obéit avec empressement, et résolut de se fixer à Paris, mais il n'y fit pas un long séjour, car il mourut le 28 juillet de la même année. On n'a de lui qu'un seul ouvrage dans lequel il démontre que les acides sont injustement accusés d'être la cause d'une infinité de maladies, puisqu'au contraire ils sont d'une grande ressource contre plusieurs maux très-graves. Cet ouvrage a pour titre :

Il trionfo degli acidi vindicati dalle calunnie di molti moderni. Rome, 1706, in-4°. (o.)

POLINIÈRE (Pierre), physicien aussi modeste que distingué, vint au monde à Coutances, près de Vire, le 8 septembre 1671. Il fit ses premières humanités à Caen, et sa philosophie à Paris. S'étant livré ensuite à l'étude des mathématiques, de la physique expérimentale, de la géographie, de l'histoire naturelle, de la chimie et de la médecine,

il prit le titre de docteur en cette dernière Faculté. Ses progrès furent tels qu'il ne tarda pas à être en état de composer des élémens de mathématiques qui eurent un succès mérité. Mais attiré sans cesse par ses goûts vers les sciences naturelles, et s'étant convaincu du peu de secours qu'on pouvait tirer des livres alors connus sur cette branche des connaissances humaines, il résolut de donner une nouvelle face à la physique, et de la ramener toute entière à l'expérience, en vouant au ridicule les méthodes systématiques qu'on suivait depuis tant de siècles. Marchant ainsi sur les traces de Bacon et de Descartes, il acheva ce que les traits satiriques de Boileau avaient commencé, et bientôt la physique des péripatéticiens parut aussi absurde que leur logique et leur astronomie. Dans le même temps il ouvrit un cours de physique expérimentale, qui était le premier qu'on eût encore fait à Paris, et qui, par cette raison, attira un concours immense d'auditeurs. Fontenelle, qui lui avait confié l'éducation de son neveu, contribua puissamment à le faire connaître, en vantant partout la profondeur de ses vues et l'excellence de sa méthode. Au bout de quelques années, il fut réellement à la mode; la cour et la ville se l'arrachaient, et sans sa haute philosophie, qui lui fit toujours regarder les honneurs et les richesses avec indifférence, il ne tenait qu'à lui de se voir combler des bienfaits de la fortune. Mais rien ne lui plaisait que la solitude et la science. Il mourut le 9 février 1734. On ne peut pas le mettre au nombre de ceux qui ont contribué aux progrès de la physique, mais il fut infiniment utile à cette science en la popularisant. Il eut, en outre, le mérite, trop peu apprécié, de savoir saisir les idées des autres avec habileté, et de les traduire en expériences, méthode ingénieuse à l'aide de laquelle il put mettre les doctrines les plus abstraites à la portée de tout le monde. On a de lui :

Expériences de physique. Paris, 1709, in-12.-*Ibid.* 1728, in-12.-*Ibid.* 1734, in-12.-*Ibid.* 1741, 2 vol. in-12.

Cette dernière édition est la cinquième. Nous n'avons pas indiqué l'année de la publication de la seconde. (J.)

POLISIUS (Melchior), né en 1600, à Jauer, dans la Silésie, prit le bonnet de docteur en médecine à Padoue en 1628. Après sa promotion, il vint se fixer à Francfort-sur-l'Oder, où il fut nommé professeur en 1635, et mourut le 10 décembre 1671, laissant seulement quatre opuscules académiques sans intérêt sur la saignée de la salvatelle, la syncope, l'hypochondrie et la colique. (O.)

POLISIUS (Samuel-Godefroy), fils du précédent, était médecin de la ville de Francfort-sur-l'Oder, sa patrie, où il mourut en 1700. L'Académie des Curieux de la nature l'avait admis



parmi ses membres, sous le nom d'*Homère*. On a de lui plusieurs observations disséminées dans les mémoires de cette compagnie savante, et une dissertation qui fut imprimée à part, sous le titre suivant, après avoir paru dans ces mêmes mémoires.

Myrrhologia, seu, myrrhæ disquisitio curiosa. Nuremberg, 1688, in-4°. (o.)

POLITIUS (Antoine), était de Calatagirone, dans la Sicile. Il exerçait l'art de guérir à Palerme, où il devint même médecin de l'inquisition. On ignore en quelle année il mourut, mais on sait qu'il vivait encore en 1625. Nous avons de lui plusieurs ouvrages :

De quintâ essentiâ solutivâ, atque brevi epilogo componendorum medicamentorum, cum aliquibus philosophiæ et medicinæ problematibus. Palerme, 1613, in-4°.

De febribus pestilentialibus grassantibus Panormi, consultatio. Palerme, 1625, in-4°.

Apologia de anevrysmate prætenso pro Marchione de Yeraci. Palerme, 1620, in-4°. (z.)

POLLICH (Jean-Adam), né à Lautern, dans le Palatinat, le 1er janvier 1740, étudia les sciences naturelles et la médecine à Strasbourg, reçut le bonnet de docteur dans l'Université de cette ville, et vint ensuite exercer l'art de guérir dans celle qui lui avait donné le jour. Mais bientôt il abandonna une profession qui s'accordait mal avec ses goûts, et, en 1764, il s'adonna exclusivement à l'histoire des productions de la nature. La botanique fut la partie dont il s'occupa d'abord, et il consacra douze années à parcourir le Palatinat, afin de recueillir les matériaux nécessaires à la publication d'une flore de cette contrée qu'il se proposait d'entreprendre. Plus tard il s'occupa des insectes. Son zèle pour les progrès des sciences allait enfin fixer sur lui les yeux de l'électeur palatin, lorsqu'une mort subite l'enleva le 24 février 1780. Il ne reçut que l'hommage tardif qu'Aiton fit à sa mémoire d'un genre de plantes (*Pollichia*) qui n'a encore été rapporté à aucune famille naturelle. On a de lui :

Historia plantarum in Palatinatu Electorali sponte nascentium. Mannheim, tome I, 1776; II, 1777; III, 1777, in 8°.

Cette flore, à laquelle on peut reprocher d'offrir quelquefois une grande surabondance de détails, est disposée d'après l'ordre du système sexuel. L'auteur a emprunté les phrases spécifiques de Linné. Le nombre des végétaux qu'il décrit est d'environ douze cents, parmi lesquels on remarque quelques espèces nouvelles. Les planches sont d'une exécution médiocre.

Pollich a décrit quelques insectes du Palatinat dans les Mémoires de la Société économique de cette contrée, et dans les Actes de l'Académie des Curieux de la nature. (J.)

POLLICH (Martin), de Mellerstadt, dans la Franconie, ce qui fait qu'on lui donne souvent le nom de *Mellerstadius*, accompagna, en 1493, comme médecin, Frédéric III, électeur de Saxe, dans la Terre-Sainte, où il lui sauva la vie dans un grand danger. A son retour en Europe, il devint professeur à Léipzick, et détermina l'électeur, en 1502, à fonder l'Université de Wittemberg, dont il fut le premier recteur, et dans laquelle il remplit une chaire jusqu'à sa mort arrivée le 27 décembre 1513. Il y enseigna successivement la théologie scolastique et la médecine. Comme il avait beaucoup étudié les anciens, et acquis une vaste érudition, ces avantages, alors fort rares dans la Saxe, lui valurent le surnom de *lux mundi*. Il fut un des premiers en Allemagne qui s'éleva contre l'arabisme dominant dans les écoles, et cette seule circonstance suffirait pour annoncer en lui un esprit supérieur au siècle dans lequel il vivait. Elle lui suscita des attaques violentes de la part d'un professeur de Léipzick, Simon Pistorius, arabiste obstiné, contre lequel il publia, pour sa défense, quelques brochures, devenues fort rares aujourd'hui. L'une d'elles a pour titre :

Responsio ad superadditos errores Simonis Pistorii de malo franco. Léipzick, 1701, in-4°. (1.)

POLYBE, de Cos, disciple et gendre d'Hippocrate, florissait vers le milieu du cinquième siècle avant l'ère vulgaire. Il fut, avec Thessale et Dracon, fils de son beau-père, fondateur de l'ancienne école dogmatique, qui prit aussi le nom d'école hippocratique, parce qu'elle se vantait de suivre les principes du maître. Mais les trois chefs de cette école avaient adopté une foule d'autres opinions plus modernes. Galien le dit positivement de Polybe, qui exerça l'art de guérir à Cos. Nous en trouvons d'ailleurs la preuve écrite dans les ouvrages qu'on lui attribue, car il passe pour être l'auteur d'une partie du livre de la nature de l'homme, du livre de la nature de l'enfant, et de ceux du régime des maladies et de l'accouchement au bout de huit mois, dans lesquels on voit dominer plus ou moins la physique de Platon. (o.)

POMA (Joseph), ou *Pomius*, médecin sicilien, né en 1565, étudia les belles lettres dans sa patrie, et, parvenu à l'âge de seize ans, se rendit à Naples, où il s'appliqua avec beaucoup de fruit aux mathématiques et à la médecine. Il alla ensuite à Salerne, pour y prendre le bonnet doctoral, qui lui fut accordé en 1585. Bientôt après, il fixa sa résidence à Palerme, où il mourut en 1620, regretté des habitans, et auteur de deux ouvrages, qui ont pour titres :

De curandis febribus putridis ars medica. Palerme, 1603, in-4°.
Quando in febribus putridis medicandum? Quæstio medica ad Hippocratis et Galeni mentem examinata. Palerme, 1605, in-4°. (Z.)

POMET (Pierre), épicier-droguiste, né à Paris, le 2 avril 1658, se livra dès son enfance au commerce, et ne fut pas plus tôt sorti d'apprentissage, qu'il fit, en Italie, en Angleterre, en Allemagne et en Hollande, divers voyages, dans le cours desquels il acquit une connaissance parfaite des substances médicinales. Lorsqu'à son retour à Paris, il eut ouvert un magasin de drogues, il ne tarda pas à faire une fortune considérable; mais ses talens lui attirèrent une distinction plus flatteuse encore, car, après lui avoir mérité l'estime des plus habiles médecins de Paris, ils lui valurent l'invitation de démontrer, au Jardin des plantes, les drogues qu'il avait rassemblées à grands frais de toutes les contrées avec lesquelles la France entretenait à cette époque des relations commerciales. Une mort prématurée le surprit en 1699, le 18 janvier. On a de lui :

Histoire générale des drogues, traitant des plantes, des animaux et des minéraux. Ouvrage enrichi de plus de quatre cents figures en taille-douce tirées d'après nature; avec un discours qui explique leurs différens noms, les pays d'où elles viennent, la manière de connaître les véritables d'avec les falsifiées, et leurs propriétés, où l'on découvre l'erreur des anciens et des modernes; le tout très-utile au public. Paris, 1694, in-fol. - *Ibid*. 1735, 2 vol. in-4°. - Trad. en allemand, Leipzick, 1717, in-fol. - en anglais, Londres, 1712, in-4°.; *Ibid*. 1725, in-4°.
Malgré quelques inexactitudes, ce traité était le plus complet et le meilleur qui eût encore paru sur la matière médicale. On ne le consulte plus aujourd'hui.
Droguier curieux, ou Catalogue des drogues simples et composées. Paris, 1695, in-8°. - *Ibid*. 1697, in-12. - *Ibid*. 1709, in-8°.
L'édition de 1697 n'est qu'un simple extrait. (J.)

POMIS (David de), médecin hébreu, naquit à Spolete en 1525. Son père et Ezechiel Alatino, célèbre médecin de Lodi, lui enseignèrent les premiers élémens de l'art de guérir. En 1545, il alla se perfectionner à Pérouse, où il prit le grade de docteur en philosophie et en médecine. Voulant alors exercer sa profession, il s'établit à Magliano, puis servit plusieurs princes italiens. S'étant ensuite rendu à Rome, il y fut très-bien accueilli par Pie IV; mais ce pontife étant venu à mourir quelques jours après, la sévérité de Pie V, qui renouvela les decrets de Paul IV contre les Juifs, le mit dans la nécessité de se retirer à Ancône. De nouveaux malheurs l'obligèrent encore par la suite d'aller chercher un asile à Venise. Il mourut aux environs de cette ville en 1578, après avoir publié plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous ne citerons que ceux qui ont rapport à la médecine. Les autres lui ont valu la réputation d'un prodige d'érudition rabbinique.

Brevi discorsi e efficacissimi ricordi per liberare ogni città oppressa dal mal contagioso. Venise, 1577, in-4°.

De medico hebræo enarratio apologetica. Venise, 1588, in-4°.

Enarratio brevis de senum affectibus præcavendis atque curandis. Venise, 1588, in-4°. (o.)

PONA (François) naquit à Vérone en 1594, d'une famille patricienne. Il acheva ses humanités à Padoue, et y fut reçu docteur en philosophie et en médecine à l'âge de vingt ans. De retour dans sa patrie, il fut agrégé au Collége des médecins, et se mit sur-le-champ à exercer l'art de guérir. On ignore la date précise de sa mort; tout ce qu'on sait, c'est qu'il vécut encore plusieurs années après 1652, époque à laquelle il publia la paraphrase de quelques stances du Tasse, à laquelle il joignit le catalogue de ses ouvrages publiés, au nombre de cent douze. Pona fut, en effet, le plus fécond littérateur de son siècle; malgré l'étendue de sa pratique, il trouva le loisir nécessaire pour composer un nombre immense d'ouvrages en prose et en vers, qui furent accueillis avec faveur par ses contemporains, mais que très-peu de personnes connaissent aujourd'hui. On en trouvera la liste exacte à la suite de ses Saturnales, où il les distribue en dix classes: productions médicales, philosophiques, historiques, académiques, poétiques, anatomiques, dramatiques, sacrées, ouvrages d'érudition et traductions. Nous ne citerons ici que quelques-uns de ceux qui ont rapport à la médecine :

Antidotus bezoardica adversus omnia venena. Verone, 1622, in-4°.

Il paradiso de' fiori e catalogo delle piante che si possono avere del monte Baldo. Verone, 1622, in-4°.

La maschera iatropolitico, overo cervello e cuore principi rivoli. Milan, 1627, in-12.

Medicinæ anima, sive rationalis praxis epitome, selectiora remedia ad usum principum continens. Vérone, 1629, in-4°.

Trattato de' veleni e lor cura. Vérone, 1643, in-4°.

Prudentia medica. Venise, 1650, in-12.

Academico-medico saturnalia. Vérone, 1652, in-8°. (o.)

PONA (Jean), apothicaire de Vérone, qui vivait à la fin du seizième siècle et au commencement du dix-septième, appartenait à la même famille que le précédent, dont il fut peut-être le père. On ne le connaît guère que par un petit ouvrage de botanique ayant pour titre :

Plantæ, seu, simplicia quæ in Baldo monte et in viâ ad Baldum reperiuntur, cum iconibus. Vérone, 1595, in-4°.

Avec seize planches, représentant autant de plantes nouvelles. Il en a paru une seconde édition (Bâle, 1608, in-4°.) contenant quelques plantes observées par Belli dans l'île de Crète, et une dissertation de Marogna sur l'amome des anciens. Cette seconde édition a été traduite en italien (Venise, 1617, in-4°.). (o.)

PONCE DE SANTA-CRUZ (Antoine), fils d'un médecin de Valladolid, y naquit vers la fin du seizième siècle. Après avoir fait d'excellentes études, surtout en philosophie, il embrassa la profession de son père, et étudia l'art de guérir à l'école de sa ville natale. Les succès qu'il y obtint le firent parvenir à la première chaire de médecine, qu'il occupa jusqu'au moment de son départ pour Madrid, où le roi Philippe IV l'avait appelé à cause de ses talens distingués. Devenu ensuite premier médecin du monarque, il mourut dans un âge avancé, vers l'an 1650. Ses ouvrages, assez nombreux, et qui ont joui d'une grande réputation dans le temps, sont :

De las causas, y curacion de las fiebres con secas pestilenciales. Valladolid, 1600, in-8°.

Cet écrit est adressé à Louis Mercado, premier médecin du roi Philippe III.

Opusculorum medicorum ac philosophicorum volumen primum. Madrid, 1622, in-fol.

Cet ouvrage contient :

In Avicennæ primam fen. I. libri; Hippocratica philosophia, sive de his, quæ physicè scripta sunt ab Hippocrate; de pulsibus disputationes, quibus Galeni et Avicennæ doctrina philosophicè perpenditur. A cet ouvrage Ponce a réuni l'opuscule de son père *De melancholiâ.*

De impedimentis magnorum auxiliorum in morborum curatione, libri III. Madrid, 1629, in-4°. - Barcelonne, 1648, in-8°. - Padoue, 1652, in-12.

Prælectiones Vallisoletanæ in librum Hippocratis Coi de morbo sacro. Madrid, 1631, in-fol.

In libros Galeni de morbo et symptomate. Madrid, 1637, in-fol.

(LEFÈVRE)

PONS (Jacques), médecin de Lyon, vivait vers la fin du seizième siècle. Il se distingua dans sa ville natale par les succès de sa pratique, et par les ouvrages qu'il publia sous les titres suivans :

Sommaire traité des melons. Lyon, 1583, in-8°. - *Ibid.* 1586, in-16. - *Ibid.* 1680, in-12.

De nimis licentiosâ sanguinis missione quâ hodiè plerique abutuntur, brevis tractatio. Lyon, 1596, in-8°. - *Ibid.* 1600, in-8°.

Medicus, seu ratio ac via aptissima ad rectè, tum discendam, tum exercendam medicinam. Accesserunt, in tyronum gratiam, breves in Historiam plantarum Rovillii annotationes. Lyon, 1600, in-8°.

Pons (*Claude*), autre médecin de Lyon, a publié :

Parallèle des vipères et herbes lyonnaises avec les romaines et candiottes. Lyon, 1632, in-8°.

Sycophantre thériacale découverte dans l'apologie du parallèle des vipères et herbes lyonnaises, avec les romaines et candiottes; illustrée de quatre nouveaux paradoxes, du vin, du miel, de la squille, et du temps auquel la thériaque doit être composée, avec une exacte méthode d'user d'icelle. Lyon, 1634, in-8°. (Z.)

PONTANUS (Jean), professeur de philosophie à Kœnigsberg depuis 1544 jusqu'en 1545, passa en 1552 à la chaire de

médecine dans cette même Université. Mais il ne garda non plus sa nouvelle place qu'un an, et se rendit à Iéna. Devenu médecin du prince de Gotha, puis du duc de Weimar, il fut obligé d'accompagner ce dernier à Vienne, où il mourut le 9 juillet 1572. On a de lui :

Epistola de lapide philosophorum ;
Dans les opuscules chimiques publiés à Leyde (1599, in-8°.) et à Francfort (1614, in-4°.).
Methodus componendi theriacam et præparandi ambram factitiam ;
Avec les consultations de Wittich (Léipzick, 1604, in-4°.).
De prodigiosis episcopi spirensis jejuniis ;
Avec le traité de Lentulus sur l'abstinence d'Apolline Schreier (Berne, 1604, in-4°. (o.)

PONTANUS (Jean-Isaac), né à Helsingohr, ville de l'île de Zélande en Danemarck, le 21 janvier 1571, devait le jour à un Hollandais que ses affaires avaient obligé de quitter les Pays-Bas. Il fréquenta pendant trois ans l'Observatoire de Tycho-Brahé, prit le grade de docteur à Bâle, et obtint une chaire de physique et de mathématiques à Harderwick, où il termina sa carrière le 6 octobre 1639, laissant un assez grand nombre d'ouvrages, tous étrangers à l'art de guérir, sa thèse exceptée, qui a pour titre :

Dissertatio de affectu hypochondriaco. Bâle, 1601, in-4°. (o.)

PONTEDERA (Jules), célèbre botaniste italien, était de Vicence. Il naquit en 1688. Un oncle, qui aimait beaucoup la botanique, lui inspira le goût de cette aimable science, et lui laissa, en mourant, un jardin bien fourni de plantes. Pontedera se rendit à Padoue, pour étudier la médecine et l'anatomie. Le grand Morgagni fut un de ceux dont il suivit les leçons avec le plus d'assiduité. Cependant les sciences médicales et naturelles ne lui firent pas négliger la littérature ancienne, qui avait de grands attraits pour lui, et dans laquelle il fit des progrès si marqués qu'ayant concouru pour divers prix proposés par l'Académie des inscriptions et belles lettres de Paris, il fut couronné trois fois. Dès que ses cours furent terminés, et qu'il eut obtenu le titre de docteur en médecine, il fit des courses en Italie pour observer et recueillir les plantes qui y croissent. Ses excursions lui en fournirent cent soixante et douze dont on n'avait pas encore donné la description. En 1719, il accepta la direction du Jardin des plantes et la chaire de botanique à l'Université de Padoue, où il mourut le 3 septembre 1757. Il se montra l'antagoniste du système sexuel de Linné, qui ne lui en consacra pas moins un genre de plantes (*Pontederia*) de la famille des narcissoïdes. Suivant lui, le pollen n'est qu'une excrétion, qui n'agit pas sur les ovules

cômme principe vivifiant. Au contraire, il prétend que le suc nourricier des anthères redescend, par le filet des étamines, dans le fond de la corolle, où il s'unit au suc mielleux qui se sécrète en cet endroit, pour amener les graines à maturité. En preuve que l'opinion de Linné n'est pas fondée, il allègue que, dans beaucoup de fleurs, les anthères mûrissent avant le stigmate, tandis que, dans d'autres, c'est au contraire le stigmate qui mûrit le premier. Les fauteurs de la sexualité des plantes, disait-il, ont beaucoup trop compté sur le secours du vent, dans les végétaux dioïques; cependant il lui paraissait vraisemblable que les dattiers mâles sont utiles aux femelles, en produisant de petits insectes qui vont piquer les dattes, et ainsi les faire mûrir, de manière qu'il rapprochait ce phénomène de celui de la caprification. MM. Schelver et Henschel ont développé et beaucoup étendu les argumens de Pontedera contre les sexes des plantes, il y a quelques années. Nous avons de ce botaniste les ouvrages suivans :

Compendium tabularum botanicarum, in quo plantæ 272 ab eo in Italiâ nuper detectæ recensentur. Padoue, 1718, in-4°.

L'auteur prend le surnom de *Pisanus* en tête de cet ouvrage, parce que sa famille était de Pise. Voilà pourquoi quelques biographes l'ont fait naître en cette dernière ville.

Anthologia, sive de floris naturâ libri III, plurimis inventis, observationibusque ac æneis tabulis ornati. Padoue, 1720, in-4°.

Antiquitatum latinarum græcarumque enarrationes, præcipuè ad veteris anni rationem attinentes, epistolis 68 *comprehensæ.* Padoue, 1740, in-4°.

Epistolæ ac dissertationes; opus posthumum. Padoue, 1791, 2 vol. in-4°.

Ce recueil a été publié par Joseph-Antoine Bonati. On y trouve la vie de Pontedera par Fabroni.

On a encore de Pontedera deux lettres sur le Jardin des plantes de Padoue, dans l'Histoire du gymnase de cette ville par Papadopoli; d'autres lettres sur diverses plantes, dans le Catalogue des plantes du jardin de Pise par Tilli; des Observations de botanique, dans les Nouvelles de la république des lettres; une Dissertation sur l'astronomie de Manilius et sur l'année civile, dans l'*Astronomicon* de Manilius (Padoue, 1743); et diverses observations ou remarques, dans l'édition des auteurs anciens sur l'agriculture, donnée par Gesner, en 1735. (A.-J.-L. J.)

PORTA (JEAN-BAPTISTE), celèbre physicien du seizième siècle, naquit à Naples, vers 1550, et fut élevé sous les yeux d'un oncle fort instruit, qui mit tout en œuvre pour hâter le développement des heureuses dispositions dont la nature s'était montrée prodigue à son égard. Doué d'une imagination très-vive et d'un esprit pénétrant, il fit des progrès si rapides dans les langues anciennes, qu'à l'âge de dix ans il composait déjà des discours latins dont ses maîtres étaient surpris. Mais la littérature ne pouvait suffire à son ame avide d'instruction, et la lecture des anciens philosophes eut tant d'attrait pour lui, qu'il

ne tarda pas à tourner entièrement ses idées vers la culture des sciences. Ce fut ce désir inquiet qui lui inspira le goût des voyages. Il parcourut l'Italie, la France et l'Espagne, notant partout ce qui lui paraissait digne d'être remarqué. De retour à Naples, il devint l'un des fondateurs de l'Académie *de' otiosi*, et institua, dans sa propre maison, celle *de' secreti*, dont on ne pouvait devenir membre qu'après avoir fait quelque découverte utile à la philosophie naturelle ou à la médecine. Le nom donné à cette association fit soupçonner ceux qui la composaient de s'occuper des arts magiques, et Porta fut obligé d'aller se justifier à Rome; mais, malgré la facilité avec laquelle il y parvint, Paul III supprima l'Académie, au chef de laquelle il défendit de se livrer désormais à des arts que le décret qualifiait d'illicites. Porta s'inquiéta peu de cette défense, et, à son retour à Naples, il n'en continua pas moins de se livrer au goût irrésistible qui l'entraînait vers les sciences physiques, à la culture desquelles il joignit celle des belles lettres, car, dans sa vieillesse, il composa plusieurs pièces de théâtre dont la plupart furent jouées avec succès. La mort l'enleva le 4 février 1615.

Porta eut moins d'exaltation que son contemporain Jérôme Cardan. C'était un homme de beaucoup de talent, mais d'une imagination très-vive, qui avait d'ailleurs peu de justesse dans le jugement. Cependant on doit lui savoir gré d'avoir fait tous ses efforts pour ramener les phénomènes qu'il exposait à des causes générales. Quoique ses ouvrages soient remplis de rêveries et de puérilités, il rendit de grands services à la physique et aux sciences naturelles en contribuant plus qu'aucun de ses contemporains à en répandre le goût. Il approcha plus que Maurolycus de la véritable théorie de la vision, et démontra que nous n'apercevons pas les objets visibles par des rayons émanés de l'œil, comme le croyaient alors quelques personnes, mais par des rayons qui pénètrent du dehors dans l'œil. Son opinion était que nous ne voyons jamais qu'avec un seul œil, et il expliquait ainsi pourquoi nous n'apercevons pas les objets doubles, quoique nous ayons deux yeux. Il fut le premier qui fixa la distance du foyer d'un miroir concave au quart de son diamètre. On lui doit la découverte de la chambre obscure, et on lui attribue aussi celle du télescope, qui ne paraît cependant pas lui appartenir, puisqu'il n'essaya jamais de fabriquer l'instrument dont il parle en termes vagues, et qu'il semble même n'en avoir jamais eu une idée nette. Il croyait, comme ses contemporains, à l'ancienne doctrine de la sympathie et de l'antipathie, à l'influence des astres sur les corps vivans, aux vertus magiques des choses, aux signatures, et même à la transmutation des métaux, mais il eut le mérite d'expliquer un

grand nombre de ces phénomènes par des causes naturelles, de s'élever contre les préjugés de sorcellerie, et de démasquer les manœuvres coupables de la plupart des alchimistes. Nous ne rapporterons ici que les titres de ses ouvrages scientifiques :

Perspectiva. Rome, 1555, in-8°.

Magiæ naturalis, sive de miraculis rerum naturalium, libri quatuor. Anvers, 1561, in-8°. - *Ibid.* 1564, in-16. - Naples, 1569, in-fol. - Anvers, 1570, in-8°. - *Ibid.* 1576, in-16. - *Ibid.* 1585, in-16. - Rouen, 1588, in-fol. - Naples, 1589, in-fol. - Francfort, 1591, in-8°. - *Ibid.* 1597, in-8°. - *Ibid.* 1607, in-8°. - *Ibid.* 1619, in-8°. - *Ibid.* 1644, in-8°. - Leyde, 1644, in-12. - *Ibid.* 1650, in-12. - Rouen, 1650, in-8°. - Leyde, 1652, in-12. - Amsterdam, 1664, in-12. - Trad. en italien par Sarnelli, Naples, 1677, in-4°. - en allemand par C. Peganius, ou Rautner, Nuremberg, 1680, in-8°.; *Ibid.* 1713-1714, in-8°. - en français, Lyon, 1565, in-8°.; *Ibid.* 1571, in-8°.; Rouen, 1608, in-16; Lyon, 1608, in-16; Rouen, 1626, in-12; Lyon, 1650, in-12; Rouen, 1668, in-12; Lyon, 1688, in-12.

On trouve, dans ce livre, beaucoup de secrets, c'est-à-dire de choses ignorées, au temps de l'auteur, touchant les propriétés des plantes, des métaux, des animaux, etc., aussi bien que touchant toutes les inventions ingénieuses des hommes. Mais une foule de faits sont tirés, sans goût ni critique, des auteurs anciens et modernes. Cette vaste compilation contient cependant un grand nombre d'observations intéressantes sur la lumière, les miroirs, les lunettes, les feux d'artifice, la statique, la mécanique, etc.

De furtivis litterarum notis, vulgò de zifaris. Naples, 1563, in-4°. - *Ibid.* 1591, in-4°. - *Ibid.* 1593, in-4°. - *Ibid.* 1602, in-fol. - *Ibid.* 1606, in-8°.

C'est une sorte de stéganographie, ou de traité sur les différentes méthodes dont on peut se servir pour cacher sa pensée en écrivant. On y trouve l'indication de cent quatre-vingts procédés différens d'écriture secrète. L'auteur met en outre sur la voie de les multiplier à l'infini. Le seizième livre de la magie naturelle est un abrégé ou un extrait de cet ouvrage.

Phytognomonica octo libris contenta, in quibus nova facillimaque affertur methodus, quâ plantarum, animalium, metallorum, rerum denique omnium ex primâ extimæ faciei inspectione quivis abditas vires assequatur. Accedunt ad hæc confirmanda, infinita propemodum selectiora secreta, summo labore temporis dispendio et impensarum jacturâ, vestigata explorataque. Naples, 1583, in-fol. - *Ibid.* 1588, in-fol. - Wittemberg, 1591, in-8°. - Francfort, 1591, in-8°. - *Ibid.* 1608, in-8°. - Rouen, 1650, in-8°. - Hanau, 1654, in-8°.

Le but de Porta, qu'Adanson trouve ingénieux, est d'indiquer les moyens de découvrir les propriétés des plantes d'après leur analogie avec les diverses parties du corps des animaux. Un pareil système ne peut conduire qu'à des absurdités, et c'est là, en effet, qu'arrive presque toujours l'auteur.

De humanâ physiognomiâ. Sorrento, 1586, in-fol. - Francfort, 1591, in-8°. - *Ibid.* 1592, in-fol. - Hanau, 1593, in-8°. - Naples, 1602, in-fol. - Venise, 1603, in-fol. - Francfort, 1618, in-8°. - *Ibid.* 1621, in-8°. - Lyon, 1645, in-12. - Rouen, 1650, in-8°. - Trad. en italien, Naples, 1598, in-fol.; *Ibid.* 1610, in-fol.; *Ibid.* 1611, in-fol.; *Ibid.* 1614, in-fol.; Padoue, 1623, in-4°.; *Ibid.* 1627, in-4°.; Rome, 1637, in-4°.; Venise, 1644, in-4°.; *Ibid.* 1652, in-8°. - *Ibid.* 1668, in-4°. - en français, Rouen, 1655, in-8°.

Véritable fondateur de la physiognomonie, Porta traite des différences de chaque partie du corps, et fait connaître les signes qui décèlent le

caractère des individus. Il a beaucoup profité des observations d'Aristote, de Polémon et d'Adamantius, mais il a fait aussi beaucoup de remarques curieuses. Le point de vue sur lequel il voulait qu'on envisageât la physiognomonie, serait certainement bien plus fécond en résultats que les méthodes arbitraires de Lavater et de M. Gall. Il veut qu'on compare les physionomies humaines à celles des animaux. En effet, comme il existe, dans l'espèce humaine, autant de modifications que d'individus, et comme aussi les divers degrés de son organisation rappellent ceux auxquels la nature s'arrête d'une manière permanente chez quelques-uns des animaux vertébrés inférieurs, la configuration générale de la tête de l'homme doit exprimer un caractère voisin de celui qu'on trouve dans ces mêmes animaux, suivant que l'organisation cérébrale, ou, ce qui revient au même, les dispositions intellectuelles de l'individu, se rapprochent de celles qui les caractérisent. Il est constant qu'on ne peut disconvenir qu'il n'existe divers degrés d'intelligence correspondans à autant d'états du cerveau, qui impriment des traces de leur présence sur le crâne, et dont la forme générale de la tête devient un miroir assez fidèle. Mais de même qu'il est absurde de mettre tel ou tel degré de l'intelligence sous la dépendance d'une saillie quelconque de l'encéphale et de sa boîte osseuse, qu'on a pu rencontrer dans un certain nombre d'individus qui la possédaient d'une manière plus ou moins notable, comme le fait M. Gall, de même aussi il serait ridicule d'imiter Lavater, et d'attribuer l'idiotisme à de grosses lèvres ou à un menton proéminent, parce qu'on observe souvent ces deux traits dans la physionomie des pauvres d'esprit. La doctrine de Lavater et celle de M. Gall sont entachées du même défaut; elles reposent toutes deux sur une pétition de principe. Porta s'est montré plus sage, et s'est rapproché davantage de la nature. Il serait à désirer qu'un homme impartial, éclairé et savant, reprît et refondît ses travaux.

Villæ libri duodecim; I, domus; II, sylva cædua; III, sylva glandaria; IV, cultus et insitio; V, pomarium; VI, olivetum; VII, vinea; VIII, arbustum; IX, hortus coronarius; X, hortus olivarius; XI, seges; XII, pratum. In quibus majori ex parte cum verus plantarum cultus, certaque insitionis ars et prioribus seculis non visos producendi fructus via monstrantur, tum ad frugum, vini ac fructuum multiplicationem experimenta propemodum infinita exhibentur. Francfort, 1592, in-4°.

Il y a beaucoup d'érudition dans cet ouvrage, dont la lecture est d'ailleurs fort agréable.

De refractione, optices parte, libri IX. Naples, 1593, in-4°.

Au milieu de choses vagues et inexactes, on trouve quelques observations justes sur un grand nombre d'objets relatifs à l'optique, tels que la réfraction et l'anatomie des diverses parties de l'œil. Le dix-septième livre de la Magie naturelle renferme une portion de ce traité.

Pneumaticorum libri III; cum duobus libris curvilineorum elementorum. Naples, 1602, in-4°. -Trad. en italien, Naples, 1606, in-4°.

L'auteur traite des machines hydrauliques et de leur construction. Il entre dans beaucoup de détails à cet égard. En 1610 (Rome, in-4°.), il donna une nouvelle édition de sa géométrie curviligne, augmentée d'un troisième livre consacré à la quadrature du cercle, problème fameux dont il se flattait d'avoir rendu la solution plus facile.

De cœlesti physionomiæ libri VI. Naples, 1601, in-4°. - *Ibid.* 1603, in-8°. - Strasbourg, 1606, in-8°. - Leyde, 1645, in-12. - Rouen, 1650, in-8°. - Trad. en italien, Padoue, 1623, in-4°.

Tout en rejetant l'astrologie judiciaire, Porta attribue beaucoup d'influence aux corps célestes. On ne leur en accorde presqu'aucune aujourd'hui, de sorte qu'on est tombé dans l'extrême opposé à celui des astrologues, et aussi contraire au bon sens, peut-être même davantage.

Ars reminiscendi. Naples, 1602, in-4°.

De distillationibus libri IX, quibus certâ methodo, multiplicique artificio penitioribus naturæ arcanis detectis cujuslibet mixti in propria elementa resolutio perfectè docetur. Rome, 1608, in-4°. – Strasbourg, 1609, in-4°.

Ouvrage curieux, parce qu'il donne une idée de l'état de la chimie au seizième siècle.

De munitione libri tres. Naples, 1608, in-4°.

De aëris transmutationibus libri quatuor. Naples, 1609, in-4°.

(A.-J.-L. JOURDAN)

PORTAL (ANTOINE), professeur de médecine au Collége royal de France, et d'anatomie de l'homme au Jardin du roi, président d'honneur de l'Académie royale de médecine de Paris, membre de l'Académie royale des sciences de l'Institut, et de la plupart des Académies des sciences et de médecine de l'Europe, premier médecin du roi, chevalier de l'ordre de Saint-Michel, officier de la Légion-d'Honneur, est né à Gaillac, le 5 janvier 1742. Il a fait ses premières études à Alby et à Toulouse sous les Jésuites, et son cours de philosophie sous les doctrinaires. Il n'avait pas encore vingt ans lorque l'Académie des sciences de Montpellier l'admit au nombre de ses correspondans. Six mois après avoir été reçu bachelier en médecine dans cette ville, il fit des leçons d'anatomie, aidé de Laborie, jusqu'en 1766, époque à laquelle il vint à Paris, espérant trouver dans cette capitale plus de moyens de s'instruire et de s'avancer. Dès la première année de son séjour dans cette ville, il fixa l'attention sur lui en lisant à l'Académie royale de chirurgie trois Mémoires sur les ankyloses, le raccornissement de la vessie chez les vieillards, et l'abus des machines dans le traitement des luxations. Il se vit bientôt admis à l'intimité des chirurgiens les plus célèbres de Paris. Le goût décidé qu'il manifestait pour l'anatomie lui valut la bienveillance de Sénac et de Lieutaud, qui tardèrent peu à l'associer à leurs travaux. En 1768, il remplaça Ferrein dans la chaire de médecine au Collége de France, et peu après il fut nommé adjoint de l'Académie royale des sciences, en remplacement de Morand devenu associé; en 1777, Buffon le présenta pour succéder à Antoine Petit dans la chaire d'anatomie humaine au Jardin du roi : à l'âge de trente-cinq ans, il occupait donc les deux chaires les plus remarquables dont un médecin puisse être pourvu. Depuis cinquante-six ans il s'acquitte des fonctions de professeur avec un zèle qui ne s'est pas démenti un seul instant, et dont il y a peu d'exemples dans l'histoire de l'enseignement. Les travaux du professorat et ceux d'une vaste pratique ne l'ont point empêché de publier un grand nombre d'ouvrages qui ont puissamment contribué à répandre, parmi les médecins, le goût de l'anatomie et surtout de l'anatomie pathologique, et

à faire sentir l'utilité de ces deux branches d'une science sans laquelle la médecine n'offre aucune certitude :

Dissertatio medico-chirurgica generales luxationum complectens notiones. Montpellier, 1764, in-4°.
Mémoire sur l'abus des machines dans le traitement des luxations; Dans l'ancien Journal de médecine, année 1766.
Sur deux reins monstrueux. 1767.
Dans les Mémoires de l'Académie des sciences.
Précis de la chirurgie pratique, contenant l'histoire des maladies chirurgicales et la manière la plus en usage de les traiter, avec des observations et remarques critiques sur différens points. Paris, 1768, 2 vol. in-8°. avec figures.
Sur la structure et les usages de l'ouraque dans l'homme. 1769.
Sur l'action du poumon pendant la respiration. 1769.
Sur le canal thoracique. 1769.
Dans les Mémoires de l'Académie des sciences.
Sur divers points d'anatomie. 1770.
Sur les parties génitales de la femme. 1770.
Dans les Mémoires de l'Académie des sciences.
Histoire de l'anatomie et de la chirurgie, contenant l'origine et les progrès de ces sciences, avec un tableau chronologique des principales découvertes, et un catalogue des ouvrages d'anatomie et de chirurgie, des mémoires académiques, des dissertations insérées dans les journaux, et de la plupart des thèses qui ont été soutenues dans les Facultés de médecine de l'Europe. Paris, 1770, 7 vol. petit in-8°.
Lettre à M. Antoine Petit au sujet d'une critique sur l'Histoire de l'anatomie par M. Duchanoy, son disciple. Paris, 1771, in-12.
Sur les tumeurs et engorgemens de l'épiploon. 1771.
Sur la situation des viscères du bas-ventre chez les enfans, et sur le déplacement qu'ils éprouvent dans un âge plus avancé. 1771.
Sur l'utilité de recourir à l'art dans la difformité de la taille qui survient dans un âge avancé. 1772.
Sur le cœur du veau marin. 1772.
Dans les Mémoires de l'Académie des sciences.
Sur une nouvelle méthode d'amputer les extrémités. 1773.
Sur la situation du foie et sur la manière de reconnaître ses maladies par le tact. 1773.
Rapport fait par ordre de l'Académie des sciences sur les effets des vapeurs méphitiques dans le corps de l'homme, et principalement sur la vapeur du charbon, avec un précis des moyens les plus efficaces pour rappeler à la vie ceux qui ont été suffoqués. Paris, 1774, in-12.
Cet opuscule qui a été réimprimé un très-grand nombre de fois, soit à Paris, soit dans les départemens, sur l'avis de l'Académie des sciences, et par ordre des gouvernemens qui se sont succédés en France, a été traduit en italien par Troja en 1777, en allemand par Henri Bruhl (Mayence, 1808, in-8°.), en espagnol (Madrid, 1806, in-12).
Sur quelques maladies du foie qu'on attribue à d'autres organes. 1777.
Observations sur la nature et sur le traitement de la rage, suivies d'un précis historique et critique de divers remèdes qui ont été employés contre cette maladie. Iverdun, 1779, in-12. - Alençon, 1780, petit in-12 (en extrait). -Trad. en allemand par Spielmann, 1780, in-8°. - en italien par l'abbé Louis, 1780, in-12. Réimprimé un grand nombre de fois avec l'Instruction sur les asphyxiés et les noyés.
Observations sur la nature et le traitement du rachitisme ou des courbures de la colonne vertébrale et de celles des extrémités supérieures et

inférieures. Paris, 1779, in-8°. – Trad. en allemand, Léipzick, 1798, in-8°. – en italien, Venise, 1802.

Sur la structure et les altérations des glandes du poumon, avec des remarques sur la phthisie pulmonaire. 1780.

Sur l'apoplexie. 1781.

Sur la phthisie de naissance. 1781.

Sur des morts subites occasionnées par la rupture du ventricule gauche du cœur. 1784.

Sur la nature et le traitement d'une maladie singulière. 1784.

Sur le traitement de la rage. 1786.

Avis concernant le traitement des nouveau-nés qu'on peut rappeler à la vie, et celui des personnes empoisonnées par divers poisons. Paris, 1787, in-8°., réimprimé avec l'Instruction sur les asphyxiés.

Observations qui prouvent que la pleurésie n'est pas essentiellement différente de la péripneumonie ou de la fluxion de poitrine. 1789.

Sur quelques voies de communication du poumon avec les bras et avec les parties extérieures de la poitrine. 1789.

Observations sur la nature et le traitement de la phthisie pulmonaire. Paris, 1792, in-8°. – *Ibid*. 1809, 2 vol. in-8°., avec les additions jointes aux traductions de la première édition en italien par Federigo (Venise, 1801, 3 vol. in-8°.), et en allemand par Mahry (Hanovre, 1802, 2 vol. in-8°.).

Sur quelques maladies de la voix. an VI.

Sur un mouvement qu'on peut observer dans la moelle épinière. an VII.

Sur la nature et le traitement du melœna ou de la maladie appelée vulgairement maladie noire. an VII.

Observations sur la petite verole. Paris, an VII, in-8°.

Sur la nature et le traitement des fièvres qui ont régné dans la Vendée. an VII.

Mémoires sur la nature et le traitement de plusieurs maladies, avec le précis des expériences sur les animaux vivans, et un cours de physiologie pathologique. Paris, 1800, 2 vol. in-8°.

Recueil des mémoires de médecine pratique indiqués ci-dessus, et qui avaient été publiés pour la plupart dans les Mémoires de l'Académie des sciences ou dans ceux de l'Institut.

Second mémoire sur l'apoplexie. 1803.

Sur le grand nerf sympathique dans l'homme. 1804.

Dans les Mémoires de l'Institut.

Cours d'anatomie médicale. Paris, 1804, 5 vol. in-4°. et in-8°. – Trad. en espagnol par Garcia Suelto, Madrid, 1807, in-4°.

Sur le traitement de l'épilepsie.

Observations sur les excroissances fongueuses du canal intestinal, 1807.

Sur les fausses concrétions membraneuses 1808.

Sur les maladies héréditaires. Paris, 1808, in-4°. – *Ibid*. 1814, in-8°., avec des additions par Mazzoni, Florence, 1809, in-4°.

Mémoires sur la nature et le traitement de plusieurs maladies. Troisième volume, Paris, 1808, in-8°.

Recueil des mémoires que nous venons d'indiquer, et dont plusieurs sont imprimés dans celui de l'Institut pour l'année 1808.

Sur des cataractes guéries par l'annihilation du cristallin, opérée par la nature ou par les secours de l'art;

Dans les Annales du Muséum d'histoire naturelle, tome VI.

Mémoire sur la nature et le traitement de l'apoplexie et sur les moyens de la prévenir. Paris, 1811, in-8°.

Observations sur la nature et le traitement des maladies du foie. 1813, 1 vol. in-4°. et in-8°.

Mémoires sur la nature et le traitement de plusieurs maladies, tome 4e contenant des observations et des remarques sur plusieurs maladies du cœur, sur l'inflammation des membranes, le vomissement, les antidotes ou contre-poisons, et sur quelques autres points d'anatomie médicale. Paris, 1819, in-8°.

Plusieurs de ces mémoires sont insérés dans le *Journal universel des sciences médicales*.

Mémoire sur l'inflammation des intestins ou les entérites qui surviennent dans les maladies du foie. 1820.

Dans les Mémoires de l'Institut.

Dissertation sur la nature et le traitement de l'hydropisie. Paris, 1824, 2 vol. in-8°.

M. Portal a concouru pour beaucoup à la publication de l'*Historia anatomico-medica* de J. Lieutaud (Paris, 1767, 2 vol. in-4°. -Trad. en français, Paris, 1776, in-8°.), et à la seconde édition du Traité de la structure, de l'action et des maladies du cœur, par Sénac (Paris, 1774, 2 vol. in-4°. fig.). (F.-G. BOISSEAU)

PORTAL (Paul), chirurgien de Paris, où il avait obtenu la maîtrise ensuite des services rendus par lui à l'Hôtel-Dieu, était de Montpellier. Les accouchemens furent la partie à laquelle il se consacra principalement, après en avoir fait une étude sérieuse pendant plusieurs années. Il acquit même, dans la pratique de cet art, une réputation qu'il soutint par de nombreux succès jusqu'à sa mort, arrivée le 1er juillet 1703. Ses ouvrages, qui présentent le résumé de ses observations les plus importantes, ont de l'intérêt comme recueils de faits pratiques. Parmi ces derniers, on distingue l'histoire d'un enfant dont le rectum s'ouvrait immédiatement dans la vessie, vice de conformation assez rare, et dont on ne connaît qu'un petit nombre d'autres exemples.

Discours anatomique sur le sujet d'un enfant d'une figure extraordinaire. Paris, 1671, in-12.

La pratique des accouchemens soutenue d'un grand nombre d'observations. Paris, 1685, in-8°. -Trad. en hollandais, Amsterdam, 1690, in-8°. (O.)

PORTO (Antoine), patricien de Fermo, dans la Marche d'Ancone, et docteur en philosophie et en médecine, acquit de bonne heure une réputation qui le devança à Rome, où il devint premier médecin du pape Sixte V, qui le traita avec beaucoup de munificence.

Ce médecin eut trois fils, dont deux, déjà très-avancés dans le monde, et le troisième de la plus grande espérance, précédèrent au tombeau leur malheureux père.

On sait, d'après l'inscription gravée sur leur monument, et qu'Eloy a transcrite, que Porto vivait encore en 1616. (R. DESGENETTES)

PORTZIUS (Jean-David), né à Baccarack (*Bacchi ara*),

dans le Palatinat, étudia principalement à Padoue sous Pierre de Marchettis, et à Leyde sous Jean Van Hoorne, et après avoir été reçu docteur en philosophie et en médecine, il vint exercer l'art de guérir en Allemagne. Il florissait vers la fin du dix-septième siècle, et il a publié les ouvrages suivans :

Bacchus enucleatus, sive examen vini rhenani, imprimis Baccarensis anatomia chymica. Heidelberg, 1672, in-12. – Leuwarden, 1674, in-12.

Demonstratio brevis medico-chirurgica de tumoribus, et in specie de spinâ ventosâ. Leuwarden, 1679, in-12. (R. DESGENETTES)

PORZIO (LUC-ANTOINE), plus connu sous le nom de Portius, naquit en 1639 à Pasitano, près d'Amalfi, dans le royaume de Naples. Il enseignait la médecine dans les écoles publiques de Rome en 1672, et il y fit paraître successivement un bon travail sur le livre d'Hippocrate de la médecine ancienne, et un autre sur la saignée, comme une sorte de commentaire d'Érasistrate. Après avoir traversé l'Italie, et séjourné quelque temps dans les états de la république de Venise, Porzio se rendit à Vienne, devenue le centre de tant de grands intérêts, à l'occasion de la guerre des Turcs. Cette circonstance de la vie de Porzio l'a classé parmi les médecins militaires, quoiqu'il n'occupe entr'eux qu'un rang secondaire. En effet, il n'avait exercé sa profession, ni dans l'armée autrichienne, ni dans celle d'aucun de ses alliés; il eut seulement occasion de conférer avec tant de militaires, au retour de leurs campagnes, et après le siége de Vienne, qu'il fut en état de composer un ouvrage estimable sur la conservation de la santé des gens de guerre. Ce ne sont pas précisément des préceptes généraux applicables dans tous les lieux ou dans des circonstances déterminées; on y examine plus spécialement les causes qui produisent d'ordinaire les maladies sur les points qui avaient été le théâtre de la guerre ; on indique les moyens de prévenir ces maladies, et de les guérir quand elles sont développées.

Titres des ouvrages de Porzio :

Paraphrasis in Hippocratis librum de veteri medicinâ. Rome, 1681, in-12.

Erasistratus, sive de sanguinis missione. Rome, 1682, in-12. - Venise, 1683.

De militis in castris sanitate tuendâ. Vienne, 1685, in-4°. - Naples, 1701, in-4°. - *Ibid.* 1728, in-8°. - La Haye, 1739, in-8°. - Leyde, 1741, in-8°.

On a joint à l'édition de La Haye un traité de Jean-Valentin Willis (*Tractatus medicus de morbis castrensibus internis*). L'ouvrage de Porzio, dont nous parlons, a été traduit en français par Eidous, sous le titre de : *Médecine militaire* (Paris, 1744, in-12).

Porzio, retourné dans sa patrie, a encore publié ce qui suit :

Opuscula et fragmenta de tumoribus. Naples, 1701, in-12.

De motu corporum et nonnullis fontibus mineralibus. Naples, 1704, in-12.

Porzio enseignait encore à Naples, et il y mourut le 10 mai 1723.

La collection complète de ses ouvrages a paru sous ce titre : *Opera omnia medica, philosophica et mathematica in unum collecta* (Naples, 1736, 2 vol. in-4°.

PORZIO (*Scipion*), né à Catane en Sicile, enseigna la philosophie près de soixante ans, et mourut âgé de quatre-vingt-dix.

Primordia in arte dialecticâ erudiendis necessaria. Messine, 1593, in-4°

Opus physiologicum, in quo varia quæsita scitu digna, hactenus controversa diligenter discussa elucidantur. Messine, 1618, in-8°.

PORZIO (*Simon*), né à Naples, enseigna la philosophie à Pise, et mourut dans sa patrie en 1554, âgé de cinquante-sept ans.

De capitis dolore, encomion. Naples, 1538, in-8°. - Florence, 1551, in-8°.

Aristoteles et Theophrastus de coloribus. Florence, 1548, in-8° -Paris, 1549, in-8°.

De coloribus oculorum. Florence, 1550, in-8°.

Opuscula de immortalitate animæ. Naples, 1578, in-fol.

De rerum naturalium principiis libri duo. Marbourg, 1598, in-8°.

(R. DESGENETTES)

POSSELT (CHARLES-FRÉDÉRIC), né à Carlsruhe, le 1er septembre 1780, obtint, en 1804, une chaire d'histoire naturelle et d'anatomie comparée à l'Université de Heidelberg, où il termina sa carrière, cette même année, le 2 décembre, laissant :

Tentamina circà anatomiam forficulæ auriculatæ Linnæi icone illustrata. Iéna, 1800, in-4°.

Beytraege zur Anatomie der Insekten. Tubingue, 1804, in-4°.

(Z.)

POSTHIUS (JEAN), anatomiste, médecin et littérateur distingué, naquit en 1537 à Germersheim dans le Bas-Palatinat, étudia les belles lettres dans sa patrie, et la philosophie à Heidelberg, où il fut reçu, en 1558, maître-ès-arts. Il voyagea en Allemagne, en Italie, et fit naufrage dans l'Adriatique, séjourna long-temps en France, surtout à Montpellier, et prit le grade de docteur en médecine à Valence, en Dauphiné, en 1567. Peu après, il alla s'établir à Anvers, et fut employé comme médecin dans les troupes que les états des Pays-Bas, soulevés contre la tyrannie de Philippe II, opposaient au duc d'Albe. Posthius était à Wurtzbourg en 1568, et il y resta jusqu'en 1583, en qualité de médecin du prince-évêque. De là il passa à Heidelberg, où il fut d'abord médecin de Jean Casimir, administrateur de l'électorat, puis de l'électeur Frédéric IV. La peste le força de sortir de cette ville en 1597, et il se retira à Mosbach, où il mourut dans le mois de juin de la même année. Ses ouvrages sont :

Isaaci Israelitæ libri duo de diætis universalibus et particularibus, de victûs salutaris ratione et alimentorum facultatibus liber in latinum ex

arabico translatus, sedulo castigavit et edidit Joan. Posthius. Bâle, 1570, in-fol.

L'Isaac dont il est ici question est celui que les meilleurs critiques désignent sous les noms d'Isahak ben Solima el Israeli.

Gemershemii parerga poetica. Wurtzbourg, 1580, in-12.

Observationes anatomicæ in Realdi Columbi Cremonensis anatomiam, extant cum ejusdem de re anatomicâ libri XV. Francfort, 1590, in-8°.

Epistolæ binæ medicæ, extant cum cistâ medicâ Hornungii. Nurimberg, 1525, in-4°.

Van der Linden et Douglas ont attribué à Posthius la *Mantissa anatomica*, publiée à Copenhague en 1611, in-8°., avec les Ve et VIe Centuries anatomiques de Thomas Bartholin, mais Haller a réclamé en faveur de Rhodius.

Christlisher Schalstrank nebst etlichen Regeln die Gesundheit zu erhalten. Francfort, 1624, in-8°.

Posthius fit aussi un travail estimé sur Ovide (*Tetrasthica in Ovidii Metamorphos.*), et il donna une belle et excellente édition des fables de Phèdre.

Posthius (*Erasme*), fils du précédent, né à Wurtzbourg le 3 août 1582, et mort dans la même ville, le 27 décembre 1618, cultiva la médecine avec succès comme son père, et voyagea beaucoup comme lui. Il ne nous a laissé qu'une dissertation sur la goutte (*De podagrâ*), dont il est fait mention dans la Bibl. de méd. de Haller. (R. DESGENETTES)

POTERIE (Pierre de la), plus connu sous son nom latinisé de *Poterius*, médecin du dix-septième siècle, était né à Angers. S'étant rendu fort jeune en Italie, où il s'établit à Bologne, il fut assassiné par un perfide ami, jaloux sans doute de la grande considération que ses talens ou ses succès lui avaient procurée. Quoiqu'il n'eût pas renoncé aux théories galéniques, il attachait beaucoup d'importance aux préparations chimiques, ou plutôt il se vantait de posséder des remèdes secrets qui le dispensaient d'avoir recours, pour guérir ses malades, ni à la saignée, ni aux agens médicinaux communément en usage. On a de lui :

Observationum et curationum insignium centuriæ III;

La première fut imprimée à Venise, en 1615, in-8°., et à Cologne, en 1622 et 1625, in-12; la seconde à Bologne en 1622, in-8°., et à Cologne en 1623, in-12; la troisième en 1643, in-4°., avec les précédentes, et un traité des fièvres en deux livres, qui parut aussi plus tard avec la pharmacopée spagyrique (Paris, 1647, in-4°.).

Pharmacopœa spagirica nova et inaudita. Bologne, 1622, in-8°. - Cologne, 1624, in-12. - Bologne, 1635, in-4°.

Il existe des éditions complètes des œuvres de La Poterie, sous ce titre :

Opera omnia medica ac chymica. Lyon, 1545, in-8°. - *Ibid.* 1653, in-8°. - Francfort, 1666, in-8°. - *Ibid.* 1698, in-4°.

On ne confondra pas ce médecin avec

Poterius (*Michel*), né en France, mais qui passa la plus grande partie de sa vie en Allemagne, après avoir parcouru l'Europe entière, et qui mourut dans la misère, après avoir proclamé hautement la puissance de l'alchymie, dont il se vantait de posséder les secrets. On a de lui plusieurs ouvrages:

Compendium philosophicum, materiam totamque miraculi lapidis philosophorum septingentis octoginta quatuor libros occultutis processum demonstrans. Francfort, 1610, in-12.

Novus tractatus chymicus de verâ materiâ et vero processu lapidis. Francfort, 1617, in-8°.

Philosophica pura, quâ non solum vera mysteria, verusque processus lapidis philosophici multò apertius, quam hactenus ab ullo philosophorum proponitur, sed etiam vera totius mysterii revelatio filiis sapientiæ offertur, quod typis nunquam visum, quandio stetit mondus. Francfort, 1617, in-8°. - *Ibid.* 1629, in-8°.

Philosophia pura ; accessit judicium de fratribus roseæ crucis. Francfort, 1619, in-8°.

De conficiendo lapide philosophico et secretis naturæ. Francfort, 1622, in-8°.

Veredarius hermetico-philosophus, lætum et inauditum nuncium adferens, scilicet revelationem secreti de conficiendo lapide philosophico. Francfort, 1622, in-8°.

Apologia hermetico-philosophica. Francfort, 1630, in-4°.

Redivivi apologia contra impostorem alchimistam. Francfort, 1631, in-4°.

Fons chimicus, id est vena auri et argenti conficiendi ex naturalis philosophiæ venis scaturiens. Cologne, 1637, in-4°.

Philosophia chymica, id est methodus genuina auri et argenti solvendi et exaltandi, ex fundamentis philosophiæ naturalis, fideliter adumbrata. Francfort, 1648, in-4°. (z.)

POTT (Jean-Henri), chimiste allemand, vint au monde à Halberstadt, en 1692. Il étudia d'abord la théologie à l'Université de Halle, mais abandonna bientôt cette science pour la médecine et la chimie, vers lesquelles il se sentait entraîné par un attrait presqu'irrésistible. Après avoir obtenu le titre de docteur, qui lui fut conféré en 1716, il retourna dans sa patrie. Mais, au bout de trois ans, il revint à Halle, d'où il se rendit bientôt à Berlin. A peine arrivé en cette ville, il fut nommé membre de l'Académie des sciences, et lors de la fondation du Collége medico-chirurgical, il fut appelé à la chaire de chimie, place à laquelle on joignit dans la suite la direction des pharmacies royales. Des querelles qu'il eut avec Eller, Brandes, Justi, Lehmann et Marggraf, l'engagèrent, vers la fin de sa vie, à se retirer de l'Académie. Ayant réussi à trouver, aux environs de Berlin, les terres nécessaires pour faire la pâte de la porcelaine, il mit la manufacture de cette capitale en état de rivaliser avec celles de la Saxe, et rendit ainsi un service important à la monarchie prussienne. Quelques points de la chimie lui sont également redevables d'améliorations plus ou moins importantes. C'est ainsi qu'il a perfectionné le procédé employé pour rectifier l'éther sulfurique, et qu'on doit à ses recherches la composition d'un tombac plus malléable que le pinchbeck anglais. Ce laborieux chimiste est mort le 20 mars 1777, après avoir publié les ouvrages suivans :

Dissertatio de sulphuribus metallorum. Halle, 1716, in-4°. Sous la présidence de Frédéric Hoffmann.

Exercitationes chymicæ, de sulphuribus metallorum, de auripigmento, de solutione corporum particulari, de terrâ foliatâ tartari, de acido vitrioli vinoso, et de acido nitri vinoso, sparsim hactenus editæ, jam vero collectæ, restitutæ, à mendis repurgatæ, variisque notis, experimentis et discussionibus ab auctore auctæ, illustratæ. Berlin, 1738, in-4°.

Observationum et animadversionum chymicarum, præcipuè circà sal commune, acidum salis vinosum et wismuthum versantium collectio prima. Berlin, 1739, in-4°.

Observationum et animadversionum chymicarum, præcipuè zincum, boracem et pseudo-galenam tractantium collectio secunda. Berlin, 1741, in-4°.

Chymische Untersuchungen, welche fuernehmlich von der Lithogeognosia oder Erkenntniss und Bearbeitung der gemeinen einfachern Steine und Erden, ingleichen von Feuer und Licht handeln. Potsdam, 1746, in-8°.

Fortsetzung der chymischen Untersuchungen, welche von der Lithogeognosie oder Erkenntniss derer Steine und Erden specieller handeln. Berlin, 1751, in-4°.

Zweyter Fortsatz der chymischen Untersuchungen, welche von der Lithogeognosie oder Erkenntniss und Bearbeitung derer Steine und Erden in Anwendung derselben zu Bereitung feuerfester Gefaesse und Tiegel specieller handeln. Berlin, 1754, in-4°. - *Ibid.* 1757, in-4°. - Trad. en français, Paris, 1753, in-12.

Animadversiones physico-chemicæ circá varias hypotheses et experimenta Elleri. Berlin, 1756, in-4°.

Fortsetzung seiner physikalisch-chemischen Anmerkungen ueber Eller's verschiedone Saetze und Erfahrungen. Berlin, 1756, in-4°.

Physikalisch-chymische Abhandlung von dem sonderbar feuerbestaendigen und zartfluessigen Urinsalz und dessen weitlaeuftigen Anwendung und Nutzen. Berlin, 1757, in-4°. - *Ibid.* 1761, in-4°.

Sendschreiben an Justi, in welchem die Einwuerfe, die er in seinen wieder aufgelegten chymischen Schriften dem H. Pott gemacht hat, eroertert und abgefertigt werden. Berlin, 1762, in-4°.

Neue, wichtige und mit vielen ueberfuehrenden nuetzlichen Experimenten erlaeuterte und ausgefuehrte physikalisch-chymische Materien. Berlin, 1762, in-4°.

Pott a inséré un grand nombre d'observations dans les *Miscellanea berolinensia* et dans la *Bibliotheca dissertationum* de Halle.

(A.-J.-L. J.)

POTT (Percival), chirurgien célèbre, naquit à Londres le 26 décembre 1713. Ayant perdu son père dans un âge encore tendre, il fut placé sous la protection immédiate du docteur Wilcox, évêque de Rochester, et destiné à l'état ecclésiastique. Ses études classiques étaient à peine terminées, qu'il montra, pour la chirurgie, un goût si vif et si persévérant qu'il fallut lui faire embrasser cette carrière. Un chirurgien de l'hôpital Saint-Barthelémy le prit chez lui, dirigea ses premiers pas, et il fut du petit nombre de ceux qui, à cette époque, suivaient des cours réguliers d'anatomie. Pott prépara bientôt les leçons de son maître, et acquit ces connaissances exactes sur l'organisation humaine qui ont toujours été le premier élé-

ment de l'habileté chirurgicale. Sa réputation fit des progrès rapides, et il se plaça bientôt au premier rang parmi les praticiens de Londres. En 1745, il devint chirurgien-adjoint, et, en 1749, un des principaux chirurgiens de l'hôpital où il avait commencé ses études. La Société royale de Londres l'admit, en 1764, au nombre de ses membres, et les Colléges des chirurgiens d'Edimbourg et d'Irlande lui conférèrent, en 1786, le titre d'associé. Pott ne se livra que fort tard à l'enseignement de la chirurgie; mais après avoir surmonté les premières difficultés que présente l'art de parler en public, il excella dans cette carrière, et ses leçons acquirent une célébrité justement méritée. Au milieu des regrets universels, il résigna, en 1787, sa place de chirurgien à l'hôpital Saint-Barthélemy, et mourut le 22 décembre 1788.

Pott est un des praticiens dont s'honore avec plus de raison l'Angleterre. Contemporain de Cheselden, de Sharp, des deux Hunter, il fleurit à l'époque la plus remarquable de la chirurgie moderne. Son génie méditatif le portait à l'étude des maladies chirurgicales, plus qu'à celle de l'anatomie et de la physiologie, dont il faisait toutefois une constante application à la pratique. Lorsqu'il débuta dans les hôpitaux de Londres, la chirurgie portait encore l'empreinte de l'ignorance et d'une hardiesse plutôt barbare que rationnelle. Des pansemens rudes, les escarrotiques prodigués dans le traitement des ulcères et des fistules, des cautères toujours préparés et échauffés durant les visites, tel était le cortége effrayant des chirurgiens : ils semblaient se proposer moins de guérir les maladies que de détruire les parties malades. Pott, observateur judicieux, étudia les ressources de la nature; il apprit et enseigna ensuite à profiter de ses efforts, à les diriger; entre ses mains la pratique devint plus simple, plus efficace et moins cruelle. L'art d'éviter les opérations lui parut plus utile que celui de les pratiquer avec dextérité. Il opéra, sous ce rapport, dans la chirurgie anglaise, une révolution qu'il fut assez heureux pour voir se répandre et devenir profitable à l'humanité.

Les tumeurs avec ramollissement des os, cette maladie singulière connue sous le nom de tumeur fongueuse sanguine, le cancer du scrotum chez les ramoneurs, la paralysie des membres inférieurs dans les courbures du rachis, sont autant de sujets auxquels Pott a attaché son nom. On lui doit des remarques intéressantes sur les hernies, les plaies de tête, la fistule lacrymale, l'hydrocèle, la cataracte, la fistule à l'anus, les amputations des membres. Il perfectionna le traitement des fractures, et démontra les avantages de la demi-flexion du membre dans celles de la jambe. Ses ouvrages sont écrits avec une élégance et une précision très-remarquables; ils ont pour base les

observations tirées de sa pratique, beaucoup plus qu'une érudition que ses études continuelles avaient fort étendue.

Les écrits que Pott publia sur ces nombreux sujets sont depuis long-temps réunis en un seul corps d'ouvrage. La première édition de ses œuvres, publiée en 1775, du vivant de l'auteur, ne contenait pas plusieurs traités qui parurent depuis. Afin de réparer cette omission, M. Earle, gendre de Pott, en publia, en 1790, une seconde sous le titre de : *Chirurgical works of Percival Pott.* Londres, 1790, 3 vol. in-8°.

Cet ouvrage, enrichi de notes, et de deux traités, l'un sur la cure radicale de l'hydrocèle au moyen de l'injection, et l'autre sur les excroissances hémorroïdales, par l'auteur, fut traduit en français, et parut à Paris en 1792, 3 vol. in-8°.

(L.-J. BÉGIN)

POUPART (FRANÇOIS), anatomiste et chirurgien, naquit au Mans, où il fit ses premières études et sa philosophie sous les pères de l'Oratoire. Etant venu ensuite à Paris, il s'y appliqua sans relâche à la physique et à l'histoire naturelle. L'entomologie attira surtout son attention, et il s'attacha d'une manière spéciale à observer et à disséquer les insectes. Dans le même temps, il étudiait l'anatomie et la chirurgie. Il exerça ce dernier art pendant quelque temps à l'Hôtel-Dieu, après avoir subi un examen sur la théorie. Au bout de trois ans, il alla prendre le bonnet doctoral à Reims, et, en 1699, l'Académie des sciences l'accueillit comme élève de Mery. Il mourut au mois d'octobre 1708. On a de lui une dissertation sur la sangsue dans le Journal des savans, et dans le recueil de l'Académie des sciences, divers mémoires sur les insectes hermaphrodites, le fourmilion, les moules, etc. Il a décrit une ankylose des neuf vertèbres inférieures du dos, et donné un mémoire sur le scorbut, dans lequel il dit avoir observé que cette maladie agit sur les épiphyses des enfans, et qu'elle porte les os des adultes à se gonfler ou à se fracturer avec la plus grande facilité. On lui doit l'observation d'un cas d'absence de l'un des deux reins. Tous les anatomistes savent qu'on a donné son nom à l'arcade crurale, appelée aussi *ligament de Poupart*, quoique la description qu'il a faite de ce prétendu ligament ne soit ni nouvelle ni exacte. On a encore de lui une compilation des ouvrages les plus connus de son temps sur la chirurgie, ou un extrait des cours qu'il avait faits sous Duverney, ayant pour titre :

Chirurgie complète. Paris, 1695, in-12.

POUPARD (*Olivier*), de Saint-Maixent, dans le Poitou, a donné, en 1580, une traduction latine des Aphorismes d'Hippocrate, et, l'année suivante, un abrégé, dans la même langue, des livres de Galien sur la méthode de guérir. Il est encore auteur des deux ouvrages suivans :

Traité de la saignée, contre les nouveaux Erasistratiens qui sont en Guyenne. La Rochelle, 1576, in-12.

Le but de l'auteur est de blâmer également ceux qui saignent toujours et ceux qui ne saignent jamais. La saignée, dit-il, est une partie fort utile et nécessaire, mais dont l'abus engendre de grands maux. Malheureusement, à cette époque, on n'était pas en état de discuter les principes sur lesquels seuls peut reposer une discussion raisonnée et approfondie de cette importante question.

Conseil divin touchant la maladie divine et peste en la ville de La Rochelle. La Rochelle, 1583, in-12. (O.)

POUTEAU (CLAUDE) naquit à Lyon en 1725. Son père, qui était un chirurgien fort distingué de cette ville, veilla sur son éducation, dirigea ses premières études chirurgicales, et l'envoya de bonne heure à Paris. Pouteau profita si bien des leçons de J.-L. Petit, de Ledran, de Morand et des autres maîtres habiles qui, à cette époque, illustraient la chirurgie française que, reçu en qualité d'élève à l'Hôtel-Dieu de Lyon en 1744, il fut désigné l'année suivante pour remplacer Grassot comme chirurgien-major. Il entra en exercice deux ans après, et ses succès furent tels que l'administration voulant en prolonger la durée, le continua dans ses fonctions au-delà du terme ordinaire. L'Académie de Lyon l'admit dans son sein, et ses talens lui avaient mérité une des premières places parmi les praticiens modernes, lorsqu'il mourut presque subitement, en 1775, à la suite d'une chute qu'il fit en rentrant chez lui, et dans laquelle il reçût une violente contusion au crâne.

Pouteau occupe un rang distingué dans cette longue série de brillans chirurgiens dont s'honore la ville de Lyon, et qu'elle doit, d'une part, au concours qui préside au choix des chefs de ses hôpitaux, et de l'autre, à la durée toujours limitée de leurs fonctions. La pratique de cet homme célèbre fut remarquable par l'énergie des moyens qu'il employait et dont un raisonnement sévère dirigeait l'application. Il est impossible de refuser à Pouteau ce génie original qui dédaigne la routine et ouvre à l'art des voies nouvelles. Sa prédilection pour le moxa est aujourd'hui justifiée par l'expérience la plus étendue. A une époque où les théories humorales régnaient en médecine, il soutenait que l'irritation locale et les sympathies qu'elle met en action déterminent seules les accidens que l'on attribue aux virus. La variole, elle-même, dépend exclusivement, suivant lui, de l'affection de solides. Il croyait même que l'action élective du mercure sur les glandes salivaires, celle des cantharides sur les reins, etc., ont lieu sans que ces substances soient absorbées, et par la seule communication à certains organes de l'impression qu'elles ont faite sur les parties avec lesquelles on les a mises en contact. Ses observations sur la luxation des tendons et des muscles ont donné lieu à de vives controverses,

et n'ont pas été confirmées. Il en est de même de sa théorie relativement à la formation des abcès au foie, à la suite des plaies de tête. Pouteau tenta de substituer l'incision du sac lacrymal en dedans de la paupière inférieure à celle que J.-L. Petit faisait extérieurement ; mais ce procédé fut bientôt abandonné. Il fut plus heureux dans la réduction des luxations de la cuisse, qu'il ne tentait qu'après avoir fléchi le membre ; ses préceptes, concernant la cautérisation des plaies affectées de pourriture d'hôpital, sont actuellement adoptés par le plus grand nombre des praticiens. Bien que la sonde garnie d'un niveau ait été rejetée par lui-même, Pouteau associa son nom avec gloire à ceux de Cheselden, frère Côme, Hawkins et Le Cat, par ses travaux sur l'opération de la taille. Il avait proposé de substituer dans quelques cas les douches sèches, produites par la chute d'un sable échauffé, aux douches humides, et tout porte à croire que cette innovation ne serait pas sans une certaine utilité. Tels sont quelques-uns des travaux les plus remarquables de ce praticien. On a donné de lui une idée fort exacte en mettant au bas de son portrait ces mots : *Igne et ferro sanabat.*

On a de Pouteau :

Mélanges de chirurgie. Lyon, 1760, in-8°.
Essai sur la rage, mémoire lu à l'Académie de Lyon le 24 mai 1763. in-8°.
La taille au niveau, avec addition de plusieurs instrumens. Paris, 1763, in-8°.
Œuvres posthumes de M. Pouteau. Paris, 1783, 3 vol. in-8°.
Cet écrit renferme, indépendamment des *Mélanges de chirurgie*, plusieurs morceaux en réponse aux critiques dont ce dernier travail avait été l'objet, et plusieurs mémoires auxquels il n'avait pas eu le temps de mettre la dernière main. (L.-J. BÉGIN)

POZZI (JOSEPH-HIPPOLYTE), poëte et médecin italien, était de Bologne, où il vint au monde en 1697. La nature l'avait doué d'un esprit plein de vivacité. Au sortir du collége, il embrassa la carrière de l'art de guérir, prit le bonnet de docteur en 1717, et fut ensuite chargé d'enseigner l'anatomie dans les écoles de sa ville natale. Il se trouvait à Rome lors de l'exaltation de Benoît XIV, qui le fit son camérier d'honneur et son médecin extraordinaire. Sa mort arriva le 2 septembre 1752. Quoiqu'il se soit appliqué toute sa vie à l'étude de la médecine et de l'anatomie, Pozzi se livra aussi au commerce des Muses. Il écrivait des vers avec la plus grande facilité. Le P. Benoît Casalini a donné une édition de ses poésies (Venise, 1776, 3 vol. in-8°.), dont il existe un quatrième volume (Londres, 1776, in-8°.) contenant des pièces joyeuses ou plaisantes. Pozzi a aussi écrit un petit ouvrage dans lequel il traite de divers objets d'anatomie et de physiologie, et donne une nouvelle description des poils, qu'il assure être creux d'un bout

à l'autre. Il y soutient d'ailleurs plusieurs paradoxes. C'est ainsi qu'il fait naître les ongles des tendons, prétend que la capsule de Glisson est musculeuse, et peut se contracter, accorde des fibres musculeuses au thymus, qu'il croit remplir, par rapport au chyle, le même office que le cœur à l'égard du sang, admet, d'après Cowper, une communication entre ce corps ganglionnaire et le canal thorachique, et adopte l'opinion de Molinetti sur l'usage des capsules surrénales, c'est-à-dire suppose que l'urine du fœtus se dépose dans les cavités de ces organes. On doit faire plus de cas des expériences par lesquelles il a prouvé la régénération de l'humeur aqueuse. L'ouvrage dans lequel sont consignées ces idées, a pour titre :

Commerciolum epistolicum D. Petro Paulo Molinello. Bologne, 1732, in-8°.

On trouve aussi de Pozzi quelques observations dans les Actes de l'Institut de Bologne, entr'autres une Dissertation assez savante sur le fruit du grenadier.

Pozzi (*Jules*), professeur de chirurgie à Bologne, florissait vers le milieu du seizième siècle. Il a laissé :

Lectiones de plagis, seu vulneribus capitis cruentis. Bologne, 1566, in-fol (J.)

PRATENSIS (Jason), ou *à Pratis*, médecin hollandais, dont le véritable nom était *Van de Meersche*, naquit à Ziriczée, dans la Zélande, de Thomas Pratensis, médecin habile, auteur de quelques poèmes. Il florissait vers le milieu du seizième siècle, et mourut dans sa ville natale le 30 mai 1558, laissant :

Libri duo de urinis. Anvers, 1524, in-4°. - Amsterdam, 1657, in-12.

De parturiente et partu liber. Anvers, 1527, in-8°. - Amsterdam, 1657, in-12.

Liber de arcendâ sterilitate et progignendis liberis. Anvers, 1631, in-4°. - Amsterdam, 1657, in-12.

De tuendâ valetudine libri IV. Anvers, 1538, in-4°.

De cerebri morbis, hoc est, omnibus ferè curandis, liber. Bâle, 1549, in-8°.

Tous ces ouvrages sont fort bien écrits, mais remplis de contes absurdes et d'histoires apocryphes, qui font peu d'honneur au bon sens et au discernement de l'auteur.

Pratensis (*Jean-Philippe*), né à Arhusen, dans le Jutland, en 1543, était fils de Philippe Dupré, chirurgien de Rouen, qui avait été attaché au roi Chrétien III. Après avoir terminé ses études à Copenhague, il parcourut l'Allemagne, la France et l'Italie, et prit le titre de docteur dans le cours de ses voyages. Nommé, en 1571, professeur de médecine à l'Université de Copenhague, il mourut, le 1er juin 1576, d'une attaque d'apoplexie, au milieu d'une de ses leçons. On a de lui :

De ortu, progressu, subjectis et partibus artis medicæ. Copenhague, 1572, in-4°. (J.)

PRAXAGORAS, de Cos, était fils de Néarque, et contemporain de Dioclès. Il appartenait à la famille des Asclépiades,

dont il fut l'un des derniers qui acquirent quelque réputation dans l'art de guérir. Hérophile fut le principal d'entre ses disciples. Son nom est devenu immortel dans l'histoire de l'anatomie et de la pathologie. En effet, il pénétra plus avant que ses prédécesseurs dans les mystères de l'organisation du corps humain. Le premier, il détermina exactement la nature des cotylédons de la matrice, en disant que ce sont simplement les orifices des vaisseaux utérins. Le premier aussi il établit une distinction entre les artères et les veines, et reconnut que les ramifications de l'aorte sont les seuls vaisseaux sanguins dans lesquels on aperçoive des pulsations. Ce fut lui qui donna à ces vaisseaux le nom d'artères, réservé jusqu'alors pour désigner la trachée-artère. Cependant il les supposait pleins d'air, mais il croyait cet air épais et vicieux. Quant au sang qui en coule lorsqu'on les blesse, il l'attribuait à un état contre nature, à ce que les artères blessées attirent le sang de toutes les parties du corps, et le font, de cette manière, couler au dehors. Du reste, il prétendait, à l'instar de tous ses prédécesseurs, que le cœur donne naissance à tous les ligamens, et que les artères finissent par se convertir en ligamens, ou acquièrent d'autant plus de force que leur diamètre diminue davantage. Il ne voyait dans le cerveau qu'une épanouissement de la moelle épinière, opinion conforme à celle que la plupart des anatomistes professent aujourd'hui. Ses observations anatomiques le conduisirent à introduire quelques perfectionnemens dans la médecine proprement dite. Ainsi, par exemple, il reconnut que le pouls indique les variations de la force vitale dans les maladies, et cette découverte jeta un jour nouveau sur la séméiotique. Cependant il s'écarta peu des principes d'Hippocrate. Il passe pour avoir cherché la cause de toutes les maladies dans les humeurs. Suivant lui toutes les fièvres intermittentes prennent leur source dans la veine-cave. Le premier, il a observé les fièvres intermittentes pernicieuses. La plupart des remèdes qu'il employait étaient tirés du règne végétal. Plus hardi que ses prédécesseurs dans la pratique de la chirurgie, il osait ouvrir l'abdomen, dans la passion iliaque, pour replacer les intestins, opération audacieuse qui a été conseillée et même exécutée de nos jours. Le peu que nous savons sur le compte de ce médecin célèbre, nous fait regretter vivement la perte de ses écrits, dont aucun n'a été respecté par le temps. (O.)

PRESSAVIN, chirurgien de Lyon, dont on ignore l'époque de la naissance et celle de la mort, embrassa chaudement les principes de la révolution, remplit les fonctions d'officier municipal et de procureur de la commune de Lyon, et fut député à la Convention nationale, où il vota la mort de Louis XVI, sans appel et sans sursis. Du reste, il ne fut jamais proscrip-

teur. Auteur de plusieurs ouvrages peu remarquables, il se fit surtout connaître par les éloges qu'il donna au tartrate de mercure dans le traitement des maladies vénériennes.

Traité des maladies des nerfs, dans lequel on développe les vrais principes des vapeurs. Lyon, 1769, in-12. - *Ibid.* 1771, in-12. -Trad. en allemand, Nuremberg, 1772, in-8°.

Dissertation sur un nouveau remède antivénérien. Lyon, 1767, in-8°.

Traité des maladies vénériennes, dans lequel on indique un nouveau remède, dont l'efficacité est constatée par des expériences réitérées et un succès constant depuis dix années. Genève, 1773, in-12.

L'art de prolonger la vie et de conserver la santé. Lyon, 1785, in-8°. -Trad. en espagnol, Madrid, 1799, in-8°. (z.)

PREVOST (Jean), de Dilsperg, près de Bâle, naquit le 4 juillet 1585. Il fit ses humanités à Dôle, et sa philosophie tant à Molsheim qu'à Dillingen. S'étant ensuite destiné à la théologie, il fut envoyé en Espagne, par l'évêque de Strasbourg, qui le protégeait et subvenait généreusement aux frais de son éducation; mais ayant obtenu la permission de visiter l'Italie, il perdit bientôt à Padoue le goût que les études théologiques lui avaient d'abord inspiré, et se laissa entraîner par le célèbre Sassonia à suivre la carrière de la médecine. Cette détermination devint fatale à sa fortune, car le prince n'en fut pas plus tôt instruit, qu'il lui fit retrancher sa pension. Réduit à l'indigence, Prevost parvint à s'y soustraire en faisant des cours particuliers de rhétorique et de philosophie. Quelque temps après un riche gentilhomme de Padoue, qui cultivait les belles-lettres, le prit chez lui. A l'abri dès-lors du besoin, il ne s'occupa plus que de la médecine, et obtint les honneurs du doctorat en 1607. Six ans après, il fut nommé interprète public d'Avicenne, place à laquelle on joignit, en 1617, la chaire de botanique et la direction du jardin des plantes, que la mort d'Alpini laissait vacantes. La même année, il devint professeur de médecine pratique. La mort l'enleva le 13 août 1631. Ses ouvrages ont pour titres :

De remediorum tum simplicium, tum compositorum materiâ. Venise, 1611, in-12.

De lithotomiâ, seu calculi vesicæ sectione, consultatio. Ulm, 1618, in-4°. - Leyde, 1638, in-4°.

La première édition est jointe aux observations de Horst, et la seconde au Traité du calcul de Beverwyck.

Medicina pauperum, mirâ serie continens remedia ad ægrotos cujuscumque generis persanandos aptissimo; facile parabilia extemporanea et nullius et perexegui sumptûs : huic adjungitur libellus aureus de venenis et eorum alexipharmacis. Francfort, 1641, in-12. - Lyon, 1643, in-12. - Paris, 1654, in-24. - Pavie, 1660, in-12. - *Ibid.* 1718, in-8°.

De compositione medicamentorum libellus. Rinteln, 1649, in-12.-Francfort, 1656, in-12. - Amsterdam, 1665, in-12. - Pavie, 1666, in-12.

Opera medica posthuma. Francfort, 1651, in-12. -*Ibid.* 1656, in-12. - Hanau, 1666, in-12.

Semiotice, sive de signis medicis enchiridion. Venise, 1654, in-24.
Selectiora remedia multiplici usu comprobata. Francfort, 1659, in-12. -Pavie, 1666, in-12. - *Ibid.* 1681, in-12.
Tractatus de urinis. Francfort, 1667, in-8°.
De morbosis uteri passionibus tractatio. Francfort, 1669, in-8°. (J.)

PREVOST (Isaac-Benoît), physicien et naturaliste génevois, vint au monde le 7 août 1755. Ses parens, peu favorisés du côté de la fortune, ne lui donnèrent pas une éducation régulière, et le mirent en pension dans une petite ville voisine, où il ne pouvait recevoir qu'une instruction très-bornée. Ayant essayé ensuite la profession de graveur et celle de commerçant, il les abandonna toutes deux pour les sciences, qu'il cultiva avec autant de succès que d'ardeur. Les mathématiques et l'histoire naturelle devinrent surtout les objets favoris de ses méditations, et malgré l'irrégularité de ses premières études, malgré le défaut de secours pour y suppléer, il sut devenir bientôt un observateur excellent. En 1810, il fut appelé à Montauban pour occuper la chaire de philosophie dans la Faculté de théologie protestante, et remplit avec zèle les devoirs que cette place lui imposait. Il succomba le 18 juin 1819. Ses travaux littéraires, peu nombreux, sont disséminés dans les Annales de chimie et la Bibliothèque britannique. Ils ont pour objets les divers moyens de rendre visibles les émanations odorantes, la rosée, le ralentissement des corps légers dans l'air, le mode d'émission de la lumière, etc. Un seul de ses ouvrages a été publié séparément. C'est une petite brochure, qui seule aurait suffi pour lui assurer l'estime des naturalistes et la reconnaissance des agriculteurs. Cet opuscule a pour titre :

Mémoire sur la cause immédiate de la carie ou du charbon des blés et de plusieurs autres maladies des plantes. Paris, 1807, in-8°.
Le but de l'auteur est de prouver qu'il n'y a pas de meilleur préservatif que le sulfate de cuivre contre ce fléau des moissons. (J.)

PRIESTLEY (Joseph), théologien et physicien anglais, n'est pas devenu moins célèbre par ses opinions politiques et religieuses, que par les découvertes dont il a enrichi la physique et la chimie. Né, en 1733, à Fieldhead, près de Leeds, il fut élevé dans la religion presbytérienne que professait son père, et placé dans diverses écoles, où il s'appliqua d'abord à l'étude des langues, notamment de l'hébreu, que ses heureuses dispositions lui permirent d'apprendre avec facilité. Au sortir de ses classes, il obtint la place de ministre d'une faible congrégation à Needham-Market, dans le comté de Suffolk, et trois ans après, un emploi de même nature à Namptwich, en Cheshire. Ce fut alors qu'il fit marcher de front l'enseignement de la jeunesse et l'étude de la physique, pour laquelle il avait conçu

une véritable passion. Dès 1761, il se fit connaître, dans le monde littéraire, par une grammaire anglaise, rédigée sur un nouveau plan, qui fut très-favorablement accueillie, et qui est encore en usage aujourd'hui. A cette époque on avait déjà une si haute opinion de son savoir et de ses talens, que les chefs de l'Académie dissidente de Warrington, lui offrirent une chaire de langues, qu'il accepta. A l'enseignement des langues, il joignit bientôt des cours d'histoire et de politique générale. Ses méditations sur ces matières lui inspirèrent quelques ouvrages qui furent goûtés du public. Un voyage qu'il fit à Londres le mit en rapport avec Franklin, Watson et Price. Ces savans l'encouragèrent dans le dessein qu'il avait formé de donner une histoire de l'électricité. Ce travail lui fit le plus grand honneur, dévoila l'esprit pénétrant dont il était doué, et lui ouvrit les portes de la Société royale. Après avoir passé sept ans à Warrington, Priestley fixa son séjour à Londres, où il fut mis à la tête d'une congrégation de dissidens, reprit ses études théologiques avec ardeur, et devint socinien par la lecture d'un opuscule de Lardner. Cette époque de sa vie fut signalée par un grand nombre d'écrits de controverse qui se succédèrent rapidement sous sa plume. Mais la théologie n'absorba heureusement pas tous ses instans, dont il employa quelques-uns à des occupations plus profitables, à des recherches et à des expériences de physique. Le voisinage d'une brasserie lui donna l'idée d'examiner les effets que le gaz produit par la bière en fermentation, produit sur la flamme et sur les animaux. Il reconnut les propriétés de ce gaz, appelé alors air fixe, et qu'on connaît aujourd'hui sous la dénomination d'acide carbonique. Il imagina aussi un appareil fort simple pour imprégner l'eau de ce fluide, et imiter ainsi les eaux minérales gazeuses naturelles. Cet appareil fut rendu public en 1772. La même année, il annonça plusieurs autres découvertes, entr'autres celle du gaz nitreux et de l'usage qu'on peut en faire pour éprouver le degré de pureté de l'air. Cette découverte le combla de joie en lui fournissant un moyen de remplacer les petits animaux dont il s'était servi jusqu'alors dans ses expériences endiométriques, et dont il avait toujours causé à regret les souffrances. Elle lui valut la médaille de Copley, destinée au meilleur mémoire de physique produit dans l'année. Ayant reconnu que la partie verte des végétaux, sous l'influence des rayons solaires, a la propriété de rétablir dans son état naturel l'air altéré par la combustion, la respiration, la fermentation ou la putréfaction, il parvint, en 1774, en soumettant des oxides mercuriels à l'action d'un verre ardent, à isoler la portion respirable de cet air, qu'il appela air déphlogistiqué. C'est ce que nous nommons aujourd'hui oxigène. Deux ans après, il démontra que le gaz

agit sur le sang à travers les vaisseaux pulmonaires, et que c'est à son influence qu'est due la couleur rouge du sang artériel. Les expériences qu'il fit à ce sujet, ont, avec celles de Cavendish, servi de principales bases à la théorie de Lavoisier, que, par une obstination singulière, il refusa constamment d'adopter, persistant avec une persévérance inébranlable à professer la doctrine du phlogistique, malgré les réfutations les plus péremptoires. Après une résidence de six années à Leeds, il alla habiter en Wiltshire, chez le comte de Shelburne, depuis marquis de Lansdown, qui lui avait offert une place de bibliothécaire, mais dont le véritable but, en l'attirant chez lui, était de jouir de la société d'un homme instruit. Priestley, dans cette position avantageuse, eut assez de loisir pour se livrer sans distraction à ses occupations favorites. Ce fut, en effet, chez lord Shelburne qu'il étendit sa réputation comme physicien, en publiant successivement six volumes d'expériences et d'observations. Cependant les spéculations oiseuses de la métaphysique vinrent encore le détourner de la carrière des sciences naturelles. En 1775, il donna son examen de la doctrine du sens commun, telle que Reid, Beattie et Oswald la concevaient, et peu de temps après, il mit dans le plus grand jour la théorie d'Hartley sur l'entendement humain. Déjà il avait soutenu la doctrine de la nécessité philosophique. En cette occasion, il éleva des doutes sur la spiritualité de l'ame, et ne s'effraya pas des accusations d'incrédulité, d'athéisme même, qui furent lancées contre lui à cette occasion, parce qu'il avait pour principe de soutenir courageusement ce qu'il croyait être la vérité, sans s'inquiéter des résultats que pourrait avoir une conduite semblable. Il crut même devoir proclamer sa conviction d'une ame matérielle d'une manière plus ouverte, et, en 1787, il produisit hardiment son système dans un ouvrage ayant pour titre : *Recherches sur la matière et l'esprit.* Quelque temps après, il mit au jour sa défense des principes de l'unitarianisme, ou de la simple humanité du Christ, avec une apologie de la doctrine de la nécessité. Ces écrits refroidirent à son égard lord Shelburne, dont il ne tarda point à se séparer, mais qui n'en continua pas moins de lui faire une pension jusqu'à sa mort. Priestley se retira à Birmingham, où il pouvait trouver des ouvriers habiles pour la construction de ses appareils de physique, et où vivaient d'ailleurs plusieurs chimistes et mécaniciens d'un grand mérite, tels que Watt, Withering, Bolton et Kier. Quelques amis de la science, qui partageaient ses opinions religieuses, firent les frais de son nouvel établissement. On le choisit pour remplir la place de pasteur dans la principale église dissidente de la ville. Cette circonstance contribua à le rappeler plus que jamais aux controverses théologiques, à l'oc-

casion desquelles il entra dans de vives discusssions avec Badcock et Horsley. Avocat zélé et infatigable des dissidens, il reclama avec chaleur les droits qu'on leur refusait, et, s'il n'obtint rien pour eux, du moins se fit-il regarder comme le plus dangereux et le plus habile parmi les adversaires de la religion anglicane, à tel point que c'était une grande recommandation auprès du gouveruement que d'avoir pris la plume pour le réfuter, et que, comme plus d'un de ses adversaires fut récompensé par l'épiscopat, il disait plaisamment que la feuille des bénéfices d'Angleterre se trouvait entre ses mains. Les opinions qu'il professait, et peut-être même plus encore l'ironie qui perçait de toutes parts dans ses écrits, notamment dans ses lettres familières aux habitans de Birmingham, exaspérèrent ses ennemis, et le mirent en butte à l'animadversion populaire, lorsque l'irritation des esprits fut portée au comble par la diversité des opinions relativement à la révolution française. Comme on le supposa naturellement favorable à ce grand événement, les chefs de la république le proclamèrent membre de la Convention nationale et citoyen français, en reconnaissance de la réplique qu'il fit aux célèbres réflexions de Burke, quoique cet écrit fût uniquement en faveur des dissidens anglais. Priestley, fier de ces deux distinctions, se para toujours du titre de citoyen français. Quoiqu'il eût évité d'assister au banquet par lequel la prise de la Bastille fut célébrée à Birmingham par les partisans des idées nouvelles, il fut accusé d'avoir provoqué cette réunion, et une populace furieuse dévasta sa maison, où tout devint la proie du pillage et des flammes. Il perdit, dans le désordre, qui dura trois jours, sa bibliothèque, son cabinet de physique et une foule de papiers précieux. On lui alloua bien quelques indemnités, mais ses admirateurs firent plus que le gouvernement pour le consoler de cette catastrophe. S'étant rendu à Londres, il obtint la place de ministre de la congrégation d'Hackney, devenue vacante par la mort du docteur Price, dont il était toujours resté l'ami, malgré la différence de leurs opinions, et quoiqu'ils eussent souvent écrit l'un contre l'autre. L'étude aurait pu le consoler de ses malheurs, et les lui faire oublier, mais son caractère aigri contribua jusque dans la capitale à lui faire éprouver les effets de l'animadversion publique. Las enfin d'être harcelé de tous côtés, il prit le parti de quitter l'Angleterre, et d'aller chercher le repos en Amérique. Il fixa sa résidence à Northumberland, et, résolu de renoncer à tout ce qui pourrait le mettre trop en évidence, il refusa une chaire de chimie qui lui fut offerte à Philadelphie. Une maladie qu'il essuya en 1801, et qui fut attribuée au poison, mina sourdement les ressorts de son organisation. Depuis ce moment il ne mena plus qu'une existence languissante,

et le 6 février 1804, il succomba, sans que son esprit eût perdu presque rien de sa force et de son activité. Jusqu'au dernier moment, il exprima sa persuasion d'un état futur, où la punition ne sera que conventionnelle, et où les êtres raisonnables finiront par être tous heureux.

Considéré comme physicien et comme chimiste, Priestley doit être mis au premier rang parmi les maîtres dans ces deux sciences, aux progrès desquelles ses recherches et ses écrits ont contribué d'une manière puissante. On peut affirmer, dit Aikin, que la chimie pneumatique ne doit à aucun savant isolé autant qu'à Priestley, dont les découvertes ont donné à cette branche de la science une face nouvelle, et ont, dans un haut degré, contribué à en faire la base d'un système qui éclipse tous les systèmes antérieurs, et qui ouvre un champ sans bornes aux progrès dans la connaissance de la nature et les procédés des arts. Le nombre des ouvrages de cet homme célèbre est immense Nous ne citerons ici que ceux qui ont rapport aux sciences naturelles.

The history and present state of electricity, with original experiments. Londres, 1767, in-4°. - *Ibid.* 1769, in-4°. - Trad. en allemand par J.-G. Kruenitz, Berlin et Stralsund, 1771, in-4°. - en français par J.-A. Nollet et M.-J. Brisson, Paris, 1771, in-12.

Additions to the history and present state of electricity. Londres, 1768, in-4°.

A familiar introduction to the study of electricity. Londres, 1768, in-4°.

Experiments and observations on different kinds of air. Londres, 1770, in-8°. - *Ibid.* 1774. in-8°. -Trad. en allemand, Vienne, 1778-1780, in-8°. - en français par Gibelin, Paris, 1775-1780, in-12.

Directions for impregnating water with fixed air, in order to communicata to it peculiar spirit and virtues of Pyrmont water and other mineral waters of a similar nature. Londres, 1772, in-8°. -Trad. en français, Paris, 1772, in-12.

The history and present state of discoveries relating to vision, light and colours. Londres, 1772, in-4°. -Trad. en allemand par G.-S. Klueger, Leipzick, 1775, in-4°.

Introduction to theory and practice of perspective. Londres, 1777, in-8°. - *Ibid.* 1780, in-8°.

Experiments and observations relating to various branches of natural philosophy. Londres, 1779-1786, 3 vol. in-8°. - Trad. en allemand, Vienne, 1780-1787, 3 vol. in-8°.- en français par Gibelin, Paris, 1782, in-12.

Experiments on the generation of air from water, to which are prefixed experiments relating to the decomposition of dephlogisticated and inflammable air. Londres, 1793, in-8°.

Heads of lectures on a course of experimental philosophy particularly including chemistry. Londres, 1794, in-8°.

Experiments and observations relating to the analysis of atmospherical air; also, forther experiments relating to the generation of air from water, to which are added considerations on the doctrine of phlogiston air and the decomposition of water. Londres, 1796, in-8°.

(A.-F. L. J.)

PRIMEROSE (Jacques), fils d'un reformé écossais établi en France, naquit à Bordeaux, où il prit ses degrés en philosophique. La libéralité de Jacques I[er] lui permit ensuite de suivre les cours de médecine à Paris, et de voyager pour fréquenter les savans et entendre les plus illustres professeurs. Ayant reçu le bonnet doctoral à Montpellier en 1617, il se rendit aussitôt en Angleterre, où sa réputation l'avait précédé, se fit agréger au Collége d'Oxford, et s'établit dans le comté d'York. Des succès multipliés dans la pratique de son art le firent promptement connaître. Il mourut en 1660, dans un âge fort avancé. Ses écrits, presque tous polémiques, et dirigés contre Harvey et Plemp, attestent plutôt son opiniâtreté que son discernement, ou même que sa bonne foi. Il se refusa opiniâtrement à admettre la doctrine de la circulation, opposant les raisonnemens les plus captieux aux observations, et niant jusqu'à la réalité des faits les moins contestables. D'ailleurs, il tomba fréquemment en contradiction avec lui-même. C'est ainsi qu'il admettait une circulation dans les longues abstinences, mais sans croire que toute la masse du sang passât plusieurs fois par heure dans le cœur et les vaisseaux. A peine supposait-il qu'une once de sang coulât du cœur dans les artères durant ce laps de temps. Il nia également l'existence des vaisseaux chylifères. Ses ouvrages sont :

Exercitationes et animadversiones in librum de motu cordis et circulatione sanguinis, adversùs Guillelmum Harveum. Londres, 1630, in-4°. - Leyde, 1639, in-4°.

Animadversiones in J. Walæi disputationem quam pro circulatione sanguinis proposuit. Addita est de usu lienis sententia. Amsterdam, 1639, in-4°. - *Ibid.* 1641, in-4°. - Leyde, 1556, in-4°.

De vulgi erroribus in medicinâ. Amsterdam, 1639, in-16. - *Ibid.* 1644, in-12. - Roterdam, 1658, in-12. - Lyon, 1664, in-8°. - Roterdam, 1666, in-8°. - Trad. en français par de Rostagny, Lyon, 1689, in-8°.

Animadversiones in theses quas pro circulatione sanguinis in Academiâ Ultrajectensi Henricus Leroy proposuit. Leyde, 1640, in-4°. - *Ibid.* 1644, in-4°. - *Ibid.* 1656, in-4°.

Enchiridion medicum practicum. Amsterdam, 1650, in-12. - *Ibid.* 1654, in-12.

Ars pharmaceutica. Amsterdam, 1651, in-12.

De morbis mulierum et symptomatis libri V. Roterdam, 1655, in-4°.

Destructio fundamentorum medicinæ Vopisci Fortunati Plempii. Roterdam, 1657, in-4°.

De febribus libri IV. Roterdam, 1658, in-4°.

De morbis puerorum partes duæ. Roterdam, 1659, in-12. (J.)

PRINGLE (Jean), chevalier-baronnet, naquit à Stikel-House, comté de Roxburg, dans le nord de l'Angleterre, le 10 août 1707. Peu d'hommes ont eu le bonheur de fournir une carrière aussi honorée, et de faire autant de bien à leurs semblables. Haller, qui lui dédia le premier volume de sa Bibliothèque de médecine pratique, comme un témoignage de sa vénération,



l'appelle, dans un autre de ses écrits : *vir illustris de omnibus bene meritus.*

Issu d'une famille distinguée par ses titres et bien plus encore par la considération publique, préparé par une éducation soignée et surtout la culture des belles-lettres grecques et latines, Pringle alla à Leyde étudier la physique générale et expérimentale sous S'Gravesande, l'anatomie sous Albinus le père, la médecine sous Boerhaave, et se lia d'amitié avec plusieurs des disciples les plus distingués de cette célèbre école, entr'autres Van Swieten.

Pringle, après avoir été reçu docteur en 1730, se rendit à Edimbourg dans l'intention de pratiquer la médecine, et il y fut nommé professeur adjoint de pneumatique (*pneumatics*) et de philosophie morale. Il faut entendre ici par pneumatique, la métaphysique. Porté par la nature de son esprit à la recherche des faits par la voie de l'observation et des expériences, Pringle recommandait à ses auditeurs de méditer le *novum organum* de Bacon, et bornait ses instructions métaphysiques aux questions de l'immatérialité et de l'immortalité de l'ame ; quant à la morale, il prenait pour texte de ses leçons l'ouvrage de Puffendorf : *De officio hominis et civis.*

En 1742, Pringle devint médecin ordinaire d'armée, fut promu rapidement au grade de médecin en chef d'hôpitaux, et enfin à celui de premier médecin des armées britanniques.

Il servit en Flandre et en Allemagne jusqu'en 1745, et depuis 1746 jusqu'en 1749 en Angleterre et en Écosse. Pringle courut des dangers à la bataille de Dettingen, où il était en carrosse au lieu d'être à cheval ; mais il montra dans cette circonstance un sang froid qui plut aux troupes. Il se fit encore plus d'honneur en provoquant et obtenant du lord comte de Stairs et du maréchal duc de Noailles une convention d'après laquelle les hôpitaux librement établis sur les points les plus convenables furent considérés comme neutres et respectés par les combattans des diverses nations.

Pringle s'était procuré des topographies très-détaillées ; ce travail qui avait pour but de déterminer les précautions à prendre pour prévenir les maladies, le mit à même de répandre des instructions pour toutes les positions où l'armée pouvait se trouver.

La maladie que Pringle avait le plus à redouter en Flandre et pendant l'automne était la dysenterie, tantôt aiguë et plus souvent encore d'une longue durée. Ce fut contre cet ennemi qu'il dirigea tous ses efforts. D'abord il reconnut que Sydenham avait fait le portrait le plus fidèle de cette cruelle et dangereuse maladie ; cependant il ne put adopter, dans leur entier, les idées du premier des praticiens anglais. Suivant celui,

ci, la dysenterie offre un grand nombre d'espèces et de variétés, qui toutes exigent un traitement différent. Pringle affirme, au contraire, que toutes les dysenteries fort nombreuses qu'il a vues à l'armée étaient de la même nature. Cette observation est corroborée par d'autres observations très-multipliées faites sur différens points de l'Allemagne, à Minorque et dans les Indes occidentales; en conséquence le traitement, pour lui, a dû être le même. Pringle a judicieusement observé, ce que n'avait point fait Sydenham, que la dysenterie est fort souvent contagieuse, et en partant de cette importante donnée, il a indiqué les précautions à prendre et les mesures qu'il convient d'adopter pour s'opposer à la propagation de cette maladie.

En 1749, Pringle vint habiter Londres avec le titre de médecin de S. A. R. le duc de Cumberland, général plus heureux à la bataille de Dettingen qu'à celles de Fontenoy, de Lawfeld et d'Artenbeck.

Pringle publia, en 1752, la première édition de son Traité des maladies des armées, qui fit beaucoup de sensation, et fut également bien accueilli dans le monde savant et dans l'armée. La Société royale de Londres lui décerna, dans la même année, un prix pour ses belles expériences sur les antiseptiques.

Un peu avant, en 1750, Pringle avait adressé à Mead et publié une lettre fort remarquable sur la fièvre des prisons (*goal fever*), maladie fort dangereuse qui avait déjà fixé, en Angleterre, l'attention publique, lorsqu'elle se développa en 1577 aux assises d'Oxford, et qui venait de reparaître aux sessions de l'*Old Bayley*. On attribue justement cette maladie, qui est contagieuse, à l'entassement des hommes sains, à plus forte raison à celui d'hommes mal nourris, mal vêtus, respirant un air corrompu, en proie à des passions tristes, affaiblis par toutes ces causes, et attaqués souvent encore par des affections morbides. Pringle donna une histoire fort exacte de l'invasion de 1750, et rappela, à cette occasion, ses propres observations dans les armées, et celles que l'habile praticien Huxham avait faites à Plimouth sur les prisonniers de guerre français.

Les compatriotes de Pringle profitèrent les premiers de ses préceptes. Le général Melville, gouverneur des îles anglaises de l'Amérique, leur dut la conservation des troupes sous ses ordres, par l'attention qu'il eut de les faire stationner sur des terrains secs et supérieurs aux exhalaisons humides, et en plaçant de même ses hôpitaux sur des lieux hauts et bien aérés.

Pringle, ayant définitivement quitté le service militaire en 1758, s'établit à Londres, et se fit aggréger, comme licencié, au collége des médecins de cette capitale.

A l'accession de Georges III au trône, en 1761, Pringle fut nommé médecin de la maison de la reine, et, en 1763, mé-



decin extraordinaire, puis ordinaire de S. M. Il devint, dans la même année, membre de l'Académie des sciences de Harlem, membre ordinaire du Collége des médecins de Londres, associé de la Société royale des sciences de Gœttingue, et enfin le roi lui conféra le titre de son premier médecin, avec celui de baronnet, qui était déjà héréditaire dans la branche aînée de sa famille. En 1768, Pringle fut aussi nommé médecin de la princesse douairière de Galles. Il pratiqua alors, et réussit beaucoup dans le grand monde, où il ne trouva pas toujours dans les maladies l'uniformité, et dans les malades l'espèce de subordination qui facilitent les succès dans le traitement des militaires.

Entré dans la Société royale de Londres depuis 1745, Pringle devint membre du conseil que l'on pourrait appeler dirigeant, y siégea en 1753, 1765, 1770, 1772, et fut, vers la fin de cette année, nommé à la présidence, place constamment remplie par des hommes de la plus haute considération.

Pringle se signala d'une manière éclatante dans cette magistrature littéraire par six discours sur divers travaux auxquels la Société royale avait adjugé la médaille d'or, prix fondé par sir Godefroy Copley pour encourager le perfectionnement des sciences. Le premier de ces discours, prononcé le 30 novembre 1773, a pour objet les observations de Priestley sur les différentes espèces d'air (*Observations on different kinds of air*), rendues publiques en 1772. Le second discours, prononcé le 30 novembre 1774, roule sur les recherches faites par Walsh sur la torpille (*On the torpedo*) et sur ses propriétés électriques. Le troisième discours, prononcé le 30 novembre 1775, traite de l'attraction des montagnes (*On the attraction of mountains*), objet sur lequel Nevil Maskeline avait remporté le prix. Le quatrième discours, prononcé le 30 novembre 1776, expose avec de grands détails les perfectionnemens dus au capitaine Cook pour la conservation des marins (*Upon some late improvements of the means for preserving the health of mariners*). Le cinquième discours, prononcé le 30 novembre 1777, est une exposition de l'invention du télescope à réflexion et de ses perfectionnemens par Bradley (*On the telescope*). Enfin le dernier discours, prononcé le 30 novembre 1778, a pour objet plusieurs questions théoriques d'artillerie et des expériences par Charles Hutton (*On the theory of gunnery, the force of fired gun-powder and the initial velocity of canon balls determined by experiments*). Dans des matières si variées de mathématiques, de physique et de chimie simples ou appliquées, Pringle fut toujours à la hauteur du sujet, et le domina souvent; ainsi les travaux du grand navigateur sur l'hygiène navale ne furent jamais plus justement appréciés que



par le premier médecin militaire du siècle où ils vécurent tous les deux.

La Société royale se trouvait alors divisée d'opinions, comme la nation elle-même, relativement à la guerre de l'indépendance. Pringle, qui formait des vœux pour l'émancipation des Américains, et qui était l'ami de Jefferson, d'Adams et de Franklin, essuya des contrariétés à la suite desquelles il donna et fit accepter sa démission de la présidence, dans les derniers jours de 1778. Il assistait cependant toujours régulièrement aux séances, et continuait à recevoir chez lui un cercle d'amis et les savans voyageurs de tous les pays, qu'il accueillit dans tous les temps avec autant d'empressement que d'urbanité.

Pringle appartenait aux plus célèbres corporations savantes de l'Europe, et considérait ces affiliations comme un hommage rendu à la place de président de la Société royale plutôt qu'à sa personne.

La santé de Pringle s'étant délabrée, il partit pour Edimbourg, dans l'intention de s'y fixer. Il y avait passé sa jeunesse, mais il n'en retrouva plus les compagnons. Il regretta d'avoir vendu sa maison à Londres et d'en avoir acquis une à Edimbourg, où il ne séjourna guère plus d'un an. En partant il chargea le docteur Hope de remettre au Collége royal des médecins une collection de dix volumes manuscrits, contenant ses observations sur la physique et la médecine, aux conditions suivantes : 1°. qu'ils ne seraient pas publiés, parce qu'il ne les croyait pas en état de voir le jour ; 2°. qu'ils ne sortiraient jamais de la bibliothèque, sous quelque prétexte que ce fût. Pringle arriva à Londres vers la fin de l'été de 1781, pour ne plus quitter cette capitale. Ses forces s'affaiblirent rapidement, et il fut attaqué, le 14 janvier 1782, d'une paralysie à la suite de laquelle il mourut, veuf depuis de longues années de Charlotte Oliver, le 18 du même mois, à l'âge de soixante-quinze ans.

Ses restes reçurent les plus grands honneurs dans un pays où les services rendus à l'état ne restent jamais sans récompenses. Les détails de la vie de Pringle, minutieusement écrits, furent lus par tout le monde en Angleterre.

On attribue au docteur Georges Baker l'épitaphe suivante :

M. S.

Viri egregii Johannis Pringle baronetti,
Quem exercitus britannicus
Celsissima Walliæ princepessa,
Regina serenissima,
Ipsius denique regis majestas,
Medicum sibi comprobavit

Experientissimum, sagacem, strenuum;
Quem studiis academicis florentem,
Edimburgenses olim sui
In cathedrâ disciplinæ eticæ dicatâ
Adhuc juvenem collocarunt
Quem posteà, ætate ac scientiâ provectum,
Primum per honorifico ornavit præmio;
Deindè ad summam apud se dignitatem evexit
Societas regia Londinensis.
Qualis fuerit medendi artifex,
Quali rerum comprehensione præditus,
Materiem suam multiplicem
Quam scienter explicuerit et illustraverit,
Scripta viri doctissimi testentur
Per Europam omnem disseminata
Nec foris minus quam domi nota.
Quâ autem fide et integritate fuerit,
Quam constans supremi numinis cultor,
Ii quibuscum vixit
Testes sunto
Excessit è vitâ, etc.

L'éloge de Pringle fut prononcé dans la capitale de cette France qu'il avait aimée, et il le fut par Vicq-d'Azyr et Condorcet, que personne n'a encore fait oublier. Le premier analysa avec beaucoup de détails les travaux de Pringle, et les apprécia à leur juste valeur, au milieu de la Société royale de médecine. On remarquera toujours dans ce solide et brillant éloge les morceaux suivans :

« De toutes les conditions humaines aucune n'a plus besoin des secours de la médecine que celle du soldat. Ce que la fougue de la jeunesse, la rigueur des saisons, les qualités vicieuses des alimens et les blessures les plus meurtrières peuvent produire de maux est rassemblé sur sa tête. Le choix des vêtemens, du régime, d'une habitation convenable, suffit pour lui conserver toute sa vigueur, et par conséquent son courage, qui ne peut exister sans elle; car une armée ne doit point se traîner au combat, il faut qu'elle y vole, et son succès dépend de son impulsion, qui est toujours en raison de ses forces.

« Ces guerriers, qui ne craignent pas de périr les armes à la main, sont-ils menacés d'une mort obscure? Une contagion épidémique commence-t-elle à ravager leur camp, qui fera renaître cette sécurité sans laquelle le bras est mal affermi? Un médecin dont la réputation est fondée sur des succès, peut seul répandre ce calme salutaire. C'est alors que ses fonctions, toujours utiles et recommandables, prennent un caractère de

noblesse et de grandeur. Tandis que l'on s'apprête au combat, il établit des hospices ; il prépare des appareils contre tous les genres de blessures ; lui seul remplit un ministère de paix et d'humanité. Tout lui retrace la dignité de ses devoirs. Il ne s'agit point de développer toutes les ressources de son art en faveur de ce riche fainéant qui demande à prolonger une inutile existence, ni de faire de grands efforts pour ajouter quelques momens à la durée de ces hommes qui veulent continuer d'être après avoir trop vécu. C'est la santé d'une armée entière, la richesse, l'élite de la nation, qui sont remises à sa prudence. Un seul de ses avis peut conserver des milliers d'hommes. Ses yeux sont toujours ouverts sur leurs besoins ; rien n'échappe à sa pénétration, et c'est souvent dans les plus petits détails qu'il trouve l'origine des plus grands désordres. Tel a été M. Pringle pendant les campagnes de Flandre et d'Ecosse. »

« Les armées des anciens n'étaient pas exemptes de maladies désastreuses : il paraît même, suivant le rapport de Xénophon, de Plutarque, de Tite-Live et de Diodore de Sicile, qu'elles y ont fait, à différentes époques, de grands ravages ; mais ces détails ne nous ont été transmis que par des historiens. Avant Langius, qui vivait dans le seizième siècle, aucun médecin n'avait écrit sur les maladies des armées, Willius et Gloxiu, vers la fin du dernier siècle, Kramer, Scrincius et Bruncker, dans le commencement du nôtre, avaient publié des ouvrages utiles sur le même sujet ; mais aucun ne l'avait traité avec la même étendue que M. Pringle, et nul ne ne l'avait fait avec le même succès. »

Condorcet, parlant devant l'Académie des sciences, prit un vol encore plus élevé, et s'attacha à faire ressortir avec plus de concision les applications d'une utilité générale et les améliorations sociales qui étaient l'idole de son cœur. Il termina de la sorte l'éloge de Pringle :

« On lui destine (ce qui a effectivement eu lieu) un mausolée à Westminster à côté du célèbre Hales, son ami, dont la vie a été employée, comme la sienne, à des études utiles, qui toutes avaient pour but la conservation des hommes. Si, dans ce temple consacré à la mémoire des hommes illustres, ceux qu'embrâse l'enthousiasme des sciences s'empressent à chercher de plus grands noms, et portent leur hommage à des génies d'un ordre supérieur, du moins les amis de l'humanité s'arrêteront avec attendrissement au pied de la tombe de deux savans modestes, vertueux, bienfaiteurs éclairés de leurs semblables. »

« Ainsi, dans les triomphes de Rome ancienne, tandis qu'une jeunesse ambitieuse contemplait avec avidité ces couronnes d'or, ces lauriers dont se paraient les conquérans des villes et les vainqueurs des chefs ennemis, les mères, les épouses arrêtaient

leurs yeux mouillés de larmes sur ces guerriers plus modestes qu'une simple couronne de chêne annonçait à la patrie comme les conservateurs ou les libérateurs des citoyens. »

Pringle a laissé les ouvrages suivans ;

Dissertatio inauguralis de marcore senili. Leyde, 1730, in-4°.

Several accounts of the succes of the vitrum ceratum antimonii.

Essais de médecine d'Edimbourg, V^e volume.

Observations on the nature and cure of hospital and goal fever, in a letter to D. Mead Londres, 1750 et 1755, in-8°.

Experiences upon septic and antiseptic substances, with remarks relating to their use in theory of medecine.

Ces expériences, communiquées d'abord à la Société royale de Londres, et insérées dans les Transactions philosophiques, volume de 1751, ont reparu avec des augmentations considérables dans un supplément à l'ouvrage suivant :

Observations on the diseases of the army. Londres, 1752, 1753, in-8°.; 1765, in-4°.; 1768, in-8°. C'est d'après cette édition, indiquée comme la sixième, et qui est la dernière publiée du vivant de l'auteur, que l'on a donné, en 1783 et 1810, Londres, in-8°., les dernières éditions anglaises qui nous sont connues.

Cet ouvrage, traduit en plusieurs langues, parut en français sous le titre suivant :

Observations sur les maladies des armées dans les camps et dans les garnisons, avec des mémoires sur les substances septiques et antiseptiques. Paris, 1755, 2 vol. in-12. – *Ibid.* 1771, même format, revu, corrigé et augmenté sur la septième édition anglaise. Cette indication est inexacte, puisque la septième édition n'a paru qu'en 1783, ainsi que nous nous en sommes assurés.

Indépendamment de ce qui a été dit sur cet ouvrage dans le courant de l'article, il est utile de faire remarquer que Pringle a constaté l'indispensable nécessité de la libre circulation de l'air atmosphérique dans les hôpitaux, en observant constamment que les malades traités dans les habitations ayant de mauvaises portes et de mauvaises fenêtres, guérissaient plus promptement et sans récidives. L'auteur de cet article a vérifié ce fait très-positif, et s'en est pénétré au point de briser souvent les vitres des hôpitaux quand il ne pouvait obtenir qu'on y renouvelât l'air, par suite de l'indifférence ou des préjugés des infirmiers, toujours mal surveillés, chez nous, par leurs chefs immédiats.

Joannis Davidis Michaelis, prof. ordin. philos. et Soc. reg. scientiarum Gœttingensis Collegæ, epistolæ, de LXX hebdomadibus Danielis, ad D. Joannem Pringle, baronettum : primò privatim missæ, nunc verò utriusque consensu publicè editæ. Londres, 1773, in-8°.

Encore bien que Pringle n'ait jamais montré aucune dissidence pour la religion dominante dans son pays, il était devenu, d'après beaucoup d'études et de réflexions, unitaire rigide, et regardait à peu près du même œil toutes les communions chrétiennes, sans en adopter aucune dans son entier.

Six discourses delivered by sir John Pringle, Bart. when president of the royal Society; on occasion of six annual assignements of sir Godfrey Copley's medal. To which is prefixed the life of the author by Andrew Kippis, D. D., etc. Londres, 1783, in-8°.

Sir Alexandre Dick possédait une suite de lettres de Pringle, au nombre de quarante-sept. Elles offrent dans tout son jour l'excellence de son caractère, et montrent la chaleur et la constance de son amitié. Elles contiennent aussi plusieurs articles précieux de médecine et de physique.

(R. DESGENETTES)

PROCOPE (Michel-Couteaux), né à Paris en 1684, quitta l'habit ecclésiastique pour se consacrer à la médecine, et obtint le bonnet de docteur en 1708. Il mourut à Chaillot, le 21 décembre 1753, laissant la réputation d'un épicurien aimable. On a de lui beaucoup de poésies fugitives, répandues dans différens recueils. En médecine, il ne s'est fait connaître que par sa critique amère du système de Hecquet.

Analyse du système de la trituration, tel qu'il est décrit par Hecquet. Paris, 1712, in-12. - *Ibid.* 1727, in-12.
Extrait des beautés et des variétés contenues dans la réponse de Bordegaraye. Paris, 1713, in-12.
Réplique plaisante à une réponse de Philippe-Bernard Bordegaraye, dirigée contre son premier opuscule.
Discours sur les moyens d'établir une bonne intelligence entre les médecins et les chirurgiens. Paris, 1746, in-4°. (o.)

PROFECTUS (Jacques), médecin du seizième siècle, natif d'Andria, dans le royaume de Naples, enseigna pendant longtemps la philosophie et l'art de guérir aux écoles de la capitale. Il acquit même tant de réputation comme praticien, qu'à son avénement au trône pontifical, en 1534, Paul III le fit venir auprès de lui, et le nomma son médecin. Il est auteur d'un petit ouvrage intitulé :

Symposium de vinis. Rome, 1536, in-8°. -Venise, 1559, in-8°. (z.)

PROSIMUS (Jean-Dominique), de Messine, prit ses degrés dans les trois facultés de philosophie, de jurisprudence et de médecine. Quoiqu'appartenant à une famille noble, il ne dédaigna pas d'exercer l'art de guérir, et ne tarda même pas à se distinguer parmi les plus habiles médecins de Naples. Mais l'amour de la patrie le rappela en Sicile, où il enseigna la métaphysique à Messine, avec une réputation toujours égale, jusqu'à sa mort arrivée en 1651. On a de lui plusieurs petits ouvrages, dont le plus remarquable porte le titre suivant :

De faucium et gutturis anginosis ulceribus medica consultatio. Messine, 1633, in-4°. (z.)

PROTOSPATHARIUS, surnom d'un moine grec, appelé *Théophile*, qui vécut, suivant Fabricius, au septième siècle, sous le règne de l'empereur Héraclius, et qui se distingua nonseulement dans la philosophie péripatéticienne, mais encore dans la médecine. Il fut au moins le prédécesseur d'Aëtius, qui le cite. Nous avons de lui plusieurs ouvrages :

De hominis fabricâ libri V. Paris, 1540, in-16. - *Ibid.* 1555, in-8°.
En grec. La traduction latine par Junius Paulus Crassus a paru à Venise, 1536, in-8°.; à Bâle, 1539, in-4°., et 1541, in-4°., et à Paris, 1555, in-8°. Il y a une édition grecque et latine (Paris, 1576, in-8°.).

Ce n'est qu'un abrégé de l'ouvrage de Galien sur l'usage des parties, mais contenant quelques détails exposés avec plus d'exactitude et de précision qu'ils ne l'avaient été par le médecin de Pergame. Du reste, l'auteur a pour but principal de démontrer la sagesse du créateur dans la construction et la disposition du corps de l'homme.

De urinis liber singularis. Paris, 1608, in-12.

En grec et latin. La traduction est de F. Morellus. Elle est remplie de grosses fautes. Deux autres avaient paru auparavant ; l'une, de Pontius Virunius, dans les *Artis medicæ principes* d'Henri Etienne, l'autre, d'Albanus Torinus, dans le recueil intitulé *Articella*. Il existe une autre édition grecque et latine (Leyde, 1703, in-8°.).

Commentaria in Aphorismos Hippocratis. Venise, 1549, in-8°. - Spire, 1581, in-8°.

Cette traduction, sans texte, est de Louis Coradus. L'auteur y est désigné sous le nom de Philotheus.

De pulsuum scientiâ libellus ; de exactâ retrimentorum vesicæ cognitione commentariolus. Bâle, 1533, in-8°.

Cette traduction, également sans texte, est d'A. Torinus. L'auteur y porte le nom de Philaretus. On la trouve aussi dans les *Artis medicæ principes* d'Henri Etienne. (o.)

PROVANCHERES (Siméon de), né à Langres, vers 1540, prit le grade de docteur en médecine à Montpellier. Il visita ensuite le midi de la France, et vint à Paris, dans l'intention de s'y fixer ; mais les observations de quelques amis le firent changer d'avis. Il alla s'établir à Sens, où des services rendus lors d'une épidémie lui méritèrent le titre de médecin du roi. Cette ville le députa aux Etats généraux de 1614. Etant retourné quelque temps après à Paris, il y mourut au mois de juillet 1617. On a de lui une traduction de la Chirurgie de Houllier (Paris, 1576, in-16) et une autre de celle de Fernel (Toulouse, 1567, in-8°.). Il a publié en outre :

Le prodigieux enfant pétrifié de la ville de Sens, avec une légère et briève question problématique des causes naturelles de l'induration d'icelui. Sens, 1582, in-8°.

Traduction du traité de J. Aillebout.

Aphorismorum Hippocratis enarratio poetica. Sens, 1603, in-8°.

Histoire de l'inappétence d'un enfant de Vauprofonde, près Sens, de son désistement de boire et de manger, quatre ans onze mois, et de sa mort. Sens, 1616, in-8°.

Cinquième discours apologétique d'un enfant de Vauprofonde pour les causes surnaturelles de son inappétence. Sens, 1617, in-8°. (z.)

PROVENZALI (Jérôme), né à Naples, au seizième siècle, cultiva en même temps la philosophie, la théologie et la médecine, et fut regardé comme un très-habile homme par tous ses contemporains. Il pratiqua en particulier la médecine avec tant de réputation, qu'étant allé à Rome pour y exercer ses talens, le pape le nomma son médecin. Quelque temps après ce pontife lui donna l'archevêché de Sorrento, qu'il gouverna jusqu'à sa mort, arrivée treize ans après en 1612, le 22 mars.

Il avait alors soixante et dix-huit ans. On ne connaît de lui qu'un petit traité, qui a pour titre :

De sensibus. Rome, 1597, in-4°. (z.)

PSELLUS (MICHEL), l'un des derniers Grecs qui parvinrent à se faire un nom dans les sciences, appartenait à une famille considérable, mais peu fortunée, de Constantinople. Il fit ses études à Athènes, et après les avoir terminées, obtint une chaire de philosophie dans la capitale de l'empire d'Orient, sous le règne de l'empereur Constantin Monomaque. Depuis cette époque, il jouit d'une grande considération, et fut souvent employé dans les affaires publiques. On doit surtout lui savoir gré d'avoir fait les plus grands efforts pour s'opposer à la décadence toujours croissante des sciences. Il enseigna l'éloquence et la dialectique avec beaucoup de succès, et s'occupa en même temps de la médecine. L'empereur Constantin Ducas lui confia l'éducation de ses deux fils Andronic et Michel. Sous le règne de ce dernier prince, Psellus jouit de toutes les faveurs de la cour, mais jaloux des succès d'Italus, qui avait fini par devenir pour lui un rival dangereux, il se retira dans un couvent. On ignore quand il mourut; on sait seulement qu'il continua son nouveau genre de vie sous Nicephore Botoniate et sous Alexis Commène. Il avait composé un grand nombre d'ouvrages sur des sujets très-variés. Les suivans sont les seuls qui nous intéressent :

Libellus de lapidum virtutibus. Toulouse, 1615, in-8°.

Cette traduction latine fut exécutée par Philippe-Jacques Maussacus. Il en a paru une édition latine et grecque (Leyde, 1745, in-8°.), avec des notes de Jean-Etienne Bernard.

De operatione dæmonum dialogus. Paris, 1615, in-8°.

En grec et en latin. La traduction est de Pierre Morellus; elle avait déjà paru (Paris, 1577, in-8°.). Il existe une autre édition grecque et latine (Kiel, 1688, in-12), qui n'est qu'une mauvaise réimpression de celle de Paris.

De victûs ratione libri II. Bâle, 1529, in-8°.

Traduction de Georges Valla, qui avait déjà paru (Venise, 1498, in-fol.) avec la logique de Nicephore Blemmidas et autres pièces. (o.)

PSYCHRESTUS (JACQUES), médecin du cinquième siècle, issu d'une famille originaire de Damas, vint au monde à Alexandrie. Il fit de grands progrès en médecine sous Hesichyus le père, et ne tarda pas à passer, aux yeux de la multitude pour un homme divin, à cause de la certitude de son pronostic et du succès de ses cures. On disait même que l'ame d'Esculape était passée dans son corps. L'empereur Léon le nomma son premier médecin, le combla de présens, et lui fit élever une statue. Les Athéniens lui consacrèrent aussi plusieurs monumens publics. Comme il n'a rien écrit, nous ne pouvons pas juger si ces honneurs étaient réellement mérités. (z.)

PUEHN (Jean-Georges), né à Culmbach, le 14 avril 1760, étudia la médecine à l'Université d'Erlangue, où il prit le grade de docteur. Etant revenu ensuite dans sa ville natale, il y obtint la place de médecin pensionné, et mourut le 24 janvier 1793. On a de lui :

Dissertatio de venenis vegetabilibus generatim. Erlangue, 1785, in-4°.
Materia venenaria regni vegetalis. Leipzick, 1785, in-8°.
Die Gifte des Mineralreichs. Bayreuth, 1796, in-8°. (z)

PUJOL (Alexis), fils d'un avocat au parlement de Toulouse, naquit le 10 octobre 1739, au Poujol près Béziers. Après avoir commencé ses études dans cette ville, il se rendit à Toulouse pour y faire sa rhétorique et consacrer une année à la théologie, car il était destiné à l'état ecclésiastique. Ce fut à Toulouse qu'il étudia la médecine; il y reçut le bonnet de docteur le 23 juin 1762, puis il alla terminer son éducation médicale à Montpellier. Quelques années après, il vint exercer à Bédarieux, puis il se fixa à Castres, où l'appelait l'évêque de ce diocèse, qu'il avait traité avec succès aux bains de Lamalou. Pujol acquit dans Castres une réputation qui s'étendit plus loin qu'il n'arrive en général aux médecins habitans d'une ville peu considérable. Riche et considéré, il aspira non sans succès aux palmes académiques, et se mit souvent sur les rangs pour disputer les prix proposés par la Société royale de médecine de Paris. Les écrits de Pujol sont ceux d'un bon observateur, et d'un habile praticien, peu docile à l'impulsion des théories hypothétiques, ne leur cédant qu'à regret et avec réserve; ils méritent d'être lus, même aujourd'hui; le principal d'entr'eux le sera toujours comme monument de la sagacité de ce médecin distingué, qui avait pressenti les vérités de la nouvelle doctrine médicale. Pujol est mort le 15 septembre 1804.

Essai sur les maladies de la face avec quelques réflexions sur le raptus caninus *de Cœlius Aurelianus.* Paris, 1787, in-12.
Il serait à désirer qu'on réimprimât cet opuscule devenu rare.
Observations sur la fièvre miliaire épidémique qui régna dans le Languedoc et les provinces limitrophes durant le printemps de 1782.
Excellent mémoire qui obtint le prix d'émulation en 1783.
Dissertation sur les maladies de la peau relativement à l'état du foie. Couronnée en 1786.
Essai sur le vice scrofuleux.
Cet essai obtint l'accessit, M. Baumes eut le prix en 1786.
Discours de réception à l'Académie d'Arras en 1786.
Dissertation sur l'impossibilité de suspendre, par les remèdes, le cours des maladies aiguës, une fois qu'elles sont déclarées, et sur les moyens d'en simplifier le traitement d'après la doctrine des coctions et des crises.
Adressée à l'Académie d'Arras qui avait demandé à Pujol son opinion sur ce point de doctrine.
Dissertation sur l'art d'exciter et de modérer la fièvre pour la guérison des maladies chroniques.

Couronnée en 1787. Cette dissertation fut préférée, par la Société royale de médecine, à celle de Dumas sur le même sujet. Dumas n'eut que le second prix. C'est pourtant une des plus faibles productions de Pujol; mais elle est encore au-dessus de celle de Dumas.

Mémoire sur la nullité médicale des amulettes d'Aimont et l'utilité du magnetisme minéral employé comme remède.

Envoyé à la Société royale de médecine en 1787, qui décida qu'elle l'adoptait sans restrictions, et qu'il serait imprimé sous son privilège.

Mémoire sur une fièvre puerpérale, suivie d'un épanchement laiteux dans l'abdomen et d'un dépôt énorme terminé par une fistule au nombril.

Cas remarquable de péritonite communiqué, en 1787, à la Société royale de médecine, et mentionné dans le Journal de médecine de janvier 1789.

Mémoire et observations sur l'utilité de la méthode de M. Leroux sur la cure prophylactique de la rage.

Communiqué à la Société royale de médecine en 1789.

Essai sur les maladies héréditaires.

Mentionné honorablement par la Société royale en 1790.

Essai sur les maladies propres à la lymphe et aux voies lymphatiques.

Mémoire couronné par la Société royale de médecine en 1790.

Essai sur les inflammations chroniques des viscères.

Ce mémoire valut à Pujol une médaille d'or en 1791; c'est le plus important de ses ouvrages, et celui qui contient le plus de vérités analogues à celles que l'on trouve dans l'Histoire des phlegmasies chroniques de M. Broussais.

Essai sur la nature du vice rachitique et sur les indications essentielles et accessoires que ce vice offre à remplir.

Ce mémoire, présenté à la Société royale de médecine, qui devait prononcer en 1792, est ce que nous avons de mieux sur le *rachitisme.*

Mémoire sur la colique hépatique par cause calculeuse, sur les signes qui la font distinguer des autres genres de colique épigastrique, et sur les moyens les plus propres à la guérir et à en prévenir le retour.

Opuscule offrant des faits intéressans et des remarques qu'il importerait de vérifier.

Tous ces opuscules, à l'exception du premier, ont été publiés, en 1802, par l'auteur, en 4 vol. in-8°., imprimés à Castres. Cette collection fut froidement accueillie : l'auteur n'habitait point Paris. En 1823, elle a été remise sous les yeux du public, qui s'est montré plus juste appréciateur du mérite de Pujol, au travail duquel j'ai fait quelques additions et joint une notice sur sa vie et ses travaux. Je me félicite d'avoir rendu cet hommage à l'un des médecins les plus distingués de mon pays.

(F.-G. BOISSEAU)

PULTENEY (Richard), né à Mountsorelle, dans le comté de Leicester, le 17 février 1730, s'établit d'abord à Leicester, pour y exercer simultanément les professions de chirurgien et de pharmacien; mais le calvinisme qu'il suivait l'empêcha de réussir dans une ville où les puritains formaient la majeure partie de la population. Etant néanmoins parvenu à subvenir aux premiers besoins de la vie, par son économie, il consacra tout le temps dont ses deux états lui permettaient de disposer, à l'étude de la nature, et s'attacha d'une manière spéciale à la botanique. La Société royale l'admit, en 1762, dans son sein, et deux ans après l'Université d'Edimbourg lui envoya un di-

plôme de docteur en médecine. A cette occasion, il publia une thèse sur le quinquina, qui justifia pleinement la faveur spéciale dont ce corps savant l'avait honoré. Le comte de Bath, qui avait conçu une haute opinion de son mérite, le reconnut pour son parent, et l'emmena comme médecin dans ses voyages. Pulteney, à la mort de ce parent, en 1764, vint se fixer à Blandford, dans le comté de Dorset, où il acquit une clientèle fort étendue, et termina sa carrière le 13 octobre 1801. Ses ouvrages ont singulièrement contribué à répandre le goût de la botanique en Angleterre. On trouve de lui un catalogue des plantes rares qui croissent aux environs de Leicester et de Loughborough, dans l'histoire du comté de Leicester par Nichols, et divers articles de botanique, d'ornithologie et d'helminthologie, dans le *Gentleman's Magazin*, les Transactions de la Société linnéenne de Londres, l'Histoire du comté de Dorset par Hutchins, les Mémoires de la Société d'agriculture de Bath, et le Magasin philosophique de Tilloch. Il s'est particulièrement occupé des plantes vénéneuses de l'Angleterre. En outre, il a publié à part les ouvrages suivans :

A general Review of the writen of Linnaeus. Londres, 1782, in-8°. -Trad. en français par Millin, Paris, 1789, 2 vol. in-8°.

Historical and biographical sketches of the progress of botany in England from its origin. Londres, 1790, in-8°. - Trad. en allemand par C.-G. Kuehn, Léipzick, 1798, in-8°. - en français par Boulard, Paris, 1809, 2 vol. in-8°. (A.-J.-L. J.)

PURMANN (MATHIEU-GODEFROY), chirurgien allemand, servit dans les troupes de Brandebourg depuis 1674 jusqu'en 1679, et se retira ensuite à Halberstadt, où il rendit de grands services aux habitans, lors d'une épidémie pestilentielle qui se déclara parmi eux. En 1685, il se rendit à Breslau, où, suivant toutes les apparences, il passa le reste de ses jours. Nous avons de lui plusieurs ouvrages, intitulés :

Der wahrhaftige Feldscherer, oder die wahrhafte Feldscherkunst. Halberstadt, 1680, in-8°. - *Ibid.* 1682, in-8°. - *Ibid.* 1690, in-8°. - *Ibid.* 1693, in-8°. - Iéna, 1705, in-8°. - *Ibid.* 1721, in-8°.

Purmann y parle de plusieurs plaies de l'estomac, guéries heureusement.

Aufrichtiger und erfahrner Postbarbierer. Halberstadt, 1683, in-8°. -Léipzick, 1705, in-8°. - *Ibid.* 1715, in-8°. - *Ibid.* 1721, in-8°.

L'auteur fait une bonne description des bubons et charbons pestilentiels.

Anweisung pestilentialische Brueche zu kennen und zu curiren. Léipzick, 1686, in-8°.

Chirurgircher Lorberkranz, oder grosse Wundarzney. Halberstadt, 1685, in-4°. - Francfort, 1692, in-4°. - Breslau, 1705, in-4°.

Cet ouvrage donne une idée exacte de l'état de la chirurgie en Allemagne au dix-septième siècle. Il est donc d'une haute importance sous le point de vue historique.

Fuenf und zwanzig sonderbare Schusswundencuren. Breslau, 1687, in-8°. - *Ibid.* 1693, in-8°. - Iéna, 1721, in 8°.

Chirurgia curiosa. Francfort, 1694, in-4°. - Iéna, 1716, in-4°. - Trad. en anglais, Londres, 1706, in-fol.

Curiosæ observationes chirurgicæ. Iéna, 1710, in-4°. (o.)

PUTEUS (François), médecin de Verceil, dans le Piémont, florissait au seizième siècle, et fut élève de Jacques Sylvius. Partisan fanatique de toutes les opinions de Galien, il ne put voir l'anatomie de son idole censurée par Vésale, sans prendre aussitôt la plume pour la défendre. Mais à défaut d'argumens valables, il se servit d'injures et de calomnies, armes ordinaires de la médiocrité envieuse, lorsqu'elle veut chercher à ternir les réputations dont l'éclat naissant la blesse. L'ouvrage de Puteus, enseveli à jamais dans la poussière des bibliothèques, est intitulé :

Apologia pro Galeno, in Anatomes examen contrà Andream Vesalium, cum Præfatione in quâ agitur de medicinæ inventione. Venise, 1562, in-8°. (z.)

PUZOS (Nicolas), accoucheur célèbre du dernier siècle, naquit à Paris en 1686. Son père, qui était chirurgien-major d'une des compagnie de mousquetaires, le destina à la profession que lui-même avait embrassée. De 1703 à 1709, Puzos fut attaché aux hôpitaux militaires, où il parvint au grade d'aide-major. Rentré ensuite dans la vie civile, il retourna à Paris, obtint la maîtrise, et fut placé sous les auspices de Clément, ancien ami de son père, et l'accoucheur le plus célèbre et le plus répandu de cette époque. La pratique de Puzos, d'abord bornée aux classes les moins élevées de la capitale, s'étendit graduellement, et en quelques années il se trouva placé au premier rang parmi ses confrères. A la création de l'Académie royale de chirurgie, il fut nommé membre de cette compagnie savante, et en devint vice-directeur en 1741. Il était démonstrateur pour les accouchemens au Collége de Saint-Côme lorsque, à la mort de J.-P. Petit, il obtint une charge de censeur pour les livres de chirurgie. Le roi lui accorda des lettres de noblesse en 1751; mais il jouit peu de cette dernière récompense accordée à ses longs travaux, car il mourut le 7 juin 1753, laissant après lui des regrets universels.

Puzos doit être considéré comme un des hommes qui ont le plus contribué à préparer les immenses progrès que fit l'art des accouchemens en France à la fin du dix-huitième siècle. Son zèle pour cette branche importante de notre art était infatigable. A l'Académie de chirurgie, il se distingua constamment par son assiduité, ainsi que par la modération et la sagesse avec lesquelles il dirigea long-temps les travaux de l'assemblée.

Mais son plus beau titre à la gloire est la méthode, déjà entrevue par ses prédécesseurs, et qu'il rendit classique, relativement aux hémorragies utérines qui surviennent pendant la grossesse. Presque tous les praticiens, lorsque cet accident se manifestait, ou recouraient à des moyens insignifians, ou opéraient prématurément l'extraction du fœtus. L'une et l'autre de ces manières d'agir étaient également dangereuses et suivies de résultats funestes. Puzos sut choisir un juste milieu entre l'inaction recommandée par les anciens, et l'accouchement prématuré, dont plusieurs écrivains avaient établi le précepte. Il voulait qu'alors, si l'accouchement était inévitable, on sollicitât l'action de l'utérus, et qu'en excitant le col de cet organe, et en faisant des frictions sur son corps à travers les parois du ventre, on hâtât les progrès du travail normal, afin de donner à la nature le temps et les moyens d'achever la parturition. Cette pratique fut généralement adoptée, et elle a été suivie jusqu'à nos jours. Le cas où le placenta est implanté au col de l'utérus est presque le seul où l'on adopte d'autres procédés; mais cette disposition n'avait pas encore été bien étudiée, et n'était qu'imparfaitement connue du temps de Puzos.

On a de ce praticien :

Mémoire sur les pertes de sang qui surviennent aux femmes grosses, sur les moyens de les arrêter sans en venir à l'accouchement, et sur la méthode de procéder à l'accouchement dans les cas de nécessité par une méthode plus douce et plus sûre que celle qu'on a coutume d'employer.

Ce travail est inséré dans le premier volume des Mémoires de l'Académie royale de chirurgie, ainsi que deux observations, dont l'une est relative à une châtaigne crue avalée, qui s'arrêta au haut de l'œsophage, et suffoqua l'enfant, l'autre à une boucle de soulier avalée, qui, le lendemain, sortit par les selles.

Traité des accouchemens, contenant des observations importantes pour la pratique de cet art; deux petits traités, l'un sur quelques maladies de la matrice, et l'autre sur les maladies des enfans du premier âge; quatre mémoires dont le premier a pour objet les pertes de sang chez les femmes grosses, et les trois autres les dépôts laiteux. Paris, 1759 in-4°.

Les faits qui servent de base à cet écrit, ont été recueillis par Puzos; mais Maurissot-Deslandes les mit en ordre, en corrigea la rédaction, et y ajouta plusieurs remarques intéressantes. Il plaça à la tête de l'ouvrage une préface dans laquelle il soutient que le véritable médecin doit posséder toutes les connaissances chirurgicales, bien qu'il n'en fasse pas usage. Une dissertation de Grantz, sur la rupture de la matrice, traduite par l'éditeur, termine le volume, qui est plus riche encore de faits que remarquable par les théories que l'on en a déduites. (L.-J. BÉGIN)

PYL (JEAN-THÉODORE), fils d'un médecin de Barth, dans la Poméranie, vint au monde le 16 novembre 1749. Envoyé par ses parens au gymnase de Stralsund, il s'y livra de bonne heure à l'anatomie et à la botanique. Au bout de trois ans, il alla suivre les cours de l'Université de Gripswald, où il s'appliqua successivement aux diverses branches de la médecine.

Après avoir obtenu le titre de docteur, qui lui fut conféré en 1775, il vint à Berlin, pour s'y perfectionner dans l'anatomie. Cothenius devint son guide et son patron dans la pratique. Lorsque la guerre de la succession de Bavière éclata en 1778, il prit du service dans les troupes prussiennes. A son retour à Berlin, il obtint plusieurs places à la fois honorables et lucratives. La médecine légale et la police médicale furent les parties de l'art de guérir auxquelles il se consacra particulièrement. Il y a rendu de véritables services tant par les recueils périodiques à la tête desquels il fut long-temps, que par ses propres écrits. Ces derniers se font remarquer par la grande sévérité qui y règne. Pyl blâmait à chaque instant la *faiblesse* des médecins, qui, dans les affaires criminelles, cherchent, par des sophismes, à élever des doutes sur le corps du délit, ou qui s'attachent trop légèrement à soutenir l'état d'aliénation mentale des coupables. Il mourut le 27 décembre 1794, laissant :

Dissertatio de rubedine sanguinis. Gripswald, 1775, in-4°.

Aufsaetze und Beobachtungen aus der gerichtlichen Arzneywissenschaft. Berlin, 1783-1793, in-8°. - *Ibid.* 1803-1805, in-8°.

Magazin fuer die gerichtliche Arzneykunde und medicinische Polizey. Stendal, 1783-1784, 2 vol. in-8°.

Neue Magazin fuer die gerichtliche Arzneykunde und medicinische Polizey. Stendal, 1785-1788, 2 vol. in-8°.

Repertorium fuer die offentliche und gerichtliche Arzneywissenschaft. Berlin; tome I, 1789; II, 1791; III, 1793, in-8°.

PYL (*Théodore*), père du précédent, a laissé:

De auditu in genere, et de illo qui fit per os, in specie. Gripswald, 1743, in-4°. (J.)

PYRAULT (CLAUDE), dont on écrit aussi le nom *Pyraux*, naquit à Besançon vers 1720, fit ses études en cette ville, où il prit le grade de docteur en médecine, et vint ensuite passer quelque temps à Paris. Etant retourné dans sa patrie, il s'y maria, et, sur la recommandation de son beau-père, obtint un emploi dans la compagnie des Indes. Pendant huit ans, il demeura attaché au service de cette compagnie, qui le nomma, en 1765, son agent à Bassora. Pyrault ne négligea rien pour rétablir les relations commerciales entre la Perse et la France, parvint à faire renouveler, en 1769, les priviléges dont les commerçans de cette dernière puissance avaient joui autrefois, et obtint même la cession de l'île de Karek, située avantageusement pour servir d'entrepôt à nos marchandises, mais qui ne fut pas remise, parce que l'incurie du ministère français empêcha l'exécution du traité. Pyrault se disposait à revenir en France, quand il fut atteint de la peste, à laquelle il succomba au mois d'avril 1773. On a remarqué qu'il avait choisi le traitement de cette affreuse maladie pour sujet de sa thèse inaugurale en 1748. Ses collections furent perdues, comme

aussi tous les documens qu'il s'était procurés sur les productions et les usages d'un pays assez mal connu des Européens. On a de lui :

Traité de la pharmacie moderne. Paris, 1751, in-12. (1.)

Q

QUACKELBEEN (Guillaume), médecin des Pays-Bas, né à Courtray, dans la Flandre, vivait vers le milieu du seizième siècle. S'étant attaché au célèbre Busbec, il le suivit à Constantinople, où il termina sa carrière. Nous n'avons de lui qu'une lettre à Mattioli, par laquelle il lui annonce l'envoi de plusieurs plantes rares, et qui se trouve dans le troisième livre de la correspondance de cet illustre botaniste. (z.)

QUADRIO (Joseph), né à Ponti en 1707, mort le 26 septembre 1757, fut l'un des élèves les plus distingués de Vallisnieri et de Morgagni. Il s'est fait connaître par quelques pièces de vers, et par des ouvrages sur l'art de guérir, sa profession, qui ont pour titre :

Usu, utilita e storia delle acque termali di Trescorio, nel territorio di Bergamo. Venise, 1749, in-8°.

Nuovo metodo per curare il cancero aperto, e specialmente le ghiande scirrose. Venise, 1750, in-8°. (z.)

QUARIN (Joseph), célèbre médecin allemand, né à Vienne le 19 novembre 1733, reçut une éducation soignée par la tendre sollicitude de son père, habile médecin de cette ville. Reçu docteur en médecine à Fribourg en Brisgau, à l'âge de dix-huit ans, il se livra bientôt après à l'enseignement, sur l'invitation du célèbre Van Swieten, et fit, en 1754 et 1756, des cours d'anatomie et de matière médicale à l'Université de Vienne. Il les continua ensuite à l'un des hôpitaux de la ville, dont il fut le médecin pendant vingt-huit ans. En 1756, il obtint le titre de conseiller aulique, avec la place de médecin-inspecteur de la Basse-Autriche. Vers cette époque, il fit, sur la ciguë, tant vantée par son maître Stoerck, des expériences dont il publia les résultats en 1761. Quelques années après, il publia son traité des inflammations, qui jouit d'un grand succès en Allemagne. L'archiduc Ferdinand étant tombé dangereusement malade à Milan en 1777, Quarin fut envoyé pour soigner ce prince, qu'il guérit, et qui, par reconnaissance, le fit nommer son médecin. A son retour dans la capitale de l'Au

triche, il fut promu au poste éminent de premier médecin de Joseph II, et en profita non-seulement pour améliorer le système des hôpitaux, mais encore pour perfectionner l'instruction médicale. Il établit des écoles de clinique, fit fonder des hôpitaux, et s'occupa activement d'en surveiller les moyens de salubrité. Voulant même porter ces établissemens utiles au plus haut degré de perfection, il fit un voyage en France, en Italie et en Angleterre, afin d'apprendre à connaître tout ce qui avait rapport à l'économie et à l'administration de ceux de ces différentes contrées. Ses occupations nombreuses lui imposèrent la nécessité de renoncer à la place de médecin de l'hôpital général; mais rien ne put ralentir son zèle dans l'exercice public de sa profession. Joseph II, en récompense de la franchise avec laquelle il eut le courage de l'éclairer sur le danger inévitable de son état, lui décerna le titre de baron. Quelques années après, Quarin obtint celui de comte. Il mourut le 19 mars 1814. Ses ouvrages, peu connus et peu goûtés chez nous, ont pour titres :

Tentamina de cicutâ. Vienne, 1761, in-8°.
Methodus medendarum febrium. Vienne, 1772, in-8°. - *Ibid.* 1774, in-8°.
Methodus medendi inflammationibus. Vienne, 1774, in-8°.
Cet ouvrage a été réimprimé avec le précédent, sous le titre de : *Commentatio de curandis febribus et inflammationibus.* Vienne, 1781, in-8°. - Trad. en français par Emonnot, Paris, 1800, in-8°.
Nachricht an das Publikum ueber die Einrichtung des Hauptspitals in Wien. Vienne, 1784, in-8°.
Animadversiones practicæ in diversos morbos. Vienne, 1786, in-8°. -Trad. en français par Sainte-Marie, Paris, 1807, in-8°. (A.-J.-L. J.)

QUARRÉ (Guillaume), chirurgien de Paris, au dix-septième siècle, est auteur d'une description en vers des muscles du corps humain, idée bizarre, qui ne put être mise à exécution qu'en violant à chaque instant l'exactitude des descriptions ou les règles du goût. L'auteur a puisé les principaux détails de son poëme dans l'Anthropologie de Riolan. Ce livre a pour titre :

Myologia heroïco versu explicata. Paris, 1638, in-8°.
Quarré (*Pierre*), auteur d'un ouvrage intitulé : *Les merveilleux effets de la nymphe de Santenay, au duché de Bourgogne, où est sommairement traité de son origine, propriété et usage.* Dijon, 1633, in-4°. (O.)

QUECCIUS (Grégoire), fils d'un professeur de morale et de langue grecque à Altdorf, naquit dans cette ville en 1596. Il y fit ses humanités, y reçut même le grade de maître-ès-arts, mais alla prendre celui de docteur en médecine à Bâle, où le bonnet doctoral lui fut conféré en 1620. La même année, il se

fit agréger au Collége des médecins de Nuremberg, et deux ans après il fut nommé médecin d'un des hôpitaux de cette ville, emploi qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée le 26 septembre 1632. On n'a de lui que la première partie d'un ouvrage dont un luxe d'érudition indigeste rend la lecture pénible et rebutante.

Anatomia philologica continens discursus de nobilitate et præstantiâ hominis, contrà iniquos conditionis humanæ æstimatores. Nuremberg, 1632, in-4°. - Léipzick, 1654, in-4°. (1.)

QUELLMALTZ (Samuel-Théodore), né à Freyberg le 11 mai 1699, fit ses études à Léipzick, où il embrassa la carrière de la médecine. Aussitôt après avoir obtenu le titre de docteur, il se mit à faire des cours particuliers de chimie et de métallurgie, qui ne l'empêchèrent pas d'avoir bientôt une pratique fort étendue. En 1726, il fut nommé professeur d'anatomie et de chirurgie. Après la mort de Platner, en 1748, il devint professeur de pathologie, et après celle d'Hebenstreit, il fut chargé d'enseigner la thérapeutique. En même temps que la médecine, il cultivait la chimie, dans laquelle il fit quelques découvertes, mais peu importantes. Ses écrits sont intéressans, mais tous fort peu étendus.

Dissertatio de magnete. Léipzick, 1722, in-4°.
Dissertatio de divinationibus medicis. Léipzick, 1722, in-4°.
Programma quo rariores quasdam, quare operationes chirurgicæ, hic locorum, non ita frequentatæ sunt, quam penes exteros quosdam affert. Léipzick, 1726, in-4°.
Dissertatio de venis absorbantibus. Léipzick, 1732, in-4°.
Novum sanitatis præsidium ex equitatione machinæ beneficio instituendæ, oder Anweisung zu einer der Gesundheit dienlichen neu erfundenen Art der Bewegung. Léipzick, 1735, in-4°.
En latin et en allemand.
Programma de artis medicæ complemento. Léipzick, 1737, in-4°.
Dissertatio de pinguedine ejusque sede tam secundum quam præter naturam constitutis. Léipzick, 1738, in-4°.
Dissertatio de salibus salsis seu mediis. Léipzick, 1741, in-4°.
Dissertatio de adjumentis sanguinis ad cor regressûs. Léipzick, 1741, in-4°.
Programma de salis communis necessitate. Léipzick, 1743, in-4°.
Programma de homine electrico. Léipzick, 1744, in-4°.
Dissertatio de balneorum aquæ simplicis usu diætetico. Léipzick, 1744, in-4°.
Programma de infuso picis liquidæ aquoso. Léipzick, 1745, in-4°.
Programma de serotino testium descensu eorumque retractione. Léipzick, 1746, in-4°.
Programma de infuso foliorum theæ. Léipzick, 1747, in-4°.
Programma de mirandâ corporis formatione ex ovulo. Léipzick, 1748, in-4°.
Programma de depositionis cataractæ effectibus. Léipzick, 1748, in-4°.
Dissertatio de evacuationum criticarum vicissitudine. Léipzick, 1748, in-4°.
Dissertatio de liene. Léipzick, 1748, in-4°.

Dissertatio de prosoposcopiâ medicâ. Léipzick, 1748, in-4°.
Programma de arteriæ pulmonalis motu singulari hujusque efficaciâ. Léipzick, 1748, in-4°.
Programma de maniacis hydropotis. Léipzick, 1743, in-4°.
Dissertatio de salubri morborum per crises exitu. Léipzick, 1748, in-4°.
Programma quo hydrargyri vires à sulphure in corpore humano suspensas expendit. Léipzick, 1748, in-4°.
Programma de ptyalismo febrili. Léipzick, 1748, in-4°.
Dissertatio de convalescentum curâ. Léipzick, 1749, in-4°.
Programma de frictione abdominis. Léipzick, 1749, in-4°.
Programma de ileo ex herniâ, eâque demum cum intestino suppuratâ. Léipzick, 1750, in-4°.
Programma de narium earumque septi incurvatione. Léipzick, 1750, in-4°.
Programma de oleo palmæ, materiâ in sectionibus anatomicis aptissimâ. Léipzick, 1750, in-4°.
Programma de hæmorrhagiâ auris sinistræ. Léipzick, 1750, in-4°.
Programma de cœcitate infantum, fluxis albi materni ejusque virulenti pedissequâ. Léipzick, 1750, in-4°.
Programma de effectibus caloris æstivi fervidioris. Léipzick, 1750, in-4°.
Programma de clysmatibus frigidis. Léipzick, 1751, in-4°.
Dissertatio de potu, morborum curâ. Léipzick, 1751, in-4°.
Programma de epidemicâ mentis alienatione. Léipzick, 1752, in-4°.
Programma de obturatione meatûs auditorii imprimis à polypo. Léipsick, 1752, in-4°.
Programma de linctu oculorum, collyrio. Léipzick, 1753, in-4°.
Programma de vinis magazinatis. Léipzick, 1753, in-4°.
Programma de virtutibus electricis medicis. Léipzick, 1753, in-4°.
Programma de vasis æneis coquinæ famulantibus. Léipzick, 1753, in-4°.
Programma de delirio ex lactatu. Léipzick, 1754, in-4°.
Programma de musculorum capitis extensorum paralysi. Léipzick, 1754, in-4°.
Programma de frigoris acrioris in humanum corpus effectibus. Léipsick, 1755, in-4°.
Programma utrum arsenicum sit primum principium metallorum. Léipsick, 1755, in-4°.
Programma de uteri rupturâ. Léipzick, 1756, in-4°.
Programma de pane succedaneo, corticeque tiliæ interiori. Léipzick, 1757, in-4°.
Programma de exhalatione putridarum ex cadaveribus bello trucidatorum suppressione. Léipzick, 1757, in-4°.
Programma de copiosâ sabuli atque calculorum per alvum excretione. Léipzick, 1757, in-4°.
Quellmalz a publié la *gruendliche Anleitung zur Chymie* de Godefroy Rothe (Léipzick, 1750, in-8°.), et inséré de nombreuses observations dans le *Commercium litterarium* de Nuremberg. (A.-J.-L. S.)

QUESNAY (François) naquit, en 1694, à Merei près de Montfort-l'Amaury. Son père, jurisconsulte éclairé, conciliant et désintéressé, s'occupait d'agriculture; sa mère, qui était une bonne ménagère, l'initia, dès l'enfance, dans les détails de l'exploitation de la ferme, du revenu de laquelle ils subsistaient. La *Maison rustique* fut le premier livre qui fixa l'attention de Quesnay. A l'aide de quelques grammaires assez im-

parfaites, il apprit, presque sans maîtres, les langues grecque et latine, forma, vers quinze à dix-huit ans, la résolution d'embrasser une profession scientifique, et choisit de préférence l'art de guérir.

Il se rendit à Paris, fréquenta pendant plusieurs années, avec la plus grande assiduité, les cours publics et les hôpitaux, et fut reçu maître en chirurgie. Quesnay alla s'établir alors à Mantes-sur-Seine. Au milieu des occupations d'une pratique très-étendue, il fit paraître une réfutation du traité de Silva sur la saignée. Cette production commença à le faire connaître dans le monde médical. La Peyronie, premier chirurgien du roi, jeta dès ce moment les yeux sur Quesnay pour remplir la place de secrétaire perpétuel de l'Académie royale de chirurgie, dont il fut pourvu en 1737, en même temps que d'une charge de chirurgien ordinaire du roi et d'un brevet de professeur royal aux écoles de chirurgie. Toutes ces faveurs furent bientôt justifiées par la publication, en 1743, du premier volume des Mémoires de l'Académie, à la tête duquel Quesnay mit une préface qui fut regardée comme un chef-d'œuvre.

De fréquens accès de goutte empêchaient déjà depuis quelque temps Quesnay de se livrer à la pratique des opérations de chirurgie, et l'obligeaient à une vie sédentaire. Cependant il suivit Louis XV dans la campagne de 1744, et se fit recevoir docteur en médecine dans la Faculté de Pont-à-Mousson. Peu de temps après, étant déjà médecin consultant, il acheta la survivance de la charge de médecin ordinaire du roi. Ce prince l'accueillait avec plaisir, et avait avec lui de longs entretiens. Il l'appelait le *penseur*, et en lui accordant des lettres de noblesse, ce monarque lui donna pour armoiries trois fleurs de pensée avec cette devise : *propter cogitationem mentis*, idée qui eût été mieux exprimée par ces mots français, *pour ses pensées*.

Quesnay n'avait jamais perdu de vue le sort des habitans des campagnes, et le désir ardent de l'améliorer lui dicta les articles *grains*, *fermiers*, etc., dans l'Encyclopédie, ainsi qu'une foule de mémoires et d'articles dans les journaux de physique et d'agriculture, et dans les Ephémérides du citoyen. Ses idées furent accueillies par une foule d'écrivains, qui dénaturèrent souvent leur simplicité originelle, outrèrent les conséquences déduites de ses principes, et les énoncèrent parfois avec l'enthousiasme et l'obscurité des oracles. Les économistes ont, d'un commun accord, proclamé Quesnay comme leur chef. Leurs doctrines sont aujourd'hui appréciées avec impartialité, et l'on ne peut nier que les sociétés modernes ne leur doivent une juste reconnaissance.

Si nous considérons l'homme moral, nous verrons qu'à côté des qualités les plus généreuses et les plus estimables, Quesnay

avait quelque chose d'agreste qui tenait à sa première éducation. Ainsi, par exemple, il se rangeait très-difficilement à l'avis des autres, et montrait plus de franchise qu'il ne faut pour se concilier un grand nombre d'amis.

Le dauphin disait un jour devant lui que la charge de roi était bien difficile à remplir. — Monsieur, je ne crois pas cela, dit Quesnay. — Eh! que feriez-vous donc si vous étiez roi? — Monsieur, je ne ferais rien. — Et qui gouvernerait? — Les lois.

Dans un temps de troubles, un homme de la cour disait en sa présence, chez madame de Pompadour, dont il était autant l'ami que le médecin : il faut d'autres mesures que celles que l'on prend, c'est la hallebarde qui doit mener les royaumes; et qu'est-ce qui mène la hallebarde, reprit vivement Quesnay?... C'est l'opinion publique, c'est donc sur elle qu'il faut travailler.

Un médecin fort accrédité fit prévaloir son opinion dans une consultation qui intéressait une tête précieuse. Il vint trouver Quesnay, retenu chez lui par la goutte, et feignant une grande déférence, il chercha à obtenir son assentiment. Celui-ci devina l'objet de sa démarche, et n'approuvant pas l'avis qui avait passé, et que l'événement prouva ne rien valoir, il se contenta de répondre : « J'ai mis aussi quelquefois à la loterie, mais jamais quand elle était tirée. »

On a prétendu que Quesnay ressemblait physiquement à Socrate, ce qui n'est point du tout exact; mais on cite de lui plusieurs traits qui rappellent le caractère de ce philosophe. Les douleurs de la goutte le tourmentaient depuis sa jeunesse sans troubler la sérénité de son esprit. « Il faut bien, disait-il à ses amis, avoir quelques maux dans la vieillesse; les uns ont la pierre, d'autres sont paralytiques, aveugles, sourds; eh bien! moi, j'ai la goutte. » Sentant approcher sa fin, il disait à son domestique, qui pleurait près de son lit : « Console-toi, je n'étais pas né pour ne point mourir. Regarde ce portrait qui est devant toi, lis au bas l'année de ma naissance, juge si je n'ai pas assez vécu. »

Quesnay mourut le 18 décembre 1774.

Il nous a laissé les ouvrages suivans :

Observations sur les effets de la saignée. Paris, 1730, in-12. - *Ibid*. 1750, in-12

Outre la préface du premier volume des Mémoires de l'Académie royale de chirurgie, Quesnay a publié dans cette collection *quatre dissertations sur les plaies de tête et sur l'emploi du trépan*.

Essai physique sur l'économie animale, avec l'art de guérir par la saignée. Paris, 1736, in-12. - *Ibid*. 1743, 3 vol. in-12.

Cet ouvrage, qui a eu une grande vogue, n'est pas sans de grands défauts. En invoquant sans cesse l'appui des faits et d'un raisonnement sévère, l'auteur s'abandonne souvent à des hypothèses.

Recherches critiques et historiques sur l'origine, les divers états et les

progrès de la chirurgie en France. Paris, 1744, in-4°., et 2 vol. in-12, reproduit sous ce titre : *Histoire de l'origine et des progrès de la chirurgie en France.* Paris, 1749, in-4°.

On trouve à la fin de cet ouvrage l'*Index funereus* de Jean Devaux.

Traité de la suppuration. Paris, 1749, in-12. – Trad. en allemand par J.-H. Pfingsten, 1786.

Traité de la gangrène. Paris, 1749, in-12.

Quoique tous les auteurs de pathologie générale eussent consacré un chapitre à cette maladie, le travail de Quesnay parut neuf. Il fit surtout connaître une variété importante de cette maladie, qu'il désigna sous le nom de gangrène blanche.

Traité des fièvres continues. Paris, 1753, 2 vol. in-12.

La physiocratie, ou Constitution naturelle des gouvernemens. Paris, 1768, in-8°.

Cet ouvrage, qui est l'évangile des économistes, a été publié par Dupont de Nemours.

Recherches philosophiques sur l'évidence des vérités géométriques, suivies d'un projet de nouveaux élémens de géométrie. Amsterdam et Paris, 1773, in-8°.

Cette production de l'extrême vieillesse de Quesnay n'apprit qu'une chose, l'affaiblissement de sa tête.

Observations sur la conservation de la vue. — Sur la psycologie ou science de l'ame. — Extrait des économies royales de Sully.

Ces trois ouvrages furent imprimés à Versailles par ordre exprès de Louis XV, qui en tira lui-même quelques épreuves ; mais ils ont été si soigneusement séquestrés ou anéantis, qu'il n'en est pas même resté un seul exemplaire à la famille de l'auteur.

Nous avons négligé de faire connaître les titres de plusieurs pamphlets attribués à Quesnay dans la querelle des médecins et des chirurgiens.

L'éloge de Quesnay, par Grandjean de Fouchy, a été inséré dans le recueil de l'Académie des sciences de 1774.

Le marquis de Mirabeau en composa un autre d'un ridicule si rare ; s'il faut en croire La Harpe, que les curieux l'ont conservé comme un modèle de galimatias.

Il existe un troisième éloge de Quesnay par le comte d'Albon (Paris, 1775, in-8°.), et inséré dans le douzième volume du Nécrologe des hommes célèbres de France.

Le portrait de Quesnay a été gravé par Will, in-8°. et in-fol., et par J.-Ch. François, à la manière noire, in-fol. Le premier est un chef-d'œuvre, et le second est également recherché. (R. DESGENETTES)

QUICKELBERG (SAMUEL), médecin d'Anvers, passa en Bavière, où il exerça l'art de guérir avec distinction vers le milieu du seizième siècle. On a de lui plusieurs ouvrages fort peu importans, un entr'autres dans lequel il donne le plan d'un travail immense qu'il méditait sur tout ce que renferme l'univers, mais que la mort l'empêcha d'exécuter. Cet ouvrage a pour titre :

Admonitio et consilium de universo. Munich, 1565, in-4°. (Z.)

QUILLET (CLAUDE), excellent poète latin, et l'un des meilleurs parmi ceux qu'ont produits les temps modernes, naquit à Chinon, dans la Touraine, en 1602. Il étudia d'abord la médecine, et la pratiqua même avec succès pendant quelques années. Une espièglerie, d'ailleurs fort spirituelle, qu'il se

permit à Loudun, tandis qu'on informait touchant la prétendue possession des Ursulines, ayant compromis sa sûreté, il s'enfuit à Rome, où il prit l'habit ecclésiastique. L'ambassadeur de France, charmé de ses talens et de la politesse de ses manières, le prit pour secrétaire. Ce fut alors que, profitant des loisirs qui lui permettaient de cultiver son goût pour la poésie, il composa son beau poëme de la Callipédie, dont le sujet lui fut sans doute inspiré par le souvenir de ses études médicales. Cet ouvrage a fait sa réputation. Il le termina à Paris, où il ne revint qu'après la mort du cardinal de Richelieu, et le fit imprimer sous le nom de Cavidius Letus, anagramme du sien. Mazarin lui accorda l'abbaye de Doudeauville. Il mourut en 1661. Son poëme a pour titre :

Callipædia, seu de pulchræ prolis habendæ ratione. Leyde, 1655, in-4°. - Paris, 1656, in-8°. - Londres, 1708, in-8°. - Trad. en français par Monthenault d'Egly, Paris, 1749, in-8°. - Par Caillau, Bordeaux, 1799, in-12. - En vers par Lancelin de Laval, Paris, 1774, in-12.

Un critique a dit avec raison qu'il est singulier qu'un poëme sur un pareil sujet ait été composé par un ecclésiastique, dédié à un cardinal, et qu'il ait procuré une abbaye à son auteur. Cet ouvrage est divisé en quatre livres. L'auteur traite dans le dernier du soins que les enfans nouveau-nés reclament. On s'accorde généralement à louer, dans la Callipédie, le juste distribution des parties, l'ingénieux emploi de la fable, la variété des épisodes, et la beauté de la versification, pleine de douceur et d'harmonie. On peut y blâmer des peintures licencieuses, qui, d'ailleurs, naissaient du fond du sujet, et trop de croyance dans le pouvoir des astres, ce qui étonne de la part d'un homme qui affectait de se mettre au-dessus des préjugés, et qui se piquait de force d'esprit. (o.)

R

RABELAIS (François) naquit vers 1483 à Chinon en Touraine. Son père, qui était apothicaire dans cette ville, quoique d'autres aient dit qu'il tenait un cabaret ayant la lamproie pour enseigne, le mit en pension dans l'abbaye de Sévillé, voisine du lieu de sa résidence, pour y faire ses premières études, et comme il n'y apprenait rien, on l'envoya à Angers au couvent de la Bâmette, où il ne profita guère plus; le seul fruit qu'il retira de son séjour dans cette maison fut de se lier avec les trois frères du Bellay, Guillaume, Jean et Martin, dont le second fut toujours son protecteur. Rabelais entra ensuite dans le couvent des Cordeliers de Fontenay-le-Comte, y répara par des études opiniâtres le temps qu'il avait perdu jusque-là, et devint très-versé dans la connaissance des langues savantes et des meilleurs auteurs de l'antiquité. Ses confrères

ne lui furent d'aucune utilité, car ils étaient tous profondément ignorans; mais comme bien d'autres ils avaient une assez nombreuse bibliothèque sans en faire aucun usage. Si Rabelais, isolé au milieu des livres, faisant même, si on veut, de beaux sermons fort suivis, se fût borné à voir les autres moines au chœur et au réfectoire, il eût pu passer des jours heureux et tranquilles; mais son esprit bouffon porta le scandale au milieu d'eux, et lui attira des chagrins cuisans. Un jour de fête du couvent, jour où la nombreuse population des environs venait en foule invoquer saint François et enrichir ses enfans, Rabelais imagina de dénicher l'image du patron placée dans un lieu assez obscur et de se mettre à sa place. Ne pouvant tenir aux discours et aux gestes de ses adorateurs, il se mit à sourire et les assistans à crier aussitôt au miracle. Un vieux moine soupçonna quelque tour de novice; Rabelais fut reconnu, deshabillé, vigoureusement fustigé et enfermé dans un cachot, où il fut mis au pain et à l'eau. On ignore ce qu'eût pu durer de temps la position cruelle où il se trouvait lorsque le savant Tiraqueau, lieutenant-général du bailliage de Fontenay-le-Comte, obtint sa mise en liberté. Ce respectable magistrat se réunit à quelques amis, et ils obtinrent un bref du pape Clément VII (Jules de Médicis) permettant à Rabelais de passer dans l'ordre de Saint-Benoît qui s'est constamment illustré en France par la culture des lettres et de grands services rendus à l'histoire. Il entra dans l'abbaye de Malzais, où il se déplut, puisqu'il s'en échappa. On le perd de vue pendant quelque temps jusqu'à l'époque de sa première inscription conservée dans les registres de la Faculté de médecine de Montpellier. *Ego Franciscus Rabelæsus, Chinonensis diocæsis Turonensis, huc adpuli studiorum medicinæ gratiâ, delegique mihi in patrem egregium Dominum Joannem Scurronum, doctorem regentemque in hâc almâ universitate. Polliceor autem me omnia observaturum quæ in prædicta medicinæ facultate statuuntur et observari solent ab iis qui nomen bonâ fide dedere juramento, ut moris est, præstito, adscripsique nomen meum manu propriâ. Die* 16 *mensis septembris anno Domini* 1530. Voici la seconde inscription de la même année : *Ego, etc., promotus fui ad gradum baccalaureatûs, die* 1 *mensis novembris anno domini* 1530, *sub Rev. artium et medicinæ professore, magistro Joanne Scurrono.*

Astruc, dans son Histoire de la Faculté de médecine de Montpellier, nous apprend que Rabelais suivit l'exercice des écoles pendant toute l'année 1531, et expliqua les Aphorismes d'Hippocrate et l'*Ars parva* de Galien. Il est probable que c'étaient les leçons que les bacheliers ont toujours été tenus de faire pendant trois mois.

On sait aussi que les étudians jouaient autrefois des comédies devant les docteurs régens. Rabelais en a décrit une dans son *Pantagruel*, livre 3, chap. XXXVIII, qui fut jouée, en 1531, par lui et ses amis Antoine Saporta, Balthazar Noyer, Tolet, Jean Quentin, François Robinet et Jean Perdrier. Il l'appelle la *Morale*, *comédie de celui qui avait une espouse muette*. « Le bon mary vouloit qu'elle parlast. Elle parla par l'art du médecin et du chirurgieu, qui lui coupèrent ung encyliglotte, qu'elle avoit soubs la langue. La parole recouvrée, elle parla tant et tant, que son mari retourna au médecin pour remède de la faire taire. Le médecin respondit, en son art bien avoir remèdes pour faire parler les femmes, n'en avoir pour les faire taire. Remède unique estre surdité du mary contre cestui interminable parlement de femmes; le paillard devint sourd, par je ne sçais quels charmes qu'ils firent. Puis le médecin demandant son salaire, le mary respondit qu'il estoit vrayement sourd, et qu'il n'entendoit sa demande. »

Cette scène, empruntée de la farce *du Patelin*, a été reproduite en partie par Molière dans *le Médecin malgré lui*.

Vers la fin de 1535 ou le commencement de 1536, il passa de Lyon à Paris, où il se présenta à son condisciple l'évêque de cette ville, Jean du Bellay, que Paul III (Alexandre Farnèse) venait de nommer cardinal sur la présentation de François Ier. Le cardinal prit Rabelais pour son médecin, son lecteur-bibliothécaire et l'économe de sa maison. Il l'emmena à Rome, quand il y fut envoyé comme ambassadeur. On a raconté que Rabelais tint en présence du souverain pontife et lui adressa à lui-même des propos déplacés et tellement cyniques, que nous nous refusons à les croire et en conséquence à les rapporter. Rabelais quitta Rome dans le commencement de 1537, et on lit cette dernière inscription dans les registres de la Faculté de médecine de Montpellier : *Ego Franciscus Rabelæsus, diocœsis Turonensis, suscepi gradum doctoratûs sub Rev. Antonio Griphyo in præclarâ medicinæ Facultate, die* 22 *mensis maii, anno Domini* 1537. Le chancelier Duprat, mécontent, dit-on, de cette compagnie, avait fait abolir ses privilèges, et Rabelais, député vers lui, les fit rétablir. Astruc s'est élevé contre la vraisemblance du fait. Les privilèges, d'une part, n'ont jamais été abolis, suivant lui, et il est difficile de croire, d'un autre côté, qu'un simple bachelier eût été chargé d'une si importante mission. Duprat mourut en 1535, ce qui établit la qualité de Rabelais à cette époque. D'autres ont prétendu qu'il ne s'agissait que de la suppression du Collège de Girone. Tant est-il que la robe de Rabelais a été dans la Faculté de médecine l'objet d'un culte spécial et assez ridicule. Nous sommes réputés nous-même avoir porté cette robe; mais

c'était une pure commémoration, car la robe avait été renouvelée au moins vingt fois, puisqu'environ cinquante docteurs annuellement reçus à Montpellier en ont constamment emporté des lambeaux avant, pendant ou après l'acte probatoire dit de rigueur (*punctum rigorosum*). Nous ne rappellerons point non plus le moyen bizarre dont on dit que Rabelais se servit pour obtenir une audience du premier magistrat du royaume. Nous garderons également le silence sur l'expédient dont on veut qu'il se soit servi pour se faire défrayer d'un voyage de Lyon à Paris. L'absurdité est ici trop manifeste.

Tant est-il que Rabelais retourna à Paris, où le cardinal, son protecteur, voulant le rappeler à l'état ecclésiastique, le fit d'abord séculariser, et lui procura une prébende dans le chapitre de Saint-Maur des Fossés et la cure de Saint-Fleury de Meudon, où il fut aussi le médecin de ses ouailles. Des contemporains de Rabelais essayèrent de le faire répentir de la manifestation de quelques-uns de ses principes; il fut dénoncé comme athée, et l'exagération de l'accusation le sauva, car il n'avait jamais professé cette attristante et fatale doctrine. Les rois François 1er et Henri II, qui s'en étaient assurés par eux-mêmes, continuèrent en conséquence à le protéger ouvertement.

Rabelais mourut à Paris, rue des Jardins, près l'Arsenal, et fut enterré dans le cimetière de l'église paroissiale de St.-Paul, au pied d'un arbre que l'on a long-temps conservé avec soin par honneur pour sa mémoire. La date de la mort de Rabelais est incertaine. La plupart des auteurs la placent cependant en 1553, dans la soixante-dixième année de son âge. Ils sont encore moins d'accord sur ses derniers momens. Les uns disent qu'il mourut avec la décence et même avec l'édification qui convenaient à son caractère sacerdotal, et les autres racontent que, faisant allusion à l'espèce de cappe dont il était affublé, il termina sa vie par un calembourg : *Beati qui moriuntur in Domino.* Nous révoquons également en doute cette dernière anecdote, et nous en donnons principalement pour raison que, si elle était vraie, Rabelais n'eût point obtenu la sépulture honorable que l'église lui accorda, et dont elle permit qu'on prolongeât le souvenir. On a aussi raconté, et ce furent probablement ses ennemis, que son testament se réduisait à ces mots : Je n'ai rien; je dois beaucoup; je donne le reste aux pauvres. Cet acte, dont l'authenticité est loin d'être reconnue, serait une ironie blasphématoire qui n'aurait pu partir que d'un cœur gangréné.

Le beau siècle de notre littérature n'a pas autant maltraité Rabelais qu'on l'a prétendu. Boileau, Lafontaine, Molière en affectionnaient singulièrement la lecture. Ceux qui ont fait dire tout simplement à La Bruyère, en parlant des écrits de Rabelais : *C'est le charme de la canaille*, ont été au moins infidèles

dans leur citation. Voici textuellement les paroles du Théophraste moderne, et il est facile de voir qu'on n'a pas du tout transmis sa pensée et son jugement : « Où Rabelais est mauvais, dit-il, il passe le pire ; c'est le charme de la canaille ; où il est bon, il va jusqu'à l'exquis et à l'excellent ; il peut être le mets des plus délicats. » Maintenant nous convenons que l'écrivain qui a dominé le dix-huitième siècle a traité Rabelais dans presque toutes les occasions avec mépris, mais dans sa vieillesse, époque où ses jugemens sont plus impartiaux, voici ce que Voltaire écrivait à la marquise du Deffand : « Si Horace est le premier des faiseurs de bonnes épîtres, Rabelais, quand il est bon, est le premier des bouffons ; il ne faut pas qu'il y ait deux hommes de ce métier dans une nation ; mais il faut qu'il y en ait un ; je me repens d'avoir dit autrefois trop de mal de lui. »

Vicq-d'Azyr, énumérant les hautes renommées de l'Ecole de Montpellier, a dit aussi de Rabelais : « Homme extraordinaire qui, nourri par des moines, le devint lui-même, et cessa bientôt de l'être, qui, après avoir composé et joué des farces devant la Faculté de Montpellier, fut honoré comme son restaurateur ; qui commenta Hippocrate et Galien, écrivit sur la religion, suivit un ambassadeur à Rome, composa un ouvrage où, sous le voile d'une plaisanterie basse et grossière, il cacha des vérités hardies, une critique sévère, une satire dans laquelle il n'épargna personne, qui désarma ses juges en les faisant rire, fut le bouffon et l'idole de son siècle, et mourut curé de Meudon ; Rabelais, en un mot. »

Voici la liste de ses écrits, ainsi que de ceux qui lui ont été mal à propos attribués :

Hippocratis ac Galeni libri aliquot, ex recognitione Francisci Rabelæsi. Lyon, 1532 et 1543, in-8°., imprimé par les Gryphes.

Voici l'énumération des matières traitées dans ce recueil, dédié à Godefroi d'Escissat, évêque de Malzais, et indiquées au revers du titre:

Hippocratis Aphorismorum sectiones VII.

Ejusdem præsagiorum libri III.

Ejusdem de ratione victûs in morbis acutis libri IV.

Ejusdem de naturâ humanâ.

Galeni ars medicinalis.

Aphorismi Hippocratis linguâ Jonica, ex fide vetustissimi codicis.

Rabelais avait adopté la version de Nicolas Leoniceaus qu'il s'est contenté de revoir.

Testamentum Lucii Cupidii; item contractus venditionis antiquis Romanorum temporibus, cum præfatione Francisci Rabelæsii. Lyon, 1532, in-8°.

Rabelais fut complétement dupe, ou comme on le dit mystifié, car ces prétendus monumens d'antiquité littéraire furent fabriqués, le premier, par Pomponius Lætus, et le second par Jovien Pontanus.

Epistola ad Bernardum Salignacum.

Cette lettre se trouve dans le recueil intitulé :

Clarorum virorum epistolæ centum ineditæ. 1702.

Joannis Manardi, Ferrariensis medici, epistolarum medicinalium, tomus secundus, nunquam antea in Gallia excusus. Lyon, 1532, in-8°.

Rabelais a dédié cette édition d'un ouvrage estimé à son ancien protecteur Triraqueau.

Almanach pour l'année 1533, calculé sur le méridional de la noble cité de Lyon, et sur le climat du royaume de France.

On ignore la date de l'impression, le format et le nom de l'imprimeur.

Almanach pour l'an 1535, Lyon.

Almanach ou Pronostication pour l'an 1548, Lyon.

Almanach et éphémérides pour l'an de N. S. J.-C. 1550, Lyon.

Joannis Bartholomæi Marliani topographia antiquæ Romæ. Lyon, 1534, in-8°.

Dans l'épître dédicatoire à Jean du Bellay, Rabelais dit qu'il avait formé le projet de publier ses observations sur les antiquités pendant son séjour à Rome, mais qu'il l'abandonna quand il eut lu l'ouvrage de Marliani.

Fr. Rabelæsi epigramma ad Doletum ac de Garo Salsumento.

Pièce de dix vers, qu'on trouve parmi les poésies de Dolet.

La sciomachie et festins faits à Rome au palais du révérendissime cardinal du Bellay, pour l'heureuse naissance de M. le duc d'Orléans. Lyon, 1549, in-8°.

Epîtres de François Rabelais avec des observations par les frères de Sainte-Marthe. Paris, 1551, in-8°.

Lettres de Me. François Rabelais. Bruxelles, 1710, in-8°.

C'est une seconde édition de l'ouvrage indiqué ci-dessus.

Epître à Bouchet.

Elle se trouve parmi les Epîtres familières du Traverseur, 1545, in-fol.

Chroniques du grand et puissant géant Gargantua. Lyon, 1533, in-8°.

Il n'y en a qu'un seul exemplaire de connu, et qui est dans la Bibliothèque de Dresde. Une seconde édition parut sous ce titre :

La vie inestimable du grand Gargantua, père de Pantagruel, jadis composée par l'abstracteur de quintessence, livre plein de pantagruélisme. Lyon, 1535, in-16.

C'est le premier livre du fameux roman de Rabelais. Le second parut en 1533, et fut réimprimé en 1534. Il parut, en 1542, trois éditions des deux premiers livres, sous le pseudonyme de maître Alcobrifas. On trouve à la fin du second livre la *Pentagruéline prognostication*. Trois éditions du troisième livre parurent en 1546, et en 1547 parut la plaisante et joyeuse histoire du grand géant Gargantua, etc. (Valence, 2 vol. in-16), contenant les trois premiers livres et onze chapitres seulement du quatrième livre, qui en renferme soixante-sept, et fut imprimé quatre fois en entier en 1552 et réimprimé en 1553. La première édition des quatre livres réunis est de cette dernière année, qui est généralement regardée comme celle de la mort de Rabelais. On n'imprima que neuf ans après l'*Isle sonante*, contenant les seize premiers chapitres du cinquième livre. La première édition complète de ce livre, en quarante-sept chapitres, est de 1564.

Parmi les nombreuses éditions des Œuvres de Rabelais, on distingue celle de Leyde, 1663, 2 vol. petit in-12. - *Ibid.* 1711, 5 vol. petit in-8°, avec les remarques de Leduchat et de Lamonnoye ; réimprimé avec des remarques de Guelette et Jamet, 1732, 6 tomes en 5 vol. in-12. - Amsterdam, 1741, 3 vol. petit in-4°., avec de nouvelles notes de Leduchat et des figures de Bernard Picard. - Paris, 1820, 3 vol. in-18. - *Ibid.* 1823, 3 vol. in-8°. Les premier, deuxième et troisième volumes d'une très-belle édition qui se continue, ont paru également en 1823. Elle a pour titre : Œuvres de Rabelais, édition *variorum*, augmentée de pièces inédites, des songes drolatiques de Pantagruel, ouvrage posthume, avec

l'explication en regard; des remarques de Leduchat, de Bernier, de Lemotteux, de l'abbé de Marsy, de Voltaire, de Guinguené, etc., et un nouveau commentaire historique et philologique par Esmangart et Eloi Johanneau. Ce qui a déjà paru de cette édition est d'une grande perfection.

Les songes drolatiques de Pantagruel, où sont contenues plusieurs figures de l'invention de maistre François Rabelais, et dernière œuvre d'icelui pour la récréation des bons esprits. Paris, 1565, in-8°.

Beaucoup de personnes pensent que cet ouvrage n'est point de Rabelais : c'est un recueil de cent vingt figures grotesques, sans autre texte que le titre du volume et l'inscription : *Au lecteur, salut.* Ce volume, fort recherché, était devenu très-rare. Le libraire de Paris, Sallior, eut, vers 1797, l'idée de le faire réimprimer. M. Brunet, si connu par ses travaux en bibliographie, dit avoir vu les soixante premières planches, et avoir appris que la suite était terminée, mais non publiée. Aucun éditeur de Rabelais n'avait jusqu'à ce jour compris, dans les œuvres de cet auteur, *Les songes drolatiques*, qui ne pouvaient guère s'exécuter dans un format moindre que l'in-8°. La difficulté et la dépense de l'entreprise n'ont point arrêté les derniers éditeurs. Il est digne de remarque que cette seconde édition *des songes drolatiques* est publiée deux siècles après la première.

Duverdier a avancé sans preuves que Claude Massuan a traduit du latin de Rabelais : *Stratagèmes, c'est-à-dire prouesses et ruses de guerre du preux et très-célèbre chevalier Langey au commencement de la tierce guerre césarienne*, imprimés à Lyon, 1542. Cet écrit est inconnu aux meilleurs bibliographes.

Les commentateurs les plus récens de Rabelais s'accordent à penser que Grand-Gousier est Louis XII; Gargantua, François I[er]; Picrocole, Maximilien Sforce; Pantagruel, Henri II; Gargamelle, Anne de Bretagne; Badebec, la reine Claude; la grande jument, Diane de Poitiers; Frère Jean des Entosmeures, le cardinal du Bellay, et Panurge, le cardinal de Lorraine. Plusieurs personnes se sont refusées à croire que le roman de Rabelais soit l'histoire allégorique de l'époque à laquelle il écrivait; mais on ne peut disconvenir qu'un très-grand nombre de passages sont des allusions manifestes à des événemens ou à des anecdotes de ce temps.

Rabelais a eu un grand nombre de biographes. On a remarqué le silence de Bayle, qui ne l'a cité que deux ou trois fois et peu avantageusement. La plupart des éditions des Œuvres de Rabelais contiennent une notice plus ou moins étendue sur sa vie. Astruc a donné sur lui un intéressant article, dans la partie de son Histoire de la Faculté de Montpellier où il parle des médecins qui, après avoir étudié dans cette école et y avoir pris leurs degrés, sont parvenus à occuper des places distinguées.

Nicéron lui a aussi consacré un article dans le tome 32 de ses mémoires, et Chaufepié un autre dans son Dictionnaire historique et critique faisant suite à celui de Bayle. Tous ces morceaux laissent beaucoup de choses à désirer. La Biographie universelle contient, sur Rabelais, un excellent article, dû à la plume de M. Auger, de l'Académie française. Nous renvoyons à ce morceau ceux qui désireront connaître d'une manière complète les travaux entrepris, à l'occasion de Rabelais, pour l'abréger, le commenter ou le rajeunir, ainsi que les traductions qui en ont été faites. On trouve également dans le même article l'indication des emprunts faits à notre auteur, de ses imitations, et des pièces nombreuses auxquelles il a donné lieu, ou dont les titres sont empruntés de ses écrits. *La Bibliothèque historique de la France* mentionne huit portraits gravés de Rabelais. On en a gravé plusieurs depuis; il y en a deux, l'un en buste, l'autre en pied, dans la première livraison des figures destinées à l'édition que nous avons annoncée comme la dernière. L'article *Rabelais* de la *Galerie française* est aussi accompagné d'un beau portrait. Nous sommes fâchés qu'on n'ait point gravé celui qui fait partie de la collection de

Montpellier, et qui fut probablement fait pendant son séjour dans cette ville; car on reconnaît facilement qu'il avait environ quarante ans. La face est longue, bilieuse, les traits prononcés, la barbe longue, rousse et conique. C'est le type d'un homme à la fois grave, réfléchi et mélancolique. On a, au reste, vu plus d'une fois des gens doués de ce caractère et de ce tempérament exciter vivement la gaieté des autres.

(R. DESGENETTES)

RADCLIFF (JEAN), né en 1650, à Wakefield, dans le comté d'York, étudia la médecine à l'Université d'Oxford, où il se fit plus remarquer par la vivacité et le brillant de son esprit que par la solidité de ses connaissances, et où il obtint le titre de docteur en 1682. Il pratiqua d'abord l'art de guérir dans cette ville, mais son esprit frondeur lui attira bientôt la haine de tous ses confrères. Cette inimitié n'influa cependant point sur sa fortune, car il eut bientôt une clientèle fort étendue. Espérant jouir d'un succès non moins brillant à Londres, il se fit agréger, en 1684, au Collége des médecins de cette capitale, et l'événement répondit à son attente. Ses plaisanteries et la causticité de son esprit furent les principaux élémens de la réputation qu'il acquit en peu de temps parmi les gens du grand monde et à la cour; mais elles finirent par le perdre dans l'esprit du roi Guillaume, qui ne lui pardonna pas une saillie au moins déplacée qu'il se permit un jour à son égard. En effet, ce prince, le consultant sur l'enflure de ses jambes, lui demanda ce qu'il en pensait; ma foi, répondit Radcliff, je ne voudrais pas avoir ces jambes-là, quand même vous me donneriez vos trois royaumes. Ce médecin mourut le 1er novembre 1714, laissant de grandes richesses, et un ouvrage intitulé :

Practical disquisitions containing a complet body of prescriptions sitted for all diseases internal and external. Londres, 1718, in-8°. - *Ibid* 1721, in-8°. - *Ibid.* 1720, in-8°. - Trad. en allemand, Léipzick, 1721, in-8°.; *Ibid.* 1727, in-8°. (1.)

RAHN (JEAN-CONRAD), médecin de Zurich, et membre du grand conseil de cette ville, y naquit en 1737, et y termina sa carrière en 1788. Les Allemands lui doivent une traduction de quelques opuscules de David Macbride. Il a aussi inséré quelques articles dans les Mémoires de la Société d'histoire naturelle de Zurich. Enfin, on a de lui :

Dissertatio de aquis mineralibus fabariensibus, seu piperinis. Leyde, 1757, in-4°.

Anleitung zu richtiger Erkenntniss und vernuenftigen Heilung der Ruhr. Zurich, 1765, in-8°.

RAHN (*Jean-Henri*), autre médecin de Zurich, et membre du grand conseil, comme le précédent, naquit en 1709, et mourut en 1786, laissant :

Dissertatio de arcano tartari, sive terrâ foliatâ tartari. Leyde, 1733, in-4°.

Abhandlung von der Natur, Eigenschaft, Wirkung und dem Gebrauch des Nydelbads. Zurich, 1766, in-4°. (Z)

RAIMONT DE VINARIO, ainsi appelé du lieu de sa naissance, *Vinarium*, ou Vinas, petit village près de Béziers, selon Astruc, vivait au quatorzième siècle. Il prit ses grades à Montpellier, et fut médecin de trois papes, au dire de Daléchamp. Ce qui est certain, c'est qu'il exerça son art à Avignon, où se tenait alors la cour des souverains pontifes, et que ses contemporains le regardaient comme un des principaux médecins de cette ville. Contemporain de Guy de Chauliac, il a décrit les mêmes pestes que cet homme célèbre, et en a donné une histoire assez exacte. Il parle même des deux dernières pestes du quatorzième siècle, dont Guy de Chauliac ne dit pas un mot, et qu'il n'avait probablement point vues. Son ouvrage fut publié (Lyon, 1552, in-16) par un chirurgien de Montpellier, nommé Guillaume Lothier. Il est divisé en trois livres, consacrés aux causes et aux signes de la peste, aux moyens de s'en garantir, et à la manière dont on doit traiter les pestiférés. L'auteur se montre très-porté en faveur des rêveries astrologiques. Reconnaissant la contagion de la peste, il loue les médecins de se mettre à couvert du danger de la contracter, ou de ne s'y exposer qu'avec peine. A cette occasion, Astruc dit qu'il n'y a que la religion qui puisse surmonter les sentimens de la nature en pareil cas, et engager à sacrifier généreusement sa vie pour le service des pestiférés. Notre siècle a montré plus d'une fois que d'autres motifs tout aussi respectables, pouvaient déterminer les médecins à se rendre ainsi martyrs de la charité, et même à se disputer l'honneur d'un si généreux dévouement. (J.)

RAMAZZINI (Bernardin), né le 5 novembre 1633 à Carpi, près Modène, fit ses humanités sous les Jésuites, dans sa ville natale, étudia la médecine à Parme, y prit le bonnet de docteur le 21 février 1659, alla suivre les leçons pratiques d'Antoine-Marie Rubei à Rome, et exerça l'art de guérir successivement dans le duché de Castro, à Carpi, et enfin à Modène en 1671. Jugé avec prévention ou plutôt avec jalousie par ses confrères, il fut en butte à de basses manœuvres de la part de ces docteurs qui se croient praticiens par cela seul qu'ils ne lisent point et ne savent point écrire. Le duc François II ayant institué l'Université de Modène, Ramazzini fut nommé professeur de médecine théorique, et se trouva ainsi honorablement vengé de ses détracteurs; il fit plus, il prouva qu'il était digne de la place à laquelle on l'appelait. Dès-lors, il joignit les travaux de l'enseignement à ceux de la pratique, heureuse alliance, stérile pour l'homme médiocre, source d'une gloire impérissable pour l'homme supérieur. En 1700, il fut appelé à Padoue pour y professer, en second, la médecine pratique. En 1708, il fut désigné pour remplir la première chaire, et

dirigea le Collége. Aveugle et accablé d'infirmités, il aurait voulu pouvoir refuser cette marque de la confiance publique; mais le sénat décréta qu'il ne ferait de leçons qu'autant qu'il le pourrait ou le voudrait. Le gouvernement vénitien n'ignorait pas combien la présence d'un homme célèbre illustre une faculté; l'expérience a prouvé que l'envahissement d'une institution par des hommes obscurs porte un coup mortel à sa réputation. Ramazzini, admis d'abord au nombre des membres de l'Académie des *Dissonanti* de Modène, puis de l'Académie des Curieux de la nature, sous le nom d'*Hippocrate III*, de la Société royale de Berlin en 1706, fut enfin reçu dans les *Arcades* de Rome en 1709. Frappé d'apoplexie, le 5 novembre 1714, à l'instant où il allait faire une leçon, il mourut douze heures après, âgé de quatre-vingt-un ans.

Ramazzini était d'une humeur assez douce dans le commerce de la vie; très-gai avec ses amis, il parlait peu dans la société; sa conversation, un peu abstraite, était néanmoins instructive. Dans les disputes littéraires il s'échauffait aisément. Il savait unir les travaux sédentaires à l'exercice répété qu'exige la pratique, et croyait ce mélange fort utile à la santé.

Ramazzini est un des médecins italiens qui ont obtenu le plus de célébrité. Il était érudit, bon observateur, habile et zélé praticien, ennemi de la routine. Il cultiva les belles lettres en même temps que les sciences, aussi lit-on ses écrits avec autant de plaisir que de profit. Plusieurs d'entr'eux ne cesseront point d'être classiques.

De bello Siculo cento ex Virgilio ad invictissimum Galliarum regem Ludovicum XIV. Modène, 1677, in-8°.

Louis XIV cherchait le mérite jusque dans les pays étrangers; il voulut récompenser Ramazzini de ses éloges, le poète-médecin ne reçut pourtant pas le présent que ce monarque lui adressa.

Exercitatio iatropologetica seu responsum ad scripturam quandam Annibalis Cervii. Modène, 1679, in-fol.

Ecrit polémique relatif à la maladie d'une personne que Ramazzini avait traitée : un ordre du prince mit fin à la discussion.

In solemni Mutinensis academiæ instauratione oratio. Modène, 1683, in-4°.

Relaziona sopra il parto e morte dell' ill. sign. marchese Marcellini Bagnesi, con una censura del D. Giovanne Andrea Moniglia e risposta alla censura. Modène, 1681, in-fol.

Ecrit purement polémique.

De constitutione anni 1690, de epidemiâ quæ Mutinensis agri et vicinarum regionum colonos graviter afflixit dissertatio, ubi quoque rubiginis natura disquiritur, quæ fruges et fructus vitiando aliquam caritatem annonæ intulit. Modène, 1691, in-4°.

Ouvrage majeur, qui fait époque dans l'histoire des épidémies, et dans lequel Ramazzini s'est montré médecin du premier ordre pour l'époque à laquelle il vivait.

De fontium Mutinensium admirandâ scaturigine, tractatus physico-hydrostaticus. Modène, 1692, in-4°.-Trad. en anglais, Londres, 1697, in-12.

Dans cet ouvrage Ramazzini indique un livre de François Patrizzi sur la rhétorique des anciens, comme renfermant le germe du système de Thomas Burnet.

Ephemerides barometricæ Mutinenses anni 1694, *unâcum disquisitione causæ ascensûs et descensûs in torricellianâ fistulâ, juxta diversum aeris statum.* Modène, 1695, in 4°.

Ramazzini prouve, contre l'opinion de son maître Borelli, que le mercure descend dans les temps pluvieux et monte dans le beau temps.

De oleo montis Zibinii, seu petroleo agri Mutinensis Francisci Ariosti libellus, etc. Modène, 1690, in-12.

De morbis artificum diatriba. Modène, 1701, in-8°. - Padoue, 1713, in-4°. A cette seconde édition est jointe une dissertation *De sacrarum virginum valetudine tuendâ.* - Trad. en français par Fourcroy, avec des notes, Paris, 1777, in-12. - *Ibid.* 1822, in-8°., avec des additions par P. Patissier. Cette seconde édition est une refonte dans laquelle l'original a disparu en grande partie.

Ouvrage original, classique, et qui seul aurait fait la réputation de Ramazzini, dont il est la principale production.

Orationes iatrici argumenti quas in Patavino gymnasio pro anniversariâ studiorum instauratione habuit.

De principum valetudine tuendâ. Padoue, 1710, in-4°. - Leipzick, 1711, in-8°., édit. d'Ettmuller.

Annotationes in librum Ludovici Cornelii de vitæ sobriæ commodis. Padoue, 1713, in-12.

De abusu chinæ.

Cette production est sans contredit la plus importante de toutes celles de Ramazzini, sous le rapport de la médecine pratique. Il faut la lire pour réduire à leur juste valeur les apologies enthousiastes de Torti en faveur du quinquina. Ces deux hommes célèbres disputèrent sur l'action irritante de ce médicament; Torti l'emporta, parce que l'exagération l'emporte toujours sur la réserve, jusqu'à ce que le temps fasse cesser l'entraînement, qui est la suite inévitable d'un grand service rendu à la science. Il faut faire lire la dissertation de Ramazzini, sur le quinquina, aux jeunes fanatiques qui déshéritent le passé en faveur de l'homme du jour. On la trouve non-seulement dans la collection de ses œuvres, mais encore à la suite du Traité de Torti sur les fièvres pernicieuses, édition de Liége, 1821, in-8°.

De contagiosâ epidemiâ quæ de Patavino agro et tota ferè Venetâ ditione in boves irrepsit. Padoue, 1712, in-8°.

Travail précieux d'observation.

De peste Viennensi dissertatio.

Tous ces ouvrages de Ramazzini ont été réunis sous le titre d'*Opera omnia medica et physica* (Londres, 1716, in-4°. - Genève, 1717, in-4°.). L'édition de Londres est la seule que l'on doive rechercher; celle de Genève est remplie de fautes. L'une et l'autre contiennent trois dissertations non publiées à part, dans l'une desquelles Ramazzini cherche à prouver qu'un médecin valétudinaire est meilleur pour la pratique de la médecine qu'un autre qui jouit d'une très-bonne santé. La vie de Ramazzini, par son neveu, se trouve en tête de la collection de ses œuvres.

(F.-G. BOISSEAU)

RAMBAUD (JEAN-CHARLES DE), né le 29 décembre 1725, dans le comtat Venaissin, fut reçu docteur en médecine dans l'Université de Montpellier. Nommé médecin de l'hôpital militaire de Givet, et ensuite de celui de Sedan, qui a toujours été plus important, il se concilia dans ces deux places la con-

fiance des militaires et l'attachement des habitans. Le comte de Saint-Germain, interprète de la reconnaissance des premiers, expédia, en 1777, à Rambaud, le brevet de médecin consultant des camps et armées du roi. La Société royale de médecine de Paris, à laquelle il avait adressé des mémoires intéressans, le nomma son correspondant, et il en remplit exactement les devoirs. Ce médecin ne fut pas moins soigneux de communiquer à l'administration de la guerre les résultats de ses observations jusqu'à sa mort, qui arriva à Sedan le 16 août 1785.

Rambaud a publié dans le Journal de médecine militaire les objets suivans :

Sur la nature et le traitement des dartres.

Observations sur la fièvre putride et maligne qui a regné à l'hôpital militaire de Sedan pendant l'hiver de 1776 à 1777.

La cause de cette maladie est attribuée à la mauvaise qualité des eaux, comme boisson, et rendues insalubres par des fumées qui s'étaient infiltrées dans des puits. Un fait à peu près semblable a été observé dans la garnison de Metz en 1781, mais la même cause, combinée avec des élémens inappréciés, produisit la dysenterie.

Sur une affection scorbutique, guérie par l'usage de l'oseille.

Observation sur une passion iliaque.

Observation sur un abcès dans le cervelet.

On y détermine, d'après des ouvertures de cadavres, les cas qui n'entraînent pas inévitablement la mort.

Observation sur une dartre érésypélateuse universelle, accompagnée d'un engorgement très-douloureux à l'hypocondre gauche, terminée par une héméralopie à la suite d'une gale répercutée (Mém. de méd. milit.).

De Horne a inséré, dans le cinquième volume du Journal de médecine militaire, publié par ordre du roi (1786), un éloge de Rambaud.

(R. DESGENETTES)

RAMPULLA (Ange-Marie), médecin de Palerme, passait pour un des plus habiles de son temps. Il mourut, le 16 novembre 1673, après avoir été attaché à la garnison espagnole et à l'hôpital de sa ville natale. Ses momens de loisir étaient consacrés à la poésie latine et italienne. On n'a de lui qu'un petit opuscule intitulé :

Epistola medica de ægritudine principis à Ligne. Palerme, 1672, in-4°. (z.)

RANCHIN (François), né à Montpellier vers 1560, y mourut en 1641. Il fut reçu docteur en 1592, et se fit connaître en remplaçant, dans les leçons de chirurgie, Du Laurens, premier médecin d'Henri IV. Il obtint, en 1605, la chaire vacante par la mort de Saporta, et devint chancelier en 1612.

Ranchin, qui était premier consul de Montpellier lorsque la peste ravagea cette ville en 1629 et 1630, s'acquitta avec un courage éclairé des fonctions d'administrateur, et saisit le caractère de ce fléau en médecin habile. Il parut aussi avec éclat dans sa magistrature académique. On lui trouva de l'osten-

tation ; si ce reproche est fondé, il doit être oublié en faveur de ses services et de l'usage qu'il fit de sa fortune. Ranchin, quoique marié, possédait plusieurs bénéfices ecclésiastiques, ce qui le mit à même de donner un plus grand essor à sa générosité. En effet, il fit reconstruire l'amphithéâtre anatomique de Montpellier qui tombait en ruine, l'orna de marbres antiques et d'une chaise curule tirée des arènes de Nîmes. Il fit placer sur la façade des écoles deux inscriptions, l'une en l'honneur de Hucher, et l'autre de Dulaurens. Ce fut lui qui commença la collection des portraits des professeurs, collection qui se continue encore aujourd'hui. Enfin, il fit restaurer le Collége de Mende, fondé à Montpellier pour l'éducation de douze médecins, par Urbain v (Guillaume de Grimoard), dans le quatorzième siècle. Ranchin a donné les ouvrages suivans :

Questions françaises sur la chirurgie de Gui de Chauliac. Paris, 1604, et Rouen, 1628, in-12.

Opuscula medica utili jucundâque rerum varietate referta. Lyon, 1627, in-4°.

Ces opuscules se composent de divers objets. — *Apollinare sacrum.* — *In Hippocratis jasjurandum commentarius.* — *Pathologia universalis.* — *De morbis puerorum.* — *De morbis virginum.* — *De senum conservatione et senilium morborum curatione.* — *De morbis subitaneis* — *De curatione morborum et symptomatum quæ otiosam purgationem aut comitantur aut consequuntur.* — *De consultandi ratione.*

OEuvres pharmaceutiques. Lyon, 1628, in-12.

Opuscules ou traictés divers et curieux en médecine. Lyon, 1640, in-4°.

Voici les objets dont il est question : *Traicté nouveau politique et médical de la peste, divisé en trois parties : 1°. De la préservation des villes ; 2°. des villes impestées ; 3°. de la désinfection des villes.* Vient ensuite l'histoire de la peste de Montpellier en 1629 et 1630. Les autres traités roulent sur ce qui suit : la lèpre, la vérole, les accidens de la peste, ceux de la gehenne, la cruentation des corps morts, la nature et les propriétés des cerfs. On lit dans une épître placée en tête de ce recueil, que le premier traité n'est qu'un extrait d'un grand ouvrage qui devait paraître en latin. Or, cet ouvrage n'a jamais été donné au public. Le morceau le plus curieux du Traité de la peste, tel qu'il a paru en français, est la description de celle de Montpellier en 1629 et 1630. Ranchin rappelle d'abord que Charlemagne à son retour d'Espagne fit raser Magdelone comme trop exposée aux insultes des Sarrasins. Ayant été frappé de l'aspect de deux villages situés sur un agréable monticule et nommés, l'un Montpellier et l'autre Monspelibet, il ordonna de les réunir et d'en faire une ville qui reçut le nom de Montpellier. Elle fut ensuite entourée de murailles par un pape. Cette ville eut bientôt des relations de commerce avec l'Italie, l'Espagne, le Levant, et particulièrement Constantinople. C'est à ces circonstances, en tenant aussi compte de la prédominance des vents du midi, et du voisinage de grands étangs, qu'il faut attribuer les maladies désastreuses dont Montpellier a été souvent frappé. On trouve, en effet, dans les archives de l'hôtel de ville, que la peste affligea Montpellier depuis 1345 jusqu'en 1348, que quasi tout le peuple en mourut, et que dix de ses magistrats, sur douze, eurent le même sort. En 1361, il mourut, pendant quelque temps, plus de cinq cents personnes par jour. Il y eut aussi, en 1374, une grande mortalité depuis le 27 avril jusqu'à la Saint-Jean de l'année suivante. En 1586, la peste fut regardée comme bénigne, parce qu'il ne mourut que huit cents

personnes. Depuis cette époque, il y a eu probablement quelques accidens isolés qui n'ont pas été bien connus. Après le siége de 1621 et la reddition de la ville, une maladie qui régnait dans l'armée du roi et ressemblait à la peste, fit beaucoup de ravages. Durant les années 1626, 1627 et 1628, on garda les portes avec beaucoup de soin, à cause de la peste qui régnait à Lyon, Toulouse et autres villes du Languedoc. Enfin, elle éclata à Montpellier en 1629. Laissons parler Ranchin, en élaguant beaucoup d'inutilités et de redites. « Le 6 juillet, M. De Lort, professeur en médecine, accompagné de Me. Pomaret, le jeune, me vinrent trouver après le souper pour m'advertir qu'ils venoient de voir un capucin qui avoit quatre charbons, et un bubon à l'aisne et un autre pointant sous l'aisselle gauche. Aussitôt j'envoyai quérir le chirurgien de la peste, le Grand Jean, pour lui dire d'aller visiter ce capucin et m'en faire le rapport. Après avoir recommandé le silence, je m'en allay voir M. Des Fossés, nostre gouverneur, qui fut bien surpris de ceste nouvelle, parce que l'on attendoit le roy après le siége d'Alés, où il estoit avec son armée. Il me pria de faire vérifier ceste affaire et d'y apporter le meilleur ordre possible. Le Grand Jean vint dans la nuict et m'asseura que ce n'estoit rien. Le lendemain matin ayant prié M. De Lort et Me. Pomaret de me venir voir, je leur dis le rapport du chirurgien de la peste, et s'étant portez dans le couvent aprez information et vue du malade de loing toutefois, ils me vinrent asseurer que c'estoit la peste, que le malade avoit quatre charbons aux jambes, et deux bubons, l'un à l'aisne et l'autre à l'aisselle. Le chirurgien de la peste, au contraire, aprez avoir visité le malade de nouveau, me vint dire, le vendredy aprez disner, qu'il n'y avoit rien à craindre. Dans cette contrariété d'opinions, je fis donner ordre de séquestrer le malade avec un frère pour le servir. Grand Jean fut au couvent le samedy matin, et vint me dire que le capucin se portait bien et demandoit à manger, que le bubon de l'aisselle avoit disparu, et que c'estoit peu de chose des pustules charbonceuses, et que le bubon de l'aisne paraissoit desjà dans la maturité pour l'ouverture. Aprez l'avoir presvenu qu'il y alloit du salut de la ville et de sa vie, en cas que son jugement se trouvat faux, je ne dis mot à personne.

Le lendemain dimanche, on vint me dire, de grand matin, que le capucin estoit mort. M'estant porté au couvent, je fis enterrer le corps profondément. On tint le compagnon du mort isolé, et je fournis des moyens de purification et désinfection. Néantmoins le couvent demeura fermé. La chose fut esventée incontinent, et monseigneur le nonce qui estoit déjà en ville, attendant la venue du roy, s'estant présenté pour entrer, fut estonné du refus, et fallut en dire le sujet. Le corps visité, on avoit reconnu quatre charbons aux jambes et une tumeur à l'aisne fort apparente; celle de l'aisselle avoit disparu; le corps estoit tout couvert de taches noires et fort roide.

Cet accident ayant alarmé toute la ville, je fus obligé d'assembler l'aprez disné un conseil général. Pendant qu'il se passoit, sans rien conclure, l'on nous vint rapporter un autre accez arrivé à la rue des Carmes en la personne d'un nommé Le Cadé. Je le fus visiter et ne pus le voir; mais le chirurgien de la peste demeura enfermé avec luy; le soir, un bubon parut à l'aisne droite, et le lendemain il mourut. Nous visitasmes le corps, qui estoit roide. La visite finie, nous fusmes chez moy et je fis opiner ceux de la profession sur ceste mort. Deux chirurgiens conclurent à la peste, et M. le docteur Duranc aussi. Me. Thieri, au contraire, soutint que ce n'estoit pas, par ce que le corps estoit roide; et pour la tumeur de l'aisne, il dit que cela estoit venu de l'irritation des glandes, par ce que l'on avoit appliqué des caustiques aux jambes. Je conclus pour la peste, et j'observai que la mort avoit été précédée de signes qui la caractérisent, fièvre violente, foiblesses, vomissemens, resveries, bubon,

charbons, pourpre noir; quant à la molesse du corps, je niai qu'elle fust un signe de peste. L'opinion de Thieri trouva des partisans, ce qui fut très-nuisible, cependant il regna un tel ordre dans la ville qu'il n'y eut guère plus de vingt accidens.

Tant y a que, dans ce calme, le roy s'en retourna en France, et monseigneur le cardinal de Richelieu, avec une grosse cour, s'en vint à Montpellier et y séjourna huict jours pendant lesquels toute l'armée passa. De là, on alla à Pezenas, où estoient les estats de la province, et je fus obligé d'y aller comme premier consul. J'y appris qu'un soldat, porté de Montpellier au petit hospice des Trois-Couronnes, y estoit mort de la peste; qu'auprès de la porte du Peyrou, Frizat, vivandier, estoit mort de peste dans six jours, ayant deux bubons aux aisnes, que sa femme estoit atteinte du mesme mal, que sa chambrière en estoit morte, et de plus, que leur voysine de S. Romain, qui avoit fréquenté chez le Frizat, estoit morte de peste, ayant un bubon à l'aisne, et la servante aussi du notaire Fages qui y avoit esté estoit morte d'un charbon. De plus, qu'un nommé le Veston estoit aussi mort, et deux autres hommes aux fauxbourgs. On me rappella à Montpellier, et promys de partir dans deux jours. Et cependant il arriva un autre accez avec mort chez le procureur Malecaro qui effroya tellement la cour qu'elle partit pour Montaignac. En arrivant à Montpellier, dont je trouvai la route toute encombrée le 10 août, je reconnus un effroy horrible partout nostre peuple. Il fut résolu de tenir chez moi une assemblée des médecins et chirurgiens, et à l'hostel de ville un conseil général. Je fis connaître la situation de la ville, déclarai l'existence indubitable de la peste, demanday et obtins des subsides pour les approvisionnemens, et là dessus la pluspart des habitans se sauvèrent. Le lendemain de mon arrivée, l'hospitalière des Trois-Couronnes mourut de peste, en mourut aussi et sa sœur et sa chambrière; l'hospitalier eut un bubon et guérit. Le mal cessa dix jours de suite, ce qui fit dire beaucoup de sottises et commettre des fautes qui coutèrent la vie à plusieurs. Nous fismes un conseil de santé, tel que le temps nous le peut permettre. Le mal faisoit toujours son progrès, quoiqu'assez lentement; nous avions nostre capitaine de santé et cinq criminels pour servir de corbeaux, de plus nous créasmes tous nos officiers de santé. (Ici Ranchin désigne leurs noms, et on voit qu'ils succombèrent presque tous). Il continue de la sorte: Il fallut penser au logement des malades et se servir de l'église du Pont-Trincat, retraite ordinaire des pestiférez, à cause de la commodité de la rivière.... Nous fismes faire des huttes et envoyasmes là durant quelque temps les pestiférez, où ils estoient servis par des chirurgiens et des femmes qui apprestoient à manger.

Sur le milieu de septembre, M. l'évêque de Montpellier arriva et anima le zèle des religieux capucins et cordeliers, dont plusieurs périrent. Nous perdismes aussi quatre curez fort braves hommes.

Le mois de septembre fut fâcheux, et il y eut plus de deux cents morts. Ce qui empeschoit de faire sortir le peuple, c'estoit quatre compagnies du régiment de Picardie logées par la ville; et puis les vendanges que l'on commença avec le meilleur ordre que l'on peut. On disputa beaucoup sur cet objet dans le conseil, et il fut dit que le vin estoit un fort bon cordial et resjouissoit le monde et qu'il falloit contenter le peuple, et que l'on avoit permis les vendanges dans la dernière peste sans qu'il en arrivast d'accident.

Le mois d'octobre fut mauvais, car il mourut bien environ mille personnes. Ce fut en ce temps là que nous fismes quitter St.-Hilaire aux malades et aux infects pour les mettre au faubourg du Pila St.-Gely, où il y avoit plusieurs maisons et jardins, et lieux commodes pour faire des huttes, avec une fontaine et un ruisseau. La raison de ce changement fut double, le froid qui se faisoit desjà sentir à la campagne, et des spécu-

lations scandaleuses de la part de ceux qui assistoient et servoient les malades.

Novembre fut fort rude, il mourut bien environ deux mille personnes. Dans ce mois nous fusmes en grande peine pour la boucherie; mais monseigneur le duc de Montmorency, nostre gouverneur, nous fit venir, avec deux de ses gardes, huict cents moutons avec ordre de nous continuer ce secours, ce qui nous donna la vie. Ce fut en ce mois que les compagnies de Picardie partirent pour la Provence, ce qui nous soulagea grandement.

Dans le mois de décembre, il ne mourut que de cinq à six cents personnes. Nous fournissions tuujours du pain de munition et la viande aux pauvres.... Il y eut une discussion au conseil de santé relativement à un grand logement au Pila St.-Gely; on céda aux instances des malades et infects, qui s'y entassèrent et y moururent presque tous. En ce mois nous fismes faire quantité de huttes au Pila St.-Gely.

Le mois de janvier fut plus doux, car nous n'eusmes qu'environ cinquante morts et de petite condition (de petite condition !!!).

En février, il n'y en eut que quelque cinquantaine. Nous résolusmes au commencement la désinfection avec le P. Tamisier, religieux jacopin.

Au mois de mars, il n'y eut que quatre morts et quelques malades, si bien qu'en tout le nombre des morts n'alla que de quatre à cinq mille, et s'en sauva plus que cela.

Avril fut favorable; la désinfection feut quasi parfaite dans la ville, et avant de l'entreprendre, nous fismes faire une petite ville en bois, hors des murs, où nous logeasmes environ huict cents personnes.

Dans le mois de may, je sortis du consulat sans bouger de la ville, où je fis venir ma femme et mes enfans pour donner bon exemple. »

Ranchin prononça, en quittant ses fonctions municipales, un discours que nous transcrivons en partie comme un document historique.

Présentation des nouveaux consuls nommez par le roy en 1630, faite à M. le juge mage et à M. le procureur du roy, par le sieur Ranchin, premier consul et viguier de la ville de Montpellier, le 19 may 1630.

« Monsieur, il y a quatorze mois passez que le sort nous destina pour estre consuls et viguiers de ceste ville, et que nous fusmes mis en la possession de nos charges. Nous receusmes de vos mains l'administration populaire en un estat fleurissant, et il sembloit, durant quelques mois, que Dieu, favorisant nostre élection, nous vouloit rendre heureux et par la publication de la paix qui se fit en ce temps là et par l'arrivée du roy, que nous attendions de jour à autre. Mais par mal-heur S. M. nous priva du bonheur de sa présence, et en mesme temps Dieu nous dénonça la guerre par le fléau de la peste qui a ravagé si furieusement ceste ville pendant huict mois, qu'elle a esté réduite à une solitude affreuse et déplorable.

» Nous avons, durant ceste calamité publique, exposé franchement nos vies et employé courageusement nos soins aux secours des misérables; consolants les affligez, soulageants les vefves, logeants les orphelins, secourants les pauvres, séparants les malades des sains, le tout autant que la justice de Dieu et la charité humaine le nous a peu permettre. Nous avons souffert patiemment et constamment tous les desplaisirs que la perte des parens, des amis et du peuple peuvent causer. Nous avons veu avec une horreur pitoyable des petits enfans attachez aux mammelles de leurs mères mourantes; des malades courants et se précipitants dans des rivières, et d'autres qui restoient morts parmy des buissons, aprez s'estre desrobez des hospitaux durant leurs resveries, et forceants les apprehensions de la mort que cette maladie apporte, violant les douces chaines de la société humaine et de charité chrestienne. Nous avons couru parmy les infects, roulé parmy les morts et les mourans, respirants partout un air remply de tristes voix, de souspirs, de plainctes et de lamentations. Nous avons soigneusement veillé à la garde et à la police

de la ville, et Dieu grâces, rien n'a manqué aux sains, et aux malades du costé de la nourriture et des remèdes. Et, enfin, aprez ceste affreuse mortalité, nous avons passé par tous les dangers de la désinfection, et Dieu, par une faveur particulière et par un doux et salutaire effet de sa grâce, nous a miraculeusement préservez du mal-heur commun, pour nous rendre jouissants de la félicité publique, que la santé présente nous fait espérer.

» Le seul desplaisir que nous avons, monsieur, c'est qu'en vous remettant la baguette, pour la bailler à nos successeurs, nous ne vous rendons pas la ville au mesme estat que nous l'avons reçeue. Ce n'est plus que l'ombre de ce glorieux Montpellier que vous avez veu; chaque maison porte sa croix, et partout la mort a laissé de tristes mémoires de sa rage; et la verdure qui resjouit partout ailleurs, paroissant par nos rues avec une triste et affreuse solitude, fait gémir et frémir le courage à tous ceux qui nous restent. Enfin, Montpellier n'est plus qu'un corps sans ame et une multitude de maisons désertes et dépeuplées.

» Néantmoins, monsieur, aprez ceste pitoyable calamité, nous vous rendons la ville nette, saine et entièrement désinfectée, preste à estre comme animée de nouveau par le retour de nos habitants escartez, et par la présence de MM. nos nouveaux consuls, attendant que dans peu de jours, l'arrivée des grandes compagnies le remettent en son ancien lustre. Et par ce que le roy en nous donnant des successeurs, nous redonne le repos; aprez un si long et dangereux travail, nous vous supplions très-humblement de recevoir les lettres de S. M. que nous vous présentons sur cet subject.

»Nous n'avons pas peu procéder à leur création par les voyes ordinaires, à cause du mal-heur du temps, mais nous avons recouru au souverain, lequel de sa grâce a honoré et favorisé ces MM. de sa nomination. C'est pourquoy nous vous supplions, aprez la lecture de la lettre, de leur vouloir faire prester le serment, et les mettre dans la possession de leurs charges suyvant la volonté du roy. Le tout en excusant l'estat de la ville qui ne permet pas que cela soit dans l'église n'y devant les autels; mais bien en ceste campagne, soubs le ciel qui est le grand logis du Dieu vivant et à la face du soleil qui est une image sensible de la divinité.

» Nous attendons, monsieur, ceste grâce de votre authorité et en suite nostre liberté aprez la quelle nous soupirons il y a long-temps, à la charge néantmoins de l'employer au service du public et au vostre particulier, lorsque vous nous en jugerez dignes. »

Il existe encore un ouvrage attribué à Ranchin et qui a pour titre :

De morbis ante partum, in partu et post partum, et de purificatione rerum infectarum post pestilentiam. Lyon, 1645 et 1653, in-12.

(R. DESGENETTES)

RAPAERT (FRANÇOIS), ou *Rapardus*, de Bruges, pratiquait la médecine en cette ville, où il vivait vers le milieu du seizième siècle. Egalement ennemi de l'astrologie et de l'application des calculs mathématiques aux théories médicales, il s'efforça inutilement de combattre les préjugés de ses contemporains à cet égard. Mais ses efforts furent inutiles, et il ne put surtout guérir le public de son aveugle crédulité aux chimères astrologiques, malgré le talent véritable avec lequel il attaqua ceux qui cherchaient à les propager, entr'autres Bruhezius. On a de lui :

Magnum et perpetuum almanach, à consuetis nugis liberum, adeoque

verè medicum, de phlebotomiâ, de balneis, de purgationibus, etc., certiora præcepta continens, ut meritò dici possit vulgarium prognosticon medicorum, empiricorum et medicastrorum flagellum. Anvers, 1551, in-12. (z.)

RAPPOLT (Charles-Henri), physicien distingué, naquit à Fischhausen, dans la Prusse ducale, le 17 juin 1702. La délicatesse de sa constitution ne lui ayant pas permis de se consacrer à la théologie, comme il en avait d'abord l'intention, il s'appliqua sérieusement aux mathématiques et à la physique, bien résolu d'en faire l'occupation de sa vie entière. L'Angleterre offrait, sous ce rapport, un vaste champ à sa curiosité; aussi ne put-il résister au désir de faire un voyage en cette île, où il resta près d'un an. A son retour, il suivit des cours d'anatomie à Berlin, obtint de la Faculté des lettres à Francfort-sur-l'Oder, le titre de docteur en philosophie, et ouvrit ensuite, à Kœnigsberg, des cours sur la géométrie, la physique et les langues latine et anglaise. En 1733, il prit possession de la chaire de physique, dont l'Université l'avait investi quelque temps auparavant, et qu'il remplit avec un grand zèle jusqu'à sa mort, qui eut lieu le 23 octobre 1753. On a de lui, dans divers recueils, des mémoires, parmi lesquels nous en citerons un sur les îles flottantes qui se voient près de Gerdauen. Il a publié, en outre, les ouvrages suivans :

Conjecturæ philosophicæ de colorum in facie telluris vicissitudine annuâ. Londres, 1730, in-4°. - Berlin, 1730, in-4°.

De emolumentis è creaturis noxiis capiendis; subnata quæstio singularis, an damnum per locustas agris illatum earumdem beneficiis compensari possit? Berlin, 1730, in-4°.

Quæstio naturalis prussica de oolitho Regiomontane, an caviarium petrefactum? Kœnigsberg, 1733, in-4°.

De origine succini in littore Sambiensi meditatio epistolaris. Kœnigsberg, 1737, in-4°. (J.)

RASARIO (Jean-Baptiste), né en 1517, à Valdugia, non loin de Novara, dans le Milanais, appartenait à une famille noble. Ayant fait ses études à Milan et à Pavie, il prit le bonnet de docteur en médecine à l'Université de Padoue. De retour à Milan, ses connaissances lui acquirent bientôt une réputation telle, que la république de Venise l'attira dans cette ville, où il enseigna la rhétorique et la langue grecque pendant vingt-deux ans. Ce laps de temps écoulé, il fut obligé de céder aux instances réitérées de Philippe II, roi d'Espagne, et d'accepter, à Pavie, une chaire de rhétorique, dont il ne demeura possesseur que durant quatre années, étant mort en 1578. Il a traduit du grec en latin les ouvrages de Pachymère, d'Oribase et de Xénocrate, ainsi que les Commentaires de Galien sur quelques livres d'Hippocrate, et ceux de Jean Philoponus sur la physique d'Aristote. (o.)

RATHLAUW (Jean-Pierre), chirurgien hollandais du siècle dernier, fut élève de Saint-Yves et de Ferrein. Il étudia d'une manière spéciale l'art des accouchemens à Paris et à Londres. Lorsqu'à son retour à Amsterdam, il voulut se consacrer à l'exercice de cet art, il éprouva le même sort que Schlichting. Le Collége des médecins, qui l'examina, n'eut rien à lui reprocher sous le rapport de l'adresse et de l'habileté; mais on lui refusa la permission de pratiquer, parce qu'il avait refusé de vendre un secret dont il était en possession. Cependant Velsen lui ayant fait connaître celui de Roouhuyson, il démontra que l'instrument de ce dernier n'était autre que celui dont Schlichting venait de donner la description, à cela près seulement que les cuillers étaient garnies en maroquin. Dans le même temps il indiqua cet instrument comme convenable surtout pour dégager la tête enclavée. Il décrivit aussi deux autres forceps, l'un à cuillers brisées, l'autre consistant en une plaque d'acier, à l'aide de laquelle on portait deux courroies de cuir derrière la tête de l'enfant pour le tirer à soi. Après cette publication, les magistrats d'Amsterdam lui permirent d'exercer la profession d'accoucheur, ce qui ne l'empêcha pas d'avoir encore de nombreux désagrémens avec ses confrères. Ses ouvrages sont :

Het beroemd geheim in de vroedkunde van R. Roonhuyzen ontdekt en uytgegeven op hooge oordre. Amsterdam, 1747, in-8°.

Brief bevattende eenige aanmerkingen op een werk uytgegeven door J. de V. et H. Van der Poll. Amsterdam, 1754, in-8°.

Verhandeling van de cataracta, derzelve oorzaaken, kentekenen en gevolgen en inzonderheit de manier decoperatie. Amsterdam, 1752, in-8°.-Trad. en français, Paris, 1753, in-8°. (z.)

RATTE (Etienne-Hyacinthe de) naquit à Montpellier le 1er septembre 1722. Sa famille, originaire de Bologne en Italie, avait déjà des illustrations en 1125, et lorsqu'elle vint, en 1435, s'établir en France, elle continua à occuper des places distinguées dans l'église, les armes et la magistrature. De Ratte, dont il est ici question, fit, dans sa première jeunesse, des vers qui n'étaient pas sans agrément et qu'il abandonna bientôt pour se livrer aux sciences physico-mathématiques. Il entra, avec une dispense d'âge, à dix-neuf ans, dans la Société royale des sciences. La place de secrétaire perpétuel, vacante par la mort de M. de Plantade, était remplie par M. de Sauvages; mais ce grand médecin n'avait consenti qu'au sacrifice de quelques momens et sollicitait son remplacement. De Ratte fut nommé à cette place en 1743, avant d'avoir atteint l'âge de vingt et un ans. Il avait lu, l'année précédente, un mémoire renfermant la solution de divers problèmes sur les pressions qui naissent du poids des parties supérieures d'un fluide en repos sur les inférieures, et sur les pressions latérales des fluides dans des vases de diffé-

rentes figures. En 1743, il communiqua des recherches sur la pesanteur dans un milieu composé de petits tourbillons. Peu après, il donna une observation sur l'accroissement surprenant et subit de la tige d'une espèce d'aloës (*aloe* ou *agave americana*). On vit de Ratte, comme collaborateur de l'Encyclopédie, donner les articles *froid*, *glace*, *gelée*, etc. Le goût de la géométrie et plus spécialement encore de l'astronomie vint dominer en lui tous les autres et prit le caractère d'une passion. L'observatoire de Montpellier offrait peu de ressources en instrumens, son zèle n'en fut que plus irrité. On lui doit l'observation de la comète de 1757, et du passage de Vénus devant le disque du soleil, le 6 juin 1761. De Ratte publia le premier volume des Mémoires de la Société royale, à Lyon, en 1766, in-4°. Douze ans après, il fit paraître le second à Montpellier, même format. La réunion de ces deux volumes donnait l'histoire fort exacte de la Société, depuis sa formation en 1706 jusqu'en 1745. La révolution a empêché de publier la suite de ses travaux. L'ami et l'admirateur le plus constant de De Ratte a fait observer, relativement à la publication de ces mémoires, qu'il s'est arrêté à peu près à l'époque de sa nomination à la place de secrétaire, et qu'il a cru devoir, par une sorte de délicatesse, parcourir le long intervalle occupé par les académiciens qui l'avaient précédé. « Peut-être, continue-t-il, s'il m'est permis de hasarder quelques réflexions sur cet objet, il n'aurait pas dû s'occuper autant à rajeunir des ouvrages connus depuis long-temps; il devait se borner à une esquisse rapide, à une sorte d'abrégé chronologique des quarante premières années, et donner plus de développement aux mémoires modernes, dont la chaîne était dans ses mains. Contemporain des Sauvages, des Leroy, des Lamure, des Venel, des Montet, etc., et s'il est permis de nommer des hommes célèbres, quoique vivans, des Fouquet, des Barthez, etc., il eût dû s'empresser de rendre compte de leurs travaux. Avec moins de respect pour les générations éteintes, et en se rapprochant des découvertes récentes, il eût donné à la collection académique plus d'intérêt et de vie. » (*Eloge de De Ratte par Poitevin*, Montpellier, 1805, in-4°.).

De Ratte ayant perdu son père en 1770, lui succéda dans une charge de conseiller à la cour des comptes, aides et finances de Languedoc, qui était héréditaire dans sa famille. Il se montra dans cette carrière nouvelle, instruit, laborieux et plein d'intégrité. Le régime de 1793 l'atteignit d'autant plus inévitablement, qu'il semblait tout à fait appartenir à un autre siècle; et voilà le plus isolé, le plus bienveillant et le plus innocent des hommes, incarcéré à soixante-douze ans comme suspect de vouloir concourir au renversement de la république! Quand les

orages furent passés, De Ratte reprit ses études et même ses pratiques religieuses, qui avaient probablement contribué à ses chagrins et fait pressentir ses opinions politiques, qu'il fut assez prudent ou trop timide pour manifester jamais publiquement. A la formation de l'Institut de France, il en devint correspondant, il fut nommé président d'une société qui, dans sa patrie, a remplacé celle des sciences en leur réunissant la culture des lettres. La Légion-d'Honneur le compta parmi ses premiers membres. Plus heureux que bien d'autres, De Ratte a donc vu sa vieillesse entourée de consolations ! Il mourut célibataire le 27 thermidor an XII, d'une hydropisie de poitrine, âgé d'environ quatre-vingt-trois ans. Ce qui nous a engagé à placer le nom de De Ratte dans une Biographie médicale, c'est qu'indépendamment de ses travaux, comme physicien, il a écrit avec beaucoup de talent, de sagacité et de justesse d'esprit les éloges d'un grand nombre de médecins. Nous lui devons surtout ceux de La Peyronie, de Sauvages, d'Haguenot, de Venel, de Lafosse, de Linné, de Leroi, de Cusson et de Lamure.

(R. DESGENETTES)

RAU (JEAN-JACQUES), célèbre chirurgien, naquit en 1658, à Bade, dans la Souabe. Ses parens, qui étaient peu favorisés du côté de la fortune, ne purent pas lui faire donner une éducation bien brillante, et se contentèrent de le mettre en apprentissage dans la boutique d'un chirurgien-barbier de Strasbourg, lorsqu'il eut atteint sa quatorzième année. Au bout de trois ans, ils le retirèrent, jugeant qu'il avait acquis assez d'instruction pour subvenir par lui-même à ses besoins, lui donnèrent quelque argent pour voyager, et l'abandonnèrent à sa destinée. Rau, privé de tout conseil et de tout secours, tenta inutilement la fortune en Allemagne; mais, étant passé à Hambourg, il s'embarqua pour la Norwège, et se mit au service d'un chirurgien de Bergen, dans le fond du golfe de Jetla. La rigueur du climat le chassa bientôt de cet asile; il profita avec empressement de l'occasion d'aller à Amsterdam, où il obtint la place de chirurgien sur un vaisseau de guerre. Il parcourut, en cette qualité, les côtes d'Espagne et quelques autres contrées. A son retour en Hollande, il se rendit à Leyde, et y étudia la médecine avec une ardeur surprenante. Lorsqu'il crut avoir fait assez de progrès, il vint à Paris pour s'y exercer à l'anatomie et à la pratique de la chirurgie. Lorsqu'il revint à Leyde, en 1674, il reçut le bonnet doctoral des mains du célèbre Drelincourt. Las enfin de la vie errante qu'il avait menée jusqu'alors, il s'établit à Amsterdam, où les magistrats le chargèrent, en 1696, de faire des cours publics d'anatomie. Son nom ne tarda pas à se répandre dans toute la Hollande, d'où on l'appelait chaque jour pour les opérations les plus difficiles. Frère Jacques, ayant

été obligé de quitter Paris, à cause de la mort du maréchal de Lorges, qui succomba entre ses mains, vint à Amsterdam pour y pratiquer sa nouvelle méthode de tirer la pierre de la vessie. Rau condamna d'abord et désapprouva hautement cette méthode. Cependant il en fit son profit, après l'avoir perfectionnée, et se créa ainsi un procédé qui lui valut d'innombrables succès, si l'on doit croire ce que disent ses biographes, qu'il opéra jusqu'à seize cents calculeux sans en perdre un seul. Malheureusement pour sa gloire, il emporta dans la tombe le secret de ce procédé, qui n'était qu'une modification de la méthode latéralisée. Albinus l'a décrit, il est vrai, et Hertius d'après lui; mais on ne peut pas plus s'en rapporter à cet homme célèbre qu'à Heister, quoique ce dernier assure avoir vu souvent Rau lui-même opérer. Ce qui le prouve sans réplique, ce sont les nombreuses erreurs que renferme son récit, et qui ont été relevées par Camper. Le silence obstiné de Rau déshonora sa mémoire, mais il fut peut-être utile à l'art, car, après la mort de ce praticien, dont on a sans doute exagéré de beaucoup les succès, les plus célèbres chirurgiens de l'Europe, Chéselden à leur tête, se livrèrent, dans la vue de retrouver son procédé, à de longues et pénibles recherches, qui les conduisirent à découvrir de nouveau la méthode du frère Jacques, dont le souvenir était déjà perdu.

Quoi qu'il en soit, Rau fut appelé en 1713 à la chaire d'anatomie et de chirurgie, que la mort de Bidloo venait de laisser vacante dans les écoles de Leyde. Il eut de la peine à quitter Amsterdam, mais, enfin, il s'y décida, et remplit sa nouvelle place avec un zèle infatigable, de sorte qu'il enrichit le cabinet de l'Université d'un nombre considérable de préparations anatomiques, dont Albinus a donné le catalogue. Quatre ans avant sa mort, il fit une chute, dont les suites physiques et morales réunies le conduisirent au tombeau le 18 septembre 1719. Ses écrits se réduisent aux trois opuscules suivans :

De origine et generatione dentium. Leyde, 1694, in-4°.
Epistolæ duæ de septo scroti ad Ruyschium. Amsterdam, 1699, in-4°.
Oratio de methodo anatomen docendi et discendi. Leyde, 1713, in-4°.

RAU (*Wolfgang-Thomas*), médecin à Giesslingen, mort en 1772, était d'Ulm. Il a laissé :

Dissertatio de nævis maternis. Altdorf, 1741, in-4°.
Gedanken von dem Nutzen und der Nothwendigkeit einer medicinischen Policeyordnung in einem Staate. Ratisbonne, 1764, in-8°. - Ulm, 1764, in-8°. (A.-J.-L. J.)

RAULIN (Joseph), né en 1708, à Aiguetinte, diocèse d'Auch, alla, dès qu'il fut reçu docteur en médecine, s'établir à Nérac. Les uns ont dit qu'il y eut beaucoup de vogue, comme praticien, et d'autres que sa vie studieuse et retirée ne lui

permit d'obtenir que la réputation d'un théoricien ; ce qui ne mène à rien en province. Tant est-il que Raulin vint s'établir à Paris, qu'il fut médecin ordinaire du roi, censeur royal, vit long-temps un assez bon nombre de malades, et publia un grand nombre d'ouvrages, dont quelques-uns furent regardés comme sagement et toujours correctement écrits.

Raulin mourut à Paris le 12 avril 1784.

Indication de ses ouvrages :

Traité des maladies occasionnées par les promptes et fréquentes variations de l'air. Paris, 1751, in-12, avec fig.

Dissertation en forme de lettre sur le ver solitaire. Paris, 1752, in-12.

Raisons pour et contre l'inoculation. Paris, 1752, in-12.

Observations de médecine sur le préjugé de l'usage du lait dans la pulmonie, avec une dissertation sur les ingrédiens du lait. Paris, 1752, in-12.

Suite d'observations sur l'alliage du camphre et du mercure. Paris, 1755, in-12.

Traité des maladies occasionnées par les excès de chaleur, de froid, d'humidité, et autres intempéries de l'air. Paris, 1756, in-12.

Réponse à une critique du Journal des savans, sur l'ouvrage précédent. Paris, 1757, in-4°.

Traité des affections vaporeuses du sexe. Paris, 1758, in-12.

Traité des fleurs blanches, avec la méthode de les guérir. Paris, 1766, in-12.

De la conservation des enfans ou les moyens de les fortifier, de les préserver et guérir des maladies, depuis l'instant de leur existence jusqu'à l'âge de puberté. Paris, 1768, 2 vol. in-12., qui devaient être suivis de six autres qui n'ont point paru.

Observations sur l'usage des eaux minérales de Pongues. Paris, 1769, in-12.

Instructions succinctes sur les accouchemens, en faveur des sages-femmes de province, faites par ordre du ministère. Paris, 1769, in-12.

Traité des maladies des femmes en couche. Paris, 1771, in-12.

Traité analytique des eaux minérales en général, de leurs propriétés et de leurs usages dans les maladies, fait par ordre du gouvernement. Paris, 1772, in-12.

Traité des eaux minérales de Verdusan, connues sous le nom d'eaux de Castera-Vivant, avec leur analyse, leurs propriétés et leurs usages dans les maladies, fait par ordre du gouvernement. Paris, 1772, in-12.

Examen de la houille considérée comme engrais des terres. Paris, 1775, in-12.

Traité de la phthisie pulmonaire. Paris, 1784, in-8°.

Cet ouvrage, qui a été réimprimé, renferme de fort bonnes observations.

Raulin eut un fils qui embrassa la même profession que lui. Il fut médecin du roi par quartier, médecin des hôpitaux militaires, inspecteur des eaux minérales de Flandre et du Hainault, et intendant de celles de Saint-Amand. Son père eut une ambition plus élevée, et obtint pour lui une chaire de médecine au Collége royal de France. Il fut unanimement regardé comme au-dessous de cette place. Le duc de la Vrillière, qui méprisa tant l'opinion publique, et auquel cette même opinion le rendit avec tant d'usure, avait bien eu l'autorité de nommer le professeur ; mais il ne put lui procurer d'auditeurs, parce que le régime des appels était inconnu dans cet établissement. Raulin éprouva un malheur plus grand ; mais l'issue en fut au moins honorable pour lui. Son ancienneté de ser-

vice militaire l'attacha, en 1793, comme médecin en chef d'armée aux troupes qui occupaient l'ouest. Des relations journalieres s'établissent entre lui et Carrier. A la chute du féroce proconsul, et dès que Raulin put manifester quelque pitié, il tomba dans un état de santé déplorable, et mourut victime des souvenirs déchirans de ces scènes d'horreur dont il avait été le témoin.

Nous ne connaissons de Raulin fils qu'un seul ouvrage, il a pour titre: *Observations sur la maladie épizootique de la Flandre et du Hainault.* ......, 1774, in-4°. (R. DESGENETTES)

RAUWOLF (LÉONARD), surnommé *Dasylicus*, était d'Augsbourg. Il fit ses études successivement dans plusieurs Universités d'Italie et de France, et prit en 1572 le titre de docteur en médecine à Valence. A son retour dans sa patrie, il y fut nommé médecin pensionné de la ville; mais en 1573 il obtint la permission de s'absenter pendant quelques années, qu'il se proposait de consacrer à la botanique, pour laquelle il avait conçu la plus vive passion. Libre ainsi d'obéir à son goût, il se rendit en Syrie, et parcourut la Judée, l'Arabie, la Perse et l'Arménie, recueillant partout des observations sur les mœurs et les usages des habitans, dans le même temps qu'il ramassait avec soin tout ce qui pouvait avoir rapport à l'histoire naturelle. En 1576, il revint à Augsbourg, mais ayant été privé de sa pension, parce qu'il professait la religion réformée, il passa à Lintz avec le titre de médecin de l'archiduc d'Autriche. Au bout d'un certain laps de temps, il servit dans la Hongrie, en qualité de chirurgien militaire, et périt de la dysenterie, en 1606, à Hatwan. Il avait rapporté de son voyage cinq cent treize plantes, que l'on conserve dans la bibliothèque de Leyde, et que Gronovius a décrites dans sa Flore d'Orient. Rauwolf, dont les botanistes ont donné le nom à un genre de plantes (*Rauwolfia*), de la famille des apocinées, a décrit et figuré lui-même quarante-deux de ses plantes dans un ouvrage intitulé:

Eigentliche Beschreibung der Reyss, so er gegen Aufgang in die Morgenlaender selbst vollbracht. Lavingen, 1582, in-4°.

Les descriptions et les figures ont été répétées dans l'Histoire générale de Dalechamp. (J.)

RAY (JEAN), dont le véritable nom était Wray, et qui ne commença à s'appeler Ray qu'après l'année 1669, fut dans son temps, et doit peut-être encore être regardé comme le principal et le plus savant naturaliste que l'Angleterre ait produit jusqu'à ce jour. Il s'est occupé, en effet, de toutes les parties de la science de la nature avec un bon jugement et une solide érudition. Né en 1628, le 29 novembre, à Black-Notley, près de Braintree, dans le comté d'Essex, il dut le jour à un simple forgeron, qui le fit élever avec soin, et l'envoya de bonne heure

à Cambridge. Ray fit de rapides progrès, fut choisi en 1649 associé mineur du Collége de la Trinité, et remplit successivement les chaires de langue grecque, de mathématiques et d'humanités, en 1651, 1653 et 1655. Il passa ensuite par les charges du Collége, et se fit remarquer comme prédicateur plein de sens, et comme bon théologien. Par un hasard heureux, la théologie fit naître en lui le goût de l'histoire naturelle; quoique dépourvu de guide, il apprit seul la botanique, alors presqu'entièrement ignorée en Angleterre, et, dans son ardeur pour cette science, il démontra d'une manière si évidente son utilité et ses connexions intimes avec les arts et les jouissances de la vie, qu'il la rendit bientôt un objet d'attention générale. Parmi ses associés dans ce genre d'étude, il compta bientôt le célèbre Willughby. Son premier ouvrage fut une Flore des environs de Cambridge, dans laquelle on aperçoit déjà des traces de ce goût pour l'érudition et de cette logique sévère qui furent depuis les caractères éminemment distinctifs de toutes ses œuvres. Ce petit volume, comparé aux ouvrages du même genre qui l'avaient précédé, était certainement une production extraordinaire, car non-seulement on avait publié peu de flores locales en Angleterre, mais il n'en avait encore paru aucune, sur le continent, où l'on vît une si heureuse réunion de savoir et d'érudition. Aussi fut-il très-favorablement accueilli, et répandit le goût de l'étude des plantes.

Cependant la botanique ne détournait pas Ray de son projet d'entrer dans l'église. Ordonné diacre et prêtre en 1660, il continua d'être membre du Collége d'Oxford jusqu'à l'acte d'uniformité, qui passa au parlement en 1662. Son refus de souscrire à cet acte lui fit perdre sa place. Se trouvant alors délivré de la contrainte et des occupations de la vie de Collége, il parcourut la France, la Hollande, l'Allemagne, la Suisse et l'Italie jusqu'en 1666, époque où il revint en Angleterre. Ses premiers momens y furent employés à lire les ouvrages qui avaient été publiés pendant son absence, et à mettre en ordre le riche cabinet de Willughby, son élève et son ami. En 1663, il fit une longue excursion avec ce dernier, qui le ramena ensuite à Londres. La Société royale l'admit parmi ses membres cette même année. La suivante, il entreprit seul un nouveau voyage dans le comté d'York et dans le Westmoreland. Au printemps de 1669, il commença, de concert avec Willughby, une suite d'expériences relatives au mouvement de la sève, dont les résultats parurent dans le quatrième volume des Transactions philosophiques. Ces expériences tendaient à établir les cours ascendant, descendant et latéral de la sève, mais sans rien fixer de positif touchant la circulation réelle de ce fluide, que Grew et Malpighi soutinrent bientôt, et que Ray lui-même adopta

dans la suite. Elles donnèrent lieu à celles dont Hales enrichit la physique végétale, et ce ne fut pas le moindre service qu'elles rendirent à la science.

En 1670, Ray publia les fruits de ses nombreux voyages dans les provinces anglaises, qui avaient le triple but de s'assurer des lieux où croissaient les plantes indigènes de la Grande-Bretagne, de rechercher les plus rares, et d'en découvrir de nouvelles. Sa Flore d'Angleterre fut rédigée sur le même plan que celle de Cambridge, et avec une exactitude et une critique qu'on n'avait remarquées avant lui dans aucun écrivain de sa nation. L'année suivante, il inséra, dans les Transactions philosophiques, un mémoire sur la génération spontanée, que son esprit religieux l'empêchait d'admettre, et que les expériences le déterminèrent à rejeter ouvertement. La mort de Willughby, qui survint cette même année, lui imposa le devoir de surveiller l'éducation de deux fils que son ami lui avait confiée. Ce fut pour l'utilité de ses jeunes élèves qu'il composa, en 1672, son *Nomenclator classicus*, compilation estimée, et qui eut les honneurs de plusieurs réimpressions. En 1673, il communiqua au public les résultats de ses voyages dans les pays étrangers; ses observations topographiques, morales et physiologiques, donnèrent une nouvelle preuve de sa sagacité et de la profondeur de son génie.

Quelque passion que lui eût inspirée l'histoire naturelle, cependant elle n'absorbait pas tout son temps, et lui permettait de se livrer à des recherches philologiques, pour lesquelles il n'avait pas moins de goût. C'est à ses longues méditations sur le génie de la langue anglaise qu'on doit son ample collection des proverbes anglais, et celle non moins estimée des mots du même idiome dont on ne fait pas généralement usage.

En 1675, Ray fit part à la Société royale de quelques expériences tendant à établir le véritable usage de la vessie natatoire des poissons, et dont le temps a confirmé l'exactitude et la justesse. En 1677, il donna une seconde édition de sa Flore anglaise, augmentée de nouvelles observations. Dans le même temps, il prenait soin des papiers laissés par Willughby sur l'histoire des oiseaux et des poissons. L'Ornithologie avait paru en 1676. Deux ans après, il la traduisit en anglais, et mit sa version au jour avec des additions considérables. Immédiatement après, en 1679, il se retira à Falkborne-Hall, près de Black-Notley, où il mit en ordre les matériaux confus de l'Histoire des poissons, qui ne fut en état d'être imprimée qu'en 1686.

Libre des soins qu'avait exigés la tutèle des enfans de Willughby, il se remit avec ardeur à l'étude de la botanique, et, pour satisfaire à l'empressement de ses amis, il s'occupa d'é-

crire l'histoire générale des plantes. Mais, comme son but était de disposer ce grand travail dans un ordre systématique, il y préluda, en 1682, par l'esquisse d'une nouvelle méthode de classification, qu'il perfectionna peu à peu dans la suite. Quatre ans après, parut son Histoire générale. Son but était d'embrasser toutes les connaissances botaniques acquises jusqu'à lui, en décrivant et réduisant à son propre système les plantes de Bauhin, et celles dont Hernandez, Pison, Margrave, Bontius, Zannoni, Morison, Mentzel, Boccone, Rheede et autres, avaient enrichi les catalogues. Quelqu'immense que fût ce travail, il l'exécuta avec assez d'habileté pour mériter les suffrages de tous ceux qui se sont ensuite distingués dans la science.

Jusqu'alors Ray s'était montré principalement comme naturaliste. En 1691, il se fit connaître comme théologien, dans un ouvrage où il démontrait l'existence de Dieu par les seules considérations tirées de la nature, et en 1692 dans un traité de géologie, qui dut frapper vivement les esprits, à l'époque de son apparition, mais qui a perdu toute importance depuis que les naturalistes sont devenus assez sages pour renoncer aux hypothèses géologiques et ne s'attacher qu'aux faits géognostiques. La même année, il écrivit quelques observations pour engager à planter du maïs en place de pois, mais qui n'eurent pas de succès.

Détourné ainsi de ses travaux botaniques, il porta également ses regards vers l'histoire des animaux, sur laquelle il n'existait encore rien d'important en Angleterre, et l'on doit dire que ce fut lui qui commença véritablement à introduire un ordre méthodique dans le règne animal, où tout n'était que confusion depuis Aristote. Ce travail était d'autant plus méritoire qu'il présentait de grandes difficultés, le commerce ne prêtant pas, comme aujourd'hui, son puissant secours à la zoologie. Le même esprit investigateur qu'il avait porté dans les classes des mammifères et des reptiles en 1693, reparut dans son histoire des oiseaux et dans celle des poissons, qui ne furent publiées qu'après sa mort.

La seconde édition du *Synopsis* fut mise au jour en 1696. Mais Ray eut peu de part aux augmentations qui y furent faites, parce que son âge et ses infirmités lui empêchaient de faire des excursions. Obligé de se renfermer dans son cabinet, il y perfectionna son système de classification, qui reparut en 1703 considérablement modifié et amélioré. L'année suivante, il fit imprimer le troisième volume de son Histoire générale, contenant les découvertes dont la botanique s'était enrichie depuis seize ans. Ce fut là le terme de ses travaux sur les plantes. Il ne s'occupa plus que de l'histoire des insectes, au sujet desquels il rassembla des documens qu'il n'eut pas le temps de

mettre en ordre, et qui furent imprimés par Derham. Sa mort arriva le 17 janvier 1704.

Ray fut, sans contredit, un des naturalistes les plus remarquables. Excité, dit Pulteney, par le génie le plus ardent, qui le fit triompher de découragemens et de difficultés innombrables, il vit à la fin ses travaux couronnés par un succès qui était presque sans exemple avant lui. Il réforma totalement les études de la botanique et de la zoologie; il les éleva à la dignité des sciences, et les plaça dans un point de vue avantageux; enfin par ses propres recherches il leur fit faire, en Angleterre, des progrès plus réels qu'aucun de ses prédécesseurs. Il porta surtout à la perfection la méthode synoptique, qui consiste à diviser toujours par des dichotomies prises dans des parties différentes, et à ne pas s'en tenir à une seule partie, d'après laquelle on établirait un certain nombre de classes. En botanique, il a réellement fondé une ère nouvelle, et mérité le surnom de Tournefort anglais. A la vérité, il a marché sur les traces de son compatriote Morison; mais en même temps il a cherché avec constance tous les rapports des plantes, selon la méthode naturelle, qu'il a défendue de tout son pouvoir contre les méthodistes purement systématiques, et il a établi des familles naturelles, dont plusieurs ont été observées par lui pour la première fois, comme celles des *asperifoliæ*, des *stellatæ*, des *verticillées*, des *papilionacées*. Quant à la zoologie, c'est lui qui a le premier appliqué aux animaux les diverses méthodes qu'on n'avait encore imaginées avec quelque rigueur que pour les plantes. Ses nombreux ouvrages portent les titres suivans:

Catalogus plantarum circà Cantabrigiam nascentium; in quo exhibentur, quotquot hactenus inventæ sunt, quæ vel spontè proveniunt, vel in agris feruntur: una cum synonymis selectioribus, locis natalibus, et observationibus quibusdam oppido raris. Adjiciuntur in gratiam tyronum index anglico-latinus, index locorum, etymologia nominum, et explicatio quorumdam terminorum. Cambridge, 1660, in-8°.

Cet opuscule embrasse toutes les plantes que Ray avait observées aux environs de Cambridge. Elles sont au nombre de 626, abstraction faite des variétés et des espèces douteuses. Parmi elles, on compte peu de cryptogames et de graminées. Elles sont rangées par ordre alphabétique des noms latins, avec la synonymie de Gérard, de Parkinson et des deux Bauhin. L'auteur donne des observations choisies sur les usages médicaux et économiques des végétaux, ainsi que sur la structure des fleurs. Il décrit plusieurs plantes nouvelles. En 1663, il publia un Appendix, contenant des corrections, et additions de 42 plantes. En 1685, parut un second appendix, avec l'addition de 60 autres plantes. Ces deux petits traités sont devenus fort rares.

Catalogus plantarum Angliæ et insularum adjacentium, tum indigenas, tum in agris passim cultas complectens, in quo præter synonyma, facultates quoque summatim traduntur; una cum observationibus et experimentis novis medicis et physicis. Londres, 1670, in-8°. - *Ibid.* 1678, in-8°.

L'ouvrage est rédigé sur le même plan que celui qui précède. Le nombre total des plantes dont il traite ne monte qu'à environ 1050, ce qui tient à la circonspection avec laquelle Ray procédait, tant pour n'admettre aucune variété comme espèce, que pour écarter toutes les espèces appuyées sur une autorité douteuse. La seconde édition est augmentée de nouvelles observations, et de quarante-cinq plantes.

Nomenclator classicus, sive dictionarium trilingue, anglicanum, latinum, græcum, secundum locos communes. Londres, 1672, in-8°. - *Ibid.* 1689, in-8°. - *Ibid.* 1696; in-8°.

Compilation qui fut assez estimée pour être consultée par ceux qui depuis ont publié des dictionnaires. Ray la donna, parce qu'il reconnut combien les manuels dont on se servait habituellement contenaient d'erreurs dans les noms de plantes et d'animaux.

Observations topographical, moral and physiological, made in a journey trough part of the low-countries Germany, Italy, and France. Londres, 1673, in-8°. - *Ibid.* 1746, in-8°.

Entr'autres idées remarquables, on distingue, dans ce livre, celle que les fossiles sont les débris de corps qui ont été autrefois organisés. On ne les regardait alors que comme des jeux de la nature. Du reste, l'auteur ne se borne pas à l'histoire naturelle, mais il traite aussi des mœurs des nations, et s'étend souvent jusque sur les avantages et les inconvéniens des diverses formes de gouvernement.

A collection of english proverbs digested into a convenient method. Cambridge, 1672, in-8°. - *Ibid.* 1678, in-8°.

A collection of inusited english words. Londres, 1674, in-12. - *Ibid.* 1691, in-8°.

On trouve, à la suite de ce recueil des mots anglais dont on ne fait pas généralement usage, une description de la manière de préparer et de raffiner les métaux qui se trouvent en Angleterre. La première édition contient un catalogue des oiseaux et poissons anglais, qui a été retranché dans la seconde. En 1703, Thoresbey envoya à l'auteur une addition considérable de mots, qui fut imprimée dans le recueil posthume de ses lettres.

Francisci Willughbei ornithologiæ libri tres, in quibus aves omnes, hactenus cognitæ, in methodum naturis suis convenientem redactæ accuratè describuntur. Londres, 1676, in-fol. - Trad. en anglais, Londres, 1678, in-fol.

Ray ne se contenta pas de mettre en ordre les papiers de son ami, il y ajouta des matériaux considérables, d'après ses propres observations. La traduction anglaise, qui est de lui, contient beaucoup d'additions, et des gravures qui ne répondent point au mérite de l'ouvrage.

Methodus plantarum nova, brevitatis et perspicuitatis causâ synopticè in tabulis exhibita; cum notis generum, tum summorum, tum subalternorum characteristicis, et observationibus nonnullis de seminibus plantarum. Londres, 1682, in-8°. - *Ibid.* 1703, in-8°. - Amsterdam, 1710, in-8°. - Tubingue (Londres), 1733, in-8°.

C'est proprement le plan de l'ouvrage suivant. Ray veut qu'on range, autant que possible, les plantes d'après les caractères résultant de la conformité dans la fructification et le port, ce qui fait qu'il néglige trop la fleur, et fait trop d'attention aux feuilles. Il suit l'ancienne division en arbres, arbrisseaux et herbes, mais réunit les sous-arbrisseaux à ces dernières. Il établit 61 classes. A son livre fut joint un tableau clair et concis du système de Cesalpino. Dans la seconde édition, le nombre des classes est réduit à 33, dont 12 sont presque composées d'ordres naturels.

Historia plantarum, species hactenus editas, aliasque insuper multas noviter inventas et descriptas complectens. Londres, tome I, 1686; II, 1688; III, 1704, in-fol. - Londres, 1716, in-fol.

Opus immensi laboris, dit Haller. On trouve en tête une liste des écrits

de près de cent botanistes cités dans le cours du livre, une explication des termes, et un exposé de la philosophie des végétaux, comprenant l'anatomie et la physiologie d'après Malpighi, Grew et ses propres observations, et l'énumération des différences des parties des plantes d'après Jung et autres. C'est un tableau exact de l'état de la botanique à la fin du dix-septième siècle. Ray décrit environ 8600 plantes, dont beaucoup ont été regardées depuis comme de simples variétés. En tête de chaque chapitre ou genre, il donne son caractère, et, dans l'énumération des espèces, il cite les Synonymes de G. et J. Bauhin, de Gerard et de Parkinson, en en introduisant rarement d'autres quand la plante était connue d'un de ces écrivains. Il indique avec soin les végétaux que lui-même n'a pu voir, et fait connaître le lieu où ils croissent, ainsi que le temps de leur floraison. L'édition de 1716 ne paraît pas plus exister réellement qu'une autre prétendue de 1693, qui n'a que le titre de neuf.

Francisci Willughbei de historiâ piscium libri IV, recogniti, coaptati, suppleti, librisque duobus prioribus aucti. Oxford, 1686, in-fol.

Fasciculus stirpium Britannicarum, post editum catalogum plantarum Angliæ observatarum. Londres, 1688, in-8°.

Petit catalogue, dans lequel on voit paraître pour la première fois un certain nombre de plantes.

Synopsis methodica stirpium Britannicarum, in quâ tum notæ generum characteristicæ traduntur, tum species singulæ breviter describuntur. CCL plus novæ species partim suis locis inseruntur, partim in appendice seorsim exhibentur, cum indice et virium epitome. Londres, 1690, in-8°. - *Ibid.* 1696, in-8°. - *Ibid.* 1724, in-8°.

La seconde édition contient plus de 1600 espèces, qui, à la vérité, ne sont pas toutes admises aujourd'hui.

The wisdom of god manifested in the works of the creation. Londres, 1691, in-8°. - *Ibid.* 1714, in-8°. - *Ibid.* 1717, in-8°. - *Ibid.* 1743, in-8°. - *Ibid.* 1758, in-8°. - Trad. en français, Utrecht, 1714, in-8°.; *Ibid.* 1729, in-8°. - en allemand, Goslar, 1717, in-4°.

Le but de ce livre est de prouver l'existence de Dieu par la philosophie naturelle.

Three physico-theological discourses. Londres, 1692, in-8°. - *Ibid.* 1715, in-8°. - *Ibid.* 1721, in-8°. - *Ibid.* 1732, in-8°. - Trad. en allemand, Léipzick, 1756, in-8°. - en hollandais, Roterdam, 1719, in-8°.

L'auteur traite du chaos et de la création du monde, du déluge universel, de ses causes et de ses effets, enfin de la dissolution et de l'embrasement du monde. Pour bien juger ce livre, il faut se reporter au temps où il fut écrit, et à la profession de l'auteur. Alors on est surpris de la liberté de recherche qui y règne partout, et qui annonce un ami de la vraie philosophie, un homme cherchant la vérité avec candeur et modestie.

Synopsis methodica animalium quadrupedum et serpentini generis, vulgarium notas characteristicas, rariorum descriptiones integras exhibens; cum historiis et observationibus anatomicis perquam curiosis. Præmittantur nonnulla de animalium in genere sensu, generatione, divisione, etc. Londres, 1693, in-8°.

Cet ouvrage porte sur deux classes, celle des mammifères et celle des reptiles; car, suivant la coutume alors reçue, et qui subsista jusqu'à Linné, Ray place les quadrupèdes ovipares dans la même classe que les vivipares. Il range, selon les lois de la méthode qu'il s'était prescrite, tous les animaux dont avaient parlé ses prédécesseurs, et il en décrit plusieurs pour la première fois; d'autres sont décrits avec une exactitude jusqu'alors inconnue. L'auteur donne la synonymie de quelques espèces, et à cet égard il est encore à consulter aujourd'hui. Ses descriptions sont assez claires, et suffisantes pour faire reconnaître les objets dont il parle.

A collection of travels and voyages. Londres, 1693, in-8°. - *Ibid.* 1738, in-8°.

Recueil des voyages de Rauwolf, Belon, Vernon, Spon, Smith, Huntington, Greaves, Vesling et Thevenot.

Stirpium europæarum extrà Britannias nascentium sylloge. Londres, 1694, in-8°.

Ray, dans la préface, critique la méthode de Rivinus.

Epistola ad D. Rivinum de methodo plantarum. Londres, 1696, in-8°.

On trouve ici la réponse de Rivinus à la critique de Ray, la réplique de ce dernier, et celle qu'il fit aux objections de Tournefort.

Dissertatio de variis plantarum methodis. Londres, 1696, in-8°.

Le but de l'auteur est de montrer que la division des plantes en classes et en genres, d'après la seule fructification, ne pouvait se faire qu'avec le temps, et qu'on ne pouvait pas se passer encore d'y faire entrer le port pour quelque chose, puisqu'il y avait beaucoup de végétaux que les anciens botanistes n'avaient pas vus en fleurs. Il reconnait franchement les imperfections de sa méthode.

A persuasive to a holy life Londres, 1700, in-8°. - *Ibid.* 1719, in-8°.

Methodus insectorum. Londres, 1705, in-8°.

C'est le premier ouvrage méthodique sur l'entomologie.

Historia insectorum. Londres, 1710, in-4°.

Ouvrage posthume, à la suite duquel on trouve un appendix sur les scarabées d'Angleterre par M. Lister.

Synopsis methodica avium et piscium. Londres, 1713, in-8°.

La distribution des oiseaux, calquée sur celle des quadrupèdes, a pour base le nombre des doigts et la forme du bec. Le traité des poissons est assez bon; quoiqu'une pure compilation de celui de Willughby, que Ray a copié presqu'entièrement, il présente cependant les objets avec beaucoup plus d'ordre.

Philosophical letters between the M. Ray and several of his ingenious correspodents natives and foreigners, to which are added those of Francis Willughby. Londres, 1718, in-8°.

Publié par Guillaume Derham. (A.-J.-L. JOURDAN)

REAUMUR (RÉNÉ-ANTOINE-FERCHAUD DE), né à la Rochelle en 1683, d'un père qui occupait une place distinguée dans la magistrature; abandonna la jurisprudence, à laquelle sa famille le destinait, pour s'appliquer aux mathématiques, à la physique et à l'histoire naturelle. En 1703, il se rendit à Paris, où il se fit connaître assez avantageusement pour mériter, cinq ans après, d'être admis parmi les membres de l'Académie des sciences. Depuis cette époque, il se consacra tout entier à l'étude de la nature. Ses nombreuses découvertes et ses observations ne tardèrent pas à lui procurer une grande célébrité. En 1709, parut son mémoire sur la formation et l'accroissement des coquilles des animaux, qui fut suivi d'un autre sur les fleuves aurifères de la France. Il fit aussi, sur l'art de convertir le fer en acier, un grand nombre d'expériences, en récompense desquelles le régent lui donna une pension de douze mille francs, qu'il n'accepta qu'à condition qu'elle serait reversible à l'Académie après sa mort. Ces expériences contribuèrent puissamment à perfectionner une branche d'industrie qui était encore

fort arriérée en France. Réaumur rendit aussi un service signalé à son pays, en s'occupant de la fabrication du fer-blanc et de la porcelaine. Avant lui, on tirait le fer-blanc de l'étranger, et l'on n'avait presque aucune notion sur les terres qui entrent dans la composition de la porcelaine, et d'où dépend la prééminence de ce genre de poterie sur tous les autres. Ce fut lui qui introduisit le thermomètre à l'esprit de vin, avec une échelle de quatre-vingts degrés entre la température de la glace fondante et celle de l'eau bouillante. Cet instrument porte encore son nom. Réaumur s'est également occupé de l'incubation artificielle des œufs de poule, mais sans pouvoir réussir à trouver le procédé fort simple qui réussit journellement en Égypte. La mort le surprit en 1757, le 17 octobre, à Bermondière dans le Maine. Ses travaux, qui embrassent toutes les parties des sciences, sont pour la plupart dispersés dans la collection des Mémoires de l'Académie des sciences. Nous n'indiquerons ici que ceux qui ont rapport à l'histoire naturelle, parce que c'est surtout dans cette branche du savoir humain que Réaumur a rendu son nom immortel. Son principal ouvrage a pour titre :

Mémoires pour servir à l'histoire naturelle des insectes. Paris, 1734-1742, 6 vol. in-4°.

Cet ouvrage devait avoir dix volumes, mais la mort ne permit pas à l'auteur de l'achever. Il avait déjà préparé les matériaux du septième, qui devait traiter des sauterelles. L'Institut en possède encore quelques planches, mais qui ne sont pas en état d'être publiées, et dont le manuscrit ne consiste non plus qu'en quelques notes éparses. Jamais on n'aurait pu juger avant cet ouvrage à quel point les insectes sont féconds en merveilles. De tous ceux qui ont paru dans le dix-huitième siècle, c'est celui qui a le plus contribué aux progrès de l'histoire naturelle. Le premier volume traite des chenilles, de leurs différentes espèces, des divers genres de chrysalides, des différens procédés que les chenilles emploient pour faire leurs cocons et préparer leurs métamorphoses. C'est surtout sur cette dernière partie que Réaumur donne une infinité de détails intéressans. Dans le second volume, il s'occupe des chenilles moins grandes, mais qui ont cependant encore un certain degré d'intérêt. Il passe ensuite aux mouches à quatre ailes et à celles qui en ont deux. Quant aux premières, il donne non-seulement un très-long traité sur l'abeille, plein de découvertes ou de rectifications des anciens, mais encore la description d'une infinité d'espèces sauvages, dont il fait connaître avec soin toutes les manœuvres. En général, ce qui brille particulièrement dans l'ouvrage de Réaumur, ce sont la patience et la sagacité infinie qu'il a mises dans toutes les observations sur les mœurs d'animaux si petits. Pour s'assurer de l'exactitude des faits, il occupait un grand nombre de personnes à étudier les habitudes des différentes sortes d'insectes. On ne peut même pas lui reprocher d'avoir négligé les descriptions anatomiques. Autant qu'il le peut, il les donne; mais, en ce genre, il est fort inférieur à Swammerdam. Il donne seulement la description exacte, au microscope, des organes extérieurs, quelquefois aussi celle des organes internes, dans les grandes espèces; mais ce qu'il fait connaître d'anatomie est grossier en comparaison des mœurs et des descriptions extérieures. La partie systématique est très-imparfaite. Réaumur adopte à peu près

la division fondée sur les ailes. Quant aux genres, il paraît n'en avoir eu aucune idée. A cette époque, les zoologistes, qui n'étaient pas dans le même temps botanistes, n'attachaient aucun prix à une bonne distribution systématique. La raison en est simple : la méthode fait presque tout en botanique, où il y a peu à observer sur les habitudes et la structure, tandis qu'en zoologie le champ des observations est si vaste, qu'on a pu, sans grand inconvénient, négliger pour lui l'étude des classifications.

(J.)

REBECQUE (Jacques-Constant de), docteur de la Faculté de médecine de Montpellier, et faisant profession de la réforme de Calvin, jouit à Lausanne, dans le dix-septième siècle, de la réputation d'un habile médecin et d'un homme de bien. Il publia les ouvrages suivans :

Medicinæ Helvetiorum prodromus; pharmacopeæ Helvetiorum specimen. Genève, 1677, in-12.
Nicolai Lemery cursus chimicus. Genève, 1681, in-12.
Le chirurgien français charitable. Genève, 1683, in-8°. -Lyon, 1731, in-8°.
Atrium medicinæ Helvetiorum, seu, eorumdem pharmacopeæ promptuarium; observationesque medicæ rarissimæ ac selectissimæ. Genève, 1690, in-12.
Le même ouvrage, traduit en français, avec des augmentations, a paru à Berne en 1709, in-12. (R. DESGENETTES)

RECALCUS (Jules), natif de Soligno, pratiqua et professa publiquement l'art de guérir à Ferrare, où il mourut en 1645, à l'âge de quatre-vingt-treize ans. On a de lui :

Consultatio de lue sarmaticâ. Ferrare, 1600, in-fol.
Sous le pseudonyme de Lucius Laelius Fulginatis.
De similarium corporum naturâ. Ferrare, 1621, in-4°.
De febre typhode tractatus. Ferrare, 1638, in-8°. (Z.)

REDI (François), issu d'une famille noble d'Arezzo, naquit en cette ville, le 18 février 1626. Il fit ses premières études à Florence, et passa ensuite à Pise, où il fut reçu docteur en philosophie et en médecine. Son habileté le mit bientôt en grande réputation à Florence, où il était venu s'établir, et ses succès dans la pratique le firent connaître d'une manière si avantageuse que le grand-duc Ferdinand II le nomma son premier médecin, et que Cosme III lui conserva ensuite cet emploi jusqu'à sa mort. Ses nombreuses occupations ne l'empêchaient cependant pas de cultiver les belles-lettres et la poésie. Il s'attacha même d'une manière spéciale à l'étude de la langue italienne, et contribua puissamment au Dictionaire de la Crusca, dans lequel ses ouvrages sont souvent cités comme classiques. La mort l'enleva le 1er mars 1697. On doit le considérer sous trois points de vue différens, comme médecin, comme physiologiste et comme poète. Il nous reste peu de documens pour juger sa pratique médicale, mais assez néanmoins pour prendre

une haute idée de sa sagacité. Ennemi de toutes les erreurs sanctionnées par le temps, il encouragea ses confrères à bannir une foule de méthodes qui ne contribuaient qu'à retarder et empêcher la guérison des maladies. La polypharmacie galénique fut attaquée à la fois par ses préceptes et par son exemple. Simple dans ses méthodes de traitement, il n'employait qu'un petit nombre d'agens médicinaux. On doit surtout le louer d'avoir ramené à l'usage des boissons aqueuses, qu'on ménageait alors dans l'ardeur même des maux les plus aigus. Il ne fut pas précisément le premier qui attaqua l'ancienne doctrine d'après laquelle les insectes sont engendrés par la putréfaction des corps morts, puisque Joseph Aromatari avait déjà soutenu la même thèse; mais ses argumens irrésistibles portèrent la conviction dans les esprits, et firent tomber dans un discrédit absolu le système des générations spontanées, qu'on affecte encore aujourd'hui de confondre avec celui qu'il renversa, quoiqu'il n'y ait aucun rapport entre eux, et que des conclusions vraies pour les insectes puissent fort bien ne pas l'être pour des animaux d'un ordre inférieur. Ses observations sur les insectes le conduisirent à établir que la gale est produite par un ciron qu'il décrivit et figura d'une manière assez exacte, et l'on doit le considérer, non pas comme l'inventeur, mais comme le véritable propagateur de cette doctrine, remise en crédit dans ces derniers temps par M. Galès. Tous ses écrits relatifs à l'histoire naturelle ou à la physique annoncent une sage incrédulité à l'égard du merveilleux, une grande attention à détruire les erreurs établies, une sagacité peu commune à observer la marche de la nature dans la formation de ses plus petits ouvrages, et une bonne foi scrupuleuse à faire l'histoire de ce qu'il avait observé. Ses poésies sont pleines de grâce et d'élégance. Voici les titres des ouvrages qu'il a publiés :

Osservazioni interno alle vipere. Florence, 1664, in-4°. - *Ibid.* 1686, in 4°. - Paris, 1666, in-12. - Trad. en latin, Amsterdam, 1678, in-12.

Redi soutient que le venin de la vipère morte est capable de causer la mort lorsqu'il se mêle avec le sang. Charas l'ayant combattu, il se défendit dans l'opuscule suivant :

Lettera sopra alcune opposizioni fatte alle sue osservazioni intorno alle vipere. Florence, 1670, in-4°.

Esperienze intorno alla generazione degli insetti. Florence, 1668, in-4°, - *Ibid.* 1688, in-12. - Trad. en latin, Amsterdam, 1671, in-12.

Redi établit que tous les animaux se produisent de la même manière, qu'on a tort de les distinguer en parfaits et imparfaits, qu'il n'y en a pas qui proviennent de la seule pourriture, et qu'ils naissent tous d'une véritable semence.

Esperienze intorno a diverse cose naturali, e particolarmente a quelle che ci son portate dell' Indie. Florence, 1671, in-4°. - Trad. en latin, Amsterdam, 1675, in-12.

C'est surtout dans cet ouvrage que Redi témoigne toute son aversion pour la polypharmacie.

Osservazioni intorno agli animali viventi, che si trovano negli animali viventi. Florence, 1684, in-4°.

Lettera intorno all' invenzione degli occhiali di naso. Florence, 1678, in-4°.

Redi prétend que les lunettes ont été inventées vers la fin du treizième siècle. Spon a traduit cet opuscule en français, et l'a inséré dans ses Recherches curieuses d'antiquité.

Bacco in Toscana. Florence, 1685, in-4°.

Dithyrambe, dans lequel Redi fait l'éloge des meilleurs vins de la Toscane, et qui est rempli de notes fort érudites.

Sonetti. Florence, 1702, in-fol. et in-12.

Les œuvres de Redi ont été réunies sous ce titre:

Opere di F. Redi, in questa nuova edizione accresciute et migliorate. Venise, 1712, 3 vol. in-8°.

On trouve dans cette collection la vie et l'éloge de l'auteur par Salvini, puis ses expériences sur la génération des insectes, celles sur les animaux qui vivent dans le corps d'autres animaux, des observations sur les cirons du corps humain faites en partie par Cestoni, en partie par Redi, mais rédigées par ce dernier; une lettre de Cestoni contenant son opinion sur la gale produite par les cirons, les expériences sur divers objets naturels, les observations sur la vipère et la réponse aux objections, les remarques sur la larme batavique, les lettres sur l'invention des lunettes, les expériences sur les sels essentiels, la correspondance et les poésies.

(J.)

REGA (Henri-Joseph) naquit à Louvain le 26 avril 1690, étudia la médecine dans cette ville et y fut nommé professeur en 1712. Il vint ensuite à Paris, où il commença son ouvrage sur les sympathies. Rega était désintéressé et généreux; il fit diverses fondations en faveur des étudians, et enrichit la bibliothèque de sa ville natale. Il mourut le 22 juillet 1754, laissant des ouvrages qui lui ont valu la réputation d'un des syncrétistes les plus sages :

De sympathiâ. Harlem, 1721, in-12. - Leipzick, 1762.

Ouvrage très-remarquable, dans lequel Réga développe, mieux qu'on ne l'avait encore fait, les rapports sympathiques multipliés des parties les unes avec les autres. Une nouvelle édition de cet ouvrage, avec les additions réclamées par l'état actuel de la science, serait une bonne idée.

Dissertatio medica de aquis mineralibus fontis Marimontensis in comitatu Hannoniæ. Louvain, 1740, in-12.

Dissertatio medico-chymica quâ demonstratur sanguinem humanum nullo acido vitiari; accedit appendix quâ inquiritur an equidem in primis viis contineatur acidum, ulterius considerantur remedia anti-acida, præcipuè pulveres absorbentes de quorum tàm usu salutari quàm abusu medicum instructum esse oportet. Louvain, 1744, in-8°.

Contre de Le Boë.

Tractatus duo de urinis prior quæstio quodlibetica: an ullâ scientiæ medicæ investigatione aut experimento quispiam possit ex solâ urinarum inspectione morborum naturam ad medelam dignoscere? Alter de urinis ut signo in quo ordinarius et naturalis homini sani urinæ aspectus, ejusdemque ab eo mutatæ constitutio morbi tempore proponitur, in causas inquiritur, et quid singulæ variationes indicent; tàm ex veterum, potissimum Hippocratis, quàm recentiorum observatione exponitur. Francfort et Leipzick, 1761, in-12.

Voulant mettre un terme aux absurdes préjugés répandus par les uro-

mantes, Réga fit ces deux traités pour rassembler tout ce qu'il pouvait y avoir de vrai dans l'étude de l'uroscopie médicale.

Accurata medendi methodus, quantum fieri potest, ab omni hypothesi abstracta, duobus medicinæ fundamentis certæ experientiæ et rationibus indè deductis superstructa, in tres partes divisa, pathologiam universalem particulorum et therapeiam per aphorismos proposita. Louvain, 1737, in-4°.

La forme aphoristique que Réga affectionnait, lui a permis de faire entrer dans cet ouvrage, comme scholies, une foule de passages des auteurs les plus estimés, et principalement d'Hoffmann, d'Hecquet, de Stahl et de Boerhaave. Réga était du petit nombre des bons esprits qui, par une noble abnégation d'eux-mêmes, cherchent moins à dire des choses neuves que des choses utiles. (F.-G. BOISSEAU)

RÉGIS (PIERRE), né à Montpellier en 1656, étudia la médecine dans les Écoles de cette ville, où il fut promu au doctorat en 1678, après avoir suivi assidûment les cours de philosophie du célèbre Pierre-Sylvain Regis, dont il sut gagner l'amitié. Peu de temps après sa réception, il vint à Paris, y profita des leçons de Duverney et de Lemery, et forma avec quelques académiciens des liaisons qu'il entretint toujours depuis. De retour à Montpellier, il y pratiqua la médecine avec beaucoup de succès jusqu'à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes. Comme il était calviniste, et qu'il ne voulut pas abjurer, il fut obligé de quitter la France, où il laissait des biens considérables. Amsterdam fut le lieu qu'il choisit pour retraite, et il s'y livra sans relâche à l'exercice de l'art de guérir, jusqu'à sa mort, arrivée le 30 septembre 1726. Ses ouvrages sont :

Lettre à M. Chauvin sur la proportion dans laquelle l'air se condense; Dans la Bibliothèque universelle de Leclerc, tome XVII.

Observations touchant deux petits chiens d'une même ventrée, qui sont nés ayant le cœur situé hors de la cavité de la poitrine; Dans le Journal des savans, 1681.

Regis a donné une édition des œuvres posthumes de Malpighi (Amsterdam, 1698, in-4°.). Il a revu et augmenté la partie botanique et médicale du Dictionnaire de Furetière, édition de Basnage de Bauval. On lui doit aussi des observations sur la peste de Provence, publiées en 1721. (O.)

REGNAULT (JEAN-BAPTISTE-ETIENNE-BENOIT-OLIVE), né à Niort, fit ses études en cette ville, sa philosophie au Collége du cardinal Lemoine, et prit le grade de maître ès-arts en l'Université de Paris. Élève de la Faculté de médecine de Paris, encouragé par les conseils de Vicq-d'Azyr, M. Regnault se fixa dans la capitale, après avoir reçu le titre de docteur en médecine à Reims le 16 décembre 1786. Il fut nommé médecin de l'hôpital de la Charité de Charenton, en 1790, et médecin de l'hôpital militaire du Gros-Caillou au commencement de 1791. En 1792, il partit, en qualité de médecin ordinaire, pour l'armée de la Meuse. Un mandat d'arrêt ayant été lancé contre lui par le comité de salut public, il en fut averti à temps, se

retira en Hollande, et de là se rendit à Hambourg, où il acheta le droit de bourgeoisie dans le contrat des étrangers, et exerça la médecine avec un grand succès pendant plusieurs années. Des affaires de famille l'ayant obligé de passer en Angleterre en 1801, pour de-là se rendre aux États-Unis, la catastrophe de Saint-Domingue le détermina à rester à Londres, où la confiance des émigrés l'accueillit comme à Hambourg. Rentré en France en 1814, M. Regnault a été nommé médecin consultant du roi, médecin en chef adjoint de l'hôpital de la garde royale, chevalier de l'ordre de Saint-Michel et de la Légion-d'Honneur, et enfin médecin en chef de l'hôpital de la garde royale. Il est membre d'un grand nombre de sociétés savantes nationales et étrangères. On a de lui :

Observations sur la phthisie pulmonaire, ou Essai sur le lichen d'Islande considéré comme médicament et comme aliment dans cette maladie. Londres, 1802, in-8°., en anglais. - *Ibid.* 1802, in-8°., en français. - *Ibid.* 1805, in-8°., en français.

Cet opuscule établit l'utilité du lichen d'Islande dans la phthisie. Lorsque l'auteur l'écrivit, cette plante n'était d'aucun usage en Angleterre, aucune pharmacie n'en était pourvu. Parvenue en France, la dissertation fut avantageusement citée par M. Alibert dans sa Thérapeutique, comme l'ouvrage d'un médecin anglais. C'est elle qui a rendu l'usage du lichen si commun dans notre pays. M. Regnault cite avec soin les auteurs qui ont écrit avant lui sur les propriétés de ce végétal, rapporte de nombreuses observations à l'appui, et indique les différentes manières de l'administrer. C'est lui qui, le premier, l'employa en même temps comme médicament et aliment.

Observation d'un cas singulier de volvulus.

Dans le Journal universel des sciences médicales, tome IV, page 105.

Observation d'une affection spermatique simulant une lésion organique du cœur.

Dans le Journal universel des sciences médicales, tome VI, page 391.

Considérations sur l'hydrocéphale et l'usage du moxa tempéré dans cette maladie. Paris, 1818, in-8°.

Dans le Journal universel des sciences médicales, tome IX, page 133.

Considération sur l'état de la médecine en France depuis la révolution jusqu'à nos jours. Paris, 1819, in-8°.

Dans le Journal universel des sciences médicales, tome XV, page 5.

Notice nécrologique sur J.-F. Coste. Paris, 1819, in-8°.

Dans le Journal universel des sciences, tome XVI, page 372.

Mémoire sur les altérations du foie dans plusieurs maladies. Paris, 1820, in-8°.

Dans le Journal universel des sciences médicales, tome XIX, page 129.

On doit à M. Regnault la fondation du *Journal universel des sciences médicales*, dirigé par lui dans un esprit qui lui a valu le suffrage du public; il a paru 34 volumes in-8°. de ce recueil depuis 1816 jusqu'à ce jour. (F.-G. BOISSEAU)

REHFELD (Charles-Frédéric), né à Stralsund, le 2 novembre 1735, étudia d'abord la théologie, à l'exemple de son père, et continua même de se livrer à cette science pendant les deux premières années de son séjour à l'Université d'Iéna; mais

étant tombé malade, les entretiens qu'il eut avec son médecin sur la structure du corps humain, le déterminèrent à embrasser la carrière médicale. Plein de cette résolution, il suivit avec assiduité les leçons d'Hamberger, de Kaltschmid, de Fuchs et de Wedel, et fut promu au doctorat en 1756. Il pratiqua ensuite pendant quelques années dans sa ville natale, et en 1762, il se rendit à Gripswald, où, deux ans après, on lui donna une chaire de médecine. Lorsque le gouvernement de la Suède établit en 1780 un Collége de santé pour la Poméranie suédoise, la direction de cet établissement fut confiée à Rehfeld, qui devint, en 1792, premier médecin du roi. Il mourut le 23 janvier 1794, ne laissant que des opuscules académiques intitulés:

Dissertatio de febribus intermittentibus et speciatim de tertianâ simplici. Iéna, 1756, in-4°.

Num fœtus in utero humano urinam excernat, necne. Gripswald, 1760, in-8°.

Conspectus disciplinarum, quas complectitur scientia medica ex fine artis salutaris deductus. Gripswald, 1762, in-4°.

Dissertatio de modo agendi medicamentorum diaphoreticorum et sudoriferorum. Gripswald, 1764, in-4°.

Oratio de erroribus in præcipuis deformandis sibi regulis diæteticis. Gripswald, 1764, in-4°.

Programma de partibus constituentibus humorum nostrorum. Gripswald, 1766, in-4°.

Dissertatio de curatione febrium continuarum putridarum. Gripswald, 1766, in-4°.

Memoria vitæ et meritorum S. Cæso ab Æmingâ, unâ cum commentatione de irritabilitate excedente morborum ac præmaturæ mortis caussâ. Gripswald, 1766, in-4°.

Potissima summa genera morborum simplicium qui fluida corporis humani afficiunt, demonstrata. Gripswald, 1766, in-4°.

Programma de affectibus eorumque effectibus, quos in nobis producunt. Gripswald, 1768, in-4°.

Quid de morbis à fascino habendum? Gripswald, 1768, in-4°.

Programma de more fasciis involvendi infantes nuper natos, ipsisque circà aeris temperiem servando regimine. Gripswald, 1769, in-4°.

Programma de evolutione fœtûs in ovulo ovarii muliebris, diù antè conceptionem jam structi, reliquis circà generationem lotis hypothesibus ideo quoque præferendâ, quoniam dogma fidei de resurrectione carnis præ cæteris perspicuum reddit. Gripswald, 1769, in-4°.

Dissertation contenant en abrégé un traité mécanique et raisonné sur l'art de l'accouchement. Gripswald, 1767, in-4°.

Programma de liquoris amnii, fœtum in utero hærentem circumdantis fontibus, naturâ et utilitatibus. Gripswald, 1770, in-4°.

Dissertatio de remediorum externorum in variolis usu salutari, et imprimis de balneorum vaporosorum in retrogressis variolis salubritate. Gripswald, 1770, in-4°.

Dissertatio de lentarum pulmonum obstructionum genesi ac diagnosi. Gripswald, 1770, in-4°.

Dissertatio de situ fœtûs in utero materno. Gripswald, 1770, in-4°.

An vis irritabilis fibrarum muscularium innata ipsis inhæreat, an aliundè ad eas accedat? Gridswald, 1771, in-4°.

Axiomata medico-practica ad curationem febrium acutarum imprimis spectantia. Gripswald, 1773, in-4°.

Dissertatio de venæsectionis usu et abusu in pleuritide. Gripswald, 1777, in-4°.

Rarior casus insignium indurationum, in quam plurimis visceribus corporis, in infante trium annorum, sectione corporis post mortem institutâ repertarum. Gripswald, 1777, in-4°.

Dissertatio de rubedine sanguinis. Gripswald, 1778, in-4°.

Morbi singularis epileptico-cataleptici opio potissimum sanati historia. Gripswald, 1788, in-8°. (1.)

REICHARD (Jean-Jacques), né le 7 août 1743, à Francfort-sur-le-Mein, étudia la médecine à Gœttingue, où il prit ses degrés. Etant ensuite revenu dans sa ville natale, il fut nommé directeur du jardin de botanique, et mourut le 21 janvier 1782. Il s'est distingué surtout par l'édition du *Species plantarum* de Linné qu'on doit à ses soins (Francfort, 1779-1780, in-8°.); cependant cette édition n'a aucun mérite particulier. Reichard s'est contenté de faire passer le contenu des *Mantissæ* de Linné dans l'édition antérieure du *Species*, sans rectifier aucun caractère, ajouter aucune espèce nouvelle, ou même seulement vérifier la synonymie. Un pareil travail, purement compilatoire, ne lui donne pas de grands titres à la reconnaissance des botanistes. On a encore de lui :

Dissertatio de peruviani corticis in plurium generum febribus exhibendi opportunitate. Gœttingue, 1768, in-4°.

Flora Mæno-Francofurtana, enumerans stirpes circà Francofurtum nascentes secundum methodum sexualem dispositas. Francfort, tome I, 1772; II, 1778, in-8°.

Medicinisches Wochenblatt fuer Aerzte, Wundaerzte und Apotheker. Francfort, 1780-1781, in-8°.

Sylloge opusculorum botanicorum, cum adjectis annotationibus. Francfort, 1782, in-8°.

Reichardt (*Chrétien*), né à Erfurt, le 4 juillet 1685, mort le 30 juillet 1775, s'est beaucoup occupé d'agriculture et d'économie rurale, sciences sur lesquelles il a publié divers ouvrages :

Lebendiges Kraeuterbuch. Erfurt, 1734, in-fol.

Kurzgefasste historische Nachricht von denen bey der Thueringischen Hauptstadt Erfurt gelegenen sogenannten dreyen Brunnen. Erfurt, 1745, in-8°.

Abhandlung von allerhand Saamenmerke. Erfurt, 1751, in-8°.

Land-und Gartenschatz. Erfurt, tomes I, II, III, IV, 1753; V, 1754; VI, 1755; *Universal Register*, 1762; *Anhang*, 1774, in-8°.

Réimprimé sous ce titre, par J.-V. Sikler.

Teutschland's Gartenschatz. Erfurt, tome I, 1802; II, III, 1803, in-8°.

Einleitung in den Garten-und Ackerbau. Erfurt, tome I, 1758; II, 1759, in-8°. - *Ibid.* 1769, in-8°.

Gemischte Schriften. Erfurt, 1762, in-8°.

Allerbeste Art, den Hopfen anzulegen und zu bauen. Dusseldorf, 1772, in-8°. - *Ibid.* 1775, in-8°. (1.)

REICHEL (Christophe-Charles), né à Dresde, le 28 mars 1724, étudia la minéralogie et l'art du mineur à Meissen et à Freyberg. S'étant ensuite rendu à l'Université de Wittemberg, il continua de se livrer aux mêmes études, mais s'occupa dans le même temps de la jurisprudence et de la médecine. Cette dernière science, qu'il se proposait seulement d'effleurer, l'intéressa bientôt à tel point qu'il s'y consacra tout entier. Le titre de maître ès-arts lui fut accordé en 1748, et celui de docteur en 1750. Dès qu'il l'eut obtenu, il retourna dans sa ville natale, résolu de s'y adonner à la pratique; mais ayant été appelé à Meissen, comme médecin pensionné, il y mourut peu de temps après, laissant :

Epistola novam ac succinctam naphthæ, petrolei et indè productorum historiam complectens. Wittemberg, 1746, in-4°.
Dissertatio de tabaco, ejusque usu medico. Wittemberg, 1750, in-4°.
Diatribe de vegetabilibus putrefactis. Wittemberg, 1750, in-4°.

Reichel (*Abraham-Théophile*), né à Bernstadt, le 20 octobre 1712, mourut à Altbernsdorf, près de cette ville, le 25 novembre 1762. On a de lui :

Dissertatio de veris herbæ thee proprietatibus et viribus medicis. Erfurt, 1734, in-4°.
Sichere und bewaehrte Mittel wider das Glieder-Weh, insonderheit das Podagra. Erfurt, 1744, in-4°.
Sichere und bewaehrte Mittel wider den Stein. Erfurt, 1745, in-4°.

(J.)

REIES (Gaspard de los), originaire de Portugal, docteur en médecine d'Evora, exerçait l'art de guérir à Carmone, ville de la province d'Andalousie; c'était un médecin d'une grande érudition, auteur d'un ouvrage dans lequel se trouvent traités un grand nombre de sujets sur différens points de doctrine, et qui a pour titre :

Elysius jucundarum questionum campus; philosophicarum, theologicarum, philologicarum, et maximè medicarum. Bruxelles, 1661, in-fol. - Francfort, 1670, in-4°.

Ce livre renferme quelques discussions relatives à des points litigieux de l'histoire de la médecine avant l'expulsion des médecins de l'ancienne Rome. Il est déparé par une crédulité excessive. Ainsi l'auteur attribue la plupart des maladies à l'influence du démon, ajoutant que le premier soin d'un médecin doit être de chasser l'esprit infernal par de longues prières. Malheureux les péripneumoniques et les apoplectiques qui tombaient entre ses mains !

On ne le confondra pas avec

Reys Taveres (*Emmanuel dos*), médecin portugais, né à Santarem, qui était professeur de théologie auparavant d'enseigner la médecine, et qui a écrit principalement en faveur de Thomas Rodrigue de Veiga contre Matamace.

Controversiæ philosophicæ et medicæ ex doctrinâ de febribus. Lisbonne, 1667, in-4°.

(O.)

REIL (Jean-Chrétien), fils d'un prédicateur protestant, naquit, le 28 février 1759, à Rhaude, village de la Frise orientale. Destiné d'abord à l'état ecclésiastique, il ne put vaincre la répuguance que les discussions oisives de la théologie lui inspiraient, et le goût des sciences exactes se développa de très-bonne heure en lui. Ses parens, assez sages pour ne pas contrarier des dispositions naturelles que mille actions enfantines trahissaient, l'envoyèrent au Collége de Norden, où il resta jusqu'à l'âge de vingt ans. Ayant terminé ses humanités à cette époque, il se rendit à Gœttingue pour y étudier la médecine; mais il ne se distingua pas d'une manière bien particulière dans cette célèbre Université. On y professait un dogmatisme trop rigoureux, on y repoussait trop ouvertement toute espèce d'innovation, pour que son esprit réformateur et ennemi de la contrainte imposée par l'autorité, pût y prendre un libre essor et s'élever aux vérités nouvelles dont il était avide. L'Université de Halle, illustrée par les controverses de Wolf, et dont les membres paraissaient tous plus ou moins animés du même esprit que cet habile dialecticien, offrait un concours de circonstances plus heureuses. Reil ne tarda donc point à s'y rendre, et cette ville, qui fut, à proprement parler, le théâtre de ses premières études médicales, devint bientôt celui de sa gloire et des travaux recommandables qui l'ont rendu si célèbre. Il prit le bonnet de docteur en médecine et en chirurgie le 9 novembre 1782. La thèse qu'il soutint sans président posa les fondemens de sa célébrité, et le point sur lequel elle roule demeura l'un des sujets favoris de ses méditations, car, l'année suivante, il y joignit des additions assez considérables. Après sa réception, il alla pratiquer la médecine dans son pays natal; mais des talens aussi éminens que les siens ne pouvaient demeurer ensevelis au fond d'une province ignorée. En 1787, il fut appelé à Halle en qualité de professeur extraordinaire, et, l'année d'ensuite, Goldhagen étant venu à mourir, il le remplaça dans son double emploi de professeur ordinaire de thérapeutique et de directeur de l'institut clinique. Son premier soin fut de publier une relation de la maladie à laquelle avait succombé l'illustre académicien dont il devenait le successeur. En 1789, il fut nommé médecin physicien de la ville de Halle. Deux ans après, il publia un manuel fort estimé de diététique à l'usage du peuple. Ses cours publics, et plus encore ses leçons de clinique, donnèrent un nouveau lustre à l'Université, et contribuèrent puissamment à y attirer la foule des élèves. En 1806, cette École, l'une des plus renommées de l'Allemagne, disparut devant le colosse qui, dans une seule journée, raya momentanément la Prusse du nombre des puissances continentales. Elle

fut, à la vérité, réorganisée peu de temps après; mais le zèle de Reil, qui profita de l'interruption causée par la guerre pour prendre, en 1808, le titre de maître en philosophie, ne put parvenir à lui rendre son ancienne splendeur. En 1810, il fut appelé à Berlin pour y présider au conseil des mines. Il obtint aussi une chaire de médecine dans l'Université de cette capitale. A l'époque de la dernière coalition, il s'occupa d'une manière spéciale de perfectionner l'institution des hôpitaux militaires. Ses utiles travaux en ce genre lui méritèrent la place importante de directeur général des immenses hôpitaux établis à Halle et à Léipzick, après la bataille livrée sous les murs de cette dernière ville. Mais, épuisé déjà par l'étude et des veilles continuelles, Reil ne put résister aux fatigues de ce nouvel emploi. Victime d'un dévouement généreux, il succomba aux atteintes du typhus, le 12 novembre 1813.

En débutant dans la carrière médicale, Reil adopta le réalisme chimique, c'est-à-dire la doctrine suivant laquelle les lois de l'économie organique ne diffèrent pas d'une manière sensible de celles qui président aux phénomènes chimiques. Après avoir fait soutenir isolément la plupart de ses idées par ses disciples, il en développa lui-même tout l'ensemble dans un mémoire sur la force vitale, qui fit une vive sensation. Un esprit aussi actif que le sien ne pouvait effectivement pas admettre une qualité occulte, qui tend à éteindre le goût des expériences et de l'observation. Convaincu que les phénomènes de la vie dépendent de la nature des matériaux dont se composent les organes qui en sont le siége, et qu'admettre qu'un organe vit ou tombe malade sans qu'il s'effectue de changement dans son état intérieur, c'est prétendre qu'il vit ou qu'il devient malade sans cause; il essaya d'expliquer physiquement l'influence du mélange de la matière organique sur la production des actions vitales, il tenta surtout l'application des lois de l'électricité; mais ses efforts ne furent pas couronnés de succès. Aussi, dégoûté par l'inutilité de ses travaux, et plus encore par les sages critiques de Roose et de Sprengel, finit-il par abandonner le réalisme chimique, et par croire qu'il existe au moins une différence notable entre la chimie ordinaire et la chimie organique. Mais n'en demeurant pas moins éloigné d'admettre le dualisme des kantiens, qui répugnait à sa raison, et ne voulant reconnaître que des degrés différens de perfection d'une seule et même substance, il se trouva tout naturellement conduit à embrasser le système de Schelling, peu différent du panthéisme des Grecs, et très-voisin surtout du spinosisme, qui suppose l'organisation générale de la nature, admet l'identité parfaite de l'esprit et du corps, et proclame leur réunion en une har-

monie complète constituant le principe absolu de l'univers. On a donc eu tort de lui reprocher, comme une apostasie, l'adoption des principes de la philosophie de Landshut; car, en se rangeant sous la bannière de cette doctrine, il ne fit que persister dans ses anciennes opinions, modifiées seulement par les réflexions que l'âge et l'expérience lui avaient suggérées. Mais, dès qu'il ne parla plus le langage de la chimie organique, Reil devint diffus, les expressions mystiques de la philosophie dite *naturelle*, rendirent ses raisonnemens obscurs, et en croyant devenir profond, il cessa d'être intelligible.

Les spéculations physiologiques de Reil sont déjà oubliées; mais on ne perdra jamais le souvenir des services qu'il a rendus à l'anatomie, principalement à celle du système nerveux. En effet, il s'est livré à de nombreuses recherches sur la structure des nerfs et du cerveau. Il pensait que la pulpe nerveuse est sécrétée par les artérioles du névrilème. La découverte de Bichat, touchant les relations des systèmes cérébral et ganglionnaire, fixa son attention, et il s'empressa de l'appliquer à la théorie des phénomènes du magnétisme animal. Il supposait que les fonctions de l'ame, concentrées et réunies pendant la veille, agissent alors de concert, mais que, durant le sommeil, et surtout celui que le magnétisme procure, elles sont disséminées à l'intérieur dans les différens plexus et ganglions, de sorte qu'elles peuvent alors dévoiler les secrets les plus impénétrables de la vie organique et spirituelle. D'ailleurs, il s'attacha spécialement à faire ressortir l'opposition qui existe entre les deux systèmes, et l'influence qu'elle exerce sur le matériel de l'organisation, tant en santé qu'en maladie. Toujours fidèle à ses principes, c'est-à-dire n'admettant qu'une seule substance dans le corps, et croyant à l'identité absolue de ce corps et de l'ame, il se montra partisan de la doctrine de Gall, et, soutenant que les penchans, talens et inclinations sont, aussi bien que les sens, indiqués par des formes corporelles données, mais exprimées plus ou moins clairement, il appuya cet axiome d'observations nombreuses recueillies sur des aliénés, et tendant à prouver que les modifications de la forme qui correspondent à tel ou tel penchant, sont d'autant plus marquées que le penchant lui-même est plus irrésistible, ou l'harmonie des fonctions de l'ame plus dérangée.

Reil ne croyait pas que les nerfs existent substantiellement partout où nous voyons du sentiment et du mouvement. Il pensait que la sphère d'activité de leur extrémité périphérique s'étend au-delà de leur existence corporelle, et que cette extrémité est entourée d'une sorte d'atmosphère de sensibilité, avouant d'ailleurs qu'on ne saurait expliquer comment elle est



en état d'agir ainsi en distance. Stimulé, tant par ses propres recherches antérieures sur l'organisation des nerfs, que par celles de Gall sur l'organisation du cerveau, il essaya de développer l'idée que l'encéphale est un déploiement de la moelle allongée, et de poursuivre la chaîne des ganglions cérébraux dans leurs rapports tant entr'eux qu'avec la structure du système nerveux en général. Il fit mieux connaître la structure du cervelet que Malacarne, dont il rectifia quelques erreurs. Il étudia ensuite la chaîne de ganglions étendue depuis la moelle allongée jusque dans la profondeur du cerveau, détermina, mieux que ne l'avait fait Gall, la texture des corps cannelés, qu'il regardait comme les points centraux de formation, et essaya de découvrir les relations existantes entre les corps et les prolongemens rayonnés qui en émanent pour aller former les hémisphères. Raisonnant d'ailleurs d'après les observations de Malacarne touchant la proportion entre le développement des facultés intellectuelles et le nombre des lames superposées du cervelet, il soutint que cet organe est formé par une agrégation de petites batteries galvaniques.

C'est en nosologie surtout que Reil a joué un grand rôle. Fatigué du vague qui régnait dans toutes les définitions du mot *fièvre*, il s'en servit pour désigner toute espèce d'altération de l'état naturel des forces vitales dans un organe quelconque; mais, afin d'éviter qu'il ne devînt synonyme de *maladie*, il ajoute cette restriction que la structure des organes n'offre pas alors de lésion apparente, quoique du reste il admît positivement que les fièvres, qui se trouvaient ainsi distinguées des maladies organiques, sont dues à un changement particulier, imperceptible pour nous, dans la disposition, la nature et l'arrangement de la matière organique. On voit qu'il ne lui manquait que d'avoir cultivé l'anatomie pathologique pour arriver à la vérité, dont il s'approcha autant qu'on pouvait le faire à l'aide de pures spéculations théoriques. Une *fièvre* était pour lui une exaltation locale de l'irritabilité d'une partie, et quelquefois aussi d'un système entier. Il mettait les vaisseaux et les nerfs au premier rang des organes susceptibles de devenir le siége de cette exaltation, mais il croyait son apparition dans un organe isolé bien plus fréquente encore. Tous les genres de fièvres des physiologistes n'étaient, à ses yeux, qu'un amas de phénomènes incohérens et hétérogènes, annonces de maladies différentes combinées les unes avec les autres, et que les médecins réunissent au gré de leurs idées arbitraires, ou en généralisant la marche accidentelle que la nature suit dans telle ou telle occasion. Il essaya de débrouiller ce chaos, et, pour y réussir, il considéra l'irritation morbifique dans les divers tissus

et les divers organes, puis dans les systèmes entiers d'organes, le vasculaire sanguin, le lymphatique et le nerveux surtout. On voit qu'il s'éleva de toutes ses forces contre la doctrine des maladies essentielles. Il n'admettait ni fièvre maligne, ni fièvre putride, ni fièvre bilieuse, ni aucune des fièvres décrites dans les livres. Il ne voyait partout que des irritations morbides, tantôt locales, et fixées de préférence sur telle ou telle partie, tantôt plus ou moins générales, et soit simples, soit combinées les unes avec les autres, mais surtout fréquemment jointes à celles du système vasculaire sanguin ou du système nerveux. La maladie n'était pas, à ses yeux, un être existant par lui-même et d'une nature spéciale. Il ne personnalisait pas davantage les maladies en particulier, à moins qu'elles ne fussent différentes dans leurs phénomènes, par suite de la diversité des tissus qu'elles intéressaient, aussi s'éleva-t-il contre la doctrine des crises et des jours critiques, qu'il rejeta parmi les chimères. De même il ne croyait pas à des limites tranchées, mais seulement à des degrés différens entre les maladies aiguës et les chroniques. Mais au milieu de ces innovations hardies, il commit de grandes erreurs, dont la source fut dans la manière dont il expliqua la faiblesse fébrile. Forcé, pour être conséquent, d'admettre une surexcitation dans toutes les maladies, il crut se tirer d'embarras en disant que la force vitale surexcitée réagit tantôt avec force et tantôt avec faiblesse. On est surpris qu'il n'ait pas senti combien ce raisonnement était absurde, et qu'il n'ait point recouru aux sympathies, dont il s'était servi avec avantage dans d'autres circonstances. On est surtout étonné de ce qu'en établissant ainsi les prétendues formes fondamentales dont il croyait que toutes les maladies doivent incontestablement revêtir l'une ou l'autre, la force (*synoque*), la faiblesse (*typhus*) et la paralysie, il ne se soit pas aperçu que la dernière, caractérisée par l'abolition des forces dans un organe quelconque, entrait en contradiction directe avec sa définition générale de la fièvre, avec l'idée d'une maladie par excès d'irritation. A la vérité, il supprima la troisième forme sur la fin de ses jours; mais il conserva les deux autres, et laissa ainsi son système entaché d'une teinte de brownisme, que la connaissance approfondie de l'anatomie pathologique aurait pu seule lui donner les moyens d'effacer.

Reil cultiva la chirurgie avec autant d'ardeur que la médecine. Il était bon chirurgien, notamment oculiste habile, et il pratiqua la plupart des grandes opérations. Il s'occupa aussi de fort bonne heure des affections morales, et déploya toute sa vie une activité infatigable dans cette carrière épineuse, où il fut secondé par le professeur Hoffbauer, auteur d'un ouvrage

si recommandable, et qu'il serait à désirer qu'on transportât dans notre langue. Il commit sans doute des erreurs; mais, quelque graves que soient celles qu'on lui a reprochées chez nous, elles ne peuvent l'empêcher de prendre place parmi les écrivains qui ont le plus efficacement contribué aux progrès de la médecine morale.

Les écrits de ce médecin ont pour titres :

Tractatus de polycholiâ. Hale, 1782, in-8°.

Fragmenta metaschematismi polycholiæ. Halle, 1783, in-8°.

Reil admettait l'existence, dans le sang, d'une humeur jaunâtre, qui n'est pas de la véritable bile, mais qui en constitue le principe élémentaire, et à laquelle le foie, chargé de son élimination, peut seul donner le vrai caractère biliaire; il pensait aussi que ce principe peut s'accumuler en plus grande quantité qu'à l'ordinaire dans le fluide circulatoire, acquérir des qualités anormales, et devenir une source de désordres. C'est là ce qu'il entendait par *polycholie*.

Krankheitsgeschichte des seel. Prof. und Oberbergraths J.-F.-G. Goldhagen. Halle, 1788, in-8°.

Memorabilia clinica medico-practica. Halle, *fasc. I*, 1790; *II*, 1791; *III*, 1793, in-8°.

Il a paru une seconde édition du première fascicule (Halle, 1798, in-8°.).

Diaetetischer Hausarzt. Brême, 1791, 2 vol. in-8°.

Dissertatio de irritabilitatis notione, natura et morbis. Halle, 1793, in-8°.

Cœnæsthesis. Halle, 1794, in-8°.

Sensus externus. Halle, 1794, in-8°.

Functiones animæ peculiares. Halle, 1794, in-8°.

Dissertatio de semeiologiâ placentæ. Halle, 1794, in-8°.

Archiv fuer die Physiologie. Halle, 1795 - 1815, 12 vol. in-8°.

Exercitationum anatomicarum fasciculus primus de structurâ nervorum. Halle, 1796, in-fol.

Ueber die Erkenntniss und Kur der Fieber. Halle, tome I, 1797; II, 1799; III, 1800; IV, 1801; V, 1815, in-8°.

Programma de pruritu senili. Halle, 1801, in-4°.

Rhapsodieen ueber die Anwendung der psychischen Kurmethode auf Geisteszerruettungen. Halle, 1803, in-8°.

Pepinieren zum Unterricht aerztlicher Routiniers, als Beduerfnisse des Staats, nach seiner Lage, wie sie ist. Halle, 1804, in-8°.

Entwurf einer allgemeinen Pathologie. Halle, tome I, 1815; II, 1816, in-8°.

Reil a inséré quelques articles dans le *Journal der Erfindungen*, et dans le *Magazin der Heilkunde* de Roeschlaub. (A.-J.-L. JOURDAN)

REIMARUS (Jean-Albert-Henri), né à Hambourg, le 11 novembre 1729, étudia la médecine à Leyde, où il prit le bonnet doctoral. Étant ensuite revenu dans sa patrie, il y exerça l'art de guérir avec beaucoup de succès, devint professeur de physique et d'histoire naturelle au gymnase de Hambourg, et mourut en 1801, regretté de tous ses concitoyens. Fils d'un des savans les plus recommandables de l'Allemagne moderne, Germain-Samuel Reimarus, littérateur distingué, et grand

partisan de la philosophie de Wolf, il a enrichi de quelques additions la cinquième édition de l'excellent ouvrage de son père sur les principales vérités de la religion naturelle (Hambourg, 1781, in-8°.), et publié une quatrième édition des Considérations sur l'instinct, par le même (Hambourg, 1798, in-8°.), qui sont jusqu'à ce jour ce que nous possédons de meilleur sur le sujet; car la prolixe compilation de M. Virey, quoique bien postérieure, n'en approche même pas. On a, en outre, de Reimarus :

Dissertatio de tumore ligamentorum circà articulos, fungo articulorum dicto. Leyde, 1757, in-4°.
Die Ursache des Einschlagens vom Blitz, nebst dessen natuerlichen Abwendung von unsern Gebaeuden aus zuverlaessigen Erfahrungen von Wetterschlaegen. Hambourg, 1768, in-8°. - Langensalza, 1770, in-8°.
Handlungsgrundsaetze zur wahren Aufnahme der Laender, und zur Befoerderung der Glueckseligkeit ihrer Einwohner, aus der Natur und Geschichte untersucht. Hambourg, 1768, in-8°. - *Ibid.* 1775, in-8°.
Das wahre Beste der loeblichen Zuenfte und Handwerke. Hambourg, 1770, in-8°.
Die wichtige Frage von der freyen Aus-und Einfuhr des Getraides, nach der Natur und Geschichte untersucht. Hambourg, 1771, in-8°.
Beantwortung des Beytrags zur Berathschlagung ueber die Handlungsgrundsaetze. Hambourg, 1771, in-8°. - *Ibid.* 1775, in-8°.
Der Buecherverlag, in Betrachtung der Schriftsteller, der Buchhaendler und des Publikums erwogen. Hambourg, 1773, in-8°.
Vom Blitze, dessen Bahn und Wirkungen, beschuetzender Leitung durch Metalle. Hambourg, 1778, in-8°.
Vorschriften zur Anlegung einer Blitzableitung an allerley Gebaeuden. Hambourg, 1778, in-8°.
Von dem Daseyn Gottes und der menschlichen Seele. Hambourg, 1781, in-8°.
Untersuchung der vermeynten Nothwendigkeit eines autorisirten Collegii medici und einer medicinischen Zwangordnung. Hambourg, 1781, in-8°.
Ueber die Gruende der menschlichen Erkenntniss und der Natuerlichen Religion. Hambourg, 1787, in-8°.
Abhandlung ueber die Frage : wie kœnnen Fleischtaxen in Staedten am sichersten bewirkt werden. Hambourg, 1788, in-8°.
Die Freyheit des Getraidehandels, nach der Natur und Geschichte erwogen. Hambourg, 1790, in-8°.
Einige gegen die Gewitterableiter gemachte Einwuerfe, beantwortet in zwey Briefen. Francfort, 1790, in-8°.
Eine Buergerfrage nach Buergerrechten beantwortet. Hambourg, 1791, in-8°.
Erwaegung des Verlagsrechts in Ansehung des Nachdrucks. Hambourg, 1792, in-8°.
Neuere Bemerkungen vom Blitze, dessen Bahn, Wirkung, sichern und bequemen Ableitung. Hambourg, 1794, in-8°.
De animalium inter naturæ regna statione et gradibus, oratio. Hambourg, 1796, in-4°.
Ueber die Bildung des Erdballs und insbesondere ueber das Lehrgebaeude des Herrn de Luc. Hambourg, 1802, in-8°. (o.)

REINESIUS (Thomas), né à Gotha, le 13 décembre 1587, avait reçu de la nature des dispositions si heureuses, qu'à onze ans il savait déjà le grec et le latin. Il étudia la médecine successivement à Wittemberg, à Iéna, à Francfort-sur-l'Oder, à Padoue et à Bâle. Ce fut dans cette dernière ville qu'il prit le bonnet de docteur. Après avoir pratiqué pendant quelque temps à Hof et à Altdorf, il se mit au service du comte de Reussen, puis devint professeur et inspecteur du Collége à Gera. Enfin, s'étant rendu à Altenbourg, il y fut nommé médecin de l'électeur de Saxe, et bourguemestre. Comme le train des affaires politiques dérangeait le cours de ses études, il prit ce prétexte pour se retirer à Léipzick, où il continua d'exercer l'art de guérir jusqu'à sa mort, arrivée le 14 février 1667. Ce médecin excellait non-seulement dans sa profession, mais encore dans la connaissance des langues, de l'histoire et des antiquités. Ce fut à ces différens titres qu'il eut part aux libéralités de Louis XIV, et qu'il reçut de ce prince une pension considérable. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue surtout ceux d'antiquités, qui sont marqués au coin de la plus profonde érudition, et dont le plus estimé est son supplément aux grands recueils d'inscriptions latines de Gruter. Nous n'indiquerons ici que ceux qui ont trait à la médecine.

De vasis umbilicalibus eorumque rupturâ observatio singularis. Léipzick, 1624, in-4°.

Chymiatra, hoc est, medicina nobili et necessariâ sui parte, chymiâ, instructa et exornata. Géra, 1624, in-4°. – Iéna, 1678, in-4°.

Variarum lectionum libri tres. Altenbourg, 1640, in-4°.

On trouve, dans cet ouvrage, beaucoup de choses qui sont relatives à la médecine, entr'autres l'interprétation de plusieurs passages obscurs et difficiles de Sylvaticus, de Gariopontus et de quelques autres médecins anciens.

Defensio variarum lectionum. Rostock, 1653, in-4°.

Epistola ad Nesteros, patrem et filium, farrago, in quâ medica et philosophica lecta digna continentur. Léipzick, 1660, in-4°. – Hambourg, 1670, in-4°.

Schola jureconsultorum medica, relationum aliquot libris comprehensa, quibus principia medicinæ in jus transumpta ex professo examinantur. Léipzick, 1676, in-8°.

Cet ouvrage n'est pas de Reinesius, mais de Fortunatus Fidelis, qui l'avait déjà publié sous le titre de : *De relationibus medicorum libri quatuor*.

(O.)

REINHARD (Chrétien-Tobie-Ephraim), né à Camenz dans la Lusace, le 26 mai 1719, s'étant destiné à la carrière de la médecine, alla l'étudier à Francfort-sur-l'Oder, où le titre de docteur lui fut accordé en 1745. Il s'établit ensuite dans la petite ville de Sagan, où l'autorité lui confia successi-

vement plusieurs places lucratives, et où il termina sa carrière, le 27 février 1792, laissant un assez grand nombre d'ouvrages, et notamment de poésies latines, dont nous allons rapporter les titres :

Dissertatio de cardialgiâ spuriâ. Francfort-sur-l'Oder, 1745, in-4°.
Carmen de leucorrhœâ seu fluore albo mulierum. Budissin, 1750, in-4°.
Carmen de febribus intermittentibus spuriis seu epidemiis anni 1747, 1748, 1749, 1750 et 1751. Dresde, 1752, in-8°.
Untersuchung der Frage : ob unsere ersten Uraeltern Adam und Eve einen Nabel gehabt ? Hambourg, 1752, in-8°. - Berlin, 1753, in-8°. - Francfort et Léipzick, 1755, in-8°.
Carmen de plethorâ, morborum matre, non morbo. Sorau, 1753, in-8°.
De pallore faciei salutari et morboso. Sorau, 1754, in-8°.
Beweis, dass die meisten Krankheiten der Frauenzimmer ihren Grund in dem Koerperbau dieses Geschlechts haben. Francfort et Léipzick, 1755, in-8°.
Abhandlung von der blassen Farbe des Gesichts. Francfort, 1755, in-8°.
Beweis, dass die Menschen nur einen einzigen Hauptsinn, naehmlich das Gefuehl, besitzen. Sorau, 1758, in-8°.
Der physikalisch-moralische Wahrsager. Francfort, 1758, in-8°.
De febre miliari libri III, Carmen. Glogau, 1758, in-8°.
De hæmorrhagiâ pulmonum, Carmen. Glogau, 1757, in-8°.
Beweis, dass die Vollbluetigkeit an und fuer sich keine Krankheit genennet zu werden verdiene. Glogau, 1760, in 8°.
Von der Schaedlichkeit des Blutlassens in Ansehung der Seelenwuerkung. Glogau, 1760, in-8°.
Gedanken von dem epidemischen oder unaechten Wechselfiebern. Glogau, 1762, in-8°.
Medicus poeta. Léipzick et Glogau, 1762, in-8°.
Satyrisch-moralische Abhandlung von den Krankheiten der Frauenpersonen, welche sie sich durch ihren Putz und Anzug zuziehen. Glogau, 1756, 2 vol. in-8°.
Abhandlung vom Mastdarm-Blutfluss. Glogau, 1757, in-8°. - *Ibid.* 1764, in-8°.
De jecinoris vulnerum lethalitate, carmen. Glogau, 1758, in-8°. -Léipzick, 1762, in-8°. - Trad. en allemand, Glogau, 1761, in-8°.
Nachricht von einem uebel formirten Kindeskopfe. Berlin et Léipzick, 1760, in-8°.
Gedanken vom weissen Frieselfieber. Sagan, 1762, in-8°.
Abhandlung von dem Lungenblutflusse, oder Blutspeyen, nebst Gedanken von den epidemischen und unaechten Wechselfiebern. Glogau, 1762, in-8°.
Beweis, dass die Eroeffnung der Mittelblutader zuweilen hoechst gefaehrlich werden koenne. Glogau, 1764, in-8°.
Beweis, dass der Mann aelter als das Weib seyn soll. Glogau, 1766, in-8°.
Ausmessung des menschlichen Koerpers, und der Theile desselben. Glogau, 1767, in-8°.
Bibelkrankheiten, welche in dem alten Testament vorkommen. Glogau, 1767-1768, in-8°. (O)

REMLER (Jean-Chrétien-Guillaume), né le 21 avril 1759 à Oberboesa, près de Weisensee, membre de la ci-devant Aca-

démie des sciences d'Erfurt, et pharmacien à Naumbourg sur la Saale, s'est beaucoup occupé de recherches chimiques. Il a examiné l'acide des tamarins, et reconnu sa nature, montré qu'on pouvait obtenir de la baryte du spath pesant par le moyen de l'acide nitrique, tiré de l'acide oxalique de celui des fourmis, préparé, un des premiers, du sucre avec le raisin, et dressé une table des principes immédiats des végétaux qui sont solubles dans l'eau et l'alcool. Ses ouvrages sont :

Chemische Untersuchung der Tamarindensaeure, nebst dem Verhalten derselben gegen einige andere Koerper. Erfurt, 1787, in-4°.
Tabelle, welche die Menge des wesentlichen Oels anzeigt, das aus verschiedenen Gewaechsen erhalten wird. Erfurt, 1789, in-fol.
Salzchemie in Tabellen. Erfurt, 1789, in-fol.
Tabellen ueber den Gehalt der in neuern Zeiten untersuchten Mineralwasser nach Klassen und Gattungen. Erfurt, 1790, in-fol.
Tabelle, welche das Verhaeltniss und die Menge der in neuen Zeiten genauer untersuchten Stein-und Erdarten. Erfurt, 1790, in-fol.
Tabelle ueber die Menge der aufloeslichen Bestandtheile, welche aus den Gewaechsen durch Wasser und Weingeist ausgezogen werden. Erfurt, 1790, in-4°.
Tabellen, welche das Verhaeltniss und die Menge der Bestandtheile der in neuern Zeiten genauer untersuchten Erzarten, wie auch der brennbaren Mineralien. Erfurt, 1790. - Supplément, 1791, in-fol.
Neues chemisches Woerterbuch. Erfurt, 1793, in-8°.
Tabellarische Uebersicht, welche den Gehalt der fluechtigen und festen Bestandtheile der Mineralwasser in alphabetischer Ordnung anzeigt. Erfurt, 1793, in-fol.
Tabellarischer Versuch eine franzœsich-teutschen Nomenklatur der neuen Chemie. Leipzick, 1793, in-fol.
Taschenbuch fuer Tintenliebhaber. Leipzick, 1795, in-8°.
Ce pharmacien a inséré un assez grand nombre d'articles dans le *Taschenbuch fuer Scheidekuenstler und Apotheker* de Goettling. (o.)

RENAUDIN (François-Antoine), né au Fort-Louis du Rhin en 1729, fit ses premières études à Strasbourg, fut reçu docteur en médecine à Montpellier, et alla puiser de nouvelles connaissances à Paris. En 1755, il fut nommé médecin de l'hôpital militaire de Phalsbourg, et, en 1757, médecin ordinaire de l'armée du Bas-Rhin. A son retour de l'armée en 1763, Renaudin obtint le brevet de médecin en second de l'hôpital militaire de Strasbourg, et, en 1765, la survivance du protomédicat de l'Alsace, dont il devint titulaire en 1777; cette place donnait l'inspection de tout ce qui est relatif à la médecine dans l'étendue de la province. L'amphithéâtre, ou école de l'hôpital militaire de Strasbourg, lui dut une partie de ses succès. En 1778, Renaudin fut chargé d'inspecter les hôpitaux militaires du Nord. Il fut nommé, l'année suivante, premier médecin de l'armée aux ordres du maréchal de Broglie; et à son retour de Bretagne et de Normandie, il fut pourvu de la place

de premier médecin consultant des camps et armées, établie par l'ordonnance de 1781 pour seconder le médecin inspecteur dans tous les détails de la correspondance des hôpitaux militaires. Renaudin mourut à Paris le 20 mars 1784.

Il a publié, dans le premier volume du Recueil de médecine des hôpitaux militaires, une topographie de la ville de Strasbourg.

Dans un second mémoire imprimé dans le second volume du recueil indiqué ci-dessus, Renaudin a étendu ses vues sur l'Alsace tout entière.

Habile médecin militaire, il a montré beaucoup de sagacité comme observateur et une grande réunion de connaissances.

L'éloge de Renaudin a été publié dans le quatrième volume du journal de médecine militaire en 1785.

(R. DESGENETTES)

RENEAULME (PAUL), médecin du dix-septième siècle, était de Blois, et pratiquait l'art de guérir à Paris, où il eut un procès à soutenir contre ses confrères, pour avoir publié un recueil d'observations tendant à établir que les recueils chimiques sont quelquefois d'un grand secours. Ayant succombé dans cette lutte, il fut obligé de s'engager à ne plus employer désormais les médicamens qui lui avaient réussi dans sa pratique. Voici la déclaration qu'il fit en 1607 : *Profiteor apud decanum et doctores parisiensis scholæ, nunquam usurum remediis scriptis in libro observationum mearum typis edito, sed facturum medicinam secundum Hippocratis et Galeni decreti et formulas à scholæ parisiensis medicis probatas et usurpatas.* Quelques admirateurs du bon vieux temps regrettent que les progrès des lumières ne permettent pas de traiter les partisans de la nouvelle doctrine comme le furent d'abord ceux de l'antimoine, que leurs pères abhorraient, et qu'eux adorent aujourd'hui. Reneaulme a laissé :

En curationibus observationes, qui videre est morbos tutò, citò et jucundò posse debellari, si præcipuè galenicis præceptis chymica remedia veniant subsidio. Paris, 1606, in-8°.

Specimen historiæ plantarum. Paris, 1611, in-4°.

La vertu de la fontaine de Médicis, près de Saint-Denys-lès-Blois. Blois, 1618, in-8°.

RENEAULME DE LA GARANNE (*Michel-Louis*), de Blois, reçu docteur à Paris en 1700, et à l'Académie des sciences en 1699, a publié :

Discours pour l'ouverture de l'école de chirurgie, avec une thèse paraphrasée sous ce titre, Essai d'un traité des hernies. Paris, 1726, in-12.

Il est auteur de plusieurs mémoires sur la botanique, qu'on trouve parmi ceux de l'Académie. (Z.)

RENOU (JEAN DE), ou *Renodaeus*, de Coutances, dans la Normandie, étudia la médecine à Paris, où il prit le bonnet de

docteur. Il s'appliqua d'une manière spéciale à la matière médicale, mais sans s'élever au-dessus du génie étroit de son siècle, et en admettant indistinctement toutes les préparations que l'empirisme se plaisait à décorer du nom de remèdes. C'est de cette manière qu'il parvint à composer une sorte de dispensaire galéno-chimique, accompagné d'un traité de pharmacie, qui a joui d'une grande faveur, si l'on en juge par le débit qu'il en trouva, mais qui ne parle pas en faveur de la thérapeutique et de la physiologie des médecins du seizième et du dix-septième siècles.

Dispensatorium galenico-chymicum, continens institutionum pharmaceuticarum libros V, de materiâ medicâ libros III, et antidotarium varium et absolutissimum. Paris, 1608, in-4°. - Francfort, 1609, in-8°. - *Ibid.* 1615, in-4°. - Paris, 1623, in-4°. - Hanau, 1631, in-4°. - Genève, 1645, in-4°. - Trad. en anglais, Londres, 1657, in-fol. (o.)

RESTAURAND (Raymond), né à Pont-Saint-Esprit, dans le Languedoc, prit le grade de docteur en médecine à Montpellier. Il vivait sur la fin du dix-septième siècle. On voit percer dans tous ses écrits un respect aveugle et servile pour les décisions d'Hippocrate, dont il a traduit quelques traités en français et en latin.

Monarchia microcosmi. Orange, 1657, in-4°.
Figulus, exercitatio medica de principiis fœtûs. Orange, 1657, in-8°.
Hippocratis de naturâ lactis ejusque usu in curationibus morborum. Orange, 1667, in-8°.
Hippocrate, de l'usage du boire à la glace pour la conservation de la santé. Lyon, 1670, in-12.
Hippocrate, de l'usage du kinkina pour la guérison des fièvres. Lyon, 1681, in-12. - Trad. en italien par Charles Ricani, Parme, 1695, in-8°.
Hippocratis, de inustionibus sive fonticulis. Opus historiis medicis refertum. Lyon, 1681, in-12.
Magnus Hippocrates Cous redivivus. Lyon, 1681, in-12. (z.)

REUSS (Auguste-Chrétien), frère du suivant, né à Rindsbourg, dans le duché de Holstein, le 2 janvier 1756, se consacra de bonne heure à la médecine, et après avoir pris le grade de docteur à Tubingue, entreprit un long voyage en Hollande, en Angleterre, en Écosse et en Danemarck, qui dura près de quatre ans. A son retour en Allemagne, il fut nommé en 1783 professeur extraordinaire à l'Université de Tubingue, et, l'année suivante, il devint médecin de l'évêque de Spire à Bruchsal. En 1791, il obtint le titre de médecin du duc de Wurtemberg. La chimie et l'anatomie sont les parties qui attirèrent spécialement son attention. On a de lui :

Dissertatio de terræ motuum causâ. Tubingue, 1773, in-4°.
Dissertatio de sale sedativo Hombergii. Tubingue, 1778, in-4°.

Beschreibung eines neuen chemischen Ofens. Léipzick, 1782, in-8°.

Novæ observationes circà structuram vasorum in placentâ humanâ, et peculiarem hujus cum utero nexum. Tubingue, 1784, in-4°.

Entwurf eines Wurtembergischen Arztes. Stuttgard, 1797, in-8°.

Reuss (*Chrétien-Frédéric*), né le 7 juillet 1745, à Copenhague, professeur de médecine à Tubingue depuis 1796, a publié :

Rede ueber die Frage : Ist von jeher eine Medicin gewesen, und warum soll man solche studiren? Tubingue, 1767, in-4°.

Nova methodus lacte caprillo viribus medicatis digestionis animalis et artis ope imprægnato morbis chronicis curabilibus citò, tutò et jucundè medendi peritioribus medicis ulterius exploranda. Tubingue, 1769, in-4°.

Dissertatio de diapalmate. Tubingue, 1771, in-4°.

Compendium botanices systematis Linneani, conspectum ejusdemque applicationem ad selectiora plantarum Germaniæ indigenarum usum medico et œconomico insignium genera eorumque species continens. Ulm, 1774, in-8°. - *Ibid.* 1785, in-8°.

Untersuchung und Nachrichten von des beruehmten Selzerwassers Bestandtheilen. Léipzick, 1775, in-8°. - *Ibid.* 1780, in-8°.

Kenntniss derer Pflanzen, die Mahlern und Faerbern zum Nutzen und denen Liebhabern zum Vergnuegen gereichen kœnnen. Léipzick, 1776, in-8°.

Sammlung einiger Abhandlungen aus der OEkonomie, Kameralwissenschaft, Arzneykunde und Scheidekunst. Léipzick, 1777, in-8°.

Sammlung der neuesten wichtigsten Nachrichten von Magnetkuren. Léipzick, 1778, in-8°.

Medicinisch-OEconomische Untersuchung der Eigenschaften und Wirkung eines aechten und verfaelschten Puders. Tubingue, 1778, in-8°.

Vom Anbau und Commerce des Krapps oder der Faerberroethe in Teutschland. Léipzick, 1779, in-8°.

Untersuchung des Cyders oder Apfelweins. Tubingue, 1781, in-8°.

Dictionarium botanicum, oder botanisches Wœrterbuch. Léipzick, 1781, 2 vol.; suppl., 1786, in-8°.

Neue praktische Versuche ueber die mit besondern Arzneykraeften angeschwaengerte Geiss-oder Ziegenmilch. Léipzick, 1783, in-8°

Dissertationes medicæ selectæ Tubingenses. Tubingue, tomes I, II, 1783; III, 1785, in-8°.

Primæ lineæ encyclopædiæ et methodologiæ universæ scientiæ medicæ. Tubingue, 1783, in-8°.

Beobachtungen, Versuche und Erfahrungen ueber des Salpeters vortheilhafteste Verfertigungsarten. Tubingue, 1783-1786, in-8°.

Rindviehaezneybuch. Tubingue, 1784, in-8°.

Kurzer Abriss der Universitaetsstudien fuer junge Studirende, als besonders auch der Arzneykunde Beflissene, nebst einem Verzeich niss der dazu gehœrigen verzueglichen Buecher. Tubingue, 1785, in-8°.

Dispensatorium universale ad tempora nostra accomodatum. Strasbourg, 1786-1789; suppl., 1787, in-8°

Untersuchung des Kuecheusalzes nach seinen vorzueglichen Eigenschaften und Wirkungen. Heidelberg, 1786, in-8°.

Medicinisch-chirurgische, theoretische und praktische Beobachtungen ueber alle Arten von venerischen Krankheiten. Léipzick, 1786, in-8°.

Hausvieharzneybuch. Tubingue, 1787, in-8°.

Physikalisch-medicinisch Untersuchung der unterschiedenen Salat-Pflanzen und ihrer Zugehœr. Francfort, 1787, in-8°.

Botanische Beschreibung der Graeser. Francfort, 1788, in-8°.

Selectus observationum practicarum medicarum. Strasbourg, 1789, in-8°.

Allgemeines medicinisch-diætetisches Handbuch bey der Sauerbrunnenkur. Francfort, 1792, in-8°.

Physikalisch-OEkonomische Beobachtungen ueber die allgemeine vortheilhaftere Gewinnung und Benutzung des Torfes. Léipzick, 1793, in-8°.

Vertilgung schaedlicher Thiere, bessere Benutzung nuetzlicher Thiere. Léipzick, 1793, in-8°.

Ueber den vortheilhaften Anbau und die beste Benutzung der Kartoffeln zu Mahlzeiten. Léipzick, 1794, in-8°.

Sammlung verschiedener vorzueglicher allgemein anwendbarer Feuerordnungen und bewaehrter Feueranstalten. Léipzick, 1798-1801, in-8°.

Physisch-œkonomische Beobachtungen ueber einen sparsamern und nuetzlichern Gebrauch des Holzes. Léipzick, 1801, in-8°.

Reuss (*François-Ambroise*), né à Prague, le 3 octobre 1761, et conseiller des mines à Bilin en Bohême, a fait marcher de front la médecine et la minéralogie. Mais c'est surtout dans cette dernière branche des connaissances humaines qu'il s'est rendu célèbre. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages, dont plusieurs importans :

Adversaria in spirituum animalium hypothesin. Prague, 1784, in-8°.

Versuch einer Einleitung in die allgemeine Pathologie der Nerven. Prague, 1788, in-8°.

Naturgeschichte der Biliner Sauerbrunnen in Boehmen. Prague, 1788, in-8°.

Orographie des nordwestlichen Mittelgebirges in Boehmen. Dresde, 1790, in-8°.

Das Saidschuetzer Bitterwasser, physikalisch, chemisch und medicinisch beschrieben. Prague, 1791, in-8°.

Mineralogische Geographie von Boehmen. Dresde, tome I, 1794; II, 1797, in-4°.

Chemisch-medicinische Beschreibung des Kaiser Franzenbades oder des Egerbrunnens. Prague, 1794, in-8°.

Sammlung naturhistorischer Aufsaetze. Prague, 1796, in-8°.

Die Gartenquelle zu Teplitz in Boehmen. Prague, 1797, in-8°.

Versuch eines mineralogischen Woerterbuchs. Hof, 1798, in-8°.

Anleitung zum Gebrauche des Saidschitzer Bitterwassers. Prague, 1798, in-8°.

Sammlung physikalischer Aufsaetze, besonders die boehmische Naturgeschichte betreffend. Dresde, 1798, in-8°.

Lexicon mineralogicum, sive index latino-gallico-suevico-danico anglico-russico-hungarico-germanicus. Prague, 1798, in-8°.

Mineralogische Beschreibung der Herrschaften Unterbrzezan, Kamenitz und Manderscheid in Kaurzinger Kreise. Prague, 1799, in-8°.

Mineralogische und bergmaennische Bemerkungen ueber Boehmen. Prague, 1801, in-8°.

Lehrbuch der Mineralogie. Léipzick, 1801-1806, 4 vol. in-8°.

Die Mineralquelle zu Mischeno in Boehmen. Prague, 1804, in-8°.

Reuss (*Pierre*), médecin à Kintzingen, dans le pays de Wurtzbourg, a écrit :

Dissertatio sistens momenta quædam circà hæmoptysin. Wurtzbourg, 1798, in-8°. (A.-J.-L. J.)

REYHER (Jean-Georges), né à Kiel, le 18 mai 1757, étudia la médecine en cette ville, où il la pratiqua ensuite, devint en 1798 professeur à l'Université, et mourut le 15 mars 1807. Il est auteur des ouvrages suivans :

Dissertatio de venenis. Kiel, 1782, in-4°.
Ueber die Einrichtung Kleine Hospitaeler in mittlern und kleinern Staedten. Hambourg et Kiel, 1784, in-8°.
Etwas ueber die Versteinerungen. Kiel, 1789, in-8°.
Anleitung zur Erhaltung der Gesundheit fuer den Landmann. Schwerin et Wismar, 1790, in-8°.
Allgemeine pathologische Diaet, oder Lebensordnungen fuer Kran... Schwerin et Wismar, 1790, in-8°.
Auszuege medicinischer Probe-und Einladungsschriften. Schwerin et Wismar, 1790-1791, in-8°.
Gemeinnuetzlige Unterhaltungen aus der Arzneykunde, Naturgeschichte und OEkonomie. Kiel, 1790-1792, in-8°.
Entwurf einer medicinischen Encyklopaedie und Methodologie. Altona, 1793, in-8°.
Vorschriften zur Erhaltung der Gesundheit. Kiel, 1794, in-8°.
Programma de diætâ neonatorum ac lactescentium. Kiel, 1797, in-8°.
Uebersicht des œkonomischen Pflanzencultur. Altona, 1800, in-8°.
Anweisung fuer Krankenpflege und Krankenwartung. Hambourg, 1801, in-8°.
Entwurf einer Anleitung zum Receptchreiben. Hambourg, 1801, in-8°.
Entwurf einer Naturlehre fuer Landschullehrer. Hambourg, 1804, in-8°. (o.)

FIN DU SIXIÈME VOLUME.







